



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Revue des cours et conférences

PT-r 331.5



Harvard College Library

FROM THE BEQUEST OF

MRS. ANNE E. P. SEVER,

OF BOSTON,

WIDOW OF COL. JAMES WARREN SEVER,

'Class of 1817',

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

Onzième Année — Première Série

(Novembre 1902 — Mars 1903)

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

Paraissant le jeudi de chaque semaine, pendant la durée des Cours et Conférences, de Novembre à Juillet.

En une brochure de 48 pages de texte in-8° carré, sous couv. imprimée.

ABONNEMENT, un an	{	France : 20 fr., payables 10 francs
		comptant et le surplus par 5 francs les
		15 février et 15 mai 1903.
		Etranger. 23 fr.
LE NUMÉRO : 60 centimes		

Après dix années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très *estimée* **Revue des Cours et Conférences** : — *estimée*, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est *unique* en son genre ; il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons, chaque année, à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque faculté, *lettres, philosophie, histoire, littérature étrangère, histoire du théâtre*, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons même pas à passer la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la **Revue des Cours et Conférences** est à *bon marché* : il suffira, pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de *quarante-huit* pages de texte, composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours, *sérieusement rédigés*, à un prix plus réduit. La plupart des professeurs, dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège ; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours ; — toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la **Revue des Cours et Conférences** est *indispensable* : — indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Facultés et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets et de plans de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relations intellectuelles avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la **Revue des Cours et Conférences**, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la **Revue des Cours et Conférences** donnera les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous continuerons et achèverons la publication des cours professés, au *Collège de France*, à la *Sorbonne*, par MM. Gaston Boissier, Alfred Croiset, Emile Faguet, Emile Boutroux, Victor Brochard, Jules Martha, Gustave Larroumet, Alfred Gazier, Charles Seignobos, etc., etc ; — ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos abonnés. Chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, des comptes rendus des soutenances de thèses, en un mot, tout ce qui sera de nature à intéresser nos lecteurs.

ONZIÈME ANNÉE. — PREMIÈRE SÉRIE.

Année Scolaire 1902-1903

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

DIRECTEUR : N. FILOZ

LA REVUE PUBLIE CETTE ANNÉE :

LITTÉRATURE FRANÇAISE.	Cours de MM. Emile Faguet, Gustave Larroumet, Alfred Gazier ; leçons de MM. Gustave Allais, Edouard Herriot, J. Chot.
LITTÉRATURE LATINE. . .	Cours de MM. Gaston Boissier, Jules Martha.
LITTÉRATURE GRECQUE. .	Cours de M. Alfred Croiset.
PHILOSOPHIE.	Cours de MM. Emile Boutroux, Victor Brochard, leçons de M. Emmanuel Joyau.
HISTOIRE	Cours de M. Charles Seignobos ; leçons de MM. Desdevises du Dezert, Henri Hauser.
CONFÉRENCES DE L'ODÉON	MM. Léo Claretie, N.-M. Bernardin, Henri Chantavoine, Henri Béranger.
VARIÉTÉS. — SOUTENANCES DE THÈSES. — SUJETS DE DEVOIRS, LEÇONS ET COMPOSITIONS. — PROGRAMMES DES COURS ET DES EXAMENS. — BIBLIOGRAPHIE. — LISTES D'AUTEURS. — RENSEIGNEMENTS DIVERS.	

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^e
15, RUE DE CLUNY, 15
1903

Tout droit de reproduction réservé

100-015

PTh 331.5

Seven found.

ONZIÈME ANNÉE (1^{re} Série)

13 NOVEMBRE 1902
No 14 AMBROGE, MASS.

Année Scolaire 1902-1903

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAIT TOUS LES JEUDIS

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

DIRECTEUR : N. FILOZ

SOMMAIRE

Pages

- 1 ANDRÉ CHÉNIER. — *La formation intellectuelle du poète*.....
- 12 L'ÉLOQUENCE ET L'ÉDUCATION ORATOIRE A ROME.
— *La rhétorique ; son histoire, son utilité*.....
- 19 LA CIVILISATION DE L'ÂGE HOMÉRIQUE. — *Le mariage*.....
- 25 LES POÉSIES DE CAMILLE SAINT-SAËNS (*causerie à l'Odéon*).....
- 41 LISTE DES AUTEURS POUR L'AGRÉGATION.....
- 47 SOUTENANCES DE THÈSES.....
- 48 OUVRAGES SIGNALÉS.....

Émile Faguet,
de l'Académie française.

Gaston Boissier,
de l'Académie française.

Alfred Croiset,
Membre de l'Institut.

N.-M. Bernardin,
Docteur ès Lettres.
Concours de 1903.
En Sorbonne.

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
(ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C^{ie})

15, RUE DE CLUNY, 15

1902

Tous les droits de reproduction sont réservés.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}
15, rue de Cluny, PARIS

ONZIÈME ANNÉE

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

ABONNEMENT, UN AN { France. 20 fr.
payables 10 francs comptant et le
surplus par 5 francs les 15 février et
15 mai 1903.
Étranger. 23 fr.

LE NUMÉRO : 60 centimes

EN VENTE :

Les Troisième, Quatrième, Cinquième,
Sixième, Septième, Huitième, Neuvième et Dixième Années
DE LA REVUE

Chaque année. 20 fr.

Il reste quelques exemplaires de la première et de la seconde année,
que nous tenons à la disposition de nos clients au prix de 30 francs
chaque année.

Après dix années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très estimée **Revue des Cours et Conférences** : estimée, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est unique en son genre ; il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons, chaque année, à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, *lettres, philosophie, histoire, littérature étrangère, histoire du théâtre*, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons pas à passer même la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la **Revue des Cours et Conférences** est à bon marché : il suffira,

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

André Chénier

Cours de M. ÉMILE FAGUET,

Professeur à l'Université de Paris.

La formation intellectuelle du poète.

Nous avons terminé (1) la biographie d'André Chénier, ainsi que l'histoire de ses œuvres. Nous avons épuisé toutes les questions qui se rattachent à cet ordre d'idées, et donné des indications suffisantes sur les circonstances au milieu desquelles se forma et se développa le génie du poète. Un nouveau sujet d'étude s'offre, à présent, à nous : c'est le génie même du poète. Les recherches historiques auxquelles nous nous sommes livrés préparaient simplement la voie à cet examen critique et esthétique. De quels éléments se composait donc le talent poétique d'André Chénier ? Je ne vous apprendrai rien de nouveau, en disant que cette originalité était constituée surtout par un élément indéfinissable et échappant à toute analyse, un principe d'activité intellectuelle se confondant avec la vie même ; bref, au fond de l'âme de Chénier, comme au fond de celle de tout homme de génie, il y avait comme un résidu primitif défiant les investigations du savant et du critique. Nous avons beau admettre le déterminisme de Taine, et penser que le talent est un produit naturel dont les facteurs sont aisément dis-

(1) Voir la *Revue des Cours et Conférences* 1901-1902.

cernables, toujours nous nous heurtons à ce je ne sais quoi d'obscur qui constitue la force et l'originalité des grands écrivains. Tout au plus peut-on décrire le génie par ses caractères extérieurs. Ainsi l'on essayera d'apprécier la part d'imagination et la part de sensibilité dont la fusion intime donne naissance au talent poétique ; mais on ne pourra jamais bien montrer ce qui différencie un Chénier d'un Racine ou d'un Lamartine. L'activité des êtres vivants renferme de ces problèmes insolubles, devant lesquels il nous faut confesser notre impuissance. Nous tâcherons cependant de saisir et de surprendre, dans la lecture des œuvres mêmes de Chénier, le principe de son originalité ; c'est donc simplement à un commentaire que se réduira cette étude. Mais, avant d'aborder ce genre d'examen, il nous faut passer en revue certains autres éléments du génie poétique, plus accessibles à notre analyse : je veux parler du milieu intellectuel dans lequel s'est développé André Chénier, de ses lectures, des réflexions qu'il entendait faire autour de lui sur les hommes et les choses. On aurait tort, en effet, de croire que le talent d'un écrivain improvise de toutes pièces les œuvres qu'il compose ; en réalité, il s'assimile les idées et, en partie, le tour d'esprit des modèles qu'il a choisis, ou des personnes avec lesquelles il est en contact. La création poétique est proprement une transformation, un assemblage original de matériaux venus du dehors. C'est précisément l'examen des sources auxquelles puisa Chénier, des influences diverses qu'il a subies et qui ont laissé une empreinte sur son œuvre, que je voudrais aborder en ce moment. Nous avons esquissé déjà cette étude en exposant la biographie du poète ; mais nous allons entrer dans des détails complémentaires, et reprendre, en insistant davantage, l'histoire intellectuelle d'André Chénier.

Parlons d'abord de son éducation littéraire. Jetons un regard sur cette vie studieuse, sans pourtant la revivre, sans trop nous arrêter sur les menues circonstances de cette méditation assidue des chefs-d'œuvre anciens et modernes. On peut dire, en général, (et les découvertes récentes faites dans les papiers du poète confirment cette opinion) qu'André Chénier est, de tous nos écrivains, celui qui posséda l'érudition la plus vaste et la plus solide. Parmi nos poètes, c'est le plus lettré et le plus mandarin. Nous n'oublions pas, certes, que Ronsard aussi était un excellent humaniste, un grand lis euret un grand collectionneur d'ouvrages ; mais il n'en est pas moins vrai que Chénier connaissait aussi bien que Ronsard les œuvres de l'antiquité et que, d'autre part, il a eu l'inappréciable avantage d'être venu longtemps après lui, et d'avoir profité des trésors accumulés par notre littérature classique du-

rant plus de deux siècles. En outre, Chénier se distingue par un trait essentiel des auteurs amis de l'antiquité, comme Racine ou Corneille : il apprécie les textes qu'il a sous les yeux, non seulement en poète fin et délicat, mais aussi en critique et en philologue, expert dans l'art de discuter une variante, de résoudre une question de grammaire. Chénier est, ne l'oublions pas, l'élève de Brunch et des érudits du xviii^e siècle ; il voit naître cette science qui, de nos jours, a fait tant de progrès en Allemagne : l'étude des manuscrits et l'examen des diverses leçons qu'ils présentent. Nous ne voyons aucun de nos grands écrivains classiques s'appesantir comme Chénier sur le choix des conjectures ou des textes différents ; c'est que, jusqu'au xviii^e siècle, le règne de l'humanisme est exclusif, et impose à tous les esprits l'admiration, plutôt qu'il ne suggère la critique des œuvres ; tandis que, avec la renaissance de l'hellénisme, dans la seconde moitié du xviii^e siècle, apparaissent de nouvelles méthodes de recherche et d'investigation à propos des ouvrages anciens. Telle était donc la manière de lire de Chénier. Parcourons maintenant le vaste champ de ses études et de ses travaux.

En philosophie, André Chénier semble avoir lié un commerce assidu avec Platon et avoir transcrit, pour son usage personnel, des passages entiers de cet auteur. Il a interprété excellemment certaines théories un peu difficiles à saisir pour les personnes étrangères à cet ordre d'études ; en particulier, il a suivi attentivement Platon dans sa discussion sur l'origine des idées, et il a fort bien résumé des passages relatifs à la réminiscence. En revanche, André Chénier semble connaître fort peu Aristote, qui est, avant tout, un philosophe scientifique, et qui, à ce titre, est notoirement inférieur aux savants du xviii^e siècle, comme Buffon, Newton, etc... Ces derniers sont les véritables maîtres intellectuels de Chénier, qui ne croit pas utile d'aller rechercher dans Aristote des hypothèses curieuses, mais contredites par des découvertes récentes. André Chénier n'est pas remonté davantage jusqu'aux sources de la philosophie épicurienne ; il ne connaît et ne discute cette doctrine que d'après le poème de Lucrèce. Il ne subit pas non plus l'influence de Sénèque ; du moins on n'a relevé, jusqu'à ce jour, aucune trace de cette influence dans ses ouvrages. On peut donc conclure de cet examen que, seul parmi les philosophes anciens, Platon exerça une certaine séduction sur l'esprit du poète. Parmi les modernes, Chénier goûte beaucoup Raynal, un des hommes à idées du xviii^e siècle ; il fréquente aussi Condorcet, dont il adopte les vues essentielles sur le progrès de l'humanité. En histoire, André Chénier s'inspire de Sénèque, du « sage

et vertueux Tacite » ; il pratique aussi les historiens modernes, Mably, par exemple.

La littérature scientifique du XVIII^e siècle lui est particulièrement familière : c'est son étude de prédilection. N'oublions pas, en effet, ce trait commun à la plupart des écrivains du temps, qui est la curiosité pour les sciences qui se constituent sous leurs yeux. Diderot, Condorcet, Montesquieu, et, à l'étranger, des écrivains comme Goethe, s'intéressent avec ardeur aux découvertes de l'histoire naturelle et de la chimie. Aussi n'est-il pas étonnant de voir André Chénier s'appliquer à l'étude des questions qui passionnent alors la plupart des esprits. Il connaît les livres de Buffon, et ressent, en les lisant, une vigoureuse et profonde secousse. En effet, on perçoit, à travers les pages de cet auteur, comme l'ébranlement causé par le spectacle des grandes scènes qui y sont décrites. En réalité, Buffon est un poète qui n'a pas donné à sa faculté maîtresse tout son essor et tout son développement. Il veut rester froid et calme, car la science exige un esprit impassible ; mais, sous cette indifférence apparente, on saisit souvent les élans d'une imagination puissante qui se déploie librement dans des tableaux grandioses. Buffon a le don de suggérer la vision des spectacles de la nature, de communiquer aux lecteurs les sensations fortes qu'il éprouvait lui-même. André Chénier fait allusion à ce talent poétique de l'illustre écrivain dans un passage bien connu de l'*Hermès* :

Moi, je me plus toujours, client de la nature,
A voir son opulence, et bienfaisante et pure,
Cherchant loin de nos murs les temples, les palais,
Où la divinité me révèle ses traits...
A l'aspect du volcan, aux astres élancée,
Luit, vole avec l'Etna, la bouillante pensée.
Heureux qui sait aimer ce trouble auguste et grand !
Seul, il rêve en silence à la voix du torrent,
Qui, le long des rochers, se précipite et tonne ;
Son esprit en torrents et s'élance et bouillonne...
Souvent mon vol, armé des ailes de Buffon,
Franchit avec Lucrèce, aux flambeaux de Newton,
La ceinture d'azur sur le globe étendue...

Ces vers sont très importants pour l'étude des influences subies par André Chénier. Nous voyons là, étroitement associés, les trois grands génies dont il comptait s'inspirer en écrivant l'*Hermès* : Buffon, Lucrèce, Newton. La grande ambition de la vie de Chénier était, en effet, de composer un *De natura rerum*, en s'aidant des découvertes récentes de Newton et de Buffon. Il connaissait aussi les descriptions astronomiques de Bailly, et il songeait à

les utiliser pour son futur ouvrage. C'est ainsi que le poète ne restait pas étranger au grand mouvement scientifique qui se poursuivait à travers son siècle. Il comptait tirer, au contraire, de ces vues nouvelles sur l'univers une inspiration riche et originale ; c'était, à ses yeux, le plus noble emploi de la poésie.

Après avoir étudié l'influence exercée sur Chénier par les philosophes et les savants, examinons à présent quelles étaient ses connaissances plus spécialement littéraires. La langue grecque lui était devenue familière dès son enfance. Ses papiers nous le montrent en train de lire et d'annoter Homère, Aristophane, Callimaque, Théocrite, Bion, Moschus. Il comprenait sans effort et lisait couramment tous ces auteurs ; mais il s'occupait aussi de la constitution du texte, examinait les variantes et faisait des conjectures. Les manuscrits récemment étudiés par M. Abel Lefranc nous présentent André Chénier appliquant à Théocrite et à Callimaque les procédés de la philologie moderne. Nous aurions beau feuilleter toute l'œuvre de Ronsard, et des poètes hellénistes du xvi^e siècle, nous n'y découvririons rien de pareil. La méthode de Chénier, unique dans notre littérature, fait songer plutôt aux procédés de Callimaque, d'Apollonios de Rhodes, des écrivains lettrés et délicats de la période alexandrine, qui étaient à la fois critiques, grammairiens et poètes. En un certain sens, André Chénier est bien de leur famille ; seulement il unit à cette culture savante une inspiration très vive et une profonde connaissance des découvertes scientifiques et de la philosophie de son époque. Outre les poètes grecs, André Chénier feuilletait assidûment Lucrèce, qui ne quitte plus ses mains, à partir du moment où il songe à donner, par la composition de l'*Hermès*, un pendant au *De natura rerum*. Chénier lit aussi Horace, et signale même un curieux rapprochement entre cet auteur et un philosophe chinois. Il s'applique à l'étude des historiens ; il estime infiniment les œuvres de Tacite et de Salluste. Il parle de ce dernier en termes très élogieux : « *Catilina* et *Jugurtha*, où l'on ne trouve pas une ligne qui n'inspire de profondes réflexions. » Au sujet de Tacite, André Chénier s'est expliqué brièvement, en qualifiant cet historien de « sage et vertueux », ce qui montre qu'il goûtait surtout dans ses œuvres l'honnêteté et les réflexions morales. Telles sont donc les lectures habituelles de Chénier en ce qui concerne les littératures anciennes. Mais le poète n'est pas seulement un humaniste s'enfermant dans l'étude du passé, et négligeant, de parti pris, les écrits des auteurs modernes ; sa vaste érudition s'assimile tout, cherche sa pâture à travers tous les siècles. C'est ce que je vais tâcher de vous montrer par des exemples précis.

Parmi les poètes français du xvi^e siècle, André Chénier connaît bien Ronsard, pour lequel il manifeste peu d'enthousiasme. Il en parle d'ordinaire avec mépris ; mais il le caractérise avec une précision qui montre qu'il a lié avec lui un commerce assidu. D'où vient une telle sévérité à l'égard d'un auteur que Chénier aurait dû aimer ? Car, en somme, tous deux ne poursuivaient-ils pas un but analogue, en essayant de retremper la poésie française aux sources de l'antiquité grecque, pour lui donner un peu de fraîcheur et de jeunesse ? Pourtant, à regarder les choses de près, on s'aperçoit que la tentative de Chénier diffère de celle de Ronsard. Le zèle de la Pléiade pour enrichir notre langue avait été trop indiscret et aussi trop maladroit ; ces écrivains avaient cru qu'il était permis de piller à loisir les trésors que nous offraient les lettres grecques et latines. En réalité, ils surchargeaient notre vocabulaire par une érudition indigeste, qui menaçait de corrompre la pureté de l'idiome français. Chénier veut, lui aussi, accroître les ressources de notre langue, mais en ayant le moins possible recours aux littératures anciennes. Il ne veut pas davantage faire des emprunts aux dialectes locaux, aux métiers, aux professions diverses. La seule innovation autorisée par André Chénier est l'emploi de l'archaïsme intelligent et délicat, qui enrichira la langue par ses propres richesses. En fait, il se trouve que Chénier était dans le vrai. Ronsard avait à sa disposition trop de moyens pour réussir dans son entreprise. Vouloir brusquement transformer l'évolution d'une langue par des créations érudites et artificielles, c'est aller au-devant d'un échec. Les mots sont quelque chose de vivant ; comme les cellules du corps, ils ont une existence soumise à des lois déterminées, et on ne peut modifier qu'avec des précautions infinies les conditions de cette existence. Pour avoir voulu tout changer, Ronsard risquait de tout compromettre : de là le jugement sévère d'André Chénier, qui le traite de « barbare ». En revanche, notre poète avait une véritable prédilection pour Malherbe ; il aurait pu légitimement s'écrier comme La Fontaine :

Malherbe avec Racan sont mes dieux du Parnasse.

Nous aurons l'occasion d'insister plus tard sur la manière dont Chénier lit et annoté les vers de Malherbe. Nous le verrons agir toujours en érudit, commenter les odes du poète moderne à la manière des élégies de Callimaque ou des églogues de Théocrite. On est étonné, en lisant ces réflexions sur Malherbe, du tact judicieux, des connaissances grammaticales et poétiques dont fait preuve André Chénier. Il a le sens de la propriété des expressions, du

choix des rimes, des coupes des vers. Bref, il révèle une finesse de critique que Voltaire même est loin de montrer à un égal degré dans son *Commentaire sur Corneille*. Donc Chénier éprouve une admiration respectueuse pour Malherbe ; à l'égard de Pascal, il a une attitude toute différente. Peu enclin à imiter l'ascétisme austère des Jansénistes, il attaque vivement l'auteur des *Pensées*, tout en rendant hommage à son génie. En revanche, André Chénier comprend et goûte le sublime de la poésie de Corneille et de Racine. Dans les réflexions *Sur la Perfection des Arts* publiées dans la *Revue de Paris* par M. Abel Lefranc, il y a des passages qui montrent bien que Chénier était accessible au charme de la tragédie classique. « Est-ce la scène de Ptolémée et de ses confidents, ou les vers enflés qui ouvrent le chef-d'œuvre de *Cinna* qui ont fait de Corneille le grand Corneille ? Non, ce sont les cris et les sublimes naïvetés de tout genre dont le *Cid* est rempli, dont *Héraclius* et *Rodogune* fourmillent ; c'est Polyeucte disant : « Je suis chrétien » ; c'est « Qu'il mourût ! » ; c'est « Rome eût été du moins un peu plus tard sujette » ; c'est « Quoi ! vous me pleureriez mourant pour mon pays ! » ; c'est « Mais quoi, toujours du sang et toujours des supplices ! », et mille autres passages d'une grandeur à laquelle nul poète moderne n'atteignit jamais. Et Roxane, et Andromaque, Hermione, Agrippine, Esther, Athalie, Phèdre : n'est-ce pas leur exquise naïveté à exprimer tous les sentiments dont elles sont occupées, qui fait leur sublime perfection ? Bérénice est-elle jamais plus intéressante que dans ce morceau :

De cette nuit, Phénice, as-tu vu la splendeur... ?

où son cœur, plein de Titus, déborde en un bavardage amoureux, au-dessus de l'éloge et au-dessus de l'imitation ?... « Malheur au cœur de pierre qui ne préfère point cela à vingt volumes de belles phrases ! La naïveté est le point de perfection de tous les arts, et de chaque genre dans tous les arts. La naïveté d'une plainte la rend déchirante et nous fait souffrir à l'entendre, et souffrir avec délices lorsque nous pouvons l'apaiser. C'est donc la naïveté seule qui produit en nous des émotions vives, profondes et rapides. »

Le goût d'André Chénier pour la sobriété et la simplicité de l'art classique se manifeste dans ce passage. Le poète se proposait aussi, sans doute, de conserver le sentiment du naturel à travers les réminiscences érudites et l'imitation de l'antiquité. Aussi devait-il avoir un certain penchant de littérateur pour ceux de ses contemporains qui essayaient de faire revivre la tra-

dition du grand siècle. Il s'incline devant Voltaire, le géant de son époque; mais, tout en admirant ce génie, il le mesure. Il voit en Voltaire autre chose qu'un héritier plus ou moins direct de Boileau et de Racine et écrit sur lui une page qui dénote une perspicacité remarquable. Ce n'est pas la moindre originalité de ce poète sentimental et épicurien que d'avoir su juger et apprécier les hommes de son temps, aussi bien que le critique le plus affiné de tout le *xix^e* siècle. Ce jugement sur Voltaire mérite à tous égards d'être cité: « Il n'y a point d'illustre personnage sur qui il soit plus difficile et plus dangereux d'avoir publiquement son avis; et je craindrais fort, si le mien était connu, qu'il ne m'attirât également la haine de ses partisans fanatiques et de ses fougueux ennemis... Parmi les enthousiastes de cet homme illustre, les uns sont des savants d'un rare mérite, qui, ne connaissant guère les arts et les ayant négligés toute leur vie pour se livrer à des études plus sérieuses, souffrent impatiemment qu'on veuille attaquer la moindre chose dans un auteur qui, seul, sait les délasser quelquefois par des écrits légers, faciles, qu'on peut prendre et quitter à toute heure. D'autres sont des hommes médiocres, ou au-dessous du médiocre, qui s'embarassent fort peu de justice ou de vérité; mais leur orgueil les arme en faveur de la gloire de Voltaire. Ils ont intérêt à vouloir qu'on adore tout dans un auteur qui leur a donné des louanges, parce qu'il en donnait indifféremment à quiconque l'avait loué. Ils voient bien que, s'il fallait retrancher quelques pages des écrits de ce grand homme, la première chose à réformer serait les éloges qu'il leur prodigue... En méprisant, comme je le dois, les infâmes calomnies dont ses ennemis ont voulu le flétrir, ses écrits, ses seuls écrits sont les témoins que j'écoute, et qui, à dire vrai, me donnent de son caractère une idée peu favorable. J'y vois une faiblesse, une pusillanimité honteuse, qui lui font rechercher les faveurs des grands; il les étale avec un orgueil d'enfant et, s'ils viennent à le quitter, son dépit est aussi aigre, aussi injurieux, que son ivresse avait été folle. J'y vois un égoïsme intolérant, un amour-propre bilieux et colère qui lui montre des ennemis partout. Ceux qui le sont, en effet, et qu'il eût dû châtier une fois, puisqu'il ne voulait point les mépriser autant qu'ils le méritent, il y revient sans cesse avec une haine, un acharnement qui fatiguent; quelque matière qu'il traite, il la dirige sans cesse de ce côté. Il abaisse les plus graves sujets pour les faire descendre à ces personnalités fastidieuses. Chez lui, tous les genres de sujets deviennent de la satire... Et que dirai-je de cette philosophie parasite, aux yeux de qui le riche qui a une belle maison, des

chevaux, des voitures, et qui va porter chez une belle courtisane le fruit de vingt années de concussions, est toujours un honnête homme ; mais le pauvre est un gredin que l'on renvoie dans son grenier, dans son galetas, à son cinquième étage ?... Ajoutez les vertus austères et mâles souvent livrées à la risée du vice souple et poli, les louanges éternelles prodiguées à notre luxe, à nos vices, à nos cuisiniers, et l'ironie versée à pleines mains sur les hommes qui ont méprisé tous ces biens, sur les peuples qui ne les ont point connus, et où une sainte égalité ne permettait pas à un petit nombre de citoyens de s'engraisser de la faim d'autrui... Toutefois, ouvrons d'autres pages de ce même recueil, et nous y verrons la vertu aimée et respectée, et peinte de couleurs dignes d'elle ; nous y verrons le vice trainé dans la boue, la grandeur accompagnée de crimes foulée aux pieds, les usurpations en tout genre attaquées avec véhémence. N'oublions pas aussi que sa vie fut plus conforme à celle-ci qu'à la première, et, pour s'en assurer, qu'on interroge tant de malheureux proscrits par des juges imprudents ou par de barbares préjugés, et qui trouvèrent des secours dans sa fortune et dans ses talents. »

Telle est la page d'une critique vive et pénétrante où Chénier juge et apprécie Voltaire. On remarquera les précautions oratoires du début, la psychologie des admirateurs de Voltaire finement et adroitement ébauchée. Après cela, l'auteur analyse avec une impartialité remarquable le caractère et le talent de l'homme, qui, par ses qualités comme par ses défauts, représente le XVIII^e siècle aux yeux de la postérité. D'ordinaire, quand nous nous prononçons sur des contemporains, il est rare que notre esprit conserve sa lucidité, que nous ne soyons pas influencés, dans une certaine mesure, par des préférences ou des antipathies personnelles. André Chénier montre dans son jugement sur Voltaire la probité d'un critique scrupuleux et le détachement d'un savant qui ne cherche que la vérité ; il parle en historien et trace un portrait d'une réalité objective, et dont bien peu de détails seulement ont été modifiés par l'érudition contemporaine. D'abord, il est incontestable qu'André Chénier n'est pas de ceux que la grandeur de Voltaire a éblouis, au point de les rendre incapables de discerner ses défauts. Ces petites gens de caractère, Chénier les marque dans cette page, comme eût pu le faire un Fréron, ou tel autre ennemi de l'illustre écrivain. Il insiste sur le tempérament combatif de Voltaire, qui finit toujours par introduire des polémiques et des vengeances personnelles dans des sujets sérieux et ne comportant nullement des allusions de ce genre. Puis André Chénier montre comment Voltaire choisit

pour lui le mauvais rôle dans ses discussions avec Rousseau : tandis que ce dernier prêchait le retour aux antiques vertus, s'efforçait de remettre en honneur la sobriété et la frugalité de l'humanité primitive, le patriarche de Ferney préférait la corruption élégante de son siècle, les vices brillants de la société contemporaine. Mais, en même temps que les défauts, Chénier a su voir les bons côtés de Voltaire, son ardeur à défendre les causes généreuses, son amour de la paix et de la tolérance, son désir de réprimer les abus dont souffrent alors et la France et l'Europe. Nous dirons donc qu'on a pu juger Voltaire avec plus d'indulgence, mais non avec plus de perspicacité. Peut-être Chénier exagère-t-il certains traits ; en tout cas, les défauts qu'il signale existent réellement. La bonne foi et l'exactitude de l'auteur dans son investigation psychologique sont au-dessus de tout soupçon.

André Chénier ne s'est pas expliqué avec autant d'abondance sur Rousseau. Néanmoins, on sent, d'après quelques brèves citations, qu'il a pour lui beaucoup de respect, et reproche vivement à Voltaire de l'avoir traité avec trop de dédain. Lorsqu'il fait allusion aux ouvrages de Rousseau, il met l'auteur en excellente compagnie, puisqu'il cite la *Nouvelle Héloïse* en même temps que *Clarisse Harlowe* et les autres romans de Richardson. Or, pour qui connaît la vogue immense de Richardson, au XVIII^e siècle, auprès des écrivains français, cet éloge est des plus significatifs. Dans des fragments de l'*Hermès*, André Chénier manifeste son intention de donner un « exposé du *Contrat social* et des principes du gouvernement ». En d'autres termes, il veut consacrer un chant de son poème au libre développement des doctrines qui font l'originalité du *Contrat social*.

Terminons cette étude des influences littéraires subies par André Chénier, en disant quelques mots des auteurs étrangers dont il a apprécié le talent et dont il a essayé de s'assimiler les qualités. Nous avons déjà vu comment le poète avait connu les œuvres de Shakespeare, durant son séjour en Angleterre, et à quel point il les estimait. Il fait aussi grand cas de Milton, dont il a dépeint le génie dans un vers demeuré célèbre :

Grand aveugle, dont l'âme a su voir tant de choses...

On s'aperçoit, à cette simple énumération, qu'A. Chénier partage le goût de ses contemporains pour les littératures étrangères. Il porte, en effet, la marque de ce siècle qui cherchait à s'affranchir de l'imitation classique, en demandant d'autres guides

et une inspiration nouvelle à l'Angleterre et à l'Allemagne. Mais, tout en appartenant à l'époque de Rousseau et de Diderot, tout en admettant la nécessité du cosmopolitisme en littérature, André Chénier reste fidèlement attaché aux anciens, ses vrais ancêtres, et il occupe ainsi une place à part parmi les écrivains de son temps. Ces réserves faites, il est juste de dire qu'il partagea les admirations de ses contemporains, et se montra l'un des plus fervents disciples de Richardson, dont il cite à diverses reprises les œuvres, *Clarisse Harlowe* et *Grandisson*. Il appartient aussi à la génération qui, la première, fut victime de la supercherie de Macpherson, et qui s'imagina goûter dans sa saveur originale la poésie d'Ossian. En effet, bien que l'influence de ce dernier se soit exercée surtout dans la première moitié du XIX^e siècle, laissant principalement son empreinte sur le romantisme français, il est incontestable que le public connaissait déjà le recueil de Macpherson avant 1800. Mais nous ne pouvons songer à suivre André Chénier à travers ses innombrables lectures ; il nous faudrait passer en revue les littératures de tous les temps et de tous les pays. Comme La Fontaine, il aurait pu s'écrier :

J'en lis qui sont du Nord, et qui sont du Midi...

En effet, à côté de Shakespeare et de Richardson, Chénier cite les œuvres de l'Arioste et du Tasse, et fait des allusions précises aux situations des personnages que tous deux ont célébrés dans leurs vers. Jusqu'où Chénier ne nous conduirait-il pas ? D'Angleterre il nous a fait passer en Italie ; à présent il va nous transporter en Chine. En effet, de même qu'il prenait des notes sur Callimaque et Lycophron, André Chénier lisait, la plume à la main, les relations de voyages, les récits publiés par les Jésuites sur les pays lointains. Ainsi il connaît la littérature chinoise, qui d'ailleurs était fort à la mode en France au XVIII^e siècle ; il transcrit même un fragment philosophique d'un poète qu'il appelle l'« Horace Chinois », dans ces cahiers de brouillons et d'esquisses récemment livrés à la connaissance du public : « Mon palais est une petite chambre qui a trois fois ma longueur. La magnificence n'y est jamais entrée, mais la propreté n'en sort jamais ; une malle est mon lit, une toile doublée ma couverture : cela suffit pour m'asseoir le jour et pour dormir la nuit... Le chant des oiseaux, le sifflement du vent, le murmure d'une fontaine sont le seul bruit que j'entends... Je n'ai ni vues, ni projets : la gloire me touche aussi peu que les richesses, et toutes les voluptés ne me coûtent pas un désir. Je suis dans le monde sans y être. Un jour m'amène un jour ; une année est suivie d'une année ; la dernière me con-

duira au port, et j'aurai vécu pour moi. » Telle est la charmante pièce que Chénier a transcrite dans ses papiers, avec l'idée, sans doute, de s'en inspirer pour composer, plus tard, une poésie dans le même ton.

Les exemples que je viens de citer doivent suffire pour vous montrer qu'A. Chénier possédait une érudition immense et qu'il avait lu les chefs-d'œuvre des principales littératures anciennes et modernes, qu'il avait pu ainsi élargir son intelligence et assouplir son goût. Voilà pourquoi il occupe une place à part dans la famille de nos écrivains. Nous avons certes des érudits consciencieux; à qui les langues anciennes ont livré tous leurs secrets, nous avons des auteurs qui ont fortement subi l'influence des littératures étrangères, qui ont transporté dans notre langue les principales beautés des modèles anglais ou allemands, italiens ou espagnols; mais le caractère propre de Chénier est de résumer en lui ces diverses tendances, et d'unir dans une synthèse harmonieuse les grâces de la poésie hellénique avec l'inspiration moderne.

CH. M.

L'éloquence et l'éducation oratoire à Rome

Cours de M. GASTON BOISSIER,

Professeur au Collège de France.

La Rhétorique ; son histoire, son utilité.

Nous avons vu, dans nos dernières leçons (1), de quelle manière, et, pour ainsi dire, par quelles étapes, l'art grec avait pénétré dans Rome, et comment, vers l'époque de Scipion Emilien, il s'y était tout à fait acclimaté. Désormais, Rome ne se développera plus solitaire ; la civilisation grecque croîtra en elle au cours de sa propre croissance, et ce sera comme la floraison d'une civilisation à double face.

Les Grecs sont de plus en plus nombreux : ils abondent dans

(1) Voir la *Revue des Cours et Conférences* 1901-1902.

les maisons des grands seigneurs, qu'il faut nous figurer fort peuplées, pullulant de clients, d'amis, de serviteurs et d'officieux de toutes sortes. Ils abondent aussi parmi la plèbe ; mais nous connaissons moins la façon dont la Grèce est entrée dans le populaire romain. Toujours est-il que les imprécations de Juvénal contre la foule des Grecs, des Grecs orientaux surtout (*in Tiberim defluzit Orontes*), ne laissent aucun doute à ce sujet et peuvent nous donner le regret d'ignorer aussi complètement l'histoire de cette populace romaine : il nous serait, en effet, fort utile d'avoir sur elle des données plus précises et plus nombreuses, car c'est dans son sein que le christianisme a germé.

Il nous a été possible de déterminer quelle sorte de sentiments éprouvait, en général, la haute société de Rome à l'égard de ces *Græculi* : il est aisé de concevoir l'attrait qu'exerçait sur les Romains, un peu lourds, ce peuple adroit et souple, si merveilleusement doué pour tous les travaux d'agrément, si habile raisonneur et si disert ; on conçoit de même la répugnance qu'inspirait aux graves quirites, cette nation de moralité douteuse, sans scrupules et sans principes, trop légère et facile à vivre. Du côté des Grecs, une dualité de sentiments analogue existait de même à l'égard des Romains ; elle se traduisait en une double attitude : une servilité honteuse qui prosternait le Grec, prêt à toutes les besognes, aux pieds de son patron romain ; un orgueil impudent et moqueur, quand il se relevait après le service rendu. En réalité, ces deux peuples, qui ne pouvaient se passer l'un de l'autre, se supportaient difficilement.

Parmi les Romains, les uns font ouvertement profession de mépriser leurs trop adroits serviteurs ; les autres, comme Horace, produit de l'esclavage, très sensé mais peu patriote, dépouillent toute vanité nationale et ne cachent plus leur admiration ou leur reconnaissance ; mais c'est là un état d'esprit postérieur, celui des générations tardives, que la civilisation étrangère a pénétrées. Virgile lui-même reconnaît moins aisément cette victoire de la Grèce vaincue, et l'on se rappelle ces beaux vers, où, dans un élan d'enthousiasme patriotique, il affecte de mettre au second rang ces arts, où les Grecs, à vrai dire, excellent :

Excudent alii spirantia mollius æra

Credo equidem.

Tu regere imperio populos, Romane, memento

Hæ tibi erunt artes.

Cependant, malgré cette impatience que l'on éprouvait généralement à reconnaître les mérites des Grecs et les services qu'ils savaient rendre, on ne pouvait se défendre à l'égard de la Grèce

d'une admiration profonde, on la visitait avec piété, comme le berceau de tous les arts. Virgile ne fit pourtant pas ce pèlerinage, au cours d'une vie qui fut assez longue, et bien qu'il eût salué la Grèce au début de sa carrière poétique avec un enthousiasme pieux :

. O ubi campi
Sperchiusque, et virginibus bacchata Lacænis
Taygeta !.....

(Géorgiques, liv. II.)

Plus tard, il essaya de réaliser ce désir de jeunesse, et partit pour cette terre que son imagination lui avait dépeinte si brillante et si douce ; la maladie l'arrêta : il n'eut que le temps de regagner la côte italienne et revint mourir à Brindes.

Cicéron fut plus heureux. Sincère admirateur de la Grèce, il éprouvait à son endroit un sentiment de vive jalousie. Son amour-propre se révoltait de ce qu'on louât trop cette littérature étrangère, au détriment de la littérature nationale, dont il était le principal représentant. Rome avait fait des comédies, — qui n'étaient, d'ailleurs, que des traductions ; Rome avait des poètes ; Rome avait des orateurs ; et Cicéron s'entêtait à vouloir démontrer la supériorité du latin sur le grec, vantait la richesse de sa langue maternelle, exultait à la découverte de deux synonymes latins : c'était là l'effet d'une vanité littéraire, qu'on avait ignorée à Rome jusqu'à lui. Il ne visita la Grèce qu'assez tard, vers l'époque où il débuta dans la carrière oratoire avec un si grand éclat, qu'on lui fit craindre l'inimitié dangereuse du tyran. Pour se dérober aux méfiances de l'ombrageux Sylla, il partit pour l'Asie Mineure, et, sur sa route, vit Athènes. Il nous donne ses impressions au livre cinquième du *De finibus* : il se représente dans ces lieux illustres en compagnie d'Atticus, qui ne les quittait guère, et d'autres de ses amis ou de ses proches ; il se promène de bonne heure dans le jardin d'Académus, et se demande pourquoi l'on voit mieux les grands hommes par la pensée, lorsqu'on connaît les lieux où ils ont vécu ; son frère, en poète, se tourne vers la blanche Colone ; Atticus, épicurien, se tourne vers le jardin d'Epicure, qui montre ses ombrages à une faible distance ; Lucius Cicéron, son cousin germain, tout jeune encore, songe à Démosthène et contemple la mer lointaine et le rivage, théâtre de ses premiers exercices ; plus près se dresse la tombe de Périclès : c'est ainsi, dit Cicéron, qu'en quelque lieu qu'on marche en ce pays, on met le pied sur quelque souvenir d'histoire, *in aliquam historiam vestigium ponimus*. Ce passage du *De finibus* exprime un sentiment rarement mentionné dans l'antiquité, qui pourtant ne devait pas l'igno-

rer. L'émotion que l'en peut éprouver à visiter les lieux célèbres ne fut point étrangère, par exemple, à l'esprit de Pline le Jeune, ainsi qu'une lettre de lui à Maximus en fait foi : il recommande à cet habile fonctionnaire, — envoyé, par mission spéciale, pour rétablir la paix dans le pays ingouvernable qu'était la Grèce, — de le traiter, au nom de tant de glorieux souvenirs, avec indulgence et douceur. C'est le pays, lui dit-il, d'où nous est venue l'humanité, et les hommes qui l'habitent méritent, plus que tous les autres, le nom d'hommes, *homines maxime homines* ; et il termine sur ce conseil charmant et juste : « Respecte pleinement la dignité de tous, la liberté de tous, respecte la *vanité* de tout le monde. — *Nihil ex cujusquam dignitate, nihil ex libertate, nihil etiam ex jactatione descerpseris.* »

En somme, quand la fierté romaine se fut accoutumée à considérer Rome comme la débitrice de l'Hellade, les sentiments de gratitude longtemps refoulés dans les âmes se firent jour, et s'exprimèrent quelquefois avec cette douceur intelligente dont nous savons gré à Pline le Jeune. Aussi bien les Romains devaient-ils beaucoup aux Grecs : ils leur devaient, entre autres choses, cet art que Rome a tant cultivé et qui devint une de ses gloires et l'occupation principale des derniers siècles de sa splendeur : la Rhétorique. Peut-être jugera-t-on que, malgré tout, le cadeau fut mince : la Rhétorique n'a plus bonne réputation, et Renan traduisait un sentiment fort répandu, lorsque, recevant M. de Lesseps à l'Académie française, il lui disait : « Vous avez horreur de la Rhétorique, et vous avez bien raison : c'est, avec la Poétique, la seule erreur des Grecs. Après avoir fait des chefs-d'œuvre, ils crurent pouvoir donner des règles pour en faire : erreur profonde ! Il n'y a pas d'art de parler, pas plus qu'il n'y a d'art d'écrire. Bien parler, c'est bien penser tout haut. Le succès oratoire ou littéraire n'a jamais qu'une cause, l'absolue sincérité. » Mais il n'es pas malaisé de reconnaître la fausseté de ces paroles, qui flattent seulement l'opinion publique : tout d'abord, la simple expérience dément l'affirmation contenue dans la dernière phrase, et il n'est pas vrai que le succès d'un discours soit en rapport avec la sincérité de son auteur. D'autre part, s'il est certain que, dans tous les pays du monde, la Rhétorique est venue tard et que l'éloquence naturelle et spontanée la précéda toujours, il ne s'ensuit pas que *savoir* bien parler ne soit pas utile et ne doive s'enseigner.

Dans les cités grecques, qui furent de bonne heure des républiques démocratiques, — c'est-à-dire des républiques où le pouvoir appartenait à la parole, — l'éloquence devait, par la force des cho-

ses, naître spontanément et bien avant qu'on en formulât les règles. En outre, une circonstance qui devait favoriser le développement précoce de cet art, fut que, dans ce pays, le plus individualiste du monde, chaque citoyen devait exprimer son opinion, s'il voulait qu'elle fût entendue, parce que nul n'était réputé traduire une opinion commune : chaque orateur se bornait à exprimer, dans ses discours, son opinion personnelle et non celle d'un groupe. Sans doute, dans les assemblées politiques, cette conception ne dut point entraîner un très grand nombre de citoyens obscurs à faire l'essai de leur talent oratoire ; mais la même tendance individualiste avait déterminé certaines particularités de la législation des tribunaux : alors que les procès, causés surtout par des accusations de vol, étaient très fréquents dans ces républiques déchirées par la lutte des factions, la loi n'admettait point la représentation des parties par des avocats, et chaque plaideur devait défendre, en personne, sa propre cause. Or, devant un jury passionné, composé à Athènes de cinq cents héliastes, il ne s'agissait pas d'établir, par des preuves froides et positives, une innocence souvent obscure et parfois douteuse : il fallait que l'accusé sût émouvoir en sa faveur des hommes du peuple, armés d'un pouvoir terrible ; et, sur ces âmes populaires, les procédés pathétiques les moins subtils et les plus aisés à découvrir sans étude, devaient à coup sûr avoir prise. Les plaideurs durent, d'instinct, s'attacher à imiter la manière d'orateurs accoutumés au succès ; de plus, les logographes, sorte d'avocats absents, qui écrivaient les discours des parties, mais ne les prononçaient point, et qu'on toléra de bonne heure, cultivèrent un genre d'éloquence, où, par nécessité, le procédé triompha. Ainsi de la nécessité même de pratiquer l'éloquence naissait une rhétorique instinctive, qui, dans tous les pays, a dû coexister, presque dès le premier jour, avec l'éloquence véritablement spontanée.

Ce n'était pas encore, à vrai dire, la Rhétorique avec ses recettes et ses formules, et parvenue à l'état d'art ; mais les Grecs ne devaient pas s'arrêter longtemps à ce stade préliminaire. Naturellement philosophes, ils avaient besoin de chercher la raison des choses, et cette recherche les intéressait tant, qu'ils s'y adonnaient sans souci du but à atteindre, dans un esprit d'absolu désintéressement et pour le seul plaisir de savoir. Toute la philosophie grecque a consisté en questions, posées pour elles-mêmes, indépendamment de leur solution ; les Grecs voulaient, avant tout, étudier le *procédé de l'esprit*. — Ainsi, en ce qui concerne la Rhétorique, ils ont essayé, par jeu, de reproduire le procédé de l'orateur applaudi ; dès lors, la Rhétorique devint un art.

Chose curieuse, et naturelle d'ailleurs, chez un peuple qui a toujours ignoré la centralisation, cette transformation s'opéra en Sicile, où s'était produite une floraison d'esprit assez différente de l'esprit grec : la Sicile était la patrie d'origine de la sophistique. — La philosophie grecque des premiers temps avait eu pour caractère un ardent désir de tout connaître, qui avait poussé les premiers chefs d'école à rechercher un principe universel. A cet enthousiasme du début, qui s'était lentement modéré, avait succédé le scepticisme des sophistes. Ceux-ci, instruits de l'expérience des âges précédents, niant toute certitude en dehors de la pensée humaine, répudiant toute croyance à toute réalité objective, résumaient en cette formule leur raisonnable doctrine : πάντων μέτρον ἄνθρωπος, l'homme est la mesure de toutes choses ; — d'où ils concluaient que, dans la vie, nous ne devons chercher que la vraisemblance, non la vérité. Ce principe de leur philosophie devint aussi celui de la Rhétorique sicilienne, qui se trouva reposer sur une base aisément justifiable : l'homme qui parle, ne cherche, en effet, que la vraisemblance, puisque son but est de convaincre, et, s'il s'attache, en général, à prouver la vérité plutôt que l'erreur, c'est que la vérité est généralement plus vraisemblable que l'erreur. Les sophistes prouvèrent donc le faux aussi bien que le vrai, et, comme à défendre l'erreur leur talent brillait davantage, ils préférèrent bientôt la cause du faux à la cause du vrai : ils n'enseignaient plus la Dialectique, mais l'Eristique ou la Discussion.

Ces sophistes, qui promettaient de « rendre le discours le moins bon le meilleur », étaient des gens d'infiniment d'esprit, et leur succès fut immense. Désireux de l'accroître encore, ils se rendirent à Athènes, où il était surtout retentissant, et ils y firent école. Les rhéteurs connurent là toutes les satisfactions de l'amour-propre, et, comme ils se faisaient payer leurs leçons à prix d'or, par la jeunesse de toutes les aristocraties du monde antique, ils s'y enrichirent à leur gré. En même temps, ils rendirent à la langue le service de la transformer en la maniant et créèrent la prose grecque. Il faut considérer, en effet, que la prose, qui semble exister de tout temps, n'existe en réalité que par le soin qu'on met à la construire et consiste tout entière *dans l'art d'écrire* : — par où nous atteignons encore les idées exprimées par Renan.

Cette vérité apparut d'une manière frappante au cours d'une sorte de révolution qui s'opéra au sein même de la Rhétorique. Les sophistes avaient pris l'habitude de plaider par goût les mauvaises causes ; et, souvent même, les sujets, sur lesquels il leur plaisait de s'exercer, ne présentaient d'autre intérêt que celui du

paradoxe. Non seulement ils faisaient l'éloge d'Hélène — cause de la guerre de Troie — qui pouvait donner lieu à des développements dignes d'un orateur; mais ils choisissaient encore, avec une prédilection puérile, comme thème de leurs périodes, l'éloge de Busiris ou de tel brigand célèbre, ou de la *maladie* : c'étaient vraiment de bien petits sujets. Un homme se rencontra qui eut l'idée d'employer un art ainsi gaspillé à des objets plus grands et plus dignes : ce fut Isocrate, qui résolut d'appliquer la Rhétorique non pas à l'éloquence délibérative qui est changeante, non pas à l'éloquence judiciaire, comme faisaient les logographes ordinaires, qui, défenseurs ou accusateurs à gages, ne pouvaient s'attirer l'estime et la confiance publique dans la pratique de leur métier, mais à des sujets du genre démonstratif. Ce fut dès lors une éloquence d'apparat, que l'on a nommée *épidictique*, et qui consistait presque exclusivement en éloges ou en blâmes ne s'adressant point à des personnes ou à des objets particuliers, — l'équivalent, à peu près, de nos discours académiques, qui ont surtout pour caractéristique d'être innocents. Cette éloquence d'Isocrate, étrangère aux discussions de la vie présente, louant les cités, les vertus ou mieux encore la vertu, ne s'écartait pas du domaine d'une vérité générale, dont le vague et la grandeur prêtait aux phrases pompeuses. Ce genre, qui nous paraît fade aujourd'hui, savait d'ailleurs atteindre quelquefois la réalité contemporaine en la dépassant toujours, et ces discours généraux renfermaient parfois des allusions lointaines à des faits actuels; cette généralité, s'opposant aux réalités particulières, substituait encore au vrai le vraisemblable, et par là Isocrate restait l'héritier et le continuateur des sophistes. Aussi l'orateur eut-il le même succès que ses devanciers de Sicile : rien ne paraissait plus grand que cet art de parler juste avec finesse, de dire noblement des choses vraies; ce fut le dernier enthousiasme des Grecs, avant l'irréremédiable décadence et la perte de la liberté.

Dans ce genre d'éloquence, qui pourtant ne servait pas l'erreur et qui pouvait suggérer des sentiments sincères, on ne peut pas dire que le soin apporté volontairement à l'expression et à la composition n'ait pas contribué, pour une large part, au succès qui l'accueillit : ici, en effet, l'art tient même la place principale. C'est qu'en fait tout est objet d'art, et l'inspiration la plus vraie ne saurait s'exprimer, si l'art ne venait à son aide. Renan, lorsqu'il recommandait de parler comme on pense, oubliait que la plupart des improvisateurs exagèrent leur pensée, que l'art seul peut leur faire trouver l'expression exacte et précise. C'est en usant des procédés d'un art savant et minu-

tieux, que l'écrivain arrive à traduire sa pensée, et cela au moyen d'un langage qui ne lui est jamais adéquat ; le style le plus naturel et le plus facile, qui paraît le plus conforme aux idées, — n'est le plus souvent que le résultat du labeur le plus attentif. Boileau disait justement, en parlant de Racine : « Je lui ai appris à faire difficilement des vers faciles », et La Bruyère, qui est parvenu, par un long travail, à rendre toutes les nuances et toutes les délicatesses d'une pensée ingénieuse, a écrit que « c'est un métier que de faire un livre » ; — le mot d'*art* ne lui suffisait pas. L'art des rhéteurs, s'il a permis d'atteindre à l'expression juste de la pensée, n'était donc pas si méprisable et valait bien la reconnaissance que les Romains gardèrent à ceux qui leur en avaient fait le don.

On a beaucoup attaqué, de nos jours, les littérateurs anciens pour la fierté qu'ils montrent de savoir parler avec élégance et justesse ; mais nous avons, nous aussi, notre petit orgueil : alors que les Athéniens conduisaient au Pnyx les rois et les ambassadeurs étrangers, alors que les Romains de l'Empire invitaient leurs hôtes de marque à des *recitationes* publiques, nous conduisons, nous, à nos usines les princes orientaux qui nous visitent. Les anciens avaient, comme nous, le droit d'être fiers de leurs talents ; et c'est à juste titre qu'au moment où les Barbares se précipitaient de tous côtés, où toute résistance était devenue inutile, les Gaulois d'Autun, sachant qu'ils allaient périr, charmaient leurs loisirs en écoutant la parole éloquente d'Eumène, et voulaient rendre, en goûtant ce dernier plaisir, un dernier hommage à la Rhétorique, fleur de civilisation qui allait se flétrir pour des siècles.

R. B.

La civilisation de l'âge homérique.

Cours de M. ALFRED GROISSET,

Professeur à l'Université de Paris.

Le mariage.

Il se trouve, çà et là, dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*, des maximes générales, des sentiments exprimés sous une forme abstraite, où apparaît clairement l'idée que les héros du poème et le poète

lui-même se faisaient du mariage et du rôle de la femme dans la famille. Ces indications, sommaires mais fort nettes, nous révèlent une conception très élevée de la morale domestique, et nous sommes quelque peu surpris, au premier abord, de trouver, dans la bouche de ces guerriers aux âmes simples, des maximes d'une délicatesse toute moderne, peu conformes en apparence à l'esprit de ces siècles reculés et aux mœurs mêmes de la race grecque, telles qu'on est accoutumé à se les représenter. Nous nous imaginons volontiers la femme grecque comme tout à fait isolée dans la maison, et jouant un rôle tout à fait effacé; en particulier, dans cette civilisation primitive, le rôle prédominant de l'homme, du héros, du maître, semblerait avoir dû réduire beaucoup celui de l'épouse. Pourtant nous avons vu, dans des passages de l'*Iliade* et de l'*Odyssee*, que la femme, que ce soit Briséis devant Achille, Pénélope aux yeux d'Ulysse, etc., est reconnue à peu près comme l'égale de l'homme; en tout cas, sa valeur morale est clairement indiquée dans la conception du mariage, qui, pour le poète comme pour ses héros, doit être l'accord des pensées, l'union intellectuelle et morale, les deux époux unissant pour la vie leurs deux volontés (ὁμοφρονέοντε νοήμασιν). La femme est considérée comme un être intelligent et sage au même titre que le mari; celui-ci ne néglige pas ses conseils, même en dehors de la maison. Il y a déjà là une tendance vers un féminisme bien compris, tout à fait remarquable chez cette race que l'on a tant accusée d'avoir méconnu la dignité de la femme. Ce serait un féminisme essentiellement raisonnable, qui fonderait la valeur de la femme et son rôle sur le développement des qualités qui lui sont propres, et qui tendrait à une harmonie intelligente dans la constitution de la famille.

Telles sont les conclusions auxquelles peuvent déjà conduire les maximes que nous avons recueillies au cours des poèmes homériques. Nous verrons maintenant l'application de ces maximes détachées, la manifestation concrète des sentiments énoncés par le poète, en étudiant d'assez près quelques exemples de la vie de famille et des sentiments familiaux.

Nous commencerons par un des exemples les moins développés, mais des plus significatifs dans la légende homérique, celui d'Hélène et de Ménélas. Pour un modèle de bon ménage, l'exemple peut paraitre d'abord singulier, si l'on s'en tient aux données de la tradition la plus accréditée. L'histoire de Ménélas nous fournit, en effet, mais surtout dans la tradition postérieure, un exemple de cet amour coupable qui tient si peu de place dans la vie homérique. A ce titre, nous devons nous y arrêter dans la suite de

notre étude. Mais il ne faut pas oublier qu'il y a, dans la vie d'Hélène telle que l'ensemble des légendes nous la présente deux parties essentiellement distinctes, étrangement distinctes. Nous la voyons d'abord à Troie, auprès de Pâris qui l'a enlevée à Ménélas, épouse coupable, héroïne funeste qui a été cause de la guerre. Puis nous la retrouvons en Egypte, après la prise de Troie et les catastrophes qui ont suivi le siège. Là, elle demeure avec Ménélas, auprès d'un roi du pays qui leur donne une généreuse hospitalité; et enfin tous deux rentrent à Sparte où, heureux et dignes époux, ils vivent dans leur palais le reste de leurs jours, au milieu de la tranquillité et du respect de tous. Déjà, aux Grecs du *vi^e* siècle, cette association de deux parties essentiellement distinctes et opposées dans la vie d'Hélène, avait paru bizarre, et, pour résoudre cette contradiction apparente, on avait imaginé une légende singulière, dont on retrouve des traces dans un fragment de Simonide. On expliquait le voyage d'Hélène à Troie par un dédoublement de l'héroïne; c'était comme un double, un fantôme d'Hélène, qui avait été enlevé par Pâris et emmené à Troie, mais la véritable sœur des Dioscures avait été transportée en Egypte, où Ménélas devait la retrouver après la guerre. Par cette légende singulière, on prétendait expliquer la contradiction de la tradition homérique et rétablir l'harmonie dans le caractère du personnage. — Quoi qu'il en soit, dans Homère nous ne trouvons aucune trace d'un tel scrupule, et le rôle d'Hélène est fort simple dans sa contradiction: c'est bien la même femme qui a été enlevée par Pâris et qu'on retrouve plus tard avec Ménélas. Et, dans cette seconde partie de sa vie, elle montre une dignité, une noblesse, qui font oublier ses erreurs anciennes. Elle n'a pourtant pas oublié sa vie passée, et elle en parle même avec franchise, sans embarras; elle impute sa faute à un destin plus puissant qu'elle, et à la volonté des dieux. Cette Hélène, qui retrouve toute sa dignité et son honneur, nous apparaît ainsi dans l'*Odyssée* comme un des types les plus parfaits de l'épouse vertueuse et de la reine respectée. Le poète parle d'elle à plusieurs reprises dans l'*Odyssée*, et particulièrement au chant *iv*, quand Télémaque, parti à la recherche de son père, va à Sparte auprès de Ménélas pour avoir des nouvelles. A son arrivée dans le palais, il est accueilli par Ménélas et par Hélène avec une grâce noble, aisée, pleine de dignité et de bienveillance. Dans cette cérémonie de la réception, Hélène est mise au premier plan.

“Εως ὅ τ' αὖθ' ὤρμαινε κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμόν,
 ἐκ δ' Ἑλένη θαλάμοιο θυώδης ὑψορόφοιο
 ἤλυθεν, Ἀρτέμιδι χρυσήλακτι πεικρῆ.”

Telle est la première apparition d'Hélène : « Elle sortait de sa chambre parfumée, au plafond élevé, semblable à Artémis qui porte la quenouille d'or. » Or Artémis, si l'on ne tient pas compte des transformations postérieures de son culte, par exemple de son identification avec Hécate, est la déesse vierge par excellence, et ici, en particulier, elle nous apparaît avec ses attributs de déesse domestique, la quenouille et le fuseau. Ainsi, dès les premiers mots, l'impression est favorable; le poète, en nous présentant son héroïne, veut montrer l'épouse forte et sage, qui travaille et sait gouverner sa maison, l'hôtesse aimable qui accueille avec bonne grâce et dignité, la femme et la reine dans ce qu'elle a de plus majestueux et de plus vénérable. Elle apparaît entourée du cortège de ses servantes qui portent des objets familiers, les instruments de son labeur domestique :

Τῇ δ' ἄρ' ἄμ' Ἀδρήστη κλισίην εὐτυκτον ἔθηκεν·
 Ἀλκίππη δὲ τέπητα φέρεν μαλακοῦ ἐρίοιο·
 Φυλὼ δ' ἀργύρεον τάλαρον φέρε, τὸν οἱ ἔδωκεν
 Ἀλκάνδρη, Πολύδοιο δάμαρ, ὃς ἔνα' ἐνὶ Θήβῃς
 Αἰγυπτίης, θοὶ πλεῖστα δόμοις ἐν κτήματα καίται·

L'une porte un voile brodé, l'autre une corbeille pour mettre les fils, l'autre une quenouille, présents faits autrefois à Hélène par la femme du roi égyptien Polybios.

Χωρὶς δ' αὖθ' Ἑλένη ἄλογος πόρε κάλλιμα δῶρα.
 χρυσήν τ' ἡλακκᾶτην τάλαρόν θ' ὑποκυκλον ὕπασσεν
 ἀργύρεον, χρυσῷ δ' ἐπὶ γείλεα κεκράντο.
 Τὸν ῥά οἱ ἀμφίπολος Φυλὼ παρέθηκε φέρουσα,
 νήματος ἀσκητοῖο βεβυσμένον· αὐτὰρ ἐπὶ αὐτῇ
 ἡλακκᾶτη τετάνυστο, ἰοδνεφες εἶρος ἔχουσα.
 Ἔχετο δ' ἐν κλισίῳ, ὑπὸ δὲ Θρηῆνυς πόσιν ἔειν.
 Αὐτίκα δ' ἤγ' ἐπέεσσι πόσιν ἐρέεινεν ἕκαστα.

— « Elle s'assit donc et interrogea Ménélas par ces paroles. » — Son discours est plein de dignité, et en même temps de curiosité féminine. Elle fait discrètement allusion à son passé, avec une belle franchise, sans embarras comme sans coquetterie :

Ἴδμεν δὴ, Μενέλαε Διοτρεφεῖς, οἵτινες οἷδε
 ἀνδρῶν εὐχετόωνται ἱκανέμεν ἡμέτερον δῶ ;
 ψεύδομαι, ἢ ἔτυμον ἐρέω ; κέλεται δέ με θυμός.
 Οὐ γάρ πώ τινά φημι ἐοικότα ὧδε ἰδέσθαι,
 οὔτ' ἀνδρ' οὔτε γυναῖκα (τέδας μ' ἔχει εἰσοροῦσταν),
 ὡς ὁδ' Ὀδυσσεὺς μεγαλήτορος υἱὲς εἰσικεν,
 Τηλεμάχῳ, τὸν ἔλειπε νέον γεγαῶτ' ἐνὶ οἴκῳ
 καίνομαι ἀνὴρ, ὅτ' ἐμεῖο κυνώπιος εἵνεκ' Ἀχαιοῖ
 ἔλθεθ' ὑπὸ Τροίην, πόλεμον Θραστὶν ὀρμαίνοντες.

— « Savons-nous, ô Ménélas, descendant de Zeus, quels sont ces hommes qui viennent, en suppliants, vers notre demeure ? Dis-je un mensonge ou est-ce la vérité ? Mais mon cœur me pousse à parler. Je n'ai jamais vu personne, ni homme, ni femme, qui ressemble autant que ce jeune homme à ce que doit être Télémaque, le fils d'Ulysse, que ce héros avait laissé tout enfant dans sa demeure, quand, à cause de moi, chienne que j'étais, les Achéens vinrent devant Troie pour soutenir une grande guerre. »

C'est toujours sous cet aspect, avec ce mélange de dignité et de simplicité, de réserve et de franchise, dans une attitude aisée et noble, que nous apparaît la femme de Ménélas. Les quelques traits que le poète lui consacre, çà et là, reproduisent invariablement ce caractère de noblesse familière, d'élégance et de grâce naturelle, qui est propre aux héroïnes homériques.

Au chant xv de l'*Odyssée*, elle fait ses adieux à Télémaque :

Ἑλένη δὲ παρίστατο καλλιπάρης,
πέπλον ἔχουσα ἐν χερσίν, ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν·

(*Odyssée*, chant xv, vers 123 et s.)

— « Hélène se tenait auprès, ayant dans ses mains un péplos, et elle parla à son hôte en l'appelant par son nom ». — Au moment où Télémaque s'en va, elle veut lui faire un présent, et l'objet qu'elle choisit est un beau vêtement, un péplos, que le jeune homme gardera en vue de son futur mariage. En accomplissant un devoir d'hospitalité, elle trouve le moyen de toucher son hôte par une attention délicate :

Δωρόν τοι καὶ ἐγὼ, τέκνον φίλε, τοῦτο δίδωμι
μνημ' Ἑλένης χειρῶν, πολυτράτου ἐς γάμου ὥρην
σὴ, ἀλόχῳ φορέειν · τείως δὲ φίλη, παρὰ μητρὶ
κείσθω ἐνὶ μεγάρῳ · σὺ δέ μοι γαίρων ἀφίκαιο
οἶκον εὐκτίμενον καὶ σὴν ἐς πατρίδα γαῖαν.

— « Voici un présent que je te donne aussi, mon cher enfant, un souvenir des mains d'Hélène : tu le garderas pour l'heure du mariage souhaité, pour que ta femme le porte ; mais, jusqu'à ce moment, qu'il reste dans ton palais auprès de ta mère. Pour toi, puisses-tu avoir la joie d'arriver dans ta maison bien bâtie et dans la terre de tes pères ! » (*Odyssée*, vers 123-130.)

Ainsi s'exprime cette générosité délicate, qui, empreinte d'une noblesse royale et patriarcale, témoigne des attentions touchantes d'une femme et d'une épouse tendre, avec la grâce ingénieuse et simple qui n'exclut pas la gravité et la dignité.

Ce portrait d'Hélène ne nous apparaît, pour ainsi dire, que de profil ; il n'est qu'indiqué par quelques traits : c'est la reine qui reçoit un étranger dans son palais, c'est l'hôtesse qui s'acquitte simplement de ses devoirs domestiques, plutôt que la femme telle qu'on l'imagine dans les divers actes de la vie de famille et dans ses relations avec son époux. — Mais le portrait que le poète n'a fait qu'indiquer prend une importance exceptionnelle, parce qu'il nous fait voir cette héroïne sous un aspect inattendu, et nous montre que même cette femme coupable, rachetée par la dignité de son rôle domestique, peut représenter aussi, dans toute sa beauté et dans toute sa grandeur simple, le type de la femme et de l'épouse homériques.

Mais voici un autre exemple, plus intéressant encore dans sa simplicité : les personnages qu'il concerne occupent dans le poème une place plus importante ; ils y paraissent par suite plus vivants, et leur caractère moral est mieux défini : ce sont les souverains des Phéaciens, les hôtes d'Ulysse, Alcinoos et Arété. Leur rôle est moins actif que celui de tels autres héros homériques, d'Ulysse et de Pénélope, par exemple, ou d'Hector et Andromaque ; mais il n'est pas moins significatif. Le poète s'y arrête complaisamment, à plusieurs reprises, dans l'*Odyssée*. Nous devons examiner les principaux passages où il est question de ces personnages, en nous intéressant de préférence aux sentiments de la femme, qui inspirent naturellement ceux du mari.

Dans ce ménage royal, la femme nous apparaît sensiblement comme l'égale de l'homme. Sans doute, elle se montre humble et soumise, et ne prétend pas commander, même dans l'intérieur de la maison ; cependant, au dehors, même sur des choses qui ne tiennent ni au gouvernement ni aux travaux de la guerre, elle exerce une influence bienfaisante. On reconnaît partout les effets de ses bons sentiments, de sa droiture et de son intelligence. Le poète nous indique son caractère en quelques traits simples, mais bien choisis, composés avec clarté et distinction, quelquefois avec esprit ; et le portrait dans son ensemble est plein de grâce et de vérité. Elle nous est présentée au sixième chant de l'*Odyssée* (vers 52 et s.) : Nausicaa, la jeune princesse, songe au mariage, mais n'ose pas en parler à ses parents ; un songe lui sert de prétexte : elle a pensé en rêve qu'il serait temps de recueillir dans la maison le linge qui doit être lavé, et de préparer son trousseau. Elle va conter son projet à ses parents : le père sourit dès les premiers mots, il a compris la ruse innocente ; mais c'est la mère qui apparaît d'abord dans cette jolie scène d'intérieur. La jeune fille se dirige vers la salle où doivent être ses parents :

Βῆ δ' ἵμεναι κατὰ δώμαθ', ἴν' ἀγγελαίε τοκεῦσιν,
πατρὶ φίλῳ καὶ μητρὶ · κιχῆσας δ' ἔνδον ἐόντας.
Ἡ μὲν ἐπ' ἐσχάρῃ ἦστο, τὴν ἀμφοπόλοισι γυναιξίν,
ἡλάκατα στροφῶσ' ἀλιπόρφυρα.

(*Odyssée*, chant vi, vers 50 et s.).

— « Elle les trouva dans la maison. Sa mère était assise devant le foyer, au milieu de ses servantes, déroulant les fils teints de pourpre. » — Voilà donc encore la femme domestique, la maîtresse de maison, dont le plus glorieux attribut est l'instrument de son travail journalier, la quenouille. Jusque-là, elle nous apparaît tout comme Hélène à l'arrivée de Télémaque ; mais le poète nous la fait connaître mieux encore, bien qu'indirectement, par la bouche de Nausicaa. Ulysse, qui vient de se montrer à la jeune fille, lui demande des conseils sur la façon dont il doit aller implorer le secours des Phéaciens. Nausicaa, avec cette intelligence fine et délicate qui caractérise toutes les femmes dans Homère, lui donne des avis d'une sage diplomatie : « Tu as pu, jusqu'ici, causer librement avec moi, lui dit-elle ; mais, en arrivant à la ville, il sera bon que nous nous séparions, car il y a de méchantes langues parmi les Phéaciens... » (*Odyssée*, vi, vers 235 et s.).

Ἄλλ' ὅπότ' ἂν σε δόμοι κακύθωσι καὶ αὐλή,
ὥκα μάλ' αὖ μεγάρῳ διελθέμεν, ὅφρ' ἂν ἴκηαι
μητέρ' ἔμην · ἥ δ' ἦσται ἐπ' ἐσχάρῃ ἐν πυρὸς αὐγῇ,
ἡλάκατα στροφῶσ' ἀλιπόρφυρα, θάῤυμα ἰδέσθαι,
κίονι κεκλιμένη · δμῶαί δέ οἱ εἴατ' ὀπίσθεν.
Ἔνθα δὲ πατὴρ ἐμοῖο θρόνος ποτικέκλιται αὐγῇ,
τῷ ὅγε οἶνοποτάζει ἐφθήμενος ἀθάνατος ὢς.
Τὸν παραμειψάμενος μητρὸς ποτὶ γούνασι χεῖρας
βάλλειν ἡμετέρης, ἵνα νόστιμον ἦμαρ ἔδῃαι
χαίρων καρπαλίμως, εἰ καὶ μάλ' αὖ τηλόθεν ἐσσί.
Εἴ κέν τοι κείνη γε φίλα φρονέησ' ἐνὶ θυμῷ,
ἐλπωρή τοι ἔπειτα φίλους τ' ἰδέειν καὶ ἰκέσθαι
οἶκον εὐκτίμενον καὶ σῆν ἐς πατρίδα γαῖαν.

(*Odyssée*, chant vi, vers 303-315.)

— « Quand tu auras traversé la cour d'entrée, passe vite par le megaron, pour aller voir ma mère. Elle est assise devant le foyer, dans l'éclat du feu, tournant les fils de la quenouille teints de pourpre, merveilleux à voir, — appuyée à une colonne ; les servantes sont assises derrière elle. Là aussi, mon père a son siège placé devant le foyer, où il boit du vin comme un immortel. Passe devant lui et va jeter tes bras autour des genoux de ma

mère, pour avoir le bonheur de voir bientôt le jour du retour, si loin que tu sois de ta patrie. Si ma mère est bien disposée pour toi, il y a espoir que tu revoies, un jour, tes amis, et que tu rentres dans ton beau palais, sur la terre de tes pères. »

Ici s'achève le tableau d'intérieur que nous avons vu ébauché aux vers 52 et s.; mais ce qu'il y a de plus intéressant à remarquer, c'est que le roi lui-même semble jouer un rôle secondaire. Ulysse n'a pas à s'arrêter devant lui, c'est sur Arété, sur la femme, qu'il peut compter; c'est elle qui a tout pouvoir pour lui faire obtenir des secours, et l'on voit, par là, quelle est, dans l'esprit de sa fille, son influence domestique et, par suite, la sagesse ordinaire de ses conseils. — Mais, dans le chant suivant de l'*Odyssée*, nous trouvons un témoignage peut-être encore plus frappant de cette influence de la femme, de sa valeur intellectuelle et morale : c'est une déesse, Athéné elle-même, qui parle à Ulysse de la famille de ses hôtes :

.... τὴν δ' Ἀλκίνοος ποιήσας ἄκοιτιν,
καὶ μιν ἔτισ', ὥς οὔτις ἐπὶ χθονὶ τίεται ἄλλη,
ὅσσαι νῦν γε γυναῖκες ὑπ' ἀνδράσιν οἶκον ἔχουσιν.
Ὡς κείνη πέρι κῆρι τετίμηται τε καὶ ἐστίν
ἔκ τε φίλων παίδων ἔκ τ' αὐτοῦ Ἀλκινόοιο
καὶ λαῶν, οἳ μὲν ῥα θεὸν ὥς εἰσροῶντες,
δειδέχεται μύθοισιν, ὅτε στείχῃσ' ἀνὰ ἄστρ.
Οὐ μὲν γάρ τι νόου γε καὶ αὐτῇ δεύεται ἐσθλοῦ.
οἷσιν τ' εὖ φρονέησι καὶ ἀνδράσι νεῖκεα λύει.
Εἰ κέν τοι κείνη γε φίλα φρονέησ' ἐνὶ θυμῷ,
ἐλπωρή τοι ἔπειτα φίλους τ' ἰδέειν καὶ ἱέσθαι
οἶκον ἐς ὑψόροπον καὶ σὴν ἐς πατρίδα γαίαν.

(*Odyssée*, chant vii, vers 67-68.)

— « Alcinoos a pris pour femme Arété, et il l'a honorée comme ne l'est aucune des autres femmes qui habitent la maison de leur mari. Elle est aimée du fond du cœur par ses enfants, par Alcinoos et par le peuple, qui la considèrent comme une déesse, et la saluent par des paroles quand elle traverse la ville. C'est qu'elle ne manque pas de sages pensées, et, quand elle s'intéresse à quelques-uns, elle dissipe leurs querelles. Si elle est bien disposée pour toi, il y a espoir que tu revoies, un jour, tes amis, et que tu rentres dans ton beau palais, sur la terre de tes pères. »

L'impression qui se dégage de ce portrait, tracé par une déesse, est une impression de bonté mêlée de respect, d'une dignité fondée sur un mérite réel; cette femme est estimée pour son intelligence autant que pour ses qualités morales; c'est elle que l'on consulte dans les querelles, c'est à elle que l'on demande

du secours dans le besoin, et son influence est toujours bienveillante et efficace. C'est comme un refrain que revient le conseil déjà donné par Ulysse à Nausicaa : « C'est à elle qu'il faut t'adresser, si tu veux revenir dans ta patrie. »

Jusqu'ici nous connaissons surtout Arété par ce que nous disent d'elle les autres personnages ; le tableau où le poète nous la met directement sous les yeux est plus brièvement esquissé, mais il est encore très caractéristique. C'est au moment où Ulysse se présente devant elle, comme Nausicaa le lui a conseillé. Un détail charmant est indiqué par le poète : Arété, dès le premier instant, avec son œil de femme et de bonne maîtresse de maison, a reconnu le vêtement que porte Ulysse, et que Nausicaa lui avait donné :

Ξείνε, τὸ μὲν σε πρῶτον ἔγὼν εἰρήσσομαι αὐτῇ·
τίς ποθεν εἰς ἀνδρῶν ; τίς τοι τῶδε εἴματ' ἔδωκεν ;

(*Odyssée*, chant VII, v. 227-230.)

— « Hôte, je vais t'interroger moi-même la première : qui es-tu, et qui t'a donné ce vêtement ? » — Plus loin, elle s'occupe de faire préparer pour Ulysse toutes les provisions du départ, et là encore elle apparaît comme une femme laborieuse et comme une soigneuse ménagère. Puis, quand Ulysse quitte le palais, elle le congédie avec la même dignité, la même noblesse aisée que nous avons déjà remarquée chez Hélène, au moment du départ de Télémaque.

Tels sont donc les deux aspects sous lesquels nous apparaissent, dès maintenant, les héroïnes d'Homère : dignité fondée sur le travail, intelligence fine et délicate ; telles sont aussi les principales qualités qui font d'elles, dans leur palais et auprès du peuple, les égales de leurs maris ; tel est enfin le caractère que nous verrons attesté encore par des exemples plus développés, comme celui d'Hector et d'Andromaque.

M.

Les poésies de Camille Saint-Saëns

Causerie, à l'Odéon, de M. N.-M. BERNARDIN,

Docteur ès lettres, professeur de rhétorique au lycée Charlemagne.

MESDAMES ET MESSIEURS,

Nous autres modernes, nous sommes volontiers simplistes. Quand, une fois, nous avons mis sur un homme une étiquette : statuaire, peintre, poète, musicien, quoi que fasse ensuite cet homme, il restera toujours pour nous ce que porte son étiquette ; et, quelle qu'en puisse être la valeur, nous passerons d'un pas rapide devant les natures mortes du poète, et nous écouterons d'une oreille distraite les sonates du sculpteur.

Combien différemment pensaient les Grecs ! Vu l'étroite union, la parenté, qu'ont entre eux tous les beaux-arts, ils les enveloppaient tous, mélodie, danse, poésie, éloquence, histoire, astronomie même, tout ce qui apporte à l'esprit l'idée d'une chose bien ordonnée, d'une harmonie, sous un seul nom, μουσική, la musique, ou art des Muses, faisant des neuf Muses, avec cette belle audace des mythes antiques, neuf sœurs jumelles ; et il leur semblait qu'un artiste, par le seul fait qu'il excellait dans un art, était déjà naturellement disposé à réussir dans un autre, tous les arts n'étant, en somme, que des manières différentes d'exprimer l'idée conçue du beau. Et, de fait, les Grecs ne se trompaient pas.

Pour justifier leur opinion, je pourrais, rien que dans les temps modernes, sans même parler de cet unique Michel-Ange, admirable comme peintre, comme sculpteur, comme architecte, et poète non médiocre, vous produire des exemples nombreux : au xvii^e siècle, la réputation des poètes Saint-Amant et d'Assoucy grandissant par leur talent sur le luth et sur la guitare ; hier, Fromentin fixant avec une égale maîtrise l'implacable soleil du Sahara sur ses toiles et dans ses livres ; Paul Dubois, Falguière, Gérôme, à la fois grands peintres et grands statuaires. Victor Hugo n'a-t-il point distrait sa plume prodigieuse à des dessins fantastiques,

dont certains n'eussent point été désavoués par Gustave Doré (1) ? Et n'avons-nous pas connu un philosophe musicien ? Que de fois, en effet, il est arrivé au P. Gratry de terminer sur le violon une méditation commencée sur le papier, et, dans une improvisation passionnée, de rendre par des sons les idées que les mots devenaient impuissants à exprimer ! Pour traduire sa pensée, son âme ardente avait ainsi deux langages, comme celle du compositeur illustre dont vous avez tant de fois applaudi l'admirable musique, et dont j'ai l'honneur de vous présenter aujourd'hui les poésies.

Ces deux langues, la musique et la poésie, Camille Saint-Saëns les a parlées dès ses premières années.

A notre époque, où tout le monde veut aller vite, de toutes les manières, on a quelque peu abusé de la réclame ; aussi éprouvons-nous à l'égard des enfants prodiges un doux scepticisme, et l'on entend souvent assurer que ces fruits de serre chaude ne mûrissent jamais. Jamais, c'est beaucoup dire : témoin Mozart ; et Saint-Saëns a mûri, je crois, qui fut aussi d'une précocité exceptionnelle et surprenante.

Il avait d'ailleurs dans les veines du sang d'artistes : sa mère exposait aux Salons des tableaux remarquables. Son père, qui mourut jeune, était sous-chef de bureau dans un ministère, et, naturellement, rimait :

Car, que faire au bureau, à moins que l'on ne rime ?

Après sa mort, on a joué au Palais-Royal une pièce, la *Petite Maison*, qu'il avait composée avec un homme fin et spirituel, dont les tragédies ont été souvent représentées sur cette scène même, M. Ancelot (Arsène-Polycarpe), de l'Académie française. Enfin, une des grand'tantes de l'enfant était musicienne.

Ce fut elle qui lui apprit à épeler, et qui mit sur le piano ses menottes. Dès qu'il sut lire, il se passionna pour La Fontaine ; dès qu'il sut toucher du piano, il s'exerça à la composition.

A cinq ans, alors que ses petits camarades jouaient au cheval, ou bien au cerceau, il écrivait des valse et des romances. A six ans, il dédiait un *adagio* « à M. Ingres » et, en retour, le grand peintre, par une allusion délicate et flatteuse, envoyait au jeune musicien un médaillon de Mozart, avec cette grave dédicace — M. Ingres souriait rarement — : « A Monsieur Camille Saint-Saëns ! »

A huit ans, l'émule de Mozart n'hésita point d'entrer en lice

(1) Il avait, au contraire, fort peu de goût pour la musique. Voir le très curieux *Essai critique sur le théâtre de Victor Hugo*, que viennent de publier, à la librairie Hachette, MM. Paul et Victor Glachant.

contre son cher La Fontaine, et, un beau matin, au lieu de réciter à sa mère les *Deux Pigeons*, de sa voix la plus claironnante, il lança fièrement ce titre inattendu, mais plein de promesses : « *la Savate et le Pot-au-feu*, fable, par Camille Saint-Saëns. » Cette œuvre de sa huitième année, l'auteur de *Samson et Dalila* vient de la retrouver dans sa mémoire fidèle ; il a bien voulu l'écrire, à ma prière, et je veux vous la lire, à titre de curiosité.

Une savate, un jour, tomba dans la marmite.....

Et ici je me permets d'attirer votre attention sur l'art déjà savant, et qu'eût admiré le pauvre Sarcey, avec lequel notre apprenti poète passe rapidement sur les faits de l'avant-scène pour arriver aussitôt à la scène à faire.

Une savate, un jour, tomba dans la marmite ;
 Comment, me direz-vous ? Comment ? je n'en sais rien ;
 Mais elle y tomba bel et bien,
 Et n'en sortit pas aussi vite.
 « Hélas ! s'écriait-elle, avec quelle rigueur
 Me maltraite la destinée !
 A bouillir je suis condamnée
 Et des tourments affreux redoublent mon malheur. »
 Le pot-au-feu, dans cette conjoncture,
 Était peu satisfait de la mésaventure.
 « Quoi ! petite étourdie ! Eh ! bien, vous vous plaignez ?
 Que dirai-je donc, moi ? Vraiment, vous m'étonnez.
 De quel droit venez-vous déranger mon ménage ?
 Vous ne seriez pas là, si vous étiez plus sage.
 Moi, j'en porte la peine, et mon pauvre bouillon
 Ne vaudra rien, malgré les soins du marmiton. »
 Je laisse à penser le dégoût
 Du maître dégustant cet étrange ragoût.
 Il fit grand bacchanal et chassa la servante ;
 S'il ne fut pas content, elle fut mécontente,
 Et dans leur âme, chacun d'eux,
 S'estima le plus malheureux.

J'en appelle à toutes les mamans qui sont ici : quelle mère, trouvant dans le buvard de son petit garçon une pareille fable, ne la lirait pas avec des yeux à la fois mouillés d'attendrissement et brillants d'orgueil maternel ? L'excellente M^{me} Saint-Saëns, au premier moment, ne dut pas être éloignée de penser *la Savate et le Pot-au-feu* comparable aux *Deux Pigeons*. Je n'en dirai pas autant, à coup sûr ; mais la fable me plaît par la candeur puérile et touchante de l'auteur, qui ne semble pas encore se douter que, dans la composition d'un pot-au-feu de gargote, comme le pot-au-feu du *Hasard de la Fourchette*, chanté par Richépin, ou même dans celle du pot-au-feu bourgeois de la vieille M^{me} de Genlis, il

peut entrer parfois des éléments bien plus étonnants et plus hétéroclites qu'une vieille savate, après tout graisseuse ; mais elle me frappe surtout, cette fable, parce qu'elle me montre à quel point le jeune musicien était déjà sensible au rythme discret et caché de La Fontaine, que n'a jamais senti le mélodieux Lamartine, parce qu'elle m'explique le pastiche de La Fontaine qu'écrira plus tard Saint-Saëns sous le titre de *Mors*, un des meilleurs pastiches que je connaisse, tant est surprenante la fidélité avec laquelle sont reproduites les tournures et la cadence du fabuliste (1) !

Camille Saint-Saëns serait-il poète ? Serait-il musicien ? Pourquoi pas les deux ? Et, de fait, il songea à tirer des *Martyrs* de Chateaubriand un opéra dont il écrirait les paroles et la musique. Mais on lui révéla *la Norma*. Il renonça à son projet, et, comprenant qu'il devait cultiver et développer par le travail ce don de la musique qu'il avait reçu de la nature, il entra au Conservatoire, où il remporta, à quinze ans, le premier prix de fugue. Puis vinrent les grands succès sur les scènes lyriques : *la Princesse jaune*, *le Timbre d'argent*, *Samson et Dalila*, *Étienne Marcel*, *Henry VIII*, *Proserpine*, *Ascanio* ; et, jusqu'en 1890, Saint-Saëns n'écrivit plus de vers.

Pourquoi est-il alors revenu à la poésie ? Et comment ?

C'est pour se distraire que Lecocq, le maître de l'opérette comme Saint-Saëns est le maître de l'opéra, s'occupe quelquefois à rimer, et j'aurais voulu retrouver dans mes notes une amusante petite pièce de lui, où, par une piquante antithèse, sur le siège d'un de ces chars nocturnes que l'application du tout-à-l'égoût va reléguer au musée Carnavalet, il nous montre le conducteur chantant à pleine voix la romance de Mignon :

Connais-tu le pays où fleurit l'oranger ?

C'est, au contraire, la douleur, une très grande douleur, qui a ramené Saint-Saëns à la poésie. Tout lui est devenu indifférent ; il lui semble être un mort qui marche parmi les vivants ; son génie musical s'est éteint ; le dieu de l'inspiration s'est retiré de lui. Et un jour que, désespéré, désœuvré, il s'attarde à regarder sur un cadran la marche lente de l'aiguille, qui marque la succession des heures fugitives, des heures qui ne reviennent pas, il songe à l'heure dernière, à l'heure funèbre, et, pour la saluer, cette heure bienfaisante, qui apportera le repos sans trouble et le sommeil sans lendemain (2), voilà qu'il retrouve tout à coup

(1) *Rimes familières*, Calmann Lévy, éd., 1891, p. 107.

(2) *Les Heures*, p. 57.

cette autre langue, qu'il avait désappris de parler, la langue des vers, et il s'écrie :

La Poésie
Est ce qui console le mieux (1).

C'est alors qu'il a écrit tous les poèmes harmonieux et sonores qui forment ce recueil, qu'on pourrait appeler *Une année de Saint-Saëns*, et qui est intitulé modestement *Rimes familières*.

Les circonstances dans lesquelles il a été composé vous en font deviner le ton. Tout saignant encore de sa grande douleur, que ne panse pas la main de la foi, la vie paraît au poète triste et méchante. Ses yeux désenchantés et scrutateurs percent tous les masques et cherchent de quelles laideurs est faite la beauté apparente des choses et des âmes. Sous la rose éclatante et parfumée, il voit le fumier qui l'a nourrie ; sous l'arbre triomphant et ensoleillé, dans les branches duquel la vie palpite et frémit en gazouillements d'oiseaux et en bourdonnements d'abeilles, il suit avec dégoût, avec horreur, la marche obscure de la racine dans la terre (2) :

Elle s'insinue, elle brise
La pierre sous son lent effort ;
Elle enfonce ses radicelles
Dans l'œil de la tête de mort.

De l'amitié pure, de l'amitié sainte, les faux amis le font un moment douter ; il se détourne devant

Les yeux menteurs, l'hypocrisie
Des serrements de main,
Le masque d'amitié cachant la jalousie (3) ;

et, dans un mouvement de révolte, il s'écrie :

Ne soyons pas trop débonnaires...
Pour les méchants restons sévères ;
Gardons aux bons notre bonté (4).

Ses lèvres n'ont même plus soif des baisers de la Gloire ; car la Gloire, elle aussi, est infidèle, et il songe

Aux pâles lendemains
De ces jours de triomphe, où le troupeau vulgaire,
Qui pèse au même poids
L'histrion ridicule et le génie austère,
Vous met sur le pavois (5).

(1) *Prélude*, p. 3.

(2) *L'Arbre*, p. 97.

(3) *A M. Jacques D.*, p. 17.

(4) *Ne soyons pas trop débonnaires*, p. 53.

(5) *A M. Jacques D.*, p. 17.

Il n'aspire plus qu'à la solitude, qui sied à l'âme endolorie :

Vous qui souffrez et qui pleurez, n'ayez pas peur
D'être seuls (1) ;

et de l'âme apaisée enfin par la solitude bienfaisante il voit
l'image dans la cime inviolée et sereine du Fouji-Yama :

Ce mont fut un volcan : le temps l'a dévasté,
Il est éteint. Les jours sont passés, où la lave,
Le long de ses beaux flancs, ruisselait comme un gave.

Maintenant revêtu d'immortelle beauté,
Seul dans le ciel, géant de neige à l'aspect grave,
Il n'est plus que silence et qu'immobilité.

Ces deux beaux tercets vous font déjà voir ce qui caractérise plus particulièrement la poésie de Saint-Saëns : le ton philosophique et le goût du symbole. Volontiers, en effet, l'idée philosophique, qui a germé dans l'esprit du poète, y grandit et s'y développe en une large image symbolique. Veut-il, par exemple, peindre l'idéal, cet idéal auquel tend inutilement de tous ses efforts l'homme de génie, il nous le présente sous l'aspect d'un de ces pics neigieux et étincelants, qui

Se dressent radieux dans un monde de gloire,

mais sur les flancs meurtriers desquels l'alpiniste tombe, avant d'avoir pu fouler d'un pied vainqueur la crête inaccessible (2) :

O mirage, qui fais d'un calice de fiel
La coupe dont l'éclat fascinant nous attire,
Tu nous trompes toujours ! L'inassouvissement
De l'âme des humains est l'éternel martyr,
Et de leur fol orgueil l'éternel châtiment.

L'inassouvissement ! C'est le propre des grands maîtres de n'être jamais contents de ce qu'ils ont fait, toujours fascinés qu'ils sont par la vision de ce qu'ils voulaient faire. Possédés du désir chimérique de la perfection, Boileau, Racine, La Fontaine revenaient infatigablement sur leurs vers laborieux ; et la seule personne que j'aie entendu faire des réserves sur ce chef-d'œuvre qui a nom *Samson et Dalila*, c'est — je puis bien vous le dire, puisqu'il n'est pas encore ici — c'est Saint-Saëns lui-même.

Mais, s'il est pour lui si sévère, le maître l'est moins pour les autres. L'idéal de perfection qu'il s'est formé et qu'il désespère d'atteindre lui-même, il le retrouve dans les ouvrages d'autrui ; il

(1) *Le Fouji-Yama*, p. 82.

(2) *Le Pays merveilleux*, p. 109.

l'admire dans les chefs-d'œuvre de l'art qu'a créés la main du sculpteur ; et avec quel enthousiasme il nous montre, défiant les siècles et survivant au dieu même dans le temple duquel elle fut adorée, la statue immortelle, œuvre de l'artiste depuis longtemps rentré dans le néant de la tombe et de l'oubli (1) !

Mais, surtout, ce sont les grandes œuvres musicales que Saint-Saëns, lequel, comme Emile Augier, ne connut jamais la jalousie, admire, loue, exalte ; et il faut l'entendre déplorer la mort prématurée de Bizet, qui ne lui a pas permis de réaliser toutes les espérances qu'il avait données au monde avec *Carmen* et *l'Arlésienne*. En 1889, pour la grande fête du centenaire de la Révolution française, M^{me} Augusta Holmès avait composé une *Ode triomphale*, un hymne superbe, vraiment digne de la République et de la patrie. Le public l'avait acclamé, mais la presse s'est montrée sévère. Cette sévérité, M^{me} Holmès la regrette-t-elle encore ? J'en doute ; car elle a inspiré au meilleur des juges, à Saint-Saëns, un article indigné et des strophes vengeresses (2) :

On craint les forts ; celui qui dompte la chimère
Est toujours détesté.
La haine est le plus grand hommage : soyez fière
De l'avoir mérité.

Et voici que la voix du poète s'amollit en accents doux comme des caresses pour offrir au plus grand des musiciens français qui l'avaient précédé, à Gounod, l'hommage d'un sonnet harmonieux comme lui (3) :

Telle vibre à tous vents une harpe d'Éole.

Certes, sur le tombeau de Gounod ont été répandues à brassées des fleurs précieuses et rares. Mais je n'en sais pas qui aient plus de prix que celle-là, car le grand musicien qui l'a offerte ne ressemble en rien lui-même au maître, dont il a si profondément senti pourtant la gracieuse et délicate beauté. Gounod, en effet, c'est le musicien de l'amour, mais de

L'amour pur comme l'eau des lacs, profond comme elle (4) ;

il ouvre devant nous tout grand le cœur sans mystère des vierges chastes et blondes comme l'aurore, Marguerite, Juliette, Mireille,

(1) *La Statue*, p. 103.

(2) *A Augusta Holmès*, p. 43.

(3) *Charles Gounod*, p. 72.

(4) *Sæva Mater amorum*, p. 61.

en qui vient d'éclorre la fleur du sentiment, et qui aiment naïvement, passionnément, uniquement, jusqu'à la mort; l'amour chez Gounod, c'est l'amour qui meurt. Et Saint-Saëns est le chantre tragique des amours coupables et perfides, des Anne de Boleyn et des Dalila, des courtisanes aux cheveux noirs comme la nuit, dans les yeux desquelles met une flamme la vue des larmes et du sang; l'amour chez Saint-Saëns, c'est l'amour qui tue. L'amour que chante le pieux Gounod, c'est celui qui, devant les lions du cirque, agenouille Pauline chrétienne à côté de son Polyeucte, celui qui, sur les ailes des anges radieux, emporte au ciel l'âme de Marguerite, absoute par le repentir; l'amour que chante Saint-Saëns, c'est celui des damnés, celui d'Adam et d'Eve, chassés par l'ange du Paradis, celui qui tire de son crime même sa grandeur orgueilleuse, qui trouve dans l'excès de ses remords et de ses souffrances du bonheur et de la volupté, qui dresse en face de Dieu l'homme divinisé par sa révolte : « *Eritis sicut Dii*; vous serez comme des dieux! » Et vous comprendrez mieux, je crois, telles scènes d'amour des opéras de Saint-Saëns, quand vous aurez lu la pièce farouche et puissante qu'a inspirée au poète cette parole du tentateur à nos premiers parents (1) :

Sicut Dii ! Ce mot du tentateur suprême
 Était donc vrai : le Mal nous a divinisés.
 L'homme innocent jamais n'eût connu par lui-même
 Tout le prix des baisers !

Ils changent notre bouche en exquise blessure
 Par où coule à longs traits le sang des cœurs maudits,
 Nous rendant chaque jour, mortelle nourriture,
 Le fruit du paradis.

Vous l'avez remarqué, Mesdames et Messieurs, la poésie de Saint-Saëns est très simple et d'une forme presque classique; elle ne recherche point l'originalité dans la bizarrerie, comme ces décadents que nous avons vus

Truffer d'étranges vocables
 Les hémistiches cassés,
 Et composer des salades
 De couleurs avec des sons (2);

si elle ne repousse point, à l'occasion, la rime rare, chère à Théophile Gautier et à son école, elle est, en général, dédaigneuse des ornements empruntés et belle uniquement de sa nudité forte et

(1) *Adam et Eve*, p. 65.

(2) *Med Culpâ*, p. 13.

harmonieuse ; plus remplie de pensées que de sensations, elle raisonne plus qu'elle ne décrit, et elle fait penser plus encore que rêver. Cette poésie philosophique n'est-elle pas la digne sœur de la grande et grave musique de Saint-Saëns ? Pour moi, je forme un vœu, c'est que Saint-Saëns ne se contente plus de refaire à son gré telle ou telle scène des livrets sur lesquels il travaille, et qu'il nous donne une œuvre sortie tout entière de son cerveau, comme du cerveau de Jupiter cette « Minerve au casque d'argent (1) », qui est sa véritable Muse ; le jour où il nous aura ainsi donné un grand opéra d'un symbolisme philosophique, ce jour-là, je crois bien que la France n'aura plus à envier à l'Allemagne son Wagner.

Mais les poésies que vous venez d'applaudir ne vous ont montré qu'une des faces du talent de Saint-Saëns ; il convient de vous faire voir rapidement les autres, et de vous montrer auprès du philosophe le coloriste, à côté de la force la grâce, après le cri le sourire, comme à côté d'*Henry VIII*, *la Princesse jaune*, et après *Samson*, *Phryné*.

A un homme affligé le premier conseil que l'on donne, c'est de voyager, afin que le tableau changeant de la nature et des mœurs fasse à sa douleur une diversion salutaire. Ce conseil, Saint-Saëns l'a suivi, comme autrefois notre Regnard. Seulement, tandis que le joyeux poète comique était remonté jusqu'en Laponie pour y chercher le pâle soleil de minuit et se griser d'huile de baleine et surtout de brandevin, Saint-Saëns descend vers l'ardent soleil du Midi, afin de griser de pure lumière son cœur douloureux et ses yeux éblouis.

Et, tout de suite l'Espagne le prend, l'Espagne aux lèvres rouges et à l'œil noir, qui, provocante sous sa mantille, croque des pralines, tandis que le mouvement rythmé de son éventail accompagne le chant des mandolines et des guitares (2), l'Espagne énamourée et joyeuse dessérénades et des boléros, l'Espagne coquette et cruelle, dans les immenses cirques de laquelle miroite sous le soleil la pourpre du sang. Saint-Saëns passe de longs jours à Cadix, devant la vaste baie, emplissant ses regards de l'azur du ciel et de l'azur des flots, de longs jours à Grenade, à rêver devant les tours de l'Alhambra, devant le palais rouge, dont les douze lions semblent, dans leur immobilité grave, attendre toujours le retour des rois Maures. Et de même qu'il a dit en strophes colorées et légères la joie dansante de Cadix (3), de même il nous

(1) *A. M. R. de la B.*, p. 78.

(2) *En Espagne*, p. 91.

(3) *Cadix*, p. 80.

dit en strophes majestueuses et sonores la grandeur de son rêve à Grenade (1) : les batailles fratricides que se livre l'avidité des peuples d'Occident, le prochain écroulement de leurs murailles sombres, sur lesquelles a pâli la croix du Christ, par la grande brèche, que ne défend plus le Cid Campeador, les Maures ramenant l'étendard des aïeux, et enfin le soleil renaissant

De l'Orient divin, d'où sont venus les mages,
De l'Orient vainqueur

Vous le voyez, Messieurs, c'est le péril musulman que nous prédit Saint-Saëns, et non pas, comme tant d'autres personnes, le péril chinois (je n'ose jamais dire le péril jaune, par crainte d'une confusion, à cause du Sganarelle de Molière). Mais, si le poète redoute, en Européen, les fils de Mahomet, il les aime, en artiste, parce qu'ils sont « l'enchantement des yeux » dans leurs amples vêtements aux plis harmonieux comme ceux de la toge romaine, et il s'attarde maintenant dans Alger la riante, qui mire ses blanches terrasses dans les flots bleus de la Méditerranée. Vision inoubliable, dont le souvenir le hantera dans les brouillards de la Tamise et dans le spleen de Londres ; et la nostalgie des pays du soleil lui inspirera une mélodie ravissante, *Désirs de l'Orient*, que vous retrouverez, ces jours-ci, sur d'autres paroles, dans la *Princesse jaune*, à l'Opéra-Comique.

De retour à Paris après tous ces voyages, Saint-Saëns, décidément infatigable, se met en route pour l'Odéon. Justement on y donne une pièce originale de M^{me} Judith Gautier, la *Marchande de Sourires*, en des décors d'un japonisme pittoresque et charmant. Le délicieux pays que ce Japon (2) ! Un « rêve de laque et d'or », surnaturel « à force d'être exquis » ; des maisons de bois aux cloisons de papier peint ; et, sur le seuil, en des robes brillantes où se jouent des papillons de soie et d'argent, des femmes grâciles et souriantes,

Qui sont comme des fleurs se penchant sur leurs tiges.

Et déjà Saint-Saëns a refait ses malles et va partir pour le Japon, pour cet Orient del'Extrême-Orient, quand il se renseigne. O illusions du théâtre ! ô séductions perfides de la scène ! Le vieux Japon, le vrai Japon, n'existe plus qu'à l'Odéon ; le Japon moderne est devenu l'Extrême-Occident, le singe et la caricature de l'Europe. Les daïmios lisent la Bible et portent des chapeaux à haute

(1) *A Grenade*, p. 51.

(2) *Le Japon*, p. 93.

forme, et Madame Chrysanthème se commande au Bon Marché des culottes de bicycliste ! Ah ! certes, non ! Saint-Saëns ne s'embarquera point pour Nagasaki et n'ira point risquer de se faire écraser à Yédo par les tramways japonais : les tramways parisiens lui suffisent ! Il ira aux îles Canaries s'enivrer des splendeurs et des senteurs de la libre nature tropicale ; et à ses amis qui protestent, lui rappelant, sans y croire, le proverbe : « Loin des yeux, loin du cœur (1) ! » il jette cet adieu spirituel et charmant, cet adieu de poète las du monde et de ses conventions, épris de liberté, d'espace et de lumière (2) :

Je vais dans une île verte,
Que couronnent les volcans.

Les succès et les déboires
Des artistes du moment,
Les batailles oratoires
Des membres du Parlement,
L'Opéra, temple des gloires
Et des ennuis mémement,
Je vous laisse ces histoires :

Moi, ...
... je m'embarquerai sur
Les triomphantes nacelles,
Bercé par la mer d'azur
Où les poissons ont des ailes !

La lumière ! Saint-Saëns ne peut plus désormais s'en passer, et elle va s'épandre en nappes de feu dans tous ses derniers drames lyriques : c'est vers le soleil de la Provence que monte la voix pure de la blanche vestale des *Barbares* ; c'est le soleil de la Perse qu'invoquent les chœurs de cette *Parysatis*, dont le compositeur a voulu demander le livret à une spirituelle conférencière bien souvent applaudie par vous, ici même (3) ; et c'est à la face du soleil de la Grèce que le parjure Hercule trahit *Déjanire*.

Dans tout l'Orient ensoleillé, c'est encore la Grèce dont le maître classique des rythmes purs et des phrases nombreuses a le mieux senti la divine harmonie. Elle a vraiment toute la splendeur religieuse d'un hymne grec, cette prière à Vénus sortant des flots, qui est la perle incomparable de la partition de *Phryné* ; et, comme ici la radieuse beauté des poèmes d'Homère, dans de petites compositions charmantes le poète musicien a retrouvé la grâce savante

(1) A. M. Georges Audigier, p. 76.

(2) Adieu, à M. Louis Gallet, p. 87.

(3) M^{me} Jane Dieulafoy.

des pastorales de Théocrite. La Galatée grecque, la Galatée coquette et provocante, qui lance des pommes au troupeau de Polyphème et s'enfuit vers la saulaie où elle est sûre d'être suivie, vous l'allez reconnaître en une bergère non moins coquette, qui dit à un amoureux berger les choses les plus désobligeantes du monde, tandis que l'accompagnement musical dément ses paroles (1).

Mais les Grecs, si chers à Saint-Saëns, n'aimaient pas seulement la beauté et la grâce ; ils aimaient aussi le rire franc et sonore, le rire aux blanches dents ; ne disons-nous pas toujours « un rire homérique » ? C'est donc encore sur le sol de la Grèce que Saint-Saëns a voulu placer le plus gai de ses poèmes, la bouffonnerie de *Botriocéphale* (2).

Nom étrange, que le poète n'a point inventé, mais qu'il a trouvé un jour dans un laboratoire, sur un bocal, où baignait dans l'alcool un ténia, un ver, un de ces hideux parasites qui vivent dans notre intestin ; et celui-là, n'en déplaît à tous les bothriocéphales qui assistent *incognito* à cette représentation, est particulièrement horrible, avec sa tête énorme et difforme. Aucun nom ne pouvait mieux s'appliquer au personnage imaginé par le poète, car son héros est le héros de la laideur.

C'est un Faune ; non pas un de ces Faunes souples et nerveux, dont la laideur brutale et lascive épouvante les Nymphes des bois beaucoup moins qu'elles ne veulent le faire croire, mais un jeune Faune niais, que sa laideur ventrue, gélatineuse, réfrigérante, rend parfaitement grotesque. Et cependant, c'est précisément parce qu'il est plus que laid, parce qu'il est inélégant et inharmoneux, parce qu'il est exceptionnellement et uniquement hideux, que *Botriocéphale* va être aimé, comme le fut, au xvii^e siècle, plus chastement, le très laid Pellisson par la très laide Madeleine de Scadéry. Naturellement la créature qui s'enflamme pour ce monstre ne peut être elle-même qu'un monstre, et c'est la Furie Alecton.

Vous connaissez tous un charmant acte de Théodore de Banville, *le Baiser*, qui, depuis une douzaine d'années, est au répertoire de la Comédie-Française. Pour quelque faute commise, la fée Urgèle a été changée par la reine des fées en vieille femme, et elle ne recouvrera sa jeunesse et sa beauté que le jour où elle aura amené un amoureux à poser un baiser sur ses joues ridées et sur ses cheveux blancs ; son sauveur sera le naïf Pierrot. Par une rencontre absolument fortuite, Saint-Saëns se trouve avoir exé-

(1) *Air varié.*

(2) *Rimes familières*, p. 115.

cuté ses variations poétiques sur le même thème retourné. Lasse de tourmenter les morts, la Furie Alecton a demandé à Pluton de la transformer en une jeune et belle Nymphe, pour faire enrager à leur tour les vivants par ses coquetteries, et Pluton y a consenti ; mais que la coquette se laisse prendre un seul baiser, et elle redeviendra aussitôt une Furie ! Dans les deux pièces, c'est donc un baiser donné ou pris qui fera le dénouement.

Dans les deux pièces aussi, la fantaisie des deux poètes se déploie en métaphores imprévues et plaisantes, en anachronismes voulus et extravagants ; là, dans les bois de Viroflay, Pierrot et la fée Urgèle s'entretiennent du *Mattre de Forges*, de M. Chevreul et des magasins du Louvre ; ici, à l'ombre des oliviers helléniques, le Faune et la Furie parlent de mirlitons et de don César de Bazan !

Mais la ressemblance ne va pas plus loin. Dans ce songe, imprécis et vaporeux, d'une nuit de printemps, qui a nom *le Baiser*, Banville n'a jamais voulu que faire sourire ; par la très courte bouffonnerie de *Botriocéphale* Saint-Saëns entend bien provoquer le rire, le large rire du théâtre de Bacchus. Vous retrouverez donc comme un écho de la gaieté exubérante et débridée d'Aristophane dans ce rôle du Faune ridiculement pansu, qui fut écrit pour le maigre Coquelin cadet, et d'Aristophane, par une alliance dont je connais peu d'exemples, vous retrouverez aussi la grâce exquise et légère dans l'encadrement poétique d'un bois véritablement plein de chants d'oiseaux et de battements d'ailes.

N. M. BERNARDIN.

Liste des auteurs.

CONCOURS DE 1903.

Agrégation de Philosophie.

1^o ÉPREUVES ÉCRITES.

Périodes d'histoire de la philosophie dans lesquelles sera pris le sujet de la composition historique :

1^o Philosophie ancienne. — Platon et Aristote.

2^o Philosophie moderne. — Descartes, Malebranche, Spinoza.

ÉPREUVES ORALES.

Auteurs grecs.

ARISTOTE. — *Physique*, livre II.

PLOTIN. — *Ennéade VI*, livre IX : Περὶ τὰ γὰ θεοῦ ἢ τοῦ εὐδός.

Auteurs latins.

CICÉRON. — *De Finibus*, livres III, IV et V.

SPINOZA. — *Tractatus politicus*.

Auteurs modernes.

LEIBNITZ. — *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, livre II.
— *Des idées*.

KANT. — *Prolégomènes à toute métaphysique future*. — *Traité de Pédagogie*.

Agrégation des lettres.

Auteurs grecs.

ESCHYLE. — *Agamemnon*.

ARISTOPHANE. — *Les Nuées*.

PLATON. — *République*, livre I^{er}.

Auteurs latins.

LUCRÈCE. — *De Rerum Natura*, livre III.

CICÉRON. — *De Oratore*, livre II.

TITE-LIVE. — *Historiæ*, livre I^{er}.

LUCAIN. — *Pharsale*, livre VII.

Auteurs français.

Chrestomathie du Moyen Age, de G. Paris et E. Langlois. — *Aimeri de Narbonne*.

RONSARD. — *Discours* (dans les *Poésies choisies*, publiées par Becq de Fouquières, Paris, Charpentier, 1873).

MONTAIGNE. — *Lettres* (dans le tome IV des *Essais*, édition de Charles Louandre).

MOLIÈRE. — *L'Étourdi*; le *Misanthrope*.

LA ROCHEFOUCAULD. — *Réflexions diverses*.

RACINE. — *Bajazet*; *Correspondance avec Boileau*.

FÉNELON. — *De l'Éducation des Filles*.

ROUSSEAU. — *Émile*, livre II.

A. CHÉNIER. — *Les Idylles*, édit. Becq de Fouquières.

VICTOR HUGO. — *Contemplations* (*Pauca meæ*; *A celle qui est restée en France*).

MICHELET. — *Histoire de France*, livre III (*Tableau de la France*).

Agrégation de grammaire.*Auteurs grecs.*

ESCHYLE. — *Agamemnon*.

ARISTOPHANE. — *Les Nuées*.

THUCYDIDE. — Livre IV : § 3-§ 41.

DÉMOSTHÈNE. — *Pour la liberté des Rhodiens*. — *Sur les Symmories*.

Auteurs latins.

LUCRÈCE. — *De Rerum Natura*, livre III, du vers 1 au 93 et du vers 417 à la fin. — *Ætna*.

CICÉRON. — *De imperio Cn. Pompeii*. — *Pro Ligurio*.

TITE-LIVE. — *Historiæ*, livre I (sans la préface).

Auteurs français.

Chrestomathie du Moyen Age, de G. Paris et Langlois : *Pèlerinage de Charlemagne*. — *Procès de Renard*.

RONSARD. — *Discours* (édition Becq de Fouquières, chez Charpentier).

MONTAIGNE. — *Essais*, livre II, chapitre XVII (*de la Présomption*).

MOLIÈRE. — *L'Étourdi*.

RACINE. — *Bajazet*.

Lettres choisies du XVIII^e siècle (édition Lanson) : *Voiture et Balzac*.

ROUSSEAU. — *Émile*, livre II, depuis : « Le seul qui fait sa volonté est celui qui n'a pas besoin, pour la faire, de mettre les bras d'un autre au bout des siens », — jusqu'à : « Plus j'insiste sur ma méthode inactive, plus je sens les objections se renforcer. »

VICTOR HUGO. — *Légende des Siècles : l'Italie, Ratbert. — Welf, castellan d'Osbor.*

PAUL-LOUIS COURIER. — *Pamphlet des pamphlets. — Lettre à Messieurs de l'Académie des inscriptions.*

Agrégation d'histoire et de géographie.

Histoire ancienne.

1. La colonisation grecque.
2. La vie privée des Grecs.
3. La religion romaine.
4. La Gaule depuis la conquête romaine (inclus) jusqu'à la fin du ^{me} siècle après Jésus-Christ.
5. La défense militaire de l'Empire.
6. État social, économique et administratif de l'empire au ^{iv} siècle.

Histoire du Moyen Age.

1. La Gaule depuis la mort de l'empereur Théodose jusqu'à la mort de Clovis (393-511).
2. Le régime féodal en France du ^x siècle à la fin du ^{xiii} : origines, caractères constitutifs ; principaux fiefs ; les seigneurs, les bourgeois et les paysans.
3. La France depuis l'avènement de Philippe-Auguste jusqu'à l'avènement de Philippe VI (1180-1328).
4. L'Angleterre depuis la conquête de Guillaume le Conquérant jusqu'à l'avènement de Richard II (1066-1377).
5. Tableau de l'Allemagne au ^{xv} siècle (1400-1493).
6. L'Italie au ^{xv} siècle jusqu'à la mort de Charles VIII (1498). La Renaissance littéraire et artistique dans la péninsule pendant ce siècle.
7. L'Église, depuis la mort de Boniface VIII jusqu'à la dissolution du Concile de Bâle.

Histoire moderne.

1. Les Provinces-Unies depuis la trêve de douze ans (1609) jusqu'au traité d'Utrecht (1713).
2. La Russie et les puissances orientales (Turquie, Pologne et

Suède), depuis l'avènement de Pierre le Grand jusqu'à la mort de Catherine II.

3. Les institutions de l'ancien régime à la fin du règne de Louis XV ; la critique de ces institutions par les philosophes et les économistes du XVIII^e siècle ; les ministres réformateurs sous Louis XV et sous Louis XVI : Machault, Maupeou, Turgot, le comte de Saint-Germain, Necker, Brienne.

4. La France et l'Europe depuis la paix d'Amiens jusqu'à la seconde abdication de Napoléon (22 juin 1815). Histoire diplomatique.

Histoire militaire : la campagne d'Austerlitz ; la campagne de France.

5. Les partis politiques et les transformations successives de la constitution en Angleterre au XIX^e siècle.

6. Histoires des institutions politiques et sociales de la France depuis 1815.

Géographie.

1. Géographie physique générale.

2. L'Europe occidentale : îles Britanniques, Danemark, Allemagne, Hollande, Belgique, France, Suisse, Autriche (sans la Hongrie). — Les Alpes.

3. L'Amérique du Nord.

4. L'Amérique centrale (y compris l'isthme de Panama). Les Antilles.

5. Les grands produits alimentaires dans le monde.

Agrégation d'allemand.

Auteurs allemands.

KUDRUN. — 25^e *Aventure Wie Ortwin unde Herwic dar Komen.*

GOETHE. — *Ilmenau.* — *Auf Miedings Tod.* — *Iphigenie auf Tauris* (in Prosa ; éd. Costa : Weltliteratur).

SCHILLER. — *Kabale und Liebe.*

MORIKE. — *Gedichte* (éd. Götschen, Leipzig).

C.-F. MEYER. — *Die Hochzeit des Mönchs* (éd. Hässel, Leipzig).

NIETSCHE. — *Schopenhauer als Erzieher* (dans : *Unzeitgemasse Betrachtungen*, tome II).

TREITZSCHKE. — *Deutsche Geschichte im neunzehnten Jahrhundert*, tome II, chapitre III (*Geistige Strömungen der ersten Friedensjahre*), chap. IV.

(*Süddeutsche Verfassungskämpfe*) et chap. VII (*Die Burschenschaft*).

Questions à étudier.

Gœthe à Weimar, de 1775 à 1786. — Le mouvement des idées politiques en Allemagne, de 1815 à 1830. — Le sonnet. — L'hexamètre.

Auteurs français.

VOLTAIRE. — *Choix de lettres* (éd. Brunel).

VICTOR HUGO. — *Notre-Dame de Paris*.

J. DE MAISTRE. — *Les Soirées de Saint-Petersbourg*.

SAINTE-BEUVE. — *Extraits* (éd. Lanson).

A. LE BRETON. — *Le Roman français au XIX^e siècle*, I.

Auteurs anglais.

G. ELIOT. — *Essays* (éd. Tauchnitz, n° 2229).

Agrégation d'anglais.*Auteurs anglais.*

CHAUCER. — *The Parlement of Foules*.

The minstrelsy of the Scottish Border (edited by Walter Scott).

SHAKESPEARE. — *The Tempest*.

Seventeenth century Lyrics (edited by Saintsbury).

HOBBS. — *Leviathan*. Part 2 : *On commonwealth*.

ARBUTHNOT. — *The history of John Bull*.

HORACE WALPOLE. — *Letters selected and edited by C. D. Yonge*.

CRABBE. — *The village. Tales of the Hall* (les 6 premiers livres).

BECKFORD. — *Vathek*.

HAZLITT. — *Lectures on the English Poets*.

D. G. ROSSETTI. — *Poems* (vol. I. Edition Tauchnitz), pages 1 à 108, plus : *The portrait et My sister's sleep*.

THOMAS HARDY. — *Tess d'Urbervilles*.

Auteurs français.

DU BELLAY. — *Défense et illustration de la langue française*.

Choix de lettres du XVII^e siècle (par M. Lanson).

HAMILTON. — *Mémoires de Grammont*.

LA FONTAINE. — *Fables* (livre VII).

BAUDELAIRE. — *Bénédiction*. — *L'Albatros*. — *Les Phares*. — *Le Balcon*. — *Harmonie du Soir*. — *L'Invitation au Voyage*. — *Chant d'Automne*. — *Mæsta et Errabunda*. — *Les Chats* (n°s 52 et 68). — *Les Petites Vieilles*. — *Le Crépuscule du Matin*. — *Le Voyage*.

ALEXANDRE DUMAS. — *Les Trois Mousquetaires*.

Auteur allemand.

SCHOPENHAUER. — *Parerga et Paralipomena* (tome II ; édition Reclam, 2841-43 ; chapitres XXI à XXV, pages 506 à 613).

Agrégation d'espagnol.*Auteurs espagnols.*

JUAN MANUEL. — *El Conde Lucanor*.

PEDRO LOPEZ DE AYALA. — *Rimado de palacio* ; les strophes 233 à 706.

LOPEZ DE GOMARA. — *Primera parte de la Historia general de las Indias* (éd. de la bibl. Rivadeneyra, p. 155 à 224).

FR. LUIS DE LEON. — *La Perfecta casada*.

CERVANTES. — *Don Quijote* ; la première partie, sauf les nouvelles du *Curioso impertinente* et du *Cautivo* (chap. XXXIII, XXXIV, XXXIX à XLI).

GONGORA. — Les poésies qui se trouvent dans le *Tesoro* de Quintana (bibl. Baudry, p. 323 à 346).

MORETO. — *El desdén con el desdén*.

RAMON DE LA CRUZ. — *Sainetes* (t. XXXV de la *Bibl. universal*).

ESPRONCEDA. — *El diablo mundo*.

PEREDA. — *Sotileza*.

Auteurs français.

LE SAGE. — *Le Diable boiteux*.

BEAUMARCHAIS. — *Le Barbier de Séville*.

VICTOR HUGO. — *Ruy Blas*.

A. DAUDET. — *Lettres de mon moulin*.

Auteur italien.

MANZONI. — *I promessi sposi*, chap. 31 à la fin.

Agrégation d'italien.*Auteurs italiens.*

DANTE. — *Inferno*, ch. 23, 24 et 25.

Il Novellino, éd. Carbone (Florence, Barbera).

BOJARDO. — *Orlando innamorato*, première partie, ch. III et VII.

MACHIAVELLI. — *Vita di Castruccio Castracani*.

BENV. CELLINI. — *La Vita* (éd. Bacci, Florence, Sansoni, p. 84 à 172).

SALVATORE ROSA. — *Satire II. La Poesia*.

METASTASIO. — *La Clemenza di Tito*.

ALFIERI. — *Vita*, epoca quarta (virilità. 1775-1790).

GIUSTI. — *Lettere scelte* (éd. Rigutini, Florence, Le Monnier, n° 65 à 100).

Auteurs français.

FÉNELON. — *Lettre sur les occupations de l'Académie*, ch. VI, VII, et VIII.

MOLIÈRE. — *L'Avare*, actes III et IV.

BEAUMARCHAIS. — *Mémoires* (éd. Garnier, p. 1 à 55).

BOURGET. — *Sensations d'Italie*, ch. I à XII.

Auteur espagnol.

MARIANO DE LARA. — *Artículos de costumbres*, dans la *Bibl. universal*, t. XV, p. 1 à 82.

Soutenances de thèses

UNIVERSITÉ DE PARIS.

M. Louis JUGLAR, *docteur en droit*, a soutenu, le 23 juin 1902, les thèses suivantes pour le *doctorat ès lettres* :

THÈSE LATINE.

Quomodo per servos libertosque negotiarentur Romani Imperii temporibus.

THÈSE FRANÇAISE.

Le style dans les arts et sa signification historique.

M. J. ESTÈVE, *professeur au lycée de Nîmes*, a soutenu, le 27 juin 1902, les thèses suivantes pour le *doctorat ès lettres* :

THÈSE LATINE.

De formis quibusdam et versibus dochmiacis apud Æschylum, Sophoclem, Euripidem exstantibus.

THÈSE FRANÇAISE.

Les innovations musicales dans la tragédie grecque à l'époque d'Euripide.

DOCTORAT D'UNIVERSITÉ.

M. PAUL AZAN, lieutenant au 2^e zouaves, a soutenu, le 28 juin 1902, la thèse suivante pour le doctorat d'Université :

THÈSE FRANÇAISE.

Annibal dans les Alpes.

Ouvrages signalés

La Comtesse de Bonneval (lettres du XVIII^e siècle), par M. GUSTAVE MICHAUT, professeur à l'Université de Fribourg, librairie A. Fontemoing, Paris, 1903.

L'« Orestie » d'Eschyle, traduction par M. P. MAZON, agrégé des lettres, librairie A. Fontemoing, Paris, 1903.

Jean Macé (les grands éducateurs), par M. GABRIEL COMPAYRÉ, recteur de l'Académie de Lyon, librairie P. Delaplane, Paris, 1903.

L'Ancienne Poésie latine, par M. DE LA VILLE DE MIRMONT, professeur à l'Université de Bordeaux, librairie A. Fontemoing, Paris, 1903.

Electre (traduction en vers), par M. CH. CHABAUT, agrégé ès-lettres, librairie Ch. Delagrave, Paris, 1903.

Le gérant : E. FROMANTIN.

pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de *quarante-huit* pages de texte, composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours. *sérieusement rédigés*, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs, dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège ; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours ; toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la *Revue des Cours et Conférences* est *indispensable* : indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Universités et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets et de plans de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relations intellectuelles avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la *Revue des Cours et Conférences*, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la *Revue des Cours et Conférences* donnera les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous continuerons et achèverons la publication des cours professés au *Collège de France* et à la *Sorbonne* par MM. Gaston Boissier, Emile Faguet, Emile Boutroux, Alfred Croiset, Jules Martha, Gustave Larroumet, etc., etc. (ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs), en attendant la réouverture des cours de la nouvelle année scolaire. De plus, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, des comptes rendus des soutenances de thèses.

AUX LECTEURS

Nous continuerons et achèverons, au début de cette nouvelle année scolaire, la publication, commencée l'an passé, des cours de MM. Gaston Boissier, Emile Faguet, Alfred Croiset, Emile Boutroux, Jules Martha, Gustave Larroumet, etc., et nous tâcherons, par le choix des leçons nouvelles, de combler les quelques lacunes que nous ont révélées notre *Table décennale*, tant en ce qui concerne le *xvi^e siècle* qu'en ce qui touche aux temps modernes, et cela de façon que, avec le temps, la *Revue* forme une véritable encyclopédie littéraire, historique et philosophique.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIE

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 5 fr.

Licence et certificat d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie adressée à la Rédaction doit être accompagnée d'un mandat-poste et de la bande du dernier numéro paru, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université, dont quelques-uns même sont membres des jurys d'examens. Les sujets peuvent être pris ailleurs que dans la *Revue*, mais doivent, en ce cas, être joints in extenso à la copie.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

15, rue de Cluny, PARIS

NOUVEAUTÉS

ÉMILE FAGUET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Propos Littéraires

JULES BIMON — SULLY-PRUDHOMME — DE VOGUÉ — ÉMILE ZOLA — ANATOLE FRANCE — ÉDOUARD ROD — LÉON DAUDET — F. DE PRESSENSÉ — CHERBULIEZ — PAUL ADAM — PIERRE LOTI — GYP — PAUL BOURGET — MAURICE BARRÈS — TOLSTOÏ ÉDOUARD RUEL — MAETERLINCK, ETC.
--

Un volume in-18 jésus, broché. 3 50

MAURICE ALBERT

Les

Théâtres

des

Boulevards

(1789-1848)

Un volume in-18 jésus, broché. 3 50



Année Scolaire 1902-1903

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

DIRECTEUR : N. FILOZ

SOMMAIRE

Pages		
49	VICTOR HUGO PROSATEUR. — « Notre-Dame de Paris » ; les idées.....	Gustave Larroumet, Membre de l'Institut.
57	LA PHILOSOPHIE D'A. COMTE ET LA MÉTAPHYSIQUE. — <i>La systématisation sociologique.</i>	Émile Boutroux, Membre de l'Institut.
65	LE THÉÂTRE DE VICTOR HUGO. — « Amy Robsart ».....	Gustave Allais, Professeur à l'Université de Rennes.
72	LE THÉÂTRE DE MONTFLEURY. — <i>La Femme juge et partie (conférence à l'Odéon)</i>	N.-M. Bernardin, Professeur de rhétorique au lycée Charlemagne.
86	BIBLIOGRAPHIE DES AUTEURS DE L'AGRÉGATION.	Henri Bornecque, Maître de conférences à l'Université de Lille.
88	SUJETS DE COMPOSITIONS (agrégation).....	Concours de 1902.
90	SUJETS DE DEVOIRS.....	Université d'Aix.

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
(ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C^{ie})

15, RUE DE CLUNY, 15

1902

Tous les droits de reproduction sont réservés.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}
15, rue de Cluny, PARIS

ONZIÈME ANNÉE

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

ABONNEMENT, UN AN { France 20 fr.
payables 10 francs comptant et le
surplus par 5 francs les 15 février et
15 mai 1903.
Étranger 23 fr.

Le Numéro : 60 centimes

EN VENTE :

Les Troisième, Quatrième, Cinquième,
Sixième, Septième, Huitième, Neuvième et Dixième Années
DE LA REVUE

Chaque année. 20 fr.

Il reste quelques exemplaires de la première et de la seconde année,
que nous tenons à la disposition de nos clients au prix de 30 francs
chaque année.

Après dix années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très estimée *Revue des Cours et Conférences* : estimée, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est unique en son genre ; il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons, chaque année, à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, lettres, philosophie, histoire, littérature étrangère, histoire du théâtre, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons pas à passer même la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la *Revue des Cours et Conférences* est à bon marché : il suffira,



REVUE HEBDOMADAIRE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

Victor Hugo prosateur.

Cours de M. GUSTAVE LARROUMET,

Professeur à l'Université de Paris.

« Notre-Dame de Paris. » — Les idées.

Si nous étions astreints, au cours de cette étude, à suivre l'ordre chronologique des œuvres en prose dues à la plume de Victor Hugo, nous devrions examiner aujourd'hui les *Lettres à la Fiancée*, ce premier chapitre du roman touchant, doux et triste, que fut le mariage du poète. Mais nous joindrons l'étude de ce recueil à celle des *Misérables*, car l'auteur nous y a retracé, sous forme d'épisode, toutes les péripéties de cette gracieuse idylle, — et nous nous reporterons tout de suite au roman de *Notre-Dame de Paris*, qui, au même titre qu'*Hernani*, est une date dans l'histoire de la littérature française.

Il faut considérer *Notre-Dame de Paris* non point comme une création spontanée du cerveau de l'auteur, mais comme l'aboutissement de tout un mouvement d'idées qui lui fut extérieur dans son principe. Ici encore, Victor Hugo a marqué de l'empreinte de son génie des idées dont il n'était pas le père, — et cette adoption équivalait à une paternité; ici encore, il a d'abord suivi le mouvement du siècle pour en prendre plus tard la tête, grâce au prestige de la forme dont il a su revêtir la pensée qui en était l'âme : c'est par lui que s'est opérée cette fusion de la littérature et d'une

esthétique renouvelée, — qu'un illustre précurseur avait préparée dès le commencement du siècle.

Le soir de la première représentation d'*Hernani*, Victor Hugo, étant entré dans un bureau de tabac proche du Théâtre-Français, avait été abordé par un représentant de la librairie Mame, qui lui avait proposé l'achat de son manuscrit. Besogneux, comme il était à cette époque, le poète n'avait eu garde de refuser ; mais, lié par un traité avec son éditeur habituel, M. Gosselin, il dut, en manière de compensation, et malgré une intervention de M. Bertin, directeur du *Journal des Débats*, s'engager à lui livrer, dans un délai de deux mois, un roman de deux volumes in-8°. En même temps, — car un malheur n'arrive jamais seul, — sa propriétaire, lassée d'abriter sous son toit une gloire aussi tumultueuse, l'invitait à transporter ses pénates dans un autre quartier. La scène de l'expulsion, qui ne manque point de piquant, nous a été conservée dans cette biographie intitulée *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*. Ce fut donc dans son nouveau logement de la rue Jean-Goujon, qu'il composa, sur un sujet déjà entamé par l'archéologie et l'histoire, le prestigieux roman d'évocation dont nous allons entreprendre l'étude.

Depuis environ trente ans, — époque de la publication du *Génie du Christianisme*, — un grand mouvement vers l'étude de l'architecture française s'était, en effet, produit : on comprenait maintenant que tout l'art français n'était pas contenu dans ces édifices, d'ailleurs pleins d'élégance, qui bordent la place de la Concorde, et dans le gracieux palais du Petit Trianon. On commençait à s'inquiéter de l'histoire de l'architecture, — ce qui devait rendre les préférences en matière d'art plus diverses et moins exclusives. Déjà les archéologues distinguaient les ondes successives qui s'étaient étendues sur le territoire de la France et l'avaient couvert d'une mer de pierre. On remarquait d'abord l'architecture romane, — adaptation souvent gauche des formes gréco-latines à des constructions rudimentaires, — lourde et parfois formidable, dans laquelle l'énormité uniforme de la masse suppléait à la précision du calcul. Puis une simple maladresse avait fait imaginer l'arc brisé, point de départ d'une architecture nouvelle. Par un hasard qui devait fonder sa fortune et lui permettre de se développer à l'infini, ce nouveau procédé de construction se trouvait merveilleusement propre à exprimer l'aspiration continue des âmes du Moyen Âge, éperdûment tendues vers un idéal que la terre ne réalisait pas. L'ogive, qui s'élançait vers le ciel en un rétrécissement mystique, traduisait alors cette même pensée d'élan dans trois sortes d'édifices de même allure : ce furent la cathé-

drale, qui était, suivant l'expression de Michelet, la *maison du peuple*, et qui, en fait, se dépouillait, certains jours, de l'apparat des grandes cérémonies religieuses ; le beffroi, symbole d'un droit nouveau, encore obscur ; le château seigneurial, asile de la chevalerie. — Cette architecture, dont le principe était la ligne verticale, avait fini, à force de s'élever dans les airs, par devenir illogique, et l'on voit dans Notre-Dame de Paris le squelette de l'église extérieur à l'église même, s'arc-boutant au dehors et se cramponnant au sol pour soutenir la formidable poussée des voûtes. Ainsi parvenue au terme de son développement, l'architecture ogivale s'était ensuite peu à peu transformée par une lente infiltration de principes nouveaux. La Renaissance avait rappelé dans les esprits le souvenir de la civilisation gréco-latine ; encore ogivale sous Louis XII, l'architecture française revenait insensiblement à l'imitation des monuments antiques, et l'on put voir des monuments qui combinaient, d'une façon parfois très heureuse, les deux styles déjà rivaux. Il est aisé de suivre, à Paris même, la marche lente et progressive de cette évolution : l'église de Saint-Etienne-du-Mont en représente la première période ; au delà de la Seine, Saint-Eustache n'a plus rien gardé des cathédrales du Moyen Age. Mais l'évolution continue sous Louis XIV et Louis XV pour aboutir à ces églises païennes, dont Saint-Paul-Saint-Louis, dans le quartier du Marais, serait le type moyen, et dont les caractères essentiels trouvent dans l'église de Saint-Sulpice leur complet épanouissement. La Révolution, dont David est le peintre, incline de plus en plus vers l'imitation de l'antiquité, et il semblerait que l'Empire aurait dû ramener les esprits vers les souvenirs de la grande épopée romaine. Or, à ce moment, paraît un livre, en grande partie caduc et d'orthodoxie douteuse, le *Génie du Christianisme*, de Chateaubriand, et l'évolution artistique qui se produit en France depuis près de trois siècles va brusquement changer de cours.

Si l'on examinait de près les théories artistiques de Chateaubriand, on y découvrirait l'ignorance la plus absolue des principes mêmes de l'art. Par tempérament, il est d'ailleurs peu préoccupé d'étudier l'art en lui-même ; mais, moitié par un besoin de son âme sentimentale, moitié par tradition, parce qu'il est gentilhomme, il s'est proposé de ressusciter en France le sentiment chrétien et d'aider, sur ce point, l'œuvre de restauration du Premier Consul ; tandis qu'il cherche à convaincre ses contemporains des beautés et de l'universelle efficacité du catholicisme, il trouve sur son chemin l'architecture chrétienne, qu'il va faire entrer, en comptant sur elle pour inspirer l'admiration et provoquer l'émotion dans les

âmes, dans son plan général de propagande. Il vantera dès lors l'architecture dite *gothique*, surtout par système ; et, quoiqu'il se montre un critique d'art fort mal informé, il finira par entraîner, dans la voie où il entre, l'opinion et le goût du siècle. Il est curieux de constater, à ce propos, à quel point les idées reçues par les meilleurs esprits se sont modifiées en matière d'art et d'architecture depuis la fin du *xvii^e* et le commencement du *xviii^e* siècle. Voici le parallèle qu'un chrétien fervent, — mais qui fut aussi un fervent helléniste, — trace, vers cette époque, de la vieille architecture française, dont Notre-Dame de Paris est le type, et l'architecture grecque :

« Il est naturel que les modernes, qui ont beaucoup d'élégance et de tours ingénieux, se flattent de surpasser les anciens, qui n'ont que la simple nature... Les inventeurs de l'architecture qu'on nomme *gothique*, et qui est, dit-on, celle des Arabes, crurent, sans doute, avoir surpassé les architectes grecs. Un édifice grec n'a aucun ornement qui ne serve qu'à orner l'ouvrage ; les pièces nécessaires pour le soutenir ou pour le mettre à couvert, comme les colonnes et la corniche, se tournent seulement en grâce par leurs proportions : tout est simple, tout est mesuré, tout est borné à l'usage ; on n'y voit ni hardiesse, ni caprice qui impose aux yeux ; les proportions sont si justes, que rien ne paraît fort grand, quoique tout le soit ; tout est borné à contenter la vraie raison. Au contraire, l'architecte gothique élève sur des piliers très minces une voûte immense qu'il monte jusqu'aux nues ; on croit que tout va tomber, mais tout dure pendant bien des siècles ; tout est plein de fenêtres, de roses et de pointes ; la pierre semble découpée comme du carton ; tout est à jour, tout est en l'air. N'est-il pas naturel que les premiers architectes gothiques se soient flattés d'avoir surpassé, par leur vain raffinement, la simplicité grecque ? Changez seulement les noms, mettez les poètes et les orateurs en la place des architectes : Lucain devoit naturellement croire qu'il étoit plus grand que Virgile ; Sénèque le Tragique pouvoit s'imaginer qu'il brilloit bien plus que Sophocle ; le Tasse a pu espérer de laisser derrière lui Virgile et Homère. »

Le seul rapprochement de ces noms indique assez le mépris dans lequel cet évêque tenait nos vieilles églises ; on pense bien qu'il ne les jugeait nullement nécessaires au maintien de la piété. C'est pourtant par elles que Chateaubriand espère faire rentrer la foi dans les âmes, et, plus que la foi, l'émotion religieuse. Voici comment il essaie de rendre l'impression que produisent sur lui les cathédrales gothiques, — et notons bien que Chateaubriand parle des sentiments que peut inspirer la vue des monuments

gothiques, mais non de leurs *qualités plastiques* et de la beauté de leurs formes.

« Chaque chose doit être mise en son lieu, vérité triviale à force d'être répétée, mais sans laquelle, après tout, il ne peut rien y avoir de parfait. Les Grecs n'auraient pas plus aimé un temple égyptien à Athènes que les Egyptiens un temple grec à Memphis. Ces deux monuments changés de place auraient perdu leur principale beauté, c'est-à-dire, leurs rapports avec les institutions et les habitudes des peuples. Cette réflexion s'applique pour nous aux monuments du christianisme... On aura beau bâtir des temples grecs bien élégants, bien éclairés, pour rassembler le *bon peuple* de saint Louis, et lui faire adorer un Dieu *métaphysique*, il regrettera toujours ces *Notre-Dame* de Reims et de Paris, ces basiliques toutes moussues, toutes remplies des générations des décédés et des âmes de ses pères... Voilà pourquoi il n'y a rien de merveilleux dans un temple qu'on a vu bâtir, et dont les échos et les dômes se sont formés sous nos yeux. Dieu est la loi éternelle ; son origine et tout ce qui tient à son culte doit se perdre dans la nuit des temps. — On ne pouvait entrer dans une église gothique sans éprouver une sorte de frissonnement et un sentiment vague de la Divinité. On se trouvait reporté à ces temps où des cénobites, après avoir médité dans les bois de leurs monastères, se venaient prosterner à l'autel... » — Ici, l'auteur, hypnotisé par une métaphore qui s'est présentée sous sa plume, va se laisser aller à l'exposé de théories chimériques et sans fondement, confondant tout, les principes de construction et l'ornementation, couvrant l'Egypte de forêts, se perdant dans de telles erreurs d'esthétique et de géométrie, que nul architecte ne consentirait à contresigner cette page du *Génie du Christianisme* : « Les forêts ont été les premiers temples de la Divinité, et les hommes ont pris dans les forêts la première idée de l'architecture. Cet art a dû donc varier selon les climats. Les Grecs ont tourné l'élégante colonne corinthienne avec son chapiteau de feuilles sur le modèle du palmier. Les énormes piliers du vieux style égyptien représentaient le sycomore, le figuier oriental, le bananier et la plupart des arbres gigantesques de l'Afrique et de l'Asie. Les forêts des Gaules ont passé, à leur tour, dans les temples de nos pères, et nos bois de chênes ont ainsi maintenu leur origine sacrée. Ces voûtes ciselées en feuillages, ces jambages qui appuient les murs et finissent brusquement comme des troncs brisés, la fraîcheur des voûtes, les ténèbres du sanctuaire, les ailes obscures, les passages secrets, les portes abaissées, tout retrace les labyrinthes des bois dans l'église gothique ; tout en

fait sentir la religieuse horreur, les mystères et la divinité. » — En somme, dans le *Génie du Christianisme* comme dans les œuvres de M^{me} de Staël, c'est l'admiration sentimentale qui se substitue à l'étude attentive et critique.

Toutefois, il ne faut pas se représenter Chateaubriand et M^{me} de Staël comme seulement amateurs d'art *moyenâgeux* et de pittoresque : ils restent foncièrement latins et classiques ; la maison de Chateaubriand était de construction gréco-latine, et le château de Coppet, que l'auteur de *Corinne* habita vingt ans, tourne le dos au magnifique panorama du lac de Genève et des montagnes qui l'environnent. A la même époque, les architectes officiels recouvrent d'une décoration de carton peint, de style gréco-latin, les splendides ornements de pierre que Chateaubriand fait profession d'admirer à Notre-Dame, à l'occasion du sacre de l'Empereur. Ce n'est qu'un peu plus tard, quand apparaissent les historiens romantiques et les romanciers évocateurs d'histoire, que les monuments de style ogival redeviennent universellement admirés, et qu'il est *de mode* de goûter l'élégance de ces édifices, parfois avec une admiration trop exclusive.

C'est ainsi que Victor Hugo — qui ne veut pas en convenir — subira l'influence plus ou moins directe de Vitet, qui nous retrace le tableau des *Etats de Blois*, de Mérimée, qui raconte la *Jacquerie*, et, peu de temps après, écrit la *Chronique de Charles IX*, d'Augustin Thierry, qui, après avoir fouillé les archives et s'être documenté en remontant aux sources, publie en 1827 ses *Lettres sur l'Histoire de France*. — L'activité des historiens et des archéologues est intense pendant cette période : Michelet se prépare à écrire une *histoire-novatrice*, où le lyrisme va se mêler à l'érudition, pour la vivifier toujours, en altérant souvent l'impartialité de ses découvertes. Alors que l'historien doit se subordonner aux faits, et les exposer sans passion, comme un témoin dépose devant une cour de justice, Michelet va nous dire l'impression que l'histoire fait sur son âme : il souffre les douleurs, et partage les joies des hommes de jadis ; il ressent les haines du peuple d'autrefois, il vibre de ses enthousiasmes. Aussi, quand il se trouve en présence de la cathédrale gothique, ce poète — il l'est plus que Chateaubriand — sait ranimer ce grand corps de pierre ; en une page qui pourrait servir de préface à *Notre-Dame de Paris*, il ressuscite l'âme défunte du symbolique édifice : ce qui nous prouve, encore une fois, que Victor Hugo n'a nullement créé les idées qu'il exploite ; Michelet les avait eues, sans doute, avant lui :

« L'église, écrit-il, était alors le domicile du peuple. La maison de l'homme, cette misérable mesure où il revenait le soir, n'était

qu'un abri momentané. Il n'y avait qu'une maison, à vrai dire, la maison de Dieu. Ce n'est pas en vain que l'église avait droit d'asile; c'était alors l'asile universel, la vie sociale s'y était réfugiée tout entière. L'homme y priait, la commune y délibérait, la cloche était la voix de la cité. Elle appelait aux travaux des champs, aux affaires civiles, quelquefois aux batailles de la liberté... Le culte était un dialogue tendre entre Dieu, l'Eglise et le peuple, exprimant la même pensée. Elle et lui, sur un ton grave et passionné tour à tour, mêlaient la vieille langue sacrée et la langue du peuple. La solennité des prières était rompue, dramatisée de chants pathétiques, comme ce dialogue des vierges folles et des vierges sages qui nous a été conservé. Le peuple élevait la voix, non pas le peuple fictif qui parle dans le chœur, mais le vrai peuple venu du dehors, lorsqu'il entrait, innombrable, tumultueux, par tous les vomitoires de la cathédrale, avec sa grande voix confuse, géant enfant, comme le saint Christophe de la légende, brut, ignorant, passionné, mais docile, implorant l'initiation, demandant à porter le Christ sur ses épaules colossales. Il entrait, amenant dans l'église le hideux dragon du péché; il le traînait, soulé de victuailles, aux pieds du Sauveur, sous le coup de la prière qui doit l'immoler. Quelquefois aussi, reconnaissant que la bestialité était en lui-même, il exposait, dans des extravagances symboliques, sa misère, son infirmité. C'est ce qu'on appelait la fête des Fous, *fatuorum*. Cette imitation de l'orgie païenne, tolérée par le christianisme, comme l'adieu de l'homme à la sensualité qu'il abjurait, se reproduisait aux fêtes de l'enfance du Christ, à la Circoncision, aux Rois, aux Saints Innocents, et aussi aux jours où l'humanité, sauvée du démon, tombait dans l'ivresse de la joie, à Noël et à Pâques. Le clergé lui-même y prenait part. Ici, les chanoines jouaient à la balle dans l'église, là on traînait outrageusement l'odieux hareng du carême... A la Pentecôte, des pigeons blancs étaient lâchés dans l'église parmi des langues de feu; les fleurs pleuvaient, les galeries intérieures étaient illuminées. A d'autres fêtes, l'illumination était au dehors. Qu'on se représente l'effet des lumières sur ces prodigieux monuments, lorsque le clergé, circulant par les rampes aériennes, animait de ses processions fantastiques les masses ténébreuses, passant et repassant le long des balustrades, sous ces ponts dentelés, avec les riches costumes, les cierges et les chants, lorsque la lumière et la voix tournaient de cercle en cercle, et qu'en bas dans l'ombre répondait l'océan du peuple. C'était là, pour les temps, le vrai drame, le vrai mystère, la représentation du voyage de l'humanité à travers les trois mondes, cette intuition sublime que Dante reçut de la réa-

lité passagère pour la fixer et l'éterniser dans la *Divina Comedia*. »

Comme on le voit, cette page de Michelet contient, du moins dans ses traits essentiels, le thème que Victor Hugo sut développer avec une incomparable maîtrise. Nous verrons ce qu'il en fit ; mais il convient d'abord d'aller au-devant d'un reproche fait à la littérature romantique par les archéologues.

La science archéologique, sous l'influence d'historiens, comme Vitet, ou de littérateurs érudits, comme Mérimée, commençait à s'appliquer, vers cette époque, à l'étude des monuments du Moyen Age. Viollet-le-Duc avait fondé en 1834 une organisation puissante, la Commission des Monuments historiques, dont l'œuvre, dans son ensemble, est contestable, mais qui n'en a pas moins rendu d'immenses services. S'appuyant sur une création de Louis XVIII, l'Ecole des Chartes, il se livrait avec ses collaborateurs à une vaste enquête sur les édifices de style roman ou ogival, qui couvrent le sol de notre pays ; il les datait ; il faisait leur histoire et — chose plus grave — il avait la prétention de les restaurer. La définition qu'il donne du mot *restauration* dans son *Dictionnaire raisonné de l'Architecture française*, est de nature à nous inspirer d'étranges inquiétudes : c'est, dit-il, l'« opération qui consiste à remettre un édifice dans un état qui peut n'avoir jamais existé à aucune époque de son histoire ». Il désirait qu'on remit les édifices dans l'état du plan primordial, qui, sauf de très rares exceptions, n'avait jamais reçu qu'un commencement d'exécution. C'est en vertu de ce beau principe qu'il voulait, par exemple, abattre le clocher de telle ou telle église qui ne se trouvait pas, par hasard, avoir fait partie du plan primitif. En somme, les architectes qui composaient la fameuse Commission, défenseurs opiniâtres de certains dogmes et enclins aux démolitions lucratives, substituaient l'esprit de système à l'esprit historique. Cette école, trop vaine de ses découvertes, méconnaissant les services rendus par les littérateurs, qui avaient fait l'éducation du goût public, après avoir déterminé le mouvement d'idées d'où les études archéologiques étaient issues, fit un crime de leur ignorance aux premiers romanciers du romantisme. Ceux-ci ne pouvaient pourtant posséder encore une science qui était en train de se faire ; et leurs erreurs techniques nous paraissent bien excusables, puisque les archéologues eux-mêmes n'en furent pas toujours exempts. Il suffisait qu'ils eussent l'admiration du passé.

Notre-Dame de Paris contient bien des inexactitudes et révèle bien des ignorances ; mais, si l'on contemple le monument lui-même, après avoir lu le livre, on ressent une impression profonde, qui



ne s'efface plus. On ne peut plus voir les tours de Notre-Dame, sans se représenter, à leur faite, la grimaçante figure de Quasimodo courbée sur l'archidiacre, éperdument cramponné aux gouttières; telle est la puissance de la poésie, tel est son charme : elle anime les choses inertes et elle donne une voix aux choses muettes.

R. B.

La philosophie d'A. Comte et la métaphysique.

Cours de M. EMILE BOUTROUX,

Professeur à l'Université de Paris.

VI. — La systématisation sociologique.

Nous avons vu (1) comment Auguste Comte constitue la sociologie comme science, étendant ainsi à l'universalité des faits la compétence de la science positive, telle qu'il l'a définie d'après les sciences déjà constituées.

La série des sciences est désormais complète. Nous nous trouvons en présence d'une échelle de sciences qui s'élève progressivement de la mathématique, science de la forme la plus abstraite et la plus simple de l'être, à la sociologie, ou science des êtres les plus complexes que nous présente l'expérience. Dès lors, la systématisation parfaite de nos connaissances n'est-elle pas réalisée ? Comte ne le pense pas. Ce serait, à ses yeux, une erreur capitale que de voir, dans la relation établie entre les sciences supérieures et les inférieures, par la simple notion de science positive, le principe suffisant de la systématisation. Certes, toutes les sciences reposent, en dernière analyse, sur les mathématiques, et le point de vue scientifique proprement dit consiste précisément dans l'effort pour réduire le supérieur à l'inférieur. Mais, en fait, cette réduction est impossible, parce que chaque nouvel ordre de sciences implique des principes propres qui ne se peuvent déduire des principes de l'ordre de sciences inférieur, mais qui doivent être demandés exclusivement à l'expérience. La

(1) Voir la *Revue des Cours et Conférences* 1901-1902.

science ne suffit donc pas à constituer la parfaite systématisation de nos connaissances, qui est la condition de notre parfaite cohérence mentale.

Dans notre recherche de la systématisation véritable, nous avons déjà dû faire usage, à propos des sciences immédiatement inférieures à la sociologie, d'une méthode inverse de la méthode proprement scientifique, à savoir de la méthode qui fait dépendre l'inférieur du supérieur : c'est la méthode qui mérite le nom de philosophique, laquelle est, non pas une méthode d'analyse, comme la méthode scientifique, mais une méthode de synthèse. Or, déjà, en appliquant cette méthode, nous avons obtenu, du point de vue de la biologie, un commencement de systématisation, d'organisation des sciences. Il reste à examiner si, du point de vue supérieur de la sociologie, nous ne pourrions pas réaliser cette parfaite systématisation de nos connaissances que poursuit notre intelligence.

Avant de rechercher le rapport de la sociologie avec les sciences inférieures, il est nécessaire de voir comment, du point de vue sociologique, peuvent s'organiser tout d'abord les sciences des faits humains ; il faut montrer toutes les sciences morales gravitant, en réalité, autour de ce centre.

Les faits humains, c'est-à-dire les faits dont se compose l'histoire de l'humanité, n'ont été vraiment systématisés, jusqu'ici, que par les théologiens, qui les faisaient dépendre des décrets de Dieu, et en faisaient les moyens dont l'accomplissement de ces décrets étaient la fin. Quant à la science, qui va des détails à l'ensemble, elle ne pourrait fournir une vue systématique des événements de l'histoire. La tâche qui s'impose au philosophe, ce n'est donc pas de généraliser, de parfaire l'explication scientifique, c'est de trouver un principe qui remplace celui dont les théologiens ont fait usage. C'est l'office de la théologie, non celui de la science, qu'il s'agit de remplir.

Quel sera ce principe d'organisation, de convergence ? Selon Comte, il est fourni par l'idée d'*humanité*. Cette idée n'est pas une idée scientifique, puisque, nous l'avons vu, par *humanité* il ne faut pas, selon Comte, entendre simplement la collection des hommes. Est-ce donc une entité analogue à celles dont les réalistes du Moyen Age affirmaient l'existence ? Pas davantage. Il ne s'agit ni de l'ensemble des hommes, ni de l'humanité, comme genre ou qualité. L'humanité de Comte, c'est un tout qui, à la vérité, n'a de réalité que dans ses parties, mais de telle façon que les parties, à leur tour, soient intimement solidaires les unes des autres et, dans leur ensemble, forment une substance une. Ainsi,

l'idée de l'*Humanité* comme tout proprement dit, comme multiple et une à la fois, tel est, selon Comte, le concept qui doit remplacer le concept de Dieu dans l'explication de la marche générale des événements humains.

Pour savoir en quoi consistera l'usage de ce principe, il faut chercher quel est le trait distinctif de l'espèce humaine. Or ce trait, selon Comte, c'est l'influence des générations antérieures sur les générations postérieures, c'est la *tradition*. La tradition proprement dite constitue un mode de liaison qui diffère de celui que, soit la science, soit la théologie établissent entre les phénomènes donnés. Le théologien rattache les événements les uns aux autres, en tant que manifestations successives et conséquentes d'une seule et même volonté ; le savant les relie les uns aux autres en découvrant entre eux des analogies, en les assimilant : le sociologue découvre en eux un lien de *filiation*. Qu'est-ce que la filiation ? Elle consiste dans un rapport de solidarité entre le passé et le présent, solidarité due à ce fait que tous les événements humains sont des manifestations d'une même nature humaine, d'un même instinct fondamental de cette nature : la tendance au perfectionnement. La filiation des événements humains procède donc de deux causes : l'une externe, la transmission ; l'autre interne, l'instinct commun de perfectionnement. Tel est le type du rapport qu'il faut chercher entre les faits humains pour en faire la synthèse.

Enfin, pour réaliser la systématisation que nous poursuivons, une autre condition essentielle est requise : il faut aller non des détails à l'ensemble, mais de l'ensemble aux détails. Il en doit être nécessairement ainsi, puisque nous suivons une marche opposée à celle du savant. Le savant, selon Comte, est essentiellement spécialiste, analyste, enclin à toujours ajourner la synthèse. Le sociologue, lui, va des lois les plus générales de l'histoire aux plus particulières. Or la loi qui domine toutes les autres et qui, par conséquent, crée proprement la sociologie, c'est la *Loi des trois états*, en vertu de laquelle l'humanité passe nécessairement, en tout ordre de connaissance, de l'état *théologique* à l'état *métaphysique*, et de celui-ci, comme d'un intermédiaire, à l'état *positif*, comme terme de l'évolution.

Ainsi peuvent et doivent s'organiser les sciences humaines sous l'empire de l'idée sociologique.

Pourrons-nous de même, de ce point de vue, réaliser l'organisation des sciences inférieures, laissées à l'état de simple superposition par la notion de science ? Ici encore, c'est l'œuvre de la théologie et de la métaphysique qu'il s'agit de reprendre, c'est

dans cette œuvre que consiste proprement la philosophie, comme distincte de la science.

Pour atteindre au résultat cherché, c'est du tout qu'il faut partir, et non des parties. Et le tout, c'est l'homme. Un peu de philosophie détourne de l'anthropocentrisme, beaucoup de philosophie y ramène. Seulement l'homme qui doit devenir pour nous le centre des choses, ce n'est pas l'homme individuel, c'est l'homme considéré en tant qu'être social, c'est-à-dire encore l'Humanité. Toutes les sciences doivent être considérées comme faites par l'homme et pour l'homme ; elles doivent lui permettre de prévoir et de pourvoir, de s'assimiler les lois d'apparition des phénomènes autant que son intelligence le comporte, de manière à les diriger dans le sens du bien de l'individu et de la société.

Envisagées ainsi, les sciences acquièrent une homogénéité, une harmonie nouvelle. Elles sont homogènes, en tant qu'elles sont toutes des institutions humaines. De plus, et par là même, des relations précises de moyen à fin s'établissent entre elles. Dès les premiers degrés de la hiérarchie, l'homme discipline les sciences de manière à leur donner l'efficacité définie qu'il attend d'elles. Il se fait ses mathématiques, base de sa physique, base elle-même de sa biologie et de sa sociologie.

De là résulte la déduction définitive, l'établissement parfait de la notion positive de loi naturelle, cette notion étant garantie désormais, non seulement par sa conformité aux choses, mais par sa conformité aux besoins de la nature humaine.

De là résultent également d'importantes conséquences quant à la valeur de la science et à la relativité de notre connaissance. Jusqu'ici, nous savions seulement que nous ne pouvons connaître les phénomènes que dans leurs rapports avec d'autres phénomènes. C'est le premier sens du mot relativité. Or ce sens n'est que négatif. Il signifie simplement que nous ne pouvons connaître en elle-même et adéquatement la réalité que manifestent les phénomènes. Maintenant nous concevons les sciences comme relatives à nous-mêmes, à nos besoins, à notre constitution, laquelle, à travers notre évolution extérieure, demeure fixe et immuable. Et ainsi les sciences sont désormais relatives en un sens positif, qui assure la permanence de leur objet, de leur orientation, de leur organisation.

En résumé, la notion de sociologie nous fournit une systématisation que nous n'aurions pu obtenir par la simple notion de science. Les mathématiques, dans cette conception, ne sont plus que le degré inférieur de la connaissance humaine. Les mathématiciens sont, de tous les savants, ceux à qui Comte croit devoir

faire sentir le plus rudement la suprématie de la philosophie, parce que l'organisation des connaissances suivant les seules méthodes des mathématiques, qui sont la science la plus éloignée de la sociologie, serait le mode d'organisation le plus défectueux, ou plutôt serait l'anarchie et la désorganisation même.

Tel est, dans l'œuvre de la philosophie telle que la conçoit Comte, le rôle qui appartient à la sociologie.

Nous avons exposé, dans la précédente leçon, l'idée de la sociologie, et nous venons de montrer comment, du point de vue de cette science, s'organisent les connaissances humaines. Pour examiner ces deux doctrines, nous renverserons l'ordre, et commencerons par la seconde.

La systématisation sociologique consiste, nous venons de le voir, à faire de l'homme le centre de la philosophie, à considérer l'explication qu'on peut donner des sciences et du monde en se plaçant à ce point de vue, comme la plus parfaite à laquelle il nous soit donné d'atteindre. Cette entreprise est-elle absolument nouvelle ? Il ne le semble pas. Toutes les fois que la philosophie a eu en vue de se distinguer de la science, et de définir son œuvre propre, nous la voyons, tandis que la science cherche à expliquer les tous par leurs parties, le supérieur par l'inférieur, chercher ses principes dans les réalités concrètes comme telles, dans les formes, dans les fins, c'est-à-dire dans ce qui nous apparaît comme tout et comme supérieur.

On objectera peut-être que les métaphysiciens ont fait, en dernière analyse, graviter les choses autour de la raison individuelle, tandis que, chez Comte, le centre de nos connaissances est l'humanité considérée comme tout indivisible ? Mais n'exagère-t-on pas le caractère individuel des notions qui président aux grands systèmes historiques ? En fait, les métaphysiciens ont toujours fait effort pour s'affranchir des limites de l'individualité et se placer au point de vue de l'universel. Qu'est-ce que l'induction et la définition socratiques, sinon les moyens enseignés par Socrate pour dégager, des opinions individuelles, les notions valables pour tous les hommes ? Platon s'élève, avant tout, contre Protagoras, qui faisait, selon lui, de l'individu, la mesure de toutes choses. La raison de Descartes, de Spinoza, de Leibnitz, de Kant, veut être, expressément, la raison universelle.

Peu importe, dira-t-on, ce que ces philosophes ont prétendu faire. Leur méthode est toute subjective et introspective, tandis que Comte considère les phénomènes humains d'un point de vue purement extérieur et se sert d'une méthode tout objective ?

Mais ceci encore est fort exagéré. Tous les métaphysiciens ont fait appel aux données de l'observation objective, en même temps qu'à la réflexion et à l'analyse intérieure; leur méthode est objective et subjective à la fois? N'était-ce pas suivre une méthode objective et sociologique que de prendre pour point de départ, comme le fit si souvent la philosophie ancienne, les phénomènes du langage? Ce double point de départ des spéculations philosophiques est très visible chez Descartes, auteur des *Regulæ* et des *Méditations*. Il est pleinement aperçu par Kant, qui, ainsi qu'il le déclare expressément, va, dans les *Prolegomènes*, de la science comme fait, à ses conditions, pour faire la contre-épreuve dans la *Critique*, en descendant de la raison à ses opérations légitimes.

Alléguera-t-on alors que Comte ne s'occupe que des faits et de leurs relations conçues elles-mêmes comme des faits, tandis que les métaphysiciens cherchent, en outre, les causes génératrices des faits? L'examen de cette question nous conduit à examiner la doctrine comtienne qui a fait l'objet de notre précédente leçon, à savoir l'idée de la sociologie comme science. Est-il vrai que la sociologie comtienne se borne à poser des faits en rapport avec des faits et n'ait rien de commun avec la métaphysique?

La sociologie doit se constituer par l'observation, comme toutes les sciences, bien que ses procédés soient peut-être plus complexes. Mais l'observation de Comte, en sociologie, n'est plus strictement objective; on pourrait l'appeler *objectivo-subjective*; car elle porte, à la fois, sur les faits externes et sur les faits internes.

En ce double sens, quelle en est la nature?

Appliquée à la sociologie, l'observation objective, selon A. Comte, doit aller du tout aux parties. Ce qu'elle doit s'efforcer de saisir, ce sont, essentiellement, les ensembles. Mais les ensembles sont-ils des faits? Sont-ils donnés indépendamment d'une idée, d'un point de vue de l'esprit? Sont-ils ce que cherche le pur savant? Celui-ci, de plus en plus, cherche les faits élémentaires, les derniers produits de la division, pour refaire les tous en les assemblant.

L'observation subjective de Comte, à son tour, ne cherche-t-elle que des faits, des actualités données? Ce serait fausser son système que de le soutenir. Par l'observation subjective, Comte trouve en nous, entre autres choses, la tendance au perfectionnement, et il érige cette tendance en réalité. Mais c'est là dépasser l'expérience pure et simple. Une tendance n'est pas un fait. Ce qui est un fait, c'est le sentiment de cette tendance, la croyance à son existence et à sa valeur. Le passage de ce fait à la réalité de ce qu'il nous représente est une affirmation métaphysique.

En réalité, pour le philosophe soucieux de critiquer ses idées,

des données telles que celle-ci : l'humanité comme tout solidaire, la société comme réalité, le progrès, l'instinct, les qualités innées, constituent, non des faits, mais des problèmes. Ce sont des notions confuses, qu'il s'agit d'analyser, d'éclaircir, de critiquer : ce ne sont pas des principes que l'on puisse prendre immédiatement pour points de départ.

Quelle différence y a-t-il donc, en définitive, entre Comte et les métaphysiciens classiques?

Tandis que les métaphysiciens ont conscience d'être métaphysiciens et soumettent à la critique les notions dont ils font usage, Comte, admettant sans critique des notions analogues aux leurs, les considère comme représentant des faits scientifiques, et, à ce titre, les prend, sans examen, pour point de départ. Descartes, par exemple, trouve en lui-même l'idée de Dieu. C'est là un fait, pourrait-on dire. Mais Descartes ne conclut pas immédiatement à l'existence de Dieu. Il scrute l'idée qui s'offre à lui, il cherche si c'est une idée véritable ou un composé factice et contingent d'éléments plus simples. Ce n'est qu'à la suite de longues et laborieuses analyses qu'il passe de la constatation de l'idée à l'affirmation de la réalité de son objet. De même, il ne suffit pas à Kant de constater la loi morale comme fait, il cherche minutieusement et ce que vaut ce fait et quelle réalité il comporte.

Peut-être estimera-t-on que l'on peut maintenir dans leurs principes la philosophie et la méthode de Comte, et qu'il suffit d'y apporter quelques corrections ou compléments. — Mais entreprendre une pareille tâche, dans le sens de l'élimination complète des éléments métaphysiques que nous signalons, ne tendrait à rien moins qu'à renverser cette philosophie, puisque, selon Comte, la méthode du philosophe doit être l'inverse de celle du savant, et que la philosophie se superpose à la science, sans pouvoir, en aucune façon, en être tirée.

En réalité, l'observation à laquelle Comte fait appel pour établir les principes de la sociologie est un procédé mal défini qu'on pourrait appeler méthode *empirico-métaphysique*. Il se rapproche de la méthode des Écossais, qui, eux aussi, trouvent, par l'observation, des facultés, des tendances, des fins à poursuivre.

Il nous reste à examiner, dans ses éléments essentiels, le contenu de cette doctrine sociologique.

L'idée première, c'est celle de loi *dynamique*, à savoir d'une loi non de simple succession, mais de solidarité du présent à l'égard du passé. Sur quoi est fondé ce rapport de filiation, ce caractère dynamique de la loi ? Il repose sur la tendance au perfectionnement inhérente à la nature humaine. Or c'est là un principe d'explica-

tion métaphysique, et non scientifique, et ainsi la loi dynamique de Comte a un caractère métaphysique. Mais, ici encore, le principe n'est pas reconnu comme métaphysique, parce qu'il n'est pas analysé, critiqué : il est donné comme vérité de fait. On ne nous montre pas, au juste, quel est le sujet de la tendance au perfectionnement que l'on prend pour accordée. Est-ce le sujet individuel? est-ce le sujet social? Nous ne savons pas davantage quelle est la fin de cette tendance et ce que Comte entend par progrès. Cohérence, harmonie, organisation, systématisation, sont des mots qu'il jette un peu au hasard, sans analyse. Or ce sont là des concepts qui ont jailli du fond même de l'âme humaine, et que, par suite, nous ne pouvons interpréter au moyen de l'histoire, c'est-à-dire à l'aide de simples faits et de documents matériels. Pour discerner ce qu'ils signifient, il nous faut remonter jusqu'à l'homme, il faut les analyser avec notre conscience. Comment comprendre la parole, si l'on ne pense soi-même?

Ici encore, il convient de remarquer que la théorie de Comte ne serait pas complétée mais détruite, si l'on tentait d'éliminer le rôle qu'il fait jouer à l'âme humaine, pour ne maintenir que celui qu'il accorde aux conditions extérieures. L'homme, suivant lui, est irréductible aux choses. L'action des conditions extérieures sur lui est conditionnée par ses qualités innées.

En résumé, nous trouvons, chez Comte, une affirmation de la plus haute valeur : celle de l'humanité passée, présente et à venir, comme tout, comme famille, comme ensemble dont toutes les parties sont solidaires. Cette notion, très conforme à la raison humaine, a joué et jouera un rôle toujours plus important dans la morale et dans la sociologie. Mais, pour le philosophe, cette notion d'humanité demande à être critiquée et, par là même, approfondie et de mieux en mieux définie. Or cette critique et les questions qu'elle soulève ne peuvent être abordées que si l'on renonce à ne connaître que des faits scientifiquement observables, et si l'on fait appel à l'analyse métaphysique.

Cette analyse montrera, sans doute, qu'il n'est pas exact que l'homme soit, pour lui-même, un terme dernier ou un premier commencement. L'homme est un moyen terme, un milieu, comme disait Pascal, milieu entre rien et tout, ou encore entre tous les êtres et le tout, entre la nature et l'esprit.

Nous avons étudié, dans son rapport avec la métaphysique, la philosophie proprement dite d'Auguste Comte. Il nous reste à parler de la morale et de la religion. Ce sera l'objet de notre prochaine leçon.

P. F.

Le théâtre de Victor Hugo

Leçon de M. GUSTAVE ALLAIS,

Professeur à l'Université de Rennes.

« Amy Robsart ». — Les deux textes et le double dénouement.

Le drame d'*Amy Robsart*, comme tous les drames de Victor Hugo, a été remanié pour être mis à la scène, et a même subi par endroits d'assez importantes modifications. Je rappelle simplement, tout d'abord, qu'*Amy Robsart* est ce tout premier ouvrage dramatique que l'auteur, âgé de 20 ans à peine, fiancé à Adèle Foucher, sans position encore comme sans fortune, commença au mois de janvier 1822 (1), en collaboration avec Alexandre Soumet, puis acheva tout seul et laissa dormir plusieurs années dans ses cartons. C'est vers la fin de 1827, dans le temps même où il écrivait la fameuse *Préface de Cromwell*, que, cédant aux instances de son jeune beau-frère, Paul Foucher, il consentit à faire jouer sa pièce. Mais il la soumit d'abord à une sérieuse révision pour accomplir ce travail de « mise au point » que commandent les nécessités théâtrales. *Amy Robsart*, magnifiquement montée à l'Odéon, fut jouée le 13 février 1828 sous le nom de Paul Foucher ; la pièce tomba à plat parmi un vacarme effroyable de sifflets et de huées, et Victor Hugo la retira. Ce fut l'unique représentation d'*Amy Robsart*. Imité du *Kenilworth* de Walter Scott, ce drame a certainement des parties très faibles ; mais il contient aussi quelques belles scènes, qui méritent d'être signalées, sinon étudiées de près. J'y reviendrai.

Le point de vue qui m'occupe aujourd'hui, c'est l'étude du texte d'*Amy Robsart*. Nous avons ce texte en double : l'un, celui de 1822, le texte primitif, qu'a reproduit l'édition du *Victor Hugo illustré* ; l'autre, celui de 1828, que nous donne l'édition « ne varietur », et où nous trouvons nombre de retouches, modifications, coupures, que l'auteur avait faites à son texte primitif. La comparaison de ces deux textes est, on le conçoit, intéressante et instructive.

N'ayant pas à faire ici une édition critique d'*Amy Robsart*, je

(1) Comme le prouve ce passage d'une lettre de V. Hugo en date du 16 février 1822 : « Enfin au 1^{er} janvier, ... le même ami (Soumet) est venu me proposer de tirer une comédie de l'admirable roman de *Kenilworth* » (*Lettres à la Fiancée*). — C'est donc une erreur de dater de 1821 le premier manuscrit d'*Amy Robsart*.

ne me propose pas d'apporter une comparaison détaillée et complète des deux textes, ni de relever toutes les variantes que présente chaque scène. Je ne m'attacherai qu'à l'essentiel, aux variantes vraiment significatives et qui offrent un intérêt littéraire : telle modification rend une réplique plus nette ; telle autre met davantage en relief une situation, un personnage ; telles ou telles autres se rapportent à la marche même de l'action dramatique. Pour préciser, le I^{er} et le III^e acte présentent une foule de petites retouches de détail peu importantes et que je laisserai de côté. Celles du II^e et du IV^e acte sont plus considérables ; je relèverai les principales. Quant au V^e acte, Victor Hugo l'avait complètement remanié ; il avait refait en entier le dénouement ; nous aurons ainsi à comparer les deux dénouements d'*Amy Robsart*.

*
*
*

SECOND ACTE, scène VI, page 66 (édition « ne varietur », petite édition) (1). — L'apostrophe d'Elisabeth à l'épée est entièrement ajoutée. Cette apostrophe a beaucoup de fierté et d'éclat ; et, dans la « Note » préliminaire sur *Amy Robsart*, les éditeurs mentionnent ce passage comme l'un de ceux qui provoquent, en 1828, « les applaudissements de la jeunesse ».

Ibid., pages 66-67. Après ces mots d'Elisabeth : « Sir Richard Varney, levez-vous ! » Varney répond : « Oh ! Madame, que de grâces ! » Cette réplique remplace un couplet assez inutile de la reine ; tout le passage a été retouché.

Ibid., page 69. La fin de la scène est fort heureusement coupée après l'ordre d'Elisabeth qu'*Amy Robsart* « soit présentée (dit-elle) à notre cercle aujourd'hui même ». Dans le texte primitif, il y avait encore cinq répliques, qui ne faisaient que prolonger la situation fautive de Leicester et l'impression pénible du spectateur.

Mais une autre modification, bien autrement importante et heureuse, a été apportée ici au texte de 1822. La grande scène entre Leicester et Varney, qui ouvre maintenant le III^e acte, servait primitivement à fermer le second. Cela était d'une extraordinaire invraisemblance. En effet, on vient de souffrir de l'attitude si ambiguë de Leicester devant Varney et Elisabeth ; et, aussitôt après, il commettrait encore la faiblesse d'accepter que Varney fasse passer *Amy Robsart* pour sa femme à lui, Varney, et de lui donner pleins pouvoirs pour obtenir l'assentiment de la jeune femme. C'est inadmissible, cela paraît odieux.

(1) La petite édition d'*Amy Robsart* a été publiée en février 1902, au moment des fêtes du Centenaire.

Cette même scène est beaucoup moins choquante, lorsque le rideau se relève après l'entr'acte, et qu'on peut supposer qu'il s'est passé plusieurs heures depuis la clôture de l'acte précédent.

QUATRIÈME ACTE, scène III, page 112. — Suppression d'un *aparté* de Varney, qui était assez maladroit. En effet, à la fin de la scène 1, Varney s'en va avec Leicester qui vient de lui dire : « Venez, rejoignons la reine ». Il serait donc invraisemblable que Varney quittât le comte deux minutes plus tard pour aller espionner Amy Robsart.

Scène IV, page 116. Retouches au couplet final d'Elisabeth ; les soupçons de la reine apparaissent plus nettement : « Ah ! soupçon terrible !... Ah ! nous allons voir ! nous allons voir ! »

Scène V. Cette scène capitale, où l'action, fortement nouée et resserrée, entre en pleine crise, a été l'objet d'une revision sévère et a reçu de nombreuses retouches. Elles sont surtout importantes dans la seconde partie de la scène (pages 120-122), lorsque Amy vient de déclarer : « Oui, Madame, je suis la femme de Varney ! » et qu'après cette déclaration, l'intérêt dramatique ne fait que croître et s'élève peu à peu à son maximum d'intensité.

On connaît la situation ; les coups de l'infortune tombent en une succession implacable sur la pauvre Amy ; aucune douleur, aucune amertume ne lui est épargnée. Elle s'est dite la femme de Varney ; elle reconnaît ensuite avoir calomnié Leicester ; elle accepte de passer pour folle ; elle se laisse accuser de crime d'Etat par Elisabeth et mener en prison. Elle se sacrifie complètement. Mais la plus grande, la plus cruelle douleur pour elle, c'est de voir que le comte de Leicester, son véritable époux, ne fait rien pour la sauver. Quatre fois, il est vrai, il essaye de parler ; quatre fois Elisabeth l'interrompt impérieusement, et la phrase commencée se réduit à une simple exclamation douloureuse : aveu d'impuissance, où éclate toute la faiblesse morale du comte.

Cette situation très tendue, très forcée et très peu vraisemblable, est difficile à admettre. Amy est vraiment trop victime des circonstances et de la méchanceté des hommes. Et quant à Leicester, le noble et brillant favori d'Elisabeth, au lieu de défendre celle qu'il a épousée secrètement, il l'abandonne et semble ne plus la connaître.

Un personnage aussi faible, aussi annihilé, aussi lâche enfin, disons le mot, est antipathique ; c'est un rôle intolérable au théâtre. Je sais bien que, dans Walter Scott, Leicester a la même attitude et la même conduite que dans Victor Hugo ; mais, grâce à un art consommé, le romancier anglais a réussi à nous le faire paraître moins odieux ; comment s'y est-il pris ? Je l'exposerai

ailleurs (1). Victor Hugo s'est efforcé, en 1828, d'atténuer la mauvaise impression que produit l'attitude de Leicester; il ne lui a plus attribué, dans cette fin de scène, que de rares et brèves exclamations, et surtout il a bien fait de supprimer certaines expressions d'attendrissement : « Ah ! son dévouement me déchire !... Oh ! douleur ! ma bien-aimée Amy ! » qui étaient tout à fait déplacées, et soulignaient l'odieux du rôle de Leicester en y ajoutant même une pointe de ridicule.

Toute cette fin du IV^e acte, ainsi remaniée et améliorée, se termine par un couplet d'Elisabeth, qui a la conviction d'avoir décidé et ordonné selon la justice et le bien de l'Etat.

CINQUIÈME ACTE, scène III, page 133. — Leicester est venu retrouver Amy, il quittera pour elle sa situation à la cour. « Dudley, s'écrie-t-elle, tu renonces à tout ! » Puis elle reprenait : « Qui sait ? à un trône peut-être ? » (rappelons-nous que Leicester aimait la reine d'Angleterre (2) et qu'Elisabeth avait pensé, un moment, à l'épouser). Cette réplique maladroite et la réponse de Leicester ont été coupées.

Ibid., page 135. Addition d'une réplique d'Amy : « Merci ! et au premier son du cor, etc. ». L'auteur insiste avec raison sur la joie qu'elle se promet d'avance à entendre le cor de Leicester, puisque c'est en l'entendant résonner qu'elle se précipitera à sa perte. Le cor de Leicester a un rôle important dans ce cinquième acte. D'ailleurs, ne l'oublions pas, Victor Hugo, qui aimait à ne rien perdre, a utilisé dans d'autres pièces certaines idées de *Cromwell* ou d'*Amy Robsart* (3). C'est ainsi que le cor de Leicester est devenu ensuite le cor d'Hernani.

Scène v. Remaniement de tout le début de cette grande scène entre Alasco et Varney. Le dialogue primitif jusqu'à ces mots : « Si la destinée la frappait, cette femme, etc. », comprenait quatorze couplets ou répliques, qui se trouvent aujourd'hui réduits à six. Cette réduction est fort bien entendue; l'entretien, au lieu de se traîner en propos languissants et inutiles, court promptement à son but.

Je n'insiste pas sur quelques autres retouches dans cette même scène; je signale encore les coupures faites au monologue de Varney (scène VII), en regrettant « la brebis tombée dans la fosse au loup », qui caractérisait si bien la férocité du personnage, et j'arrive au dénouement.

(1) Ces leçons sur *Amy Robsart* ont été faites à la Faculté des Lettres de Rennes en mars et avril 1902.

(2) Voir la très gracieuse scène entre Leicester et Elisabeth (Acte I, scène 1).

(3) Comparer, par exemple, la clémence du Protecteur dans *Cromwell* et celle de Charles-Quint dans *Hernani*, de même, le rôle de Leicester dans *Amy Robsart* et celui de Fabiano Fabiani dans *Mar e Tudor*.

DÉNOUEMENT. — Le dénouement d'*Amy Robsart*, disais-je tout à l'heure, a été refait en entier par Victor Hugo. Mais ce qu'il faut bien avoir soin de faire ressortir, c'est qu'entre les deux versions de cette partie du drame, il y a autre chose que des différences de détail ; il ne s'agit plus seulement ici de coupures, de retouches, de remaniements du texte, nous avons affaire en réalité à deux conceptions dramatiques, morales et scéniques, tout à fait différentes.

1° *Dénouement primitif.* — Victor Hugo avait eu l'idée d'un dénouement à grand éclat et d'une scène à grand spectacle. Un incendie embrasait le château de Kenilworth, et Alasco et Varney, pris entre l'incendie et l'abîme des oubliettes, périssaient dans le feu, symbole du feu de l'enfer qui attend les criminels. Les indications scéniques portées sur le texte de 1822 permettent de se représenter l'effrayant tableau qu'eût offert ce dénouement.

Après les dernières paroles prononcées en monologue par Varney : « Richard Varney, ta fortune est faite ! » (scène VII), la « porte masquée » qui est à droite de la scène « s'ouvre avec violence » ; Alasco « se précipite sur le théâtre » en s'écriant : « Ah ! malheur ! malheur ! », tandis que, par la porte laissée ouverte, on aperçoit une « lueur rouge ». Cette lueur « devient de plus en plus ardente », et Alasco explique rapidement : « Mon alambic a fait explosion, ... le feu est au château ! » Epouvantés, Alasco et Varney cherchent à fuir et « courent à la porte de fer » ; mais aussitôt ils « reculent devant le gouffre » héant des oubliettes. « Là l'incendie, ici l'abîme » ; et ainsi pris entre deux fléaux inéluctables, voici les deux misérables l'un devant l'autre, face à face, comme deux fauves pris au piège : « Mourir ! il faut mourir ! » et, en présence de la mort, les deux coupables, absolument dénués de conscience, n'ont qu'une pensée, c'est de se reprocher mutuellement l'effroyable malheur qui leur arrive et de s'en rejeter la responsabilité l'un sur l'autre : « C'est ta faute, empoisonneur ! — C'est la tienne, assassin ! » Dans cette situation terrible, cette discussion à quelque chose de tragi-comique, qui achève de peindre la lâcheté et la basse inconscience de Varney et d'Alasco.

D'ailleurs, l'événement ne va pas tarder à les mettre d'accord. « Les flammes arrivent par la porte masquée, le toit se crevasse... une pluie de feu commence à tomber. » Le petit Flibbertigibbet, alerte et léger comme un sylphe, a encore le temps de venir se moquer d'eux et leur adresser deux mots de morale : « Ne vous reprochez rien l'un à l'autre ! C'est moi qui ai causé l'explosion de l'alambic. C'est moi qui vous châtie... Démon de cet ange (Amy), suivez-la dans ce gouffre..... ». Flibbertigibbet s'enfuit, et le toit s'écroule sur Varney et Alasco.

Voilà, n'est-il pas vrai, du mélodrame à grand fracas ; voilà un dénouement selon la formule du romantisme truculent et selon le goût du public de l'Ambigu. Eût-on pu aisément monter une scène aussi compliquée ? Je n'en sais trop rien. Il faut reconnaître que cette confrontation suprême de Varney et d'Alasco est assez heureuse ; le châtement final, avec la petite morale de Flibbertigibbet, satisfait la conscience du public ; mais c'est là, en somme, la fin banale de tous les mélodrames, et il y a de plus une grosse lacune : on regrette de ne pas revoir Leicester, lui qui, par son indigne faiblesse, est pour nous réellement l'auteur responsable de la mort d'Amy Robsart.

2^o *Dénouement actuel.* (Scène VIII, pages 145-147.) — C'est précisément cette lacune que l'auteur a comblée dans le second dénouement. Remarquons d'ailleurs qu'au point de vue de la logique dramatique comme au point de vue moral, le retour de Leicester est nécessaire. Car enfin, pourquoi Amy s'est-elle précipitée au dehors, c'est-à-dire vers la mort ? C'est parce qu'elle a entendu résonner le cor de Leicester. Le spectateur l'a entendue aussi, cette sonnerie de cor ; donc Leicester est tout près ; il est à la porte même du château ; on s'attend donc à le voir entrer en scène deux ou trois minutes plus tard. Qu'il paraisse, voilà ce qui est naturel et logique ; qu'il ne vienne pas, c'est illogique et invraisemblable.

L'entrée de Leicester est superbe ; il arrive en vengeur, en redresseur de torts ; il personnifie le châtement. Il tire son épée : « Je vais te punir ! » dit-il à Varney ; et, selon les indications du jeu de scène, il le « charge avec furie, le pousse jusqu'à la trappe » des oubliettes « et le frappe » ; « Varney tombe » dans le gouffre : « Justice est faite », dit froidement Hugh Robsart. Mais alors Leicester, qui se sent coupable, qui se sent responsable de la mort d'Amy, ne veut pas lui survivre ; il va pour s'élancer, lui aussi, dans les oubliettes ; mais Hugh Robsart et Flibbertigibbet l'en empêchent, et la dernière parole de Leicester est le cri de sa conscience troublée : « Je ne me pardonnerai jamais ! »

Cette scène, dans son ensemble, a de la force et de la noblesse. La première partie, jusqu'au châtement de Varney, est même d'un dessin ferme et sobre. Le mélodrame reprend ses droits à la fin de la scène ; mais on ne peut avoir la prétention d'exclure absolument le mélodrame d'un drame romantique. Cette fin a d'ailleurs le mérite d'être courte.

On le voit, ce second dénouement est bien meilleur que le premier ; il a moins de fracas ; il est plus simple, plus naturel, plus logique ; et, au point de vue moral, il est plus satisfaisant aussi.

Car, si nous souhaitons que Varney et Alasco soient châtiés, nous sommes plus encore désireux de connaître les sentiments et l'état moral de Leicester ; nous avons besoin de l'entendre exprimer ses remords ; nous voulons, nous aussi, qu'il ne se pardonne jamais.

*
*
*

Une question se pose en terminant : comment a été établi le texte de l'édition dite « définitive » ? Si l'on avait le manuscrit de 1828, rien ne serait plus simple. Mais, disent les éditeurs, « on ne possède que le manuscrit de la pièce de 1821 » (nous disons 1822). « *Le manuscrit de la pièce jouée n'a pu être retrouvé* ni chez l'auteur, ni au théâtre, ni dans les archives de la censure ». Comment donc s'y est-on pris ? « Mais il a été possible, moyennant des coupures et certains raccords, de reconstituer l'ensemble et les proportions scéniques du drame, à peu près tel qu'il a été représenté en 1828 sur le théâtre de l'Odéon ». (Note sur Amy Robsart.)

La comparaison des deux textes nous a montré que, s'il a été pratiqué des « coupures » et des « raccords », il a été fait aussi au texte de 1822 des modifications très importantes et une foule de retouches de détail. Pour les gros remaniements, comme ceux que nous avons signalés à la fin du II^e et du IV^e acte, à la scène v du V^e acte et au dénouement, M. Paul Meurice n'a pu les établir sans avoir des documents (1). Et quant aux petites retouches, elles sont très nombreuses ; lorsque MM. Paul et Victor Glachant donneront leur étude critique sur *Amy Robsart*, elles fourniront matière à une copieuse et intéressante collection. Mais alors le dernier mot devra être encore à M. Paul Meurice ; et nous lui demanderons, avec de respectueuses instances, de vouloir bien nous faire connaître quels sont les documents dont il s'est servi et dans quelle mesure le texte de l'édition « ne varietur » se rapproche de celui de 1828. En tout cas, l'aveu des éditeurs est précieux à retenir : nous n'avons qu'à peu près le texte du drame joué en 1828, et il est probable que nous n'aurons jamais — cela est à craindre — le texte authentique.

Gustave ALLAIS,
Professeur à l'Université de Rennes.

(1) C'est M. Paul Meurice qui a entre les mains le premier manuscrit d'*Amy Robsart*. — Voir Paul et Victor Glachant, *Essai critique sur le théâtre de V. Hugo*, octobre 1902, p. 23.

Le théâtre de Montfleury. — « La Femme juge et partie. »

Conférence, à l'Odéon, de M. N.-M. BERNARDIN,

Docteur ès lettres.

MESDAMES ET MESSIEURS,

C'était, en quelque sorte, un enfant de la balle que cet Antoine Jacob, dit Montfleury, dont une des meilleures farces, *La Femme juge et partie*, va tout à l'heure ressusciter devant vous : il était né, il avait grandi, il vivait dans les coulisses, étant fils, gendre et frère de comédiens.

Montfleury père, le gros Zacharie, vous le connaissez tous, pour l'avoir vu à la Porte Saint-Martin, au premier acte de *Cyrano de Bergerac*. C'était un des meilleurs acteurs de son temps, et il joua d'original, avec le plus grand succès, le *Cid* de Corneille et, trente ans après, l'*Oreste* de Racine. Aussi l'appelait-on la colonne de l'Hôtel de Bourgogne ; et ce nom, il le méritait doublement, étant aussi de force à soutenir matériellement, à lui seul, tout le théâtre ; car sa corpulence était si prodigieuse que, pour maintenir son ventre énorme et vagabond, il le devait garrotter de deux solides ceintures, placées à une assez grande distance l'une de l'autre. Son défaut était une diction emphatique et solennelle, dont Molière s'est moqué dans l'*Impromptu de Versailles*, et qui, exaspérant déjà contre lui *Cyrano*, avait été cause que le poète matabore avait interdit au comédien terrifié de paraître d'un mois sur la scène. Mais ce défaut n'empêchait point Montfleury de réussir dans la comédie comme dans la tragédie. Le gros homme s'escrimait même de poésie quelquefois, et il a sué sang et eau pour achever tout comme un autre sa tragédie, suivant la mode du temps.

Son fils, qui nous occupe, pour ne point faire de mésalliance, épousa la fille de Floridor, le meilleur comédien, avec son père, de l'Hôtel de Bourgogne, le véritable interprète de Racine, dont son jeu étudié et mesuré, naturel et vrai, savait rendre les plus fines intentions et les nuances les plus délicates, Floridor, le type

même du jeune premier, toujours jeune, même à soixante ans passés.

Enfin, la sœur de Montfleury, M^{lle} d'Ennebaut, était entrée au théâtre, où, comme son père, elle jouait, avec un égal succès, la tragédie et la comédie. Pour faire apprécier la souplesse de son jeune talent, il suffit de dresser la liste des rôles, si différents, que Racine lui a fait jouer d'original : la précieuse Cléophile d'*Alexandre*, la sincère Junie de *Britannicus*, la cruelle Roxane de *Bajazet*, l'envieuse Eriphile d'*Iphigénie*, la charmante Aricie de *Phèdre* et la malicieuse Isabelle des *Plaideurs*. C'était une petite personne blonde, un peu rouge de teint et très dodue, — on s'apercevait tout de suite qu'elle était la fille de Montfleury, — mais extrêmement jolie, fort avenante et plaisante à voir quand elle était travestie en cavalier. C'est pour faire valoir sa diction spirituelle et sa grâce hardie et pétulante que son frère a écrit *La Femme juge et partie*, représentée pour la première fois au théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, le 2 mars 1669.

Ce n'est point par cette comédie bouffonne que l'avocat Montfleury a débuté au théâtre ; mais c'est elle qui, par l'habile choix du sujet et par un heureux concours de circonstances, l'a mis en réputation.

Vous savez que nos écrivains dramatiques aiment ce qu'on appelle « l'actualité ». Qu'un événement « sensationnel » se produise, qui occupe l'attention de la foule émue ou réjouie, fiévreusement un dramaturge compose une pièce, que monte fiévreusement un directeur, pour bénéficier de l'engouement passager et de la curiosité éphémère du public. *Les Apaches de Paris*, par exemple, quel bon titre ! Quel excellent titre ! A lui tout seul, il suffirait pour assurer à un drame un certain nombre de représentations, jusqu'au jour où quelque autre personnage, brusquement célèbre pour une raison ou pour une autre, détournera l'attention générale de ces héros d'un moment, piètres héros en somme, puisqu'ils ont été assez maladroits, eux, pour se laisser prendre et incarcérer.

Ce goût de l'actualité, sans doute, la Presse moderne l'entretient. La Presse moderne, si admirablement renseignée toujours, car son imagination féconde lui permet d'inventer au besoin ce qu'elle ignore ; mais ce n'est point elle qui l'a donné aux auteurs dramatiques. Il est né tout naturellement du désir de toucher plus facilement et plus sûrement la foule par des faits et par des situations qui déjà l'intéressent, et nous le trouvons, dès les plus lointaines origines du théâtre, chez ses fondateurs mêmes : dans Athènes, en effet, le vieux poète Phrynicos, pour faire fondre en pleurs son auditoire, imagina de porter à la scène une défaite toute récente de

la politique athénienne, la prise de Milet par le roi Darius; et vous jugez de quelles acclamations les vainqueurs de Salamine ont, dans la patriotique tragédie d'Eschyle, les *Perses*, salué le récit de leur propre victoire.

Au xvii^e siècle, de même Thomas Corneille, ce cadet de Normandie, comme l'appelait Voltaire, par sa prompte adresse à plier aux lois du théâtre comique et à découper en cinq actes des événements contemporains, a su obtenir des succès retentissants et lucratifs. Ainsi, tandis même que l'on jugeait la Voisin, compromise dans l'affaire de la célèbre empoisonneuse, la marquise de Brinvilliers, et accusée d'avoir vendu ce qu'un aimable euphémisme appelait des « poudres de succession », ne s'était-il pas avisé de réunir dans une pièce, curieusement machinée, tous les trucs, fort plaisants parfois, dont l'habile devineresse s'était servie pour abuser la crédulité de ses innombrables clients? Et cette désopilante comédie faisait rire encore, pendant que, sur la place de Grève, les aides du bourreau dressaient le bûcher de la condamnée.

C'est d'un autre procès, tragique lui aussi, et qu'a récemment remis en lumière M. Ginisty (1), que Montfleury a tiré sa bouffonnerie dialoguée et rimée.

Un parfait gredin, Pierre Hennequin, marquis de Fresne (un nom prédestiné), avait séduit Marie-Elisabeth du Tillet, fille d'un président de la Chambre des Comptes. Mais, après le mariage, la flambée de sa passion s'était éteinte, et, dès lors, il n'est pas d'outrages qu'il n'ait prodigués, pas d'humiliations qu'il n'ait fait subir à la malheureuse femme. Comme elle était belle et qu'il manquait toujours d'argent, le misérable imagina de l'aller vendre en Turquie, tout comme certains trafiquants que traque enfin l'indignation tardive des gouvernements. Par deux fois sa victime lui échappe, par deux fois il la ressaisit; puisqu'il ne peut arriver à la vendre, du moins il se délivrera d'elle en la faisant enfermer dans un couvent; et, pour la convaincre d'adultère, il lui ordonne, en lui tenant le pistolet sur la tempe, de copier des lettres infâmes, dont il a lui-même rédigé les brouillons. Mais rassurez-vous, Mesdames, en vous (rappelant le dénouement du *Tartuffe* :

Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude.

Louis XIV intervient en personne : Marie-Madeleine, qui s'est défendue avec beaucoup d'habileté et qui a confondu son ignoble accusateur, Marie-Madeleine est tirée des Madelonnettes, son bourreau enfermé à la Bastille, — laquelle, vous le voyez, pouvait tout

(1) *La Marquise de Sade*, p. 137, *la Marquise de Fresne*, Fasquelle, éd.

de même avoir du bon, — et la séparation prononcée entre ces deux époux si mal assortis.

Voilà, Mesdames et Messieurs, la donnée sur laquelle a travaillé l'auteur de *La Femme juge et partie*. Seulement, comme fera Th. Corneille, dans *La Devineresse* duquel la Voisin deviendra M^{me} Jobin, Montfleury changera les noms des personnages, et il transportera son action à Faro, petit port du royaume d'Algarve sur la côte du golfe de Cadix. Pourquoi choisit-il de préférence la péninsule hispanique ? Parce qu'elle est à la mode depuis Scarron et Th. Corneille, parce qu'il connaît à fond lui-même la littérature espagnole, — ce qui explique pourquoi la reine Marie-Thérèse d'Autriche prenait plaisir à s'entretenir avec lui, — et que le goût bien connu du théâtre espagnol pour les intrigues romanesques va faciliter la construction d'un scénario plein d'in vraisemblances, et par suite, assez malaisé à bâtir.

Tout d'abord, en effet, laisser à Bernadille, — c'est le nom que porte le mari dans *La Femme juge et partie*, — laisser à Bernadille tous les vices de l'odieux marquis de Fresne, c'était rendre impossible le dénouement, qui devait être, dans une comédie, la réconciliation des deux époux. Bernadille ne songera donc plus à vendre sa femme, et se contentera de l'abandonner dans une île déserte. Le trait, direz-vous, est déjà bien noir, et il semblerait de ceux qui ne peuvent espérer de pardon. Mais attendez ; il y a une circonstance atténuante : Bernadille était jaloux, sincèrement jaloux, et la jalousie, hommage indirect, mais flatteur, rendu à leur beauté, est aux yeux des femmes une telle excuse que certaines, dit-on, ne détestent pas d'être battues, et traitent de pitié leurs amies laides, qui ne connaissent pas cette joie orgueilleuse. L'épouse de Bernadille, Julie, était sans doute de ces femmes-là. Comme, d'une part, sa réputation doit demeurer intacte, et que, d'autre part, plus les soupçons de Bernadille seront fondés, et plus son crime paraîtra excusable, il y aura une vraie coupable, et ce sera la suivante Béatrix, qui, pour se sauver elle-même, accuse sa maîtresse, et qui va se trouver ainsi mêlée à l'action bien plus étroitement que ne le sont, en général, les soubrettes du répertoire. Mais si, grâce aux précautions adroitement prises, Bernadille a pu cesser d'être odieux, il faut, devant être le personnage berné de la comédie, qu'il soit ridicule ; et ridicule il va vous apparaître, et largement ; car le bonhomme est vieux, grossier, brutal, emporté, sans esprit, avare, poltron, etc., — j'oublie certainement quelques-unes de ses qualités. Comment Julie peut-elle tenir à reprendre sa place auprès d'un tel époux ? Cela ne saurait s'expliquer, à vrai dire, que par le mystérieux pouvoir de

l'hymen, et par le mérite supérieur, extraordinaire, de cette dame. Peut-être le mérite, poussé à un tel point, paraîtra-t-il à quelques-uns d'entre vous invraisemblable ; ici, toutes les opinions sont libres.

Le caractère du mari et les faits de l'avant-scène étant ainsi modifiés, devant quel tribunal Julie va-t-elle trafner le vieil époux qui l'a voulu faire périr, et qu'elle retrouve au moment où il va devenir bigame, songeant, malgré son avarice, à faire, comme Harpagon, la folie d'épouser une jeune fille, peut-être dépensière ? Ce n'est pas chose facile que de mettre à la scène un tribunal : ou bien les juges sont de simples comparses, et alors ils sont encombrants et inutiles ; ou bien, s'ils amusent le public de leurs personnalités ridicules, ils détournent des protagonistes l'attention, que ceux-ci doivent retenir. Ah ! si Montfleury pouvait trouver un juge fantaisiste, comme celui des *Plaideurs*, un prévôt qui siège, dorme et condamne dans la rue ! Quelle simplification ! Eh ! mais, puisque nous sommes dans une comédie, ne pourrait-on pas, par quelque moyen de comédie, faire que ce prévôt fût Julie elle-même ? Certes, ce serait chose neuve et piquante de la voir au procès, selon le mot de Corneille dans *Théodore*, à la fois juge et partie. Il y a dans cette situation de quoi assurer le succès d'une pièce bouffonne. Et vite Montfleury fait endosser à Julie des habits d'homme, par un de ces travestissements si fréquents dans les anciens théâtres anglais, espagnol et français, où les rendait d'ailleurs tout naturels ce fait que les rôles de jeunes femmes étaient alors tenus par des jouvenceaux.

Et voyez tout de suite ce que va immédiatement gagner Montfleury à cet heureux déguisement. D'abord, Julie, sous des habits masculins et toujours accompagnée d'un confident barbu, sera moins facilement reconnue de Bernadille et de Béatrix, bien qu'à ne la point deviner et retrouver tous deux doivent encore mettre une complaisance, que je demande également ici pour l'auteur à votre bienveillance amusée. Ensuite, travestie en cavalier, Julie pourra s'amuser à faire la cour à la fiancée de son mari sous les yeux mêmes de Bernadille exaspéré, comme sous ceux de don Lope, un jeune amant de Constance, qui la voudra provoquer en duel ; en sorte que de ce travestissement va naître toute une série de scènes épisodiques, pleines d'équivoques, pour la plupart fort plaisantes, qui occuperont le théâtre en attendant le moment où l'action se nouera, un peu tardivement, au quatrième acte.

Comment va maintenant s'y prendre Montfleury pour installer dans la charge de prévôt l'imberbe et fringant Frédéric ? — C'est le nom qu'a pris Julie déguisée en blandin. — Ici nécessité l'ingé-

nieuse a suggéré au poète deux scènes si charmantes et de si fine comédie qu'il faut rendre grâces à l'heureuse invraisemblance sans laquelle nous ne les aurions pas.

Par qui apprenons-nous que la charge de prévôt n'a plus de titulaire ? Par Bernadille lui-même, qui songe aussitôt à la demander au duc de Médine, favori du roi. Il craint toujours que sa femme ne reparaisse, prête à l'accuser d'assassinat et de bigamie ; et, s'il était prévôt, il dormirait bien tranquille, à l'abri désormais des poursuites, puisque c'est à lui qu'il faudrait venir les demander contre lui-même. Et ses titres à obtenir cette bienheureuse charge, il les énumère avec une satisfaction bouffonne, qui est contre la magistrature du *xvii^e* siècle la plus cruelle des satires. Bernadille n'est-il pas instruit ? Il sait lire et signer son nom. Il a de l'argent ; et, en pareil cas, l'argent ne l'emporte-t-il pas toujours sur le mérite ? Qu'on le nomme, et l'on verra s'il ne sera pas un bon juge, s'il ne saura pas, tout comme un autre, faire durer très longtemps un procès lucratif et tourner la loi pour sauver ses amis ? Il est des prévôts inexorables et féroces, qui aiment à condamner, à sévir ; Bernadille est si bonne et si benoîte personne, qu'il n'aurait jamais le cœur de faire pendre un accusé intelligemment généreux. Il prie donc Frédéric, très lié avec le duc, qui l'a rencontré dans ses voyages à l'étranger, de solliciter pour lui la charge de prévôt. Et Frédéric promet avec empressement de le faire. C'est que l'idée de Bernadille lui en a inspiré aussitôt une autre, qui va assurer la vengeance et le triomphe de l'épouse outragée.

Voilà, en effet, qu'au troisième acte reparait Frédéric. Il a vu le duc, il a dit de Bernadille « tout le bien qu'on en peut dire » ; il a ensuite demandé la charge, et le duc la lui a, sur-le-champ, octroyée ; mais, — vous prévoyez la suite, — à condition que Frédéric l'exercerait lui-même ; et, tandis que le bonhomme dupé s'éloigne en grommelant, le nouveau prévôt donne, à son confident Octave, devenu son alguazil, l'ordre de l'arrêter et de le faire comparaître devant lui.

Voici enfin la situation pour laquelle la pièce a été écrite ; voici la grande scène, la scène à faire, celle où Julie va jouer avec son mari coupable comme le chat avec la souris :

Vous aviez une femme ?....

demande le prévôt, et voilà Bernadille tout troublé ; il essaye de se tirer d'affaire d'abord par des gasconnades, puis par des larmes de vieux crocodile ; mais le juge est si bien instruit de son crime qu'il lui en conte tous les détails, et il finit par le

menacer, avec la politesse la plus exquise, de lui faire donner immédiatement la question. La torture ! Epouvanté, — et son épouvante nous amuse d'autant plus qu'elle sera sa seule punition et que nous savons qu'il ne court aucun danger, — Bernadille tombe aux genoux de ce juge, qui est sa femme, et lui confesse tout son crime. Mais ce crime, le prévôt, comme juge, et Julie, comme femme de Bernadille, veulent en connaître la cause ; s'il peut faire valoir un motif légitime du terrible traitement infligé à Julie, Bernadille sera absous. Et le bonhomme multiplie les motifs, et au prévôt tous paraissent ce qu'ils sont, c'est-à-dire détestables. Il faut bien qu'enfin Bernadille arrive à l'avou qui coûte tant à son orgueil de mari : sa femme l'avait trompé ! Et voyez comme la scène évolue curieusement : sans même s'en douter, puisqu'il croit Julie morte, c'est l'accusé qui accuse le juge, et c'est autant pour défendre son propre honneur que pour convaincre son mari d'un crime inexcusable que Julie lui commande, s'il ne veut être pendu, de chercher sans retard et de produire des témoins.

Des témoins ! Bernadille n'en a qu'un, Béatrix, cette suivante, qui, pour se blanchir elle-même, a noirci sa maîtresse. Bernadille la fait venir, et aussitôt elle lui déclare qu'elle a menti, et que Julie était innocente. Vous voyez la situation, qui est d'une drôlerie irrésistible. L'innocence de sa femme, c'est pour Bernadille un arrêt de mort ; et voilà ce mari, naguère si jaloux, qui, désespéré, s'efforce par des larmes, par des promesses, par des menaces, d'obtenir de Béatrix qu'elle affirme par un faux témoignage que sa femme l'a « sganarellisé » ou « dandinisé », comme vous préférerez, les deux mots étant synonymes. Tant il est vrai que les choses changent à nos yeux selon le point où nous nous plaçons pour les regarder ! C'est la leçon qui se dégage de *La Femme juge et partie* ; et, si cette vérité n'est pas neuve, il faut convenir qu'elle est dans les deux derniers actes mise en action d'une manière fort scénique et assez agréable.

Le succès de cette pièce, bien bouffonne, en vérité, pour avoir été dédiée à un grave président à mortier du Parlement de Paris, fut prodigieux à l'hôtel de Bourgogne. Il alla, en 1669, jusqu'à balancer, — qui le croirait aujourd'hui ? — le succès du *Tartuffe*, ce chef-d'œuvre de Molière, qu'avait pourtant merveilleusement lancé la longue interdiction qu'il avait subie. Si cette vogue n'avait duré que plusieurs mois, elle pourrait suffisamment s'expliquer par l'actualité du sujet et par le jeu des artistes, sur la mesure desquels les rôles avaient été taillés par leur ami Montfleury : Poisson, Hauteroche, Brécourt, M^{lle} d'Ennebaut, de

Beauchâteau et Villiers ; mais *La Femme juge et partie* a survécu à ses interprètes et au souvenir de l'aventure qui l'avait inspirée. Elle s'est jouée durant tout le XVIII^e siècle, et, en 1821, pour la maintenir au répertoire, un bien honnête homme, le poète Leroy, auquel son parrain avait infligé le prénom trop distingué d'Onésime, s'est donné la peine de corriger, expurger, abrégé la pièce dans le goût fâcheux de la Restauration ; elle n'en est pas morte, et même, sous cette toilette ridicule, dont M. Ginisty vous épargnera la vue, elle a conservé quelques-unes de ses grâces, et s'est fait applaudir jusqu'en 1863. Que dis-je ? Il y a quelques années à peine, elle a paru, accompagnée d'une musique alerte et spirituelle, sur la scène de l'Opéra-Comique, et elle n'y a point déplu. Cette œuvre légère me paraît avoir en elle une telle vitalité qu'elle va, je crois, dans la tentative curieuse de cette reprise, vous plaire encore. Je vais vous donner les raisons de mon opinion, et nous verrons, après la représentation, si je me suis trompé.

Tout d'abord, malgré ses grossièretés brutales et ses gravelures choquantes, le théâtre tout entier de Montfleury doit avoir pour lui les femmes. C'est que Montfleury peut être regardé comme un précurseur du féminisme, et que, dans ses comédies, la femme est toujours supérieure à l'homme. Dans *L'Ecole des Jaloux*, qui est comme une sorte de première ébauche de *La Femme juge et partie*, la vertueuse Léonor, pour punir son mari, le jaloux Santillane, de ses soupçons outrageants et injustifiés, imaginait toute une comédie admirablement conçue et réglée : elle se fait enlever avec son époux par de faux corsaires ; le chef de ces corsaires feint de s'éprendre d'elle et lui jette le mouchoir ; en présence de son mari charmé, elle repousse avec indignation ses avances ; le corsaire alors la menace, si elle ne lui cède point, de pendre au grand mât Santillane ; et voilà notre jaloux qui tombe, épouvané, aux genoux de sa femme triomphante, et qui la supplie de ne pas être trop vertueuse. Dans *La Fille capitaine*, qui sera le chef-d'œuvre de Montfleury, que verrons-nous ? Trois honnêtes femmes liguées pour mystifier, humilier et punir de ses fredaines un vieux mari qui a violé les saintes lois de la fidélité conjugale. Et cette Julie de *La Femme juge et partie*, si elle est parfois étourdie et un peu audacieuse dans ses libres propos, n'est-elle pas au demeurant la meilleure créature du monde, elle qui se contente de tourmenter deux heures, avant de lui accorder un généreux pardon, le vilain mari qui l'a rendue durant trois ans si malheureuse ? Aussi comme l'accablaient au XVII^e siècle grandes dames et bourgeoises ! Cela

est constaté en termes formels par le gazetier poète Robinet; on l'appelle poète, parce qu'il écrivait en vers; mais ses vers, comme vous allez en juger, n'étaient pas plus poétiques que son nom :

. Le beau sexe,
 Qui si souvent le nôtre vexe,
 Voit, avec un plaisir bien doux,
 La femme dauber son époux;
 Car il n'en est guère, je pense,
 Qui ne voulût avoir la chance
 De pouvoir quelquefois ainsi
 Bourrer monsieur son homme aussi.
 Corbleu! Comme les bonnes bêtes
 Célébreraient de telles fêtes!

Eh ! bien, Mesdames et Messieurs, je crois que au ^{xx}e siècle comme au ^{xvii}e, les spectatrices de Montfleury lui vont être favorables; car, dans le procès engagé, chacune d'elles va se sentir encore juge et partie.

Quant au sexe, moins favorisé par le poète, auquel appartient l'affreux Bernadille, s'il a pris très longtemps un plaisir avéré aux comédies superficielles, sans thèse philosophique, sans observation pénétrante des mœurs, sans peinture poussée des caractères, qu'a composées Montfleury, c'est qu'il y retrouvait partout, dans l'agencement des scènes comme dans la conduite du dialogue, la main d'un homme de théâtre. A force de voir dans le travail si instructif des répétitions les œuvres dramatiques s'animer et prendre vie sur les planches, à force de se demander pourquoi telle scène demeurerait froide ou languissante, et pour quelle raison tel mot portait et non pas tel autre, Montfleury avait fini par acquérir une entente parfaite du théâtre, une sûreté de métier remarquable, une connaissance étonnante de toutes les ficelles de l'art dramatique, enfin le sentiment du genre de style qui passe la rampe. Il avait catalogué tous les effets, dont le nombre, comme celui des situations, n'est pas si grand qu'on le pense généralement, et il avait remarqué que les plus gros sont aussi les plus sûrs. Aussi n'a-t-il eu ni scrupule, ni fausse honte à les employer et à les répéter dans toutes ses pièces, qui sont ainsi d'une verve épaisse et grasse, mais réelle, et où les visages grimacent et les corps se déforment, mais d'une façon toujours comique. Et, comme il avait constaté également que, dans la comédie, le principal mérite du style, c'est le naturel, la franchise, la rondeur, il a su presque toujours sauver l'énormité de ses plaisanteries par sa gaieté naïve et par sa belle humeur. Qualités secondaires, à coup sûr, mais qualités qui assurent le succès auprès du public, parce

qu'elles contribuent tout particulièrement à lui donner dans le mouvement de la scène cette illusion de la vie, qu'il veut avoir au théâtre.

Comme c'est par ces qualités-là que *La Femme juge et partie* s'est maintenue si longtemps au répertoire, il fallait absolument, sous peine de trahir le poète, qu'elle vous fût rendue dans son texte primitif. C'est ce qui va être fait, et vous vaudra d'entendre quelques couplets vraiment remarquables. Seulement, la vertu bien connue de notre société moderne a exigé que fussent faites quelques coupures. Il y avait, hélas! au ^{xvii}^e siècle, beaucoup de maris trompés; l'ami des femmes, Montfleury, est obligé de le reconnaître lui-même, en dédiant à ces braves gens son *Ecole des Jaloux*: « Je suis assuré, leur dit-il, quant aux exemplaires, que si chacun de vous en achète un, le libraire sera riche à jamais, et que, si le quart de ce que vous êtes me fait des remerciements, j'ai des compliments à recevoir pour plus de six mois. » Pour désigner ces maris marris, nos pères employaient couramment un mot très court, un mot de deux petites syllabes; mais ce mot, comme dit Casimir Delavigne,

Vu que la chose est morte, est tombé hors d'usage.

On l'a donc dû supprimer de *La Femme juge et partie*, par crainte qu'il ne fût plus aujourd'hui compris.

Cette seule suppression faite dans sa comédie, je serais bien surpris si Montfleury ne vous apparaissait pas, avec sa facilité bouffonne et fringante, comme un fils cadet de ce burlesque Scarron, qui est certainement trop oublié, et comme le père probable de ce spirituel et fantaisiste Regnard, qui est peut-être un peu trop vanté.

Ce qui a nui surtout dans l'esprit de la critique à Montfleury, ce qui fait qu'on ne lui donne même pas, en général, au banquet des poètes comiques la place modeste à laquelle il aurait droit, au bas bout de la table, c'est qu'il a eu le malheur d'être le contemporain de Molière et l'imprudence de prétendre être son rival. Pour défendre son père tourné en ridicule dans l'*Impromptu de Versailles*, il a voulu écrire un *Impromptu de l'Hôtel de Condé*; *L'Ecole des Femmes* lui a inspiré une *Ecole des Filles*; comme pendant à la *Critique de l'Ecole des Femmes*, il a donné, en vers, un *Procès de la Femme juge et partie*; et dame! la comparaison est pour lui fâcheuse; elle a rendu plus sensibles ses défauts et fait dédaigner ses qualités, qui, pour être du second ordre, n'en sont pas moins réelles.

Mais, maintenant que j'ai rendu pleine justice à Montfleury,

maintenant que je vous ai dit tout ce qu'il était nécessaire que vous sachiez pour suivre avec plaisir le développement si facile d'ailleurs et si clair de sa *Femme juge et partie*, je voudrais appeler, à propos de lui, votre attention sur un point tout à fait curieux et passionnant de l'histoire littéraire.

Si Montfleury est en droit de se plaindre que la gloire éclatante de Molière ait éclipsé sa propre réputation, il doit, d'autre part, à Molière, beaucoup plus qu'à ses propres œuvres, l'immortalité qui est assurée à son nom; car il passera, ce nom, uni à celui de Molière, à la dernière postérité, comme sont accolés pour jamais les noms d'Homère et de Zolle.

Les deux Montfleury, le père et le fils, étaient animés contre Molière d'une jalousie féroce, jalousie de comédien et jalousie d'auteur comique. Le fils allait sottement, par le monde, lui, l'auteur des *Bêtes raisonnables* et du *Mari sans Femme*, traitant de « héros de farce » et de « bouffon du temps » l'auteur du *Misanthrope* et de *L'Avare* auquel vous allez voir qu'il a emprunté tant de situations et même de vers et il condamnait au nom de la morale le théâtre de Molière; dans le temps même qu'il écrivait un certain *Trigaudin*, dont l'immoralité est déjà digne de la Régence. Le père, lui, a fait mieux, ou pis. Il est allé dénoncer à Louis XIV Molière comme coupable d'un crime horrible, et de cette accusation, colportée par les Montfleury et par leur cabale, il vient de naître une hypothèse inattendue, étrange, effrayante, dont je saisis l'occasion de cette conférence pour vous instruire.

La femme de Molière, Armande Béjart, dont nous n'avons pas l'acte de baptême, — vous savez qu'il n'y avait pas alors d'actes de naissance, — était-elle la sœur, comme le porte son contrat de mariage, était-elle la fille, comme le soutenait Montfleury, de la comédienne Madeleine Béjart, avec laquelle Molière avait joué la comédie en province, avant de s'établir avec sa troupe à Paris? Au XVII^e siècle, presque tout le monde a vu dans Armande une fille de Madeleine, et, pour ma part, j'incline à cette opinion; seulement, pour moi (1), Armande ne saurait être que, sous un autre nom, la fille mise au monde par Madeleine Béjart en 1638, alors qu'elle ne connaissait pas encore Molière, âgé de seize ans. En 1661, la vieille Madeleine Béjart avait donc auprès d'elle, dans la troupe, une grande fille : afin de se rajeunir, elle la fit passer pour sa sœur, sans convaincre d'ailleurs presque personne. Quand Molière eut épousé Armande, Montfleury n'hésita point à dire

(1) Voir N.-M. Bernardin, *Hommes et Mœurs au XVII^e siècle*, p. 237, le *Mariage de Molière*, à la Société française d'imprimerie et de Librairie.

qu'il y avait eu d'abord une fausse déclaration, ce qui sans doute est vrai, et qu'ensuite, Madeleine ayant été pour Molière autre chose qu'une simple camarade, le poète avait épousé sa propre fille, ce qui très certainement est faux.

A cette époque, Mesdames et Messieurs, c'était le bûcher pour Molière, si le crime eût été prouvé. Il ne le fut pas naturellement, et même Louis XIV voulut tenir sur les fonts, avec Madame, le premier enfant né du mariage de Molière. Mais Beaumarchais nous a dit comme la calomnie fait sûrement son chemin dans le monde ; celle-là fut propagée par toutes les victimes du grand poète comique, petits marquis, grands médecins, dévots rancuniers et dévotes fielleuses. Leurs insinuations répétées finirent, sans doute, par avoir raison de la bienveillance royale elle-même ; car il semble bien que la faveur de Louis XIV se soit dans les derniers temps retirée de Molière. *Les Femmes savantes* et même *Le Malade imaginaire*, cette comédie-ballet écrite pour la cour, n'ont pas été représentés tout d'abord à la cour. Molière meurt, et, ne désarmant pas même devant un cercueil, le parti des Montfleury dit, en ricanant, qu'Armande Béjart est « orpheline de son mari et veuve de son père ».

Il y a deux ans, Mesdames et Messieurs, au lendemain d'une conférence que j'avais eu l'honneur de faire devant vous, je recevais de M. Loquin, que je n'ai pas l'avantage de connaître, un livre intitulé *Un Secret d'Etat sous Louis XIV, le Prisonnier masqué de la Bastille* (1). Qui de nous ne s'est pas intéressé, un quart d'heure au moins dans sa vie, à l'énigme historique du masque de fer ? Je me demandais donc, en ouvrant le livre : « L'auteur va-t-il, avec Loiseleur, soutenir que l'homme au masque de fer n'a jamais existé ? Reviendra-t-il à la vieille hypothèse d'un frère de Louis XIV, sur laquelle Victor Hugo avait voulu écrire un drame, *Les Jumeaux* ? Optera-t-il pour le surintendant Fouquet ? Pour le patriarche arménien Avedick ? pour l'empoisonneur de Marchiel ? pour le général de Bulonde ? pour le valet Eustache Dauger ? pour le duc de Montmouth ? pour le duc de Beaufort ? ou pour le comte italien Matthioli, vers lequel, en ce moment, semble pencher la critique ? »

Mesdames et Messieurs, pour M. Loquin, l'homme au masque de fer a certainement existé ; mais il démontre longuement qu'aucun de ceux qu'on a voulu retrouver sous ce masque n'était, n'a pu être le mystérieux prisonnier que Saint-Mars a traîné à sa suite de Pignerol à Exiles, d'Exiles aux îles Sainte-Marguerite, et

(1) Libraires associés, 13, rue de Buci.

des îles Sainte-Marguerite à la Bastille, où il est mort dans la troisième chambre sud de la Tour Bertaudière ; et, pour lui, l'homme au masque de fer, c'était, — vous allez recevoir un coup — c'était la victime des Montfleury, c'était Molière !

Tout d'abord, j'ai fait comme vous, j'ai souri ; et puis j'ai suivi avec curiosité la démonstration, et j'ai admiré l'ingéniosité avec laquelle M. Loquin a groupé ses présomptions.

Le masque, ce masque éternel, comment l'expliquer, si le roi n'avait pas les plus grandes raisons de craindre qu'on ne reconnût le prisonnier ? Or, quel visage était plus connu du public que celui du comédien Molière ? La peau du détenu était brune, comme celle de Molière ; tous deux étaient grands ; tous deux, coïncidence singulière, avaient le goût, la passion du linge fin ; quand l'homme au masque de fer mourut en 1703, il avait des cheveux blancs, et alors Molière aurait eu 81 ans. A quelle date le prisonnier masqué était-il entré dans la forteresse de Pignerol ? Vers le mois de mars 1673, établit le général lung. Or, « ce qui redouble l'étonnement, écrit Voltaire, c'est qu'en ce temps-là, il n'a disparu de l'Europe aucun personnage important ». Aucun ? Mais c'est le 17 février 1673 que Molière est mort, dit-on.

Et sur ce « dit-on » M. Loquin va appuyer une nouvelle argumentation. Comment serait mort le grand comédien ? Subitement, de la rupture d'une veine, dans son lit, à dix heures du soir ; mais de ceux qui ont parlé de sa mort aucun n'en fut témoin. L'inhumation eut lieu, le 20 février, dans le cimetière Saint-Joseph, paraît-il ; mais l'acte ne porte la signature d'aucun témoin, et les circonstances dans lesquelles s'est faite cette inhumation sont bien loin encore d'être tirées au clair. La conclusion de M. Loquin, vous la devinez.

Pour éviter le scandale d'un procès qu'il ne pouvait plus empêcher, pour épargner à Molière une condamnation infamante et un supplice horrible, si la calomnie lancée par Montfleury triomphait, Louis XIV l'a fait enlever et emprisonner. Par ordre du roi, la Molière, peut-être, à la fin, persuadée elle-même que ce qu'ils disaient tous était vrai, a préparé et joué la comédie de la mort et de l'enterrement ; par ordre du roi, toutes les lettres et tous les papiers du poète ont été saisis et détruits, ce qui explique que nous n'ayons d'un homme comme lui aucun autographe ; par ordre du roi, pendant les huit années qui suivent, les comédies de Molière ne sont plus jouées devant lui, à Versailles ; et c'est seulement en 1703, aussitôt après que le mystérieux prisonnier de la Bastille eut été enfoui avec son secret dans le cimetière Saint-Paul, que Louis XIV donna enfin à Grimarest l'autorisation de

publier la première *Vie de Molière*, et de raconter sa mort, l'officielle, c'est-à-dire la fausse.

A mesure que je lisais, Mesdames et Messieurs, cet effrayant chapitre VII, où s'accumulent des coïncidences si étonnantes, une émotion grandissait en moi, et, à la pensée des tourments sans nom qu'eût soufferts durant cette agonie de trente ans celui qui fut Molière, je finissais par m'écrier, en frissonnant, comme, paraît-il, un de nos plus illustres auteurs dramatiques : « Si pourtant c'était vrai ! »

Mais non, Mesdames et Messieurs ; secouons ce cauchemar ; cela ne peut pas être, cela n'est pas vrai. Malgré l'habileté singulière avec laquelle ont été rapprochés des dates inquiétantes et des faits troublants, à la réflexion des impossibilités apparaissent, qui sont décisives. Non ; notre grand Molière est bien mort chez lui, dans la soirée du 17 février 1673, soigné par deux religieuses étrangères, qu'il avait secourues. Si l'abominable calomnie des Montfleury a voilé de tristesse ses dernières années, elle n'a pas du moins enfanté le forfait d'Etat que suppose M. Loquin, et qui rendrait à jamais exécration le nom des Montfleury. Ils passeront simplement à la postérité comme ennemis acharnés du grand poète, et c'est déjà bien assez.

Ce n'est pas trop cependant pour vous permettre encore de prendre plaisir à *La Femme juge et partie* d'Antoine Montfleury et d'encourager par vos applaudissements quatre jeunes et aimables débutants, M^{lles} Aubry et Dortzal et MM. Louis-Marie et Cazalis, que vont conduire à la bataille et, je l'espère bien, à la victoire, ces trois grands favoris du public de l'Odéon, MM. Coste et Siblot et M^{lle} Kesly.

N.-M. BERNARDIN.

Bibliographie des auteurs de l'agrégation

AUTEURS LATINS

I. AUTEURS COMMUNS AUX AGRÉGATIONS DES LETTRES ET DE GRAMMAIRE

N. B. — *Il demeure bien entendu que j'indique les seules éditions ou ouvrages réellement utiles.*

Lucrèce, Livre III (Pour l'agrégation de grammaire, vv. 1-93 et 417-fin).

Editions dont on peut se servir :

- a) *En français* : BERGSON, *Extraits*, Paris, Delagrave (très bon).
- b) *En latin* : LAMBIN, 1564, Paris (souvent réimprimé).
LEMAIRE, 1838, 2 vol. (pour l'index).
- c) *En allemand* : HEINZE, 1897, Leipzig, Teubner (bonne).
LACHMANN⁴, 1882, Berlin, Reimer.
- d) *En anglais* : MUNRO⁴, 1886, t. II, Londres, Bell and sons (bonne).
- e) *En italien* : GIUSSANI, t. III, 1897, Turin, Loescher (de préférence).

Constitution du texte :

Ed. LACHMANN⁴, cf. *suprà*.

Ed. BRIEGER, 1899, Leipzig, Teubner (trop hardi).

Grammaire :

HOLTZE, *Syntaxis lucretianae lineamenta*, 1868, Leipzig, Holtze.
CARTAUT, *La flexion dans Lucrèce*, 1898, Bibliothèque de la Faculté des lettres de l'Université de Paris, V.

HIDEN, *De casuum syntaxi lucretiana*, 1896, Helsingfors, Simel.

Commentaire :

MARTHA, *Le Poème de Lucrèce*, Paris, Hachette.

RIBBECK, *Geschichte d. rom. Dichtung*, I, pp. 273-288, 1887, Stuttgart, Cotta (trad. Droz et Kontz, pp. 337-357, 1891, Paris, Leroux).

Tite-Live, Livre I (moins la préface).*Editions dont on peut se servir :*

- a) *En allemand* : MORITZ MÜLLER, 1888, Leipzig, Teubner.
WEISSENORN, revue par H. J. Müller,
1879, Berlin, Weidmann.
- b) *En anglais* : SEELEY (de préférence), 1881, Oxford, Clarendon
Press (de préférence).
PURSER, 1882, Londres, Simpkin.
- c) *En italien* : COCCIA, 1887, Turin, Loescher (moins bonne que
les éditions allemandes et anglaises).
BONINO, 1901, Milan-Palermo, R. Sandron (*ib.*).

Constitution du texte :

Ed. ZINGERLE, editio major, Pars I, 1888, Prague, Tempeky, et
Leipzig, Freytag.

FRIGELL, *Collatio codicum Livianorum atque editionum antiquis-*
simarum, 1878, Upsala, Akad. Buchhandlung (inconvenient :
renvoie aux pages de Madvig).

Grammaire :

RIEMANN, *Etude sur la langue et la grammaire de Tite-Live*, 1879,
Paris, thèse fr., ou, de préférence, la deuxième éd., 1885, Paris,
Thorin.

Style :

STACEY, *die Entwicklung des livian. Stiles*. Archiv. f. latein.
Lexikographie u. Grammatik X (1898), p. 17-82.

Langue :

ERNESTI, *Glossarium Livianum*, 1827, Lipsiae.

FÜGNER, *Lexicon Livianum*, I (a-bustum), 1897, Leipzig. Teub-
ner.

Commentaire historique :

SCHWEGLER, *Römische Geschichte*, I, Friburg en B. et Tübingen,
Mohr.

MOMMSEN *Römische Geschichte*, I (éd. qq.) Berlin, Weidmann,
(trad. Alexandre, I, 1863, Paris).

HENRI BORNECQUE,

Maître de conférences à la Faculté des Lettres
de l'Université de Lille.

(A suivre).

Sujets de compositions

CONCOURS DE 1902

AGRÉGATION DE PHILOSOPHIE.

Philosophie dogmatique.

1° Quelle idée pouvons-nous nous faire, aujourd'hui, de l'esprit et de ses rapports avec la matière ?

2° De l'association des idées et de la loi ou des lois qui la régissent.

Histoire de la philosophie.

Quelle différence y a-t-il entre l'idéalisme de Berkeley et celui de Kant ?

AGRÉGATION DES LETTRES.

Composition française.

Sainte-Beuve a dit : « Ce que je voudrais constituer, c'est l'histoire naturelle littéraire ». Et ailleurs : « De même qu'en botanique on classe les plantes par familles, on pourrait classer également les esprits ». Quelle est, selon vous, la valeur de cette méthode et jusqu'à quel point Sainte-Beuve lui-même l'a-t-il pratiquée ?

Composition latine.

Quo modo sibi videri potuit Sophocles in tragœdiis homines quales esse debeant induxisse ?

Grammaire, prosodie et métrique.

1. Étudier la langue, la syntaxe et le style des morceaux suivants :

1. DÉMOSTHÈNE, *Ambassade*, § 25 et suiv., depuis : « Τοῦ χάριν δὴ ταῦθ' ἐπέμνησα πρῶτα νῦν ὑμᾶς καὶ διεξήλθον τούτους τοὺς λόγους ; » — jusqu'à : « ... ὑπόσχεσιν ἐξαπατώμενοι ».

2. CICÉRON, *Philippiques*, 2, 46, 118-119 : *depuis* : « Respice, quæso, aliquando rem publicam, M. Antoni », — *jusqu'à* : « ... quanto verius nunc negabo seni ? »

II. Étudier le style et la versification du morceau suivant :

LA FONTAINE, *Fables*, X, 14, 10 et suiv. :

Depuis : « A l'heure de l'affût, soit lorsque la lumière... », — *jusqu'à* : « ... Plus gais qu'auparavant, revenir sous mes mains. »

III. Scander les vers suivants et faire, à ce propos, les remarques de métrique essentielles :

SOPHOCLE, *Électre*, v. 1326 et suiv. :

Depuis : « ὦ πλεῖστα μῦθοι καὶ φρενῶν τητῶμενοι... », — *jusqu'à* : « ...νῦν δ' ἐλλάττειν τῶνδε προὔθεμην ἐγώ. »

IV. Marquer la quantité des mots suivants, en les considérant isolément, et exposer méthodiquement les règles qui la déterminent :

TACITE, *Annales*, XV, 54 :

Etenim uxoris quoque consilium assumpserat, muliebre ac deterrius : quippe ultro metum intentabat, multosque adstitisse liberos ac servos qui eadem viderint ; nihil profuturum unius silentium ; at præmia penes unum fore, qui indicio prævenisset.

Version latine.

Hæc autem, ut ex Apennino fluminum, sic ex communi sapientiæ jugo sunt doctrinarum facta divortia, ut philosophi tamquam in superum mare defluerent Græcum quoddam et portuosum, oratores autem in inferum hoc Tuscum et barbarum scopulosum atque infestum laberentur, in quo etiam ipse Ulixes errasset. Quare, si hac eloquentia atque hoc oratore contenti sumus, qui sciat aut negare oportere quod arguare, aut, si id non possis, tum ostendere quod is fecerit qui insimuletur aut recte factum aut alterius culpa aut injuria aut ex lege aut non contra legem aut imprudentia aut necessario, aut non eo nomine usurpandum quo arguatur, aut non ita agi ut debuerit ac licuerit ; et, si satis esse putatis ea quæ isti scriptores artis docent discere, quæ multo tamen ornatiùs quam ab illis dicuntur et uberius explicavit Antonius — sed, si his contenti estis atque eis etiam quæ dici voluistis a me, ex ingenti quodam oratorem immensoque campo in exiguum sane gyrum compellitis. Sin veterem illum Periclem aut

hunc etiam, qui familiarior nobis propter scriptorum multitudinem est, Demosthenem sequi voltis et si illam præclaram et eximiam speciem oratoris perfecti et pulchritudinem adamastis, aut vobis hæc Carneadia aut illa Aristotelia vis comprehendenda est. Namque, ut ante dixi, veteres illi usque ad Socratem omnem omnium rerum, quæ ad mores hominum, quæ ad vitam, quæ ad virtutem, quæ ad rem publicam pertinebant, cognitionem et scientiam cum dicendi ratione jungebant; postea dissociati, ut exposui, a Socrate et deinceps a Socraticis item omnibus philosophi eloquentiam despexerunt, oratores sapientiam, neque quicquam ex alterius parte tetigerunt, nisi quod illi ab his aut ab illis hi mutuarentur, ex quo promiscue haurirent, si manere in pristina communione voluissent. Sed ut pontifices veteres propter sacrificiorum multitudinem tres viros epulones esse voluerunt, cum essent ipsi a Numa, ut etiam illud ludorum epulare sacrificium facerent, instituti, sic Socratici a se causarum actores et a communi philosophiæ nomine separaverunt, cum veteres dicendi et intelligendi mirificam societatem esse voluissent.

(CICÉRON, *de Orat.*, III, § 69-74.)

Thème grec.

La nouveauté doit seulement pousser les hommes à examiner avec soin les choses nouvelles ; ils ne les doivent pas mépriser, puisqu'ils ne les connaissent pas, ni croire aussi témérairement qu'elles renferment ce qu'ils souhaitent et ce qu'ils espèrent. Mais voici ce qui arrive assez souvent. Les hommes, après avoir examiné les opinions anciennes et communes, n'y ont point reconnu la lumière de la vérité. Après avoir goûté les biens ordinaires, ils n'y ont point trouvé le plaisir solide qui doit accompagner la possession du bien. Leurs désirs et leurs empressements ne se sont donc point apaisés par les opinions et les biens ordinaires. Si donc on leur parle de quelque chose de nouveau et d'extraordinaire, l'idée de la nouveauté leur fait d'abord espérer que c'est justement ce qu'ils cherchent ; et, parce qu'on se flatte ordinairement et qu'on croit volontiers que les choses sont comme on souhaite qu'elles soient, leurs espérances se fortifient à proportion que leurs désirs s'augmentent, et enfin elles se changent insensiblement en des assurances imaginaires. Ils attachent ensuite si fortement l'idée de la nouveauté avec l'idée de la vérité que l'une ne se représente jamais sans l'autre ; et ce qui est plus nouveau leur paraît toujours plus vrai et meilleur que ce qui est plus ordinaire et plus commun ; bien différents en cela de quel-

ques-uns, qui, ayant joint l'idée de la nouveauté avec celle de la fausseté, s'imaginent que toutes les opinions nouvelles sont fausses et qu'elles renferment quelque chose de dangereux. On peut donc dire que cette disposition ordinaire de l'esprit et du cœur des hommes, à l'égard de tout ce qui porte le caractère de la nouveauté, est une des causes les plus générales de leurs erreurs, car elle ne les conduit presque jamais à la vérité.

(MALEBRANCHE, *Recherche de la Vérité*, l. IV, ch. IV, § 1.)

AGRÉGATION D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE.

Histoire ancienne.

Les arts en Grèce au temps de Périclès.

Histoire du Moyen Age.

Mahomet.

Histoire moderne.

Les institutions du Consulat et le Concordat.

Géographie.

Le Rhône, étude de fleuve.

AGRÉGATION DE GRAMMAIRE.

Composition française.

Faut-il voir un retour de l'écrivain sur lui-même et l'expression d'un regret personnel dans ce mot connu de La Bruyère : « Un homme né chrétien et Français se trouve contraint dans la satire ; les grands sujets lui sont défendus : il les entame quelquefois et se détourne ensuite sur de petites choses, qu'il relève par la beauté de son génie et de son style ? »

Discuter la question avec des raisons et des exemples empruntés de préférence au chapitre des *Caractères* inscrit au programme. — Déterminer l'esprit et la portée de la critique des mœurs, des usages et des institutions telle que La Bruyère l'a conçue et pratiquée.

Grammaire, prosodie et métrique françaises.

I. Étudier la formation des mots soulignés dans les vers suivants :

Devers Espagne *gist* en un *pui* agut ;
A l'une main si at son *piz* batut.

II. Corneille a écrit :

Soutiendrez-vous un faix sous *qui* Rome succombe ?
(POMPÉE, I, 1.)

Que savez-vous de cet emploi de *qui* au XVII^e siècle ?

III. Corneille a écrit :

Et l'Égypte troublée
Avant qu'être en défense en serait accablée.
(POMPÉE, I, 1.)

Cette construction était-elle très usitée ? Quelles étaient les autres façons de construire *avant* avec l'infinitif au XVII^e siècle ?

IV. Étudier ce passage de Robert Garnier en faisant sur les mots soulignés les remarques qu'on jugera nécessaires :

Tous les cuisants malheurs qui sur nos *chefs* *devalent*,
Et *devalerent* onc, mes *encombres* n'egalent :
Je suis le malheur mesme, et ne puis *las* ! ne puis
Souffrir plus que je souffre en mon ame d'*ennuis*,
Mais mon plus *grief* tourment est ma vie obstinée,
Que les *desastres* n'ont ny les ans terminée.
Je *vy* pour mon martyre : hélas ! ciel endurci,
Quand seras-tu lassé de me *gesner* ici ?
Ne m'auras-tu fait naistre en ce monde immortelle,
A fin que ma douleur m'e tenaille éternelle ?
O cruelle *influence* ! ô *mechef* ! ô destin !
Quand veux-tu m'infecter de ton dernier venin ?

V. Robert Garnier écrit :

A un tel desloyal....

Avait-on, avant l'époque des *Juives*, songé à éviter l'hiatus ?
Par qui a-t-il été absolument interdit ?

Grammaire, prosodie et métrique grecques et latines.

I. Faire brièvement, sur les mots soulignés, les remarques étymologiques, morphologiques et syntactiques que comporterait, dans une classe, l'explication des vers suivants :

Ὡς ἄρ' αὐδᾶσαντος ἀπὸ προκῆεν ῥίψαις Ἰάσων εἴμα θεῶ πύσινος
εἴχετ' ἔργου · πῦρ δὲ νιν οὐκ ἔδλει παμφαρμάκου ξείνας ἐφετμαῖς.
Σπασσάμενος δ' ἄροτρον, βοείους ὀήσας ἀνάγκας
ἐντασιν αὐχένας, ἐμβάλλων τ' ἐριπλεύρω φυῖ
κέντρον αἰάνες βιατὰς ἐξεπόνασ' ἐπιτακτὸν ἀνὴρ
μέτρον.

(PINDARE, *Pythique* IV, vers 233-238.)

II. Expliquer brièvement les principaux faits de syntaxe que présente le passage suivant :

Ὁ ἄνδρες βουλευταί, εἰ μὲν τις ὑμῶν νομίζει πλεόνας τοῦ καιροῦ ἀποθνή-
σκειν, ἐννοησάτω ὅτι ὅπου πολιτεῖαι μεθίστανται πανταχοῦ ταῦτα γίνεται·
πλείστοις δ' ἀνάγκη ἐνθάδε πολεμίους εἶναι τοῖς εἰς ὀλιγαρχίαν μεθιστάσι διὰ
τε τὸ πολυανθρωποτάτην τῶν Ἑλληνίδων τὴν πόλιν εἶναι καὶ διὰ τὸ πλείστον
χρόνον ἐν ἐλευθερίᾳ τὸν δῆμον τεθρόφται. Ἡμεῖς δὲ γνόντες μὲν τοῖς οἷοις
ἡμῖν τε καὶ ὑμῖν χαλεπὴν πολιτείαν εἶναι δημοκρατίαν, γνόντες δὲ ὅτι Λακε-
δαιμονίοις τοῖς περισσώσσιν ἡμᾶς ὁ μὲν δῆμος οὐποτ' ἂν φίλος γένοιτο, οἱ δὲ
βέλτιστοι ἀεὶ ἂν πιστοὶ διατελοῖεν, διὰ ταῦτα σὺν τῇ Λακεδαιμονίων γνώμῃ
τῆνδε τὴν πολιτείαν καθίσταμεν.

(XENOPHON, *Hellén.*, II, III, 24-25, Discours de Critias.)

III. Étudier la syntaxe et le style du passage suivant :

Atque interim Nero, recordatus Volussi Proculi indicio Epicha-
rim altineri, ratusque muliebre corpus impar dolori, tormentis
dilacerari jubet. At illam non verbera, non ignes, non ira eo
acrius torquentium, ne a femina spernerentur, pervicere quin
objecta denegaret. Sic primus quæstionis dies contemptus.
Postero, cum ad eosdem cruciatus retraheretur gestamine sellæ
(nam dissolutis membris insidere nequibat), vinco fasciæ, quam
pectori detraxerat, in modum laquei ad arcum sellæ restricto,
indidit cervicem, et corporis pondere connisa tenuem jam spiri-
tum expressit, clariore exemplo libertina mulier, in tanta neces-
sitate alienos ac prope ignotos protegendo, cum ingenui et viri et
equites Romani senatoresque, intacti tormentis, carissima suo-
rum quisque pignorum proderent.

(TACITE, *Annales*, xv, 57.)

IV. Étudier la langue et le style du morceau suivant ; scander les vers et rendre compte des principales particularités de prosodie et de métrique qu'ils présentent.

HEGEO. Injicite actutum manicas huic mastigiæ !
TYNDARUS. Quid hoc est negoti ? Quid ego deliqui ? — HE. Rogas,
sator sartorque scelerum et messor maxime ?
TY. Non occatorem dicere audebas prius ?
nam semper occant prius, quam sarriunt, rustici.
HE. At ut confidenter mihi contra adstitit !
TY. Decet innocentem servom atque innoxium
confidentem esse suum apud herum potissimum.
HE. Adstringite istū, sultis, vehementer manus !
TY. Tuus sum : tuas quidem vel præcidi jube.

(PLAUTE, *Captifs*, acte III, sc. v, vers 1-10.)

Version latine.

Conseil tenu par Persée, roi de Macédoine, sur la paix ou la guerre avec Rome.

Perseus, postquam legati ab Roma regressi præciderant spem pacis, consilium habuit. Ibi aliquamdiu diversis sententiis certatum est. Erant quibus vel stipendium pendendum, si injungeretur, vel agri parte cedendum, si multarent, quidquid denique aliud pacis causa patiendum esset, non recusandum videretur, nec committendum, ut in aleam tanti casus se regnumque daret. Si possessio haud ambigua regni maneret, multa diem tempusque adferre posse, quibus non amissa modo recipere, sed timendus ultro iis esse quos nunc timeret posset. Ceterum multo major pars ferocioris sententiæ erat. Quidquid cessisset, cum eo simul regno protinus cedendum esse adfirmabant. Neque enim Romanos pecunia aut agro egere, sed hoc scire, cum omnia humana, tum maxima quæque et regna et imperia sub casibus multis esse ; Carthaginiensium opes fregisse sese, et cervicibus eorum præpotentem finitimum regem imposuisse ; Antiochum progeniemque ejus ultra juga Tauri emotum : unum esse Macedoniæ regnum, et regione propinquum, et quod, sicubi populo Romano sua fortuna labet, antiquos animos regibus suis videatur posse facere. Dum integræ res sint, statuere apud animum suum Persea debere, utrum singula concedendo nudatus ad extremum opidus extorrisque regno Samothraciam aliamve quam insulam petere ab Romanis, ubi privatus superstes regno suo in contemptu atque inopia consenescat, malit, an armatus vindex fortunæ dignitatisque suæ, aut, ut viro forti dignum sit, patiatur quodcumque casus belli tulerit, aut victor liberet orbem terrarum ab imperio Romano. Non esse admirabilius Romanos Græcia pelli quam Hannibalem Italia pulsum esse. Neque hercule videre, qui conveniat fratri, adfectanti per injuriam regnum, summa vi restitisse, alienigenis bene parto eo cedere. Postremo ita bello et pace quæri, ut inter omnes conveniat nec turpius quicquam esse quam sine certamine cessisse regno, nec præclarius quicquam quam pro dignitate ac majestate omnem fortunam expertum esse. Pellæ, in vetere regia Macedonum, hoc consilium erat. « Geramus ergo, inquit, diis bene juvantibus, quando ita videtur, bellum. »

Thème latin.

Je ne vois pas, Monsieur, que vous ayez aucun sujet de vous plaindre de moi, surtout à l'égard de la question que vous entamez sur la tragédie et sur la comédie ; car, puisqu'il faut vous

dire le vrai, autant que je puis me ressouvenir de votre dernière lettre, vous prenez le change, et vous y confondez la comédienne avec la comédie que, dans mes raisonnements, j'ai, comme vous savez, exactement séparées. Du reste, vous y avancez une maxime qui n'est pas, ce me semble, soutenable ; c'est à savoir qu'une chose qui peut produire quelquefois de mauvais effets dans des esprits vicieux, quoique non vicieuse d'elle-même, doit être absolument défendue, quoiqu'elle puisse d'ailleurs servir au délassement et à l'instruction des hommes. Si cela est, il ne sera plus permis de peindre dans les églises des vierges Maries, ni des Suzannes, ni des Madeleines agréables de visage, puisqu'il peut fort bien arriver que leur aspect excite la concupiscence d'un esprit corrompu. La vertu convertit tout en bien, et le vice tout en mal. Il n'est pas concevable de combien de mauvaises choses la comédie a guéri les hommes capables d'être guéris ; car j'avoue qu'il y en a que tout rend malades. Enfin je vous soutiens que le poème dramatique est une poésie indifférente de soi-même, et qui n'est mauvaise que par le mauvais usage qu'on en fait. Je soutiens que l'amour, exprimé chastement dans cette poésie, non seulement n'inspire point l'amour, mais peut beaucoup contribuer à guérir de l'amour les esprits bien faits, pourvu qu'on n'y répande point d'images ni de sentiments voluptueux ; que s'il y a quelqu'un qui ne laisse pas, malgré cette précaution, de s'y corrompre, la faute vient de lui et non pas de la comédie.

Thème grec.

C'est le sentiment d'un sage païen, que celui que l'on avertit de quelque défaut ne doit pas faire de même sur-le-champ à l'égard de celui dont il reçoit un avertissement, et qu'il doit attendre un autre temps à lui rendre cet office. Mais il faut étendre cet avis beaucoup plus loin ; car non seulement il ne faut pas reprendre sur-le-champ ceux qui nous reprennent, mais il faut même éviter de les reprendre lorsqu'il y aurait lieu de soupçonner que quelque dépit secret nous aurait ouvert les yeux sur leurs défauts et nous aurait appliqués à les remarquer. On doit supposer qu'ils sont en peine de l'effet des avis qu'ils ont donnés, et qu'ils s'apercevront des moindres signes que nous donnerons de les trouver mauvais : qu'ils rapporteront à cette cause tout ce qu'ils remarqueront en nous de froideur et de chagrin pour eux, ce qui leur rendrait nos avis inutiles et leur donnerait lieu de faire de nous un jugement téméraire. Et c'est ce qui nous oblige d'être en garde de ce côté-là, et de leur témoigner même plus d'ouverture et de confiance que nous n'aurions fait en un autre temps.

Sujets de devoirs

UNIVERSITÉ D'AIX.

LICENCE ÈS LETTRES

Composition française.

1° L'évolution de la poésie épique dans Alfred de Vigny et Victor Hugo.

2° Pourquoi, suivant l'expression de Jean-Jacques Rousseau, « les imitations du théâtre nous arrachent-elles plus de pleurs que ne le ferait la présence même des objets imités » ?

3° Essayer de préciser l'influence de Chateaubriand sur la poésie romantique.

Dissertation latine.

1° De persona Palæstrionis in fabula Plauti *Miles Gloriosus* inscripta.

2° Quid de Tullio oratore in *Dialogo de Oratoribus* expresso ab Apro judicio sentiendum sit ?

3° Conferetur Æneæ clypei in octavo *Æneidos* libro descriptio eum animarum in sexti libri fine lustratione. Num ars eadem in utroque loco idemque rerum pingendarum modus a Vergilio adhibitus est ?

Le gérant : E. FROMANTIN.

pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de *quarante-huit* pages de texte, composées avec des caractères aussi serres que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours, *sérieusement rédigés*, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs, dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège ; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours ; toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la *Revue des Cours et Conférences* est *indispensable* : indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Universités et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets et de plans de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relations intellectuelles avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la *Revue des Cours et Conférences*, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la *Revue des Cours et Conférences* donnera les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous continuerons et achèverons la publication des cours professés au *Collège de France* et à la *Sorbonne* par MM. Gaston Boissier, Emile Faguet, Emile Boutroux, Alfred Croiset, Jules Martha, Gustave Larroumet, etc., etc. (ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs), en attendant la réouverture des cours de la nouvelle année scolaire. De plus, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, des comptes rendus des soutenances de thèses.

AUX LECTEURS

Nous prions nos anciens abonnés de vouloir bien nous faire connaître le plus tôt possible leurs intentions pour l'année qui commence (1902-1903).

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIE

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 5 fr.

Licence et certificat d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie adressée à la Rédaction doit être accompagnée d'un mandat-poste et de la bande du dernier numéro paru, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université, dont quelques-uns même sont membres des jurys d'examen. Les sujets peuvent être pris ailleurs que dans la *Revue*, mais doivent, en ce cas, être joints in extenso à la copie.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

15, rue de Cluny, PARIS

VIENT DE PARAÎTRE

Le
Libéralisme

PAR

ÉMILE FAGUET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

La République a ses origines dans les conceptions les plus hautes de la conscience et elle ne peut pas démentir ses origines. Tolérante, respectueuse de toutes les croyances, amie de la libre discussion et de la libre pensée, passionnée pour la justice et la liberté, gardienne infailible de la loi et de l'ordre public, elle est le gouvernement du pays par tous et pour tous.

ÉMILE LOUBET.

12 octobre 1902.

Un volume in-18 jésus, broché. 3 50

Année Scolaire 1902-1903

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

DIRECTEUR : N. FILOZ

SOMMAIRE

Pages

- | | | |
|-----|--|--|
| 97 | LA CIVILISATION DE L'ÂGE HOMÉRIQUE. — <i>Hector et Andromaque</i> | Alfred Croiset,
<i>Membre de l'Institut.</i> |
| 106 | ANDRÉ CHÉNIER. — <i>Ses idées générales</i> | Émile Faguet,
<i>de l'Académie française.</i> |
| 120 | L'HISTOIRE À ROME. — <i>Les premiers annalistes. — Fabius Pictor</i> | Jules Martha,
<i>Professeur à l'Université de Paris.</i> |
| 128 | LE HASARD ET LE DESTIN..... | Emmanuel Joyau,
<i>Professeur à l'Université de Clermont-Ferrand.</i> |
| 140 | BIBLIOGRAPHIE DES AUTEURS DE L'AGRÉGATION
(suite)..... | Henri Bornecque,
<i>Maître de conférences à l'Université de Lille.</i> |
| 144 | SUJETS DE DEVOIRS..... | Université de Paris. |

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
(ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C^{ie})

15, RUE DE CLUNY, 15

1902

Tous les droits de reproduction sont réservés.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}
15, rue de Cluny, PARIS

ONZIÈME ANNÉE

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

ABONNEMENT, UN AN	{	France.	20 fr.
		payables 10 francs comptant et le surplus par 5 francs les 15 février et 15 mai 1903.	
		Etranger.	23 fr.

LE NUMÉRO : 60 centimes

EN VENTE :

Les Troisième, Quatrième, Cinquième,
Sixième, Septième, Huitième, Neuvième et Dixième Années
DE LA REVUE

Chaque année. 20 fr.

Il reste quelques exemplaires de la première et de la seconde année,
que nous tenons à la disposition de nos clients au prix de 30 francs
chaque année.

Après dix années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très estimée *Revue des Cours et Conférences* : estimée, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est unique en son genre ; il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons, chaque année, à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, lettres, philosophie, histoire, littérature étrangère, histoire du théâtre, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons pas à passer même la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la *Revue des Cours et Conférences* est à bon marché : il suffira,

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

La civilisation de l'âge homérique.

Cours de M. ALFRED CROISSET,

Professeur à l'Université de Paris.

Hector et Andromaque.

Dans les exemples que nous avons précédemment étudiés pour déterminer le caractère de la femme et de l'épouse homérique, à propos d'Hélène et de Ménélas, d'Alcinoos et Arété, nous avons pu remarquer la variété que le poète met dans ces portraits de femme qui semblent, au premier abord, si unis et si simples. Nous avons indiqué, au début, les traits qui s'appliquent indifféremment à chacune des héroïnes : la dignité de l'épouse et l'intelligence fine sur laquelle cette dignité est en partie fondée, la noblesse avec la délicatesse des sentiments. Mais ces différents types de femmes sont pourtant diversifiés dans le détail et délicatement nuancés. Ce qui domine chez Hélène, c'est la dignité de la reine ; malgré cette simplicité de mœurs qui la fait paraître devant Télémaque avec sa quenouille et les instruments de son labeur domestique, nous reconnaissons dans l'épouse de Ménélas la grande dame, qui fait avec noblesse et aisance les honneurs de son palais à un hôte illustre. — Arété, c'est la bonne ménagère, qui pourvoit à tout, qui s'occupe des détails matériels, qui prend soin du bien-être de son hôte, et gouverne sa maison avec économie ; mais, avec cet esprit pratique, elle a aussi le bon sens droit qui lui

fait apaiser les querelles parmi le peuple et qui lui permet, à l'occasion, d'aider le roi de ses conseils.

De même, dans les autres couples que nous étudierons, nous trouverons toujours un fond commun de dignité et de grâce, de bon sens et de finesse, et des sentiments d'affection fondés sur une estime réciproque; mais, dans chaque groupe, nous découvrirons aussi des traits particuliers, qui donnent à la femme son caractère original.

Ce qu'il nous importe de signaler avant tout, c'est la place considérable que tiennent les femmes dans l'épopée homérique. Les deux exemples que nous avons donnés, et qui sont les moins développés, suffiraient déjà à le montrer; mais ceux que nous allons examiner maintenant confirmeront encore ce fait, qui pourrait étonner un lecteur ne connaissant les Grecs que par la seule littérature de l'époque attique. En effet, de toutes les œuvres littéraires de la période historique, il n'est guère que la tragédie qui mette en scène des personnages féminins. C'est que ces héroïnes tragiques, Antigone, Electre, etc., etc., étaient justement des types consacrés par la tradition, empruntés aux vieilles légendes homériques ou épiques et représentant une époque et une civilisation disparues. Mais, dans la littérature qui se rapporte au quatrième ou au cinquième siècle, le rôle de la femme est extrêmement restreint. Est-ce à dire que la condition de la femme ait été amoindrie, rabaissée? — On l'a souvent affirmé, et il y a dans cette assertion une part de vérité. Sans doute, à l'âge homérique, quand la forme constitutive de la société est la famille patriarcale, quand la cité existe à peine, le rôle des chefs de la famille, et de la femme en particulier, doit être prépondérant; la maîtresse de maison est la reine, comme le maître est le roi. Mais il ne faudrait pas abuser de ce genre d'explication et prétendre restreindre, outre mesure, le rôle de la femme dans la famille démocratique de la société athénienne: il y est encore plus considérable que ne le montre la littérature, et certains exemples historiques en sont la preuve. La femme grecque de l'époque attique avait toujours ses qualités d'intelligence et de finesse, d'énergie et d'autorité; elle jouait, dans la vie de tous les jours, un rôle bien plus important qu'on pourrait le croire au premier abord, rôle qui n'est pas sensiblement inférieur à celui qu'on lui attribuait dans les anciens poèmes héroïques ou dans les poèmes tragiques qui en sont le reflet. — Ce changement considérable, qui apparaît dans les œuvres littéraires postérieures, doit surtout, semble-t-il, être attribué à un changement dans la vie politique, où la femme ne jouait aucun rôle. La littérature devenait politique par l'histoire, par la philosophie, dans le lyrisme même qui prenait pour sujets

les grands événements de l'histoire de la cité, et par là même, devenait de plus en plus masculine.

L'amointrissement du rôle de la femme dans la littérature doit donc avoir sa cause intime dans une modification profonde des circonstances de la vie sociale, plutôt que dans une transformation du caractère de la femme ou de son rôle dans la famille.

Nous nous expliquerons désormais, en présence des exemples que nous allons citer, comment il se peut qu'Homère nous donne de la femme grecque une tout autre idée que ses successeurs dans le cours de la littérature grecque; et, en nous rendant compte de l'état d'esprit qui a inspiré ceux-ci, nous pourrons garder toute notre admiration, sans craindre qu'elle puisse être contredite par des exemples postérieurs, pour ces merveilleux types de beauté morale qu'Homère nous présente dans ses héroïnes.

Une des plus belles figures qui s'offrent d'abord à nous est celle d'Andromaque. Nous ne nous attacherons pas à montrer en elle les qualités que nous avons déjà signalées comme étant communes à toutes les femmes homériques; nous verrons surtout en quoi la femme d'Hector se distingue des autres héroïnes, et en particulier de Pénélope, que nous étudierons ensuite.

Andromaque nous apparaît dans deux admirables passages de l'*Iliade*, où elle représente l'amour conjugal dans ce qu'il a de plus fort et de plus pur; c'est, chez elle, un sentiment d'autant plus profond qu'elle est malheureuse, et qui paraît beaucoup plus intense et plus vivant que chez Arété, la reine heureuse, qui vit tranquille auprès de son mari dans ce royaume privilégié des Phéaciens, ou même que chez Hélène, qui coule des jours faciles à Sparte auprès de Ménélas. L'amour conjugal chez Andromaque occupe toute l'âme, au point qu'on y découvre à peine un autre sentiment. Seul, l'amour maternel y trouve encore place, et c'est surtout cet aspect du caractère d'Andromaque que les poètes tragiques s'attacheront à développer. Sans doute, dans l'*Iliade* aussi, Andromaque est la mère d'Ashtanax, mais elle est avant tout la femme d'Hector; le second sentiment est si intimement lié au précédent qu'il peut difficilement s'en séparer et ne passe jamais au premier plan; il ne fait, pour ainsi dire, qu'alimenter le premier et que l'enrichir en lui donnant un surcroît de beauté. Tout entière dominée par ce sentiment tyrannique de l'amour conjugal, Andromaque n'en reste pas moins une héroïne très simple, en même temps qu'une femme très délicate et très fine; nous aurons une preuve touchante de ce dernier trait à la fin de son discours à Hector, dans un passage que la critique alexandrine semble avoir, à tort, rejeté comme interpolé.

Le premier des deux passages de l'*Iliade* que nous étudierons est le plus fameux, celui où Hector fait ses adieux à Andromaque. Le héros troyen va combattre pour la dernière fois ; au moment de quitter la ville de Troie pour n'y plus rentrer, il rencontre près de la porte Andromaque et son enfant, Astyanax, porté par la nourrice. Le poète, avant de faire parler ses personnages, décrit leur attitude, et celle qu'il prête à Andromaque est très touchante dans sa simplicité :

Ἦτοι ὁ μὲν μείδησεν ἰδὼν ἐς παῖδα σιωπῇ ·
 Ἀνδρομάχῃ δὲ οἱ ἄγχι παρίστατο δακρυχέουσα,
 ἐν τ' ἄρα οἱ φῶ χειρὶ, ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν.

« Lui sourit et regarda son fils en silence ; quant à Andromaque, elle se tenait près de lui, versant des larmes ; puis elle lui prit la main, et lui parla, en le nommant, ainsi... » (*Iliade*, chant vi, vers 404 et sq.). Le discours d'Andromaque est digne de toute notre admiration. Les anciens, et Quintilien en particulier, allaient jusqu'à considérer ces discours homériques comme des modèles de l'art oratoire ; ce n'est pas ainsi que nous aimons à les admirer. L'art qui consiste à ordonner les idées en donnant à chacune la place qui convient à son importance et au but qu'on se propose, ne naît pas spontanément, et il ne se développe véritablement que dans les écoles des rhéteurs ; on ne le trouve pas, et l'on songe à peine à le chercher, dans Homère ; on accepte volontiers les digressions du poète, ses irrégularités, ses longueurs, les caprices et les flâneries, pour ainsi dire, d'une imagination jeune et ardente. Mais ces discours ont surtout une qualité essentielle, si heureuse qu'elle a pu faire illusion à des rhéteurs enthousiastes : c'est le sens dramatique des situations, c'est ce don de trouver toujours le mot, le cri, qui résume tout un ensemble de sentiments en notant l'impression dominante, l'art de porter l'émotion à son comble en même temps qu'on la fait naître, dès l'entrée en scène des personnages. Andromaque, dans la suite de son discours, reviendra plusieurs fois avec naïveté et abandon, dans des effusions touchantes, sur son premier sentiment ; mais le poète, avec une sorte de génie de la découverte oratoire, a trouvé du premier coup le cri du cœur, le mot qui tout à la fois résume la situation, traduit l'émotion dominante et prépare l'argument décisif : « Malheureux, ta fierté va te perdre ! Tu n'as pas pitié de ton enfant, qui ne parle pas encore, et de moi, malheureuse, qui serai bientôt veuve de toi, car les Achéens t'auront bientôt tué ! »

Δαίμονιε, φθίσει σε τὸ σὸν μένος · οὐδ' ἐλεείρεις
 παῖδά τε νηπιέχον καὶ ἔμ' ἄμμορον, ἧ τάχα χήρη

σεῦ ἔσομαι· τάχα γάρ σε κατακτανέουσιν Ἀχαιοί,
πάντες ἐφορμηθέντες· ἐμοὶ δὲ κε κέρδιον εἶη
σεῦ ἀφαιμαρτούσῃ χθόνα δύμεναι.

(*Iliade*, vi, vers 406 et sq.)

« Les Achéens t'auront bientôt tué, s'élançant en foule contre toi ; et mieux vaudrait pour moi être sous la terre quand je t'aurai perdu. » — Plainte déchirante de cette épouse et de cette mère désespérée, qui veut combattre d'abord la fierté par la pitié. Aussi la plainte se continue-t-elle :

ἔσται θαλπωρῇ, ἐπεὶ ἂν σύ γε πότμον ἐπίσπης,
ἀλλ' ἄχε'· οὐδέ μοι ἔστι πατήρ καὶ πότνια μήτηρ.

« Car il n'y aura plus pour moi aucune douceur, quand tu auras subi ta destinée, mais rien que des douleurs ; — et je n'ai plus mon père et je n'ai plus ma mère vénérable.... » — Et elle insiste sur ce deuil dont elle souffre encore, elle rappelle à Hector ce cruel souvenir de ses parents tombés sous le fer de l'impitoyable Achille, de son palais détruit, de toutes ses affections perdues. Et, quand elle croit qu'Hector va s'attendrir, elle lui adresse un suprême appel :

Ἔκτορ, ἀτὰρ σύ μοι ἔστι πατήρ καὶ πότνια μήτηρ
ἡδὲ κασίγνητος, σὺ δὲ μοι θαλερὸς παρακοίτης.

« Hector ! mais tu es pour moi à la fois mon père et ma mère vénérable, et mon frère, et tu es aussi mon époux florissant. » — Il n'est pas possible d'exprimer un sentiment plus fort avec plus de simplicité. Mais Andromaque va se faire ingénieuse pour défendre son époux contre lui-même ; et c'est ici que se placent les vers qui ont paru suspects aux critiques alexandrins :

Ἀλλ' ἄγε νῦν ἐλέαιρε, καὶ αὐτοῦ μίμν' ἐπὶ πύργῳ,
μὴ παῖδ' ὀρφανικὸν θήης χήρην τε γυναῖκα·
λαὸν δὲ στῆσον παρ' ἔρινον, ἔνθα μέλισσα
ἀμβρατός ἐστι πόλις, καὶ ἐπιδρομον ἔπλετο τεῖχος.

« Mais plutôt reste ici, près des remparts, pour ne pas faire ton fils orphelin et ta femme veuve. Place des soldats auprès de ce figuier sauvage, où l'accès de la ville est facile et où l'on peut franchir le mur... » — Aristarque a noté ce passage, pensant sans doute qu'il ne sied pas à Andromaque de donner des conseils de stratégie. Pourtant l'intention d'Homère semble manifeste ; c'est

un subterfuge, une ruse touchante qu'a imaginée Andromaque ; son argument est des plus habiles et des plus naïfs tout à la fois. Elle ne se résigne pas à son désespoir, et après avoir essayé de la pitié, elle cherche des motifs de persuasion encore plus puissants. Or, elle connaît son Hector : le meilleur moyen de le détourner de sa funeste résolution n'est-il pas de lui montrer que son devoir est ailleurs, de lui représenter que son honneur peut se satisfaire autrement, qu'il doit s'employer d'une façon plus utile à sa patrie, qu'il peut rendre un grand service à la cité sans aller se sacrifier pour elle en affrontant une mort stérile, que sa place est là, à l'intérieur des murs, où il pourra arrêter les ennemis sans être tué par eux ? C'est un argument dont l'invention est parfaitement conforme au caractère général des femmes homériques, et appropriée aux sentiments particuliers d'Andromaque, qui, après avoir épuisé tous les moyens pour émouvoir son mari, cherche toutes les raisons capables de le convaincre. Ces vers, loin d'être étrangers à la situation, semblent au contraire compléter heureusement le caractère d'Andromaque dans le sens que nous avons déjà indiqué, en montrant chez elle, à côté d'une sensibilité ardente et d'un amour profond, de la finesse, une prudence avisée, une affection ingénieuse, qui répondent tout à fait à la nature de l'esprit grec et au caractère de la femme homérique. — Andromaque a pu parler ainsi, parce qu'elle est femme et parce qu'elle est grecque ; elle a dû parler ainsi, parce qu'elle est la femme d'Hector.

A cet appel désespéré d'Andromaque qui croit avoir trouvé enfin un motif d'espérer, quelle sera la réponse d'Hector ? Cette réponse contient, comme la supplication d'Andromaque, l'expression la plus profonde de l'amour conjugal, mais dans une âme virile, chez un homme, qui a conscience de son rôle et de sa responsabilité, et dont les sentiments sont contenus par le devoir. C'est, en effet, le devoir qui va inspirer le héros, ou, du moins, cette forme primitive du devoir qu'Homère appelle l'honneur, la gloire, la considération. Il y a, dans Hector, une lutte émouvante entre sa conscience de guerrier, d'homme fort, et son amour, ses sentiments d'époux ; ou plutôt la lutte n'existe pas : le devoir a déjà triomphé. Mais, ce qui n'est pas moins dramatique, c'est qu'on sent dans la réponse d'Hector, avec la volonté d'obéir à l'honneur, la souffrance, le déchirement, qui accompagne sa résolution et qui dénote une profondeur de sentiment égale à celle que nous avons constatée chez Andromaque :

Ἦ καὶ ἐμοὶ τὰς πάντα μέλει, γόνα· ἀλλὰ μάλ' αἰνῶς
αἰδέομαι Τρῶας καὶ Τρωάδης ἐλκεσιπέπλους,

αἶ κε κακὸς ὥς νόσφιν ἄλυσκάζω πολέμοιο.
 Οὐδέ με θυμὸς ἄνωγεν, ἔπει μάθον ἔμμεναι ἐσθλὸς
 αἰεὶ καὶ πρῶτοισι μετὰ Τρώεσσι μάχεσθαι,
 ἀρνύμενος πατρός τε μέγα κλέος ἧδ' ἑμὸν αὐτοῦ.
 Εὖ γὰρ ἐγὼ τόδε οἶδα κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμόν·
 ἔσσεται ἥμαρ, ὅτ' ἂν ποτ' ὀλώλῃ Ἴλιος ἱρῇ,
 καὶ Πρίαμος καὶ λαὸς ἐυμμελίῳ Πριάμοιο.
 Ἄλλ' οὐ μοι Τρώων τόσσον μέλει ἄλγος ὀπίσσω,
 οὔτ' αὐτῆς Ἑκάβης, οὔτε Πριάμοιο ἀνακτος,
 οὔτε κασιγνήτων, οἳ κεν πολέας τε καὶ ἐσθλοὶ
 ἐν κονίῃσι πέσοιεν ὑπ' ἀνδράσι θυσμενέεσσιν,
 ὅσσον σεῖ', ὅτε κέν τις Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων
 παρρυέεσσαν ἄγῃται, ἐλεύθερον ἥμαρ ἀπούρας.

« Moi aussi, ô femme, tous ces soucis me tourmentent ; mais je redoute profondément l'opinion des Troyens et des Troyennes aux longs voiles, si, pareil à un lâche, j'évitais la lutte. Je dois songer à défendre ma gloire et celle de mon père. Je sais bien qu'un jour viendra où périront et Ilios et Priam et le peuple de Priam à la forte lance ; mais, en vérité, je n'aurais pas autant de douleur au sujet de tous les Troyens ensemble, pas même au sujet d'Hécube ma mère et du roi Priam ni au sujet de mes frères, qui, nombreux et braves, tombèrent dans la poussière sous le fer des hommes cruels, que je n'en ai au sujet de toi, ô femme, toi qu'un jour les Achéens à la tunique d'airain entraîneront toute pleurante, en te ravissant le jour de la liberté. »

Le sentiment d'Hector est analogue à celui d'Andromaque : le héros, lui aussi, souffre pour tous ceux vers qui va sa pensée ; mais, quand il a, par l'énumération de tous les malheurs possibles, imaginé la plus grande douleur qu'il puisse avoir, il reporte d'un mot toute sa compassion et toutes ses affections sur Andromaque seule, qui mérite encore plus de pleurs que tous les autres ensemble. Ce sentiment est extrêmement simple dans sa grandeur, et rien d'étranger ne s'y mêle qui puisse l'altérer dans sa force et dans sa pureté. Aussi le héros s'y abandonne-t-il et, dans des vers admirables de mélancolie, pleure-t-il cet amour malheureux en se représentant la misère prochaine d'Andromaque captive, quand elle aura tout perdu, et sa ville, et sa maison, et son esprit, et sa dignité avec sa liberté.

Καὶ κεν ἐν Ἀργεὶ ἐοῦσα, πρὸς ἄλλης ἱστὸν ὑφαίνοισ,
 καὶ κεν ὕδωρ φορέοις Μεσσηϊδὸς ἦ Ὑπερείης,
 πόλλ' ἀπαζομένη, κρατερῇ δ' ἐπικεῖσται ἀνέγκη·
 καὶ ποτὲ τις εἴπησιν, ἰδὼν κατὰ δάκρυ χέουσαν·
 Ἕκτορος ἦδε γυνή, ὃς ἀριστεύεσκε μάχεσθαι

Τρώων ἱπποδάμων, ὅτε Ἴλιον ἀμφεμάχοντο.
 Ὡς ποτέ τις ἔρξει· σοὶ δ' αὖ νέον ἔσσεταί· ἄλγος
 χήτει τοιοῦδ' ἀνδρὸς, ἀμύνειν δοῦλιον ἦμαρ.
 Ἀλλὰ με τεθνηῶτα χυτὴ κατὰ γαῖα καλύπτει,
 πρὶν γ' ἔτι σῆς τε βοῆς σοῦ θ' ἐλκρημοῖο πυθέσθαι.

« Je souffre en pensant que tu seras peut-être un jour dans Argos, tissant la toile pour obéir aux ordres d'une maîtresse, et que tu porteras de l'eau de la fontaine Messéis ou Hypérie, soumise aux mauvais traitements, et qu'une lourde destinée pèsera sur toi. Et quelqu'un dira peut-être, en te voyant pleurer : celle-ci est la femme d'Hector qui était le premier au combat parmi les Troyens dompteurs de chevaux, quand ils guerroyaient autour des murs d'Ilion. C'est ainsi qu'on parlera un jour, et une nouvelle douleur naîtra dans ton âme par la perte de cet homme qui pouvait écarter de toi le jour de la servitude. Mais puisse la terre me cacher profondément sous son amas, avant qu'il me soit imposé d'entendre tes cris et de te voir entraînée par les Achéens ! »

Ici se termine, si l'on veut, la scène d'amour conjugal ; celle qui suit contient le tableau délicieux où paraît le petit Astyanax. Mais, là encore, l'amour paternel et l'amour maternel s'ajoutent au sentiment fondamental, l'amour conjugal, plutôt qu'ils ne s'y substituent, et ils le fortifient, loin de le faire oublier.

Hector, en terminant son discours, avait tendu les bras au petit Astyanax, et l'enfant avait eu peur de la grande aigrette qui se balançait sur le casque de son père. Alors Hector dépose son casque et prend l'enfant pour l'embrasser ; il dit adieu au petit Astyanax, en lui souhaitant plus de bonheur qu'il n'en a eu lui-même :

Ὡς εἰπὼν ἀλόχοιο φίλης ἐν χερσὶν ἔθηκεν
 παῖδ' ἑόν· ἥ δ' ἄρα μιν κηῶδ' ὀξέτο κόλπῳ,
 δακρυόεν γελάσασα· πόσις δ' ἐλέησε νοήσας,
 χειρὶ τέ μιν κατέρεξεν ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν.
 Δαίμονίη, μή μοί τι λίην ἀκχίζῃς θυμῷ·
 οὐ γάρ τις μ' ὑπὲρ αἴσαν ἀντήρ Ἄϊδι προΐαψει.

« Puis, ayant ainsi parlé, il replaça l'enfant dans les bras de son épouse bien-aimée, et elle le reçut dans son sein parfumé, souriant au milieu de ses larmes, et son mari fut pris de pitié, et il la caressa de la main, en lui adressant ces paroles : « O femme, ne pleure pas toujours en ton cœur sur mon sort, car personne ne meurt que celui dont la destinée a marqué le jour.... » — Il lui donne alors ces consolations générales qui, seules, restent quand

tout espoir a disparu, et son attendrissement rend son sacrifice plus touchant encore.

. ἄλοχος δὲ φίλη, οἴκονδ'ε βεβήκει
ἐντροπαλιζομένη, θαλερὸν κατὰ δάκρυ χέουσα.

« Et son épouse aimée revient vers la maison, tournant souvent la tête et versant des larmes tièdes. » — Arrivée chez elle, elle reprend immédiatement son rôle de ménagère, mais le cœur encore tout plein de celui qui vient de partir :

. κινήσατο δ' ἐνδοθι πολλὰς
ἀμφιπύλους, τῇσιν δὲ γόον πάσῃσιν ἐνῶρσεν.
Αἱ μὲν ἔτι ζῶον γόον Ἑκτορα ᾧ ἐνὶ οἴκῳ ·
οὐ γάρ μιν ἔτ' ἔφρατο ὑπότροπον ἐκ πολέμοιο
ῖξεσθαι, προφυγόντα μένος καὶ χεῖρας Ἀχαιῶν.

« Et elle trouva chez elle plusieurs servantes, à qui elle donna le signal des lamentations. Et toutes pleuraient dans sa demeure Hector encore vivant ; car elles ne pensaient pas qu'il dût revenir de la guerre, et éviter la colère et les coups des Achéens. »

Telle est, dans son ensemble, cette scène où apparaît toujours au premier plan le sentiment conjugal, tandis que tous les détails et tous les sentiments accessoires ne tendent qu'à l'accentuer et à l'illustrer. Dans la seconde des scènes que nous aurons à étudier, celle qui suit la mort d'Hector, c'est encore ce sentiment que nous verrons apparaître, avec les nuances qui distinguent le caractère d'Andromaque et lui donnent sa physionomie à part dans cette galerie de portraits féminins que nous présente l'épopée homérique.

M.

André Chénier.

Cours de M. ÉMILE FAGUET,

Professeur à l'Université de Paris.

Ses idées générales.

Nous abordons aujourd'hui une étude un peu différente de la précédente, mais qui la complète et l'achève. Je me propose, en effet, de passer en revue, avec vous, les idées générales d'André Chénier, celles qui constituent comme sa philosophie intime. Je vous dois, à ce propos, une explication préliminaire. Je n'aurai point l'ambition de chercher, à travers l'œuvre du poète, un système coordonné sur l'homme ou sur l'univers, sachant fort bien qu'André Chénier n'a jamais songé à apporter une nouvelle métaphysique, ou que, s'il a jamais conçu ce projet, il n'a pas pu l'exécuter durant sa courte existence; mais j'entends par idées générales ces dispositions essentielles de notre esprit, qui nous font juger les hommes et les choses d'une façon qui nous est propre. Chacun de nous possède un certain nombre de principes issus du fond même de notre tempérament, et dans lesquels se résument notre hérédité, notre nature physiologique, notre éducation, en un mot, tout ce que nous désignons sous le nom de caractère. En ce sens, tout homme, qui a assez vécu pour avoir une expérience personnelle, pour se juger lui-même et pour juger ses semblables, possède une philosophie qui, sans cesse, influe sur sa conduite et sur toutes les démarches de sa pensée. Ce fond d'idées, qui se présentent à son esprit sous une forme plus ou moins consciente, constitue son unité morale et son individualité. Même chez les hommes secondaires, ces notions revêtent parfois une forme intéressante; et le psychologue doit les rechercher avec soin, comme des documents authentiques sur notre nature. Mais, quand il s'agit d'un écrivain de génie, cette étude s'impose avec plus de rigueur que jamais. Elle nous permet de pénétrer dans l'intimité de l'homme, d'arriver à la source même d'où partent toutes ses conceptions particulières. Aussi, en examinant quelles sont les idées essentielles d'André Chénier, aboutirons-nous nécessairement à une vue d'ensemble

sur l'âme du poète. Cette recherche, en apparence abstraite, sera donc, en réalité, un essai de psychologie concrète et vivante.

Quand on parle d'André Chénier, un mot célèbre de Chénedollé, qui, après avoir fait fortune au XVIII^e siècle, a été répété depuis par tous les critiques, se présente naturellement à l'esprit. Cet homme, disait Chénedollé « fut athée avec délices ». Une première question se pose sur l'authenticité de l'anecdote. A bien apprécier les choses, elle n'a rien de suspect. Seulement, il faut remarquer que Chénedollé n'a pas connu directement le poète ; plus tard seulement, il eut des relations étroites avec des personnes qui avaient vécu dans l'intimité de Chénier. Selon toute apparence, Chénedollé a tenu ce mot de Rivarol, qu'il avait connu en exil. Mais on ne peut faire à ce sujet que des conjectures ; ce qui seulement est certain, c'est que la marque de Rivarol se retrouve dans la justesse, la vivacité, le tour épigrammatique de ce jugement sur Chénier, et c'est tout ce qu'une sage critique peut avancer, en l'absence de documents probants. Ce qui est autrement intéressant, c'est d'examiner ce mot, d'en rechercher la vérité par rapport à l'intelligence et à l'humeur du poète. Chénier comprit-il et sentit-il profondément la beauté morale et la vérité de la religion chrétienne ? Question délicate, qu'on ne peut pas se flatter de résoudre d'une manière trop rigoureuse.

L'étude attentive des manuscrits de Chénier, de ses papiers intimes, de ses brouillons, qu'on a retrouvés récemment et qu'on déchiffre en ce moment, montre que le poète ne parle nulle part des mystères du dogme. A aucun moment, il ne semble préoccupé de discuter les vérités essentielles du christianisme, soit pour les adopter, soit pour les réfuter. L'idée de Dieu est absente de l'œuvre de Chénier. Sainte-Beuve l'avait indiqué avec finesse, quand il avait dit que dans l'âme du poète ne vibrail point la « corde de Lamartine », et quand il faisait remarquer que l'idée de la mort, sujet de méditations et de réflexions plus ou moins élevées pour tout chrétien, ne suggérait chez André Chénier que des images païennes empruntées à un Horace ou à un Tibulle. C'est qu'en effet les vers de notre poète donnent l'impression d'une âme antique, adorant la nature et les grandes forces mystérieuses qui gouvernent l'univers, à la manière des hommes primitifs. Ce contemporain de Voltaire est un dévôt de Pallas et d'Aphrodite (d'Aphrodite surtout) ; il songe aux Nymphes et aux Muses comme à des êtres réels ; et il adopte sans effort les conceptions naïves des contemporains d'Eschyle ou de Sophocle. Tel est le caractère avec lequel Ché-

nier se montre à travers toute son œuvre poétique. Si maintenant nous relisons ses écrits en prose, nous aurons l'idée d'un Epicurien, d'un disciple de Lucrèce, qui rejette *a priori* toute notion et toute recherche métaphysique comme dépassant les limites de l'intelligence humaine. Il pense, en effet, que l'homme ne peut avoir une idée nette des problèmes relatifs à son origine, à la constitution de l'univers, la raison étant impuissante à fonder un culte et une foi. Or, à l'égard des vérités qui n'offrent point de prise aux démarches de notre esprit, Chénier conserve l'attitude d'un philosophe positiviste, indifférent d'avance à toute recherche sur ces vérités, et puisant une parfaite sérénité dans la conscience qu'il a des lacunes de notre intelligence et de notre infirmité naturelle.

Mais je prévois l'objection que vous allez m'adresser : vous allez me reprocher de vous présenter un André Chénier conçu selon ma fantaisie du moment, arrangé de manière à cadrer avec le positivisme d'Auguste Comte. Si donc vous me demandez des preuves objectives, des documents à l'appui de mon opinion, j'avouerai que je ne puis pas vous en fournir. Je viens, en effet, d'exposer la philosophie de Chénier d'après une impression d'ensemble personnelle, laissée sur mon esprit par la lecture du poète. Il est évident qu'en littérature la méthode rigoureuse des démonstrations mathématiques n'est pas partout applicable. Il faut parfois se contenter de ce que Pascal appelait des « preuves de sentiment ». C'est bien une preuve de sentiment que je vous offre ici. Mais, pour vous montrer que mon opinion n'est point en désaccord avec les écrits d'André Chénier, je vous citerai un passage récemment publié par M. Abel Lefranc dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France* (avril-juin 1904). Ce passage me paraît préciser, en une certaine mesure, l'attitude gardée par le poète à l'égard des questions métaphysiques.

« Je ne crois pas à la parole de Cicéron, lorsqu'il dit lui-même, à la fin de ses dialogues *De la Nature des Dieux*, et qu'il se fait rappeler par son frère dans ceux *De la Divination*, I, 5, que l'opinion de Lucilius Balbus le stoïcien, développée dans le second livre *De la Nature des Dieux*, lui paraît plus voisine de la vraisemblance que celle de l'académicien Cotta, approuvée de l'épicurien Velléius, le troisième interlocuteur. Il suffit de lire avec soin ces admirables dialogues pour voir combien il a mis dans les réfutations de Cotta de cette force de raisons, de cette cohérence d'idées, de cette véhémence dans les interrogations et dans les sarcasmes et de cette rapidité d'élocution, qui décèlent toujours l'opinion d'un auteur qui fait parler des personnages.

On sait d'ailleurs, par tous ses écrits, qu'il était, de la même secte philosophique que ce même Cotta, la secte académique, qui faisait profession de ne rien savoir, qui ne décidait rien, et se bornait à faire voir que les décisions des autres sectes sur la nature des choses n'étaient point fondées sur des preuves... Il est certain que Cicéron s'est toujours moqué des Stoïciens, lorsqu'il ne s'agissait point de morale, et même quelquefois des exagérations de leur morale. Je pense donc qu'il a voulu, par ces paroles qui terminent son livre, prévenir les discours ennemis ; il a craint que l'on ne trouvât point séant à un homme de son âge et de sa dignité de partager l'opinion du philosophe qui, dans tout le dernier livre de cet ouvrage, quoiqu'il soit souverain pontife et qu'il témoigne le plus profond respect pour les religions de son pays, renverse néanmoins toutes les religions, comme le remarque Lactance (1, 17)... C'est par la même précaution qu'il introduit Cotta au commencement du troisième livre, distinguant avec beaucoup de soin le langage et la croyance, et, pour ainsi dire, la foi, d'un citoyen et d'un pontife, d'avec les recherches, les questions et l'indocilité d'un philosophe qui veut des preuves. Bayle et Voltaire en ont souvent usé de la sorte. »

Dans ce passage, on voit non seulement un critique rassemblant des textes, rapprochant des paragraphes du *De Natura Deorum* et du *De Divinatione*, mais aussi un penseur qui interprète d'une manière un peu personnelle les idées maîtresses de Cicéron. On sent que, comme l'auteur latin, André Chénier est favorable à Cotta, le personnage qui représente le doute métaphysique, ou le positivisme, comme on voudra l'appeler. Chénier se déclare là implicitement pour ceux qui sont indifférents à la recherche des vérités transcendantes. L'attitude la plus raisonnable pour l'esprit lui paraît être de ne rien affirmer au sujet de ces vérités, de ne rien nier, sans toutefois se laisser consumer par l'inquiétude du doute.

Cette pensée directrice d'André Chénier se retrouve aussi dans un autre fragment portant comme titre *Idées innées*. On le sait, cette question avait soulevé de vifs débats et engendré de grandes polémiques au XVIII^e siècle. Les plus célèbres penseurs de l'époque avaient donné des solutions divergentes ; Leibnitz, Locke, Condillac avaient pris part à la dispute. De quel côté va se ranger André Chénier ? Va-t-il soutenir le spiritualisme de Descartes et de Leibnitz, ou se déclarer pour les principes nouveaux du sensualisme ? Il semble pencher du côté de Condillac, admettre avec lui que toutes les notions de l'esprit viennent des sens, les maîtres

et comme les directeurs de notre connaissance. Il semble adhérer à la formule célèbre : *Nihil est in intellectu quin prius fuerit in sensu*. En effet, la philosophie spiritualiste du XVII^e siècle semble pour André Chénier avoir persévéré dans une longue erreur ; Descartes lui-même s'est trompé avec son siècle.

« Platon, écrit-il, admettant les idées innées, les faisait entrer avec raison parmi ses preuves de l'existence de l'âme, qu'il supposait arriver dans le corps instruite de toutes les vérités, qu'elle retrouvait peu à peu quoique imparfaitement, lorsque, par la méditation et l'étude de la philosophie, elle était parvenue à se débarrasser de ce fardeau terrestre et à remonter vers son origine. Par une suite naturelle, il assurait que toute notion nouvelle n'était qu'un souvenir, et qu'apprendre n'était que retrouver dans sa mémoire des choses déjà connues. Cicéron ne combat point cette opinion, et l'expose même avec une sorte de faveur au 1^{er} livre des *Tusculanes*, c. 24 : il cite le *Ménon* et le *Phédon*, qui sont, en effet, les ouvrages où Platon l'a soutenue. Socrate observe qu'un homme sans lettres ou un enfant, interrogé d'une manière précise, et par des questions bien suivies et qui naissent l'une de l'autre, parvient à voir et à sentir des vérités même géométriques, en très peu de temps ; d'où il conclut que c'est dans sa mémoire que celui qu'on interroge retrouve toutes ses connaissances presque effacées. Un philosophe de ceux qui pensent que toutes les idées viennent des sens, emploierait les mêmes expressions d'une manière raisonnable et juste. Il remarquerait que la plupart des hommes ne font aucune attention à une multitude d'objets qui ont mille fois frappé leurs organes, qu'ils ne réfléchissent point à leurs sensations, qu'un homme éclairé et d'un esprit droit, qui les interroge et qui les dirige, les remet sur la trace des sensations fugitives qu'ils avaient oubliées, les leur rappelle successivement en leur faisant sentir les rapports qu'elles ont entre elles ; et qu'ainsi il leur fait retrouver dans leur mémoire un fond de science et d'instruction. »

Ce passage méritait d'être cité ; car il nous montre dans André Chénier un homme connaissant admirablement Platon, et exposant une de ses théories maitresses comme pourrait le faire dans son cours un professeur de philosophie. Mais ce qui est plus curieux encore, c'est de voir l'auteur interpréter dans le sens de Condillac tout ce que Platon a écrit au sujet des idées innées. Certes Socrate amenait les ignorants à trouver en eux une foule de notions dont ils n'avaient aucune conception nette auparavant ; mais ces résultats merveilleux, qui conduisirent Platon à formuler l'hypothèse transcendante d'une vie première où l'âme aurait

contemplé les vérités éternelles avant d'être unie à un corps, s'expliquent fort bien par la méthode rationnelle et plus scientifique des empiristes, d'après lesquels Socrate obligeait ses interlocuteurs à prendre conscience de sensations fugitives qu'ils n'avaient pas d'abord remarquées en eux.

Ainsi donc Chénier, de même que tout à l'heure il écartait de parti pris toute recherche métaphysique, semble vouloir prouver ici qu'un petit nombre de ces questions, en apparence inaccessibles à l'homme, peuvent en réalité se ramener à des problèmes plus simples, dont l'empirisme rend facilement raison. De toute façon, la métaphysique pure est écartée ou confisquée au profit de la science. Ces principes se confirment, reçoivent leur preuve, dans tout ce qu'André Chénier a pu écrire sur de semblables matières. Chaque fois que le poète aborde un sujet touchant à la philosophie, c'est d'Epicure et de Lucrèce qu'il s'inspire. De cette imitation viennent ces réflexions pessimistes sur l'humanité, qui ont fait ranger Chénier parmi les poètes romantiques. De là aussi vient cette habitude de rejeter les problèmes insolubles, pour s'attacher aux questions qui intéressent directement les besoins réels de la vie. Lucrèce plaçait ses dieux dans les temples élevés de la sagesse, d'où ils regardaient en spectateurs impassibles les mouvements de la matière et les transformations de l'univers. André Chénier, de même, pense qu'il faut expliquer le monde non par une théologie ou une métaphysique, mais par un système scientifique rendant compte de tous les phénomènes, et montrant qu'ils dérivent tous de principes logiques. Tel était, à n'en pas douter, l'état d'esprit d'André Chénier au moment où il concevait son *Hermès*. Dans ce poème, il se proposait d'étudier l'univers en philosophe positiviste, se fiant uniquement aux déductions bien conduites et aux observations bien dirigées. S'il est une attitude contraire à celle du mysticisme, une disposition contraire à la foi religieuse, c'est la disposition avec laquelle André Chénier abordait son grand poème sur la nature du monde.

Complétons cette esquisse de la philosophie générale d'André Chénier par l'examen d'un problème plus précis et plus particulier. Quelle fut l'opinion du poète sur le christianisme ? Ce qui frappe tout d'abord, c'est l'accent avec lequel Chénier parle de la tradition hébraïco-chrétienne. Il n'a nullement pour elle le mépris impertinent de Voltaire. Et c'est avec satisfaction qu'on voit le poète s'élever au-dessus du ton méprisant et de l'ironie facile de ses contemporains, pour traiter sérieusement des choses sérieuses. Avouons, en effet, que le procédé de combat adopté par

Diderot et Voltaire manquait de gravité, et prouvait que ces deux grands esprits n'avaient point encore l'intelligence assez souple pour se prêter aux idées de la religion. Tout en étant peu disposé à faire cas de la métaphysique (nous venons de le montrer), Chénier eut l'esprit assez ouvert pour comprendre des doctrines qu'il n'aimait pas. Ce disciple de Condillac reproche avec violence à Voltaire d'accueillir légèrement des opinions qu'il est permis de combattre, mais qu'il faut d'abord examiner avec attention.

Dans une étude d'André Chénier récemment retrouvée et traitant des choses les plus diverses sous ce titre : *Sur la perfection des Arts*, le poète consacre un long passage à la tradition hébraïque et en particulier à la Bible. Il montre la fortune étrange de ce livre sacré, à la fois trop peu lu et mal compris. Les Juifs le lisaient de confiance, sans s'efforcer d'en pénétrer le sens ; ils avaient trop le sentiment de l'adoration et du respect pour se permettre des interprétations individuelles, qui eussent ressemblé à une profanation. Au Moyen Age, on regarde de même comme une curiosité malsaine le désir de comprendre les livres sacrés. De plus, l'ignorance est telle, à cette époque, que l'esprit critique ne se manifeste sous aucune forme ; il est inutile, par conséquent, d'arrêter les audacieux par des scrupules de conscience. C'est ainsi que, jusqu'au XVIII^e siècle, très peu de personne ont fait effort pour démêler le vrai sens de la Bible. Les prédicateurs qui, comme Bossuet, se sont nourris de textes sacrés, n'en restent pas assez détachés pour juger de l'originalité et de la valeur propre de ces livres. Mais, au moment où le déclin de la foi et les progrès de la philologie permettent d'examiner avec une curiosité scientifique la Bible et les documents servant de base à la religion, l'instant est opportun pour appliquer à ces ouvrages la même méthode critique qu'aux écrits profanes laissés par l'antiquité.

« Ces livres, écrit A. Chénier, n'ont jamais été connus ni envisagés sous leur véritable point de vue. Déjà, anciennement, les Hébreux, ayant perdu dans leur longue captivité jusqu'aux traces du génie de ces auteurs, ne faisaient plus que les adorer, sans même oser songer à les imiter. Ils en avaient perdu et dédaigné la simple intelligence ; ils les ont expliqués de siècle en siècle par des allégories stupides, des fables grossières ou dégoûtantes ; et tout ce que l'Evangile ou le Coran ont inspiré de folles rêveries aux théologiens chrétiens ou musulmans, n'égale peut-être pas l'absurdité de ce que les rabbins ont écrit sur les livres antiques de leur nation. Ensuite, lorsque le christianisme, s'appuyant sur ces mêmes livres et faisant des progrès dans l'Empire, les offrit

aux regards des hommes, on vit paraître des foules de docteurs, qui, sans avoir aucune connaissance des langues, des mœurs, du génie des peuples orientaux, expliquaient, tordaient le sens et les paroles pour les citer et donner par là de l'autorité à leurs propres opinions... Ces livres servirent à tout et devinrent le seul code du genre humain. L'ignorance, l'avarice, l'ambition monacales et royales les firent servir de texte aux plus ridicules visions et d'excuse à la rapine, au parjure, au meurtre, à la tyrannie, à tous les crimes. Ce n'est pas alors qu'on les aurait examinés d'un œil critique, puisque la plus grande partie du genre humain tremblait à leur nom seulement, et que l'autre y avait intérêt et se prosternait peut-être aussi devant l'idole qu'elle avait formée. Quand les lettres renaissantes tournèrent les esprits vers l'étude, ces livres furent négligés : car la littérature, voyant que la dévotion s'en était emparée, les lui laissa, et crut qu'ils n'étaient bons que pour elle... Voltaire, soit, comme je l'ai pensé, qu'il n'aimât ni ne connût la poésie haute et sublime, soit qu'il eût des préventions qui venaient de l'horreur pour les atrocités dont ces livres avaient été la cause, les couvrait de mépris et de ridicule. Tous les rieurs ont été du parti de Voltaire, et ces livres, dont le destin était de n'être jamais jugés que sur parole, et de n'inspirer jamais qu'une crédulité quelconque ont été, tour à tour, l'objet d'une risée ou d'une idolâtrie également insensée... Je pense qu'il serait bon qu'un littérateur profond, qui serait familier aussi avec les langues orientales, nous reproduisît ces livres tels qu'ils sont. »

Ce fragment d'André Chénier est remarquable par les tendances d'esprit qu'il manifeste. On y voit que l'auteur avait dû sentir la haute poésie de la Bible, à laquelle Voltaire, comme il le dit si bien, était resté étranger ; on y voit aussi que, par son éducation critique et philologique également très sérieuse, Chénier devançait son siècle et prévoyait, dans l'avenir, les recherches érudites qui devaient être faites sur les origines du christianisme. Cet appel à un « littérateur profond et familier avec les langues orientales » s'adresse à des hommes de notre temps. Songez, si vous voulez, à Strauss et à Renan, à tous ceux qui ont régénéré les études des textes religieux par une critique savante, portant sur la langue et sur l'histoire.

Ainsi les papiers d'André Chénier, qu'on vient de publier récemment, nous révèlent un esprit très ouvert, qui ne se laissait point obstruer par les préjugés de son temps, et qui, tout en subissant l'influence du XVIII^e siècle, appartenait déjà au XIX^e. C'est, en effet, ce caractère sérieux, cette attitude scientifique gardées dans l'examen de questions qu'il était de mode de

trancher par un sourire dédaigneux, qui mérite à Chénier une place à part. Cela suffit à le distinguer d'un Voltaire ou d'un Diderot. Mais, après avoir rendu hommage à cette probité du savant et du lettré, il faut ajouter, pour être dans le vrai, qu'André Chénier fut absolument et radicalement opposé à la tradition chrétienne. Au point de vue de l'histoire de la pensée religieuse vers la fin du xviii^e siècle et au commencement du xix^e, deux œuvres sont importantes comme résumant les deux principaux courants d'idées et d'opinions : ce sont les fragments de l'*Hermès*, et *Le Génie du Christianisme*. Si Chénier avait eu le temps d'achever son ouvrage, il eût, à n'en pas douter, élevé le vaste monument destiné à perpétuer l'incrédulité du siècle ; et c'eût été principalement contre cet *Hermès* que Chateaubriand aurait eu à diriger ses coups. C'est cette autre face de la pensée de Chénier qu'il nous reste maintenant à mettre en lumière à présent.

L'hostilité du poète contre le christianisme se manifeste d'une manière curieuse, au début même du traité *Sur la Perfection des Arts*, par une attaque virulente contre Pascal et Bossuet. C'est une sorte de préface que l'auteur place en tête de l'ouvrage pour marquer nettement quels sont les modèles dont il a résolu de s'écarter le plus possible.

« Quel eut l'homme un peu familier avec les écrits polémiques des missionnaires du christianisme qui nie que tel est toujours le ton et la manière d'argumenter et de saint Augustin, et d'Hiéronyme, et surtout de ce véhément Tertullien ? Et, pour citer de plus illustres exemples, quel lecteur judicieux et vrai méconnaîtra dans ce tableau cet écrivain de parti qu'un chef-d'œuvre de style et de plaisanterie rendit formidable aux ennemis de Port-Royal, ce Pascal, qui depuis employa beaucoup de talent et de génie à maudire le bon sens qui examine, et à se révolter contre le doute ; homme arrogant et orgueilleux sous les formules de l'humilité, indigné qu'aucun mortel se crût permis de secouer un joug qu'il voulait porter lui-même ; homme né pour la gloire et l'utilité de son siècle, s'il ne se fût étudié à perdre sa vie dans des minuties tristes et sauvages, et s'il n'eût préféré au sage honneur de perfectionner les lettres et les sciences le dur plaisir d'humilier l'espèce humaine devant les chimères qu'elle-même inventa dans son délire ; et d'insulter ou par la pitié, ou par les injures, ou par des menaces célestes, quiconque oserait aimer mieux des raisons que des sophismes et des preuves que des assertions ! C'est dans cet esprit que sont faits presque tous les morceaux qui composent le recueil des *Pensées* de Pascal. Ceux qui ne peuvent se résoudre à penser, et qui croient

et répètent sans examen ce qu'ils ont jadis ouï dire, nous les vantent sans cesse comme un livre admirable. Il y a, en effet, des endroits éloquents ; mais combien c'est peu de chose que de l'éloquence employée à soutenir du ton le plus arrogant les plus impitoyables sophismes !. »

Cette page de Chénier renferme beaucoup de vrai ; il a su analyser certains sentiments de Pascal avec la perspicacité pénétrante et le coup d'œil d'un psychologue avisé. Il a reconnu par une heureuse intuition l'orgueil, le désir d'exceller, qui était au fond de cette humilité apparente, orgueil secret qui a fait l'unité morale de Pascal jusqu'aux dernières années de sa vie. Pascal déploya, en effet, une fougue irrésistible à convertir les incrédules, et peut-être entraînait-il un peu d'amour-propre déguisé dans cette croisade contre ceux qui refusaient de porter un joug devant lequel lui-même avait courbé la tête. Donc Chénier a aperçu avec finesse une partie du caractère de Pascal, sans toutefois pénétrer jusqu'en son fond cette âme étrangé et énigmatique, qui échappe toujours par quelque côté à l'étreinte de ceux qui s'efforcent de l'emprisonner dans une formule étroite. Il serait intéressant, à ce propos, de comparer avec la page de Chénier que nous venons de citer les deux ouvrages de Voltaire destinés à réfuter Pascal. On montrerait ainsi que, comme étude de psychologie, ces quelques lignes d'André Chénier nous font mieux connaître l'auteur des *Pensées* que tout ce qu'a écrit Voltaire sur le même sujet. Mais cette digression littéraire nous entraînerait hors de la question que nous essayons de résoudre. Je me suis seulement proposé, en effet, de donner un échantillon des opinions philosophiques et antichrétiennes de Chénier, et de montrer un des traits principaux par lesquels il se rattache à l'esprit du XVIII^e siècle.

On a vu avec quelle sévérité Chénier traite le jansénisme de Pascal, et l'effort de ceux qui veulent supprimer la raison au profit de la foi ; c'est qu'il est de ces philosophes qui ont confiance dans le progrès de l'esprit humain et qui, par conséquent, trouvent un ennemi dans l'ascète chagrin, qui, après avoir excellé dans les sciences, abandonna comme vaines toutes ces recherches et se réfugia dans la religion. L'animosité de Chénier contre le christianisme s'accuse encore dans un certain nombre de jugements récemment publiés par M. Abel Lefranc dans *La Revue d'Histoire littéraire*. Le poète établit un parallèle entre la morale chrétienne et la morale antique pour conclure, bien entendu, à l'excellence de cette dernière.

« Et s'il est vrai que la morale enseigne aux hommes leurs

devoirs les uns envers les autres, examinons les effets : on verra le christianisme ne produire, dans sa première ferveur, que des solitaires contemplatifs, qui ne cherchaient que les déserts et qui usaient dans des bizarreries effrayantes une vie qui eût pu être utile, avec une constance et un courage qui eussent été la vertu, s'ils avaient eu un but plus sage ; et les écoles des philosophes avaient parsemé dans toutes les républiques des magistrats, des généraux, des législateurs ; et, s'il y avait des écoles qui éloignaient leurs disciples de se mêler du gouvernement, celles-là même s'occupaient de l'éducation et leur mettaient constamment sous les yeux les délices de la vertu, remplissaient la société de modèles de frugalité, de justice, de désintéressement et de toutes les vertus humaines et civiles. »

Tel est le parallèle qu'André Chénier n'avait fait qu'esquisser, avec l'intention sans doute de le reprendre et de le développer plus tard. On le voit, l'auteur ne goûte pas l'ascétisme chrétien et penche manifestement vers le naturalisme antique. Cette idée de comparer une morale, qui se rattache à une religion révélée, avec les maximes de la sagesse païenne, fruit d'une évolution historique de la raison humaine, est d'ailleurs en soi fort originale. Trahirait-on beaucoup la pensée de Chénier en soutenant qu'il voyait dans la morale chrétienne la suite naturelle, et, en même temps, la perversion et comme la dégénérescence des conceptions que les philosophes anciens s'étaient faites de la vertu ? En réalité, le christianisme a peu innové en morale. André Chénier se proposait probablement de développer ce point, comme s'il prévoyait à l'avance les théories qu'Ernest Havet allait exposer dans son ouvrage sur l'hellénisme. La célèbre formule d'un douteur : « Ce que le christianisme a de bon n'est pas nouveau, ce qu'il a de nouveau n'est pas bon », eût très aisément servi d'épigraphe à ce chapitre de Chénier sur la morale. Mais, comme il n'a fait que tracer le cadre dans lequel il se disposait à réunir ses réflexions, il n'est pas légitime de s'étendre longtemps sur la critique d'un système que le poète n'a pas eu le loisir de développer avec la précision nécessaire. Ce qu'il faut seulement noter soigneusement, c'est l'obsession que faisaient peser sur l'esprit d'André Chénier ces questions relatives au christianisme. Tout en n'aimant pas cette religion qui vise à supprimer dans l'homme tout penchant naturel et tout instinct, le poète éprouve le besoin de l'attaquer par les armes de la science, qui raisonne froidement et sans parti pris.

Ce genre d'attitude se manifeste dans de nombreux fragments publiés encore par M. Abel Lefranc dans *La Revue d'Histoire littéraire* (avril-juin 1901). Un de ces fragments renferme une compa-

raison de la vie de Socrate et de la vie de Jésus, telles qu'elles ont été conservées par la tradition. L'idée de ce parallèle paraît avoir été suggérée à André Chénier par la célèbre phrase de Rousseau donnant la vie et la mort de Socrate comme celles d'un sage, et la mort de Jésus comme celle d'un Dieu. Le poète entreprend de combattre cette assertion par un examen impartial des faits, et de montrer ainsi le côté romanesque de la légende qui s'est formée autour du nom de Jésus-Christ. Au contraire, la vie de Socrate est connue par des témoignages positifs, et n'apparaît point comme entourée de mystères inaccessibles à la raison humaine.

« La vie de Socrate n'est remarquable que par son extrême simplicité ; elle n'est ni d'un sectaire, ni d'un chef de parti, mais d'un homme, d'un citoyen et d'un sage. Il cherche paisiblement, humainement, la vérité : il ne la trouve que dans la pratique de la vertu... Il guérit les maux de l'âme par la raison, et non les maux du corps par la parole ou l'attouchement. Et tous les faits qui composent son histoire sont de nature à n'inspirer par eux-mêmes aucun doute, pour peu qu'ils soient appuyés sur des monuments de quelque authenticité. Or, ces monuments, quels sont-ils ? La voix de toute l'antiquité contemporaine, les fautes du peuple repentant qui l'avait condamné, les écrits originaux de ses amis et de ses ennemis qui avaient vu sa vie et sa mort, les mémoires de ses propres disciples qui, dans les lettres ou dans les emplois publics, se montrèrent les plus beaux génies de la Grèce... Les faits de Jésus-Christ sont d'une nature hors de l'humanité. Il ne marche qu'entouré d'anges et de démons ; sa voix, son geste n'opèrent que des miracles ; il ressuscite les morts, calme les tempêtes, consolide les eaux sous ses pieds, fait trembler la terre, obscurcit le soleil... Tous ces faits miraculeux, qui devaient frapper d'étonnement et de terreur toute l'espèce humaine, restent inconnus à tout l'empire, alors peuplé d'hommes lettrés et curieux. Les auteurs romains parlent de la mort de Christ, et ils n'ont jamais osé dire un mot de tant de prodiges... »

Ainsi Chénier, dépouillant de tout prestige l'histoire de Jésus, la juge selon la même méthode critique que celle de Socrate. Nous pouvons reprocher à l'auteur de trancher un peu légèrement une question qui demanderait des études compliquées et laborieuses ; mais nous devons rendre hommage à sa bonne foi de savant, à son impartialité de penseur. C'était déjà beaucoup, dans un siècle sceptique, méprisant et raillant le christianisme sans apporter de raisons sérieuses, d'avoir conçu l'idée d'une méthode scientifique propre à résoudre ces hautes questions qui préoccupent à bon droit tous les esprits. Nous avons eu, bien des fois, l'occasion

de remarquer et de dire brièvement qu'André Chénier dominait son époque et annonçait un art plus moderne; nous ajouterons qu'au point de vue de la critique historique il était fort en avance sur la plupart de ses contemporains.

Pour montrer jusqu'où allaient ses scrupules, quand il s'agissait d'examiner des témoignages ou de discuter des faits dont l'évidence ne s'impose point à l'esprit, il est nécessaire de citer un passage sur la résurrection de Jésus-Christ, que Mgr d'Eprenesnil avait promis d'établir d'une manière irréfutable. Ce projet choque le bon sens et la ferme raison d'André Chénier, qui fait, à ce propos, un véritable exposé des règles de la méthode historique.

« Pour qu'un fait soit prouvé, il faut : 1° que ce fait ne soit point contraire à l'ordre des choses naturelles ; car, si un fait était absurde, c'est-à-dire contraire à l'ordre des choses naturelles, toutes les générations passées et présentes élèveraient ensemble la voix pour l'attester, qu'un homme sage n'en serait pas moins irrépréhensible de ne vouloir point le croire, et même de le nier absolument. Mais, comme il se peut faire que l'on ne soit point d'accord sur ce qui est ou n'est point contraire à l'ordre des choses naturelles, pour que le fait mis en question soit prouvé, il faut : 2° que, si ce fait n'a pas été vu par ceux à qui l'on veut persuader de le croire, au moins il leur soit raconté par des témoins contemporains et oculaires.

« Si le fait est important, il faut : 3° que les témoins aient été en grand nombre.

« Il faut, dans tous les cas possibles : 4° être assuré, sans en pouvoir douter, de la capacité de ces témoins ; 5° de leur véracité et de leur désintéressement.

« Si le fait s'est passé il y a longtemps, et si l'on n'en a que des témoignages écrits, il faut : 6° se bien assurer que les auteurs qui ont écrit ces témoignages étaient indubitablement contemporains, que les copies de leurs écrits sont fidèles, et qu'ils ont dit, en effet, ce qu'on leur fait dire... Si le fait en question était par hasard la résurrection d'un mort, on serait en droit d'exiger encore que ceux qui l'auraient vu après sa résurrection, fussent-ils en très grand nombre, l'eussent vu non pas en cachette, mais au grand jour, non pas une, deux ou trois fois, mais bien souvent et bien longtemps ; qu'ils l'eussent examiné, questionné, interrogé, sans enthousiasme, sans amour, sans haine ; et qu'enfin on ne pût absolument former aucun doute sur l'identité des personnes. »

André Chénier continue à énoncer sur ce ton d'autres règles encore plus rigoureuses, auxquelles on doit soumettre les faits suspects avant de leur accorder quelque créance. Le passage que

nous avons cité suffit à donner une idée de la méthode. On voit comment André Chénier, alors même qu'il professe un cours de critique historique et conserve le détachement, l'impartialité d'un savant, trahit en même temps une âme ardente pour qui la recherche de la vérité est un besoin impérieux. On sent comme un souffle oratoire animer ces pages inspirées et dictées cependant par la plus rigoureuse logique.

Parvenus au terme de notre recherche, il est temps de jeter un regard en arrière et de mesurer le chemin parcouru d'après les jalons que nous avons posés de distance en distance. Quels résultats avons-nous recueillis dans cette enquête psychologique et un peu métaphysique sur les principes directeurs de la pensée d'André Chénier ? Nous avons d'abord trouvé un philosophe empiriste argumentant contre Platon sur l'origine des idées innées, et substituant à ses hypothèses transcendantales les explications plus simples et plus scientifiques de Locke et de Condillac. Nous avons vu aussi un positiviste souscrivant aux opinions modérées de Cicéron et de Cotta, et interdisant à la raison humaine des spéculations métaphysiques, qui dépasseront toujours sa portée. Enfin, nous avons essayé de définir l'attitude d'André Chénier par rapport au christianisme. Il l'envisage avec sérieux, chose rare en son siècle ; mais il ne lui ménage point les attaques. André Chénier est choqué de trouver une religion fondée sur des mystères qu'elle prescrit de croire aveuglément, sans offrir une croyance basée sur des principes scientifiques. Et, de plus, l'Alexandrin que Chénier porte en lui, l'Hellène ami des Muses et des divinités qui peuplent la nature, est révolté de trouver un idéal moral à ce point ennemi de la beauté et du libre épanouissement de la vie. La philosophie d'un Socrate ou d'un Aristote lui paraît beaucoup mieux accommodée aux besoins de l'âme humaine. Il ne voit dans l'ascétisme qu'une aberration de moines détruisant en eux le corps et dégradant les facultés de l'esprit. S'il fallait résumer tout cela, nous dirions que Chénier est un Lucrèce moderne, un épicurien contemporain de Buffon et de Newton, ne se contentant plus de la physique et de la mécanique de Démocrite. Abandonner de parti pris les recherches métaphysiques, appliquer une méthode scientifique même aux vérités de la religion, telle était la pensée intime d'André Chénier. Cette pensée devait prendre corps en un vaste ouvrage, dont malheureusement le poète ne put que jeter les fondements et tracer l'ébauche : c'était l'*Hermès* ; mais, même à l'état fragmentaire, ce livre nous permet de classer André Chénier parmi les esprits les plus pénétrants du *xviii*^e siècle, et de saluer en lui un précurseur lointain de la science contemporaine. Ch. M.

L'histoire à Rome

Cours de M. JULES MARTHA,

Professeur à l'Université de Paris.

Les premiers annalistes. — Fabius Pictor.

Les *Grandes Annales* étaient une sorte d'histoire officielle que le grand pontife rédigeait, au jour le jour, sur l'« album », une histoire garantie par l'Etat et garantie par la religion. Pendant plusieurs siècles, les Romains n'eurent pas d'autre histoire que celle-là. Mais nous avons vu que ces sortes de chroniques devaient être sèches comme un résumé ou un memento, et ne pouvaient suffire longtemps à la curiosité croissante d'un peuple dont l'histoire s'enrichissait si vite. Il vint donc un moment où l'on sentit le besoin d'avoir autre chose et où des particuliers crurent pouvoir faire pour leur compte ce que faisaient les Pontifes à titre officiel. Ils prétendirent rédiger, à leur tour, des annales à l'image des *Grandes Annales*, et de ce jour l'histoire, de religieuse, devint laïque. Mais, si elle changea de caractère, elle ne changea pas de forme : les œuvres nouvelles furent composées sur le modèle de l'œuvre primitive ; l'ordre et la disposition des *Grandes Annales* furent conservés et s'imposèrent longtemps à tous les historiens de Rome.

En abordant l'étude de ces annalistes qui s'avisèrent d'écrire l'histoire pour leur propre compte, le premier en date que nous rencontrons est un certain L. Fabius Pictor. Sur ce point l'accord de tous les textes anciens est absolu : Tite-Live l'appelle « longe antiquissimum scriptorem », et il ajoute qu'il le consulte de préférence à tout autre, parce qu'il est plus près des événements qu'il rapporte. Denys d'Halicarnasse répète la même affirmation, et dit aussi qu'il le préfère aux autres historiens, en raison de son antiquité même. Du reste, des textes nombreux nous donnent sur ce Fabius des renseignements assez précis.

Il appartenait à la *gens Fabia*, une des plus illustres familles de Rome. Cette famille patricienne se rattachait à une origine lointaine et fabuleuse. Comme c'était la mode pour les nobles romains de se donner un dieu pour ancêtre, la *gens Fabia* avait choisi Hercule, et prétendait en descendre en droite ligne par l'in-

termédiaire d'un vieux roi du Latium, l'Arcadien Evandre. D'antiques traditions se rattachaient à l'histoire primitive de la famille. Par exemple, une légende disait que, lorsque Romulus et Rémus avaient installé sur le mont Palatin le premier culte national, celui du dieu Faunus, ils avaient chargé de l'organisation et de la surveillance de ce culte les familles des Fabii et des Quintilii. A travers cette légende dont s'enorgueillissaient les descendants des Fabius, on entrevoit le souvenir de ces anciennes religions locales, qui, englobées peu à peu dans la cité, avaient gardé pourtant pour prêtres héréditaires les membres des familles qui se rattachaient à leur lieu d'origine.

Après l'époque légendaire, la famille continua de s'illustrer : les annales primitives la mentionnent à chaque instant, et les Fabii ont joué un très grand rôle dans l'histoire de la République romaine. Divers faits l'attestent dans les historiens anciens. D'abord on remarque, dans les fastes consulaires, c'est-à-dire dans la liste officielle des consulats successifs, que, pendant une période de sept ans, de 489 à 475 avant notre ère, tous les ans on trouve un consul du nom de Fabius et que trois frères se succèdent au consulat sans interruption. — Un autre fait, non moins curieux et plus connu, est celui qui est rapporté dans Tite-Live : l'histoire du dévouement des trois cent six Fabius. C'était à l'époque où les Romains étaient en guerre avec les Véiens, peuplade de race étrusque. Ceux-ci avaient disposé leurs troupes sur les frontières du territoire romain qu'ils menaçaient sans cesse de leurs incursions, et immobilisaient ainsi la plus grande partie des forces romaines. Pendant ce temps, les Volsques, leurs alliés, remportaient des victoires d'un autre côté. Les Romains étaient découragés par leurs revers, quand un Fabius vint dire au Sénat que tous les hommes valides de sa famille offraient de s'équiper à leurs frais et d'aller arrêter les Véiens à la frontière. Le Sénat accepte la proposition, et les trois cent six Fabius vont s'installer en face des Véiens : ils occupent les points dangereux, et, pendant plusieurs mois, inquiètent incessamment l'ennemi, jusqu'au jour où ils tombent dans une embuscade et sont massacrés jusqu'au dernier. Un seul était resté à Rome, trop jeune pour porter les armes ; il fut la souche d'une nouvelle *gens Fabia*, qui devait être bientôt aussi illustre que la première : c'est elle qui produisit le grand Fabius Cunctator, le général célébré par Ennius, le seul qui put tenir tête à Annibal au moment le plus critique des guerres Puniques, après la défaite de Cannes ; c'est aussi à cette famille qu'appartient le premier annaliste de Rome, Fabius Pictor.

Fabius Pictor représentait une branche cadette de la famille, celle des Pictores. Ce surnom leur venait, dit-on, d'un arrière-grand-père de l'historien, qui l'avait mérité pour avoir décoré de peintures le temple de la déesse Salus, en 304 avant notre ère. Ce détail est très significatif, et nous renseigne sur le degré de culture auquel on était parvenu dans cette famille. Il fallait, en effet, que le goût de l'hellénisme et des arts en général s'y fût singulièrement développé pour que, à cette époque où l'on méprisait si profondément les Grecs et leurs arts, un représentant d'une famille patricienne osât s'intéresser et s'appliquer lui-même à un art grec. Cette initiative artistique du premier Pictor permet d'expliquer, dans une certaine mesure, l'initiative littéraire de son petit-fils, le premier annaliste.

Sur la carrière de Fabius nous possédons quelques renseignements assez précis. Sans doute, elle fut loin d'être aussi brillante que celle de son parent, le Cunctator ; elle n'en fut pas moins très active. Fabius Pictor fut de bonne heure homme de guerre ; il combattit contre les Gaulois en Lombardie, et le long de la Méditerranée contre les Ligures ; nous savons, par un récit sans doute emprunté à sa propre histoire, qu'il reçut même un commandement militaire pour débloquer une garnison assiégée. Il prit part apparemment à la deuxième guerre Punique et à toutes les expéditions contre Annibal ; nous ne le savons pas de source directe, mais on peut l'inférer de plusieurs passages de Tite-Live, de Denys d'Halicarnasse et de Polybe, qui se sont servis de renseignements fournis par Fabius pour étudier certaines opérations contre Annibal. Tite-Live dit même, en propres termes, qu'il emprunte le récit de la bataille de Trasimène à un auteur qui en fut témoin et qu'il nomme Fabius Pictor. Nous ne savons pas s'il était à Cannes, et dans l'armée de son parent Fabius Cunctator ; mais, après la bataille de Cannes, nous le trouvons parmi les sénateurs, et il avait acquis dans l'assemblée, par l'élévation de son caractère et aussi par sa culture intellectuelle, une telle autorité, que le Sénat, quand il résolut d'envoyer une ambassade à Delphes pour réparer ou pour conjurer les malheurs de la patrie, le désigna pour faire partie de la délégation. Nous savons qu'il rapporta lui-même l'oracle aux sénateurs et qu'il l'interpréta devant l'assemblée. — Ainsi, homme de guerre, politique, ambassadeur, représentant d'une grande famille, ce Fabius Pictor était à Rome un personnage considérable, et nous allons voir que tous ces détails biographiques ne sont pas indifférents pour notre étude.

Ils nous montrent d'abord que l'histoire, à Rome, n'est pas considérée comme une occupation inférieure, mais qu'elle est au con-

traire un art noble, libéral, c'est-à-dire digne d'un homme de naissance libre, et tel que les plus illustres peuvent s'y livrer sans déroger. Cette observation est d'autant plus frappante que tous les autres genres littéraires sont méprisés et tenus pour indignes d'un homme bien né. Pourquoi, en effet, ces fiers patriciens auraient-ils travaillé pour le théâtre, par exemple, qui ne servait qu'à amuser le peuple ? Le métier de poète et le métier de scribe, pour eux, c'était tout un ; l'un et l'autre ne pouvaient qu'être le gagne-pain des gens de rien ; on les laissait aux affranchis, aux étrangers, à des hommes comme Andronicus, Ennius, Plaute, Térence. Un homme né patricien et Romain ne pouvait entrer en concurrence avec ces gens-là ; tout au plus pouvait-il s'intéresser à eux, lire leurs écrits, les encourager et les protéger, comme fit Caton ou Fulvius Nobilior pour Ennius ; et, si quelque grand seigneur se laisse aller parfois à faire de la poésie, c'est en cachette, comme Scipion faisant signer ses vers par Térence afin de ne pas se compromettre. Quant à la rhétorique et la philosophie, elles étaient méprisées, parce que ceux qui les colportaient étaient souvent méprisables, des étrangers, des aventuriers grecs, venus à Rome avec des cuisiniers et des médecins pour chercher fortune.

Seule, l'histoire trouva grâce devant les patriciens. C'est que l'histoire n'était pas un art d'imitation, mais quelque chose de romain, de national. Pour faire des vers, on devait emprunter aux Grecs leurs formes métriques et leur poétique ; le théâtre était surtout un art d'importation ; — pour l'histoire, au contraire, les Romains trouvaient un modèle à Rome même ; et ce modèle, c'étaient les annales des Pontifes, une œuvre nationale et religieuse à la fois, qui, à ce double titre, devait s'imposer à l'admiration des citoyens. — De plus, l'histoire romaine était considérée comme une œuvre moralisatrice : c'était, dans l'esprit des patriciens, en rassemblant les exemples du passé, les souvenirs des événements illustres, qu'on pouvait préparer les générations futures à imiter leurs ancêtres ; l'historien travaillait, en même temps, pour l'édification de ses contemporains, pour la gloire de Rome, et aussi pour le renom de sa propre famille. Il provoquait dans l'âme de ses lecteurs une noble émulation, comparable à celle qu'excitait le défilé des ancêtres illustres dans les funérailles ; raconter l'histoire, c'était aussi évoquer les figures des aïeux pour les proposer à l'imitation et à l'admiration de leurs descendants, c'était faire œuvre à la fois utile et honorable. — Enfin, l'histoire était le seul genre littéraire qui n'exigeât pas une préparation technique : on abordait son étude de plain pied ; il suffi-

sait pour cela d'être Romain, et, comme tout bon Romain, amoureux du passé. L'atrium ou le tablinum s'ouvrait au milieu de la maison ; il ne s'agissait que d'y aller chercher la collection des archives, et, pour composer des annales, on n'avait qu'à mettre bout à bout les oraisons funèbres, c'était un travail à la portée de tout patricien qui avait chez lui des archives importantes, et qui pouvait obtenir des Pontifes la permission de consulter les *Grandes Annales*.

Ainsi on s'explique que les patriciens aient comme accaparé l'étude de l'histoire, et qu'on doive attendre jusqu'à la fin de la République romaine pour trouver un historien qui ne soit pas d'origine patricienne ; et ce fut une chose inouïe, quand un certain Lutatius Catulus, simple affranchi de Pompée, osa se mêler d'écrire l'histoire comme un patricien.

Les *Annales* de Fabius Pictor sont perdues, et, pour nous faire une idée de ce qu'elles pouvaient être, nous n'avons que des renseignements indirects. Quelques textes anciens nous permettent pourtant d'imaginer leur forme et leur contenu. Denys d'Halicarnasse nous dit qu'elles étaient en deux parties, et renfermaient : 1^o une introduction qui comprenait les événements des premiers temps de Rome, 2^o le récit des événements contemporains. Mais nous sommes forcés d'admettre que ce renseignement est inexact, ou tout au moins incomplet. Il devait y avoir, dans les *Annales* de Fabius Pictor, une troisième partie qui n'est pas mentionnée par Denys, et qui se rapportait à l'époque antérieure à la fondation de Rome ; l'auteur y remontait jusqu'aux origines de la race. Nous avons, à ce sujet, le témoignage de plusieurs auteurs anciens. Des grammairiens, en étudiant les origines de l'alphabet latin, qu'on dirait avoir été emprunté aux Phéniciens et apporté d'Arcadie par le roi Evandre, se réfèrent aux *Annales* de Fabius, et nous pouvons supposer du reste que cette légende sur Evandre, ancêtre prétendu des Fabii, se trouvait dans les archives de la famille. Il est question aussi, en d'autres endroits, de l'origine des Volsques, qu'on faisait venir de Sicile bien avant la fondation de Rome, ce qui suppose que les *Annales* de Fabius remontaient jusqu'à cette époque primitive. On cite encore, d'après les *Annales* de Fabius Pictor, un songe d'Enée, où tout l'avenir de Rome était dévoilé au héros Troyen, et à propos duquel étaient rapportés des détails tout à fait circonstanciés sur la fondation de la ville d'Albe. L'oracle avait dit à Enée de fonder une ville à l'endroit où il verrait s'arrêter un animal à quatre pattes : or, comme un jour Enée sacrifiait une truie, la victime s'échappa et s'enfuit sur une hauteur ; puis, s'étant ar-

rétée, elle mit bas trente petits. Enée crut que c'était là le lieu indiqué par l'oracle, et s'apprêta à y fonder une ville. Mais un songe le détourna de l'entreprise, en lui faisant comprendre que la ville ne devait être fondée que trente ans plus tard, à cause des trente petits pourceaux. Trente ans après, Enée était mort ; ce fut son fils Ascagne qui fit construire la ville, et, par allusion à la couleur de la truie miraculeuse, l'appela « Alba », la Blanche. Pour qu'un récit si détaillé put se trouver dans les *Annales* de Fabius Pictor, il fallait évidemment qu'elles fussent très développées, même pour la partie qui concernait les origines, et que Denys d'Halicarnasse ne mentionne pas.

A propos de cette légende, on s'est demandé à quelle source avait pu puiser l'auteur des *Annales*. Un texte de Plutarque nous donne le nom d'un auteur grec, Dioclès ; mais Plutarque est assez suspect, quand il s'agit de déterminer les sources. Il est, du reste, peu vraisemblable qu'un annaliste Romain ait pu avoir recours à un Grec pour lui emprunter le souvenir de légendes locales, de traditions qui se perpétuaient sur place. D'autre part, il est peu probable qu'un étranger ait pu inventer ces légendes qui ont un caractère tout national, et il est assez raisonnable de penser que Dioclès s'est borné à les renouveler en empruntant le fond de son récit aux Romains eux-mêmes. Du reste, Fabius Pictor n'avait, sans doute, pas besoin de recourir à un emprunt de cette sorte ; il est permis de croire que sa famille possédait dans ses archives des documents relatifs à ces anciennes légendes, et qu'il n'avait qu'à les recueillir en puisant à la source directe.

La deuxième partie des *Annales* de Fabius Pictor allait de la fondation de Rome jusqu'à la première guerre Punique. Elle était composée, suivant Denys d'Halicarnasse, de façon assez sommaire, « περιληπτικῶς ». Mais, ici encore, on pourrait se défier du témoignage de Denys : peut-être en juge-t-il par comparaison avec sa propre manière et sa prolixité ordinaire ; mais rien ne nous autorise, en somme, à infirmer formellement son témoignage, et l'on est même tenté de lui donner raison sur ce point, si l'on songe que, pour toute cette période, Fabius Pictor ne pouvait consulter que les archives privées de sa famille, et sans doute les *Grandes Annales*, qui, nous l'avons vu, devaient être également assez succinctes. Les autres historiens de Rome ont d'ailleurs été tous gênés pour écrire l'histoire de cette époque. Tite-Live lui-même, malgré l'abondance relative des documents qu'il avait pu avoir sous les yeux, est très bref sur les deux ou trois premiers siècles de la République. Sur les cent quarante-deux livres que comprenait l'ensemble de son *Histoire*, depuis les origines de Rome jusqu'à l'an IX avant Jésus-

Christ, dix livres seulement étaient consacrés à l'histoire des cinq cents premières années de Rome, et les trois derniers siècles suffisaient à remplir les cent trente-deux derniers livres. Cette disproportion montre assez à quelle pénurie de documents on était réduit pour les premiers temps de l'histoire romaine, et explique le mot de Denys d'Halicarnasse au sujet des *Annales* de Fabius Pictor.

Pour la troisième partie, qui concernait la période contemporaine des guerres Puniques, l'auteur était à son aise, car il avait été souvent témoin des événements et même y avait pris part. Nous n'avons pas non plus de renseignements précis sur cette partie de son histoire, mais nous savons du moins que sa narration fut souvent utilisée par les historiens qui suivirent. C'est ainsi que Tite-Live lui avait emprunté le récit de la bataille de Trasimène. Polybe lui fait également des emprunts, et nous voyons, par la nature même de ces emprunts, que l'auteur était d'ordinaire très précis : il va jusqu'à donner, par exemple, le nombre exact des combattants qui figurèrent dans telle ou telle bataille. Il y avait aussi, dans son histoire, une part anecdotique, des détails capables de satisfaire la curiosité du lecteur et qu'on peut s'étonner de trouver dans une histoire générale. C'est ainsi que l'annaliste racontait l'anecdote suivante, conservée par Pline l'Ancien. — Fabius Pictor avait obtenu pendant la guerre Punique, un commandement contre les Ligures, et était chargé de débloquer une garnison romaine, assiégée par eux. On lui fit parvenir de la place assiégée une hirondelle arrachée de son nid. Il devait, quand l'armée de secours serait prête, lâcher l'oiseau après lui avoir attaché un fil à la patte ; le nombre des nœuds que porterait ce fil devait indiquer le nombre de jours qui s'écouleraient entre le retour de l'hirondelle et l'attaque projetée. Ainsi pourrait s'établir un plan concerté entre les assiégés et l'armée de secours. — La seule mention de ces détails indique bien que l'histoire de Fabius Pictor avait, au moins pour la partie contemporaine, un développement assez considérable.

Jusqu'où allait cette troisième partie ? On ne sait pas au juste. Le dernier récit en date, parmi ceux qui ont été empruntés à Fabius Pictor, est celui de la bataille de Trasimène. Mais il est fort probable que ses *Annales* comprenaient aussi la suite de la guerre, et, en particulier, les événements qui suivirent la bataille de Cannes. Le récit de l'ambassade à Delphes, tel qu'on le trouve dans les auteurs, contient des détails si caractéristiques, qu'il semble bien avoir été emprunté à celui qui avait été un membre de l'ambassade, à Fabius Pictor lui-même.

Cette œuvre du premier annaliste a joui d'une grande autorité.

dans l'antiquité. La plupart des annalistes postérieurs l'ont citée. Polybe s'en sert beaucoup, bien qu'il prétende se défier du témoignage de Fabius Pictor pour les événements contemporains : il était naturel qu'un ami des Scipions cherchât à diminuer un représentant de la gens rivale des Fabii. — Enfin Tite-Live le nomme et le cite en plusieurs endroits.

A propos du livre de Fabius Pictor, un problème se pose, qui paraît singulier au premier abord : on ne sait pas bien dans quelle langue il avait été rédigé. Denys d'Halicarnasse dit que Fabius Pictor avait écrit en grec ; d'autre part, les grammairiens citent des mots latins empruntés au texte : c'est ainsi que, d'après leur témoignage, l'auteur avait écrit « *lupum femineam* » pour « *lupam* ». — On ne peut guère mettre en doute l'affirmation de Denys d'Halicarnasse, qui, pour écrire sa grande histoire romaine, dut avoir sous les yeux et étudier de près le livre du vieil annaliste. Quant aux grammairiens, ils ont pu aisément se tromper : il y avait, en effet, deux ouvrages, l'un en grec, l'autre en latin, qui portaient le nom de Fabius Pictor. Étaient-ils l'œuvre d'un seul ou de plusieurs Fabius ? Certains textes semblent nous autoriser à conclure en faveur de la dernière hypothèse : Cicéron, en particulier, atteste l'existence d'un Fabius Pictor, d'environ 50 ans plus jeune que le premier, et qui aurait vécu vers 400 ; c'est à ce dernier qu'on a voulu attribuer les *Annales* latines. Mais les adversaires de cette thèse objectent, avec raison, que, s'il y avait eu deux ou plusieurs annalistes du même nom, il serait inadmissible qu'on ne les eût pas distingués, dès l'antiquité, en citant leurs œuvres. D'ailleurs, même en ne reconnaissant qu'un seul annaliste du nom de Fabius, on peut expliquer l'incertitude ou la contradiction des témoignages. L'œuvre avait dû être d'abord écrite en grec, puis traduite soit par l'auteur lui-même, soit par quelque autre, en latin ; et, à une époque où les grammairiens eux-mêmes attachaient peu d'importance aux questions de bibliographie, il a pu arriver qu'on ait confondu les deux rédactions sous un même nom d'auteur. Du reste, un exemple vient à l'appui de cette hypothèse. Nous savons, d'après un témoignage formel de Tite-Live, qu'un autre annaliste, très voisin du reste de Fabius Pictor, du nom d'Acilius, écrivit, lui aussi, en grec des annales qui furent, plus tard, traduites en latin. Tite-Live nomme même à deux reprises le traducteur, Claudius, « qui a suivi en latin, dit-il, les annales grecques d'Acilius ». — Il est assez légitime, croyons-nous, de résoudre dans le même sens le problème soulevé à propos des *Annales* de Fabius Pictor.

M.

Le hasard et le destin.

Cours de M. EMMANUEL JOYAU,

Professeur à l'Université de Clermont-Ferrand.

I

L'homme est un être naturellement curieux, et cette curiosité va fort loin. Il ne lui suffit pas d'observer les événements dont il est le témoin, ceux surtout dont il est le héros ou la victime : il a l'ambition de les comprendre, de les expliquer, de s'en rendre compte. Cette connaissance des causes et des lois, qui apporte à son intelligence la plus précieuse satisfaction, lui est de la plus grande utilité au point de vue pratique, car elle lui permet de prévoir l'avenir et d'engager des entreprises à plus ou moins longue échéance.

Le malheur est que cela ne lui réussit pas toujours. Continuellement il voit surgir des événements auxquels il était loin de s'attendre, et ceux sur lesquels il se croyait en droit de compter ne se produisent pas. Ce n'est pas tout : lorsqu'il réfléchit après coup sur la manière dont les choses se sont passées, il trouve sans cesse qu'elles choquent toute raison et toute justice : une seule chose était logique et nécessaire ; c'est précisément ce qui n'arrive pas. Une autre était impossible et irrationnelle ; c'est elle qui se produit. Notre conscience morale n'est pas moins révoltée que notre intelligence par le scandale que présente la fortune imméritée des uns et le malheur constant des autres.

Eh bien, l'homme ne se laisse pas démonter pour si peu ; il a trop bonne opinion de lui-même et de son savoir. S'il est souvent pris en défaut, ce n'est pas lui qui a tort, mais les choses : elles ne devaient pas se passer ainsi. C'est le hasard qui a tout fait.

Le hasard, voilà le grand mot lâché, et il nous rend d'innombrables services. Nous allons répétant que le hasard joue un grand rôle dans le monde. Nous n'en finissons pas, quand nous nous mettons à parler des hasards de la naissance. Un enfant naît dans une famille riche ou du moins aisée, de sorte que la satisfaction de tous ses besoins est assurée ; ses parents lui ont transmis un tempérament sain et robuste ; ils prennent de lui les soins les plus intelligents ; ils lui donnent les meilleures leçons,

les meilleurs exemples ; ils lui laissent une fortune toute faite, une belle situation dans le monde, un nom honoré ou même glorieux : pour entrer en possession de tous ces biens, il s'est donné la peine de naître, comme dit Figaro. Le même jour, de l'autre côté du mur mitoyen, un enfant est né dans une de ces familles absolument et irrémédiablement pauvres, où le fait de venir au monde équivalait à une condamnation aux travaux forcés à perpétuité ; il a hérité d'une maladie cruelle ou d'une constitution chétive qui ne lui permettra pas de gagner sa vie : ses parents ne prennent aucun soin de lui, ne lui donnent d'autre éducation que l'exemple du vice et du crime ; ils ont couvert leur nom de honte et d'infamie.

Que dire des mariages ? Ne connaissons-nous pas tous des personnes qui sont manifestement nées l'une pour l'autre, faites pour s'entendre et pour se rendre heureuses. Mais elles ne se rencontrent pas, ou bien, ce qui est encore pire, elles se rencontrent trop tard, quand elles sont l'une et l'autre engagées dans les liens du mariage ; de sorte que de deux choses l'une : ou bien elles cèdent à une passion trop naturelle et se rendent coupables d'un double adultère ; ou bien elles sacrifient leur bonheur à leur devoir et se condamnent à un martyre qu'elles n'ont pas mérité.

La part qui revient au hasard dans toutes nos entreprises est plus manifeste encore. C'est lui qui décide de notre progrès dans notre carrière, de la réussite ou de la ruine de nos spéculations, de notre fortune, en un mot. C'est à lui seul qu'on peut s'en prendre de tant d'accidents. Un enfant tombe à la rivière au moment où passe un homme de cœur, sachant parfaitement nager : il est retiré de l'eau avant d'avoir eu le temps de prendre un refroidissement. Le même malheur arrive à un autre, loin de tout chemin, de toute habitation, et personne n'entend ses appels désespérés ; ou bien il vient de manger et succombe à une congestion. Votre ami, appelé à Paris par dépêche, prend tel train, et il se trouve que, par suite de la négligence d'un aiguilleur, du non-fonctionnement d'un disque, de la rupture d'un essieu, ce train déraile et que tous les voyageurs de tel wagon sont broyés.

Le hasard n'a pas moins d'empire sur la destinée des nations que sur celle des particuliers. Les princes, les ministres sont sujets aux mêmes accidents que les autres hommes, et les revers qui les frappent en atteignent par contre-coup un grand nombre d'autres. Une blessure reçue par le général en chef réduit toute une armée à l'impuissance ; la maladie, la mort d'un roi change le cours de toutes les affaires. Quand on étudie l'histoire avec précision, on voit à quoi tient l'issue des batailles, le succès des négociations, l'explosion et le triomphe des révolutions.

On demandait à Talleyrand, en 1814, comment se dénouerait la situation : « Par le hasard », répondit-il. Les combats et les négociations ne pouvaient se prolonger indéfiniment ; mais il était impossible, même à un diplomate aussi expérimenté que le prince de Bénévent, bien qu'il connût à fond le caractère de tous les adversaires, leurs ressources, leurs intrigues et leurs fins, de prédire d'avance ce qui devait advenir.

La *Revue de Paris*, dans son numéro du 15 mars 1902, publie une très curieuse étude de Maurice Maeterlinck sur la chance : « Entre les actes que nous avons prévus, dit-il, autour des faits que nous déterminons et qui tracent péniblement les grandes lignes de notre existence, se presse et circule la redoutable multitude des hasards aux aguets. L'air que nous respirons, l'espace où nous nous mouvons, le temps que nous traversons sont peuplés de circonstances qui nous attendent et nous choisissent dans la foule. »

Ce n'est pas assez de réaliser le hasard, nous le personnifions. La Fortune, on le sait, avait un grand nombre de temples à Rome : on la représentait sous les traits d'une femme, plus femme encore que toutes les autres, capricieuse, arbitraire, marchant devant elle les yeux bandés, se décidant sans aucune raison et imposant ses volontés avec une autorité irrésistible. Et, parmi les modernes, combien ne sont pas loin de penser de même ? Certes, bien peu iraient jusqu'à dire, avec l'adorable naïveté de ce personnage de Meilhac et Halévy : « Le hasard, qui n'oublie rien, lui ! » Mais ne voit-on pas sans cesse dans les événements la main du hasard ?

Et pourtant ce mot de hasard, dont nous nous payons comme d'une monnaie de bon aloi, n'est qu'un mot, et un mot dépourvu de sens, puisqu'il est essentiellement négatif et exprime non pas quelque chose, mais le contraire de quelque chose. Il y a ainsi, dans le langage, un grand nombre de mots naturellement négatifs ; nous n'y faisons pas attention, nous nous en servons comme des termes positifs, qui signifient et expriment des idées, et cela nous induit en des erreurs très graves. Le mot hasard est même absolument contradictoire, puisque le hasard serait la cause de ce qui, par définition, n'a pas de cause.

Lorsque nous attribuons un fait au hasard, cela veut dire tout simplement que nous n'en pouvons découvrir la cause. Et encore n'en jugeons-nous pas toujours de même : nous attribuons au hasard les malheurs qui nous frappent et le bonheur qui arrive aux autres ; quant à notre bonheur et au malheur de notre prochain, nous sommes convaincus qu'il a toujours sa raison d'être. Pouvons-nous donc croire que quelques événements se produisent sans cause ? Cela est tout à fait impossible ; car, à ce

compte, le monde serait inintelligible et la science anéantie. Il s'est trouvé des penseurs pour soutenir que tout l'univers est, en réalité, livré au hasard ; ils ont été tout naturellement conduits par là au pessimisme. En effet, si les choses n'ont ni causes, ni lois, à quoi bon exercer notre raison et notre volonté ! A quoi bon réfléchir, nous proposer un but et nous efforcer de l'atteindre ? Il ne nous reste qu'à désespérer de tout.

Le désarroi où nous sommes plongés ne tient qu'à notre ignorance : toutes les fois que nous sommes à même de suivre la marche des choses, nous voyons qu'elle a une cause. Mais, la plupart du temps, les événements résultent d'un nombre considérable de circonstances très différentes les unes des autres, dont les séries se déroulent d'une manière tout à fait indépendante et qui, tout à coup, s'entre-croisent de manière à produire un fait tout autre que ce que chacune aurait donné isolément. Un vieillard traverse le boulevard de Port-Royal à Paris, au moment où passe une automobile lancée à une vitesse excessive : il est écrasé. Ni la présence de M. Quellien à pareille heure en cet endroit, ni sa marche précipitée, ni l'allure de la machine, rien de tout cela qui n'ait eu sa cause ; mais ni l'une ni l'autre de ces séries de causes n'aurait suffi, à elle seule, à produire le choc et la mort de l'infortuné passant. D'autres fois, au contraire, tout semble concourir pour rendre inévitable une affreuse catastrophe, quand une circonstance imprévue empêche la rencontre de se produire et d'entraîner des malheurs irréparables. M. Mæterlinck fait remarquer qu'en réalité la plupart des accidents, les incendies, les épidémies, les naufrages, les déraillements de chemins de fer, les batailles font beaucoup moins de victimes que nous ne serions portés à le croire. Le hasard, a-t-on dit, c'est l'incognito de Dieu ou encore le sobriquet que l'ingratitude donne à la Providence.

Considérons ce que nous appelons les jeux de hasard, c'est-à-dire ceux où n'interviennent ni l'intelligence ni l'adresse des joueurs, les loteries par exemple. On a souvent montré que la sortie de tel ou tel numéro, la chute d'une pièce de monnaie du côté pile ou face, l'arrêt d'une bille sur la couleur rouge ou noire sont des phénomènes entièrement déterminés, quoiqu'il nous soit impossible de les prévoir avec certitude. La surprise qu'ils nous apportent est donc entière et nous cause une vive émotion ; certains hommes y trouvent un plaisir sans égal. On sait si la passion du jeu est répandue et si elle prend sur bien des caractères un empire redoutable. Pascal a eu l'idée étrange de présenter la démonstration de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme sous la forme d'un pari qu'il prétend imposer à tous les hommes, et un

moraliste des plus pénétrants, M. Guyau, a montré le rôle que joue l'amour du risque dans les déterminations des personnes les meilleures.

Nous disons souvent qu'une idée nous est venue par hasard. Le fait est que nous n'y songions pas, que ce n'est pas ce que nous cherchions et où nous voulions en venir ; mais, en y faisant bien attention, il nous est possible, la plupart du temps, de retrouver la série plus ou moins longue et plus au moins compliquée d'associations par laquelle nous y sommes parvenus. De même, il semble qu'un grand nombre de nos décisions ne puissent être attribuées qu'au hasard ; les partisans de la liberté d'indifférence soutiennent même que c'est là le caractère essentiel de la décision libre. Le libre arbitre, disent-ils, est la faculté de se déterminer en l'absence de tout motif ou contre tous les motifs. Ils invoquent en faveur de leur thèse le fameux exemple de l'âne de Buridan : la pauvre bête, tourmentée par la faim et placée juste à égale distance entre deux bottes de foin exactement égales et semblables, n'a aucune raison pour commencer par l'une plutôt que par l'autre ; et cependant, toute bête qu'elle est, elle ne se laissera pas mourir de faim, elle mangera d'abord une botte, puis l'autre, et c'est le hasard qui l'aura décidée. Leibnitz a pris la peine de réfuter cet argument plus souvent répété que pesé ; il a montré que la supposition invoquée est irréalisable, qu'il ne peut exister deux bottes de foin exactement identiques, et que jamais un être réel ne se trouve exactement à distance égale entre deux objets : en d'autres termes, nous ne sommes jamais sollicités par deux motifs de poids égal, jamais nous ne sommes indifférents entre deux partis, car toujours agissent sur nous nos sentiments, nos passions, nos habitudes, toujours se fait entendre la voix de la conscience morale, qui juge la valeur des actions et nous ordonne de faire notre devoir. Ce n'est jamais le hasard qui nous emporte soit d'un côté, soit d'un autre.

Le monde au milieu duquel nous sommes placés est immense, le nombre des causes qui concourent à la production des phénomènes est infini, tandis que notre intelligence et notre puissance se réduisent à bien peu. « Il y a, dit Hamlet, plus de choses sur la terre et dans le ciel, Horatio, qu'il n'en est rêvé dans toute votre philosophie. » De même, Bossuet dit de la sagesse humaine qu'elle est toujours courte par quelque endroit. Ce qui est véritablement étonnant, c'est que nos prévisions se réalisent, que nos entreprises réussissent si souvent. Il y a là de quoi inspirer à l'homme une légitime fierté, mais non pas cet orgueil présomptueux qui n'est que trop commun. Ceux qui prétendent savoir d'avance tout

ce qui doit arriver et qui affectent un ton d'oracle s'exposent aux plus ridicules déconvenues. Beaucoup se vantent d'avoir annoncé les événements et se donnent un air d'infailibilité qui en impose. Si nous y regardons de près, nous nous apercevons que leurs prédictions ont été faites après coup et qu'ils abusent impudemment de notre naïveté.

En résumé, le hasard n'existe pas et ne peut pas exister. Ne comptons donc pas sur une heureuse chance pour assurer le succès de nos espérances ; mais ne craignons pas non plus qu'un hasard malencontreux vienne réduire à néant tous nos efforts.

« Aide-toi, le ciel t'aidera », dit le proverbe ; ce qui veut dire que la marche des choses ne favorise que ceux qui s'en montrent dignes. Un bon nombre de nos contemporains modifient le dicton d'une manière significative. « Aide-toi, disent-ils, car le ciel ne t'aidera pas. » Saint Ignace de Loyola, le fondateur de l'Ordre des Jésuites, qui s'y entendait à donner des avis pratiques, répétait à ses disciples : « Mes enfants, commencez toujours par prier Dieu, car c'est de lui que toutes choses dépendent ; mais après cela, agissez comme s'il n'existait pas. » En d'autres termes, ne comptez jamais que sur vous-mêmes pour assurer le succès de vos entreprises.

II

Si la croyance au hasard nous a paru de nature à affaiblir chez l'homme le sentiment de la nécessité de l'effort et la confiance en lui-même, le danger n'est pas moindre du fatalisme, qui en est l'opposé. Le fataliste croit que tout, sans exception, dans le monde, est soumis à une nécessité absolue, que rien ne saurait empêcher ce qui doit arriver d'arriver à l'heure dite et que rien ne saurait réaliser ce qui ne doit pas être.

Le fatalisme a changé de physionomie selon les temps et selon les contrées. Le destin a d'abord été conçu comme une loi suprême, s'imposant même aux dieux ; il n'y a pas à chercher à la comprendre, à l'expliquer : le Destin, disaient les Grecs, est fils du Chaos et de la Nuit. C'est ainsi parce que c'est ainsi ; c'est chose dite, fatum ; c'était écrit, répètent les Musulmans : « La porte est fermée, dit un proverbe des Druses, l'affaire est finie, la plume est émoussée. »

Plus tard, le destin c'est la volonté souveraine et arbitraire des dieux, puis leur sagesse ou leur passion : « Toute affaire dépend de Dieu, lisons-nous dans le Coran... L'homme ne meurt que par

la volonté de Dieu, d'après le livre qui fixe le terme de sa vie... Quand tu lançais un trait, ce n'est pas toi qui le lançais, c'est Dieu... Il ne vous arrivera que ce que Dieu vous a destiné... Quand vous seriez restés dans vos maisons, ceux dont le trépas était écrit là-haut seraient venus succomber au même endroit. » Cette doctrine a une grandeur incontestable. On sait le rôle que la fatalité joue dans la tragédie grecque, surtout chez Eschyle, et combien est dramatique la lutte du héros contre un destin auquel il sait pourtant qu'il ne peut se dérober.

Chaque homme apporte, en venant au monde, un sort dont il lui faudra subir jusqu'au bout la nécessité ; mais il peut arriver à connaître d'avance ce que le sort lui réserve, afin d'en prendre son parti et de ne pas l'aggraver par sa faute ; il y a des présages infaillibles, que l'on doit s'efforcer d'observer et de comprendre.

De très bonne heure, les hommes ont été frappés du spectacle merveilleux que nous présente la voûte céleste : nous y découvrons un nombre immense d'astres d'un éclat inégal, parcourant l'espace suivant des lois diverses, mais constantes, et présentant parfois des phénomènes extraordinaires, des occultations, des éclipses, des apparitions de comètes. Il y avait bien là de quoi piquer la curiosité : que signifient tous ces astres et leurs mouvements ? pourquoi ont-ils été créés et ordonnés ? L'homme, naturellement convaincu qu'il est le roi de la nature, fit immédiatement cette réponse : Tout cela n'existe que pour déterminer et annoncer la destinée des humains : une chaîne étroite relie notre petit monde à l'immense univers ; la puissance des astres décide de ce qui doit arriver sur la terre ; voilà pourquoi il est si important de calculer les horoscopes et les thèmes généthliques. N'est-ce pas la confiance naïve de Bilboquet, dans *Les Saltimbanques*, quand à la question : « A qui cette malle ? » — il répond sans hésiter : « Elle doit être à nous. » Les astres et leurs mouvements ne peuvent avoir d'autre raison d'être que d'informer les hommes de ce que le sort leur réserve. Montaigne s'est moqué de cette outrecuidance : « La présomption, dit-il, est notre maladie naturelle et originelle. La plus calamiteuse et fragile de toutes les créatures, c'est l'homme, et la plus orgueilleuse... Car pourquoy ne dira un oyson ainsi : toutes les pièces de l'univers me regardent ; la terre me sert à marcher, le soleil à m'éclairer, les estoiles à m'inspirer leurs influences. J'ai telle commodité des vents, telle des eaux ; il n'est rien que cette voûte regarde si favorablement que moy. Je suis le mignon de nature. Est-ce pas l'homme qui me traicte, qui me loge, qui me sert ? C'est pour moy qu'il fait et semer et mouldre ; s'il me mange, aussi faict-il bien

l'homme son compagnon, et si fais-je moy les vers qui le tuent et qui le mangent. »

A côté du fatalisme, nous trouvons une autre croyance aussi universellement répandue, et cependant toute contraire, la magie, c'est-à-dire la confiance dans le pouvoir absolu, irrésistible, de certains mots, de certaines formules, de sorte que ceux qui les savent prononcer sont un objet à la fois de vénération, de crainte et de haine. La foi dans la magie est contradictoire avec le fatalisme ; car, si l'avenir est irrévocablement fixé, aucune cérémonie n'y pourra apporter la moindre modification ; et, s'il est des pratiques toutes-puissantes, c'est qu'il y a des faits soustraits à l'ordre du destin. Mais les hommes ne s'aperçoivent pas de cette contradiction, car le nombre est bien petit de ceux qui prennent la peine d'en rendre compte de ce qu'ils pensent et de se mettre d'accord avec eux-mêmes. Que de traces cette superstition a laissées jusque parmi nos contemporains, dont beaucoup croient encore aux choses qui portent bonheur ou malheur !

Dans les temps modernes, le fatalisme a pris une tout autre physionomie : l'argument qu'il invoque et qu'il considère comme irréfutable, c'est la stabilité des lois de la nature, que l'on considère généralement comme le principe fondamental de la science. C'est parce que tous les phénomènes sont régis par des lois absolument fixes et universelles que la science est possible et qu'elle est susceptible de certitude. La vogue que ce système a obtenue de nos jours est due en grande partie au succès des livres de M. Taine : « Au suprême sommet des choses, dit-il, au plus haut de l'éther lumineux et inaccessible, se prononce l'axiome éternel, et le retentissement prolongé de cette formule créatrice compose, par des ondulations inépuisables, l'immensité de l'univers. Toute forme, tout mouvement, tout changement est un de ses actes... Elle remplit le temps et l'espace et reste au-dessus du temps et de l'espace... Les séries des choses descendent d'elle, selon des nécessités indestructibles, reliées par les divins anneaux de sa chaîne d'or. » Il est donc de toute impossibilité que l'homme soit libre : un être libre produirait des actes qui ne seraient pas déterminés par l'enchaînement rigoureux des causes et des effets, il mettrait obstacle à ce qui devrait nécessairement se produire ; il introduirait le trouble dans l'ordre universel. Que serait-ce, s'il y avait autant d'agents libres que de personnes humaines ? Un tel désarroi ne rendrait-il pas manifestement la science impossible ?

Un grand nombre de nos contemporains ne trouvent rien à répondre à cet argument et n'osent même pas en discuter la valeur. M. Fonsegrive a spirituellement raillé ce respect supers-

titieux pour le mot même de science : « Il est bien certain qu'à écouter beaucoup de gens il semble que la science soit une sorte de fétiche auquel nul n'a le droit de toucher. Au lieu de nous dire, comme autrefois : « Prenez garde ; si vous admettez cette opinion, vous mettez tout en péril, la morale, la famille, la religion, la société » ; on nous dit aujourd'hui : « Prenez garde, vous allez entraver la science ! »

Mais comprenons bien à quoi cette théorie nous entraîne : admettre que l'empire des lois nécessaires est universel, c'est déclarer qu'on ne doit faire aucune distinction entre le monde physique et ce qu'on appelle ordinairement le monde moral. Spinoza, bien loin de chercher à dissimuler cette conséquence, la proclame hautement : « La nature est toujours la même ; partout elle est une, partout elle a même vertu et même puissance : en d'autres termes, les lois et les règles de la nature suivant lesquelles toutes choses naissent et se transforment sont partout et toujours les mêmes, et, en conséquence, on doit expliquer toutes choses, quelles qu'elles soient, par une seule et même méthode, je veux dire par les lois universelles de la nature. » La même doctrine est exposée tout au long dans le roman de Diderot, *Jacques le Fataliste* : « La distinction d'un monde physique et d'un monde moral semblait à Jacques vide de sens... Il ne connaissait ni le nom de vice, ni le nom de vertu ; il prétendait que l'on est heureusement ou malheureusement né. » M. Taine se plaît à l'exposer à son tour et il l'a résumée dans une formule souvent citée : « Le vice et la vertu sont des produits, comme le vitriol et le sucre. » Nous en retrouvons l'écho dans les livres de M. Paul Bourget, et particulièrement dans *Le Disciple*, qui soulève tant de graves problèmes : « Si nous connaissions vraiment la position relative de tous les phénomènes qui constituent l'univers actuel, nous pourrions, dès à présent, calculer avec une certitude égale à celle des astronomes le jour, l'heure, la minute où l'Angleterre, par exemple, évacuera les Indes, où l'Europe aura brûlé son dernier morceau de charbon, où tel criminel, encore à naitre, assassinera son père, où tel poème, encore à concevoir, sera composé. L'avenir tient dans le présent, comme toutes les propriétés du triangle tiennent dans sa définition. »

S'il en est ainsi, pénétrons-nous bien de cette nécessité, appliquons-nous à en bien entendre l'harmonie et à en prendre notre parti : « Il faut, dit M. Taine, jouir du beau dans l'ordre des mœurs comme dans l'ordre des formes visibles, se détourner de la laideur et se mettre à l'abri de la brutalité ou de la férocité, mais sans haine comme sans colère ; se redire que chaque être est ce qu'il peut être, que le tigre est un estomac qui a besoin de

beaucoup de chair, l'ivrogne un estomac qui a besoin d'alcool, le criminel un cerveau qui s'injecte de sang ; en face de tout, garder le calme de la science positive, qui constate les phénomènes sans les injurier, qui les classe sans les condamner, qui ne connaît pas en mathématiques de nombres fastes ou néfastes, en astronomie d'astres amis ou ennemis, en météorologie de cieux cléments ou irrités, ne s'étonner de rien, ne s'indigner de rien, tout comprendre. »

Cette résignation, admirablement pratiquée par les Orientaux, bien des hommes ne peuvent s'y résigner ; ils ne peuvent admettre que la valeur des uns, la perversité des autres s'expliquent par une nécessité tout extérieure. M. Dubois Reymond, le savant physiologiste allemand, l'a fort bien dit dans son célèbre discours sur les sept énigmes du monde : « On accorde, sans trop de gêne, qu'on est l'instrument de causes cachées aussi longtemps que l'action est indifférente. Mais le moniste le plus résolu éprouve quelque peine à se persuader, en face des exigences de la vie pratique et morale, que toute l'existence humaine n'est qu'une fable convenue, suivant laquelle une nécessité mécanique attribue à Caïus le rôle de criminel et à Sempronius celui de juge, moyennant quoi Caïus va se faire pendre tandis que Sempronius va déjeuner... Quand Quételet nous fait toucher du doigt la loi naturelle qui veut qu'il y ait bon an mal an tant de voleurs, tant d'assassins, tant de faussaires dans telle ville, il est pénible de se dire que, si nous ne sommes pas de ceux-là, c'est que d'autres ont tiré les mauvais numéros à notre place. »

Cette protestation de la conscience a inspiré des vers admirables à un de nos meilleurs poètes contemporains, M. Sully-Prudhomme. Il commence par exposer, dans *Les Destins*, la thèse des fatalistes :

La nature nous dit : Je suis la Raison même
Et je ferme l'oreille aux propos insensés ;
L'univers, sachez-le, qu'on l'exécra ou qu'on l'aime,
Cache un accord profond des destins balancés.

.
Il s'accomplit tout seul, artiste, œuvre et modèle,
Ni petit, ni mauvais, il n'est ni grand, ni bon,
Car sa taille n'a pas de mesure hors d'elle
Et sa nécessité ne comprend aucun don.

Il revient sur les mêmes idées dans le Prologue de *La Justice* :

Une œuvre s'accomplit, obscure et formidable ;
Nul ne discerne, avant d'en connaître la fin,
Le véritable mal et le bien véritable :
L'accuser est stérile et la défendre vain.

Mais la conscience ne peut accepter cette conclusion :

Si hors du genre humain tu n'es plus qu'un vain nom,
En lui du moins tu vis, qu'il t'obéisse ou non ;
C'est que, formée en nous depuis notre naissance,
Ta nature, ô Justice, est notre propre essence !

C'est donc la conscience morale qui nous défend d'accepter le système des fatalistes. Nous nous sentons soumis à l'obligation absolue de faire le bien et d'éviter le mal ; ainsi que l'a montré Kant, l'existence de cet impératif catégorique est la preuve manifeste de la liberté de nos décisions : tu dois, donc tu peux ! Il n'y a rien à répondre à cela. Les jugements moraux que nous portons sur la valeur de nos actions et des actions de nos semblables sont profondément différents de tous nos autres jugements.

Eh quoi ! l'examen le plus rapide ne suffit-il pas pour nous convaincre de l'inutilité de nos efforts ? N'a-t-on pas cent fois fait ressortir l'implacable indifférence de la nature en présence de nos joies, de nos douleurs, de nos passions ? Ne nous est-il pas impossible de hâter ou de ralentir, à notre gré, la marche du temps ? Le passé n'est-il pas irrévocable, irréparable ? Dépend-il de nous de faire que ce qui a été n'ait pas été et que l'événement accompli ne déroule toute la série de ses conséquences ? Bien plus, on a montré quelle solidarité étroite unit tous les moments de notre vie, quelle influence exerce chacune de nos paroles, de nos déterminations, sur le développement ultérieur de nos pensées, de nos sentiments, de nos actions.

Sans doute, mais gardons-nous de parler de l'avenir comme du passé. L'avenir n'est pas, et il sera ce qu'on le fera. Or, parmi les facteurs de l'avenir, il faut faire entrer en ligne de compte nos volontés, et il dépend de nous d'en augmenter la part et l'efficacité. Défions-nous des solutions simplistes qui, en ramenant tout à l'unité, séduisent notre intelligence. Non, l'homme n'est pas un être comme les autres : c'est un être absolument à part, une personne morale ; mais c'est un être placé au milieu d'autres êtres, au sein du monde matériel : dans ce monde, les phénomènes sont soumis à des lois fatales, mais l'homme est libre, s'il le veut. Ces crises de fatalisme, auxquelles nous nous laissons parfois aller, ne sont point affaire de raisonnement, mais de sentiment. Un événement imprévu nous jette-t-il dans un complet désarroi, nous ne pouvons nous ressaisir, nous sommes hors d'état de réfléchir, nous nous payons de mots : « Cela devait arriver, disons-nous ; il n'en pouvait être autrement. » Nous nous laissons aller, nous cherchons à excuser notre faiblesse en invoquant, par exemple, la fatalité de la passion.

Examinons donc la situation de plus près. Il est évident que nous subirons la nécessité des lois qui régissent le monde, si nous n'entreprenons rien contre elle; mais il ne tient qu'à nous de lutter et même de vaincre. L'homme n'est pas tout-puissant, tant s'en faut, mais il peut quelque chose et il peut de plus en plus : c'est ce que témoignent les progrès réalisés par les individus et surtout par l'humanité. Les hommes, si petits et si faibles comme individus, vivent en société et unissent leurs efforts; ce qui est encore plus précieux, les résultats de toute sorte obtenus par les générations successives ne périssent pas à mesure, mais s'accumulent et constituent un trésor de plus en plus riche. C'est ainsi que l'homme se rend de plus en plus maître du monde et asservit même ces grandes forces de la nature dont il semblait devoir être éternellement écrasé. Le temps n'est plus où l'on croyait que la nature a des secrets que le savant s'efforce de lui dérober, mais qu'il doit bien se garder de divulguer sous peine d'attirer sur sa tête les plus épouvantables malheurs. Les découvertes des savants émancipent l'humanité entière de l'asservissement au monde matériel et à ses lois fatales.

Le progrès s'est remarquablement accéléré dans le cours des trois derniers siècles, depuis qu'à la voix de Bacon l'homme a reconnu qu'il n'est pas le roi, mais le serviteur et l'interprète de la nature, qu'il ne peut la vaincre qu'en lui obéissant. Il ne doit pas songer à modifier les lois de la nature, mais il peut les découvrir par l'observation et en tirer le parti le plus fécond. C'est donc le sentiment exact de sa petitesse, de sa faiblesse, qui fait sa force et sa grandeur. Notre situation en face de la nature a été fort ingénieusement représentée par le physicien anglais Huxley : « Les lois de la nature, dit-il, sont comparables aux règles d'un jeu très compliqué qui se joue depuis des siècles plus nombreux que nous ne savons les compter. Nous tous sommes les joueurs contre lesquels la partie est engagée. Nous jouons contre un adversaire qui est caché. Nous savons qu'il ne triche pas, il ne fait pas de fautes, il est patient dans ses coups. Mais il ne nous passe pas la moindre faute et n'a nul souci de notre ignorance. Les plus gros enjeux se paient aux bons joueurs avec ce genre de générosité surabondante par laquelle les forts témoignent de leur amour de la force. Quant à celui qui joue mal, il est fait mat sans hâte comme sans pitié. » A nous donc de faire attention, d'étudier les règles, d'observer le jeu de notre adversaire, et nous arriverons à gagner un nombre de plus en plus grand de parties.

EMM. JOYAU,

Professeur à l'Université de Clermont.

Bibliographie

II. — OUVRAGES SPÉCIAUX A L'AGRÉGATION DE GRAMMAIRE (1).

1° Etna.

Éditions dont on peut se servir :

a) *En latin* : LEMAIRE, *Poetae latini minores* III, à condition de la confronter pour le texte avec l'édition Sudhaus ou l'édition Ellis.

b) *En allemand* : SUDHAUS, 1898, Leipzig, Teubner.

Constitution du texte :

ELLIS, 1901, Oxford, Clarendon Press.

ED. BAEHRENS, *Poetae latini minores*, II, 1880, Leipzig, Teubner (trop hardi).

Langue :

J. M. STOWASSER, *Z. Latinität d. Aetna*, Zeitschrift f. österr. Gymn. 1900, p. 385 sqq.

Métrique :

FRANKE, *Res metrica Aetnae carminis*, Diss. 1898, Marburg.

Commentaire :

ALZINGER, *Studia in Aetnam collata*, Diss. 1896, Leipzig.

WAGLER, *De Aetna poemate quaestiones criticae*, 1884, Berliner Studien I (utile surtout à cause d'un index spécial de l'Etna).

2° Cicéron. — *De imperio Cn. Pompei*.

Éditions dont on peut se servir :

a) *En français* : PREUDHOMME, 1893, Gand, Engelcke.

b) *En allemand* (toutes les trois sont bonnes ; la première est la meilleure) :

HALM, éd. revue par LAUBMANN, 1901, Berlin, Weidmann.

RICHTER, éd. revue par EBERHARD, 1890, Leipzig, Teubner.

THÜMEN, 1902, Berlin, R. Gaertner.

c) *En anglais* : NICOL, 1899, Cambridge, University Press (élémentaire, mais utile).

d) *En italien* : TINCANI, 1889, Turin, Loescher.

D'ADDOZIO, 1898, Florence, Sansoni.

Constitution du texte :

C. F. W. MUELLER, *M. Tulli Ciceronis scripta quae manserunt omnia*, I artis II, vol. II, dans la *Bibl. teubneriana*.

(1) Voir le n° 1 de la *Revue des Cours et Conférences* 1902-1903.

Langue :

LEBRETON, *Etudes sur la langue et la grammaire de Cicéron*, thèse française, 1901, Paris.

MERGUET, *Lexicon z. den Reden des Cicero*, 4 voll.

PASCAL, *Dizionario del uso Ciceroniano*, 1899, Turin, Loescher (très utile).

Grammaire :

LEBRETON : cf. *supra*.

H. *Caesariana syntaxis quatenus a Ciceroniana differat*, thèse latine, 1901, Paris.

PASCAL : cf. *supra*.

Commentaire historique :

ORELLI, *Onomasticon Tullianum*, index des noms propres, des mots grecs, des lois et des formules, 3 vol.

DURUY, *Histoire des Romains*, t. III, 1881, Paris, Hachette.

*Pro Ligario.**Éditions dont on peut se servir :*

a) *En allemand* : HALM, éd. revue par LAUBMANN, 1899, Berlin, Weidmann, dans le même vol. que le *Pro Milone* et le *Pro Dejotaro* (de préférence).

RICHTER, éd. revue par EBERHARD, 1886, Leipzig, Teubner.

b) *En italien* : CORNALI, 1890, Turin, Loescher (ne s'en servir que si l'on ne comprend pas l'allemand).

Constitution du texte :

C. F. W. MUELLER, *op. cit.*, partis II, vol. III.

CLARK, *M. Tulli Ciceronis orationes*, vol. VI, s. d., mais de 1900, Londres, Frowde.

Langue et grammaire :

Voir les indications données pour le *De Imperio* ; y ajouter :

GUTTMANN, *De earum quæ vocantur Caesarianae orationum tullianarum genere dicendi*, 1883, Greifswald, Diss.

Commentaire historique :

Voir les indications données pour le *De Imperio*, y ajouter :

O. E. SCHMIDT, *Der Briefwechsel des M. Tullius Cicero von seinem Prokonsulat in Cilicien bis zu Caesars Ermordung*, 1893, Leipzig, Teubner (un peu trop favorable à Cicéron).

III. — OUVRAGES SPÉCIAUX A L'AGRÉGATION DES LETTRES.

1^o Cicéron. — *De Oratore* II.

Éditions dont on peut se servir :

a) *En allemand* : PIDERIT, éd. revue par HARNECKER, 1896, Leipzig, Teubner (bonne).

SOROF, 1882, Berlin, Weidmann.

b) *En anglais* : WILKINS, t. II, 1881, Oxford, Clarendon Press (de préférence).

c) *En italien* : CIMA, 1887, Turin, Loescher.

Constitution du texte :

FRIEDRICH, 2^e vol. des *Opera Rhetorica*, dans la Bibl. Teubneriana, 1893.

SABBADINI, *I codici delle Opere rettoriche di C.*, Rivista di filolog. class. 1888, p. 97 sqq.

Langue :

LEBRETON, *Études* sqq. V. au *De Imperio*.

PASCAL, *Dizionario* sqq. *Ib.*

CAUSERET, *Étude sur la langue de la rhétorique et de la critique littéraire dans Cicéron*, thèse française, 1886, Paris (avec des réserves).

Grammaire :

Voir les indications données pour le *De Imperio*, y ajouter :

GANDINO, *La Proposizione relativa nel de Oratore di M. Tullio Cicerone*, 1890, Casal, Pane.

Commentaire :

CURCIO, *Opere rettoriche di M. Tullio Cicerone*, pp. 89-138, 1900, Acireale, tipografia dell'Etna.

HIRZEL, *Der Dialog*, I, pp. 479-493, 1893, Leipzig, Hirzel.

SAPIENZA, *Le teorie rettoriche nel de Oratore*, 1896, Catania.

VOLKMANN, *Die Rhetorik d. Griechen u. Römer*, 1883, Leipzig, Teubner.

WILKINS, préface du 1^{er} livre, 1893, Oxford, Clarendon Press.

2^o Lucain. — *Pharsale* VII.

Éditions dont on peut se servir :

a) *En latin* : BURMAN, 1740, Leyde.

LEMAIRE, 3 vol., 1830-1832 (surtout pour l'index).

FRANCKEN, 2 vol., 1896, Leyde, Sijthoff.

b) *En anglais* : HASKINS, 1887, Londres, Bell and Sons (de préférence ; questions de texte négligées).

POSTGATE, 1896, Cambridge, University Press (pour les classes, mais utile et commode).

Commentaire.

Sur tous les points, Préfaces des Ed. HASKINS (cf. *supra*) et LEJAY, Livre I, 1894, Paris, Klincksieck.

Constitution du texte :

Ed. FRANCKEN, cf. *supra*.

Ed. HOSIUS, 1892, Bibl. Teubneriana.

USENER, apparat critique des vv. 385-711, 1863, Greifswald, Progr.-Acad.

BECK, *Untersuchungen zu den Handschriften Lucans*, Diss. 1900, Munich.

FICK, *Krit. und sprachl. Untersuchungen zu Lucan*, Progr. 1890, Straubing.

Langue :

FICK, cf. *supra*.

OBERMAIER, *Sprachgebrauch des M. Annaeus Lucanus*, Progr. 1886, Munich.

Métrique :

TRAMPE, *De Lucani arte metrica*, Diss. 1884, Berlin.

Histoire :

SINGELS, *de Lucani fontibus ac fide*, 1884, Leyde, van Doesburgh.

Commentaire explicatif et littéraire :

BERTHOLD, *De Lucani elocutione*, 1879, Grimma, Gensel.

BOISSIER, *L'Opposition sous les Césars*, pp. 271-285 Paris, Hachette.

FRITZCHE, *Quaestiones Lucaneae*, Ienaer Diss. 1892.

J. GIRARD, *Un poète républicain sous Néron*, Revue des Deux Mondes, 1875, 4, pp. 423-444.

GREGORIUS, *De M. Annaei Pharsaliae tropis*, Diss. 1893, Tübingen.

HUNDT, *De M. Annaei Lucani comparationibus*, Diss. 1886, Halle (intéressant).

NISARD, *Les Poètes latins de la Décadence*, t. II (à lire, mais se méfier des exagérations et du parti pris).

RIBBECK, *Gesch. d. röm. Dichtung* III.

SOURIAU, *De deorum ministeriis in Pharsalia*, thèse latine, 1883, Paris.

Ed. WEBER, t. III, 1831, Leipzig (contient les scholies).

Henri BORNECQUE.

Maître de conférences à l'Université de Lille.

Sujets de devoirs

UNIVERSITÉ DE PARIS

AGRÉGATION DES JEUNES FILLES

Éducation, pédagogie.

Sur cette pensée de Renan : « Le modèle de la perfection nous est donné par l'humanité elle-même ; la vie la plus parfaite est celle qui représente le mieux l'humanité. Or l'humanité cultivée n'est pas seulement morale ; elle est encore savante, curieuse, poétique, passionnée. »

CERTIFICAT D'APTITUDE DES JEUNES FILLES

1° Que faut-il entendre par « éducation libérale ? Doit-on donner, et de quelle manière, une éducation libérale aux femmes ? »

2° Appréciez cette boutade d'un auteur contemporain : « Nous avons assez de gens qui aiment les pauvres : ce qu'il nous faudrait, ce sont des gens qui aiment la pauvreté. »

ÉCOLE NORMALE DE SÈVRES

1° Croyez-vous, avec Renan, que : « Le droit, c'est le progrès de l'humanité ; il n'y a pas de droit contre ce progrès, et réciproquement le progrès suffit pour tout légitimer. »

2° Buffon a dit : « Le génie n'est qu'une longue patience. » — Dans quelle mesure croyez-vous qu'on pourrait aussi définir la vertu « une longue patience » ?

Le gérant : E. FROMANTIN.

pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de *quarante-huit* pages de texte, composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours, *sérieusement rédigés*, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs, dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège ; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours ; toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la *Revue des Cours et Conférences* est *indispensable* : indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Universités et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets et de plans de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relations intellectuelles avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la *Revue des Cours et Conférences*, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la *Revue des Cours et Conférences* donnera les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous continuerons et achèverons la publication des cours professés au *Collège de France* et à la *Sorbonne* par MM. Gaston Boissier, Emile Faguet, Emile Boutroux, Alfred Croiset, Jules Martha, Gustave Larroumet, etc., etc. (ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs), en attendant la réouverture des cours de la nouvelle année scolaire. De plus, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, des comptes rendus des soutenances de thèses.

CORRESPONDANCE

M^{me} L. G..., à *T...* — Très certainement ; vous vous rendrez compte d'ailleurs rapidement, par la lecture des premiers numéros, que la *Revue* est également utile pour la préparation aux divers examens des jeunes filles.

M^{lle} F. D..., à *P...* — Oui, avec des leçons *sérieuses*, beaucoup de lectures et quelques devoirs ; nous nous tenons, du reste, à votre disposition pour tous les renseignements dont vous pourriez avoir besoin.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIE

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 5 fr.

Licence et certificat d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

*Chaque copie adressée à la Rédaction doit être accompagnée d'un mandat-poste et de la bande du dernier numéro paru, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université, dont quelques-uns même sont membres des jurys d'examens. Les sujets peuvent être pris ailleurs que dans la *Revue*, mais doivent, en ce cas, être joints in extenso à la copie.*

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}
PARIS, 15, Rue de Cluny

VIENT DE PARAÎTRE

Avant la Gloire

LEURS DÉBUTS

DEUXIÈME SÉRIE

Par Henri D'ALMERAS

Un vol. in-18 jésus, broché. **3 50**

M. HENRI D'ALMERAS a eu l'idée de raconter les débuts de nos principaux écrivains actuels. Cet essai de critique anecdotique, fertile en indiscretions amusantes, était passablement dangereux. Sans doute, il était imprudent de le tenter; mais le succès a donné raison à M. HENRI D'ALMERAS. La deuxième série d'*Avant la Gloire* est consacrée à Rochefort, Philibert Audebrand, Ranc, Henry Maret, Paul de Cassagnac, Emile Bergerat, Clémenceau, Drumont, Jules Verne, Paul et Victor Margueritte, Charles Foley, Paul Brûlat. Elle est aussi intéressante que la première, si bien accueillie par la critique; elle sera aussi utile aux chercheurs, aux curieux, à tous ceux qui aiment la littérature.

Année Scolaire 1902-1903

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

DIRECTEUR : N. FILOZ

SOMMAIRE

Pages

145 LA PHILOSOPHIE D'A. CONTE ET LA MÉTAPHYSIQUE. — *Morale et religion*.....

154 ANDRÉ CHÉNIER. — LE MORALISTE.....

165 TRANSFORMATIONS POLITIQUES ET SOCIALES DES SOCIÉTÉS EUROPÉENNES AU XIX^e SIÈCLE.....176 LE THÉÂTRE DE RACINE. — *Iphigénie en Aulide* (Conférence à l'Odéon).....185 LISTE DES AUTEURS (*agrégations et certificats*)...191 SUJETS DE DEVOIRS (*agrégation et licence*)...

192 SOUTENANCE DE THÈSE.....

Émile Boutroux,
*Membre de l'Institut.*Émile Faguet,
*de l'Académie française.*Charles Seignobos,
*Maître de conférences à l'Université de Paris.*Henri Chantavoine
*Professeur de rhétorique au lycée Henri IV.*Concours de 1903.
Université de Paris.
En Sorbonne.

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
(ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C^{ie})

15, RUE DE CLUNY, 15

1902

Tous les droits de reproduction sont réservés.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}
15, rue de Cluny, PARIS

ONZIÈME ANNÉE

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

ABONNEMENT, UN AN { France. 20 fr.
payables 10 francs comptant et le
surplus par 5 francs les 15 février et
15 mai 1903.
Étranger. 23 fr.

Le Numéro : 60 centimes

EN VENTE :

Les Troisième, Quatrième, Cinquième,
Sixième, Septième, Huitième, Neuvième et Dixième Années
DE LA REVUE

Chaque année. 20 fr.

Il reste quelques exemplaires de la première et de la seconde année,
que nous tenons à la disposition de nos clients au prix de 30 francs
chaque année.

Après dix années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très estimée *Revue des Cours et Conférences* : estimée, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est unique en son genre ; il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons, chaque année, à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, lettres, philosophie, histoire, littérature étrangère, histoire du théâtre, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons pas à passer même la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la *Revue des Cours et Conférences* est à bon marché : il suffira,

REVUE HEBDOMADAIRE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

La philosophie d'A. Comte et la métaphysique.

Cours de M. ÉMILE BOUTROUX,
Professeur à l'Université de Paris.

VII. — Morale et Religion.

Il nous reste à considérer la morale et la religion selon Auguste Comte. L'objet général des recherches de Comte, c'est, nous l'avons vu, d'unifier parfaitement les connaissances, les esprits, les âmes, de leur donner, si je puis dire, la forme catholique. Pour réaliser cette unité, le premier instrument qui s'offre à l'homme des temps modernes, c'est la science, laquelle, en effet, par les caractères communs à ses différentes méthodes, unifie, en un sens, nos connaissances, et donne aux esprits une direction commune. Mais une analyse un peu plus profonde montre, selon Comte, que la science, livrée à elle-même et privée de la discipline que lui impose la philosophie et la religion, ne peut, par l'esprit d'analyse et de spécialisation qui lui est propre, qu'entretenir et même accroître l'anarchie des intelligences.

Nous avons vu que c'est la philosophie, ou organisation de nos connaissances au point de vue social, qui, tout en puisant ses matériaux dans la science, triomphe de l'anarchie, en faisant converger toutes les sciences vers une fin unique, en superposant, de la sorte, la synthèse à l'analyse.

L'unification de nos connaissances, que réalise ainsi la philosophie, marque-t-elle le terme de la réforme comtienne? L'unité mentale, qui est, à ses yeux, la condition nécessaire et suffisante de l'ordre et du progrès dans les sociétés, est-elle pleinement réalisable par la philosophie? On pourrait peut-être le croire, si l'on s'en tenait à l'ensemble du *Cours de Philosophie positive*, et si l'on négligeait les ouvrages postérieurs de Comte. Mais nous ne saurions procéder ainsi, car Comte déclare expressément que le *Cours* ne constitue que l'introduction au positivisme; dès ses premiers ouvrages, il annonce un dessein moral et politique qui dépasse le *Cours*, et dont nous trouvons la réalisation dans le *Système de Philosophie positive*.

La philosophie positive, même fondée sur la sociologie, ne suffit pas à la réalisation de la parfaite cohérence mentale. En effet, l'intelligence, qui est le principe et l'agent de la philosophie proprement dite, n'est pas dans l'homme la faculté maîtresse et le moteur. Guidés par la seule intelligence, les hommes peuvent s'attacher aux objets les plus divers, construire des systèmes très différents et même opposés entre eux. L'unité de forme n'exclut nullement l'hétérogénéité de la matière et de l'objet. Pour arriver à réaliser l'harmonie nécessaire, c'est aux moteurs mêmes de la vie humaine qu'il faut s'adresser, c'est-à-dire aux *sentiments*: c'est de leur accord que dépendent, en dernière analyse, l'organisation, la stabilité et le progrès normal de la société.

Mais peut-on concevoir une systématisation des sentiments? Jusqu'ici, nous avons montré comment les hommes, supposé qu'ils s'intéressent tous aux mêmes objets, peuvent unifier leurs systèmes de connaissances touchant ces objets. Mais à quelles conditions les hommes pourront-ils vouloir tous les mêmes objets? Rechercher les lois suivant lesquelles pourront ainsi se coordonner les sentiments, c'est aborder les problèmes de la morale et de la religion.

Suivant quelle méthode Comte traitera-t-il ces problèmes? La méthode que nous lui voyons suivre en ces matières est encore, sans doute, en grande partie positive, mais par certains traits dépasse la méthode annoncée au début du *Cours*. Comte part du fait de la sociabilité comme caractère essentiel de la nature humaine. Il cherche par l'observation comment la société humaine peut être constituée dans sa perfection. Mais l'observation seule ne suffit évidemment pas dans cette question, puisque la société donnée n'est pas parfaite. Il est nécessaire de compléter l'observation par l'idée d'une société normale, rationnelle, parfaite. La méthode sera ainsi constituée par un mélange d'observation et de dé-

duction, la société donnée fournissant les matériaux, et la conception de l'idéal dirigeant les raisonnements.

Si nous observons la nature humaine, nous trouvons en elle des instincts divers :

1. Les instincts égoïstes, lesquels, selon Comte, se manifestent d'abord. Or c'est une erreur, une illusion fatale, de supposer qu'on puisse fonder la société sur l'égoïsme. Il n'y a pas de solidarité si étroite, établie sur ce sentiment, qu'elle puisse vraiment unir les hommes. L'égoïsme engendre irrémédiablement l'individualisme, l'anarchie, la guerre de tous contre tous.

2. Mais il y a aussi, dans la nature humaine, un autre instinct, inné et efficace, c'est l'instinct que Comte appelle *altruisme*, lequel nous pousse à agir pour autrui. Cet instinct est, selon l'ordre naturel, plus faible que le précédent : l'homme est, avant tout, égoïste. De là, l'idée de la morale, comme recherche des moyens propres à faire prédominer sur l'égoïsme, qui divise, l'altruisme qui rapproche et unit.

Comment développer en nous l'altruisme ? L'observation des faits nous fournit d'abord un motif qui doit nous y inviter. En effet, elle nous apprend que, dans notre existence, dans le développement de notre activité sous toutes ses formes, nous sommes tous solidaires les uns des autres. Sans doute, cette solidarité n'est en elle-même qu'un fait, qui n'a rien de moral, mais ce fait même nous montre déjà que l'altruisme, vers lequel nous nous sentons moins portés, est plus conforme à la nature des choses, à notre destinée d'hommes, que l'égoïsme et l'individualisme.

Mais ce n'est encore là qu'une raison abstraite, et, par suite, insuffisante. Il s'agit de trouver un moyen d'agir effectivement sur le sentiment, sur le cœur. Or le sentiment, loin d'être soumis à l'intelligence, la domine : une raison, même excellente, ne suffit pas à le transformer. Que faut-il donc ? De tout temps, les hommes ont compris que, pour que nous nous attachions à nos semblables, il faut que nous les considérions comme nos semblables, que nous nous sentions liés à eux par la fraternité. L'idée de l'humanité, comme unité de la nature humaine, suffira-t-elle donc à opérer la conversion des cœurs ?

La doctrine de Comte sur ce point est remarquable. Il estime que, si l'on prétend passer immédiatement de l'individu à l'humanité, on n'obtiendra qu'une idée abstraite d'humanité, de genre humain, de nature humaine, idée qui ne peut engendrer qu'un sentiment superficiel de vague et stérile philanthropie. Cette préoccupation platonicienne de chercher des intermédiaires entre le détail et l'ensemble est bien conforme à la méthode que nous

avons vu Comte appliquer dans sa constitution de la sociologie comme science. C'est par degrés qu'il veut que l'homme s'élève du point de vue de l'individu à celui de l'humanité, et la nature elle-même, selon lui, nous en fournit le moyen. En effet, autour de nous, elle a créé un petit groupe dont, immédiatement, nous nous trouvons et sentons, non seulement matériellement, mais moralement, solidaires : la famille. La famille est une communauté, non seulement d'intérêts, mais de sentiments. Le sentiment de la famille est la première forme de l'altruisme. Au-dessus de la famille, se forme, presque naturellement, une autre troupe d'hommes, plus large, donnant lieu à des relations plus diverses : c'est la cité, la patrie, nouvelle et plus puissante école d'altruisme concret et actif. Ne pouvons-nous, étendant encore et multipliant par la pensée les relations des hommes, considérer l'humanité tout entière comme une seule famille, comme une seule cité ?

Il semble d'abord que l'humanité soit chose trop vaste et trop vague pour pouvoir être l'objet d'un sentiment, puisque, prise dans son ensemble, elle embrasse, non seulement la multitude innombrable des individus actuellement vivants, mais encore celle des hommes passés et à venir. Pourtant le développement du sentiment de la famille et du sentiment de la cité nous amène naturellement à nous demander s'il n'y a pas place dans notre âme pour un sentiment plus élevé encore, l'amour de l'humanité, comme réalité vivante et éternelle, comme tout concret. De plus, nous remarquons qu'il y a un rapport frappant entre un tel objet et le sentiment religieux, lequel est un besoin inné de l'âme humaine. La morale ne trouverait-elle pas, dans la religion, son achèvement et sa condition suprême de réalisation ?

C'est ainsi que Comte se trouve amené à s'élever, de la morale à la religion. La raison qui l'empêche de s'en tenir à la morale est celle-là même que signalent les théologiens. Selon eux, il y a, entre la morale et la religion, cette différence, que la morale enseigne à l'intelligence en quoi consiste le devoir, mais ne fournit pas à la volonté les motifs et la puissance qui en assurent la réalisation. La morale reste théorique, la religion est essentiellement active. En un sens analogue, Comte fait appel à la religion. Objectera-t-on que son positivisme s'en est, d'avance, ôté le droit ? Il n'en est rien. Car, si sa critique a éliminé une certaine théologie et une certaine métaphysique, elle n'a nullement pros crit toute métaphysique et toute religion. Et de même qu'au-dessus de la science il a pu, sans contradiction, constituer une philosophie proprement dite où se trouvent inclus des éléments métaphysiques, de même pourra-t-il, peut-être, édifier

une nouvelle religion. Ce qu'élimine sa critique, c'est la notion d'un Dieu personnel et transcendant, ainsi que d'une immortalité individuelle et surnaturelle. Mais ces notions se rencontrent-elles en toute religion ? Font-elle partie intégrante de la religion ?

Au fond de l'instinct moral, l'observation découvre en l'homme l'instinct religieux, lequel est un fait, par conséquent une donnée scientifique irréductible. Or, que réclame cet instinct ? Selon Comte, il réclame, au fond, deux choses et deux choses seulement : 1^o la réalité, donnée pour nous, de l'être immense et éternel, de l'être un et total, que l'on appelle Dieu ; 2^o l'immortalité ou participation de l'homme à l'éternité. Ce double besoin peut-il être satisfait par l'idée positive de l'humanité ? Sans aucun doute ; car, si l'humanité existe comme tout, comme substance réelle de tous les hommes passés, présents et à venir, elle est elle-même l'être immense et éternel qui dépasse infiniment les individus, et qui, cependant, est immédiatement donné aux individus. L'humanité, ce n'est plus seulement une solidarité particulière, existant d'individu à individu, c'est une solidarité universelle qui, de tous, fait un tout et une unité. Et ainsi l'humanité, comme tout solidaire, répond exactement à la première des deux conditions de la religion.

Elle répond de même à la seconde. La pensée de Comte sur ce point est résumée dans une formule célèbre que l'on ne cite pas toujours exactement. On lui fait dire : « L'humanité se compose de beaucoup plus de morts que de vivants », ce qui n'a pas grand sens. Mais Comte a écrit : « Le Grand Être se compose beaucoup plus de morts que de vivants », ce qui signifie que, de ce que nous sommes, la plus grande part nous vient de nos ancêtres, dont l'existence, dès lors, se perpétue dans leurs descendants. Ainsi, l'humanité présente, outre le caractère d'une solidarité universelle, un second caractère, la continuité, par où elle satisfait à notre besoin d'immortalité.

Est-ce assez pour que la religion soit réellement fondée, et devienne, non plus seulement un idéal, mais une réalité ? Pas encore : il faut que l'amour de l'humanité soit conçu comme capable de se développer et de devenir prépondérant dans l'âme humaine. Est-ce possible ?

Il en est de l'amour de l'humanité comme les théologiens enseignent qu'il en est de l'amour de Dieu. Les théologiens n'hésitent pas à faire de l'amour même de Dieu, et non pas seulement des actes extérieurs, un devoir, le plus strict et le plus absolu de tous. « Tu aimeras Dieu par-dessus toutes choses », dit l'Évangile, voilà le premier commandement. Comment les théologiens conceivent-

ils que l'on puisse commander les sentiments, contrairement à l'opinion des philosophes, qui soutiennent que les actes seuls sont en notre pouvoir ? C'est qu'il n'en est pas de l'objet parfait et éternel comme des objets imparfaits et périssables. Si nous considérons ces derniers, nous ne trouvons rien en eux qui nous y attache nécessairement. Mais si, d'autre part, nous nous tournons vers Dieu, la surabondance de ses perfections force, ou plutôt crée notre amour. Nous aimons Dieu de son amour pour nous, comme un enfant aime ses parents. Analogue, ce semble, est la pensée de Comte. L'humanité est, à ses yeux, si grande, si parfaite et si puissante, qu'il est impossible de la contempler sans s'y attacher, sans l'aimer.

Et ce sentiment, de lui-même, sera efficace. En effet, l'humanité, telle que la conçoit Comte, n'est pas une abstraction, mais un être concret et vivant ; c'est notre Dieu. Ce Dieu n'est pas loin de nous, il est en nous. Plus nous nous attachons à lui, plus sa grâce nous pénètre et nous donne de force pour le bien : en sorte que la religion réalise cette victoire des sentiments altruistes sur les sentiments égoïstes, que la morale nous proposait comme fin.

Ainsi, nous sommes dupes d'une illusion, quand nous croyons que ce sont les lois de la matière qui mènent l'homme, que l'esprit gravite autour des sens, et le cœur autour de l'intelligence. C'est la conception opposée qui est la vraie. La vérité fondamentale, selon le positivisme de Comte, c'est la suprématie du cœur. Le cœur est le moteur ; l'intelligence ordonne et construit ; les sens fournissent les matériaux. L'œuvre normale du cœur, c'est la sympathie, objet de la religion. L'œuvre normale de l'intelligence, c'est la synthèse, objet de la philosophie. L'œuvre normale de l'activité, c'est la synergie, objet de la politique. Or, synergie suppose synthèse, et synthèse sympathie. C'est la doctrine que Comte a condensée dans cette devise : l'amour pour principe, l'ordre pour base, le progrès pour but.

Qu'on nous permette, au sujet de cette doctrine, quelques remarques.

Le positivisme de Comte, pris dans son ensemble, n'est pas sans analogie dans le passé. Il suggère tout d'abord à l'esprit le nom de Pascal, lequel, lui aussi, établit cette hiérarchie : le cœur, l'esprit, les sens, et met comme condition à la primauté du cœur qu'il s'affranchisse de l'égoïsme et se remplisse de l'amour de l'éternel. Pascal, comme Auguste Comte, se représente l'homme comme porté naturellement à faire dépendre l'intelligence des sens, et le cœur de l'intelligence ; or la religion nous apprend à renverser l'ordre.

La différence, toutefois, reste capitale, entre Pascal, qui, par delà

l'humanité, voit un Dieu personnel et parfait éternellement comme fin et principe véritables de nos sentiments et de nos actions, et Comte, qui fait de l'humanité même le terme final de notre amour, de nos conceptions, de notre activité.

Que penser du positivisme, en tant qu'il nous rappelle ainsi les doctrines mystiques ? Ne semble-t-il pas qu'il aboutisse à une conclusion contradictoire avec ses prémisses ?

Selon Comte, le positivisme embrasse nécessairement trois choses : science, philosophie, religion ; il n'est complet, il n'est le positivisme que s'il établit, en les hiérarchisant, ces trois doctrines. La science n'est que la matière de la philosophie ; la philosophie positive n'est que l'introduction de la morale et de la religion. Tel est le sens que Comte, quant à lui, donne à son système.

Mais ne s'est-il pas trompé sur l'esprit véritable de ce système ? N'y a-t-il pas, en fait, solution de continuité entre la doctrine de la religion et le reste du système ?

Il convient de remarquer qu'entre la science et la philosophie déjà Comte n'a pas établi un lien de continuité ; la philosophie ne se tire pas de la science, elle s'y superpose, elle a son principe, qui est le besoin de l'esprit, comme la science a le sien, qui est l'observation. Et si la devise des scolastiques était : *Scientia ancilla theologiæ*, Comte souscrirait sans doute à la formule : *Scientia ancilla sociologiæ*.

Or, on peut concevoir, entre la religion et la philosophie, un rapport analogue. Comte n'est pas plus tenu de faire sortir la religion de la philosophie, qu'il n'a fait sortir celle-ci de la science ; la philosophie peut fournir une matière à la religion, sans lui fournir son principe. Elle peut jouer, à son égard, le rôle d'un moyen vis-à-vis d'une fin. Si l'on ne peut dire que la superposition du cœur à l'esprit soit, chez Comte, logiquement nécessaire, ce qui, du reste, serait, en soi, contradictoire, elle est logiquement possible aussi bien que dans tant d'autres systèmes qui lui ressemblent sur ce chapitre. Le progrès du positivisme de Comte, de la science à la philosophie, et de la philosophie à la religion, est rationnel sans être géométriquement nécessaire.

Nous écarterons donc le reproche d'inconséquence. Mais que vaut la doctrine, prise en elle-même ?

Elle est caractérisée essentiellement par la substitution, dans le système de la philosophie spiritualiste, de l'humanité à Dieu ; aussi Comte l'appelle-t-il le nouveau spiritualisme. Or, cette substitution, même au point de vue religieux, est-elle absolument nouvelle ; est-elle en contradiction pure et simple avec l'esprit et même la lettre du christianisme ? En juger ainsi serait

exagéré. Selon l'Evangile, en effet, deux commandements priment tous les autres ; le premier, c'est : « Tu aimeras Dieu par-dessus toutes choses » ; le second, c'est : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ». Et Jésus n'énonçait jamais le premier sans le faire suivre du second, et sans ajouter que le second était semblable au premier. Doctrine dont nous trouvons, dans une épître de saint Jean, le commentaire suivant : « Personne n'a jamais vu Dieu. Si nous nous aimons les uns les autres, Dieu demeure en nous, et son amour est accompli en nous. » Selon la doctrine chrétienne elle-même, c'est aimer Dieu que d'aimer les hommes, c'est dans cet amour même que consiste pour nous l'amour de Dieu. Et c'est cette vérité qui est incluse dans la signification évangélique du mot charité.

Mais pourquoi Comte ne va-t-il pas, comme le christianisme, jusqu'à Dieu à travers les hommes ? Pourquoi veut-il s'en tenir à l'humanité et nous y enfermer faisant d'elle-même notre Dieu ? C'est qu'il a voulu écarter tout objet qui ne serait pas un fait, une donnée de l'expérience. Y a-t-il réussi ? Non, certes ; car il est impossible d'admettre que l'humanité, telle qu'il la conçoit, soit une chose susceptible de tomber sous l'observation empirique. L'humanité, multiple et une, phénoménale et substantielle, successive et éternelle, est, à n'en pas douter, une entité métaphysique.

Il y a lieu de signaler, en outre, un caractère essentiel de sa morale et de sa religion : elles sont essentiellement impératives ; elles veulent que, contrairement à son penchant inné, l'homme fasse prédominer l'athéisme sur l'égoïsme, l'universel sur le particulier. Mais cette conception d'une surnature qui doit peu à peu se substituer à la nature donnée implique, elle aussi, si on l'approfondit, des éléments métaphysiques.

Ceux qui partent de ce principe, que le système de Comte ne doit contenir aucun élément métaphysique, sont amenés à le mutiler et à le dénaturer. Si on le prend tel que l'expose Comte lui-même, et si on cherche à le comprendre, on ne tarde pas à voir qu'il faut faire une part à la métaphysique.

Mais alors on se demande : Est-il légitime, est-il possible de s'arrêter dans cette voie au point où il s'arrête ? Comte fait un usage croissant d'un concept métaphysique qu'il n'analyse pas et qui pourtant soulève de grandes difficultés : celui d'une nature humaine déterminée, fixe, stable, universelle. Or la nature humaine a-t-elle effectivement ces caractères ? Si quelque chose est fixe en elle, comme présupposé par son développement même, quels sont, au juste, ces éléments relativement premiers ?

Une critique des conditions de notre activité intellectuelle et pratique est, ici, nécessaire.

Ce n'est pas tout : en vertu des facultés innées qu'il attribue à l'homme, Comte suppose que, dans la société humaine, les hommes n'ont d'autre fin de leur amour et de leurs aspirations que l'humanité elle-même. Est-ce certain ? Quand l'humanité a émergé de l'animalité, n'est-ce pas parce que son intelligence a conçu un idéal supérieur à sa nature ? Et le ressort de notre activité, est-ce le simple désir de généraliser telle manière d'être que nous avons observée, ou l'ambition de nous élever, de concevoir et de réaliser des formes d'existence réellement nouvelles et supérieures ? Certes, nous devons nous solidariser et nous aimer ; mais le plus puissant principe de solidarité et d'amour, c'est le commun dévouement à une grande cause, le concert des cœurs et des volontés pour tirer de la nature quelque chose qui la dépasse. L'homme n'est pas un terme, un absolu, une nature que l'on puisse enfermer dans un concept. Sa pensée enveloppe l'infini, et le progrès dont il est épris n'a pour lui tant de charmes que parce qu'il est une marche vers l'infini. Nous ne cheminons pas vers un but visible, défini, placé devant nous comme une étoile. Le but lui-même nous est inconnu, et c'est lui que nous cherchons tout d'abord, avant de chercher les moyens de nous en rapprocher.

De là résultent des conséquences importantes. Comte, estimant que l'objet que nous devons travailler à réaliser est devant nous, comme un point défini et clairement visible, en conclut que, pour atteindre à ce but, il y a une voie également définie, et une seule : d'un point à un autre, la géométrie admet une droite et n'en admet qu'une. Dès lors, celui qui est ou se croit en possession de la vérité a le droit d'imposer aux hommes les idées, les croyances, les sentiments qui lui paraissent nécessaires à la réalisation de cette vérité. L'établissement, par tous les moyens, de l'unité intellectuelle et morale des esprits apparaît comme la condition première du progrès et de l'action bienfaisante. Mais, si, bien au contraire, le but ne nous est pas donné comme un fait, si nous devons le chercher, l'unité n'est pas le point de départ nécessaire, elle est le terme infiniment éloigné et tout idéal de notre action. Et il apparaît non seulement comme légitime, mais comme obligatoire et indispensable d'assurer aux hommes la liberté de chercher dans toutes les directions ; le progrès comporte, et la fixation des vérités acquises, et l'effort en tout sens à la poursuite de vérités nouvelles. Ni la liberté ne doit être posée avant l'ordre, ni l'ordre avant la liberté. Ils ne peuvent se réaliser véritablement que l'un par l'autre.

P. F.

André Chénier.

Cours de M. ÉMILE FAGUET,
Professeur à l'Université de Paris.

Le moraliste.

J'ai essayé de dégager avec vous, la dernière fois, et de vous présenter dans toute sa clarté ce qu'on peut appeler la philosophie d'André Chénier. Nous avons passé en revue ses principales idées concernant la métaphysique, les problèmes religieux, et en particulier le christianisme. Ainsi nous avons reconstitué, autant qu'on peut le faire, la physionomie intellectuelle du poète. Mais le portrait demeurerait inachevé, si nous n'esquissions pas aussi l'image de Chénier moraliste. Pour qui veut avoir une connaissance totale de l'homme, cette étude est également nécessaire. Nous retrouverons ici, sous une forme concrète et vivante, quelques-unes des idées que nous avons analysées abstraitement dans la précédente leçon. Le jugement qu'André Chénier a porté sur ses semblables, sur les gens qu'il voyait autour de lui, nous aidera à mieux comprendre ce que le poète pensait de la nature humaine en général. Ainsi l'examen, que nous venons d'achever, de la philosophie de Chénier trouvera sa conclusion naturelle dans l'étude que nous allons poursuivre aujourd'hui sur Chénier moraliste.

Commençons d'abord par définir notre sujet. Il ne saurait être question de chercher à travers l'œuvre du poète un ensemble de préceptes moraux formant un système lié, à peu près comme celui d'Aristote ou de Kant. Nous allons simplement étudier les portraits que Chénier a tracés de la société de son temps, portraits qui forment une galerie moins riche assurément, mais aussi intéressante que celle de La Bruyère. Ce nouvel aspect de Chénier nous a été révélé récemment par les publications de M. Abel Lefranc dans la *Revue de Paris* (nov. 1899). Or, voici pour quelle raison je crois opportun d'appeler votre attention sur ce sujet.

C'est une chose rare, exceptionnelle même, de trouver un poète moraliste. Vous pouvez être certains que La Rochefoucauld et La Bruyère n'ont point fait de vers, et que la plupart de nos grands poètes n'ont jamais eu l'idée de composer des *Maximes* ou des *Caractères*. Il suffit de constater ce fait, sans trop chercher à en

approfondir les raisons. Le poète est, par essence, un être impulsif et sensitif, incapable d'avoir des choses une vue claire et réfléchie, de démasquer les travers se cachant sous les apparences de la vie sociale, de démêler les petites hypocrisies qui se dissimulent au fond des relations journalières. Vous direz que ce rôle de l'observateur s'attachant à de petits travers, à des attitudes physiques, n'implique pas une intuition psychologique de premier ordre ; qu'il suffit, pour y réussir, d'avoir de bons yeux, avec un peu de patience et de malignité au fond du cœur. Tout cela est vrai ; on a dit avec justesse que les critiques sont les greffiers du Parnasse ; on pourrait dire aussi bien que les moralistes en sont les « commères », toujours à l'affût de petits potins et de menus scandales. A tout prendre, un livre de morale fait songer à une loge de moraliste, sorte de concierge qui habiterait au premier étage du Parnasse. — Puisque vous placez si bas les moralistes, pourquoi, me direz-vous, attachez-vous tant d'importance aux portraits que Chénier a tracés de ses contemporains ? — C'est parce qu'il est utile à tout le monde, pour se garder de certains excès et de certains défauts communs à la nature humaine, d'avoir aperçu ces défauts chez ses semblables. Il est très difficile de se connaître soi-même ; connaître autrui est plus aisé ; et il est rare que, de cet examen des personnes qui nous entourent, nous ne tirions pas quelque maxime pour la conduite de notre propre vie. Evidemment, le goût de l'observation morale ne peut pas contribuer à accroître le génie d'un poète ; mais il peut le diriger, le corriger, sans altérer son originalité. En particulier, cette étude est capable de donner au poète le tact et la finesse. Précisons ces considérations abstraites et générales par un exemple concret.

Montaigne est remarquable, à la fois, par ses facultés poétiques et par son talent de moraliste. Il est très vraisemblable que cette habitude de considérer les caractères des personnes qu'il voyait s'agiter autour de lui a permis à l'auteur des *Essais* d'éviter en partie certains défauts dont on retrouve toutefois de légères traces dans son livre. Le goût de la critique serait une chose abominable, si, après avoir exercé sa malignité sur autrui, on ne songeait pas un peu à l'exercer sur soi-même. Ainsi, en songeant que nous ressemblons à notre voisin dont nous blâmons les défauts, en songeant que nous appartenons tous à la même humanité, il arrivera que nous gagnerons du tact et de la modération, et que nous estimerons un peu moins notre personne. Donc l'habitude de la critique peut avoir sur celui qui s'y livre assidûment une influence moralisatrice. Cette faculté d'ob-

servation sera ainsi très utile pour guérir les poètes d'un certain manque de modestie, qui fait trop facilement accepter à beaucoup d'entre eux l'encens que les dévots lecteurs leur prodiguent. Et voilà pourquoi je tiens à vous montrer ce côté inattendu du talent de Chénier, persuadé qu'une pareille tendance à remarquer les travers de ses contemporains a dû l'amener à remarquer ses propres travers, et, sans doute, à s'en corriger.

C'est dans cet ouvrage inachevé intitulé *De la Perfection des arts* et contenant pêle-mêle des passages de philosophie, d'histoire, de critique, que nous trouvons toute une série de portraits tracés sur le vif, reproduisant peut-être la physionomie d'une personne particulière, mais représentant aussi des défauts communs à l'époque de l'auteur, et peut-être inhérents à la nature humaine. Sous quelques-uns de ces portraits nous pourrions mettre des noms; nous nous contenterons de reconnaître dans la plupart les traits de notre voisin ou notre propre image. En effet, Chénier a fait vraiment œuvre de moraliste à la manière de La Rochefoucauld ou de La Bruyère; et il ne s'est pas borné à écrire des satires visant des individus ou à tracer la caricature des hommes éminents de son siècle. Cela dit, passons en revue les principaux tableaux de cette galerie.

Voici d'abord le pseudo-penseur, celui qui a l'air d'exprimer des idées originales, mais qui, en réalité, est incapable d'aller jusqu'au bout de sa pensée et de déduire logiquement toutes les conclusions auxquelles elle aboutit: « Si, dans la société, vous agitez une question avec un homme qui réponde très souvent: « Je n'ai pas dit ça; je ne l'entendais pas ainsi; ce n'est pas ce que je voulais dire... », taisez-vous sur-le-champ, et ne discutez jamais rien avec lui. Vous pouvez être sûr que c'est un homme qui pense très peu, qui n'a jamais réfléchi sur rien, et n'a par conséquent rien de fixe, aucun principe stable d'où découlent ses opinions. C'est un homme qui ne voit la suite, l'étendue, la conséquence de rien; qui recule à chaque pas, épouvanté des abîmes où il s'est précipité lui-même, qui se voit à chaque phrase contraint de revenir sur ses pas, et qui ne dit pas un mot qu'il ne rétractât sur l'heure, s'il avait de la bonne foi ou un esprit juste. » Tel est le charmant portrait, au bas duquel Voltaire aurait sans doute écrit son joli mot: « Le Coran nous enseigne qu'il faut honorer son père et sa mère, et ne pas disputer avec les imbéciles. »

Le travers raillé, ici, par André Chénier est de tous les temps. Vous trouverez fréquemment des personnes qui ignorent la portée des propos qu'elles tiennent, parce qu'elles se bornent à débiter des maximes générales et vagues, qu'elles n'ont pas pris la

peine de repenser et de rattacher à leur expérience particulière des hommes ou des choses. Il arrive, parfois, à des gens de cette sorte d'avoir comme un air de profondeur, de débiter des maximes très raisonnables ; mais il ne faut point leur faire un mérite des belles pensées auxquelles ils n'ont pas songé. Voilà pourquoi, dans son *Art de conférer*, Montaigne nous invite à rechercher jusqu'à quel point chacun de ceux qui causent avec nous est pénétré des idées qu'il exprime. « Il peut bien advenir à tel de dire un beau trait, une bonne réponse et sentence et la mettre en avant sans en connaître la force. Il faut tâter de toute part comment elle est logée en son auteur... J'ois journellement dire à des sots des mots non sots ; ils disent une bonne chose : sachons jusqu'où ils la connaissent. » — De tels hommes ne se sont pas rencontrés seulement à l'époque de Montaigne ou d'André Chénier ; on en trouverait aussi bien de nos jours : ils sont de tous les temps.

Sans essayer de mettre des transitions dans un sujet qui n'en comporte pas, passons au portrait du critique, du petit critique comme on dit ; car, à cette époque, l'art d'apprécier les ouvrages avec une certaine largeur de goût et de jugement était à peu près inconnu. On a même pu résumer l'histoire de la critique en notre siècle, en disant qu'à la recherche des défauts elle avait substitué la recherche des qualités. Il est très exact de dire qu'au XVIII^e siècle celui qui se proposait de juger un livre, s'efforçait, avant tout, d'en découvrir les imperfections et d'en étaler au grand jour les parties faibles. La faculté d'admirer passait pour l'indice d'un petit esprit ; s'enthousiasmer pour un ouvrage dénotait, pensait-on, moins de clairvoyance que d'ardeur juvénile. Le tact et la finesse du jugement paraissaient se manifester davantage chez celui qui soulignait les défauts et montrait en quoi l'auteur avait péché contre les règles. Depuis, on s'est avisé que la tâche du critique devait consister surtout à sentir la beauté et à la faire comprendre aux autres. Aussi a-t-on regardé comme un signe de méchanceté, l'habitude de s'attacher principalement à montrer les imperfections des ouvrages. En réalité, il n'y a pour le critique qu'une seule obligation : celle de dire la vérité. Quand un livre est mauvais, il faut ou ne pas en parler, ou le signaler comme tel au public. Ne craignons point qu'on nous accuse de méchanceté ; cette critique des défauts peut constituer une forme du courage, comme la faculté d'admirer peut n'être souvent que diplomatie et flatterie intéressée. Quoi qu'il en soit, écoutons ce qu'André Chénier va nous apprendre des mœurs littéraires de son siècle.

« De ces sortes de parlements émanent des décisions que les sots répètent... Dépourvus de goût, de jugement, de sen-

sibilité, incapables de rien apprécier, quand la voix publique ne les guide pas, ils ne regardent pas si tel ouvrage est bien conçu, bien pensé, s'il y a des sentiments nobles et mâles, s'il est écrit d'une manière vraie, forte, neuve, digne du sujet, non, rien de tout cela. Que leur importe ? Ils ne savaient point que l'on mit cela dans un livre. Dans le tableau d'Apelle, ils ne regardent que les souliers. Si l'ouvrage est en vers, ils observent gravement que quelquefois il n'y a point de repos après l'hémistiche. S'il est en prose, ils examinent combien on y rencontre de vers alexandrins. Et ils sont trop sévères critiques pour pardonner un si horrible défaut... Il faudrait leur apprendre que c'est aux pensées à créer le style, qu'elles ont leur expression propre que le génie rencontre toujours sans la chercher jamais, et que toutes ces conventions académiques, qui réduisent tout à un mécanisme d'arrangement de paroles, font de l'art d'écrire un amusement puéril... Ils n'ont jamais eu lieu de soupçonner qu'écrire et penser n'étaient pas deux choses absolument étrangères l'une à l'autre. »

Cette page d'André Chénier est des plus intéressantes, non seulement par le tour, mais aussi par les idées qu'elle exprime. C'est une satire extrêmement judicieuse de ces critiques du XVIII^e siècle qui se bornaient à compter les syllabes des ouvrages, en prose comme en vers, et qui cherchaient tous les prétextes de chicane qui pouvaient s'offrir à eux. Songez, si vous voulez, aux réflexions que l'abbé Morellet avait publiées sur l'*Atala* de Chateaubriand ; songez à tel autre ouvrage du temps, et vous verrez que le portrait tracé par André Chénier a été peint d'après nature, comme aurait dit Molière. Il faut avouer d'ailleurs que ce genre de critique n'a pas été complètement délaissé de nos jours. Emile Zola disait, il n'y a pas bien longtemps, d'une personne qui lui avait reproché d'avoir employé trop fréquemment un mot dans l'un de ses romans. « C'est vrai ; mais cet homme n'est pas né pour faire de la critique ; il devrait plutôt compter les voitures à l'entrée d'un bois. » La page de Chénier que nous venons de citer ne renferme pas seulement une satire ; elle se termine par une théorie littéraire, tout à fait conforme aux idées modernes, sur les rapports du style avec la pensée. C'était une tradition autrefois de séparer le fond de la forme, de les considérer comme deux objets distincts, sans s'apercevoir que l'un était l'envers et comme la doublure de l'autre. Le style n'est pas autre chose que la pensée matérialisée, enfermée dans un corps. Nodier a dit excellemment à ce sujet :

Le mot doit mûrir sur l'idée,
Et puis tomber comme un fruit mûr...

Il est inutile d'insister longuement sur cette question ; vous devez sentir que la théorie d'André Chénier est celle de tous les grands écrivains. Séparer l'expression de la chose exprimée est un contresens que la critique moderne se garde soigneusement de faire.

Voici, à présent, le portrait de l'académicien et, en particulier, du secrétaire perpétuel. « Quelle morgue, quelle arrogance ces sociétés littéraires inspirent à ceux qu'elles admettent parmi leurs membres ! Surtout celui qui en exerce la magistrature : le secrétaire perpétuel. Il ne s'oublie nulle part : il représente ; il veut bon gré mal gré ne se coucher qu'en robe et qu'en bonnet carré. Partout où il est, il parle avec poids et mesure, bien grammaticalement. Assis au coin du feu, il pense être sur un fauteuil académique. Tous ceux qui entrent, il les regarde comme des récipiendaires. Il répond à un compliment comme à un discours de réception. Il se croit le secrétaire perpétuel du genre humain. Mais, sans m'étendre sur les inconvénients que ces associations littéraires peuvent avoir dans la vie privée, je me borne à examiner combien elles nuisent aux arts... » — Remarquons l'habileté avec laquelle Chénier a su choisir les détails destinés à faire ressortir l'infatuation du secrétaire perpétuel. Si nous avions le loisir d'analyser ce morceau, nous y découvririons les procédés habituels de La Bruyère, la même faculté d'imagination pittoresque, qui excelle à saisir sur le vif les attitudes du personnage. Voyez, ici, l'académicien au coin du feu ; quel joli petit tableau ! Seulement André Chénier fait dégénérer ce portrait en dissertation ; il veut montrer le tort causé à la littérature par les usages académiques. La Bruyère aurait, sans doute, terminé sur ce trait charmant : « Il se croit le secrétaire perpétuel du genre humain. » La personne qui a, pour ainsi dire, posé devant André Chénier, et qui lui a donné l'occasion de tracer cette image de l'académicien, est Marmontel ; la chronologie le prouve. Marmontel fut, en effet, secrétaire perpétuel de 1783 à 1792 ; or ce passage de Chénier est certainement postérieur de quelques années à 1783. On ne peut donc pas croire que l'auteur ait visé d'Alembert, qui avait occupé cette charge de 1772 à 1783. Nous savons, d'autre part, que Marmontel était un honnête homme, mais plein de défauts, vaniteux à l'excès et un peu poseur, comme nous dirions familièrement. C'est donc à lui que s'applique, à n'en point douter, le portrait tracé avec une pointe de satire par André Chénier.

Voici maintenant le poète courtisan, qui, après avoir commencé par dédaigner les grands, multiplie les bassesses pour être admis dans leur société, et, s'applique soigneusement à singer leurs

manières. « Que de fois n'a-t-on pas vu tel ou tel auteur célèbre, qui, dans ses premiers écrits, avait déployé toute la force de son génie pour terrasser les grands sous d'éloquentes invectives, pour peu qu'il voie jour à se mêler parmi eux, qu'ils l'invitent à souper, qu'ils le pressent de lire devant de grandes assemblées, changer tout à coup de drapeau et devenir courtisan lui-même ! Que dis-je ? Il les prend pour modèles, il imite leurs phrases, il les cite familièrement, il compose son visage, il mesure ses paroles, il va même jusqu'à protéger, et tout cela avec une maladresse grotesque, une gêne gauche et visible, qui empêche qu'on ne s'offense de cette vanité mesquine et puérile, et qui rappelle le bon Jourdain, embarrassé s'il mettra ou ne mettra point sa robe de chambre... L'altier courtisan emprunte tout son orgueil des regards du maître, qui ont daigné tomber sur lui ; mais, à son dîner, il est maître à son tour, et son regard en tombant sur le ridicule front de son poète, lui transmet une partie de cet orgueil emprunté. C'est la lune qui reçoit sa lumière du soleil, et vient sur la terre la réfléchir dans un bourbier... » — Nous ne savons pas au juste quel est le poète auquel s'applique cette satire ; on pourrait mettre divers noms au bas du portrait, ce qui prouve qu'il signale un défaut assez répandu au temps de Chénier. N'oublions pas qu'à cette époque les gens de lettres commencent à constituer une aristocratie de plume, qui songe parfois à rivaliser avec la noblesse du sang. D'ailleurs, cette satire a une portée plus générale ; elle attaque tous les genres de snobisme, de cette manie qui consiste à contrefaire les mœurs et les manières d'une classe sociale à laquelle on n'appartient pas. Au XVIII^e siècle, on voyait de nombreux bourgeois, enrichis par le commerce ou l'industrie, imiter l'élégance et surtout les défauts de la noblesse. Molière a ridiculisé pour toujours cette sotte vanité qu'il a incarnée dans un de ses personnages : M. Jourdain. Remarquons aussi comment, dans le portrait tracé par André Chénier, nous retrouvons l'imagination poétique qui vient colorer d'un large reflet cette miniature digne du pinceau de La Bruyère : « C'est la lune qui reçoit sa lumière du soleil, et qui vient sur la terre la réfléchir dans un bourbier. » Enfin, le ton général du morceau est oratoire, passionné, plein d'une éloquence à laquelle atteignent rarement les moralistes, préoccupés de décrire avec exactitude. Cela doit nous avertir que nous avons toujours devant nous un poète, rempli d'imagination et de fougue.

Considérons maintenant le grand homme protecteur, l'écrivain illustre, qui daigne favoriser quelque jeune disciple, en récompense des louanges que ce dernier lui prodigue : « D'après la

place que vous leur avez accordée, ils mesurent juste celle que vous méritez dans leurs éloges. Ils n'estiment en vous que l'estime que vous avez pour eux. Un peu moins de louanges que vous leur avez donnés, un peu moins d'empressement à rire de leurs bons mots, un moment d'humeur taciturne qui peut venir ou d'un chagrin domestique, ou du mauvais temps, ou d'une digestion pénible, oui, cela même suffit pour vous ôter leur amitié. Alors quelqu'un, qui les avait entendus vous élever aux nues les aborde, leur parle de vous, et, pour leur faire plaisir, vous loue, vous élève, répète enfin ce qu'ils ont dit : un froid silence leur ferme la bouche. Tout est changé. Le mois passé vous éliez un homme extraordinaire, une âme comme on n'en fait plus, un reste de l'âge d'or. Ce mois-ci, c'est le contraire. Mais ne vous désespérez pas, car le mois prochain tout peut changer encore. Mais, pour Dieu ! protecteur tyrannique, n'as-tu pas écrit mille fois que l'on naît avec ses talents et ses vertus ? Oui, mais ceux qui vivent avec toi, tu les exemptes de la règle... Ce sont tes ombres, comme les riches Romains en avaient deux ou trois aux repas où ils étaient invités... Ils n'ont plus de talents s'ils veulent les avoir loin de toi... Mais je ne sais point confondre cet auteur que j'admire, avec cet homme que je n'aime point. » — Ce qui doit, ici, tout d'abord attirer notre attention, c'est le ton éloquent et véhément de l'auteur. On dirait qu'il prend à parti un de ses protecteurs hautains, et qu'il exprime sous une forme générale une mésaventure personnelle. Il n'y a pas ce détachement paisible, cette allure de spectateur désintéressé, qui est si ordinaire chez La Bruyère. De plus, remarquons la phrase finale, dans laquelle il est question d'un homme dont Chénier apprécie le talent, mais méprise le caractère. On peut, d'après cela, conjecturer avec vraisemblance que l'auteur songe à Le Brun dans tout ce passage. André Chénier avait, dans sa jeunesse, beaucoup aimé ce poète, en qui il avait trouvé comme un père spirituel. Très probablement, il ne tarda pas à remarquer les côtés bas et mesquins de Le Brun et à voir sous son vrai jour l'égoïsme vaniteux de son protecteur. Désappointé, André Chénier écrit alors ces lignes, où nous pouvons chercher une véritable confidence. Ce trait est important, et mérite d'être retenu : il y a une part de rancune ou d'amertume personnelle dans les critiques faites par l'auteur des travers de ses contemporains. Avant de rire de ces travers, Chénier en a souffert. Sous le moraliste, nous voyons apparaître l'homme, qui était d'une sensibilité vive et irritable, prête à s'exaspérer au moindre choc.

Après l'homme de lettres protecteur, voici l'écrivain en vieux

— c'est un peu le défaut du métier ; nulle vanité n'approche de celle de l'auteur en renom. Il souffre de tous les compliments accordés à ses confrères, comme si c'était un vol fait à sa propre gloire. Nous pourrions citer, pour illustrer ce travers, l'exemple de Sainte-Beuve lui-même, qui n'échappa pas à cette mesquine jalousie, quand il vit les romanciers et les poètes qui avaient débuté en même temps que lui devancer son talent poétique et son mérite de romancier. Donc il devait y avoir, au xviii^e siècle, comme à toutes les époques littéraires, des coteries et des rivalités d'auteurs. Voici le tableau que trace à ce propos André Chénier : « J'allai chez un tel, je lui fis voir mon ouvrage ; mais, par malheur, il avait écrit sur la même matière et dans le même genre. — C'est à quoi il faut bien prendre garde. Ménandre est poète comique, et vous allez le consulter sur les comédies que vous voulez faire : « Eh ! mon ami », s'écrie-t-il, en vous arrêtant au premier mot, « ne faites point de comédies : c'est dommage, vous êtes plein de talent pour tout, mais vous n'êtes point propre à la comédie. » Martial pâlit en voyant une bonne épigramme, fût-elle contre son ennemi. Ne montrez point vos discours à celui-ci : c'est un discoureur ; c'est vouloir le frapper à mort. N'allez point lire vos idylles à celui-là : il en a fait ; vous lui donneriez la fièvre. Chaque auteur s'empare exclusivement non seulement du sujet qu'il traite, mais encore de tout ce qui peut y tenir de près ou de loin... Si dans sa tragédie, ou dans son poème, ou dans son histoire, il a peint Tibère, Auguste, Livie, ne touchez plus à aucun de ces personnages. Gardez-vous même de nommer Drusus ou Germanicus, ou la vertueuse Agrippine. C'est un vol que vous lui faites. Tout cela est à lui ; toute la famille des Césars lui appartient. Je m'imagine voir ce brigand de Nunez, qui, montant sur une barque et s'avancant quelque part dans l'océan Pacifique, s'écrie que tout, ce qu'il y a de terre et de mer autour de lui appartient à l'Espagne, et qu'il en prend possession. »

Ce portrait est merveilleusement développé ; il est tracé avec un art consommé. Je voudrais pourtant vous montrer en quoi le genre d'André Chénier diffère de celui de La Bruyère, même dans les passages où il paraît s'en rapprocher le plus. Lisons, par exemple, dans les *Caractères*, ce qui a trait à la jalousie des auteurs : « Théocrine sait des choses assez inutiles ; il a des sentiments toujours singuliers ; il est moins profond que méthodique ; il n'exerce que sa mémoire ; il est abstrait, dédaigneux, et il semble toujours rire en lui-même de ceux qu'il croit ne le valoir pas. Le hasard fait que je lui lis mon ou-

vrage : il l'écoute. Est-il lu, il me parle du sien. Et du vôtre, me direz-vous, qu'en pense-t-il ? — Je vous l'ai déjà dit : il me parle du sien. » Ces deux échantillons nous permettent d'apprécier la différence qui sépare Chénier de La Bruyère, alors même qu'ils traitent un sujet identique. On remarquera chez La Bruyère l'habileté à mettre en scène un personnage, à le faire parler et gesticuler devant le public : en un mot, il a le talent dramatique. André Chénier conserve, même quand il trace des portraits, son accent de poète lyrique et surtout sa grandiose imagination. Au lieu de terminer comme La Bruyère par une pointe acérée, il place sous nos yeux un vaste tableau : il nous montre Nunez debout dans sa barque et prenant possession, au nom de l'Espagne, de toutes les terres et de toutes les mers du Pacifique.

Nous arrivons, à présent, à la peinture d'un défaut commun à toutes les époques : c'est le manque d'initiative intellectuelle, et l'acharnement avec lequel nous défendons des idées qui nous viennent toutes faites du dehors, sans avoir leurs racines dans notre esprit. C'est le portrait de l'homme qui pense, pour ainsi dire, publiquement, qui ne tire rien de son fond, et se borne à répéter ce que la foule dit autour de lui : « Pensez-vous que, si tout le monde a sur les lèvres quelques phrases profondes, quelques vérités philosophiques, le nombre des vrais philosophes en soit plus grand ? Si peu de gens sont en état d'enfanter une idée qui leur appartienne ou de bien saisir celle des autres, si peu connaissent la vérité, si peu la cherchent, si peu ont des principes à eux. La plupart de ces incrédules ne le sont que par crédulité. Ils sont nés pour croire et pour répéter ; leur esprit inactif ne pense point, et croit penser ce qu'on pense autour d'eux. Il est inerte ; rien dans lui ne le détermine... Il ne se meut que du mouvement commun. Tel homme, il y a deux cents ans, aurait passé sa vie dans les églises, un chapelet à la main, précisément par la même raison qu'aujourd'hui il plaisante sur la messe avec ses valets. Un peu de lecture ou de conversation lui a appris quelques raisonnements de Bayle, de Voltaire, ou de quelqu'un de ces hommes qui nous ont éclairés... D'autres lectures, d'autres conversations le pousseraient autrement. Sur la foi de Calvin, il irait brûler Servet ; prêché par un moine, il poignarderait Coligny. »

Nous sommes, ici, en présence d'un morceau de psychologie historique des plus remarquables. Il faudrait l'étudier avec soin, si nous voulions pénétrer l'état d'esprit de ces gens qu'on appelait au *xvii^e* siècle des libertins et au *xviii^e* siècle des philosophes. André Chénier est justement étonné du peu de sérieux que toutes ces personnes apportent dans leurs convictions religieuses. Elles

suivent la mode en une grave affaire, où il faudrait se décider par de longues méditations et par des réflexions personnelles. Ainsi, qu'un auteur nouveau mette en honneur la religiosité, et vous verrez ces incrédules de la veille devenir les dévots du lendemain. C'est, en partie, ce qui arriva lors de la publication du *Génie du Christianisme*. Cette page de Chénier nous éclaire donc bien sur la futilité et sur le manque de sérieux que la plupart des athées de son siècle apportaient dans leurs négations. On songe, malgré soi, au joli mot du coiffeur de Diderot : « Parce que je ne suis qu'un simple coiffeur, il ne s'ensuit pas que j'aie de la religion. » On se rappelle aussi les phrases significatives de La Bruyère : « Le courtisan, autrefois, avait des cheveux, était en chausses et en pourpoint, portait de larges canons, et il était libertin. Cela ne sied plus; il porte une perruque, l'habit serré, le bas uni, et il est dévot : tout se règle par la mode... Un dévot est un homme qui, sous un roi athée, serait athée. » La Bruyère avait raison; avec sa perspicacité ordinaire, il prévoyait les déchaînements du vice et l'incrédulité qui allaient se produire sous la Régence. De même, André Chénier juge en psychologue habile l'état d'esprit de ses contemporains. Il voit clairement que l'athéisme est imposé par la mode; donc il ne durera pas longtemps, le propre de la mode étant de varier, d'être transitoire et capricieuse.

Parvenus au terme de cette analyse, nous pouvons apprécier avec exactitude les qualités de Chénier moraliste. Nous avons vu que ce qui fait son originalité, ce n'est point le talent dramatique d'un La Bruyère, procédant par petites touches et par détails concrets, dont l'ensemble constitue un personnage vivant. Chénier conserve, même quand il trace des portraits, son caractère de poète lyrique et sa puissante imagination. Il excelle à élargir la vision grâce à ces comparaisons dont les vrais poètes ont le secret. En même temps, il apporte une éloquence et un accent personnel, qu'on ne trouverait pas au même degré chez les moralistes de profession, comme La Rochefoucauld ou La Bruyère. Chénier n'est pas un spectateur impartial des travers de son temps, c'est un homme qui a été froissé et qui a souvent souffert à cause des vices qu'il signale. Certains de ces portraits, sont comme des confidences indirectes de Chénier. Pour toutes ces raisons, il était donc intéressant d'étudier ces pages, dans lesquelles notre poète s'est révélé comme un moraliste plein de talent.

Ch. M.

Transformations politiques et sociales des sociétés européennes au XIX^e siècle

Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS,

Maître de conférences à l'Université de Paris.

Il importe, tout d'abord, de définir l'objet de ce cours, d'indiquer quelles espèces de faits nous étudierons, ensuite d'exposer quelle méthode nous emploierons, quels seront nos instruments de travail et nos procédés d'exposition.

I. Que devons-nous entendre par *transformations politiques et sociales des sociétés européennes au XIX^e siècle* ? Il y a là plusieurs expressions à expliquer.

1. Le mot *transformations* indique qu'il ne s'agit pas d'un exposé des faits particuliers, mais des conséquences, du résultat dernier de ces faits particuliers, et que l'objet de ce cours sera très général. L'étude des transformations est la dernière opération du travail historique. Rappelons, à ce propos, quelle place cette étude occupe dans la série des opérations dont se compose le travail historique. L'histoire, science empirique, se constitue d'abord par les mêmes procédés que les sciences empiriques ; le premier travail de l'historien est de constater des faits particuliers, de rechercher ce qu'ont fait, dit, pensé des hommes particuliers, à un moment et en un lieu déterminés ; par exemple, les soldats de Napoléon un jour de bataille, les insurgés de Paris le 15 mai 1848, les diplomates représentant les puissances au Congrès de Vienne, etc. Ces faits, l'historien les atteint au moyen de documents : un document est essentiellement une observation rédigée par quelqu'un qui a disparu, à propos d'un fait qui ne se représentera plus dans les mêmes conditions. Ce travail est le fond indispensable de toute science historique, le point de départ de toute autre opération. Mais, s'il nous fait connaître des événements, il ne nous les donne que sous une forme fragmentée, il ne nous apporte que des faits extrêmement menus, en nombre si considérable qu'il est matériellement impossible à un seul homme d'étudier rien en dehors de l'histoire d'une très courte période de temps ou d'une région très limitée. Tout travail d'érudition est nécessaire-

ment borné à des résultats très localisés. Mais s'arrêter là, c'est s'exposer à ne pas comprendre les faits historiques ; étudier les actes d'individus particuliers, c'est s'exposer à ne pas voir leur place dans la société. L'histoire, comme toutes les autres sciences, doit, pour un motif pratique, ne pas s'arrêter à cette forme fragmentée ; elle a besoin de dégager des formules portatives, c'est-à-dire courtes. Il est donc nécessaire de réunir, de grouper tous les faits qu'a fournis le travail d'érudition ; il faut les *comprendre*, au sens étymologique (*comprehendere*, rassembler, saisir). Le travail d'érudition se complétera par le travail de construction, qui est l'objet de l'histoire générale : il consiste essentiellement à rassembler les faits historiques, en mettant ensemble ceux qui ont entre eux des rapports, puis à résumer tout un groupe dans une formule, en se souvenant qu'une formule déforme toujours un peu les faits.

Il y a deux façons de grouper les documents qui répondent à deux espèces de rapports et aboutissent à deux formes d'histoire. On peut grouper les faits, actes, pensées, qui se ressemblent, et par là on arrive à établir les habitudes d'un peuple, coutumes de vie privée (habitation, vêtement), coutumes de vie sociale (famille, propriété) et on constitue les histoires spéciales des arts, de la religion, du droit, des institutions. On peut encore grouper les actes qui ont concouru à produire un même résultat d'ensemble, les actes qui ont été unis entre eux par un rapport de causalité : ce groupement se fait instinctivement pour des résultats très apparents, tels qu'une guerre, une révolution ; c'est ce qu'on appelle un événement. Par la réflexion, on réunit les événements élémentaires sous des notions abstraites, et on parle de l'Invasion, de la Réforme, de la Révolution française. En analysant la notion de l'événement, on trouve que tous les faits groupés pour le former ont ceci de commun, qu'ils ont abouti à des changements dans les sociétés humaines, changements de territoires, d'organisation, d'habitudes, de conceptions, à la suite de découvertes scientifiques, de formation d'une nouvelle religion. Un événement est donc, avant tout, une transformation, et l'étude des événements, qui constitue l'histoire générale, est l'étude des transformations : elle consiste à chercher en quoi et par quels moyens l'état des choses a été changé.

2. Nous étudierons les *transformations politiques*, c'est dire que nous nous bornerons à l'étude d'une branche de l'histoire. Au sens large, l'histoire étudie l'ensemble des arts humains, toutes les manifestations de l'activité humaine ; chaque espèce d'activité donne lieu à une histoire spéciale : il y a des histoires de l'habitation, du costume, des arts, des littératures, des sciences,

de la religion, des institutions privées et publiques. Nous écartons toutes les histoires spéciales, et nous nous en tenons aux événements (ou transformations) communs à toute la société, qui ont changé toutes les conditions de la vie et modifié toutes les activités spéciales. Ce sont les événements politiques ; ils ont ce caractère général, parce qu'ils sont les actes du pouvoir souverain, commun à tout le monde, pourvu d'une force matérielle et morale considérable par les armées et le droit de faire des lois et règlements. Ces événements politiques, réformes, révolutions, guerres, transferts de territoire, changent ou la façon de gouverner ou la distribution des individus entre les gouvernements. Il faut donc les connaître pour savoir en quoi et par quels moyens les sociétés ont évolué ; on peut alors constater quelles sociétés ont changé, et dans quel sens le changement s'est produit.

3. Par les mots de *sociétés européennes*, nous limitons l'étendue géographique du champ à étudier ; nous écartons les sociétés d'Extrême-Orient (Inde, sociétés musulmanes, africaines) ; nous nous limitons aux sociétés européennes, à celles qui ont pour caractère commun d'avoir été constituées en Europe, d'avoir conservé la civilisation méditerranéenne et d'avoir été renouvelées par les migrations de peuples venus du Nord, Barbares et Slaves. Ces sociétés ne sont pas, au XIX^e siècle, limitées à l'Europe : certaines nations ont envoyé des colons occuper l'Amérique et l'Australasie et ces colonies sont devenues des États.

4. L'expression de XIX^e siècle délimite chronologiquement notre étude. Le début sera la grande crise générale déterminée par la politique de Napoléon, crise dont les effets se sont fait sentir dans l'intérieur des États et dans le groupement international ; de là, nous irons jusqu'à l'époque actuelle. Cette période est très remplie d'événements, de transformations rapides. La crise préparée par les révolutions du XVII^e et du XVIII^e siècle amène, avec une rapidité dont aucune autre période historique n'offre d'exemple, un changement complet dans le régime politique : partout, sauf en Russie, les gouvernements se fondent sur des principes nouveaux. Au lieu d'un pouvoir souverain, appartenant à un seul, on a un pouvoir appuyé sur la délégation par les gouvernés ; au lieu de la coutume traditionnelle, différente dans chaque pays, par cela même qu'elle repose sur la tradition, on a des principes rationnels, analogues, ou à peu près, dans tous les pays européens, par cela même que, fondés sur la raison, ils peuvent s'adapter facilement à toutes les sociétés.

II. Pour comprendre la nature des transformations politiques

et sociales au XIX^e siècle dans les sociétés européennes, et par conséquent la nature des faits à étudier, il faut connaître les conditions dans lesquelles se sont formées ces sociétés ; il faut aussi se représenter l'état des choses au moment où s'ouvre le XIX^e siècle. Il est donc nécessaire d'indiquer : 1^o Les conditions générales de la vie sociale et politique communes à ces sociétés ; 2^o les conditions spéciales, au moins aux principales d'entre elles, à celles qui vont diriger les événements ou donner l'exemple ; 3^o les conditions qui vont amener les transformations.

1. Les conditions générales communes à toutes les sociétés européennes sont assez nombreuses, parce que ces sociétés ont passé par une évolution analogue et sont arrivées à peu près à la même organisation sociale et au même état de civilisation. Les ressemblances ont encore augmenté aux XVII^e et XVIII^e siècles, parce que les classes dirigeantes, qui comptent seules à ce moment, ont été en rapport les unes avec les autres et se sont imitées directement.

a) L'organisation sociale est analogue surtout pour des motifs économiques : les procédés de production et de répartition sont les mêmes partout ; des motifs d'espèces toutes différentes s'ajoutent à ces motifs économiques : les sociétés européennes se ressemblent, parce qu'elles ont la même religion, la même culture intellectuelle antique, la même connaissance scientifique.

Les procédés de production sont encore empiriques et individuels ; ce sont, à peu près, ceux du Moyen Age et de l'antiquité. A ce point de vue, il y a moins de différences entre les hommes du début du XIX^e siècle et les Grecs et les Romains, qu'entre les hommes de la fin du XIX^e siècle et ceux du début. On ne connaît encore aucun des grands procédés techniques scientifiques : la vapeur, le gaz ne sont pas encore appliqués d'une façon pratique à l'industrie ; l'électricité, les procédés chimiques sont inconnus. Il y a bien eu un commencement de révolution industrielle dans le dernier tiers du XVIII^e siècle ; l'industrie a, depuis lors, à sa disposition, quelques machines à vapeur, métiers à tisser, à filer, machine à trier le coton (1794) ; mais ce ne sont pas des machines scientifiques, ce sont de simples perfectionnements empiriques. De plus, on ne les emploie guère qu'en Angleterre et aux Etats-Unis, et encore seulement dans quelques parties de ces deux pays. Aussi n'ont-elles pu agir sur l'organisation sociale, et la production dominante reste agricole, la richesse est, avant tout, foncière.

Cette agriculture est la petite culture à bras, occupant la plus grande partie de la population. De là, deux conséquences sociales

importantes : la masse de la population se compose de paysans ; la classe dirigeante, de propriétaires fonciers. — Les paysans, fixés à la terre, pauvres, dépendants, ignorants, sont dirigés au point de vue politique par les propriétaires, au point de vue intellectuel par le clergé ; ils en sont encore aux procédés antiques de culture : l'assolement n'est guère pratiqué qu'en Angleterre ; ils hésitent à faire des cultures nouvelles (la pomme de terre), à tenter des cultures industrielles en grand : bornées à quelques cultures destinées aux industries de luxe, elles sont très localisées, ce qu'explique le manque de moyens de transport ; ils continuent à vivre dans l'isolement économique, chacun produisant ce qui est nécessaire à sa consommation : il n'y a pas de commerce alimenté par l'agriculture. — Les grands propriétaires sont encore les classes dirigeantes, noblesse et clergé, dans les pays qui ont le moins évolué, Allemagne, Autriche, Russie ; dans les pays qui ont le plus évolué, ils sont mélangés de bourgeois enrichis, fonctionnaires ou grands industriels.

L'industrie commence surtout à se développer en Angleterre ; mais elle ne ressemble en rien à la grande industrie d'aujourd'hui : il y a peu de grands ateliers ; l'ouvrier travaille surtout à domicile, généralement à la campagne, et cela pour une raison pratique : l'industrie y est plus libre que dans les villes, les ouvriers n'y sont pas soumis aux règlements des corporations. Ainsi commence à apparaître une classe de prolétaires parmi ces artisans plus dépendants du patron que le paysan n'est du propriétaire. Mais le fait ne se produit qu'en Angleterre ; partout ailleurs, la masse de la population reste agricole.

Les moyens de communication sont restés ceux de l'antiquité. Il n'y a encore ni bateaux à vapeur ni chemins de fer ; il n'y a pas même de bonnes routes : le macadam est une invention du XIX^e siècle. Le télégraphe aérien, qui commence à peine, ne peut guère servir qu'au gouvernement ; on en est encore à la poste par voitures, sur de mauvaises routes. Pourtant l'isolement intellectuel commence à diminuer : dans le dernier tiers du XVIII^e siècle apparaissent les journaux politiques, créés en Angleterre. La lecture de ces journaux, soumis à des droits très forts, ne se vendant pas au numéro, est encore un luxe réservé à la bourgeoisie ; mais, par les cabinets de lecture, ils deviennent accessibles, dans les grandes villes, à la masse de la population.

Ces grandes villes sont surtout des capitales, des centres politiques. Autour d'elles se sont formés des faubourgs, avec une population de fournisseurs, d'artisans de luxe (au faubourg Saint-Antoine, les fabricants de meubles) : là, apparaît un prolétariat

encore peu nombreux, qui entre dans la vie politique par le contact avec quelques bourgeois des métiers intellectuels, journalistes, avocats, étudiants. Or, les villes sont restées ce qu'elles étaient au Moyen Age quant à la disposition des rues étroites et tortueuses; de plus, la police y est maladroite et impuissante. Ces deux faits expliquent la grande action de la population des capitales sur la politique. En cela, réside la différence la plus profonde avec les ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles : la masse de la société a peu changé, mais il s'est créé un groupe important par sa résidence ; la vie politique reste toujours légalement restreinte à une aristocratie peu nombreuse, qui monopolise tous les moyens légaux d'action, richesse, domination économique absolue, fonctions, droits électoraux ; mais il y a un groupe qui peut agir par des moyens révolutionnaires, et, tandis qu'en étudiant le ^{xviii}^e siècle, on peut ne tenir compte que de la classe dirigeante, il faut, au ^{xix}^e siècle, étudier le prolétariat des grandes villes et son action sur la vie politique. Cette action est encore facilitée par ce fait, que le soldat, pendant une grande partie du ^{xix}^e siècle, restera, comme au ^{xviii}^e siècle, armé du fusil à pierre ; l'insurgé pourra lutter contre lui à armes égales. Les mouvements révolutionnaires s'en trouveront facilités.

b) La vie politique repose sur le travail opéré aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, qui a groupé tous les territoires en Etats et qui, dans l'intérieur de chaque Etat, a concentré le pouvoir aux mains d'un personnel gouvernemental. Ces Etats sont de dimensions très inégales ; mais tous sont organisés suivant le même principe : souveraineté de l'Etat, exercée par un gouvernement central incarné dans un souverain personnel ou dans une aristocratie (comme dans les cantons suisses). La concentration des territoires en Etats est effectuée depuis longtemps déjà : depuis la fin du ^{xvi}^e siècle pour la plus grande partie de l'Europe ; les habitants ont acquis un sentiment de solidarité, qui commence à se transformer en sentiment national ; sur certains points, cette transformation a été aidée par la Révolution française et les conquêtes de Napoléon. C'est un fait nouveau qui donnera aux transformations politiques du ^{xix}^e siècle un de leurs caractères essentiels, qui fera de ce siècle un siècle d'agitations nationales.

Dans chaque Etat, le gouvernement est souverain, investi de tous les pouvoirs, absolu, en principe sans contrôle ; les résistances opposées par les aristocraties locales ont été brisées ou au moins éternuées ; la direction a passé tout entière au souverain et à ses agents, ministres et fonctionnaires. En même temps, le gouvernement s'est spécialisé, est devenu une profession, et, par-

tout où il n'y a pas de représentation nationale, on a une monarchie absolue et bureaucratique. Ce personnel de gouvernement a pris certaines habitudes : secret, absence de publicité ; il ne laisse aucune action aux sujets ; entre les différents agents, il s'est établi une hiérarchie. Quelques Etats n'offrent pas ces caractères : l'Angleterre, où la force de la tradition a maintenu des fonctionnaires locaux, moins dépendants du pouvoir central ; les Etats-Unis, parce qu'ils se sont constitués en Etat dans des conditions toutes spéciales.

Partout, au cours des xvii^e et xviii^e siècles, les Etats se sont créés des moyens d'action permanents. Ils ont une armée permanente, des soldats professionnels, recrutés en principe par engagements volontaires, maintenus dans l'obéissance par une discipline cruelle (châtiments corporels, coups de plat de sabre, schlague) inventée au xvii^e siècle, perfectionnée au xviii^e ; les officiers, qui appartiennent tous aux classes supérieures, forment un corps de fonctionnaires hiérarchisés ; c'est même le corps le plus régulièrement hiérarchisé. Ils ont un système fiscal avec des impôts permanents, impôts directs pesant sur la terre, impôts indirects sur les objets de consommation.

c) Au point de vue religieux, dans tous ces Etats s'est conservée une organisation qui remonte au haut Moyen Age : il existe un clergé d'Etat, composé de véritables fonctionnaires, ayant une autorité reconnue officiellement. Le régime a été très affaibli au xviii^e siècle et auparavant sur certains points : les chefs du clergé sont devenus très dépendants du gouvernement, dès le xvi^e siècle dans les Etats protestants, aux xvii^e et xviii^e siècles dans les Etats catholiques (la transformation a été faite dans les possessions de la maison d'Autriche par Joseph II) ; la foi a diminué, surtout dans les hautes classes, qui sont maintenant soit latitudinaires (elles professent que toutes les religions se valent), soit incroyantes (elles ont perdu la crainte de l'enfer et la préoccupation du salut) ; ces deux idées persistent encore dans les basses classes ; la tolérance existe pour les cultes de la minorité. Le pouvoir ecclésiastique sur les sujets est donc affaibli, et subordonné au pouvoir laïque ; le conflit du xviii^e siècle s'est terminé par la défaite de l'Eglise. Mais c'est une solution provisoire : l'action du clergé reste encore grande sur les masses, et il va l'utiliser pour reconstituer son pouvoir sous une forme indirecte, sous la forme de l'influence.

d) Chaque Etat, étant souverain, forme un monde politique séparé, qui a ses crises, ses transformations propres, et qu'il faudra étudier à part. Mais, entre ces Etats, s'est organisé un système de relations permanentes, par le moyen d'un personnel spécial, les

diplomates, et régi par un embryon de coutumes, le droit international. Les diplomates sont devenus des fonctionnaires, et ne sont plus, comme au **xvii^e** siècle, de grands personnages chargés de missions temporaires ; fonctionnaires de gouvernements différents, ils vivent entre eux, se rapprochent, et par là se créent des habitudes de vie et des relations ; c'est un personnel international, qui va organiser une entente conservatrice. La diplomatie, dont le but a été aux siècles précédents l'acquisition de territoires (politique d'agrandissement par conquêtes, puis, à la fin du **xviii^e** siècle, par compensation) et le maintien de l'équilibre entre les grands Etats, conserve ce double but ; mais les acquisitions sont terminées, et la diplomatie aura surtout pour objet de maintenir l'équilibre.

L'Europe et l'Amérique sont, à la fin du **xviii^e** siècle, partagées entièrement entre quelques grands Etats. En Europe, cinq grandes puissances, Grande-Bretagne, France, Autriche, Prusse, Russie, qui ont de fortes armées ; deux puissances qui ont joué autrefois un grand rôle et ne conservent d'importance que par leurs colonies, Espagne et Portugal ; en outre, deux royaumes scandinaves, deux royaumes italiens (Sardaigne, Naples), et deux républiques fédérales. Au centre de l'Europe sont de petits Etats, principautés, domaines d'Eglise, villes libres non fédérées, incapables de se défendre. Dans l'Europe orientale, le travail d'absorption du **xviii^e** siècle a fait entrer tous les territoires sans défense dans une des trois monarchies militaires, Prusse, Autriche, Russie ; mais la Pologne n'est pas définitivement soumise : les Polonais protestent contre les partages. Dans l'empire ottoman, des peuples chrétiens se trouvent encore soumis au sultan. En Amérique, s'est créé un Etat fédéral d'un type nouveau, une république démocratique ; les autres territoires sont des colonies soumises à des puissances européennes.

Telles sont les conditions générales. Au point de vue social, la société est rurale, aristocratique, à vie politique restreinte ; un prolétariat commence à apparaître dans les capitales, qui jouera un grand rôle dans la vie politique par une action révolutionnaire. Au point de vue politique, le gouvernement est centralisé, exercé par des fonctionnaires de carrière, dispose d'armées et d'impôts permanents ; des relations diplomatiques existent entre les divers gouvernements. Au point de vue ecclésiastique, le clergé est affaibli, mais il subsiste. Au point de vue territorial, le morcellement a diminué, mais n'a pas complètement disparu dans le centre de l'Europe ; l'Amérique presque entière est sous la domination européenne.

2. Les conditions spéciales aux différentes sociétés résultent de la grande crise de révolutions politiques qui a détruit l'ancien régime. Elle a produit des différences entre les pays qui ont été révolutionnés et les pays où l'ancien régime a été maintenu. On peut donc classer les pays en deux groupes : pays révolutionnés, pays d'ancien régime. Les deux grands Etats révolutionnés sont les Etats-Unis d'Amérique et la France, tous deux en république. La France a révolutionné quelques pays voisins, rive gauche du Rhin et Belgique qu'elle a annexés, Hollande, Suisse, Italie, où elle a établi des républiques démocratiques. Le groupe où l'ancien régime a été maintenu, comprend les trois grandes monarchies de l'Europe centrale et orientale, les royaumes ibériques et scandinaves, les Etats allemands et italiens non dépossédés, l'Empire ottoman ; en Amérique, les colonies espagnoles et portugaises. L'Angleterre est dans une situation intermédiaire : elle a été révolutionnée au xvii^e siècle ; elle a un gouvernement mixte, à principe révolutionnaire, à forme de monarchie aristocratique ; dans la lutte contre la Révolution française, le gouvernement anglais, qui appartient alors au parti tory, a pris parti contre la France, ce qui peut faire croire que l'Angleterre est pays d'ancien régime, alors que son régime politique est le contraire du régime absolutiste bureaucratique ; au cours du xix^e siècle, l'Angleterre sera tantôt avec le groupe d'ancien régime, tantôt avec le groupe révolutionné.

Cette division des Etats en deux groupes, au début du xix^e siècle, domine les relations internationales. Le monde européen tend à se grouper en deux coalitions : d'une part, la France et ses alliés, les pays révolutionnés ; d'autre part, les adversaires de la Révolution. Les Etats-Unis, occupés d'affaires intérieures, restent neutres. Mais il faut remarquer que ces groupements, fondés sur des différences politiques, sont tout à fait instables.

3. Quelles sont les conditions qui vont assurer les transformations politiques ? Tout d'abord, la lutte entre les deux coalitions : le xix^e siècle s'ouvre par une lutte internationale. Cette lutte entre deux principes est dissimulée par la situation mixte de l'Angleterre, Etat à demi révolutionné, à demi d'ancien régime, et par le caractère personnel de la politique de Napoléon ; mais elle apparaît nettement lors de la constitution de la Sainte-Alliance. Puis, les coalitions se disloquent, et la lutte politique se transporte dans l'intérieur de chaque Etat ; parmi les sujets d'un même gouvernement, il y a des partisans de l'ancien régime et des partisans du régime révolutionnaire ; ils luttent entre eux ; et, désormais, il n'y

a pas de régime définitif. Puis, peu à peu, les gouvernants eux-mêmes se convertissent au régime nouveau, et la caractéristique du xix^e siècle se trouve être la conversion graduelle des Etats d'Europe et d'Amérique à un régime démocratique.

Ainsi se posent les questions dont la solution remplira le xix^e siècle. Des deux coalitions en présence, laquelle l'emportera ? — question internationale. Puis des questions nationales, spéciales à chaque Etat, apparaissent ; en même temps, la question extérieure, commune à tous les Etats, prend une forme différente : quel régime l'emportera dans l'intérieur de chaque Etat ? Comment se conduiront les autres Etats à l'égard de l'Etat qui essaiera de modifier son régime politique ? En outre, dans les pays non encore unifiés, s'agit cette question : resteront-ils morcelés ? L'unité se fera-t-elle ? Si oui, sous quelle forme ? unitaire ou fédérale ? Cette question de l'unité troublera l'Italie, l'Allemagne, l'Autriche. Les Polonais seront tourmentés par la question du rétablissement d'un Etat de Pologne ou du maintien du démembrement. Dans l'Empire ottoman, les nations chrétiennes songeront à s'organiser en Etats indépendants ; de même, les colonies espagnoles et portugaises d'Amérique. La question internationale se transformera elle aussi : l'équilibre de l'Europe sera-t-il maintenu par le morcellement de certains territoires ? Un système nouveau s'établira-t-il ? Les nations européennes interviendront-elles ou garderont-elles la neutralité dans la question des colonies d'Amérique ?

III. Quel procédé d'exposition faudra-t-il employer ? Quels seront les instruments de travail ?

1. On pourrait étudier séparément chaque grand événement ; mais il y a des événements communs à plusieurs Etats, et des événements particuliers à certains d'entre eux : on risquerait de se perdre, de ne plus saisir le lien entre les divers événements. Il est préférable de prendre chaque Etat à part pendant une période assez longue, au terme de laquelle une transformation a été accomplie. Nous aurons donc deux séries d'événements à étudier : les événements internationaux, les relations entre les divers Etats, et les événements nationaux, l'histoire politique intérieure de chaque Etat. Nous diviserons cette étude en grandes périodes : jusqu'en 1814, la coalition ; 1814-1848, les agitations politiques ; 1848-1870, les révolutions et les guerres nationales ; enfin la période postérieure à 1870.

2. Quels sont les instruments de travail ? Leur nombre, sources (documents) et travaux, est considérable ; nous indiquerons les principaux au début de chaque question.

Comme instruments bibliographiques, l'*Histoire générale de*

Lavis et Rambaud ; l'*Histoire politique de l'Europe contemporaine* de Seignobos.

Pour les sources, il faut distinguer deux périodes. Pendant le premier tiers du XIX^e siècle, le régime absolutiste domine ; la presse n'est pas libre ; les journaux ne peuvent donc fournir aucun renseignement. Par contre, on possède les documents officiels, qui sont mis à la disposition des historiens dans les dépôts d'archives des divers pays. On a également des « mémoires » très nombreux et très détaillés ; mais il ne faut les consulter qu'avec précaution. Pour la période postérieure à 1830, les documents d'archives font défaut : on ne les communique pas dans la plupart des dépôts. Un certain nombre de documents officiels ont été publiés dans des collections officielles ou officieuses : les débats des Chambres, la plupart du temps sténographiés ; les traités et conventions diplomatiques, dans le *Staats-Archiv*, depuis 1861. Mais la principale source est alors les journaux et revues ; ils ont le grand avantage d'être strictement contemporains, et de donner la description du fonctionnement réel des institutions.

Pour le récit des événements politiques, on peut se servir des *Annuaire*s, entreprises privées annuelles : en français, *Annuaire historique universel*, de 1818 à 1861 ; *Annuaire des Deux Mondes*, de 1850 à 1870 ; *Année politique*, depuis 1874 ; en anglais, *Annual Register* ; en allemand, *Europæischer Geschichtskalender*, depuis 1860.

Quant aux travaux, avant de s'en servir, il faut toujours examiner avec quelle sorte de matériaux ils ont été faits. Il n'y a pas d'ouvrage d'ensemble satisfaisant ; on peut se servir de Bulle, *Geschichte der Neuesten Zeit*, 4 vol., 1886 (va jusqu'en 1885) et de Stern, *Geschichte Europas*, 3 vol. parus. Pour la période antérieure à 1815, l'*Histoire générale* de Lavis et Rambaud.

M. T.

Le théâtre de Racine

« Iphigénie en Aulide »

Conférence, à l'Odéon, de M. HENRI CHANTAVOINE,

Professeur de rhétorique au lycée Henri IV.

MESDAMES, MESSIEURS,

Permettez-moi, comme entrée en matière toute simple et toute naturelle, et pour me créer un premier titre à votre sympathie, de vous dire combien je suis heureux de m'asseoir de nouveau à cette table de l'Odéon, où je retrouve déjà tant de souvenirs. Je suis, en effet, de ceux qui sont venus ici à la première heure : c'était à l'époque qu'on a appelée depuis, avec un peu de magnificence, la période héroïque des conférences. Nous n'étions pas du tout des héros ; mais nous allions au feu — au feu de la rampe, bien entendu, — avec une intrépidité joyeuse et souvent inquiète. Nous étions conduits et entraînés, en ce temps-là, par celui qui était notre guide, notre modèle et notre maître, M. Francisque Sarcey. Maintenant qu'il n'est plus là pour l'entendre, nous pouvons dire de lui tout le bien que nous pensions alors, et que nous n'avons pas cessé de penser. Celui-là était vraiment le roi, le roi débonnaire, jovial, facile — et copieux — de la conférence. Je le vois encore : je me rappelle l'avoir rencontré un après-midi où il faisait froid, courant — j'allais presque dire roulant un peu — le long de la grille du Luxembourg ; c'était ce qu'il appelait *s'entraîner* ! Mais il en rapportait une chaleur et une allégresse qui rayonnaient tout de suite dans la salle. Il avait le don très grand et la qualité qui sont le fond même de l'art modeste du conférencier : il savait très bien ce qu'il disait et il disait très bien ce qu'il savait. Il ne se contentait pas de nous donner de très bons exemples ; il nous donnait aussi de très bons conseils : il nous disait, par exemple : « Je n'apporte jamais de manuscrit. » — Ah ! je sais bien qu'il y a du pour et du contre. Avec un manuscrit devant soi, on est cuirassé, et, jusqu'à un certain point, invulnérable. Mais est-on bien sûr de ne pas ennuyer le public avec une récitation autant qu'avec une improvisation ? Il me semble que l'ennui improvisé, quand on en dégage, a au moins quelque chose de plus imprévu. Avec un manuscrit, au contraire, on a la certitude de filer son ennui jusqu'au bout, et de faire, je ne dirai pas

avaler, mais subir régulièrement au public, phrase par phrase et ligne par ligne, son soporifique : c'est évidemment une grande sécurité.

J'ai à vous parler aujourd'hui, Mesdames et Messieurs, de l'*Iphigénie en Aulide* de Racine. Vous savez les ressemblances lointaines et les différences profondes qu'il y a entre le théâtre des Grecs et le théâtre classique français. Chez les Grecs, le théâtre fait partie d'une fête religieuse et nationale. Le dramaturge va chercher pour les Grecs assemblés une fable touchante dans la mythologie, la légende ou l'histoire : il reporte ainsi son public aux origines de la patrie et aux origines de la religion. L'*Iphigénie* d'Euripide n'est pas autre chose que la mise en scène d'un sacrifice humain, accompli au temps de la guerre de Troie, et d'un miracle de Diane, ou plutôt d'Artémis, la Grande Déesse. Chez nous, rien de pareil : le théâtre est surtout un divertissement où nous allons chercher des émotions.

Ces ressemblances et ces différences entre deux manières de concevoir l'art dramatique, vous allez les retrouver dans le personnage même d'Iphigénie. Chez Euripide, il a deux aspects : c'est d'abord une jeune fille simple, naturelle, timide, — la fille d'un roi, du Roi des Rois même — mais qui oublie son rang et sa grandeur. Elle est venue à Aulis pour voir le départ de la flotte, quand elle apprend qu'elle va être sacrifiée ! Elle supplie alors son père de la façon la plus naturelle : elle le prend par le menton et par les genoux ; elle invoque le souvenir de sa mère, dont l'enfantement a été si douloureux ; elle invoque aussi son petit frère ; elle dit son profond amour de la lumière et de la vie. Puis, quand elle va, malgré tout cela, être sacrifiée, non seulement elle embrasse la mort, mais elle court au-devant du sacrifice avec courage, elle veut que la flotte puisse partir, puisse aller conquérir et abattre Troie. Voilà les deux aspects du personnage. Dans la première partie de la pièce, nous voyons une jeune fille, une princesse, comme dira Racine, aimable et vertueuse ; dans la seconde, c'est l'antique fermeté, l'héroïsme de ses compatriotes et de ses contemporains.

L'*Iphigénie* de la tragédie française est bien différente. Elle est bien, celle-la, la fille d'un roi, et du Roi des Rois. Quand elle apprend qu'elle va être sacrifiée, elle s'incline et dit :

Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente.

Bref, nous l'admirons pour son courage, et nous la plaignons pour son infortune.

Mais ce n'est pas sur les ressemblances et sur les différences du théâtre grec et du théâtre classique français que je voudrais surtout appeler votre attention ; car vous les trouverez indiquées, quand vous voudrez, dans les très savantes études de M. Patin sur les *Tragiques grecs*, et dans les feuilletons de tous ceux qui écrivent sur ces choses de théâtre ; c'est plutôt sur d'autres points, plus originaux et plus intéressants. Il y a, dans l'*Iphigénie* de Racine, un autre personnage dont on ne parle pas assez : c'est Eriphile ; et voici, — pour donner tout de suite un cadre à cette causerie très libre et très abandonnée, — voici les trois questions que je voudrais examiner devant vous : d'abord, quelle est cette Eriphile, et comment Racine l'a-t-il conçue ? Deuxièmement : quelle est la psychologie si admirable et si profonde de ce poète, où l'a-t-il prise et comment l'a-t-il entendue ? Troisième et dernier point : pourquoi, tandis que les contemporains se sont surtout intéressés à Iphigénie, sommes-nous plutôt portés vers ce caractère un peu inquiet, vers cette âme farouche et obscure d'Eriphile ?

Racine dit, dans sa préface, où il se réclame de l'autorité des anciens, qu'il a trouvé son personnage d'Eriphile dans des auteurs grecs ; mais la vérité est qu'il l'a créé de toutes pièces. Quand on le regarde bien, on découvre que c'est déjà un personnage presque contemporain du romantisme, ou, du moins, il y a dans cette figure étrange des traits sur lesquels l'art romantique insistera davantage encore. Celle-là, en effet, est une irrégulière : elle est inconnue à elle-même ; elle ne sait ni son nom, ni sa naissance ; et non seulement l'obscurité de sa naissance pèse sur elle, mais elle est menacée par un oracle, d'après lequel sa vie sera compromise, lorsqu'elle connaîtra ses parents. Il lui survient des aventures de toutes sortes ; il semble qu'elle doive, tous les jours de sa vie, être la proie des plus cruels malheurs. Elle vivait libre à Lesbos ; Achille vient, prend l'île, l'emmène en captivité. La fiancée d'Achille, Iphigénie, la protège et la prend en amitié ; mais de cette amitié elle ne veut pas et elle ne peut pas vouloir, car cet Achille qui a détruit son pays et qui l'a faite esclave, cet Achille, comme elle le dit elle-même,

Est de tous les mortels le plus cher à ses yeux.

Elle l'aime d'une manière soudaine, involontaire, irrésistible ; et ainsi elle devient la rivale d'Iphigénie. — Et qu'arrive-t-il ? C'est que cet amour impétueux pour Achille a éveillé en elle un certain nombre de sentiments mauvais qui dormaient jusque-là : elle est jalouse, et jusqu'à la haine, de son amie ; elle la voit à regret heureuse, ayant un père, une mère, aimée légitimement



d'Achille, sur le point de l'épouser, au lieu qu'elle-même semble être, à chaque instant de sa vie, la victime de la destinée. violemment aigrie par tant de misère, elle va essayer de traverser le bonheur d'Iphigénie par tous les moyens dont elle dispose. C'est elle qui dénoncera aux Grecs le départ de Clytemnestre et de sa fille, échappant par une fuite secrète au meurtre qui doit rendre possible l'expédition de Troie. Comme ses souffrances font ses crimes, à force de crimes, elle en deviendra pour nous, à la fin de la pièce, pitoyable. Remarquez d'ailleurs, Mesdames et Messieurs, que vous trouverez dans le théâtre de Racine d'autres personnages semblables à celui-ci : telle une Hermione, ou une Phèdre. Racine a voulu exciter notre pitié pour ces caractères de femmes ; et le bon Boileau, dont je ne me donnerai pas le ridicule de médire, le bon Boileau, dont on a dit : « Ne parlez pas mal de Nicolas, cela porte malheur ! » — voyait fort juste et s'exprimait fort bien, quand il écrivait :

Que tu sais bien, Racine, à l'aide d'un acteur,
Émouvoir, étonner, ravir un spectateur !

Avec ses personnages, Racine nous inquiète, nous étonne, nous émeut et finit par nous attendrir.

Insistons donc un peu sur cette psychologie, dont on ne dira jamais assez de bien ; car elle est la plus simple et la plus profonde, la plus vraie et la plus curieuse, la plus claire et la plus nuancée de notre théâtre.

Nous nous figurons — notre amour-propre se figure bien des choses — que nous avons inventé la psychologie et le roman psychologique. Eh ! bien, il me semble qu'on a inventé la psychologie le jour où l'on a vu une âme humaine ; et, par conséquent, la psychologie doit remonter au Paradis terrestre, où il s'est joué une tragédie psychologique assez intéressante entre Adam, Eve, et... l'autre ! Les psychologues d'aujourd'hui — ah ! il y en a beaucoup, peut-être trop, peut-être pas assez, c'est comme on voudra — se sont figurés qu'ils étaient, tout ensemble, les premiers en date et en mérite. Malheureusement, leur psychologie est tantôt grossière, tantôt trop compliquée. Quand elle est grossière, elle est très simple ; elle se contente d'être à fleur d'âme, et de nous montrer deux ou trois sentiments. C'est de la psychologie comme vous et moi — moi surtout, je veux dire le premier venu — pourrions en faire. Mais ceux auxquels j'en veux le plus, ce sont les raffinés, qui prennent un cheveu... ah ! mais un cheveu long, fin en général, joli tant qu'on voudra, — ne discutons pas sur le cheveu ! — quand ils l'ont pris, ils s'amuse à le couper en deux, en

dix, en vingt, en trente ; ça dure longtemps ! et, avec cette psychologie détaillée, minutieuse, singulière quelquefois, ils s'imaginent qu'ils ont lu dans une âme. Mais ils ont compliqué cette âme avant de la lire ; et, par conséquent, au lieu de déchiffrer la musique qu'ils avaient sous les yeux, ils ont déchiffré leur propre musique, dans laquelle il y a pas mal d'obscurités, et, de temps en temps, des notes fausses.

La psychologie de Racine, au contraire, est bien plus vraie, bien plus neuve et bien plus fine. Où donc l'avait-il apprise ? — En lui. Car, pour connaître une autre âme, il n'est encore pas de meilleur moyen que de regarder dans la sienne, étant donnée la parenté qu'il y a entre les âmes. Ah ! la plupart des âmes ne sont pas bien jolies ; c'est pour cela d'ailleurs qu'elles sont intéressantes, puisqu'elles offrent ce premier caractère, de se ressembler. Elles ne sont pas très compliquées, mais elles sont souvent malheureuses. Eh bien, le petit Racine avait commencé par être un enfant malheureux, et les enfants malheureux sont, en général, avertis plus tôt que les autres sur leur destinée. Orphelin, seul dans le monde, il avait senti de bonne heure s'ouvrir en lui ces sources de sympathie qui nous donnent de la pitié pour la douleur des autres. Puis, recueilli dans la maison religieuse de Port-Royal, il était devenu un enfant de chœur presque parfait, et ses confessions et les romans qu'il lisait en cachette avaient contribué à développer en lui ce sens de l'analyse, qu'il aura à la fois si aigu, si subtil et si juste. Il avait fait ensuite d'autres expériences, qu'on pourrait appeler les expériences du diable : en sortant de la maison de Dieu, il était entré presque aussitôt au théâtre, et — vous voyez la différence — il était devenu poète tragique. L'âme du poète lyrique est, en général, un peu orageuse, souvent ardente ; l'âme du poète tragique, sans parler des études qu'il doit faire, des compagnies qu'il doit fréquenter, s'ouvre à bien d'autres troubles encore et à bien d'autres sentiments. Si bien que ce petit orphelin, cet enfant de chœur, que va-t-il faire ? Il va faire des pièces : il est perdu. — Il est perdu, mais il a gagné. Il a gagné à connaître son âme dans laquelle règnent les faiblesses humaines, et aussi un certain nombre d'autres âmes qui sont voisines de la sienne. Vous allez voir avec quel art merveilleux, prenant un de ces êtres, à l'heure où naît en lui un sentiment de révolte contre le destin, il nous en montre la marche tantôt accablée, tantôt ardente, puis nous fait voir la passion devenant maîtresse, envahissant son âme entière, la bouleversant, et la menant à la fin jusqu'au crime et jusqu'au meurtre.

C'est la précision, la délicatesse et la profondeur de cette

psychologie que je vous demanderai de constater tout à l'heure, quand j'aurai été, par bonheur, remplacé par d'autres sur cette scène. Vous verrez alors que, toutes les fois qu'on voudra revenir à une étude vraie de l'âme humaine, c'est encore à des écrivains classiques, à des dramaturges comme Corneille, Racine et Molière, ou à des moralistes comme Pascal et La Rochefoucauld qu'il faudra songer. Et si nous sommes, nous autres, des amis des classiques, ne croyez pas que ce soit par une béatitude d'esprit qui nous oblige à nous complaire dans les mêmes spectacles ; c'est qu'avertis par les œuvres, avertis aussi par la vie, nous sentons bien qu'il y a là les études les plus vraies, les plus complexes et les plus humaines qui aient jamais été faites sur notre nature. Vous voulez voir l'homme dans un miroir fidèle : ne prenez pas tous les miroirs, plus ou moins brouillés, qu'on vous présente ; allez le voir dans les livres et dans les pièces de nos classiques : vous y trouverez son image infiniment plus ressemblante et mieux traduite.

Ce personnage d'Eriphile a passé un peu inaperçu, il faut bien le dire, aux yeux des contemporains, et la raison en est très simple. Si nous comparons nos impressions à celles des spectateurs du *xvii^e* siècle, nous constatons qu'il s'est fait, aux représentations de cette pièce, comme un déplacement de la sympathie. En effet, les âmes des personnages de Racine ont le privilège de défier l'analyse la plus attentive. On croit en avoir épuisé l'intérêt, avoir pensé et dit sur elles tout ce qu'on peut en penser et en dire, et, quand on les regarde de plus près, on y trouve quelque chose de nouveau et d'original qu'on n'avait point encore pressenti. Vous comprenez très bien pourquoi les contemporains de Racine ont réservé toutes leurs sympathies pour Iphigénie. D'abord, Iphigénie, — permettez-moi cette expression familière, — elle a une situation : elle a un état civil, elle est la fille non seulement d'un roi, mais du Roi des Rois, d'Agamemnon, du chef de l'expédition contre Troie, et rien que par là elle s'impose au respect et à l'intérêt des spectateurs. Elle a un autre mérite : non seulement elle est la fille de son père et de sa mère, — ce qui est déjà une première recommandation, — mais elle est la fiancée d'Achille : elle va se marier avec ce héros des héros, et il rejaillit sur elle quelque chose de la gloire de son futur mari. Il est évident qu'au regard des sujets de Louis le Grand, c'est ce personnage-là qui doit concentrer l'attention. Et puis, c'est « une princesse aimable et vertueuse », et parfaitement élevée ; elle est très obéissante à ses parents, elle s'incline devant sa mère et devant son père, elle est très pénétrée de son devoir filial comme de son devoir royal. Ayant reçu à Argos une éducation excellente, elle est restée fidèle

à cette excellente éducation : quand son père commande, elle obéit ; elle ne se permettrait pas d'élever la voix devant lui. Ainsi, c'est un très bon spectacle, un parfait modèle, — toujours imité, j'en suis convaincu, — à offrir aux jeunes personnes que leurs familles peuvent conduire au théâtre... (*Applaudissements*). Je suis très heureux de voir que tout le monde est de mon avis, et je conseille aux jeunes personnes qui veulent bien m'applaudir de persévérer dans ces excellentes dispositions : elles s'en trouveront très bien. — Mais, Mesdemoiselles, si ces idées sont encore les nôtres, vous comprenez qu'elles aient été davantage celles d'un siècle où le sentiment d'autorité était sinon plus développé, du moins plus régulier et plus permanent qu'il ne l'est aujourd'hui, après tant de révolutions dont quelques-unes ont pénétré jusqu'à la famille. Iphigénie est donc une princesse tout à fait charmante et qui a tout pour elle : on l'aime pour sa bonne grâce, on l'admire pour son obéissance et on la plaint pour ses malheurs ; puis, tout en la voyant si malheureuse, on pense bien que les choses finiront par s'arranger : il ne semble pas possible que les dieux et les hommes l'abandonnent à un destin aussi cruel. L'auteur trouvera évidemment, à la fin du V^e acte, un moyen de la tirer des difficultés où elle se débat.

Eriphile, au contraire, les gens du xvii^e siècle ne la comprennent pas et ne peuvent pas la comprendre. On lui demande ses papiers ; elle n'en a pas ; elle avait bien un vieux serviteur qui connaissait le secret de sa naissance ; comme dans les mélodrames, il a disparu. Ainsi, cet homme qui aurait pu tout dire, — peut-être parce qu'il savait quelque chose, — ne parlera pas. Eriphile est donc inconnue à elle-même ; elle sent bien qu'elle est d'un sang illustre, mais elle ne peut pas le prouver. Par conséquent, — et rien n'est plus choquant au xvii^e siècle, — c'est une irrégulière, et presque une aventurière : faite captive, elle s'est mise à aimer Achille ; de quel droit ? Achille ne lui appartient pas, il est promis à Iphigénie. Elle aime un homme qui ne lui a pas permis de l'aimer, cela ne se faisait jamais au xvii^e siècle ; bien plus, elle veut le perdre : cette aventurière est un trouble-fête. Et non seulement la misérable n'a honte ni de sa situation ni de ses prétentions, mais elle se révolte contre les gens et les choses qui lui ont fait une condition aussi dure. Elle va donc contre l'ordre, contre la famille, contre le mariage légal, contre toutes les puissances du siècle. Comment voulez-vous que cette personne, passionnée, presque folle, excite la sympathie des spectateurs du xvii^e siècle, qui sont raisonnables dans la forme, dans les mœurs et dans la loi ?

Eh bien, nous, comme disait Molière, nous avons changé tout cela. Ce n'est pas que le cœur ait cessé d'être à gauche, mais peut-être bat-il un peu plus fort et un peu plus vite. Je ne veux pas faire le procès de mon temps, j'en suis, je l'aime bien, et, d'ailleurs, je ne peux pas vivre dans un autre. Peut-être est-il arrivé, à la suite du romantisme, à la suite aussi, — et c'est avec joie que je prononce ce mot ici, — à la suite du tolstoïsme, que notre sympathie est devenue plus chaude et que notre justice est devenue plus juste. Elle est malheureuse, la pauvre Eriphile, mais ce n'est pas sa faute : c'est la faute de ses parents, qu'elle ne peut retrouver. C'est la faute aussi, comme on dit dans les mélodrames, — ne me prenez pas pour un révolutionnaire, ne me prenez pas non plus pour un rétrograde... ; je suis très embarrassé, — c'est la faute de la société. Et sans doute que déjà, au temps d'Agamemnon, la société n'était point si bien faite. On comprend donc qu'Eriphile en ait souffert, et que, pour cette raison, elle excite notre pitié. Et justement, en notre ^{xx}e siècle, parce qu'elle est une révoltée, elle nous apparaît comme une victime, et nous la plaignons de tout notre cœur. Ah ! oui, elle est méchante ! Mais aussi, il y a beaucoup de gens qui n'ont pas grand mérite à être bons : ce sont tous ceux pour qui la vie a été honne ; si ceux-là étaient méchants, ce serait une atrocité. Mais, quand on a souffert depuis sa naissance, quand, à tous les pas et détours du chemin, on a trouvé la vie revêche et insolente, on n'a pas tout à fait tort si l'on se révolte, et les gens de cœur, et même les gens d'esprit, vous donnent raison. Eriphile est, en somme, un de ces personnages chers aux romantiques, et, pour reprendre leur formule,

Une âme de malheur faite avec des ténèbres.

Eh bien, quand une âme est une âme de malheur, elle a le droit d'être plainte ; et, quand elle est faite de ténèbres, elle a le droit d'être obscure : ce n'est pas tout à fait sa faute. Prenez Didier, Ruy Blas, prenez l'Antony de Dumas, ils ressemblent tous un peu à Eriphile, et je ne serais pas étonné qu'ils eussent comme origine et, en quelque sorte, comme ascendance un certain nombre des personnages dessinés par Racine dans ce genre et dans cet ordre d'idées.

Je crois donc que nous avons raison de garder à Iphigénie toute l'admiration et la sympathie dont elle est digne, mais nous avons raison aussi de réserver un peu de tendresse à Eriphile : elle mérite la moitié des pleurs que fit verser à la Grèce assemblée le sacrifice d'Iphigénie.

En finissant, permettez-moi, Mesdames et Messieurs, d'appeler

votre attention sur deux autres points. Il n'y a plus rien à dire sur la langue de Racine : c'est la langue dramatique la plus pure et la plus chantante qui ait jamais été récitée sur le théâtre. Aussi combien elle est difficile à dire, et combien il faut savoir gré à ceux qui, à force d'art et de travail, arrivent à nous en faire retrouver quelque chose ! C'est une musique continuelle, et qui paraît si aisément et si naturellement adaptée aux sentiments qu'elle traduit ! Ah ! Boileau avait bien raison de recommander à son ami cet art parfait de faire difficilement des vers faciles. — Il y a autre chose encore dans cet admirable Racine, et ce que je vais vous dire, je ne l'ai pas trouvé tout seul : — qu'il y a peu de choses que l'on ait trouvées tout seul ! — cela m'a été révélé par un ami qui est un grand sculpteur et un homme très intelligent. Ils ne sont pas bavards, les sculpteurs ; ils parlent par gestes ; ils construisent dans l'air des figures qu'on ne voit pas, et qui vous obligent à regarder. Ils vous disent : vous voyez bien, n'est-ce pas ? cette... ? On essaie de voir. Celui dont je parle m'a dit notamment : « Avez-vous remarqué, cher ami... » — J'ai commencé par dire : oui, naturellement ! — « Avez-vous remarqué combien Racine a le sens de la plastique, comme il a su se représenter les formes de ses personnages auxquelles jamais personne n'a donné autant de souplesse, d'harmonie et de vie ? » — Mesdames et Messieurs, suivez bien ce style ; vous verrez qu'il est l'expression non seulement de la pensée et des sentiments, mais aussi des gestes, des attitudes et des mouvements des personnages. Et cela se comprend. Je crois, en effet, que Racine, pénétré qu'il était de l'art grec, en avait deviné la statuaire à travers la poésie. Au fur et à mesure qu'il rêvait et écrivait, il tâchait de faire ce que j'appelais tout à l'heure la musique, non pas seulement d'une pensée, mais la musique et l'accompagnement d'une démarche et d'une attitude. Donc, tous ces vers que vous allez entendre, considérez-les comme des statues qui marchent ; vous verrez quelle justesse et quelle perfection il y avait dans cet art de Racine.

Je vous remercie, Mesdames et Messieurs, et particulièrement Mesdemoiselles, — il y aurait de l'ingratitude et de l'incivilité à dire autrement, — de l'attention que vous m'avez prêtée jusqu'au bout. Je recommande à votre sympathie ce personnage touchant d'Eriphile ; je recommande à votre bienveillance les jeunes acteurs qui sont chargés de vous interpréter, — et qui font de leur mieux, j'en suis sûr, — ces personnages si complexes et d'une vie si intense. Permettez-moi, en finissant, de vous demander un peu d'indulgence et un peu d'amitié pour celui qui était chargé de les introduire.

C. B.

Liste des auteurs.

CONCOURS DE 1903.

AGRÉGATION DES JEUNES FILLES.

Ordre des Lettres.

AUTEURS FRANÇAIS.

Portraits et récits extraits des prosateurs du xvi^e siècle (éd. Huguet, *Montluc, Amyot*).

CORNEILLE. *Sertorius*.

MOLIÈRE. *Les Femmes savantes*.

LA BRUYÈRE. *Caractères*, chap. xiv. *De quelques usages* (éd. Rébelliau), p. 419-430 et 443-459.

LA FONTAINE. *Œuvres diverses* (éd. Hémon), *Epttres V-IX; Philémon et Baucis*.

Choix de lettres du xviii^e siècle (éd. Lanson) : Vauvenargues, Buffon, M^{me} Roland.

MONTESQUIEU. *Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains*, chap. iv et ix.

VOLTAIRE. *Extraits en prose* (éd. Brunel), *Mélanges I-VIII*.

ALFRED DE VIGNY. *Moïse, la Mort du loup, la Bouteille à la mer*.

VICTOR HUGO. *Légende des siècles* : La Conscience, la Rose de l'Infante, les Pauvres Gens. — *Hernani*, acte IV.

GRAMMAIRE FRANÇAISE.

Les dix parties du discours;

La proposition et ses éléments;

La formation des mots :

Les figures de grammaire, figures de mots, figures de pensée, les gallicismes ;

Les synonymes ;

L'orthographe ;

Les notions générales de versification.

HISTOIRE.

La civilisation grecque au v^e siècle avant J.-C.

La France, de l'avènement de Charles V à la mort de Charles VII.

Les Provinces-Unies au xvii^e siècle : Constitution, politique intérieure et extérieure, société, mouvement intellectuel et artistique.

Histoire du droit de suffrage en France et en Angleterre, depuis 1789.

GÉOGRAPHIE.

La Bretagne et la Normandie ; géographie physique et économique.

La Suède et la Norvège.

L'Empire ottoman (moins les pays tributaires).

Les possessions françaises dans l'Afrique occidentale.

AUTEURS ALLEMANDS.

GOETHE. *Gedichte* : Auswahl, zweiter und dritter Abschnitt, p. 42-78. Hymnen und Elegieen (Verlag von Velhagen und Klasing).
Correspondance de Schiller et Körner, 1^{er} volume 1784, 1785, 1786 (éd. Cotta).

GRILLPARZER. *Weh dem der lügt*, Grillparzer's sämtliche Werke, vol. 3^e (éd. Cotta).

WILDENBRUCH. *Kinderthänen* : Der Letzte (Berlin, Verlag von Freund und Hieckel).

AUTEURS ANGLAIS.

SHAKESPEARE. *Macbeth*.

TENNYSON. *Enoch Arden*.

SHERIDAN. *The Rivals*.

MISS MITFORD. *Our Village*.

CERTIFICAT D'APTITUDE POUR LES CLASSES ÉLÉMENTAIRES.

AUTEURS FRANÇAIS.

LA FONTAINE. *Fables*, livres X, XI et XII.

M^{me} DE SÉVIGNÉ. *Choix de lettres*, par M. Régnier (chez Hachette), n^o 117 et suivants jusqu'à la fin (pages 236 et suivantes).

MONTESQUIEU. *Grandeur et Décadence des Romains*, du chapitre XII à la fin.

MOLIÈRE. *L'Avare*.

CORNEILLE. *Le Cid*.

ALBERT CAHEN. *Morceaux choisis* des auteurs français, classiques et contemporains, à l'usage de l'enseignement secondaire moderne : classes de 6^e, 5^e et 4^e, prose et poésie (Hachette). Parmi

les poètes, étudier Regnard, Casimir Delavigne, A. de Vigny, A. de Musset, Leconte de Lisle.

PÉDAGOGIE.

ROLLIN. *Traité des études*. Edition Cadet (Delagrave), de la page 87 à la page 158 : éducation des jeunes gens, langue française et histoire.

LOCKE. *Pensées sur l'éducation des enfants*, traduction de Coste (Delagrave) : 2^e partie, chapitres VII, VIII et IX, de la page 149 à la page 183 ; 3^e partie, chapitres I et II (*Du Savoir*), de la page 185 à la page 208.

Instructions concernant les programmes de l'enseignement secondaire classique 1890 (Delalain). Etudier, dans la 1^{re} partie du rapport de M. Marion sur la discipline (considérations générales), de la page 170 à la page 181.

AUTEURS ALLEMANDS.

Choix de nouvelles allemandes, par Hildt (Garnier). Etudier les deux nouvelles intitulées : 1^o *Der tolle Invalide auf dem Fort Ratonneau* ; 2^o *Burg Neideck*.

SCHILLER. *Wilhelm Tell*.

CERTIFICAT D'APTITUDE POUR LES LANGUES VIVANTES.

Langue allemande.

AUTEURS ALLEMANDS.

GOETHE. *Vermischte Gedichte*.

SCHILLER. *Kabale und Liebe*.

HUMBOLDT. *Ansichten der Natur*.

C.-F. MEYER. *Die Hochzeit des Mönchs* (Leipzig, Hässel).

J.-E. LOWENBERG. *Vom goldnen Ueberflusz* (Leipzig, Voigtländer).

DETLEV VON LILIENCRON. *Kriegsnovellen* (Berlin, Schuster und Löffler).

JIRICZEK. *Deutsche Heldensage* (Leipzig-Göschen).

O. LYON. *Deutsche Grammatik* (Leipzig, Göschen).

AUTEURS FRANÇAIS.

MOLIÈRE. *L'Avare*.

VOLTAIRE. *Choix de lettres* (édit. Brunel).

E. AUGIER. *Les Effrontés*.

A. DAUDET. *Numa Roumestan*.

F. COPPÉE. *Contes tout simples* (édit. Lemerre).

LITTÉRATURE ALLEMANDE.

Les questions de littérature allemande porteront :

1° Sur les textes inscrits au programme;

2° Sur l'histoire générale de la littérature allemande et plus particulièrement sur les sujets suivants :

Les grandes légendes nationales.

L'œuvre critique de Lessing;

La poésie lyrique du XIX^e siècle (Lied und Ballade);

H. Heine et la jeune Allemagne;

Le théâtre moderne et plus particulièrement : Grillparzer, Wildenbruch, Sudermann et G. Hauptmann; La Nouvelle (Auerbach, P. Heyse, G. Keller, Anzengruber, Rosegger, Th. Storm, Fontane, H. Hoffmann, Baumbach, etc.).

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

Les questions de littérature française porteront :

1° Sur les textes inscrits au programme;

2° Sur l'histoire générale de la littérature française et plus particulièrement sur les sujets suivants :

Le théâtre classique;

Fénelon;

Montesquieu;

Diderot;

Le romantisme;

Le théâtre dans la seconde partie du XIX^e siècle (Augier, Sardou, Dumas fils).

Langue anglaise.

AUTEURS ANGLAIS.

SHAKESPEARE. *The Tempest*. — GRABBE. *The Village*.

W. IRVING. *Bracebridge Hall*.

CHARLOTTE BRONTE. *Jane Eyre*.

HAZLITT. *Lectures on the English Poets*.

AUTEURS FRANÇAIS.

P.-L. COURIER. *Pamphlet des pamphlets*; — *Conversation chez la comtesse d'Albany*.

J. SANDEAU. *Mademoiselle de La Seiglière* (comédie).

P. BOURGET. *Etudes et portraits*, vol. II. (L'île de Wight; en Ir-

lande et en Ecosse; les lacs anglais; sensations d'Oxford; croquis londoniens.)

LITTÉRATURE ANGLAISE.

THOMSON. *The Seasons*.

GOLDSMITH. *The Vicar of Wakefield*; — *She stoops to conquer*; — *The Deserted Village*; — *The Traveller*.

EMERSON. *English Traits*.

TENNYSON. *Idylls of the King*.

RICHARD HARDING DAVIS. *Gallegher and other Stories*.

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

LANSON. *Choix de Lettres du XVIII^e siècle* (Hachette).

LE SAGE. *Gil Blas*; — *Turcaret*.

LAMARTINE. *Premières Méditations*. — *Graziella*.

LECONTE DE LISLE. *Poèmes barbares*.

LOTI. *Pêcheur d'Islande*; — *Propos d'exil*; — *Au Maroc*.

Langue espagnole.

AUTEURS ESPAGNOLS.

1. CERVANTES. *Don Quijote*, 1^{re} partie (à l'exception des chap. XXIII, XXIV, XXXIX, XXXXI).

2. MORETO. *El desdén con el desdén*.

3. LUIS VÉLEZ DE GUEVARA. *El Diablo cojuelo*.

4. ESPRONCEDA. *El Diablo mundo*.

5. JOSÉ MARIA DE PEREDA. *Sotileza*.

AUTEURS FRANÇAIS.

1. LE SAGE. *Le Diable boiteux*.

2. BEAUMARCHAIS. *Le Barbier de Séville*.

Langue italienne.

AUTEURS ITALIENS.

1. DANTE. *Inferno*, ch. XXIII et XXIV.

2. BOJARDO. *Orlando innamorato*, ch. III et VII de la première partie.

3. MACHIAVELLI. *Vita di Castruccio Castracani*.

4. ALFIERI. *Vita : Epoca quarta*.

5. GIUSTI. *Lettere scelte* [n^o 65 à 100, inclusivement; p. 178-274 de l'édition Rigutini (Florence, Le Monnier)].

AUTEURS FRANÇAIS.

1. FÉNELON. *Lettre sur les occupations de l'Académie française*, ch. VI, VII et VIII.

2. BEAUMARCHAIS. *Mémoires* (Les 56 premières pages de l'édition Garnier).

CERTIFICAT D'APTITUDE DES JEUNES FILLES.

Ordre des Lettres.

AUTEURS FRANÇAIS.

Chefs-d'œuvre poétiques de Marot, Ronsard, du Bellay, d'Aubigné, Régnier (éd. Lanusse, Belin frères, éd.).

a) D'AUBIGNÉ. *Extraits des Tragiques*, p. 201-219.

b) RÉGNIER. *Contre Malherbe et son école*, sat. IX, p. 259-264.

CORNEILLE. *Polyeucte*.

MOLIÈRE. *Les Précieuses ridicules*.

BOILEAU. *Les Héros de Roman*, dialogue (éd. A. Gazier, Colin).

RACINE. *Esther*.

M^{me} DE MAINTENON. *Extraits*, par M. O. Gréard (Hachette et Cie, 2^e éd. 1885). — *Conversations*, p. 190-259.

FÉNELON. *Lettre sur les occupations de l'Académie française*, ch. VIII ; — *Projet d'un traité sur l'histoire*.

VOLTAIRE. *Zaire*.

DIDEROT. *Extraits*, par M. Fallex (Delagrave) ; *Variétés, Mélanges, Anecdotes*, p. 338-401.

CHATEAUBRIAND. *Pages choisies*, par S. Rocheblave (Colin) ; Chateaubriand et l'épopée en prose ; extraits des *Martyrs*, p. 196-239.

AUGUSTIN THIERRY. 4^e *Récit mérovingien* (histoire de Prétextatus, évêque de Rouen).

ALFRED DE VIGNY. *Moïse sur le mont Nebo ; le Cor ; la Bouteille à la mer*.

HISTOIRE.

Le christianisme dans l'empire romain.

La France et l'Europe au xv^e siècle.

L'Angleterre de 1603 à 1714.

Histoire politique, économique et sociale de l'Europe, de 1848 à 1878.

GÉOGRAPHIE.

Les Volcans.
 Insulinde, Australie, Nouvelle-Zélande.
 La Péninsule ibérique.
 La Lorraine.

AUTEURS ANGLAIS.

THOMSON. *The Season's Winter*.
 SCOTT. *The Lady of the lake*.
 MACAULAY. *Essay on Madame d'Arblay*.
 MISS EDGEWORTH. *Ormond*.

AUTEURS ALLEMANDS.

SCHILLER. *Die Braut von Messina*, actes I, III et IV.
 GRILLPARZER. *Sapho (Lotta's Schulausgabe)*, actes I, II, III et V).
 HEINE. *Legrand*, chap. IV à XII et XVII à XX.
 HAUFF. *Das Bild des Kaisers*.

Sujets de devoirs

UNIVERSITÉ DE PARIS.

I. — Agrégation d'anglais.

Leçon en français.

Valeur et influence de l'œuvre poétique de *George Crabbe*.

Lesson in English.

A comparative study of poetic diction as exemplified in Crabbe's *Village* and in Goldsmith's *Deserted Village*.

II. — Licence d'anglais

English essay.

How far may Alphonse Daudet be confirmed or corrected when, speaking of Othello, he says : « Il n'y entend rien votre Shakes-

peare !... pour qu'Othello fût vrai, il faudrait, quand la jalousie le gagne, que l'âme perverse et envieuse de Iago, le seul vrai jaloux de la pièce, entrât dans lui, l'habitat. »

III. — Agrégation et Licence.

Version.

G. Crabbe. *The Village*. Book I. — « Such is the room which onerude beam divides » — « and silent sinks into the grave. ».

Thème.

Hamilton. — *Mémoires de Grammont*, ch. III. — « On me mit au Collège de Pau. » — « Il faut opter, mon petit cavalier. »

Soutenance de thèse

UNIVERSITÉ DE PARIS

M^{lle} ELVIRE SAMPIRESCO a soutenu sa thèse pour le doctorat d'Université devant la Faculté des Lettres de Paris, en Sorbonne, le 23 novembre.

THÈSE FRANÇAISE

Ménage polémiste, philologue, poète.

Le gérant : E. FROMANTIN.

pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de *quarante-huit* pages de texte, composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours, *sérieusement rédigés*, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs, dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège ; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours ; toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la *Revue des Cours et Conférences* est *indispensable* : indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Universités et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets et de plans de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relations intellectuelles avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la *Revue des Cours et Conférences*, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la *Revue des Cours et Conférences* donnera les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous continuerons et achèverons la publication des cours professés au *Collège de France* et à la *Sorbonne* par MM. Gaston Boissier, Emile Faguet, Emile Boutroux, Alfred Croiset, Jules Martha, Gustave Larroumet, etc., etc. (ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs), en attendant la réouverture des cours de la nouvelle année scolaire. De plus, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, des comptes rendus des soutenances de thèses.

CORRESPONDANCE

M. R. T..., à D... — En effet, nous ne faisons pas beaucoup de réclame ; mais les publications utiles et sérieuses finissent par s'imposer d'elles-mêmes, et ce sont les lecteurs de la *Revue* qui font notre meilleure publicité.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIE

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 5 fr.

Licence et certificat d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie adressée à la Rédaction doit être accompagnée d'un mandat-poste et de la bande du dernier numéro paru, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université, dont quelques-uns même sont membres des jurys d'examens. Les sujets peuvent être pris ailleurs que dans la *Revue*, mais doivent, en ce cas, être joints in extenso à la copie.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}
PARIS, 15, Rue de Cluny

EN VENTE

DIDEROT

Paradoxe *sur le* *Comédien*

Nouvelle édition critique avec introduction, notes et fac-simile

Par **Ernest DUPUY**

Inspecteur général de l'Instruction publique

Un vol. gr. in-8^o, broché. **6 fr.**

On lit dans le *Temps* du 24 novembre dernier, sous la signature de M. G. LARROUMET :

J'ai exposé, au mois de juillet dernier, la très curieuse trouvaille qu'avait faite M. Ernest Dupuy d'un manuscrit du fameux *Paradoxe sur le Comédien*, jusqu'ici attribué sans contestation à Diderot. L'étude minutieuse de ce manuscrit, tout entier de la main de Naigeon, ami de Diderot et détenteur de ses papiers, avait conduit M. Dupuy à cette conclusion que l'ouvrage, pour les deux tiers, n'était pas de Diderot, mais de Naigeon. Pour ma part, ses arguments m'avaient entièrement convaincu.

M. Maurice Tourneux, auteur avec Jules Assézat de la plus récente et de la meilleure édition que nous ayons de Diderot, refuse de croire à une supercherie de la part de Naigeon. Il persiste à faire bénéficier Diderot d'une œuvre qu'il regarde comme très digne de lui, tandis que M. Dupuy n'y voit, avec quelques excellentes pages empruntées à Diderot lui-même, qu'un verbiage décousu et surtout un centon des auteurs les plus divers.

M. Tourneux publie sa réfutation de la thèse Dupuy dans la *Revue d'histoire littéraire de la France* et M. Dupuy répond dans le même recueil. A elles deux, réponse et contre-réponse font vingt-cinq pages grand in-8^o et en tout petit texte. Je les ai lues avec un vif intérêt. La réfutation de M. Tourneux est abondante et serrée ; elle apprend beaucoup dans les détails ; il ne me paraît pas que dans l'ensemble elle ébranle sensiblement l'argumentation de M. Dupuy. L'adversaire de Naigeon maintient tout ce qu'il a avancé et couche victorieusement sur ses positions.

Année Scolaire 1902-1903

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

DIRECTEUR : N. FILOZ

SOMMAIRE

Pages

193 LA CIVILISATION DE L'ÂGE HOMÉRIQUE. — *L'amour conjugal chez Andromaque*.....201 ANDRÉ CHÉNIER. — *Ses idées littéraires*....212 LA RHÉTORIQUE ET L'ÉDUCATION ORATOIRE A ROME. — *L'éloquence romaine et la rhétorique grecque*.....219 VICTOR HUGO PROSATEUR. — *Les personnages de « Notre-Dame de Paris »*.....

226 BIBLIOGRAPHIE DES AUTEURS DE L'AGRÉGATION D'ANGLAIS.....

232 SUJETS DE DEVOIRS (agrégation, licence, certificat).....

236 SUJETS DE COMPOSITIONS (agrégation d'allemand).....

Alfred Croiset,
Membre de l'Institut.Émile Faguet,
de l'Académie française.Gaston Boissier,
de l'Académie française.Gustave Larroumet,
Membre de l'Institut.W. Thomas,
Chargé de cours à l'Université de Lille
Universités de Paris et de
Nancy.

Concours de 1902.

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
(ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C^{ie})

15, RUE DE CLUNY, 15

1902

Tous les droits de reproduction sont réservés.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}
15, rue de Cluny, PARIS

ONZIÈME ANNÉE

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

ABONNEMENT, UN AN	{	France.	20 fr.
		payables 10 francs comptant et le surplus par 5 francs les 15 février et 15 mai 1903.	
		Étranger.	23 fr.

Le Numéro : 60 centimes

EN VENTE :

Les Troisième, Quatrième, Cinquième,
Sixième, Septième, Huitième, Neuvième et Dixième Années
DE LA REVUE

Chaque année. 20 fr.

Il reste quelques exemplaires de la première et de la seconde année,
que nous tenons à la disposition de nos clients au prix de 30 francs
chaque année.

Après dix années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très estimée *Revue des Cours et Conférences* : estimée, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est unique en son genre ; il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons, chaque année, à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, lettres, philosophie, histoire, littérature étrangère, histoire du théâtre, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons pas à passer même la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la *Revue des Cours et Conférences* est à bon marché : il suffira,

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

La civilisation de l'âge homérique.

Cours de M. ALFRED CROISSET,

Professeur à l'Université de Paris.

L'amour conjugal chez Andromaque.

Nous avons vu dans Andromaque, par l'exemple précédent, l'expression à la fois la plus simple et la plus forte de l'amour conjugal. A ce sentiment dominant vient se joindre parfois l'amour maternel; mais celui-ci reste toujours au second plan, et, s'il se mêle à l'amour conjugal, il le fortifie sans l'altérer. Andromaque nous apparaît encore dans une autre scène importante de l'*Iliade*, où se complète cet admirable portrait de femme. — C'est au XXII^e chant, quand Hector vient d'être tué par Achille, et que sa femme, après son père et sa mère, se lamente sur sa mort selon les usages rituels. La force du sentiment qui l'anime donne ici au thème consacré une forme tout à fait personnelle et originale. La scène est plus vive dans son ensemble et moins variée de ton que celle du chant VI, des adieux d'Hector; là on trouvait un mélange habile de divers sentiments finement nuancés, depuis le souvenir attendri du passé jusqu'au désespoir final, en passant par la mélancolie souriante de la mère qui caresse son enfant. Ici, le deuil est consommé, la perte est irréparable, et les nuances du sentiment s'effacent devant l'explosion d'une dou-

leur sans mesure. Nous verrons, par la seule lecture et par un commentaire rapide du texte, ce que renferment de sentiment et de pensée ces lamentations d'Andromaque, en marquant la transformation qu'a pu subir l'amour conjugal par suite de l'importance que prend, dans cette nouvelle scène, l'expression de l'amour maternel.

Hector vient d'être vaincu, et sa défaite est déjà connue des spectateurs présents sur les murs de Troie, qui ont vu son corps traîné par le vainqueur autour de la ville. Le père et la mère d'Hector apprennent bientôt la funeste nouvelle; les lamentations de Priam et d'Hécube sont relativement brèves; elles ont quelque chose de rituel, de formaliste, et les formules traditionnelles de ce deuil ne sont que l'expression simple et convenue de sentiments naturels et profonds.

La lamentation d'Andromaque est plus développée. Elle paraît être d'une date plus récente que l'ensemble de la scène, et elle est aussi plus belle. En effet, il ne faut pas toujours prendre dans les poèmes homériques la beauté et la valeur poétique pour critérium d'antiquité. Dans ce cas particulier, divers détails semblent indiquer que la scène des lamentations d'Andromaque est postérieure à l'ensemble du chant, sinon dans son invention première, du moins dans sa rédaction définitive. C'est ainsi qu'Andromaque, en un endroit, est comparée à une Ménade. Le passage n'a donc pu être écrit qu'à l'époque où le culte de Dionysos, avec ses fêtes et ses cérémonies mystiques, s'est développé en Grèce; or nous avons vu que ce culte paraît complètement étranger à la religion homérique. Si cette comparaison ne résulte pas d'une addition postérieure, il faut croire que tout le passage a été refait sur un fond ancien. — Mais l'impression d'ensemble tend à confirmer l'hypothèse d'une composition relativement récente. L'épisode tout entier est remarquable par un art déjà conscient de ses moyens. Pour Hécube et pour Priam, le poète n'avait fait que reproduire, semble-t-il, cette espèce d'improvisation rituelle, qu'on psalmodiait dans les cérémonies funèbres. Pour Andromaque, il n'en est pas de même. Les sentiments de la femme d'Hector sont gradués d'une façon fort habile jusqu'à l'explosion finale, jusqu'au moment où elle apprend toute l'étendue de son malheur. La crainte, l'angoisse, le désespoir se succèdent dans son âme, et l'expression de la douleur finale est d'autant mieux mise en valeur qu'elle est plus longuement préparée. Sans doute, ce n'est pas là une raison définitive de croire que l'épisode n'est pas d'une date très ancienne: les Grecs ont eu, de bonne heure, le sentiment inné de cet art du drame, qui augmente l'intérêt et l'émotion en faisant

prévoir, attendre et redouter le dénouement. Mais une telle observation, concordant avec celles que nous avons faites précédemment, ajoute à la présomption d'une composition récente.

Quoi qu'il en soit, le morceau reste un et harmonieux dans ses grandes lignes. Andromaque reparait, au XX^e chant de l'*Illiade* (vers 437), après la lamentation d'Hécube : « Ainsi dit Hécube, en pleurant ; mais la femme d'Hector ne savait rien encore. » — Dès ces premiers mots, l'art de la composition apparaît très nettement : l'héroïne n'est pas préparée à la catastrophe : elle ne le sera qu'au fur et à mesure que l'épisode se développera. — « Car aucun messager véridique n'était venu lui apporter la nouvelle que son époux était resté en dehors des portes pour combattre contre Achille. » Ici, l'art de la dramatisation va se préciser : à la scène de désespoir qu'on attend, quand la catastrophe sera connue, le poète, par un procédé de composition qui est toujours d'un grand effet, oppose l'image de la sécurité trompeuse et de la paix. Andromaque est dans sa demeure, occupée à des travaux de femme : « Elle tissait une belle étoffe, toute de pourpre, sur laquelle elle brodait des fleurs variées, et elle commandait à ses servantes de placer auprès du feu un trépied de grande taille, afin de préparer un bain à Hector, quand il reviendrait du combat. » Andromaque, insoucieuse du danger, est toute à la joie et à l'espoir du retour. — Ce procédé du contraste, qui semble être ici la trouvaille spontanée d'un génie heureux, plutôt que l'effet d'un art cultivé, est assez familier à Homère, et on pourrait en trouver d'autres exemples dans l'*Illiade* même. C'est ainsi que, lorsque Hector, se sentant perdu et pris de peur, s'enfuit devant Achille autour des murs de Troie, il passe tout à coup auprès des lavoirs de la ville, — où l'eau coule sans se lasser sur la pierre polie, et où jadis, dans la paix, quand les Grecs n'étaient pas encore venus, les femmes de Troie s'en allaient laver les belles étoffes. — Cette course affolée, que le poète compare à une vision de cauchemar, cette fuite éperdue du brave devant un plus brave, paraît plus angoissante encore, lorsque soudain l'auteur nous arrête sur une scène de paix, de sérénité, et oppose à l'horreur de la réalité présente la douceur des souvenirs.

Quand nous examinons, à ce point de vue, la scène des lamentations d'Andromaque, une légère contradiction nous apparaît. A la fin de la scène des adieux, nous avons vu la femme d'Hector rentrer dans sa demeure avec ses femmes, et là, « quoiqu'il fût encore vivant, toutes le pleuraient comme mort ». Andromaque avait donc, dès ce moment, une appréhension du dénouement, sentiment naturel au même titre que l'espoir du retour, mais qui

semble contredire les données du dernier épisode. — Du reste, nous pourrions relever une contradiction analogue dans un autre passage de la même scène. — En faut-il conclure que les deux épisodes soient de deux auteurs différents? Cette conclusion ne s'impose pas, et on peut expliquer le manque de concordance dans le détail par une espèce d'insouciance familière au poète, et surtout par la liberté qu'on doit lui accorder de modifier les nuances de pensée et de sentiment suivant les circonstances changeantes du récit. Il semble, en particulier, assez naturel ici que le poète, pour ménager un effet de contraste, insiste sur la tranquillité inconsciente d'Andromaque : « Elle ne savait pas que, bien loin de ce bain qu'elle préparait, Achille, suivant la volonté d'Athéna aux yeux de chouette, avait déjà dompté Hector de ses mains sanglantes. »

Mais, déjà le changement se prépare : on ne passe pas, tout d'un coup, de la sécurité au désespoir ; la nouvelle de la catastrophe sera connue peu à peu. D'abord, c'est un bruit vague et confus qu'Andromaque entend au loin : « Elle entendit, tout à coup, de grands cris et des lamentations qui venaient du côté de la tour ; alors ses membres fléchirent, et son fuseau tomba à terre. Et elle dit aux femmes qui l'environnaient : « Allons, que deux d'entre vous m'accompagnent. Il faut que j'aie vu quelles actions s'accomplissent. J'ai reconnu la voix de ma belle-mère vénérée, et dans ma poitrine mon cœur bondit vers ma bouche, et mes genoux se raidissent sous moi : il y a quelque malheur qui approche pour les enfants de Priam :

Κωκυτοῦ δ' ἤκουσε καὶ οἰμωγῆς ἀπὸ πύργου ·
 τῆς δ' ἐλελίχθη γυῖα, χαμαὶ δὲ οἱ ἔκπεσε κερκίς ·
 ἡ δ' αὖτις ὀμωγῆσιν ἐϋπλοκάμοισι μεπηύδα ·
 Δεῦτε, δῶ μοι ἔπεσθον, ἴδωμ', ὅτιν' ἔργα τέτυκται.
 Διδοίης ἐκυρῆς ὅπως ἔκλυον · ἐν δ' ἐμοὶ αὐτῇ
 στήθεσι πάλ्लεται ἤτορ ἀνὰ στόμα, νέρθε δὲ γούνα
 πήγνυται · ἐγγὺς δὲ τι κακὸν Πριάμοιο τέκεσσιν. »

L'angoisse s'empare d'Andromaque, et, n'osant imaginer encore le malheur qu'elle devine, elle ne nomme pas même Hector, tandis qu'elle ne pense qu'à lui. Enfin, elle ne peut plus se cacher à elle-même sa terreur : « Que cette parole s'éloigne de mes oreilles, — mais je crains terriblement que le brave Hector n'ait attendu seul le divin Achille, et que celui-ci ne le poursuive dans la plaine, pour éteindre en lui cette ardeur fatale qui le soutenait naguère ; car, jamais, il ne consentit à rester seul avec les autres, mais il courait toujours en avant, ne le cédant à personne en bravoure :

Αὐτὰρ ἀπ' οὐατος εἴη ἐμεῦ ἔπος · ἀλλὰ μάλ' αἰνῶς
 δεῖδω μὴ δὲ μοι θρασύν Ἕκτορα δῖος Ἀχιλλεύς,
 μούνον ἀποτμήξας πόλιος, πεδῖονδ' εἰληται,
 καὶ δὲ μιν κατακλύσῃ ἀγγυροῖτης ἀλεγεινῆς,
 ἥ μιν ἔχουσ' · ἐπεὶ οὐποτ' ἐνὶ πλεθροῖς μένεν ἀνδρῶν,
 ἀλλὰ πολὺ προθέσκαε, τὸ ὄν μένος οὐδενὶ εἴκων. »

Le souvenir de la hardiesse et de la témérité du héros augmente encore sa terreur, et, n'y tenant plus, « elle s'élance hors du palais, pareille à une Ménade, son cœur battant ; et ses servantes la suivaient ».

Ici apparaît le réalisme qui souvent, dans Homère, se montre à côté de la vision héroïque et idéaliste. Le poète nous met la scène sous les yeux, avec une exactitude de description minutieuse :

« Αὐτὰρ ἐπεὶ πόργον τε καὶ ἀνδρῶν ἔξεν ὄμιλον,
 ἔσται πατήνας' ἐπὶ ταίχῃ · τὸν δ' ἐνόησεν
 ἐλκόμενον πρόσθεν πόλιος · ταχέως δὲ μιν ἔπποι
 ἔλκον ἀκτιδέστωι κοίλῃ ἐπὶ νήκας Ἀχαιῶν. »

— Quand elle fut arrivée à la tour..., elle se tint debout sur le rempart, tendant le cou : et elle le vit (Hector) traîné devant la ville ; les chevaux rapides l'emportaient au hasard vers les vaisseaux creux des Achéens ».

Ainsi, de proche en proche, de l'inquiétude vague jusqu'à la vision directe de la catastrophe, le poète nous a conduit au dénouement prévu et préparé. L'émotion est à son comble, Andromaque s'abandonne :

« Τὴν δὲ κατ' ὀφθαλμῶν ἐρεθισμένη νύξ ἐκάλυψεν
 ἤριπε δ' ἐξοπίσω, ἀπὸ δὲ ψυχῇ ἐκάλυπτεν.
 Τῆλε δ' ἀπὸ κρατὸς χεῖρ' ἀέτματ' αἰχμαλόμενα,
 ἄμπυκα, κεκρούφαλόν τ' ἡδὲ πλεκτὴν ἀναδέσμην,
 κοῦδερμόν θ', ὃ ῥά οἱ δῶκε χροστή Ἀφροδίτη
 ἤματι τῷ, ὅτε μιν κορυθαίολος ἠγάγεθ' Ἕκτωρ
 ἐκ ὁμοῦ Ἡετίωνος, ἐπεὶ πόρε μυσία ἔδνα. »

— Et aussitôt sur ses yeux s'étendit la nuit noire, et elle tomba lourdement en arrière, en exhalant le souffle de la vie ; en même temps, elle jetait loin de sa tête ses liens ornés de broderies, son diadème, son réseau et le bandeau tissé qui le retenait, et son voile, que lui avait jadis donné Aphrodite d'or, le jour où Hector à l'aigrette brillante l'avait emmenée en mariage, hors de la demeure d'Eétion, son père, qui lui avait donné une dot très riche. »

Ici encore, l'évocation du passé florissant survient au milieu de

la terreur présente. — Puis, quand Andromaque sort de son évanouissement, « quand la respiration lui revient, et que l'énergie vitale se réveille dans son diaphragme, elle pousse de grands gémissements et prononce ces paroles devant les Troyens :

Ἡ δ' ἐπεὶ οὖν ἔμπνυτο καὶ ἐς φρένα θυμὸς ἀγέρθη,
ἀμβλῆδην γοῶσα μετὰ Τρωῆσιν ἔειπεν ·
"Ἐκτορ, ἐγὼ δύστηνος · ἤ ἄρα γεινόμεθ' αἴσῃ
ἀμφοτέροι, σὺ μὲν ἐν Τροίῃ Πριάμου κατὰ δῶμα,
αὐτὰρ ἐγὼ Θήβῃσιν ὑπὸ Πλάκῃ ὕληέσση,
ἐν δόμῳ Ἡετίωνος, ὃ μ' ἔτρεψε τυτθὸν ἐοῦσαν,
δύσμορος αἰνόμερον · ὥς μὲν ὤφελλε τεκέσθαι.
Νῦν δὲ σὺ μὲν Αἶδαο δόμους, ὑπὸ κεύθεσι γαίης,
ἔρχεαι, αὐτὰρ ἐμὲ στυγερῶ ἐνὶ πένθει λείπεις
χθρὴν ἐν μεγάροισι · πᾶσι δ' ἔτι νήπιος αὐτῶς,
ὃν τέκομεν σὺ τ' ἐγὼ τε, δυσάμμοροι · οὔτε σὺ τούτῳ
ἔσσει, "Ἐκτορ, ὄνειαρ, ἐπεὶ θάνες, οὔτε σοὶ οὗτός. »

Cette lamentation d'Andromaque est bien plus personnelle que les précédentes : l'épouse, la mère se laisse aller à sa douleur naturelle, où tous ses souvenirs, toutes ses pensées la ramènent, cependant que l'impression dominante, comme le thème fondamental d'une mélodie, est reprise presque à chaque vers par ces mots lugubres, qui sont comme un refrain de deuil : δύστηνος, — δύσμορος, — αἰνόμερον, — δυσάμμοροι.

« Hector, je suis bien malheureuse ! Nous sommes nés l'un et l'autre avec une même destinée : toi à Troie, dans le palais de Priam, et moi à Thèbes, sous le mont Placos couvert de forêts, dans la demeure d'Éétion, qui m'a élevée toute petite, père malheureux d'une fille malheureuse. Plût aux dieux que je ne fusse pas née ! Toi, maintenant, tu descends dans les demeures d'Hadès, dans les cachettes sombres de la terre, et moi, tu me laisses dans une souffrance odieuse, veuve dans notre palais ; et ton enfant est encore tout petit, celui à qui nous avons donné la vie, toi et moi, malheureux que nous étions. Tu ne lui seras pas un secours, Hector, puisque tu es mort, ni lui pour toi. »

Elle s'arrête ainsi sur son avenir, et sur l'avenir de son enfant ; et c'est ici surtout que son amour maternel apparaît, et qu'elle se rapproche du type consacré par les légendes dramatiques postérieures. Mais ces vers et ceux qui vont suivre, où l'on sent que les deux époux ne vivaient que pour leur enfant, et qu'ils ne songeaient qu'à écarter de lui toutes les peines, sont intéressants aussi parce qu'ils nous renseignent assez curieusement sur la situation faite à l'orphelin dans cette société

homérique, encore rude et brutale, malgré ses finesses et ses délicatesses de sentiment.

« Ἦν γὰρ δὴ πόλεμόν γε φύγη πολύδακρυον Ἀχαιῶν,
αἰεὶ τοι τούτῳ γε πόνος καὶ κήδε' ὀπίσσω
ἔσσοντ'· ἄλλοι γὰρ οἱ ἀπουρήσουσιν ἀρούρας.

— Même s'il évite la guerre pleine de larmes que les Achéens font à sa patrie, toujours désormais la peine et la souffrance seront son lot, car d'autres viendront qui lui raviront ses champs. »

L'orphelin était, en effet, sans défenseurs, et condamné à perdre ce qu'il possédait : c'est ce que nous voyons, par exemple, dans l'*Odysée* : tandis que Pénélope est en butte à la cupidité des prétendants, Télémaque est réduit à les laisser maîtres dans son palais de la fortune de son père.

« Le jour qui fait un enfant orphelin lui enlève tous ses compagnons, dit encore Andromaque :

Ἥμαρ δ' ὄρφανικὸν παναφῆλικα παῖδα τίθησιν·
πάντα δ' ὑπεμνήμυκε, δεδάκρυνται δὲ παρειαί.
Δευόμενος δὲ τ' ἄνεισι πάϊς ἐς πατρὸς ἐταίρους,
ἄλλον μὲν χλαίνης ἐρύων, ἄλλον δὲ χιτῶνος·
τῶν δ' ἐλεησάντων κοτύλην τις τυτθὸν ἐπέσχεν,
χείλεα μὲν τ' ἐδίην', ὑπερώην δ' οὐκ ἐδίηεν.
Τὸν δὲ καὶ ἀμφιθαλὴς ἐκ δαιτύος ἐστυφέλιξεν,
χερσὶν πεπληγὼς καὶ ὀνειδελοῖσιν ἐνίσσων·
ἔρρ' οὕτως· οὐ σὸς γε πατὴρ μεταδαινύται ἡμῖν.
Δακρυόεις δὲ τ' ἄνεισι πάϊς ἐς μητέρα χήρην,
Ἀστυάναξ, ὃς πρὶν μὲν ἐοῦ ἐπὶ γούνασι πατρὸς
μυελὸν οἶον ἔδεσκε καὶ οἶων πίονα δημόν·
αὐτὰρ δὲ ὅτ' ὕπνος ἔλοι, παύσαιτό τε νηπιαχεύων,
εὔδεσθ' ἐν λέκτροισιν, ἐν ἀγκαλλίδεσσι τιθήνης,
εὐνῇ ἐνὶ μαλακῇ, θαλίῳ ἐμπλησάμενος κῆρ.

— Toujours, il est réduit à courber la tête, et ses joues se mouillent de larmes. Il va trouver les amis de son père, et tire l'un par son manteau, l'autre par sa tunique, et, si l'un d'eux le prend en pitié, on lui donne un tout petit cotyle de vin, juste de quoi humecter ses lèvres sans humecter son palais. Et celui qui a son père et sa mère, le chasse du festin en le frappant et l'outrageant : « Va-t'en ! car ton père ne partage pas notre banquet. » — Et l'enfant retourne tout en larmes vers sa mère abandonnée. Ainsi sera notre Astyanax, qui jadis, sur les genoux de son père, ne mangeait que la moelle et la meilleure graisse des moutons ; et lorsque le sommeil le prenait, il dormait dans un lit douillet ou

dans les bras de sa nourrice, après s'être rassasié de friandises. »

Par tous ces détails touchants qui rappellent le souvenir du passé, et ces pressentiments d'un avenir malheureux, Andromaque rend plus poignant encore son deuil d'épouse et sa douleur de mère; du reste, ce qui ressort de toute sa lamentation, c'est, comme dans tout le reste du récit, la fidélité à l'amour conjugal. Et, après avoir pleuré sur le sort de son fils, qui lui rappelait encore Hector, elle revient au souvenir de son mari; elle songe à ce qu'elle avait fait pour lui :

« Νῦν δέ σε μὲν παρὰ νηυσὶ κορωνίστι, νόσφι τοκῆων,
 γυμνὸν ἄτάρ σοι εἴματ' ἐνὶ μεγάροισι κέονται,
 λεπτά τε καὶ χαρίεντα, τετυγμένα χερσὶ γυναικῶν.
 Ἄλλ' ἦτοι τῶδε πάντα καταφλέξω πυρὶ κηλέφ.

— Et maintenant tu es près des navires des Grecs, loin de tes parents, nu; tandis qu'il y a pour toi, à la maison, des étoffes fines, gracieuses, faites par les mains de mes femmes. Mais je les brûlerai toutes dans le feu dévorant... » — Et, comme le sens pratique et le souci de la gloire reparait toujours dans l'esprit de cette Grecque, elle ajoute :

« Οὐδὲν σοίγ' ὄφελος, ἐπεὶ οὐκ ἐγκείσεται αὐτοῖς,
 ἀλλὰ πρὸς Τρώων καὶ Τρωϊάδων κλέος εἶναι.

— Il n'en viendra pour toi aucun profit; mais ce sera un honneur pour ton nom auprès des Troyens et des Troyennes. »

Ainsi, jusqu'à la fin de sa lamentation et jusque dans cette consolation illusoire qui la termine, Andromaque garde son caractère ou d'épouse ou de veuve fidèle. Nous avons vu comment l'amour maternel vient chez elle fortifier l'amour conjugal; nous verrons, par la suite, comment cet amour conjugal se distingue de celui des autres héroïnes homériques, en particulier par l'exemple de Pénélope et d'Ulysse.

M.

André Chénier.

Cours de M. ÉMILE FAGUET,

Professeur à l'Université de Paris.

Ses idées littéraires.

Nous avons exposé, dans la précédente leçon, les idées générales et comme la philosophie d'André Chénier ; nous avons étudié aussi ses principes de moraliste, et découvert en lui un art de tracer les portraits qui rappelle la manière de La Bruyère. Il est nécessaire de compléter ces aperçus psychologiques, en indiquant quels étaient les goûts et les tendances de Chénier en littérature. Les écrivains aiment souvent à laisser des confidences dans lesquelles ils expriment leurs théories esthétiques et leur conception des ouvrages de l'esprit. Nous interrogerons notre auteur sur cette question, et nous nous efforcerons de définir et de préciser, d'après son œuvre, ses préférences personnelles. Cette question a, en ce moment, le mérite de l'actualité. En effet, outre les fragments inédits que M. Abel Lefranc a publiés dans la *Revue de Paris*, M. Paul Glachant vient de nous donner un livre fort intéressant sous ce titre : *André Chénier critique et critiqué*. L'ouvrage comprend deux parties ; la première est consacrée à l'examen des divers jugements portés par le poète sur les principaux écrivains de son siècle. Nous avons cité nous-même les passages relatifs à Voltaire et à Pascal ; il y en a beaucoup d'autres qu'on pourrait recueillir à travers ce livre que Chénier avait commencé et qu'il intitulait : *Sur la Perfection des Arts*. La seconde partie de l'étude de M. Glachant est également très utile à consulter. L'auteur y examine les divers jugements qui ont été portés sur André Chénier depuis 1820 jusqu'en 1901 et même 1902. Vous trouverez là, en détail, le compte rendu et le résumé des articles consacrés au poète par les critiques les plus influents de notre siècle. Ainsi nous mettrons à profit les découvertes et les travaux les plus récents pour traiter avec précision la question des théories littéraires d'André Chénier. Nous pourrons, grâce à cette étude, pénétrer plus avant dans l'intimité du poète et saisir,

avec ses préférences esthétiques, le secret de son tempérament et de son génie.

Les idées générales d'André Chénier sur l'art qu'il a si bien cultivé, n'ont pas été, jusqu'à ce jour, suffisamment précisées et élucidées par les critiques. Tous ceux qui ont essayé de traiter ce sujet n'ont vu qu'un aspect de la question. Ce qu'ils ont dit est vrai, mais d'une vérité partielle seulement. Or, dès que l'on est incomplet, on est forcément inexact. C'est précisément cette vérité totale et synthétique que nous voudrions essayer d'atteindre au cours de ce travail. En ce sens, nous pourrions dire que nous apportons aujourd'hui, sur ces théories littéraires d'André Chénier, une vue nouvelle, sinon entièrement juste. Cette thèse, que nous nous proposons de développer, est la suivante : le poète n'a pas eu, dès le début, une conception fixe et invariable de son art. Ses idées ont évolué peu à peu, se sont modifiées par degré, de manière à s'opposer complètement avec les opinions qu'André Chénier apportait au début. Il y a donc au moins deux théories, contradictoires entre elles, qu'on trouve exposées et soutenues dans l'œuvre du poète. D'ordinaire, quand on traite cette question des idées littéraires d'André Chénier, on s'imagine avoir surpris tout le secret de sa pensée, quand on a cité et commenté le vers justement célèbre :

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

En réalité, ce n'est là que l'idée définitive à laquelle est arrivé le poète ; c'est la formule heureuse par laquelle s'exprime son talent original, quand il est parvenu déjà à sa maturité. Mais le Chénier du début, l'humaniste consciencieux que nous avons vu annoter Callimaque et Sapho, conçoit son art d'une façon toute différente. On peut dire, en effet, que sa première doctrine consiste à faire des vers nouveaux sur des sujets anciens. Ainsi, en retournant la formule si souvent citée quand on parle de l'imitation dans André Chénier, on aura une idée assez nette de la théorie du poète à ses débuts. Et même cette période, durant laquelle André Chénier réprima la meilleure partie de son originalité pour se conformer au goût de ses modèles alexandrins, fut la plus importante dans sa carrière littéraire. C'est seulement vers 1783 ou 1784 (la date est difficile à préciser) qu'il découvre tout le prix de la spontanéité et de l'effort déployé pour être soi-même. Il s'aperçoit enfin qu'aux inventeurs seuls la vraie gloire est promise. La postérité place toujours à un rang inférieur ceux qui font des copies ou des pastiches des ouvrages célèbres. Les génies créateurs seuls obtiennent une renommée durable, et enrichissent de

leurs productions le patrimoine de l'humanité. Telles durent être, sans doute, les réflexions d'André Chénier au moment où il résolut de donner libre cours au flot de poésie qu'il portait en lui. Tous les grands artistes ont une crise pareille dans leur vie, une révélation consciente de la voie qui s'ouvre devant eux. Ainsi Chénier, affranchi de l'imitation, en arrive à concevoir d'une façon nouvelle l'art du poète : « Sur des sujets nouveaux, faisons des vers dignes de l'antiquité. » Telle est, résumée en une formule exacte et précise, la théorie de ce qu'on pourrait appeler la seconde manière d'André Chénier.

Cette théorie est exposée en détail dans le poème de l'*Invention*, qui constitue comme la préface de l'*Hermès*. On dirait que le poète, avant d'édifier le grand ouvrage qui allait être, dans son idée, son plus grand titre de gloire auprès de la postérité, a éprouvé le besoin de fixer pour lui-même les principales règles qu'il comptait suivre. Le but vers lequel tend André Chénier, c'est de résumer en un poème les découvertes de la science de son temps ; toute son ambition est de recommencer ou plutôt de remanier le *De Natura Rerum* de Lucrèce, en s'inspirant des récentes théories de Newton et de Lamarck. Mais il faut retrouver, pour chanter ces gloires nouvelles, des accents dignes des poètes anciens. Il faut, naturellement et sans faire effort, revêtir les pensées d'un homme moderne de cette forme immortelle que les aèdes inspirés de la Grèce ont su donner à leurs ouvrages.

Il semble donc qu'il y ait, dans les théories littéraires de Chénier, une dualité irréductible. En réalité, nous avons, à dessein, accentué les traits, et fait saillir les arêtes pour donner des idées du poète une image plus nette. Toute systématisation est, en partie, une déformation ; la réalité est bien plus souple, plus ondoyante et capricieuse que toutes les formules dans lesquelles nous prétendons l'enfermer. Aussi l'opposition entre les deux manières d'André Chénier, n'est-elle pas rigoureuse, comme elle paraît être au premier abord. Remarquons que, tout en s'affranchissant de ses modèles et en voulant donner libre cours à son originalité, le poète ne renonce pas entièrement à l'imitation des anciens ; il veut toujours en garder quelque chose ; il laisse même aux poèmes de la fin de sa vie un certain cachet qui fait songer à Callimaque et à Sapho. Donc les deux théories d'André Chénier ont cela de commun, qu'elles érigent en règle l'imitation et ne reconnaissent pas au poète le droit de prendre pour guide sa fantaisie personnelle. Seulement, la doctrine de l'imitation a été entendue par André Chénier de deux façons

toutes différentes ; au début, l'auteur voulait qu'on empruntât aux anciens le fond comme la forme. Avec le progrès de l'âge et de la réflexion, Chénier aperçoit le caractère étroit et incomplet de cette théorie ; il s'avise alors que l'imitation doit porter seulement sur la forme. Pour être exact, il faudrait même dire que cette imitation de la forme n'a aucun caractère matériel ; elle ne consiste pas à faire passer dans sa propre poésie des expressions et des tours empruntés aux anciens. Chénier n'aurait fait alors qu'élever à la hauteur d'un principe ce qu'on pratiquait autrefois dans les classes, au temps où l'on assemblait des hémistiches de Claudien ou de Virgile pour composer des pièces de vers latins. En réalité, quand le poète s'écrie :

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques,

il songe seulement à composer des ouvrages dignes de rivaliser avec les modèles anciens. C'est ainsi qu'insensiblement André Chénier se dérobe au joug de ses premiers maîtres. Il se rencontre pleinement avec La Fontaine, qui, dans son *Épître à Madame de La Sablière*, exprime en de très beaux vers les idées que Chénier développe dans son poème de l'*Invention* :

Mon imitation n'est point un esclavage,
Je ne prends que l'idée, et les tours, et les lois
Que nos maîtres suivaient eux-mêmes autrefois...

Nous nous bornons à indiquer ce rapprochement. On pourrait instituer entre les deux passages un parallèle plus soutenu ; on découvrirait ainsi une certaine parenté d'esprit entre les deux poètes. Pour Chénier, comme pour La Fontaine, l'imitation finit par se borner à un commerce spirituel avec les anciens ; il faut s'affiner à leur contact, sans faire d'emprunts particuliers à leurs œuvres. C'est ainsi que, tout en subissant l'influence des maîtres grecs ou romains, les écrivains modernes peuvent être des génies originaux et créateurs. Telle est la théorie qu'André Chénier expose, lorsqu'il est parvenu à l'apogée de son art et qu'il a pris conscience de toutes ses facultés. Mais cette théorie fut lente à se former dans son esprit ; elle y mûrit lentement et s'y développa par degrés. Ce sont les diverses phases de cette évolution que nous voudrions retracer dans cette leçon.

On donnerait une idée assez exacte d'André Chénier à ses débuts, en le présentant comme un humaniste et un élève de la Pléiade. A l'exemple de Ronsard, il se pare des dépouilles de l'antiquité ; mais il apporte plus de discrétion et de tact dans ces pillages ; il n'arrache point à ses modèles des lambeaux sanglants.

De plus, André Chénier est armé de toutes les ressources de la critique et de la philologie modernes. Il a donc la faculté d'étudier ses auteurs selon une méthode plus érudite. L'absence de cette méthode chez les hommes de la Pléiade avait été cause de leur impuissance à s'assimiler profondément les ouvrages des anciens et à les transformer en leur substance. Chénier, élève de Brunck, de l'abbé Barthélemy, des hellénistes de son époque, a pu comme s'inoculer l'esprit de l'antiquité. Durant une dizaine d'années, le poète s'abandonne sans résistance à cette influence de la poésie grecque. La pièce qui sert de prologue à ses premiers vers est un hymne de reconnaissance aux modèles qui ont soutenu et guidé son inspiration :

Comme aux bords d'Eurotas.
 Lorsqu'une épouse est près du terme de Lucine,
 On suspend devant elle, en un riche tableau,
 Ce que l'art de Zeuxis anima de plus beau,
 Apollon et Bacchus, Hyacinthe, Nérée...
 L'épouse les contemple, elle nourrit ses yeux
 De ces objets, honneur de la terre et des cieux ;
 Et de son flanc rempli de ces formes nouvelles,
 Sort un fruit noble et beau comme ces beaux modèles.

On remarquera les métaphores physiologiques dont ces vers sont remplis. Le poète conseille comme une absorption réelle de l'antiquité, qui doit former notre chair et notre sang. Nous avons déjà dit comment ce trait différencie Chénier de Ronsard ; en effet, ce dernier se chargeait lourdement d'imitations et de reminiscences érudites, sans se les assimiler et sans les faire siennes par une longue gestation. André Chénier justifie sa doctrine par un argument tiré de la pauvreté de notre langue. On trouve, en effet, ces phrases significatives dans le traité *Sur la Perfection des Arts* : « La langue française a peur de la poésie... ; elle répugne à la poésie. » Donc il faut étoffer notre vocabulaire et lui donner la couleur qui lui manque ; il faut puiser notre inspiration aux sources abondantes de l'antiquité.

Mais une foule de modèles s'offrent alors à nous ; il est nécessaire de limiter notre choix, sous peine de ne retirer aucun fruit d'une étude capricieuse et désordonnée. Il faut donc un principe qui restreigne et guide à la fois l'imitation. D'abord on ne se mettra pas à l'école des écrivains du *xvii^e* siècle, sous prétexte qu'ils sont pleins du suc et de la substance de l'antiquité. En effet, si l'on s'y attache, on se condamnera à une imitation au deuxième degré, on ressemblera à un peintre qui, pour reproduire un tableau, n'irait pas directement devant l'original, mais se contenterait d'une copie qu'il aurait sous les yeux. De même, la littéra-

ture du XVIII^e siècle est une imitation de celle du siècle précédent, qui lui-même s'est inspiré des modèles anciens. Ainsi les œuvres risquent de perdre tout caractère de vérité ; et l'abus des procédés et des formules remplace fatalement l'observation immédiate de la réalité. André Chénier commença donc par réagir contre la tendance de ses contemporains à copier les chefs-d'œuvre du XVII^e siècle. Il veut qu'on remonte aux sources mêmes de l'antiquité.

Cette vue est assez originale, si l'on songe que l'école de Voltaire amenait le dépérissement de notre littérature par son admiration maladroite des écrivains antérieurs. Il était plus opportun que jamais de remettre notre poésie en contact avec des modèles originaux et de donner une théorie plus acceptable de l'imitation. Le principe de cette théorie est qu'il est puéril de chercher la nouveauté dans les pensées, et de s'efforcer de dire ce que personne n'avait exprimé auparavant. L'intelligence des hommes étant identique en son fond et étant réglée par les mêmes principes, il est impossible qu'un certain nombre d'idées ne soient pas venues à plusieurs écrivains à la fois. Donc, sans courir toute-fois au-devant du plagiat, on n'accordera pas une importance exagérée à l'originalité de la pensée. Comme Du Bellay et comme La Fontaine, André Chénier entend l'imitation dans le sens d'une véritable innutrition. Il faut s'assimiler profondément les idées et les tours empruntés aux anciens, et former ainsi le suc et la substance de notre esprit. Après ce travail préparatoire, il arrivera que les matériaux accumulés dans notre mémoire s'offriront spontanément et s'organiseront par un jeu naturel d'associations, afin de cadrer avec le plan que nous aurons librement conçu. Cette théorie a pour effet d'éliminer un certain nombre de procédés de travail, dont beaucoup furent cependant chers à André Chénier ; nous voulons parler des fiches, des notes, des cahiers d'expressions, de tous ces moyens mécaniques destinés à aider le savoir. Donc la théorie de l'imitation, chez André Chénier, est entendue et développée avec une certaine largeur d'esprit. Ce n'est pas un asservissement aux modèles qu'on a choisis, mais une subordination des modèles et l'originalité de celui qui imite. Cependant il ne faut pas se dissimuler qu'André Chénier ne fait aucune part à la spontanéité créatrice, au génie novateur. Il professe cette opinion, que toutes nos idées doivent nous venir de ceux qui ont écrit avant nous. L'écrivain se bornera à reproduire, sous une forme plus ou moins différente, le résultat de ses lectures et de ses travaux. Il n'interrogera jamais son expérience personnelle des hommes ou des choses.

Cette théorie de Chénier sur la nécessité de l'imitation est vraie en partie ; mais elle est très incomplète. Le poète ne songe pas assez que la littérature, si elle exprime nos idées et nos souvenirs, exprime de plus nos sentiments, notre tempérament propre. Un livre ne révèle pas seulement l'intelligence de celui qui l'a conçu et composé ; il révèle aussi l'état de sa sensibilité. Il y a donc, dans toute œuvre d'art, surtout dans toute œuvre poétique, une part originale, par laquelle l'âme de l'auteur se manifeste plus ou moins consciemment. Le littérateur n'exprime pas seulement ses pensées livresques, mais aussi celles qui viennent du plus profond de son être. Le tort immense de la théorie de Chénier est donc de méconnaître la valeur de ce caractère personnel que l'on trouve dans toutes sortes d'ouvrages. L'auteur conseille une imitation intelligente et dégagée de tout préjugé comme de toute superstition ; mais il ne s'élève jamais au-dessus du principe d'une stricte imitation.

Nous venons d'exposer cette théorie d'une manière purement formelle et abstraite ; nous avons indiqué seulement, en effet, dans quel esprit il faut s'inspirer des modèles anciens. Il s'agit de voir, à présent, quels sont ces modèles, qu'il convient d'avoir sous les yeux. Au début de sa carrière, et jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, André Chénier ne songe qu'aux poètes élégiaques et idylliques, aux Alexandrins, à Tibulle, Properce et Catulle. Le principal caractère par lequel cette littérature lui plaît, c'est une certaine naïveté qui est la loi même du genre idyllique, et que André Chénier songe à imposer à toutes les œuvres poétiques. Nous avons vu, en effet, dans un passage du livre *Sur la Perfection des Arts*, cité dans une leçon précédente, comment André Chénier admirait la simplicité des mots sublimes qu'on trouve dans les tragédies de Corneille et de Racine. Si André Chénier veut étendre à toute la poésie cette qualité qui lui paraît essentielle, c'est qu'à ses yeux le genre poétique par excellence est l'idylle :

De Pange, c'est vers toi qu'à l'heure du réveil
Court cette jeune Idylle au teint frais et vermeil.
Va trouver mon ami, va, ma fille nouvelle,
Lui disais-je. Aussitôt, pour te paraître belle,
L'eau pure a ranimé son front, ses yeux brillants ;
D'une étroite ceinture elle a pressé ses flancs ;
Et des fleurs sur son sein, et des fleurs sur sa tête,
Et sa flûte à la main, sa flûte qui s'apprête
A défier un jour les pipeaux de Segrais,
Seuls connus parmi nous aux nymphes des forêts.

Ces vers nous avertissent qu'avant de se consacrer à la grande poésie et de concevoir son *Hermès*, André Chénier est, avant tout,

un auteur idyllique et élégiaque. Ce sont, en effet, ces genres, qui se prêtent le mieux à l'expression de ses sentiments tendres, délicats, ingénus. On peut même dire, jusqu'à un certain point, qu'André Chénier, à ses débuts, rappelle la manière de La Fontaine, et paraît avoir avec lui une certaine communauté d'inspiration. La Fontaine aussi avait fait goûter à ses contemporains étonnés la grâce naïve de ses élégies et de ses confessions personnelles, qu'il insérait adroitement parmi ses apologues. Mais le vrai maître du genre avant Chénier, c'était Segrain. Aussi notre poète manifeste-t-il l'intention de faire entendre des vers bucoliques dignes de la muse de Segrain. Mais, à l'inspiration moderne, il veut unir l'imitation des anciens. Nous trouvons, sur ces préférences poétiques d'André Chénier, des confidences curieuses dans la fameuse *Épître à Lebrun*, dont il est nécessaire de citer les vers les plus caractéristiques :

Mânes de Callimaque, ombre de Philétas,
 Dans vos saintes forêts daignez guider mes pas...
 Peut-être, n'écoutant qu'une jeune manie,
 J'eusse aux rayons d'Homère allumé mon génie,
 Et d'un essor nouveau jusqu'à lui m'élevant,
 Volé de bouche en bouche heureux et triomphant...
 Mais la tendre Elégie et sa grâce touchante
 M'ont séduit, l'Elégie à la voix gémissante,
 Au ris mêlé de pleurs, aux longs cheveux épars...
 Oh ! je ne quitte plus ces bosquets enchanteurs
 Où rêva mon Tibulle aux soupirs séducteurs,
 Où le feuillage encor dit Corinne charmante,
 Où Cynthie est écrite en l'écorce odorante
 Où les sentiers français ne me conduisaient pas...

Cette pièce est une véritable profession de foi poétique. On remarquera d'abord le ton, qui est essentiellement antique ; il y a, en effet, dans ces vers une mélodie langoureuse qui rappelle l'accent des élégiaques latins. Chénier parle de Corinne et de Cynthie avec l'âme passionnée d'Ovide et de Properce. Cela nous indique à quel point ces auteurs étaient devenus familiers à notre poète, qui s'était nourri de leurs vers mélancoliques et voluptueux, au point d'imiter naturellement leur manière. C'est donc avec raison qu'André Chénier nous cite, comme ses modèles, comme ses livres de chevet, Tibulle, Catulle, Properce, avec les Alexandrins dont ils avaient suivi les traces. Toute l'ambition du poète est de restaurer parmi nous ces genres antiques ; il renonce à la haute poésie, il ne veut pas essayer ses doigts sur la lyre d'Homère. Son désir se borne à chercher son inspiration dans les bosquets plantés par Tibulle et Properce. — Cette confession a une véritable valeur historique et biographique. Il ne faut pas perdre de vue

qu'André Chénier, à ses débuts, fut un imitateur et un continuateur des élégiaques latins et alexandrins. Il ne songe pas encore à faire une œuvre originale et à se révéler comme un génie créateur. Avec l'*Hermès*, nous allons voir apparaître un renouvellement complet des théories comme de l'inspiration d'André Chénier. Mais nous étudions, en ce moment, la première manière du poète ; il convient donc d'insister particulièrement sur l'idée qu'il se faisait du genre élégiaque.

A. Chénier conçoit, avant tout, l'élégie comme une poésie personnelle, exprimant l'âme de l'auteur et indiquant avec sincérité ses joies et ses souffrances.

. J'ai vu plus d'une belle
 A mes accents émus accuser l'infidèle
 Qui me faisait pleurer, et dont j'étais trahi,
 Et souhaiter l'amour de qui le sent ainsi...
 Ainsi que mes écrits, enfants de ma jeunesse,
 Soient un code d'amour, de plaisir, de tendresse...
 Qu'à bien aimer tous deux mes chansons les excitent,
 Qu'ils s'adressent mes vers, qu'ensemble ils les récitent...
 Qu'un jeune homme, agité d'une flamme inconnue,
 S'écrie aux doux tableaux de ma muse ingénue :
 « Ce poète amoureux, qui me connaît si bien,
 Quand il a peint son cœur, avait lu dans le mien. »

Donc la poésie devient une confidence, un épanchement de l'âme, qui éprouve le besoin de communiquer au lecteur ses propres sentiments. Constatons, sur cette importante question, l'accord d'André Chénier avec Boileau et avec les romantiques. Cette pièce est, en effet, le commentaire le plus brillant et le plus gracieux des vers lourds et prosaïques dans lesquels Boileau expose la théorie de l'élégie :

C'est peu d'être poète : il faut être amoureux...

Boileau exprime cette idée sans conviction et sans chaleur. C'est qu'il ne fait que reproduire les préceptes de son maître Horace et des poétiques anciennes. Il y a, au contraire, dans l'accent de Chénier quelque chose de personnel et qui indique bien qu'il expose au public des idées qui lui sont chères. Il s'est trouvé, d'ailleurs, que cette théorie allait devenir le point de départ et comme la clef de voûte de tout le romantisme. Elle allait rencontrer, au début du xix^e siècle, une brillante fortune. Il serait trop long de montrer cette influence dans le détail ; on ne peut se borner qu'à de brèves indications. Musset, qui a connu et goûté André Chénier, pensait comme lui que, dans le sentiment seul, réside toute l'inspiration.

Ah ! frappe-toi le cœur ; c'est là qu'est le génie.

De même, Lamartine doit à ses souvenirs ses plus belles pièces de vers. Le *Lac* est-il autre chose qu'une confession pleine de mélancolie et de douceur ? — On pourrait multiplier les rapprochements avec Hugo, Vigny, etc. ; mais ce seraient alors tous les écrivains du romantisme qu'il nous faudrait passer en revue. Bornons-nous à reconnaître que tout le manifeste de la poésie personnelle, révélée par Chateaubriand au seuil même du xix^e siècle, est contenu en germe dans les vers de Chénier.

Donc, si l'on ne peut soutenir avec raison qu'André Chénier est le véritable ancêtre et le précurseur authentique du romantisme, du moins est-il juste de dire que, par moments, il semble faire prévoir un art nouveau. Notons toutefois une différence qui est capitale, et qui nous permet de replacer André Chénier à son vrai rang : il ne songe nullement à étendre sa théorie de la poésie personnelle à tous les genres ; elle convient seulement, d'après lui, au genre élégiaque. Or, le caractère propre de la révolution romantique, c'est d'avoir libéré de toute entrave la fantaisie et l'imagination créatrice dans tous les domaines littéraires. Chaque ouvrage porte la marque de l'auteur et l'empreinte de son tempérament original, voire le roman et le drame, qui devraient être pourtant impersonnels et objectifs. Chénier, en exposant sa théorie, songe seulement à l'élégie et à l'idylle ; il ne veut pas transformer tous les genres et renouveler toute la littérature de son siècle. Cela nous explique, en partie, l'anomalie apparente constituée par le désaccord singulier entre André Chénier et l'école du Parnasse, qui a suivi ses traces. Leconte de Lisle et ses disciples se piquent, en effet, d'être des impassibles, de ne rien laisser transparaître d'eux-mêmes dans leur poésie. Ces écrivains se tiennent sans cesse en garde contre les surprises de leur imagination et de leur sensibilité ; ils sont toujours froids, raisonnables. Pourtant, ces mêmes hommes sont des disciples de Chénier. Nous aurons l'occasion d'insister, plus tard, sur ce point. Bornons-nous à remarquer pour l'instant que Chénier n'est, à aucun degré, le théoricien de la poésie subjective et personnelle. Il n'a fait qu'énoncer avec Boileau un principe fort naturel, et dicté par le bon sens même, en demandant au poète élégiaque d'éprouver, à un certain degré, les sentiments et les passions qu'il exprime dans ses vers. Ce serait, en vérité, pousser fort loin le paradoxe, que vouloir tirer de là tout le romantisme : n'oublions pas que cette conception de Chénier est implicitement contenue dans l'*Art poétique* de Boileau.

Telle est donc la théorie d'André Chénier au début de sa carrière. Elle se rapproche beaucoup, quant aux traits essentiels, de celle que les hommes de la Renaissance et surtout les écrivains de la Pléiade avaient choisie pour diriger leur inspiration. Cette théorie a pour point de départ la constatation de la pauvreté de notre langue ; comme disait Chénier avec une brièveté heureuse : l'idiome français répugne à la poésie. Il faut donc incessamment aller le retremper aux sources toujours fraîches et abondantes de l'antiquité grecque et latine. D'où la nécessité de l'imitation, entendue dans le sens d'une assimilation complète et comme d'une absorption physiologique. En réalité, Chénier limite ce principe, en restreignant pour lui-même le champ de l'imitation : il veut se borner à faire passer dans ses vers la substance et la moelle des poètes élégiaques et idylliques de la période alexandrine ou de la littérature latine. Chénier, en voulant écrire des élégies, montrait, par une curieuse coïncidence et sans s'en douter, le chemin de l'avenir. La *Tristesse d'Olympio* de Victor Hugo, le *Souvenir* de Musset procèdent d'une inspiration du même genre. Nos grands poètes du XIX^e siècle, les gloires de notre littérature moderne, sont pour la plupart des élégiaques lyriques. Mais, parmi ces illustres écrivains, Chénier se distingue par un caractère bien à lui : c'est l'érudition, qui, du moins dans la première moitié de sa carrière, gêne son inspiration. Loin de se défendre d'imiter, il met une certaine coquetterie à signaler ses emprunts et à les étaler au grand jour. Cette tendance se manifeste dans sa fameuse *Épître à Lebrun* :

Un juge sourcilieux, épiant mes ouvrages,
Tout à coup, à grands cris, dénonce vingt passages,
Traduits de tel auteur qu'il nomme ; et les trouvant,
Il s'admire et se plait de se voir si savant.
Que ne vient-il vers moi ? Je lui ferai connaître
Mille de mes larcins qu'il ignore peut-être.
Mon doigt sur mon manteau lui dévoile à l'instant
La couture invisible et qui va serpentant
Pour joindre à mon étoffe une pourpre étrangère...
Tout ce que des Anglais la muse inculte et brave,
Tout ce que des Toscans la voix fière et suave,
Tout ce que les Romains, ces rois de l'univers,
M'offraient d'or et de soie, est passé dans mes vers.

CH. M.

La rhétorique et l'éducation oratoire à Rome

Cours de M. GASTON BOISSIER,

Professeur au Collège de France.

L'éloquence romaine et la rhétorique grecque.

Nous avons vu, dans la dernière leçon, d'où la rhétorique était sortie, comment elle était née, et comment, vers l'époque de Socrate et de Platon, au moment où les sciences et la philosophie brillaient en Grèce de leur plus vif éclat, elle avait conquis la faveur publique. — Mais ses conquêtes ne devaient point trouver leurs bornes dans les limites du monde hellénique : une puissance naissait, que la rhétorique allait s'assujettir encore ; Rome, quelques années plus tard, commençait à s'étendre, et nous verrons comment la rhétorique parvint à s'établir dans le monde romain, comment cet envahissement nouveau lui fut rendu possible, et quels obstacles elle rencontra sur sa route.

Rome fut, dans son origine et jusqu'à l'époque de l'Empire, un Etat aristocratique ; mais ce fut toujours un pays libre. Depuis les temps légendaires de la royauté, toutes les affaires publiques y furent débattues au grand jour, et la cité ne connut point l'oppression d'un tyran et ne subit jamais la conquête étrangère ; la parole y fut donc toujours libre et presque souveraine. Tout citoyen pouvait, sur le forum autour duquel la ville s'était formée, défendre les droits que lui conférait la constitution léguée par les ancêtres ; les droits des hommes libres n'étaient pas, à vrai dire, égaux et identiques, mais tous les hommes libres avaient des droits. Dès l'origine, au centre du *comitium*, où la nation entière était conviée au vote, s'élevait une tribune, d'où l'orateur, pendant longtemps, parlait tourné vers sa droite, vers les centuries patriciennes ; depuis les Gracques, du haut de la même tribune, l'orateur se tournait et non plus vers les privilégiés de naissance, mais vers les tribus plus compactes de la plèbe devenue forte. Dès les premiers temps, on eut là le spectacle d'un peuple autonome, discutant, sur la place publique, ses pro-

pres lois, et le triomphe des intérêts adverses fut assuré non point par la contrainte d'une domination qui s'impose, mais par la force persuasive de l'éloquence.

Il faut observer que cette éloquence n'était pas, à proprement parler, littéraire, car l'on ne parlait pas au peuple pour obtenir un succès d'admiration ou d'estime : on représentait une opinion qu'il fallait faire prévaloir ; on attaquait ou l'on défendait un accusé, dont il fallait conquérir la condamnation ou l'acquittement : tout discours avait un but pratique ; la parole était une action. Les anciens étaient tellement pénétrés de cette idée, qu'elle apparaît à travers les mots dont ils ont usé dans le langage de la tribune et du forum : plaider une cause se dit *agere causam*, et la cause elle-même que l'on plaide porte aussi le nom d'*actio*. Cet état d'esprit de l'orateur primitif avait nécessairement pour effet que, une fois le jugement acquis, il ne s'occupait plus du discours : c'est pourquoi il ne nous est rien parvenu des productions oratoires des premiers temps ; ces discours n'étaient faits que pour réussir.

On imagine aisément que, puisque les premiers orateurs n'avaient pas le souci de la perfection littéraire, jamais il ne leur vint à l'esprit de composer d'abord, pour réciter ensuite. S'ils ne se préoccupaient pas de faire œuvre d'écrivains, il ne leur était pas utile de priver leur éloquence des opportunités de l'improvisation : les circonstances, les arguments imprévus pouvaient et devaient modifier, presque à coup sûr, les paragraphes et le plan même d'un discours arrêté d'avance dans sa composition et dans sa forme. En outre, une disposition particulière du règlement du Sénat rendait impossible l'élaboration préalable des discours prononcés au sein de cette assemblée ; il était, en effet, conforme aux lois et à la coutume que l'on n'y parlât qu'à son tour : c'est dire que, lorsque quelques sénateurs avaient motivé leur vote, les allocutions des orateurs suivants étaient déterminées, jusque dans leurs détails, par les paroles antérieurement prononcées et par l'exposé d'opinions qu'il était difficile de pressentir. — De même au tribunal, la confection des plaidoiries, avant l'audience, était rendue impraticable par le jeu changeant des interruptions et des répliques : aussi voyons-nous Cicéron surpris d'entendre Hortensius, parlant pour Messala, réciter son discours, et nous savons que ce ne fut jamais le cas de Cicéron, dont nous possédons pourtant, en partie, les œuvres oratoires.

C'est que, si l'usage d'écrire les discours d'avance ne s'introduisit que très tardivement, on s'accoutuma d'assez bonne heure à les rédiger après coup : il importait, en effet, et c'était encore

de l'action, de gagner le vote des citoyens romains domiciliés loin de Rome, et dont les voix, au jour de l'élection, pouvaient constituer un estimable appoint. D'ailleurs, — et cette patience était commune dans l'antiquité, qui ne connut point notre soif d'informations, — l'on écrivait aussi tard que possible. Pline le Jeune ne rédigea que dans sa vieillesse les notes de ses anciens plaidoyers ; et, dans une circonstance solennelle pour Rome, lorsque Brutus, après le meurtre de César, parla devant les sénateurs réunis au Capitole, ce ne fut qu'un mois plus tard qu'il fit parvenir sa harangue à Cicéron. De cette indifférence des anciens à l'égard de leurs œuvres oratoires, du fait qu'ils ne les écrivaient pas d'avance et ne se souciaient pas de les rédiger dans la forme de leur improvisation, il résulte que nous ignorons, sans doute à leur détriment, quelle fut leur véritable éloquence. On peut dire que nous ne possédons pas un seul discours prononcé par Cicéron ; car, distinguant le discours tel qu'on le prononce du discours écrit, les Latins ont dit eux-mêmes : « *Aliud est actio, aliud oratio.* » Quelques renseignements fournis par Quintilien à propos du *Pro Milone* nous montrent à quel point les derniers pouvaient différer des premiers ; d'après lui, trois versions existaient, de son temps, de ce plaidoyer fameux : l'une élaborée à l'aide des notes préparées par l'avocat lui-même ; la deuxième, rédigée d'après les sténographes placés dans l'enceinte du tribunal pour recueillir directement les paroles de l'orateur ; enfin Cicéron, mécontent de ce premier discours, au cours duquel, voyant les soldats de Pompée couronner le faite des temples, il s'était troublé au point de perdre la maîtrise de son magnifique talent, avait rédigé, pour l'envoyer à son client, alors exilé à Marseille, le chef-d'œuvre de littérature oratoire, qui nous a, seul, été conservé. On voit, par là, combien il y avait loin des discours des orateurs romains, prononcés dans un but pratique, en vue d'obtenir un avantage déterminé, à des œuvres d'art littéraire, puisque ceux mêmes qui eurent la conception d'un art oratoire établirent une distinction entre les discours qu'ils prononçaient et ceux qu'ils rédigeaient pour un public restreint d'hommes imbus d'idées nouvelles.

Cependant, chez un peuple où la parole avait un tel pouvoir, la rhétorique ne devait pas trouver, pour s'implanter, un terrain défavorable. Une circonstance aida, dans une large mesure, à son introduction : à Rome, non plus qu'à Athènes, la législation des tribunaux n'admettait l'office des avocats. De même qu'à Athènes les susceptibilités démocratiques ne pouvaient tolérer l'existence d'une caste d'orateurs, de même à Rome l'intérêt

de l'aristocratie s'opposait à l'exercice d'une telle profession. Le patricien, chef d'une nombreuse clientèle, ne tolérail pas que le client, attaqué en justice, pût se passer de son aide, à laquelle il avait droit et qui le rendait plus étroitement dépendant de l'autorité du *patron*. Dans cette société, organisée en clans, d'après le système de l'antique hiérarchie patriarcale, l'aristocratie ne pouvait souffrir qu'une tierce personne vint, par son intrusion, affaiblir les liens qui unissaient tous les hommes libres aux chefs des anciennes familles ; et, comme il n'est de professions possibles que celles qui permettent de subsister à ceux qui les exercent, la *lex Censia* avait interdit sous les peines les plus rigoureuses tout salaire aux avocats, soit en cadeaux, soit sous forme de rémunération pécuniaire. Il est vrai que cette loi, en vigueur jusqu'à l'époque de l'empire, fut perpétuellement violée ; car il n'était pas aisé de surprendre, pour les proscrire, les ingénieuses rétributions, imaginées par les plaideurs riches et peu diserts, dont le testament reconnaissait, parfois avec générosité, l'habileté de leurs défenseurs. Cicéron, au cours de sa vie dépensière, acquit par ce moyen peu dangereux une fortune d'environ quatre millions de francs ; encore se vantait-il de n'avoir point recherché ce genre de profit. Sous l'Empire, lorsqu'on ne craignit plus qu'une noblesse se fondât sur le talent, on rendit la loi *Censia* moins sévère, en permettant la rétribution des avocats dans les limites d'un modeste tarif ; même adoucie, la loi ne fut guère mieux observée qu'au temps de sa pleine rigueur, comme le prouvent les scandaleuses fortunes acquises par les plus habiles orateurs de l'époque, les délateurs Vibius Crispus et Nonius Marcellus, dont nous parle Tacite.

Cependant, malgré ces exemples fameux, il n'en demeure pas moins vrai que la profession d'orateur fut toujours peu agréée des magistrats romains. Il fallait donc que tout citoyen libre sût, à l'occasion, se défendre par la parole : il fallait surtout qu'un *patron* sût parler, pour soutenir, au cas échéant, les intérêts de tous les membres de sa maison. En outre, tout homme de grande naissance était, suivant les idées de l'époque, destiné à entrer dans la vie publique et devait, par conséquent, pouvoir exprimer et soutenir son opinion dans les assemblées. C'était même une originalité de la société primitive, que les citoyens appelés à diriger l'Etat devaient posséder une multiplicité de talents que les sociétés postérieures n'ont point connue : le même homme devait être orateur et général, devait être apte à gouverner les provinces et à exercer les magistratures intérieures ; Cicéron lui-même conduisit, en Cilicie, quatre légions contre les Parthes et

brigua les honneurs du triomphe. C'est seulement vers son époque, que l'on n'admit plus la coexistence d'aptitudes aussi diverses; et Tacite, au siècle suivant, rapporte, comme un trait rare, que son beau-père Agricola fut, à la fois, général habile et orateur de grand mérite. L'envahissement de la rhétorique, en faisant de l'éloquence un art compliqué, contribua sans doute, pour une large part, à la spécialisation, qui devint, dans les âges postérieurs, la règle commune.

Mais si, bien avant l'introduction de la rhétorique à Rome, l'éloquence y occupait déjà une large place, il fallait qu'il s'y donnât, sous quelque forme, une éducation oratoire. Cette éducation ne faisait point défaut aux jeunes Romains destinés à poursuivre le cours des honneurs, mais elle était toute pratique. Lorsqu'un jeune homme avait reçu les principes d'une instruction élémentaire, son père le confiait à un jurisconsulte en renom, qu'il suivait désormais dans sa vie publique et privée, et dont il devenait le secrétaire. Ces jeunes gens, souvent fort nombreux autour d'un même orateur, l'accompagnaient au forum et, comme le dit Tacite, qui regrette l'éducation ancienne et tenta même de la faire revivre, *ils apprenaient à se battre sur le champ de bataille*. C'était ce qui différenciait l'éducation oratoire à Rome et à Athènes, où l'enseignement consistait en leçons théoriques, reçues et données hors de l'agora. Cependant le fait que les jeunes orateurs se formaient en entendant parler les avocats en renom, impliquait déjà l'existence d'une rhétorique, qui n'était point formulée, à vrai dire, mais que chacun se faisait pour soi-même.

En fait, nous retrouvons dans les discours des anciens orateurs romains les mêmes procédés que les rhéteurs grecs avaient remarqués et notés dans leurs traités oratoires : Ménénios Agrippa, en une circonstance demeurée fameuse, usa de l'apologue ; Caton emploie fréquemment l'apostrophe, et, lorsqu'il est pris de sa fureur tenace contre Carthage, on le voit recourir aux répétitions de mots, aux prosopopées, à toutes les figures enseignées en Grèce dans les écoles. Caton, qui était en son genre un homme de lettres, fit même mieux : il rédigea sa rhétorique, qui devint une partie de l'Encyclopédie composée pour son fils ; nous avons conservé de cette œuvre disparue deux préceptes, qui nous en donnent une belle idée, encore qu'ils soient fort contestables, — du moins sous la forme absolue où il les présente : l'un, le « *vir bonus dicendi peritus* » définit plutôt l'orateur idéal que le bon avocat ; l'autre, « *rem tene, verba sequentur* », devient juste, si l'on veut faire entendre par là que la connaissance approfondie de la cause aide, dans une large mesure, à la facilité de l'élocution.

Ces divers renseignements nous montrent que Rome était, en définitive, bien préparée pour recevoir la semence de la rhétorique grecque. Un grand événement, qui sollicita vivement l'attention du monde antique, attira vers Rome victorieuse, en très grand nombre, ceux qui devaient répandre dans la société romaine les notions de cet art nouveau : l'issue de la seconde guerre punique, que tous les peuples civilisés avaient anxieusement attendue, mettait la nation romaine au premier rang des nations : or il y avait alors en Grèce, où la culture intellectuelle était devenue fort commune, une excessive abondance de savants et de gens d'esprit, qui ne savaient comment vivre. Ils affluèrent à Rome.

Les premiers arrivés furent, en général, les grammairiens, dont la science n'excitait pas, chez les Romains les plus endurcis, les mêmes défiances que les beaux-arts ou la rhétorique : la grammaire paraît, au contraire, avoir reçu de tous un favorable accueil, car rien ne plaît tant à tout le monde, que de savoir les raisons des choses que l'on fait sans raison. César lui-même, au moment où il battait Vercingétorix, prit parti dans l'éternelle discussion grammaticale de l'analogie et de l'anomalie, qui suscitait déjà de pacifiques batailles : pour sa part, se rangeant avec les partisans de cette dernière doctrine, il soutenait qu'il faut respecter l'usage. Messala publia tout un livre sur la lettre *s*. La grammaire, dont Cratès, ambassadeur d'Attale, retenu à Rome par les suites d'un accident, avait fondé l'enseignement en donnant des conférences publiques, y fut rapidement populaire et bientôt appliquée à l'étude de la langue latine ; il s'établit même de fort curieuses écoles : celle de Cécilius Epirota, qui étudia au point de vue grammatical les auteurs contemporains, celle de Tiberius Flaccus, l'inventeur des distributions de prix. La grammaire avait donc, de bonne heure, conquis le droit de cité.

Il en fut autrement pour la philosophie et la rhétorique. En 592, Caton, préteur, ayant consulté le Sénat sur la conduite qu'il avait à tenir à l'égard des rhéteurs et des philosophes nouvellement installés à Rome, il lui fut répondu qu'il devait les renvoyer dans leur pays : *uti Romæ non essent*. C'est que, gens de tradition, les Romains craignaient l'introduction d'idées nouvelles, qui changeraient leurs mœurs. De même, ils considéraient comme une nouveauté inquiétante les changements que les rhéteurs avaient la prétention d'apporter dans l'éloquence héritée des ancêtres. Mais c'est un trait du caractère des Grecs, que, chassés, ils reviennent sans se laisser décourager par les rebuts ; expulsés en 592, les philosophes reviennent en 599 : ce sont trois ambassadeurs d'Athènes qui donnent, au cours de leur

mission, des conférences très suivies. Caton les fait chasser encore ; ils reviendront. En attendant, les rhéteurs, qui paraissent moins dangereux aux ombrageux Quirites, s'introduisent, d'une façon plus subreptice, dans les demeures des riches particuliers. De plus, les grammairiens se chargèrent d'enseigner, dans leurs propres écoles, un art qui touchait de bien près au leur.

Désormais, on tolère l'enseignement de la rhétorique, tant qu'il se donne en grec ; mais voici qu'en 672, Plautius Gallus ayant ouvert une école de rhétorique latine, le Sénat s'émut de nouveau, et, sur la motion des deux censeurs, dont l'un, l'orateur Crassus, avait été cependant formé à l'école des rhéteurs grecs et donna, en cette circonstance, un exemple de l'hypocrisie commune aux hommes publics de l'ancienne Rome, un décret fut rendu, dont nous possédons le texte. Il y était dit que l'éducation des jeunes Romains avait été réglée par la prévoyance des ancêtres ; les études théoriques, poursuivies par les élèves des rhéteurs, étaient flétries du nom d'*oisiveté*, et le décret ordonnait la fermeture des écoles. Ce décret dut être mis à exécution, mais la mesure n'eut pas grand effet : car, à ce moment même, les *controversiæ* devenaient à la mode. Nous verrons ultérieurement en quoi consistait cet exercice et combien fut grand son succès.

R. B.

Victor Hugo prosateur.

Cours de M. GUSTAVE LARROUMET,

Professeur à l'Université de Paris.

« Notre-Dame de Paris » ; — les personnages.

J'ai ~~essayé, dans notre dernier entretien~~, d'indiquer à ~~grands~~ traits le courant qui avait ~~porté Victor Hugo~~ vers un genre qui existait déjà en France avant lui : le roman historique. Victor Hugo, en effet, n'en a pas plus été le créateur, qu'il n'a créé cette passion archéologique, inspiratrice d'un grand nombre d'œuvres romantiques. Le roman historique était né avec le *Cinq-Mars* d'Alfred de Vigny, ouvrage intéressant, encore que peu réussi et ~~déparé~~ par le parti pris ~~puéril~~ de l'auteur contre Richelieu ; depuis, nous ~~avons eu mieux~~ dans le même genre, avec le *Capitaine Fracasse* de Théophile Gautier. — Victor Hugo, particulièrement doué du sens de l'à-propos en littérature, ~~va entrer~~ dans la voie nouvelle où le précédait ~~Vigny et que Walter Scott a frayée~~ ; il y aura même, entre lui et l'écrivain anglais, des liens plus étroits que ceux de cette dérivation indirecte : *Quentin Durward* désigne déjà l'époque de Louis XI à son observation, ou, pour mieux dire, à son imagination, et *Notre-Dame de Paris* aura pour cadre une pittoresque étude de ~~cette fin du xve siècle~~.

Le roman historique, — genre aujourd'hui tombé dans le discrédit, — était, au commencement du xix^e siècle, une nouveauté littéraire : l'ancienne littérature française, dans le roman comme au théâtre, n'avait utilisé l'histoire que pour *situer* les sujets ; l'analyse des passions l'intéressait seule. La splendeur des décors du temps passé, révélée par Walter Scott, ~~flattait les~~ imaginations, neuves encore de telles impressions, et piquait les curiosités. Par la suite, on abusa du pittoresque historique, et la nouveauté de la veille fut la banalité du lendemain. Toutefois, ce genre défunt se justifie par des œuvres illustres : le *Capitaine Fracasse* et *Salammbô*, — récits de haute verve et tableaux de couleurs éclatantes, — le légitiment et l'immortalisent.

Victor Hugo, comme centre de son roman, choisira la cathédrale. Un édifice, pour qui sait le regarder, contient souvent l'âme tout entière, si diverse soit-elle, d'une civilisation et d'une époque. Le Panthéon d'Agrippa nous en dit plus sur le monde romain que plusieurs dissertations historiques de Tite-Live, pourtant

assez évocatrices. C'est donc par la cathédrale que Victor Hugo va s'efforcer de ressusciter le Paris du Moyen Age ; et il y a lieu de le louer d'avoir discerné l'intérêt puissant qui en émane, à cette époque encore toute pénétrée d'idéal mystique et chrétien ; vers la cathédrale converge toute alors l'existence de la cité. Le choix du moment n'est pas moins heureux. Le règne de Louis XI voit finir de grandes choses, qui ne sont pas mortes encore, et voit naître des temps nouveaux ; les esprits s'inquiètent ; la sécurité de la foi les abandonne ; et, quoique l'on joue encore sur les théâtres populaires les Mystères et les Moralités du siècle précédent, cette époque contient, avec tout l'héritage du passé, le germe déjà visible d'un avenir différent.

Ajoutez qu'au fond de sa toile Victor Hugo pourra dresser l'énigmatique figure d'un roi autoritaire et bourgeois, sceptique et dévot, qui symbolise à sa manière l'ambiguïté des temps, et que, autour de la cathédrale, il pourra faire mouvoir un peuple dont l'âme se transforme aussi, et qui déserte comme à regret l'abri de la foi chrétienne. Aussi n'est-ce ni le monogramme du Christ, ni quelque une des anciennes formules d'espérance qu'il inscrit en tête de son livre ; c'est le mot 'Ανάρκη, une négation. « Il y a quelques années, dit-il dans la première préface du roman, qu'en visitant ou, pour mieux dire, en furetant Notre-Dame, l'auteur de ce livre trouva, dans un recoin obscur de l'une des tours, ce mot gravé à la main sur le mur :

'ΑΝΑΡΚΗ

« Ces majuscules grecques, noires de vétusté et assez profondément entaillées dans la pierre, je ne sais quels signes propres à la calligraphie gothique empreints dans leurs formes et dans leurs attitudes, comme pour révéler que c'était une Main du Moyen Age qui les avait écrites là, surtout le sens lugubre et fatal qu'elles renferment, frappèrent vivement l'auteur.

« Il se demanda, il chercha à deviner quelle pouvait être l'âme en peine qui n'avait pas voulu quitter ce monde, sans laisser ce stigmate de crime ou de malheur au front de la vieille église.

« Depuis, on a badigeonné ou gratté (je ne sais plus lequel) le mur, et l'inscription a disparu... Ainsi, hormis le fragile souvenir que lui consacre ici l'auteur, il ne reste plus rien aujourd'hui du mot mystérieux gravé dans la sombre tour de Notre-Dame ; rien de la destinée inconnue qu'il résumait si mélancoliquement. L'homme qui a écrit ce mot sur ce mur s'est effacé, il y a plusieurs siècles, du milieu des générations ; le mot s'est, à son

tour, effacé du mur de l'église; l'église elle-même s'effacera bientôt peut-être de la terre.

« C'est sur ce mot qu'on a fait ce livre. »

Ce mot, c'est la fatalité du hasard, l'angoisse de l'énigme éternelle, désormais insoluble, se substituant dans les esprits et les œuvres des hommes à la foi du temps passé. A cette épigraphe correspond particulièrement un chapitre de l'ouvrage sur le livre imprimé, qui apparaît à la même époque, chapitre que Victor Hugo a intitulé : *Ceci tuera cela*. Notez que nous sommes en 1831 et qu'en 1827 Victor Hugo faisait encore profession de foi légitimiste et catholique. Son esprit a évolué, et, dans le combat qui se livre autour de lui, il a quitté le camp de Chateaubriand et pris parti pour Jouffroy qui vient d'écrire un ouvrage, demeuré longtemps célèbre : *Comment les Dogmes finissent*. Victor Hugo, sympathique aux opinions nouvelles, veut montrer aussi ce qu'est une pensée religieuse au moment où elle va se corrompre, et c'est dans le cœur du prêtre, du gardien même de la cathédrale, qu'il montrera la piqure mortelle et corruptrice dont le dogme lui-même est atteint.

Telle est la pensée religieuse et sociale qui anime le roman.

En ce qui concerne les théories artistiques, on conçoit qu'elles y tiennent aussi une assez large place : l'auteur considère le monument comme une confession cristallisée de l'âme d'une époque, à un moment donné; et il l'analyse. Mais, comme le temps n'est pas encore venu de l'étude sereine, dédaigneuse des dogmes partiels, et que nous sommes en pleine période de polémique, Victor Hugo saisira l'occasion qui s'offre si belle de fronder encore l'esprit classique. Pour tourner en ridicule l'architecture néo-latine et néo-grecque, il exaltera l'architecture du Moyen Age, et se laissera aller à des plaisanteries, trop faciles et dénuées de fondement, contre des édifices dont l'harmonie et l'élégance ont reconquis notre estime. Voici dans quels termes il s'exprime : « Quant aux monuments modernes du Paris neuf, nous nous dispenserons volontiers d'en parler. Ce n'est pas que nous ne les admirions comme il convient. La Sainte-Geneviève de M. Soufflot est certainement le plus beau gâteau de Savoie qu'on ait jamais fait en pierre. Le palais de la Légion d'honneur est aussi un morceau de pâtisserie fort distingué. Le dôme de la Halle au blé est une casquette de jockey anglais sur une grande échelle. Les tours de Saint-Sulpice sont deux grosses clarinettes, et c'est une forme comme une autre; le télégraphe, tortu et grimaçant, fait un aimable accident sur leur toiture. Saint-Roch a un portail qui n'est comparable, pour la magnificence, qu'à

Saint-Thomas d'Aquin. » — Un tel persiflage n'est jamais malaisé. En revanche, V. Hugo, a écrit sur Notre-Dame de Paris des pages admirables, parce qu'elles sont elles-mêmes inspirées par une admiration sincère ; les erreurs n'y manquent point, et nous en constatons plusieurs dès les premiers mots ; mais la lecture de ces lignes produit une impression profonde et durable : car Victor Hugo, même faussement érudit, a toujours vu les êtres et les choses avec des yeux de poète.

« ... Les hommes ont fait subir [des mutilations sans nombre] au vénérable monument, sans respect pour Charlemagne qui en avait posé la première pierre, pour Philippe-Auguste qui en avait posé la dernière. » — Victor Hugo se trompe : c'est en 1161 que Maurice de Sully, d'après le témoignage de Robert d'Auxerre, commença sur un plan différent la reconstruction de Notre-Dame de Paris, qui avait été bâtie une première fois à partir de 555, sous le roi Childébert, et que les Normands avaient brûlée en 886. Le 12 février 1257, l'évêque Regnault de Corbeil fait commencer le portail méridional, et, de 1404 à 1419, on bâtit, aux frais de Jean sans Peur, la porte latérale du Nord. Enfin ce n'est qu'en 1447 que Charles VII abandonne le revenu de la régale, pendant la vacance du siège épiscopal de Paris, pour faire achever la construction des bâtiments. La science de l'auteur est donc en défaut ; de même, il fait sienne cette erreur, que l'ogive a été introduite en Europe et en France à la suite des Croisades.

Mais, lorsqu'il s'agit de placer Notre-Dame dans l'évolution générale de l'architecture gothique, comme il n'y plus là une question d'histoire, Victor Hugo voit juste, parce que, à défaut d'une connaissance exacte, il a le *sentiment* des choses dont il parle : « Notre-Dame de Paris, dit-il, ... n'est plus une église romane, ce n'est pas encore une église gothique. Cet édifice n'est pas un type. Notre-Dame de Paris n'a point, comme l'abbaye de Tournus, la grave et massive carrure, la ronde et large voûte, la nudité glaciale, la majestueuse simplicité des édifices qui ont le plein cintre pour générateur. Elle n'est pas, comme la cathédrale de Bourges, le produit magnifique, léger, multiforme, touffu, hérissé, efflorescent de l'ogive... C'est un édifice de la transition. » — L'auteur a bien vu que Notre-Dame de Paris plonge, par son fondement, dans la première période de l'architecture ogivale, et que certaines de ses rosaces et sa flèche — restituée par Viollet le Duc — marquent le plein épanouissement de l'architecture ogivale.

La cathédrale, ainsi décrite, — ainsi vivifiée, — constitue, en

quelque sorte, le premier personnage du roman ; le deuxième personnage est Paris.

Victor Hugo avait vu un Paris qui gardait encore beaucoup de son aspect du Moyen Âge. Chaque siècle, du reste, avait laissé des traces de son passage, qui subsistaient encore avant les transformations de 1867. A l'aide de ses souvenirs personnels et de lectures très simples, — entre autres la lecture des œuvres de Commines et de Froissart, — et en confondant les époques, il s'est créé un rêveuse vision d'ensemble, à la fois pittoresque et vraie, de cette enveloppe de pierre, où vibra l'âme étrange de Paris ; à cette âme diverse, il prête la voix des cloches, qui chantent sa gaieté, sa gravité, sa grande foi religieuse, et cette diversité subtile nous devient claire et concrète. La description est longue ; mais ces pages, parmi les plus belles qu'ait jamais écrites Victor Hugo, nous fournissent les plus remarquables exemples des brillantes qualités qui caractérisent son génie ; nous citerons toute la fin du chapitre :

« Si vous voulez recevoir de la vieille ville une impression que la moderne ne saurait plus vous donner, montez un matin de grande fête, au soleil levant de Pâques ou de la Pentecôte, montez sur quelque point élevé d'où vous dominiez la capitale entière et assistez à l'éveil des carillons. Voyez, à un signal parti du ciel, car c'est le soleil qui le donne, ces mille églises tressaillir à la fois. Ce sont d'abord des tintements épars, allant d'une église à l'autre, comme lorsque les musiciens s'avertissent qu'on va commencer. Puis, tout d'un coup, voyez, car il semble qu'en certains instants l'oreille aussi a sa vue, voyez s'élever au même moment de chaque clocher comme une colonne de bruit, comme une fumée d'harmonie. D'abord la vibration de chaque cloche monte droite, pure, et, pour ainsi dire, isolée des autres, dans le ciel splendide du matin. Puis, peu à peu, en grossissant, elles se fondent, elles se mêlent, elles s'effacent l'une dans l'autre, elles s'amalgament dans un magnifique concert. Ce n'est plus qu'une masse de vibrations sonores qui se dégage sans cesse des innombrables clochers, qui flotte, ondule, bondit, tourbillonne sur la ville et prolonge bien au delà de l'horizon le cercle assourdissant de ses oscillations. Cependant cette mer d'harmonie n'est point un chaos. Si grosse et si profonde qu'elle soit, elle n'a point perdu sa transparence ; vous y voyez serpenter à part chaque groupe de notes qui s'échappe de sonneries. Vous y pouvez suivre le dialogue, tour à tour grave et criard, de la crécelle et du bourdon ; vous y voyez sauter les octaves d'un clocher à l'autre ; vous les regardez s'élancer ailées, légères et sifflantes de la cloche d'ar-

gent, tomber cassées et boiteuses de la cloche de bois ; vous admirez au milieu d'elles la riche gamme qui descend et remonte sans cesse les sept cloches de Saint-Eustache ; vous voyez courir, tout au travers, des notes claires et rapides qui font trois ou quatre zigzags lumineux et s'évanouissent comme des éclairs. Là-bas, c'est l'abbaye de Saint-Martin, chanteuse aigre et fêlée ; ici, la voix sinistre et bourrue de la Bastille ; à l'autre bout, la grosse tour du Louvre, avec sa basse-taille. Le royal carillon du Palais jette sans relâche, de tous côtés, des trilles resplendissants, sur lesquels tombent à temps égaux les lourdes coupetées du beffroi de Notre-Dame, qui les font étinceler comme l'enclume sous le marteau. Par intervalles, vous voyez passer des sons de toute forme qui viennent de la triple volée de Saint-Germain-des-Prés. Puis encore, de temps en temps, cette masse de bruits sublimes s'entr'ouvre et donne passage à la strette de l'*Ave Maria*, qui éclate et pétille comme une aigrette d'étoiles. Au-dessous, au plus profond du concert, vous distinguez confusément le chant intérieur des églises qui transpire à travers les pores vibrants de la voûte.

« D'ordinaire, la rumeur qui s'échappe de Paris le jour, c'est la ville qui parle ; la nuit, c'est la ville qui respire ; ici, c'est la ville qui chante. Prêtez donc l'oreille à ce tutti des clochers ; répandez sur l'ensemble le murmure d'un demi-million d'hommes, la plainte éternelle du fleuve, les souffles infinis du vent, le quatuor grave et lointain des quatre forêts, disposées sur les collines de l'horizon comme d'immenses buffets d'orgue ; éteignez-y, ainsi que dans une demi-teinte, tout ce que le carillon central aurait de trop rauque et de trop aigu, et dites si vous connaissez au monde quelque chose de plus riche, de plus joyeux, de plus doré, de plus éblouissant que ce tumulte de cloches et de sonneries ; que cette fournaise de musique ; que ces dix mille voix d'airain chantant à la fois dans des flûtes de pierre hautes de trois cents pieds ; que cette cité qui n'est plus qu'un orchestre ; que cette symphonie qui fait le bruit d'une tempête. »

Voilà, pour la ville, sa voix et son aspect.

Quant à l'âme du peuple qui l'habite, Victor Hugo l'a bien saisie : dans la scène du Palais, il nous a montré le Parisien badaud, curieux de tous les spectacles, et nous a dessiné les silhouettes des types principaux dont se compose une foule. Voici, d'abord, le gros bourgeois qui se plaint de la police, égaré pour son malheur en pays ennemi, dans le quartier des étudiants ; puis les étudiants espiègles, accourus pour assister à la représentation du *Mystère* ; puis l'auteur du *Mystère* lui-même, —

âme légère et candide, pitoyable à toutes les misères, encore bohème, déjà quelque peu pédant avant d'être lettré : c'est le Villon d'hier et ce sera le Marot de demain : c'est Pierre Gringoire, tel que Victor Hugo l'imagine, tel que le dépeindra Banville.

Si maintenant nous pénétrons dans l'église, nous y trouvons le prêtre, figure austère, énigmatique et terrible : c'est l'héritier de ceux qui, durant mille années, ont imposé le dogme chrétien aux peuples et en ont fait un grand instrument de civilisation ; mais ce prêtre commence à douter de lui-même, et, comme la foi subsiste encore en lui, il se trouve porté à faire plus grande la part du mal. Il a la hantise du diable ; et, son office terminé, il va s'enfermer dans sa cellule, où il se livre à la magie noire. En outre, cet ascète est tourmenté par la chair, et, comme l'esprit du temps, trop porté à tirer parti des scandales, lui interdit toute faiblesse, il en résulte pour lui d'intolérables souffrances.

A côté de cette âme profondément troublée, l'auteur a placé, comme antithèse, un être qui n'est guère qu'un corps : c'est Quasimodo, — figure en partie symbolique, qui incarne la laideur usitée dans le culte au Moyen Age. Par une nouvelle antithèse, dans cet être difforme, Victor Hugo a mis de la bonté et de la tendresse, et c'est cet homme hideux, bossu, « dont le visage est une grimace », qui portera à la Esmeralda l'amour le plus profond et le plus désintéressé. — Celle-ci est une créature de grâce et de caprice, fille de race française, « rayon de soleil dansant sur l'égout de Paris », qui aimera passionnément le beau, brillant et sot Phœbus de Chateaupers, type très conventionnel du soldat aux muscles solides et au cerveau rétréci. — Enfin, dans la Sachette, l'auteur incarne l'amour maternel ; l'étude psychologique de ce sentiment sera, dans *Notre-Dame de Paris*, tout à fait élémentaire. — Quant aux procédés destinés à compliquer ou à débrouiller les péripéties de l'intrigue qui sert de prétexte à cette étude, ce seront ceux de l'opérette. De plus, on a reproché avec raison à Victor Hugo d'avoir dépeint l'amour maternel comme exclusivement bestial : la Sachette aboie comme une chienne. C'est que, comme beaucoup de romantiques, le poète s'est plus attaché à l'expression physique qu'à l'expression morale des sentiments.

Tels sont les personnages et les symboles groupés devant Notre-Dame de Paris : dans le fond apparaissent le spectre de Louis XI et les fantoches de la Cour des Miracles ; et tout ce monde bizarre, qui s'agite autour de la cathédrale, va s'animer, va bruir va vivre au cours de ce roman, dont il nous reste à examiner l'action.

R. B.

Bibliographie

AUTEURS DE L'AGRÉGATION D'ANGLAIS

Indication générale : Sur tous ces auteurs consulter les articles du « Dictionary of National Biography », de Sir L. Stephen.

1° Chaucer. — *The Parlement of Foules.*

Édition spéciale :

The Parlement of Foules, edited by T.-R. Lounsbury.
Boston, Ginn and Co.

Édition complète de Chaucer :

W.-W. SKEAT — *The Student's Chaucer.* Oxford, Clarendon Press, 1893. (De préférence.)

Langue et Métrique :

En allemand :

B. TEN BRINK, *Chaucer's Sprache und Verskunst.*

Leipzig. T.-O. Weigel, 1884. (Résumé clair et précis du sujet.)

Études critiques et littéraires :

Chaucer, by A. W. Pollard dans les *Literary Primers Series*, London, Macmillan, 1893. (Excellent manuel, peu coûteux.)

Chaucer, by A. W. Ward (*Morley's English Men of Letters Series*). London, Macmillan, 1893.

LOWELL, *My Study Windows*. London, W. Scott, 1891.

T. R. LOUNSBURY, *Studies in Chaucer, his Life and Writings*. London, J. R. Osgood, 1892, 3 vol. (D'un prix élevé.)

En français :

J.-J. JUSSEMAND, *Histoire littéraire du peuple anglais*. Paris, F. Didot, 1894.

Du même auteur, article sur Chaucer dans la « Rev. des Deux Mondes » du 15 avril 1893.

En allemand :

B. TEN BRINK, *Chaucer Studien*, Münster, 1870.

2° **Walter Scott.** — *The Minstrelsy of the Scottish Border.*

Editions dont on peut se servir :

The Minstrelsy of the Scottish Border, a reprint of the original edition (dans Moxon's popular Poets). London. Ward, Lock and Co.

The Minstrelsy of the Scottish Border, edited by T.-H. Henderson. London, Blackwood, 1902. (Inconvénient principal : prix très élevé, environ 53 fr.)

Etudes critiques et littéraires :

The Choicest British Ballads, edited by W. Allingham, London, Macmillan, 1864.

TH. PERCY, *Reliques of Ancient English Poetry with an Essay on the Ancient Minstrels in Scotland*, Leipzig, collection Tauchnitz, vol. 847.

Old English Ballads, selected and edited by F. B. Gummere, Boston, 1894.

Lockhart's Life of Sir W. Scott, London, Black, 1892-93.

G. SAINTSBURY, *Sir W. Scott* (dans *The Famous Scots Series*) London, Oliphant, 1897.

R. H. HUTTON, *Sir W. Scott* (dans *English Men of Letters*), London, Macmillan.

3° **Shakespeare.** — *The Tempest.*

Editions dont on peut se servir :

The Tempest, edited by W. Aldis Wright. — Oxford, The Clarendon Press. (Très bonne édition.)

The Tempest, by K. Deighton, London, Macmillan.

Etudes critiques et littéraires :

En anglais :

W. HAZLITT: *The Characters in Shakespeare's plays*, London, Bell, 1877.

B. TEN BRINK, *Lectures on Sh.* translated by Julia Franklin, London, Bell, 1895.

GEORG BRANDÈS, *W. Shakespeare, a Critical Study* (édition anglaise). — London, Heinemann, 1898.

Shakespeare, by Ed. Dowden (dans les *Literature Primers* de Macmillan). Excellent résumé.

En italien :

Le Fonti della Tempesta, article de Landau dans la *Nuova Antologia*, vol. XI (1878), p. 331.

En français :

E. MONTÉGUT, *Une hypothèse sur la « Tempête » de Shakespeare, dans ses Essais sur la Littérature anglaise.* Paris, Hachette, 1883.

A. MÉZIÈRES, *Shakespeare, ses Œuvres et ses Critiques*, ch. viii. Paris, Hachette, 1892.

4° **G. Saintsbury.** — *Seventeenth Century Lyrics.*

Edition publiée chez Rivington, London, 1900.

Etude critique de la même période :

EDM. GOSSE, *Seventeenth Century Studies*, London, Heineman, 1897.

5° **Hobbes.** — *Leviathan. Part the 2nd : Commonwealth.*

Edition à consulter :

Hobbes' Leviathan, edited by J. Thornton (dans Morley's Universal Library). London, Routledge, 1885.

Etudes critiques et littéraires :

En anglais :

Hobbes, by Prof. G. C. Robertson (dans les *Philosophical Classics*). London, Blackwoods, 1886.

HALLAM, *Introduction to the Literature of Europe.* London, Ward and Lock, 1882.

En français :

L'article sur *Hobbes* dans le *Dictionnaire de Bayle*.

6° **Arbuthnot.** — *The History of John Bull.*

Edition dont on peut se servir :

The History of John Bull (dans Cassell's National Library). London, Cassell, 1889.

Etudes critiques et littéraires :

Dr John Arbuthnot, article dans le *Cornhill Magazine*, vol. 39 (1879), p. 91.

W. M. THACKERAY, *The English Humourists of the 18th century.* London, Routledge, 1896.

J. SPENCER, *Anecdotes and Characters of Books and Men.* London. J. R. Smith, 1858.

7° **Horace Walpole.** — *Letters.*

Edition indiquée :

H. WALPOLE, *Selected Letters*, edited by C. D. Yonge. 2 vol. London, Sonnenschein, 1891.

*Etudes critiques et littéraires :**En anglais :*

LORD MACAULAY, *H. Walpole's Letters to Sir Horace Man* (dans ses *Critical Essays*, édit. Tauchnitz, vol. II). *The Letters of H. Walpole*. — Article dans *The Edinburgh Review* (1878, p. 469).
 WARBURTON, *Memoirs of H. Walpole*. London, Colburn, 1851.

AUSTIN DOBSON, *H. Walpole*. London, Osgood, 1893.

L. B. SEELEY, *H. Walpole and his World*. London, Seeley, 1895.

En français :

Les *Lettres d'Hor. Walpole*, traduites en français par le comte de Baillon. Paris, Didier, 1872. (Il s'agit surtout de lettres touchant aux relations de Walpole avec la société française.)

8° G. Crabbe. — *The Village. Tales of the Hall* (les six premiers livres).

Editions dont on peut se servir :

The Village (dans *Cassell's National Library*). London, Cassell, 1886.

Tales of the Hall — London, Routledge, 1891.

*Etudes critiques et littéraires :**En anglais :*

The Life of the Rev. G. Crabbe with his Letters and Journals, edited by his son. London, Murray, 1848.

Leslie Stephen, article sur *G. Crabbe* dans le *Cornhill Magazine*, 1874, p. 467.

G. Crabbe, by T. E. Kebbel (dans la *Great Writers Series*). — London, W. Scott, 1888.

En français :

L. ETIENNE, article sur les *Poètes des pauvres*, l'*École philosophique* (Crabbe et Th. Hood) et l'*École radicale* (Ramford et Ebenezer Elliott) dans la *Revue des Deux Mondes* (13 sept. 1856).

9° Beckford. — *Vathek*.

Editions dont on peut se servir :

The History of the Caliph Vathek with an introduction and notes by E. Denison Ross. — London, Methuen, 1900.

Vathek, an Arabian Tale, edited by R. Garnett. London, Lawrence, 1893. (Inconvénient principal : prix très élevé, environ 26 fr.)

*Etudes critiques et littéraires :**En français :*

Vathek, conte oriental publié d'après l'édition originale avec une préface par Stéphane Mallarmé. — Paris, Labitte, 1876 (prix élevé : 20 fr.).

En anglais :

Vathek, article de P. Q. Keegan dans *Colburn's New Monthly Magazine*, 1877, p. 674.

10° **W. Hazlitt.** — *Lectures on the English Poets :**Edition dont on peut se servir :*

HAZLITT, *Lectures on the English Poets* (dans *Bohn's Cheap Series*) — London, Bell, 1877.

*Etudes critiques et littéraires :**En anglais :*

L. LAMB, *Life, Letters and Writings*, edited by P. Fitzgerald — London, Stark, 1886, 6 vol.

T. DE QUINCEY, *Essays*. — London. Ward and Lock, 1892, 3 vol.

En français :

L. ETIENNE, article sur *Hazlitt*, artiste, métaphysicien, critique anglais dans la *Revue des Deux Mondes* (1^{er} novembre 1869).

11° **D. G. Rossetti.** — *Poems :**Edition indiquée :*

D. G. ROSSETTI, *Poems* (édit. Tauchnitz. Leipzig).

*Etudes critiques et littéraires :**En anglais :*

D. G. Rossetti's *Letters and Memoirs*, edited by W. M. Rossetti. 2 vol. London, Ellis, 1895 (prix élevé : 30 fr.).

D. G. Rossetti, by J. Knight (dans *The Great Writers Series*). London, W. Scott, 1887.

D. G. Rossetti's *Poems*, Article de A. C. Swinburne dans la *Fortnightly Review* (1870, p. 551).

A. C. SWINBURNE, *Essays and Studies*. — London, Chatto, 1888.

En français :

G. SARRAZIN, *Les Poètes modernes de l'Angleterre*, Paris, Ollendorff, 1885.

La Correspondance d'un Préraphaélite : D. G. Rossetti, — article de T. de Wyzsowa dans la *Revue des Deux Mondes* (15 février 1898)

La Correspondance de Ruskin et de Rossetti, article de T. de Wyzewa dans la *Revue des Deux Mondes* (15 février 1900).

12° Th. Hardy. — *Tess of the D'Urbervilles*.

Editions dont on peut se servir :

Tess of the D'Urbervilles (cheap edition), London, Harper, 1900, id., Harper, 1901 (grande édition avec portrait de l'auteur.)

Etudes critiques et littéraires :

En anglais :

Thomas Hardy, by Annie Macdonell (dans la série des *Contemporary Writers*), London, Hodder, 1894.

L. JOHNSON, *The Art of T. Hardy*. London, Mathews, 1894.

LEGRAS, *Chez nos Contemporains d'Angleterre*. Paris, Ollendorff, 1901.

Auteurs français.

J. DU BELLAY, *Deffence et illustration de la langue françoise*, éditée avec introduction et notes par Em. Person. Versailles, Cerf et fils, 1878.

G. LANSON, *Choix de lettres du XVII^e siècle*. Paris, Hachette, 1901.

HAMILTON, *Mémoires du chevalier de Grammont*, avec notice de Sainte-Beuve. Paris, Garnier.

Memoirs of Count Grammont, edited with notes by Sir W. Scott. London, J. C. Nimmo, 1896.

LA FONTAINE, *Fables*.

La Fontaine's Fables translated by E. Wright, new edition. London, Bell, 1881.

AL. DUMAS, *Les Trois Mousquetaires*. Paris, Calmann-Lévy.

AL. DUMAS, *The Three Musketeers*. London, Routledge, 1897.

BAUDELAIRE, *Œuvres complètes* 7 vol. in-12. Paris, Lévy, 1868-70.

Translations from Baudelaire. — London, Digby, 1874.

Auteur allemand.

SCHOPENHAUER, *Parerga et Prolegomena*. — Edition dans l'*Universal Bibliothek* de Philip Reclam. — Leipzig.

SCHOPENHAUER, *Parerga et Prolegomena*, traduits en français pour la 1^{re} fois par J.-A. Cantacuzène. Paris, G. Baillière, 1880.

W. THOMAS,

Chargé de Cours à la Faculté des Lettres de Lille.

Sujets de devoirs

I

UNIVERSITÉ DE PARIS.

AGRÉGATIONS DES LANGUES VIVANTES

ALLEMAND.

Thème.

MASSILLON, *Petit Carême*, 4^e sermon, depuis : « *Les grands sont malheureux...* », jusqu'à « *Il faut moins de joies...* »

Version.

GOETHE, *Dichtung und Wahrheit*, vierzehntes Buch, depuis : « *Man kennt jene Selbstquälerei...* », jusqu'à : « *Aus wahrhafter Tiefe...* »

Dissertation française.

Goethe dit de Diderot qu'en tout ce que blâment en lui les Français il est un véritable Allemand. Que faut-il penser de ce jugement ?

Dissertation allemande.

Goethe's und Schillers Æsthetik.

ANGLAIS.

Version.

THOMSON, *The Seasons*, depuis : « *Ah ! little think the gay licentious proud...* », jusqu'à : « *Refining still, the social passions work...* ».

Thème.

REGNARD, *Le Légataire universel*, act. III, sc. III.

Dissertation anglaise.

Bilingualism in English.

Dissertation française.

Johnson et la critique en Angleterre au xvii^e siècle.

LICENCES ET CERTIFICATS

ALLEMAND.**Thème.**

V. HUGO, *Chansons des Rues et des Bois : l'Eglise*, les huit premières strophes.

Version.

CARL RITTER, *Allgemeine Erdkunde*, page 13, depuis : « *des Menschen Dasein...* », jusqu'à : « *Nur zu häufig.* »

Composition française.

L'élément comique dans le théâtre allemand contemporain.

Leçon orale.

Formules interrogatives et exclamatives dans le langage familier.

ANGLAIS.**Version.**

FROUDE, *Oceana*, III, depuis : « *With an exception, which I shall notice presently...* », jusqu'à : « *The management has not been unsuccessful.* »

Thème.

PASCAL, *Pensées* (art. VII, Misère de l'homme), jusqu'à : « *On les accable de l'étude des langues, des sciences, des exercices et des arts...* »

Composition anglaise.

The indefinite article.

Composition française.

L'enseignement oral des langues vivantes.

II

UNIVERSITÉ DE NANCY.

Version latine.*Agrégation de grammaire.*

Cicéron, *Orator*, depuis: « Omnino duo sunt quæ... », jusqu'à :
« Sed ei numeri... »

Dissertation latine.*Licence*

Quæ causæ afferri possunt cur, jam inde ab Augusti ætate usque ad Flaviorum tempora, Ciceroniana eloquentia a multis vehementer fuerit impugnata.

Thème latin.*Licence.*

Quelques auteurs rapportent qu'immédiatement après la mort de Socrate, les Athéniens, affligés d'une maladie contagieuse, ouvrirent les yeux sur leur injustice, qu'ils élevèrent à ce grand homme une statue de marbre, qu'ils firent mourir ses ennemis, et qu'Anytus, le plus cruel d'entre eux, fut lapidé à Héraclée, ville de Thrace. D'autres racontent que les ennemis de Socrate, ne pouvant supporter la haine publique, se pendirent de désespoir. Ces traditions ne peuvent guère se concilier avec le silence de Xénophon et de Platon, qui sont morts longtemps après leur maître, et qui ne parlent nulle part ni du repentir des Athéniens, ni du supplice des ennemis de Socrate. Il y a plus : Xénophon, qui survécut à Anytus, assure que la mémoire de ce dernier n'était pas en faveur auprès des Athéniens, soit à cause des dérégléments de son fils, dont il avait négligé l'éducation, soit à cause de ses propres vices. Donc la mort de Socrate resta impunie.

Thème grec.*Licence.*

La fortune, trompeuse en toute autre chose, est du moins sincère en ceci, qu'elle ne nous cache pas ses tromperies ; au contraire, elle les étale dans le plus grand jour, et, outre ses légèretés ordinaires, elle se plait, de temps en temps, à étonner le monde par des coups d'une surprise terrible, comme pour rappeler toute sa force en la mémoire des hommes, et de peur qu'ils n'oublient jamais ses inconstances, sa malignité, ses bizarreries. C'est ce qui m'a fait souvent penser que toutes les complaisances de la fortune ne sont pas des faveurs, mais des trahisons ; qu'elle ne nous donne que pour avoir prise sur nous, et que les biens que nous recevons de sa main ne sont pas tant des présents qu'elle nous fait que des gages que nous lui donnons pour être éternellement ses captifs, assujettis au retour fâcheux de sa dure et malicieuse puissance.

(BOSSUET, *Sur l'Ambition*. 2^e point.)

AGRÉGATION DES LETTRES**Composition française.****I**

Discuter et commenter la théorie littéraire contenue dans ce passage de M^m de Staël (*De l'Allemagne*, X) : « Les bosquets, les fleurs et les ruisseaux suffisaient aux poètes du paganisme ; la solitude des forêts, l'Océan sans bornes, le ciel étoilé peuvent à peine exprimer l'Éternel et l'Infini dont l'âme des spiritualistes et des chrétiens est remplie. »

II

Qu'est-ce que la pédanterie ? Montrez qu'elle a été détestée par nos plus grands écrivains français depuis la Renaissance, et non seulement ridiculisée comme un travers, mais dénoncée comme un danger pour l'éducation nationale par ceux d'entre eux qui personnifient, avec le plus d'originalité et de vigueur, le génie latin et gaulois de notre race.

Sujets de compositions

CONCOURS DE 1902.

AGRÉGATION DES LANGUES VIVANTES

ALLEMAND.

Dissertation française.

Étudier ce jugement d'un critique sur le mouvement national qui se produisit dans la littérature allemande au commencement du XIX^e siècle :

« Der Patriotismus war identisch mit dem Franzosenhass. Dieser Hass galt aber keineswegs bloß dem augenblicklichen Feind ; er war ebenso die Fortsetzung des bereits durch Lessing begonnenen Kampfes gegen die Herrschaft des französischen Geschmacks, als die zürnende Erkenntniß von der Unhaltbarkeit der durch unsere klassischen Dichter gepredigten Weltbürgerschaft. »

Dissertation allemande.

Kann die Dichtung in freien Rythmen auf irgendwelche allgemeine Charaktere zurückgeführt werden, die ihr eine bestimmte Stellung neben den metrischen Formen der Volksdichtung und der Kunstpoesie anweisen ?

Beispiele :

Und die Gewitterwinde ? sie tragen den Donner.
Wie sie rauschen, wie sie mit lauter Woge den Wald durchströmen !
Und nun schweigen sie. Langsam wandelt
Die schwarze Wolke.

Seht ihr den neuen Zeugen des Nahen, den fliegenden Strahl ?
Höret ihr hoch in den Wolken den Donner des Herrn ?

Er ruft : Jehovah ! Jehovah !
Und der geschmetterte Wald dampft ;

Aber nicht unsere Hütte
Unser Vater gebot
Seinem Verderber,
Vor unsrer Hütte vorüberzugehn.

Ach, schon rauscht, schon rauscht
Himmel und Erde von gnädigem Regen.

Nun ist — wie dürstete sie — die Erd' erquickt,
Und der Himmel der Segensfüll' entlastet.

Siehe, nun kommt Jehovah nicht mehr im Wetter ;
In stillem, sanftem Säuseln
Kommt Jehovah,
Und unter ihm neigt sich der Bogen des Friedens.

KLOPSTOCK (*Odes*).

• Reiniget euch !
Wir kommen zwar mit Wehr und mit Waffen,
Aber wir kommen auch
Mit dem Friedesweig in der Rechten,
• Kommen, mit euch vereint, den Staat zu bilden,
Wie ihr ihn einst euch bildetet,
Fest den Grund zu dem Baue zu legen :
Ohne tieferen Grund schwankt bald die glänzende Zinne.
• Nehmet als Freund' uns auf : wir sind die älteren Franken.
Enkel, ein Wort ein Wort, ein Mann ein Mann !
Die Drommette kündigte so den jüngeren Franken
Der älteren Bund an.

KLOPSTOCK (*Odes*).

Ich dich ehren ? Wofür ?	In Wüsten fliehen,
Hast du die Schmerzen gelindert	Weil nicht alle
Je des Beladenen ?	Blüenträume reiften ?
Hast du die Thränen gestillet	Hier sitz' ich, forme Menschen
Je des Geängsteten ? [det]	Nach meinem Bilde,
Hat nicht mich zum Manne geschmie-	Ein Geschlecht, das mir gleich sei,
Die allmächtige Zeit	Zu leiden, zu weinen,
Und das ewige Schicksal,	Zu genießen und zu freuen sich,
Meine Herren und deine ?	Und dein nicht zu achten,
	Wie ich !

Wähntest du etwa,
Ich sollte das Leben hassen,
Nicht mehr auf Seidenblatt

GOETHE (*Prometheus*).

Schreib' ich symmetrische Reime,
Nicht mehr fass' ich sie
In goldne Ranken :
Dem Staub, dem beweglichen, eingezeichnet,
Ueberweht sie der Wind, aber die Kraft besteht
Bis zum Mittelpunkt der Erde,
Dem Boden angebannt.
Und der Wanderer wird kommen,
Der Liebende. Betritt er
Diese Stelle, ihm zuckt's
Durch alle Glieder.
• Hier ! Vor mir liebte der Liebende.
War es Medschnum, der zarte ?
Ferhad, der kräftige ? Dschemil, der dauernde ?
Oder von jenen tausend.
Glücklich-unglücklichen einer ?
Er liebte ! Ich liebe wie er,
Ich ahn' ihn ! »

GOETHE (*Westöstlicher Divan*).

Welcher Lebendige,
Sinnbegabte
Liebt nicht vor allen
Wundererscheinungen
Des verbreiteten Raums um ihn
Das allerfreulichste Licht —
Mit seinem Strahlen und Wogen,
Seinen Farben,
Seiner milden Allgegenwart
Im Tage ?

Wie des Lebens
Innerste Seele
Atmet es die Riesenwelt
Der rastlosen Gestirne, [men],
Die in seinem blauen Meere schwim
Atmet es der funkelnde Stein,
Die ruhige Pflanze
Und der Thiere
Vielgestaltete
Immerbewegte Kraft.

NOVALIS (*Hymnen an die Nacht*).

Sternlos und kalt ist die Nacht,
Es gährt das Meer ;
Und über dem Meer, platt auf dem Bauch,
Liegt der ungestaltete Nordwind,
Und heimlich, mit ächzend gedämpfter Stimme,
Wie'n störriger Griesgram, der gut gelaunt wird,
Schwatzet er ins Wasser hinein,
Und erzählt viel tolle Geschichten,
Riesenmarchen, totschlaglaunig,
Uralte Sagen aus Norweg,
Und dazwischen, weitschallend, lacht er und heult er
Beschwörungslieder der Edda,
Auch Runensprüche,
So dunkeltrotzig und zaubergewaltig,
Dass die weissen Meerkinder
Hoch aufspringen und jauchzen,
Uebermut-berauscht.

HEINE (*Nordsee*.)

Version allemande.

Shakespeare und das neuere Drama.

Shakespeare ist der Spiegel, nicht das Spiegelbild seiner Zeit. Er zeigt uns die Leidenschaften seiner Zeit dramatisch in den Kämpfen handelnder und leidender Menschen; aber nirgends ist er selbst lyrisch in den Kampf hineingerissen, den er darstellt, mit so wunderbarer Kraft der Anschauung er sich auch in jede seiner Personen zu versetzen weiss, so dass er, wie Gervinus sagt, ihre Gedanken mit ihnen denkt und ihre Sprache spricht. Das Publikum ist seine berufene Jury. Der ganze Fall wird von den Geschworenen vernommen, die ganze Handlung ereignet sich vor ihren Augen; kein Beweggrund bleibt ihnen verborgen; denn der Beweggrund ist es, der dem Handeln das Urteil spricht; nichts wird beschönigt, nichts halb gezeigt, um das Urteil der Geschworenen zu irren; wir sehen, wie der Schuldige war, ehe er schuldig wurde; den Keim, aus dem der giftige Baum emporschießt,

den Samen der Leidenschaft, wir sehen ihn wachsen, bis er die Vernunft überwächst. Wir sehen den Menschen schuldig werden, wir sehen ihn, mit ihren Folgen kämpfend, die Schuld vermehren und endlich an ihr untergehen. Mitleid mit der menschlichen Schwäche fasst uns, die Stärke imponirt selbst noch am Gefallenen.

Aber über alles das weiss er uns hinaufzuheben auf den Standpunkt seines eigenen unbeirrten sittlichen Urtheiles. Nicht die sogenannte Idee, die der Gegenstand der Leidenschaft ist, die Leidenschaft selbst begehrt, wird schuldig und kämpft; der Stern bleibt unverrückt und ungetrübt, aber der Mensch, der ihn durch Schuld erreichen wollte, stürzt mit gebrochenem Flügel in die Tiefe; nicht das Schöne geht zu Grunde, nur die Schuld; die Wirklichkeit ist weder das Gute noch das Schlimme, weder das Schöne noch das Hässliche; sie hat beides in sich, dem Menschen steht die Wahl offen, und sein Schicksal hängt an seiner Wahl.

Im neueren Drama dagegen, wie fast in der ganzen neueren Litteratur, ist der Dichter selten der Spiegel, meist das Spiegelbild der Zeit, sind die Leidenschaften der Zeit nicht der objektiv behandelte Stoff, sondern sie diktieren ihm subjektiv den Stoff, sie sind nicht der Gegenstand seiner Darstellung, sondern die massgebenden Mächte derselben, es erscheinen die Menschen und Verhältnisse nicht in eigener Gestalt und Farbe, sondern durch das parteiisch gefärbte Glas einer herrschenden Leidenschaft angeschaut. Der neuere Dichter ist nicht mehr der Richter des Falles, er ist der Anwalt der unterliegenden Partei, er verwirrt das Bild des Falles, er macht die Ausnahme zur Regel, vermäntelt und beschönigt hier, entschuldigt und verdächtigt dort, schiebt die Schuld von dem Angeklagten auf die Situation, auf die Zeit, auf den Richter selbst, macht ein Ding aus dem Helden, um nur unser Mitleid ihm zu sichern; zu Hülfe nimmt er die Leidenschaften des Tages, die menschlichen Schwächen der Geschworenen, um sie in die Parteinahme für seinen Klienten hineinzureissen; im Helden fällt nun nicht ein Schuldiger, sondern ein Opfer der materiell mächtigeren Gegenpartei; sein Ausgang ist nicht die Folge seiner Schuld, sondern das Los des Schönen auf der Erde.

OTTO LUDWIG.

Thème allemand.

Le génie des races celtiques.

La race celtique s'est usée à résister au temps et à défendre les causes désespérées. Il ne semble pas qu'à aucune époque elle ait

eu d'aptitude pour la vie politique : l'esprit de la famille a étouffé chez elle toute tentative d'organisation plus étendue. Il ne semble pas aussi que les peuples qui la composent soient, par eux-mêmes, susceptibles de progrès. La vie leur apparaît comme une condition fixe, qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme de changer. Doués de peu d'initiative, trop portés à s'envisager comme mineurs et en tutelle, ils croient vite à la fatalité et s'y résignent. A la voir si peu audacieuse contre Dieu, on croirait à peine que cette race est fille de Japhet.

De là vient sa tristesse. Prenez les chants de ses bardes du vie siècle : ils pleurent plus de défaites qu'ils ne chantent de victoires. Son histoire n'est elle-même qu'une longue plainte ; elle se rappelle encore ses exils, ses fuites à travers les mers. Si parfois elle semble s'égayer, une larme ne tarde pas à briller derrière son sourire ; elle ne connaît pas ce singulier oubli de la condition humaine et de ses destinées, qu'on appelle la gaieté. Ses chants de joie finissent en élégies ; rien n'égale la délicieuse tristesse de ses mélodies nationales ; on dirait des émanations d'en haut, qui, tombant goutte à goutte sur l'âme, la traversent comme des souvenirs d'un autre monde. Jamais on n'a savouré aussi longuement ces voluptés solitaires de la conscience, ces réminiscences poétiques, où se croisent à la fois toutes les sensations de la vie, si vagues, si profondes, si pénétrantes, que, pour peu qu'elles vinssent à se prolonger, on en mourrait, sans qu'on pût dire si c'est d'amertume ou de douleur.

L'infinie délicatesse de sentiment qui caractérise la race celtique est étroitement liée à son besoin de concentration. Les natures peu expansives sont presque toujours celles qui sentent avec le plus de profondeur ; car plus le sentiment est profond, moins il tend à s'exprimer. De là cette charmante pudeur, ce quelque chose de voilé, de sobre, d'exquis, à égale distance de la rhétorique du sentiment, trop familière aux races latines, et de la naïveté réfléchie de l'Allemagne, qui éclate d'une manière admirable dans les chants nationaux des tribus bretonnes. La réserve apparente des peuples celtiques, qu'on prend souvent pour de la froideur, tient à cette timidité intérieure qui leur fait croire qu'un sentiment perd la moitié de sa valeur quand il est exprimé, et que le cœur ne doit avoir d'autre spectateur que lui-même.

RENAN.

Le gérant : E. FROMANTIN.

pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de *quarante-huit* pages de texte, composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours, *sérieusement rédigés*, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs, dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège ; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours ; toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la *Revue des Cours et Conférences* est *indispensable* : indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Universités et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets et de plans de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relations intellectuelles avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la *Revue des Cours et Conférences*, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la *Revue des Cours et Conférences* donnera les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous continuerons et achèverons la publication des cours professés au *Collège de France* et à la *Sorbonne* par MM. Gaston Boissier, Emile Faguet, Emile Boutroux, Alfred Croiset, Jules Martha, Gustave Larroumet, etc., etc. (ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs), en attendant la réouverture des cours de la nouvelle année scolaire. De plus, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, des comptes rendus des soutenances de thèses.

CORRESPONDANCE

M. T..., à G... — C'était un *projet* que nous avons publié ; mais la réforme n'est pas accomplie. Il n'en est même pas question en ce moment.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIE

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 5 fr.

Licence et certificat d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie adressée à la Rédaction doit être accompagnée d'un mandat-poste et de la bande du dernier numéro paru, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université, dont quelques-uns même sont membres des jurys d'examens. Les sujets peuvent être pris ailleurs que dans la Revue, mais doivent, en ce cas, être joints in extenso à la copie.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}
PARIS, 15, Rue de Cluny

VIENT DE PARAÎTRE

Les
Théâtres
des
Boulevards
(1789-1848)

PAR

MAURICE ALBERT

Aux *Théâtres de la Foire*, qu'il publiait naguère, M. Maurice Albert vient d'ajouter les *Théâtres des Boulevards*. Voilà, réunie en deux volumes amusants et sérieux, solides sous leur forme légère, une curieuse histoire de nos spectacles populaires depuis trois cents ans. Ce nouvel ouvrage rappelle les origines et expose les transformations des théâtres établis le long des boulevards à la fin du XVIII^e siècle et aujourd'hui encore si prospères. On assiste également à la représentation des pièces notables, publiées ou inédites, qui, depuis la Révolution de 1789 jusqu'à celle de 1848, furent jouées ailleurs qu'à la Comédie-Française ou à l'Odéon.

On trouvera enfin dans ce volume (où la critique littéraire se mêle à l'histoire) des considérations assez inattendues sur le mouvement dramatique pendant la première moitié du XIX^e siècle.

Un volume in-18 jésus, broché. 3 50

Année Scolaire 1902-1903

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

DIRECTEUR : N. FILOZ

SOMMAIRE

Pages

- | | | |
|-----|--|---|
| 241 | ANDRÉ CHÉNIER. — <i>Ses idées littéraires (suite)</i> | Émile Faguet,
de l'Académie française. |
| 251 | L'HISTOIRE À ROME. — <i>Les premiers annalistes (suite)</i> | Jules Martha,
Professeur à l'Université de Paris. |
| 258 | TRANSFORMATIONS DES SOCIÉTÉS EUROPÉENNES
AU XIX ^e SIÈCLE. — <i>Les guerres entre la
France et l'Europe (1792-1814)</i> | Charles Seignobos,
Maître de conférences à l'Université
de Paris. |
| 267 | LE THÉÂTRE DE MOLIÈRE. — « <i>Les Femmes savantes</i> » (conférence à l'Odéon)..... | Henry Béranger. |
| 276 | SUJETS DE COMPOSITIONS (agrégation)..... | Concours de 1902. |
| 284 | SUJETS DE DEVOIRS (licence)..... | Université de Besançon. |
| 285 | SUJETS DE LEÇONS (agrégation d'histoire).... | Université de Paris. |

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
(ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C^{ie})

15, RUE DE CLUNY, 15

1902

Tous les droits de reproduction sont réservés.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈRE, OUDIN ET C^{ie}
15, rue de Cluny, PARIS

ONZIÈME ANNÉE

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

ABONNEMENT, UN AN { France. 20 fr.
payables 10 francs comptant et le
surplus par 5 francs les 15 février et
15 mai 1903.
Étranger. 23 fr.

LE NUMÉRO : 60 centimes

EN VENTE :

Les Troisième, Quatrième, Cinquième,
Sixième, Septième, Huitième, Neuvième et Dixième Années
DE LA REVUE

Chaque année. 20 fr.

Il reste quelques exemplaires de la première et de la seconde année,
que nous tenons à la disposition de nos clients au prix de 30 francs
chaque année.

Après dix années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très estimée *Revue des Cours et Conférences* : estimée, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est unique en son genre ; il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons, chaque année, à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, lettres, philosophie, histoire, littérature étrangère, histoire du théâtre, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons pas à passer même la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la *Revue des Cours et Conférences* est à bon marché : il suffira,

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

André Chénier.

Cours de M. ÉMILE FAGUET,
Professeur à l'Université de Paris.

Ses idées littéraires (Suite).

Nous n'avions exposé, dans la précédente leçon, que quelques-unes des idées littéraires d'André Chénier. Après avoir dit qu'on rencontrait dans l'œuvre du poète deux théories successives sur l'imitation, qui, loin de se concilier paraissaient contradictoires entre elles, nous avons étudié dans le détail la première manière de Chénier. Nous avons vu qu'il posait comme une nécessité l'imitation des anciens, entendue dans le sens d'un commerce assidu avec les modèles, et nous avons dit que cette imitation ressemblait à une assimilation d'ordre physiologique. L'auteur des *Elégies* et des *Idylles* se présente donc à nous comme un héritier direct des théories de la Pléiade. Nous avons maintenant à exposer les idées littéraires du poète parvenu à la maturité de son talent, et s'affranchissant du joug de l'antiquité pour s'abandonner à son inspiration et à sa faculté créatrice. Nous nous proposons de montrer en quoi consista cette véritable palinodie d'André Chénier, et de définir avec lui cette imitation féconde des modèles classiques, devant permettre de composer des vers nouveaux avec la perfection antique.

Le poème de l'*Invention* est comme la préface de l'*Hermès* ; nous devons le considérer à la manière d'un manifeste littéraire en faveur d'une poésie nouvelle à tous égards. Chénier rompt brusquement avec la tradition qu'il avait suivie jusqu'alors ; il s'avise que les découvertes et le mouvement scientifique de son siècle peuvent constituer une source d'inspiration au moins aussi riche que celle qu'avait déjà exploitée la poésie des anciens. L'âme moderne s'ouvre à une foule de sentiments et d'émotions nouvelles ; traduisons ces sentiments et ces émotions avec éloquence et sincérité : nous produirons ainsi des œuvres plus vivantes et plus fortes que toutes les imitations factices d'une littérature à laquelle nous avons fini par devenir étrangers. C'est donc une véritable revendication en faveur des modernes que ce poème de l'*Invention*. Etudions-le dans le détail, et efforçons-nous d'en saisir les idées maitresses.

Il semblerait naturel de chercher à analyser cette œuvre dans ses parties successives, et comme dans sa suite matérielle ; mais il faut renoncer à ce procédé, car ce poème, qui constitue comme l'*Art poétique* de Chénier, laisse cependant à désirer sous le rapport de la composition. Le mode d'exposition le plus avantageux sera donc celui qui consiste à introduire un certain ordre logique à travers les principaux développements que nous rencontrerons au cours de notre lecture.

Tout d'abord, ce poème renferme une protestation éloquente contre l'habitude de l'imitation ; par suite, il contient le désaveu de la théorie à laquelle André Chénier s'était attaché jusqu'alors :

O fils du Mincius, je te salue, ô toi
 Par qui le dieu des arts fut roi du peuple roi !
 Et vous à qui jadis, pour créer l'harmonie,
 L'Attique et l'onde Egée, et la belle Ionie
 Donnèrent un ciel pur, les plaisirs, la beauté...
 Nul âge ne verra pâlir vos saints lauriers,
 Car vos pas inventeurs ouvrirent les sentiers...
 A nous tous, aujourd'hui, vos faibles nourrissons,
 Votre exemple a dicté d'importantes leçons.
 Il nous dit que nos mains, pour vous être fidèles,
 Y doivent élever des colonnes nouvelles.
 L'esclave imitateur naît et s'évanouit...
 Ce n'est qu'aux inventeurs que la vie est promise...

André Chénier commence donc par saluer l'antiquité, qui a ouvert à l'art des voies nouvelles, et qui s'est élevée à la perfection, précisément parce qu'elle n'a imité personne. Par une tactique très habile, le poète s'autorise de l'exemple des anciens pour blâmer ceux qui les admirent, au point de ne pas concevoir

qu'on abandonne leurs traces. Il s'exprime à peu près ainsi : « Vous voulez suivre l'autorité d'Homère et de Virgile : j'y consens. Faites donc comme eux : n'imitiez aucun modèle. » Pour développer cette idée, André Chénier a trouvé des formules heureuses, et a écrit, à la manière de Boileau, des vers maximes, qui se gravent profondément dans la mémoire :

Ce n'est qu'aux inventeurs que la vie est promise...

Si André Chénier allait jusqu'au bout de sa théorie, il mettrait à un rang inférieur la littérature française du ^{xvii}^e et du ^{xviii}^e siècle, issue tout entière de l'imitation des anciens. Mais, comme, malgré tout, il vénère ces grands noms de l'époque classique, il se résout à faire une légère réserve en leur faveur :

Quand Louis et Colbert, sous les murs de Versailles,
Réparaient des beaux arts les longues funérailles,
De Sophocle et d'Eschyle ardents admirateurs...
Des hommes immortels firent sur notre scène
Revivre aux yeux français les théâtres d'Athènes...
D'autres esprits divins, fouillant d'autres ruines,
Sous l'amas des débris, des ronces, des épines,
Ont su, pleins des écrits des Grecs et des Romains,
Retrouver, parcourir leurs antiques chemins...

Chénier accorde donc une place à part à nos grands écrivains des ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, et il adoucit un peu en leur honneur la sévérité de sa doctrine. A s'en tenir aux principes qu'il formule avec la plus grande netteté, il proscriit l'imitation. Il montre que le mérite des anciens fut de peindre leur âme et celle de leurs contemporains, et que, par conséquent, la gloire des modernes doit consister à peindre l'âme moderne. Ces idées ne sont plus propres à Chénier; elles appartiennent en commun à tous les écrivains qui revendiquent le droit d'abandonner les traces des Grecs et des Romains pour créer un art nouveau, égal, ou même supérieur, à celui des anciens. On pourrait presque dire qu'André Chénier n'a fait qu'ajouter les grâces de sa poésie à telle page de prose qu'il serait aisé de signaler dans l'œuvre de Perrault ou de Fontenelle. Citons les vers les plus caractéristiques de cette apologie en faveur des modernes :

Les coutumes d'alors, les sciences, les mœurs,
Respirent dans les vers des antiques auteurs,
Leur siècle est en dépôt dans leurs nobles volumes.
Tout a changé pour nous, mœurs, sciences, coutumes.
Pourquoi donc nous faut-il, par un pénible soin
Retraçant un tableau que nos yeux n'ont point vu,
Dire, et dire cent fois ce que nous avons lu ?

De la Grèce héroïque et naissante et sauvage.
 Dans Homère, à nos yeux, vit la parfaite image...
 Torricelli, Newton, Képler et Galilée
 A tout nouveau Virgile ont ouvert des trésors.
 Tous les arts sont unis : les sciences humaines
 N'ont pu de leur empire étendre les domaines
 Sans agrandir aussi la carrière des vers...

Après avoir ainsi protesté contre l'imitation, il est naturel que le poète nous dise ce qu'il entend par originalité et invention. Chénier aborde donc cette importante question ; mais il ne la traite pas avec toute la précision et la netteté qu'on désirerait. C'est le point faible de sa doctrine : elle reconnaît avec raison la supériorité de l'invention, sans pouvoir la définir avec clarté. Essayons toutefois de préciser la pensée de Chénier. L'art lui paraît surtout consister dans une idéalisation qui rend la nature plus expressive et plus achevée qu'elle ne s'offre à nous dans la réalité :

. L'inventeur est celui
 Qui, par des nœuds certains, imprévus et nouveaux,
 Unissant des objets qui paraissaient rivaux,
 Montre et fait adopter à la nature mère
 Ce qu'elle n'a point fait, mais ce qu'elle a pu faire ;
 C'est le fécond pinceau qui, sûr dans ses regards,
 Retrouve un seul visage en vingt belles épars...,
 Des traits de vingt beautés forme la beauté même.

Il y a, dans ces vers, quelque obscurité ; mais ils paraissent renfermer l'idée que voici : l'inventeur est l'homme doué d'une imagination puissante, qui fait produire à la nature ce qu'elle aurait pu créer dans ses combinaisons, mais ce qu'en fait elle n'a point créé. Le génie original travaille donc sur le même plan que la nature, mais en rectifiant un peu ce plan et en le rendant plus logique. A côté de ce travail, il y en a un autre, qui consiste à ramasser en une synthèse harmonieuse les traits que la nature a disséminés en différents objets. C'est le procédé de ce peintre ancien qui avait choisi une vingtaine de jeunes filles d'une beauté remarquable, afin de tracer une image de Vénus, en combinant les traits de tous ces modèles. Mais on peut adresser à cette théorie un grave reproche : concevoir la création artistique comme une synthèse d'éléments épars empruntés à des objets différents, c'est méconnaître l'unité et l'harmonie appartenant en propre à chacun de ces objets. Un corps vivant est un assemblage logique de parties qui se déterminent les unes les autres. Il est organisé selon un plan rigoureux, et il est comme la réalisation concrète et matérielle d'une idée. L'artiste s'efforcera donc de deviner le plan.

d'après lequel est construit chaque objet, et il fera consister l'idéalisation du modèle dans une logique plus rigoureuse et dans une fidélité plus grande à suivre les lignes de ce plan. Vouloir rassembler dix objets différents, c'est tâcher de fondre ensemble dix conceptions différentes; l'œuvre alors ne manquera-t-elle pas d'unité et de vie? Tous les savants modernes qui ont traité les questions fondamentales de l'esthétique s'accordent sur ce point. En outre, de même que le poète ne fait pas des vers en feuilletant un dictionnaire de rimes, de même le peintre ne compose pas un tableau en consultant, à chaque instant, les modèles qu'il a sous les yeux. Il essaie plutôt de fixer sur la toile ce qu'il appelle son idéal, c'est-à-dire une certaine impression d'ensemble, que la vue de tel objet, ou tels des souvenirs de sa vie passée ont comme gravée dans son esprit. Il vise donc à reproduire une conception personnelle, qui est, pour ainsi dire, le résidu de mille sensations ou de mille visions fugitives. Mais, comme le poète a sous la main un dictionnaire de rimes, de même le peintre conserve devant les yeux un objet qui l'aide à préciser son idéal et à introduire plus de netteté dans ses souvenirs. De tout ce que nous venons de dire, il résulte que la théorie de Chénier sur l'invention comprend deux idées essentielles, dont l'une est vraie et l'autre fausse. L'auteur a raison, quand il conseille de rendre les modèles naturels plus expressifs et plus logiques, quand il nous invite à nous inspirer du plan tracé par la nature afin de le dépasser; mais il a tort de vouloir qu'on fonde ensemble divers objets, afin d'obtenir, par voie de synthèse, une image totale qui en résume les principaux aspects.

Donc, si nous demandons à André Chénier une théorie originale et forte sur l'invention, nous nous exposons à être déçus. La partie la meilleure de l'ouvrage est celle où l'auteur définit l'originalité dans la poésie de son temps. Comme il exprime alors l'idéal que lui-même allait s'efforcer de réaliser dans l'*Hermès*, il est clair et précis. D'ailleurs, on voit souvent des esprits qui, tout en étant incapables de donner une définition philosophique et abstraite d'un objet, décrivent néanmoins cet objet d'une manière heureuse. Chénier manquait peut-être de la faculté de mettre en formules algébriques l'essence même des choses; mais il avait la vision d'un poète qui excelle à peindre et à offrir aux regards de magnifiques tableaux. L'invention lui paraît consister dans la sincérité et la probité de l'artiste, qui dépose dans son œuvre un peu de son âme et de celle des générations contemporaines.

Le mérite de la littérature ancienne fut d'exprimer la civilisa-

tion des Âges primitifs ; nous devons nous inspirer de cet exemple et créer une poésie qui soit comme le reflet de nos mœurs et de nos croyances : en cela seulement consiste l'originalité. Par conséquent, nous ne devons plus faire de poésie comme on en faisait au Moyen Âge, et éviter, comme un écueil dangereux, l'archaïsme sous toutes ses formes. Interrogeons plutôt l'esprit et le cœur de nos contemporains ; nous verrons que notre siècle est un siècle scientifique, auquel il faut une littérature scientifique. La lecture de Buffon nous émeut ; eh bien, cela prouve qu'il a su découvrir la source de la poésie, car l'émotion suppose l'inspiration poétique. Suivons donc les traces de Buffon, et exprimons dans nos vers les magnifiques découvertes qui viennent de nous révéler le véritable aspect de l'univers. Newton, Galilée, Bailly nous ont montré un système scientifique laissant loin derrière lui la conception enfantine du monde que Lucrèce avait chantée dans ses vers. La navigation a fait des progrès, grâce à la boussole ; un continent nouveau, l'Amérique, a été découvert ; les sciences biologiques se sont récemment constituées. Un travail grandiose, un admirable déploiement d'activité s'offrent donc aux yeux ; ne cherchons pas ailleurs la source de la poésie. — Chénier, d'ailleurs, se proposait d'illustrer cette théorie par un exemple et d'ouvrir la voie aux chefs-d'œuvre futurs, en chantant dans l'*Hermès* la civilisation de son temps. Pour justifier son projet, il s'autorisait de l'exemple d'Homère, qui avait exprimé en sa simplicité la vie de ses contemporains ; Chénier voulait faire exactement de même, en dotant notre littérature d'une épopée moderne.

Telle est l'idée maîtresse du poème de *l'Invention* ; nous la voyons reparaitre sous diverses formes, car les répétitions abondent dans cette œuvre qui laisse à désirer au point de vue de la composition. Mais, si l'on néglige le tour didactique pour ne chercher dans ce poème qu'une causerie agréable et un peu décousue, on avouera qu'il est plein de descriptions poétiques et de passages brillants :

Qui que tu sois enfin, ô toi, jeune poète,
Travaille à achever cette illustre conquête.
De preuves, de raisons, qu'est-il encor besoin ?...
Si, chaque jour, les vers de ces maîtres fameux
Font bouillonner ton sang et dressent tes cheveux,
Travaille.
Aux antres de Paros le bloc étincelant
N'est aux vulgaires yeux qu'une pierre insensible ;
Mais le docte ciseau dans son sein invisible,
Voit, suit, trouve la vie, et l'âme, et tous ses traits.
Tout l'Olympe respire en ses détours secrets :

Là vivent de Vénus les beautés souveraines ;
 Là des muscles nerveux, là de sanglantes veines
 Serpente ; là des flancs invaincus aux travaux
 Pour soulager Atlas des célestes fardeaux.
 Aux volontés du fer leur enveloppe énorme
 Cède, s'amollit, tombe ; et de ce bloc informe
 Jaillissent, éclatants, des dieux pour nos autels...

Nous avons, dans ces vers, une magnifique comparaison, destinée à nous faire comprendre en quoi consiste le travail de l'inventeur. Il ne s'agit pas de copier une statue comme l'Apollon du Belvédère, ni de reproduire une toile de quelque maître fameux ; il faut, pour ainsi dire, avoir dans l'esprit le tableau ou la statue, et les faire jaillir ensuite de la palette chargée de couleurs, ou du bloc de marbre de Paros, qui les contenait en puissance. On peut rapprocher de ces vers la jolie page dans laquelle Musset s'indigne contre le sculpteur qui a tiré trois marches d'escalier d'un bloc de marbre rose, où peut-être quelque Vénus dormait, ne demandant qu'à naître.

L'imitation étant entendue de la sorte, quel profit peut-on retirer de l'étude des anciens ? Nous ne devons pas reproduire indéfiniment les tableaux et les peintures de sentiments, qu'ils ont tracés d'après le modèle vivant que leur offraient leurs contemporains ; mais nous gagnerons beaucoup à nous inspirer d'eux pour décrire, avec la même franchise et la même sincérité, les mœurs et les passions de notre temps. Donc prendre conseil des anciens afin d'oser être pleinement nous-mêmes, tel est le précepte fondamental d'André Chénier.

Oh ! qu'ainsi parmi nous des esprits inventeurs
 De Virgile et d'Homère atteignent les hauteurs,
 Sachent dans la mémoire avoir comme eux un temple,
 Et, sans suivre leurs pas, imiter leur exemple,
 Faire, en s'éloignant d'eux avec un soin jaloux,
 Ce qu'eux-mêmes ils feraient s'ils vivaient parmi nous !
 Que la nature seule, en ses vastes miracles,
 Soit leur fable et leurs dieux, et ses lois leurs oracles...
 Et qu'enfin Calliope, élève d'Uranie,
 Montant sa lyre d'or sur un plus noble tour
 En langage des dieux fasse parler Newton.

Tel est, dans son ensemble, ce manifeste en faveur d'une poésie nouvelle, qui, au lieu d'imiter sans cesse les œuvres des anciens, s'efforcerait de chercher son inspiration dans les découvertes scientifiques du siècle. La grande théorie ébauchée ici par André Chénier est celle que M^{me} de Staël n'allait pas tarder à développer : la littérature est l'expression du milieu dans lequel elle s'é-

panouit. Elle répond, pour ainsi dire, à un besoin des esprits, qui aiment à voir représentés par l'art les sentiments ou les idées qui font le sujet de leurs préoccupations habituelles ; la littérature a donc une fonction sociale à remplir. Cela explique l'animosité de Chénier à l'égard de ces imitateurs serviles, qui copient sans cesse une réalité que nous n'avons plus sous les yeux, au lieu d'essayer de démêler les replis de l'âme moderne, aussi riche et aussi intéressante en sa complexité que l'âme antique.

Après avoir exposé sa théorie, l'auteur va au-devant de quelques objections, qu'il pressent et qu'il craint. Deux de ces objections sont assez fortes, bien que le poète les affaiblisse un peu en les présentant, et cela pour mieux les réfuter. Tout d'abord les modernes sont dans une situation défavorable par rapport aux anciens ; ces derniers étaient plus jeunes ; ils trouvaient intactes toutes les sources de la poésie, et ils pouvaient promener leur fantaisie créatrice dans tous les domaines. Les écrivains postérieurs sont venus trop tard pour jouir de toutes ces richesses ; il y a, dans l'art comme en toute chose, une sorte d'épuisement qui suit les périodes de grande production. Nous sommes trop blasés sur tout et comme anémiés par un excès de civilisation, pour retrouver la naïveté et la spontanéité qui fait le prix des chefs-d'œuvre anciens.

Direz-vous qu'un objet né sur leur Hélicon
A, seul, de nous charmer pu recevoir le don ?
Que leurs fables, leurs dieux, ces mensonges futiles,
Des Muses noble ouvrage, aux Muses sont utiles ;
Que nos travaux savants, nos calculs studieux,
Qui subjuguent l'esprit et répugnent aux yeux,
Que l'on croit malgré soi, sont pénibles, austères,
Et moins grands, moins pompeux que leurs belles chimères ?

L'objection, comme l'on voit, est sérieuse. Mais Chénier répond qu'il y a des degrés en art comme partout. Si l'on ne peut atteindre à la perfection des anciens, du moins sera-t-il possible de s'en rapprocher. En outre, les découvertes récentes ont renouvelé la conception du monde, agrandissant ainsi le domaine de la poésie. De grands spectacles sollicitent l'imagination et ébranlent la sensibilité des modernes. Le système de la nature nous apparaît dans son imposante majesté ; et nous sommes bien loin des conceptions enfantines d'Epicure et de Lucrèce. Ces progrès de la science offrent à l'inspiration du poète un aliment nouveau :

Mais enfin, dites-moi, si d'une œuvre immortelle
La nature est en nous la source et le modèle,

Pouvez-vous le penser, que tout cet univers,
 Et cet ordre éternel.
 Soit moins grand, en effet, que ce brillant système
 Qu'ils nommaient la nature, et dont d'heureux efforts
 sposaient avec art les fragiles ressorts ?
 Mais quoi ! ces vérités sont au loin reculées,
 Dans un langage obscur saintement recélées :
 Le peuple les ignore...

La seconde objection est tirée de la pauvreté de la langue française. Notre idiome n'est pas capable de se prêter aux grandes créations de la poésie, de rivaliser en souplesse et en fécondité avec la langue des Grecs et des Romains :

O langue des Français ! est-il vrai que ton sort
 Est de ramper toujours et que toi seule as tort ?
 Ou si d'un faible esprit l'indolente paresse
 Veut rejeter sur toi sa honte et sa faiblesse ?
 Il n'est sot traducteur, de sa richesse enflé,
 Sot auteur d'un poème ou d'un discours sifflé,...
 Qui ne vous avertisse, en sa fière préface,
 Que, si son style épais vous fatigue d'abord,
 Si sa prose vous pèse et bientôt vous endort,
 Si son vers est gêné, sans feu, sans harmonie,
 Il n'en est point coupable : il n'est pas sans génie...
 Mais enfin, malgré lui, ce langage français
 L'a contraint d'être lourd, gauche, plat, insipide...
 Celui qu'un vrai démon presse, enflamme, domine,
 Ignore un tel supplice ; il pense, il imagine ;
 Un langage imprévu, dans son âme produit,
 Naît avec sa pensée, et l'embrasse et la suit...

Cette discussion est assez faiblement présentée. Chénier ne se souvient pas qu'il a écrit, quelque part, le contraire de ce qu'il avance ici : « La langue française a peur de la poésie. » D'ailleurs, il n'essaye pas d'examiner sérieusement quelles peuvent être les ressources de notre langue, afin de réfuter méthodiquement les objections qu'on pourrait lui poser. H. Estienne et Du Bellay, qui ont traité cette question, sont entrés dans le détail et ont fourni des preuves plus convaincantes qu'André Chénier. En somme, celui-ci se borne à développer ce que Boileau avait proclamé dans un de ses vers-maximes :

Que que l'on conçoit bien s'énonce clairement.

Il y a une part de vérité dans cette théorie : chaque écrivain de génie se fait un style à lui, et sait donner aux mots une valeur et comme une physionomie nouvelle. Racine a admirablement exprimé les finesses de la psychologie, les nuances des passions et des sentiments. Buffon a su introduire la poésie et l'éloquence

dans les sujets scientifiques. Montesquieu s'est créé de même l'outil qui lui convenait, c'est-à-dire cette phrase agile et coupée, qui cherche le trait, et qui parfois rencontre la force ou l'éclat pittoresque. Mais, si l'on se plaçait à un point de vue plus général et si l'on voulait étudier les ressources poétiques offertes par notre langue au génie des grands écrivains, on s'apercevrait qu'elle est inférieure à la langue des Romains et des Grecs. Il serait impossible d'acclimater dans notre littérature les expressions à panache du lyrisme d'Eschyle, qu'Aristophane raillait avec esprit ; et jamais nous n'atteindrons à la souplesse d'Homère, à la concision synthétique de Pindare. Il faut donc avouer l'infériorité de notre langue à cet égard, tout en nous gardant de lui imputer aussi les fautes ou les faiblesses qui viennent seulement de l'infériorité de notre talent.

Telles sont les idées principales contenues dans ce poème de *l'Invention*, qui est un manifeste littéraire de la plus grande portée. La formule définitive, à laquelle aboutit Chénier, est la suivante : il faut étudier les anciens, mais non pas les imiter. Mettons-nous à leur école pour affiner notre goût et développer notre intelligence ; nourrissons-nous, au besoin, de leur substance ; mais gardons-nous de reproduire servilement les œuvres qu'eux-mêmes ont créées. Ces œuvres étaient belles, parce qu'elles étaient sincères et exprimaient une civilisation ; transportées chez nous, elles manqueraient de vie et de réalité. Le sculpteur ne doit pas viser à reproduire éternellement les statues de Phidias ou les frises du Parthénon ; de même, le poète doit songer à nous donner des œuvres plus originales que les froides copies de *l'Iliade* et de *l'Odyssée*. Nous appartenons à une humanité nouvelle ; créons donc un art et une littérature qui expriment cette humanité. C'est ainsi que nous arrivons à cette maxime, qui résume toute la théorie de Chénier :

Sur des penses nouveaux faisons des vers antiques.

Le poète s'est servi de l'épithète « antiques » ; il voulait dire en réalité, « dignes de l'antiquité ».

CH. M.

L'histoire à Rome

Cours de M. JULES MARTHA,

Professeur à l'Université de Paris.

Les premiers annalistes (suite).

C'est vers le temps des guerres Puniques que vint à des particuliers l'idée d'écrire l'histoire pour leur compte, comme faisait le grand pontife au nom de la religion et de l'Etat, et de composer des annales particulières sur le modèle des *Grandes Annales*. La tentative de Fabius Pictor, que nous avons précédemment étudiée, ne fut pas isolée, et, après lui ou même autour de lui, nous trouvons, dans un temps très court, un assez grand nombre d'annalistes. Doit-on attribuer cette production soudaine à la contagion de l'exemple, ou bien les événements contemporains avaient-ils tellement frappé les imaginations qu'on était naturellement tenté d'en fixer le souvenir en des écrits durables ? Nous possédons trop peu de renseignements sur ce sujet pour donner une réponse définitive. Toujours est-il que ce genre nouvellement introduit dans la littérature prend un développement considérable à partir des guerres Puniques.

Nous rencontrons, coup sur coup, quatre annalistes, que nous ne pourrions étudier un à un, faute de documents assez détaillés, et que nous réunirons en un groupe pour la commodité de notre examen. Ils se succèdent à de courts intervalles entre le premier annaliste, Fabius Pictor, et le premier historien véritable, Caïon l'Ancien ; ce sont, en suivant l'ordre des temps, Cincius Alimentus, P. Cornelius Scipio Africanus, C. Acilius et A. Postumius Albinus.

Comme Fabius Pictor, ils appartiennent à la haute société romaine ; deux sont plébéiens, mais de familles plébéiennes qui s'étaient de bonne heure élevées au-dessus de leur condition, et étaient parvenues jusqu'aux confins de l'aristocratie, au point de se confondre à peu près avec elle. Politiques, hommes d'affaires, ce sont de hauts personnages, qui prétendent, en écrivant l'histoire, se distinguer des littérateurs du commun, poètes et auteurs dramatiques, scribes, affranchis et esclaves.

Cincius Alimentus, le premier en date, était un de ces plébéiens qui avaient eu des ancêtres dans les honneurs ; lui-même eut d'ailleurs une carrière assez brillante. Nous savons, par un passage

de Tite-Live, qu'en 211, cinq ans après la bataille de Cannes, Cincius Alimentus avait été élu préteur. En cette qualité, il fut chargé d'une mission singulière. A Cannes, pendant l'action, des légions s'étaient débandées, et, voyant la partie perdue, avaient préféré la fuite à une extermination certaine. Réfugiées d'abord dans les villes de la Campanie, elles crurent, dès qu'Annibal se fut éloigné, pouvoir rentrer tranquillement à Rome. Mais le Sénat prit une mesure qui parut extrêmement hardie dans ces circonstances critiques : il décréta que tous les soldats fugitifs seraient taxés d'ignominie, et les renvoya en Sicile, sans honneurs militaires, sans solde, pour y guerroyer contre les derniers Carthaginois de l'île. On ne crut pas devoir mettre un consul à la tête de ce corps disciplinaire ; et ce fut un préteur, Cincius Alimentus, qu'on chargea du commandement.

Cincius resta trois années en Sicile, et trouva l'occasion de s'y distinguer. Les opérations militaires que dirigeaient les consuls dans le sud de l'Italie, comportaient la prise de Locres, petit port à l'extrémité de la Péninsule. Une escadre, partie de la Sicile, devait attaquer la ville par mer, tandis que la garnison de Tarente viendrait l'assiéger par terre : Cincius fut encore chargé d'organiser et de commander la petite escadre. Il fut prêt à temps ; mais la garnison de Tarente n'arriva pas pour le soutenir : les troupes d'Annibal l'avaient surprise en route, arrêtée et battue. Cincius dut se tirer d'affaire tout seul : il attaqua vaillamment par mer, et renouvela ses assauts jusqu'à ce qu'il reçut l'ordre de se retirer. Ce n'était qu'un échec relatif ; il avait montré, dans cette expédition, de telles qualités d'organisation et de bravoure, que, la même année, de retour à Rome, il fut chargé d'une nouvelle mission des plus délicates.

Les deux consuls, Marcellus et Crispinus avaient malheureusement attaqué Annibal, qui, les ayant battus tous les deux, avait même tué l'un et blessé l'autre, qui mourut, du reste, presque aussitôt de ses blessures. Or c'était précisément l'époque où les consuls devaient rentrer à Rome pour présider les comices ; l'élection, en l'absence d'un consul ou d'un dictateur, ne pouvait avoir lieu, — et, pour faire un dictateur, il fallait la présence d'un consul. Le consul survivant demanda au Sénat qu'on lui déléguât trois députés, « viros prudentes », avec qui il pût conférer sur les mesures à prendre. Cincius Alimentus fut désigné pour faire partie de l'ambassade ; et ce choix nous renseigne suffisamment sur la considération dont il jouissait alors dans le Sénat.

L'événement capital de sa vie fut sa captivité auprès d'An-

nibal. Il dit, en effet, lui-même qu'il resta quelque temps dans le camp du chef carthaginois et qu'il put converser avec lui. Mais nous ne savons pas à quelle date se place cet événement. On a pensé que ce devait être vers le commencement de la guerre, avant la bataille de Cannes. Mais on sait que les Romains avaient décidé qu'on ne rachèterait aucun captif, et que ceux qui se laisseraient prendre seraient déshonorés. Or, il n'est pas vraisemblable de croire que Cincius, s'il eût été fait prisonnier à cette époque où, jeune encore, il ne jouissait d'aucune considération personnelle, eût pu faire oublier la honte de sa captivité, au point d'être élevé bientôt à des honneurs exceptionnels. En l'absence de preuves ou même d'indications précises, il est assez naturel de penser qu'il resta dans le camp carthaginois vers l'année 205, vers le temps où Annibal s'éloignait de l'Italie. On s'expliquerait, dans cette hypothèse, qu'il ait pu être relâché, au moment où le général carthaginois, rappelé par ses concitoyens, abandonnait la guerre en emmenant l'élite de son armée. Quoi qu'il en soit, il est certain que Cincius Alimentus put voir Annibal et qu'il dut tirer de ses entretiens avec lui de précieux renseignements pour son histoire.

Sur P. Cornelius Scipion, nous savons peu de chose. Il était le fils du premier Africain, de celui qui battit les Carthaginois à Zama, l'héritier de cette famille qui remplissait alors le monde romain de sa renommée. Ce fut lui qui adopta un des fils de son cousin, Paul-Émile, le vainqueur de Persée ; et ce fils adoptif devait être connu sous le nom de Scipion Émilien, le deuxième Africain. Scipion l'annaliste était d'une santé débile ; il mourut jeune et ne put obtenir les honneurs publics. Nous possédons encore son épitaphe, qui se termine ainsi : « La mort a fait que tout fut bref pour toi : les honneurs, la renommée, la vertu, la gloire et le génie. A coup sûr, s'il t'avait été donné de jouir d'une vie plus longue, tu aurais, par tes exploits, surpassé la gloire de tes ancêtres. »

Le troisième annaliste, C. Acilius, était, comme Cincius Alimentus, d'une famille plébéienne qui s'était illustrée dans le passé. Il était le parent d'un certain Acilius Glabrio, qui triompha d'Antiochus de Syrie aux Thermopyles et fut des premiers à commencer la conquête de la Grèce. Nous savons, en outre, par Plutarque et Tite-Live, qu'il joua un rôle dans une circonstance historique : en 135, les Athéniens, selon la coutume générale des Grecs qui, pour refaire leurs finances, pillaient volontiers leurs voisins, venaient de dépouiller les habitants de la petite ville d'Oropos ; ceux-ci en appelèrent au peuple qui semblait alors se charger de la police du

monde, aux Romains. Les Romains n'eurent garde de refuser une intervention qui leur faisait prendre pied en Grèce et en Orient. Les Athéniens durent donc envoyer une ambassade à Rome pour expliquer leur conduite, et choisirent pour cette mission trois orateurs des plus qualifiés, qui étaient aussi trois philosophes : Carnéade l'académicien, Diogène le stoïcien, et Critolaos le péripatéticien. Le Sénat les fit longtemps attendre avant de leur donner audience; mais ils profitèrent de ce retard pour organiser à Rome des conférences; c'est à cette époque et grâce à eux que les études philosophiques s'acclimatèrent chez les Romains. Or, ce fut Acilius qui, alors sénateur, fut chargé d'introduire les ambassadeurs au Capitole, devant le Sénat, et de traduire leurs discours : pure formalité, puisque les sénateurs entendaient parfaitement le grec; mais il était de bon ton de paraître l'ignorer, et c'est pourquoi l'on prenait officiellement un interprète.

Nous arrivons enfin à Postumius Albinus. Celui-ci était patricien, et d'une famille qui remontait aux premiers temps de la République. Un de ses ancêtres avait remporté sur les Latins confédérés la fameuse victoire du lac Régille, où, suivant la légende, on avait vu Castor et Pollux combattre dans les rangs des Romains. Lui-même était consul en 151; il avait été préteur en 155, l'année où les ambassadeurs athéniens étaient venus à Rome, et l'on racontait même une anecdote assez curieuse à ce sujet : comme il se trouvait à passer, un jour que les trois ambassadeurs attendaient au Capitole une réponse du Sénat, ceux-ci n'eurent pas pour lui les égards que méritait sa dignité; il s'approcha, et prenant à partie Carnéade : « Je vois, lui dit-il, que tu ne veux pas reconnaître un préteur du peuple romain : tu es de ceux qui considèrent qu'un préteur n'est pas un sage, et que, puisqu'il n'y a de société véritable qu'une société de sages, Rome ne compte pour rien. » C'était là l'opinion des stoïciens; aussi Carnéade, qui ne les aimait pas, eut-il bientôt fait de répondre à Albinus en lui désignant son collègue Diogène. — Cette simple anecdote nous aide à connaître le personnage d'Albinus; elle nous montre, au moins, à quel point il devait être versé dans la connaissance des arts de la Grèce, puisqu'il connaissait les théories particulières des stoïciens sur la société. Du reste, cette observation concorde avec un témoignage de Cicéron, qui nous dit qu'il était « litteratus ». Son goût pour les choses de la Grèce allait même jusqu'à la manie. Polybe nous raconte qu'il était bavard comme les Grecs, que, dès son enfance, il les étudia avec passion, et qu'il fut même, toute sa vie, d'un pédantisme tel, que ce fut à cause de lui que

les Romains prirent en dégoût les arts de la Grèce. Caton l'Ancien ne pouvait manquer de détester cet hellénisant, et Aulu-Gelle nous rapporte, à ce propos, une anecdote significative. Albinus, ayant écrit ses annales, les avait fait précéder d'une préface, où, avec la modestie de l'auteur qui ne veut pas qu'on l'en croie sur parole, il avouait ses fautes et en demandait pardon à ses lecteurs romains; et Caton lui répondait : « Mais on ne demande pardon que des choses qu'on est contraint de faire ; or étais-tu contraint de composer tes annales en grec ? Que n'as-tu écrit en latin, au lieu de demander pardon ? »

Cette anecdote nous montre que, comme Fabius Pictor, Postumius Albinus avait choisi le grec pour écrire son histoire romaine. Il paraît vraisemblable que les trois autres annalistes avaient fait de même. Pour Cincius Alimentus, il n'y a pas de doute : Denys d'Halicarnasse, qui le cite et qui a eu son ouvrage sous les yeux, déclare qu'il avait écrit en grec. Pour Scipion l'Africain, nous avons un témoignage considérable. Quand Cicéron voulut écrire l'histoire de l'éloquence, il puisa la plupart de ses renseignements dans des archives privées. Or, pour Scipion, on lui présenta des écrits divers (*oratiuncula*) et une histoire, « *historia quædam græca, scripta dulcissime* ». Cicéron a donc eu sous les yeux, sans aucun doute, les annales de Scipion, puisqu'il les juge même au point de vue littéraire ; son témoignage est indiscutable. Or, il est évident que « *historia græca* » ne peut signifier que « une histoire romaine écrite en grec ». Une histoire grecque eût été désignée par les mots « *historia rerum græcarum* ». Ce qui le prouve, c'est que les annales d'Acilius qui, — nous le savons positivement, — étaient écrites en grec puisqu'un certain Claudius dut les traduire en latin, étaient semblablement désignées par les mots « *græci annales* ».

Où commençaient ces annales, et jusqu'où allaient-elles ? — Divers fragments nous prouvent qu'elles remontaient jusqu'aux plus lointaines origines de Rome. Cincius Alimentus donnait, par exemple, des renseignements sur l'introduction de l'alphabet en Italie, à l'époque du roi Evandre, et aussi sur les origines du culte du dieu Faunus. Denys d'Halicarnasse le cite également à propos d'événements voisins de la fondation de Rome.

Quant à Acilius, Strabon rapporte son témoignage à propos de l'origine arcadienne d'Evandre, et de l'introduction du culte d'Hercule en Italie. — Enfin Plutarque, racontant la vie de Romulus, cite Cincius à propos des Lupercales, et d'une légende qui remontait à l'époque de Romulus et de Rémus. Il rapporte que, dans les fêtes des Lupercales, les prêtres restaient nus en sou-

venir d'une aventure arrivée à Romulus et à Rémus, un jour qu'ils avaient dû courir tout nus à la recherche de leurs troupeaux.

Pour Albinus, un seul détail nous permet de conclure dans le même sens que pour les annalistes précédents : il était question, dans son histoire, des origines de la ville de Baies, qui, selon lui, avait dû s'appeler Boia, du nom de la nourrice d'Enée. Donc, selon toute apparence, ses annales remontaient jusqu'à l'arrivée des Troyens en Italie.

Enfin, sur Scipion, nous ne savons rien à ce point de vue particulier ; mais il est permis de supposer qu'il avait suivi la tradition consacrée. D'ailleurs, représentant d'une *gens* illustre, il est vraisemblable qu'il s'était servi des documents accumulés dans ses archives domestiques pour faire valoir la gloire de sa famille, d'autant plus qu'il devait avoir à cœur de rivaliser avec Fabius Pictor, qui représentait la grande famille rivale.

Comme Fabius encore, ces quatre annalistes avaient conduit leur histoire aussi loin que possible, en donnant une place prépondérante aux événements contemporains. On est amené à cette dernière conclusion, en remarquant le caractère anecdotique de certains fragments dont nous avons conservé la trace, et qui supposent des développements étendus sur des faits dont l'auteur avait été témoin. C'est ainsi que Cincius Alimentus, qui avait pris part à la seconde guerre Punique, devait être particulièrement documenté sur ce point. Il avait profité de sa captivité et de sa présence dans le camp d'Annibal pour se renseigner et prendre des notes. Tite-Live se sert de ses indications pour évaluer, par exemple, les forces du général ennemi, et il peut donner d'après lui le chiffre des pertes de l'armée carthaginoise avant son arrivée en Italie : jusqu'au passage du Rhône, Annibal avait déjà perdu trente-six mille hommes, nous dit l'historien.

Nous connaissons aussi certaines anecdotes rapportées complaisamment par Acilius : Cicéron, dans le *De Officiis*, raconte qu'Annibal, après Cannes, avait offert au Sénat romain le rachat des prisonniers, et lui avait envoyé, à cet effet, dix députés choisis parmi l'élite de l'aristocratie romaine. Les dix avaient juré qu'ils rentreraient au camp, quand ils se seraient acquittés de leur mission. Tous revinrent, en effet ; mais l'un d'eux, prétextant qu'il avait oublié quelque chose à Rome, obtint de nouveau la permission de sortir et ne revint plus, tout en prétendant qu'il avait tenu son serment comme les autres. Le Sénat le fit immédiatement charger de chaînes et renvoyer à Annibal. Or, Acilius citait ce fait, en attribuant le même subterfuge à plusieurs des prisonniers. — Une autre anecdote, rapportée par

Tite-Live, était encore empruntée à Acilius : Scipion l'Africain s'était fait nommer lieutenant de son frère, qui avait obtenu le commandement de l'armée en Asie. Il apprend qu'Annibal est à Éphèse, et les deux glorieux généraux se rencontrent : comme Scipion, dans l'espoir d'une réponse flatteuse, demandait à Annibal quel avait été, à son avis, le plus grand général : « C'est Alexandre », répondit le Carthaginois. — « Et le plus grand après lui ? » — « C'est Pyrrhus. » — Et comme, impatienté, Scipion insistait et demandait quel pouvait être le troisième : « C'est moi. » — « A quel rang te mettrais-tu donc, reprit le Romain en riant, si tu m'avais vaincu ? » — « Je me mettrais alors au premier rang. »

Voici des anecdotes qui nous renseigneraient assez clairement sur le caractère des annales de Scipion, si nous ne savions d'ailleurs qu'il devait insister avec complaisance sur la partie contemporaine de l'histoire de Rome, où sa famille avait joué un si grand rôle. Enfin, les annales d'Albinus devaient aussi comprendre les événements de son temps, et l'anecdote des ambassadeurs, en particulier, n'a pu être rapportée que par lui-même.

Tous ces annalistes sont honorablement cités par les anciens; mais un surtout est distingué : c'est Cincius Alimentus, que Tite-Live appelle « *diligentem monumentorum auctorem* ». Ce devait être un savant, grammairien, polygraphe à la façon de Varron. Nous savons, par des fragments, qu'il avait écrit des ouvrages *De Fastis*, *De Comitibus*, *De Consulibus Potestate*, *De Officio Jurisconsulti*, un livre intitulé *Mystagogicum*, et un autre sur Gorgias de Léontium, le sophiste adversaire de Socrate. Ces ouvrages contenaient des renseignements historiques fort intéressants et des documents curieux : ainsi l'auteur y donnait le texte de la formule consacrée de déclaration de guerre que prononçait le fécial, la formule du serment militaire qu'on prononçait au moment de l'enrôlement, etc.

Mais, à ce propos, une difficulté se présente : ces fragments nous ont été conservés en latin, et nous savons que Cincius l'annaliste avait écrit en grec. De plus, il est bien difficile d'admettre qu'un Romain de l'époque des guerres Puniques ait été assez instruit pour écrire des ouvrages d'érudition, alors que ses contemporains étaient profondément ignorants, ne connaissant ni les lettres grecques ni même le droit romain qui était à peine constitué. Aussi sommes-nous tentés de croire que l'on a faussement attribué à Cincius l'annaliste des fragments d'ouvrages empruntés à un autre Cincius, contemporain sans doute de la fin de la République ou du commencement de l'Empire. M.

Transformations des sociétés européennes au XIX^e siècle

Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS,

Maître de conférences à l'Université de Paris.

Guerres entre la France et l'Europe (1792-1814).

Le monde européen, au début du XIX^e siècle, est divisé en Etats organisés ; la plus grande partie des territoires est partagée entre cinq grandes puissances militaires, France, Prusse, Autriche, Russie, Grande-Bretagne ; il reste encore une partie occupée par de petits Etats faibles, la région centrale, Allemagne et Italie ; et, dans l'Est, existent encore quelques débris de l'ancienne région morcelée, débris de l'empire suédois (Finlande, Poméranie), et la Pologne partagée entre les trois grandes puissances orientales.

Le premier événement qui ouvre le XIX^e siècle est la lutte entre la France et les autres grands Etats de l'Europe. De 1792 à 1814, on a une série de guerres presque continues. Cet événement amène des transformations non seulement dans la distribution des territoires et dans l'équilibre des puissances, mais encore dans l'organisation intérieure des Etats de l'Europe et de l'Amérique latine.

Cette période de guerres, une des périodes les plus dramatiques de l'histoire du monde, a été beaucoup étudiée ; mais elle a été très mal étudiée jusqu'en 1870, les historiens de cette époque travaillant sans méthode et ne se servant que de mauvais documents : ils recourent surtout aux mémoires et aux rares pièces officielles qui ont été publiées. Depuis une trentaine d'années, cette histoire a été complètement renouvelée : les historiens ont eu à leur disposition les documents des archives, confidentiels et contemporains.

Bibliographie. — Comme recueils bibliographiques, on a Waitz-Steindorff, *Quellenkunde der deutschen Geschichte*, 6^e édition, 1894, et l'*Histoire générale*. Une bibliographie, plus récente et critique, a été donnée par Kircheisen, *Bibliographie Napoléons*, 1902. — Les documents ne sont pas toujours faciles à réunir ; on les trouve

dans des collections et dans des ouvrages, en appendice. Les principales collections sont les suivantes : *Correspondance de Napoléon I^{er}*, publiée sous Napoléon III, incomplète de parti pris ; il faut la compléter par : Lecestre, *Lettres inédites de Napoléon I^{er}*, 1897, et L. de Bretonne, même titre, 1898 ; *Papiers de Barthélemy*, publiés par Kaulek, dans la collection de l'inventaire des Archives du ministère des Affaires étrangères. Les documents officiels prussiens ont été publiés par Bailleu, *Preussen und Frankreich* ; les papiers de Metternich ont été édités ; on a aussi un recueil des *Dispatches* de Wellington. — Les *Mémoires* sont très nombreux : on en trouvera la bibliographie dans l'*Histoire générale* ; ce sont surtout des mémoires d'officiers, de soldats de Napoléon ; il ne faut pas s'en servir pour faire l'histoire des opérations ; mais on y trouve des renseignements intéressants sur l'état des armées. — La correspondance entre Napoléon et Alexandre se trouve dans deux ouvrages : Vandal, *Napoléon et Alexandre*, et Tatischeff, *Alexandre I^{er} et Napoléon*. — Parmi les travaux, les plus importants sont : Chuquet, *les Guerres de la Révolution* (s'arrête à 1793) ; Sorel, *l'Europe pendant la Révolution française* ; Sybel, *Histoire de l'Europe pendant la Révolution française* ; les ouvrages divers de Vivenot et Huffer, en allemand. Pour Napoléon, le livre le plus commode est celui de Fournier, *Napoléon I^{er}* (trad. Jaeglé) ; sur Napoléon comme général, le livre d'York von Wartenburg, *Napoleon als Feldherr*, qui a été traduit. — A signaler comme curieux : A. Lévy, *Napoléon et la paix*, 1902 (l'auteur soutient que Napoléon a toujours voulu la paix) ; Canton, *Napoléon antimilitariste*, 1902.

Il est impossible d'exposer le détail des faits ; ce serait pourtant nécessaire pour montrer, d'une façon vivante, les conditions des opérations et faire connaître les motifs des décisions. Nous nous attacherons à dégager le caractère général de ces guerres, à rechercher l'enchaînement des actes décisifs, à montrer les phases de la lutte et à indiquer les résultats généraux. Cette histoire se divise naturellement en trois périodes : 1^o la lutte entre la République et l'Europe, de 1792 à 1802 ; 2^o la conquête de l'Europe par Napoléon, de 1802 à 1811 ; 3^o la défaite de Napoléon, la chute de son empire.

1. — La lutte entre la République et l'Europe est la conséquence internationale de la Révolution. Cette lutte, commencée en 1792, s'arrête à la paix générale en 1802.

1. — L'Europe se trouve, au point de vue des relations entre les États, placée par la Révolution française dans des conditions nouvelles, toutes différentes de celles qui existaient aux xviii^e et

xviii^e siècles. Jusque-là, les relations entre les gouvernements n'ont eu pour objet que des acquisitions de territoires et le maintien de l'équilibre ; jusque-là, les guerres se sont faites entre des États organisés de même façon, entre des États à gouvernement monarchique ; elles n'ont eu pour objet que des conquêtes territoriales, et elles se sont faites avec des armées analogues, des armées recrutées en principe par engagements volontaires, avec des soldats professionnels. Les rapports entre les États n'étant que des rapports d'intérêts territoriaux, par suite passagers, les alliances ne se formaient que pour un but immédiat, et, ce but atteint, se défaisaient rapidement ; l'ancien régime n'offre guère de système durable d'alliance. Les conflits étaient passagers, et les groupements se modifiaient souvent.

La Révolution, plaçant la France dans une situation exceptionnelle, a changé ses rapports avec les autres États, a bouleversé le régime des relations entre les gouvernements. En faisant une révolution intérieure, la France a introduit une cause nouvelle de conflit : l'opposition entre deux régimes politiques, entre deux conceptions opposées de gouvernement. La destruction de l'ancien régime est un exemple donné aux autres peuples, un acte de propagande politique indirecte : la prise de la Bastille a été considérée comme une victoire par les libéraux de tous les pays ; la Déclaration des droits, d'imitation américaine, est un manifeste de droit public, applicable, par suite de son caractère rationnel, à tous les peuples. De plus, en fait, il y a eu une véritable propagande contre l'ancien régime, surtout aux frontières.

Les gouvernements d'ancien régime ont donc été amenés à s'inquiéter de l'action de la France, c'est-à-dire à faire intervenir, comme principe de leur politique internationale, la politique intérieure d'un des États de l'Europe. Cette transformation de la diplomatie de l'ancien régime ne s'est opérée que peu à peu ; car, au moment où se produit la Révolution française, les États européens sont en conflit d'intérêts. La Russie et l'Autriche ont songé à se partager l'Empire turc, et cette question ottomane les met en conflit avec l'Angleterre et la Prusse ; une armée prussienne a été massée en Silésie, La Prusse et la Suède sont en conflit, à propos de la Pologne, avec la Russie ; il y a même état de guerre entre Catherine II et Gustave III. Seule, la France n'est en conflit avec personne ; Vergennes a pratiqué une politique pacifique ; la France est entourée d'une ceinture de petits États faibles, véritables États tampons. Les révolutionnaires français semblent décidés à continuer cette politique de paix ; le 22 mai 1790, l'Assemblée constituante décrétait que la nation française renon-

çait à « entreprendre aucune guerre dans la vue de faire des conquêtes ».

Il a donc fallu, pour que la guerre éclatât entre la France et les principaux États de l'Europe, que les gouvernements fussent amenés à changer complètement le principe sur lequel reposait toute leur politique extérieure, qu'ils ne considérassent plus comme seul motif et seul objet d'une guerre le désir d'agrandissements territoriaux ; il a fallu aussi que ces gouvernements se réconciliasent entre eux et se décidassent à rompre avec la France. Le travail a demandé deux ans ; le revirement a été amené par l'action des partis français extrêmes, les émigrés et les Girondins. — Les partisans de l'ancien régime en France ont émigré, ont agi auprès des cours, cherchant à les décider à faire la guerre pour rétablir l'ancien régime ; ils gagnent Gustave III de Suède et Frédéric-Guillaume de Prusse. Gustave parle d'une croisade monarchique contre la France, et, pour être libre de la faire, signe la paix avec la Russie. En même temps, Joseph II meurt ; son frère Léopold, qui lui succède, veut échapper aux embarras de son prédécesseur et traite avec la Prusse. On commence à parler d'un concert pour intervenir en France. Les souverains ont d'ailleurs des griefs directs contre la France : l'Assemblée constituante a aboli les droits féodaux en Alsace, au détriment de princes d'Empire possessionnés dans ce pays ; de plus, elle a soutenu les mécontents d'Avignon révoltés contre le pape, puis annexé le Comtat-Venaissin et Avignon, après que les habitants eurent voté leur réunion à la France. Par ce dernier acte, les Français changent le droit public international ; ils rejettent la tradition, l'obéissance au souverain héréditaire ; ils lui substituent un droit rationnel, fondé sur la volonté des peuples. Il se produit donc un antagonisme entre le droit des peuples et le droit des rois, et il n'y a pas de conciliation possible. Un conflit est donc né, conflit irréductible ; mais on n'en est pas encore arrivé à la guerre.

Ce qui transforme ce conflit en guerre, c'est l'action du parti républicain girondin. Les Girondins ont peur de l'intervention étrangère ; ils savent que les émigrés la demandent, et ils craignent tellement une attaque que, dès 1791, ils appellent des volontaires. D'autre part, ils savent que Louis XVI est d'accord avec les gouvernements étrangers ; ils veulent le forcer à se démasquer pour lui enlever le pouvoir. Pour cela, ils profitent des actes équivoques des gouvernements : Frédéric-Guillaume et Léopold se sont rencontrés à Pillnitz, le 27 août 1791, et se sont entendus pour subordonner leur intervention en France à un accord avec les autres puissances. Les Girondins obligent Louis XVI à répon-

dre par des menaces contre les électeurs ecclésiastiques de la vallée du Rhin, qui ont accueilli les émigrés, et arrivent à faire déclarer la guerre à l'Autriche, le 20 avril 1792. Cette guerre, offensive dans sa forme, est défensive au fond : la France n'a fait que prendre les devants.

La rupture s'est produite entre la France et les gouvernements militaires de l'Europe centrale et orientale, Autriche, Prusse, Sardaigne, Russie, Suède. Les autres Etats restent neutres. La coalition devient complète après l'exécution de Louis XVI : l'Angleterre, l'Espagne, la Hollande, s'y associent. Toute l'Europe, sauf la Suisse, est liguée contre la France. Cette ligue est d'espèce toute nouvelle : elle s'est formée sur une question de politique intérieure ; elle vise à rétablir dans un Etat un régime politique, un personnel politique ; les coalisés s'entendent avec un parti politique de cet Etat, avec les émigrés, avec la Vendée, avec le Midi royaliste ; la lutte est à la fois internationale et civile. Mais les gouvernements conservent leurs traditions : ils songent à faire la guerre en vue d'acquérir des territoires, à profiter de la lutte pour s'agrandir : ils pratiquent ce qu'on appelle la politique de *dédommagement* ; en même temps, ils se surveillent pour n'être pas dupes les uns des autres. Ils ont donc une politique mixte : d'une part, ils veulent rétablir en France l'ancien régime pour empêcher que l'exemple de la Révolution n'entraîne leurs sujets, et, sur ce point, ils marchent d'accord ; d'autre part, ils songent à des agrandissements, et, sur la nature de ces agrandissements, il y a conflit entre eux. Aussi leur action est-elle plutôt parallèle que concertée.

Les conditions de la guerre sont également mixtes. L'un des adversaires, la coalition, a conservé tous les caractères de l'ancien régime : les armées, recrutées par enrôlements volontaires, formées de soldats professionnels sont forcément peu nombreuses et très coûteuses ; elles n'ont naturellement pas d'esprit national ; à leur tête, des officiers pris dans une classe privilégiée et de vieux généraux ; les subsistances sont assurées par des magasins ; la stratégie consiste à ne s'avancer qu'après s'être assuré de tous les points ; par suite, la marche est lente, la guerre consiste surtout en sièges et se passe aux frontières. La France, au contraire, établit, au moins dès 1793, un régime révolutionnaire : les soldats sont levés en vertu du service obligatoire, par réquisition d'abord, par conscription ensuite ; ce sont donc des soldats improvisés, qui restent citoyens, qui sont animés d'un esprit national ; leur nombre peut être considérable ; ils sont commandés par des officiers de même condition que les soldats, par de jeunes

généraux ; comme le gouvernement n'a pas d'argent, on ne peut organiser de magasins, et l'on établit l'en principe que la guerre doit nourrir la guerre : les armées vivent sur le pays, par des réquisitions et souvent aussi par la maraude ; la stratégie n'est pas encore révolutionnaire ; en 1793 et 1794, on continue à appliquer les principes des professionnels, mais de ceux qu'on pourrait appeler les professionnels de la dernière génération ; on procède par masses, on ne fait pas de sièges ; on n'entre dans le pays ennemi par colonnes isolées. — Entre les deux adversaires, les forces ne sont pas aussi inégales qu'on pourrait le croire en considérant les différences dans l'étendue et la population des pays : les alliés n'engagent que leurs armées, la France tous ses habitants valides ; de plus, les généraux alliés ménagent leurs soldats, qui coûtent cher ; les généraux français ont des hommes à volonté et ne reculent devant aucun sacrifice. Mais les soldats français sont improvisés ; aussi, pendant les premiers mois, les alliés ont-ils la supériorité : ils ne savent pas en profiter, leurs généraux avancent lentement, leurs gouvernements ne s'entendent pas. Les soldats français ont le temps de faire leur apprentissage.

2. — La guerre commence par l'invasion de la France, invasion toute partielle ; Autrichiens et Prussiens seuls passent la frontière du Nord et de l'Est, 1792. Cette guerre de 1792 est encore une guerre suivant l'ancienne méthode (Cf. Chuquet) ; mais une nouvelle espèce de soldats apparaît, les volontaires de 1791 et les gardes nationaux. — Les gouvernements avaient cru qu'ils ne rencontreraient aucune résistance ; selon eux, il n'y a en France que quelques jacobins, et la masse du peuple sera effrayée et acceptera sans difficulté la restauration de l'ancien régime. Déçus dans leur espoir, ils rappellent leurs armées. Les Français passent aussitôt la frontière, envahissent les pays limitrophes complètement dégarnis, Savoie, rive gauche du Rhin, Belgique, évêché de Bâle. — Une question nouvelle se pose : que faire de ces pays ? On ne peut employer l'ancien procédé ; on applique le droit nouveau, le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Quelques républiques sont créées : République de Rauracie (pays de Bâle), république de Mayence. D'autres régions sont annexées à la République française, à la demande des habitants : Savoie, Nice. De là naît l'idée d'une guerre de propagande : la Belgique, puis la Hollande sont envahies ; par le décret du 19 novembre 1792, « la Convention nationale déclare, au nom de la nation française, qu'elle accordera fraternité et secours à tous les peuples qui voudront leur liberté, et charge le pouvoir exécutif de donner aux généraux les

ordres nécessaires pour porter secours à ces peuples et défendre les citoyens qui auraient été vexés ou qui pourraient l'être pour la cause de la liberté ».

Mais les armées françaises sont faibles, sans argent ; l'invasion en Hollande les désorganise ; elles doivent se replier ; la frontière est partout forcée, en même temps qu'une insurrection éclate en Vendée. Cette invasion n'est pas décisive, parce que les généraux des alliés avancent lentement. Les soldats français peuvent acquérir l'esprit militaire ; le gouvernement a le temps de constituer des armées : à la fin de 1793, 700.000 hommes sont sous les armes ; la France a plus de troupes que les coalisés. Ceux-ci sont obligés de se replier, et, à leur tour, les armées françaises prennent l'offensive sur tous les points. En 1794, la Belgique est conquise : il n'y a pas encore de stratégie nouvelle ; on combat toujours par grandes masses. Ces victoires amènent la dislocation de la coalition.

On a beaucoup discuté sur les causes de cette dislocation. Qui a pris l'initiative de traiter avec la République ? Sur qui faut-il rejeter la responsabilité de cette trahison ? Une polémique s'est élevée à ce sujet entre l'historien prussien Sybel et les historiens autrichiens Vivenot et Huffer. Pour Sybel, la responsabilité incombe à l'Autriche ; pour les deux autres, la Prusse est seule coupable, et, de fait, c'est elle qui a signé la paix. Ce qui est certain, c'est que les deux gouvernements, autrichien et prussien, sont fatigués de la guerre ; ils manquent d'argent et sont préoccupés de la question polonaise : Catherine II semble vouloir profiter de leurs embarras en Occident pour régler cette question à son seul avantage. La guerre avec la France se ralentit ; des négociations sont entamées. Le 5 avril 1795, la Prusse signe la paix à Bâle ; avec elle, toute l'Allemagne du Nord se retire de la coalition. La Prusse renonce à ses possessions de la rive gauche du Rhin ; en échange, la France promet que, lors de la paix générale, elle s'entremettra pour faire donner à la Prusse des compensations ; c'est le premier exemple d'indemnités accordées par la France révolutionnaire ; on ne dit pas où seront prises ces compensations, mais il est évident que ce sera sur la rive droite du Rhin : le principe des sécularisations, qui aboutira à la destruction du Saint-Empire romain germanique, se trouve ainsi impliqué dans le traité de Bâle. Le même traité stipule la neutralité de l'Allemagne du Nord sous la garantie du roi de Prusse. Le 22 juillet 1795, l'Espagne traite à son tour, à Bâle, avec la République française.

A ce moment, le gouvernement français a le choix entre deux

politiques : celle qu'a suivie Vergennes, qui consiste à rester en paix et à se contenter des frontières anciennes, et celle d'Henri IV, de Richelieu et de Mazarin, la politique traditionnelle du xvii^e siècle, selon laquelle la France doit s'étendre jusqu'à ses frontières naturelles et poursuivre l'abaissement de la maison d'Autriche. Le parti de la tradition l'emporte ; la France annexe les pays en deçà du Rhin et des Alpes ; elle reprend donc la politique d'agrandissement territorial, mais elle limite cet agrandissement aux pays compris à l'intérieur des frontières naturelles ; à l'égard des pays situés au delà de ces frontières, le gouvernement français adopte un procédé nouveau ; on fonde des républiques démocratiques, à l'imitation de la République française, et alliées. La première est la République batave, 1795 ; le système fut appliqué ensuite en Suisse, en Italie.

La France est alors devenue une puissance belliqueuse ; elle continue la guerre offensive. A ce moment, elle n'a plus devant elle que deux adversaires, l'Autriche et l'Angleterre. Contre l'Autriche, l'offensive est prise sur deux points, dans les deux régions où l'Autriche a une influence, dans l'Allemagne du Sud et en Italie, 1796. Cette offensive échoue en Allemagne, mais réussit en Italie. Sur ce point, elle est l'œuvre de Bonaparte. Ses succès sont dus à ce qu'il utilise les conditions nouvelles de la guerre pour une stratégie nouvelle. Il ne s'attarde plus à faire des sièges : il n'en a fait que deux dans toute sa vie, Mantoue et Saint-Jean d'Acre ; il n'agit plus par colonnes isolées ; au contraire, il tient toujours ses forces concentrées, car, comme il le dit dans un *Rapport sur la position des armées de Piémont et d'Espagne*, de 1794, l'essentiel est « de ne point disséminer ses attaques, mais de les concentrer » ; son but est de les jeter toutes à la fois sur un point, de détruire la force de l'ennemi en s'arrangeant de façon à lui être toujours supérieur en nombre, de s'attaquer d'abord à l'armée principale, puis aux autres colonnes secondaires, si elles ne se dispersent pas d'elles-mêmes. Cette stratégie, Bonaparte l'a exposée lui-même, soit dans ses ouvrages, soit dans des conversations qui nous ont été rapportées. Gohier, dans ses *Mémoires*, nous raconte l'entretien suivant entre Bonaparte et Moreau, en 1799 : « C'est toujours le grand nombre qui bat le petit. — Vous avez raison. — Lorsque, avec de moindres forces, j'étais en présence d'une grande armée, groupant avec rapidité la mienne, je tombais comme la foudre sur l'une de ses ailes et je la culbutais ; je profitais ensuite du désordre que cette manœuvre ne manquait jamais de mettre dans l'armée ennemie pour l'attaquer dans une autre partie, toujours avec toutes mes forces. Je la

batailles ainsi en détail, et la victoire... était toujours le triomphe du grand nombre sur le petit. » — Et, d'après les *Souvenirs militaires*, de Berthezène : « ... Je ne vois qu'une chose ; ce sont les masses ; je tâche de les détruire, bien sûr que les accessoires tomberont ensuite d'eux-mêmes. » — Et d'après Bourrienne, dans ses *Mémoires* : « L'art de la guerre consiste à avoir toujours plus de forces que son ennemi sur le point que l'on attaque ou qui est attaqué. » Et, en fait, jamais Bonaparte n'a laissé de détachements pour garder un point accessoire. L'essentiel de sa stratégie, ce sont des mouvements rapides, toujours offensifs ; les résultats sont par conséquent décisifs. Comme les mouvements doivent être rapides, l'armée ne peut compter sur les magasins pour sa subsistance ; il faut que « la guerre nourrisse la guerre » (*Mémoire sur l'armée d'Italie*). Cette tactique fut appliquée en Italie en 1796-97 ; elle aboutit à la conquête de l'Italie du Nord et à l'invasion de la Styrie. L'Autriche dut demander la paix : Bonaparte demanda la cession des Pays-Bas, et accorda, comme indemnité, la Vénétie. — Contre l'Angleterre, l'attaque fut indirecte : elle se produisit sur deux points, en Irlande et en Egypte ; mais de telles expéditions exigeaient des flottes que la France n'avait pas : les expéditions échouèrent.

Ce double échec encouragea les États européens à reprendre l'offensive. Le début des hostilités fut marqué par l'assassinat des plénipotentiaires français à Rastadt. Cette fois, les Russes envoyèrent une armée. Les alliés voulurent envahir la France, comme en 1793 ; mais il fallait d'abord reprendre les pays que la France avait conquis et ceux où elle avait établi des républiques alliées. La guerre se fit en Italie, en Suisse, en Hollande. Le mouvement offensif fut arrêté à Zurich et à Bergen, et la coalition se disloqua ; la Russie abandonna ses alliés. Le dernier acte des guerres de la République contre l'Europe fut dirigé par Bonaparte, devenu maître du gouvernement.

Il reprit l'offensive, et voulut répéter l'opération de 1796 : la guerre devait être conduite sur deux points, en Italie et dans l'Allemagne du Sud, l'action principale se portant sur le Danube. Mais Moreau, qui en est chargé, n'avance pas assez vite, et les opérations d'Allemagne passent au second plan. Bonaparte se met alors à la tête de l'armée qui doit décider du succès de la campagne en Italie ; cette fois, il emploie un procédé nouveau : il forme secrètement une armée et la jette par le Saint-Bernard sur les derrières de l'armée ennemie. Cette campagne de 1800 est décidée à Marengo ; il y eut, en réalité, deux batailles : la première perdue par Bonaparte, la seconde gagnée par Desaix. Puis, l'action sur le

Danube aboutit à Hohenlinden. L'Autriche alors renonce à la lutte et abandonne l'Italie. Contre l'Angleterre, Bonaparte emploie la Russie : le tsar Paul I^{er} est son admirateur. Paul I^{er} forme la ligne des neutres, composée des États baltiques, qui se dissout à la mort du tsar. Puis un changement politique se produit en Angleterre : un ministère nouveau prend la direction des affaires, et signe la paix avec la France, sur la base de la reconnaissance réciproque des conquêtes.

La pacification est générale. L'Europe renonce à restaurer l'ancien régime, reconnaît la République française et les républiques alliées ; la France s'est agrandie, les autres États acceptent ces agrandissements moyennant des compensations ailleurs, ce qui aboutira à la destruction de l'ancien régime en Italie et en Allemagne.

M. T.

Le théâtre de Molière. —

« Les Femmes savantes »,

Conférence, à l'Odéon, de M. HENRY BÉRENGER.

MESDAMES, MESSIEURS,

La comédie des *Femmes savantes* n'a que deux cent trente ans d'existence, et pourtant elle a déjà survécu à un grand nombre de comédies et de vaudevilles qui lui ont fait des emprunts. Vous avez tous entendu ici des pièces charmantes, dont je ne rappellerai qu'une seule, le *Château historique* : ce fut un des brillants succès de l'Odéon dans ces dernières années ; l'œuvre était inspirée d'une façon très spirituelle et très moderne des *Femmes savantes* de Molière. Nous pouvons constater que la comédie que vous allez entendre tout à l'heure, et dont je ne retarderai point longtemps l'audition, a survécu au *Château historique* lui-même : n'est-ce pas déjà dire son immortelle jeunesse ?

Vous ferai-je l'analyse des *Femmes savantes* ? Je crois que je gâterais le plaisir de ceux qui ne l'ont pas entendue, et que je n'apprendrais rien à ceux qui la connaissent. Je préfère me demander avec vous, si vous le voulez bien, à quelle espèce de

femmes Molière en a voulu dans sa pièce, quel milieu social il a peint, si cette espèce de femmes et ce milieu social existent encore aujourd'hui, et si les *Femmes savantes*, en dehors de la vérité et de l'intérêt éternel qui attachent notre admiration aux chefs-d'œuvre des poètes dramatiques, n'ont point quelque rapport avec les problèmes sociaux qui tournent autour de ce qu'on appelle maintenant le *féminisme*. — C'est le propre des grands écrivains de toucher aux questions qui préoccupent à jamais tous les hommes. Molière est de ce nombre : quelle que soit la différence des mœurs et des époques, il a abordé ici un problème qui intéresse non seulement nos femmes et nos jeunes filles, mais aussi ceux qui s'intéressent aux femmes et aux jeunes filles, c'est-à-dire, en somme, toute l'humanité.

Nous allons donc voir quelles sont ces Philaminte, ces Armande et ces Bélise qu'il a voulu peindre. — Vous le savez comme moi, on a cru longtemps qu'il avait eu le dessein de ridiculiser les précieuses de l'hôtel de Rambouillet, et les habituées de la ruelle où présida plus tard Mlle de Scudéry. C'est même encore un cliché assez répandu dans la société : lorsqu'on parle des *Précieuses ridicules* ou des *Femmes savantes*, on s'imagine aussitôt la Chambre bleue d'Arthénice et les samedis de Sapho, où les gens de cour, les provinciaux et les pédants se donnaient rendez-vous. Pour faire justice de cette erreur de critique, il suffit de se reporter à la comédie même de Molière.

Le milieu où nous nous trouvons, est un milieu de très bonne bourgeoisie, où madame Philaminte parle sans grande inquiétude de perdre quarante mille écus, c'est-à-dire à peu près six cent mille francs de notre monnaie. Une famille qui n'est pas incommodée d'un accident pareil est évidemment assez cosue ; ce n'est pas de la petite bourgeoisie, c'est déjà presque la ploutocratie. Et pourtant ce n'est pas la cour.

Vous savez qu'au *xvii^e* siècle, surtout aux environs de 1672, c'est-à-dire à l'époque où Louis XIV, jeune, brillant, plein de ses amours, emplissait déjà toute l'Europe de son rayonnement, la cour, la ville et la province formaient trois castes différentes. C'est un état social que nous avons peine à concevoir aujourd'hui. Dans cette salle, par exemple, il y a des gens de toutes les classes ; nous avons tous payé notre place, et il règne entre nous une égalité complète, qui permet à chacun de frayer avec chacun. Au *xvii^e* siècle, il n'en était pas de même : lorsqu'on n'était pas duchesse, fût-on même M^{me} de Rambouillet, c'était une grande faveur de recevoir chez soi une duchesse. La distinction des rangs et des ordres était absolue. Il y avait en

haut la cour, avec le Roi-Soleil, les ducs et les marquis ; au-dessous, la ville, Paris, c'est-à-dire la finance, le grand commerce, les hommes de lettres, la bourgeoisie, et, plus bas encore, dans un lointain que ne raccourcissaient ni les télégraphes, ni les téléphones, ni les chemins de fer, ni la grande et la petite vitesse, la province, c'est-à-dire quelque chose de très vague et de très méprisable, et enfin, tout au bas, cette race d'animaux très spéciaux dont parle La Bruyère, ces êtres hâlés et noirs, et qui, pour les autres, sèment, moissonnent, récoltent.

Telle est la société française au XVII^e siècle. Or, Molière s'en est pris, dans ses *Femmes savantes*, à la bourgeoisie, non à la cour. Nous sommes dans ce milieu de la *ville*, qui n'a pas de rapports avec les marquis, les ducs et le roi ; et la remarque est très importante, car nous pourrions distinguer par là entre la peinture que Molière a faite des femmes savantes, et celle qui nous est donnée des vraies précieuses dans les œuvres de M^{lle} de Scudéry.

A la tête de la famille que le poète nous représente, nous trouvons d'abord un bon bourgeois d'une cinquantaine d'années. Chrysale nous résume lui-même sa vie dans des traits expressifs et brefs dont Molière a le secret : quand il était jeune, il avait de l'argent ; il s'est amusé ; il est allé à Rome. Aujourd'hui, c'est bien facile, avec le Sud-Express, en trente-six, ou vingt-quatre heures même, d'aller à Rome. Mais, alors, un pareil voyage équivalait au moins à celui de M. Loti à Jérusalem. Donc, lorsque Chrysale va à Rome, c'est vraiment un acte de grande émancipation qu'il accomplit ; et il nous le fait savoir. « Nous avons donné fort, nous dit-il, chez les dames romaines. » — Il faut croire qu'alors c'était le fin du fin d'aller à Rome, et « de donner chez les dames romaines ». Ce trait nous représente tout de suite un bon vivant, fort disposé à mener la vie la plus large et la plus copieuse. Malheureusement, il n'a pas pris chez les dames romaines un sentiment bien juste du rôle qui revient à la femme dans le ménage ; car, dans la maison, ce n'est pas lui certainement qui porte le haut-de-chausses, c'est M^{me} Philaminte.

M^{me} Philaminte est une femme, avant tout, vaniteuse : tel est, en effet, le premier caractère de la femme savante pour Molière ; la vanité, c'est-à-dire le désir de savoir, non pour aimer dans la science ce qu'il y a de délicieux et de profond, la recherche du nouveau et de l'inconnu, mais pour faire montre de ce qu'on sait et pour éblouir sa voisine et son voisin. Philaminte a tous les défauts de la femme vaniteuse : l'impériorité, le besoin de dominer et d'écraser tout ce qui l'entoure, et cet éternel penchant à substituer toujours l'apparence à la réalité, qui lui fait mépriser dans la

charmante Henriette les dons les plus précieux de la nature et le sens le plus judicieux de la vie, pour accorder une préférence absurde à l'autre de ses filles, gâtée comme elle de vanité et d'impériorité.

A côté de Philaminte, nous trouvons sa belle-sœur, M^{lle} Bélise. C'est une femme qui doit avoir dans les quarante ou quarante-cinq ans; elle ne s'est pas mariée. Il est probable que, malgré les dons dont la nature l'avait gratifiée et tout ce que l'étude ajoute à la nature, elle n'a pas trouvé preneur. Elle semble le regretter, M^{lle} Bélise; car, à peine un jeune amoureux vient-il la prier de favoriser l'amour qu'il a pour sa nièce, elle croit que c'est un subterfuge: « Mais non ! non ! s'écrie-t-elle, c'est à moi que vous faites la cour. » Elle est perpétuellement hantée de ce désir de la vie, qu'elle repousse par habitude et par travers d'esprit, et dont elle voudrait pourtant bien goûter les douceurs, avant d'avoir vieilli tout à fait.

En face de ce groupe, Molière place une charmante jeune fille, Henriette. Celle-ci n'ignore rien : elle a travaillé, elle a lu les bons livres; mais elle est irritée de voir autour d'elle ces trois femmes qui font étalage de leur fausse science et préfèrent des poètes crottés aux jeunes hommes de cour élégants et sensés, comme Clitandre. C'est une femme de son milieu, une bonne petite bourgeoise, une jeune fille, — je ne dis pas bien élevée, car, avec une mère comme Philaminte, il n'est guère possible d'avoir reçu une bonne éducation, — mais au moins qui a un bon fond, et qui voudrait bien vivre la vie telle qu'elle est, ne point chercher midi à quatorze heures, épouser un bon mari, mettre au monde des enfants sains, les bien élever, en un mot, utiliser le plus agréablement possible les trente ou quarante ans de bonne existence que la nature peut nous donner. Telle est Henriette, le modèle de la femme pour Molière.

Le poète réunit tous ces personnages dans un salon, chose nouvelle au xvi^e siècle. En 1672, en effet, il n'y a pas plus de quarante ans que le salon existe. Sous Henri IV et sous Louis XIII, les appartements comprenaient, outre la cuisine, une vaste chambre l'ancienne chambre des gardes, où l'on recevait, mais aucune pièce n'était spécialement réservée à la conversation. Le premier salon fut la chambre bleue de Catherine de Rambouillet. Après elle, les femmes savantes se mirent à raffiner sur cette innovation, et firent de leurs salons de véritables *ruelles*, comme on disait alors. Ce n'étaient là proprement ni des salons ni des chambres à coucher. On y voyait un grand lit de milieu, sur lequel la dame, couchée ou assise, d'un côté recevait les visiteurs, de

l'autre donnait ses ordres aux domestiques. Un historien très informé et très pénétrant, M. Victor du Bled, a réuni, dans son étude sur la *Société française au XVII^e siècle*, les détails les plus piquants et les plus étranges sur les mœurs de la société mondaine au temps de Louis XIII, c'est-à-dire avant l'heureuse institution des salons. Je vous demande la permission d'en lire ici une page ; c'est le témoignage d'un homme très spirituel et très avisé :

« Combien, parmi ces beaux seigneurs, se laissent aller à des actions plus que messéantes ! C'est le marquis de La Caze qui, dans un souper, saisit un gigot, en frappe sa voisine au visage, et l'asperge de jus ; elle, bonne personne, « en rit de tout son cœur ». C'est le comte de Brégis qui, ayant reçu un soufflet de sa danseuse, la décoiffe en plein bal. C'est le prince de Condé qui, jouant aux jeux innocents, mange et fait manger aux dames des ordures ; c'est le roi Louis XIII qui, remarquant une dame trop décollée dans la foule admise à le voir dîner, « la dernière fois qu'il but, retint une gorgée de vin en la bouche, qu'il lança dans le sein découvert de cette demoiselle ». Richelieu lui-même lève parfois la main sur ses gens et les officiers de sa garde ; battre ses inférieurs au moindre manquement semble, aux femmes aussi bien qu'aux hommes, la chose la plus naturelle du monde. Le duc d'Angoulême, bâtard de Charles IX, le comte de Montsoreau fabriquent de la fausse monnaie. Le maréchal de Marillac tue son adversaire, « avant que l'autre ait eu le loisir de mettre l'épée à la main ; » d'autres, pendant qu'ils se battent en duel, ont des laquais bien stylés qui frappent leurs adversaires par derrière. Et les traits de ce genre abondent dans les mémoires du temps. »

Voilà ce que peut écrire un historien impartial, et plutôt sympathique aux hommes de l'ancien temps ; et ces renseignements, ce n'est pas dix, c'est cent, c'est mille témoins de cette époque, qui nous en donnent confirmation.

Dès lors, vous devinez quels progrès les précieuses firent faire à la société : elles épurèrent et les mœurs et la langue. Ces femmes, que nous avons l'habitude de voir à travers le ridicule dont Molière a couvert leurs imitatrices, accomplirent en littérature une œuvre excellente, dont bénéficièrent les plus grands écrivains, les Boileau, les Racine et les La Bruyère. Ne jetons donc pas la pierre aux grandes précieuses : elles marquent la naissance de la société polie, et le commencement de ces salons de l'ancien régime, qui, en s'élargissant de plus en plus, sont devenus la démocratie distinguée d'aujourd'hui.

Aussi n'est-ce point à elles que Molière s'est attaqué, mais

à la contrefaçon de cette société polie dans la bourgeoisie de Paris. Lui-même doit beaucoup aux vraies précieuses, et notamment une des plus séduisantes qualités de son œuvre : le goût d'une certaine élégance épurée. On trouve, dans cet interminable roman de M^{lle} de Scudéry qui s'appelle *Artamène* ou le *Grand Cyrus*, un portrait de la femme savante, Damophile, qui est déjà celui qu'en tracera Molière, et, sous le nom de Sapho, un deuxième portrait dans lequel s'incarne la femme qui sait les choses pour les savoir et non pour s'en vanter. La première est une femme qui se fait peindre assise, à demi couchée sur un lit, avec une grande lyre, des pinceaux, un marteau de sculpteur et beaucoup de livres autour d'elle ; elle pontifie sans cesse, au milieu d'un cercle de poètes qui font ses vers. Ce ne peut donc être ni aux dames de l'hôtel de Rambouillet ni à M^{lle} de Scudéry que Molière s'en est pris, mais à ce qu'il appelle lui-même les mauvaises copies d'excellents originaux. Et n'est-il pas naturel que l'auteur comique ne veuille pas attaquer la vérité, mais seulement la contrefaçon de la vérité ? N'est-ce pas là la tactique même qu'il employait dans son *Tartufe*, où il raillait, non la vraie dévotion et ceux qui croient sincèrement, mais ceux qui se servent de la religion afin d'exploiter la crédulité humaine, et de s'en faire un masque pour leurs vices et leurs passions ? Concluons donc qu'il ne s'adresse, dans cette pièce, ni à la science, ni à l'instruction véritables, mais aux femmes qui veulent se servir de la science pour éblouir et pour dominer l'esprit des autres. Voilà la grande satire sociale, voilà le génie comique par excellence.

Nous pouvons nous demander maintenant quels rapports il y a entre cette œuvre, écrite depuis deux cent trente ans, et notre propre société. Molière semble y condamner l'instruction de la femme. Pourvu qu'elle sache distinguer un pourpoint d'un haut-de-chausses, surveiller la cuisine, élever ses enfants et faire plaisir à son mari, on dirait qu'il se déclare satisfait. Vous savez combien de fois les écrivains féministes ont reproché à notre poète d'avoir voulu réduire la femme à n'être qu'une servante de l'homme, à peine plus distinguée que les autres. Personnellement, je crois qu'il est vraiment injuste de le prendre sur ce ton avec Molière. N'oublions pas qu'il y a plus de deux siècles que cette pièce est écrite, et que des cloisons absolument imperméables séparaient alors les classes de la société. De nos jours, l'homme qui, hier, était petit tanneur, peut devenir demain président de la République ; la femme, qui hier n'était qu'institutrice, peut être demain l'épouse d'un ministre, c'est-à-dire d'un des

chefs de l'Etat. Nulle comparaison n'est possible entre la société privilégiée du xvii^e siècle et la société républicaine de notre temps; ce serait donc une injustice de condamner les théories du xvii^e siècle avec nos idées d'aujourd'hui, et il faut savoir replacer les œuvres dans leurs milieux pour les juger.

Cependant, même pour nous, n'est-ce pas un principe encore fort raisonnable que Molière nous suggère ? Il y a aujourd'hui, disent les statistiques les plus récentes, six cent mille femmes obligées de vivre de leur travail; — dans un pays de trente-huit millions d'âmes, c'est un chiffre considérable. Et certes ces femmes ne peuvent pas être toutes ouvrières ou domestiques, au prix surtout où on les paye. Il est donc nécessaire que ces six cent mille femmes, qui ont reçu de la nature les mêmes besoins que leurs sœurs plus fortunées, — au reste, où est la fortune aujourd'hui ? celle qui roule, à cette heure, en victoria, demain peut-être va se retrouver à un sixième étage, — il est donc nécessaire, dis-je, que ces femmes reçoivent une instruction capable de leur assurer une vie plus large et plus aisée. Et ce serait vraiment une erreur de croire que Molière ait condamné d'avance ces six cent mille femmes qui sont obligées de travailler; s'il avait vécu de notre temps, ce n'est pas contre elles qu'il aurait été, — soyez-en bien persuadés, — mais avec elles. Molière ne s'est point élevé contre l'instruction, mais contre le mauvais usage qu'on en peut faire; et c'est pourquoi, au lieu de faire porter sa critique sur des femmes pauvres, sur ces nobles femmes dont je parlais tout à l'heure, il a voulu l'appliquer à des femmes riches, chez lesquelles l'instruction ne peut être ni une nécessité ni une mission, mais seulement un agrément.

Alors qu'avons-nous à retenir, pour notre propre usage, de cette pièce des *Femmes savantes*, si spirituelle d'ailleurs et si gaie, et dont je me ferais un reproche de trop marquer la gravité; — mais enfin nous ne pouvons pas oublier, tant ils sont merveilleusement justes, ces deux vers d'Alfred de Musset : « J'admiraï

Cette mâle gâté, si triste et si profonde
Que, lorsqu'on vient d'en rire, on devrait en pleurer!...

— Ce que Molière attaque, c'est, ici comme ailleurs, l'abus qu'on fait des meilleures choses, c'est le mensonge, l'hypocrisie, c'est tout ce qui rabaisse les belles qualités en prétendant les imiter. Aussi ce qu'il admet dans ses *Femmes savantes*, je crois que nous pouvons l'admettre encore aujourd'hui : à savoir que, toutes les fois qu'une femme, une jeune fille, je veux dire un être qui

est destiné par la nature à d'abord plaire, à d'abord enchanter et séduire — qu'elle soit savante ou ignorante, — toutes les fois qu'elle voudra se servir de ce qui est surtout, jusqu'à nouvel ordre, l'attribut des esprits masculins, astronomie, physique, mathématiques, mettons des sciences en général et aussi de la littérature, toutes les fois qu'elle voudra faire de son propre cerveau le point lumineux de son être, elle tendra toujours — à moins d'être un génie, ce qui est vraiment l'exception — à devenir une précieuse ridicule ou une femme savante. Même chez ces femmes qui sont obligées de gagner leur pain de chaque jour, le plus grand mérite n'est-il pas encore de montrer qu'elles gardent malgré tout, ce charme qui est l'apanage de leur sexe ? Et, parmi celles-là comme parmi les autres, la femme savante n'est-elle pas toujours un ridicule animal ?

Les faux savants sont le cortège assidu des Philaminte et des Bélise ; il suffit de savoir six mots de grec de plus que les autres pour être de leur compagnie. Le vrai savant vit dans son cabinet ; mais ces gens, qui passent leur temps dans les dîners ou dans les salons des femmes, ne sont que les parasites de la science et de la littérature. Les femmes qui les accueillent ne méritent pas notre respect, et Molière a eu raison de les attaquer, parce qu'elles déconsidèrent la science devant l'humanité. La science est, en effet, un instrument de bonté et de progrès ; quand on sait bien les choses, on se tourne avec plus de sympathie vers ceux qui souffrent ; car savoir plus, c'est comprendre plus et c'est aimer mieux. Donc la femme vraiment savante ne sera pas celle qui fera montre de sa science, mais celle qui en usera pour aider les autres. Ainsi la critique qu'a faite Molière est encore vraie aujourd'hui. Quelle que soit la situation d'une femme, qu'on la prenne dans les hauteurs ou dans les couches obscures de la vie sociale, elle devra, avant tout, comme l'homme, aimer la vérité. Et Molière sait nous présenter cet amour de la vérité, dans toutes ses pièces, sous la figure éternellement rayonnante de la jeunesse et de la joie : ce sont les Henriette et les Clitandre, qui gardent en eux, encore vierge, le trésor de la vie franche et gaie, que prétendent assombrir les vieilles bigotes et les vieilles pédantes ; et je vous rappelle ici la distinction, qui est indiquée dans la première scène des *Femmes savantes*, de l'âme et du corps. Les femmes savantes veulent bien recevoir les hommages de ces Messieurs ; mais il faut que ces hommages soient éthérés, spiritualisés ; le corps n'a rien à voir dans tout cela ; il n'y a que l'âme, et le platonisme, et le péripatétisme, et le cartésianisme, et toute cette philosophie antique ou moderne dont

elles enguirlandent ce qui est le fond du fond de l'amour. Par contre, Molière, avec son esprit très pénétrant et très juste, fait dire à Clitandre et à Henriette : « On ne sépare pas impunément l'âme du corps ; lorsque vous aimez, vous aimez avec votre corps ; et si vous, jeune gentilhomme, vous venez faire la cour à Henriette, c'est pour l'épouser, c'est pour en avoir des enfants, c'est pour fonder une famille dans la bonne société humaine. Et au contraire, si vous Trissotin, vous arrivez avec vos compliments alambiqués et avec tout votre esprit, assurant à cette jeune fille qu'en lui parlant de ses beaux yeux vous ne vous adressez qu'à son âme, qu'est-ce qui en résultera ? C'est que si, du jour au lendemain, les six cent mille francs de dot disparaissent, vous direz : « Ah ! je ne veux pas disposer d'une âme comme celle-là ! » et vous disparaîtrez, vous aussi, dans la coulisse. »

C'est ce continuel appel à la vérité, à la vie telle qu'elle est, âme et corps, c'est ce naturalisme, ce réalisme qui fait durer toutes les pièces de Molière, et non seulement ses grands chefs-d'œuvre, comme le *Tartufe* et le *Misanthrope*, mais ses farces comme le *Médecin malgré lui*, et ses ballets eux-mêmes. C'est que Molière a connu vraiment les sources de la réalité saine et féconde, c'est qu'il a combattu à visage découvert, comme le disait M.G. Larroumet, tous ces personnages masqués qu'il avait devant lui : les pédantes, les prudes et les tartufes de toutes sortes, et voilà ce qui donne leur éternelle jeunesse à ses œuvres. Il y a une parole de Goethe, — ce grand admirateur de Molière, qui fut lui-même un Molière un peu plus large et un peu plus lourd, — qui s'applique admirablement à l'œuvre de notre poète : c'est cette réponse d'Iphigénie placée entre la nécessité de mentir et le danger de faire périr son frère : « *La vérité seule affranchit* ». Pour en faire l'épigraphe des pièces de Molière, il suffirait, je crois, d'y ajouter ces mots : « *La vérité seule affranchit par la jeunesse et par la joie.* »

C. B.

Sujets de compositions

CONCOURS DE 1902.

AGRÉGATION D'ANGLAIS.

Dissertation française.

Le drame de Webster.

Dissertation anglaise.

The language and style of Walton.

Version anglaise.

QUEEN KATHERINE.

Lord Cardinal

To you I speak.

WOLSEY.

Your pleasure, madam.

QUEEN KATHERINE.

Sir,

I am about to weep ; but, thinking that
We are a queen, or long have dreamed so, certain
The daughter of a king, my drops of tears
I'll turn to sparks of fire.

WOLSEY.

Be patient yet.

QUEEN KATHERINE.

I will when you are humble ; nay, before,
Or God will punish me. I do believe,
Induced by potent circumstances, that
You are mine enemy, and make my challenge
You shall not be my judge : for it is you
Have blown this coal betwixt my lord and me ;
Which God's dew quench ! Therefore I say again
I utterly abhor, yea, from my soul
Refuse you for my judge ; whom, yet once more,
I hold my most malicious foe, and think not
At all a friend to truth.

WOLSEY.

I do profess
 You speak not like yourself, who ever yet
 Have stood to charity and displayed the effects
 Of disposition gentle, and of wisdom
 O'ertopping woman's power. Madam, you do me wrong :
 I have no spleen against you, nor injustice
 For you or any : how far I have proceeded,
 Or how far further shall, is warranted
 By a commission from the consistory,
 Yea, the whole consistory of Rome. You charge me
 That I have blown this coal : I do deny it :
 The king is present : if it be known to him
 That I gainsay my deed, how may he wound
 And worthily my falsehood ! Yea, as much
 As you have done my truth. If he know
 That I am free of your report, he knows
 I am not of your wrong. Therefore in him
 It lies to cure me ; and the cure is to
 Remove these thoughts from you : the which before
 His highness shall speak in, I do beseech
 You, gracious madam, to unthink your speaking,
 And to say so no more.

QUEEN KATHERINE.

My lord, my lord.
 I am a simple woman, much too weak
 To oppose your cunning. You're meek and humble-mouth'd ;
 You sign your place and calling, in full seeming,
 With meekness and humility ; but your heart
 Is cramm'd with arrogancy, spleen, and pride.
 You have, by fortune and his highness' favours,
 Gone slightly o'er low steps, and now are mounted
 Where powers are your retainers, and your words,
 Domestics to you, serve your will as't please
 Yourself to pronounce their office. I must tell you,
 You tender more your person's honour than
 Your high profession spiritual ; that again
 I do refuse you for my judge, and here,
 Before you all, appeal unto the pope,
 To bring my whole cause' fore his holiness,
 And to be judged by him.

(Exeunt Queen and her Attendants.)

KING.

Go thy ways, Kate :
 That man i' the world who shall report he has
 A better wife, let him in nought be trusted,
 For speaking false in that : thou art, alone,
 If thy rare qualities, sweet gentleness,
 Thy meekness saint-like, wife-like government,
 Obeying in commanding, and thy parts

Sovereign and pious else, could speak thee out,
The queen of earthly queens. She's noble born,
And like her true nobility, she has
Carried herself towards me.

SHAKESPEARE.

Thème anglais.

En 1829, par une jolie matinée de printemps, un homme âgé d'environ cinquante ans suivait à cheval un chemin montagnoux qui mène à un gros bourg situé près de la Grande-Chartreuse. Ce bourg est le chef-lieu d'un canton populeux circonscrit par une longue vallée. Un torrent à lit pierreux souvent à sec, alors rempli par la fonte des neiges, arrose cette vallée serrée entre deux montagnes parallèles, qui dominent de toutes parts les pics de la Savoie et ceux du Dauphiné. Quoique les paysages compris entre la chaîne des deux Mauriennes aient un air de famille, le canton à travers lequel cheminait l'étranger présente des mouvements de terrain et des accidents de lumière qu'on chercherait vainement ailleurs. Tantôt la vallée, subitement élargie, offre un irrégulier tapis de cette verdure que les constantes irrigations dues aux montagnes entretiennent si fraîche et si douce à l'œil pendant toutes les saisons. Tantôt un moulin à scie montre ses humbles constructions pittoresquement placées, sa provision de longs sapins sans écorce, et son cours d'eau pris au torrent et conduit par de grands tuyaux de bois carrément creusés, d'où s'échappent par les fentes une nappe de filets humides. Ça et là, des chaumières entourées de jardins pleins d'arbres fruitiers couverts de fleurs réveillent les idées qu'inspire une misère laborieuse. Plus loin, des maisons à toitures rouges, composées de tuiles plates et rondes semblables à des écailles de poisson, annoncent l'aisance due à de longs travaux. Enfin, au-dessus de chaque porte se voit le panier suspendu dans lequel sèchent les fromages. Partout les haies, les enclos sont égayés par des vignes mariées, comme en Italie, à de petits ormes dont le feuillage se donne aux bestiaux. Par un caprice de la nature, les collines sont si rapprochées en quelques endroits qu'il ne se trouve plus ni fabriques, ni champs, ni chaumières. Séparées seulement par le torrent qui surgit dans ses cascades, les deux hautes murailles granitiques s'élèvent tapissées de sapins à noir feuillage et de hêtres hauts de cent pieds. Tous droits, tous bizarrement colorés par des taches de mousse, tous divers de feuillage, ces arbres forment de magnifiques colonnades bordées au-dessous et au-dessus du chemin par d'informes haies de buis, d'épine rose. Les vives senteurs de ces arbustes se mêlaient alors aux sauvages parfums de la nature

montagnarde, aux pénétrantes odeurs des jeunes pousses du mélèze, des peupliers et des pins gommeux. Quelques nuages couraient parmi les rochers en en voilant, en en découvrant tour à tour les cimes grisâtres, souvent aussi vaporeuses que les nuées dont les moelleux flocons s'y déchiraient. A tout moment, le pays changeait d'aspect et le ciel de lumière; les montagnes changeaient de couleurs, les versants de nuances, les vallons de formes : images multipliées que des oppositions inattendues, soit un rayon de soleil à travers les troncs d'arbres, soit une clairière naturelle ou quelques éboulis, rendaient délicieuses à voir au milieu du silence, dans la saison où tout est jeune, où le soleil enflamme le ciel pur.

BALZAC.

AGRÉGATION D'ITALIEN

Dissertation française.

Indiquer les caractères principaux de la poésie italienne au *xv^e* siècle, d'après les *Stances* du Politien.

Dissertation italienne.

Che concetto le *Istorie Fiorentine* cidanno del Machiavelli?

Version italienne.

Dante et les Florentins sur le champ de bataille de Campaldino.

In quella battaglia Dante, quanto più fortemente potè, s'aopèrd; e perseguitando gli sparti e fugitivi nimici, pochissimi scampare poterono le loro mani vittoriose; e con quello impeto, Bibiena e più altre castella del contado d'Azero acquistorono. In questi fatti, occupati per due dì, si dilungorono dal luogo della prima battaglia. Il terzo dì, ritornati dove erano state le crudeli offese, infra i nimici molti de' loro trovarono morti. In uno medesimo tempo adunque mescolata insieme la vittoriosa letizia col dolore de' perduti amici, gravemente sopportando il danno, chi del parente e chi dell' amico, si consolavano e riconciliavano insieme, dolendosi del caso di chi era finito. Poi per alquanto tempo discredutis insieme, e in gran parte mitigato il dolore con la gloriosa morte, e consolati della vittoria, si dirizarono al provvedere delle sepulture, massimamente d'alcuni più scelti e nobili cittadini. Per questo occupati nel ritrovare i corpi, Dante per più tempo avea cerco del suo caro compagno, che per più ricevute ferite era spogliato della mortale vita; finalmente venendo dove il corpo giaceva, subito

quegli, che era lacerato e ferito, o risuscitato o non morto che fusse m'è incerto, ma che innanzi a Dante si levò in piè, e simile a vivo, m'è per fama certissimo. Dante fuori di sua speranza vedendolo rizare, di maraviglia pieno, quasi tutto tremò, e per buono pezo perdè la favella, infino che, favellando, il ferito gli disse : « Ferma l'animo, e lascia ire ogni sospetto, pero che non senza cagione sono per speciale grazia mandato da un lume dell' universo, solo per narrare a te quello infra le due vite ho in questi tre dì veduto ; sì che ferma lo ingegno, e ràcati a memoria ciò ch'io dirò, però che per te è ordinato che il mio veduto secreto sia manifesto alla umana generazione ». Dante, udito questo, in sè riavuto, propose il terrore e cominciò a parlare, e disse : « E' mi fia ben caro ogni tuo dire, ma, se non t'è grave, satisfàmi prima di tuo stato, acciò ch'io intenda che grazia t'abbia questi tre dì, con tante ferite mortali, senza nutrimento o sussidio, conservato con tanto valore. » Rispose lui : « Assai mi pesa non potere in tutto soddisfare alla tua domanda, e volentieri mi ti aprirei tutto, potendo ; ma piglia da me quel ch'io posso, che più non m'è lecito promettere. »

MATTEO PALMIERI.

Thème italien.

Le trait caractéristique de la race bretonne, à tous ses degrés, est l'idéalisme, la poursuite d'une fin morale ou intellectuelle, souvent erronée, toujours désintéressée. Jamais race ne fut plus impropre à l'industrie, au commerce. On obtient tout d'elle par le sentiment de l'honneur ; ce qui est lucre lui paraît peu digne du galant homme ; l'occupation noble est, à ses yeux, celle par laquelle on ne gagne rien, par exemple celle du soldat, celle du marin, celle du prêtre, celle du vrai gentilhomme qui ne tire de sa terre que le fruit convenu par l'usage sans chercher à l'augmenter, celle du magistrat, celle de l'homme voué au travail de la pensée. Au fond de la plupart de ses raisonnements, il y a cette opinion, fausse sans doute, que la fortune ne s'acquiert qu'en exploitant les autres et en pressurant les pauvres. La conséquence d'une telle manière de voir, c'est que le riche n'est pas très considéré ; on estime beaucoup plus l'homme qui se consacre au bien public ou qui représente l'esprit du pays. N'améliorez pas leur sort, ils ne seraient pas plus heureux ; ne les enrichissez pas ils seraient moins dévoués ; ne les gênez pas pour les faire aller à l'école primaire, ils y perdraient peut-être quelque chose de leurs qualités et n'acquerraient pas celles que donne la haute

culture ; mais ne les méprisez pas. Le dédain est la seule chose pénible pour les natures simples ; il trouble leur foi au bien ou les porte à douter que les gens d'une classe supérieure en soient bons appréciateurs.

Cette disposition, que j'appellerais volontiers romantisme moral, je l'eus au plus haut degré, par une sorte d'atavisme. J'avais reçu, avant de naître, le coup de quelque fée. Gode, la vieille sorcière, me le disait souvent. Je naquis avant terme et si faible que, pendant deux mois, on crut que je ne vivrais pas. Gode vint dire à ma mère qu'elle avait un moyen sûr pour savoir mon sort. Elle prit une de mes petites chemises, alla un matin à l'étang sacré ; elle revint la face resplendissante. « Il veut vivre ! il veut vivre ! » criait-elle. A peine jetée sur l'eau, la petite chemise s'est soulevée. » Plus tard, chaque fois que je la rencontrais, ses yeux étincelaient : « Oh ! si vous aviez vu, disait-elle, comme les deux bras s'élançèrent ! » Dès lors, j'étais aimé des fées, et je les aimais. Ne riez pas de nous autres Celtes. Nous ne ferons pas de Parthénon, le marbre nous manque ; mais nous savons prendre à poignée le cœur et l'âme ; nous avons des coups de stylet qui n'appartiennent qu'à nous ; nous plongeons les mains dans les entrailles de l'homme, et, comme les sorcières de Macbeth, nous les en retirons pleines des secrets de l'infini.

E. RENAN, *Souvenirs d'Enfance*.

AGRÉGATION D'ESPAGNOL.

Dissertation française.

Exposer les idées de Juan del Encina sur les origines et les formes de la versification castillane.

Dissertation espagnole.

Hablando de la *Guerra de Granada*, de Mendoza, de la *Expedición de Catalanes*, de Moncada, y de la *Historia de los movimientos, separación y guerra de Cataluña*, de Melo, dice D. Antonio Gil de Zárate : « Ya se atiende á la disposición general de estas obras, ya se tenga en consideración su desempeño, la elevación del estilo y la perfección del lenguaje, » nos verdaderos modelos en su género. ¡ Lástima grande que la importancia del objeto no corresponda á su mérito ! » ¿ Les parece acertado, sobre todo en lo que se refiere á Melo, el juicio de este crítico ?

Version espagnole.

Podra con razon preguntar alguno por que causas aya sido tan dificil a nuestra lengua henchir los numeros de la perfeccion que se halla en otras. Todas (si no las tengo mal consideradas) se pueden reduzir a cuatro.

La primera i mas general es la dificultad que tienen las cosas de importancia i esta in particular. Muchos siglos passaron antes que los Griegos i Romanos acabassen de polir sus platicas. Por tanto, si bien lo miramos, no es gran maravilla que, aviendo tan poco que sacudimos de nuestras cervizes el yugo con que los barbaros tenian opressa la España, i aviendo sido nuestros principes y republicas tan escasas en favorecer las buenas artes, mayormente las que por su hidalguia no se abaten al servicio i grangerias del vulgo, no es mucho de maravillar, digo, que no esté desbastada de todo punto la rudeza de nuestra lengua.

El otro impedimiento a sido la inorancia particular de aquellas dotrinas, cuyo oficio es ilustrar la lumbre i discurso del entendimiento i adornar concertada i polidamente las razones con que declaramos los pensamientos de l'alma. De aqui procedio que, si algunos en los tiempos passados se preciaron de escrevir i hablar bien, dieron consigo en no pequeños defetos, como quien en la oscuridad de aquellos siglos andava a ciegas sin luz del arte, que es guia mas cierta que la naturaleza. Espessaronse tanto las tinieblas desta inorancia que aun no les dexaron conocer bien las voces de nuestra pronunciacion ni las letras con que se figuran. De donde nacieron tantos vicios, assi en lo uno como en lo otro, i an se endurecido tanto con los años que a pena se pueden arrancar del uso, i si alguno lo intenta, es aborrecido de todos y vituperado, como ombre arrogante, que, dexado el camino real que hollaron nuestros passados, sigue nuevas sendas llenas de aspereza i peligros.

El tercero y mayor estorvo que nos a hecho resistencia en aquesta pretencion fue un depravado parecer que se arraigó en los animos de los ombres sabios, los cuales, cuanto mas lo eran, tanto juzgavan ser mayor baxeza hablar i escrevir la lengua comun. Por esta causa aprendian i exercitavan lenguas peregrinas, i con tal ocupacion i las de mas graves letras se venian a descuidar tanto de su proprio language que eran los que menos bien lo hablaban: de modo que ellos, que por su erudicion pudieran solos manejar con destreza estas armas, las dexaron en las manos del vulgo.

El ultimo daño que los nuestros recibieron en esta conquista fue aver tan pocos autores, los cuales, como caudillos, los guiassen por medio de l'aspereza de aquesta barbaria, i, si los avia, faltó quien

se los diesse a conocer. I assi los que de su inclinacion se aficionavan a la beldad de nuestra lengua, faltandoles la noticia de las artes con que podian alcançalla, escogian algun escritor a quien imitassen. Porque, de la manera que los que se hallan en provincias desconocidas, entonces les parece que van bien encaminados cuando siguen las pisadas de aquellos que las saben, assi estos, desemparados de mejor guia, pensavan llegar al fin de su pretension imitando los que tenian por mas elegantes escritores ; mas engañados en la elecion dellos, despues de largas jornadas, se hallavan mas lexos i mas perdidos que al principio del camino.

FRANCISCO DE MEDINA.

Thème espagnol.

Le soldat espagnol et le soldat français à Rocroy.

Le règne de Louis XIV fut inauguré par des victoires. L'infanterie française prit, pour la première fois, sa place dans le monde par la bataille de Rocroy. Cet événement est bien autre chose qu'une bataille, c'est un grand fait social. La cavalerie est l'arme aristocratique, l'infanterie l'arme plébéienne. L'apparition de l'infanterie est celle du peuple. Chaque fois qu'une nationalité surgit, l'infanterie apparaît. Tel peuple, telle infanterie. Depuis un siècle et demi que l'Espagne était une nation, le fantassin espagnol régnait sur les champs de bataille, brave sous le feu, se respectant lui-même, quelque déguenillé qu'il fût, et faisant partout respecter *el señor soldado* ; du reste, sombre, avare et avide, mal payé, mais sujet à patienter en attendant le pillage de quelque bonne ville d'Allemagne et de Flandre. Ils avaient juré, au temps de Charles-Quint, « par le sac de Florence » ; ils avaient pillé Rome, puis Anvers, puis je ne sais combien de villes des Pays-Bas. Parmi les Espagnols, il y avait des hommes de toutes nations, surtout des Italiens. Le caractère national disparaissait. L'esprit de corps et le vieil honneur de l'armée les soutenaient encore, lorsqu'ils furent portés par terre à la bataille de Rocroy. Le soldat qui prit leur place fut le soldat français, l'idéal du soldat, la fougue disciplinée. Celui-ci, loin encore à cette époque de comprendre la patrie, avait du moins un vif sentiment du pays. C'était une gaillarde population de fils de laboureurs, dont les grands-pères avaient fait les dernières guerres de religion. Ces guerres de partisans, ces escarmouches à coups de pistolet, firent toute une nation de soldats ; il y eut dans les familles des traditions d'honneur et de bravoure. Les petits-fils, enrôlés, conduits par un

jeune homme de vingt ans, le grand Condé, forcèrent à Rocroy les lignes espagnoles, enfoncèrent les vieilles bandes, aussi gaïement que leurs descendants franchirent, sous la conduite d'un autre jeune homme, les ponts d'Arcole et de Lodi.

Depuis Gustave-Adolphe, la guerre s'était inspirée d'un plus libre génie. On croyait moins à la force matérielle, davantage à la force morale. La tactique était, si je puis dire, devenue spiritualiste. Dès qu'on sentait le Dieu en soi, on marchait, sans compter l'ennemi. Il fallait en tête un homme audacieux qui crût au succès. Condé, à Fribourg, jeta son bâton dans les rangs ennemis ; tous les Français coururent le ramasser. La victoire engendre la victoire. Les lignes de Rocroy forcées, la barrière de l'honneur espagnol et allemand fut forcée pour jamais.

Sujets de devoirs

UNIVERSITÉ DE BESANÇON.

LICENCE ÈS LETTRES.

Dissertation française.

« Je ne veux point dissimuler que cette pièce est une de celles pour qui j'ai le plus d'amitié. » (Corneille, *Nicomède*, Au Lecteur.)

On recherchera les causes vraisemblables de cette prédilection de Corneille.

Composition latine.

Quare fabulam Æschili, quæ *Persæ* inscribitur, veteres recentioresque tantopere laudaverint.

Thème latin.

Racine, *Discours à l'Académie française* : « Vous, Monsieur, qui non seulement étiez son frère... ».

Thème grec.

Télémaque, livre XII (Ed. Chassang, p. 214) : « Neoptolème reprenant son discours... », jusqu'à : « O Philoctète, j'ai tout dit. »

Grammaire.

a) Les composés de *τε* en grec, de *que* en latin (*osque=pe*); sens, classification, emploi,

b) Platon, *Phédon*, 117 : « Καὶ ἡμῶν οἱ πολλοὶ... πλὴν γε αὐτοῦ Σωκράτους ».

c) Étudier la syntaxe de ce passage : Horace, *Art poétique*, 128-135 : « Difficile est..... operis lex »; syntaxe, langue, versification.

ALLEMAND.**Composition allemande.**

Frauengestalten in Schillers Jugenddramen.

Thème.

Molière, *l'Avare*, 30 prem. lignes de Acte I, sc. 1.

Version.

Lessing, *Miss Sara Sampson* : 1^{er} Aufz, 7^{or} Auftritt, à partir de : « Klagen Sie den Himmel nicht an..... », jusqu'à : « ... hoffen zu dürfen. ».

Sujets de leçons

UNIVERSITÉ DE PARIS.

AGRÉGATION D'HISTOIRE.**Histoire du Moyen Âge.**

I. — Organisation administrative de la Gaule au début du v^e siècle.

Église et société chrétienne en Gaule au début du v^e siècle.

Causes et résultats généraux des invasions germaniques en Gaule.

Société gallo-romaine dans les royaumes wisigoth et burgonde.

Aétius.

Sidoine Apollinaire.

Avitus, évêque de Vienne.

L'Eglise dans les royaumes barbares.

Établissement des Francs en Gaule.

La société franque d'après la loi salique.

Gouvernement de Clovis.

(M. DIEHL.)

II. — Conquête de l'Angleterre 1066-1070.

Le Domesday-Book.

Établissement du pouvoir royal et gouvernement des rois d'Angleterre 1070-1135.

Guerres civiles et conflits 1135-1154.

Le gouvernement sous Henri II.

Le gouvernement sous Richard et Jean-sans-Terre.

L'organisation du gouvernement central, du régime fiscal, du régime féodal, de la justice, de l'Eglise en Angleterre aux XI^e et XII^e siècles.

La Grande Charte.

Les conflits sous Henri III avant 1258.

La crise de 1258-1265.

Edouard I^{er} : les guerres et les conflits intérieurs.

Transformation du régime fiscal et du Parlement au XIII^e siècle.

Edouard II et minorité d'Edouard III.

Le règne personnel d'Edouard III.

Transformation de l'organisation sociale aux XII^e et XIII^e siècles.

(M. SEIGNOBOS.)

III. — Établissement du Saint-Siège à Avignon.

Les papes d'Avignon, 1314-1378.

Le Grand Schisme.

Les doctrines de réforme et le mouvement de réorganisation de l'Eglise jusqu'en 1414.

Wicliffe.

Jean Huss.

Le concile de Constance.

Martin V.

Le concile de Bâle, la Pragmatique de Bourges, les concordats allemands.

(M. SEIGNOBOS.)

Histoire moderne et contemporaine.

I. — Le pouvoir central au XVIII^e siècle : le roi et les ministres.

Les grandes divisions du royaume.

Les institutions administratives, municipales, militaires, financières, judiciaires, religieuses, scolaires.

Critique des institutions par Montesquieu, Voltaire, Mably, Rousseau, l'abbé Raynal, Condorcet.

Réformes de Machault, Maupeou, Turgot, Saint-Germain, Necker, Brienne.

(M. AULARD.)

II. — La paix d'Amiens.

Le camp de Boulogne.

Le duc d'Enghien.

La Prusse, 1802-1803.

La Grande Armée.

Ulm.

Austerlitz.

Rupture avec la Prusse.

Alexandre I^{er} et Napoléon I^{er}.

La question d'Orient sous le premier Empire.

Stadion.

L'Europe en 1810.

Les relations de Louis-Bonaparte avec Napoléon.

L'entrevue de Bayonne.

Les guerres d'Espagne.

La politique coloniale de Napoléon.

La rupture de 1812.

Le mariage autrichien.

Le soulèvement de l'Allemagne.

La médiation autrichienne en 1813.

Le congrès de Châtillon.

Blücher depuis son entrée en France.

Le blocus continental.

L'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre, de 1802 à 1814.

(M. DENIS.)

III. — Formation du parti radical ; agitation radicale jusqu'en 1830 en Angleterre.

Le gouvernement du parti tory, 1820-1830.

La réforme électorale, 1830-1832.

Formation des *Trade-Unions* et mouvement ouvrier, 1824-1836.

Agitation chartiste, 1837-1848.

Agitation libre-échangiste.

Agitation irlandaise, 1820-1870.

Réforme électorale, 1865-1868.

Transformation des partis depuis 1868 et réformes jusqu'en 1885.

Home-Rule et agitation irlandaise depuis 1870.

Crise du parti libéral ; gouvernement du parti unioniste, 1885-1892.

Le mouvement impérialiste.

Transformation de l'administration locale.

Transformations sociales.

(M. SEIGNOBOS.)

Géographie.

I. — Expliquer les principales différences climatiques entre la côte orientale de l'Amérique du Nord et la côte occidentale de l'Europe.

Les côtes des Etats-Unis sur l'Atlantique.

Répartition de la population en Ecosse.

Les bassins houillers de l'Angleterre et du pays de Galles.

Étude physique de la mer du Nord.

Les Vosges.

Les pluies en France.

Le relief du bassin parisien.

La Lorraine française.

Les principales régions productrices du blé en France.

Les divers types d'embouchures fluviales.

Formation et répartition des dunes littorales.

(M. VIDAL DE LA BLACHE.)

— Les phénomènes de capture des cours d'eau.

L'érosion glaciaire.

Les climats de la France.

La distribution des végétaux en France.

Les zones de culture de la France.

Structure et relief de la côte française de la Méditerranée.

La Limagne et les monts Dômes.

La Camargue.

La Savoie.

Les ports de la Manche.

Le sol des Pays-Bas.

(M. SCHIRMER.)

Le gérant : E. FROMANTIN.

pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de *quarante-huit* pages de texte, composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours, *sérieusement rédigés*, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs, dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège ; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours ; toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la *Revue des Cours et Conférences* est *indispensable* : indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Universités et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets et de plans de devoirs et de leçons orales, *les mettant au courant* de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est *indispensable aux professeurs* des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relations intellectuelles avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la *Revue des Cours et Conférences*, un délassément à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la *Revue des Cours et Conférences* donnera les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous continuerons et achèverons la publication des cours professés au *Collège de France* et à la *Sorbonne* par MM. Gaston Boissier, Emile Faguet, Emile Boutroux, Alfred Croiset, Jules Martha, Gustave Larroumet, etc., etc. (ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs), en attendant la réouverture des cours de la nouvelle année scolaire. De plus, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, des comptes rendus des soutenances de thèses.

CORRESPONDANCE

M^{me} G... R..., à P... — Nous ne connaissons pas d'autre *Revue* que la nôtre publiant des cours de la Sorbonne. — Nous commencerons très prochainement (dès le n° 7) à donner quelques leçons de province et de l'étranger.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIE

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 5 fr.

Licence et certificat d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie adressée à la Rédaction doit être accompagnée d'un mandat-poste et de la bande du dernier numéro paru, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université, dont quelques-uns même sont membres des jurys d'examens. Les sujets peuvent être pris ailleurs que dans la *Revue*, mais doivent, en ce cas, être joints in extenso à la copie.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}
PARIS, 15, Rue de Cluny

Nouvelle Bibliothèque des Poètes

VIENT DE PARAÎTRE

L'Automme des Lys

PAR

Edward MONTIER

PRÉFACE DE M. P. DE NOLHAC

« Ceux qui n'ont pas vécu pendant les années qui ont précédé 1789 ne connaîtront jamais la douceur de vivre », disait Talleyrand. Ces années, qui ont eu leurs historiens moins enthousiastes, ont aujourd'hui leur poète, tel que Talleyrand l'eût souhaité. *L'Automne des Lys* est en effet l'épopée gracieuse et légère de cette époque enrubannée et spirituelle. M. Edward Montier a chanté dans cette œuvre le charme pénétrant, l'exquise douceur des dernières années du règne de Louis XVI. Cette épopée a des airs d'idylle; Trianon est en effet le Capitole où triomphent la grâce et la galanterie de tout ce monde frivole qui dansa et fit de l'esprit jusqu'au pied des échafauds.

Marie-Antoinette y rassemble autour d'elle toutes ces anecdotes, tous ces mille riens qui alors étaient tout; elle y apparaît, comme dans l'histoire d'ailleurs, séduisante autant qu'elle le put, héroïque dès qu'elle le dut; car c'est bien l'automne du passé; et si l'automne a des journées de paix délicieuse, ces journées sont courtes; octobre, c'est l'automne, mais c'est aussi le palais envahi, c'est aussi la mort de la Reine, et le ton s'élève avec les événements.

Marie-Antoinette n'a jamais eu son poète; le « sourire mouillé », comme dit Homère, dont l'enveloppe en ses vers M. Edward Montier, attirera sur lui-même l'attention: on ne peut toucher à cette reine sans s'attirer des sympathies émues et de jalouses colères; M. Edward MONTIER, grâce à *L'Automne des Lys*, prend sa place, avec les Goncourt et M. de Nolhac, parmi ceux dont la Reine, en les touchant, a fait la renommée. Ajoutons que M. de Nolhac lui-même, dans une lettre-préface, s'est fait l'introducteur du poète de la Reine dont il est l'éminent historien.

Un joli volume in-16 avec couverture illustrée et médaillon de Marie-Antoinette, broché 3 fr.

DU MÊME AUTEUR

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

L'Idéale Jeunesse, poésies. — Un volume in-16, broché. . . 3 50
L'Éveil d'Eros, symbole en vers. — Un volume in-16, broché. 1 .

Année Scolaire 1902-1903

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

DIRECTEUR : N. FILOZ

SOMMAIRE

Pages

289 ANDRÉ CHÉNIER. — *Le critique*.....Émile Faguet,
de l'Académie française.297 LA RHÉTORIQUE ET L'ÉDUCATION ORATOIRE A
ROME. — *La déclamation*.....Gaston Boissier,
de l'Académie française.

304 ÉLÉMENTS DE GÉOGRAPHIE HUMAINE.....

Henri Hauser,
Professeur à l'Université de Dijon.313 L'ÉVOLUTION DE L'ART LITTÉRAIRE FRANÇAIS EN
BELGIQUE.....J. Chot,
Docteur en philosophie et lettres de
l'Université de Bruxelles.

333 SUJETS DE COMPOSITIONS.....

Université de Nancy.

336 OUVRAGE SIGNALÉ.

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
(ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C^o)

15, RUE DE CLUNY, 15

1902

Tous les droits de reproduction sont réservés.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}
15, rue de Cluny, PARIS

ONZIÈME ANNÉE

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

ABONNEMENT, UN AN	{	France.	20 fr.
		payables 10 francs comptant et le	
		surplus par 5 francs les 15 février et	
		15 mai 1903.	
		Étranger.	23 fr.

LE NUMÉRO : 60 centimes

EN VENTE :

Les Troisième, Quatrième, Cinquième,
Sixième, Septième, Huitième, Neuvième et Dixième Années
DE LA REVUE

Chaque année. 20 fr.

Il reste quelques exemplaires de la première et de la seconde année,
que nous tenons à la disposition de nos clients au prix de 30 francs
chaque année.

Après dix années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très estimée *Revue des Cours et Conférences* : estimée, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est unique en son genre ; il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons, chaque année, à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, lettres, philosophie, histoire, littérature étrangère, histoire du théâtre, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons pas à passer même la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la *Revue des Cours et Conférences* est à bon marché : il suffira,

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

André Chénier.

Cours de M. ÉMILE FAGUET,

Professeur à l'Université de Paris.

Le critique.

Nous avons cherché, dans nos dernières leçons, quelles étaient les idées littéraires d'André Chénier ; aujourd'hui, nous allons considérer non plus le théoricien, mais le critique. Le théoricien, en matière de littérature, formule des règles générales, auxquelles écrivains et poètes doivent, à son avis, se conformer ; le critique se contente de juger à son point de vue particulier les ouvrages littéraires, ou, plus exactement, exprime la *sensation* qu'ils lui font éprouver : l'écrivain éprouvé par la sensation que ses œuvres produisent sur l'homme de goût, telle est la définition de la critique.

Nous nous sommes déjà rendu compte de la tournure d'esprit d'André Chénier ; nous connaissons déjà quelques-unes de ses préférences : nous avons vu, en particulier, quelle était son opinion sur Shakespeare. Voici comment il s'exprime, notamment, dans son *Traité sur la Perfection des Arts*, à propos d'un parallèle qu'il établit entre l'illustre dramaturge anglais et les Grecs :

« Les Grecs furent nés pour les beaux-arts plus que nul peuple au monde. Eux seuls, dans les égarements de l'enthousiasme, suivaient toujours la nature et la vérité... Eux seuls ont bien su

connaître les limites souvent imperceptibles qui séparent tous les genres, et n'ont jamais donné dans ces disparates bizarres, dans ces incohérences sauvages qui ne brillent aux yeux qu'en les aveuglant. Mais, pour ne point sortir du sujet qui nous occupait, voyez-les dans leurs écrits s'entretenir des pensées de la mort : c'est avec une sensibilité intéressante et douce, qui vous émeut, qui vous pénètre. Leurs larmes sur les pertes qu'ils ont faites, sur les malheurs de ceux qui leur sont chers, le doux souvenir de leurs amis, tout cela vous touche, parce qu'ils étaient eux-mêmes touchés. Une mélancolie profonde et lente vous gagne insensiblement : votre cœur en est trempé. Leurs expressions sont vraies, humaines, nées dans l'homme et doivent toucher tous les hommes. Ce ne sont pas là de ces convulsions barbares de Shakespeare, de ces expressions monstrueuses et tirées on ne sait d'où, de ces idées énormes et gigantesques, qui, dans les poètes du Nord, fatiguent et rembrunissent l'âme sans la toucher, sans l'intéresser le moins du monde.... »

C'est là vraiment le style d'un critique et d'un poète. Les expressions sont justes et appropriées au sujet, autant que propres à frapper l'imagination, et les admirateurs les plus exclusifs de Shakespeare seraient obligés de constater l'exactitude de ces remarques et de rendre hommage à la délicate notation des différences observées entre leur poète favori et les Grecs. Chénier poursuit en ces termes, faisant, en faveur de Young, une exception qu'on devait attendre de la part d'un homme nourri des lettres antiques, et plus disposé à goûter l'expression de sentiments vrais que l'éclat et la profusion des images :

« Ce n'est pas qu'Young n'ait souvent parlé le vrai langage de la passion, et que tout lecteur qui n'est pas de pierre ne pleure avec lui sur le tombeau de sa fille ; mais la plupart de ces poètes du Nord, surtout Anglais, se tourmentent toujours et en toute occasion ; leur douleur est un désespoir frénétique ; leurs plaintes, des hurlements ; leurs images n'ont point de modèle dans la nature ; leur expression est démesurée ; ou, si quelquefois ils veulent envisager d'un air insouciant et philosophique les objets de la terreur du vulgaire, alors autre excès : ils en parlent avec un rire grimaçant et triste ; ils revêtent ces idées de mort d'une gaieté bizarre et farouche, plus effrayante que l'objet même ; tandis que ces bons Grecs et ceux qui ont écrit comme eux, parce qu'ils avaient une âme tendre et flexible et vive comme eux, savent plaire et intéresser, et égayer doucement dans leurs ingénieuses folies. Ils attendent la mort couronnés de roses, sans se travailler pour lui rire au nez. Leurs amis sont morts, la vie est courte :

eh ! bien, il faut qu'elle s'écoule mollement sans y penser, parmi les jeux, les danses, les festins ; cueillons les fleurs quand elles sont fraîches... et tous les autres conseils d'un épicurisme aimable exprimés en vers délicieux que vous connaissez mieux que moi. »

On a certainement reconnu, au passage, l'allusion aux fossoyeurs d'*Hamlet* et l'on a goûté la fin exquise du paragraphe ; mais Chénier a dit ailleurs, dans le cours du même traité, dont les fragments n'ont été publiés qu'en 1899 (*Revue de Paris*), son dernier mot sur Shakespeare :

« C'est une chose étrange dans toutes les littératures que cette foule d'auteurs sans jugement et sans génie, qui s'attachent à un seul auteur, le choient, le fêtent, le prônent, le font le centre de toutes leurs études, de tous leurs discours, rapportent tout à lui, ne voient que lui, voient tout dans lui, s'extasient au hasard sur ses beautés, vantent surtout ses défauts, l'admirent le plus lorsqu'il faudrait le plus l'excuser, et, convulsionnaires de sang-froid, enchérissent l'un sur l'autre à inventer les métaphores les plus amphigouriques, les hyperboles les plus outrées, pour le porter aux nues, et les formules les plus hautaines, les plus prophétiques, pour insulter et anathématiser quiconque ne penserait pas comme eux. »

On n'a guère fait de remarques littéraires de plus grande portée, et c'est devenu un lieu commun de dire qu'on ne plaît que par ses défauts : les défauts d'un auteur favori sont, en effet, les défauts du peuple qui l'aime, et ce ne sont point nos qualités qui nous procurent le plus de satisfactions et qui, partant, nous sont le plus chères. Il termine d'une manière fort spirituelle, en notant l'engouement fanatique et intransigeant des étrangers pour les écrivains exotiques :

« Je suis sûr qu'on me pardonnera plus aisément en Angleterre qu'en France... Quoi qu'il en soit, je dois avertir les fanatiques anglais ou français que, s'ils allaient, comme c'est l'usage, ne répondre que des injures aux observations que j'ai osé faire sur ce poète, ce serait vouloir m'inspirer la vanité de croire qu'il n'y avait que des injures à y répondre. »

Une histoire de la fortune de Shakespeare dans notre pays recevrait une précieuse contribution de ces pages si finement écrites ; et les dernières lignes du passage cité semblent indiquer un étrange excès d'admiration de la part des zélateurs français du grand auteur dramatique. C'est qu'en effet, vers 1780, tout un clan littéraire — celui de Letourneur — faisait profession de vénérer l'art shakespearien, au point de ne souffrir ni comparaison même hono-

nable et bienveillante, ni restriction d'aucune sorte ; et Chénier paraît avoir éprouvé quelque répugnance à entrer en discussion avec les membres opiniâtres de cette coterie.

Le *Traité sur la Perfection des Arts* nous révèle également l'attitude prise par André Chénier dans la Querelle des anciens et des modernes. Il est *ancien* par excellence : et il était aisé de le prévoir ; dans l'ardeur de ses convictions, il n'a pu même se défendre d'être parfois injuste à l'égard des combattants du camp adverse. Perrault, Fontenelle, Quinault, sont tour à tour sommairement exécutés. Ce dernier n'avait d'ailleurs point pris parti dans le débat ; mais, comme il n'avait été, à aucun degré — et pour cause, — imitateur des chefs d'œuvre antiques, les *modernes* confisquèrent à leur profit l'assez maigre popularité dont avaient joui quelques-unes de ses tragédies, et, dans ce but, exagérèrent singulièrement leurs mérites. Chénier fait justice, en deux lignes, de ces louanges intéressées. Il est des morts qu'il faut qu'on tue ; et l'exécution était nécessaire pour Quinault, en plein xviii^e siècle, après la réhabilitation opérée par Voltaire : « Les endroits les plus chauds de Quinault, dit-il, sont à peine tièdes. Les succès de ce rimeur prouvent seulement combien notre nation est peu poétique. »

En ce qui concerne Perrault, il ne l'épargne pas davantage. Voici comment il parle de ses *Contes*, — il en est qui les admirent encore aujourd'hui, — au mois de juin 1786 :

« Le hasard m'a fait lire, un de ces jours, les *Contes* de Perrault, qu'on fait lire, m'a-t-on dit, à tous les enfants, et qu'on ne m'avait jamais fait lire. Il y en a en vers ; il y a en prose. Il est bon d'avoir lu, une fois en sa vie, ces ouvrages et ceux de semblable démençe pour connaître jusqu'où l'esprit humain peut aller, quand il marche à quatre pattes. »

On ne saurait être plus expéditif. Il est regrettable seulement que Chénier ne nous ait pas donné les raisons de sa sévérité. Il fallait d'ailleurs s'attendre à ce qu'un homme, élevé dans la superstition de la mythologie grecque, trouvât faibles et puériles les inventions de toute autre mythologie.

Lamotte et Fontenelle ne sont pas traités avec moins de rigueur. Chénier, le gréco-latin, ne leur pardonne pas d'avoir méprisé Homère, surtout alors qu'ils ignoraient le grec :

« Lamotte et Fontenelle ont été, sinon les plus redoutables, au moins les plus bruyants ennemis des anciens. L'un, qui n'a été célèbre que par ses attaques, ne l'est plus aujourd'hui que cette querelle est finie ; l'autre l'est et le sera toujours par un grand nombre d'écrits pleins d'agrément, de science et de philosophie. Ces deux hommes étaient les plus propres à obscurcir

cette question et les moins faits pour la décider ; car l'un, comme je viens de le dire, était d'ailleurs un homme peu ordinaire, et ils avaient tous deux infiniment d'esprit et de connaissances, et *cependant* de la bonne foi.... » ; — remarquez ici la malice, qu'André Chénier pousse jusqu'à ne pas désigner d'une façon plus précise celui des deux auquel il reconnaît pourtant quelque mérite — « ... mais l'un et l'autre étaient nés sans le talent, sans le génie des beaux-arts, absolument inhabiles à la poésie, par conséquent sans aucune justesse de goût pour apprécier ces sortes d'ouvrages, et pourtant avec la fureur de s'en occuper. D'ailleurs, n'ayant aucune idée de la langue grecque, avec un caractère plus sage que grand, plus faits pour approuver que pour admirer, plus faciles à convaincre qu'à émouvoir, plus doués de raison que d'imagination, de finesse que de sensibilité, moins amis de la liberté que du repos, ils étaient absolument incapables de bien sentir, et, par conséquent, de bien connaître jamais l'esprit, les mœurs, le génie des anciens peuples de l'Italie et de la Grèce, quoiqu'ils ne fussent rien moins qu'ignorants dans leurs histoires. »

On ne saurait exprimer un ensemble de jugements d'une façon plus complète et plus claire, et cette fin de paragraphe offre un admirable modèle de dissertation. Il n'y a pas une proposition qui ne corresponde à une idée distincte et, par conséquent, à un développement possible. Chénier nous donne ici un exemple de cet *art de ne pas développer*, plus rare et plus appréciable que l'aptitude aux brillantes amplifications. En outre, tout le morceau est construit sur le modèle du raisonnement le plus rigoureux, et tout vient aboutir à une conclusion unique, qui implique la récusation de tels juges dans la querelle, et l'infirmité de leur sentence.

A ce propos, il faut remarquer la situation isolée d'André Chénier dans le XVIII^e siècle. Son néo-hellénisme n'est, sans doute, qu'un des aspects des diverses tendances littéraires de son époque ; Chénier appartenait à une école qui comptait quelques adeptes ; mais c'était là un groupe restreint, et, à considérer l'ensemble de ses opinions, notre poète est dans les idées philosophiques de son temps, mais ne partage pas du tout les préférences et les antipathies littéraires de la société contemporaine. Il aime Montesquieu et Buffon, qui sont eux-mêmes des indépendants et des isolés, et ne se sont enrôlés, à aucun moment, ni dans le bataillon compact des encyclopédistes, ni dans le clan des voltairiens. Au fond, il voudrait voir dans les hommes de son siècle les continuateurs de la grande tradition classique, et ne peut s'empêcher d'être choqué de leurs affectations, de leurs irrévérences irréfléchies et des formes nouvelles de leur « pose ». Il a un chapitre exquis sur

« l'incroyance » de convention, — quoiqu'il se proclamé incroyant lui-même, — et il ne peut souffrir l'esprit de salon, maniéré et superficiel. Il critique, non sans justesse, mais parfois avec quelque rigueur, la façon précieuse et amphigourique de littérateurs de son temps; et il est d'ailleurs facile de restituer les noms véritables, qu'il a bien voulu omettre :

« [Avec ce style emphatique] un grand nombre d'auteurs; il y a vingt ans, défigurèrent tous les principes simples et sublimes de la morale et firent tout ce qu'ils purent pour rendre ridicule la vertu et la vérité. »

Après cette assez rude allusion à Diderot et au très estimable et très ennuyeux Thomas, il va s'attaquer aux mauvais élèves de Voltaire :

« Cette affectation à rechercher les pensées éblouissantes et subtiles, les expressions précieuses et énigmatiques, en un mot, tout ce bel esprit qui rendit Bensérade célèbre et Cotin ridicule, semblait être le caractère des auteurs français et était si bien le ton ordinaire, que des hommes nourris aux durs travaux de la mer, après avoir fait le tour de notre globe et pu observer en divers lieux la force et la simplicité de la nature sauvage; des généraux appelés, dans un autre hémisphère, à soutenir la cause grave et austère de la justice et de la liberté; des magistrats vantés, après avoir passé les Alpes et vu ce que les arts antiques et modernes ont de plus excellent et les imposants vestiges de la majesté romaine, revenaient ensuite publier, non les réflexions grandes et sages qu'inspirent de pareils objets ou du moins l'exposition naïve et modeste de ce qui avait frappé leurs yeux dans le pays qu'ils avaient parcouru, mais de bizarres insipidités où la fatuité badine, la contrainte à être profond, gracieux ou sublime, décèlent des yeux qui n'ont rien su voir et une âme qui n'a rien senti; et ce sont ces défauts-là mêmes qui font prospérer, quinze jours, de pareils écrits parmi les lecteurs, qui en feraient de pareils s'ils écrivaient, mais qui font payer cher à tout homme sensé le peu de bon qui s'y trouve. »

Le début de la diatribe n'est peut-être pas trop injuste, si son auteur a songé à Boufflers, qui retomba, en effet, dans l'esprit de pointe et les fades plaisanteries des pires *beaux esprits* du *xviii^e* siècle. La suite, qui parait s'appliquer surtout aux relations de voyage de Bougainville, publiées en 1780, constitue un réquisitoire moins légitime. On trouve dans les écrits du grand navigateur de pittoresques descriptions, propres à lui faire beaucoup pardonner. Il faut reconnaître cependant que Fontenelle, en parant de grâces factices l'exposé des vérités scientifiques, a causé la

perte de beaucoup d'hommes de science, trop portés, après lui, à farder leur style, qui devient insipide et grotesque par l'excès même du soin qu'il y apportent.

Les « généraux appelés dans un autre hémisphère à soutenir la cause grave et austère de la liberté » pourraient fort bien viser Rochambeau, dont les *Mémoires*, à vrai dire, ne furent livrés au public qu'en 1809, mais dont Chénier aurait pu connaître les manuscrits.

Quant au « magistrat vanté » qui a « passé les Alpes », il n'est autre que le président de Brosses. Beaucoup trop maltraité par Chénier, de Brosses n'a point fait en Italie un voyage d'artiste, et l'on ne saurait lui reprocher d'avoir cherché à être spirituel, puisqu'il a su l'être. On ne pourrait, du reste, le condamner sans englober Sterne dans la même sentence ; or le *Voyage sentimental* passe pour un chef-d'œuvre.

Quant à Voltaire lui-même, nous savons déjà ce que Chénier en a dit. Toutefois, nous avons remarqué que, dressant dans le chapitre de l'*Invention* une liste des grands génies français à qui la lyre n'avait pas été rebelle, il n'a point cité Voltaire. Mais il a fait plus : s'élevant contre l'abus qu'on fait du nom des devanciers pour écraser les nouveaux venus sous le poids des œuvres qu'ils représentent, alors même que ces œuvres, de l'aveu de tous, ne sont point d'une remarquable valeur, Chénier profite de l'occasion pour donner son opinion sur la *Henriade* :

« Quand Racine parut, on ne cessait de l'accabler sous la réputation du grand Corneille, qui, en effet, a des scènes dont il me semble que Racine n'atteignit jamais la hauteur, mais qui lui cède sur d'autres points. Voltaire ne se fut pas plutôt montré ce qu'il était, que les uns, pour le rabaisser, affectaient d'élever Crébillon, les autres feignaient de regarder Rousseau le poète comme un génie supérieur à lui ; et Rousseau lui-même, dans ses lettres, vous dit de bonne foi qu'il s'estimerait fort mal partagé si on le plaçait sur le même trône avec M. de Voltaire. Aujourd'hui que Voltaire est mort, son nom servira de même à opprimer tout nouveau venu. Il n'y a guère, à présent, qu'un avis sur la *Henriade* : on s'accorde assez à la regarder comme un ouvrage manqué, faible, étroit, comme un véritable avorton, où plus d'un bel endroit fait reconnaître pourtant un avorton de Voltaire ; et tout lecteur qui s'y connaît un peu, ne se fait point presser pour convenir que ce grand homme n'a pas été trop modeste, quand il a dit qu'il avait fait un poème épique avant de savoir ce que c'était. Qu'un homme aujourd'hui s'avise d'en publier un, quelque mérite qu'il puisse avoir, je vous jure que, avant de l'avoir lu, vingt mille

personnes élèveront la voix en criant : « Qu'est-ce que cet ouvrage-là auprès de la *Henriade* ! Parlez-moi de la *Henriade*. Ce n'est pas ainsi qu'est faite la *Henriade*. »

On se rend compte aisément de l'intérêt qu'offrent pour nous de pareils fragments, où sont contenus tant de jugements sur des œuvres contemporaines ou assez récentes pour provoquer encore des discussions passionnées. De tels documents sont au nombre des plus précieux pour aider à reconstituer notre histoire littéraire, aux diverses époques de son évolution.

A nos yeux, ils ont, en outre, le mérite de faire connaître André Chénier. Plus encore peut-être que les ouvrages de *théorie*, longuement écrits, produits d'une paisible réflexion, ces œuvres de *critique*, composées en général de notes plus soudaines, plus spontanées, jetées le plus souvent sur le papier sans que l'auteur se soit préoccupé précisément de ses propres principes littéraires, sont le reflet sincère d'une sensibilité.

Nous examinerons, prochainement, un autre document du même ordre : le commentaire de Malherbe par André Chénier. Ce commentaire se compose d'une suite de notes isolées, écrites au jour le jour sur les marges d'un exemplaire de Malherbe (édition Bachon, 1776), pendant la première jeunesse de notre poète ; il sera donc éminemment propre à nous renseigner sur son éducation littéraire et sur la formation de son goût. Cet examen précédera immédiatement l'étude des œuvres de création d'André Chénier.

R. B.

La rhétorique et l'éducation oratoire à Rome

Cours de M. GASTON BOISSIER,

Professeur au Collège de France.

La déclamation.

Nous avons étudié, dans la leçon précédente, les origines de la rhétorique grecque et le succès dont elle jouit dans le pays où elle était née ; nous avons vu quelles difficultés elle eut à combattre, quand, avec l'hellénisme, elle s'introduisit dans le monde romain, et comment elle parvint à s'y acclimater ; nous allons étudier maintenant comment cet art, dont le progrès avait été d'abord entravé par bien des obstacles, ne tarda pas à acquérir dans son nouveau domaine une place considérable et presque prépondérante.

La rhétorique pouvait se présenter sous deux formes distinctes : on pouvait la considérer comme une science pratique, ou bien comme une science théorique, comportant l'enseignement de règles et de formules qu'un professeur énonçait et développait dans une classe, du haut d'une chaire. Les Grecs, dont le tempérament philosophique se plaisait à l'étude de l'esprit pour lui-même, avaient poussé fort loin leurs recherches dans ce domaine, et l'enseignement théorique de cet art s'était donné dans les écoles d'Athènes, dès le début. Les Romains, au contraire, gens pratiques et soucieux de l'utile, avaient surtout connu l'autre forme de la rhétorique, et cela avant que l'hellénisme eût commencé la conquête de Rome. Dans les républiques anciennes, où l'on n'était assuré de ses biens et de sa vie que si l'on était capable de les défendre par la parole, l'éloquence avait été cultivée et étudiée sur la place publique, dès les temps les plus reculés ; et, quand l'éloquence fut devenue un art, les Romains n'oublièrent point qu'il n'était pas possible d'apprendre à parler sans mettre en pratique certains procédés oratoires, dont l'enseignement théorique donnait la formule assurément, mais dont on n'usait à coup sûr que lorsqu'on était accoutumé déjà à s'en servir.

Rome a donc connu les deux enseignements que comporte la rhétorique : des ouvrages comme le *De Oratore* ou l'*Institution oratoire* nous prouvent que la théorie n'y fut nullement négligée ; mais la pratique l'avait de beaucoup emporté, et c'est cette dernière partie de l'enseignement oratoire qui constituait la *déclamation* ; bien que le mot dût tomber plus tard en discrédit, il faut convenir cependant que cette habitude de *déclamer* fut profitable à l'éloquence et que son développement était devenu nécessaire à l'époque où elle commença à se généraliser.

Une importante transformation s'opérait, en effet, vers l'époque de Cicéron, dans les institutions politiques et, par contre-coup, dans les études oratoires. Jusqu'alors, la coutume était de conduire, vers l'âge de dix-sept ans, chez un orateur en renom le jeune homme destiné à suivre la carrière politique ; le futur orateur devenait le secrétaire, le commensal et le compagnon du maître auquel il était confié, il apprenait à parler en l'écoutant, il était son client et son disciple. C'est ainsi que Cicéron, issu d'une famille fortunée mais obscure, fut conduit par son père chez le jurisconsulte Quintus Scævola, qui l'introduisit au forum ; là, il suivit les affaires dans lesquelles son maître plaidait, et reçut de cette façon l'enseignement pratique hérité des ancêtres. Mais — ce qui est un signe des temps nouveaux — Cicéron fréquentait aussi l'école d'un rhéteur ; il ne fut point, à vrai dire, élève de Plautius Gallus, chez qui, par le fait d'une innovation toute récente, on déclamaient en langue latine ; mais, après avoir, jusqu'à l'âge de vingt ans, déclamé en grec, il fut prêt à paraître au barreau.

Malheureusement, les temps étaient troublés par d'autres luttes que celles de l'éloquence : la guerre sociale avait éclaté ; Rome, entraînée par le sot orgueil d'une aristocratie inquiète et jalouse, refusait le *droit de cité* aux peuples amis qui l'avaient aidée à conquérir le monde. Cicéron dut quitter le forum pour les camps et servit dans les armées envoyées contre les Sabins. Rentré dans la Ville, après la conclusion de la paix, il ne put davantage satisfaire ses ambitions : les compétitions de Marius et de Sylla ensanglantaient l'Italie, et les proscriptions faisaient le vide autour des tribunes. Cicéron, durant cinq années, fut contraint de se taire encore et de rester dans l'ombre. Cette retraite, sans doute, ne fut pas inféconde : Cicéron chercha à déterminer les défauts de l'éloquence latine, il posa en principe que l'éducation oratoire à Rome était trop étroite, et préconisa, pour les futurs orateurs, des études amples et diverses, susceptibles de leur donner une culture générale, qui avait presque toujours manqué à leurs devanciers. Joignant l'exemple au précepte, il s'adonna

aux études philosophiques et se mit en rapport avec les Grecs amis de Rome, que l'invasion de Mithridate avait chassés d'Asie Mineure ; c'est ainsi qu'il connut Philon, fondateur de l'*Académie*. Un commerce constant avec de tels hommes, l'habitude de trouver et de développer des idées générales devaient donner à son éloquence l'ampleur qui lui est propre. Ce fut après ces longues années de méditation et de silence qu'il put mettre en œuvre les connaissances qu'il avait acquises ; durant une période d'accalmie relative, il fut préteur, puis consul : il put se prodiguer sur le forum et dans l'enceinte du Sénat, et, sollicité par les débats politiques et judiciaires qui absorbèrent toute son activité, il ne s'occupa guère de la rhétorique en tant qu'art.

Mais la liberté publique était menacée par des ambitions formidables : au cours de nouvelles guerres civiles, après l'établissement d'une dictature suivie de nouveaux déchirements intérieurs, pendant lesquels les vieilles institutions romaines achevèrent de tomber en poussière, la jeunesse aristocratique, privée définitivement des joutes glorieuses de la tribune, prit goût, de plus en plus, aux exercices de *déclamation*. On se mit à *déclamer* avec passion. Pompée, au lieu de rassembler des soldats, au moment de jouer contre César la domination du monde, prit un maître de déclamation. La rhétorique fut alors si fort à la mode que, lorsque la victoire définitive de César laissa des loisirs à ses jeunes généraux, ceux-ci vinrent prier Cicéron de les initier aux mystères de cet art ; et Cicéron, indulgent à cette jeunesse qui se prenait à goûter les plaisirs de l'esprit après avoir connu des jouissances moins raffinées, eut autour de lui un cénacle d'hommes sceptiques et charmants, auxquels il dévoila les secrets de son éloquence : c'étaient Hirtius et Pansa, Dolabella, son propre gendre, resté son ami malgré le divorce qu'il l'avait séparé de Tullia, dont il avait dévoré la dot. Cicéron pardonnait à leurs faiblesses passées et présentes ; et les appelait ses *grands écoliers*. Antoine lui-même, nature lourde et peu douée pour les arts, s'exerçait à parler, précisément au moment où la parole achevait de perdre son pouvoir. La rhétorique d'école devenait donc une des occupations les plus répandues de la haute société romaine ; mais qu'était-ce au juste que cet exercice de la *déclamation*, qui parait avoir occupé dans l'enseignement une place si considérable ?

Juvénal a raillé la déclamation dans un vers qui nous donne la définition de ce qu'elle fut dans son principe : *I demens !* dit-il à l'ambitieux avide de gloire militaire dont les exploits serviront de

thèmes à développements dans les écoles : *curre, ut pueris placeas et declamatio fias*. (Juvénal, X, 167.) Faire déclamer consistait, en effet, à donner aux écoliers une matière, sur laquelle ils devaient s'exercer à parler : c'était la forme de *devoir* qu'à surtout connue l'antiquité ; on faisait alors parler, comme aujourd'hui nous faisons écrire, et c'est même ce qui constitue la différence essentielle, presque la seule, qui existe entre les écoles anciennes et les écoles modernes. Dans l'antiquité, on se préoccupait de former des orateurs ; nous songeons à former des écrivains. Les matières à traiter étaient graduées d'après l'âge des élèves : Quintilien nous donne, sur ce point, des détails fort précis et nous a même conservé des modèles de *sujets*, d'après lesquels nous pouvons nous faire une idée de cet enseignement et constater qu'il ne différait guère du nôtre. Aux débutants on commençait par faire dire des *mots célèbres* ; puis on passait aux *narrations* ; quand le jeune homme avait acquis quelque habileté à trouver et à composer des développements, on lui proposait des *éloges* ou des *blâmes*, genres que les maîtres d'école anciens paraissent avoir exploité avec une prédilection particulière ; à l'élève disert et adroit à découvrir des arguments subtils et spécieux, on finissait même par demander de faire l'éloge de gens blâmables ; et, si l'avocat d'une cause perdue savait intéresser l'auditoire au sort de son client et présenter ses délits et ses crimes sous un jour favorable, s'il arrivait même à prendre le parti de ses vices et, loin de l'en excuser, à l'en louer avec adresse sans sortir des limites de la vraisemblance logique, il en retirait le bénéfice d'une réputation glorieuse dans le cercle scolaire où il avait accompli son exploit. Mais le genre préféré des rhéteurs et de leurs élèves était la discussion de bizarres légendes mythologiques, ou encore de questions d'ordre général (*θησεως*), dont la solution pouvait prêter à des ergotages ingénieux : on critiquait ainsi la légende de la louve de Romulus, ou bien on examinait les avantages et les inconvénients respectifs du mariage et du célibat, et l'on essayait de résoudre, à grand renfort d'arguments étranges et subtils, la question de savoir *s'il faut ou s'il ne faut pas se marier*.

Mais quel qu'ait été le succès de ces sujets d'espèces diverses, de plus en plus on accoutuma les jeunes gens à plaider des *causæ* analogues à celles qui se traitaient devant les tribunaux. On commença même par refaire les plaidoiries qui avaient été prononcées réellement au forum : c'est ainsi que Brutus refit le *Pro Milone* en défendant cette thèse, significative chez le futur meurtrier de Cé-

sar, que Milon avait bien fait assassiner Clodius, mais que c'était à bon droit qu'il avait débarrassé la République d'un citoyen dangereux et corrompu. On traitait aussi des sujets politiques : Lucain raconte qu'il prononça devant ses camarades, comme exercice de déclamation, la défense du tribun Octavius Sagitta, qui, sous le règne de Néron, ayant poignardé, pendant qu'il était en charge, une femme nommée Pontia Postumia, ne put être traduit devant un tribunal que lorsque, la durée de sa charge étant expirée, son inviolabilité de magistrat ne le protégea plus contre les poursuites des parents de la victime. — Les sujets tirés de la réalité finirent même par l'emporter, au point d'être traités presque exclusivement dans les écoles : parfois ils étaient tirés de l'histoire, et c'étaient les *suasoriæ* ; mais ceux que l'on empruntait à la vie ordinaire, que l'on imaginait semblables aux causes débattues chaque jour devant les tribunaux, jouirent d'une faveur encore plus marquée. Les *controversiarum*, comme on les nomma, devinrent la partie essentielle de l'enseignement oratoire à Rome.

Ce n'était point là, d'ailleurs, une invention romaine. Les écoles grecques avaient connu ce genre d'exercice, qui paraît avoir été, à Athènes, l'accompagnement et la contre-partie de l'enseignement théorique donné par les rhéteurs, Quintilien attribue à Démétrius de Phalère l'honneur de l'avoir imaginé. Toutefois les termes, purement latins, dont les Romains ont usé pour le désigner, sans faire d'emprunts, comme en bien d'autres circonstances, aux vocabulaires techniques des Grecs, indiquent que ce genre s'était, de bonne heure, acclimaté à Rome et qu'il avait dû y revêtir des caractères spéciaux, qui lui rendirent, dans la rhétorique romaine, une sorte d'originalité.

Sous la double forme des *suasoriæ* et des *controversiarum*, la déclamation fut fort en honneur dans les écoles des rhéteurs, qui pullulèrent à Rome surtout au commencement de l'Empire. Suétone fait mention de vingt écoles importantes de *grammaire*, ouvertes en même temps à son époque : encore n'entend-il faire entrer dans son dénombrement que les plus considérables. D'après Quintilien, qui s'en plaint à plusieurs reprises, les élèves y affluaient en très grand nombre, surtout dans celles que dirigeaient les orateurs en renom. Ces *classes*, toujours plus nombreuses que celles de nos lycées actuels, devaient présenter une animation qui, dans certains cas, nuisait peut-être à l'enseignement du professeur ; mais l'émulation devait y être fort vive, et l'intensité de vie résultant d'une agglomération d'esprits alertes et désireux d'apprendre et de briller produisait le plus souvent des résultats

heureux, surtout si le maître avait les qualités d'un bon pédagogue.

Ces écoles n'étaient point tenues par l'Etat, dont l'intervention se manifeste, pour la première fois, sous Vespasien, lorsque cet empereur crée pour Quintilien une chaire publique d'éloquence ; il fallait donc que les rhéteurs fussent payés par leurs élèves, et il serait intéressant de connaître la rétribution de l'enseignement des rhéteurs ; malheureusement, les renseignements nous font défaut. Notre seul recours, sur ce point particulier, est Juvénal, dont le parti pris de pessimisme doit nous inspirer quelque défiance : il nous dit, par exemple, dans sa septième *Satire*, que les temps sont durs pour les rhéteurs, qu'il leur est souvent malaisé de toucher dans son intégrité le salaire fixé pour leur rétribution : l'esclave pédagogue est là, qui retient trop souvent, intermédiaire peu scrupuleux, une bonne part du prix alloué. Cependant, d'après un vers de la même satire, le prix courant paraît correspondre, pour l'année, à quatre cents francs de notre monnaie actuelle, — ce qui n'est pas si méprisable. Juvénal cite même Quintilien comme ayant fait sa fortune dans ce métier qu'il décrie avec tant de verve ; mais c'est là, dit-il, une exception :

Unde igitur tot
Quintilianus habet saltus ? Exempla novorum
Fatorum transi.

Le rhéteur a d'ailleurs d'autres ennuis que ceux que Juvénal signale, ennuis qui ne venaient pas seulement de la prétendue modicité des salaires : le maître est en lutte constante avec les parents, toujours terribles aux professeurs. Quintilien soutint contre eux de douloureux combats. La mode était aux déclamations, et les parents ne voulaient pas entendre parler d'enseignement théorique : ils ne voulaient point accorder aux rhéteurs le temps de faire lire leurs élèves ; il fallait déclamer toujours. Quintilien a bien compris l'inconvénient de ces exercices trop fréquemment répétés, qui ne permettaient point au jeune *déclamateur* d'acquérir les connaissances diverses, grâce auxquelles il aurait pu progresser dans la pratique de son art, et de corriger des penchants funestes par l'étude des bons auteurs : déclamer sans cesse, c'était, pour l'écolier trop avide de louanges publiques, vivre éternellement de sa médiocrité même. Mais l'expérience des maîtres avait peine à prévaloir contre une mode de plus en plus envahissante, et ils pouvaient s'estimer heureux, quand ils obtenaient que les jeunes orateurs ne montrassent leurs talents en public que tous les six jours : c'est du moins la

mesure que Juvénal semble nous indiquer. De même, quand il corrigeait les déclamations de ses élèves, le rhéteur se heurtait à l'amour-propre des pères : il devait combattre leur inexpérience et leur mauvais goût, et s'opposer à leurs admirations, qui n'allaient généralement qu'à bavardage intarissable.

Nous savons d'une façon assez exacte, d'après les renseignements fournis par Quintilien, comment on préparait dans les écoles la déclamation publique : d'abord le professeur proposait un sujet, qu'il expliquait ; puis il donnait des indications sur la manière dont ce sujet devait être traité ; il recherchait, devant son auditoire d'écoliers, s'il fallait plaider le pour ou le contre, et lequel des personnages intéressés à la cause serait supposé prendre la parole. C'était ce qu'on appelait le *sermo* du professeur ; un recueil de la fin de l'Empire nous a conservé plusieurs de ces *sermones*, qui contiennent, en somme, les instructions données à l'occasion de tout sujet de devoir dans nos lycées modernes. Muni de ces conseils, l'élève traitait alors le sujet par écrit et le lisait ensuite, de sa place, au professeur qui procédait à une première correction. Ces corrections manquaient parfois d'aménité : un rhéteur du nom de Cestius, corrigeant un jour le devoir du fils de Varus, ne se fit pas faute de mêler à ses remontrances pédagogiques de blessantes allusions à l'infortuné général d'Auguste. — Enfin l'élève apprenait par cœur le discours corrigé par son professeur et le débitait devant une assistance de pères de famille et d'étrangers. Il le prononçait avec le ton convenable et les gestes, que la rhétorique ancienne réglait avec tant de minutie, et drapé selon le protocole oratoire. C'étaient les jours de triomphe des écoliers : ils s'applaudissaient mutuellement, à grand fracas, pour ne point faillir aux règles de la politesse, et peut-être aussi n'étaient-ils point fâchés de profiter de ces occasions pour se livrer à un certain tumulte : « *Non exsurgunt modo*, dit Quintilien, *sed etiam excurrunt et cum indecora exaltatione clamant.* » C'est ainsi que les jeunes orateurs prenaient déjà, dans ces assemblées restreintes, le goût des succès publics, qui rendit plus tard si populaire la mode des *recitationes*.

R. B.

Éléments de géographie humaine

Cours de M. HENRI HAUSER,

Professeur à l'université de Dijon.

PREMIÈRE LEÇON.

Qu'est-ce que la géographie humaine ?

Nous la définirons provisoirement l'étude des conditions matérielles qui influent sur le développement de l'individu humain et sur la forme des sociétés. Cette étude repose donc sur un postulat : à savoir que l'homme n'est pas « un empire dans un empire » ; qu'il est, comme les autres êtres vivants, soumis aux lois de la nature ; qu'il fait partie intégrante de la planète Terre, non pas seulement parce qu'il en foule aux pieds l'écorce, mais parce que sur lui agissent incessamment les forces cosmiques qui circulent à travers le globe.

I

Cette idée de dépendance de l'homme à l'égard de la Terre n'est pas une idée nouvelle. Depuis longtemps, cette dépendance a été aperçue et elle a été signalée. C'est sur elle, en grande partie, que Montesquieu fonda son *Esprit des Lois*. Vous vous souvenez de l'opposition qu'il établit entre les vastes étendues steppiennes de l'Asie, au climat uniforme, et la figure vivante et variée de la toute petite Europe. Et, après Montesquieu, presque tous les historiens ont éprouvé l'impérieux besoin de faire redescendre les hommes des hauteurs de l'abstraction sur la terre réelle, hospitalière et nourricière. « Le matériel, la race, le peuple qui la continue — écrivait Michelet dans sa préface de 1869 — me paraissent avoir besoin qu'on mît dessous une forte base, la terre, qui les portât et les nourrit. Sans une base géographique, le peuple, l'acteur historique, semble marcher en l'air comme dans les peintures chinoises où le sol manque. » Et de cette méthode féconde il avait donné lui-même une application célèbre dans son *Tableau de la France*. L'historien se rencontrait ici avec le géologue, avec Elie de Beaumont, qui avait opposé les uns aux autres les peuples du granit et les peuples du calcaire. De la même façon Curtius, aux premières pages de son *Histoire grecque*, tente d'expliquer tout le développement ultérieur de la race hellénique par l'harmonieuse disposition de la mer Egée, par le scin-

tillement des fies blanches éparées sur les flots bleus. Enfin Taine a formulé cette idée, en ajoutant aux deux influences de la race et du moment celle du milieu, en montrant ce qu'un Shakespeare doit à la verdoyante prairie anglaise, humide et grasse sous le brouillard océanique, un Véronèse au ciel lumineux de la lagune.

Malheureusement, le défaut de toutes ces formules est de rester imprécises, vagues et, pour tout dire d'un mot, trop littéraires. Trop souvent, ce ne sont que des généralisations hâtives, construites sur quelques analogies. On a raillé avec raison Montesquieu d'avoir fait du despotisme une plante qui croît nécessairement et exclusivement dans les grandes plaines, comme si les territoires à relief varié avaient la vertu merveilleuse de sécréter la liberté. En somme, la géographie restait trop, dans cette conception, ce qu'elle avait été dans la science antique : un des yeux de l'histoire.

C'est à Friedrich Ratzel que la géographie humaine ou, comme il l'appelle, l'*anthropogéographie*, a dû d'être tirée de cette position subalterne. Il est intéressant, au point de vue de l'évolution des idées anthropogéographiques, de noter la différence qui existe entre les deux volumes, parus à près de dix ans d'intervalle, de l'œuvre maîtresse de Ratzel. Lorsqu'il publia, en 1882, le premier volume de son *Anthropogéographie*, il lui donnait encore — et il lui a conservé dans la seconde édition — comme sous-titre *Anwendung der Erdkunde auf die Geschichte*, application de la géographie à l'histoire ; c'était encore le point de vue limité de Michelet et de Curtius. La géographie n'y jouait qu'un rôle « ancillaire ». Le second volume a un sous-titre tout différent : *Die geographische Verbreitung der Menschen*, la répartition géographique des hommes. Ici le point de vue devient nettement scientifique. Il ne s'agit plus seulement d'expliquer tel caractère historique par tel ou tel fait géographique, plus ou moins arbitrairement choisi ; il s'agit d'étudier l'homme sur la terre, et l'action de la terre sur l'homme, de même que l'on étudie la répartition des végétaux, ou celle des animaux autres que l'homme. Il est une géographie botanique, une géographie zoologique ; il doit également exister une géographie humaine. En réalité, la géographie humaine ne sera elle-même qu'une partie d'une science plus générale, la *biogéographie*, science de la répartition géographique de la vie, vaste synthèse qui trouvera sa place dans la grande œuvre entreprise par Karl Ritter, la géographie comparée.

Mais, comme l'objet de la géographie humaine diffère essentiellement de celui des autres parties de la géographie biologique,

comme l'homme est, avant tout, un πολιτικὸν ζῷον, la conception des Montesquieu et des Taine n'est pas fautive en elle-même, elle est seulement trop étroite. Une fois constituée sur des bases biologiques, la géographie humaine servira à réintroduire dans les sciences sociales la notion d'espace, laquelle revêt nécessairement trois aspects : la position, l'étendue, les limites. C'est à cette réintégration du concept d'espace dans les sciences sociales que Ratzel a consacré sa *Völkerkunde*, puis sa *Politische Geographie*. — « Pour maints économistes et sociologues, dit la préface de ce second ouvrage, aussi bien que pour maints historiens, l'Etat se tient en l'air, et le sol de l'Etat n'est pour eux qu'une sorte de domaine foncier, plus grand que les autres... Mais la géographie politique ne peut construire sa théorie de l'Etat que sur le sol donné de la terre. Pour elle aussi, l'Etat sera une création humaine, mais une création qui ne peut croître que sur le sol de la terre. »

II

A cette conception de la géographie humaine, plusieurs sortes d'objections ont été faites. Une science ainsi constituée est-elle possible et légitime ? Est-elle seulement concevable ?

La première objection a été présentée surtout par certains sociologues. C'est une objection de principe, qui ne porterait pas d'ailleurs sur la possibilité d'une étude purement biogéographique de la race humaine, mais à condition que cette étude restât purement descriptive ; elle ruine la valeur explicative de cette science, conteste son utilité au point de vue des sciences sociales, la possibilité de son application à l'histoire. Pour ses partisans, le fait antérieur, logiquement et, pour ainsi dire, chronologiquement antérieur, ce n'est pas le cadre dans lequel se moue une société, c'est cette société elle-même. La morphologie sociale, étude des formes de la société, est antérieure et supérieure à l'anthropogéographie, étude des actions de la terre sur l'homme. Le despotisme n'est pas, comme le croyait Montesquieu, fonction des vastes étendues steppiennes, il est le produit nécessaire d'une certaine organisation de la famille patriarcale et de la propriété.

Pour prendre la question de plus haut, si les peuples émigrent de tel pays dans tel autre, c'est uniquement pour obéir à une loi de densité, qui agit sur eux à la façon des pressions sur les liquides. S'ils se déplacent dans tel sens, s'ils ouvrent, à travers l'épaisseur de la forêt primitive, telle route ou tel sentier, s'ils bâtissent leurs abris, cavernes, huttes, tentes ou maisons, suivant

tel type, c'est en vertu de conceptions collectives, qui s'imposent à chacun d'eux et qui n'ont rien à voir avec le milieu cosmique. Ce n'est même pas l'action du milieu cosmique qui enferme une société donnée dans un cadre donné, qui lui donne ses limites. Que des sociétés différentes, différentes par la langue, par la religion, par l'organisation de la famille, viennent s'établir, à des époques successives, dans un même pays, — par exemple les Khmers, les Thaïs, les Annamites en Indo-Chine, — elles s'y tailleront des domaines différents, à limites différentes. Autour d'un même centre, occupé successivement par deux civilisations distinctes, se découperont, dans le milieu inconnu et hostile qui les entoure, deux cercles d'inégal rayon. Ce ne sont pas toujours des accidents physiques, mer, fleuve ou montagne, qui expliqueront ces limites, pas plus que les causes cosmiques ne rendront compte d'une civilisation donnée. La géographie est donc impuissante à nous expliquer le comment, le pourquoi, mais, bien plus, même le où de toute civilisation donnée.

Il y a, dans cette doctrine, une part de vérité. L'élément humain n'est pas exactement, entièrement, assimilable aux autres éléments de la biogéographie. On ne peut étudier la répartition de l'humanité à la surface de la planète d'une façon aussi simple que l'on étudie la répartition de la Bourse à pasteur, du Ver de terre ou de l'Oursin. L'extrême mobilité de l'homme, ses facultés d'adaptation, de mémoire, d'imitation, ont pour effet de modifier, en ce qui le concerne, l'action du milieu cosmique. Certains théoriciens, éblouis par le dogme philosophique de l'unité de l'espèce humaine, voudraient expliquer par le sol et par le climat toutes les différences entre les hommes, l'âme nègre par le soleil d'Afrique, l'âme blanche par l'atmosphère lumineuse de la Méditerranée, l'âme jaune par les grands deltas limoneux. Il est facile de leur répondre qu'un Européen, transplanté sous le soleil d'Afrique, ne devient un nègre ni à la première ni à la dixième génération, sauf le cas de croisement ; et qu'un Chinois, passant du delta du fleuve Jaune à celui du Mékong, reste, psychologiquement aussi bien que physiologiquement, un Chinois.

Il ne servirait à rien de dire que l'âme du créole portugais, dont les aïeux et les aïeules ont vécu dans l'Angola, n'est pas identique à l'âme du paysan lusitanien, ni l'âme du comprador chinois de Bangkok ou de Saïgon à celle de son congénère de Canton ou de Nankin : car ces différences peuvent s'expliquer par une cause sociale et non géographique, l'action de la société nègre, ou siamoise, ou annamite sur des individus isolés ou des groupes peu nombreux.

C'est ailleurs qu'il faut aller chercher les titres de l'anthropogéographie : c'est dans ce que M. Vidal de la Blache, — en une conférence, plus tard publiée sous forme d'article, sur les *Conditions géographiques des faits sociaux*, — appelle « le matériel ethnographique » de toute civilisation. Y a-t-il, — là est la question, — y a-t-il, chez tous les peuples, un rapport entre la nature ambiante et le « bagage de civilisation » propre à ce peuple ? Si ce rapport existe, l'anthropogéographie est une science.

Prenons le premier des caractères morphologiques étudiés par les sociologues, la densité de population. Ce caractère est étroitement conditionné par les causes cosmiques ; l'épithète de « cosmique » n'est pas ici de trop, puisque certaines de ces causes sont astronomiques. Jetez, en effet, les yeux sur une carte de la répartition de la population à la surface du globe, et aussitôt vous apparaîtra la distinction, posée par les Grecs et dont Ratzel devait tirer un si merveilleux profit, entre l'*œkoumène*, la terre habitée et habitable, et l'*anœkoumène*, la terre inhabitable. Nous aurons l'occasion, dans la suite du cours, de revenir sur cette notion de l'*œkoumène* ; qu'il nous suffise de rappeler qu'il existe, au nord et au sud de l'espace où l'homme habite et se déplace, deux espaces, inégaux d'étendue, où le froid et la glace ont empêché et empêchent le développement d'établissements sédentaires et même la vie proprement nomade. « L'humanité, dit Ratzel dans ses *Grundzüge der Völkerkunde*, habite les continents et les îles tempérées et chaudes de la terre, plus une partie de la zone froide sur l'hémisphère boréal. » Cette partie de la surface du globe, c'est proprement la « terre de l'homme ». Sur une carte de cette terre, supprimez un instant toute représentation graphique des accidents physiques : la seule inspection des signes de densité vous permettrait presque de les reconstituer. Ici, des taches blanches vous indiqueraient les déserts ou les steppes, qui doivent leur stérilité relative à des causes météorologiques, ou de hauts massifs montagneux ; là, des teintes plus ou moins foncées rétabliraient pour vous le dessin des vallées, l'évasement des deltas, les côtes battues par les vents humides, les bassins bouillers ou gisements aurifères. Tous les phénomènes de la vie du globe se traduisent, comme un texte passe d'une langue dans une autre, dans la carte de la densité humaine.

Après la densité, un fait essentiel est celui de l'alimentation. Ce n'est pas pour des raisons mystiques que les peuplades de toute une partie de l'Afrique manquent de bétail, c'est uniquement parce qu'elles vivent dans le royaume de la mouche *tsétsé*. Or, c'est l'absence de viande de boucherie qui conserve chez certaines

peuplades la civilisation chasserresse, et qui donne à ces peuplades, grandes destructrices de gibier, une sorte de supériorité sur les tribus agricoles du voisinage. Le pygmée africain, qui, grâce à son arc et à ses flèches, vit en parasite des tribus qui n'ont pas de viande, fait penser au chasseur Esaü, qui venait échanger sa venaison contre les légumes récoltés par le demi-sédentaire Jacob. Mais il est des peuples qui ne peuvent absolument pas se procurer de viande, ni domestique ni sauvage. Or, une certaine dose d'aliments carnés est physiologiquement indispensable à l'homme : ces peuples n'ont eu d'autre ressource que le cannibalisme. On a voulu expliquer le cannibalisme par des raisons religieuses : les prescriptions religieuses ne sont venues qu'après coup, pour justifier des pratiques sans lesquelles le peuple eût péri.

Toute nourriture humaine est ou végétale, ou tirée d'animaux qui se nourrissent eux-mêmes, en dernier ressort, de végétaux. Il est donc inévitable que la géographie humaine soit dans une étroite dépendance vis-à-vis de la géographie botanique. Et, comme la nourriture habituelle ne peut manquer d'influer sur la constitution du cerveau, il y a des peuples du riz, comme il y a des peuples du blé, et il est plus facile de les classer par leurs caractères alimentaires que par la forme de leur crâne ou la couleur de leur peau. Car ce qui change avec la nourriture, c'est aussi la façon de se la procurer, les armes de chasse, les engins de pêche, les instruments de culture, et tout cela ne change pas sans que l'homme change. — Même les rares éléments minéraux qui sont nécessaires à notre vie physiologique ont une importance géographique : c'est la nature qui a créé, en Afrique, des peuples du sel et des peuples privés de sel.

Les types d'habitation sont, en général, si identiques à eux mêmes dans une civilisation donnée, qu'on a voulu croire que ces types dériveraient de conceptions collectives, où la géographie n'aurait rien à voir. Il est bien vrai qu'un type, une fois créé, s'impose à un peuple avec une telle force que, si un individu de ce peuple se déplace, il cherche à l'emporter avec lui. L'Anglais établit son *cottage* sur le rocher de Hong-Kong comme sur les plateaux caillouteux de l'Afrique méridionale. Telle bourgade française des Antilles fait penser, avec une végétation plus luxuriante, à nos petits ports provençaux. Mais, à l'origine, ces types ont été étroitement conditionnés par deux espèces de causes, géologiques et climatologiques : les matériaux dont on pouvait disposer, la pierre ou l'absence de pierre, le bois, l'argile ; la chaleur, le froid, le vent, la pluie, la neige.

Ce que nous venons de dire de l'habitation, nous pourrions le

dire du vêtement. Mais l'action de la géographie se fait sentir également sur des caractères déjà plus compliqués, moins matériels, de la civilisation. La vie nomade ou la vie sédentaire s'opposent l'une à l'autre en vertu d'une opposition géographique : le peuple du steppe pousse ses troupeaux devant lui, sur des terrains de parcours semés de points d'eau, tandis que, dans les oasis ou dans les vallées voisines, se fixent les agriculteurs. Il faut les progrès d'une civilisation avancée, tous les perfectionnements de la technique, pour faire d'un steppe nomadique un pays d'agriculture sédentaire, et, par conséquent, pour substituer à une société patriarcale une société agricole. Suivant la nature du sol et du climat, la culture sera intensive ou extensive, le sédentarisme sera relatif ou absolu, la propriété restera dans une certaine mesure collective ou deviendra strictement privée, nous aurons le moujik russe ou le paysan briard.

Les régions désertiques ou même semi-arides, pays à pluies rares et à sol perméable, forment un contraste frappant avec les pays à pluies régulières et à inondations du sud et de l'est de l'Asie, et même avec les pays à pluies irrégulières, mais fréquentes, de l'Europe occidentale. De l'Iran à la Berbérie et au sud de l'Espagne s'étend une vaste zone, continuée au delà des mers par le grand bassin américain, où la propriété essentielle n'est pas la terre, mais l'eau. C'est le tribunal des eaux qui devient l'organisation centrale de l'oasis, du village, de la *huerta*, de la *vega* ; la civilisation, ici, est directement fonction de l'irrigation. Cette organisation de la *huerta*, M. Brunhes, dans son livre récent sur l'*Irrigation*, vient de l'étudier dans le bassin méditerranéen, là où elle s'affirme par ses caractères sociaux et juridiques les plus simples. Mais, *mutatis mutandis*, avec une technique plus perfectionnée, un système législatif plus compliqué, nous la retrouverons dans le Colorado ou le Nouveau-Mexique. Voilà donc toute une série de relations sociales particulières qui s'échafaudent sur l'eau.

Dans une forte mesure aussi, les causes cosmiques influent sur la constitution des unités nationales, sur la direction des mouvements de population et même sur les rapports d'un groupe avec des groupes différents. Si toutes les frontières ne sont pas des frontières naturelles, il y a des frontières naturelles, et, par là, les questions de frontières ressortissent légitimement de la géographie. Evidemment, il ne faut pas demander à ces liaisons une rigueur absolue. Une ligne idéale de partage des eaux, un thalweg ne sont pas des barrières infranchissables ; entre deux sociétés voisines, il existe généralement des *marches*, des régions

indécises, où les populations se mélangent et parfois s'entrecombattent, où la ligne frontière va et vient au cours de l'histoire. Ces marches ne sont pas nécessairement une montagne ou un fleuve ; ce peut être une grande plaine, aux horizons illimités.

C'est le cours des fleuves, c'est l'orientation des vallées qui expliquent non pas le phénomène même de la migration, — conséquence d'une densité surabondante, — mais la direction des migrations terrestres. Le problème des sources du Nil domine l'histoire de l'Égypte depuis Ramsès jusqu'à lord Cromer ; l'histoire de la Gaule et de la France est inscrite dans le dessin de ces vallées où Strabon voulait retrouver la main de la Providence. Ce sont les courants de la mer et les vents océaniques qui dirigent les migrations maritimes. C'est la mousson qui, soufflant dans les voiles des boutres arabes, a établi de toute antiquité, entre le sud de l'Inde et l'Égypte, le commerce des épices. Les vents étésiens ont joué un rôle capital dans l'histoire de l'Archipel. D'une façon générale, l'importance anthropogéographique de la mer a été immense ; elle fut, dès la lointaine découverte de la navigation, beaucoup moins un fossé qu'une route entre les peuples. L'histoire de la Méditerranée, comme le dit M. V. Bérard dans *les Phéniciens et l'Odyssée*, c'est l'histoire des *thalassocraties* qui se sont succédé dans cette mer. De nos jours, la lutte est ouverte pour la thalassocratie de l'Atlantique, et déjà s'élabore la future thalassocratie du Pacifique.

III

Mais, disent certains historiens, si ces observations sont exactes, elles n'ont aucune valeur scientifique, car elles ne présentent jamais un caractère de nécessité. L'Angleterre, le Japon, sont, nous l'accordons, des royaumes insulaires, mais il n'était nullement nécessaire que l'Angleterre et le Japon devinssent de grandes puissances maritimes. Il est d'autres îles de par le monde, et dont l'évolution n'a pas été la même. La preuve, dit par exemple M. Seignobos dans sa *Méthode historique appliquée aux Sciences sociales*, la preuve que la géographie humaine n'est pas une science, c'est qu'elle est incapable de prévoir ce que deviendra la civilisation d'un pays donné.

Mais c'est que les causes qui s'entre-croisent pour déterminer la civilisation d'un peuple sont mille et une. Et il est très vrai que ces causes ne sont pas toutes géographiques. Certains faits, géographiques par eux-mêmes, n'acquièrent une valeur humaine qu'à la suite d'un phénomène historique. L'Angleterre a été, de

tout temps, un bloc de houille ; mais, pour que ce bloc devînt et, pendant près d'un siècle, restât le principal fournisseur de fer et d'acier, de lainages et de cotonnades du globe, il fallait que le fait permanent, la présence de gisements de houille, fût heurté par un fait temporel, création de l'homme : la machine de Watt. La grandeur de l'Angleterre a été une résultante. Inversement, la transformation électrique des forces hydrauliques est en train de modifier la répartition des populations industrielles, qui se concentraient autour des bassins houillers ou des ports d'importation du combustible, et qui remontent vers les blancs sommets.

Nous avons là des exemples frappants du rôle géographique de l'homme. Si la nature agit sur l'homme, l'homme — et de plus en plus à mesure que la civilisation agrandit sa puissance — réagit sur la nature. Il devient, à son tour, une cause cosmique, une cause perturbatrice. Il modifie arbitrairement la répartition biologique des flores et des faunes : il déboise des montagnes, et lance ainsi sur des plaines des vents asséchants ou des torrents dévastateurs ; il fait d'un fleuve furieux un chemin qui marche ; il ferme des golfes, il ouvre des isthmes et modifie le sens des courants commerciaux. Tel régime social, par exemple celui des grandes plantations et, jusqu'à ces temps derniers, de l'esclavage, impose à des régions entières des productions spéciales et, pour ainsi dire, un paysage particulier.

Ajoutez que, pour des raisons déjà dites, les modes d'existence, créés en grande partie sous des influences naturelles, sont doués d'une certaine fixité, d'une force d'inertie. C'est pourquoi ces types de civilisation, une fois créés, se conservent partiellement quand on les transplante, résistent au milieu ambiant, et essaient de le modifier en s'y adaptant.

Les rapports qui unissent la géographie et l'histoire, l'homme et la nature, ne sont donc pas des rapports simples de dépendance. Ce sont des rapports d'interdépendance. Ces rapports obéissent à la loi du déterminisme universel ; mais ce déterminisme n'est pas un fatalisme. Il n'était pas nécessaire que la grande île charbonneuse du Nord-Ouest européen devînt le siège d'un grand empire ; mais, que l'Angleterre n'ait pas été une île ou qu'elle n'ait pas eu de houille, l'histoire du monde était changée. Si la complexité des phénomènes ne permet pas à l'anthropogéographie les prophéties, elle lui laisse toute sa valeur explicative. Elle est la science des actions et réactions réciproques de la terre et de l'homme.

H. HAUSER.

L'évolution de l'art littéraire français en Belgique

Cours professé à l'Extension de l'Université libre
de Bruxelles, par M. J. CHOT,

Docteur en philosophie et lettres.

Toute littérature nationale, pour exercer au delà des frontières une influence intellectuelle, a besoin d'originalité. L'esprit contemporain, fatigué de sujets ressassés et de formes classiques, désireux d'idées et de modes nouveaux, réclame des œuvres personnelles. Cette exigence d'un public lettré, gâté par l'excessive productivité de ces dernières années, est trop absolue et irrationnelle. En France, certaines tendances outrées ont créé des genres obscurs et extravagants. La clarté, la saveur, le rythme mélodieux de la phrase sont menacés. Celle-ci boite péniblement et les mailons déplacés de sa chaîne se heurtent avec dureté. La poésie pure, l'art d'écrire avec vérité, sincérité, émotion, est sacrifié à l'imagination, égarée souvent dans des champs vagues et stériles. La folie de la mode et l'excentricité d'une nouvelle esthétique font excuser un livre incompréhensible, d'allure échevelée, et parfois immoral ! Si la Belgique a subi, en certaine façon, l'influence de ce souffle inquiétant, nos poètes, symbolistes et décadents, ont, avec une modération réfléchie et une sage lenteur, suivi ce dangereux courant, qui emportait tant d'autres écrivains vers des brouillards inconnus. En agissant ainsi, ils ont pu éviter les excès, n'accepter que les avantages du mouvement, et, soucieux de faire avant tout des œuvres vraies, ils ont créé une poésie nouvelle, forte et originale. La forme de celle-ci explique parfaitement ce besoin, cette sollicitation d'un esprit septentrional, cherchant un rythme adéquat à ses impressions, à la race dont il veut rendre le plus fidèlement possible les caractères. Nos écrivains s'aident d'une langue latine que leur art transforme naturellement pour l'adapter à la traduction sincère de leurs sentiments d'hommes du Nord. Il ne faut donc point leur reprocher les différences de style, bien marquées et très justifiées, qui les séparent des écrivains français travaillant dans la note classique ou décadente. On ne conteste plus aujourd'hui que la Belgique est un peuple richement doué au

point de vue intellectuel ; on reconnaît, on affirme sa littérature, son art, puissants et indépendants. Cette littérature est vraiment nationale : elle s'inspire du sol même qu'elle chante, le synthétise, le rend avec toute l'expression de son caractère. Le Belge est avant tout un peintre habile et pénétrant. Il se laisse attirer, éblouir par les couleurs et les visions séduisantes de la nature. La palette dont il se sert est riche et vibrante de tons. Ceci nous explique pourquoi nos romanciers sont, avant tout, des descriptifs. S'ils vivent à l'étranger, ils conservent ce caractère particulier qui nous permet de revendiquer leur nationalité. C'est que la patrie, le sentiment indestructible et original que notre sol leur a donné, parlent en eux.

On ne peut rompre avec ces liens-là ! Heine, l'Allemand parisien, maudit et renie la Prusse, son pays, mais il reste écrivain bien allemand. Rodenbach vit à l'étranger, dans le nostalgique et incessant entourage de ces rêves inspirés par la vision mélancolique des coins silencieux de sa ville natale. Il ne serait pas difficile de retrouver dans les brumeux et tragiques décors des drames de Mæterlinck, comme les ressouvenances et la transposition d'images confuses de tableaux d'enfance où les tranquilles eaux dormantes des Flandres et les vieilles tours, marquaient dans le brouillard. Un écrivain reniant ses penchants naturels, se violant au point d'annihiler la pureté de ses premiers sentiments, ne produirait que des œuvres bâtarde, manquant de sincérité. Le caractère d'un pays ne peut être saisi dans sa vérité que par un de ses enfants portant une parcelle de son âme. Si belles que nous semblent les Alpes, nous ne les verrons jamais avec les yeux d'un Savoisien !

La Belgique donne, par sa nature, une série d'impressions vives, capables d'inspirer tout homme un peu artiste. La Flandre, la Campine, l'Ardenne ont des âmes dissemblables, mais également intenses d'émotion. Les artistes belges qui les décrivent, s'ils sont naturels, s'ils voient et sentent avec amour, auront, comme ces régions où ils sont nés, des caractères particuliers. De là, ces différences entre les œuvres si profondément nationales de De Coster, de Lemonnier, d'Eekhoud, de Rodenbach et de Verhaeren, en lesquelles vivent à jamais tous les décors et les énergiques et lumineux poèmes de notre patrie.

Le Moyen Age littéraire. — Période de développement et de décadence.

L'esprit littéraire, qui n'est que le moyen d'exprimer avec art une sensation ou une pensée, s'est révélé chez le peuple belge le

jour où, pour traduire son image et son concept, il a trouvé une langue souple, douce et harmonieuse, capable, par son génie propre, de rendre ce qu'il ressentait. Les chants tudesques et celtiques, grossiers, brutaux, sauvages, peu faits pour plaire, furent délaissés, lorsque la poésie romane fut, vers le ^x^e siècle, par des chanteurs venus de France, importée en Artois, en Hainaut et en Flandre. Ce sont ces États, unis à la cour de France par les liens féodaux, — nous y ajouterons la principauté de Liège, — qui attirent plus tard les poètes de langue provençale. Le mouvement est si intense qu'on peut considérer ces comtés comme le lieu d'éclosion véritable de la poésie française. Épris de l'art nouveau à la phrase mélodieuse et chantante, les seigneurs belges le cultivent. Les comtes de Flandre, BAUDOUIN V, BAUDOUIN VI, écrivent, au ^x^e siècle, de bons vers en français. SYBILLE D'ANJOU (1134), l'épouse du comte Thierry d'Alsace, appelle autour d'elle les poètes de la « gaie science » et crée « une cour d'amour ». Les tournois littéraires sont à la mode. Les trouvères belges rivalisent avec les troubadours français et leur art souvent triomphe. Voici, au-dessus d'eux, la belle figure de CHRESTIEN DE TROYES († 1191), le glorieux trouvère du comte de Flandre, Philippe d'Alsace. Esprit savant, artiste délicat, vigoureux aussi et profond, Chrestien donna à la poésie française, peu stable encore, des règles définitives. Ses romans en vers, dans lesquels le merveilleux joue un grand rôle, chantent les exploits des chevaliers sans peur. *Perceval le Gallois* et *Lancelot du Lac* appartiennent au cycle du Graal, qui semble avoir été inauguré pour réagir contre l'excessive tendance amoureuse des écrits de l'époque. Ici, les héros de Chrestien sont de vertu pure et méconnaissent l'amour. Dans *Cliget*, qui appartient au cycle de la Table Ronde, dans *Erec et Enide* et dans le *Chevalier au Lion*, s'étale, dans toute sa vigueur, le talent de ce poète illustre, qui fut le premier écrivain de son temps. Il nous apparaît comme le Ronsard du ^{xiii}^e siècle.

Le cycle fécond du Graal n'empêcha pas la propagation des chansons de geste et des poèmes se rapportant à Alexandre, au roi Arthur de Bretagne et à Charlemagne. JEAN DE NIVELLES (ou de Nevele ? † 1183) composa sa *Vengeance d'Alexandre*, œuvre de conception brillante, mais souvent faible dans la versification. AUDEFROY LE BATARD, écrivain artésien, n'a pas la vive imagination du précédent, mais sa langue est pittoresque, souvent parsemée de mots flamands romanisés. Plus passionné, plus mâle est l'accent du trouvère QUESNES DE BÉTHUNE († 1220), esprit fier et aventureux, chantant en présence des rois et des comtes.

La version en langue française du *Roman du Renard* eut pour

conséquence, dès qu'elle fut introduite en Flandre, au ^{xiii}^e siècle, l'apparition du *Reinart de Vos*, qui marque l'avènement définitif de la littérature flamande. Le peuple s'empare de cette épopée allégorique, vraie satire révolutionnaire, révélant bien l'esprit caustique, licencieux de l'époque. La poésie française, ébranlée par cet éveil subit d'une autre littérature, continue cependant à être cultivée. La cour de Baudoin IX est pleine de ménestrels et Gui de Dampierre les retient autour de lui ; mais, après ce comte, la décadence est manifeste. Il faut chercher les causes de cette décadence dans les conflits avec la France, dans l'affaiblissement de la féodalité appauvrie, tracassée, dans la révolution économique, qui porte toute l'activité du peuple flamand vers le formidable développement communal. Le culte des lettres romanes ne se soutient plus alors que dans le Sud. Ici, paraît l'esprit mordant, railleur et impétueux de JEAN DE CONDÉ (^{xiii}^e siècle), le véritable élève de Chrestien, qui, dans son *Plais des chanoinesses et des nonnes grises*, puis, dans sa *Défense des Ménestrels*, attaqua si violemment les ordres monastiques, ennemis des jongleurs. Nous avons aussi conservé de lui deux mystères, œuvres de pure imitation.

Le Brabant hérita, un instant, de la gloire littéraire de la Flandre. Les trouvères, attirés par la brillante cour des ducs, s'y donnent rendez-vous. ADENEZ LE ROI († 1240), dont le désir de vérité lui fit perdre l'expansion passionnée et parfois ridicule de ses devanciers, illustra la cour du duc Henri III et de Marie de Brabant. C'est là qu'il écrivit *Berthe au grand pied* et *Oger le Danois*. Le mouvement s'arrêtera, en Brabant, le jour où Jean I^{er}, le vainqueur de Woeringen, préconisera et emploiera lui-même dans ses vers la poésie flamande. Si, de même que COMMINES, FROISSART, de Valenciennes, fut un chroniqueur brillant, on ne peut passer sous silence son art de poète charmant, sincère et modéré d'enthousiasme. Cette préoccupation constante de dire et d'écrire toujours avec vérité, même en poésie, permet de le considérer comme un esprit tout moderne.

Les ducs de Bourgogne parvinrent à rendre aux lettres françaises une culture nouvelle. La Flandre reste rebelle cependant à l'entreprise. En pays wallon, MARTIN FRANC († 1460), l'auteur du *Champion des Dames*, sorte de réfutation du *Roman de la Rose*, et JEAN LEMAIRE, de Bavai († 1473), épurèrent et corrigèrent la langue. Lemaire, dont on ne sait pas assez la grande influence qu'il eut sur Ronsard, son contemporain, usait d'une langue si riche, si colorée et d'une imagination si féconde, que Clément Marot la déclara « digne d'Homère le Grec ». Lemaire est, en

somme, l'écrivain de transition qui relie le mieux à la Renaissance les poètes du x^ve siècle.

A cette époque, alors que l'art fade et froid de quelques rimailleurs entretenait avec peine en Belgique la culture de la « gaie science », dans la composition de divers « mystères » dont Bruxelles, un instant, parut avoir le monopole des représentations, la Flandre avait renoncé tout à fait à cultiver les lettres françaises. Abandonnant un art qu'il proclamait « puéril », le goût flamand s'était tourné vers la peinture. Celle-ci, plus clairement, plus rapidement, traduisait le sentiment, les visions de ce peuple amoureux de lumière. Memling et les primitifs, et, plus tard, les descriptifs, les réalistes, remplacèrent, avantageusement aux yeux de tous ces amateurs d'émotion spontanée et de couleur vibrante, les trouvères et leurs poèmes. La peinture pour longtemps tua la littérature. « Le siècle des ducs de Bourgogne, adit Ch. Potvin, fut notre dernier siècle littéraire et notre premier siècle artistique. » C'est en vain que Marguerite d'Autriche, en des strophes émues, pleure le départ des poètes. La disparition de l'art français était fatale. Étant un produit d'importation, il ne pouvait avoir de force; il aurait dû, pour vivre, être autochtone. Voilà pourquoi la période contemporaine que nous traversons (1870 à 1902) est, en somme, la seule et véritable époque de développement; c'est aussi la plus glorieuse.

Au xvi^e siècle, si le culte de la poésie française disparaît en Belgique, c'est parce que cette poésie ne répond plus aux désirs du peuple fatigué de l'étranger et avide d'indépendance. En substituant, comme langue de cour, l'espagnol au français, les souverains ne firent que précipiter la décadence d'un art qui ne se soutenait déjà plus qu'avec peine. Le grand mouvement de la Renaissance, si intense ailleurs, ne valut à la Belgique que quelques savants et quelques pamphlétaires. Tandis que la Révolution soulève les Pays-Bas contre l'Espagne, au-dessus de sa houle grondante, éclate la voix formidable de PHILIPPE DE MARNIX DE SAINTE-ALDEGONDE (1538-1598). Cette voix raille, émeut, flagelle, soufflant à la masse exaltée sa mâle et brûlante poésie ! Il écrit, dans les deux langues, manie le fouet de la satire avec une vigueur et une ironie cinglantes. Ce fut malheureusement une voix perdue dans la révolution !... La poésie française est morte en Belgique ; les archiducs Albert et Isabelle (1698-1715) redoutent les livres nouveaux ; leurs faveurs vont aux peintres, dont l'art atteint alors son apogée. MARIE-THÉRÈSE (1740-1780) crée, sans grand succès, l'*Académie des Belles-Lettres* ; mais il ne lui appartenait point, pas plus qu'à son fils Joseph II, de réveiller, tout en

maintenant les paralysants liens de la censure, un art dont l'existence n'est possible que grâce à une indépendance absolue. Il faudra la Révolution de 1789, l'avènement de la liberté complète d'écrire, pour que l'esprit engourdi reprenne son activité. Napoléon, en 1810, organise chez nous un concours de poésie. PHILIPPE LESBROUSSART (1785-1855), qu'on peut considérer comme le premier en date des poètes belges du XIX^e siècle, remporte le prix. De son côté, le PRINCE DE LIGNE (1735-1814), avait révélé en la prose élégante, spirituelle et bien française de ses œuvres volumineuses, un talent sérieux, célèbre en toutes les cours d'Europe.

L'avènement définitif de la nation belge et le triomphe dans notre constitution des principes de 1789, la paix féconde, le régime nouveau de la liberté, devaient nécessairement amener l'éclosion d'un art littéraire belge moderne qui, petit à petit, allait, lui aussi, créer son indépendance.

La Genèse de la littérature contemporaine. — Influence et conséquence du Romantisme. — Les Poètes de 1850. — De Coster et Octave Pirmez annoncent et préparent l'ère nouvelle.

C'est de la fusion de nos deux races qu'est née, peu à peu, cette forme particulière que nous donnons à la traduction de nos pensées et qui est l'esprit belge. Imbu des grandes idées françaises génératrices de la lumière, notre art devait en subir l'influence. L'imitation est du reste fatale, a dit Théophile Gautier, à celui qui cherche l'originalité. Aussi, de 1830 à 1868, voit-on un cycle nombreux d'écrivains belges errer dans les sentiers battus. Le romantisme français, et, plus tard, le réalisme, qui fut sa conséquence naturelle, s'emparent des imaginations. Unissant son courant à celui du romantisme allemand, vers lequel s'était porté l'esprit enthousiaste de Goethe, de Schiller, de la Belgique germanique, le mouvement issu de ces deux forces admirablement associées devint si formidable qu'il entraîna dans sa marche la pensée wallonne et la pensée flamande, émerveillées, portées l'une et l'autre vers le même idéal. Ce fut le point de départ, la genèse, de notre littérature belge nationale. Les deux esprits se combinèrent, et le romantisme produisit chez nous un phénomène intellectuel considérable. Telle fut la conséquence indirecte du grand mouvement romantique de 1830. Le résultat direct a été de créer immédiatement en Belgique de nombreux écrivains. Cette génération fut peu brillante, puisqu'elle marchait à la remorque d'une littérature étrangère. La mode est aux

lettres françaises. Les noms des romantiques sont sur toutes les lèvres ; on s'arrache leurs livres. Et, inspirés par leur génie, beaucoup croient découvrir en eux-mêmes un peu de ce souffle qui fit Chateaubriand, Lamartine, Musset et Hugo. Des lyres multiples résonnent, mais combien ternes et discordantes souvent ! Quelques noms cependant méritent d'être retenus. Auprès du baron de STASSART, qui, après La Fontaine et Florian, mérite, comme fabuliste, une des premières places, GRANDGAGNAGE (1797-1872), le jovial écrivain liégeois, « wallon jusqu'aux os », accuse déjà une note personnelle, en transportant dans ses œuvres le caractère joyeux, gouailleur de sa race ; VICTOR JOLY (1807-1870), en une phrase au rythme heurté, annonçant la forme nouvelle, déploie une vivacité et une coloration de style remarquable ; COOMANS (1813-1880), sème, en des livres et des discours, la spirituelle semence de son cerveau bourré d'optimisme et de gaieté. On lit encore de lui avec plaisir l'*Académie des Fous* et le *Chapeau de Fortunatus* ; EUGÈNE GENS (1814-1881) et MARCELLIN LAGARDE, en romantiques descriptifs, détaillent avec quelque charme, les pénétrantes émotions qui se dégagent de la contemplation de nos ruines, de nos vallées, transmettent avec sentiment quelques vieilles légendes. Plus tard, LOUIS HYMANS (1829-1884), incapable de maîtriser le flot débordant de son imagination, écrit d'abondance en une prose subtile et souvent vigoureuse, des œuvres éclectiques, dans lesquelles l'érudit met volontiers ses ressources au service d'un art souvent trop emporté. Puis ÉMILE LECLERQ nous donne ses nombreux romans, qui étudient la société nouvelle, attaquent ses mœurs et introduisent en Belgique le réalisme inauguré en France par Champfleury.

Du groupe des poètes, trois hommes se détachent. C'est ADOLPHE MATHIEU, qui déjà s'était fait un nom avant 1830. C'est une forme nette, souvent harmonieuse, bien en accord avec les exigences classiques, mais insufflée aussi d'idées modernes, qui fait le charme de ces recueils d'où se dégage la fraîcheur d'une inspiration saine et d'une verve facile. L'esprit ne manque point dans *Olla Podrida* (1839), dans *Poésies de Clocher* (1846), dans *Givres et Gelées*, *Senilia* (1856), dans *Souvenirs* (1866). Le poète excelle surtout dans l'épigramme et la satire.

Auprès de lui, tel un « preux » littéraire détachant sur un ciel instable encore sa rude silhouette de lutteur, CHARLES POTVIN, guidé par le désir de progrès et de moralité, lutte sans relâche, épuisé, en des œuvres différentes, la chaleur d'un talent, jeune et combattif. Poète, dramaturge, historien, il se fit aussi un nom dans la critique. Nous lui devons une très belle étude

sur la *Corruption Littéraire en France*. Dans ses *Marbres Antiques* (1857), le *Poème du Soleil* (1855), dans ses drames *Jacques d'Artevelde* et *les Gueux*, il laisse parler le sentiment, tendre ou passionné, vibrant parfois d'une mâle énergie.

Mieux encore que Mathieu et Potvin, ANDRÉ VAN HASSELT (1806-1874) parvint, par son propre talent, à s'affranchir de ces liens qui trop servilement rattachaient ses devanciers à l'Ecole française. Son vers, d'une envolée parfois géniale, révèle une inspiration pure, profonde et indépendante. Ses *Odes*, ses *Balades*, dignes de Hugo, ses *Quatre Incarnations du Christ*, où passe un souffle véritablement épique, et qui valurent à la Belgique sa première épopée, attestent le travail continu d'un penseur, cherchant, en poésie, à dominer l'atmosphère basse d'un petit pays imbu de l'esprit étranger, indifférent à l'effort et au talent de ses artistes. Cette apathie du public était telle, à cette époque, que l'*Uylenspiegel*, de CHARLES DE COSTER (1827-1879), ce chef-d'œuvre de l'art belge, passe tout d'abord inaperçu (1868). En cette épopée en prose archaïque, où vibre la conscience d'un pays, il faut reconnaître l'œuvre géniale, immortelle, d'un écrivain admirable, inspiré par la noble idée de réveiller l'âme nationale. C'est elle qui vit et tressaille dans le cœur d'Uylenspiegel, révélant aux lettres belges les champs nouveaux à explorer. De même qu'il a dit la gloire du passé, de même, inspirés par ce souffle nouveau, les jeunes diront les gloires, les forces ou les faiblesses présentes du pays. Dès lors, l'influence extérieure faiblira et notre littérature, régénérée, brisera peu à peu les liens incommodes.

Tandis que Van Hasselt, par ses vers solides et harmonieux, résumait l'effort d'une génération, cherchant en vain à se débarrasser tout à fait de l'idée romantique, tandis que De Coster, plus heureux, plus pénétré, plus sûr de son idéal, trouvait enfin et montrait la voie nouvelle, un autre artiste luttait en silence, cherchant dans le recueillement à conduire aussi en des champs inexplorés, plus vrais, le travail de sa pensée curieuse. OCTAVE PIRMEZ (1832-1883) fut, en cette époque de mécanisation littéraire, un indépendant à la manière de De Coster. Si l'un réclame le culte de la patrie, l'autre revendique un art individuel. Pirmez nous apporte dans ses écrits cette note rêveuse, tendrement pessimiste, attestant chez le solitaire de la vallée d'Acoz, un souci constant de se concentrer, de ne point chercher ailleurs qu'en soi ou autour de soi la source de son inspiration et de ses études. Il s'examine donc et analyse, dans une prose élégante et pure, avec l'impartialité d'un psychologue bien moderne, ses sentiments, ses douleurs, ses propres pensers.

En ses harmonieuses rêveries, l'auteur des *Jours de Solitude* (1869), des *Heures de Philosophie* (1873) et de *Remo* (1878), étale, comme un blanc voile, tendre et frémissant, son âme sensitive et mélancolique, bercée parfois dans son recueillement par l'espoir d'une existence autre. Dédaignant la gloire et les honneurs, vivant retiré, au milieu d'une nature splendide et silencieuse, il ne chercha point à se faire un public. Lui aussi fut méconnu, comme Charles De Coster l'avait été. Ils constituent cependant l'un et l'autre, comme les deux piliers qui, assis sur les bases solides mais invisibles, fondées par les écrivains précédents, soutiennent notre édifice littéraire contemporain.

C'est ici que se place le véritable tournant ; l'ère glorieuse va commencer. — Si nous n'avions pas eu à nous occuper, en cette période de tâtonnements qui prépara la nôtre, de produits exclusivement littéraires ; si nous avions voulu prouver que l'esprit belge s'est créé autrement aussi que par des œuvres d'imagination, nous glorifierons ceux qui, associant l'art à la science, écrivirent en une prose belle, raffinée, colorée, les œuvres historiques, juridiques, politiques, économiques auxquelles leurs noms restent attachés. Dans la première période, nous aurions placé Van Praet, De Potter, Altmeyer, Van de Weyer, Liagre, Kervyn de Lettenhove, Alvin, Borgnet, Castiau, Laurent, Juste, Wauters, Thonissen, Van Bommel, Namèche ; dans la seconde, les Stecher, de Laveleye, Discailles, Delbœuf, A. Prins, Goblet d'Alviella, Vanderkindere, G. Kurth, Hector Denis et tant d'autres encore !... N'oublions point non plus les belles épopées en prose de Thil-Lorrain, l'écrivain fougueux qui fit *la Belle Valdrade* ; les nouvelles liégeoises de J. Demarteau et les récits de voyage de Jules Leclercq, de James Van Drunen et de Charles Buls. Ceux-là aussi ont droit à la reconnaissance des lettres modernes.

Le Roman belge. — Camille Lemonnier. — Eekhoud.

La tendance au roman de mœurs nationales s'est affermie depuis De Coster. Mais l'étude du passé, après quelques nouvelles tentatives, a été abandonnée pour le présent. La nature, le terroir, la société, les mœurs, les douleurs sociales sont, pour nos romanciers, d'inépuisables mines. Ce qui fait et donne la force à leurs œuvres, c'est la sûreté, la précision avec laquelle ils rendent l'impression. Ce caractère s'accusait déjà très sérieusement chez ÉMILE GREYSON (1823-1901), qui a reconstitué, avec beaucoup d'art et de précision, en même temps que des tableaux de mœurs d'autrefois, des scènes de la vie contemporaine. Tandis que l'é-

crivain modeste, en ces romans écrits à la Dickens, indiquait lui aussi les entrées du champ nouveau à explorer, tandis que CAROLINE GRAVIÈRE (1821-1878), en une langue pittoresque, rappelant celle de George Sand, quoique naïvement autoritaire, travaillait dans le même sens, tandis qu'ÉMILE LECLERCQ introduisait dans ses romans le réalisme de Champfleury, CAMILLE LEMONNIER (né en 1845) cherchait, à travers les voies nombreuses qu'il parcourait hâtivement, le véritable chemin à suivre. Quand il l'eut trouvé, il s'y engagea et courut à la nature. Déjà celle-ci avait attiré son âme d'adolescent, sensible et enthousiaste. Et ce sentiment de la nature qui vit en lui passionnera ce cerveau artiste et fécond, à jamais rivé à son éternelle amante. C'est elle qui le fit connaître, c'est par elle qu'il vivra dans la suite. Les préférences iront toujours à l'auteur du *Mâle*, du *Mort*, de la *Belgique*, de ce délicieux poème qui a nom *Au Cœur frais de la Forêt* et qui, au point de vue de la pureté et de la forme littéraires, nous semble le chef-d'œuvre du grand romancier. Son tempérament instable et chercheur, sa faculté d'assimilation n'ont point contrarié le développement constant et unitaire de sa personnalité. S'il traite des sujets différents, les procédés, le style, la cadence ne varient point dans leur art. Partout, malgré le lyrisme romantique, le réalisme ou le naturalisme de certaines œuvres, l'écrivain reste lui-même. L'esthétique de Camille Lemonnier est individuelle. Il n'est d'aucune école. Quand *Happe-chair*, cette admirable et puissante étude de l'usine et du pays wallon, fut terminée, *Germinal*, de Zola, paraissait en librairie. L'écrivain belge n'a donc point pastiché le romancier français. Cette rencontre fut un de ces phénomènes malheureux, mais facilement explicables.

La langue très personnelle de Lemonnier, semée de néologismes, d'une cadence spéciale, rappelant un peu celle de J.-K. Huysmans, est due aux préoccupations constantes d'un cerveau sans cesse bouillonnant, obligé, pour traduire exactement sa pensée, de forger des mots que la langue française lui refuse. Ces mots expriment toujours avec compréhension et colorent avec chaleur. Cette tendance au néologisme est une particularité de l'esprit flamand, si enthousiaste de ses visions, qu'il veut, pour les rendre avec la fougue d'un primitif, se composer une palette nouvelle. Eekhoud et le poète Verhaeren sont dans le même cas.

Dans des œuvres spéciales pour lesquelles, à tort sans doute, il abandonne son esthétique descriptive, Lemonnier se montre plutôt qu'artiste, observateur profond, téméraire praticien d'âme, cherchant, le scalpel en main, à fouiller, au nom de la vérité, des

plaies sociales : *Claudine l'Amour*, *la Fin des Bourgeois*, *l'Homme en Amour*, renferment de belles pages, mais ces études l'amènent fatalement à un naturalisme brutal, à un pessimisme douloureux, qui en rendent la lecture pénible et peu réconfortante. Il est d'autres volumes, comme *l'Arche*, *Adam et Eve*, *le Sang et les Roses*, où le romancier disparaît pour faire place au psychologue. L'action, le fait, l'intérêt, ne sont rien. Une littérature fouillée où s'étale dans toute sa puissance la richesse de son style, de longues considérations philosophiques, de gentils babillages, des broderies très détaillées, ne suffisent point ici pour combattre la monotonie évidente qui se dégage de ces œuvres. Puisse un jour, le vigoureux peintre du *Mâle* reprendre la palette si riche que la nature met en sa main, quand il veut la contempler !

GEORGES EEKHOUT (né en 1854) est l'héritier le plus direct de De Coster. Ce qui l'attire, ce n'est point le décor, la mélancolie des paysages, mais bien l'individu, la race. Il aime et exalte le terroir flamand. Ce qu'il veut établir dans ses livres, c'est le contraste entre la matière rude du personnage et sa bonté cachée. Au fond, l'âme de ces rustres qu'il étudie dans ses *Kermesses*, est généreuse. Il arrive qu'elle étale visiblement, comme dans *Kees Doorik*, toute sa grande honnêteté. Parmi ces êtres aux dures écorces, sauvages et criminels quand la passion les emporte, il en est d'aimables, de prévenants. L'âme chez eux est mal servie par une nature faible en somme ; ne raisonnant pas, obéissant à l'instinct de la bête. Tous appartiennent à la race des dégénérés, des irréguliers, qui attirent Eekhoud. Les héros du *Cycle patibulaire*, des *Las d'aller*, de *La Nouvelle Carthage*, d'*Escal-Vigor*, sont des irréguliers. Le romancier s'intéresse à eux, parce qu'ils représentent encore quelque chose de la vieille patrie flamande. Il trouve dans leur existence libre, vicieuse, une certaine beauté.

Tout en sondant la psychologie des paysans campinois, l'écrivain s'arrête pour dégager la nostalgique vision, le parfum de sa terre. Sa langue lui est propre ; elle correspond à la cadence du parler dur et heurté de ces personnages, moroses et haineux. De là, ces accouplements bizarres de mots, ces figures osées, donnant à la phrase, avec des accents sonores, une coloration éclatante.

Plus excessif que Lemonnier dans son naturalisme, il n'a pas craint de compromettre son talent en s'efforçant d'étaler aux yeux de notre faible humanité, toute la honte et l'horreur d'un vice suprême. Ici encore se pose l'éternelle question de savoir si la liberté accordée à l'écrivain suffit pour excuser l'apparition d'études qui, sous prétexte d'amélioration morale à introduire, ana-

lysent et nous forcent à contempler ce que nous repoussons d'instinct ? L'Art est le Beau, le Bien ; il ne peut, à notre avis, se complaire à mener les esprits dans l'atmosphère empoisonnée et pestilentielle de vices dont la science seule doit poursuivre la disparition.

Tandis que, parallèlement, se développait le talent des deux romanciers, EDMOND PICARD, le charmant et spirituel auteur de *l'Amiral*, de *Monseigneur le Mont Blanc* (né en 1836), essayait d'adapter l'esprit judiciaire à la littérature. Malgré l'élégance de sa prose très artiste dans laquelle la préoccupation constante de l'idée du Droit fait l'atmosphère de ses œuvres, l'auteur de *la Forge Roussel*, de *Mon Oncle le Jurisconsulte*, etc., n'est pas arrivé à intéresser suffisamment le public à ces diverses tentatives. Aujourd'hui, il n'est guère plus heureux en essayant de transporter sur la scène la question juive, dont il a fait le sujet de sa comédie-drame *Jéricho*. La reconnaissance des écrivains belges s'adresse de préférence au brillant critique de *l'Art moderne*, au polémiste, au vaillant défenseur de notre littérature, au Mécène qui a su protéger et fortifier des talents.

On ne pourrait certes pas reprocher à EUGÈNE DEMOLDER, le délicieux conteur qui écrit *les Patins de la Reine de Hollande*, *la Route d'Émeraude*, de manquer dans ses *Contes d'Yperdamme* et dans *la Légende de Saint-Nicolas*, de chaleur et de coloris. La riche palette, qu'il emploie parfois avec trop de fougue, rend ici et là son art excessif ; c'est alors une débauche de couleurs qui, débordant, cachent quelquefois mal les faiblesses du concept. Il est néanmoins un de nos premiers romanciers. — C'est un peu par un excès contraire que HENRI NIZET a péché dans ses *Béotiens* et dans son roman scientifique *Suggestion*, œuvres dans lesquelles des pages très originales annonçaient un talent vigoureux. Après ce charmant et frêle pastel qui a nom *Miette*, HENRI MAUBEL, en écrivant *Quelqu'un d'aujourd'hui*, a déployé dans une large mesure la souplesse d'un art élevé, à tendance idéaliste, profond et quelque peu empreint de mysticité. C'est un contemplatif ému, négligeant volontiers les banales visions, pour ne s'arrêter qu'aux transcendances.

En 1888, MAX WALLER nous donna *Daisy*, sa meilleure œuvre en prose, empreinte d'un sentiment exquis, d'une infinie tristesse. En cette pauvre Daisy mourante se substitue en quelque sorte l'âme de l'écrivain défaillant, consumé lui aussi, tombant après avoir déposé la plume. La personnalité du jeune romancier et poète est trop intéressante pour ne point s'y arrêter davantage.

**Influence de la Jeune Belgique. — Max Waller.
Parnassiens et Versalibristes. — Verhaeren, Gilkin.**

On ne peut oublier que l'intense et rapide évolution de notre littérature, dont l'originalité s'est, en ces dernières années, définitivement affirmée, est due aux énergiques et laborieux efforts de quelques jeunes artistes, qui, associant leurs talents, groupant leurs forces, parvinrent, malgré les quolibets et les sarcasmes d'un public naïf habitué à prétendre sottement qu'il n'y avait pas de « littérature belge », à organiser un courant nouveau, fécond, irrésistible. Et ce fut MAX WALLER (Maurice Warlomont, décédé en 1889), ce fut un artiste de vingt-trois ans qui, servi par son esprit passionné, fougueux, ardent, gouailleur, prit le premier la plume pour un dur et nouveau combat. Son nom n'est point seulement attaché à ces œuvres qui, comme *la Vie bête*, *l'Amour fantasque*, *la Flûte à Siebel*, *Daisy*, révèlent, avec la douce mélancolie de sa jeunesse, la fermeté d'un talent déjà mûr, il vit aussi dans le cœur de la génération présente qui sait ce que l'ami véritable, qui si tôt s'en est allé, a fait pour elle. Quand il prit la direction de la *Jeune Belgique*, en 1881, il avait près de lui Verhaeren, Giraud et Rodenbach. D'autres jeunes se groupèrent autour de ce noyau et, dans le monde artiste, la revue nouvelle devint une force. Dès son premier numéro, elle se réclame de n'être d'aucune école. « Tous les genres sont bons, dit-elle, s'ils restent dans la modération nécessaire et s'il y a de réels talents pour les interpréter ». Sa devise fut : « SOYONS NOUS » ; Max Waller ajouta : « NE CRAINS ». Il faut faire de l'art pour l'art et cultiver la forme. Le but que la revue se propose est de créer une littérature belge, indépendante de la Jeune France. — Des polémiques violentes agiterent la rédaction de la *Jeune Belgique*. En 1883, elle signale, avec tapage et sous le coup d'une indignation bien naturelle, l'étonnante décision du jury chargé de décerner le prix quinquennal de littérature. Personne n'avait été jugé digne d'obtenir ce prix ! Et Camille Lemonnier avait écrit *les Charniers*, *le Mâle et le Mort* !... Toute la Belgique artiste se lève et proteste. Au banquet Lemonnier, organisé par les rédacteurs de la *Jeune Belgique*, les revendications et les principes d'un art indépendant furent solennellement proclamés, en même temps que s'affirmaient entre ces groupes de littérateurs, de peintres, de musiciens, de journalistes, représentant la Belgique intellectuelle, des liens solides de fraternité d'art.

Après sa polémique avec l'*Art moderne*, revue dans laquelle

Edm. Picard réclamait une littérature sociale et l'obligation pour nos artistes de penser et d'écrire en belge, un incident grave se produisit au sein de la *Jeune Belgique*. On subissait alors l'influence de Verlaine et Mallarmé. Des poètes français décadents, comme Vielé-Griffin, cherchaient un rythme nouveau. Le verslibrisme naquit, et Verhaeren, Mockel, Van Lerberghe, Mæterlinck et Max Elskamp le préconisèrent en notre pays. A l'encontre de ces réformateurs, tous collaborateurs de la *Jeune Belgique*, Gilkin, Gille, Giraud et Séverin restèrent fidèles aux traditions parnassiennes. Ceux-ci réclamèrent la conservation de la forme et la pureté de la rime. Les verslibristes se séparèrent de ce groupe et, en mai 1895, créèrent le *Coq rouge*, revue qui devait permettre aux artistes de faire de l'art en toute indépendance, sans préoccupation de forme, de dogme, sans souci des petites chapelles. Les collaborateurs principaux furent Mæterlinck, Eekhoud, Demolder, Delattre, Nautet et Verhaeren. De cette scission sont résultées deux tendances caractérisant aujourd'hui la forme de la poésie belge. Les belles œuvres de Verhaeren, en vers libres, prouvent en somme que le genre nouveau offre, pour la traduction de certains sujets, des ressources harmoniques considérables.

Le mouvement littéraire entrepris par les deux revues, qui avaient su grouper des écrivains remarquables, ne pouvait, se heurtant à l'apathie du public ordinaire, dominer et s'imposer à celui-ci. S'il réussit en partie, ce fut dans le monde artiste, dont les sympathies, les encouragements, si solides qu'ils aient été, n'ont pu malheureusement suffire à maintenir l'existence des deux périodiques. L'œuvre de Max Waller et le *Coq rouge* disparurent donc, faute d'un nombre suffisant de lecteurs. Si le bon public belge n'avait pas été secoué, un grand résultat néanmoins était atteint : une jeune génération d'élite était née.

Parmi les poètes, formés dans le giron de la *Jeune Belgique*, ÉMILE VERHAEREN (1855) nous semble être le plus étonnant. Le génial poète des *Fiamandes* et des *Moines*, œuvres dans lesquelles n'apparaissent pas encore ses principes nouveaux de réglementation prosodique, jouit à l'étranger d'une réputation qui le hausse au rang des premiers poètes actuels d'expression française. Sa personnalité est bien dégagée. Ce que, au point de vue de la langue, Eekhoud a fait dans la prose, Verhaeren l'a fait en poésie.

Comme le premier, il est un produit original du temps, un indépendant dont l'art bizarre, souvent grandiloquent, éclate dans la netteté et la puissance de la vision, aussi dans l'adaptation de ces formes, qui spécifient avec force dans leur dureté la conception de l'artiste. Ces formes, Verhaeren les a cherchées en lui-même,

allant de l'avant, guidé par son génie et dédaignant l'opinion. Son réalisme, son naturalisme à la façon de Zola ou de Richepin, étaient inévitables ; s'il est symboliste, lyrique, si parfois on ressent en lui l'influence de Tolstoï ou de Hauptmann, s'il subit le charme pénétrant des grands maîtres naturalistes flamands dont il va parfois jusqu'à traduire en poésie les chefs-d'œuvre, il ressort de l'ensemble de ses poèmes qu'il puise son inspiration à une source pure, féconde, que seul il connaît. Comme Mæterlinck, disciple de Baudelaire et d'Edgar Poë, il invente un nouveau frisson. *Les Villages illusoires*, *les Apparus dans mes Chemins*, *les Campagnes hallucinées* déroulent à notre esprit une suite de tableaux, tracés avec fougue, coloriés de pâte chaude, vibrante. Il aime le décor et la note tragiques, les horizons inquiets et défaillants des plaines, les soirs, le mystère, et la race passionnée, étrange, des paysans flamands. Après Verlaine, il a le mieux rendu les folies, les complications, les désespérances de l'âme décadente du siècle.

Tandis qu'Émile Verhaeren travaillait selon sa formule, IWAN GILKIN (1858), poète parnassien, en des combats outrés, cherchait à faire triompher les réglemmentations prosodiques. Chez lui, l'observateur, l'analyste, conduit par la curiosité, se tourne directement vers l'âme, l'ausculte dans sa corruption. Attiré par l'horreur, il l'approche et, face à face, la dominant, guidé par la volonté de savoir, il la pénètre, déployant toutes les ressources d'un psychologue raffiné. Tel il se montre dans sa *Damnation de l'Artiste*, dans *Nuits* et dans les démoniaques voluptés de *Ténèbres*. L'esprit nostalgique du poète, préoccupé par l'idée de mort, suit les voies de la métaphysique. Le silence aussi absorbe tout entier le penseur ; cet état latent d'un morbide, d'un invisible, insondable et prodigieux mystère semble n'avoir jamais été plus passionnément proclamé. Cela l'amène à s'extérioriser, à rêver de figures supérieures, nobles, correspondant à ses idées d'art transcendant. — Dans le poème dramatique de *Prométhée* (1899) vibre le souffle d'une inspiration déchaînée, incapable de maîtriser son flot ardent. Cette œuvre remarquable, superbe, est écrite en « vers libres » ! Et cependant Gilkin, longtemps, avait combattu Verhaeren ! Il reconnaît à présent la raison d'un mode nouveau. Il avoue que l'évolution humaine est fatale ! Il dit qu'un changement de forme doit correspondre au changement de société. Il ne craint plus de relâcher la rime « faite pour l'oreille plutôt que pour les yeux ». Ce vers libre, d'une certaine modération, dont la trouvaille eut fait bondir nos ancêtres, convient aux ouvrages de grande étendue, dans le genre de *Prométhée*. On ne peut dire que, dans

cette légende du Titan, fils de Japet, symbole du combat de l'homme contre la force fatale de la nature, l'émotion soit toujours égale. Mais la souplesse, l'harmonie des vers font oublier ici et là le côté faible, tandis qu'ailleurs ils donnent à plusieurs pages une puissance qu'eussent envié les plus grands romantiques français.

**Les Poètes : Giraud, Gille, Séverin.
La Génération actuelle. — Rodenbach.**

Tandis que Gilkin évoluait, Albert Giraud, Em. Van Arenbergh, Valère Gille et Fernand Séverin restaient entièrement fidèles aux traditions des Parnassiens. Chez ALBERT GIRAUD (1860) le souci de la forme est tel qu'il abaisse parfois l'intensité de l'idée. Mais la phrase est toujours belle, lumineuse. Du reste, Giraud est le peintre de la lumière. Après le *Scribe*, nouvelle en prose, qui obtint grand succès lors de son apparition, *Pierrot lunaire*, *Pierrot Narcisse* vinrent révéler au monde artiste la puissance d'inspiration du génial poète. Ce sont des rondels joyeux, ébauchant des visions pâles, baignées de lune ; c'est un parler exquis, coulant avec son rythme moelleux, la pensée nette d'un poète épris, dont l'âme communique avec la nature. Que ce soit Pierrot de Bergame ou Pierrot Narcisse, le personnage de cette comédie délicate, peinte à la Watteau, écrite à la Musset, c'est le même charme toujours qui vit dans le vers souple et profondément harmonieux et qui se retrouve dans les *Dernières Fêtes* et *Hors du siècle*. Giraud est un de nos grands poètes. A lui aussi, pour se faire valoir, il n'a manqué qu'un public capable de le comprendre. — Un peu comme cette belle poésie résonnent également et les vers de EM. VAN ARENBERGH, qui ont la clarté, la vérité, la métaphore heureuse, fastueuse, rappelant l'art élevé de Hérédia ; et les poèmes de G. KNOPFF, très lumineux, très délicats, évoquant les élégances et les mondanités du XVIII^e siècle.

VALÈRE GILLE (1867), élu à vingt-trois ans directeur de la *Jeune Belgique*, est, dans le *Château des Merveilles*, dans le *Collier d'Opales*, le *Coffret d'Ebène* et les *Tombeaux*, parfait sous le rapport formel. Lui aussi chante les lumières. Il peint avec charme et en vers ciselés des mignardises, des tableaux inspirés par la nature ou par l'antiquité dont il aime, comme dans la *Cithare*, à rappeler les vertus. Il semble se dégager de l'ensemble de son œuvre déjà longue, une velléité d'échapper au rythme régulier qu'il a juré de suivre. A côté de lui, FERNAND SÉVERIN (1867), cet aimable poète du *Lys*, du *Don de l'Enfance*, d'*Un chant dans l'ombre*, conserv ses accents tendres et ingénus. Il voudrait, dirait-on, réveiller la

tradition de Musset et de Lamartine. Il écrit comme il sent, avec la plus pure émotion.

La floraison des poètes actuels est féconde. Après Théo Hannon, fougueux et passionné, dans ses érotiques *Rimes de Joie*, Ch. Van Lerberghe, Rodenbach, Max Elskamp, Mæterlinck, Desombiaux, Vierset, Mockel, Ansel, E. Valentin, Gerardy, etc., ont tous des lyres différentes dont les accords résonnent, sinon avec puissance, du moins toujours avec amour et vérité.

De ce groupe, se détachent deux écrivains que le talent a rendus célèbres à l'étranger. De ces deux écrivains, l'un n'est déjà plus. La mort, qui faucha la jeunesse de Max Waller, n'épargna pas celle de Georges Rodenbach. Le second voit son astre monter et briller davantage dans le ciel.

Georges Rodenbach.

C'est un peu la mélancolie d'Octave Pirmez et du premier fondateur de la *Jeune Belgique*, qu'on retrouve en GEORGES RODENBACH (1856-1899), cet enfant amoureux et fidèle à sa Flandre, dont l'art, fait à la fois d'élégance, d'élévation, de nostalgie, de tendresse et de désespérance, dégage un charme particulier, pénétrant, caractérisant bien l'esprit rêveur, confidant attristé de l'âme des villes mortes, râlant dans le silence. Déjà, dans *le Coffret*, œuvre du début, apparaît son amour pour la pureté des impressions évangéliques et naïves de l'enfance. Il nous conduit au milieu des chapelles, illuminées de cierges, où se déroulent des communions blanches. Ensuite, plus délicat, plus raffiné avec un art plus assoupli, il cherche et produit la forme et la note exacte, précise une vision nette, à la façon d'un primitif, ou la détaille, la cisèle, la caresse, à la manière d'un Watteau. L'affabilité exquise de sa nature revit dans la sincérité de ses poèmes, *la Mer élégante*, *l'Hiver mondain*, *le Règne du Silence*. Son esprit est hanté de mœdanités ; il s'abandonne au charme souvent passionné des élégances féminines ; grisé par elles, il les pénètre, les décrit avec toute la fluidité et la grâce de Musset. Ce que le poète possède surtout, c'est la délicatesse suprême du vers, l'image neuve et fraîche du décor, la strophe parfumée d'une indéfinissable essence enivrant l'esprit. Sa poésie est aristocratique, elle ne s'adresse qu'aux visions pures et tendres qui seules correspondent aux rêves de l'écrivain. Entre lui et Verhaeren, il existe un abîme. En prose, il débute avec son roman *l'Arten exil*, dans lequel il évoque la désolante existence d'une âme artiste, incapable, dans la banalité d'un entourage de province, de faire comprendre ses

rêves de poète. Et la conclusion de cette œuvre où l'on admire surtout l'observateur et le critique, est comme un hymne de désespérance, de douleur, de reproche au Destin, empêchant la plus pure et la plus noble essence de manifester. — Moins heureux peut-être dans *Bruges la Morte*, où le style manque souvent d'accent, il fait revivre et parler dans ses autres romans, *la Vocation* et *le Carillonneur*, l'âme d'une ville apparemment morte, mais évoquée comme un personnage principal participant aux émotions psychologiques.

Rodenbach a été très discuté comme prosateur. Mais le talent est toujours discutable et les opinions si diverses émises au sujet du romancier parlent en sa faveur. Ce qu'on ne peut lui reprocher, c'est l'évocation de l'atmosphère nouvelle, imprégnée de silence et de mélancolie, dans laquelle vivent ses œuvres ; c'est l'émotion, la sincérité, la tendresse de sa phrase communiant avec le sentiment des villes ; c'est enfin l'originalité, la fluidité, la pureté de ses images et l'élégance suprême dont il a su revêtir ses pensées...

Maurice Mæterlinck et le Mysticisme. Les dernières recrues de l'Art belge.

S'il est vrai qu'il suffit parfois d'une frêle circonstance, d'un mot jeté rapidement dans la masse par la plume d'un homme de valeur, pour élever au premier rang un écrivain inconnu jusque là, si Octave Mirbeau, le jour où parut *la Princesse Maleine*, lança MÆTERLINCK (1862) en annonçant aux lettres françaises la venue d'un « nouveau Shakespeare », il est vrai aussi qu'une renommée si subite ne peut être que momentanée, si des œuvres postérieures et d'un talent plus évident encore, ne viennent confirmer la première impression. Tel ici n'a pas été le cas du jeune écrivain belge. La prévision du critique français, que d'aucuns déclaraient tuménaire, s'est partiellement réalisée. Sans être un nouveau Shakespeare, Mæterlinck est néanmoins un des meilleurs écrivains français contemporains. De sa personnalité si indépendante se détache l'esprit penseur et observateur, puis le peintre, le fantasque artiste qui, en coups vigoureux, trace les décors tragiques de ses drames. Il n'a pas travaillé cependant de la même façon que les descriptifs ; il a trouvé qu'il y avait d'autres moyens que les formes et l'art littéraires courants, pour composer, révéler aux yeux et à l'âme des émotions profondes. Aussi c'est le dramaturge seul qu'il faut étudier dans les premières œuvres de Mæterlinck.

On pourrait conclure que son esthétique a comme inventé un art intermédiaire entre la littérature et la peinture. Le procédé est simple. Ce qui donne la vie à ses petits drames, c'est l'intervention

de moyens nouveaux : des notes tragiques, des cris, des gestes de personnages, de longs silences coupant le dialogue ; ce sont aussi des répétitions nombreuses, des phrases courtes, brisées, froides, heurtant leurs syllabes ; une porte tournant sur ses gonds, crissant dans le silence d'un corridor abandonné, un jet d'eau, un objet tombant dans une fontaine, l'obscurité, deviennent ici des drames d'épouvante. On voit, par cet art supratragique, que la beauté de la phrase, l'intérêt et le développement classique de la trame, sont sacrifiés aux moyens de produire un frisson intense d'effroi. L'action est à peine ébauchée. Souvent même il n'y a pas de dénouement. Ces drames sont des cauchemars rappelant les visions d'Edgar Poë et de Shakespeare. Les trois écrivains ont certes des liens communs. Mais Mæterlinck a secoué, mieux que n'importe quel dramaturge, l'âme du spectateur par cette impression violente de terreur, qui domine dans *la Princesse Maleine*, dans *l'Intruse*, *les Aveugles*, *les Sept Princesses*, *Aglavaine et Selysette*. Ces œuvres forment comme un groupe de tableaux parlants. *Pelléas et Mélisandre* constitue à notre avis le plus beau type de ces tableaux, autant par l'unité que par le raffinement du procédé. Les personnages de Mæterlinck sont inconscients ; ils n'ont point de patrie, ne sont d'aucun temps ; ils vont en aveugles dans les incertitudes de la vie, se meuvent comme des « marionnettes ». C'est ainsi que nous nous mouvons tous !... Le mystère, l'inconscience sont partout dans la vie. Le seul fait de notre existence doit nous étonner. Aussi l'homme ne se rend pas compte de cette existence. Il ne parvient pas à se pénétrer, à se saisir. Il y a en notre cœur des irrésolutions, des phénomènes déconcertants. Tel est le mysticisme de Mæterlinck. Le mystère l'occupe ailleurs que dans ses drames. En une belle littérature philosophique, il revient dans *le Temple enseveli*, digne pendant du *Trésor des Humbles*, à cet inconnu, à l'immuable Destin, qui guide nos actes. La doctrine mystique de l'écrivain revêt, comme on le voit, un caractère fataliste.

Au point de vue littéraire, *la Vie des Abeilles* constitue l'œuvre capitale du maître. Ce livre, fruit d'un observateur patient et d'un coloriste exquis, a consacré à jamais la gloire de son auteur. Écrit dans une langue claire, imagée, harmonieuse, impeccable, il restera comme un des plus beaux monuments intellectuels de cette époque. — Quant au drame récent *Monna Vanna*, il marque une évolution dans l'art de Mæterlinck. Celui-ci, abandonnant son procédé habituel, visant avant tout un but littéraire, a composé une œuvre bien française, qui, par son réalisme sain, par le développement rationnel de l'action, le relie au passé. — Nous ne

croyons pas être trop téméraire en affirmant qu'après Ibsen et Tolstoï, Maurice Maeterlinck trouve sa place parmi les premiers penseurs du siècle.

..

La littérature belge est arrivée à la période la plus intense de son développement. L'art a triomphé, sans vaincre toutefois l'apathie du public. Combien fade et léger est le bagage littéraire de la première période (1830-1888) auprès de la magnifique éclosion des trente dernières années ! Déjà, sur les traces des aînés, une génération nouvelle marche, confiante et pleine d'ardeur, en dépit de l'indifférence d'une foule mal éduquée, incapable de comprendre la grandeur de l'effort. Et tandis que, faisant de l'art pour l'Art, suivant la formule des aînés de la *Jeune Belgique*, des romanciers comme Maurice Desombiaux, Louis Delattre, Georges Garnir, Hubert Krains, Stiernet, Jean Châlon, Marius Renard, etc., étudient le pays wallon ; tandis qu'ironiquement, avec l'esprit d'Uylenspiegel, Léopold Courouble agite sa *Famille Kakebroek* et *Pauline Platbrood* ; que Ray Nyst, en de prestigieux décors, évoque l'homme primitif ; que Franz Mahutte, mordant, méchant et injuste parfois, tout en exerçant son art caustique et habile à ridiculiser plutôt des personnes que des mœurs, nous étale en même temps la triste et lamentable intellectualité de province ; que Gustave Van Zype, transporte sur la scène des études serrées et bien modernes cherchant à créer un théâtre belge ; tandis que, après le regretté Francis Nautet, des critiques, des journalistes, des avocats, des professeurs, des érudits comme Ed. Picard, Lucien Solvay, Henri Fierens-Gevaert, Octave Maus, Célestin Demblon, Maurice Kufferath, Edmond Cattier, Albert Mockel, Dommartin, Jules Destrée, Maurice Wilmotte, Carton de Wiart, Dumont-Wilden, etc., combattent journellement pour l'expansion de l'activité intellectuelle ; derrière eux, le groupe des derniers venus s'avance, laissant dans les rangs épais deviner ici et là des élus ; Paul André, Georges Virrès, A. Goffin, Sander Pierron, Paul Gerardy, Maurice de Waleffe, Arthur Hubens, Charles Govaerts, Arthur Daxhelet, Henri Vandeputte, Georges Rency, Léon Paschal, Paul Mussche, comptent parmi ceux-là ! La Belgique possède à l'étranger un renom artistique éclatant. Et une partie de la population, oublieuse des traditions et des devoirs moraux que l'amour du Beau et du Bien devrait entretenir, ignore encore la grandeur et la richesse de son art.

J. CHOT.

Sujets de compositions

Université de Nancy.

BACCALAURÉAT CLASSIQUE (2^e partie).

- A. Peut-on assigner à l'art et à la poésie une fonction sociale ?
- B. La société a-t-elle le droit de punir ? De l'efficacité des peines, considérées comme procédé d'intimidation ou comme moyen d'amélioration.
- C. Quelles sont nos principales obligations sociales ?

BACCALAURÉAT CLASSIQUE (1^{re} partie).

1^o Composition française.

A. *Doux et tendre*, voilà les épithètes dont on a souvent qualifié Racine. Est-ce à dire qu'il manque de *force* ?

B. Vous supposerez qu'un élève de rhétorique a été délégué par ses camarades pour les représenter à la cérémonie du centenaire de Victor Hugo et y rendre hommage au grand poète national au nom de la jeunesse des écoles. Vous ferez le discours du rhétoricien.

C. Pline le Jeune écrit à son ami Tacite pour lui apprendre et lui raconter la mort tragique de son oncle et père adoptif, Pline l'Ancien. On sait que ce grand naturaliste périt victime de son amour pour la science, à l'âge de 57 ans, en voulant aller observer de trop près la grande éruption du Vésuve qui, en l'année 79, engloutit Herculaneum et Pompéi.

Vous ferez la lettre de Pline le Jeune.

2^o Version latine.



Révolte contre Vitellius.

Prima Vitellio tertiæ legionis defectio nuntiatur, missis ab Aponio Saturnino epistulis, antequam is quoque Vespasiani partibus aggregaretur ; sed neque Aponius cuncta, ut trepidans re subita, prescripserat, et amici adulantes mollius interpretabantur : « unius legionis eam seditionem, ceteris exercitibus constare fidem ». In hunc modum etiam Vitellius apud milites disseruit,

prætorianos nuper exauctoratos insectatus, a quibus falsos rumores dispergi, nec ullum civilis belli metum asseverabat, suppresso Vespasiani nomine.

Auxilia tamen e Germania Britanniaque et Hispaniis excivit segniter et necessitatem dissimulans. Perinde legati provinciæque cunctabantur. In Africa legio cohortesque delectæ a Clodio Marco, mox a Galba dimissæ, rursus jussu Vitellii militiam cepere ; simul cetera juvenus dabat impigre nomina. Quippe integrum illic ac favorabilem proconsulatum Vitellius, famosum invisumque Vespasianus egerat. Ac primo Valerius Festus legatus studia provincialium cum fide jovit ; mox nutabat, palam epistulis edictisque Vitellium, occultis muntiis Vespasianum fovens et hæc illave defensurus, prout invaluisse.

Tandem irruptione hostium atrocibus undique nuntiis exteritis Cæcinam ac Valentem expediri ad bellum jubet. Præmissus Cæcina : Valentem e gravi corporis morbo tum primum assurgentem infirmitas tardabat. Longe alia proficiscentis ex Urbe germanici exercitus species : non vigor corporibus, non ardor animis ; lentum et rarum agmen, flaxa arma, segnes equi ; impatiens solis, pulveris, tempestatum, quantumque hebes ad sustinendum laborem miles, tanto ad discordias promptior.

(TACITE, *Histoires*, II, 96, sq.)

BACCALAURÉAT MODERNE (2^e partie.)

Mêmes sujets que pour le baccalauréat classique (2^e partie).

BACCALAURÉAT MODERNE (1^{re} partie).

1^o Composition française.

A. Prévost-Paradol a dit : « L'histoire antique est un *art* bien plutôt qu'une *science*, un *récit* plutôt qu'une *explication*, une *leçon* plus encore qu'un *récit*. »

En commentant et en précisant par des exemples cette définition, vous vous attacherez à montrer les principales différences qui existent entre les historiens anciens (grecs et romains) et les historiens modernes (notamment les historiens français).

B. On ne peut s'empêcher d'être frappé de l'inégalité avec laquelle la France entretient la mémoire de ses deux plus grands poètes du XIX^e siècle, *Lamartine* et *Victor Hugo* ; à celui-ci la popularité, les honneurs posthumes, une sorte de culte national ; pour celui-là l'indifférence et presque l'oubli.

Et pourtant, en admettant, si l'on veut, la parité de leurs titres littéraires, *Lamartine* n'a-t-il pas été plus grand orateur et plus grand homme politique républicain que Victor Hugo ?

Vous vous demanderez pourquoi cette différence. — Vous en chercherez les raisons partout où vous pourrez les trouver : dans la biographie des deux poètes, dans leur tempérament, dans les circonstances extérieures qui ont coïncidé avec leur mort, et aussi dans la nature, la portée de leurs œuvres et le sens du développement de leur génie.

C. Expliquer et justifier par des exemples bien choisis ce vers de Gresset passé en proverbe :

L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.

(*Le Méchant*, acte V, sc. VII.)

2^o LANGUES VIVANTES.

Thème anglais ou allemand.

Conséquences de la découverte de l'Amérique.

Les conséquences de ces découvertes et de l'établissement de ces colonies furent importantes et durables. Elles ouvrirent une nouvelle carrière à l'activité de l'Europe, en même temps qu'elles ouvraient de nouveaux continents à la civilisation. Les esprits subirent l'influence de cet élargissement de l'ancien monde ; la patrie, l'Europe même ne limitèrent plus les espérances et les ambitions des hommes ; un instinct de voyage, un désir de changement se répandirent parmi les peuples, de moins en moins attachés au sol. La marine, ce puissant instrument de civilisation, se développa chez tous les peuples occidentaux aussi rapidement que leur commerce, et l'on put voir dès lors comment la Méditerranée serait un jour déshéritée au profit de l'Océan, comment à Venise succéderaient un jour la Hollande et l'Angleterre.

Version anglaise.

Une tempête sur le lac de Genève.

The lake appeared somewhat calmer as we left Meillerie, sailing close to the banks, whose magnificence augmented with the turn of every promontory. But we congratulated ourselves too soon : the wind gradually increased in violence, until it blew tremendously ; and, as it came from the remotest extremity of the lake, produced waves of a frightful height, and covered the whole surface with a chaos of foam. One of our boatmen, who was a dreadfully stupid fellow, persisted in holding the sail at a time when the

boat was on the point of being driven under water by the wind. On discovering his error, he let it (the sail) entirely go, and the boat for a moment refused to obey the helm... My companion, an excellent swimmer, took off his coat ; I did the same, and we sat with our arms crossed, every instant expecting to be drowned. The sail was, however, again held, the boat obeyed the helm ; and we arrived in a few minutes at a sheltered port, in the village of Saint-Gingoux.

Version allemande.

Le canal de Kiel.

Als ein wichtiges Ereignis für Deutschland muss die Eröffnung des Nord-Ostsee-Kanals bezeichnet werden, denn derselbe bietet der Kriegsflotte eine weite grössere Leichtigkeit für die Küstenverteidigung, als dies bisher der Fall war, wo eine Verbindung der Nord- und Ostseeflotten nur mittelst der Durchfahrt durch Meeresteile, welche von fremden Mächten beherrscht werden, geschehen konnte. So alt der Gedanke auch war, und obgleich die Anregung zu seiner Ausführung immer wieder auf's neue auftauchte, war die Vollbringung des grossen Werkes doch in Wirklichkeit das Produkt des siegreichen Krieges, welcher der Wiederherstellung des Deutschen Reiches voranging. Er wurde am 20. Juni 1895 eröffnet und erhielt den Namen « Nord-Ostsee-Kaiser-Wilhelm-Kanal ».

Ouvrage signalé

Les Gens de Tiest, roman de M. Georges VIRRÈS, librairie Vromant et C^{ie}, Bruxelles, 1903.

Le gérant : E. FROMANTIN.

pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de *quarante-huit* pages de texte, composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours, *sérieusement rédigés*, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs, dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège ; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours ; toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la *Revue des Cours et Conférences* est *indispensable* : indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Universités et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets et de plans de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relations intellectuelles avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la *Revue des Cours et Conférences*, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la *Revue des Cours et Conférences* donnera les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous continuerons et achèverons la publication des cours professés au *Collège de France* et à la *Sorbonne* par MM. Gaston Boissier, Emile Faguet, Emile Boutroux, Alfred Croiset, Jules Martha, Gustave Larroumet, etc., etc. (ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs), en attendant la réouverture des cours de la nouvelle année scolaire. De plus, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, des comptes rendus des soutenances de thèses.

A NOS LECTEURS

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs la publication du cours de M. V. Brochard, sur la *Morale des Epicuriens et des Stoïciens* ; et nous regrettons d'avoir à leur apprendre que M. G. Larroumet suspend son cours pour une année ; nous continuerons cependant et achèverons la publication de ses si intéressantes leçons de l'an passé sur *Victor Hugo prosateur*.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIE

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 5 fr.

Licence et certificat d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie adressée à la Rédaction doit être accompagnée d'un mandat-poste et de la bande du dernier numéro paru, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université, dont quelques-uns même sont membres des jurys d'examen. Les sujets peuvent être pris ailleurs que dans la *Revue*, mais doivent, en ce cas, être joints in extenso à la copie.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

PARIS, 15, Rue de Cluny

DEUXIÈME ANNÉE

La
Revue Latine

JOURNAL DE LITTÉRATURE COMPARÉE

France, Espagne, Italie, Belgique, Suisse française,
Roumanie, Canada, etc.

La Revue paraît le 25 de chaque mois

Directeur : Emile FAGUET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Rédaction : DAURIAC, DEJOB, FIERENS-GEVAERT, GEBHART, VICTOR
GIRAUD, JULIEN LUCHAIRE, DE LABRIOLLE, MARTI-
NENCHE, ETC.

Secrétaire de Rédaction : CHARLES MONTEL.

Abonnements : FRANCE : un an, **4 fr.** — ÉTRANGER : un an, **5 fr.**
Le numéro : **60** centimes.

UN NUMÉRO SPÉCIMEN EST ENVOYÉ FRANCO SUR DEMANDE

La première année est mise en vente en un joli volume in-8°,
de plus de 700 pages, broché **10 fr.**

Année Scolaire 1902-1903

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

DIRECTEUR : N. FILOZ

SOMMAIRE

Pages

337 ANDRÉ CHÉNIER COMMENTATEUR DE MALHERBE.

Émile Faguet,
de l'Académie française.347 LA CIVILISATION DE L'ÂGE HOMÉRIQUE. — *Ulysse
et Pénélope*.....Alfred Croiset,
Membre de l'Institut.

355 L'ESPAGNE HÉROÏQUE.....

G. Desdevises du Désert,
Professeur à l'Université de Clermont-
Ferrand.369 M^{me} DE STAËL ET CHATEAUBRIAND (*Conférence
au palais Saint-Pierre, à Lyon*).....Édouard Herriot,
Professeur de rhétorique au lycée
Ampère.382 SUJETS DE DEVOIRS (*agrégation et licence*)...

Université de Paris.

383 SOUTENANCES DE THÈSES.....

En Sorbonne.

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
(ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C^{ie})

15, RUE DE CLUNY, 15

1903

Tous les droits de reproduction sont réservés.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}
15, rue de Cluny, PARIS

ONZIÈME ANNÉE

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

ABONNEMENT, UN AN { France. 20 fr.
payables 10 francs comptant et le
surplus par 5 francs les 15 février et
15 mai 1903.
Etranger. 23 fr.

LE NUMÉRO : 60 centimes

EN VENTE :

Les Troisième, Quatrième, Cinquième,
Sixième, Septième, Huitième, Neuvième et Dixième Années
DE LA REVUE

Chaque année. 20 fr.

Il reste quelques exemplaires de la première et de la seconde année,
que nous tenons à la disposition de nos clients au prix de 30 francs
chaque année.

Après dix années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très estimée *Revue des Cours et Conférences* : estimée, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est unique en son genre ; il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons, chaque année, à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, lettres, philosophie, histoire, littérature étrangère, histoire du théâtre, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons pas à passer même la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la *Revue des Cours et Conférences* est à bon marché : il suffira,

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

André Chénier.

Cours de M. ÉMILE FAGUET,
Professeur à l'Université de Paris.

André Chénier commentateur de Malherbe.

Le commentaire des œuvres de Malherbe par André Chénier, retrouvé, en 1842, aux marges d'un exemplaire de 1776 par M. de Latour, constitue un document d'histoire littéraire du plus haut intérêt. Grâce à ces notes manuscrites, écrites au jour le jour par un jeune homme de vingt ans, nous connaissons mieux l'éducateur littéraire qu'André Chénier avait dû recevoir, ses sympathies et ses facultés critiques, que par tous les traités théoriques qu'il a pu ébaucher ou achever au cours de sa trop brève existence. De plus, en ce qui concerne l'auteur commenté, nous pouvons, par ces notes, nous rendre compte de la sensation produite par un grand poète sur l'esprit d'un homme de goût.

Ces notes sont donc dignes de notre attention à un double point de vue : elles nous font plus profondément pénétrer dans l'âme de celui qui les a écrites ; elles nous éclairent sur la nature du génie de celui qui les a inspirées.

Nous avons vu, dans notre dernière leçon, qu'elles pouvaient être distribuées en plusieurs catégories :

1° Celles qui consistent en rapprochements divers et en citations empruntées à d'autres poètes, anciens ou modernes.

2° Celles qui ont trait à des questions de goût : ce sont les notes vraiment critiques du jeune commentateur.

3° Celles qui se rapportent à l'étude de la langue de Malherbe, peu nombreuses, à vrai dire, mais fort intéressantes.

4° Une seule note enfin relative à la métrique de notre premier classique.

Tout d'abord, en ce qui concerne la première catégorie, nous remarquerons que ces nombreux rapprochements auxquels s'est livré le futur poète sont l'indice d'un esprit critique tôt éveillé, et le commencement de la vraie critique littéraire. Il sied qu'un débutant sollicite d'abord sa mémoire et s'attache à établir des comparaisons avec les auteurs qu'il connaît. Ces rapprochements, qui sont la preuve de lectures abondantes et variées, ne constituent pas le goût même ; mais ils aident à former le goût.

Chénier débutant les a prodigués dans son commentaire, et nous les y trouvons semés sans ordre, au hasard des souvenirs.

Dans le poème de la *Victoire de la Constance*, les vers suivants ont rappelé au poète un passage de Racine :

J'honore tant la palme acquise en cette guerre
Que si, victorieux des deux bouts de la terre,
J'avois mille lauriers de ma gloire témoins,
Je les priserois moins.

« Ce vers (le troisième), dit Chénier, peut avoir fait naître le beau vers de Bérénice :

Et ses lauriers encor témoins de sa victoire » ;

— rencontre qui peut, d'ailleurs, n'avoir été qu'accidentelle. Notons, à ce propos, que ces stances, qui n'ont inspiré à Chénier qu'un petit nombre de remarques, mais sympathiques, sont cependant de tous points détestables : Malherbe très grand poète, et souvent amoureux, n'a été qu'un fort piètre poète amoureux.

Une strophe de la pièce adressée *A la Reine, mère du roi, sur les heureux succès de sa régence*, fournit à Chénier l'occasion d'une inconsciente satire du grand poète qu'il admirait : elle lui rappelle, en effet, une strophe de Racan, qui lui est comparable par l'idée et par l'allure, mais qui nous semble infiniment mieux réussie et plus poétique :

Voici la strophe de Malherbe :

Quand son Henri, de qui la gloire
Fut une merveille à nos yeux,
Loin des hommes s'en alla boire
Le nectar avecque les dieux,
En cette aventure effroyable,
A qui ne sembloit-il croyable

Qu'on alloit voir une saison
Où nos brutales perfidies
Feroient naître des maladies
Qui n'auroient jamais guérison.

« Cette strophe, écrit Chénier, peut avoir donné naissance à la plus belle strophe de Racan, qui est si justement fameuse :

Ce grand Henri, dont la mémoire
A triomphé du monument,
Est maintenant comblé de gloire
Sur les voûtes du firmament.
La nuit pour lui n'a plus de voiles,
Il marche dessus les étoiles,
Il boit dans la coupe des dieux
Et voit sous ses pieds les tempêtes
Venger sur nos coupables têtes
La juste colère des cieux.

Plus loin, dans le même poème, Malherbe écrit :

Assez de funestes batailles
Et de carnages inhumains
Ont fait, en nos propres entrailles,
Rougir nos déloyales mains ;
Donne ordre que sous ton génie
Se termine cette manie
Et que, las de perpétuer
Une si longue malveillance,
Nous employions notre vaillance,
Ailleurs qu'à nous entre-tuer.

Cette strophe suggère à notre commentateur des rapprochements avec Horace et Corneille : « Pathétique et chaud. L'expression du troisième et du quatrième vers est vive et forte. Horace dit (*Epodes*, VII) :

Sua
Urbs hæc periret dextera.

Et ailleurs (*Epodes*, XVI) :

Suis et ipsa Roma viribus ruit.

Et Corneille (*Horace* IV, v. et *Cinna* I, III.) :

Et de ses propres mains déchire ses entrailles.
Où Rome, par ses mains, déchirait ses entrailles

L'expression de Malherbe est peut-être plus forte encore. »

Une autre strophe de cette belle ode amène un rapprochement plus général et plus considérable, dont il convient de louer André Chénier : l'éloge de la paix, par Malherbe, lui rappelle un

éloge analogue de Tibulle, et lui donne l'occasion de caractériser, avec une exquise justesse d'expression, la manière délicate du grand poète latin. Malherbe avait dit :

C'est en la paix que toutes choses
Succèdent selon nos désirs ;
Comme au printemps naissent les roses,
En la paix naissent les plaisirs ;
Elle met les pompes aux villes,
Donne aux champs les moissons fertiles,
Et, de la majesté des lois
Appuyant les pouvoirs suprêmes,
Fait demeurer les diadèmes
Fermes sur la tête des rois.

« Voilà, lisons-nous, une strophe divine... Cela est plein de vie et de mouvement. Comme ce tableau de la paix est plein et achevé ! Comme les quatre premiers vers, délicieux et pleins de grâce, contrastent aisément avec le ton noble et l'image frappante de la fin ! Il faut voir dans Tibulle un tableau de la paix d'une couleur moins forte, et qui n'est pas aussi vif ni aussi rapide, mais charmant et parfait dans son genre. »

La lecture du passage de Tibulle, auquel Chénier fait allusion, nous montrera quelle observation juste et fine dénote le parallèle tracé entre les deux poètes.

« Dieux Lares, dit Tibulle, écarter de nous les traits d'airain, et pour victime je vous immolerai un porc arraché au troupeau qui remplit mon étable rustique. Je le suivrai avec un vêtement pur, des corbeilles couronnées de myrtes dans les mains, et la tête couronnée de myrte moi-même. Puissé-je vous plaire ainsi ! Qu'un autre signale son courage dans les combats ; que, favorisé de Mars, il terrasse les généraux ennemis, pour que je puisse, en buvant, entendre un soldat faire le récit de ses exploits, et le voir tracer, avec du vin, son camp sur la table. Quelle est cette fureur de courir sur les champs de bataille au-devant de la cruelle mort ? Elle a le bras levé, elle vient furtivement et sans bruit. Il n'y a dans l'empire souterrain ni moissons, ni riches vignobles ; on y voit le farouche Cerbère et le hideux rocher du Styx. C'est là que, les joues meurtries et les cheveux consumés par les flammes, la pâle troupe des Ombres erre autour du lac ténébreux. N'est-il pas mille fois plus digne d'envie, le sort de celui que la vieillesse paresseuse surprend dans une humble chaumière, entouré de ses enfants ? Il garde lui-même ses brebis, son fils fait paître les agneaux ; et sa femme fait tiédir l'eau pour le délasser de ses fatigues. Que ce bonheur soit le mien ! Qu'il me soit permis

de voir mes cheveux blanchir, de raconter dans ma vieillesse les faits du vieux temps ! Cependant que la paix féconde nos campagnes. C'est la paix bienfaisante qui, la première, fit peser sur le taureau le joug de la charrue recourbée. C'est elle qui nourrit la vigne et renferma la liqueur exprimée du raisin, afin que la bouteille remplie par le père se vidât pour le fils. La paix met en honneur le sac et le hoyau, tandis que, dans un coin obscur, la rouille s'attache au glaive cruel du guerrier. Le laboureur, dont la sobriété est en défaut, ramène du bois sacré, sur un chariot, sa femme et ses enfants à sa chaumière. »

Il est certain qu'André Chénier a été ravi de ce tableau d'idylle, amené avec adresse au cours d'une dissertation élégiaque ; il est certain aussi que les qualités différentes qu'il reconnaît chez les deux poètes émules, leur appartiennent en réalité.

Tels sont les rapprochements les plus curieux notés par André Chénier sur l'édition des œuvres de Malherbe, qu'il dut très souvent feuilleter autour de ses vingt ans ; c'est qu'en effet Chénier était très pénétré des beautés de ce grand poète : il admirait en lui un merveilleux écrivain en vers. Aussi sa critique est-elle extrêmement judicieuse et délicate — comme nous l'avons vu en examinant quelques-unes des remarques de goût, écrites par lui au blanc des pages. A peine pourrions-nous taxer de quelque sévérité certains jugements portés par un lecteur intelligent, mais chez qui cependant l'admiration sincère n'excluait pas toujours l'absolutisme des préférences juvéniles. D'ailleurs, sévère ou laudatif, André Chénier a toujours apporté le plus grand soin à l'étude des poèmes de Malherbe. C'est ainsi qu'il a minutieusement étudié ce poème des *Larmes de saint Pierre* que Malherbe condamnait comme entaché d'italianisme. Cette pièce imitée — nous dirions adaptée — de Tansille, montre, en effet, des tendances littéraires contre lesquelles Malherbe a réagi au cours de sa carrière : ce sont des tendances toutes romantiques, et l'on peut dire que Malherbe, père du classicisme, a commencé par être un romantique avant la lettre — en quoi, d'ailleurs, il était de son temps. Chénier, plus indulgent que l'auteur pour ses œuvres, y découvre de grandes beautés d'invention, et ne le méprise pas dans son ensemble : chose remarquable, si l'on songe que ces jugements ont été formulés en 1780. Voici quelques-unes de ses remarques.

Malherbe écrit :

Et celui qui, chétif, aux misères succombe
Sans vouloir autre bien que le bien de la tombe,
N'ayant qu'un jour à vivre, il ne peut l'achever !

Et Chénier de s'écrier : « Voilà trois beaux vers, surtout le dernier qui est divin ! »

Un peu plus loin, les vers suivants lui inspirent le regret d'un mot perdu :

Que d'hommes fortunés en leur âge première,
Trompés de l'inconstance à nos ans *coutumière*,
Qui, depuis, se sont vus en étrange longueur,
Qui fussent morts contents si le ciel amiable,
Ne les abusant pas en ton sein variable,
Au temps de leur repos eut coupé ta longueur.

« Je regrette beaucoup ce mot-là, dit Chénier, surtout après l'usage qu'en a fait Corneille dans *Polyeucte* (IV, II) :

Et mes yeux, éclairés des célestes lumières,
Ne trouvent plus aux siens leurs grâces *coutumières*.

De même, il déplore que les fausses délicatesses de la langue de son temps aient privé la poésie descriptive d'une image simple et juste, obtenue à l'aide d'un mot expressif ; les vers de Malherbe sont d'ailleurs dignes de ses regrets :

Tandis la nuit s'en va, ses lumières s'éteignent,
Et déjà, devant lui, les campagnes se peignent
De safran que le jour apporte de la mer.

« Il est fâcheux, dit-il, que l'impossibilité d'employer ce mot de *safran* nous force de renoncer à une image agréable et que les anciens aimaient. »

Les vers qui suivent arrachent à Chénier un cri d'admiration :

L'aurore d'une main, en sortant de ses portes,
Tient un vase de fleurs languissantes et mortes,
Elle verse de l'autre une cruche de pleurs,
Et, d'un voile tissu de vapeur et d'orage
Couvrant ses cheveux d'or, découvre en son visage
Tout ce qu'une âme sent de cruelles douleurs.

« Ce quatrième vers, lisons-nous, est un des plus poétiques et des plus heureux qu'il y ait dans notre langue et dans aucune langue. » — A y réfléchir, cette note indique une lacune dans les lectures d'André Chénier : il n'a point lu les œuvres des poètes de la Pléiade, au groupe desquels il appartient pourtant, et qu'il a si fort malmenés dans ses traités théoriques ; la connaissance des œuvres de Ronsard l'empêcherait de saluer comme une nouveauté ces vers imagés de Malherbe encore ronsardisant. Il est vrai que, à son excuse, la plus récente édition de Ronsard était, à son époque, vieille de cent cinquante ans.

Nous connaissons maintenant les notes laudatives de Chénier sur Malherbe ; des sévérités un peu trop rigoureuses vous ont été annoncées, les voici.

Dans l'*Ode à Marie de Médicis*, adressée à la reine à l'occasion de son entrée à Paris, — ce n'est pas, d'ailleurs, une des meilleures qu'ait composées Malherbe, — notre commentateur n'a point du tout goûté des strophes semblables à la suivante, de langue un peu plate, à vrai dire, mais de tour magnifique et vraiment malherbien.

Peuples, qu'on mette sur la tête
 Tout ce que la terre a de fleurs ;
 Peuples, que cette belle fête
 A jamais tarisse nos pleurs ;
 Qu'aux deux bouts du monde se voie
 Luire le feu de notre joie ;
 Et soient dans les coupes noyés
 Les soucis de tous ces orages,
 Que, pour nos rebelles courages,
 Les Dieux nous avaient envoyés.

« Cette ode, dit-il, est bien écrite, pleine d'images et d'expressions heureuses, mais un peu froide et vide de choses, comme presque tout ce qu'a fait Malherbe, car il faut avouer que le poète n'est guère recommandable que pour le style. Au lieu de cet insupportable amas de fastidieuse galanterie, dont il assassine cette pauvre reine, un poète fécond et véritablement lyrique, en parlant à une princesse du nom de Médicis, n'aurait pas oublié de s'étendre sur les louanges de cette famille illustre, qui a ressuscité les lettres et les arts en Italie et, de là, en Europe. Comme elle venait régner en France, il en aurait tiré un augure favorable pour les arts et la littérature de ce pays. Il eût fait un tableau court, pathétique et chaud de la barbarie où nous étions jusqu'au règne de François I^{er}. Ce plan lui eût fourni un poème grand, noble, varié, plein d'âme et d'intérêt, et plus flatteur pour une jeune princesse, surtout s'il eût su lui parler de sa beauté moins longuement et d'une manière plus simple, plus vraie, plus naïve qu'il ne l'a fait. Je demande si cela ne vaudrait pas mieux pour la gloire du poète et pour le plaisir du lecteur. Il eût peut-être appris à traiter l'ode de cette manière, s'il eût mieux lu, étudié, compris la langue et le ton de Pindare, qu'il méprisait beaucoup, au lieu de chercher à le connaître un peu. » — Il apparaît, par cette note trop sévère, que Chénier, qui avait plus que Malherbe le sentiment du noble et du grand, savait comment il faut traiter ces poèmes officiels ; et la remarque de Sainte-Beuve, qui veut excuser Malherbe par la différence des temps et des circonstances, n'infirmé nullement la sienne.

Parfois les critiques, mêlées aux éloges, sont, dans le commentaire de Chénier, la preuve d'un tact littéraire aussi sûr que les témoignages les plus ardents d'une profonde admiration. Chénier n'a point goûté sans restriction ces vers tant vantés au XVIII^e siècle :

O soleil, ô grand luminaire,
Si jadis l'horreur d'un festin
Fit que de ta route ordinaire
Tu reculas vers le matin
Et d'un émerveillable change
Te couchas aux rives du Gange,
D'où vient que ta sévérité,
Moindre qu'en la faute d'Atrée,
Ne punit point cette contrée
D'une éternelle obscurité !

Il fait cette remarque : « Cette strophe est belle ; le passage est rapide et chaud. Le troisième et le quatrième vers rendent très bien une belle image, que les deux suivants gâtent. « La faute d'Atrée » est de la dernière faiblesse. » — Il ajoute : « Cette strophe pathétique et inattendue, est, je crois, ce qu'il y a de plus lyrique dans tout Malherbe. »

Plus loin, les deux vers suivants :

Mais, ô planète belle et claire,
Je ne parle pas sagement ;

lui font dire : « Ceci est à la glace, et d'un style burlesque. » — L'arrêt est un peu dur, mais non pas injustifié.

Toutefois, sa fougue de vingt ans, sa jeunesse, qui rêve de poésie très élevée, très lyrique et très pompeuse, ne lui permet guère de goûter les grâces atténuées et comme fatiguées de certains poèmes tardifs, et lui font porter des jugements injustes sur des œuvres encore méritoires. La pièce adressée à M. de la Garde (1628) — Malherbe a 73 ans — ne lui plaît en aucune sorte. Il la qualifie de *détestable* et il ajoute : « La marche, les pensées, le style, tout est également indigne, je ne dis pas de Malherbe, mais du rimailleur le plus médiocre. » — Malherbe apaisé n'est plus de son goût. Lisez pourtant quelques passages de la pièce incriminée :

Mais las ! la perte de mon fils,
Ses assassins d'orgueil bouffis
Ont toute ma vigueur ravie ;
L'ingratitude et peu de soin
Que montrent les grands au besoin,
De douleur accablent ma vie.

Je ne désiste pas pourtant
D'être dans moi-même content
D'avoir bien vécu dans le monde,
Prisé (quoique vieil abattu)

Des gens de bien et de vertu ;
Et voilà le bien qui m'abonde.

Nos jours passent comme le vent ;
Les plaisirs nous vont décevant
Et toutes les faveurs humaines
Sont hémérocailles d'un jour :
Grandeurs, richesses et l'amour
Sont fleurs périssables et vaines.

Nous avons tant perdu d'amis
Et de biens par le sort transmis
Au pouvoir de nos adversaires ;
Néanmoins, nous voyons du port
D'autrui le débris et la mort,
En nous éloignant des corsaires.

Ainsi puissions-nous voir longtemps
Nos esprits libres et contents
Sous l'influence d'un bon astre !
Que vive et meure qui voudra !
La constance nous résoudra
Contre l'effort de tout désastre.

En réalité, cette pièce, où l'expression est parfois un peu faible, est charmante de ton. Dix ans plus tard, Chénier lui-même l'eût appréciée.

Il va sans dire qu'il a fort loué les stances *Pour le roi Henri le Grand allant en Limousin*. Louangeur ou sévère, Chénier reste homme de goût.

Il ne s'est pas moins montré philologue judicieux et avisé.

Dans la seconde *Ode sur la prise de Marseille* (1596), la strophe suivante :

Tantôt nos navires, braves
De la dépouille d'Alger,
Viendront les Mores esclaves
A Marseille décharger,

lui inspire cette remarque : « Strophe remarquable, dans le vrai goût des anciens. J'aime *braves de la dépouille*, quoique vieilli. *Riches de la peste* (dans les vers qui suivent) est une expression heureuse et *horatienne*. La fin est charmante et bien antique. » — Notons que l'on trouve dans Molière le mot *braverie* pris dans une acception voisine de celle qui est ici donnée au mot *brave* : « Il n'y a que la braverie qui fasse plaisir à une jeune fille », c'est-à-dire : il n'y a que d'être bien mise qui, etc.

A propos de l'ode *Sur l'heureux succès du voyage de Sedan* (1606), sur le mot *reliques* employé par Malherbe :

Il ne faut pas que tu penses
Trouver de l'éternité

En ces pompeuses dépenses
 Qu'invente la vanité :
 Tous ces chefs d'œuvre antiques
 Ont à peine leurs *reliques*,

— Chénier écrit : « Ce mot de *reliques* est beau et sonore ; de plus, employé rarement, il est encore presque tout neuf. C'est pourquoi il ne faut point qu'il soit perdu pour notre poésie. Racine, qui connaissait les véritables richesses et qui ne les laissait pas échapper, l'a mis en usage deux fois, dans *Phèdre* (V, vi) :

Ils s'arrêtent non loin de ces tombeaux antiques
 Où des rois ses aïeux sont les froides reliques ;

et dans *Bazajet* (III, II) :

Déjà, sur un vaisseau dans le port préparé
 Chargeant de mon débris les reliques plus chères,
 Je méditais ma fuite aux terres étrangères.

Ce dernier exemple est très beau et bien hardi. » — Nous ajouterons qu'Alfred de Musset a fait du même mot un emploi aussi heureux, lorsqu'il a parlé des « reliques du cœur ».

Sur la métrique, Chénier n'a fait qu'une seule remarque : il a constaté que Malherbe employait le mot *fuir* comme dissyllabe, et qu'il est devenu monosyllabe depuis.

Comme on y a peut-être déjà songé, le commentaire que nous venons d'examiner dans son ensemble doit comporter d'étranges lacunes. En effet, nous n'avons pas seulement fait allusion à la fameuse *Ode à Duveyrier*, qui, semble-t-il, — ne fût-ce que par sa célébrité — aurait dû attirer l'attention de l'annotateur. Le fait est qu'elle ne paraît pas lui avoir suggéré la moindre réflexion. Peut-être y trouvait-il des traces de cette sensiblerie, dans laquelle le XVIII^e siècle a trop donné et contre laquelle il tint à réagir ? Peut-être quelques strophes, vraiment défectueuses, l'ont-elles détourné d'un examen plus attentif du poème entier ? — Ce que nous nous expliquons plus difficilement, c'est le silence qu'il a gardé sur les *Stances aux Ombres de Damon*, pièce malherbienne entre toutes, empreinte d'un sentiment philosophique qui ne pouvait lui déplaire, — et sur une *Chanson* de 1614, en vers de neuf et dix syllabes, où l'on retrouve tout le Chénier du chévrier et du pâtre.

Nous en avons fini avec ce commentaire, et aussi avec la première partie de ce cours : nous connaissons la vie d'André Chénier ; nous avons étudié les tendances de son esprit. Il nous reste à nous placer en face de son œuvre et à voir comment ses tendances intellectuelles et sentimentales se sont manifestées dans ses poèmes.

R. B.

La civilisation de l'âge homérique.

Cours de M. ALFRED CROISSET,

Professeur à l'Université de Paris.

Ulysse et Pénélope.

Dans cette galerie des époux homériques que nous avons entrepris de passer en revue, Ulysse et Pénélope se trouvent au premier plan, à cause de la place qu'ils occupent dans l'*Odysée*. Ils sont en scène d'un bout à l'autre du poème, et nous apparaissent constamment avec le même caractère : Pénélope avec sa fidélité pieuse au souvenir de son mari, Ulysse avec son désir obstiné de revoir sa maison et ceux qu'il y a laissés. Sans doute, on ne trouve pas, dans cette épopée primitive, l'analyse psychologique, qui n'apparaîtra que fort tard dans les œuvres de la littérature grecque ; les sentiments sont simplement décrits, sobrement indiqués ; mais il arrive fatalement que, par la nature même de son œuvre, le poète nous présente sommairement ces sentiments sous des aspects nouveaux, et de manière à en faire une sorte d'analyse inconsciente.

Ces caractères d'Ulysse et de Pénélope, par suite du rôle prépondérant qu'ils jouent dans l'*Odysée* et grâce à l'immortelle célébrité du poème, sont devenus comme des types consacrés et immuables : Pénélope reste le modèle de la femme forte, fidèle pendant l'absence, fidèle dans la mauvaise fortune, fidèle encore quand tout espoir est perdu. Ulysse, de son côté, représente l'attachement passionné à la terre natale, lui qui, pendant des années de pérégrination et à travers tous les obstacles, vit dans la pensée et le désir du retour, et croit toujours voir comme dans un horizon de rêve la fumée du toit lointain.

Mais il faut bien remarquer que cette fidélité profonde et constante n'a pas, chez l'un et chez l'autre, le même caractère dominant. Chez Pénélope, elle est absolue : l'épouse s'attache obstinément et invinciblement au souvenir de l'absent ; elle s'absorbe dans la seule idée du retour. Soit qu'elle remplisse son rôle de reine, soit qu'elle nous apparaisse avec ses sentiments de mère, ce qui domine toujours en elle, c'est la pensée de revoir un jour son époux ; elle n'ose guère y compter, mais elle semble attendre

encore son retour, quand elle ne l'espère plus. — Chez Ulysse, la fidélité n'est pas moins sincère. Sans doute, les hasards de ses innombrables aventures, la rencontre des magiciennes, les amusements et les séductions de la route l'entraînent à des oublis apparents, mais ce ne sont pas de véritables infidélités. En son cœur, il garde, lui aussi, le souvenir de celle qu'il a laissée dans sa maison et qu'il espère toujours revoir; il est obsédé sans cesse, par la pensée du retour et par le souvenir d'Ithaque.

Mais ce qui ajoute peut-être le plus d'intérêt à cette peinture, c'est que les deux héros sont d'un ordre moral tout à fait élevé la fidélité, en effet, n'est pas leur seule vertu.

Ulysse, nous l'avons appris déjà par l'*Iliade*, est le plus intelligent et le plus avisé des Grecs, et ce caractère lui est conservé dans toute l'*Odyssée*. — Quant à Pénélope, elle ressemble, pour l'intelligence et pour la finesse, à toutes les héroïnes que nous avons déjà rencontrées : elle est sage, judicieuse et de bon conseil ; mais ces qualités sont encore plus développées chez elle que chez les autres femmes homériques. Elle est la femme à l'esprit supérieur : περίφρων, telle est l'épithète que le poète lui donne habituellement. Par son intelligence, elle est presque l'égale d'Ulysse lui-même, car elle est prudente en même temps qu'ingénieuse ; elle ménage avec soin sa confiance, se tient toujours sur ses gardes et ne se laisse jamais prendre aux difficultés de sa situation. Enfin l'habitude du malheur lui a donné la sagesse de le prévoir et de le supporter.

Dans l'histoire héroïque de ces deux personnages et dans la peinture de leurs caractères, ce ne sont pas seulement les sentiments qui doivent nous intéresser, c'est aussi l'art admirable avec lequel le poète a su composer le tableau où ils sont situés et mis en lumière. Le poème, dans son ensemble, n'a sans doute pas été conçu dans la forme où il nous est parvenu, et il a dû subir des remaniements ou des additions postérieures ; cependant, dans les grands épisodes qui sont les parties vitales du poème ou même dans la texture générale de l'œuvre, on ne peut s'empêcher d'admirer, aussi bien que dans l'*Iliade*, cet art à demi instinctif avec lequel le poète dispose naturellement chaque partie comme il sied pour la mieux faire valoir, et soutient constamment l'intérêt par la succession harmonieuse des épisodes et la mise en valeur des sentiments.

Une division très simple s'impose à nous pour l'étude de nos deux personnages ; elle correspond exactement à la division même du poème : avant le retour, après le retour. Les deux époux sont d'abord séparés, et le poète décrit leur longue fidélité.

Puis, à partir du chant XIX, ils se trouvent réunis à Ithaque. Mais, ici, une autre division naturelle est indiquée : l'arrivée dans le palais du mendiant que Pénélope ne reconnaît pas pour être son mari ; puis la reconnaissance et la joie, si longtemps attendue, de la réunion définitive.

En suivant cette division qui reproduit l'ordre même du poème, nous verrons d'abord, dans la première partie, comme de fugitives silhouettes des deux héros, qui nous les montreront dans leur attitude familière, déjà avec une grande précision et une remarquable beauté plastique. Pénélope nous apparaît dans trois ou quatre scènes des premiers chants de l'*Odyssee*, et, bien qu'en la voie à peine, le principal trait de son caractère y est nettement indiqué : fidélité obstinée, culte du souvenir.

Le poète nous la présente, pour la première fois, au premier chant, où elle paraît devant les prétendants. Ceux-ci, qui ont envahi le palais d'Ulysse et dévorent impunément ses biens, se sont réunis pour célébrer une fête, et boivent dans la demeure du héros absent. A la fin du repas, ils appellent l'aède, selon la coutume, et le prient de chanter. Le vieillard se lève et chante l'histoire d'Ulysse et de ses compagnons, il dit comment quelques-uns de ces héros malheureux ont été en butte à la colère des dieux et sont restés loin de leur patrie. Mais Pénélope, qui était dans sa chambre, au-dessus du mégaros, entend, et ne peut supporter ces chants qui réveillent en elle de si tristes souvenirs. Elle descend alors, et, s'arrêtant sur les marches inférieures de l'escalier, demande à l'aède de chanter autre chose :

« Τοῖσι δ' αἰοδὸς ᾄδει περικλυτὸς, οἱ δὲ σιωπῇ
εἰάτ' ἀκούοντες · ὁ δ' Ἀχαιῶν νόστον ᾄδεν
λυγρὸν, ὃν ἐκ Τροίης ἐπετείλατο Παλλὰς Ἀθήνη.
Τοῦ δ' ὑπερωϊόθεν φρεσὶ σύνθετο θέσπιν αἰοδῆν
κούρη Ἰκαρίοιο, περίφρων Πηνελόπεια ·
κλίμακα δ' ὑψηλὴν κατεβήσατο οἷο δόμοιο,
οὐκ οὔη, ἅμα τῇγε καὶ ἀμφίπολοι δούεοντο.

— L'aède illustre chantait, et eux, assis, écoutaient en silence ; il chantait le retour pénible des Achéens, que Pallas Athéné leur avait imposé au départ de Troie. Mais la fille d'Icarios, la sage Pénélope, entendit d'en haut et comprit le chant. Alors elle descendit les hauts degrés qui conduisaient à sa chambre, non pas seule, mais accompagnée de deux suivantes. » (*Odyssee*, vers 325 et suiv.)

Pénélope apparaît, ici, dans son attitude de reine, avec cette mise en scène, simple mais imposante, qu'Homère décrit toujours en des vers consacrés, quand il nous présente une héroïne ; c'est

à le protocole, pour ainsi dire, de cette cour primitive, protocole qui ne veut pas qu'une reine paraisse seule en public, et qui atteste déjà le goût de la représentation et de la parade dans cette société où la simplicité des mœurs est encore si grande. Nous voyons d'ailleurs, dans Homère, d'autres exemples de ces attitudes consacrées, qui semblent ordonnées par une sorte d'étiquette, comme dans les vers qui vont suivre, et où Pénélope, comme toutes les fois qu'elle paraitra devant des hommes, ramène d'un geste pudique son voile sur son visage :

« Ἡ δ' ὅτε δὴ μνηστῆρας ἀφίκετο δῖα γυναικῶν,
στῇ ῥα παρὰ σταθμὸν τέγεος πύκα ποιητοῖο,
ἅντα παρειάων σχομένη λιπαρὰ κρήδεμνα,
ἀμφίπολος δ' ἄρα οἱ κεδνὴ ἐκίτερθε παρέστη.
Δακρύσασα δ' ἔπειτα προσηύδα θεῖον αἰοδόν ·
Φήμιε, πολλὰ γὰρ ἄλλα βροτῶν θελκτῆρια οἶδας,
ἔργ' ἀνδρῶν τε θεῶν τε, τάτε κλείουσιν αἰοδοί ·
τῶν ἔν γέ σφιν ἄειδε παρήμενος, οἱ δὲ σιωπῇ
οἶνον πινόντων · ταύτης δ' ἀποπαύε' αἰοδῆς
λυγρῆς, ἥ τε μοι αἰεὶ ἐνὶ στήθεσσι φίλον κῆρ
τείρει ·

— Et quand elle fut arrivée auprès des prétendants, cette femme se tint auprès du seuil de la salle habilement construite, et ramena sur ses joues son voile brillant, et, en même temps, chacune des servantes fidèles se tenait à sa droite et à sa gauche. Et, versant des larmes, elle parla en ces termes, au divin aède (car l'aède est divin par l'inspiration qu'il reçoit des dieux, comme la reine est divine par sa naissance) : — Phémios, tu connais bien d'autres chants capables de charmer les douleurs des hommes, tu connais toutes sortes d'exploits des hommes et des dieux, de ceux que chantent les aèdes. Choisis un de ces chants, et que ceux-ci t'écoutent en silence, tandis qu'ils boiront du vin ; mais cesse ce chant douloureux, qui, sans cesse, au fond de ma poitrine, me torture le cœur ; car une douleur insupportable m'a envahi, et je regrette sans fin mon époux. »

Dans cette scène, Pénélope nous apparaît déjà avec cet esprit de décision intelligente et de fermeté qui la caractérise d'un bout à l'autre de l'*Odyssée* ; elle est aussi la veuve inconsolable qui se souvient toujours, et en qui les moindres allusions réveillent la douleur.

Quand elle a parlé, Télémaque s'avance et lui répond. Son discours n'est pas moins intéressant que celui de sa mère. Il est plein de respect pour la reine ; mais il reste ferme, il a déjà la dignité d'un homme et l'autorité du maître. Il a cessé d'être

l'enfant de la maison, et ses paroles sont graves comme pourraient l'être celles d'Ulysse lui-même : « Femme, dit-il à peu près, ce n'est pas ta place ici parmi les hommes. Laisse aux hommes le soin des paroles, et en particulier à moi, qui suis le maître ici. » — A ces mots, Pénélope est partagée entre deux sentiments : la douleur de ne rien pouvoir contre les prétendants, le sentiment de sa faiblesse, l'amertume du souvenir renouvelé, mais aussi la joie maternelle de voir son fils agir en homme et parler en maître dans son palais.

« Ἡ μὲν θαμβήσασα πάλιν οἴκόνδε βεβήκει ·
 παίδος γὰρ μῦθον πεπνυμένον ἔνθετο θυμῷ.
 'Ες δ' ὕπερῳ ' ἀνδράσιν σὺν ἀμφιπόλοισι γυναιξίν,
 κλαῖεν ἔπειτ' Ὀδυσσεύα, φίλον πόσιν, ὅφρα οἱ ὕπνον
 ἔδῳν ἐπὶ βλεφάροισι βάλε γλαυκῶπις Ἀθήνη.

— Frappée de stupeur et d'admiration, elle remonte vers sa chambre, car elle avait logé dans son cœur la parole sage de son fils. Montant donc vers l'étage supérieur avec ses servantes, elle se remit à pleurer Ulysse, son époux bien-aimé, jusqu'à ce qu'Athéné lui eut envoyé le doux sommeil qu'elle répandit sur ses paupières. » — Voilà encore de ces vers incessamment répétés, que nous retrouverons un peu plus loin, et qui fixent dans une forme immuable une attitude ou un sentiment. Cette insistance naïve du poète a pu amuser parfois des critiques inintelligents ; mais elle répond admirablement à la simplicité des sentiments fondamentaux qui occupent et remplissent l'âme tout entière ; et l'uniformité même de la formule aide, comme ferait un refrain, l'impression dominante à se fixer dans l'âme du lecteur.

Telle Pénélope nous apparaît constamment, dans l'attitude du regret et de l'attente éternelle, plongée dans une douleur que le moindre souvenir rend plus vive et plus cruelle.

Lorsqu'il est de nouveau question d'elle, le poète emploie un artifice et nous la présente indirectement : c'est dans la scène où Télémaque, ne pouvant plus supporter l'attitude insolente des prétendants, s'est décidé à convoquer une assemblée du peuple pour obtenir un secours contre les usurpateurs (*Odyssee*, chant II). Il tient d'abord un discours très vif, où il dénonce leurs pillages et leurs insultes incessantes. Puis, comme personne n'ose prendre la parole, le plus insolent de tous, celui qui est toujours au premier rang pour pousser les prétendants à mal faire, Antinoos, se lève : « Tu as tort, dit-il, orgueilleux Télémaque, de nous accuser ; toute la faute est à ta mère, qui, en refusant de se rendre à nos

demandes, nous oblige à rester dans ta maison. » — Puis il décrit complaisamment à Télémaque toutes les ruses qu'elle a déjà employées pour rebuter les prétendants ; c'est ici, pour la première fois, qu'il est question de la fameuse tapisserie que Pénélope brodait avec tant de soin pendant le jour pour la défaire pendant la nuit : « Rappelle-toi, continue Antinoos, ce qu'elle nous a dit, il y a plus de trois ans : « O prétendants, laissez-moi le temps de finir cette belle étoffe ; j'en veux faire un linceul pour le héros Laërte, quand la Parque le touchera de ses traits. » — Les prétendants avaient accepté la proposition ; mais, comme la tâche semblait interminable, ils conçurent des soupçons et eurent l'idée de surveiller Pénélope ; guidés par une servante, ils la surprirent en train de défaire la nuit son travail de la journée. « Qu'elle cesse, conclut Antinoos, qu'elle cesse de rebuter ainsi les fils des Achéens : qu'elle cesse de compter sur l'habileté que lui a donnée Athéné, et par laquelle elle surpasse toutes les femmes qui ont jamais existé, Tyro et Alcmène et Mycène...

Τόφρα γὰρ οὖν βίοντόν τε τὸν καὶ κτήματ' ἔδονται,
 ὄφρα κε κείνῃ τοῦτον ἔχῃ νόον, ὅντινά οἱ νῦν
 ἐν στήθεσσι τιθεῖσι θεοί.

(*Odyssée*, ch. II, vers 123.)

— Car, qu'elle le sache bien, les prétendants continueront de dévorer ton bien et tes richesses, tant qu'elle conservera cet orgueil que les dieux lui ont mis dans le cœur. » — Ici apparaît, en effet, ce nouveau trait du caractère de Pénélope : à l'intelligence et à l'habileté artificieuse, elle joint la fierté légitime qui lui vient de sa constance et de sa droiture. Aussi Télémaque sait-il bien qu'il ne fléchira pas sa mère, et il refuse avec indignation de lui faire violence, se bornant à invoquer contre les prétendants le châtement des lois humaines et divines, la vengeance de la Némésis et des Erynies.

Le portrait de Pénélope s'achève au chant XIV de l'*Odyssée*, quand Ulysse vient de rentrer dans Ithaque sous un déguisement. Il ne s'est pas fait reconnaître, pas même du fidèle Eumée, qu'il interroge sur les moyens d'obtenir quelque protection : « Ne pourrais-tu, lui dit-il, me conduire auprès de Pénélope, à qui je donnerais des nouvelles de son époux ? » — Et le bouvier lui répond à peu près en ces termes : « Ne compte pas sur la confiance de Pénélope. Il vient ici, souvent, des mendiants qui prétendent apporter des nouvelles d'Ulysse ; elle les écoute, leur donne quelque secours, puis remonte dans sa chambre et

continue de pleurer. Tu pourras aussi la séduire par des discours artificieux, mais tu ne la convaincras pas. »

« Οἱ ὀδυρομένη βλεφάρων ἄπο δάκρυα πίπτει,
ἢ θέμις ἐστὶ γυναικὸς, ἐπὴν πόσις ἄλλοθ' ὄληται.

— Et lorsqu'on se présente ainsi devant elle, les larmes coulent de ses yeux, ce qui est le devoir d'une femme quand son mari est mort au loin. » — C'est donc encore d'une façon indirecte que le portrait de Pénélope nous est présenté par le poète; mais les moindres allusions prennent ici une valeur singulière, puisque c'est à Ulysse même que le fidèle Eumée vante la constance de sa maîtresse.

Enfin, le dernier passage où Pénélope nous apparaît, avant la reconnaissance définitive, est au chant XVI, quand les prétendants, ayant appris le retour de Télémaque, veulent se débarrasser de lui. Pénélope a été avertie du complot par un serviteur fidèle, et elle se résout, encore une fois, à paraître devant les prétendants. Elle garde ainsi jusqu'au bout un caractère de décision, d'énergie, qu'on s'attendrait peu, au premier abord, à rencontrer chez une femme grecque. Mais ces belles figures des femmes homériques ne sont pas, comme on serait quelquefois tenté de l'imaginer, des images effacées; ces héroïnes ont souvent autant de tête et de cœur que les héros eux-mêmes. Pénélope ne craint pas le danger et n'a pas peur d'agir.

« Ἡ δ' αὖτ' ἄλλ' ἐνόησε περίφρων Πηνελόπεια,
μνηστῆρεςσι φανῆναι ὑπέρβιον ὄβριν ἔχουσιν.
Πεύθετο γὰρ οὗ παιδὸς ἐνὶ μεγάροισιν ὄλεθρον.
κῆρυξ γὰρ οἱ ἔειπε Μέδων, ὃς ἐπέυθετο βουλᾶς.

— La sage Pénélope conçut alors le dessein de paraître devant les prétendants insolents. Elle avait appris le crime qu'on projetait contre son fils, car le héraut Médon le lui avait dénoncé, ayant découvert le complot. »

Ici, nous allons de nouveau la voir paraître avec le cérémonial accoutumé, décrit toujours par les mêmes formules dans des vers consacrés :

« Βῆ δ' ἵεναι μέγαρόνδε σὺν ἀμφοτέλοισι γυναιξίν.
Ἄλλ' ὅτε δὴ μνηστῆρας ἀφίκετο δῖα γυναικῶν,
στῇ ῥα παρὰ σταθμὸν τέγεος πύκα ποιητοῖο,
ἅντα παρειῶν σχομένη λιπαρὰ κρήδεμνα.
Ἀντίνοον δ' ἐνέμπτεν ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν.
' Ἀντίνο', ὄβριν ἔχων, κακομήχανε, καὶ δὲ σέ φασιν

ἐν δὴ μὲν Ἰθάκης μεθ' ὁμήλικας ἔμμεν' ἄριστον
βουλῇ καὶ μύθοισι· σὺ δ' οὐκ ἄρα τοῖος ἔησθα.

(*Odyssee*, XVI, vers 409 et sq.)

— Elle se dirigea vers le mégaros avec ses suivantes. Et quand cette femme divine entre les femmes fut arrivée devant les prétendants, elle se tint sur le seuil de la salle bien construite, ramenant sur ses joues son voile brillant, et elle fit des reproches à Antinoos, en l'interpellant ainsi : « Antinoos, homme plein d'insolence, artisan de ruses, on dit bien dans le peuple d'Ithaque que tu es parmi ceux de ton âge le plus fort en conseils et en paroles ; mais tu n'as pas toujours été tel que tu es aujourd'hui... » — Et, dans un discours plein d'énergie, elle lui rappelle le passé, le jour, par exemple, où son père, étant en péril de mort, avait été sauvé par Ulysse lui-même :

« Τοῦ νῦν οἶκον ἄτιμον ἔδεις, μνάφ δὲ γυναῖκα
παῖδα τ' ἀποκτείνεις ἐμέ τε μεγάλως ἀκχιζεις·
ἀλλά σε πᾶσασθαι κέλομαι καὶ ἀνωγέμεν ἄλλους.

— Et c'est cet homme, ajouta-t-elle, dont aujourd'hui tu dévores les biens, dont tu courtises la femme, dont tu veux tuer le fils ... ! Je te prie d'en finir et de faire cesser tes compagnons. » — Devant la fermeté et la dignité de cette femme, Antinoos se tait, et c'est le rusé Eurymaque qui invente une excuse pour justifier les prétendants. Pénélope feint d'accepter le mensonge, et la scène se termine comme la scène analogue du premier chant :

« Ἡ μὲν ἄρ' εἰσαναβᾶσ' ὑπερώϊα σιγαλόεντα
κλαῖεν ἔπειτ' Ὀδυσῆα, φίλον πόσιν, ὅφρα οἱ ὕπνον
ἔδουν ἐπὶ βλεφάροισι βᾶλε γλαυκῶπις Ἀθήνη.

— Puis, étant remontée dans sa chambre brillante, elle se remit à pleurer Ulysse, son époux bien-aimé, jusqu'à ce que la déesse Athéné aux yeux de chouette répandit le doux sommeil sur ses paupières. »

Ainsi ces quatre scènes, prises à des moments différents du poème, nous montrent Pénélope, soit par une peinture directe, soit par des discours, toujours dans la même attitude de deuil, de fidélité triste, mais aussi d'énergie et de vertueuse fierté. C'est là la note dominante de son caractère, qui, s'ajoutant aux autres nuances déjà indiquées dans les portraits précédents, fait de cette figure une des plus intéressantes parmi celles des héroïnes et des épouses homériques.

M.

L'Espagne héroïque.

Cours de M. DESDEVISES DU DÉZERT,

Professeur à l'Université de Clermont-Ferrand.

Le cours de l'an dernier a été consacré à l'étude des origines de l'intervention française en Espagne. J'ai cherché à montrer comment Napoléon avait été conduit, peu à peu, à l'usurpation de la couronne d'Espagne, par les souvenirs de la politique de Louis XIV, par gloriolo dynastique, par le souci des intérêts de son Empire, par la facilité extraordinaire que semblait lui offrir cette conquête.

Nous l'avons vu envahir l'Espagne en pleine paix, avec la complicité du gouvernement espagnol, aux applaudissements de presque toute la nation ; nous avons vu la famille royale tomber d'elle-même dans le piège grossier qui lui fut tendu, et Napoléon régler en quelques jours le sort de la Péninsule, lui imposer un roi, lui donner une constitution.

Il semble, au moment où Joseph quitte Bayonne, que Napoléon ait tout prévu, tout assuré, tout deviné, et que la question espagnole soit définitivement résolue.

On connaît le mot par lequel Napoléon ferma la bouche aux timides qui le voyaient avec peine s'engager dans cette aventure : « Si cela devait me coûter 80.000 hommes, je ne le ferais pas, mais cela ne m'en coûtera pas plus de 12.000.... les pays où les moines sont nombreux se subjuguent facilement. »

Et, dans son entretien avec Escoïquiz, Napoléon revient encore sur cette idée : « La résistance des Espagnols ne peut être redoutable. Les grands et les riches calmeront le peuple.... dans la crainte de se perdre. Je rendrai le clergé et les moines responsables du moindre désordre ; dès lors, ils useront de toute leur influence pour le maintien de la tranquillité. Il se pourra que la populace excite quelques soulèvements, mais la sévérité des châtiements la ramènera dans la ligne du devoir. »

Napoléon considérait donc l'Espagne comme incapable de lui résister, il voyait en elle un peuple fini, et c'est cette idée qui l'a poussé à la conquête.

Cette idée était une erreur monstrueuse, elle prouve jusqu'à

quel point Napoléon poussait l'ignorance des choses d'Espagne et combien peu il connaissait le peuple extraordinaire avec lequel il allait entrer en lutte.

Un mois plus tard, Joseph l'éclairait.

« Ce peuple *ne ressemble à aucun autre*. On n'y trouve ni un espion, ni un courrier », et six ans de guerre sans merci allaient démontrer la vérité des paroles du roi Joseph.

Si l'on veut comprendre les guerres d'Espagne, il faut donc, avant tout, essayer de pénétrer le caractère de la nation espagnole ; car, si cette guerre n'a ressemblé à aucune guerre moderne, cela vient justement de ce que le peuple espagnol ne peut être comparé à aucune autre nation.

L'Espagnol, aux temps les plus lointains de l'histoire, apparaît comme un homme passionné et opiniâtre. Il n'est pas une province de l'Empire qui ait coûté à Rome d'aussi persévérants efforts que la conquête de l'Espagne.

Rapidement occupée par les Arabes, au début du VIII^e siècle, l'Espagne se ressaisit presque aussitôt et recommence la lutte contre l'envahisseur, dans des conditions si désespérées que la moindre victoire apparaît aux Espagnols comme un miracle du ciel.

Au XIII^e siècle, la suprématie de l'Espagne chrétienne est assurée, et la Péninsule s'éveille à la vie moderne, à la richesse et à la civilisation.

Dans la lutte, l'Espagne s'est morcelée en trois fragments principaux : à l'Ouest, le Portugal marche à la conquête de la mer ; à l'Est, l'Etat aragonais catalan étend son influence sur toute la Méditerranée antérieure. Au Centre, la Castille, qui comprend à elle seule les 3/5 de la péninsule, joue déjà le rôle d'Etat prépondérant.

Dès cette époque, l'Espagne a une littérature originale et un art qui lui appartient en propre. Le *Romancero* lui donne une *Iliade*, les grandes cathédrales de Burgos, de Tolède, de Séville, de Barcelone luttent de magnificence avec nos églises françaises, les Alcazars de Burgos, de Ségovie, de Medina del Campo, les châteaux d'Olite et de Valencia de D. Juan, le palais moresque de Séville sont des merveilles d'architecture féodale et chevaleresque.

Il n'y a pas, à cette époque, de pays plus libre que « les Espagnes ».

Chacun des royaumes espagnols a sa constitution, son gouvernement représentatif avec ses Cortès, sa législation et ses privilèges (*fueros*). Nulle part, le vilain ne trouve plus de facilités pour

devenir gentilhomme, et ne s'affranchit plus aisément de la tyrannie féodale. La Castille est le pays des *behetrias*, ou fiefs, dont les habitants choisissent eux-mêmes leur seigneur. Parfois le seigneur doit être choisi dans une même famille, c'est la *behetria* de lignage ; parfois le seigneur peut être « pris à Bilbao, si on le veut, ou à Séville, si on le préfère ». C'est la *behetria* de mer à mer, celle où l'on a pour devise : « J'irai à qui bien me fera. » — En Guipuzcoa et en Biscaye, tous les habitants sont nobles par droit de naissance. — En Navarre, des colons français remplissent les petites villes et portent au delà des monts le culte de Notre-Dame du Puy et de Notre-Dame de Rocamadour. En Aragon, le grand juge a le droit d'évoquer à son tribunal tous les procès dans lesquels il peut craindre que les juges royaux ne fassent pas justice ; il a sa prison, où tout accusé peut demander à être transféré. En Catalogne, le peuple des campagnes est soumis à un dur servage ; mais Barcelone est une véritable république, et le noble, qui, à trente ans, n'a pas embrassé une profession, perd sa noblesse.

La passion de l'indépendance est poussée partout jusqu'à l'anarchie. Loyal et fidèle, tant que son seigneur ne lui fait point injure, le vassal devient, à la première insulte, un irréconciliable ennemi.

L'Aragon, la Navarre, la Castille passent tout le xiv^e et tout le xv^e siècle en guerres civiles ; guerres entre rois, guerres entre rois et seigneurs, guerres entre factions, entre villes, entre chevaliers.

La guerre est l'état normal du pays, et, dans cette lutte sans fin, le fanatisme, longtemps endormi, s'enflamme, les convoitises s'exaspèrent, mais le courage et l'esprit de sacrifice deviennent les qualités dominantes de la race, et François I^{er} s'écrie : « Bienheureuse Espagne, où les hommes naissent tout armés ! »

Tout d'un coup, avec Ferdinand V et Isabelle, cette force sauvage se discipline. Le génie politique d'Isabelle a dompté le rebelle esprit castillan, et Ferdinand lui impose ce frein terrible qui s'appelle l'Inquisition.

Voilà l'Espagne paisible au-dedans pour trois siècles. — Qui-conque se révolte, ou menace de se révolter, ou conspire, ou fait bande à part, ou inquiète le roi, le Saint-Office le fait arrêter nuitamment, sans bruit, l'ensevelit dans ses prisons, lui impose la déchéance de la réconciliation, ou l'envoie au bûcher.

Contre cette formidable étreinte, le génie espagnol s'est débattu 150 ans avant de s'avouer vaincu — et il l'eût certainement brisée, au grand profit de l'Espagne et de la civilisation, si l'établissement de l'Inquisition n'eût coïncidé avec la plus prodigieuse fortune politique qu'un peuple ait jamais faite.

Charles-Quint, roi d'Espagne, prince de Flandre, roi de Naples, duc de Milan et empereur d'Allemagne, est le maître de la moitié de l'Europe.

Et, pendant qu'il promène ses *tercios* de Tunis à la Baltique, Cortes et Pizarre lui conquièrent un monde entier, ces Indes où l'or et l'argent se ramassent dans les rivières, et où les petits capitaines deviennent vice-rois.

De 1492 à 1660, c'est une fièvre de gloire et d'aventures que rien n'arrête. L'Espagne vit en plein rêve, d'une vie fantastique qui la consume et qui l'épuise, mais qui l'enivre et qui l'éblouit.

Elle ne peut, il est vrai, ni entamer la France, ni imposer le catholicisme à l'Allemagne. La Hollande lui échappe, l'invincible *Armada* fait naufrage ; mais les mines des Indes sont inépuisables et les soldats espagnols sont les premiers du monde. En 1836, encore, Philippe IV entre dans la guerre européenne en prenant pour devise : « Tous contre nous, mais nous contre tous », et il faut vingt-trois ans d'efforts à la France de Richelieu et de Mazarin pour venir à bout de l'Espagne.

Jamais hommes n'ont été coulés en un métal plus étincelant, plus sonore, ni plus dur.

Ils se croient naïvement chrétiens, sont dévots, parfois même mystiques ; mais leur religion est toute de tête, et fait bon ménage avec leur orgueil, qui est immense.

Ils sont faits pour commander. Quelle que soit leur situation, ils n'obéissent jamais que s'ils le veulent bien et pour se pousser vers le commandement. Ils ne font entre leurs désirs et leurs droits aucune distinction, ils ont des parents, ils se choisissent des amis ; le reste des hommes ne compte pas pour eux ; ils les massacrent à l'occasion avec la plus hautaine indifférence.

Nous ne parlerons pas ici des centaines de milliers d'hommes tués par les conquérants des Indes. Nous savons ce que sont ces guerres où une poignée de soldats se trouve noyée dans les flots d'une population hostile ; nous savons, par les exemples les plus récents, ce qu'une pareille situation peut engendrer de barbaries.

Mais là où le génie impitoyable de la vieille Espagne se révèle, c'est dans les proscriptions du duc d'Albe, c'est dans le sac d'Anvers, c'est dans les massacres, qui suivirent l'insurrection de Grenade, c'est dans l'expulsion des Morisques de 1609. Ce sont là de terribles pages, même au siècle qui verra les soldats de Tilly et de Waldstein, les massacres d'Irlande et les dragonnades.

Mieux que les faits généraux, une biographie détaillée nous fera saisir tous les traits de l'homme de guerre espagnol de ces temps héroïques.

Un jeune érudit madrilène, M. Manuel Serrano y Sans, a publié, il y a deux ans, la *Vie du capitaine Alonso de Contreras, chevalier de l'ordre de Saint-Jean, et naturel de Madrid, écrite par lui-même*. C'est un roman de cape et d'épée, qui se déroule de 1582 à 1633, en plein siècle d'or, à une époque où l'orgueil castillan est encore dans toute sa splendeur. Le capitaine se présente lui-même, sans prétention et sans embarras, tel qu'il s'est vu et qu'il veut qu'on le voie.

« Je suis né, dit-il, en la très noble ville de Madrid, le 6 janvier 1582. J'ai été baptisé à la paroisse Saint-Michel... Mes parents étaient vieux chrétiens sans mélange de race moresque ou juive, sans compter parmi leurs ancêtres aucun pénitencier du Saint-Office. Ils étaient pauvres et vécurent en état de mariage, comme le mande notre sainte Mère l'Eglise, vingt-quatre ans, durant lesquels ils eurent seize enfants. Quand mon père mourut, nous étions encore huit : six garçons et deux filles, et j'étais l'aîné de tous. »

Voilà, ce nous semble, une digne et pieuse famille ; avant de sortir de l'école, Alonso avait commis un crime. Un jour qu'il y avait des joutes à Madrid, Alonso et le fils d'un alguazil de Corte firent l'école buissonnière ; le lendemain, comme l'alguazil était plus riche que le père d'Alonso, l'enfant fut fouetté, et, au sortir de l'école, pour se venger des coups de verge, il renversa son camarade et le larda de coups de couteau, puis, craignant que les coups ne lui fissent pas assez de mal, il le retourna et le cribla de coups dans le ventre, ne s'arrêtant que lorsqu'il entendit les autres enfants crier qu'il l'avait tué.

Pour ce meurtre, il fut condamné à un an de bannissement qu'il alla passer chez un sien oncle, curé de Saint-Jacques d'Avila.

A son retour à Madrid, il trouva sa mère veuve et se vit héritier avec ses sept frères d'une somme de 600 réaux composant toute la fortune de son père.

Sa mère le plaça comme apprenti chez un orfèvre. La femme de son patron voulut l'envoyer à la fontaine chercher une cruchée d'eau. Il répondit noblement qu'il était apprenti et non porteur d'eau. Sa patronne, qui entendait être obéie, tira une de ses galoches pour le frapper, mais lui brandit la cruche et eût rendu coup pour coup sans vergogne, si l'orfèvre, attiré par le bruit, ne fût venu au secours de sa femme et n'eût mis à la porte le turbulent garçon.

Il rentra chez sa mère, où l'orfèvre le suivit et voulut le bâtonner, mais lui sortit, remplit ses poches de pierres et commença d'en lancer à son ennemi. Les gens de la rue s'attroupèrent,

Alonso leur déclara qu'il voulait servir le roi et qu'on voulait faire de lui un aguador. Aussitôt le public lui donna raison ; l'orfèvre se retira, et, resté avec sa mère, le jeune vaurien lui tint ce royal langage : « Madame, Votre Grâce est chargée d'enfants, laissez-moi aller chercher ma vie avec le prince (le cardinal-archiduc Albert)... Vous n'avez rien à me donner... peu importe ; je gagnerai pour tous avec l'aide de Dieu. »

En vidant sa bourse, la pauvre femme put encore lui acheter une chemise et une paire de souliers, et lui mettre quatre réaux dans la main. Muni de la bénédiction maternelle, il quitta ainsi Madrid, le mardi 7 septembre 1593 au matin, et suivit gaillardement les trompettes du cardinal. Il avait 13 ans.

A peine arrivé à Alcalá de Hénarès, il perdit au quinola ses quatre réaux, sa chemise, ses souliers et sa cape. Le futur héros, qui n'avait pas voulu être aguador, dut se faire marmiton pour gagner sa pitance.

Le prince s'embarqua à Barcelone, et, avant d'arriver à Savone, Alonso vit son premier combat. L'escadre espagnole prit un navire ; Alonso ne sait pas s'il était turc, more ou français, il ne se rappelle que le beau spectacle de la bataille et le bruit du canon.

En cheminant à travers la Franche-Comté, il remarqua qu'il y avait dans les compagnies espagnoles pas mal de garçonnets plus jeunes que lui, et il déclara au maître cuisinier qu'il voulait être soldat ; maître Jacques le menaça du bâton ; mais, sans se laisser décourager, Alonso rédigea un mémoire pour le cardinal Albert et obtint la faveur d'être enrôlé parmi les soldats du roi.

La fatalité voulut que son caporal n'eut aucune envie de se battre. Le caporal déserta, et Alonso, « qui le respectait comme Dieu même », le suivit docilement jusqu'à Palerme.

Il s'engagea comme écuyer au service du capitaine D. Philippe de Menargas, qui l'emmena jusqu'en Morée au siège de Patras. On prit la ville, et l'on fit un beau butin. Pour la première fois, Alonso entendit les balles siffler à ses oreilles et goûta les joies de la victoire. De sa part de prise, il se fit faire un riche habit de plusieurs couleurs, mais un camarade vint lui demander à emprunter les hardes de son maître « pour jouer une comédie », et il eut la simplicité de les donner au fripon, qui ne reparut point. Craignant que la comédie ne tournât très mal pour lui, Alonso s'enfuit aussitôt à bord d'une galère de Malte, et, en honnête hidalgo, écrivit au capitaine pour lui conter sa mésaventure.

Il serait fastidieux de suivre notre aventurier, pas à pas, tout le long de sa carrière, nous choisirons dans sa vie les épisodes les plus caractéristiques et les plus propres à peindre cet homme étrange, qui, avec tous ses vices, n'était ni sans grandeur, ni sans vaillance.

Alonso changeait souvent de maîtres et les quittait parfois brusquement, au hasard de ses aventures. Après un combat avantageux, il se trouvait, un beau jour, bien équipé et les poches pleines de réaux ; le jeu et d'autres désordres avaient bientôt dissipé le pécule du soldat. Puis c'étaient des querelles avec les aubergistes, avec des compagnons, avec des passants. On était prompt à dégalner, et, quand on laissait un mort sur la place, on courait se réfugier dans l'église voisine pour échapper à la justice. La nuit venue, on se jetait dans une barque, et l'on restait trois jours en mer, au risque d'être pris par les barbaresques, avant de trouver un port espagnol et un nouvel engagement dans quelque compagnie.

Cette vie de courses incessantes était une excellente école militaire, et, parfois, la valeur des corsaires semble tenir du prodige.

Un jour qu'il était embarqué sur un galion de l'ordre de Malte, on rencontra un gros navire dont on ignorait d'abord la nationalité ; on lui donna la chasse, et, vers minuit, les pièces chargées, on le héla. — Oh ! du bateau ? — Bateau qui vogue par la mer ! répondit le Turc en lâchant une bordée, qui tua 17 hommes à bord du galion. Les chrétiens tirèrent à leur tour leur canon et les deux vaisseaux s'abordèrent. Du premier élan, les Turcs s'emparèrent du château de proue du Maltais, mais les chrétiens revinrent à la charge et réussirent à faire repasser l'ennemi à son bord. Au matin, le capitaine du galion fit gouverner sur le Turc et ne laissant à couvert que le nombre de matelots indispensables fit fermer toutes les écoutilles pour empêcher les moins braves de descendre dans l'entrepont. On se battit toute la journée, on s'aborda, on prit le château de proue du Turc, et il fallut un peu plus tard l'abandonner. Meilleur voilier et pourvu d'une meilleure artillerie, le galion combattit de loin et causa de grands dégâts à l'ennemi. Alonso glisse sur les péripéties de la bataille, mais note « deux miracles » dont il fut témoin. Un artilleur hollandais eut la tête emportée par un boulet ; sa cervelle éclaboussa ceux qui étaient auprès de lui ; un fragment d'un de ses os alla frapper au visage un marin qui avait le nez de travers, et le lui remit droit. Un autre matelot, perclus de douleurs, l'échappa belle ; un boulet passa si près de lui qu'il en sentit

le vent, il se trouva guéri. — Le lendemain, le navire turc s'embossa près de la terre, et l'intrépide capitaine du galion résolut de tenter un nouvel abordage. Il fit monter tout le monde sur le pont. Alonso avait un coup de pertuisane au front, et une balle lui avait traversé le mollet. Il monta, comme les autres. Le capitaine leur dit : « Messieurs, ou bien ce soir nous souperons avec le Christ, ou nous serons sur le chemin de Constantinople » et, s'adressant au moine qui servait d'aumônier, il lui commanda de donner à tous sa bénédiction, car chacun pouvait se tenir pour assuré que son dernier jour était arrivé. Et comme le galion ne pouvait plus avancer, le capitaine se fit remorquer par sa frégate jusqu'au vaisseau ennemi. Les Turcs jetèrent à bord une grosse ancre attachée à une lourde chaîne, si bien que les deux navires restèrent attachés l'un à l'autre sans pouvoir se séparer. Le combat dura trois heures, et les Turcs finirent par céder. On les vit se jeter à la mer ; mais la frégate « les pêchait » et les faisait prisonniers, car les captifs étaient d'excellente défile. Le vaisseau turc avait 250 morts à bord, et Alonso ne manque pas de raconter que les Turcs jetèrent à la mer les cadavres des leurs, la tête la première ; or, un cadavre resta dans l'eau la tête en haut ; c'était un renégat chrétien, et, de la position prise dans l'eau par son cadavre, le pieux Alonso conclut que Dieu l'avait reconnu et l'avait séparé des infidèles. « Ce que c'est que d'être chrétien ! » Après cette charitable réflexion, Alonso raconte le pillage et comme quoi chaque matelot gagna une petite fortune. Le capitaine, homme de jugement et de bon conseil, fit jeter les dés et les cartes à la mer et défendit aux matelots de jouer avant l'arrivée à Malte. La passion du jeu était si forte chez ces aventuriers qu'ils trouvèrent moyen de jouer sans dés ni cartes. Sur une table, on faisait à la craie un cercle de la grandeur de la main, puis au milieu un cercle plus petit de la grandeur d'un réal ; les joueurs s'assemblaient et délicatement déposaient chacun, à l'intérieur du cercle le plus étroit, un innommable petit insecte, qu'il n'était pas nécessaire d'aller chercher bien loin. Chacun suivait de l'œil son champion, on faisait des paris, pour tel ou tel coureur, et celui des concurrents qui sortait le premier du grand cercle gagnait tous les enjeux. Il y avait parfois 80 sequins d'or sur la table.

De retour à Malte, la part de prise d'Alonso s'éleva à 1.500 ducats, et il reçut le droit d'ajouter à ses armes une bannière turque qu'il avait prise à l'ennemi. Il la consacra à Notre-Dame de Grâce et se retrouva bientôt aussi pauvre qu'avant l'expédition.

Alonso est parfois d'une atroce cruauté. Un jour qu'il s'était

emparé de 23 captifs turcs qui s'enfuyaient de Malte. Il s'aperçut que leur chef était mortellement blessé ; avant qu'il expirât, il le fit pendre par un pied à bord de sa frégate. Il raconte avec humeur que le maître du pendu lui fit un procès en remboursement de la valeur de son esclave.

Si l'on cherche à le tromper, il est homme à faire donner au trompeur cent coups de câble goudronné sur le dos, et à le frictonner ensuite au sel et au vinaigre, « à la mode des galères ». Il est juste d'ajouter que le bey de Chio le faisait rechercher par toutes les mers et avait juré de l'empaler, s'il le prenait.

En d'autres circonstances, il se montre d'un admirable dévouement. Averti par le grand maître de Malte que trois capucins de Sicile avaient été pris par les Turcs, il se mit à la recherche du brigantin musulman qui les emmenait. En face de Lampedusa, son équipage se mutina ; mais, plein de foi dans le secours de la Vierge patronne de l'île, il harangua ses hommes, fit passer en eux toute l'ardeur qui l'animait, et, presque sans vivres, marcha de l'avant, sans savoir s'il pourrait joindre l'ennemi. N.-D. de Lampeduse lui donna la victoire, et il put délivrer les pauvres moines qu'il trouva, les menottes aux mains, à bord du brigantin.

Les rapports entre chrétiens et Turcs ne sont pas toujours hostiles, et Alonso reconnaît qu'un serment turc par Allah vaut mieux que quarante écritures de garantie d'un Italien. Il va, un jour, dîner à bord d'une galère ottomane, il assiste à une joute des nobles d'Athènes, il reçoit des présents des Turcs et les partage avec un de ses prisonniers qui vient de lui payer sa rançon.

A mesure qu'il prend de l'âge et de l'expérience, il s'améliore ; l'habitude du commandement développe chez lui la réflexion et le sens de la responsabilité. Ce dur soldat finit par être adoré de ses hommes ; et tel est l'attrait qu'il exerce, que les habitants d'*Astypalaea* (une île de l'archipel) voulurent, un jour, le garder comme seigneur et qu'il eut toutes les peines du monde à obtenir la permission de se retirer.

Après huit ans de service, il est promu enseigne et entre, un beau jour, à Madrid avec des mules, son sergent, ses deux tambours et sa bannière et se rend chez sa mère, qui n'avait jamais entendu parler de lui depuis son départ : « Quand elle vit toutes ces mules, elle s'épouvanta ; mais je me mis à genoux et lui demandai sa bénédiction, en lui disant que j'étais son fils Alonso. La pauvre femme n'en fut que plus effrayée et plus confuse ; car elle s'était remariée, et il lui semblait qu'un grand fils soldat devait mal prendre la chose, comme si se marier était un délit (quoique c'en fût un pour elle avec tous les enfants qu'elle

avait). Je la consolai et pris congé d'elle et me retirai à mon auberge, car il n'y avait pas de place dans sa maison. Le lendemain, je me fis beau, et je pus lui faire visite, ainsi qu'à son mari, avec mes soldats bien équipés et mon domestique derrière moi, portant l'épieu. Ils voulurent me garder à dîner et Dieu sait s'ils en avaient le moyen ! J'envoyai presque tout ce dont il était besoin pour le repas, puis j'appelai mes petites sœurs, qui étaient deux, je leur donnai quelques bagatelles rapportées de mes voyages et de quoi s'habiller et je donnai aussi à mes trois autres frères : je ne manquais pas d'argent. Je donnai 30 écus à ma mère, qui se crut riche, cette fois. Je lui demandai sa bénédiction, et je partis pour Ecija en lui recommandant de porter respect à mon nouveau père. »

L'Espagne de 1603 était un pays médiocrement ordonné : cependant il ne fallait point s'y comporter absolument comme en terre infidèle, et les habitudes expéditives que Contreras avait contractées avec les Turcs faillirent, plus d'une fois, lui jouer de fort mauvais tours.

Il respectait profondément le roi, mais n'avait qu'une assez mince considération pour ses ministres et ses officiers de justice. Il lui arriva de faire rouler dans l'escalier un militaire, avec lequel il s'était pris de querelle. Il tua un alguazil de Cordoue qui lui avait parlé avec incivilité. Il se battit en duel avec son supérieur et le blessa grièvement.

Enfin ses services parlèrent plus haut que ses folies, et le Conseil de la guerre le proposa au roi pour la place de sergent-major en Sardaigne, place qui correspondait à notre intendant. Mais le duc de Lerme, favori de Philippe III, avait lui-même pour favori un homme de naissance obscure, nommé D. Rodrigo Calderon, qui voulait donner la place de major en Sardaigne au frère d'un de ses domestiques. D. Rodrigo fit ajouter par le conseil à l'acte de nomination de Contreras que cette nomination n'aurait lieu « *qu'autant que le capitaine général de Sardaigne l'aurait pour agréable* ».

Contreras se sentit joué et fut se plaindre au secrétaire Gasol, qui se contenta de hausser les épaules. Contreras se piqua au jeu, prit sa mule et se rendit à l'Escorial où était le roi.

Philippe III l'accueillit gracieusement et le renvoya... à Don Rodrigo Calderon.

« Mais, reprit l'imperturbable capitaine, c'est D. Rodrigo Calderon qui a fait mettre sur ma patente la restriction dont je me plains. »

Le roi se fâcha et lui dit : « Je vous ferai expédier votre titre. »

Contreras ravi retourna un peu plus tard auprès de Calderon, il le trouva déjà instruit de tout ce qui s'était passé, et, comme on peut croire, de forte méchante humeur.

— Comment se fait-il, Monsieur, lui dit-il, que le roi sache que c'est moi qui ai fait mettre la restriction sur votre patente ? C'est bon ! c'est bon !... et il le congédia.

Contreras fut se promener. Une heure ne s'était pas écoulée qu'il vit venir à lui deux hommes très graves, qui très gravement le prièrent de les suivre. Il pensa tout de suite que c'étaient des gens de justice, et il estima prudent de ne pas faire d'esclandre ; mais, tout en marchant et en lui parlant de ses droits et de ses services, les deux hommes l'avaient mis entre eux, et il s'aperçut bientôt qu'ils le conduisaient vers la prison. Au premier geste suspect, il tira son épée et, sans crier gare, on donna un coup terrible sur la tête de celui qui était à sa droite et qui se trouva être un greffier ; l'homme de gauche, qui était un alguazil, mit l'épée à la main ; Contreras, reculant de deux pas, traça une raie sur le sable avec la pointe de sa rapière et cria : « Que personne ne passe au delà, ou j'en fais des morceaux ! »

L'alguazil ne chercha pas à l'arrêter, mais lui fit défense, sous peine de mort, de rentrer à l'Escorial sans la permission du roi. Un paysan alla lui chercher sa mule et il reprit le chemin de Madrid, bien sûr cette fois de ne pas être nommé.

Cette dernière aventure lui suggéra de si amères réflexions qu'il résolut de changer de vie, d'abandonner le service du roi, la cour et le palais, et d'aller dans un désert servir Dieu.

Il acheta un cilice, une discipline, de la toile pour faire un sac, un cadran solaire, des livres de pénitence, des graines, une tête de mort et une petite pioche. Il mit tout ce bagage dans une grande malle, loua deux mules et un garçon, prit congé de sa mère et quitta Madrid, sans dire à personne où il allait.

A la frontière d'Aragon, les douaniers voulurent ouvrir sa malle : « Je n'ai rien à déclarer, leur dit-il ; que voulez-vous qu'ait un soldat qui vient de la cour ? » — Les douaniers insistèrent et demeurèrent stupéfaits, quand ils virent le singulier bagage de l'officier. — « Où donc allez-vous, monsieur ? — Je vais servir encore un autre roi, je suis fatigué. » Et, à la vue de cet homme qui, dans la force de l'âge, se retirait ainsi du monde, les gabelous se sentirent émus de respect et de compassion et le muletier se mit à pleurer comme un enfant.

Contreras bâtit son ermitage près d'Agreda, sur les pentes du Moncayo, massif montagneux qui sépare le haut bassin du Duero du bassin de l'Ebre. Il orna sa cellule d'une image en ronde bosse de N.-D. de Gracia, fit une confession générale au couvent des PP. Franciscains d'Agreda et prit l'habit d'ermite en grande solennité. Le vicaire général de l'évêque de Tarazona bénit sa

cellule, le corrégidor d'Agreda et un grand nombre de cavaliers de distinction assistèrent à la cérémonie; puis chacun s'en fut et Contreras commença sa vie de pénitence.

Tous les matins, il allait à la messe chez les Franciscains. Il se confessait et communiait tous les dimanches. Tous les samedis, il allait en ville quêter pour ses besoins. Il n'acceptait pas d'argent, mais seulement du pain, de l'huile et de l'ail. Il mangeait une soupe à l'ail trois fois la semaine. Les autres jours, il se contentait de pain, d'eau, et des herbes qui croissent sur la montagne.

Il ne trouva pas la paix absolue dans son désert, car les Franciscains d'Agreda le tourmentèrent pour le faire entrer dans leur couvent, et, voyant qu'il s'y refusait obstinément, ils lui intentèrent un procès pour l'obliger à quitter l'habit de Saint-François; il prit l'habit des moines Victorien, parce qu'il n'y en avait pas à Agreda et qu'il était sûr de ne plus être inquiété.

Malgré ces tracasseries, il passa sept mois à la montagne, enchanté de son sort, et n'aurait jamais cherché à quitter sa nouvelle profession, si une accusation extravagante n'était venue le tirer de sa solitude et le mettre aux prises avec la justice.

Un jour de l'année 1608, il vit monter à son ermitage une foule de gens armés; on le saisit, on lui attacha les mains derrière le dos, on lui mit les fers aux pieds, et on le conduisit à la ville, tandis que la foule criait sur son passage: « Voilà le roi des Morisques, voyez s'il faisait le dévôt dans la montagne! »

Il se rappela alors que, cinq ans auparavant, alors qu'il faisait des levées à Hornachos, il avait découvert dans une cave trois grandes caisses de pierres remplies d'armes.

Il avait révélé ce secret à son commissaire, qui lui avait recommandé de n'en parler à personne, mais les paysans avaient eu vent de la chose; on disait, tous les jours, que les Morisques devaient se soulever; les laboureurs chrétiens vivaient dans l'angoisse et en vinrent à supposer que cet enseigne, qui avait découvert des armes et n'en avait rien dit, devait être le complice des Morisques. On croyait savoir que les Morisques attendaient un chef pour se soulever. Il se trouva des gens pour insinuer que l'enseigne de 1603 pourrait bien être le chef attendu en 1608 et ce bruit absurde fut aussitôt accepté comme une vérité indiscutable. On apprit que l'enseigne, nommé sergent-major en Sardaigne, s'était, tout à coup retiré du monde et s'était établi au Moncayo, la montagne la plus avantageusement placée de toute l'Espagne, d'où il pouvait fondre à son gré sur l'Aragon et sur la Castille. Son arrestation fut décidée et il fut amené à Madrid entre douze hommes armés, comme un prisonnier de la plus haute importance.

Il eut à subir toutes les horreurs d'un procès de haute trahison. Interrogatoires répétés, visites de police en pleine nuit, voyages à travers la Manche, les fers aux pieds. Il ne se départit pas un instant de son sang-froid et arriva à persuader le secrétaire d'Etat, D. Andres de Prada, qu'il était innocent.

Mais le commissaire, qui lui avait jadis recommandé le secret, avait probablement vendu les armes à son profit et ne voulait pas l'avouer. Il contestait tous les dires de Contreras, il prétendait n'être jamais allé à Hornachos, n'avoir jamais entendu parler de cette affaire.

Contreras offrit de prouver l'exactitude de ses dires en subissant la torture. On le mit sur le chevalet, et il resta tout le temps de l'épreuve sans se démentir un seul instant.

On le remit en liberté sur parole, à condition qu'il ne sortirait pas de Madrid.

Mais, à Madrid, il ne pouvait pas faire la preuve de son innocence, tandis qu'à Alicante se trouvaient nombre de ses anciens soldats qui auraient pu attester sa véracité et confondre le commissaire.

Contreras pensa qu'il valait mieux contrevenir à l'honneur pour quelques jours, plutôt que de risquer de le perdre à jamais. Il quitta Madrid en plein mois de janvier, gagna Alicante, qui en est éloigné de plus de 150 lieues et obtint de ses anciens soldats le témoignage libérateur dont il avait besoin. Muni de ce précieux document, il reprit en hâte la route de Madrid et se rendit aussitôt chez le comte de Salazar pour lui donner avis de son retour. Le comte marqua la joie la plus vive, lui dit qu'il l'avait toujours tenu pour homme de bien et lui promit que le roi lui donnerait une marque de sa satisfaction. Ce fut un brevet de capitaine, avec lequel Contreras gagna les Flandres pour obtenir de l'archiduc Ernest le commandement d'une compagnie.

Comme la paix le lui faisait trop attendre, Contreras résolut d'aller demander aux Chevaliers de Malte la récompense de ses services. Après avoir failli être pendu comme espion à Chalon-sur-Saône, il fut reçu novice, puis chevalier, et regagna l'Espagne.

Il n'était pas au bout de ses voyages, ni de ses aventures. Après avoir failli être empoisonné à Rome par deux gentilshommes italiens, il faillit l'être à Osuna par son page et par un sien cousin qui voulait être capitaine à sa place. Le page reçut cent coups de fouet, et on lui coupa le pouce et l'index de chaque main. Quant à son cousin, Contreras lui commanda de se retirer de devant ses yeux et de ne jamais revenir, et de ne pas demander pourquoi ; ce fut toute la vengeance qu'il en voulut tirer.

Il fit encore un voyage aux Antilles.

Il fit naufrage, à six lieues de Cadix, avec l'escadre d'un amiral de cour qui n'avait jamais navigué.

Admis en présence du roi, il lui plut par sa franchise et se vit en passe de devenir amiral ; mais les intrigues de palais arrêtaient, encore une fois, sa fortune. On voulut lui fermer la bouche avec de l'argent, il répondit fièrement qu'il voulait acquérir de la réputation et non des écus et refusa les 300 ducats qu'on lui offrait.

Commandant la petite place de Nole, il fut témoin d'une éruption du Vésuve. Ses soldats tremblants voulaient quitter la place : « Eh ! bien, leur dit-il, ou voulez-vous aller ? Que celui qui veut partir s'en aille, moi je ne partirai pas avant que le feu ne me brûle les mollets, et alors le drapeau ne sera pas si lourd que je ne puisse le porter tout seul. » Le voyant si calme, au milieu de l'orage volcanique et de la pluie de pierres et de cendres, les soldats eurent honte de leur frayeur et restèrent avec leur chef.

Transféré à Capoue après l'éruption, il s'aperçut que les riches faisaient tous entrer leurs fils dans les ordres mineurs, et leur faisaient donation de leurs maisons, pour être ensuite exempts du logement des gens de guerre. Il résolut de changer cette pratique. Il s'en allait par les riches maisons et demandait : « Où est la chambre du clerc ? — La voilà. — Bien ! nous la garderons comme le saint jour du dimanche ; mais qui habite dans cette pièce, dans celle-ci et dans celle-là ?... C'est le père, la mère, les frères, les sœurs du clerc ! — Et il mettait trois ou quatre soldats dans la riche maison ».

L'évêque le menaça d'excommunication en vertu du chapitre « *Quisquis suadente diabolo* », — et Contreras lui répondit qu'il n'entendait rien au chapitre « *Quisquis* », qu'il n'avait jamais eu de diables dans sa famille ; mais, que si on l'excommuniait, personne ne pourrait se dire à l'abri de sa colère que dans la cinquième sphère, car Dieu lui avait donné dix doigts et avait mis sous ses ordres 150 Espagnols !

Tous ces traits achèvent de nous réconcilier avec le brave capitaine, qui commit dans sa vie plus d'une mauvaise action et demeura cependant fidèle à l'honneur, tel qu'on le comprenait à son époque.

Ce qui fait l'intérêt de cette autobiographie, ce n'est ni le style, ni même la variété des aventures, c'est ce mélange inouï de brutalité et de fatalisme, de cruauté et de grandeur d'âme, de cupidité et de désintéressement, qu'on ne verrait peut-être à un degré égal chez aucun homme d'une autre nation.

Contreras n'a pas toujours fait ce qu'il eût voulu ; mais personne ne l'a jamais contraint à faire ce qu'il ne voulait pas, et personne ne lui a fait injure sans qu'il se soit vengé. C'est par là vraiment qu'il se montre espagnol, et c'est pourquoi il nous a paru vraiment représenter les héroïques qualités et les vertus un peu sauvages de sa nation.

Les personnages de cette espèce étaient, sans doute, plus rares au commencement du xix^e siècle qu'au début du xvii^e, mais c'était encore à des hommes d'instinct de cette trempe qu'allaient d'instinct le respect et l'admiration du peuple, et, quand la guerre vint embraser la Péninsule, il se trouva dans la bourgeoise Espagne de Charles IV des milliers de capitaine Contreras.

G. DESDEVISES DU DÉZERT.

M^{me} de Staël et Chateaubriand

Leçon d'ouverture du cours professé au palais Saint-Pierre,
à Lyon,

par M. ÉDOUARD HERRIOT,

Professeur de rhétorique supérieure au lycée Ampère.

MESDAMES,
MESSIEURS,

J'ai l'intention de consacrer à M^{me} de Staël et à Chateaubriand les seize leçons du cours qui va nous réunir. Pour demeurer fidèle aux habitudes qui, jusqu'à présent, ont gouverné notre travail, je vous dois tout d'abord certaines explications sur les raisons qui m'ont déterminé à ce choix, sur les ressources qui m'aideront à traiter devant vous un pareil sujet, enfin sur la manière et sur la méthode que je compte employer moi-même. Si abstraites que puissent vous paraître ces considérations, je vous prie de me les souffrir et d'y donner votre attention. L'étude que nous entreprenons sera grave et difficile ; nous devons nous y préparer par quelques réflexions. M^{me} de Staël, dans son roman

de *Corinne* (1), s'est raillée avec esprit de ces prédicateurs italiens dont la légèreté « dissipe presque toujours, en peu d'instant, l'émotion des fidèles ». Elle nous les montre dans leurs accès de « fureur systématique, où la vivacité des mouvements extérieurs n'indique souvent qu'une sincérité superficielle ». — « Il y a, nous dit-elle, un moyen de faire effet, dont les prédicateurs ordinaires se servent assez souvent, c'est le bonnet carré qu'ils portent sur la tête; ils l'ôtent et le remettent avec une rapidité inconcevable. L'un d'eux s'en prenait à Voltaire, et surtout à Rousseau, de l'irrégulation du siècle. Il jetait son bonnet au milieu de la chaire, le chargeait de représenter Jean-Jacques; et, en cette qualité, il le haranguait, et lui disait: *Eh bien, philosophe genevois, qu'avez-vous à objecter à mes arguments?* — Il se taisait alors quelques moments, comme pour attendre la réponse; et, le bonnet ne répondant rien, il le remettait sur sa tête, et terminait l'entretien par ces mots: *A présent que vous êtes convaincu, n'en parlons plus.* » — Nous n'emploierons pas ici, faut-il le dire? le procédé par trop facile du prédicateur italien; nous essaierons de discuter avec précision des questions dont plusieurs dépasseront la portée ordinaire des questions de littérature. Aussi devons-nous, tout d'abord, bien nous entendre; la fécondité d'une recherche dépend de son organisation. Tâchons de dégager et d'éclairer le chantier sur lequel nous installerons nos travaux.

Je pourrais essayer de vous montrer, Mesdames et Messieurs, qu'un cours sur M^{me} de Staël et sur Chateaubriand est la conclusion logique du cours que vous avez entendu, l'année dernière, sur Voltaire et son temps. C'est M^{me} de Staël, suivant l'expression de M. Brunetière, qui « a sauvé de l'esprit du XVIII^e siècle ce qui méritait d'être sauvé (2) ». Chateaubriand, au contraire, après avoir publié en 1797 cet *Essai sur les Révolutions* où il se montrait matérialiste, fataliste et presque athée, donnait, en 1802, ce *Génie du Christianisme* qui marquait une réaction au moins très retentissante contre la philosophie de Voltaire. L'histoire de M^{me} de Staël et de Chateaubriand, c'est donc, en quelque manière, l'histoire des destinées de l'esprit du XVIII^e siècle; dans les œuvres de la première, continue à circuler ce courant qui avait amené et qui portait la croyance au progrès, à la perfectibilité humaine, à l'amélioration sociale par l'homme lui-même; dans les œuvres du second, se forme peu à peu ce contre-courant qui veut lutter contre la raison pure, au nom du sentiment et de la croyance.

(1) Livre X, chapitre II.

(2) *Manuel de l'hist. de la litt. française*, p. 395.

Ainsi, au commencement du xix^e siècle, se produisait, dans l'ordre des idées les plus hautes, un fait analogue à celui qui s'était produit, en plein xviii^e siècle, lorsqu'à « une philosophie de l'intelligence pure » Pascal avait « tenté de substituer une philosophie du sentiment et de la volonté », lorsqu'à la philosophie « surtout scientifique » de Descartes, l'auteur des *Pensées* avait voulu opposer une philosophie « éminemment morale » (1).

Nous pourrions donc ne considérer l'histoire de Chateaubriand et de M^{me} de Staël que comme un épisode de la lutte permanente entre la raison et la foi ; et ce ne serait pas peut-être la façon la moins haute d'entendre ce sujet. Mais une pareille histoire vaut d'être racontée pour elle-même. La carrière de M^{me} de Staël n'est pas très longue ; son premier ouvrage, les *Lettres sur les Écrits et le Caractère de J.-J. Rousseau*, est de 1788 ; elle meurt en 1817. C'est donc simplement une carrière de trente ans que nous aurons à raconter. Mais, dans cette carrière, il y a d'abord toute la Révolution française, dont nous aurons à définir l'effet sur le monde des lettres. Il y a ensuite ce livre de la *Littérature considérée dans ses Rapports avec les Institutions sociales*, publié en 1800, dont le titre marque, à lui seul, l'intérêt et la nouveauté. Il y a ces romans de *Delphine* et de *Corinne*, qui ont passé longtemps pour des romans ennuyeux, mais qui reprennent une valeur singulière, aujourd'hui que sont discutées à nouveau les questions morales et sociales relatives à la femme. Il y a cet ouvrage considérable *De l'Allemagne*, si gros d'idées, si fécond d'inspirations, qui, aux environs de 1815, a tout à coup transformé et élargi le marché des idées.

La carrière de Chateaubriand est plus longue ; songez, Mesdames et Messieurs, que cet admirable témoin a vu, à la fois, la fin de l'ancien régime, toute la Révolution, le Directoire, le Consulat, l'Empire, les deux Restaurations, le règne de Louis XVIII, celui de Charles X, la Révolution de 1830, tout le règne de Louis-Philippe et même la Révolution de 1848 ; car il est mort le 4 juillet 1848, et, comme on l'a dit, « la canonnade de l'insurrection de juin scanda... les râles de son agonie ». Jeune homme, il chasse, un jour, avec Louis XVI, dans la forêt de Saint-Germain ; il se montre à nous sous son « uniforme de *débutant*, habit gris, veste et culottes rouges, manchettes de bottes, bottes à l'écuyère, cou-teau de chasse au côté, petit chapeau français à galon d'or (2) » ; il arrive avant le roi « aux fins de la bête » et, au lieu de s'em-

(1) Voir V. Giraud, *Pascal*, p. 177.

(2) *Mém. d'Outre-Tombe*, édit. Biré, t. I, p. 206.

porter, Louis XVI, tout fier du chevreuil qu'il vient d'abattre, dit à Chateaubriand, avec un ton de bonhomie et un gros rire : « Il n'a pas tenu longtemps (1). » — Plus tard, il assiste aux « scènes des Cordeliers », il y voit Danton et il en garde le souvenir d'un « Hun à taille de Goth, à nez camus, à narines au vent, à méplats couturés, à face de gendarme mélangé de procureur lubrique et cruel (2) ». — Un jour, en 1802, à une fête chez Lucien, ministre de l'intérieur, il rencontre Napoléon dans une galerie ; Bonaparte l'aperçoit, le reconnaît, l'appelle, l'aborde avec simplicité et lui adresse quelques phrases sur le christianisme (3). — Voyez-le maintenant à Gand, ministre de l'intérieur par *intérim* du roi Louis XVIII, discourant autour d'un tapis vert ou se délassant de ses inquiétudes, en compagnie de Guizot et de Mounier, aux fameux « dîners du poisson blanc (4) ». — En 1830, c'est encore lui qui est appelé au Palais-Royal ; Louis-Philippe feint de prendre ses conseils, tandis que Chateaubriand lit « sur son front le désir d'être roi (5) ». — Et voici la dernière scène ; Sainte-Beuve nous la raconte en ces termes (mai 1848) : « Chateaubriand est comme en enfance ; il ne parle plus ; il ne dit que des monosyllabes. Quand Béranger vient le voir, il ne trouve à lui dire qu'un mot : « Eh ! bien, vous l'avez, votre république ! — Oui, je l'ai, répondit hier Béranger ; mais j'aimerais mieux la rêver que l'avoir (6). »

En vérité, quelle carrière ! et que n'avons-nous pas à attendre d'un pareil témoin qui, pendant près de soixante années, mêlé à tous les événements de notre histoire, à tous les grands conflits d'idées et de personnes, projette sur ce décor incessamment renouvelé sa vigoureuse silhouette ? Toute une frondaison d'œuvres illustres jaillit de cet homme. Ce n'est pas seulement *le Génie du Christianisme* ; mais, inclus pour ainsi dire dans cette œuvre, c'est l'épisode d'*Atala* et c'est le roman de *René*, que l'on a souvent appelé un *Werther* chrétien, sans lequel on ne pourrait expliquer certaines parties de l'histoire morale du XIX^e siècle. *Les Martyrs*, en 1809, sont venus renouveler l'esthétique littéraire et la conception de l'histoire. Vous savez comment Thierry raconte (7) qu'étant, en 1810, élève au collège de Blois, la lecture des *Martyrs* lui inspira

(1) *Mém. d'Outre-Tombe*, édit. Biré, t. I, p. 209.

(2) *Ibid.*, t. II, p. 26.

(3) *Ibid.*, pp. 330-331.

(4) *Ibid.*, t. III, pp. 504-505.

(5) *Ibid.*, t. V, p. 375.

(6) *Chal. et son groupe litt.*, t. II, p. 397.

(7) Préface des *Récits*.

ses projets d'avenir : « Ce moment d'enthousiasme fut peut-être, écrit-il, décisif pour ma vocation à venir... Voilà ma dette envers l'écrivain de génie qui a ouvert et qui domine le nouveau siècle littéraire. Tous ceux qui, en divers sens, marchent dans les voies de ce siècle, l'ont rencontré de même à la source de leurs études, à leur première inspiration ; il n'en est pas un qui ne doive lui dire, comme Dante à Virgile :

Tu duca, tu signore e tu maestro.

Et, pour ne rien dire maintenant ni de l'*Itinéraire*, ni des pamphlets politiques, ni des *Natchez*, ni des *Etudes historiques*, y a-t-il, dans tout le xix^e siècle littéraire, un livre plus riche, plus varié que ces *Mémoires d'Outre-Tombe*, dont la publication, en 1849, a soulevé tant de polémiques, et qui, contestables pour la sincérité, sont incomparables d'abondance, d'ampleur et de relief ?

J'insiste, dès maintenant, Mesdames et Messieurs, non seulement sur l'intérêt de l'étude que nous allons entreprendre, mais encore sur son caractère de nouveauté ou, comme on dit, d'*actualité*. C'est encore une des raisons qui m'ont déterminé à ce choix. Il n'y a guère d'écrivains qui soient, plus que Chateaubriand et M^{me} de Staël, à l'origine de nos préoccupations présentes ; il y a peu d'écrivains qui aient plus longuement et plus profondément influé, je ne dis pas seulement au point de vue de la forme. Et cependant quel beau chapitre d'histoire littéraire il y aurait à écrire sur l'influence du style de Chateaubriand, avant, pendant et après le romantisme ! Un jour, en 1870, à un dîner chez Brébant, où assistaient Goncourt et Saint-Victor, Renan ose déclarer que Chateaubriand écrit mal. Goncourt, qui nous raconte l'anecdote, ajoute : « Des cris, des vociférations *enterrent* cette phrase bourgeoise du critique (1). » En effet, il est peu de grands écrivains du xix^e siècle qui ne doivent à Chateaubriand quelques éléments de leur style. Victor Hugo, dès 1820, lui adresse l'ode célèbre sur le *Génie* et lui prête contre ses ennemis l'appui de son jeune talent (2). Béranger, en 1831, au moment où Chateaubriand s'éloigne de France, s'inscrit parmi ses disciples :

Ta voix résonne, et soudain ma jeunesse
Brille à tes chants d'une noble rougeur :
J'offre aujourd'hui, pour prix de mon ivresse,
Un peu d'eau pure au pauvre voyageur (3).

(1) *Journal des Goncourt*, t. IV, p. 168.

(2) *Odes*, livre IV, 6.

(3) Voir le *Livre des Cent et un*, t. I. (Paris, Ladvocat, 1832), p. 215 et suiv.

En 1853, Gustave Flaubert, travaillant à sa *Bovary*, écrit dans sa *Correspondance* : «... J'ai relu, il y a quelques jours, l'entrée d'Eudore à Rome (des *Martyrs*), qui passe pour un des morceaux de la littérature française et qui en est un ; eh bien, c'est fort pédant à dire, mais j'ai trouvé là cinq ou six libertés que je ne me permettrais pas... (1) » Et Goncourt lui-même, si dur cependant pour ses devanciers, inscrit quelque part (2) dans son *Journal* cette note mélancolique : « C'est vraiment curieux, que le livre, les *Mémoires d'Outre-Tombe*, sur lequel mon frère est tombé mourant, ait recommencé à être la lecture des jours où je n'étais pas bien certain de la continuation de ma vie. »

On n'en saurait dire autant, sans doute, du style de M^{me} de Staël, qui se rattache à la tradition du XVIII^e siècle, qui n'offre pas le même intérêt et qui n'a guère eu d'influence. Mais, au point de vue des idées, l'influence des deux écrivains a été également considérable. Elle s'est seulement exercée en deux sens différents. Pour ce qui est de M^{me} de Staël, un critique contemporain a résumé admirablement tout ce qui fait son importance : « On peut, dit-il, ramener à trois points le rôle de M^{me} de Staël dans l'histoire du mouvement des idées contemporaines ; — et, selon sa propre expression, ce rôle a été « européen » ou cosmopolite, — ainsi qu'il convenait à l'origine de la fille des Necker. — Elle a sauvé de l'esprit du XVIII^e siècle ce qui méritait d'en être sauvé ; — elle a opéré la réunion des « littératures du Nord » et des « littératures du Midi » ; et c'est elle enfin qui a posé le principe des revendications qu'on appelle aujourd'hui féministes (3) ». Autant dire, Mesdames et Messieurs, d'une façon plus nette et plus brutale, que M^{me} de Staël a été l'un des défenseurs les plus acharnés du libéralisme moderne, fondé sur la culture rationnelle de l'idée de progrès, qu'elle a donné l'essor à cet internationalisme de la pensée, qui travaille aujourd'hui plus d'une intelligence et d'où naquirent, sous nos yeux, la sociologie comparée et la littérature comparée, enfin qu'elle a tracé la voie à ce féminisme dont nous mesurons chaque jour l'avancement et dont nous ne pouvons encore déterminer l'avenir. Et, pour Chateaubriand, si la grande idée de sa vie a été, malgré tant d'autres entreprises, l'idée d'où le *Génie du Christianisme* est sorti, s'il a voulu, avant tout, restaurer et légitimer le sentiment religieux, nous ramener d'une certaine manière à la tradition, n'est-ce pas une idée profondément ac-

(1) *Correspondance*, deuxième série, p. 169.

(2) *Journal des Goncourt*, t. IX, p. 117.

(3) Brunetière, *Manuel*, p. 395.

tuelle ? N'avons-nous pas vu, il y a quelques années, M. de Vogüé essayer de reprendre, au lendemain des grands progrès du positivisme, la campagne que Chateaubriand avait gagnée en une bataille, au lendemain de la crise du rationalisme voltairien ? Progrès et tradition, raison et sentiment, intelligence et volonté, diraient les philosophes, voilà les deux forces qui se partagent le monde de la pensée. Elles sont, croyez-le bien, Mesdames et Messieurs, les raisons profondes de nos divisions morales, les seules dont j'aie le droit de vous parler ici. Le conflit qui nous heurte est fondé sur l'opposition de ces deux principes. Il se pose aujourd'hui, à l'aurore du xx^e siècle, comme il se posait à l'aurore du xix^e, et, avec quelques grands hommes en moins, la lutte qui nous partage est celle-là même qui opposait, dans leurs idées bien plus encore que dans leurs personnes, M^{me} de Staël et Chateaubriand.

Avais-je raison de vous dire que, parmi les sujets offerts à nos recherches, il en est peu de plus profondément intéressants que celui-ci ? N'avais-je le droit de réclamer, au seuil de cette étude, un peu de méthode et un effort de discernement ? Et maintenant ne suis-je pas fondé à déclarer que, pour arriver au terme de cette enquête, pour ne pas nous y égarer, il nous faudra recourir à de nombreuses informations et à beaucoup de lumières. Faisons donc un bilan sommaire des ressources dont nous disposons.

Chateaubriand a présidé de son vivant, de 1836 à 1839, à la publication en 36 volumes de ses *Œuvres complètes* ; c'est l'édition Pourrat ; il faut y joindre au moins le *Congrès de Vérone*, qui a paru en 1838 ; la *Vie de M. de Rancé*, qui a paru en 1844 ; et les *Mémoires d'Outre-Tombe*, dont la meilleure édition, qui est loin d'être bonne, est celle de M. Edmond Biré, en 6 volumes. La meilleure édition des *Œuvres complètes* de M^{me} de Staël est celle de 1820-21, en 17 volumes (1). Dès maintenant, nous pouvons constater une grave lacune : il nous manque la correspondance de M^{me} de Staël et la correspondance de Chateaubriand. Pour les lettres de Chateaubriand, M. Biré a, dans un article fort étudié (2), tracé le plan à l'érudit consciencieux et patient qui voudra bien consacrer une partie de son existence à recueillir tout ce qui est dispersé dans les mémoires ou dans les ouvrages particuliers. Pour M^{me} de Staël, la difficulté est encore plus grande (3). Un

(1) Paris, Treuttel et Wurtz.

(2) *La Correspondance de Chateaubriand* dans le *Correspondant*, année 1898, tome CLV, p. 1056 et suiv., t. CLVI, p. 77 et suiv.

(3) E. Ritter, *Notes sur M^{me} de Staël*, Genève, 1899, p. 93.

érudit contemporain a résumé avec une netteté parfaite ce qu'il faut qu'on en sache, c'est-à-dire les précautions prises de certains côtés pour éviter que cette intéressante publication nous soit donnée. Le duc Victor de Broglie, gendre de l'illustre écrivain, écrivait un jour, dès 1844 : « La volonté de M^{me} de Staël est une raison décisive de s'interdire la publication de ses lettres. » Sainte-Beuve eut à craindre un procès, quand il donna la correspondance de l'auteur de *Corinne* avec Camille Jordan. Nous n'avons guère que des séries partielles comme celles qui ont été publiées par M^{me} Lenormant, la fille adoptive de M^m. Récamier. De temps en temps, nous voyons apparaître quelques fragments nouveaux ; vous avez pu en lire récemment dans la *Revue des Deux Mondes*. Mais tout cela ne nous suffit pas encore ; le voile dont on avait voulu couvrir certains détails de la vie de M^{me} de Staël est maintenant déchiré de tous les côtés ; le secret dont on a pensé pouvoir envelopper certains de ses actes est devenu, comme on dit vulgairement, le secret de Polichinelle. Vous le verrez bien au cours de nos études. Désormais, la mémoire de M^{me} de Staël a moins à perdre qu'à gagner par les communications que nous souhaitons. C'était une femme en qui rien n'était vulgaire, et nous croyons l'avoir assez fréquentée pour affirmer qu'elle n'a jamais voulu sérieusement vouer à l'oubli la partie la plus vivante et la plus spontanée d'elle-même.

Quoi qu'il en soit, Mesdames et Messieurs, ces *Correspondances* nous manquent encore, et ce qui nous manque avec elles, c'est ce récit continu, sincère, qui encadre les œuvres des grands écrivains, nous en fait saisir l'origine et la genèse, nous en dévoile les sous-entendus, nous en prépare le commentaire. Ce sera pour nous une raison de nous attacher plus fortement aux travaux que Chateaubriand et M^{me} de Staël ont provoqués. Je ne vous citerai pour aujourd'hui que les plus importants.

Nous n'avons pas les lettres de Chateaubriand ; mais nous avons ses *Préfaces* et ses *Mémoires*. Nous avons aussi les articles de Sainte-Beuve, qui, toujours abondant, toujours curieux, toujours informé, n'a donné à nul autre écrivain plus d'attention qu'à Chateaubriand. Dans ses *Portraits contemporains* (1), dans ses *Causeries du Lundi* (2) ou ses *Nouveaux Lundis* (3), de 1834 à 1862, Sainte-Beuve s'est repris au moins cinq ou six fois pour nous présenter son opinion sur le prestigieux homme de lettres. Rien n'est plus instructif,

(1) T. I, 1834.

(2) T. I, 1850 et 1851 ; t. X, 1854.

(3) T. III, 1862.

rien n'est plus amusant même que cette histoire des variations d'un critique; c'est au point qu'il y a toute une question de ces rapports de Chateaubriand et de Sainte-Beuve, question délicate et discutée avec passion en ces dernières années (1). Surtout Sainte-Beuve a consacré à *Chateaubriand*, à son groupe littéraire sous l'Empire, deux volumes dont l'importance dépasse de beaucoup l'importance ordinaire des études de critique. Il y a, sur ce sujet, une anecdote que vous me permettrez de vous raconter pour égayer un instant le sérieux de cette bibliographie. En 1847, Sainte-Beuve occupait un logement à l'Institut et avait une cheminée qui fumait. Une réparation fut faite aux frais du gouvernement et personne n'y pensa plus. Mais la révolution du 24 février ayant éclaté quelques mois après, Sainte-Beuve fut mandé au Ministère de l'Instruction publique par Jean Reynaud, qui remplissait les fonctions de sous-secrétaire d'Etat. Jean Reynaud était un Lyonnais et un ardent saint-simonien; il n'avait pas encore publié, au reste, le livre qui a illustré son nom : *Terre et Ciel*. Sainte-Beuve le connaissait beaucoup; arrivé dans son cabinet, il fut surpris de s'entendre dire qu'on avait trouvé son nom, à lui Sainte-Beuve, sur les listes des sommes distribuées par l'ancien gouvernement. Le critique ne put obtenir aucun éclaircissement; il donna sa démission de conservateur à la Bibliothèque Mazarine, quitta la France en octobre 1848, et, ayant accepté en Belgique une place de professeur de littérature française, fit, en 1848 et 1849, à l'Université de Liège, le cours d'où sont sortis les deux volumes sur Chateaubriand. A Paris, on finit par savoir d'où venait cette inscription du nom de Sainte-Beuve sur les listes; il s'agissait d'une somme de cent francs et de cette réparation de cheminée (2). Sans cet incident fort mince, nous n'aurions peut-être jamais eu les deux volumes de Sainte-Beuve, et c'eût été dommage; car ils sont, sur Chateaubriand et M^{me} de Staël, l'une des sources de renseignements les plus précieuses. Ils sont fort perfidement composés; après la vingt et unième et dernière leçon, il y a plus d'un demi-volume de compléments, et c'est là que se trouvent les renseignements les plus curieux, les détails les plus piquants, les petits faits révélateurs sur les imperfections ou les défauts du grand homme.

Villemain s'est aussi attaqué, vers la fin de sa vie, à ce redoutable sujet; en 1858, il a publié un volume qui demeure essentiel

(1) Voir par exemple: C. Latreille, *Sainte-Beuve et Chateaubriand* (*Minerva*, n° du 1^{er} déc. 1902).

(2) Voir les dix premières pages du 1^{er} volume de *Chateaubriand et son groupe*.

sur *M. de Chateaubriand, sa vie, ses ouvrages et son influence*. Il faut citer comme tout à fait indispensables le *Chateaubriand et son temps* de M. de Marcellus et les *Esquisses biographiques* de M. Louis de Loménie. De nos jours, M. Em. Faguet et M. Brunetière sont revenus à l'étude de l'auteur du *Génie* et nous ont donné sur lui des impressions plus récentes, mieux en rapport avec l'état d'esprit contemporain. M. Faguet a déclaré que Chateaubriand était « la plus grande date de l'histoire littéraire de la France depuis la Pléiade », et je connais dans la critique moderne peu de pages plus fortes, plus puissamment synthétiques que celles, par exemple, où M. Brunetière a marqué ce qu'il appelle l'« universalité de l'influence » de Chateaubriand (1).

Il est tout à fait impossible de faire l'histoire de Chateaubriand sans parler des femmes qu'il a aimées ou, pour mieux dire, dont il a consenti à se laisser aimer. C'est un des chapitres les plus significatifs de cette étude, l'un de ceux qui nous aident le mieux à pénétrer ce caractère. Sainte-Beuve, qui restait un poète même dans sa critique, a évoqué un jour quelques-unes de ces femmes dont les noms sont enlacés autour du nom de Chateaubriand et sur lesquels il est lui-même assez sobre de détails, plutôt par ingratitude que par discrétion. O vous, s'écrie-t-il (2), « ô vous toutes qui l'avez aimé, et dont quelques-unes sont mortes en le nommant, ombres adorables, Lucile, dont la raison s'est d'abord troublée pour lui seul peut-être, et vous, Pauline, qui mourûtes à Rome et qui fûtes si vite remplacée, et tant de nobles amies qui auraient voulu, au prix de leur vie, lui faire la sienne plus consolée et plus légère; vous, la dame de Fervagues; vous, celle des jardins de Méréville; vous, celle du château d'Ussé; levez-vous, ombres d'élite, et venez dire à l'ingrat qu'en vous rayant toutes d'un trait de plume, il ment à ses propres souvenirs et à son cœur ». Il nous faudra donner leur nom à toutes ces ombres, faire revivre Lucile, Pauline, la dame de Fervagues, la dame de Méréville, la dame d'Ussé. Il nous faudra même ajouter de nouveaux noms à cette liste : celui de Juliette, celui de Prudence, qui nous a elle-même raconté son roman (3), le nom de cette personne à demi voilée dont on publie en ce moment les lettres à Chateaubriand (4), et, pour tout dire, — ce sera au moins de la politesse — le nom de M^{me} de Chateaubriand, qui ne fut pas la plus aimée, mais qui ne fut pas la moins malheureuse. Nous y serons aidés

(1) *L'Évolution de la Poésie lyrique en France*, II^e leçon.

(2) *Caus. du Lundi*, t. II, p. 151.

(3) P. de Saman, *les Enchantements de Prudence*, Paris, 1869.

(4) *Revue bleue*, en cours de publication.

par les publications de M^{me} Lenormant, par un livre charmant d'Anatole France sur *Lucile*, par les biographies délicieuses et de M^{me} de Beaumont et M^{me} de Custine (elles sont signées de M. Bardoux) et par les récents travaux de l'abbé Pailhès.

Avec M^{me} de Staël, ce sera l'inverse. Ce seront des noms d'hommes qu'il nous faudra retrouver, souvent sur la simple indication de leurs initiales ou la mention de leur prénom. Et c'est là qu'un ouvrage comme le *Journal intime de Benjamin Constant* nous apportera d'un seul coup des flots de lumière. Nous voudrions voir M^{me} de Staël, non pas seulement telle que certaine légende nous la présente, tout entière adonnée à la préparation de ses livres et à la propagation de ses idées, mais vivante, mais frémissante, sans cesse trépidante d'enthousiasme, parfois, souvent même tout embrasée d'amour. Ne craignez rien de ce récit, Mesdames; dans toute cette histoire, pour M^{me} de Staël comme pour Chateaubriand, ce sont les femmes qui gardent le beau rôle. Les hommes ne sont guère là que pour faire souffrir, et la vérité sera d'accord avec vos secrets désirs. Tous ces renseignements épars dans les livres divers, quelques-uns même encore ensevelis dans les manuscrits inédits, viendront se grouper pour animer l'histoire de M^{me} de Staël; nous essaierons de voir une femme là où trop souvent on n'a vu qu'un auteur. Et par là se trouvera peut-être complétée ce qu'on pourrait appeler l'histoire officielle de M^{me} de Staël.

Sur l'ensemble du sujet, au reste, les travaux ne nous manquent pas. Dès 1820, M^{me} Necker de Saussure a donné pour l'édition des œuvres complètes une *Notice sur les Ecrits et le Caractère de M^{me} de Staël*. Or M^{me} Necker de Saussure avait été l'intime amie de l'illustre femme; elle avait vécu près d'elle dans le château enchanté de Coppet; elle avait, de plus, du talent; son livre nous sera donc très précieux. Le duc de Broglie, celui-là même qui fut, sous la Restauration, l'un des défenseurs les plus ardents du libéralisme et que Louis-Philippe appela plusieurs fois au ministère, avait épousé la fille de M^{me} de Staël; il nous sera donc indispensable de consulter ses *Souvenirs*, sous la forme où ils ont été publiés en 1886. Enfin M. Othenin d'Haussonville a tiré des archives de Coppet deux volumes sur le *Salon de M^{me} Necker* (1), qui nous feront assister à la formation de l'esprit de M^{me} de Staël. Par ces trois ouvrages, nous aurons la tradition telle qu'elle s'est conservée dans la famille de Corinne et telle que l'on a voulu l'imposer au public.

(1) 1882, 2 vol. in-18.

Nous avons aussi des travaux plus indépendants. Les articles de Sainte-Beuve sur M^{me} de Staël (1) ne sont pas aussi abondants que ceux qu'il a consacrés à Chateaubriand ; il ne parlait, cette fois, que sur des souvenirs ; mais nous possédons, pour ne citer que les deux ouvrages les plus importants, un cours de Vinet professé à Lausanne en 1844 et la publication considérable de lady Blennerhassett, imprimée à Munich en 1887, et, plus tard, traduite en français (2). Toutes ces indications sont très incomplètes et cependant peut-être vous paraissent-elles déjà trop longues.

Je m'y tiendrai pour aujourd'hui. L'abondance des commentaires provoqués par la vie et les ouvrages de nos deux auteurs serait de nature à provoquer le découragement, si nous n'avions quelques raisons précises de reprendre ce sujet et quelques espérances de le renouveler. Sur les grandes questions de notre histoire et de notre littérature, la vérité ne se fait pas en un jour ni même en un demi-siècle. De notre temps, on a publié en abondance des Mémoires et des Correspondances, celles-ci bien supérieures en intérêt à ceux-là ; il fallait attendre ces révélations pour essayer d'atteindre la vérité derrière l'écran de la légende. De toutes parts, des travailleurs consciencieux se sont mis en quête, et, du fond des archives privées ou publiques, ils ont fait sortir des écrits nouveaux, souvent même des œuvres ou des fragments d'œuvres ou d'écrivains que nous pensions posséder en entier. Enfin nous sommes en une époque où, sous l'influence de la science, l'histoire littéraire s'est modifiée. Nous voulons savoir la vérité toute nue ; nous n'avons plus pour la tradition qu'un respect mêlé de défiance, nous reprenons par le détail ces questions sur lesquelles se sont édifiées des théories d'ensemble, prématurées et fausses. Pour Chateaubriand et pour M^{me} de Staël, cette reprise était particulièrement nécessaire ; elle a déjà donné de fort curieux résultats, et j'espère vous montrer qu'elle en peut donner d'autres.

Je n'ai pas, en finissant, à insister longuement sur la méthode qui me servira à me conduire et à vous diriger. Ce sera, dans la mesure de mes forces, cette méthode d'impartialité scientifique qui essaie de découvrir le vrai, sans se soucier de l'opportunité ou de l'intérêt. Trop souvent, on a méconnu chez nous la différence qui sépare l'histoire littéraire et la littérature elle-même, et c'est pour cela, sans doute, que tant d'efforts n'ont abouti souvent qu'à compliquer les questions et à en altérer la connaissance. L'homme de lettres, celui qui crée, agit comme il l'entend, sous sa responsabi-

(1) *Portraits de femmes*, 1835. — *Nouveaux Lundis*, t. II, 1862.

(2) Par Aug. Dietrich, Berlin, 1890.

lité propre ; la seule règle est pour lui de plaire et d'intéresser, comme l'affirmaient nos grands auteurs du XVIII^e siècle. L'historien littéraire, celui qui étudie les créations des autres, doit être, avant tout, un homme d'esprit clair et de sens droit. Il ne s'agit point pour lui de se lancer à la démonstration d'une thèse :

La vérité n'a point cet air impétueux.

Il apprend, il fixe des faits et des dates, il analyse, il compare, il vérifie, sans se soucier de ce qui peut suivre. Pour cette recherche, aucune précaution ne saurait être trop minutieuse. En voulez-vous, dès maintenant, un exemple emprunté à notre sujet ? On est allé sans cesse répétant, depuis Villemain, qu'après la publication du roman de *Corinne* avait paru dans le *Moniteur* une violente critique du livre, de la plume de l'Empereur. On a même donné l'analyse de cette critique. Voilà une assertion intéressante. Eh ! bien, vous pouvez feuilleter le *Moniteur*, et, si vous y retrouvez cet article, vous serez plus heureux que les chercheurs les plus consciencieux (1). Il en est ainsi pour bien d'autres détails ; il faut, pour parvenir à la vérité, procéder à une revision incessante de la tradition.

Est-ce à dire qu'une pareille conception de la critique, analytique, patiente et presque passive, enlève à l'histoire toute utilité morale et sociale ? On l'a dit récemment ; par réaction contre l'histoire moralisante ou contre l'histoire polémique, contre l'histoire *subjective*, au nom de l'histoire *objective*, on en est venu à déclarer que l'histoire devait se résigner à être inutile (2). Je ne le crois pas, pour ma part, si docile que je sois aux méthodes nouvelles. Nous n'avons pas pour mission de vous donner des idées, de vous faire des opinions ; ce serait de la vanité et presque de l'insolence. Mais, en travaillant à vous expliquer les origines de toutes ces idées qui, enlassées dans notre esprit par l'hérédité, par l'éducation, par l'habitude, tendent à tuer en nous la vie vraiment intelligente, à abolir la réflexion et la discussion au profit de l'instinct, nous collaborons peut-être à cet avènement de l'esprit scientifique et critique, le seul qui puisse fonder une société vraiment moderne. L'histoire retrouve par là une utilité et la plus haute de toutes ; elle contribue à nous mettre en pleine valeur, et par là aussi, Mesdames et Messieurs, se justifient peut-être des études du genre de celle que vous m'avez permis d'entreprendre ce soir.

E. HERRIOT.

(1) Voir E. Ritter, *Notes de M^{me} de Staël*, p. 66.

(2) Langlois, *Questions d'Histoire et d'Enseignement*, *passim*.

Sujets de Devoirs

UNIVERSITÉ DE PARIS

CONFÉRENCE D'ANGLAIS

Deuxième série.

I. — AGRÉGATION

Leçon en français.

Thomas Hardy et sa conception du roman.

Lesson in English.

A study of dialogue in *Tess of the D'Urbervilles*.

II. — LICENCE

English Essay.

A comparative estimate of Lamb's essay on *The Artificial Comedy of the Last Century*, and Macaulay's essay on *The Comic Dramatists of the Restoration*.

III. — AGRÉGATION ET LICENCE

Version.

Thomas Hardy. — *Tess of the D'Urbervilles*. — I, ch. xx. — The gray half-tones of daybreak — Because she did not understand them.

Thème.

La Fontaine. — Liv. VII, fable 3. *Le Rat qui se retire du monde*.

Soutenances de thèses

UNIVERSITÉ DE PARIS

M. S. Lenel a soutenu les deux thèses suivantes pour le doctorat devant la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, le 3 décembre :

THÈSE LATINE.

De Collegio Ambianensi (1762-1793).

THÈSE FRANÇAISE.

Un homme de lettres au XVIII^e siècle. — Marmontel d'après des documents inédits.

••

M. J. CALMETTE a soutenu les deux thèses suivantes pour le doctorat devant la Faculté des Lettres de Paris, en Sorbonne, le 10 décembre :

THÈSE LATINE.

De Bernardo Sancti Guillelmi filio (? 844).

THÈSE FRANÇAISE.

Louis XI. — Jean II et la révolution catalane (1461-1473).

••

M. Maurice Besnier a soutenu les deux thèses suivantes pour le doctorat devant la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, en Sorbonne, le 17 décembre :

THÈSE LATINE.

De regione Paelignorum.

THÈSE FRANÇAISE.

L'île Tibérine dans l'antiquité.

••

M. Victor Delbos a soutenu les deux thèses suivantes pour le doctorat devant la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, en Sorbonne, le 19 décembre :

THÈSE LATINE.

De posteriore Schellingii philosophia quatenus Hegelianæ doctrinæ adversatur.

THÈSE FRANÇAISE.

Essai sur la formation de la philosophie pratique de Kant.

*
* *

M. Emmanuel de Martonne a soutenu les deux thèses suivantes pour le doctorat devant la Faculté des lettres de l'Université de Paris, en Sorbonne, le 20 décembre :

THÈSE LATINE.

Qua arte formandae sint tabulae vere geographicae quae illustrent rationem distribuendorum incolarum (adjiciuntur duae tabulae Valachiae exempli causa instituae).

THÈSE FRANÇAISE.

La Valachie. — Essai de monographie géographique.

Le gérant : E. FROMANTIN.

pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de *quarante-huit* pages de texte, composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours, *sérieusement rédigés*, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs, dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège ; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours ; toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la *Revue des Cours et Conférences* est *indispensable* : indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Universités et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets et de plans de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relations intellectuelles avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la *Revue des Cours et Conférences*, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la *Revue des Cours et Conférences* donnera les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous continuerons et achèverons la publication des cours professés au *Collège de France* et à la *Sorbonne* par MM. Gaston Boissier, Emile Faguet, Emile Boutroux, Alfred Croiset, Jules Martha, Gustave Larroumet, etc., etc. (ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs), en attendant la réouverture des cours de la nouvelle année scolaire. De plus, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, des comptes rendus des soutenances de thèses.

A NOS LECTEURS

Nous prévenons nos nouveaux abonnés que nous tenons à leur disposition, au prix d'un franc, la *Table des Matières* des dix premières années de la *Revue*.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIE

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 5 fr.

Licence et certificat d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie adressée à la Rédaction doit être accompagnée d'un mandat-poste et de la bande du dernier numéro paru, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université, dont quelques-uns même sont membres des jurys d'examens. Les sujets peuvent être pris ailleurs que dans la *Revue*, mais doivent, en ce cas, être joints in extenso à la copie.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

PARIS, 15, Rue de Cluny

Nouvelle Bibliothèque des Poètes.

~~~~~

- EDWARD MONTIER** **L'Idéale Jeunesse**, poésies. — Un volume in-16, broché. . . . . **3 50**
- **L'Automne des Lys**, poésies. — Un volume in-16, broché . . . . . **3 »**
- **L'Éveil d'Éros**, symbole en vers. — Un volume in-16, broché . . . . . **1 »**
- GUSTAVE ZIDLER** **La Terre divine**. — Un vol., broché. **3 50**
- **Le Livre de la douce vie**. — Un volume in-18 jésus, broché . . . . . **3 »**  
(Couronné par l'Académie française, prix Archon-Dupeyroux, 1904).
- MAURICE TRUBERT** **Rêves et Réalités**. — Un beau volume in-12, broché . . . . . **3 50**
- M<sup>lle</sup> LYA BERGER** **Réalités et Rêves**, avec préface de M. SULLY-PRUDHOMME, de l'Académie française. Un volume in-18 jésus, broché . . . . . **3 50**
- ERNEST LABBÉ** **Histoire miniature des Lettres françaises** en 83 sonnets didactiques, avec un avant-propos, par Émile FAGUET, de l'Académie française. — Un volume in-18 jésus, br. **2 50**
- LÉONARD BELNEY** **Hermann et Dorothee**, de GOETHE, traduction en vers. — Un vol. in-16, br. **2 »**
- MAURICE MOREL** **Médée**, traduction en vers de la tragédie d'Euripide. — Un volume in-16 jésus, broché. **1 »**



Année Scolaire 1902-1903

# REVUE DES COURS

## ET

## CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

DIRECTEUR : N. FILOZ

### SOMMAIRE

|       |                                                                                       |                                                                            |
|-------|---------------------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------|
| Pages |                                                                                       |                                                                            |
| 385   | ANDRÉ CHÉNIER. — <i>Son œuvre poétique ; sa composition. — Le poète antique</i> ..... | Émile Faguet,<br>de l'Académie française.                                  |
| 394   | LA MORALE DES ÉPICURIENS ET DES STOÏCIENS...                                          | Émile Brochard,<br>Membre de l'Institut.                                   |
| 400   | L'ESPAGNE DES MOINES.....                                                             | G. Desdevises du Dezert,<br>Professeur à l'Université de Clermont-Ferrand. |
| 415   | LE THÉÂTRE DE RACINE. — <i>Esther (conférence à l'Odéon)</i> .....                    | Léo Claretie.                                                              |
| 428   | SUJETS DE COMPOSITIONS ( <i>licence</i> ).....                                        | Université de Lyon.                                                        |
| 429   | SUJETS DE DEVOIRS ( <i>licence, agrégation</i> )....                                  | Université de Clermont.                                                    |
| 432   | SOUTENANCE DE THÈSES.....                                                             | En Sorbonne.                                                               |

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

(ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C<sup>ie</sup>)

15, RUE DE CLUNY, 15

1903

Tous les droits de reproduction sont réservés.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE  
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C<sup>ie</sup>  
15, rue de Cluny, PARIS

---

ONZIÈME ANNÉE

---

# REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

---

|                   |   |                                        |        |
|-------------------|---|----------------------------------------|--------|
| ABONNEMENT, UN AN | { | France. . . . .                        | 20 fr. |
|                   |   | payables 10 francs comptant et le      |        |
|                   |   | surplus par 5 francs les 15 février et |        |
|                   |   | 15 mai 1903.                           |        |
|                   |   | Étranger. . . . .                      | 23 fr. |

Le NUMÉRO : 60 centimes

---

EN VENTE :

Les Troisième, Quatrième, Cinquième,  
Sixième, Septième, Huitième, Neuvième et Dixième Années  
DE LA REVUE

Chaque année. . . . . 20 fr.

Il reste quelques exemplaires de la première et de la seconde année,  
que nous tenons à la disposition de nos clients au prix de 30 francs  
chaque année.

---

Après dix années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très estimée *Revue des Cours et Conférences* : estimée, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est unique en son genre ; il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons, chaque année, à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, *lettres, philosophie, histoire, littérature étrangère, histoire du théâtre*, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons pas à passer même la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la *Revue des Cours et Conférences* est à bon marché : il suffira,

---

REVUE HEBDOMADAIRE  
DES  
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

---

**André Chénier.**

---

Cours de M. ÉMILE FAGUET,

*Professeur à l'Université de Paris.*

---

**Son œuvre poétique ; sa composition.**

**Le poète antique.**

Après avoir consulté, à titre de documents, les œuvres de critique et de théorie composées par André Chénier au cours de sa trop brève carrière, nous allons considérer son « œuvre de création ». — Ses poèmes, dont nous admirons souvent la perfection impeccable, nous déconcertent quelquefois par un je ne sais quoi de flottant, sinon d'obscur, qui sent la hâte, et, pour ainsi dire, le brouillon : l'œuvre d'André Chénier est inégale. C'est qu'en effet le poète, mort jeune, n'a pas transmis à la postérité des écrits élaborés avec un soin égal. Sa méthode de travail, dont nous avons déjà dit un mot, comportait plusieurs degrés, assez distincts, de production et d'élaboration. Sa fin prématurée ne lui a pas permis de donner leur forme définitive aux divers ouvrages qu'il mettait à la fois sur le métier.

La publication des notes retrouvées dans ses papiers a été pour nous une révélation sur ce point. Nous avons saisi sur le fait le secret de sa composition. Une idée se présentait-elle à son esprit, il la notait en deux ou trois lignes, assez expli-

cites pour lui rappeler, au moment voulu, le parti qu'il s'était proposé d'en tirer par la suite. C'était là le premier degré d'élaboration. Plus tard, feuilletant ses papiers, il revenait, selon l'inspiration du jour, à tel ou tel de ses projets de poèmes et notait encore l'indication plus détaillée de développements qu'il avait imaginés. Ses notes, écrites en prose, s'entremêlaient alors de vers, l'idée revêtant naturellement chez les poètes la forme poétique; le poème s'ébauchait. Enfin le troisième degré d'élaboration consistait à écrire l'œuvre tout entière en vers. A proprement parler, il y avait encore un quatrième degré: c'était la correction; car Chénier était de ceux qui raturent et corrigent beaucoup.

On retrouve dans les papiers de Chénier, légués par sa famille à la Bibliothèque nationale en 1892, un grand nombre de ces *quadri*, — le mot est du poète lui-même, — devenus, par la suite, des poèmes entièrement développés et achevés, qui ont pris place dans toutes les éditions de ses œuvres. Le *quadro* suivant est probablement devenu l'*Aveugle*:

« Homère chantant dans un village, et des hommes et des femmes et des enfants lui donnant des fruits, et d'autres hommes et d'autres femmes accourant pour l'entendre. »

D'autres fois, Chénier n'a pas eu le temps de réaliser sa conception. Il aurait fait, sans doute, des lignes qui suivent, le quatrième livre de l'*Hermès*, s'il en avait eu le loisir:

« Une composition dans la manière de l'Ecole d'Athènes, où seraient tous les législateurs et grands sectaires connus, avec des attributs reconnaissables. »

Nous savons, en effet, qu'il avait l'intention de terminer ce poème inachevé par un tableau de l'évolution des législations dans l'histoire.

Par contre, nous ne savons rien des destinées, réalisées ou possibles, du *quadro* suivant:

« Mahomet composant le *Coran* dans les grottes du mont Hara. »

Certaines de ces notes sont moins concises:

« Achille à la cour de Lycomède: il est vêtu en fille. Ulysse découvre les armes... Achille est prêt à s'élancer dessus... Ulysse le saisit sur le moment, et son bras et ses yeux et son air de tête signifient: Ah! je savais bien que c'était vous... Deidamie à côté d'Achille baisse les yeux, et la tête rouge comme le feu, et ne sachant où se cacher... Lycomède étonné jette un coup d'œil sévère non pas sur Achille, mais sur elle... Une petite fille avance la tête avec curiosité et contemple Achille...; d'autres lèvent les mains

avec surprise et effroi du danger qu'elles couraient. D'autres regardent et se montrent Deidamie en ricanant ; deux autres derrière, sans qu'on les voie, se regardent l'une l'autre avec un sourire qui signifie qu'elles en savaient bien quelque chose. »

C'est tout un tableau charmant. — Et, par parenthèse, la question se pose ici de savoir si c'est un projet de tableau, au sens propre du mot, ou un projet de poème. Nous savons, en effet, qu'André Chénier fut peintre à ses heures ; le cas est donc douteux.

En ce qui concerne la note suivante, il l'est moins :

« Sainte Thérèse, vue presque de face, à genoux, les yeux au ciel, avec une expression d'amour heureux. On doit lire dans ses regards, dans sa poitrine, dans l'inflexion de son col, qu'elle aime le bon Dieu... mais qu'elle l'aime ! Tout ce qu'il est possible d'aimer ! »

Ici, pas une expression qui ne soit exclusivement applicable à l'art du peintre. On sent que l'auteur ne veut rien faire dire à sainte Thérèse, qu'il veut uniquement la représenter par le dessin et la couleur. — Sujet de peinture qui peut prêter d'ailleurs à bien des équivoques, et qui justifierait le mot du président de Brosses devant un tableau analogue : « Si c'est là l'amour divin, je le connais ! »

En somme, ces *quadri* peuvent être, dans bien des cas, des projets de tableaux ; ce sont aussi les cadres de ses poèmes, et il est fort mal aisé de préjuger de leur destination. Il ne faudrait pas même induire de ce que tous les traits notés par Chénier se rapportent à des détails plastiques ou de couleur, que tel *quadro* ne pouvait donner naissance à une pièce de poésie. Chénier, dont l'imagination est tout antique, commençait par loger son poème dans un milieu sensible, dont il se représentait tous les détails. Il se réservait de trouver, par la suite, les développements qu'il devait mettre dans la bouche de ses personnages ; mais il fixait tout d'abord leur apparence, leur forme.

Tels sont les poèmes de Chénier dans leur état primaire. Quelques fragments, qui faisaient partie du dépôt de la Bibliothèque nationale, nous les montrent dans le cours de la période secondaire de leur transformation. Tout l'*Hermès* appartient d'ailleurs à cette période, quoique les passages en vers soient plus nombreux et plus longs que dans l'ébauche qui suit :

« Chante-nous, ô nymphe toscane, l'histoire du groupe sous lequel nous sommes assis... Vois comme elle avance la tête pour l'embrasser, comme ses lèvres entr'ouvertes... comme ses yeux en pleurs regardent... Chante... Tous les arts sont à toi... tu touches ta lyre... une voix coule de ta bouche...

Moins pures mille fois dans ta belle patrie  
 Coulent ces larmes d'ambre, honneur de l'Etrurie,  
 Qu'aux bords de l'Eridan pleurent de leurs rameaux  
 Les sœurs de Phaëton...

Elle venait, elle lui portait des fleurs, des fruits. Souvent elle lui chantait des chansons... souvent elle le caressait, l'embrassait... elle croyait quelquefois qu'il lui rendait ses baisers... qu'il s'échauffait, que la chair bondissait sous ses doigts...

« Enfin le dernier soir, elle vint... la lune... elle entra dans ce bocage... « Te voilà, toujours beau ! Mais n'as-tu rien à me dire... ? Chaque jour, j'attends le moment de te voir avec impatience ; je trouve le soleil trop lent ; j'espère te trouver changé... j'arrive, et tu es toujours le même... tu détournes toujours ta belle tête de la même manière... toujours tes belles lèvres semblent vouloir me parler et gardent le silence... toujours les fleurs, les fruits que je cueillis pour toi, languissent à tes pieds et meurent comme moi, sans que tu y fasses attention... Je n'ose plus chercher mes compagnes ; je les fuis, parce qu'elles disent, en me voyant et me montrant au doigt : « Voilà l'amante d'une pierre... » Ne suis-je plus assez belle pour toi ?... J'étais belle autrefois... toi seule es cause... pour toi je suis devenue pâle comme toi... puissé-je comme toi devenir froide... L'insomnie... mais si quelquefois le sommeil... alors seulement je suis heureuse... tu n'es plus une pierre... tu marches... tu vois, tu touches... tu n'as conservé que tes traits et ta beauté, ta voix est douce comme... Je me réveille dans de douces extases... Faut-il que tout mon bonheur ne soit qu'un songe !... Tu ne veux pas m'aimer ? Tu me verras mourir sans pitié ?... Va, tu n'es qu'une pierre, une pierre insensible, dure, froide, sans âme... La mer en ce moment se tait... O Lune ! Etoiles... O Lune, tes doux rayons traversent les feuillages pour venir se reposer sur lui... tu lui souris avec complaisance... ; car tes yeux n'ont jamais rien vu de si beau... ce visage si doux... cette poitrine pure et belle comme toi... Astres... tel est Apollon, tel est Bacchus ! Ah ! faudra-t-il mourir sans entendre sa voix ! Parle, bel enfant, parle ; dis-moi que tu m'aimes, que mes bras qui te pressent... O Dieux, qui pouvez tout... animez-le, ou vous ne pouvez rien. O Dieux, si... si de Pygmalion la statue adorée respira,

leva les yeux  
 Et vit, au même instant, son amant et les cieux...  
 Souffrirez-vous qu'ici votre plus bel ouvrage  
 Ne soit qu'un vain fantôme et qu'une froide image ?

Mais vous m'entendez... Je sens, certes, que je ne me trompe

pas... je sens le marbre qui s'échauffe... du sang coule dans ses veines... c'est moi qui l'ai animé... Mes baisers lui ont donné la moitié de mon âme... O dieux qu'il soit toujours avec moi, qu'il vive de ma vie et qu'unis aujourd'hui je vive et meure auprès de lui !

Que, même après la mort... Sa prière exaucée  
(Malheureuse !) s'éteint sur sa lèvre glacée,

sa langue immobile n'articule plus... Les dieux ont mal exaucé tes vœux, malheureuse !... Sa tête ne peut plus remuer... le sang se durcit et s'épaissit en marbre... ses pieds s'attachent à la terre... Ses yeux étaient en pleurs, une larme de pierre se durcit sur sa joue... son cœur aimé devient une pierre dure et froide... Et voilà : tu vis comme lui, auprès de lui, tu meurs avec lui. Après sa mort, tu n'en es point séparée, mais ce n'est pas ainsi que tu le désirais. »

Il y a lieu de regretter que notre poète n'ait pu parfaire cette magnifique ébauche, où se dénote une si puissante imagination ; car il ne semble pas qu'il en ait emprunté à l'antiquité l'idée et les détails, peu conformes à l'esprit antique ; toutefois les décadents préféreront, sans doute, à des vers finis, tels que les eût faits Chénier, l'esquisse encore indécise que nous possédons. Ce serait, en effet, bien définir l'art décadent que de dire que c'est un art qui s'arrête à l'ébauche. Pour Chénier, la page que nous venons de lire, n'est rien de plus qu'un brouillon ; pour tel poète moderne, ce serait l'œuvre d'art elle-même. On peut choisir. Et d'ailleurs une œuvre d'art n'est, à proprement parler, jamais finie, et c'est bien plus tôt, quelle qu'elle soit, son degré d'avancement et de perfection qui peut faire l'objet d'un choix.

Avant de passer à l'examen plus détaillé des œuvres définitives, c'est-à-dire de celles que Chénier ne se proposait plus de développer ou de remanier, nous allons chercher à nous faire quelque idée de la rapidité de son travail ; lui-même, du reste, nous a renseigné sur ce point. Il nous dit avoir écrit en deux jours (du vendredi soir au dimanche 18 mars 1787) son poème de *la Liberté* (158 vers), que tout le monde considère comme achevé. Cela représente une vitesse de rédaction tout à fait exceptionnelle : et nul poète français ne paraît l'avoir atteinte, sinon peut-être Théophile Gautier, qui s'est vanté d'avoir écrit cent vers en un jour, mais ce n'était point, assurément, des vers des *Émaux et Camées*.

Pour entreprendre avec profit l'étude des poèmes d'André Chénier, il sied de distinguer en lui plusieurs poètes. Nous trou-

vons dans Chénier, en premier lieu, un *ronsardisant*, tout pénétré d'influences gréco-latines, imitateur original de l'antiquité ; en second lieu, un homme du xviii<sup>e</sup> siècle, auteur de vers officiels à la Lebrun, d'une part, et, d'autre part, de vers libertins à la Boufflers ; enfin un poète moderne, qui, sans précisément devancer le xix<sup>e</sup> siècle, par son goût du poème philosophique presque inconnu à son époque, et du poème scientifique, dont il est l'inventeur, nous apparaît comme le véritable précurseur de nos poètes contemporains. En d'autres termes, Chénier est dans l'état d'esprit, sinon de cœur, des poètes du xix<sup>e</sup> siècle ; les sentiments du romantisme lui sont inconnus ; mais, en ce qui concerne les idées, il a l'esprit assez vif, en tant qu'homme de son temps, pour appartenir à l'époque suivante.

Nous étudierons, aujourd'hui, Chénier poète antique ; c'est comme tel, du reste, qu'il est surtout remarquable. Son œuvre de poète philosophique et scientifique lui aurait peut-être procuré ses plus beaux titres de gloire, s'il avait eu le temps de l'exécuter ; mais elle est éparse et fragmentaire.

Chénier a été un poète antique, en ce sens qu'il a été surtout un peintre des choses, des visages et des actions. Les anciens n'avaient guère, tel que nous l'entendons, le sentiment de la nature, mais ils aimaient à voir et à représenter la nature et les habitations des hommes. En outre, il leur plaisait de peindre les actions où l'homme montre de la volonté et de la vaillance : les navigateurs et les guerriers étaient leurs héros favoris. D'autre part, ils n'étaient pas très psychologues, ou, du moins, ils avaient une psychologie rudimentaire, et s'attachaient à décrire les états d'âme les plus ordinaires ; c'était une psychologie de lieux communs. Même leur poésie lyrique, contrairement à la définition courante, est restée impersonnelle : le poète lyrique chantait un héros ou un dieu ; il exprimait les sentiments d'un peuple, sans se préoccuper d'analyser les nuances particulières de ses sentiments propres ; il ne se piquait point de dire *sa* passion pour celle qu'il aimait. La couleur du sentiment restait uniforme : l'amour était une maladie douloureuse ; *θυγξω* et *pereo* résument toute la littérature amoureuse de la Grèce et de Rome. En somme, le « personnalisme » manquait ; c'est le christianisme qui l'a apporté au monde : ce qui, notons-le, explique et légitime l'imitation sans pudeur, telle qu'elle se pratiquait dans la littérature du monde ancien.

De même, de la poésie d'André Chénier ne se dégagent point les éléments d'une personnalité très marquée. Il est encore un peu, dans cette partie de son œuvre, le poète, qui, même amou-



reux, fait encore partie de la cité politique. Aussi son art, précisément parce qu'il était antique, a-t-il paru nouveau à son époque. Sa sensibilité, très forte, n'est point raffinée, ni, par tant, originale : d'ailleurs, il est surtout peintre, comme Homère, ou comme les Alexandrins, qui sont encore des imitateurs indépendants d'Homère.

Nous trouvons dans *l'Aveugle* le portrait d'un aède grec, tel que put être l'auteur (ou les auteurs) de *l'Iliade* et de *l'Odyssée*, d'une attitude tout à fait conforme à la tradition antique, au centre d'un tableau vraiment grec :

Déjà les antiques ombrages  
Mollement, en cadence, inclinaient leurs feuillages ;  
Et pâtres, oubliant leur troupeau délaissé,  
Et voyageurs, quittant leur chemin commencé,  
Couraient. Il les entend, près de son jeune guide,  
L'un sur l'autre pressés, tendre une oreille avide ;  
Et nymphes et sylvains sortaient pour l'admirer,  
Et l'écoutaient en foule et n'osaient respirer :  
Car, en de longs détours de chansons vagabondes,  
Il enchainait de tout les semences fécondes,  
Les principes du feu, les eaux, la terre et l'air,  
Les fleuves descendus du sein de Jupiter,  
Les oracles, les arts, les cités fraternelles.....

Dans *le Mendiant*, c'est un *convivium* grec, qui nous est représenté. Chénier lui-même se fait aède et se met à peindre, sans négliger les plus petits détails, à la façon des vieux poètes épiques et de leurs émules plus récents d'Alexandrie :

Mais cependant la nuit assemble les convives :  
En habits somptueux, d'essences parfumés,  
Ils entrent. Aux lambris d'ivoire et d'or formés  
Pend le lin d'Ionie en brillantes courtines ;  
Le toit s'égayé et rit de mille odeurs divines.  
La table au loin circule et d'appréts savoureux  
Se charge. L'encens vole en longs flots vaporeux ;  
Sur leurs bases d'argent, des formes animées  
Elèvent dans leurs mains des torches enflammées ;  
Les figures, l'onyx, le cristal, les métaux  
En vases hérissés d'hommes ou d'animaux,  
Partout, sur les buffets, sur la table, étincellent ;  
Plus d'une lyre est prête, et partout s'amoncellent  
Et les roseaux de myrte et les bouquets de fleurs.  
On s'étend sur des lits teints de mille couleurs.  
Près de Lycus, sa fille, idole de la fête,  
Est admise. La rose a couronné sa tête.  
Mais, pour que la décence impose un juste frein,  
Lui-même est par eux tous élu roi du festin.

Et déjà vins, chansons, joie, entretiens sans nombre,  
Lorsque, la double porte ouverte, un spectre sombre  
Entre, cherchant des yeux l'autel hospitalier.

Chénier a de même peint dans le goût antique des tableaux de batailles. Tout le monde connaît le fameux combat des Centaures et des Lapithes, dont la description remplit toute la dernière partie du poème de *l'Aveugle*. Quoique à vrai dire ce tableau ait été tracé à l'aide de souvenirs plutôt latins que grecs, le poète a bien suprendre, dans le récit des actions violentes et dans les discours, ce ton homérique que, seul, un demi-siècle plus tard, retrouvera Victor Hugo. Ici, les personnages, d'un puissant relief, vont se mouvoir sous une lumière intense, un peu criarde, mais telle que les anciens l'affectionnaient, pour ce genre particulier :

L'Ossa, l'Olympe et les bois du Pénée  
Voyaient ensanglanter les banquets d'hyménée,  
Quand Thésée, au milieu de la joie et du vin,  
La nuit où son ami reçut à son festin  
Le peuple monstrueux des enfants de la Nue,  
Fut contraint d'arracher l'épouse demi-nue  
Au bras ivre et nerveux du sauvage Eurytus.  
Soudain, le glaive en main, l'ardent Pirithoüs :  
« Attends ; il faut ici que mon affront s'expie,  
Traître ! » Mais, avant lui, sur le Centaure impie  
Dryas a fait tomber, avec tous ses rameaux,  
Un long arbre de fer hérissé de flambeaux.  
L'insolent quadrupède en vain s'écrie ; il tombe,  
Et son pied bat le sol, qui doit être sa tombe.  
Sous l'effort de Nessus, la table du repas  
Roule, écrase Cymèle, Evagre, Périphas.  
Pirithoüs égorge Antimaque et Pétrée  
Et Cyllare aux pieds blancs et le noir Macarée,  
Qui de trois fiers lions dépouillés de sa main,  
Couvrait ses quatre flancs, armait son double sein.  
Courbé, levant un soc choisi pour leur vengeance,  
Tout à coup, sous l'airain d'un vase antique, immense,  
L'imprudent Bianor, par Hercule surpris,  
Sent de sa tête énorme éclater les débris.  
Hercule et sa massue entassent en trophée  
Clanis, Démoléon, Lycothas et Riphée  
Qui portait sur ses crins, de taches colorés,  
L'héréditaire éclat des nuages dorés.

Comme on le voit, rien ne manque à ces vers pour être *homériques* : ni les énumérations de héros, ni les brèves apostrophes, ni la précision généalogique, que Chénier, dans le dernier vers, allie si heureusement au pittoresque. Cependant le récit continue :

Mais d'un double combat Eurynome est avide ;  
Car ses pieds, agités en un cercle rapide,  
Battent à coups pressés l'armure de Nestor ;  
Le quadrupède Hélops fuit ; l'agile Crantor,  
Le bras levé, l'atteint ; Eurynome l'arrête,  
D'un érable noueux il va fendre sa tête,  
Lorsque le fils d'Egée, invincible, sanglant,  
L'aperçoit, à l'autel prend un chêne brûlant.  
Sur sa croupe indomptée, avec un cri terrible,  
S'élançe, va saisir sa chevelure horrible,  
L'entraîne, et, quand sa bouche, ouverte avec effort,  
Crie, il y plonge ensemble et la flamme et la mort.  
L'autel est dépouillé. Tous vont s'armer de flamme,  
Et le bois porte au loin des hurlements de femme,  
L'ongle frappant la terre, et les guerriers meurtris,  
Et les vases brisés, et l'injure, et les cris.

Il n'est pas malaisé d'apprécier la qualité de ces vers admirables, et l'on y peut tout louer : la vive couleur des courtes images, la hardiesse des périphrases, qui poétisent et grandissent fort à propos les accessoires du combat ; la concision du style, plein de force et d'élégance, si rempli d'expressions justes et précises que l'auteur nous décrit en six vers le meurtre d'Eurynome, sans que nous perdions un seul mouvement de cette action compliquée. Chénier n'a jamais été meilleur écrivain et plus grand poète ; et, pour lui décerner un éloge approprié à sa magistrale manière, nous dirons qu'il n'est point, dans toute la littérature de l'antiquité, un plus puissant récit d'épopée, une description plus brillante et plus pittoresque.

R. B.

# La morale des Épicuriens et des Stoïciens.

---

Cours de **M. ÉMILE BROCHARD**,  
*Professeur à l'Université de Paris.*

---

Nous allons examiner les rapports qui existent entre la morale des Épicuriens, des Stoïciens, des Sceptiques, d'une part, et celle de Platon et d'Aristote, de l'autre. La nouvelle morale est-elle le prolongement et comme l'épanouissement de la morale antérieure, ou bien n'en est-elle pas foncièrement distincte ? En d'autres termes, y a-t-il deux morales grecques ou une seule ? Pour nous, qui voyons là deux conceptions différentes de la vie, en opposant la morale nouvelle à la morale antérieure, nous ne méconnaissions pas les ressemblances qui existent entre elles. Ces ressemblances sont nombreuses et importantes ; mais, dans l'étude des systèmes, et ailleurs aussi, ce sont les différences qui importent le plus. Entre chacune de ces trois morales, que nous avons appelées nouvelles, les ressemblances l'emportent sur les différences ; mais, si nous les comparons aux morales antérieures d'Aristote et de Platon, c'est le contraire qui a lieu.

Nous pourrions supposer connues la morale de Platon et celle d'Aristote, puisque, aussi bien, nous les avons étudiées ici-même ; mais il ne sera pas inutile, pour rafraîchir des souvenirs peut-être peu précis et rendre la démonstration aussi claire que possible, de récapituler les principales conclusions de nos études antérieures. Nous exposerons donc, aussi brièvement que possible, en ce qu'elles ont d'original, de spécifique, les solutions apportées par les deux grands philosophes. A ce point de vue, on pourrait ramener à quatre chefs les conclusions de la morale platonico-aristotélicienne. Ces quatre chefs sont : la théorie du souverain Bien, — la théorie des Passions, — la théorie de la Vertu, — la théorie de la Vie divine ou de la suprême Sagesse ou de la suprême Félicité.

I. — Pour le premier point, la théorie de Platon et d'Aristote consiste à dire que le souverain Bien est dans la Vertu, qui est, elle-même, l'exercice de la Raison, τὸ ἰδίον ἔργον, la fonction distinctive de l'homme, mais dans la Vertu jointe aux Biens extérieurs. Pla-

ton place au premier rang les biens de l'Âme, mais il y ajoute les biens corporels et les biens extérieurs. Dans la *Morale à Nicomaque*, Aristote donne, dans le même sens, une définition du Bonheur : « Nous dirons que celui-là est un homme heureux qui agit selon la vertu parfaite et qui a un cortège suffisant de biens extérieurs, et cela non seulement pendant un temps, mais jusqu'à la fin de sa vie depuis le commencement : « Τί οὖν καλέει λέγειν εὐδαίμονα τὸν κατ' ἀρετὴν τελείαν ἐνεργοῦντα καὶ τοῖς ἐκτὸς ἀγαθοῖς ἱκανῶς πεχορηγούμενον, μὴ τὸν τυχόντα χρόνον ἀλλὰ τέλειον βίον. » Ainsi le Bonheur est soumis à deux conditions : 1° La Vertu, qui est la condition essentielle ; — 2° les Biens extérieurs, c'est-à-dire la Santé, la Richesse, la Famille, les Honneurs, la durée de la vie. Du Bonheur la Vertu est la condition à la rigueur suffisante, mais à la rigueur seulement. Il y faut autre chose : les biens extérieurs, et, dans ces biens extérieurs, la parfaite continuité. C'est ainsi qu'on ne dira pas de Priam et de Crésus, dont la vie s'est achevée sur des catastrophes, qu'ils ont été parfaitement heureux. Voilà donc deux éléments du Bonheur, irréductibles l'un à l'autre : d'une part, la Vertu, la Raison et, d'autre part, les avantages extérieurs, qui ne dépendent point de la volonté humaine. Nous avons, dans cette doctrine, comme une « Echelle des valeurs ». — Oui, ce mot, qui semble nouveau, n'a été que réintégré dans notre langue contemporaine, car il est renouvelé des Grecs. Nietzsche l'a emprunté d'Aristote et c'est la traduction exacte d'ἄξις. — Au sommet de cette échelle, est placée la Vertu.

Le Bien étant ainsi défini et ramené à deux éléments irréductibles, l'Idéal consiste à concilier harmonieusement ces éléments, à les combiner, en y introduisant l'ordre et l'accord. On reconnaît là les Principes de la Philosophie grecque. A vrai dire, une telle conciliation ne va pas sans difficultés. Ce n'est pas que, au point de vue du sens commun, disons même de la saine raison, cette doctrine ne nous paraisse justifiée ; mais, s'il en est ainsi au point de vue de la Logique et de la Pratique, au point de vue de la Dialectique une forte objection se présente : si la Vertu est le Bien suprême, que peut-on y ajouter ? Ce qui se suffit à soi-même, faut-il le compléter ? Dire qu'il y a d'autres valeurs dans l'Echelle que cette valeur essentielle de la Vertu, c'est se contredire, et ce sera la question grave dans le débat entre les Péripatéticiens et les Stoïciens ; car là est le défaut de la cuirasse.

Les défenseurs de la doctrine expliquent que ce que les Biens extérieurs ajoutent à la Vertu est insignifiant. Ils se servent même d'une comparaison fort ingénieuse : c'est comme la lumière des étoiles ajoutée à celle du soleil. Ce n'est pas grand-

chose, mais enfin c'est quelque chose. Pour nous, il nous suffit d'avoir signalé ce point, que, dans la définition du souverain Bien, Platon et Aristote admettent deux éléments distincts et irréductibles.

Or, sur ce point, les trois Ecoles de la morale nouvelle sont d'une opinion radicalement opposée, puisqu'elles n'admettent plus les biens extérieurs.

II. — La théorie des Passions tient une grande place chez tous les moralistes, aussi bien modernes qu'anciens ; elle a été la grande préoccupation des moralistes anglais, par exemple, et, ici, ce ne sont pas les psychologues qui ont frayé la voie aux moralistes, mais plutôt les moralistes qui ont frayé la voie aux psychologues.

Platon a rompu, en un sens, avec la tradition de Socrate, qui, dans son idée de la Vertu, ne fait entrer que la Raison, que l'Intelligence. Le maître de Platon était un intellectualiste pur, qui a fondé la science morale. Socrate a compris que la morale doit être accompagnée de science, mais il a cru que la science suffisait à tout. Venu après lui, Platon a reconnu ce qu'il y avait là d'exclusif et d'erroné. Il a pensé que l'Intelligence ne suffit pas à tout expliquer dans la vie humaine et morale. Aussi a-t-il inventé cette théorie devenue banale, triviale, mais qui était alors originale et jeune : la distinction des pouvoirs de l'Âme, l'opposition entre la raison, d'une part, et, d'autre part, le *θύμος* et l'*ἐπιθυμία*. Or, ç'a été là une découverte très importante, qui, depuis, n'est pas sortie de la science et dont la discussion n'est pas close encore. Cette doctrine distingue dans l'Âme des éléments inférieurs, disons, pour abréger, une partie irrationnelle : τὸ ἄλογον μέρος τῆς ψυχῆς. C'est à cette région de l'Âme que les Passions appartiennent. Elles sont quelque chose de donné, de subi, d'essentiellement étranger à la Raison ; elles viennent de la Nature. Et ainsi, dans l'intérieur de l'Âme, nous trouvons le même dualisme qu'entre la Raison humaine et les biens extérieurs. Là encore, il y a deux termes hétérogènes, distincts, entre lesquels il faut instituer un rapport. Ce rapport sera de même nature que celui qui réconciliait entre eux la Vertu et les avantages extérieurs ; ce sera un rapport d'harmonie, d'entente sympathique, entre la Passion et la Raison. Il ne s'agira pas de détruire les Passions, de les arracher de notre sein ; mais il faudra composer avec elles, essayer de leur faire entendre raison, d'introduire en elles l'ordre et l'harmonie, de les conseiller ; et c'est par la persuasion qu'on y arrivera. Dans Platon, nous voyons l'artisan, l'architecte du monde, le Démon, aux prises avec la matière obscure, stupide, tandis que la raison divine essaie de lui

persuader de se soumettre aux lois du nombre et de l'harmonie. Cette sublime fiction nous rappelle le dialogue d'Ariel et de Caliban dans le drame philosophique de Renan. De même, il est bon que la partie inférieure de l'âme soit, par rapport à la partie supérieure, comme un fils qui écoute les conseils de son père. A cela répond, chez Aristote, la plus haute, la plus profonde, la plus humaine des maximes morales : il faut philosopher avec les passions, « συμφοροῦν τοῖς παθήσειν ».

Or, pour les Épicuriens, les Stoïciens et les Sceptiques, ces passions il faut les détruire : voilà la différence. Cela a été admirablement marqué par les termes mêmes des philosophes, par ce mot technique qui résume la doctrine de Platon et d'Aristote « μετριοπάθεια » ; il faut soumettre les passions à la mesure : c'est là la définition même du juste milieu. Ce terme de juste milieu est usé, démonétisé, pour ainsi dire, dans son acception banale de point d'équilibre entre deux extrêmes ; mais, si l'on veut le prendre dans son sens vrai, c'est de tout autre chose qu'il s'agit. Nos philosophes n'entendent pas que cette juste mesure soit une règle acquise par les tâtonnements de la routine, ni même une règle mathématique. Cette juste mesure varie selon les cas ; c'est dans chaque décision particulière qu'on peut déterminer le juste milieu, et c'est la Raison de l'homme sage qui le déterminera : « ὁ σπουδαῖος ἐστὶ μέτρον καὶ κανὼν ». C'est une règle vivante et souple ; c'est la conscience humaine elle-même. D'un côté, chez les deux grands philosophes, la doctrine morale est la « métriopathie » ; de l'autre, c'est l'« apathie », μετριοπάθεια καὶ ἀπάθεια.

III. — Dans la définition de la Vertu, nous rencontrons une opposition du même genre : c'est par la fonction propre de l'homme que la Vertu est pour lui une science, une connaissance réfléchie et en pleine possession d'elle-même. Voilà ce que Socrate avait révélé : pas de Vertu sans la Science. Mais n'y a-t-il pas autre chose que la Science pour fonder la Vertu ? Les Grecs posaient le problème d'une façon très nette : la Vertu peut-elle s'enseigner ? Si ce que dit Socrate est vrai, on peut donner la Vertu par l'enseignement. Mais Platon s'était aperçu qu'il n'en est rien. Si, dit-il, la Vertu pouvait s'enseigner, Thémistocle, Périclès, Thucydide n'auraient-ils pas transmis leurs vertus à leurs enfants ? Il y a des hommes instruits qui ne sont pas vertueux et, inversement, des hommes vertueux qui ne sont pas instruits. Sur cette idée Platon revient à plusieurs reprises, mais c'est chez Aristote qu'on trouve la solution définitive et complète du problème. Pour Aristote, il entre d'autres éléments dans la Vertu ; elle n'est pas produite par l'instruction, par la « μάθησις » et la « διδασκαλία ». L'exercice, la

pratique, l'« ἀσκησις » y sont indispensables, mais non suffisantes. Sans doute, on peut tenir compte de l'éducation, du milieu, de l'exemple, de toutes les pressions extérieures, et personne mieux que l'auteur de la *Politique* n'a tenu compte de ces influences. Mais ni l'instruction, ni l'éducation, dans le sens vrai du mot, ni le milieu ne suffisent à rendre compte de la genèse de la Vertu ; il faut encore un don, un je ne sais quoi, que la Nature a mis dans la plupart des hommes. Cette idée se trouve déjà exprimée par Platon, dans sa théorie de la faveur divine, « θεῖα μοῖρα ». Pour Aristote, la Vertu est produite « διὰ τινος θεῖας αἰτίας », elle a sa racine dans la Nature. La Nature ne peut produire la Vertu sans la Raison, la Raison sans la Nature ; il faut combiner ces deux éléments. Reportons-nous à l'admirable exposition que Cicéron nous a donnée de la morale péripatéticienne dans le livre V du *De Finibus* : la Nature, dit l'auteur latin, trace les premiers linéaments, l'esquisse de la Vertu. Si la vigne avait conscience d'elle-même, elle se donnerait à elle-même les soins que lui prodigue le vigneron. Nous, qui sommes des êtres conscients, nous sommes comme la vigne qui, sans les soins de l'ouvrier, ne produirait pas sa récolte coutumière ; si nous ne sommes pas cultivés, travaillés, nous n'arriverons pas à faire éclore toutes les perfections qui sont en nous. C'est de la réunion de ces deux éléments, l'un spontané, naturel, et l'autre acquis, que naît la Vertu. La morale d'Aristote et de Platon consiste à connaître le détail et la série des épreuves par lesquelles la Raison descend dans les instincts primitifs, les pénètre, s'y insinue, pour les conduire vers le mieux. Cette Vertu pratique, la plus essentielle, la principale de toutes, c'est la « φρόνησις ». Il ne faut pas traduire ce mot, comme on le fait souvent, par prudence, mais bien par sagesse : c'est la sagesse, c'est la Raison, en tant qu'elle pénètre jusqu'au plus profond de nous-mêmes. A ce propos, Aristote a institué une très belle et très lumineuse comparaison. On peut, dit-il, comparer la « φρόνησις » à la vision, qui ne se confond pas avec les différents actes que le corps organisé peut accomplir, mais sans laquelle ces actes sont des mouvements incohérents et précipités, inadaptés, inharmonieux, imparfaits. La φρόνησις, domine, sans se confondre avec eux, tous les éléments de l'activité. Ainsi se résout la question de savoir si la Vertu est une ou multiple ; elle est multiple, puisqu'elle est conditionnée par une dualité d'éléments ; elle est une, puisque l'un de ces deux éléments est absorbé et dominé par l'élément supérieur.

Or, sur ce point encore, la morale nouvelle professe une doctrine tout à fait opposée.



Ces trois points de vue : Souverain Bien, Passion, Vertu, sont les principes qui constituent la vie humaine et aussi la vie politique. Pour réaliser le bonheur, il faut vivre en société. Les biens extérieurs, comme la Richesse, ne constituent pas toute la vie sociale. Mais au-dessus est la vie divine, « θεῖος βίος ». Cette distinction est très nette chez Aristote. Nous la retrouvons chez Platon ; car nous distinguons, d'après sa doctrine (contre le sentiment de Zeller) deux degrés, deux moments distincts dans la moralité : l'un est la vie parmi les hommes, la vertu humaine, l'autre la vertu philosophique, la vertu divine, qui est tout à fait supérieure et d'un autre ordre. Dans des leçons antérieures, nous avons eu l'occasion de montrer déjà comment à ces vertus éthiques s'oppose la « σοφία », qu'on peut traduire par science, c'est-à-dire les vertus dianoétiques, vertus supérieures de la science et de l'art, « τέχνη », « ἐπιστήμη ». Puis viennent la φρόνησις, qui a le droit de figurer aussi parmi les vertus rationnelles, et le νόϋς ; mais au-dessus de tout est placée la « σοφία ». Ainsi « σοφία » et « φρόνησις », voilà les deux degrés, les deux termes. Entre le premier et le second, nous trouvons exactement le même rapport qu'entre le second, la φρόνησις, et les instincts de la nature. La « φρόνησις » emprunte ses principes à la science suprême, à la « σοφία ». Sagesse et Vertu avec Science ne font qu'un, et, cette fois, Platon et Aristote se trouvent d'accord avec Socrate. La Vertu n'est identique qu'à la Vertu ; avec la Science suprême seule, il y a identité complète. Nous voyons comment Platon et Aristote ont surajouté à la vie humaine une vie divine, la vie contemplative. Mais que ce mot de contemplative ne nous fasse pas illusion ; ne nous laissons pas tromper par des idées de contemplation stérile et béate. Pour nos deux grands philosophes, « θεωρεῖν » c'est agir de l'action suprême, « ἐνέργεια », qui discerne la vérité et se complait à la contempler.

Demême, chez Platon, quand l'Âme arrive à la contemplation des Idées, il n'y a pas là un fait d'extase mystique, mais c'est l'esprit même de la Science. C'est la contemplation et la recherche de la vérité que la Raison peut atteindre. Cet amour de la Vérité pour elle-même, qui est le fond, selon la conception moderne, de l'Esprit scientifique, peu de philosophes l'ont connu : un seul l'a formulé nettement ; presque tous subordonnent la Science à une fin extérieure. Descartes et Bacon l'ont soumise à des fins utilitaires. Généralement, c'est à des fins morales (comme les Stoïciens ou les Épicuriens) ou religieuses, qu'on a rapporté la recherche de la vérité. Il en est ainsi de Kant et d'Auguste Comte lui-même. Il n'y a qu'un philosophe qui ait osé dire qu'au-dessus de ces

fins si élevées, il y a quelque chose de plus haut encore, qu'il faut aimer la Science et la Vérité pour elles-mêmes, et celui-là est l'homme de Stagyre.

Quoi qu'il en soit, Platon et Aristote sont à peu près d'accord pour mettre au-dessus de tout l'amour de la Vérité et de la Science. Ici encore, on peut opposer radicalement leur morale à la morale nouvelle. Car nous ne trouvons rien de tout cela, rien de ce principe transcendant chez les Épicuriens, chez les Stoïciens, chez les Sceptiques. Mais, et nous verrons comment, les nouvelles Ecoles ont assigné une place et un rôle à la Raison, et là nous apparaîtra leur véritable originalité, leur véritable grandeur.

L. C.

---

## L'Espagne des moines.

---

Cours de M. G. DESDEVISES DU DÉZERT,

*Professeur à l'Université de Clermont.*

---

L'Espagne n'était pas seulement une nation vaillante, vouée au culte de la liberté personnelle et de l'honneur chevaleresque, c'était, à un degré presque égal, une nation religieuse, vouée corps et âme au catholicisme, qu'elle comprenait avec toute la fougue et toute l'intransigeance de son tempérament.

Il n'en avait pas toujours été ainsi.

Jusqu'au <sup>xiii</sup>e siècle, les trois religions qui se partageaient la Péninsule avaient vécu en assez bon accord. Les musulmans avaient laissé aux chrétiens le libre exercice de leur culte, car le Coran ne commande d'exterminer l'infidèle que s'il refuse de payer tribut, — et les juifs et les chrétiens sont considérés par l'Islam comme des sortes de frères ; ils forment avec les musulmans « les peuples du Livre ». S'ils n'ont pas la foi dans toute sa pureté, ils en ont au moins de grandes clartés, et Mahomet a reconnu Moïse et Jésus pour des prophètes. — On voyait donc dans les villes de l'Espagne musulmane des églises et des écoles chrétiennes à côté des mosquées et des écoles mahométanes ; on y voyait aussi des synagogues et des écoles juives.

Les chrétiens étaient incontestablement moins tolérants, sans

doute, parce qu'ils étaient moins instruits et moins philosophes qu'un grand nombre de personnages de la société hispano-arabe, cependant ils laissaient les juifs et les Mores subsister à côté d'eux. Les grandes villes avaient leurs juiveries (*juderias*), et les musulmans restés en terre chrétienne formaient des corporations reconnues, dont les municipalités et les rois approuvaient les statuts et confirmaient les dignitaires.

Il y avait ainsi des chrétiens en terre moresque (*mozarabes*) et des Mores en terre chrétienne (*mudejares*).

La barbarie des premiers siècles de la *Reconquista*, l'amour farouche de l'indépendance, l'horreur de tout lien avaient donné, d'autre part, au christianisme espagnol une physionomie toute particulière. Les clercs étaient beaucoup plus guerriers que prêtres et le plus grand nombre ne possédait aucune culture. Un canon du Concile d'Aranda, tenu en 1472, ne demande aux prêtres que de savoir lire le latin.

Les mœurs n'étaient pas bien meilleures que la doctrine, et les lois portent la trace du relâchement général.

A côté du mariage régulier, devant le chapelain, on voit figurer légalement le mariage *à juras* par simple serment ; et même l'union temporaire (*barragania*), admise comme un droit indiscutable dans toutes les classes de la société.

Ces singuliers chrétiens, qui tuaient sans merci, s'appropriaient volontiers le bien d'autrui et avaient sur le mariage des idées aussi larges, ne se sentaient pas séparés des musulmans par des barrières infranchissables.

Aussi voit-on un grand nombre de princes espagnols implorer le secours des émirs musulmans, faire de longs séjours dans les cours arabes, épouser des princesses moresques, donner leurs filles à des rois mores.

Au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, la bataille de Las Navas de Tolosa (1212) et la prise de Séville par le roi de Castille Ferdinand III assurèrent définitivement la prépondérance de l'Etat castillan. Les Mores passèrent à l'état de vaincus, et avec eux les juifs, qui avaient toujours été leurs alliés. Comme on ne les craignait plus, on commença à les moins respecter et bientôt à les haïr et à les persécuter.

Les juifs surtout se virent en butte à la haine populaire, parce que les rois les choisissaient presque toujours comme collecteurs d'impôts, et parce que leurs richesses les désignaient aux convoitises des gueux. C'était la lutte du travail et du capital qui commençait.

De là des crises furieuses. De temps à autre, le peuple se ruait sur la *juderia* et s'y rassasiait de meurtre et de pillage.

A chaque crise, la haine réciproque augmentait, accrue de tous les mauvais souvenirs du combat, du massacre et des voleries.

Le clergé monastique se développait et l'institution des ordres mendiants lui donnait une physionomie populaire qu'on ne lui avait pas encore vue.

Dans ces hommes ardents, qui se vouaient avec joie à la pauvreté, vivaient d'aumônes, marchaient pieds nus, enseignaient, prêchaient, soignaient les malades, nourrissaient les pauvres, le peuple reconnaissait des gens à lui, plus vraiment chrétiens que ces chanoines, ces abbés et ces évêques, rentés à millions de maravedis et qui passaient parfois les seigneurs en orgueil et en tyrannie.

Les moines avaient la foi sincère et farouche, et ne manquaient pas en prêchant l'amour de Dieu, de Notre-Dame et des saints, d'anathématiser leurs adversaires juifs ou mores, de voir l'œuvre du diable dans l'obstination des uns et dans l'aveuglement des autres.

Ils attisaient ainsi, de la meilleure foi du monde, les haines qui commençaient à séparer les trois religions.

Les rois ne savaient trop quelle politique adopter.

Tantôt ils protégeaient les juifs, qui leur fournissaient des trésoriers, et les Mores qui leur donnaient des astrologues et des médecins. Tantôt ils cédaient aux rancunes populaires et lâchaient la bride aux fanatiques.

On obligea les juifs à recevoir, une fois chaque année, un moine dans leur synagogue; le moine cherchait à démontrer l'excellence de la nouvelle loi et l'infériorité de l'ancienne.

On soumit les juifs à des impôts particuliers; on les mit en quelque sorte hors la loi, leurs biens et leurs personnes ne furent plus protégés qu'à titre précaire, par un effet de la mansuétude du prince. D'un moment à l'autre, la persécution s'abattait sur eux, sans recours possible.

Enfin, en 1492, au lendemain de la conquête de Grenade, Ferdinand et Isabelle décidèrent leur expulsion générale de tous leurs domaines.

Un moment Ferdinand hésita, tant les Juifs lui offraient d'or pour rester. — Torquemada entra dans la salle où se tenaient le roi et la reine et posa son crucifix sur la table : « Voilà, dit-il, votre Seigneur et votre Dieu, que Judas a livré pour 30 pièces d'argent ; Vos Altesses peuvent le vendre une seconde fois. »

Isabelle n'hésita plus, et Ferdinand signa l'ordre d'expulsion, à regret peut-être, peut-être aussi convaincu qu'il débarrassait l'Espagne d'une race irréconciliable.

Voici l'effrayant document qui circulait alors dans la Péninsule.

C'était une lettre des rabbins de Constantinople à ceux de Tolède : « Vous nous dites que l'on veut vous faire chrétiens par force ; faites-le donc, si vous ne pouvez l'éviter ; laissez baptiser vos corps, mais gardez vos âmes fermes dans notre loi et vous pourrez ainsi vous venger de tous les affronts qu'on vous a faits. Si l'on a profané vos synagogues, faites vos fils clercs et vous profanerez les églises des chrétiens ; s'ils ont fait mourir vos fils, faites les vôtres médecins, et vous tuerez leurs enfants ; s'ils vous ont enlevé vos biens, faites-vous négociants, et leurs fortunes deviendront bientôt les vôtres. — Que le seigneur Adonaï soit avec vous. (Burriel, *Manuscriptos varios*, cité par Rosseeuw Saint-Hilaire, *Histoire d'Espagne*, tome VI, page 46.)

On n'a pas la preuve de l'authenticité de cette lettre ; mais, authentique ou non, les hommes d'alors la tenaient pour vraie et il est facile d'imaginer la fureur qu'ils ressentaient en face de pareilles menaces.

L'épouvantable exode eut lieu en juillet 1492 par toute l'Espagne. En 1496, le roi de Portugal chassa à son tour les juifs de ses Etats. En 1498, le roi de Navarre suivit l'exemple de la Castille et du Portugal.

Le plus récent historien de l'Espagne, M. Rafaël Altamira, évalue à 20.000 le nombre des juifs qui succombèrent à cette occasion ; 50.000 reçurent le baptême et 165.000 allèrent chercher en France, au Maroc, à Rome et jusqu'en Turquie une terre où il leur fût permis d'adorer le Dieu de leurs pères et de vivre suivant leur loi.

Les juifs baptisés n'échappèrent pas à la persécution ; désignés aussitôt sous le nom de nouveaux chrétiens, ils furent l'objet d'une surveillance incessante de la part du Saint-Office, et vécurent tyrannisés et méprisés jusqu'à nos jours.

Les Mores ne tardèrent pas à avoir le même sort. La capitulation de Grenade leur avait assuré quelques droits : liberté religieuse, commerciale et civile ; mais, en 1499, les Grenadins exaspérés par les violences de l'archevêque de Tolède, Ximenez, se soulevèrent, et les rois profitèrent de l'occasion pour déchirer la capitulation de 1492. Comme les juifs, les Mores n'eurent le choix qu'entre l'exil et la conversion. Ximenez fit brûler sur la place de Bib-ar-Rambla les livres arabes qui traitaient de religion et 50.000 mores reçurent le baptême.

Plus tard, la mesure fut étendue à tous les *mudejares* d'Espagne qui durent abjurer ou partir.

Il ne resta plus que des Mores convertis, appelés *Morisques*, aussi odieux et aussi méprisés que les nouveaux chrétiens.

Plusieurs révoltes éclatèrent au courant du *xvi<sup>e</sup>* siècle. Sous Philippe II, les *Morisques* de Grenade tinrent en échec, pendant plusieurs mois, les armées royales. La répression fut atroce, et les haines prirent un caractère si aigu qu'en 1609, cédant aux instances des archevêques de Tolède et de Valence, et malgré les charitables conseils du pape Paul V, Philippe III signa l'édit d'expulsion de tous les *Morisques*.

Le royaume de Valence perdit à lui seul 140.000 habitants ; plus des trois quarts des villes de Catalogne se dépeuplèrent. La sierra Morena devint un désert infesté de bandits.

Resté maître unique et incontesté de l'Espagne, le catholicisme en aurait assuré, peut-être, la prospérité et le progrès, s'il eût marché dans la large voie que lui ouvrait la Renaissance.

On put croire un instant qu'il en serait ainsi. A la fin du *xv<sup>e</sup>* siècle, des lettrés et des artistes venus d'Italie, un peu plus tard des Flamands et des Allemands, initièrent l'Espagne à la culture antique. Le cardinal de Mendoza fonda le grand collège de Santa-Cruz, Ximenez érigea l'Université d'Alcala, des écoles se fondèrent partout et la jeunesse espagnole mordit à la science avec le plus bel appétit. Salamanque méritait d'être appelée « la reine du Tormès ». Elle attirait 7.000 étudiants ; 18.000 ouvriers ou marchands vivaient à l'ombre de l'Université et vivaient d'elle, 52 imprimeries et 84 librairies groupées dans un seul quartier occupaient 3.600 personnes ; et un poète du *xvi<sup>e</sup>* siècle, Bartolomé de Villalba y Estaña, s'écriait avec orgueil : « O Salamanque, il n'est pas sous le ciel de cité aussi héroïque, ni d'Eden aussi précieux ; tu t'es élevée plus haut que ne peut atteindre le vol du faucon, Salamanque, métropole du monde ! »

Malheureusement, à l'instant même où le catholicisme semblait se réconcilier avec la philosophie antique et promettre au monde une ère de progrès scientifique et de liberté intellectuelle, le Suisse Zwingli, l'Allemand Luther, le Français Calvin s'attaquaient à l'Eglise avec une telle audace que les hommes d'Eglise se crurent perdus et se rejetèrent dans la réaction.

Dès 1550, le Saint-Office publie son premier index expurgatoire. A partir de ce moment, aucun ouvrage ne peut plus être publié dans la Péninsule sans une licence spéciale.

En 1558, un édit porte la peine de mort contre quiconque vendra, achètera ou gardera en sa possession un livre prohibé.

Philippe II interdit à ses sujets d'aller étudier à l'étranger.

Il fait brûler une partie de la bibliothèque de Salamanque.

Un cours d'anatomie, ouvert en 1568, est fermé en 1576, et la chaire est supprimée du même coup.

Le plus grand philosophe qu'ait eu l'Espagne, de Luis Vives, aus-i bon humaniste qu'Erasmus, dut aller vivre en Angleterre et aux Pays-Bas.

Fray Luis de Leon, professeur à Salamanque, fut arrêté par le Saint-Office, incarcéré pendant cinq ans, mis à la torture et enfin absous et rétabli dans sa chaire.

Les sciences parurent seules souffrir au début de ces abominables persécutions ; mais la théologie, la littérature, les arts, après avoir jeté un très brillant et éphémère éclat, disparurent à leur tour, et, à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, la ruine intellectuelle de l'Espagne était aussi complète que sa ruine matérielle.

Pour n'avoir pas voulu comprendre que la liberté est la condition essentielle de la vie, l'Espagne avait vu peu à peu tout se flétrir sur son sol, tout se dessécher et périr.

L'orthodoxie triomphante ne laissa, en effet, rien vivre autour d'elle, et, dans la solitude qu'elle avait faite, elle finit elle-même par languir, comme atteinte d'une précoce caducité.

L'Espagne du xvi<sup>e</sup> siècle donna naissance à un homme extraordinaire, qui a fondé une des plus puissantes associations qui aient jamais existé.

Saint Ignace de Loyola a créé une société dont l'histoire se confond, pendant deux siècles, avec l'histoire politique de l'Europe, et qui, supprimée par le pape Clément XIV en 1773, a été rétablie par le pape Pie VII, en 1814, et a cherché depuis lors avec des fortunes diverses, mais avec la plus merveilleuse opiniâtreté, à renouer ses traditions et à reprendre toutes ses positions.

Nous ne pensons pas que saint Ignace ait eu en vue de créer une société politique. Sa vie est celle d'un ascète et d'un mystique, et il nous semble bien plutôt s'être proposé pour but de rendre au clergé la science, les vertus et la dignité de vie qu'il avait trop souvent perdues pendant les derniers siècles du Moyen Age. Le caractère politique de la compagnie de Jésus lui fut donné par les successeurs de saint Ignace, qui voulut, avant tout, faire œuvre édifiante.

Il a laissé un livre extrêmement intéressant et d'une importance capitale dans l'histoire de la civilisation espagnole. Ce livre se nomme *les Exercices spirituels*. Il n'y a peut-être pas eu d'ouvrage de piété plus applaudi, ni plus lu. On a coutume de dire qu'il a converti plus d'âmes qu'il ne renferme de mots. Il a été le livre de chevet de milliers d'hommes et de femmes, il a opéré de véritables résurrections morales ; il est encore aujourd'hui considéré comme doué d'une vertu presque infaillible.

Ne fût-ce qu'à cause des consolations qu'ont trouvées en lui des multitudes d'affligés, on ne doit parler de ce livre qu'avec respect.

Mais, tout en rendant pleinement hommage aux intentions de celui qui l'a écrit, l'historien et le psychologue ont le droit de se demander quelle a pu être l'influence d'une pareille œuvre sur l'âme de tout un peuple, et c'est cette question délicate que nous essaierons de discuter ici.

Les *Exercices spirituels* constituent une méthode pour conduire l'âme de la vie mondaine à la vie religieuse par la mortification, par la prière et par la méditation. Saint Ignace s'est proposé de découvrir une médication sûre et efficace, applicable à tous les cas particuliers, et les docteurs affirment qu'il y a pleinement réussi.

La première condition est que la personne qui entreprend de suivre les exercices spirituels désire réellement arriver au but où on veut la conduire, et ne contrarie pas, par une résistance inopportune, les effets de la méthode spirituelle à laquelle elle se soumet.

Elle doit, en second lieu, faire choix d'un directeur, chargé de l'éclairer et de la soutenir dans la voie tracée par saint Ignace. Ce directeur, tenu par son pénitent au courant de tous les incidents de cette crise morale, verra à lui donner les conseils les plus appropriés à son état, activera ou modérera son ardeur, le poussera à la mortification ou l'engagera à se relâcher quelque peu d'austérités excessives. Le directeur aura surtout grand soin d'étudier l'être moral qu'il a devant lui, et devra s'attacher à reconnaître à quel point précis de perfection il peut arriver, de manière à graduer les effets et à ne pas pousser une âme dans une voie qui serait pour elle sans issue.

Les *Exercices* consistent essentiellement en méditations sur des sujets religieux ou moraux. Ces méditations ne doivent jamais durer moins d'une heure et se peuvent répéter jusqu'à cinq fois dans le cours d'une même journée. La durée moyenne des exercices doit être d'environ trente jours. Certaines personnes, plus intelligentes ou mieux disposées, peuvent arriver au but en un temps bien moindre. D'autres esprits plus lents ont besoin de plus de temps. D'autres sont si mal doués qu'ils n'arriveraient jamais, si le directeur ne les arrêta lui-même en chemin.

La méditation a lieu sur un sujet indiqué par le directeur. Elle est précédée d'une oraison préparatoire, se divise en préludes et en points, et se termine par un colloque.

La méditation ignatienne fait, avant tout, appel à l'imagination. Le pénitent doit chercher à se représenter, aussi vivement qu'il le peut, le sujet sur lequel porte sa méditation. Il cherchera à reconstituer l'enfer ou le paradis, il se transportera au Cénacle ou au Cal-



vaire, il s'exercera à projeter devant ses yeux un tableau, aussi coloré, aussi vivant que possible. Quand il lui semblera voir les personnages qu'il aura évoqués, il cherchera pareillement à les ouïr, il écouterà leurs discours, il entendra les blasphèmes des réprouvés, les chants des élus. Il poussera le raffinement jusqu'à sentir la fumée, le soufre, la poix, qui montent de la gehenne ou les parfums qui viennent du ciel. Le goût et le toucher seront employés tour à tour à parfaire l'illusion. Tout ce qui peut faire vibrer la machine nerveuse, et arracher l'âme au contrôle de la raison vulgaire, sera ainsi mis en jeu.

Dans le colloque, le pénitent s'adressera aux êtres qu'il aura ainsi évoqués, il leur parlera comme s'il était en leur présence, mettant dans son discours la même humilité, le même respect, le même amour qu'il leur manifesterait s'il les voyait apparaître devant lui.

Les résultats de cette gymnastique spirituelle ont dû être bien différents suivant les esprits qui s'y sont adonnés.

Il n'est pas douteux que des âmes très ardentes, passionnées et poétiques, n'aient goûté dans ces méditations et ces colloques les joies les plus nobles et n'en aient retiré pour leur perfectionnement moral les plus précieux avantages. Il est des âmes auxquelles le livre de saint Ignace a donné des ailes.

Il en est certainement aussi qu'il a conduites à la folie.

Et pour le plus grand nombre, il est permis de se demander si les *Exercices spirituels* n'ont pas été un livre très dangereux. L'Espagnol, en particulier, y a trouvé un puissant encouragement à l'inertie et au vagabondage intellectuel, qui eurent toujours pour lui tant d'attrait.

Le rôle prépondérant attribué à l'imagination dans les exercices tendait à déséquilibrer les esprits faibles et devait produire le plus souvent de pitoyables rêveries.

Les visions séraphiques représentées par un grand artiste comme Murillo nous apparaissent comme de merveilleuses pages d'art ; ces trouées lumineuses qui semblent s'ouvrir sur le paradis, ces beaux groupes d'anges et d'élus, ces vierges vêtues de blanc qui glissent d'un volsi léger à travers les brumes dorées de l'Empyrée ; cette sainte allégresse, cette grâce surhumaine, cette majesté divine ; tout concourt à charmer notre regard et à ravir notre esprit.

Mais passons de l'œuvre d'un génie à l'œuvre d'un médiocre : la foi sera la même, plus vive même, peut-être, et il est difficile de se figurer à quel degré d'insanité grotesque l'imagination peut conduire un pauvre homme. Jésus sur le Calvaire sera vêtu d'une

jupe de satin blanc frangée d'or, il portera une couronne de roses sur sa couronne d'épines et un bouquet de roses au côté. La vierge portera l'habit des religieuses du Carmel ; un rosaire pendra à sa ceinture et ses doigts de poupée tiendront délicatement un petit mouchoir brodé.

Les grands mystiques trouveront de beaux poèmes comme le *Sonnet au Christ crucifié* :

O mon Christ ! ô Jésus : ce qui fait que je t'aime  
Ce n'est pas le bonheur pendant l'éternité ;  
Ce n'est pas la terreur du châtiment suprême  
Qui me fait vénérer ta sainte volonté.

Ce qui fait que je t'aime, ô mon Dieu, c'est toi-même,  
Cloué sur cette croix, méconnu, fouetté ;  
C'est le sang que je vois jaillir de ton côté,  
Et l'angoisse de mort qui voile ton front blême.

Mon amour est si grand que je suivrais tes pas,  
Dût la félicité n'avoir jamais d'aurore  
Et que je te craindrais si l'Enfer n'était pas,

Tu n'as rien à donner à l'être qui t'adore,  
Car n'espérât-il rien des célestes appâts  
Autant que mon cœur t'aime, il t'aimerait encore.

Les mystiques sans goût composent d'horribles oraisons, des cantiques fades jusqu'à la nausée, des moralités absurdes dans le genre de celles-ci :

*Moyen de parvenir au tout.*

Pour en venir à ce que tu ne sais pas,  
Tu dois passer par où tu ne sais pas ;  
Pour venir à ce que tu n'aimes pas,  
Tu dois passer par où tu n'aimes pas.

Pour venir à ce que tu n'as pas,  
Tu dois passer par où tu ne possèdes pas ;  
Pour venir à ce que tu n'es pas,  
Tu dois passer par où tu n'es pas.

*Moyen de posséder le tout.*

Pour arriver à connaître le tout,  
Ne cherche à rien savoir en rien ;  
Pour arriver à aimer le tout,  
Ne cherche à rien aimer en rien.

Pour arriver à posséder le tout,  
Ne cherche à rien aimer en rien ;  
Pour en venir à être tout,  
Ne cherche à rien être en rien.

Le moindre défaut de ces niaiseries est leur sottise même. Ceux qui les élaborent y prennent un plaisir extrême ; tout juste le même qu'un bon poète prend à faire de bons vers, et, comme il n'est pas donné à tout le monde de grouper d'aussi subtiles pensées, l'auteur se décerne *in petto* un brevet de génie. Il est fort à craindre qu'il ne termine sa méditation par le colloque du pharisien :

« Seigneur, je te remercie de ce que tu ne m'as point fait semblable à ce publicain... »

Mais il y a pis encore que cette vanité, c'est que la méditation dégénère très aisément en rêverie, et il n'est pas de plus mauvaise habitude d'esprit. A rêver, on se dégoûte de l'action ; elle apparaît peu à peu au songe-creux comme un ministère inférieur qu'il faut laisser aux gens vulgaires, à ceux « qui n'ont pas choisi la meilleure part » et qui seraient incapables de pratiquer les *Exercices spirituels*.

Si l'Espagnol a glorifié comme il l'a fait la vie retirée et contemplative, s'il a perdu presque toute curiosité scientifique et presque tout esprit critique, s'il est devenu par excellence l'homme du rêve et de la passion, nous croyons que saint Ignace y a, pour sa part, puissamment contribué.

Dans le dernier quart du *xvi<sup>e</sup>* siècle et pendant tout le *xvii<sup>e</sup>*, les couvents se multiplièrent hors de toute mesure. Le déclin de la fortune politique de l'Espagne, la pénurie du trésor, les intrigues de cour firent refluer vers la vie religieuse d'innombrables personnes dégoûtées de la vie. Fonder un couvent devint la plus noble manière d'employer son patrimoine. Les grands bâtissaient de splendides palais comme le couvent de San Marcos de Leon, le collège des jésuites à Loyola, le collège des Irlandais à Salamanque, la Chartreuse du Paular et celle de Grenade. Les hidalgos moins riches fondaient de prébendes, des chapellenies, des oratoires.

Il y avait quarante ordres religieux pour hommes et 29 ordres pour femmes. Les illettrés trouvaient le moyen de s'insinuer dans les couvents comme sacristains, comme acolytes, comme oblats, comme domestiques. On trouvait le moine à la cour auprès du roi, dans les palais des grands, dans les maisons des bourgeois, dans la rue, sur la place publique, au marché, au théâtre. Le mot *fraile*, qui le désigne, entre dans la composition d'un très grand nombre de mots espagnols. La *silla de fraile* est un fauteuil droit avec dossier et siège de cuir. L'homme qui agit à la bonne franquette est dit agir *à lo fraile*. La franchise, et aussi le sans-gêne, se disent *frailada*. On appelle *gracia frailuña* une sorte

d'esprit dépourvu de malice, mais pas toujours exempt de trivialité.

Le moine est environné d'un respect universel, et ce respect prouve qu'en général le moine mène une vie régulière et conforme à son état.

Il n'est pas seulement révééré de tous, il est fort aimé ; il est regardé comme l'homme de paix et de bon secours ; c'est le sage dont l'avis est toujours utile, dont le conseil est toujours bon. Quand il passe dans la rue, les petits enfants courent après lui pour baiser la croix de son rosaire, et les hommes lui cèdent le pas. Dans nombre de maisons, il est l'hôte attitré ; il a la meilleure place au brasier, les dames le comblent de douceurs et il paie son écot en nouvelles, en histoires édifiantes ou plaisantes.

Il n'y a rien chez lui de gourmé ni de rébarbatif ; il porte la robe avec la même aisance qu'il porterait l'habit ; il est affable et de bonne composition—tant qu'on ne perd point de vue le respect qui lui est dû et que l'on ne se hasarde pas sur le terrain qu'il s'est réservé.

Les couvents de femmes ont souvent la physionomie la plus attrayante. A Madrid, le roi va souvent visiter les couvents de Dames nobles, et accepte chez elles une collation. Les princesses et les grandes dames aiment à s'entourer de nonnes, et vont souvent faire des retraites dans tel ou tel monastère à la mode. A Salamanque, les couvents de nonnes admettent même les étudiants au parloir. Les *galanes de monjas* apportent sous leur manteau quelques menues friandises, des sucreries, des boîtes de confitures sèches, des flacons de ce vin d'El Santo, le plus réputé de Castille, que récoltent sur leurs coteaux arides les moines de l'Escorial. Tout en faisant honneur à la collation, on devise pendant de longues heures avec les nonnes et leurs invitées, et les conversations qui s'engagent autour du brasero, dans la solennité des grands parloirs, ne roulent pas toujours sur la théologie (Cf. Reynier, *la Vie universitaire dans l'ancienne Espagne*). L'autorité ecclésiastique n'intervient presque jamais.

Les ordres monastiques n'ont pas seulement abondé en saints personnages et en femmes tout à fait recommandables, ils ont donné à l'Espagne un certain nombre de ses plus grands savants et de ses plus grands noms littéraires.

Au xvi<sup>e</sup> siècle, sainte Thérèse n'est pas seulement la reine des mystiques, mais un écrivain délicieux, chez lequel s'allient d'incroyable façon l'amour divin le plus exalté et le sens pratique le plus avivé et le plus vigilant. Fr. Luis de Leon est un des poètes les plus gracieux de son époque. Les œuvres du P. Suarez consti-

tuent l'œuvre théologique la plus considérable des temps modernes (Lyon 1630, 23 vol. in-fo). Le P. Mariana a écrit l'une des premières histoires générales d'Espagne.

Au xviii<sup>e</sup> siècle, l'histoire ecclésiastique et le droit canon sont étudiés par d'innombrables religieux, et l'on trouve chez les canonistes espagnols un grand nombre d'idées philanthropiques dont on est habitué à faire honneur aux philosophes du xviii<sup>e</sup> siècle.

Dans cette dernière époque, malgré le déclin des Universités, c'est encore aux ordres religieux qu'appartiennent les plus grands savants de l'Espagne. C'est un même bénédictin, Fr. Benito Geronimo Feijoo qui commence la croisade contre les préjugés et les superstitions de ses compatriotes. Dans son *Théâtre critique* (1726-1739) et dans ses *Lettres érudites* (1742-1760), il s'attaque à la scolastique, il raille les superstitions, il établit les règles de la critique historique, il proclame que la recherche de la vérité et l'amélioration des conditions de la vie humaine sont le but rationnel des sociétés civilisées. On lui doit la disparition d'un grand nombre d'erreurs vulgaires et le signal du progrès intellectuel qui marque la fin du siècle.

C'est un autre bénédictin, Fr. Martin Sarmiento, qui revise bénévolement le *Théâtre critique* et inaugure l'étude de la philologie espagnole.

C'est un moine Augustin Fr. Enrique Flores qui commence la publication de *La España sagrada*, vaste collection digne d'être mise en parallèle avec les grands travaux de nos bénédictins français.

Un jésuite, Masdeu, écrit la première *Histoire critique de l'Espagne*.

Un autre, Hervas y Panduro a mérité d'être appelé par Max Muller « un des plus brillants créateurs de la science du langage », et peut être considéré comme le père de la philologie comparée. Son *Catalogue des Langues des Nations connues* comporte l'étude de la grammaire de 40 idiomes, et des exemples et notices tirés de 300 langues.

Un autre jésuite, Francisco Javier Lampillas, écrit, sous le titre de *Défense*, la première *Histoire générale de la Littérature espagnole*.

Un Franciscain, Fr. Francisco Cañes, publie une grammaire et un dictionnaire arabo-espagnol.

Un modeste moine augustin, Fr. Diego Gonzalez, retrouve presque la grâce poétique de Fr. Luis de Leon, il est l'ami d'Iriarte et de Cadalso.

Un jésuite encore, le P. Isla, compose contre les prédicateurs emphatiques et boursoufflés l'épopée burlesque de *Fray Gerundio de Campazas* et écrit la joyeuse satire *El Dia grande de Navarra*.

Dans le domaine des arts, le franciscain Fr. Matias Antonio Irala Yuso est l'un des premiers maîtres de la gravure au xviii<sup>e</sup> siècle. Fr. Antonio de Villanueva est un des peintres les plus féconds de l'Ecole de Valence. Fray Francisco Cabezas, moine franciscain et architecte, élève la rotonde de San-Francisco-el-Grande à Madrid.

La vie du cloître n'est donc pas incompatible avec le savoir et le talent, mais elle porte en elle un principe exclusif contre lequel venaient trop souvent se heurter les volontés les plus fermes et les initiatives les plus hardies.

Feijoo commence la guerre contre les préjugés, mais les pamphlets pleuvent sur lui. Incapables de contredire à ses démonstrations, ses adversaires l'insultent, l'outragent, le menacent et mènent contre lui une guerre si horrible que le roi est obligé de le prendre sous sa protection et de défendre par un rescrit spécial de critiquer le Fr. Feijoo.

Sarmiento est le premier érudit de son temps, mais se résoud à ne rien publier, par crainte de s'attirer les mêmes ennuis. Ses manuscrits, soigneusement tenus à jour, forment un total d'environ 3.000 pages ; mais, à part une défense de Feijoo, il n'a fait imprimer de son vivant qu'une plaquette humoristique intitulée : *Le pourquoi oui et le pourquoi non*, où il expose les raisons qui l'ont empêché de publier ses écrits.

Le *Fray Gerundio* du P. Isla est arrêté presque aussitôt après son apparition par ordre du Saint-Office.

L'Inquisition ne s'attaque pas seulement aux laïques ; elle surveille de très près les prédicateurs et les auteurs de traités théologiques ; elle saisit, elle expurge, elle condamne sans appel tous les livres qui lui paraissent entachés d'erreurs doctrinales, ou suspects de complaisance pour les idées philosophiques, ou contraires aux intérêts ecclésiastiques, ou répréhensibles en la forme.

Il est défendu de lire Voltaire et Rousseau, et même de les citer pour les réfuter. Mieux encore, des auteurs aussi parfaitement orthodoxes que Moreri et Rollin paraissent à certains qualificateurs être entachés d'hérésie.

Les divers ordres se jalourent entre eux : dominicains, franciscains, jésuites se disputent les chaires des universités, se dénoncent les uns les autres comme hérétiques, se battent à coups de citations et de syllogismes.

On comprend ainsi le *Pourquoi non* du P. Sarmiento. Seuls les écrits médiocres, les manuels insipides, les *devocionarios* affaissants échappent à la critique ou aux rigueurs du Saint-Office. Ils se multiplient, ils pullulent; car, pour un P. Isla, il y a dix mille Gerundios, ignorants et bavards, pour lesquels la raison est toujours quantité négligeable et qui poussent jusqu'à l'absurde le Gregoût de l'hyperbole et du merveilleux.

Ceux-là acceptent sans discussion les fables grossières relatées par les *Falsos cronicones* et croient aux livres de plomb trouvés à Grenade dans les ruines de la tour Turpiana.

Ils tiennent pour certain que l'Espagne a été colonisée par Tubal, petit-fils de Noé, que le patriarche est venu voir son petit-fils en sa ville de Tubalia (aujourd'hui Tafalla) et que tous deux parlaient le basque.

Ils ajoutent une foi entière à la légende de D. Rodrigue et de la Cava, et racontent sans sourciller que D. Rodrigue fut déposé tout vivant dans un sépulcre de pierre avec des vipères, qui demeurèrent trois jours sans le piquer.

Ils déféreraient au Saint-Office quiconque contesterait devant eux la présence de saint Jacques à la tête des chrétiens à la bataille de Clavijo, et la découverte de ses reliques à Iria Flavia, aujourd'hui Compostelle.

Ils croient aux possédés, aux revenants, aux fantômes, aux *duendes* ou lutins.

Ils connaissent des recettes extraordinaires contre la fièvre et le mauvais œil.

Entre leurs mains, tout périclite et dégénère.

L'enseignement se convertit en une routine sans intérêt. La science est faite et fixée une fois pour toutes; elle a été enfermée dans les manuels officiels en usage dans les universités, et la tâche du maître consiste à lire ces manuels et à les commenter dans un affreux latin, qui eût fait frémir les maîtres du xvi<sup>e</sup> siècle.

Pour rendre quelque vie à leur enseignement, ils en sont réduits à discuter des thèses baroques, à se poser des questions insolubles.

Cadalso, envoyé en garnison à Salamanque en 1773, nous montre les étudiants en théologie occupés à rechercher quelle langue les anges peuvent bien parler entre eux (*en su tertulia*) — ou à se demander si le ciel est fondu en métal de cloche ou s'il est liquide comme du vin clair. (Cotarelo, *Iriarte y su epoca*, p. 128.)

Quand on vient proposer à ces étranges professeurs de changer de méthode et de faire une place aux sciences mathématiques et physiques, ils répondent par un texte sacré : « Il n'y aura pas chez

toi de dieu nouveau et tu n'adoreras pas de Dieu étranger. (*Non erit in te Deus recens nec adorabis Deum alienum*) et il déclarent que Newton, Descartes et Gassendi sont incapables de faire d'aussi bons logiciens qu'Aristote.

Les mathématiques ne sont pour eux « qu'un tissu de mensonges et de sortilèges, semblable au jargon des Bohémiens ou aux charlataneries de ceux qui montrent des marionnettes. Ils disent que tous leurs théorèmes et leurs axiomes ne consistent qu'en tours de gobelets, de boules ou de gibecières. D'autres encore, plus impitoyables ou plus dangereux, soupçonnent que ce n'est pas à force de travail et de réflexion que l'on étudie ces sciences, mais à l'aide de la magie et du diable. De ce nombre sont les jurisconsultes qui apportent comme preuve le titre mal compris de la loi : *De Mathematicis et Maleficiis*. » (D. Diego Torres y Villarruel.)

En médecine, on discutait sur les avantages et les inconvénients que présenterait pour l'homme la possession d'un sixième doigt, et il se trouvait même des gens pour condamner la médecine elle-même, au nom de la théologie : « Consultons avant tout, disaient-ils, le salut de l'âme ; c'est bien autrement essentiel que le salut du corps. Cendre et poussière, voilà ce que nous sommes et ce que nous allons redevenir. Puisque cela doit nous arriver, qu'importe un peu plus tôt ou un peu plus tard ! Nos jours sont comptés, Hippocrate lui-même ne saurait ajouter un instant à ceux qui nous sont destinés de toute éternité. Le salut des âmes, le salut de l'Etat veulent qu'il soit mis un frein à l'impiété qui se propage sous le manteau de la médecine ; matérialiste ou médecin moderne, c'est tout un. » (Godoy, *Mémoires*, II, p. 301.)

Avec de pareilles idées, généralement très répandues chez le commun des religieux, il paraît vraiment exact de les accuser d'ignorance ; et ce n'est pas manquer à la vérité de les représenter comme dépourvus d'esprit critique et mal garnis de science.

Faut-il en conclure, avec Napoléon, qu'un pays gouverné par eux était un pays sans défense ?...

Point du tout ! Un pays instruit par des ignorants devait être forcément peu avancé ; mais, si les moines étaient de détestables professeurs d'humanités, de théologie et de droit civil et les ennemis jurés des sciences profanes, ils s'entendaient à merveille à enfoncer la foi dans l'âme des hommes simples, et, avec la foi, ils donnaient aux natures les plus barbares et les plus grossières une trempe indélébile. De ce qui n'eût été qu'un laboureur vulgaire, ils faisaient un homme absolument certain de connaître tout ce qu'il y a d'essentiel à savoir ici-bas, un homme sur lequel aucune



contrainte ne pouvait plus avoir de prise désormais, un homme décidé à tenir pour vil quiconque ne partageait pas sa foi, et pour ennemi quiconque l'attaquait.

Bref, si les moines d'Espagne étaient incapables d'enseigner les sciences, c'étaient de merveilleux professeurs d'énergie et de caractère. Ils le prouvaient tous les jours, au sein même de la paix, par leur incessante combattivité, par la hardiesse de leurs discours, de leurs écrits et de leurs actes, par l'empire prodigieux qu'ils possédaient sur les autres hommes et sur eux-mêmes. Ils le prouvaient aux Indes, où ils conquéraient des empires et portaient la crainte du nom espagnol là où les soldats de l'Espagne n'avaient pas réussi à pénétrer.

Napoléon pensait faire peur aux moines et par eux terroriser toute la nation, mais les moines n'eurent pas peur et soulevèrent la nation tout entière contre Napoléon.

G. DESDEVISES DU DÉZERT.

---

## Le théâtre de Racine. — « Esther »

---

Conférence, à l'Odéon, de M. LÉO CLARETIE.

---

MESDAMES, MESSIEURS,

La tragédie d'*Esther*, de Racine, fut jouée pour la première fois en 1689, par les demoiselles pensionnaires de Saint-Cyr. Celles-ci, jusqu'en 1721, pendant plus de trente années, gardèrent le privilège exclusif pour les représentations et pour l'impression. C'est assez dire que l'expression de Racine est juste, quand il appelle son œuvre un « divertissement de couvent ». Comment cet amusement juvénile est-il parvenu à la gloire qu'il a obtenue ? Comment a-t-il débordé le cadre qui lui était primitivement assigné ? C'est ce que nous verrons. Si, en thèse générale, il est toujours utile de replacer une œuvre dramatique dans son milieu, dans les circonstances qui l'ont vue naître, quand on parle d'*Esther*, ce souci devient une nécessité absolue, tant cette œuvre plonge profondément dans son temps. La séparer de ce qui entoura et accompagna son apparition, ce serait la dépayser, ce serait la déraciner, si l'on peut dire ; on ne pourrait le faire sans déchirure ; il resterait alors une gracieuse statue de marbre, et, pour la faire

revivre et palpiter, il est indispensable de la rendre à l'atmosphère qu'elle a respirée à sa naissance.

Il faudrait presque, avant de lire ou de voir *Esther*, faire le pèlerinage, et retourner là-bas, à Versailles, à Saint-Cyr, en cette saison surtout, qui est celle où fut donnée la première représentation, et qui vit les carrosses du roi traverser le parc engourdi sous le froid de l'hiver, avec ses arbres dénudés et ses pièces d'eau sur lesquelles flottent les feuilles mortes. A Saint-Cyr comme à Versailles, le décor est resté le même, si les pensionnaires ont changé. Les élèves de Saint-Cyr ont aujourd'hui des moustaches et le shako à casoar ; la lingerie et la roberie de jadis servent de remises aux canons et aux prolonges, et, si les jeunes filles d'antan revenaient promener dans ces murs leurs rêveries, elles y entendraient, sans les comprendre, d'étranges conversations et des chansons hétéroclites. Ce n'est plus, comme au temps de M<sup>me</sup> de Maintenon, le pétilllement de la jeunesse et le gazouillis de l'enfance ; et pourtant la mémoire de la fondatrice semble toujours planer sur ce toit qu'elle a élevé. Son souvenir émane des murs, et de cet écusson qu'elle fit placer elle-même, l'écusson fleurdelisé de la maison royale de Saint-Louis. Entrez dans la chapelle, dans la petite nef simple et nue, éclairée par la lumière crue des hautes fenêtres, avec, comme autrefois, les bancs de bois alignés ; au milieu de l'allée centrale, une pierre tombale recouvre les restes de la créatrice de l'illustre maison. Il semble, dans cet air tranquille, qu'un sortilège opère ; on ne serait pas autrement étonné, si l'on voyait les portes s'ouvrir et arriver, sur deux rangs, les jeunes filles de Saint-Cyr chantant des cantiques, et, derrière elles, M<sup>me</sup> de Maintenon, comme les contemporains nous la décrivent, vêtue simplement en damas feuille morte, avec, sur la poitrine, la croix en diamants de la maison de Saint-Louis. Et l'imagination facilement se reporte à l'année 1689 : Louis XIV a cinquante et un ans ; quatre ans auparavant, c'était la révocation de l'édit de Nantes ; trois ans plus tôt, c'était la formation de la ligue d'Augsbourg, par laquelle Guillaume d'Orange voulait occuper l'Europe, afin de préparer sans embarras en Angleterre la révolution qui éclata en 1688. En littérature, c'est l'accalmie et la lassitude. A part les *Caractères* de La Bruyère, qui sont de 1688, les grands écrivains ne produisent rien. Les auteurs à la mode sont seulement Charles Perrault et Boursault. L'art aussi sommeille. Lulli, Mansart viennent de mourir. On a comme une impression de tristesse, de déclin, d'austérité sombre et sévère, aggravée encore par l'influence qu'exerce sur le roi la veuve de Scarron.

Depuis la mort du pauvre Scarron, survenue trente ans aupara-

vant, l'existence de sa veuve avait singulièrement changé. Elle n'en était plus à solliciter, pour vivre, la survivance du titre de son mari : *Malade de la Reine*. Vous savez comment elle fit la connaissance de M<sup>me</sup> de Thianges, et de ses deux sœurs, l'abbesse de Fontevault et M<sup>me</sup> de Montespan, comment elle devint la gouvernante des enfants que celle-ci eut de Louis XIV, comment le duc du Maine, ayant été légitimé, eut son appartement à Versailles à partir de 1673, comment elle s'y installa et fut remarquée du roi, comment elle lui résista tant que la reine vécut, — or la reine mourut en 1683, — comment, après cette mort, elle lui continua ses refus en déclarant qu'elle ne céderait rien en dehors du mariage, comment enfin le mariage secret de M<sup>me</sup> de Maintenon avec le roi eut lieu en 1685. Sa faveur était facile à prévoir. Louis Racine, dans ses *Mémoires*, raconte que M<sup>me</sup> de Montespan, qui avait fait nommer Racine et Boileau historiographes royaux, les convoquait tous les jours pour écouter la lecture de ce qu'ils avaient écrit. Cette lecture se faisait en présence de M<sup>me</sup> de Maintenon, qui échangeait avec le roi des sourires de connivence ; un soir, la séance fut transportée dans la chambre même de Louis XIV : M<sup>me</sup> de Maintenon se tenait à son chevet, et, quand M<sup>me</sup> de Montespan entra, elle fut reçue presque comme une indiscrete et une importune. A dater de ce jour-là, les contemporains appelèrent M<sup>me</sup> de Maintenon *M<sup>me</sup> de Maintenon*.

Dès qu'elle fut arrivée au pouvoir, son double souci fut la guerre aux protestants, et l'éducation. Elle se rappelait son enfance malheureuse, dans la prison où était retenu son père, au Château-Trompette, puis dans la vieille maison de la rue d'Enfer. Elle songea à toutes ces jeunes filles nobles et pauvres comme elle, et, de bonne heure, elle fonda pour elles une école dans son petit domaine de Maintenon. Cette école fut transportée à Montmorency, puis transférée à Rueil, et agrandie. Elle y établit ce que nous appelons aujourd'hui des cours professionnels. Il y eut une classe de broderie, et c'est de là que sort la broderie qui orne encore aujourd'hui, à Versailles, le lit de Louis XIV. Cette école fut de nouveau transplantée à Noisy-le-Sec, puis de là à Saint-Cyr, lorsque Louis XIV s'occupa des grands travaux du parc et du palais de Versailles. Les plans de la nouvelle maison furent étudiés et approuvés par M<sup>me</sup> de Maintenon, et exécutés en moins d'un an. L'inauguration eut lieu en 1686, solennellement. Le roi vint avec toute sa cour, et Lulli composa pour cette cérémonie un hymne, dont les paroles étaient de M<sup>me</sup> de Brinon, et qui, après des fortunes diverses, est devenu aujourd'hui l'hymne national des Anglais, le *God save the Queen*.

L'école de Saint-Cyr contenait quarante, — nous ne disons pas religieuses, car elles avaient un caractère à moitié laïque — quarante dames, avec quarante sœurs converses pour le service, et trois cents pensionnaires de sept à vingt ans, qui recevaient à leur sortie une dot de trois mille livres et un viatique de cent cinquante livres, pour se rendre soit dans leurs familles, soit dans le couvent de leur choix. Il fallait, pour être admise, faire preuve de quatre quartiers de noblesse, et de pauvreté. Les certificats étaient délivrés et vérifiés par l'intendant et par l'évêque. Le costume des élèves était d'étamine bleue garnie de tulle blanc. Elles étaient divisées, selon leur âge, en classes, dont les rubans de couleur marquaient les distinctions : les rouges, les vertes, les jaunes, les bleues. Les monitrices avaient en ceinture un ruban couleur de feu ; les plus grandes, celles qui pouvaient, à l'occasion, suppléer les sous-maitresses, avaient des ceintures noires. Le programme était très sage, très complet, très ingénieux ; encore aujourd'hui, il y aurait à y prendre. L'instruction comprenait la littérature, l'arithmétique, l'histoire, la géographie, des cours, très utiles, de droit et d'économie domestique, et un enseignement professionnel : chimie, pharmacie, cuisine, basse-cour. Les soins matériels de la maison étaient laissés aux élèves. Le lever était à 6 heures du matin, le coucher à 9 heures du soir : elles se débarbouillaient à l'eau froide. Jamais de vin ; jamais de sièges à dossier, pour les habituer à se tenir droites ; elles balayaient elles-mêmes les chambres et les corridors.

M<sup>me</sup> de Maintenon fut une remarquable éducatrice. Elle se préoccupait de leurs divertissements, organisait des distractions, faisait venir des curiosités. Parfois, la fanfare militaire de Versailles entraît et faisait le tour des cours, tandis que les pensionnaires étaient aux fenêtres, enchantées par ces accents guerriers qui semblaient présager les destinées martiales de Saint-Cyr. Elles jouaient à *J'aime mon amie*, un jeu qui consistait à faire une dépense ingénieuse et abondante d'épithètes contraires. On disait : j'aime mon amie parce qu'elle est ceci, parce qu'elle n'est pas cela ; et cet exercice de synonymes et d'antonymes était excellent pour acquérir la souplesse et la richesse du vocabulaire. La politique contemporaine n'était pas interdite ; les fenêtres de Saint-Cyr s'ouvraient sur le dehors ; les grandes nouvelles y étaient annoncées et commentées. On en jasait dans le public, et il courait des chansons dans le genre des *Lamentations des demoiselles de Saint-Cyr sur la prise de Mons*.

On leur faisait des conférences, des sermons fleuris. Enfin, elles avaient un théâtre.

C'était la mode alors, dans les couvents et dans les collèges, de jouer des pièces de théâtre, surtout à l'époque de la distribution des prix. Dans les collèges, la cérémonie était solennelle. Le roi et la cour assistaient à la représentation du Collège de Clermont. Les comédies et les tragédies étaient montées sous la direction des acteurs de la Comédie-Française ; les ballets étaient réglés par les danseurs de l'Opéra ; les décors étaient importants et compliqués, les costumes très riches ; les tragédies étaient en latin ou en français, d'un caractère éminemment scolaire : on y voyait le Ballet du Subjonctif, la Défaite du Solécisme, la Querelle du Sapin et du Gérondif, et les infortunes du *que retranché*, qui se retirait avec sa courte honte. Tout ce théâtre collégiaque a eu un éclat que nous ne soupçonnons plus. Il ne faut donc pas s'étonner s'il y eut un théâtre à Saint-Cyr. La supérieure, M<sup>me</sup> de Brinon, y faisait jouer ses propres œuvres, qui étaient détestables. M<sup>me</sup> de Maintenon ne le lui cacha pas, et la pria de faire plutôt apprendre aux élèves les œuvres de Corneille ou de Racine. Les jeunes filles jouèrent ainsi *Cinna*, puis *Andromaque*. Elles y mirent tant de chaleur et de passion que M<sup>me</sup> de Maintenon dit à Racine : « Elles ont joué *Andromaque*, mais elles l'ont jouée si bien qu'elles ne la joueront plus, ni aucune de vos œuvres. » Et elle lui demanda de composer pour ces jeunes filles quelque poème dramatique moral et sans amour.

Racine, à ce moment, traversait une crise : la grande querelle de *Phèdre*, en 1677, l'avait laissé abattu, découragé ; il avait renoncé au théâtre ; et nous avons ainsi perdu au moins deux œuvres qui étaient presque achevées : une *Iphigénie en Tauride* et une *Alceste*. Il s'était réconcilié avec Port-Royal, c'est-à-dire qu'il avait reconnu implicitement le caractère dangereux et immoral de l'art dramatique. Il avait renoncé à ses liaisons publiques, avec la du Parc, pour laquelle il fut compromis dans l'affaire des poisons et dans le procès de la Voisin ; avec la Champmeslé, que lui souffla le comte de Clermont-Tonnerre, et l'on chantait : « Le tonnerre est venu, qui l'a *déracinée*. » Il songea, un instant, à se faire chartreux : il se contenta de se marier, épousa une femme fort dévote, fort riche et fort simple d'esprit, qui ne comprit ni ne lut aucune de ses œuvres. Enfin il venait naguère d'être nommé avec Boileau historiographe du roi, ce qui le rapprochait constamment de M<sup>me</sup> de Maintenon et de son royal époux.

La directrice de Saint-Cyr lui assura qu'il ne compromettrait pas sa réputation en écrivant un petit divertissement scénique pour ses élèves : cet essai devait rester enseveli à Saint-Cyr ; le public ne le connaîtrait pas ; il pouvait se libérer de l'obligation

des trois unités, et l'écrire en toute liberté et en toute rapidité. Racine était trop courtisan pour refuser : malgré l'ennui profond et l'anxiété que ces démarches lui causèrent, il accepta. Il trouva son sujet dans la Bible, et son choix se porta sur le *Livre d'Esther*. Je vous en donnerai une courte analyse, afin que vous vous rendiez compte de la liberté avec laquelle Racine a adapté un sujet, si peu fait pour la situation, aux exigences de milieu, d'étiquette et d'actualité. Le récit de la Bible, pris en lui-même, est dur, féroce, brutal. Racine, dans sa préface, proteste qu'il l'a scrupuleusement respecté. Dans les grandes lignes peut-être, mais comme tout a changé, et comme il a su tirer parti des circonstances mêmes où il se trouvait ! Jugez-en : voici ce que la Bible raconte.

Le roi Aschveroch (devenu Assuérus, et qui n'est pas, comme le croit Racine, Darius, mais bien Xerxès), après un banquet qui dura cent dix-huit jours, se trouva, dit la Bible, un peu plus gai que de coutume. Il voulut contraindre sa favorite Vasthi à se montrer à ses invités dans un costume que nous appellerons négatif. La favorite refusa, et ce sentiment l'honore. Le roi la fit aussitôt étrangler. La Vasthi fut donc une victime du despotisme et de la pudeur ; elle est, dans la Bible, sympathique. Racine la chargera et l'appellera « l'altière Vasthi », parce que, dans sa pensée, elle représente M<sup>me</sup> de Montespan, qui, étant dans la disgrâce, devait avoir tous les torts. Privé de Vasthi, le roi fait faire dans son royaume une razzia de belles filles. On les garde un an au palais, on les soigne, on leur prodigue l'engrais de la beauté, les huiles parfumées, les senteurs ; puis le concours de beauté s'ouvre, et le roi choisit Esther, nièce de Mardochée. Celui-ci, par son insolente audace, trouble le repos du grand ministre Aman, qui a tous les honneurs, toutes les richesses et toutes les dignités ; son bonheur n'a que ce pli de rose : la hardiesse impertinente de Mardochée. Pour s'en venger, et comme le châtement d'un homme ne suffirait pas, Aman demande au roi la permission de détruire toute la race juive, à laquelle son ennemi appartient, et le roi lui jette ce peuple à massacrer, comme on jetterait à une hyène un os à ronger. Cependant, le roi, ayant retrouvé dans ses annales le souvenir d'une conspiration dont il a été préservé par ce juif, lui fait rendre les plus grands honneurs. Mardochée n'a pas appris la nouvelle de la prochaine destruction de sa race sans agir ; il a stylé Esther, qui invite le roi à sa table. Là, elle gémit sur le massacre annoncé. Le roi, qui a déjà oublié ses promesses à Aman, avec cette insouciance et cette férocité redoutables des satrapes d'Orient, s'informe auprès d'Esther de quoi elle veut

parler ; celle-ci désigne Aman. Le roi se lève et sort ; lorsqu'un roi d'Orient quitte la salle du banquet en regardant l'un des invités, c'est un arrêt de mort. Aman est pendu. Mais la vengeance d'Esther ne s'arrête pas là. La douce juive que nous représentera Racine est, dans la Bible, une reine d'une haine implacable : elle fait massacrer en quelques jours plus de soixante-quinze mille Persans, tant à Suse qu'en province. Elle fait tuer les dix enfants d'Aman, et fait pendre leurs cadavres à la potence : voilà par quelles gentilleses l'aimable Esther sauva son peuple.

Comparez ce récit à la tragédie de Racine, et voyez quelle douceur, quel tact, quelle distinction le poète a mis dans cette œuvre, qui est toute de pudeur, de pureté, d'innocence liliale. Louis XIV, qui connaissait sa Bible, avait raison lorsqu'il disait à M<sup>me</sup> de Sévigné : Racine a bien de l'esprit.

Le manuscrit fut achevé en 1688 ; il fut revu et corrigé par Boileau, par M<sup>me</sup> de Maintenon, par le roi. Ce sont là d'illustres collaborateurs ; mais il en est un auquel il faut faire une place à part : c'est le musicien Jean-Baptiste Moreau, maître de chapelle à Saint-Cyr, celui qui écrivit la musique des chœurs d'*Esther*. Ce Jean-Baptiste Moreau était un petit organiste de province, qui arriva d'Angers à Paris, et qui dut sa fortune à sa témérité : il s'introduisit, on ne sait comment, à la toilette de la princesse Victoire, et, la tirant par la manche, lui demanda la permission de lui faire entendre un morceau de sa composition. La princesse y consentit ; elle apprécia et aima sa musique ; elle en parla au roi, et la fortune de Moreau fut faite.

Ses chœurs d'*Esther* sont charmants, d'une note douce, juste, tendre et originale. Le roi en fut enchanté ; il le récompensa en lui donnant deux cents pistoles d'argent, et une rente de deux cents écus. L'exécution fut confiée aux musiciens de l'Opéra. L'accompagnement au clavecin fut réservé à Nivert, organiste de Saint-Cyr. Racine attachait une grande importance à ces chœurs. Il y avait longtemps, qu'à l'exemple de la tragédie grecque, il voulait se servir de ce moyen lyrique de traduire les impressions et les sentiments qui se dégagent des situations dramatiques. Le rôle du chœur grec était comparable à celui de la musique dans nos drames populaires modernes qu'on appelle les mélodrames, où le trémolo funèbre prépare l'entrée du traître ou la scène de meurtre, où un air sautillant annonce soit un personnage sympathique, soit une scène comique. Le chœur grec avait ainsi pour mission de préciser dans l'esprit des spectateurs le caractère de la scène, le genre d'émotion qu'elle allait faire naître et qu'il convenait d'éprouver.

Racine, pour la première fois, usa de ce moyen qui devait lui servir à nouveau dans *Athalie*. Et c'est bien ainsi qu'il a compris le rôle de ses chœurs. Dans *Esther*, il y en a cinq, qui marquent la marche et la progression des émotions et des catastrophes. Le premier exprime la tristesse de l'exil des Juifs emmenés en captivité en Perse. Le second dit la grande douleur des Juifs à la nouvelle de la promulgation de l'édit du massacre de leur race. Le troisième a des lueurs d'espoir, lorsque Esther, entrée, malgré l'ordre formel, dans la salle du trône, reçoit du roi l'accueil le plus aimable. Le quatrième dit la joie des Juifs de voir que Mardochée a reçu les plus grands honneurs et que le règne d'Aman le cruel est menacé. Et le cinquième chante l'hymne triomphal de la victoire définitive. Ainsi *Esther* est presque un opéra, tant la musique y a de part. Il est donc nécessaire de l'y maintenir, et de jouer *Esther* avec les chœurs chantés. C'est cette obligation que Racine exprimait dans le titre vague dont il a désigné son œuvre : « Ouvrage de poésie propre à être récité et chanté. »

Les répétitions d'*Esther* par les jeunes filles de Saint-Cyr furent suivies de très près par M<sup>me</sup> de Maintenon. Racine et Boileau y assistaient tous les jours. Enfin, en janvier 1689, tout était prêt. A trois heures de l'après-midi, trois carrosses débouchèrent sur la route de Versailles et passèrent les premières portes de Saint-Cyr. Ils y amenaient le roi, le dauphin, le prince de Condé, et cinq ou six seigneurs, sans plus. Le roi n'avait pas voulu de cérémonial, d'étiquette ni de solennité. Conduit par M<sup>me</sup> de Maintenon, il monta deux étages au fond de la cour qui s'appelle aujourd'hui la Cour Louis XIV, et arriva dans le grand vestibule qui séparait le dortoir des jaunes du dortoir des bleues. Dans le fond, une scène avait été ménagée. Dans les parties réservées au public, une estrade à gauche était destinée aux dames religieuses ; sur une autre estrade, à droite, les élèves avaient pris place. Elles étaient placées selon leur âge, les plus jeunes dans le haut et les plus grandes dans le bas. Entre ces deux estrades, des chaises étaient réservées aux grands seigneurs, et, au premier rang, un fauteuil isolé était destiné au roi ; en arrière, et un peu de côté, se trouvait le fauteuil de M<sup>me</sup> de Maintenon, qui était ainsi à portée de l'entendre et de le renseigner.

Les murs avaient été décorés de tapisseries par les soins de Darin, le décorateur de l'Opéra. Des lustres de cristal éclairaient la salle. Les costumes des actrices étaient élégants : la robe longue pour les jeunes filles juives, la robe persane pour les rôles d'hommes, ce qui rassurait la pudeur inquiète de M<sup>me</sup> de Maintenon. Il en coûta quatorze mille livres : c'est en dire la richesse.



Le roi avait prêté les diamants et les pierreries qui avaient servi pour ses propres ballets. Dans les deux dortoirs qui servaient de coulisses, Racine et Boileau faisaient office de maîtres surveillants. Ils dirigeaient toute cette petite troupe dont nous avons encore les noms. Le rôle d'Assuérus était tenu par M<sup>lle</sup> de Lastic, qui était fort belle et qui devint carmélite ; celui d'Aman par M<sup>lle</sup> d'Abancourt, qui se fit aussi religieuse ; celui de Mardochée par M<sup>lle</sup> de Glapion, qui avait alors quinze ans, fort jolie personne aux yeux bleus, pleine de grâce, de science et d'esprit, très savante, lisant beaucoup, excellente musicienne ; M<sup>me</sup> de Maintenon lui disait : « Vos défauts seraient les vertus des autres. » M<sup>lle</sup> de Glapion, ne quitta pas la maison de Saint-Louis, dont elle devait plus tard devenir la Supérieure. M<sup>lle</sup> de Veilhan jouait Esther ; elle avait quinze ans ; elle resta aussi à Saint-Cyr et fut dame de Saint-Louis. Un prologue de la Piété fut ajouté par Racine à son œuvre, pour M<sup>me</sup> de Caylus, une nièce de M<sup>me</sup> de Maintenon, qui avait seize ans et qui était mariée depuis trois ans. Ces mariages précoces n'avaient, à cette époque, rien d'étonnant : M<sup>lle</sup> de Montmirail, à quinze ans, épousa le duc de La Rochefoucauld qui en avait treize, et qui devait monter sur un tabouret pour embrasser sa femme. Quand M<sup>lle</sup> de Montbarey épousa le duc de Nassau, celui-ci était si jeune qu'il fallut lui promettre des dragées et des confitures pour le faire consentir à se présenter à l'autel. Le marquis d'Oise de Villars-Brancas épousa la fille d'un marchand de peaux qui avait plusieurs millions de dot, alors qu'elle n'avait encore que trois ans, pour être sûr de ne pas manquer ce beau parti. On le chansonna, et les petites filles ne voulaient plus d'une poupée pour jouer : elles demandaient toutes un marquis d'Oise.

*Esther* était bien et simplement une pièce de couvent. D'où vint son grand succès ? D'abord, de sa valeur propre. C'est un drame d'un lyrisme si éclatant, d'un sentiment si touchant, d'une telle élévation, que c'est un des plus purs chefs-d'œuvre de Racine et de l'art dramatique français. Mais les circonstances le favorisèrent. Le roi y prit un plaisir infini et tout particulier. Il était alors avec M<sup>me</sup> de Maintenon dans une sorte de lune de miel mystique. Ils réunissaient dans la communion de leur piété leurs sympathies dévotes. Ce roi de cinquante et un ans s'amusaît secrètement d'évoluer entre toutes ces grandes et belles jeunes filles. Ajoutez qu'*Esther* abondait en allusions flatteuses, qui chatouillaient agréablement son orgueil. M. de Breteuil avait chansonné Racine, marquant tous les faits, tous les noms du temps qu'on reconnaissait sous les personnages de la tragédie. M<sup>me</sup> de Lafayette

les avait consignés aussi, et, non sans malice, elle observait que, si Esther ressemblait à M<sup>me</sup> de Maintenon, du moins, était-elle sensiblement plus jeune. Dans le prologue, on saluait avec des sourires d'approbation l'éloge de Louis XIV et des victoires du dauphin, les allusions à Ligue d'Augsbourg, aux missions d'Orient et à la fondation de Saint-Cyr. Vasthi, pour tout le monde, était M<sup>me</sup> de Montespan, répudiée; Racine, d'ailleurs, faisait preuve d'ingratitude en donnant à M<sup>me</sup> de Montespan ce rôle défavorable, lui qui avait été son obligé, qui avait été lié avec elle, tantôt écrivant des vers pour elle, tantôt s'occupant de l'édition des poésies du duc du Maine sous le titre d'*Œuvres d'un poète de sept ans*, tantôt prodiguant ses politesses à M<sup>me</sup> de Thianges, tantôt traduisant le *Banquet* de Platon pour l'abbesse de Fontevrault. Mais, si c'était de l'ingratitude, c'était de bonne courtoisie. A propos d'Aman, on nommait Louvois; en Assuérus, on saluait Louis XIV, comme on l'avait déjà salué dans Alexandre et dans Titus. Esther, pour tous, c'était M<sup>me</sup> de Maintenon, que Boileau appelle « une autre Esther » et qui est également désignée de la sorte dans son épitaphe.

La représentation fut brillante. Il y avait dans l'air on ne savait quels frissons, quelles vibrations : ces jeunes filles nobles qui voyaient ainsi près d'elles cette cour à laquelle elles eussent appartenu sans leur détresse et leur misère, ces grands seigneurs se mêlant à cette jeunesse, cette pièce toute frémissante d'actualité et de personnalités, tout cela créait comme une atmosphère de griserie. Le roi fut ravi, et, quand il rentra à Versailles, il ne fit que parler de sa journée. La dauphine, les princes demandèrent à voir cette tragédie fameuse. Il n'en fallut pas davantage pour assurer le succès. Cela devint ce que nous appelons aujourd'hui du snobisme. Voir *Esther*, demander à voir *Esther*, ce fut faire sa cour, et un divertissement de couvent devint l'affaire la plus sérieuse de la société. Tout le monde y pensa, tout le monde en parla. On se répétait les mots du roi; on commentait son enthousiasme. Ce fut comme une frénésie; le roi, plusieurs fois de suite, retourna à Saint-Cyr pour faire jouer sa pièce favorite à ses invités. Il faisait lui-même le régisseur; il se tenait à la porte la canne levée, et il la baissait quand il voulait qu'on n'entrât plus. A la seconde représentation, Bossuet et plusieurs évêques furent priés; à la cinquième, Louis XIV avait à ses côtés le roi d'Angleterre, Jacques II chassé par Guillaume d'Orange, et sa femme, la reine Marie d'Este. Et voici une coïncidence curieuse : les chœurs d'*Esther* seront aujourd'hui exécutés par la *Schola Cantorum*, dirigée avec tant de talent et d'habileté par M. Bordes; or le local de la

*Schola Cantorum* occupe les bâtiments d'une ancienne chapelle de bénédictins anglais, dans laquelle fut enterré le roi Jacques II d'Angleterre ; il y est toujours, si bien que si la *Schola Cantorum* exécute avec tant d'art et tant d'âme les chœurs de Racine, on pourrait croire que c'est qu'ils ont apporté ici un peu de la vieille tradition longtemps gardée au fond de la tombe par ce royal spectateur de Saint-Cyr, qui est à présent leur hôte. Dans la série des représentations suivantes, il y en eut une qu'il faut signaler ; c'est celle à laquelle assista M<sup>me</sup> de Sévigné. Comme bien l'on pense, elle trépignait de l'impatience d'aller là-bas, à Saint-Cyr, où allaient tant de ses amies. Elle se démena, fit des visites, remua ciel et terre et finit par obtenir une invitation pour la dernière représentation qui eut lieu. Elle y alla et vous connaissez cette lettre si jolie qu'elle écrivit au retour. Le roi lui adressa la parole ; il n'en fallut pas davantage pour que tout lui parût merveilleux. Elle a rapporté cette conversation avec le roi. En vérité, aujourd'hui, elle ne nous paraît pas aussi brillante qu'à elle. Le roi lui dit : « Vous êtes contente, Madame ? » Elle répondit : « Au-dessus de ce que les paroles peuvent dire. » Le roi ajouta : « Racine a bien de l'esprit. » Notez que c'est le seul mot spirituel de l'entretien. Elle répondit : « Ces jeunes filles en ont aussi beaucoup, car elles jouent très bien. » Le roi reprit : « C'est vrai », et il s'en alla. Cela suffit à mettre M<sup>me</sup> de Sévigné dans un état de joie et d'extase qu'elle communiqua à toutes ses amies, elle se trouva fort heureuse et fort brillante : « Je répondis à tout, car j'étais en fortune », et elle en eut pour plusieurs jours à vivre dans la fièvre de ce qu'elle appelle « ses petites prospérités ».

Ce fut la dernière représentation de l'année. Ces spectacles furent interrompus par la mort de la reine d'Espagne, qui était la nièce du roi. Ce deuil vint à propos, et M<sup>me</sup> de Maintenon n'en fut pas fâchée. D'abord elle voulait passer le carême saintement. Puis le clergé commençait à murmurer. On avait, aux jeunes filles, mêlé des chanteuses de l'Opéra, sans doute les plus sages ; mais il y avait là un rapprochement fâcheux, qui donnait à ces petites pensionnaires des tentations d'orgueil et de cabotinage, le goût du succès et des applaudissements. On fit des observations à M<sup>me</sup> de Maintenon sur le jansénisme de Racine ; on releva des vers dans lesquels l'auteur paraissait blâmer la révocation de l'édit de Nantes, et chanter les louanges des solitaires de Port-Royal. Enfin, l'effet produit par ces représentations sur les jaunes et sur les bleues était déplorable et provoquait chez elles des troubles, une certaine nervosité. On en voyait se jeter à genoux et chanter tout haut le *Veni Creator* pour prier Dieu

de leur accorder une belle voix devant le roi. L'une d'elles, M<sup>lle</sup> de Maisonfort, ayant manqué une réplique, quand elle se retira dans le dortoir qui servait de coulisse, Racine, un peu nerveux, lui dit : « Ah ! Mademoiselle, voilà une pièce perdue ». La petite actrice fut si émue qu'elle fondit en larmes. Voilà le poète aux abois, inquiet de voir le reste de la pièce compromis ; il tire son mouchoir de sa poche, et il éponge les yeux de M<sup>lle</sup> de Maisonfort, pour qu'on ne voie pas qu'elle a pleuré. On le vit pourtant, et, quand elle entra en scène, le roi dit à M<sup>me</sup> de Maintenon : « La petite chanoinesse a pleuré. » Cet incident, colporté de rang en rang, fit l'amusement de la cour.

C'étaient pour ces tranquilles jeunes filles des joies malsaines, qui amenèrent des complications et des incidents. Elles ne voulaient plus chanter à la messe pour ne pas gâter leur voix, elles devenaient mondaines, discoureuses, mutines ; elles refusaient de balayer ; et il y a des lettres de M<sup>me</sup> de Maintenon qui sont d'une dureté étonnante et par lesquelles elle s'appliqua à les faire rentrer dans le devoir. Il y eut même des intrigues. Trois des pensionnaires voulurent empoisonner une de leurs maîtresses qui surveillait de trop près leur correspondance. M<sup>lle</sup> de Marcilly eut une intrigue avec M. de Villette ; et le scandale se termina par un mariage. M<sup>lle</sup> de Saint-Osmame fut punie de sa légèreté et enfermée au couvent, où elle dut porter une vocation bien douteuse. Ce sont ces épisodes qui ont fourni à Alexandre Dumas père l'idée première de sa comédie : *Les Demoiselles de Saint-Cyr*. Ils sont racontés tout au long dans un petit vaudeville très gai, aujourd'hui bien oublié, de Deforge, Leuven et Roche, joué au Palais-Royal en 1835. On y assiste à la répétition d'*Esther* dans le dortoir de Saint-Cyr. Ces demoiselles chantaient sur l'air de l'*Ecu de six francs* en parlant de Racine et de M<sup>me</sup> de Maintenon :

Du succès il a l'habitude,  
Pour elle s'il n'avait pas fait  
Un chef-d'œuvre, alors il faudrait  
Qu'il eut bien de l'ingratitude.

Et on reprenait en chœur sur l'air du *Galop de Gustave* :

Devant la cour  
En ce beau jour,  
Nous jouons une tragédie,  
D'être applaudie, ah ! quel bonheur !  
Et par la cour ! c'est très flatteur.

Des mousquetaires s'introduisaient sous le déguisement de

jardiniers et de coiffeurs, et une mutinerie finale se terminait par plusieurs mariages.

L'année 1690 vit encore toute une série de représentations d'*Esther* ; car, malgré son désir, M<sup>me</sup> de Maintenon ne put pas supprimer cette tradition. D'autres pièces furent même commandées : *Esther* fut suivie d'*Athalie*, *Athalie* fut suivie du *Jonathas* de Duché.

*Esther* ne disparut jamais du répertoire de Saint-Cyr. Elle fut jouée, en 1731, devant la reine Marie Leckzinska, qui y bâilla ; en 1756, devant et pour les dauphines, qui demandèrent à Racine le fils de tenir le rôle de surveillant et de directeur qui avait appartenu au père.

La pièce ne fit son apparition au théâtre qu'en 1721. Elle fut jouée à la Comédie-Française par Baron et M<sup>lle</sup> Duclos. Sous l'empire, Napoléon la fit souvent jouer par Talma et M<sup>me</sup> Vestris : les chœurs étaient sur la musique de Plantade. En 1864, eut lieu la dernière représentation avec chœurs ; la musique était celle de Cohen, élève d'Halévy. De ces différentes reprises, la plus importante est celle de 1839, avec M<sup>lle</sup> Rachel, qui était israélite, ce qui fit dire que, ce jour-là, *Esther* était jouée en famille. La date choisie fut le 28 février, que les Juifs appellent *pourim* : c'est le jour anniversaire, où encore maintenant, paraît-il, les Juifs célèbrent la mémoire d'Esther et du temps où elle sauva la race juive du massacre ordonné par Aman. A cette fête, dans les synagogues, on donne lecture du *Livre d'Esther*, et, toutes les fois que le nom d'Aman est prononcé, les Juifs poussent des cris et frappent sur tout ce qui les entoure.

Tout à l'heure, pendant que cette tragédie lyrique sera représentée devant vous, vous aurez de nombreuses occasions d'applaudir et les chœurs, et la musique, et les artistes, et le poète, et vos acclamations réveilleront peut-être l'ombre d'Esther, qui pourra croire ainsi que ce jeudi classique de l'Odéon est un *pourim* supplémentaire.

LÉO CLARETIE.

# Sujets de compositions

UNIVERSITÉ DE LYON.

LICENCE ÈS LETTRES.

## Dissertation française.

I. La Bruyère a dit, au chapitre *Des Ouvrages de l'Esprit* : « Le plaisir de la critique nous ôte celui d'être vivement touchés de très belles choses. » Et plus loin : « La critique n'est pas une science, c'est un métier, où il faut plus de santé que d'esprit, plus de travail que de capacité, plus d'habitude que de génie. » — Expliquez ce jugement par ce que vous savez de la critique au XVIII<sup>e</sup> siècle.

II. Montrer quelles furent, dans la Querelle des Anciens et des Modernes, les graves erreurs et les confusions commises de part et d'autre.

III. Comparer le *Discours* de Rivarol sur l'universalité de la langue française et l'*Allemagne* de M<sup>me</sup> de Staël ; jusqu'à quel point ces deux œuvres s'opposent-elles par leurs tendances, leurs préférences, leur conception respective de la littérature et des facultés poétiques elles-mêmes.

## Dissertation latine.

I. De senibus Plautinis præcipueque de Theopropide qui est in *Mostellaria*.

II. Quam doctus et intelligens litterarum romanarum existimator videatur Horatius in epistola prima libri posterioris.

III. Quam veniam dari antiquitati assueverat Livius, ut miscendo humana divinis primordia urbium augustiora faciat, quomodo ea ipse usus sit in enarrandis rei romanæ initiis.

## Grammaire historique du français.

I. Du rôle de l'analogie dans la formation de la conjugaison française.

II. Phonétique comparée de l'é fermé et de l'o fermé du latin populaire.

III. Syntaxe de l'article en vieux français et en français moderne.

LICENCE PHILOSOPHIQUE.

**Philosophie dogmatique.**

- I. Vie et conscience ; discussion de l'*animisme*.
- II. Commenter cette parole de A.-M. Ampère : « A quoi sert le monde ? A donner des pensées aux esprits. »
- III. Le problème du mal ; le mal physique.

**Histoire de la philosophie.**

- I. Hume précurseur de Kant.
- II. La genèse de la *Monadologie* de Leibniz.
- III. L'évolutionnisme.

## Sujets de devoirs

UNIVERSITÉ DE CLERMONT.

FRANÇAIS.

*Licence.*

L'idée de la mort dans les *Oraisons funèbres* de Bossuet.  
Étudier le poète didactique dans André Chénier, d'après les textes inscrits au programme.

*Agrégation des Lettres.*

Apprécier la formation de l'alexandrin dans les *Discours* de Ronsard.

LATIN.

*Agrégation de grammaire.*

**Thème latin.**

La Bruyère, *Des Ouvrages de l'Esprit*, 1-5 : « Tout est dit et l'on vient trop tard... l'impression est l'écueil. »

*Licence.***Dissertation latine.**

De compositione terentianae fabulae cui titulus *Hecyra*.

**Thème latin.**

Fénelon, *Traité de l'Existence de Dieu*, I, 2 : « Qui est-ce qui a suspendu... pleines des mêmes trésors. »

## GREC.

**Thème.**

Les hommes n'agissent que par conjectures; ils ne savent jamais quelle conduite doit tourner à leur avantage. Les faits sont là pour nous l'apprendre. Combien, avant nous, réputés habiles entre tous, ont fait déclarer la guerre à un ennemi qui a ruiné la cité, entraîné contre lui par leurs conseils? Combien d'autres ont fait la fortune d'un homme ou d'un Etat, dont l'élévation a été pour eux-mêmes la source des plus grands malheurs? Combien pour avoir mieux aimé traiter en esclaves qu'en amis des hommes avec lesquels ils auraient pu vivre en bons rapports sur le pied d'une bienveillance réciproque, sont devenus leurs victimes? Combien d'autres enfin n'ont pas su s'arranger pour vivre heureux de la part qui leur était échue et, en voulant tout avoir, ont perdu même ce qu'ils possédaient? Tant il est vrai que la sagesse humaine ne sait pas mieux choisir le bien qu'un homme qui tirerait au sort la détermination de ses actes!

**Philosophie.**

Du raisonnement par analogie; indiquer les services qu'il nous rend et la valeur que nous pouvons lui attribuer.

**Histoire de la philosophie.**

Théorie kantienne de la personnalité fin en soi.

## ALLMAND.

**Thème.**

Chateaubriand, *Mélanges littéraires* : « Les gens de lettres que j'ai essayé de venger du mépris de l'ignorance... c'est la beauté



des sentiments qui fait la beauté du style. » (Se trouve dans Jacquinot, *Extraits des œuvres de Chateaubriand*, p. 138-139.)

**Version.**

H. V. Treitschke, *Deutsche Geschichte im XIX<sup>ten</sup> Jahrhundert*, I, p. 312 : « Die germanische Sprachforschung... Mit Luther's Worten hören wollen. »

**Dissertation.**

*Licence.*

Es soll Klopstock's Urteile über die deutsche Sprache erörtert werden.

*Agrégation.*

Goethe's Geistes — und Gemüts — Zustand zur Zeit seiner Ankunft in Weimar (november 1775).

ANGLAIS.

**Version.**

*The Village*. Ch. I. Crabbe. — Du vers 262 au vers 295.

**Thème.**

Paul Bourget. — *Études et Portraits*, du milieu de la page 44 à la page 46.

**Leçon de grammaire.**

L'adjectif.

---

# Soutenance de thèses

---

UNIVERSITÉ DE PARIS

---

M. Gustave DUPONT-FERRIER a soutenu les deux thèses suivantes pour le doctorat, devant la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, en Sorbonne, le 26 décembre :

## THÈSE LATINE.

*Quae fuerint tam a regibus quam a comitibus in Engolismensi « Apanato » Comitatu instituta (1445-1515).*

## THÈSE FRANÇAISE.

*Les officiers royaux des bailliages et sénéchaussées, et les institutions monarchiques locales en France à la fin du Moyen Age.*

---

*Le gérant : E. FROMANTIN.*

pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de *quarante-huit* pages de texte, composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence: il est impossible de publier une pareille série de cours, *sérieusement rédigés*, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs, dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours; toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la *Revue des Cours et Conférences* est *indispensable*: indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Universités et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets et de plans de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est *indispensable* aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relations intellectuelles avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la *Revue des Cours et Conférences*, un délassément à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la *Revue des Cours et Conférences* donnera les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous continuerons et achèverons la publication des cours professés au *Collège de France* et à la *Sorbonne* par MM. Gaston Boissier, Emile Faguet, Emile Boutroux, Alfred Croiset, Jules Martha, Gustave Larroumet, etc., etc. (ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs), en attendant la réouverture des cours de la nouvelle année scolaire. De plus, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, des comptes rendus des soutenances de thèses.

---

## CORRESPONDANCE

M. R... F..., à T... — Nous avons bien reçu votre mandat; mais les abonnements sont pour l'année entière et vont de novembre à juillet.

---

## TARIF DES CORRECTIONS DE COPIE

**Agrégation.** — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. . . . . 5 fr.

**Licence et certificat d'aptitude.** — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. . . . . 3 fr.

Chaque copie adressée à la Rédaction doit être accompagnée d'un mandat-poste et de la bande du dernier numéro paru, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université, dont quelques-uns même sont membres des jurys d'examens. Les sujets peuvent être pris ailleurs que dans la *Revue*, mais doivent, en ce cas, être joints in extenso à la copie.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C<sup>ie</sup>

PARIS, 15, Rue de Cluny

---

**VIENT DE PARAÎTRE**

HISTOIRE  
DE  
L'ABBAYE DE SAINT-DENIS  
ET DES  
MAISONS  
DE  
LA LÉGION D'HONNEUR  
PAR  
Jules DE VARAVILLE

---

*Ouvrage honoré d'une souscription de la Grande Chancellerie  
de la Légion d'honneur*

---

Un volume in-18 jésus, broché. . . . . 3. 50

Année Scolaire 1902-1903

# REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

DIRECTEUR : N. FILOZ

## SOMMAIRE

## Pages

433 ANDRÉ CHÉNIER. — *Le poète antique (suite).*Émile Fagnet,  
de l'Académie française.444 LA RHÉTORIQUE ET L'ÉDUCATION ORATOIRE A  
ROME. — *La déclamation (suite)*.....Gaston Boissier,  
de l'Académie française.451 TRANSFORMATIONS DES SOCIÉTÉS EUROPÉENNES  
AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE. — *Guerres entre la France  
et l'Europe (1792-1815)*.....Charles Seignobos,  
Maître de conférences à l'Université  
de Paris.460 LE THÉÂTRE DE V. HUGO. — « *Amy Rob-  
sart* » ; *la collaboration, la représentation  
et l'insuccès*.....Gustave Allais,  
Professeur à l'Université de Rennes.466 SUJETS DE DEVOIRS (*agrégation, licence, cer-  
tificat*). .....Universités de Caen, Poitiers  
et Besançon.475 SUJETS DE COMPOSITIONS (*licence*).....

Université de Rennes.

PARIS  
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE  
(ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C<sup>ie</sup>)

15, RUE DE CLUNY, 15

1903

Tous les droits de reproduction sont réservés.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE  
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C<sup>ie</sup>  
15, rue de Cluny, PARIS

---

ONZIÈME ANNÉE

---

# REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

---

|                   |   |                                                                                       |        |
|-------------------|---|---------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| ABONNEMENT, UN AN | { | France. . . . .                                                                       | 20 fr. |
|                   |   | payables 10 francs comptant et le surplus par 5 francs les 15 février et 15 mai 1903. |        |
|                   |   | Étranger. . . . .                                                                     | 23 fr. |

LE NUMÉRO : 60 centimes

---

## EN VENTE :

Les Troisième, Quatrième, Cinquième,  
Sixième, Septième, Huitième, Neuvième et Dixième Années  
DE LA REVUE

Chaque année. . . . . 20 fr.

Il reste quelques exemplaires de la première et de la seconde année, que nous tenons à la disposition de nos clients au prix de 30 francs chaque année.

---

Après dix années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très estimée *Revue des Cours et Conférences* : estimée, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est unique en son genre ; il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons, chaque année, à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, lettres, philosophie, histoire, littérature étrangère, histoire du théâtre, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons pas à passer même la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la *Revue des Cours et Conférences* est à bon marché : il suffira,

REVUE HEBDOMADAIRE  
DES  
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

---

André Chénier.

---

Cours de M. ÉMILE FAGUET,

*Professeur à l'Université de Paris.*

---

Le poète antique (suite).

Nous continuerons, aujourd'hui, à étudier Chénier comme poète antique et nous examinerons quelques-unes de ses œuvres où se manifeste, de la manière la plus sensible, l'inspiration gréco-latine dont il fut tout pénétré.

Nous avons vu qu'il avait aimé à peindre des sujets antiques, et nous avons constaté qu'il mettait une sorte de coquetterie à les traiter d'une façon plus vraiment archaïque que les poètes de la Pléiade, dont nous l'avons proclamé l'héritier littéraire. Il lui est même arrivé de rivaliser — à son insu, sans doute, car il connaissait peu Ronsard et ses émules — avec le prince des poètes du xvi<sup>e</sup> siècle, sur un sujet fort gracieux et bien digne d'inspirer les deux rivaux. Il s'agit de la mort d'Hylas, ce jeune page d'Hercule, qui disparut pour s'être trop amoureusement penché sur une fontaine hantée de Naiades. La comparaison, il faut en convenir, est tout à l'avantage de Chénier, malgré les jolis détails dont la pièce de Ronsard abonde ; d'ailleurs, sans parler de la qualité des vers, qui est, en général, supérieure chez notre poète, le poème de son illustre devancier est encombré d'inutiles

longueurs, qui nuisent à l'effet de l'ensemble. Nous le citerons d'abord pour ne point lui être trop préjudiciable, et non sans pratiquer quelques coupures :

Tandis Hylas, jeune gaillard et brusque,  
Aux blanches mains, à la longue perruque,  
Au beau visage, à l'œil noir et serain,  
Prist une cruche aux deux anses d'airain,  
Et seul entra dans la forest prochaine  
Pour chercher l'eau d'une belle fontaine.

Comme il alloit, les frères qui avoyent  
Ailes au dos, amoureux, le suivoyent,  
Volant sur luy pour baiser sa chair blanche :  
Il destournait l'embusche d'une branche,  
Marchant tousjours, pour soudain retourner  
Avant qu'Hercule arrivast à disner.

Il nourrissait l'enfant pour tel office ;  
En ce seul fait, il luy faisoit service :  
Car, en mangeant, Hercule ne beuvoit  
Que la seule eau dont l'enfant l'abreuvoit.  
Dy Telamon, comme fortune assemble  
Deux grans amis en une table ensemble :  
« C'est un trésor que la bonne Amitié,  
« Quand un ami retrouve sa moitié. »

Or cest enfant, comme son pied le meine,  
Dans la forest ombreuse se pourmeine  
Errant par tout, si qu'avise le bord  
De la fontaine où l'attendoit la mort.

On dit qu'Hylas n'eust pas trouvé la source  
D'une telle eau, sans un cerf dans la course,  
Par le moyen de Junon (qui le cœur  
Portoit, marastre, enrouillé de rancœur  
Des faits d'Hercule, et en crevoit de rage)  
Qui l'enfant grec guida sur le rivage.

Après ce début, où ne manquent point d'heureuses rencontres et le charme particulier au xvi<sup>e</sup> siècle, d'une naïveté quelquefois savante, commence une de ces digressions lassantes malgré les beautés descriptives qui s'y étalent. Suivant le mot de Boileau sur le poète qui, s'abandonnant à sa naturelle prolixité,

S'il rencontre un palais, ...en dépeint la face.

Ronsard va décrire la fontaine et ses abords, et ce seront des avalanches de mythologie croulant au milieu d'éboulements de descriptions, sans qu'à la faveur de développements, dignes d'être mieux situés, notre récit progresse et s'éclaire. En outre, à ce jeu, le caractère de cette poésie s'altère insensiblement : ce ne sont plus les chants de la Muse belle et sévère des poètes antiques ; Ronsard distend et délaie le style de ses œuvres tant et si bien,



qu'au bout d'une page nous ne sommes plus du tout à notre sujet ; et il semble que Ronsard veuille retarder indéfiniment la mort d'Hylas. Nous arrivons cependant, après soixante-dix vers superflus, à la scène intéressante : les Nymphes,

...Incontinent tout ouvrage laissé,  
Nagent sur l'eau, où, d'un œil abaissé,  
Voyent l'enfant, qui de couleur ressemble  
A ces blancs lis qu'une amoureuse assemble  
Avec la rose, ou au teint de l'œillet  
Qui va nageant sur la blancheur du lait.

Tandis Hylas de la gauche s'appuye  
Dessus le bord, de l'autre tient la buye  
Qu'à front panché laisse tomber en l'eau :  
L'eau, qui s'engouffre au ventre du vaisseau,  
Fist un grand bruit : en-ce-pendant Printine,  
Ardante au cœur d'une telle rapine,  
La gauche main finement approcha  
Et du garçon le col elle accrocha :  
Coup dessus coup le baise et le rebaise  
En l'attirant, afin que plus à l'aise  
Sa pesanteur l'emportast contre-bas :  
Puis de ce dextre elle happe le bras  
Dont il tenoit le vaisseau, et s'efforce  
De le tirer sous l'onde à toute force.

Enfin, après ce passage admirable de grâce et de précision, nous atteignons au dénouement, mais non pas à la fin du morceau :

Hylas crioit et résistoit en vain,  
Dedans le gouffre il tomba tout soudain  
Pied contre-mont, comme on voit par le vuide  
Tomber du ciel une flamme liquide  
Toute d'un coup dans la mer, pour signal  
Que la navire est sauve de tout mal :  
Lors le patron, qui reconnoist l'estoile,  
Aux matelots siffle qu'on fasse voile ;  
Le vent est bon : en la même façon  
Tomba d'un coup sous l'onde le garçon.

Sur ses genoux, la Nymphé, qui est folle  
De trop d'amour, le flatte et le console :  
Puis luy fit part de sa table et son lit  
Et de son cœur : d'avantage lui fit  
D'homme mortel une Deité prendre...

Chénier est beaucoup plus sobre ; brièvement, sans pourtant rien omettre d'utile, il trace de la disparition du jeune imprudent un tableau très net, à la manière de Lucrèce ou de Catulle :

Le navire.... fils des bois du Pénée,  
Qui portait à Colchos la Grèce fortunée,

Craignant près de l'Euxin les menaces du Nord,  
 S'arrête, et se confie au doux calme d'un port.  
 Aux regards des héros le rivage est tranquille ;  
 Ils descendent. Hylas prend un vase d'argile,  
 Et va, pour leurs bouquets sur l'herbe préparés,  
 Chercher une onde pure en ces bords ignorés.  
 Reines, au sein d'un bois, d'une source prochaine,  
 Trois Naiades l'ont vu s'avancer dans la plaine ;  
 Elles ont vu ce front de jeunesse éclatant,  
 Cette bouche, ces yeux. Et leur onde, à l'instant,  
 Plus limpide, plus belle, un plus léger zéphire,  
 Un murmure plus doux l'avertit et l'attire :  
 Il accourt. Devant lui l'herbe jette des fleurs ;  
 Sa main errante suit l'éclat de leurs couleurs ;  
 Elle oublie, à les voir, l'emploi qui la demande,  
 Et s'égare à cueillir une belle guirlande.  
 Mais l'onde encor soupire et sait le rappeler.  
 Sur l'immobile arène il l'admire couler,  
 Se courbe, et, s'appuyant sur la rive penchante,  
 Dans le cristal sonnant plonge l'urne pesante.

En ces deux vers magnifiques, tout le mouvement d'Hylas se trouve décrit, sans qu'aucun des bruits importants qui l'accompagnent, soit négligé. — C'est ainsi qu'en vingt vers André Chénier, avec sa manière large et facile, nous aura donné l'essentiel d'un tableau très détaillé ; il l'achève en ces termes :

De leurs roseaux touffus, les trois Nymphes, soudain,  
 Volent, fendent leurs eaux, l'entraînent par la main  
 En un lit de jonc frais et de mousses nouvelles.  
 Sur leur sein, dans leurs bras, assis au milieu d'elles,  
 Leur bouche, en mots mielleux où l'amour est vanté,  
 Le rassure, et le loue et flatte sa beauté.  
 Leurs mains vont caressant sur sa joue enfantine  
 De la jeunesse en fleur la première étamine,  
 Où sèchent en riant quelques pleurs gracieux  
 Dont la frayeur subite avait rempli ses yeux.

Ici, nous sommes en présence d'un véritable spécimen de l'art grec. L'esprit est un monde que le monde extérieur façonne en nous ; les lignes harmonieuses des montagnes de l'Hellade, les justes proportions et l'équilibre des temples dressés sur les acroïdes, la nature tout entière et les œuvres architecturales qu'elle avait inspirées et qui s'harmonisaient avec elle, avaient fait l'éducation visuelle des peuples de la Grèce. Sensible, comme eux, aux formes et aux couleurs, André Chénier possédait, comme eux, cette aptitude littéraire à décrire par le menu les objets qui forment le cadre de son récit, et les personnes qui en sont les acteurs. Nous l'avons vu, sculpteur de frises

épiques, noter avec précision des contours et des gestes ; nous le verrons aussi s'efforcer de peindre à nos yeux la figure humaine. On a souvent critiqué les anciens pour leur amour exagéré de la forme ; et au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, par exemple, lorsqu'on avait dit d'une femme qu'elle avait un beau tour de visage et la taille la plus merveilleuse du monde, on croyait avoir fait d'elle un portrait suffisant. Saint-Simon fait presque seul exception sur ce point. En général, nos classiques ont dégagé l'impression qu'ils recevaient des choses et n'ont pas dépeint les choses pour elles-mêmes. La Fontaine lui-même ne s'est guère laissé aller qu'à un seul portrait vraiment digne de ce nom, celui du paysan du Danube ; il avait bien compris que l'essentiel, cette fois, était de représenter, au milieu des Romains élégants, riches et maîtres du monde, la fruste personne du sauvage vaincu. D'ordinaire, à l'exemple de ses contemporains, il peint d'un trait rare et court, et fuit le détail accusé. Quant à Chénier, il ne donne point, à vrai dire, à ses portraits un développement considérable ; mais il recherche le détail original et frappant, et le grave, en une expression forte : cela suffit pour que la figure ressorte avec un remarquable relief. C'est ce que nous voyons, par exemple, dans *Euphrosyne* :

Ah ! ce n'est point à moi qu'on s'occupe de plaire.  
 Ma sœur, plus tôt que moi, dut le jour à ma mère.  
 Si quelques beaux bergers apportent une fleur,  
 Je sais qu'en me l'offrant ils regardent ma sœur...  
 Moi, j'attends ; l'âge vient. Je sais que je suis belle ;  
 Je sais qu'on ne voit point d'attraits plus désirés  
 Qu'un visage arrondi, de longs cheveux dorés,  
 Dans une bouche étroite un double rang d'ivoire.  
 Et sur de beaux yeux bleus une paupière noire.

Voilà qui montre un désir tout nouveau dans la littérature française, celui de peindre pour les yeux.

Nous en trouvons d'autres exemples. C'est ainsi que Chénier nous fait voir encore, sans le secours des évocations mythologiques traditionnelles et comprenant qu'il y a déjà de la poésie dans le seul détail matériel rendu avec exactitude, un apprenti joueur de flûte :

Toujours ce souvenir m'attendrit et me touche,  
 Quand lui-même, appliquant la flûte sur ma bouche,  
 Riant et m'asseyant sur lui, près de son cœur,  
 M'appelait son rival et déjà son vainqueur.  
 Il façonnait ma lèvre inhabile et peu sûre  
 A souffler une haleine harmonieuse et pure ;

Et ses savantes mains prenaient mes jeunes doigts,  
 Les levaient, les baissaient, recommençaient vingt fois,  
 Leur enseignant ainsi, quoique faibles encore,  
 A fermer tour à tour les trous du buis sonore.

On peut même, ici, reconnaître déjà le précurseur : Victor Hugo ne cherchera pas autre chose, et l'on pense, en lisant le morceau précédent, à ce vers génial, qui contient tout un tableau :

Un pâtre sur sa flûte abaissant sa paupière.

Il est assez naturel qu'avec ce don de vision minutieuse et d'expression concise, André Chénier ait essayé de faire des *épigrammata* et des εἰδύλλια. Ce sont là, du reste, des genres voisins et qu'on peut confondre ; l'εἰδυλλιον comporte toutefois un développement un peu plus considérable que l'*épigramma*, composé en général sur une seule idée poétique, et susceptible d'être gravé sur une tablette ou sur la stèle d'un tombeau. Chrysé nous offre un gracieux modèle d'εἰδυλλιον :

Pourquoi, belle Chrysé, t'abandonnant aux voiles,  
 T'éloigner de nos bords sur la foi des étoiles ?  
 Dieux ! je t'ai vue en songe ; et, de terreur glacé,  
 J'ai vu sur des écueils ton vaisseau fracassé,  
 Ton corps flottant sur l'onde et tes bras avec peine  
 Cherchant à repousser la vague ionienne.  
 Les filles de Nérée ont volé près de toi.  
 Leur sein fut moins troublé de douleur et d'effroi,  
 Quand, du bélier doré qui traversait leurs ondes,  
 La jeune Hellé tomba dans leurs grottes profondes.  
 Oh ! que j'ai craint de voir à cette mer, un jour,  
 Tiphys donner ton nom et plaindre mon amour !  
 Que j'adressai de vœux aux dieux de l'onde amère !  
 Que de vœux à Neptune, à Castor, à son frère !  
 Glaucus ne te vit point ; car, sans doute, avec lui,  
 Déesse, au sein des mers tu vivrais aujourd'hui.  
 Déjà tu n'élevais que des mains défaillantes ;  
 Tu me nommais déjà de tes lèvres mourantes,  
 Quand, pour te secourir, j'ai vu fendre les flots  
 Au dauphin qui sauva le chanteur de Lesbos.

L'art de cette petite pièce, peut-être trop chargée de souvenirs antiques, est dans la grâce d'une foule de détails pleins de sensibilité ; et l'on est prêt à excuser cet abus de réminiscences, si l'on songe que c'est, en somme, un Grec qui parle, un Grec tout pénétré de la poésie des légendes anciennes, un Grec des Cyclades, amoureux des spectacles de la mer, de la mer dont il a dépeint le décor intérieur, pour ainsi dire, dans *Amynone*, et que nous

retrouvons, pittoresque et mouvante, autour de la *Jeune Tarentine*, qu'elle engloutit.

Cette dernière pièce — le chef-d'œuvre du genre — peut être considérée comme une sorte de dyptique : ce sont deux tablettes gravées, liées ensemble, qui représentent l'une la mort de Myrto, l'autre les funérailles mythologiques et le deuil qui suit cette mort. La forme de ce morceau est parfaite, et nous verrons Chénier y peindre, en deux vers admirables, toute la langueur tendre d'une conduite de l'épouse à son fiancé :

Pleurez, doux alcyons ! ô vous, oiseaux sacrés,  
Oiseaux chers à Thétis, doux alcyons, pleurez !  
Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine !  
Un vaisseau la portait aux bords de Camarine :  
*Là, l'hymen, les chansons, les flûtes, lentement*  
*Devaient la reconduire au seuil de son amant.*  
Une clef vigilante a, pour cette journée,  
Sous le cèdre enfermé sa robe d'hyménée,  
Et l'or dont au festin ses bras seront parés,  
Et pour ses blonds cheveux les parfums préparés.  
Mais, seule sur la proue, invoquant les étoiles,  
Le vent impétueux qui soufflait dans ses voiles,  
L'enveloppe étonnée, et, loin des matelots,  
Elle tombe, elle crie, elle est au sein des flots.

La seconde partie, de longueur à peu près égale, nous présente une image symétrique à celle que nous offre la première partie, et le parallélisme des tableaux est rendu sensible par les expressions mêmes :

Elle est au sein des flots la jeune Tarentine !  
Son beau corps a roulé sous la vague marine.  
Thétis, les yeux en pleurs, dans le creux d'un rocher,  
Aux monstres dévorants eut soin de le cacher.  
Par son ordre, bientôt, les belles Néréides  
S'élèvent au-dessus des demeures humides,  
Le poussent au rivage, et dans ce monument  
L'ont au cap du Zéphyr déposé mollement ;  
Et de loin, à grands cris appelant leurs compagnes,  
Et les nymphes des bois, des sources, des montagnes,  
Toutes frappant leur sein et traînant un long deuil,  
Répétèrent, hélas ! autour de son cercueil :  
« Hélas ! chez ton amant tu n'es point ramenée,  
Tu n'as point revêtu ta robe d'hyménée,  
L'or autour de ton bras n'a point serré ses nœuds,  
Et le bandeau d'hymen n'orna point tes cheveux. »

André Chénier n'a rien fait de mieux.

Peintre de la nature à la façon antique, Chénier s'est montré,

dans toute cette partie de son œuvre, plus antique que les anciens eux-mêmes. Plus qu'eux, il a possédé les qualités qui font le charme de leur art subtil ; mais, comme eux, il n'a point eu, à proprement parler, ce que nous appelons *le sentiment de la nature*. Le poète grec ou latin, en effet, n'extériorise et ne retrouve jamais dans la nature même les sentiments qu'il éprouve en la contemplant. Et ce n'est que grâce à des contresens — où les grands poètes seuls peuvent nous induire par l'état d'âme où ils nous mettent — que l'on a découvert dans Virgile des tendances sentimentales de cet ordre. D'ailleurs, la manière dont Chénier peint la nature n'en est pas moins charmante ; les moindres particularités des objets matériels frappant vivement sa vue, il a su renouveler maint sujet de description banale et agrémenter d'images originales la peinture des splendeurs printanières. Le morceau qui suit, bien que le sujet en ait été exploité par les poètes de tous les temps, ne sent nullement le lieu commun :

Abel, doux confident de mes jeunes mystères,  
Vois : mai nous a rendu nos courses solitaires.  
Viens à l'ombre écouter mes nouvelles amours ;  
Viens. Tout aime au printemps, et moi j'aime toujours.  
Tant que du sombre hiver dura le froid empire,  
Tu sais si l'Aquilon s'unit avec ma lyre.  
Ma Muse aux durs glaçons ne livre point ses pas...  
Mais, sitôt que Procné ramène les oiseaux,  
Dès qu'au riant murmure et des bois et des eaux  
Les champs ont revêtu leur robe d'hyménée,  
A ses caprices vains sans crainte abandonnée,  
Elle venait ; sa voix a retrouvé ses sons ;  
Et comme la cigale, amante des buissons,  
De rameaux en rameaux tour à tour reposée,  
D'un peu de fleur nourrie et d'un peu de rosée,  
S'égaye, et, des beaux jours prophète harmonieux,  
Aux chants du laboureur mêle son chant joyeux ;  
Ainsi, courant partout sous les nouveaux ombrages,  
Je vais chantant Zéphyr, les nymphes, les bocages,  
Et les fleurs du printemps et leurs riches couleurs,  
Et mes belles amours, plus belles que les fleurs.

Ces vers peuvent, sans contredit, soutenir la comparaison avec les plus beaux que le printemps ait inspirés à La Fontaine, avant Chénier, et à Victor Hugo et à Musset, après notre poète.

L'élégie (I, 3) adressée au chevalier de Pange, un peu oubliée aujourd'hui, montre des qualités analogues, et, malgré des inégalités regrettables, fourmille de trouvailles heureuses et d'expressions antiques retrouvées, qui ont dans notre littérature tout le charme de beautés nouvelles :

Quand la feuille en festons a couronné es bois,  
 L'amoureux rossignol n'étouffe point sa voix.  
 Il serait criminel aux yeux de la nature,  
 Si, de ses dons heureux négligeant la culture,  
 Sur son triste rameau, muet dans ses amours,  
 Il laissait pour chanter expirer ses beaux jours.  
 Et toi, rebelle aux dons d'une si tendre mère,  
 Dégoûté de poursuivre une muse étrangère  
 Dont tu choisis la cour trop bruyante pour toi,  
 Tu t'es fait du silence une coupable loi !  
 Tu naquis rossignol. Pourquoi, loin du bocage  
 Où des jeunes rosiers le balsamique ombrage  
 Eût redit tes doux sons sans murmure écoutés,  
 T'en allais-tu chercher la Muse des cités ?  
 Cette muse, d'éclat de pourpre environnée,  
 Qui, le glaive à la main, du diadème ornée,  
 Vient au peuple assemblé, d'une dolente voix,  
 Pleurer les grands malheurs, les empires, les rois ?  
 Que n'étais-tu fidèle à ces muses tranquilles  
 Qui cherchent la fraîcheur des rustiques asiles,  
 Le front ceint de lilas et de jasmins nouveaux,  
 Et vont sur leurs attraits consulter les ruisseaux ?  
 Viens dire à leurs concerts la beauté qui te brûle.  
 Amoureux, avec l'âme et la voix de Tibulle,  
 Fuirais-tu les hameaux, ce séjour enchanté  
 Qui rend plus séduisant l'éclat de la beauté ?  
 L'Amour aime les champs et les champs l'ont vu naître.  
 La fille d'un pasteur, une vierge champêtre,  
 Dans le fond d'une rose, un matin du printemps,  
 Le trouva nouveau-né. . . . .  
 Le sommeil entr'ouvrait ses lèvres colorées,  
 Elle saisit le bout de ses ailes dorées,  
 L'ôta de son berceau d'une timide main,  
 Tout trempé de rosée, et le mit dans son sein.  
 Tout, mais surtout les champs sont restés son empire.  
 Là tout aime, tout plait, tout jouit, tout soupire ;  
 Là de plus beaux soleils dorent l'azur des cieux ;  
 Là les près, les gazons, les bois harmonieux,  
 De mobiles ruisseaux la colline animée,  
 L'âme de mille fleurs dans les zéphyrs semée ;  
 Là, parmi les oiseaux, l'amour vient se poser ;  
 Là, sous les antres frais habite le baiser.  
 Les Muses et l'Amour ont les mêmes retraites :  
 L'astre qui fait aimer est l'astre des poètes.

Notez qu'avec ces derniers vers nous touchons presque à ce sentiment de la nature tel que nos contemporains, depuis le romantisme, l'ont éprouvé et l'ont traduit dans leurs œuvres. Toutefois, sur ce point, André Chénier ne saurait décidément être considéré comme un précurseur. Il reste simplement, et toujours, le continuateur des anciens : la nature l'enchanté comme elle les a charmés, et, de même qu'il l'a décrite comme

eux en d'amoureux tableaux, de même l'enchantement où elle le plonge lui inspire parfois, comme à Virgile, des rêves plus précis d'idylle et de vie champêtre. Il a, en effet, proféré dans le deuxième livre des *Élégies*, son « O ubi Sperchius ? », et l'accent de ses alexandrins ne marque pas moins de sincérité que les beaux hexamètres des *Géorgiques* :

Ah ! je voudrais n'avoir jamais reçu le jour  
 Dans ces vaines cités que tourmente l'amour,  
 Où les jeunes beautés, par une longue étude,  
 Font un art des serments et de l'ingratitude.  
 Heureux loin de ces lieux éclatants et trompeurs,  
 Eh ! qu'il eut mieux valu naître un de ces pasteurs  
 Ignorés dans le sein de leurs Alpes fertiles,  
 Que nos yeux ont connus fortunés et tranquilles,  
 Oh ! que ne suis-je enfant de ce lac enchanté,  
 Où trois pâtres héros ont à la liberté  
 Rendu tous leurs neveux et l'Helvétie entière !  
 Faible, dormant encor sur le sein de ma mère,  
 Oh ! que n'ai-je entendu ces bondissantes eaux,  
 Ces fleuves, ces torrents qui de leurs froids berceaux  
 Viennent du bel Hasli nourrir les doux ombrages !  
 Hasli ! frais Elysée ! honneur des pâturages !  
 Lieu qu'avec tant d'amour la nature a formé,  
 Où l'eau roule un or pur dans son onde semé.  
 Là je verrais, assis dans ma grotte profonde,  
 La génisse traînant sa mamelle féconde,  
 Prodiguant à ses fils ce trésor indulgent,  
*A pas lents agiter sa cloche au son d'argent,*  
 Promener près des eaux sa tête nonchalante  
 Ou de son large flanc presser l'herbe odorante.  
*Le soir, lorsque, plus loin, s'étend l'ombre des monts,*  
 Ma conque, rappelant mes troupeaux vagabonds,  
 Leur chanterait cet air si doux à ces campagnes,  
 Cet air que d'Appenzell répètent les montagnes.

On ne saurait trop admirer cette poésie toute faite d'observations exactes, exprimées en une langue pleine de reminiscences virgiliennes. Chénier nous montre encore, ici, à quel point il était capable d'être pittoresque tout en restant classique. En outre, remarquons qu'il apporte à notre littérature un nouvel élément poétique, qu'il n'emprunte pas cette fois à l'antiquité : il chante les montagnes, dont Rousseau avait révélé au monde la majesté sereine et les charmes inattendus. Les anciens, chantres de la mer, semblent, en effet, avoir méconnu cette source féconde d'inspiration, et c'était à André Chénier et à Léonard qu'était réservé l'honneur de nous parler en vers, les premiers, des sites montagneux, dont les beautés devaient recevoir des poètes romantiques, d'Hugo et de Musset, un si riche tribut d'admiration.



Nous citerons, pour terminer, la fin de ce beau morceau, qui nous rappelle le plus délicieux passage de *Phlémon et Baucis*:

Si septembre, cédant au long mois qui les suit,  
Marquait de froids zéphyrs l'approche de la nuit,  
Dans ses flancs colorés une luisante argile  
Garderait sousmon toit un feu lent et tranquille,  
Où, brûlant sur la cendre à la fuite du jour,  
Un mélèze odorant attendrait mon retour.  
Une rustique épouse, et soigneuse et zélée,  
Blanche (car sous l'ombrage, au sein de la vallée  
Les fureurs du soleil n'osent les outrager),  
M'offrirait le doux miel, les fruits de mon verger,  
Le lait, enfant des sels de ma prairie humide,  
Tantôt breuvage pur et tantôt mets solide,  
En un globe fondant, sous ses mains épaissi,  
En disque savoureux à la longue durci ;  
Et cependant sa voix simple, douce et légère,  
Me chanterait les airs que me chantait ma mère.

Nous avons là une peinture presque parfaite — aux métaphores près, qui sont un peu trop ingénieuses — de la vie patriarcale ; et nous touchons à un aspect plus particulier encore de la poésie d'André Chénier, qui, dans son voyage à travers le monde antique, a rencontré le peuple hébreu et a imité la Bible.

R. B.

# La rhétorique et l'éducation oratoire à Rome.

---

Cours de M. GASTON BOISSIER,

Professeur au Collège de France.

---

## La déclamation (suite).

Nous avons vu, dans la leçon précédente, comment s'était répandue la mode des grandes représentations publiques données par les rhéteurs et leurs élèves dans les écoles de déclamation ; nous avons vu que l'éloquence, qui occupait la première place dans les études secondaires, y était l'objet d'un double enseignement. Nous savons aussi que, chez les Romains, peuple pratique et moins philosophe que les Grecs, l'enseignement pratique, donné au moyen de la *déclamation*, l'avait de bonne heure emporté sur la théorie. Quand l'élève, muni des indications fournies par le professeur dans un *sermo* préliminaire, avait écrit, appris par cœur, puis déclamé son discours en séance publique, le maître reprenait le sujet que ses élèves avaient traité, et donnait lecture d'une sorte de *corrigé*, respectueusement écouté par les écoliers. Les rhéteurs finirent même par dicter ce *corrigé* devant un auditoire moins restreint que celui de leurs disciples : ce fut ce que l'on appela *declamare populo* ; cette sorte d'exercice ne tarda pas à donner naissance à un genre littéraire particulier. Il y eut alors un grand nombre de *déclamateurs* très célèbres ; et l'on éprouve un profond sentiment de tristesse à voir tant de talent perdu, tant de qualités brillantes gaspillées, sans profit, dans des plaidoiries fictives et des discussions oiseuses et futiles. Ce sont ces *controversiæ*, prononcées en public, qui nous occuperont aujourd'hui.

Il est assez facile de déterminer à quelle date cet exercice entra dans l'usage, et nous avons, sur ce point, des textes précis. Sénèque, le père, en parle comme d'une coutume postérieure à sa naissance, et Quintilien en attribue l'invention au rhéteur Porcius Latro. L'époque de l'introduction de cet usage à Rome

est donc bien connue, et nous n'ignorons pas davantage quelles étaient alors les dispositions du peuple romain. Pour Rome, c'était le commencement d'une période de prospérité et de paix, après cinquante années de troubles et de violences. Auguste était maître de la République depuis qu'il avait vaincu les pirates, et la victoire d'Actium (723) avait consacré son triomphe ; toute l'Italie, avide de repos, se tournait avec reconnaissance vers l'homme qui paraissait vouloir user des faveurs de la fortune pour assurer la tranquillité du monde : c'était un de ces moments de joie, qui, dans l'histoire des peuples, succèdent aux longues périodes d'effroi. C'est ainsi que la France, à l'époque du Consulat, éprouva, après les terribles bouleversements de la Révolution et les désordres intérieurs du Directoire, un sentiment d'allégresse paisible et de soulagement profond : on vécut alors quelques années heureuses.

Rome, au début du règne d'Auguste, connut ce même bonheur. Il faut se représenter, en effet, qu'un Romain né vers 660, c'est-à-dire parvenu vers 723 presque au terme de l'âge mûr, avait eu constamment sous les yeux d'épouvantables spectacles et n'avait guère connu la vie calme et monotone des « peuples qui n'ont pas d'histoire ». Il avait vu d'abord les proscriptions de Marius et de Sylla ; puis, lorsque la République, à peine remise de ces atroces convulsions, semblait pourtant se décider à vivre, la conjuration de Catilina avait éclaté, qui l'avait de nouveau mise à deux doigts de sa perte. Après quoi, les premières compétitions de Pompée et de César avaient ensanglanté l'Italie ; le triomphe du dictateur n'avait même pas provoqué d'accalmie, et le poignard de Brutus n'avait fait que rouvrir une succession litigieuse. Les luttes des triumvirs avaient, en effet, porté la guerre jusqu'aux confins du monde civilisé. Enfin, après de nouvelles proscriptions, de nouveaux meurtres, de nouvelles révoltes, on voyait brusquement cesser ces temps abominables. Ce fut un enchantement, dont les *Odes* d'Horace nous ont conservé le témoignage. Sans reconnaître chez Horace les dons d'un poète lyrique de premier ordre, il faut avouer qu'ici la sincérité du sentiment supplée aux envolées d'une inspiration sublime ; ce n'est point, comme a voulu le prétendre une malveillante critique, un poète de cour qui loue le souverain à tout propos et sans vergogne : c'est un Romain, qui félicite, avec l'enthousiasme d'une reconnaissance profonde, l'homme qui fut le véritable fondateur de la *paix romaine* ; ce n'est point servilité, c'est légitime gratitude. Virgile, dans les *Géorgiques*, n'a pas manqué non plus d'acquitter envers Auguste ce tribut de justes louanges du par les poètes, échos des peuples, aux princes équitables et pacifiques, et, dans le même ouvrage, il nous a tracé des

tableaux optimistes d'une Italie telle, que, sous l'influence de l'ordre rétabli, elle allait pouvoir prospérer pendant quelques siècles. Ce qui fait que, les poètes s'en mêlant pour exprimer l'allégresse de tous, cet élan merveilleux de reconnaissance et d'espoir aboutit à un remarquable épanouissement littéraire.

De nombreux critiques, au premier rang desquels il faut citer Taine, se sont voués à la noble tâche de rechercher les lois du développement littéraire, qui paraissent, du reste, s'être dérobées jusqu'ici aux investigations de ceux qui furent le plus habiles à *généraliser*. Tout au moins, ceux qui font d'un certain état social la condition des littératures florissantes, doivent-ils reconnaître que les lois qu'ils ont pu déterminer en se plaçant à ce point de vue, se manifestent d'une manière bien incertaine et peu précise. En tout cas, les périodes troublées ne laissent point de place à ces floraisons fragiles : le mouvement littéraire commencé sous la République, et dont Catulle et Cicéron furent pour la poésie et l'éloquence les plus remarquables représentants, se trouva interrompu par les guerres civiles ; la paix revenue, le mouvement reprend avec Horace et Virgile, mais il ne se manifeste pas seulement en produisant deux grands poètes et, sans doute, un grand nombre de littérateurs de second ordre : l'institution de certaines pratiques littéraires, l'exercice de certains procédés montrent, en même temps, à quel point l'amour des lettres s'était propagé dans la société romaine, au début du règne d'Auguste. C'est alors qu'apparait la mode des *lectures publiques*, dont Pollion fut l'inventeur, et celle des *déclamations*.

Les lectures publiques correspondaient à un besoin si naturel, que Pollion, à vrai dire, ne les inventa point : de tout temps, — surtout dans l'antiquité où des journaux quotidiens ne faisaient pas connaître dès le lendemain le roman ou la tragédie de la veille, où les livres ne pouvaient être répandus à un grand nombre d'exemplaires, — les auteurs n'ont jamais méprisé la douceur de lire dans un cercle de connaisseurs amis, avant de les livrer à la capricieuse appréciation du public, les bonnes feuilles de leurs récents ouvrages. Pollion imagina de donner à cette antique coutume une consécration qui lui manquait encore : il entoura de plus d'apparat cette cérémonie de foyer ; il élargit le cercle des auditeurs, et, de cet usage familial, fit une institution. Il transforma une salle de sa maison en une véritable salle de théâtre : rien n'y manquait, ni la tribune où prenait place le *recitator*, ni l'orchestre où l'on réservait des sièges aux auditeurs de distinction, ni les gradins garnis dans leurs rangs supérieurs d'une claque souvent nombreuse. On invitait à la représenta-

tion — comme, aujourd'hui, à un bal ou à un concert — par des lettres nommées *codicilli* ou *libelli*, suivant leur forme ; et tous les amis de l'auteur se faisaient, sans doute, un devoir sinon un plaisir, d'assister à la lecture : les applaudissements, tantôt plus faibles, tantôt plus nourris, étaient toujours de rigueur.

L'institution des *déclamations* publiques fut parallèle, et leurs effets sur les œuvres littéraires du temps furent semblables à ceux des *recitationes*. Déclamations et lectures publiques incitèrent les écrivains à rechercher de préférence les qualités qui frappent vivement et soudainement l'esprit d'un auditoire, au détriment d'autres qualités, plus solides mais moins brillantes. Des personnes qui écoutent, et dont la vue n'est pas intéressée en même temps que l'oreille, sont forcément sujettes aux distractions ; et, d'ailleurs, l'âme d'une foule est toujours légère et fugitive, prompte à se détourner de l'objet propre de la réunion, sollicitée par les mille incidents qu'une agglomération d'individus rend inévitables. Aussi, quelque bienveillante qu'elle puisse être, demeure-t-elle rebelle aux admirations attentives : il faut la conquérir d'un coup, s'en rendre maître par une impression forte et brusque, qui l'immobilise d'abord et ne lui permette de vibrer que dans l'enthousiasme. Cette prise de possession de l'auditoire par l'auteur n'est point assurément propice aux jugements éclairés et légitimes ; mais il ne s'agit point, pour le *lecteur*, de se faire un public de critiques lucides, comme ceux qui liront plus tard l'ouvrage au coin du feu : il lui faut l'applaudissement irréflecti, le succès. Aussi les qualités d'ensemble et de finesse disparaissent-elles peu à peu dans les œuvres de la littérature impériale ; on s'attache, au contraire, à produire de grands effets, par des pensées brillantes plutôt qu'ingénieuses : c'est le triomphe des violents contrastes, des apostrophes, de tous les procédés d'une rhétorique étincelante et sonore.

Cependant, malgré l'analogie de leurs résultats, les déclamations et les lectures publiques ne laissent pas d'avoir des domaines distincts : on ne lisait pas de plaidoyers dans les *recitationes* ; on ne le fit pas du moins jusqu'à Pline le Jeune, qui n'eut point de scrupules à provoquer la confusion des genres. En général, l'éloquence était tenue tout à fait en dehors des salles de conférences publiques ; on y lisait surtout des ouvrages d'histoire, des vers, des comédies et des tragédies, et ce fut même ce qui causa la ruine du théâtre ; car les pièces que l'on écrivit furent, d'une façon de plus en plus exclusive, destinées non pas à être jouées mais à être lues. Au contraire, l'éloquence se retranchait dans les écoles de déclamations, qui furent ses dernières forteresses :

l'établissement de l'empire avait, en effet, porté un coup mortel à l'éloquence politique : le domaine de l'art oratoire se trouvait dès lors fort restreint ; d'ailleurs, les anciens se faisaient de l'éloquence une tout autre idée que nous : ils ne la concevaient guère qu'emportée, violente, populaire ; c'est à cette conception que correspondent les paroles mises par Tacite dans la bouche de Messala, dans le *Dialogue des Orateurs* : « Magna eloquentia sicut flamma... motibus excitatur et urendo clarescit. » C'est là une conception étroite, sans doute ; mais il faut reconnaître que cette forme de l'éloquence a bien disparu : *Auguste a pacifié l'éloquence, comme tout le reste*. Le barreau aurait pu servir encore de refuge à l'art oratoire ; mais il fut rapidement envahi par l'éloquence sanglante des délateurs. On ne pouvait donc parler et remporter de succès publics que dans les écoles de déclamation. Ce fut donc vers elles que se tournèrent tous les jeunes Romains de l'aristocratie, pour qui, dès lors, l'existence était vide et oisive : ils avaient rêvé d'être orateurs politiques, ils ne pouvaient même pas être avocats ! Jusqu'à l'empire, l'usage avait été, pour les jeunes gens destinés à parcourir le *cursum honorum*, d'accuser, dès l'âge de vingt ans, un personnage en vue et d'attirer l'attention sur eux en prononçant un éclatant discours. Ces mœurs étaient passées, et l'on conçoit qu'il y eut parmi cette jeunesse, devant qui se fermait la carrière publique, un découragement provoqué par la déception ; mais le goût pour la parole subsista, et l'enseignement des rhéteurs ne fit nullement faillite : on déclamait jadis pour apprendre à parler ; on déclama pour apprendre à déclamer. La déclamation devint à elle-même sa propre fin.

Nous désirerions avoir plus de renseignements sur la manière dont on procédait pour monter ces représentations publiques. Nous savons seulement qu'elles avaient lieu dans les écoles mêmes, dont les portiques étaient ouverts à tout venant ; on faisait enlever le pupitre magistral, et, debout, le professeur prononçait son discours. Ces séances devaient être assez fréquentes : Sénèque nous dit qu'un certain déclamateur ne parlait que quatre ou cinq fois par an. Quant au public, il était nombreux et divers : il se composait d'abord des élèves, qui applaudissaient le maître à tout rompre : c'était là le pendant de la *claque* des *recitationes*. Parfois de grands personnages, désireux de marquer leur respect pour un art que l'on considérait à Rome comme indigène, assistaient sur les premiers gradins, où le rhéteur leur offrait des places, à ces séances en général très fréquentées. C'est ainsi que Porcius Latro reçut, un jour qu'il parlait, la visite d'Auguste en personne et d'Agrippa ; mais ce déclamateur républi-

cain manqua de courtoisie, en cette occasion, et se mit à parler des gens qui, partis de très bas, s'élèvent à une haute situation par la flatterie et par l'intrigue. On pense que l'empereur, comme son ministre, fut blessé de l'allusion : l'anecdote montre du moins que la liberté, avec l'éloquence, avait trouvé dans les écoles un dernier asile.

On s'est demandé souvent si les *déclamateurs* improvisaient ou s'ils récitaient leurs discours ? On ne sait au juste ; la distinction entre les deux modes d'éloquence est d'ailleurs moins aisée à établir qu'on ne pourrait le croire. Nul, à proprement parler, n'improvise, car tout orateur pense, avant de parler, à ce qu'il va dire ; et, d'autre part, il est impossible de savoir jusqu'à quel point, chez les orateurs anciens, qui cultivaient leur mémoire au point de la rendre très sûre et très minutieuse, les expressions mêmes qu'ils employaient pouvaient avoir été prévues et déterminées au cours d'une étude préalable de leur sujet. On peut dire toutefois que les déclamateurs ne s'attachaient pas, en général, à fixer d'avance la forme de leur pensée, et qu'à part quelques *sententiæ*, qu'il leur importait de présenter à l'aide de certains termes plus particulièrement expressifs, ils ne se mettaient pas en peine d'écrire d'avance et d'apprendre leurs discours : en ce sens donc, ils improvisaient. C'était du moins le cas des bons orateurs ; mais l'habitude d'écrire les déclamations, avant de les dire, ne dut pas être exceptionnelle, surtout chez les débutants, peu maîtres encore de leur art : ce fut même la source de beaucoup de plaisanteries faciles, dont Pline nous rapporte quelques exemples. En général, les déclamateurs se défendaient fort d'avoir préparé dans le détail les morceaux d'éloquence qu'ils débitaient en public, et mettaient une certaine vanité à passer pour des improvisateurs. Quelques-uns d'entre eux avaient d'ailleurs atteint dans l'improvisation à une véritable virtuosité : le rhéteur Isée, entre autres, qui vint donner des conférences à Rome, demandait à l'assistance de lui désigner un sujet à traiter, et lui demandait même s'il fallait, dans le sujet proposé, plaider le pour ou le contre, et par quel mot il devait commencer sa discussion. Il ne paraît pas, du reste, avoir été le seul qui ait accompli de pareils tours de force.

Le fait que l'improvisation était devenue si fort à la mode nous explique que nous n'ayons rien conservé de ces discours ; nous ne les connaissons que d'une manière indirecte, grâce à la prodigieuse mémoire d'un homme qui, dans sa jeunesse, s'était plu à les entendre. Sénèque le père, âgé de quatre-vingt-dix ans, en

avait gardé des souvenirs assez précis pour pouvoir en dicter des extraits à des secrétaires, sur l'invitation de ses fils, et pour en faire un ouvrage. Cet ancêtre d'une si glorieuse lignée est un des premiers littérateurs qui vint de la province à Rome ; il devait appartenir à une assez riche famille de Cordoue, de l'ordre équestre ; lui-même ne paraît pas avoir été rhéteur, en dépit de l'ouvrage presque pédagogique qu'il composa dans sa vieillesse ; mais il dut s'intéresser à la littérature, qui lui doit tant, puisqu'il fut la souche de cette dynastie si originale des Sénèques, dont les œuvres occupent une place toute spéciale dans l'histoire littéraire du premier siècle de l'Empire. C'est, en effet, toute l'Espagne faite latine qui vit dans les ouvrages du grand Sénèque et de Lucain : l'emphase du style y fait déjà prévoir le gongorisme du xvii<sup>e</sup> siècle ; et la netteté, trop accusée, du trait fait songer déjà à Ribera.

Sénèque le père, Marcus Annæus Seneca, devait être né au commencement du viii<sup>e</sup> siècle de Rome ; il aurait pu, dit-il, connaître Cicéron, à l'époque où le grand orateur avait réuni autour de lui, pour leur enseigner la rhétorique, les anciens généraux de César. La rivalité de César et de Pompée, puis, après le meurtre du dictateur, les luttes des triumvirs l'empêchèrent d'abord de quitter son pays natal pour visiter la « Reine du Monde » ; il y séjourna, par la suite, à plusieurs reprises, sans se mêler aux luttes politiques, et seulement pour prendre contact avec les sénateurs influents dont il attendait des faveurs et pour entendre les orateurs en renom. Son métier de *procurator* (receveur des finances), dans l'exercice duquel il acquit une immense fortune, lui laissait sans doute des loisirs ; car il nous dit, dans la préface du seul de ses ouvrages qui nous soit parvenu, avoir composé un grand nombre d'œuvres diverses et, en particulier, une histoire romaine qui commençait à la rivalité de Marius et de Sylla et se terminait avec le règne de Tibère. Ces mémoires devaient être curieux, — car l'auteur, écrivant sous cet empereur, avait pu personnellement connaître beaucoup d'hommes célèbres de l'âge précédent, — et devaient présenter, par exemple, le même intérêt que *le Siècle de Louis XIV* écrit sous Louis XV par Voltaire.

Nous verrons, dans notre prochain entretien, quel parti nous pouvons tirer de son recueil de déclamations et des études dont il fit précéder chacun des *extraits* qui composent ce recueil.

R. B.



# Transformations des sociétés européennes au XIX<sup>e</sup> siècle

---

Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS,

*Maître de conférences à l'Université de Paris.*

---

## Guerres entre la France et l'Europe (1792-1815).

La deuxième période, (1802-1810) comprend la tentative de Napoléon I<sup>er</sup> pour établir sa domination personnelle sur l'Europe continentale.

1. — Les conditions ont changé complètement ; elles sont maintenant dominées par la personne de Napoléon et par la transformation du régime militaire. — Napoléon n'a plus une politique française, mais une politique personnelle ; de plus en plus, il veut obliger les autres pays à servir cette politique, et, s'ils lui résistent, il les annexe ou en donne le gouvernement à des souverains qui lui obéissent, souvent même à des princes de sa famille. On discute encore sur le but de cette politique, et les historiens lui attribuent comme motif l'une quelconque de ces conceptions : lutter contre l'Angleterre, la forcer à renoncer à toute guerre contre la France ; devenir un empereur européen. Ceux qui voient cette ambition en Napoléon, justifient leur opinion en s'appuyant sur certains faits rapportés dans les *Mémoires* de M<sup>me</sup> Rémusat ou dans les *Mémoires* de Metternich. Il est probable que les uns et les autres ont raison et que le but que s'est proposé Napoléon a varié à mesure qu'il s'est senti de plus en plus fort ; il semble bien, en effet, qu'il soit devenu de plus en plus impérieux.

Ses moyens d'action sont ceux qui lui ont été préparés par le gouvernement de la République. L'armée est recrutée par le service obligatoire, qui s'est transformé peu à peu en conscription, puis en tirage au sort avec remplacement facultatif. Ce système donne un nombre d'hommes plus considérable, car Napoléon l'a étendu à un territoire plus vaste, à tous les pays qu'il a annexés à la France. De plus, Napoléon oblige les États alliés à lui fournir des contingents. En même temps, il appelle des classes par anticipation ; il appelle des hommes des

classes antérieures, qui avaient été exemptés. Grâce à ces divers moyens, il s'est procuré des masses énormes ; mais il a consommé beaucoup d'hommes : des calculs assez vraisemblables donnent le chiffre de 1.500.000 hommes. Il a gardé le régime antérieur, en vertu duquel la guerre doit nourrir la guerre : le 11 octobre 1805, son chef d'état-major, Berthier, écrit au maréchal Marmont, qui avait parlé de subsistances : « Dans la guerre que fait l'empereur, il n'y a pas de magasins ; c'est aux généraux commandant en chef à se pourvoir des moyens de subsistance dans les pays qu'ils parcourent ». — Les cadres de cette armée sont composés d'officiers supérieurs jeunes ; les soldats, au moins au début, sont admirablement exercés. Mais la guerre dure longtemps ; et, de plus en plus, ces soldats sont remplacés par de nouvelles recrues ; l'armée devient de moins en moins cohérente et de moins en moins mobile ; la nécessité de vivre sur le pays ennemi donne des habitudes de pillage. Les généraux vieillissent et deviennent moins actifs ; ils ne songent qu'à jouir tranquillement des richesses dont Napoléon les a comblés.

L'empereur lui-même, à mesure qu'il avance en âge, semble devenir moins prévoyant ; il ne se rend plus aussi bien compte des mouvements que va faire son adversaire ; il n'indique plus à l'avance sur quel point aura lieu la bataille ; en même temps, il est moins actif : une fois vainqueur, il ne pousse plus aussi complètement son succès. Comme l'armée vit sur le pays ennemi, les habitants se fatiguent des vexations qu'ils subissent ; un esprit national se forme chez eux par haine des Français. Napoléon peut craindre que quelque soulèvement national se produise chez eux ; pour l'empêcher, il a recours à des procédés que les Allemands, dans la guerre de 1870, lui emprunteront : il fait détruire des villages entiers et passer les habitants par les armes. La lettre suivante, qu'il fait adresser de Varsovie au général Lagrange, gouverneur de Cassel, le 13 juin 1809, est typique à cet égard : « Les habitants d'Hersfeld paraissent coupables ; il faut envoyer une colonne mobile de 4.000 hommes et faire piller la ville de fond en comble pour l'insulte qui a été faite aux cinquante soldats de nos troupes. Il faut, par une proclamation, ordonner de rendre les armes, et déclarer que tout homme qui sera trouvé armé sera puni de mort... Pour effrayer les malintentionnés de l'Allemagne, il faut qu'il reste des traces visibles. C'est ainsi qu'en brûlant le gros bourg de Bignasco, en l'an VI, j'ai maintenu la tranquillité en Italie. » — Quant aux espions, il les traite sans pitié : « Faites arrêter sur-le-champ les matelots et équipages du pêcheur qui a communiqué avec les Anglais... Faites-le parler et je vous auto-

rise à lui promettre sa grâce s'il fait des révélations ; mais, si vous voyez de l'hésitation, vous pouvez même, suivant que c'est l'usage pour les hommes prévenus d'espionnage, lui faire serrer les pouces dans un chien de fusil. » (Lettre à Soult, 13 février 1804). Il prescrit la torture.

2. — La guerre générale recommence par la rupture avec l'Angleterre. De cette rupture les deux adversaires sont responsables, parce que la paix reposait sur un malentendu. Le gouvernement anglais avait compté que le traité de commerce de 1786 serait remis en vigueur, que la France serait nouvelle ouverte aux produits anglais ; or, Napoléon veut créer une industrie dont les débouchés seront les colonies de ses alliés ; de plus, il songe à refaire un empire colonial (expédition de Saint-Domingue, achat de la Louisiane). La paix se trouve ainsi désavantageuse au commerce anglais, pour lequel rien n'a été stipulé. Aussi les commerçants anglais en arrivent-ils à demander la guerre. Napoléon la désire et l'accepte. Mais cette guerre ne reste pas limitée à la France et à l'Angleterre : sur le continent, la politique de Napoléon le met en conflit avec les grandes monarchies. Il a placé sous sa dépendance les républiques alliées et les a forcées à changer de constitution ; il a annexé le Piémont et la République ligurienne, dépassant ainsi les frontières naturelles ; il a créé le royaume d'Étrurie. En Allemagne, il a réglé les indemnités promises par le traité de Lunéville, mais il n'a pas fait trancher la question par la Diète, où la majorité est acquise aux princes catholiques alliés de l'Autriche ; il a procédé par traités avec les Etats laïques, Bavière, Prusse ; il a pris ces indemnités aux dépens des princes ecclésiastiques, des villes libres, des nobles vassaux immédiats de l'Empire (*freiherrn*) ; il a non seulement distribué des indemnités, mais accordé des agrandissements : pour cela, il a détruit les petits Etats au profit des grands princes laïques ; cette opération a été faite surtout dans l'Allemagne du Sud, dans la région où le morcellement était le plus considérable, et qui est devenue la région la plus concentrée ; un autre effet de cette opération a été d'affaiblir le parti autrichien, puisque les territoires ont été pris aux princes ecclésiastiques. Dans l'Allemagne du Nord, il veut atteindre l'Angleterre et occupe le Hanovre ; par là, il rompt la neutralité de 1796. En même temps, Charles IV, dominé par Godoï, asservit la politique de l'Espagne à celle du Premier Consul.

La guerre avec l'Angleterre remet à la mode le procédé du complot pour supprimer Napoléon : c'est le complot de Cadoudal. La police le découvre ; on y implique le duc d'Enghien, que

Napoléon fait enlever en territoire neutre et fusiller. — Les trois Etats de l'Est sont très mécontents, à la fois, de la politique d'intervention et de l'exécution du duc. Les souverains entrent en relations personnelles. Dès 1802, Alexandre et Frédéric-Guillaume lient amitié et échangent des lettres ; puis Alexandre s'entend avec François II et Metternich, à la fin de 1804, puis avec l'Angleterre en 1805. L'Autriche a déjà fait des préparatifs ; Alexandre voudrait engager la Prusse, mais le roi est timide ; il veut la paix ; un ami personnel du tsar, Czartorisky, élabore un plan assez compliqué pour pousser la Prusse à une guerre avec la Russie, espérant lui enlever la Pologne ; mais Alexandre recule. Pendant la guerre, le roi de Prusse se décide, entraîné par Hardenberg, et peut-être aussi par la reine Louise-Amélie. Le tsar vient à Berlin ; les deux souverains descendent dans le tombeau de Frédéric II, concluent un accord ; mais la Prusse n'est pas prête, elle demande jusqu'au 15 décembre pour mobiliser son armée. A cette date, Napoléon a vaincu les Austro-Russes.

La guerre a été menée à la fois contre l'Angleterre et contre l'Autriche et la Russie. Napoléon a préparé une armée qui lui servira contre l'Angleterre, s'il peut traverser la Manche, ou contre l'Autriche en Allemagne. C'est la Grande-Armée, qui fut, de toutes les armées de Napoléon, la plus forte et la mieux commandée : elle est formée d'un noyau d'anciens soldats ; beaucoup sont des conscrits de l'année précédente, mais, depuis un an et demi, ils sont réunis dans des camps et instruits. Marmont déclare que les troupes sont arrivées à un degré d'instruction qui n'a jamais été encore atteint dans les troupes françaises : parmi les chefs, deux seulement ont dépassé quarante ans, Augereau et Bernadotte ; trois ont trente-six ans, Soult, Lannes, Ney ; la moitié des généraux divisionnaires ont de trente à quarante ans. — Un débarquement en Angleterre n'est possible que si la flotte de Napoléon peut échapper à la flotte anglaise et entrer dans la Manche ; cette opération tentée ne réussit pas ; la flotte française est détruite. L'Angleterre reste maîtresse de la mer et des colonies. Napoléon renonce alors à se créer une marine et un empire colonial ; il abandonne tout projet d'attaque directe contre l'Angleterre. Il se retourne contre ses alliés du continent et porte la guerre en Allemagne. C'est la campagne de 1805, qui comprend deux parties : une marche convergente sur les derrières de l'armée autrichienne, qui se trouve anéantie sans bataille ; une marche en masse sur Vienne, puis en Moravie, qui se termine par une bataille sur un terrain choisi par Napoléon (Austerlitz, 2 décembre 1805).

Le résultat de cette campagne est considérable : Napoléon se trouve maître de tous les pays de l'Europe centrale, et peut les remanier à son gré. C'est alors qu'il commence à organiser des Etats dont il donne le gouvernement à ses frères : il établit son frère Louis en Hollande, son frère Joseph à Naples. En Allemagne, il s'entend avec les princes dont il a agrandi les Etats, il leur donne des titres nouveaux et d'autres territoires : il crée un roi de Bavière, un roi de Wurtemberg, un roi de Saxe ; il crée des grands-ducs, et il les reconnaît tous comme princes souverains ; il détruit le Saint Empire romain germanique avec le consentement de François II, qui ne porte plus que le titre d'empereur héréditaire d'Autriche ; enfin seize princes allemands s'allient entre eux, forment la Confédération du Rhin, qui doit être perpétuelle et reconnaît Napoléon comme protecteur. Dans l'Allemagne du Nord, Napoléon se débarrasse du Hanovre en le donnant à la Prusse, qui, par là, se trouve en guerre avec l'Angleterre : 300 navires prussiens sont confisqués.

A ce moment, l'Angleterre est complètement découragée. Pitt, qui, par son influence personnelle, maintenait au Parlement une majorité favorable à la guerre contre la France, est mort. Un cabinet de concentration est formé ; il entre en négociations avec Napoléon, qui offre le Hanovre et le Cap pour assurer la paix. La Prusse, isolée, est menacée de perdre toute influence dans les affaires européennes ; le gouvernement prussien est furieux de faire le jeu de Napoléon dans sa lutte contre l'Angleterre. Le roi, Frédéric-Guillaume, se décide à la guerre. Elle a lieu dans des conditions absolument défavorables pour la Prusse : Napoléon a toutes ses armées en Allemagne. L'armée prussienne est obligée de battre en retraite devant des forces supérieures. Napoléon l'attaque le même jour, 14 octobre 1806, sur deux points à la fois, à Iéna et à Auerstædt, et la met en déroute, sans qu'elle ait opposé de résistance. Napoléon occupe toute la Prusse.

3. — Alors Napoléon se trouve en contact avec l'Europe orientale : il change de politique. Jusque-là, il n'avait voulu dominer que le Sud et le Centre ; maintenant, il veut aussi le Nord, l'Allemagne du Nord, la rive méridionale de la Baltique.

Contre l'Angleterre, il essaie d'un procédé nouveau : il songe à l'atteindre sur le continent, dans son commerce ; c'est ce qu'on a appelé le blocus continental ; il vaut mieux dire le décret de Berlin. Napoléon interdit l'importation des produits anglais. Le gouvernement anglais répond par des *orders in council*, défendant à tout navire, de quelque nation qu'il soit, de commercer avec les pays en état de blocus, sans avoir passé par un port anglais. Napoléon ré-

plique en déclarant que tout navire neutre qui aura touché un port anglais sera dénationalisé et de bonne prise. Les populations sont donc prises entre les deux adversaires : elles ne peuvent plus rien recevoir par mer ; mais elles ne peuvent se passer des denrées coloniales. Celles-ci arrivent par la contrebande, que Napoléon ne peut empêcher ; il retranche lui-même à la sévérité de son décret en accordant des *licences*. Mais, pour faire exécuter les mesures prises contre la contrebande, il est amené à intervenir dans le gouvernement des pays côtiers : il annexe les uns, il se brouille avec les autres. Il entre donc en conflit, non plus seulement avec les gouvernements, mais avec les peuples.

Arrivé à la frontière de l'Allemagne, il se heurte à l'armée russe. Il lui faut tenir une campagne d'hiver, dans la boue, en Pologne. C'est une campagne sans stratégie, très meurtrière, parce que les deux adversaires procèdent par batailles de masses. La bataille d'Eylau, particulièrement sanglante, ne donne aucun résultat ; la victoire n'est définitive qu'après Friedland. Alexandre se décide à traiter. Il se produit alors un revirement : Alexandre est gagné personnellement à Tilsitt par Napoléon. Celui-ci essaie alors une politique d'alliance avec la Russie ; les deux souverains se partagent l'Europe. Napoléon restera maître de l'Ouest et du Centre ; il abandonne au tsar l'Est, c'est-à-dire la Finlande et les principautés roumaines. Alexandre s'occupe aussitôt de la conquête de la Finlande et en fait un grand-duché rattaché à l'empire russe par une union personnelle.

Reste à régler la question de la Prusse et de l'Allemagne du Nord, dont Napoléon peut disposer à son gré. Il met la main sur les pays à l'ouest de l'Elbe et sur le Hanovre, et en forme deux Etats dépendants, le royaume de Westphalie et le grand-duché de Berg, qui entrent dans la Confédération du Rhin. Il laisse quatre provinces à la Prusse, dont le roi refuse d'entrer dans le Rheinbund ; mais il veut ruiner le pays : il impose de fortes contributions de guerre, il y cantonne son armée et la fait vivre au moyen de réquisitions ; enfin il interdit à la Prusse d'élever son armée au delà de 42.000 hommes. C'est de ce moment que date l'hostilité nationale en Prusse contre la France. En dernier lieu, il forme, des provinces polonaises de la Prusse, le grand-duché de Varsovie, qu'il donne au roi de Saxe.

4. — Rentré à Paris, le 27 juillet 1807, Napoléon veut utiliser les Etats maritimes qui sont sous sa dépendance, pour continuer la lutte contre l'Angleterre. En Espagne, le gouvernement lui obéit : il l'emploie à conquérir le Portugal, véritable colonie britannique. Sous prétexte d'aider les Espagnols, une armée française passe

les Pyrénées. Napoléon a songé à tirer profit des ressources de l'Espagne, à rendre le pays plus capable de lui fournir un appui ; mais il se rend compte qu'il ne faut pas compter sur Charles IV et Godoï pour faire des réformes matérielles, et il songe à déposer le roi d'Espagne, à le remplacer par un de ses frères, et à introduire dans le pays l'administration française. Il profite de la présence d'une armée en Espagne et des querelles qui éclatent entre le roi Charles et son fils Ferdinand pour réaliser son projet. Les deux princes sont contraints d'abdiquer ; Joseph Bonaparte est proclamé roi d'Espagne. En cette affaire, Napoléon commet une erreur psychologique, qui s'explique parfaitement chez lui : il ne comprend absolument pas le sentiment national, la haine de l'étranger ; peut-être cela tient-il à ce qu'il est Corse, à ce qu'il est originaire d'un pays à moitié italien, à moitié français. Les Espagnols, qui, jusque-là, ont été des admirateurs ardents de Napoléon, deviennent ses ennemis passionnés ; ils sont poussés par le sentiment national, par la haine de l'étranger, par la haine de l'hérétique (Napoléon est en guerre avec le pape : le général Miollis vient d'occuper Rome et l'État pontifical, février 1808), par la haine des réformes, par leur vanité nationale, par leur ignorance de la réalité, qui leur fait croire qu'ils seront assez forts pour lutter contre Napoléon. En huit jours, sans entente préalable, toute l'Espagne est soulevée ; seize juntas, indépendantes les unes des autres, sont organisées dans la péninsule. Les armées espagnoles furent faibles, peu nombreuses, mal organisées et mal conduites ; mais la guerre d'Espagne a eu des résultats indirects. D'abord, elle a donné aux Anglais un terrain d'opérations sur le continent ; malgré les Espagnols, le gouvernement anglais envoie une armée, et son général, Wellington, trouve un terrain favorable à la stratégie d'un commandant de l'ancien régime : il peut lutter derrière des lignes. Ensuite, Napoléon se trouve en présence d'un genre de guerre qui ne lui permet pas d'appliquer les principes de sa stratégie ordinaire : il a l'habitude de se porter avec toutes ses troupes, rapidement groupées, contre le corps principal de l'ennemi. Il faut donc qu'il ait en face de lui un pays unifié, une force concentrée, qu'il puisse attaquer et défaire. En Espagne, au contraire, chaque région fait sa guerre ; et, dans chaque région, les troupes sont divisées en plusieurs bandes : pour lutter, l'armée française doit être morcelée, partagée en plusieurs corps. Ces corps sont le plus souvent, vainqueurs dans leurs rencontres avec les bandes ennemies ; mais ils s'usent dans cette petite guerre avec un adversaire qui se reforme aussi facilement qu'il s'est dispersé.

La guerre que font les Espagnols est la *guerilla*. A ce sujet, on peut remarquer que deux faits, que l'on a une tendance à considérer comme des caractères distinctifs de la vie politique espagnole, les *guerillas* et les *pronunciamientos*, sont de date récente. En dernier lieu, les Espagnols ont donné l'exemple d'une résistance nationale contre les Français : jusque-là, ces derniers ont eu le monopole du sentiment national ; désormais, ils vont trouver contre eux des hommes animés du même sentiment. Un épisode de la guerre d'Espagne a eu, à ce point de vue, une action très forte sur l'opinion, l'affaire de Baylen : pour la première fois, un corps d'armée français capitule en rase campagne.

5. — Il se produit alors une agitation nationale, surtout en Allemagne, qui a été très exagérée par les littérateurs et les historiens : en fait, elle se réduit à un mouvement plus littéraire que politique ; elle se produit dans un monde restreint, parmi les étudiants, auxquels se joignent quelques officiers. Le seul résultat effectif fut la formation de deux corps de francs-tireurs. Puis l'agitation gagne l'Autriche : en Tyrol se produit un mouvement spontané, analogue à celui qui s'est produit en Espagne ; les moines et les paysans catholiques se soulèvent contre le gouvernement bavarois, à qui le Tyrol a été donné et qui veut introduire les idées et les institutions nouvelles. Stadion et l'archiduc Charles ont travaillé à réorganiser l'armée autrichienne : une milice territoriale, destinée à servir de réserve à l'armée active, est créée, la *landwehr* ; la Bohême, la Hongrie accordent des subsides pour son entretien ; les dames de la plus haute aristocratie brodent les cravates des drapeaux ; l'archiduc Charles lance un appel à la nation allemande, acte absolument nouveau dans l'histoire de l'Autriche : « Notre résistance est pour l'Allemagne la dernière espérance de salut ; notre cause est la sienne. Avec l'Autriche, l'Allemagne a été indépendante et heureuse ; elle ne peut le redevenir que par l'Autriche. » — Les Autrichiens entrent en campagne en 1809 ; mais ils sont isolés. Alexandre resta officiellement l'allié de Napoléon ; mais il ne lui fournit aucun appui réel, alléguant le mauvais état de ses finances et la prolongation de la guerre contre les Suédois et contre les Turcs ; en réalité, il ne veut pas que l'Autriche soit complètement ruinée. La campagne de 1809 fut la répétition de celle de 1805 ; mais Napoléon la conduisit plus mollement, se montra chef moins habile à prévoir les mouvements de l'ennemi et à l'attirer sur un terrain choisi par lui pour livrer bataille ; elle se divise en deux actes. Le premier se passe sur le Danube : Napoléon est obligé de s'ouvrir la route de Vienne, où il arrive avant les Autrichiens (avril 1809) ; le second



se passe au delà de Vienne (mai-juillet), et est marqué par les batailles d'Essling et de Wagram, toutes deux sanglantes, sans résultat décisif ; l'archiduc Charles peut se replier en bon ordre par la Moravie vers la Bohême. Napoléon ne le fait pas poursuivre avec grande ardeur ; mais l'Autriche veut conserver son armée ; elle demande la paix, que Napoléon lui accorde : paix de Vienne, 14 octobre 1809. L'Autriche n'est pas détruite ; elle perd simplement les bords de l'Adriatique et une partie de la Pologne. Des provinces cédées, Napoléon forme le gouvernement de l'Illyrie.

Napoléon s'occupe alors de régler différentes questions. En Italie, il s'est brouillé avec le pape ; il l'oblige à venir en France, et le retient presque prisonnier. Par là, il entre en conflit avec les catholiques. — Les populations des cités de la mer du Nord se livrent à une contrebande permanente ; pour y mettre fin, Napoléon se décide à les prendre sous son gouvernement direct, et il annexe à l'Empire français la Hollande, par décret du 9 juillet 1810, puis, le 10 décembre, les embouchures de l'Ems, du Weser et de l'Elbe, « pour attaquer et chasser du continent les marchandises anglaises, les denrées coloniales ». Les mêmes motifs lui font annexer la côte orientale de l'Italie, l'Étrurie et les Etats de l'Eglise.

Napoléon domine donc sur l'Europe occidentale et centrale. La France, devenue l'Empire français, déborde au delà de ses frontières naturelles ; elle a englobé toute la côte de la mer du Nord jusqu'au Danemark, une grande partie de l'Italie avec les deux côtes sur la mer Tyrrhénienne et l'Adriatique. Le reste de l'Italie, le reste de l'Allemagne, la Pologne occidentale sont divisés en principautés et en royaumes alliés, sauf la Prusse ; l'Espagne est étroitement subordonnée à la France. Napoléon a employé la force militaire que lui fournit le service obligatoire, pour établir sa domination personnelle sur une grande partie de l'Europe. Son œuvre territoriale dure peu ; mais l'occupation française a un résultat très important : elle détruit complètement l'Ancien Régime dans divers pays, et, quand les anciens souverains auront vaincu Napoléon et recouvré leurs anciennes possessions territoriales, ils ne pourront restaurer les institutions antérieures ; leurs efforts dans ce sens les mettront en rivalité avec leurs sujets.

M. T.

# Le théâtre de Victor Hugo

---

Cours de M. GUSTAVE ALLAIS,

Professeur à l'Université de Rennes.

---

## « Amy Robsart ». — La collaboration, la représentation et l'insuccès.

*Amy Robsart*, disions-nous (1), est le premier ouvrage que Victor Hugo écrivit pour le théâtre. Le sujet en était emprunté au fameux roman de Walter Scott, *Kenilworth*. On sait que, vers 1820, Walter Scott était aussi populaire en France qu'en Angleterre (2), et *Kenilworth* (1821) avait eu chez nous un grand succès d'émotion. Il était donc naturel de penser à transporter au théâtre la physionomie touchante et les douloureuses aventures d'Amy Robsart, l'héroïne du roman de Walter Scott. Alexandre Soumet eut cette idée ; il en parla à son jeune ami, qui était grand admirateur du romancier écossais, et tous deux se mirent à l'œuvre. Mais cette collaboration ne devait pas aboutir.

On sait dans quelle situation difficile se trouvait alors Victor Hugo. Cette époque de la vie du jeune poète nous est fort bien connue depuis la publication des *Lettres à la Fiancée*. Nous savons par ces lettres qu'après la mort de sa mère, Victor Hugo avait réussi à vaincre les hésitations de M. et M<sup>me</sup> Foucher et obtenu la main de leur fille Adèle, qu'il aimait depuis plus de deux ans (juillet 1821). Mais, avant de pouvoir épouser sa fiancée, il avait, comme on dit bourgeoisement, à se faire une position. Plus riche de talent et d'amour que d'argent, le jeune et brillant écrivain, déjà très connu, résolut de conquérir par sa plume cette position nécessaire à la vie matérielle (3) ; et, avec la puissance de volonté et l'indomptable énergie qui étaient le fond même de son caractère, il se mit vaillamment au travail. « Journal, odes,

(1) Voir *Revue des Cours et Conférences*, n° du 20 novembre 1902, page 65.

(2) En 1819, la librairie Nicolle s'était assuré la propriété des traductions françaises des romans de Walter Scott ; et, à partir de 1821, chacun d'eux parut le même jour à Edimbourg et à Londres en anglais, et à Paris en français.

(3) En avril 1822, Chateaubriand, nommé ambassadeur à Londres, voulut l'attacher à l'ambassade ; Victor Hugo refusa.

roman, théâtre, il fit de tout, ou il essaya de tout. Pendant deux ans » (exactement quinze mois), « il mena une existence active, haletante et fiévreuse, pleine de rêves, d'espérances et d'inquiétudes (1) ». C'est alors que Victor Hugo acheva son premier recueil d'*Odes*, composa son premier roman, *Han d'Islande*, et entreprit son premier drame, *Amy Robsart*. De tous ces efforts, on sait le résultat : le volume des *Odes*, publié en juin 1822, eut un si grand succès que le roi Louis XVIII, sollicité depuis longtemps en faveur du poète, lui accorda enfin une pension de 1.000 livres ; et, après quinze mois de fiançailles, V. Hugo épousa Adèle Foucher (12 octobre).

Ces préoccupations d'ordre positif avaient engagé Victor Hugo à accepter avec empressement la proposition de Soumet, « de tirer une comédie de l'admirable roman de *Kenilworth*... Cet ouvrage pouvant rapporter plusieurs milliers de francs », écrit-il à Adèle Foucher (2), « j'ai accepté d'y coopérer, et, au moment où je te parle, j'en ai terminé les deux premiers actes. Si Soumet était moins occupé qu'il ne l'est par sa tragédie de *Clytemnestre*, notre comédie, dont je fais trois actes, et lui deux, pourrait être finie dans un mois et jouée dans six. Mais elle resterait anonyme. » Telles étaient les conventions ; mais les deux collaborateurs ne purent s'entendre : ils étaient de tendances et d'idées trop différentes.

Alexandre Soumet, plus âgé que Victor Hugo de quatorze ans, était en pleine possession de son talent et de sa réputation. Il avait réussi au théâtre ; et, cette même année 1822, il allait faire jouer une *Clytemnestre* et un *Saül*, dont Victor Hugo fera grand éloge dans le *Moniteur* (novembre). Soumet était l'une des personnalités les plus marquantes de l'école classique ; c'est à lui que Victor Hugo dédia son premier volume d'*Odes*, dédicace qu'il devait d'ailleurs effacer plus tard. Quant au jeune poète qui devait bientôt révolutionner la poétique dramatique, s'il n'avait pas encore une connaissance bien sérieuse de Shakespeare, il avait beaucoup pratiqué Walter Scott (3), dont les moyens sont souvent d'un

(1) *Victor Hugo raconté*..., t. II, page 30.

(2) *Lettres à la Fiancée*, lettre du 16 février 1822, la seule lettre littéraire de tout le recueil. Victor Hugo y explique en détail l'objet et le plan de *Han d'Islande* ; puis il parle de *Kenilworth*. — Il tutoie Adèle Foucher ; mais il ne faut pas oublier qu'ils étaient amis d'enfance.

(3) Dès 1810-1820, Victor Hugo exprimait dans le *Conservateur littéraire* son admiration pour le « génie » de Walter Scott et ses « tableaux pleins de vie et de chaleur. » (V. *Littérature et Philosophie mêlées*, pages 126-8). En mai 1821, il avait commencé *Han d'Islande*, « idée que les compositions de Walter

romantisme très osé. Lui, à qui sa mère laissait tout lire, sans choix, sans réserve, lui dont les lectures formaient déjà un énorme bagage, il n'est pas présumable qu'il ignorât les drames de Pixérécourt, et peut-être, tout comme Alexandre Duval, connaissait-il quelque chose des romans d'Anne Radcliffe (1), dont l'influence a été si considérable sur le mélodrame français. Toujours est-il que Soumet et Victor Hugo n'entendaient pas de la même manière la structure d'une pièce et l'art des moyens dramatiques. Leur collaboration s'en ressentit. Rappelons le récit de *Victor Hugo raconté* :

« M. Victor Hugo avait fait sa part ; mais, lorsqu'il avait lu ses trois actes, M. Soumet n'en avait été content qu'à moitié ; il n'admettait pas le mélange du tragique et du comique, et il voulait effacer tout ce qui n'était pas grave et sérieux. M. Victor Hugo avait objecté l'exemple de Shakespeare ; mais alors les acteurs anglais ne l'avaient pas encore fait applaudir à Paris (2), et M. Soumet avait répondu que Shakespeare, bon à lire, ne supporterait pas la représentation ; que *Hamlet* et *Othello* étaient d'ailleurs plutôt des essais sublimes et de belles monstruosité que des chefs-d'œuvre ; qu'il fallait qu'une pièce choisit de faire rire ou de faire pleurer (3). »

Je n'ai pas voulu interrompre le récit du biographe de Victor Hugo ; mais plusieurs passages provoquent quelques réflexions. Qu'en janvier ou février 1822, Victor Hugo, pour répondre aux critiques de Soumet, ait « objecté l'exemple de Shakespeare », c'est possible ; Victor Hugo avait des lectures trop étendues pour ignorer le plus grand dramaturge de l'Angleterre ; mais il n'avait encore des tragédies de Shakespeare qu'une connaissance hâtive et superficielle. Si, dès 1820, dans le *Conservateur littéraire*, il professait une vive admiration pour « l'homme de génie » qu'il voyait en Walter Scott, il considérait Corneille et Racine comme bien supérieurs à Shakespeare et à Schiller. Il fallut que Charles Nodier l'initiât au génie profond et puissant de Shakespeare ; c'est en mai 1825, aux fêtes célébrées à Reims en l'honneur du sacre

Scott lui avaient inspirée », disait-il lui-même. (*Lettres à la Fiancée* ; lettre du 16 février 1822). En 1822, il essaya d'adapter au théâtre le roman de *Kenilworth*. En juin 1823, enfin, dans la première livraison de la *Muse Française*, il consacra un long article à *Quentin Durward*. (*V. Littérature et Philosophie mêlées*, pages 212-224.)

(1) L'illustre romancière anglaise vécut de 1764 à 1823 ; son chef-d'œuvre est le roman : *Les Mystères d'Udolphe*, dont Alexandre Duval tira son drame de *Montoni ou le Château d'Udolphe* (1797).

(2) Cela eut lieu au mois de septembre 1827.

(3) *Victor Hugo raconté*.... t. II, page 175-176.

de Charles X, qu'eut lieu cette initiation. Nodier avait parmi ses livres de voyage le *Roi Jean* ; il le lisait dans le texte anglais ; il l'expliqua à Victor Hugo et lui fit comprendre le génie dramatique de Shakespeare. C'est Victor Hugo lui-même qui nous a raconté le fait (1).

En 1822, Victor Hugo n'ignorait certainement pas Shakespeare ; le nom du poète anglais est même prononcé deux fois dans *Amy Robsart* (2) ; mais Victor Hugo était encore loin de la Préface de *Cromwell*, où il appellera Shakespeare « le dieu du théâtre ».

Quand Soumet prétendait que « Shakespeare, bon à lire, ne supporterait pas la représentation », il parlait selon le goût des classiques de 1820. C'est bien-là ce qui arriva, en effet, quand, le 31 juillet et le 2 août 1822, une troupe d'acteurs anglais vint jouer du Shakespeare à la porte Saint-Martin. *Othello* fut accueilli par des sifflets et des huées ; et, à la seconde représentation, les malheureux artistes furent assaillis de projectiles variés. On sait comme Stendhal a reproché durement à la jeunesse ultra-classique de 1822 l'accueil malveillant qu'elle avait fait aux acteurs anglais (3). C'est seulement au mois de septembre 1827 qu'une nouvelle troupe anglaise vint jouer Shakespeare à l'Odéon et le faire applaudir : ce fut une belle revanche des huées, des sifflets et des pommes de 1822 ; le public, dont le goût était devenu — comme les idées — plus libéral, accueillit avec enthousiasme *Othello*, *Roméo et Juliette*, *Hamlet*.

Mais ce qu'on devait applaudir en 1827 ne paraissait aux hommes de 1822 que ridicule et méprisable ; et Soumet traitait *Hamlet* et *Othello* d'« essais sublimes » et de « belles monstruosité ». C'est déjà beaucoup, s'il a dit réellement « belles » et « sublimes ». Il semble bien que Soumet ne connût Shakespeare que d'après la tradition issue de Voltaire. « Monstruosité », *Othello* et *Hamlet* ! Ce mot-là, dans la bouche de Voltaire, n'a rien qui étonne. Mais quand on pense que, dès l'année 1800, M<sup>me</sup> de Staël, dans son livre de la *Littérature*, avait déjà fortement parlé de Shakespeare ; que, depuis 1814, le cours de Schlegel était traduit en français et que ce cours renferme deux longues leçons approfondies sur Shakespeare ; que, plus récemment encore, en 1821, avaient paru les brillantes études de Guizot sur le grand dramaturge anglais, on s'étonne qu'un homme de talent comme Soumet pût

(1) *Choses vues*, dernier volume, publié en octobre 1899.

(2) Acte I, scène vi (page 29) et acte III, scène viii (page 105) ; et de même dans le texte de 1822.

(3) Voir Stendhal, *Racine et Shakespeare*, 1<sup>re</sup> partie, 1823.

parler encore de « monstruosités », et l'on se prend à penser qu'il n'avait lu avec attention ni Guizot, ni Schlegel, ni même M<sup>me</sup> de Staël.

Quoi qu'il en soit, Victor Hugo et Soumet ne pouvaient se mettre d'accord ; ils durent se séparer ; chacun « reprit ses actes », et acheva sa pièce pour son compte ; puis il n'en fut plus question pendant plusieurs années. Enfin, au mois de septembre 1827, à l'époque même des représentations des acteurs anglais, Soumet fit jouer son *Émilie* au Théâtre-Français.

C'est alors aussi que l'Odéon monta le drame d'*Amy Robsart*, présenté sous le nom de Paul Foucher, le jeune beau-frère de Victor Hugo, mais remanié, resserré et mis au point par l'auteur lui-même. Ce drame n'eut qu'une seule représentation, terriblement orageuse, le 13 février 1828 ; ce fut une chute retentissante. La pièce se termina au milieu d'un violent tumulte, qui empêcha d'entendre la proclamation du nom de l'auteur. Le lendemain, 14 février, les affiches de l'Odéon, posées pour une seconde représentation de la pièce, portaient le nom de Paul Foucher. Mais cette seconde représentation n'eut pas lieu ; ce même jour, Victor Hugo envoyait à tous les journaux une lettre, où, sans reconnaître qu'*Amy Robsart* fût son œuvre, il avouait n'y être « pas absolument étranger ». « Il y a dans ce drame, disait-il, quelques mots, quelques fragments de scènes qui sont de moi » (trop modeste en vérité !), et je dois dire que ce sont peut-être ces passages qui ont été le plus sifflés » (à la bonne heure !). La seule vérité vraie était énoncée dans le post-scriptum : « L'auteur a retiré sa pièce. »

Toutes ces circonstances sont connues ; on en trouvera le récit détaillé dans *Victor Hugo raconté*, tome II. Mais le récit du dévoué biographe aboutit à de bien étranges assertions. On nous parle de représentations tumultueuses, et d'une intervention, devenue nécessaire, du gouvernement, qui interdit *Amy Robsart*.

« M. Victor Hugo écrit dans les journaux que les passages sifflés étaient de lui. Ce fut pour la pièce une réclame involontaire. Les jeunes gens qui ne s'étaient pas dérangés pour une pièce non avouée, accoururent alors ; ils applaudirent, les sifflets redoublèrent, l'agitation du parterre s'étendit dans le quartier latin : le gouvernement intervint et interdit la pièce. »

Quelles inventions ! Quel roman est-ce là ! *Victor Hugo raconté* est rempli d'erreurs ; M. Edmond Biré s'est donné la tâche peu aimable de les relever, et il les apprécie parfois bien sévèrement. N'oublions pas que c'est en 1858 que M<sup>me</sup> Victor Hugo a entrepris la composition de cette biographie. Trente années s'étaient écoulées

lées depuis les événements de 1828; et, après 30 ans, n'est-on pas un peu excusable de commettre des erreurs? Le biographe n'a plus sous les yeux la lettre du 14 février; il en a oublié les termes; il se rappelle seulement que Victor Hugo reconnut « les passages sifflés » comme étant de lui. Pour ce qui est d'avoir embelli et dramatisé les faits, je crois tout simplement que M<sup>me</sup> Hugo, n'ayant plus un souvenir très précis de l'unique représentation d'*Amy Robsart*, fut portée tout naturellement à confondre la fortune de ce drame avec celle des autres pièces de Victor Hugo, qui, pour la plupart, ont donné lieu, comme on sait, à des manifestations fort tumultueuses.

La représentation du 13 février 1828 fut, en réalité, la première bataille romantique au théâtre; c'était la première lutte que Victor Hugo soutenait pour le nouveau genre dramatique, dont il venait de donner la théorie dans la Préface de *Cromwell* (publiée en décembre 1827). Cette lutte, à vrai dire, il l'engageait avec des armes bien inégales; car *Amy Robsart* n'était qu'un essai de jeunesse, pour lequel il voulait d'ailleurs garder l'incognito. Mais on n'avait pas respecté le mystère dont il voulait s'envelopper; les indiscretions du directeur de l'Odéon, Th. Sauvage, avaient révélé son nom, et, aussitôt, on s'était soulevé contre l'auteur de la Préface de *Cromwel*. Quelle belle occasion pour les « classiques », pour les partisans de l'ancienne école, ennemis de Shakespeare et du drame, ennemis de toutes les nouveautés que venait de mettre en circulation la fameuse Préface, quelle belle occasion de huer et siffler librement le novateur! C'est avec ces dispositions hostiles qu'ils vinrent à l'Odéon, et ils se mirent à siffler avant même que la représentation fût commencée. « Avant le lever du rideau », dit la *Pandore*, journal des spectacles, « des sifflets nombreux s'étaient fait entendre. L'assemblée était tumultueuse. Les dispositions amies d'une portion du parterre se manifestaient sur certains bancs par un grand calme, avec lequel contrastait vivement la turbulence des partisans de l'ancien genre dramatique (2). »

Les représentations tapageuses, les applaudissements, les sifflets, le vacarme : c'est l'histoire de tous les drames de Victor Hugo : chacune de ses pièces a été une bataille, ou gagnée, ou perdue. « On siffle; cela prouve que la pièce est de moi », dira-t-il

(1) Pages 178-179.

(2) *Note sur Amy Robsart*, petite édition 1902, pages 5-6. — Je me permets de douter un peu que les partisans du Romantisme aient « manifesté » avec un si « grand calme » leurs « dispositions amies ». Qu'on se souvienne des représentations d'*Hernani*. Partisans et opposants étaient des jeunes gens d'ordinaire plutôt exubérants et disposés à faire du tapage.

plus tard, quand il sera plus aguerri. C'est presque ce qu'il disait déjà dans sa lettre du 14 février 1828.

Donc *Amy Robsart* échoua complètement ; pourquoi cette chute ? Car, enfin, le directeur de l'Odéon avait très bien monté la pièce ; la mise en scène en était très soignée ; les costumes, dessinés par Delacroix, étaient fort beaux et d'une parfaite exactitude ; et, quant aux acteurs, c'étaient les premiers artistes de l'Odéon : parmi eux citons Provost. Le sujet même du drame ne pouvait qu'intéresser les spectateurs. Dans de telles conditions, *Amy Robsart* semblait bien réunir toutes les chances possibles de succès. Cependant la pièce tomba. Pourquoi ? C'est ce que nous avons maintenant à étudier, en faisant ressortir surtout combien la pièce française était, en général, inférieure au roman anglais.

GUSTAVE ALLAIS.

---

## Sujets de devoirs

---

### 1

UNIVERSITÉ DE CAEN.

---

#### Philosophie.

Qu'est-ce qu'une tendance ? Est-il possible d'écarter de la psychologie cette notion ? Et, si elle est inévitable, comment peut-on la concevoir d'une manière positive ?

#### Histoire.

Tableau composé des forces de la Grèce et de l'empire de Perse à la veille de l'expédition d'Alexandre.

#### Géographie.

Le Mississipi.

#### Littérature française.

1° Qu'est-ce que Boileau doit aux anciens pour ses *Satires* ?



2. Gœthe a dit que l'exposition du *Tartuffe* (la première scène seulement) est un chef-d'œuvre. Que pensez-vous de ce jugement ?

3. Le christianisme dans *Zaïre*.

### Littérature grecque.

1. Le chant XI<sup>e</sup> de l'*Odyssée*.

2. Etudier le discours de Démosthène *Contre Nèère*.

### Thème grec ou latin.

Bossuet, *Sermon sur la Justice* : « L'histoire n'a rien de plus éclatant que les actions de Clémence... », jusqu'à : « ... point trop intéressées ».

### Philologie grecque.

1. Etudier Thucydide, IV, 3.

2. Etudier Aristophane, *Nuées*, 230-247.

### Dissertation latine.

Livium et Tacitum comparabis.

### Littérature latine.

Lucain. — La critique de la *Pharsale* dans Pétrone.

### Version latine.

Cicéron, *De Oratore*, III, 69-74.

### Philologie latine.

1. Etudier Lucrèce, III, 1064-1082.

2. Etudier Tite-Live, I, dernier chapitre.

### Philologie française.

Molière, *l'Etourdi* ; étudier, au point de vue grammatical, la scène IV de l'acte II : « Ah ! bons dieux, je frémis... »

### Thème.

*Soirées de Saint-Petersbourg*. — *Le Bourreau*.

**Version.**

Freytag, *Aus neuer Zeit*. Introduction, les 2 premiers paragraphes.

**Dissertation.**

Quelle a été l'influence du théâtre de Lessing sur les drames de jeunesse de Schiller ?

**ALLEMAND.**

Kabale und Liebe als satirisches Sittengemälde betrachtet.

*Licence et certificat.*

Même thème et même version.

**Dissertation.**

Nationale Bedeutung der Schillerschen Dramen.

**Version.**

Cowper, *Yardley Oak*, 1-32.

**Dissertation française.***Agrégation.*

L'influence italienne chez Chaucer.

*Certificat.*

Goldsmith, écrivain dramatique.

**Thème.**

Joubert, *Pensées*, *Du Style*, XCIX : « C'est par les mots familiers... »

**Dissertation anglaise.***Agrégation.*

Scan the first three stanzas of Chaucer's *Parlement of foules*, and add metrical commentary.

*Licence.*

« Discuss the following opinion of a modern french critic about Hamlet : « La vérité est que je ne comprends pas ; je ne sais ni ce qu'il est, ni ce qu'il veut ; est-il réellement fou, ou feint-il de l'être, ou, feignant de l'être, s'est-il laissé prendre à son piège, en sorte que tantôt il est un comédien de la folie, tantôt un fou authentique, sans que je sache précisément où finit le comédien et où le fou commence ? Je l'ignore, et il me semble que tout le monde l'ignore comme moi. »

**Thème.**

C'est par les mots familiers que le style mord et pénètre dans le lecteur. C'est par eux que les grandes pensées ont cours et sont présumées de bon aloi, comme l'or et l'argent marqués d'une empreinte connue. Ils inspirent de la confiance pour celui qui s'en sert à rendre ses pensées plus sensibles ; car on reconnaît à un tel emploi de la langue commune un homme qui sait la vie et les choses, et qui s'en tient rapproché. De plus, ces mots font le style franc. Ils annoncent que l'auteur s'est, depuis longtemps, nourri de la pensée ou du sentiment exprimé, qu'il se les est tellement appropriés et rendus habituels, que les expressions les plus communes lui suffisent pour exprimer des idées devenues vulgaires en lui par une longue conception. Enfin, ce qu'on dit en paraît plus vrai ; car rien n'est aussi clair, parmi les mots, que ceux qu'on nomme familiers, et la clarté est tellement un des caractères de la vérité que, souvent, on la prend pour elle.

**Version.**

*Yardley Oak, 1791.*

Survivor sole, and hardly such, of all  
That once lived here, thy brethren ! at my birth,  
(Since which I number threescore winters past),  
A shatter'd veteran, hollow-trunk'd perhaps,  
As now, and with excoriate forks deform,  
Relics of ages ! could a mind, imbued  
With truth from heaven, created thing adore,  
I might with reverence kneel, and worship thee.  
It seems idolatry, with some excuse,  
When our forefather Druids in their oaks  
Imagined sanctity. The conscience, yet

Unpurified by an authentic act  
 Of amnesty, the meed of blood divine,  
 Loved not the light, but, gloomy, into gloom  
 Of thickest shades, like Adam after taste  
 Of fruit proscribed, as to a refuge, fled.  
 Thou wast a bauble once ; a cup and ball  
 Which babes might play with ; and the thievish jay,  
 Seeking her food, with ease might have purloin'd  
 The auburn nut that held thee, swallowing down  
 Thy yet close-folded latitude of boughs  
 And all thine embryo vastness at a gulp.  
 But Fate thy growth decreed ; autumnal rains  
 Beneath thy parent tree mellow'd the soil  
 Design'd thy cradle ; and a skipping deer,  
 With pointed hoof dibbling the glebe, prepared  
 The soft receptacle, in which, secure,  
 Thy rudiments should sleep the winter through.

---

 II

UNIVERSITÉ DE POITIERS.

---

**Composition française.**

*Licence.*

Discuter, en l'appliquant à l'enseignement et à la critique littéraire, cette pensée de Vauvenargues : « Le plus grand signe de médiocrité, c'est de louer toujours modérément », et tenter une théorie de l'admiration littéraire.

*Enseignement primaire.*

Expliquer et apprécier ce mot de Vauvenargues : « La netteté est le vernis des maitres. »

**Dissertation latine.**

Quae causae conjici possunt cur jam inde a Quintiliani aetate Epistola ad Pisones *Artis poeticae* titulo fuerit insignita? Utrum recte, dijudicabit.

**Thème grec.**

Bossuet, *Histoire Universelle*, 3<sup>e</sup> partie, chap. v, depuis : « Parmi toutes les Républiques dont la Grèce était composée... », jusqu'à : « ... plus elle s'abandonnait à l'ambition ».

**Thème latin.**

*Lettre à l'Académie* : « Il ne faut pas faire à l'éloquence le tort de penser... », jusqu'à : « Je prends pour juges... ».

**Histoire moderne.**

La France et l'Allemagne de 1792 à 1803.

**Moyen Age.**

La Restauration de l'Empire d'Occident en l'an 800.

**Histoire ancienne.**

1<sup>o</sup> Le rôle des colonies grecques au <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle et au <sup>v</sup><sup>e</sup> dans le mouvement de la civilisation.

2<sup>o</sup> Les réformes de Servius Tullius.

3<sup>o</sup> Le gouvernement de Septime-Sévère.

**Géographie.**

1<sup>o</sup> L'Océan Pacifique.

2<sup>o</sup> La plaine des Pays-Bas.

3<sup>o</sup> Le système hercynien.

**Philosophie.**

*Licence.*

La causalité.

*Enseignement primaire.*

Quelle part convient-il d'attribuer, dans l'enseignement, à l'histoire des grandes découvertes et de la manière dont les sciences se sont constituées ?

**Grammaire.**

Le génitif singulier en grec et en latin ; morphologie et syntaxe.

**Métrique.**

Scander et commenter, au point de vue métrique, les vers 492-505 de *Médée*.

---

**III**

UNIVERSITÉ DE BESANÇON.

---

**LICENCE ÈS LETTRES****Composition française.**

S'il est vrai que la littérature d'une société nous renseigne mieux sur elle que tous les documents historiques (V. J.-J. Weiss, *Essais sur l'Histoire de la Littérature française*, préface de la 1<sup>re</sup> édition).

**Composition latine.**

Titus Livius et Tacitus inter se conferantur.

**Thème latin.**

Fénelon, *Dialogue sur l'Éloquence* : La vertu donne la véritable politesse.

**Thème grec.**

Racine, Préface de *Bajazet* : « Quelques lecteurs... dans un autre siècle que le nôtre. »

**Grammaire.**

1<sup>o</sup> Accord du relatif et de l'antécédent en grec et en latin.

2<sup>o</sup> Lysias, contre Ératosthène, § 15 : « Ἐκείνου δὲ... ἀποθανεῖσθαι. »

a) Construction et syntaxe.

b) Expliquer la formation des mots : ἔμπειρος, ἡδεῖν, ἀμφίθυρος, ἤπτον, ἀφελήσεσθαι.

c) Quelle est la racine dans ἔμπειρος ? Citer les mots qui ont cette racine en grec et en latin (et, accessoirement en allemand et en anglais).

**Philosophie.**

Quel est l'objet de la philosophie? Y a-t-il des parties de la philosophie qui puissent être considérées comme des sciences indépendantes?

ALLEMAND.

**Composition.**

Lessing und die französische Tragædie.

**Thème.**

Victor Hugo, *Notre-Dame de Paris*. — 50 premières lignes.

**Version.**

Gœthe, Epilog. zu Schillers *Glocke*.

LANGUE ET LITTÉRATURE ANGLAISES.

**Dissertation.**

1<sup>o</sup> Analyser et définir l'humour de Goldsmith.

2<sup>o</sup> Le *Vicaire de Wakefield*. Rechercher ce qui fait, aujourd'hui encore, le charme de ce livre.

3<sup>o</sup> *Shестоops to Conquer*. Raconter la pièce et en faire la critique.

**Version.**

Crabbe, *The Village*, book first. (The sick Poor; the Apothecary), depuis : « Such is that room... », jusqu'à : « But ere his death... » (éd. Cassell, pp. 20-22).

**Thème.**

P.-L. Cœurrier, *Pamphlet des Pamphlets*, depuis : « Après cette courte oraison mentale... », jusqu'à : « Ceci, mes chers amis... » (Vr. Marcou, *Morceaux choisis des Classiques français*, classes supérieures, pp. 525-6, *Prosateurs*.)

**Version allemande.**

Wenn sämtliche Sinne des Menschen einen lebhaften Drang nach Abwechslung und Mannigfaltigkeit haben und eine frische

Freude am Neuen bekunden, wenn die Phantasie mit der bunten Fülle und der Lebhaftigkeit ihrer Bilder dem Geisterleben Anregung und Reiz gibt, so werden auch Lautgruppen und Wortbilder, die von der allsäglichen Physiognomie der Sprache abweichen und durch ein besonderes Gepräge und Gepränge hervorstechen, in ihrem Klange das Ohr, in ihrer Form das Auge besonders fesseln, eine grössere Intensität in der Vorstellung und einen festern Platz im Gedächtnisse gewinnen. Es gibt also originelle Wörter, wie es originelle Gedanken, Wendungen und Bilder gibt, und nach dem einen wie dem andern streben Menscheng Geist und Sprache bewusst und unbewusst. Suchen wir doch auf allen Gebieten der Einförmigkeit des Daseins zu entfliehen. Die Wörter haben, wie die Individuen, eine verschiedene Physiognomie und erregen um so mehr Auffallen und Gefallen, je weniger sie in der alltäglichen Rede abgenutzt sind. Das wissen die Dichter, die mit Archaismen und Neologismen, dialektischen und ungewöhnlichen Worten ihrer Stil verbrämen.

#### Thème allemand.

On conçoit pourquoi le néologisme naît à fur et mesure de la durée d'une langue. Il est impossible qu'une langue, parvenue à un point quelconque, y demeure et s'y fixe. En effet, l'état social change; des institutions s'en vont, d'autres viennent; les sciences font des découvertes; les peuples se mêlant, mêlent leurs idiomes: de là, l'inévitable création d'une foule de termes. D'autre part, le sens esthétique, qui ne fait défaut à aucune génération d'âge en âge, sollicite l'esprit à des combinaisons qui n'aient point encore été essayées. Les belles expressions, les tournures élégantes, tout ce qui fut trouvé par nos devanciers s'use promptement, ou, du moins, ne peut pas être répété sans s'user rapidement et fatiguer celui qui redit et celui qui entend. Il faut donc, par une juste nécessité, que les poètes et les prosateurs innovent. Ceux qui, pour me servir du langage antique, sont aimés des cieux, jettent dans le monde de la pensée et de l'art des combinaisons qui ont leur fleur à leur tour.

---



# Sujets de compositions

UNIVERSITÉ DE RENNES.

LICENCE ÈS LETTRES

## Dissertation française.

1. Expliquer et justifier ce jugement d'un critique contemporain sur l'éloquence de Bossuet: « Bossuet parle à toute l'âme de toute son âme. »

2. On a dit de Figaro qu'il était « le roi et le dernier des valets de comédie ». Comment faut-il l'entendre et en quel sens est-ce exact ?

3. Quels rapports peut-on signaler entre le drame de *Ruy-Blas* et le poème d'*Eviradnus* ?

## Dissertation latine.

1. Quæritur an merito dictum sit M. T. Ciceronem, in secunda oratione adversus Rullum, tribunitiam rogationem argumentis impugnavisse quæ rhetore vel causidico potius quam consule digna sint.

2. Ostendes quonam modo stoica disciplina usus sit Lucius Annæus Seneca.

3. Quæritur quonam modo intellegenda sit ea quæ Horatio tribuitur « curiosa felicitas ».

## Thème latin.

L'étude des textes ne peut jamais être assez recommandée ; c'est le chemin le plus court, le plus sûr et le plus agréable pour tout genre d'érudition : ayez les choses de la première main, puisiez à la source ; maniez, remaniez le texte... Les premiers commentateurs se sont trouvés dans le cas où je désire que vous soyez : n'empruntez leurs lumières et ne suivez leurs vues qu'où les vôtres seraient trop courtes ; leurs explications ne sont pas à vous et peuvent aisément vous échapper. Vos observations, au contraire, naissent de votre esprit et y demeurent. Ayez le plaisir de voir que vous n'êtes arrêté dans la lecture que par les difficultés

qui sont invincibles, où les commentateurs eux-mêmes demeurent court, si fertiles d'ailleurs, si abondants et si chargés d'une vaine et fastueuse érudition dans les endroits clairs et qui ne font de peine ni à eux ni aux autres. Achevez ainsi de convaincre, par cette méthode d'étudier, que c'est la paresse des hommes qui a encouragé le pédantisme à grossir plutôt qu'à enrichir les bibliothèques, à faire périr le texte sous le poids des commentaires.

(LA BRUYÈRE, *De quelques usages*, 72.)

### Thème grec.

Si vous vous laissez persuader, ce sera pour vous un événement heureux et nous vous serons utiles à beaucoup de points de vue ; tout d'abord, parce que c'est à des opprimés et non à des gens qui nuisent à autrui que vous donnerez votre appui ; puis, si vous accueilliez un peuple qui court les plus grands dangers, vous vous constitueriez une immense réserve de reconnaissance, dont le témoignage serait éternel ; d'autre part, nous possédons une force navale qui est la plus grande après la vôtre. Et considérez quel rare succès pour vous, quelle affliction pour les ennemis, si une puissance, dont naguère l'appui vous eût semblé valoir beaucoup d'argent et de reconnaissance, vient à vous spontanément, se donne sans qu'il vous en coûte ni dangers, ni dépense, et, de plus, vous apporte la considération auprès de la foule, la reconnaissance de ceux que vous défendrez et un surcroît de force pour vous-mêmes, choses qui de tout temps sont échues toutes ensemble à très peu d'hommes, et peu de ceux qui ont besoin d'une alliance donnent à ceux auxquels ils font appel, autant de sécurité et de considération qu'ils en doivent recevoir.

### Version allemande.

Ich selber bin dieses Guerilla-Krieges müde und sehne mich nach Ruhe, wenigstens nach einem Zustand, wo ich mich meiner natürlichen Neigungen, meiner träumerischen Art und Weise, meinem phantastischen Sinnen und Grübeln ganz fessellos hingeben kann. Welche Ironie des Geschickes, dass ich, der ich mich so gerne auf die Pfühle des stillen beschaulichen Gemütlebens bette, dass eben ich dazu bestimmt war, meine armen Mitdeutschen aus ihrer Behaglichkeit hervor zu geisseln und in die Bewegung hineinzuhetzen ! Ich, der ich mich aus liebsten beschäftige, Wolkenzüge zu beobachten, metrische Wortzauber zu erklügeln, die Geheimnisse der Elementargeister zu erlauschen und mich in die Wunderwelt der alten Märchen zu versenken...

ich musste politische Annalen herausgeben, Zeitinteressen vortragen, revolutionnäre Wünsche anzetteln, die Leidenschaften aufstacheln, den armen deutschen Michel beständig an der Nase zupfen, dass er aus seinem gesunden Riesenschlaf erwache. Freilich, ich konnte dadurch bei dem schnarchenden Giganten mir ein sanftes Niesen, keineswegs aber ein Erwachen bewirken... Und riss ich auch heftig an seinem Kopfkissen, so rückte er eressich doch wieder zurecht mit schlaftrunkener Hand. Einst wollte ich aus Verzweiflung seine Nachtmütze in Brand stecken, aber sie war so feucht von Gedankenschweiss, dass sie mir gelinde rauchte... und Michel lächelte im Schlummer...

Ich bin müde und lechze nach Ruhe. Ich werde mir ebenfalls eine deutsche Nachtmütze anschaffen und über die Ohren ziehen. Wenn ich nur wüsste, wo ich jetzt mein Haupt niederlegen kann. In Deutschland ist es unmöglich. Jeden Augenblick würde ein Polizeidiener herankommen und mich rütteln, um zu erproben ob ich wirklich schlafe; schon diese Idee verdirbt mir alles Behagen. Aber in der That, wo soll ich hin? Wieder nach Süden? Nach dem Lande wo die Citronen blühen und die Goldorangen? Ach! vor jedem Citronenbaum steht dort eine österreichische Schildwache, und donnert dir ein schreckliches: « Wer da » entgegen. Wie die Citronen, so sind auch die Goldorangen jetzt sehr sauer. Oder soll ich nach Norden? Etwa nach Nordosten? Ach, die Eisbären sind jetzt gefährlicher als je, seitdem sie sich civilisieren und Glacéhandschuhe tragen.

Tiré de HENRI HEINE.

### Thème anglais.

LES « *Essays* » DE MACAULAY.

Ceci est un recueil d'articles; j'aime, je l'avoue, ces sortes de livres. D'abord on peut jeter le volume ou bout de vingt pages, commencer par la fin ou au milieu; vous n'y êtes pas serviteur, mais maître; vous pouvez le traiter comme journal; en effet, c'est le journal d'un esprit. — En second lieu, il est varié; d'une page à l'autre vous passez de la Renaissance au *xix<sup>e</sup>* siècle, de l'Inde à l'Angleterre; cette diversité surprend et plaît. — Enfin, involontairement, l'auteur y est indiscret; il se découvre à nous, sans rien réserver de lui-même; c'est une conversation intime, et il n'y en a point qui vaille celle du plus grand historien de l'Angleterre.

Assis sur un fauteuil, les pieds au feu, on voit peu à peu, en tournant les feuillets, une physionomie animée et pensante se

dessiner sur la toile obscure de l'imagination paresseuse ; ce visage prend de l'expression et du relief ; ses divers traits s'expliquent et s'éclairent les uns les autres ; bientôt l'auteur revit pour nous et devant nous ; nous sentons la nécessité de toutes ses pensées, nous prévoyons ce qu'il va dire ; ses façons d'être et de parler nous sont aussi familières que celles d'un homme que nous voyons tous les jours ; ses opinions corrigent ou ébranlent les nôtres ; il entre, pour sa part, dans notre pensée et dans notre vie ; il est à deux cents lieues de nous, et son livre imprime à nous son image, comme la lumière réfléchie va peindre au bout de l'horizon l'objet d'où elle est partie.

TAINÉ (*Essais de Critique et d'Histoire*).

### Thème allemand.

Mais déjà les jeunes garçons se font disciples des sophistes ; ils courent vers la science qu'ils ont une fois goûtée, d'un élan impétueux et aveugle. Quand, pour la première fois, on désire, on désire de tout son cœur, sans seulement regarder si la chose est difficile ou impossible. On ne doute pas de soi, parce qu'on n'a pas mesuré ses forces ; il semble qu'il n'y a pas d'intervalle entre le but et les souhaits, qu'il suffit d'étendre la main pour l'atteindre, qu'espérer c'est avoir.

Et qu'y a-t-il de plus beau et de plus doux que ce développement audacieux des facultés et des passions, lorsqu'elles se portent vers la science ? Rappelons-nous l'âge où, pour la première fois, nous avons entrevu des idées générales, non pas enseignées par nos maîtres ou apprises dans nos livres, mais découvertes par nous, les filles aînées de notre esprit, les plus chères, si charmantes, que nulle joie depuis n'a pu effacer ni égaler le souvenir de ce premier bonheur. C'est vers quatorze ou quinze ans qu'on les trouve. Elles sont incomplètes, fausses, qu'importe ? Vingt autres les avaient rencontrées avant nous, qu'importe encore ? Elles nous appartenaient bien véritablement, puisque nous les avons inventées comme eux et que nous ne nous savions pas de devanciers. L'esprit, à ce moment, part d'un essor subit, cette force imprévue dont il n'avait pas conscience, et qui, depuis longtemps, s'était accumulée en lui sans qu'il la sentit, se déploie et l'emporte à travers toutes les pensées, toutes les vérités et toutes les erreurs. On touche à toutes choses en véritable enfant, témérairement, en tranchant d'un coup les difficultés que plus tard on trouvera invincibles, mais on croit les avoir vaincues, et cette joie de vaincre n'est attristée ni par la prévision d'une défaite, ni par le

sentiment d'une faiblesse, ni par la satiété de la jouissance, ni par la fatigue de l'effort.

### Dissertation anglaise.

1. A short sketch of English Poetry on the XIX<sup>th</sup> century (down to the death of Tennyson).
2. Dramatical and poetical value of Milton's *Comus*.
3. Swift's humour.

### Dissertation allemande.

1. In wiefern hat man mit Recht Gudrun die deutsche Odyssee genannt?
2. Lessing's Laocoon und dessen Einfluss auf die deutsche Literatur.
3. Schiller's Kunstdanschauung.

### Histoire ancienne.

1. La sculpture grecque au IV<sup>e</sup> siècle.
2. Le règne de Trajan.
3. La situation légale des chrétiens et les persécutions aux I<sup>er</sup> et II<sup>e</sup> siècles.

### Histoire moderne.

1. Décrire l'état politique et social de l'Angleterre à l'avènement de Charles II.
2. Louis XIV et Guillaume III.
3. Les rapports de l'Eglise et de l'Etat en France, de 1789 à 1804.

### Géographie.

1. Conditions de l'habitat humain en montagne.
2. Formes et formations végétales.
3. Les « Campagnes ou Champagnes » du bassin parisien.

### Histoire de la philosophie.

1. Taine appliquait aux systèmes philosophiques sa théorie des trois facteurs de l'histoire (race, milieu, moment). Chercher, à l'aide d'exemples précis, quelle est la valeur de cette explication.
2. Comment a varié la notion de bonheur de Socrate à Marc-Aurèle ?
3. Caractériser les principales théories de la liberté dans la philosophie contemporaine.

**Dissertation philosophique.**

1. Rapports entre l'espace tactile, l'espace visuel et l'espace auditif.
2. Le langage mental, son importance psychologique.
3. La volonté.

**Littérature latine.**

1. Apprécier l'œuvre de Suétone.
2. Montrer comment les Romains se sont intéressés à la tragédie.
3. Quelle était l'éducation des classes supérieures de la société romaine au dernier siècle de la République et sous l'Empire.

**Histoire de la Littérature française.**

1. Ronsard.
2. Les tragédies de Voltaire.
3. Chateaubriand, son œuvre, son influence.

**Institutions grecques et romaines.**

1. Les liturgies à Athènes.
2. Condition juridique des sujets et alliés de Rome.
3. Comment s'acquiert et comment se perd le droit de cité romaine.

**BOURSES D'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR.****Composition française.**

Pourquoi la poésie lyrique a-t-elle tenu peu de place dans la littérature française au XVII<sup>e</sup> siècle ?

**Composition latine.**

Quid potissimum intersit inter antiquam historiæ conscribendæ rationem atque hodiernam.

---

*Le gérant : E. FROMANTIN.*

pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de *quarante-huit* pages de texte, composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours, *sérieusement rédigés*, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs, dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège ; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours ; toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la *Revue des Cours et Conférences* est *indispensable* : indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Universités et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets et de plans de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relations intellectuelles avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la *Revue des Cours et Conférences*, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la *Revue des Cours et Conférences* donnera les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous continuerons et achèverons la publication des cours professés au *Collège de France*, et à la *Sorbonne* par MM. Gaston Boissier, Emile Faguet, Emile Boutroux, Alfred Croiset, Jules Marthas, Gustave Larroumet, etc., etc. (ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs), en attendant la réouverture des cours de la nouvelle année scolaire. De plus, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, des comptes rendus des soutenances de thèses.

---

## CORRESPONDANCE

---

*M. K... M..., à B...* — Oui, les leçons et les conférences sont publiées *in extenso* et, le plus souvent, sont revues par le professeur ou le conférencier avant leur publication.

---

## TARIF DES CORRECTIONS DE COPIE

---

**Agrégation.** — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. . . . . 3 fr.

**Licence et certificat d'aptitude.** — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. . . . . 3 fr.

*Chaque copie adressée à la Rédaction doit être accompagnée d'un mandat-poste et de la bande du dernier numéro paru, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université, dont quelques-uns même sont membres des jurys d'examens. Les sujets peuvent être pris ailleurs que dans la Revue, mais doivent, en ce cas, être joints in extenso à la copie.*

**SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE**

**ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C<sup>ie</sup>**

**PARIS, 15, Rue de Cluny**

---

**VIENT DE PARAÎTRE**

# **SAINTE-BEUVE**

**Correspondance inédite avec Collombet**

**PRÉCÉDÉE**

**D'UNE INTRODUCTION**

**PAR**

**MM. ROUSTAN & LATREILLE**

**Professeurs au Lycée Ampère, à Lyon**

---

**Un volume in-18 jésus, broché. . 3 50**

---

Cette correspondance embrasse une période qui va de 1834 à 1853. Elle nous fait pénétrer plus avant dans la connaissance de l'illustre critique. Elle renferme des confidences très intimes faites par Sainte-Beuve à son correspondant, Collombet, érudit lyonnais, catholique convaincu, l'un des plus ardents adversaires de l'Université dans les querelles qui aboutirent au vote de la loi Falloux. Il y a là des indications nouvelles qui ont leur prix. La biographie du critique est précisée ; sa physionomie morale l'est aussi. Il y a quelque chose de poignant dans cette crise religieuse qui a été pour Sainte-Beuve plus durable qu'on ne croit généralement, et dont on peut, grâce à ces documents inédits, marquer assez exactement les limites. On peut dire de ce nouveau livre qu'il est une contribution sérieuse à l'étude de Sainte-Beuve.



Année Scolaire 1902-1903

# REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

DIRECTEUR : N. FILOZ

## SOMMAIRE

### Pages

481 ANDRÉ CHÉNIER. — *Le poète antique (suite).*491 L'HISTOIRE A ROME. — *Caton l'Ancien ; sa vie.*499 V. HUGO PROSATEUR. — « *Notre-Dame de Paris* » ; *l'action*.....

506 L'ESPAGNE DES LETTRÉS.....

523 SUJETS DE COMPOSITIONS.....

528 SOUTENANCE DE THÈSE.....

Émile Faguet,  
*de l'Académie française.*Jules Martha,  
*Professeur à l'Université de Paris.*Gustave Larroumet,  
*Membre de l'Institut.*G. Desdevises du Dezert,  
*Professeur à l'Université de Clermont-Ferrand.*Université de Rennes.  
En Sorbonne.

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE  
(ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C<sup>ie</sup>)

15, RUE DE CLUNY, 15

1903

*Tous les droits de reproduction sont réservés.*

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C<sup>ie</sup>

15, rue de Cluny, PARIS

ONZIÈME ANNÉE

# REVUE DES COURS

ET

## CONFÉRENCES

ABONNEMENT, UN AN { France. . . . . 20 fr.  
payables 10 francs comptant et le  
surplus par 5 francs les 15 février et  
15 mai 1903.  
Étranger. . . . . 23 fr.

Le Numéro : 60 centimes

### EN VENTE :

Les Troisième, Quatrième, Cinquième,  
Sixième, Septième, Huitième, Neuvième et Dixième Années  
DE LA REVUE

Chaque année. . . . . 20 fr.

Il reste quelques exemplaires de la première et de la seconde année,  
que nous tenons à la disposition de nos clients au prix de 30 francs  
chaque année.

Après dix années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très *estimée* *Revue des Cours et Conférences* : *estimée*, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est *unique* en son genre ; il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons, chaque année, à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, *lettres, philosophie, histoire, littérature étrangère, histoire du théâtre*, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons pas à passer même la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la *Revue des Cours et Conférences* est à *bon marché* : il suffira,

---

REVUE HEBDOMADAIRE  
DES  
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

---

**André Chénier.**

---

Cours de M. ÉMILE FAGUET,

*Professeur à l'Université de Paris.*

---

**Le poète antique (suite).**

Nous avons vu, dans notre dernière leçon, qu'André Chénier, peintre de la nature, l'avait été à la manière des anciens et ne pouvait être considéré comme un précurseur ; qu'il avait ignoré — ou du moins n'avait pas exprimé — ce *sentiment de la nature*, si fréquemment exploité par le romantisme ; et qu'il n'avait pas poussé plus loin que Théocrite et Virgile ses rêves d'églogue et de vie champêtre. Nous avons remarqué aussi que, chanteur de la vie rustique, il avait été amené à imiter la Bible, qui devait être, pour presque tous les grands poètes postérieurs, une riche source d'inspiration.

Une de ses élégies, dans laquelle on peut constater à la fois des imitations — presque des traductions — de vers d'Horace et des souvenirs bibliques, ne laisse pas d'être fort significative à ce point de vue :

Quand pourrai-je habiter un champ qui soit à moi !  
Et, villageois tranquille, ayant pour tout emploi  
Dormir et ne rien faire, inutile poète,  
*Gôûter le doux oubli d'une vie inquiète !*  
Vous savez si, toujours, dès mes plus jeunes ans,  
Mes rustiques souhaits m'ont porté vers les champs ;

Si mon cœur dévorait vos champêtres histoires,  
 Cet âge d'or, si cher à vos doctes mémoires,  
 Ces fleuves, ces vergers, Eden aimé des cieux,  
 Et du premier humain berceau délicieux ;  
 L'épouse de Booz, chaste et belle indigente,  
 Qui suit d'un pas tremblant la moisson opulente ;  
 Joseph, qui, dans Sichem, cherche et retrouve, hélas !  
 Les dix frères pasteurs, qui ne l'attendaient pas ;  
 Rachel, objet sans prix qu'un amoureux courage  
 N'a pas trop acheté de quinze ans d'esclavage.  
 Oh ! oui, je veux un jour, en des bords retirés,  
 Sur un riche coteau ceint de bois et de prés,  
 Avoir un humble toit, une source d'eau vive  
 Qui parle, et, dans sa fuite et féconde et plaintive,  
 Nourrisse mon verger, abreuve mes troupeaux.

Les quatre premiers vers et les cinq derniers sont tout horatiens ; et, dans ce cadre bucolique et gréco-latin, se trouvent comme enchâssées quelques images, choisies parmi les plus gracieuses, empruntées à la vieille histoire des anciens Hébreux. Notre André Chénier est là tout entier.

Il est d'autant moins indéniable que la Bible ait sollicité et même retenu son attention, qu'il avait projeté un poème en six chants, dont le *scenario* fut écrit, et dont le sujet était tiré de l'histoire sainte. A proprement parler, on ne trouve pas dans *Suzanne* le sentiment biblique, puissamment exprimé depuis par d'autres poètes : on n'y sent point cette vague terreur de Jéhovah, toujours unie à une confiance inébranlable dans la Divinité ; aucun des personnages n'est animé de l'âme étrange de ce peuple solitaire, perdu au centre de déserts stériles, au milieu d'ennemis redoutables, et qui semblait croire, avec une orgueilleuse humilité, que son existence même était un perpétuel miracle du Tout-Puissant. Mais, à défaut de ce souffle intérieur, on peut y remarquer déjà une certaine *couleur biblique*, sinon très intense, du moins véritable. On devine, plutôt qu'on ne voit, autour de la scène citée plus loin, le cadre d'un paysage de Palestine, aux étroits chemins pierreux, bordés d'arbres maigres, indiqué ça et là par quelques détails imprécis. D'autre part, le langage énigmatique et concis des vieillards est bien dans le ton des livres sacrés :

. . . . . Et quand la nuit tranquille  
 Commença de s'asseoir sur les tours de la ville,  
 Tous les deux, se glissant par des chemins divers,  
 Retournent vers ce toit, où leur âme est aux fers.  
 Au seuil de Joachim ils arrivent ensemble,  
 Se rencontrent. Chacun veut fuir, recule, tremble,

Craint les regards de l'autre, inquiet, incertain,  
 Confus de son silence. Et Manassès enfin :  
 « Mais, Séphar, je croyais qu'au sein de ta famille  
 Tu pressais dans tes bras et ta femme et ta fille.  
 J'attendais peu qu'ici, pour ne te rien céler...  
 — Toi-même, dit Séphar, qui peut t'y rappeler ?  
 Joachim est absent, tu le sais. Dans ton âme,  
 Peut-être, pensais-tu que l'amour de sa femme  
 L'a déjà, malgré lui.... — Non, non, dit Manassès ;  
 Pour un plus long séjour j'ai vu tous ses apprêts.  
 Je venais... Sur ce seuil, c'est lui qui me rappelle.  
 Il se peut que déjà quelque esclave fidèle  
 Soit venu ». — Mais Séphar sourit et l'interrompt  
 Et d'un regard perçant et secouant le front :  
 « Va, je sais quel projet t'amène et te tourmente ;  
 Suzanne ! Manassès, tu l'aimes, je le voi ;  
 Mais j'ai des yeux aussi : je l'aime, comme toi... »

En somme, André Chénier n'a pas eu le temps d'être complètement biblique : sans doute, s'il eût vécu, il aurait atteint, dans ce genre, à une plus grande perfection. Mort jeune, il a simplement compris, comme plus tard Chateaubriand, que tout aumon de peut être source d'inspiration pour le poète ; mais que, sur nos âmes, héréditairement façonnées par la culture antique et le christianisme, les poètes grecs et latins et la Bible devaient exercer une influence plus particulièrement féconde ; en passant, il a prouvé qu'il pouvait s'adresser aussi bien aux livres saints, qu'aux textes profanes, pour y puiser les éléments d'une rénovation poétique.

Toutefois, nous n'avons, jusqu'ici, étudié André Chénier que comme chantre placide des beautés naturelles, et zéléateur d'une existence bucolique et paisible. Son rêve ne se borne pas toujours à ces tranquilles imaginations. Toujours fidèle à ses modèles anciens, mais, sur ce point, plus spécialement imitateur de Catulle et de Propertius, il a chanté l'amour qui n'est que le désir, le trouble d'un sang bouillant et jeune ; il a été sensuel à la façon d'Alcée, de Sapho et d'Horace, lorsque ce Latin, de tempérament calme, imite des devanciers grecs aujourd'hui perdus. Tout, ici, devait concourir à rendre la poésie de Chénier originale et vivante ; très antique par le procédé, — on pourrait même dire trop antique, car la couleur archaïque qu'il donne à ses tableaux, altère quelquefois la nature des faits qu'il y retrace, — il accommoda à la mode des anciens auteurs ses souvenirs personnels de jeune homme, ami du plaisir et vivant au milieu de la société du XVIII<sup>e</sup> siècle :

Et c'est Glycère, amis, chez qui la table est prête ?  
 Et la belle Amélie est aussi de la fête ?

Et Rose, qui jamais ne lasse les désirs,  
 Et dont la danse molle aiguillonne aux plaisirs ?  
 Et sa sœur, aux accents de la voix la plus rare  
 Unira, dites-vous, les sons de la guitare ?  
 Et nous aurons Julie au rire étincelant,  
 Au sein plus que l'albâtre et solide et brillant ?  
 Certes, en pareille fête autrefois je l'ai vue,  
 Ses longs cheveux épars, courante, demi-nue :  
 En ses bruyantes nuits, Cithéron n'a jamais  
 Vu Ménade plus belle errer dans ses forêts.

Il apparaît assez par ces vers, tout animés d'ardeur juvénile, que le poète ne peut exprimer que sous une forme antique la joie que lui procure l'espoir d'une folle nuit ; les images, qu'il se représente, de la prochaine orgie sont comme découpées au flanc d'une urne sicilienne. Son imagination est contemporaine des alexandrins de Rome ; et son alexandrinisme, dans les vers qui précèdent et dans ceux qui suivent, inégalement fondu avec les évocations d'une poésie plus moderne et plus subjective, éclate çà et là en larges taches de pourpre, interrompues par l'intercalation de souvenirs fabuleux les développements élégiaques, réapparaît partout à travers la trame d'un récit qui n'a rien de conventionnel.

J'y consens : avec vous, je suis prêt à m'y rendre.  
 Allons ; mais si Camille, ô Dieux ! vient à l'apprendre !  
 Quel orage suivra ce banquet tant vanté,  
 S'il faut qu'à son oreille un mot en soit porté !  
 Oh ! vous ne savez pas jusqu'où va son empire.  
 Si j'ai loué des yeux, une bouche, un sourire ;  
 Ou si, près d'une belle assis en un repas,  
 Nos lèvres en riant ont murmuré tout bas,  
 Elle a tout vu. Bientôt cris, reproches, injure :  
 Un mot, un geste, un rien, tout était un parjure.  
 « Chacun pour cette belle avait vu mes égards.  
 Je lui parlais des yeux, je cherchais ses regards. »  
 Et puis des pleurs ! des pleurs... *que Memnon sur sa cendre*  
*A sa mère immortelle en a moins fait répandre.*  
 Que dis-je ? Sa vengeance ose venir aux coups ;  
 Elle me frappe. Et moi, je feins, dans mon courroux,  
 De la frapper aussi, mais d'une main légère,  
 Et je baise sa main impuissante et colère :  
 Car ses bras ne sont forts qu'aux amoureux exploits.  
 La fureur ne peut même aigrir sa douce voix.  
 Ah ! je l'aime bien mieux injuste qu'indolente.  
 La colère me plaît et décèle une amante.  
 Si j'ai peur de la perdre, elle tremble à son tour ;  
 Et la crainte inquiète est fille de l'amour.  
 L'assurance tranquille est d'un cœur insensible...  
 Loin ! à mes ennemis une amante paisible ;  
 Moi je hais le repos. Quel que soit mon effroi

De voir de si beaux yeux irrités contre moi,  
Je me plais à nourrir de communes alarmes...

Après quoi, cet homme qui aime les scènes, — ce qui est de son âge, et, en même temps, très conforme à la tradition depuis Properce, — semble décidé, pour épargner sa plus chère maîtresse, à ne point se rendre à l'invitation. Bonnes dispositions de peu de durée; car le morceau finit ainsi :

Mais quels éclats, amis ! — C'est la voix de Julie,  
Entrons. O quelle nuit, joie, ivresse, folie !

Et tout cela est gracieux, charmant, élégant, trop élégant même pour le goût moderne ; mais la délicatesse du nôtre n'ira pas jusqu'à trouver les vers mauvais.

Quelquefois, remontant au delà de Catulle et de l'Ecole latine, — qu'il imite plus fidèlement que Ronsard et les poètes de la Pléiade, trop directement soumis à l'influence des précieux sonnettistes d'Italie, — Chénier, dans un genre voisin, s'inspire de Théocrite. Son imitation n'est point servile, et ne tourne jamais à la traduction ; mais il s'assimile la manière générale de son modèle, et, comme le tableau suivant — admirable petit εἰδύλλιον — en fait foi, son style poétique devient aussitôt plus sobre et le ton de ses vers plus mesuré :

Jeune fille, ton cœur avec nous veut se taire,  
Tu fuis ; tu ne ris plus ; rien ne saurait te plaire.  
La soie à tes travaux offre en vain ses couleurs ;  
L'aiguille sous tes doigts n'anime plus des fleurs.  
Tu n'aimes qu'à rêver, muette, seule, errante,  
Et la rose pâlit sur ta bouche mourante.  
Ah ! mon œil est savant et depuis plus d'un jour,  
Et ce n'est pas à moi qu'on peut cacher l'amour.  
Les belles font aimer ; elles aiment. Les belles  
Nous charment tous. Heureux qui peut être aimé d'elles !  
Sois tendre, même faible (on doit l'être un moment),  
Fidèle si tu peux. Mais conte-moi comment,  
Quel jeune homme aux yeux bleus, empressé, sans audace,  
Aux cheveux noirs, au front plein de charme et de grâce...  
Tu rougis ? On dirait que je t'ai dit son nom.  
Je le connais pourtant. Autour de ta maison,  
C'est lui qui va, qui vient ; et, laissant ton ouvrage,  
Tu cours, sans te montrer, épier son passage.  
Il fuit vite ; et ton œil, sur sa trace accouru,  
Le suit encor longtemps, quand il a disparu.  
Nul, en ce bois voisin, où trois fêtes brillantes  
Font voler au printemps nos nymphes triomphantes,  
Nul n'a sa noble aisance et son habile main  
A soumettre un coursier aux volontés du frein.

Il est impossible de peindre mieux et de laisser plus entendre en moins de mots. Ce court morceau comprend l'ébauche de tout un gracieux roman dont il est aisé de prévoir les suites, et un merveilleux portrait, digne du grand artiste grec et de son imitateur. André Chénier atteint ici à la perfection.

Il fallait malheureusement s'attendre à ce que Chénier s'avancât trop loin dans la voie qu'il s'était frayée, encore que son tact naturel dût le préserver de certains excès. Désireux d'ouvrir une nouvelle et vaste carrière à l'essor du lyrisme français, il voulut reprendre le système des odes pindariques, vêtement trop large et trop flottant, dont s'accommode malaisément la pensée française. Ronsard avait échoué dans une semblable tentative. Chénier n'y devait point réussir, et les grands novateurs venus après lui n'ont pas osé courir les risques d'un essai analogue. Seul, Lamartine, dans la *Marseillaise de la Paix*, a écrit des strophes de quatorze vers alexandrins, dont il a quelquefois soutenu l'envolée par le prodige d'un ample mouvement lyrique, mais qui, le plus souvent et malgré la vigueur de l'effort, se trahent en incidentes essoufflées. Notre période en prose ne comportant guère de développement qui excède huit ou dix lignes, notre période en vers ne saurait dépasser huit ou dix vers. De plus, il faut considérer que l'ode pindarique était accompagnée du chant de la flûte et de la cithare, et des jeux du danseur. Les représentations chorales, sollicitant de trois manières à la fois la curiosité du spectateur, ne laissaient guère de place à la lassitude ; et la cadence musicale soutenait les longueurs du récitatif.

C'est surtout dans l'*Ode à Byzance* que nous pouvons nous rendre compte des inconvénients du système. Ce poème comprend, outre une suite de strophes, antistrophes et épodes pindariques, un prologue en strophes de longueur commune, puis une troisième partie en strophes de cinq vers, enfin un épilogue en distiques, qu'André Chénier lui-même a nommés *iambes* et dont il peut être considéré comme l'inventeur. Voici le prologue *in extenso* :

Byzance, mon berceau, jamais tes janissaires  
Du musulman paisible ont-ils forcé le seuil ?  
Vont-ils jusqu'en son lit, nocturnes émissaires,  
Porter l'épouvante et le deuil ?

Son harem ne connaît, invisible retraite,  
Le choix, ni les projets, ni le nom des vizirs.  
Là, sûr du lendemain, il repose sa tête  
Sans craindre, au sein des plaisirs,

Que cent nouvelles lois qu'une nuit a fait naître,  
De juges assassins un tribunal pervers,



Lancent sur son réveil, avec le nom de traître,  
La mort, la ruine ou les fers.

Tes mœurs et ton Coran sur ton sultan farouche  
Veillent le glaive nu, s'il croyait tout pouvoir,  
S'il osait tout braver, et dérober sa bouche  
Au frein de l'antique devoir.

Voilà donc une digue où la toute-puissance  
Voit briser le torrent de ses vastes progrès !  
Liberté qui nous fuis, tu ne fuis point Byzance,  
Tu planes sur ses minarets !

Sans discuter la justesse des allégations contenues dans ces vers de polémique, nous pouvons constater d'abord que la pensée s'y exprime et que la phrase s'y déroule sans lourdeur. Il n'en est plus de même dans la strophe suivante, qui est plus développée :

O mon esprit, au sein des cieux,  
Loin de tes noirs chagrins, une ardente allégresse  
Te transporte au banquet des Dieux,  
Lorsque ta haine vengeresse,  
Rallumée à l'aspect et du meurtre et du sang,  
Ouvre de ton carquois l'inépuisable flanc.  
De là vole aux méchants ta flèche redoutée,  
D'un fiel vertueux humectée,  
Qu'au défaut de la foudre, esclave du plus fort,  
Sur tous ces pontifes du crime,  
Par qui la France, aveugle et stupide victime,  
Palpite et se débat contre une longue mort,  
Lance ta fureur magnanime.

Bien que, pris isolément, bon nombre de ces vers soient réellement vigoureux, le poète ayant voulu avec raison que ses strophes ne fussent faites que d'une seule phrase ou tout au moins de deux phrases se succédant sans rupture de sens, il semble fort empêché d'arriver au bout de sa strophe ; les propositions principales se hachent d'incises et de parenthèses. C'est un style poétique pénible et lourd.

Débarrassé de cet attirail antique, ayant rejeté cette trop pesante chlamyde, nous le voyons reprendre bientôt son habituelle vivacité et recouvrer sa nerveuse puissance d'expression :

Un vulgaire assassin va chercher les ténèbres :  
Il nie, il jure sur l'autel ;  
Mais nous, grands, libres, fiers, à nos exploits funèbres,  
A nos turpitudes célèbres  
Nous voulons attacher un éclat immortel...

Et plus loin :

O gardes de Louis, sous les voûtes royales  
 Par nos Ménades déchirés.  
 Vos têtes sur un fer ont, pour nos bacchanales,  
 Orné nos portes triomphales,  
 Et ces bronzes hideux nos monuments sacrés.  
 Tout ce peuple hébété, que nul remords ne touche,  
 Cruel même dans son repos,  
 Vient sourire aux succès de sa rage farouche,  
 Et, la soif encore à la bouche,  
 Ruminer tout le sang dont il a bu les flots.

Cette forme de strophe est bien française, et elle a permis à Chénier d'obtenir des effets tout à fait heureux ; il est regrettable toutefois que l'hexamètre final alourdisse un peu l'élan de ces vers presque iambiques.

Le poète d'ailleurs, dès cette époque, compose des *iambes* d'un accent âpre et déjà digne de ceux qu'il écrira dans les derniers jours de sa vie :

« Sa langue est un fer chaud ; dans ses veines brûlées  
 Serpente des fleuves de fiel. »  
 J'ai, douze ans, en secret, dans les doctes vallées  
 Cueilli le poétique miel :  
 Je veux, un jour, ouvrir ma ruche tout entière ;  
 Dans tous mes vers on pourra voir  
 Si ma Muse naquit haineuse et meurtrière.  
 Frustré d'un amoureux espoir,  
 Archiloque aux fureurs du belliqueux iambe  
 Immoie un beau-père menteur ;  
 Moi, ce n'est pas au col d'un perfide Lycambe  
 Que j'apprête un lacet vengeur,  
 Ma foudre n'a jamais tonné pour des injures,  
 La patrie allume ma voix, etc. etc.

André Chénier a donc, dans son imitation des poètes antiques, suivi tour à tour toutes les voies. Son œuvre est pleine de passages charmants, où, tout en gardant la note propre à l'antiquité, il a su rajeunir les anciens auteurs et atteindre à la sensibilité de Musset, quand la poésie de Musset est encore imprégnée des souvenirs du classicisme. Tel discours de *L'Aveugle* semble être tout entier emprunté à Homère, mais à un Homère attendri, et comme il n'arrive pas souvent de l'être à l'auteur de *l'Iliade* et de *l'Odyssée* :

« Le sort, dit le vieillard, n'est pas toujours de fer.  
 Je vous salue, enfants venus de Jupiter ;  
 Heureux sont les parents qui tels vous firent naître !  
 Mais venez, que mes mains cherchent à vous connaître ;

Je crois avoir des yeux. Vous êtes beaux tous trois.  
 Vos visages sont doux, car douce est votre voix :  
*Qu'aimable est la vertu que la grâce environne ! »*

Et il poursuit, après avoir fait d'un vers latin un vers si véritablement homérique, en une langue concise qui rappelle moins le style des grandes épopées que celui des poètes gnomiques :

Croissez, comme j'ai vu ce palmier de Latone,  
 Alors qu'ayant des yeux je traversai les flots ;  
 Car jadis, abondant à la sainte Délos,  
 Je vis près d'Apollon, à son autel de pierre,  
 Un palmier, don du ciel, merveille de la terre.  
*Vous croîtrez comme lui, grands, féconds, révévés,*  
 Puisque les malheureux sont par vous honorés.

A ces sentences si bien à leur place dans la bouche d'un sage vieillard, succèdent des paroles caressantes, comme un grand-père en sait dire à ses petits-enfants :

Le plus âgé de vous aura vu treize années :  
 A peine mes enfants, vos mères étaient nées,  
 Que j'étais presque vieux. Assieds-toi près de moi,  
 Toi le plus grand de tous, je me confie à toi.  
 Prends soin du vieil aveugle. — O sage magnanime !  
 Comment et d'où viens-tu ? car l'onde maritime  
 Mugit de toutes parts sur nos bords orageux.

Ce tableau, de ton si juste, est admirable par sa composition.

Nous pouvons nous faire maintenant quelque idée de la *sensibilité* d'André Chénier, qui était exquise à sa manière ; et, pour mieux marquer la transition entre l'étude de la *sensualité* de Chénier poète, et l'étude de sa sensibilité poétique, qui nous occupera quelque temps, nous citerons certains passages de ces élégies à la manière de Catulle, où, *sensuel* encore, Chénier est déjà *sensible*, puisqu'il est déjà malheureux. Lorsque l'amour ne revêtait point la forme de l'allégresse physique, les anciens l'ont toujours peint comme une véritable souffrance. Dans Catulle, et surtout chez Properce et Tibulle, il a le plus souvent ce caractère, et c'est à ces poètes qu'appartient proprement la pièce que voici :

O nuit, nuit douloureuse ! ô toi, tardive aurore,  
 Viens-tu ? vas-tu venir ? es-tu bien loin encore ?  
 Ah ! tantôt sur un flanc, puis sur l'autre, au hasard,  
 Je me tourne et m'agite et ne peux, nulle part,  
 Trouver que l'insomnie amère, impatiente,  
 Qu'un malaise inquiet et qu'une fièvre ardente.  
 Tu dors, belle Camille ; et c'est toi, mon amour,  
 Qui retiens ma paupière ouverte jusqu'au jour

Si fu l'avais voulu, dieux ! cette nuit cruelle  
 Aurait pu s'écouler plus rapide et plus belle.  
 Mon âme, comme un songe, autour de ton sommeil  
 Voltige. En me lisant, demain, à ton réveil,  
 Tu verras, comme toi, si mon cœur est paisible...  
 O Camille, tu dors ! tes doux yeux sont fermés,  
 Ton haleine de rose, aux soupirs embaumés,  
 Entr'ouvre mollement tes deux lèvres vermeilles.  
 Mais si je me trompais, dieux ! ô dieux, si tu veilles,  
 Et, lorsque loin de toi j'endure le tourment  
 D'une insomnie amère, aux bras d'un autre amant,  
 Pour toi, de cette nuit qui s'échappe trop vite,  
 Une douce insomnie embellissait la fuite ?

Dans cette pièce, Chénier se montre excellent tant qu'il reste antique ; mais avec les deux derniers vers, où il se montre infidèle à ses modèles, il expie sa désertion par la médiocrité. Il se ressaisira, d'ailleurs, avant la fin, et fera, de nouveau, des trouvailles de style en restaurant d'anciennes expressions latines :

Dieu d'oubli, viens fermer mes yeux. O Dieu de Paix,  
 Sommeil, viens, fallût-il les fermer pour jamais !  
 Un autre dans ses bras ! ô douloureux outrage !  
 Un autre ! ô honte ! ô mort ! ô désespoir ! ô rage !  
 Malheureux insensé, pourquoi, pourquoi les dieux  
 A juger la beauté formèrent ils les yeux ?  
*Pourquoi cette dme faible et si molle aux blessures*  
*De ces regards féconds en douces impostures ?*  
 Une amante moins belle aime mieux, et, du moins,  
 Humble et timide à plaire, elle est pleine de soins ;  
 Elle est tendre ; elle a peur de pleurer votre absence.  
 Fidèle, peu d'amants attaquent sa constance ;  
 Et son égale humeur, sa facile gaité,  
 L'habitude à son front tiennent lieu de beauté.  
 Mais celle qui, partout, fait conquête nouvelle...  
 Insulte en son triomphe aux soupirs de l'amour...  
 On brigue ses regards, elle s'aime, s'admire  
 Et ne connaît d'amour que celui qu'elle inspire.

— Tableau parfait, à l'arrangement duquel a présidé cette habileté d'ordonnance, constante chez notre poète, élève des grands mattres grecs et latins.

R. B.

# L'histoire à Rome.

---

Cours de M. JULES MARTHA,

Professeur à l'Université de Paris.

---

## Caton l'Ancien ; sa vie.

Les annalistes que nous avons précédemment étudiés offrent entre eux de grandes ressemblances et ont comme un air de famille. D'abord, nous avons vu qu'ils traitent tous le même sujet : leur œuvre se compose invariablement d'une partie légendaire, consacrée à l'histoire antérieure de Rome, et d'une deuxième partie, qui comprend le récit des événements contemporains. En second lieu, ils puisent aux mêmes sources : leurs renseignements sont en grande partie tirés des *Grandes Annales*, qu'ils se contentent de rectifier ou de compléter, quand ils peuvent trouver dans les archives privées des documents nouveaux. De plus, ils écrivent tous avec le même esprit étroit, ne s'intéressant qu'à Rome, et presque exclusivement à la fortune militaire de Rome, sans montrer aucune curiosité en dehors de là. Enfin, ils suivaient une même méthode, celle qui leur était indiquée par les *Grandes Annales*, simples chroniques d'où l'art de la composition était complètement absent, et employaient tous la même langue, le grec, peut-être par une sorte de pudeur aristocratique qui les eût fait rougir d'écrire dans la langue vulgaire des littérateurs du commun.

Avec Caton l'Ancien, tout va changer : le sujet, les sources, l'esprit, la méthode, la langue. Son ouvrage des *Origines* inaugurera à Rome un nouveau système historique ; Caton sera, selon le mot de Tite-Live, le véritable fondateur de l'histoire, *historiæ conditor*.

Ses écrits sont, en grande partie, perdus pour nous ; mais les anciens nous ont laissé des renseignements assez nombreux sur son œuvre et sur sa personne. Or, pour étudier l'œuvre, il nous faut nécessairement connaître bien l'auteur. Caton est, en effet, l'un des caractères les plus singuliers que Rome ait jamais produits, et, sur tous ses écrits, il a fortement imprimé la marque de son esprit et de sa personnalité. Son histoire même sera mieux jugée, si l'on connaît bien l'histoire de sa vie.

M. Porcius Caton n'était pas, comme les annalistes précédents, un personnage de marque ; il était, au contraire, d'une origine fort obscure. Les autres, nous l'avons vu, appartenaient à l'aristocratie romaine, soit qu'ils fussent de naissance patricienne comme Fabius Pictor, soit qu'ils appartenissent à ces familles plébéiennes qui s'étaient élevées, grâce aux honneurs ou à leur richesse, jusqu'aux confins de l'aristocratie. Avant Caton lui-même, personne dans sa famille n'avait rempli la moindre magistrature ; il était, dans toute l'acception du terme, *homo novus*, un homme nouveau. Du reste, il s'en fait gloire, et, tandis que les autres font sonner bien haut leur nom et s'enorgueillissent de leurs ancêtres : « Moi aussi, leur dit-il, je suis d'une ancienne famille, et, si mes aïeux ne sont pas illustres, ils ont du moins été de bons soldats et de bons citoyens ». Tels étaient, selon Caton, les deux principaux titres de gloire, et il alléguait, lui aussi, les belles actions de ses ancêtres, *bene facta majorum*. Son père s'était comporté vaillamment à la guerre ; mais son grand-père surtout s'y était illustré et avait mérité des récompenses militaires ; il avait eu, un jour, dans une même bataille cinq chevaux tués sous lui, exploit si merveilleux que l'Etat avait voulu prendre à sa charge les frais exceptionnels que s'était ainsi imposés ce héros. Ces ancêtres de Caton, ces soldats d'élite, étaient des chevaliers. Ils devaient donc avoir le cens exigible dans l'ordre équestre, c'est-à-dire posséder une certaine fortune : nous savons qu'ils étaient petits propriétaires dans la Sabine, où ils cultivaient, de père en fils, un modeste domaine, à Tusculum. C'est là que Caton naquit, et c'est là qu'il fut élevé.

Selon les vieilles maximes romaines, la meilleure école pour l'apprentissage du métier militaire était le métier de laboureur. Caton, avant d'être soldat, vécut en paysan. Il apprit à labourer et à « remuer infatigablement le sol pierreux de la Sabine », nous dit-il lui-même. Il reçut ainsi une éducation virile, simple et austère. Aussi, quand, arrivé à peine à l'âge de l'adolescence, il perdit son père et qu'il se vit seul maître de son patrimoine, il entreprit d'administrer ses biens avec un esprit résolu et déjà entendu aux affaires. Du reste, il subit, dès son enfance, une influence qui contribua à le maintenir dans ses habitudes de travail et de simplicité. Tout près de son petit domaine de Tusculum, se trouvait la maison de Curius Dentatus, le fameux vainqueur des Samnites, trois fois triomphateur, le général qui avait chassé Pyrrhus de l'Italie, un des plus illustres hommes de guerre de l'ancienne Rome, un modèle d'austérité et le type accompli du vieux Romain. On racontait que, dans l'intervalle de

deux campagnes, il revenait parfois dans sa maison de Tusculum pour travailler la terre, et faisait cuire lui-même ses légumes comme un pauvre paysan. C'est là que des Samnites vinrent, un jour, le trouver, apportant de l'or pour le corrompre. Et comme ceux-ci s'étonnaient qu'il méprisât leurs présents: « J'aime mieux commander à des gens qui possèdent tant d'or, répondit-il, que d'en posséder moi-même. » — Tel était l'idéal que se proposait Caton, et, chaque fois qu'il allait comme en pèlerinage à la maison de Dentatus, il en revenait avec la résolution de retrancher encore quelque chose à ses dépenses.

Par cette existence simple et austère, par ces vertus toutes romaines, il se fit bientôt remarquer parmi ses compatriotes et s'acquit une sorte de célébrité dans le voisinage. Il était d'ailleurs très serviable envers ses voisins, non sans espoir d'avoir aussi leur aide à l'occasion. Comme il avait quelques connaissances de droit, et qu'il possédait une certaine éloquence naturelle, soutenue par une voix puissante, il mettait volontiers au service de ses amis ses connaissances et son talent pour les aider dans leurs procès.

Si bien qu'un jour il fut remarqué par un grand seigneur du voisinage, Valerius Flaccus, représentant d'une de ces vieilles familles patriciennes qui montraient parfois des tendances populaires (d'où le surnom de Publicola). Valerius désira connaître ce jeune homme et lui offrit de l'emmener à Rome pour le pousser dans la voie des honneurs. Sur ces entrefaites, Caton atteignit l'âge d'être soldat : on était en 217, c'était le moment où Annibal descendait en Italie; à dix-sept ans, Caton entra à l'armée, où il devait servir pendant toute la deuxième guerre Punique.

Nous ne connaissons pas dans tous ses détails sa vie militaire ; pourtant nous savons qu'il servit d'abord sous le grand Fabius Cunctator, puis en Sicile sous Marcellus, le vainqueur de Syracuse ; enfin, en 209, il est de nouveau sous les ordres de Fabius au siège et à la prise de Tarente. Dans la suite, nous le voyons encore dans l'armée du consul Claudius Néron. Il était des sept mille qui firent cette étonnante manœuvre à laquelle les Romains durent la victoire du Métaure : Livius Salinator était arrêté par Asdrubal au Nord de l'Italie : sept mille hommes, détachés de l'armée du consul Néron, traversent en quelques jours toute l'Italie, secourent Livius Salinator, et reviennent avec lui à marches forcées pour reparaitre soudain devant le camp d'Annibal, qui apprend, en même temps que l'exploit des Romains, la défaite et la mort de son frère. — Enfin, en 204, Caton est questeur en Sicile : il débute dans sa magistrature

sous les ordres de Scipion, qui préparait alors l'expédition d'Afrique. Mais ce grand homme de guerre était un général un peu fantaisiste parfois et surtout un administrateur singulier ; le rôle de Caton était justement de surveiller et de régler son administration : placer entre en face de ce général insouciant et indépendant un questeur aussi vigilant et aussi scrupuleux que Caton, c'était provoquer un conflit inévitable. En effet, les deux hommes se brouillèrent bientôt, et Caton vint à Rome se plaindre de son général, tandis que Scipion prétendait n'avoir à rendre compte que de ses victoires, et non de ses dépenses. Scipion eut raison et se fit absoudre par ses succès, mais Caton lui garda toujours une profonde rancune.

Elu préteur, il obtint le commandement de 3.000 hommes en Sicile. Consul, il fut envoyé en Espagne, où les Celtibériens s'étaient révoltés. Là, il fit preuve de grandes qualités militaires : il prit plusieurs villes fortes, gagna de nombreuses batailles, et, à son retour, obtint le triomphe, ce qui était pour un homme nouveau un honneur tout à fait exceptionnel. En 191, il partit pour la Macédoine, comme lieutenant d'Acilius Glabrien, contre Antiochus : la guerre se termina par la victoire des Thermopyles, où tout l'honneur de la journée revint à Caton : ce fut lui, en effet, qui fut chargé de tourner avec une troupe d'élite le défilé où s'était engagée l'armée du roi, et qui, après une nuit d'escalades pénibles, déboucha tout à coup, au matin, sur les derrières de l'ennemi, tandis qu'Acilius l'attaquait de face. Le consul, après l'affaire, rendit publiquement hommage à Caton, et le chargea d'aller lui-même porter au Sénat la nouvelle de la victoire.

Là s'arrête la carrière militaire de Caton : on voit qu'elle fut bien remplie, et que celui qui devait être le premier historien romain avait bien mérité le titre, que lui donne Tite-Live, de *summus imperator*.

Son rôle politique ne fut ni moins actif ni moins intéressant. Grâce à son illustre protecteur, Valerius Flaccus, Caton était parvenu de bonne heure aux différentes magistratures : questure, préture et consulat, et cela presque aussi aisément que s'il eût appartenu à une famille patricienne. Pendant cinquante ans, de sa première magistrature à sa mort, soit comme magistrat, soit comme orateur ou comme homme privé, il fut toujours sur la brèche, toujours prêt à lutter et à se mettre en avant, au Sénat, au Forum ou devant les tribunaux. Ce fut d'abord, sans doute, par goût : car il aimait les luttes de la politique autant que les batailles rangées ; mais aussi, comme tout bon Romain, il pensait remplir son devoir de citoyen en s'occupant des affaires de l'Etat : pour



lui, en effet, chaque membre de la cité doit compte à l'Etat non seulement de son activité, mais même de ses loisirs. Aussi, quelques mois à peine avant sa mort, à l'âge de 85 ans, le voyons-nous encore mêlé à la vie active, et jouant le rôle d'accusateur dans une importante affaire de justice. Un ancien gouverneur d'Espagne, Sulpicius Galba, était accusé d'avoir violé la foi jurée ; il avait, un jour, massacré une troupe d'Espagnols sans défense, qu'il avait attirés dans une embuscade, sous prétexte de parler ; puis, pour ce bel exploit, il avait osé demander le triomphe à son retour à Rome. Sans doute, ce ne devait pas être là un fait isolé ; mais le Sénat ne pouvait pas toujours se rendre un compte exact de ce qui se passait au fond des provinces. Cette fois, Caton veillait, et il cita en justice le général victorieux ; il allait même gagner son procès et faire condamner Sulpicius Galba, quand celui-ci s'avisait d'un expédient qui ne manquait guère, chez les Romains, d'émouvoir la pitié des juges ; il fit paraître en public ses enfants avec un orphelin qu'il avait jadis recueilli, et les prenant dans ses bras, il les présenta au peuple en lui demandant de les prendre sous sa tutelle, puisqu'ils allaient désormais être tous orphelins ; il fut absous. C'était donc un échec pour Caton, mais cet échec même est significatif, puisqu'il nous montre ce lutteur acharné conservant son attitude agressive jusque dans le dernier acte de sa vie politique.

Pour bien comprendre le rôle joué par Caton, il faut bien se rendre compte de l'état de la société romaine au moment où il aborda la vie publique. Rome traversait alors une crise économique ; un nouveau genre de richesse, jusque-là inconnu, se développait. Autrefois, la richesse avait été surtout immobilière ; les Romains étaient, en général, propriétaires terriens, et vivaient du produit de leurs champs ; par suite, ils vivaient simplement et ignoraient le luxe des villes. Mais, vers la fin du troisième siècle, il se produit une véritable révolution économique, et la fortune mobilière se développe par l'effet de conquêtes multipliées. Chaque fois que les Romains traitaient avec leurs ennemis, ils s'approprièrent d'abord une partie du territoire pour augmenter leur domaine, puis se faisaient payer des contributions de guerre, et le numéraire affluait à Rome ; la monnaie d'argent, aisément transportable, aidait à la diffusion de la richesse. La défaite des Carthaginois vint encore contribuer à l'enrichissement de Rome. De cette révolution économique devait rapidement résulter une révolution morale. Du jour où les Romains cessèrent de tirer de la campagne le principal de leurs revenus, du jour où ils cessèrent d'être uniquement des paysans et des cultivateurs, ils se mirent

à émigrer vers la ville. Là, ils prirent bientôt des habitudes de luxe ; ils voulurent avoir d'abord de belles habitations, puis des meubles à l'avenant ; le luxe de la table, le nombre des esclaves s'accrut, et ce fut un scandale pour les vieux Romains, quand ils virent amener à Rome, à grands frais, des cuisiniers grecs. Bientôt les richesses accumulées ne suffirent plus aux dépenses, et il fallut se créer de nouvelles ressources : ce fut alors que l'on vit les représentants des vieilles familles patriciennes se jeter dans le commerce, surtout dans la banque, entrer dans des compagnies de publicains, fréter des navires, diriger des entreprises financières, et chercher dans la guerre même, par le pillage, un moyen de s'enrichir. Luxe, oisiveté, mépris des anciens usages, de la discipline et de la tradition, telles étaient les mœurs nouvelles.

En présence de cette situation, deux partis s'étaient formés : l'un, composé de vieux aristocrates, comme Valérius Flaccus, le protecteur de Caton, ou Fabius Cunctator, prétendaient réformer les mœurs, revenir au passé, proscrire toutes les nouveautés et, en particulier, l'hellénisme, qui, selon eux, avait surtout contribué à la corruption des mœurs. Un autre parti, celui des Scipions, déclarait, plus ou moins ouvertement, que la révolution était inévitable et qu'il valait mieux l'accepter, que la décadence des mœurs venait tout simplement du développement des conquêtes, que Rome ne pouvait vivre éternellement de la même vie, qu'enfin, si la Grèce avait apporté le mal, il fallait lui demander aussi le remède, et que ses arts, sa littérature, sa philosophie, étaient capables de régénérer le vieil esprit romain.

Entre ces deux partis, Caton ne pouvait hésiter : son éducation première, ses goûts personnels, l'influence de la vie militaire, tout devait le tourner vers le parti vieux romain, où il trouvait pour chefs son ancien protecteur, Valerius Flaccus, et son ancien général, Fabius. Enfin son ennemi personnel, Scipion, était du parti opposé.

En prenant ainsi position, il était surtout dominé par une idée, qui était de ramener les Romains aux usages des ancêtres et à l'ancienne discipline. Pour répandre ses théories et les exposer au Sénat, devant le peuple, partout où il pouvait agir, il avait à son service une éloquence rude et agressive, soutenue par une voix puissante : il « aboyait à ses ennemis », disait-on, « *allatrabat* ». — Caton s'en prend d'abord à tout ce qui favorise l'indiscipline et le luxe, aux hommes d'affaires, aux publicains. Quand il débarque en Espagne avec son armée, il commence par mettre à la porte tous les fournisseurs et les entrepreneurs de subsistances

militaires : « La guerre nourrira la guerre », déclare-t-il. Partout il travaille à se débarrasser de ces gens qu'il appelle des voleurs publics ; et il s'étonne que les voleurs ordinaires soient emprisonnés et mis aux fers, tandis que ces voleurs-là trônent dans la pourpre et l'or. Il s'en prend aussi aux hommes de guerre, et n'épargne presque aucun des généraux de son temps, hors le grand Fabius : tous ceux qui, après avoir combattu au loin, viennent quêter à Rome des triomphes à bon marché, tous ceux qui s'enrichissent par le pillage, il les surveille, il les accuse ; il va jusqu'à attaquer ses propres chefs, Acilius Glabrio et Scipion l'Africain.

Enfin, il s'en prend aux femmes, qui, d'après lui, contribuaient à la corruption par leur goût du luxe. Pendant les désastres de la guerre Punique, on avait imposé le luxe des femmes, et réglementé la richesse des vêtements et des équipages. Après la victoire, et quand cette réglementation n'avait plus de raison d'être, Caton lutta encore pour qu'on n'abrogeât pas la loi, et l'échec qu'il essuya une première fois ne le rebuta pas.

Mais sa grande préoccupation fut de combattre l'hellénisme : il le poursuivit sous toutes ses formes, reprochant à la fois à la Grèce ses cuisiniers et ses littérateurs, s'emportant contre ces singuliers généraux, qui, comme Fulvius Nobilior, emmenaient des poètes dans leur état-major. Lors de l'ambassade des philosophes, dont nous avons parlé, il put entendre les conférences publiques que firent ces singuliers ambassadeurs, et ce fut lui qui insista auprès du Sénat pour qu'on leur donnât audience et qu'on les mît bien vite à la porte.

La censure fut le but suprême de son ambition et le grand acte de sa vie. Par cette magistrature, en effet, on avait prise sur les mœurs ; on pouvait punir ou récompenser les citoyens, agir sur leur vie privée ; en outre, c'était une magistrature financière : par la répartition des impôts, par l'adjudication des entreprises publiques, le censeur avait à sa merci les publicains et gérait, en quelque sorte, la fortune même de Rome. Lorsque Caton se présenta, il dut soutenir une lutte acharnée ; tout le parti de Scipion se ligua contre lui et l'empêcha d'être élu. Mais il ne se tint pas pour battu et se présenta de nouveau, cinq ans après. Du reste, il affichait hautement ses idées et ses projets de réformes : « L'Etat a besoin d'une épuration, disait-il ; si vous êtes sages, vous choisirez le plus sévère et non le plus doux des médecins : j'emploierai le fer et le feu pour vous guérir ». Il fut élu et, pour comble de bonne fortune, il eut pour collègue son protecteur, Valerius Flaccus.

Dès son entrée en charge, il se signala par des mesures hardies : il commença par expulser du Sénat cinq personnages considérables, au nombre desquels était le frère de Flamininus, le vainqueur de Philippe à Cynocéphales ; celui-ci, envoyé en Gaule Cisalpine avec une armée, avait, un jour, dans un festin, pour amuser un convive, tué de sa main un noble gaulois qui venait rendre ses armes et proposer de traiter. La chose avait fait scandale à Rome, et Caton s'était empressé de prononcer contre le coupable une sentence d'exclusion bien méritée. D'autres exécutions furent plus arbitraires, et Caton poussa parfois la sévérité et l'austérité à des excès ridicules : tel chevalier, par exemple, fut exclu de l'ordre équestre pour avoir répondu impertinemment à la question traditionnelle du censeur : « Ex tua sententia uxorem habes ? — En toute sincérité es-tu marié ? » — « Uxorem habeo, sed non ex sententia. — Je suis marié, mais non selon mon cœur. » — Caton prit des mesures ingénieuses contre le luxe ; il prétendit que les objets de luxe n'avaient qu'une valeur fictive, et que, par suite, lui censeur pouvait bien, à son gré, modifier leur valeur : de sa propre autorité, il décuplait leur prix et les imposait du même coup à 30 pour cent de la valeur nouvelle. — Il ne réprima pas moins vigoureusement le luxe de la table et des esclaves : « Il n'y a pas de salut, disait-il, dans une ville où l'on paye un esclave plus cher qu'un champ. »

Enfin ses fonctions lui donnaient prise sur les agissements de ses éternels ennemis, les publicains ; il réglementa les entreprises de travaux publics, augmenta le taux des adjudications, rendit plus coûteux l'affermage de l'impôt. Il enrageait de ne pouvoir rien contre ceux qui ne faisaient rien et eût voulu faire voter des lois spéciales contre les oisifs.

L'excès de sa sévérité lui suscita pourtant des adversaires : il fut cité quarante-quatre fois en justice ; mais il était encore plus souvent accusateur qu'accusé. Le peuple cependant ne lui garda pas rancune, et, à l'expiration de sa censure, on lui éleva une statue : « A Caton... pour avoir, étant censeur, par ses sages mesures, relevé l'Etat romain, qui était sur le penchant de la ruine. »

Tel fut ce personnage, homme d'expérience, qui avait beaucoup vu, beaucoup voyagé, beaucoup agi, beaucoup vécu, esprit novateur en un certain sens, en tout cas, original. Un génie si singulier ne pouvait se résoudre à accepter des modèles, et il devait, après les annalistes que nous avons rencontrés jusqu'ici, se montrer historien et écrivain original.

M.

# Victor Hugo prosateur.

---

Cours de M. GUSTAVE LARROUMET,

Professeur à l'Université de Paris.

---

## « Notre-Dame de Paris » ; l'action.

Nous avons étudié, dans *Notre-Dame de Paris*, l'inspiration générale et, pour ainsi dire, l'*atmosphère* de l'œuvre, et nous avons essayé de définir le but que le poète s'était proposé en l'écrivant. Il nous reste à examiner l'*action* qui fait vivre les personnages multiples créés par l'imagination de Victor Hugo, et à voir comment l'auteur a su traduire d'une façon visible et pittoresque les sentiments et les idées qui l'inspirent. A vrai dire, il y a là moins de philosophie que dans *Les Misérables* ; dans *Notre-Dame de Paris*, ce sont les sentiments primordiaux qui prédominent, et, au premier chef, le sentiment religieux, tel qu'il émane de la cathédrale.

Victor Hugo s'est fait une idée assez juste du gardien des croyances religieuses et de la piété, tel qu'il dut être vers la fin du quinzième siècle, au déclin du Moyen Age. Il nous représente le prêtre, symbolisant l'Eglise elle-même, qui cherche à s'assimiler la science, ~~fatéle~~ antagoniste des dogmes. Ainsi Claude Frollo se comporte comme la partie la plus intelligente de notre clergé actuel. Mais étudier, c'est examiner ; or la foi ne peut se concilier avec l'examen, et vouloir appliquer la raison à la foi, c'est s'exposer à détruire en soi les raisons de croire, et c'est là ce qui est arrivé à Claude Frollo.

A vrai dire, la croyance subsiste en lui tout entière ; mais son intelligence, assouplie par les exercices de la scolastique, cette grande maîtresse de raisonnement, est devenue accessible au doute. En outre, tourmenté par des besoins de sentimentalité, troublé par un perpétuel désir d'amour, il s'impose par devoir une contrainte qui est l'honneur de sa caste. Or Claude Frollo a vu une jeune fille, qui lui a inspiré une vive admiration, en même temps qu'une horreur profonde : c'est une Salomé de carrefora qui par les yeux fait entrer la perdition dans les âmes étroites. Esmeralda. Alors se livre en lui le plus douloureux dent recon-  
d'autant plus tragique que le prêtre ne saurait, qu'il aimait aucune défaillance, en un temps où le peuple, mo-  
le moindre scandale, dont l'impiété saurait immédiatement donner une

parti. Joignez à cela que l'étude des sciences occultes, à laquelle Claude Frollo s'est livré, a entamé la pureté de sa foi, dans laquelle il ne saurait plus trouver de réconfort. En présence de cette âme complexe, et qui lutte, Victor Hugo éprouve un double sentiment d'antipathie et d'admiration : d'une part, il conduira Claude Frollo jusqu'aux limites de l'infamie ; d'autre part, il ne pourra s'empêcher de révéler cette grande figure de penseur ému, et il s'en servira pour une autre démonstration.

Victor Hugo, en effet, n'est pas du tout *féministe* ; il a beaucoup aimé les femmes sans les estimer : il les considère comme des êtres inférieurs, de sentiments mauvais et futiles. La jeune fille qu'il nous présente est placée entre l'amour ardent d'un homme supérieur, mais vieilli avant l'âge, Claude Frollo, — le dévouement absolu, sublime, de Quasimodo, dont le corps est difforme, — et la sensualité d'un beau soldat : elle court à la beauté extérieure, à la force, à la sottise parfaite. Mais comment lui reprocher un choix, en somme, si naturel ? Que ferait-elle de la pensée noble qui bout sous un front chauve, ou du dévouement désagréable d'un amoureux contrefait ? Et comment s'étonner que la jeunesse et la beauté aillent d'instinct vers la beauté et la jeunesse ?

Ce serait vraiment trop demander à cette jeune fille blonde et svelte, résumé de perfections délicates et de faiblesses exquises, qui danse dans les rues de Paris, les cheveux mêlés de sequins, que d'exiger d'elle autre chose qu'une reconnaissance platonique pour le monstrueux Quasimodo ; car celui-ci est l'antithèse vivante de l'être bon qui souffre par sa laideur, — et le poète gémit de ces étranges erreurs de la nature, qui se plaît à poser, comme une énigme indéchiffrable, le problème du mal physique et du mal moral. La Esmeralda, d'ailleurs, sera touchée, encore que superficiellement, par les souffrances que le misérable endure sur le pilori, et spontanément, sans nul motif de gratitude, essaiera de les soulager ; mais tout ce qu'il y a d'ardent en elle se tournera vers Phœbus de Châteaupers, le quatrième protagoniste du drame. Victor Hugo a fort maltraité le capitaine et exagéré à plaisir sa simplicité d'esprit et sa fatuité niaise ; plus impartial, il aurait pu nous donner un portrait de condottiere, tel qu'il y en eut vers cette époque, en France comme en Italie, et la vérité historique y aurait gagné. — Rappelons enfin, à côté de ces personnages de premier plan, le feu follet de ce marais, Jean Frollo, symbole pouvait-être, lâché, après de longues années de rigoureuse annalistique pleine liberté, figure légère, pour laquelle l'auteur historien et romancier ne voue que quelque sympathie.

Il voit, la personnalité de ces acteurs ne suppose

pas une étude psychologique très approfondie ; de même, l'action est celle d'un mélodrame très ordinaire : si bien que, lorsqu'on a voulu tirer du roman une pièce de théâtre, la pièce s'est trouvée toute construite. L'intrigue a pour centre la passion de Claude Frollo, le traître du drame, pour la Esmeralda ; celle-ci aime Phœbus de Châteaupers. Arrêtée et traduite devant le tribunal du Châtelet sous l'inculpation du crime de sorcellerie, elle est mise à la torture et avoue tout ce que l'on veut. On la condamne au supplice du feu et on la conduit devant Notre-Dame pour y faire amende honorable ; le prêtre se croit vengé ; mais, à ce moment, Quasimodo, descendu par une corde, du haut des galeries supérieures, la prend et l'emporte, en criant : « Asile ! » — Après une attaque infructueuse des Gueux, qui viennent pour délivrer l'*Egyptienne*, affiliée à la truanderie, et à laquelle Quasimodo, qui est sourd, s'oppose malencontreusement, la Esmeralda retombe entre les mains de la justice. — Cette intervention des truands, peu conforme aux possibilités historiques, a simplement permis à Victor Hugo de donner, dans son roman, une place à l'élément grotesque, qu'il voulait y loger, et il n'a pas craint, pour cela, d'exagérer considérablement l'importance d'une corporation, qui fut toujours beaucoup plus éparse, même au Moyen Age, que l'auteur ne le laisse supposer.

La Esmeralda, accusée d'un meurtre commis par Claude Frollo, va donc être, pour la deuxième fois, conduite au supplice. Arrivée sur la place du Parvis, un incident la conduit jusqu'à la cellule de la Sachette ; et, ici, se place une scène où le mélodrame va s'épanouir. La Sachette, emmurée dans une loge, au coin d'une vieille mesure, est devenue presque folle à la suite du vol de son enfant par des Bohémiens. Cette fille, qu'elle pleure encore, se trouve être la Esmeralda en personne : un soulier d'enfant, pendu encore à son cou — c'est la *croix de ma mère* des mélodrames — amène la reconnaissance. La situation devient alors effroyable, et les sergents arrachent de force la fille retrouvée des bras de sa mère changée en tigresse. On pend la Esmeralda sur la place de Grève, et Quasimodo la venge en précipitant l'archidiacre, qui a voulu assister à la mort de sa victime du haut d'une des tours, sur le parvis de la cathédrale. Tel est le dénouement.

Mais l'intrigue comporte encore un épilogue ; et l'on retrouvera dans les caves du charnier de Montfaucon deux squelettes étroitement unis, dont l'un, celui de Quasimodo, est facilement reconnaissable : il est venu mourir sur le corps de celle qu'il aimait en vain.

Cette action tout élémentaire, dont nous venons de donner une

brève analyse, est menée à sa fin à l'aide de certains procédés, nouveaux dans l'histoire de la littérature française lorsque Victor Hugo les employa. Jusqu'au romantisme, l'intérêt d'un roman ou d'un drame résidait uniquement dans l'étude psychologique et sentimentale : cette tendance exclusive se manifesta surtout au XVIII<sup>e</sup> siècle, et, dans le *Gil Blas* de Le Sage, qui est pourtant un roman d'aventures, les éléments permettant de se représenter l'aspect extérieur des principaux personnages font tout à fait défaut. Victor Hugo substitue l'intérêt plastique à l'intérêt purement psychologique : il applique le pittoresque à l'étude sentimentale, et s'attache à peindre les âmes par les corps. Le portrait de Quasimodo, nous en fournit un exemple :

« Toute sa personne était une grimace. Une grosse tête hérissée de cheveux roux ; entre les deux épaules, une bosse énorme, dont le contre-coup se faisait sentir par devant ; un système de cuisses et de jambes si étrangement fourvoyées qu'elles ne pouvaient se toucher que par les genoux, et, vues de face, ressemblaient à deux croissants de faucille qui se rejoignent par la poignée ; de larges pieds, des mains monstrueuses ; et, avec toute cette difformité, je ne sais quelle allure redoutable de vigueur, d'agilité et de courage ; étrange exception à la règle éternelle, qui veut que la force, comme la beauté, résulte de l'harmonie. Tel était le pape que les fous venaient de se donner. — On eût dit un géant brisé et mal ressoudé. »

Après Quasimodo, il nous montre la Esmeralda, dansant avec sa chèvre Djali :

« Dans un vaste espace laissé libre, entre la foule et le feu, une jeune fille dansait.

« Si cette jeune fille était un être humain, ou une fée, ou un ange, c'est ce que Gringoire, tout philosophe sceptique, tout poète ironique qu'il était, ne put décider dans le premier moment, tant il fut fasciné par cette éblouissante vision.

« Elle n'était pas grande, mais elle le semblait, tant sa fine taille s'élançait hardiment. Elle était brune, mais on devinait que, le jour, sa peau devait avoir ce beau reflet doré des Andalouses et des Romaines. Son petit pied aussi était andalou, car il était tout ensemble à l'étroit et à l'aise dans sa gracieuse chaussure. Elle dansait, elle tournait, elle tourbillonnait sur un vieux tapis de Perse, jeté négligemment sous ses pieds ; et, chaque fois qu'en tournoyant sa rayonnante figure passait devant vous, ses grands yeux noirs vous jetaient un éclair.

« Autour d'elle, tous les regards étaient fixes, toutes les bouches ouvertes ; et, en effet, tandis qu'elle dansait ainsi au bourdonnement



du tambour de basque, que ses deux bras ronds et purs élevaient au-dessus de sa tête, mince, frêle et vive comme une guêpe, avec son corsage d'or sans pli, sa robe bariolée qui se gonflait, avec ses épaules nues, ses jambes fines que sa jupe découvrait par moments, ses cheveux noirs, ses yeux de flamme, c'était une surnaturelle créature. »

Le portrait de Claude Frollo pourrait être donné comme le chef-d'œuvre du genre; car, ici, à chaque trait physique correspond un trait moral, et réciproquement :

« Si, en vieillissant, il s'était formé des abîmes dans sa science, il s'en était aussi formé dans son cœur. C'est du moins ce qu'on était fondé à croire, en examinant cette figure sur laquelle on ne voyait reluire son âme qu'à travers un sombre nuage. D'où lui venaient ce large front chauve, cette tête toujours penchée, cette poitrine toujours soulevée de soupirs? Quelle secrète pensée faisait sourire sa bouche avec tant d'amertume, au même moment où ses sourcils froncés se rapprochaient comme deux taureaux qui vont lutter? Pourquoi son reste de cheveux était-il déjà gris? Quel était ce feu intérieur qui éclatait parfois dans son regard, au point que son œil ressemblait à un trou percé dans la paroi d'une fournaise?

« Ces symptômes d'une violente préoccupation morale avaient surtout acquis un haut degré d'intensité à l'époque où se passe cette histoire. Plus d'une fois, un enfant de chœur s'était enfui, effrayé de le trouver seul dans l'église, tant son regard était étrange et éclatant. Plus d'une fois, dans le chœur, à l'heure des offices, son voisin de stalle l'avait entendu mêler au plain-chant *ad omnem tonum* des parenthèses inintelligibles. Plus d'une fois, la buandière du Terrain, chargée de « laver le chapitre », avait observé, non sans effroi, des marques d'ongles et de doigts crispés dans le surplis de M. l'archidiacre de Josas. »

Ce procédé de peinture morale est constant chez Victor Hugo ; mais un autre élément, la *mise en scène*, mérite d'attirer, un instant, notre attention. Victor Hugo déploie dans le roman la même force de volonté qu'au théâtre. Poète lyrique par tempérament, il s'est fait dramaturge par un prodigieux effort intellectuel. De même, il a su nous donner ici l'illusion de la vie. Quoique ses personnages soient symboliques, quoiqu'on ne puisse croire à la vérité intrinsèque d'une Esmeralda et d'un Claude Frollo, non plus qu'à l'existence réelle d'un Hernani ou d'un Ruy Blas, tels que l'auteur les a dépeints, on a cependant la sensation que le poète, suivant l'expression de Balzac, *ajoute à l'état civil*. Jamais deux frères, jamais deux hommes parlant ensemble, à quelque époque que ce soit, n'ont

tenu un langage pareil à celui de Claude et de Jean Frollo, dans la scène que nous allons citer, et cependant l'illusion nous domine, et le poète reste bien créateur de vie dans le domaine de l'irréel :

— « Entrez ! cria l'archidiacre de l'intérieur de la cellule, je vous attendais. J'ai laissé expès la clef à la porte. Entrez, maître Jacques ».

L'écolier entra hardiment. L'archidiacre, qu'une pareille visite gênait fort en pareil lieu, tressaillit sur son fauteuil.

— Quoi ! c'est vous, Jehan ?

— C'est toujours un J, dit l'écolier avec sa face rouge, effrontée et joyeuse.

Le visage de dom Claude avait repris son expression sévère.

— Que venez-vous faire ici ?

— Mon frère, répondit l'écolier en s'efforçant d'atteindre à une mine décente, piteuse et modeste, et en tournant son bicoquet dans ses mains avec un air d'innocence, je venais vous demander...

— Quoi ?

— Un peu de morale, dont j'ai grand besoin.

Jehan n'osa ajouter tout haut : « Et un peu d'argent, dont j'ai plus grand besoin encore. » — Ce dernier membre de sa phrase resta inédit.

— Monsieur, dit l'archidiacre d'un ton froid, je suis très mécontent de vous.

— Hélas ! soupira l'écolier.

Dom Claude fit décrire un quart de cercle à son fauteuil, et regarda Jehan fixement.

— Je suis bien aise de vous voir.

C'était un exorde redoutable. Jehan se prépara à un rude choc.

— Jehan, on m'apporte, tous les jours, des doléances de vous. Qu'est-ce que c'est que cette batterie où vous avez contus de bastonnade un petit vicomte, Albert de Ramonchamp?...

— Oh ! dit Jehan, grand'chose ! un méchant page qui s'amusa à escaillbotter les écoliers en faisant courir son cheval dans les boues !

— Qu'est-ce que c'est, reprit l'archidiacre, que ce Mabiet Fargel dont vous avez déchiré la robe ? *Tunicam dechiraverunt*, dit la plainte.

— Ah bah ! une mauvaise capette de Montaigne ! voilà-t-il pas !

— La plainte dit *tunicam* et non *cappettam*. Savez-vous le latin ?

Jehan ne répondit pas.

— Oui ! poursuivait le prêtre en secouant la tête, voilà où en sont les études et les lettres maintenant. La langue latine est à peine entendue, la syriaque inconnue, la grecque tellement odieuse que ce n'est pas ignorance aux plus savants de sauter un mot grec sans le lire et qu'on dit : *Græcum est, non legitur*.

L'écolier leva résolument les yeux.

— Monsieur mon frère, vous plaît-il que je vous explique en bon parler français ce mot grec qui est écrit là sur le mur ?

— Quel mot ?

— *Ἀνάγκη*.

Une légère rougeur vint s'épanouir sur les jaunes pommettes de l'archidiacre, comme la bouffée de fumée qui annonce au dehors les secrètes commotions d'un volcan. L'écolier le remarqua à peine.

— Eh ! bien, Jehan, balbutia le frère aîné avec effort, qu'est-ce que ce mot veut dire ?

— *Fatalité*.

Dom Claude redevint pâle et l'écolier poursuivait avec insouciance :

— Et ce mot qui, au-dessous, gravé par la même main, *Ανεζυξις* signifie *impureté*. Vous voyez qu'on sait son grec.

L'archidiacre demeurait silencieux. Cette leçon de grec l'avait rendu rêveur.

Le petit Jehan, qui avait toutes les finesses d'un enfant gâté, jugea le moment favorable pour hasarder sa requête. Il prit donc une voix extrêmement douce, et commença :

— Mon bon frère, est-ce que vous m'avez en haine à ce point de me faire farouche mine pour quelques méchantes gifles et pugalades distribuées en bonne dame à je ne sais quels garçons et marmousets, *quibusdam marmosetis* ? — Vous voyez, mon bon frère Claude, qu'on sait son latin.

Mais toute cette caressante hypocrisie n'eut point sur le sévère grand frère son effet accoutumé. Cerbère ne mordit pas au gâteau de miel. Le front de l'archidiacre ne se dérida pas d'un pli.

— Où voulez-vous en venir ? dit-il d'un ton sec.

— Eh ! bien, au fait, voici ! répondit bravement Jehan. J'ai besoin d'argent. »

On peut assurer qu'aucun trait de cette scène n'est pris dans le réel ni même dans le vraisemblable ; tous sont démonstratifs et pourtant exagérés ; mais l'impression que notre esprit en reçoit n'en est nullement diminuée.

Ce miracle, Victor Hugo l'a souvent accompli avec l'aide des *mots* : ils étaient, avant lui, les signes abstraits de la pensée, moyens de communication indifférents par eux-mêmes, véritables notations algébriques. Avec Victor Hugo, il semble qu'ils s'éveillent et se colorent. Tous surgissent à son appel, et, dès lors, va commencer le plus prodigieux essor de la langue française, qui ait jamais été vu depuis le début de notre histoire littéraire ; ne cherchons rien d'égal même au seizième siècle : Hugo évince Rabelais. Nous venons d'en voir un exemple.

R. B.

---

## L'Espagne des lettrés.

---

Cours de M. DESDEVISES DU DEZERT,

*Professeur à l'Université de Clermont-Ferrand.*

---

Le dix-huitième siècle a été, pour l'Espagne, une longue et pénible convalescence.

Lorsque les traités d'Utrecht sont venus assurer la couronne sur la tête de Philippe V, il y avait 222 ans que l'Espagne n'avait connu de paix véritable (1492-1714).

La malheureuse nation était réduite à l'état de squelette. Sur les 500.000 kilomètres carrés de son territoire vivaient épars 5.700.000 habitants, sans commerce, sans industrie, ne connaissant qu'une culture arriérée, et vivant pour la plupart au jour le jour, ou d'expédients. « Aujourd'hui est aujourd'hui, et demain est demain », disaient les philosophes en haillons qui se promenaient par les places

... avec des airs de gloire,

et soupaient à la porte des couvents.

Il eût fallu rendre à ce peuple à demi mort le sens des choses de la paix, le goût du travail et le désir de l'aisance. Se garder de toute intervention dans les affaires de l'Europe, restaurer la marine, remettre la nation à l'école, fomentier le développement de la richesse nationale et le progrès des colonies : tel aurait

dû être le programme des rois de la nouvelle dynastie. Ils ne surent pas toujours comprendre ces grands intérêts et engagèrent le pays dans plus d'une mauvaise affaire ; cependant ils eurent comme une vague intuition de leur devoir royal et le remplirent avec une certaine conscience. Les quatre princes qui se succédèrent de 1700 à 1808 furent tous de fort honnêtes gens ; mais Philippe V et Ferdinand VI furent des maniaques, Charles IV un semi-imbécile, et Charles III, le seul roi qu'ait eu l'Espagne depuis Philippe II, n'a guère été qu'un passable administrateur, actif mais timoré, bien plus autoritaire que libéral, vétilleux, attentif aux moindres riens et incapable de voir les choses de haut. Malgré tout, ces princes bourgeois ont fait grand bien à l'Espagne. Ils lui ont donné presque un siècle de paix à peu près complète (1714-1793). Les expéditions de Philippe V en Italie, les guerres maritimes de Charles III ont été onéreuses pour le trésor, mais n'ont pas entravé le relèvement de la nation ; ce furent de simples épisodes, plus bruyants que sérieux. Il n'en est pas de même des guerres de Charles IV, qui sont une des causes immédiates des malheurs de 1808. Avec la paix, les Bourbons donnèrent à l'Espagne l'ordre, ce premier besoin des peuples. Sans toucher aux vieilles institutions de la Péninsule, le gouvernement royal établit entre elles une hiérarchie et une subordination qui n'avaient point encore existé.

Les départements ministériels furent créés et leurs attributions nettement séparées.

Les grands Conseils de la monarchie : Conseil de Castille, Conseil des Indes, Conseil des Finances, Conseil de la Guerre, Conseils des Ordres, devinrent de grands centres d'information et jouèrent surtout le rôle de comités législatifs et de tribunaux administratifs. Nommant tous leurs membres, nommant leurs présidents, les révoquant dès que bon lui semblait, le roi n'eut jamais à craindre d'opposition parlementaire comme celle qui se produisit en France.

Les parlements provinciaux (appelés Chancelleries et Audiencias) étaient remplis de magistrats fonctionnaires, et présidés par les capitaines généraux ou gouverneurs militaires des provinces, agents directs du roi.

À la tête de chaque district, un *corregidor* ou *alcalde mayor* représentait le pouvoir central.

Les municipalités, très souvent héréditaires, et horriblement somnolentes, ne pouvaient rien innover sans en référer au Conseil de Castille et sans obtenir le congé de l'autorité.

Ayant ainsi établi son pouvoir sur la nation, le roi prit bien

garde à ne laisser subsister en face de lui aucune puissance rivale, et n'eut rien à redouter ni de la noblesse, ni du clergé.

La noblesse perdit tout pouvoir effectif dans l'Etat. Elle eut les charges de cour, elle fut comblée d'honneurs, mais n'eut, comme corps, aucune influence sur les affaires de la monarchie. Certains grands seigneurs, comme Aranda, parvinrent au pouvoir ; mais ce ne fut pas leur naissance qui les y appela : ce fut la faveur du roi. Les ministres les plus remarquables : Albéroni, Patiño, La Ensenada, Campomanes, Florida Blanca appartenaient à la petite noblesse ou même à la classe populaire.

L'Eglise fut réellement *nationalisée* par le concordat du 31 janvier 1753. Le roi fut reconnu par le pape comme patron universel de toutes les Eglises du royaume, pendant les huit mois *apostoliques*, et eut, pendant ces huit mois, la nomination à tous les bénéfices vacants, qui ne seraient pas à la nomination d'un particulier en vertu d'un privilège régulier. Le pape ne garda plus en Espagne que 52 bénéfices à sa nomination. Charles III réorganisa le tribunal de la Nonciature et soumit tous les actes de la cour de Rome au visa de son conseil. L'Inquisition elle-même, après avoir gagné, sous Philippe V, une éclatante victoire, subit sous Charles III une défaite décisive et tomba dans un tel discrédit que les familiers du Saint Office durent renoncer à porter leurs insignes en public.

Le roi fut donc le vrai et seul maître de l'Espagne, et, avec des apparences un peu différentes de la France, son pouvoir fut peut-être plus absolu que celui de Louis XV, parce qu'il n'eut pas à subir le contrôle d'une opinion publique informée et hardie comme le fut l'opinion française. L'idée d'une désobéissance au roi apparut au peuple espagnol d'alors comme une folie criminelle. « *Así lo quiere el rey*, ainsi le veut le roi... », et l'arrêt est accepté, presque toujours, comme une nécessité inéluctable.

Cette autorité absolue, le roi en a généralement usé pour le bien de ses peuples, et il est impossible de nier que l'Espagne n'ait accompli de très grands progrès au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Les écrivains espagnols se montrent trop souvent injustes pour cette période de leur histoire, parce qu'ils se laissent égarer par leurs préjugés religieux, politiques ou nationaux.

Comme les rois ont développé leur autorité et mis de l'ordre dans l'anarchie paperassière des grands conseils, les traditionalistes crient volontiers à la tyrannie, ils rendent le *régalisme* responsable de toutes sortes de méfaits.

Comme les rois ont travaillé à s'émanciper de la tutelle de Rome, ont tenu en bride l'Inquisition, et ont manifestement tendu à la supprimer, les écrivains catholiques les accusent de gallicanisme

et de jansénisme. L'expulsion des Jésuites, qui fut un fait brutal, est flétri comme un crime par des cléricaux, tout prêts à traiter leurs ennemis de la même façon.

Comme les rois d'Espagne sont de souche française, et que l'Espagne castillane est, en général, très ennemie de la France, les tentatives des rois pour renouveler l'enseignement, l'art et la littérature de l'Espagne sont considérées comme autant d'attentats au génie national et comme autant de trahisons.

Enfin le pacte de famille, qui unissait les forces de la France et de l'Espagne contre l'Angleterre, est dénoncé comme un pacte infâme, ayant mis les trésors et les flottes de l'Espagne au service des ambitions insatiables de la France.

Il n'est pas un de ces jugements qui ne puisse être très sérieusement contesté. Nous pensons, pour notre part, que les vieilles « libertés espagnoles », dans l'état où elles étaient au début du dix-huitième siècle, ne pouvaient plus avoir aucune utilité, et nous croyons que les rois ont fait œuvre sage en les supprimant. Nous ne pensons pas qu'on doive défendre davantage les abus de la suprématie pontificale, ni les vices de l'Inquisition. Les premiers Bourbons ne sont certes pas des génies, mais ils brillent comme des astres de première grandeur à côté des trois derniers princes de la maison d'Autriche. Le pacte de famille doit être jugé en lui-même, abstraction faite de la Révolution. L'idéal politique des hommes d'Etat français du dix-huitième siècle était de constituer, entre les branches française, espagnole et italienne de la maison de Bourbon, une alliance perpétuelle, qui, avec le temps, aurait fait des trois pays une confédération puissante en état de balancer sur mer la prépondérance britannique. Cet idéal était grand et conforme aux intérêts bien entendus des trois nations. Si elles pouvaient le comprendre encore aujourd'hui, elles reconstitueraient, à elles trois, presque tout l'Empire d'Occident et formeraient un bloc solide de 90 millions d'hommes, capable de faire encore bonne figure dans le monde. C'est la seule chance de salut qui reste aux nations latines.

Et ce qui prouve, mieux que tout raisonnement, que l'Espagne eut, somme toute, à se louer du nouveau régime, ce sont les progrès réalisés en un siècle.

La population était remontée en 1797 à 10.541.000 habitants. Madrid avait 156.000 habitants et Barcelone 115.000. De grandes routes, parcourues par des courriers réguliers, traversaient l'Espagne. Des lignes de paquebots desservaient les principales colonies. Une armée de 100.000 hommes, une flotte de 300 bâtiments donnaient à l'Espagne au moins l'apparence d'une grande puis-

sance ; 900 navires, jaugeant 150.000 tonneaux, commerçaient sous pavillon espagnol. Le commerce général de l'Espagne représentait un total d'un milliard de réaux, son commerce intérieur un mouvement de deux milliards et demi. Son agriculture et son industrie étaient en progrès. Elle avait des savants, quelques-uns de premier ordre, bon nombre d'érudits et d'écrivains de talent, quelques artistes de goût et un peintre de génie.

Que l'on se donne la peine de parcourir les *Mémoires* de M<sup>me</sup> d'Aulnoy, écrits sous le règne de Charles II, et les voyages de Swinburne ou de Townsend, ou le livre de Rehfuës publiés au début du dix-neuvième siècle, et l'on constatera aisément les bons résultats obtenus au cours du dix-huitième siècle.

Cette Espagne pacifique, de mœurs régulières et bourgeoises, paraît moins brillante et moins poétique que celle des *conquistadores* et moins dramatique que celle des moines ; elle est aussi plus sympathique et ne manque pas, autant qu'on pourrait le croire, d'énergie et d'originalité.

D. Emilio Cotarelo y Mori a publié en 1897, à Madrid, un très intéressant ouvrage intitulé *Iriarte et son époque* ; nous ne pouvons choisir un meilleur guide pour pénétrer au sein de la société espagnole du dix-huitième siècle et en étudier la physionomie, les charmantes qualités et aussi les lacunes et les défauts.

Alors comme aujourd'hui, l'idéal de tout Espagnol était de devenir fonctionnaire et d'émarger au budget de l'Etat. D. Juan de Iriarte, navarrais établi aux Canaries, ne pensait pas autrement et chercha à pousser son fils aîné, D. Juan, dans la carrière des honneurs. A onze ans, l'enfant quitta le Port de la Croix en l'île de Ténérife, et s'en vint en France, sous la conduite d'un ami de sa famille, M. Pierre Hély. Mis au collège de Rouen, il quitta bientôt la ville normande pour Paris, et fut élève du collège Louis-le-Grand où enseignait alors le P. Porée, l'un des professeurs les plus éminents de son époque. Iriarte fit d'excellentes humanités et revint à Madrid en 1724, à l'âge de vingt-deux ans.

Son amour de l'étude le fit remarquer par D. Juan de Ferreras, bibliothécaire en chef de la bibliothèque du roi, qui lui procura des préceptorats dans l'aristocratie madrilène et le fit attacher, en 1729, au personnel de la bibliothèque. Depuis ce moment jusqu'à sa mort, survenue en 1771, D. Juan vécut de la vie laborieuse et intelligente de l'homme de lettres et de l'érudit. Placé à la tête de la section des manuscrits, il publia des catalogues d'ouvrages relatifs à la géographie, à la chronologie et aux mathématiques. Il rédigea une *Paléographie grecque* et publia un *Catalogue des Manuscrits grecs de la Bibliothèque royale*, encore très estimé. Mem-



bre de l'Académie espagnole, il prononça un discours sur les occupations de la Compagnie, travailla à la réforme de l'orthographe, à l'établissement de la grammaire et du dictionnaire, commença un *Dictionnaire latin-espagnol*, écrivit une *Grammaire latine en vers espagnols*, et trouva encore le temps d'être un des principaux collaborateurs du *Journal des Lettrés* (*Diario de los literatos*), la première Revue critique qui ait paru en Espagne.

D'humeur affable et enjouée, il était l'âme de deux ou trois sociétés littéraires qui se réunissaient chez le P. Sarmiento, chez D. Blas Nasarre, chez D. Agustin de Montiano y Luyando. Il y était apprécié comme poète latin et comme épigrammatiste. Il excellait à enfermer dans un quatrain une pensée fine et malicieuse, sans que sa plaisanterie légère fût jamais blessante.

« L'épigramme, disait-il, doit, pour plaire, être semblable à l'aubelle : petite, douce et piquante. »

Guéri d'une maladie par un traitement très simple, il s'écriait gaiement :

« Ainsi me voilà guéri, grâce au lait d'ânesse ! Ne dois-je pas plutôt remercier les ânes que les docteurs ? »

En acquérant une bulle de la Sainte Croisade, l'Espagnol achète le droit de faire gras le vendredi. Le poète remarque qu'il n'en achète pas en même temps le moyen :

« Nous avons déjà une bulle qui nous permet de manger de la viande. Plût à Dieu qu'une autre bulle fût qu'on nous en donnât ! »

Le Vendredi Saint, toute la vie publique s'arrête à Madrid :

« Les cloches se taisent, les carrosses s'arrêtent. Tout est tranquille par la ville. Et c'est seulement quand le Christ meurt qu'on peut vivre à Madrid. »

Cet excellent homme avait appelé auprès de lui ses trois neveux, D. Bernardo, D. Domingo et D. Tomás. Il dirigea leur éducation à tous les trois, et tous lui firent honneur.

D. Bernardo, l'aîné, né en 1735, fut attaché, en 1754, au cabinet de son oncle avec un traitement de début de 6.000 réaux. Il ne tarda pas à mériter la réputation d'un bureaucrate extraordinairement laborieux. Il n'était pas de question, si difficile ni si rebutante qu'elle fût, dont il ne vint à bout : « Combien de fois, dit-il dans ses *Mémoires*, ne me suis-je pas mis au travail à six heures du matin pour me retrouver encore la plume à la main à six heures le lendemain matin. » Tour à tour employé au ministère d'Etat, secrétaire d'ambassade, conseiller des Indes, directeur de la compagnie des Philippines, vice-protecteur de l'Académie de San Fernando, il eut l'honneur d'être exilé par Godoy en 1804 et

se rallia, en 1809, au gouvernement de Joseph, mais seulement après la capitulation de Madrid.

D. Domingo, plus intelligent encore et plus ambitieux, se poussa plus vite. Secrétaire de l'ambassade de Paris en 1793, il négocia avec la Convention après la retraite du comte de Fernan Nuñez et fit les plus grands efforts pour sauver la vie de Louis XVI. Ce fut lui qui représenta l'Espagne, en 1795, lors des négociations du traité de Bâle ; il mourut à Gironne, le 22 novembre 1795, après avoir rendu la paix à son pays.

D. Tomás s'est fait un nom dans les lettres, et son choix s'est trouvé le meilleur. Ses frères, le conseiller des Indes et le ministre plénipotentiaire, sont bien oubliés aujourd'hui, et le nom de D. Tomás de Iriarte sera connu aussi longtemps qu'il y aura des hommes pour goûter les lettres espagnoles.

Il représente avec éclat, et non sans originalité, le classicisme, qu'on s'efforçait alors de faire accepter par l'Espagne. On voulait réduire la muse castillane aux règles du devoir, séparer soigneusement les genres, donner à chacun d'eux sa méthode et sa poésie, proscrire surtout le vieux drame national et imposer à l'Espagne des tragédies et des comédies régulières à la façon de celles de France.

A ces préoccupations sont dues quelques-unes des œuvres d'Iriarte. Ce fut pour faire connaître les règles qu'il traduisit en vers espagnols l'*Art poétique* d'Horace. Ce fut pour donner l'exemple d'un poème régulier conçu dans le genre didactique qu'il écrivit son poème sur la *Musique*, dont le succès fut plus grand encore à l'étranger qu'en Espagne.

Il n'est pas besoin de dire que ces œuvres n'ont plus aujourd'hui qu'un intérêt historique, et que c'est grâce à d'autres ouvrages que s'est maintenue jusqu'à nous la popularité de D. Tomás.

Personne, au XVIII<sup>e</sup> siècle, n'a manié la langue poétique avec plus de pureté, ni plus d'aisance. Les Espagnols, habitués aux somptuosités de leurs grands lyriques, le trouvent froid et prosaïque ; plus épris de clarté, de finesse et de sobriété, nous goûtons davantage cette poésie charmante, où nous retrouvons toutes les grâces de la nôtre, avec un parfum plus pénétrant et une saveur exotique tout à fait appétissante.

Les *Œuvres détachées* d'Iriarte, sa *Correspondance*, ses articles de *Critique* et de *polémique*, ses *fables littéraires*, ses deux jolies comédies : *Le fils de famille* (*El señorito mimado*) et *La jeune fille mal élevée* (*La señorita mal criada*), son dramatique monologue de *Guzmán el bueno* sont pour nous des titres de gloire bien supérieurs à sa traduction d'Horace.

Plus encore que son oncle D. Juan, D. Tomás fut homme du monde et bel esprit. Au lieu d'avoir à se frayer péniblement sa voie, il profita de l'excellente situation acquise par son oncle, et vécut, dès ses jeunes années, dans le milieu le plus lettré et le plus distingué.

Voici comment il nous décrit lui-même la maison qu'il habitait avec son oncle et ses frères :

« Sache d'abord que la demeure où j'ai fixé ma paisible résidence, sans ostentation de magnificence, est gaie, propre, bien ornée et sent l'aisance bourgeoise. Nous avons sept pièces ; les murs ne sont pas revêtus de satins exquis, mais d'un grand nombre de créations ingénieuses d'habiles artistes, soit peintures, soit gravures, dont l'examen peut intéresser tous ceux qui aiment les arts, ces arts qui ont mérité le nom de beaux-arts, parce qu'ils embellissent tout. Le principal ornement de mon cabinet est le célèbre portrait du savant Mengs, inestimable don de ce grand homme, qui, de ce même pinceau si fier avec lequel il a éternisé son nom en Europe, a éternisé ici sa ressemblance, et qui, dans le même temps qu'il restait égal à lui-même, s'est surpassé dans la copie de son propre visage... Si tu viens, d'aventure, visiter quelque jour mon logis, tu pourras divertir ta fantaisie en regardant, soit en gravures, soit en estampes, soit en peintures, les portraits d'illustres écrivains, statuaires, peintres, monarques, généraux et autres hommes dignes de mémoire, soit des scènes tirées de la table et de l'histoire, soit des oiseaux, des fleurs, des fruits, des animaux, soit de sanglantes batailles, soit des vues d'édifices, de ruines, de forêts, de rivières, des plaines verdoyantes, des chasses, des chaumières et des marines.

« Dans un autre endroit de ma maison, je conserve une bibliothèque rare et choisie, que le vieil Iriarte collectionna avec un soin curieux ; si je n'ai hérité ni de sa science, ni de son art, j'ai du moins hérité de son amour des Muses. Ma bibliothèque ne renferme pas un monceau de ces livres de jurisprudence vulgaire, ou d'argot scolastique, ou de médecine, comme on en rencontre à tous les coins de rue. Elle renferme un trésor de science qui appartient au docte humaniste, qui charme et éclaire l'esprit et non l'embrume, l'offusque ou l'engourdit. Elle réunit les éditions les plus correctes des orateurs grecs et latins et les œuvres choisies des historiens et des poètes à de bons écrits espagnols, à beaucoup de ceux que la France a produits, et à quelques anglais et italiens, offrant, dans un petit espace, tout le meilleur de la critique et la fleur du bon goût.

« La poésie n'est pas ma seule récréation ; je me diverts souvent

avec la musique, sa sœur; certaines nuits, nous réunissons plus de vingt amateurs, et chacun exécute sa partie à première vue. ... Nous avons un grand choix de musique moderne allemande, puisqu'il est constant que, dans la partie symphonique, elle a arraché la palme à l'italienne. Si quelqu'un se consacre au contre-point, et nous apporte son œuvre, notre orchestre d'amateurs la joue, l'examine et la juge, et je te dirai même que les assistants ont entendu avec bienveillance mes symphonies concertantes. » (*Poesias de Iriarte, Epistola VII. — 8 janvier 1776.*)

Nous reconnaissons, ici, le ton de la lettre classique; il ne serait pas très malaisé de la traduire en latin de Sidoine Apollinaire; c'est l'œuvre d'un lettré et d'un dilettante, avec lequel plus d'un honnête homme de Paris se serait entendu à merveille. Ce n'est plus là la triste vie espagnole que décrit encore Saint-Simon, c'est la vie libre et l'intelligente activité.

La lecture, la poésie et la musique n'étaient pour Iriarte et ses amis que des divertissements. Ils avaient l'ambition de réformer la littérature espagnole, et un si grand dessein ne pouvait s'exécuter sans un plan de campagne bien combiné et bien suivi.

Les réformateurs résolurent de tenir un conseil de guerre permanent, et louèrent une salle à la *Fonda de San Sebastian*, tenue par un hôtelier italien, Antonio Gippini. La fonda était située place de l'Ange. Un café occupait le rez-de-chaussée, et ce fut là que, plus tard, Leandro Moratin plaça la scène de sa première comédie.

La petite académie, la *Tertulia*, comme on l'appelait, était de goût classique, mais avec une nuance italienne assez accentuée. Elle comptait parmi ses membres le napolitain Pedro Napoli Signorelli, auteur d'une *Histoire critique des Théâtres*, le comte Jean Baptiste Conti, vénitien, docteur en droit de l'Université de Padoue, le tessinois D. Ignacio Bernascone, le docteur D. Mariano Pizzi y Frangeschi, professeur d'arabe aux Etudes royales de Saint-Isidore. Parmi les Espagnols figuraient D. Ignacio Lopez de Ayala, auteur de la tragédie de *Numance détruite*, l'élégant abbé D. José de Guevara y Vasconcelos, bon homme, de petit savoir et de prétentions un peu exagérées, l'avocat D. Francisco Cerdà y Rico, éditeur des *Chroniques d'Espagne* et des *Œuvres choisies de Lope de Vega*, le professeur D. Juan Bautista Muñoz, historien du Nouveau-Monde, le pharmacien D. Casimiro Gomez Ortega, botaniste distingué, bon vivant et fin gourmet, que le bilieux Forner appelait *Botelio*. On y voyait encore un lieutenant aux Gardes espagnoles, D. Enrique Ramos, un officier

d'artillerie, D. Vicente de los Rios, un officier d'invalides, D. Manuel de Alcazar, et, dans le coin des jeunes, Moratin, Cadalso, Iriarte et ses frères.

Dans cette société aimable et courtoise, on lisait les modèles, on applaudissait les lyriques italiens, on essayait de les traduire en espagnol, et le feu de la cheminée faisait justice des mauvaises traductions ; on plaidait pour ou contre le vieux théâtre national, on discutait la supériorité du théâtre français sur le théâtre italien ; on critiquait les œuvres nouvelles, on présentait les apologies que l'on opposait aux attaques, les répliques, les tripliques que l'on fulminait contre ses détracteurs.

Les Muses n'avaient point seules part à l'amitié de ces beaux esprits. Madrid avait deux excellents théâtres, le théâtre du Prince et le théâtre de la Croix, où des artistes charmantes se disputaient les applaudissements du public : Maria Ladvenant, dont la mort prématurée prit les proportions d'un malheur public ; Sebastiana Pereira, de naissance noble, qui tint les premiers rôles pendant plus de vingt ans ; Maria de Guzman, qu'on appelait *Guzmana la buena*, si aimée de ses camarades qu'ils lui conservèrent sa part de bénéfices quand la folie l'eut éloignée du théâtre ; Francisca Ladvenant, dont Nicolas de Moratin a chanté le sourire, les cheveux blonds, la beauté céleste et pure ; Maria Ignacia Ibañez, enfin, la Filis de Cadalso.

La pauvre Filis mourut à ving-cinq ans, le 22 avril 1771, et fut enterrée publiquement en la chapelle de Notre-Dame de la Neuvaïne, de l'église paroissiale de Saint-Sébastien. Cadalso faillit mourir de douleur et poussa la démence jusqu'à vouloir arracher au tombeau le cadavre de sa bien-aimée. Aranda, qui s'intéressait à lui, l'envoya en exil à Salamanque, où il consola sa douleur en la racontant. Les *Nuits lugubres* sont le récit dramatique de sa folle tentative. Le style n'en est pas des plus purs ; mais il n'est peut-être pas, dans toute la littérature de cette époque, une page plus sincère et plus émouvante. La monotonie obsédante du désespoir y est traduite avec une vérité extraordinaire. Le sacristain montre au héros de l'aventure, à D. Tediato, la pierre qui ferme le sépulcre de celle qu'il pleure : « Mieux que ta bouche, mon cœur me l'avait dit ; voilà donc que je foule cette dalle que j'ai si souvent arrosée de mes pleurs, et que mes lèvres ont baisée tant de fois ! Combien de soirées n'ai-je pas passées près de cette pierre, si immobile qu'on eût dit mes entrailles faites de pierres, elles aussi ! Plutôt que d'un être doué de sensibilité, j'avais l'air d'une statue emblématique de la douleur. Les gardiens de l'Eglise sont venus plus d'une fois me tirer de ma léthar-

gie, en m'avisant que l'heure était venue de fermer les portes... Mon amour ! Tu vas rentrer dans ma maison, tu reposeras sur un lit, près du mien, je mourrai, tout près de toi, et en expirant j'incendierai ma demeure, et, toi et moi, nous mêlerons nos cendres aux cendres de la maison. »

L'homme qui savait faire parler ainsi la passion n'était pas, d'ordinaire, un personnage morose ; sa verve était plutôt ironique et légère. Elevé en France, chevalier de Saint-Jacques, officier de cavalerie au régiment de Bourbon, il s'est peint lui-même dans la charmante fantaisie intitulée : *Les érudits à l'eau de rose* (*Los eruditos a la violeta*) où il se moque agréablement des gens du monde qui veulent jouer aux savants et essaient de faire croire aux gens simples que « les Muses font leur lit chaque matin et qu'Apollon leur envoie son carrosse quand il pleut. »

Les croquis spirituels abondent dans ce petit livre, où l'auteur se fait fort d'enseigner en sept jours... la science universelle.

Voici le philosophe pour dames :

« Si vous voyez dans l'assistance quelques dames attentives à ce que vous dites ; ce qui n'est pas absolument impossible, si elles n'ont point rencontré, par hasard, quelque perroquet à qui parler, ou quelque petit chien à bichonner, ou quelque singe avec qui jouer, ou quelque petit maître avec qui bavarder, attendrissez votre érudition, dulcifiez votre style, modulez votre voix, composez votre visage, et laissez gracieusement tomber l'entretien sur les dames philosophes des temps antiques... Notez que, parmi ces femmes philosophes, la secte la plus nombreuse fut celle des Pythagoriciennes, parce que — et vous le direz en grasseyant, vous éventant avec un éventail, si c'est l'été, ou vous chauffant, le dos à la cheminée, si c'est l'hiver, ou en remontant votre montre que vous aurez réglée sur celle d'une dame de la compagnie, ou en arrangeant quelque boucle de votre chevelure qui serait dérangée, ou en considérant les feux des brillants de quelque bijou, ou encore en prenant doucement et avec un air de profondeur une prise de tabac dans la tabatière de quelque dame, ou encore en vous regardant dans quelque miroir, comme un homme qui va faire l'aimable (il est hors de doute que vous ferez au moins l'une de toutes ces choses), — parce que, direz-vous, le système de Pythagore comporte la métempsycose, la transmigration, ou, comme on dit en espagnol — une fois n'est pas coutume — le passage d'une âme dans plusieurs corps, et ce changement doit être fort prisé du beau sexe. Et alors vous verrez toutes les dames sourire et se dire l'une à l'autre : qu'il a d'esprit, qu'il est fin ! Les unes vous don-

neront de petits coups d'éventail sur le dos, d'autres parleront tout bas à l'oreille de leurs amies — et ce ne sera pas mauvais signe pour vous, toutes enfin resteront enchantées de votre érudition, non sans quelque jalousie de ma part, puisque je vous ai enseigné en si peu de temps ce qui m'avait coûté à moi tant d'années de vaste lecture et de profonde méditation. »

Nul n'est épargné par le mordant satirique. Très bon officier et brave soldat, il sait voir les menus travers de ses camarades et ne croit pas manquer aux égards qui leur sont dus en crayonnant de jolies pochades militaires : « La première chose que doit faire le jeune officier... est de regarder les biens de ses parents et alliés comme des effets appartenant à l'ennemi, et de faire sur eux autant d'incursions que son ingéniosité le lui permettra. Les personnes qui n'appartiennent pas à l'armée, il les appellera du nom ironique et ridicule de civils, et considérera que cette gent abjecte et méprisante, la divine Providence l'a créée seulement pour l'utilité du militaire. Toutes les fois qu'il en trouvera l'occasion, il déclarera contre les comptables des Finances royales et attribuera à leur lésinerie le manque de vivres et les incommodités dont souffrira la troupe. »

Il se moque aussi des touristes qui se posent en grands voyageurs, et leur apprend à étonner leur monde : « Quand vous rentrerez en Espagne, vous aurez soin d'avoir quelque vêtement étranger, ou quelque chose d'étranger dans la coiffure, le ton ou le geste, mais surtout vous ferez autant de gestes de dégoût et de surprise que si vous entriez dans un bois ou un désert. Vous demanderez : « Comment dit-on pain et eau en espagnol ? » et, par-dessus toutes choses, vous ne parlerez de rien de ce que Dieu a créé de ce côté des Pyrénées : si on parle de vin, vous louerez le vin du Rhin ; si on parle de chevaux, vous parlerez des chevaux danois, et ainsi du reste, et vous serez tenus pour des hommes merveilleux, admirables et vraiment dignes d'être nés sous un autre climat. »

Les *Lettres marocaines* (*Cartas marruecas*) du même auteur abondent, elles aussi, en détails pittoresques et en traits plaisants. Elles n'ont pas la valeur philosophique des *Lettres persanes* de Montesquieu ; mais elles peignent gentiment l'extérieur pimpant et joyeux de cette société espagnole du dix-huitième siècle, dont le grand défaut fut d'être extrêmement superficielle.

A ce point de vue, rien de plus vrai que la peinture du flâneur madrilène, tracée par Iriarte dans sa comédie de *La jeune fille mal élevée* (*La señorita mal criada*).

Le vieux D. Gonzalo est père d'une jeune fille à marier ; mais il ne s'en occupe pas le moins du monde : il est beaucoup trop affairé.

« Toute l'année, dit-il, je vis comme un patriarche. Qu'il y ait paix ou guerre, que la récolte soit bonne ou mauvaise, que l'un dise que les affaires vont bien et l'autre qu'elles vont mal, que l'on écrive de gros bouquins, et que l'on se prenne aux cheveux, moi, je ne connais qu'une chose : bien m'amuser. — Tout le reste... bagatelle. Partout où je vois des gens s'attrouper, j'y cours, et je reste là, planté comme un pieu. Je vais du même pied voir jouer une comédie, ou mener une femme au pilori. Vient-il quelque prédicateur fameux ? Il ne m'échappe pas. Y a-t-il un opéra nouveau ? — Je le vois ! — Une noce ? — J'en suis ! — Exhibe-t-on un géant, une horreur, un monstre à tant l'entrée, des acrobates, une crèche, des ombres chinoises ou autres farces... j'y accours bon premier. J'ai ma chaise au Prado pour toute la saison ; s'il y a réunion au café, j'y suis exact comme l'aube, à la Puerta del Sol, j'ai mon coin loué à l'année. — Et les soirées ? Parfaitement !... Les fêtes champêtres ? — A chaque instant !... Les Académies ?... — Plus qu'il n'y en a !... Les Amicales ?... — Non ! ce n'est rien ! — Je ne refuse jamais. — On joue : je prends les cartes ; on danse : en avant le menuet et la séguidille et la contredanse — et, pour peu qu'on me prie, je danse aussi la guaracha. — Et voilà comment je vis et comment je m'amuse, et tout le monde dit d'une seule voix : Il n'y a qu'un D. Gonzalo ! Quelle humeur ! c'est une perle ! »

D. Gonzalo se trouvait tout à fait à l'aise dans ce milieu, parce qu'il en avait toute la frivolité et toute l'insignifiance, étant de tout, sans être à rien.

Mais l'ironiste qui s'oubliait jusqu'à toucher aux choses défendues, ne tardait pas à apprendre que cette société, d'apparence presque moderne, vivait sur de très anciennes institutions, et à l'abri de lois très surannées, mais toujours vigilantes.

Ecrire un livre était, à cette époque, un véritable acte de folie héroïque. Que l'on se figure une ville de 150.000 âmes, presque unique foyer de la vie intellectuelle d'un pays de dix millions d'habitants, et, dans cette ville, une cinquantaine d'auteurs se disputant les rares lecteurs du pays et cherchant à arracher le public des théâtres à ses goûts, à ses traditions nationales, à la forme d'art qu'il était habitué à comprendre et à goûter.

Sitôt que paraît un livre ou une pièce, c'est un déchaînement de jalousies, de colères et de calomnies, dont nos plus odieuses petites villes peuvent à peine donner une idée. Incapables, pour la plupart, de porter sur une œuvre un jugement raisonné et raisonnable, les critiques et les envieux en viennent aux personnalités les plus blessantes, attaquent l'adversaire au physique et



au moral, le peignent comme un méchant, un ignorant, un fourbe, un mauvais citoyen, un ennemi du roi, de la patrie et de l'Eglise.

D. Felix Maria Samaniego avait publié, en 1781, d'agréables *Fables morales*, imitées de Phèdre, de La Fontaine et de John Gay. En 1782, D. Tomás Iriarte publia ses *Fables littéraires*, où des animaux donnent, en très fin et très subtil langage, des conseils littéraires du meilleur goût :

Fable XI. — La souris et le chat. « Esope a fait de fameuses trouvailles : quelle invention simple ! quelles sentences !... Je veux, puisque je l'ai sous la main, traduire une de ses fables en espagnol.

« Certes, disait, un jour, une souris dans son trou, il n'y a pas de qualité plus aimable et plus admirable que la fidélité, et c'est pour cela que j'adore le chien couchant. — Un chat lui dit : « Mais, cette qualité, je la possède aussi ». Alors la bonne souris de se troubler, de se cacher au fond de son trou, et de répondre en faisant la moue : « Comment tu la possèdes ? — Eh ! bien, je ne l'aime plus. » — La louange qu'on trouve juste vous paraît injuste, sitôt qu'on l'applique à qui vous déplaît.

« Que trouves-tu, lecteur, de la petite fable : peut-être te plaît-elle et t'instruit-elle aussi ?

— C'est une merveille, c'est bien de l'Esope.

— Bah ! fais attention ; ce n'est pas Esope qui l'a écrite, mais je l'ai tirée de ma tête.

— Ah ! elle est de toi !

— Oui, monsieur le savant, elle paraissait bonne tout à l'heure ; critique-la maintenant que tu sais qu'elle est de moi. »

Les critiques ne manquèrent point.

Samaniego cria au plagiat et publia un pamphlet venimeux contre Iriarte.

Un jeune homme, instruit et intelligent, qui sortait de l'école et n'avait pu encore trouver d'emploi, composa coup sur coup deux satires de la plus odieuse méchanceté.

La première, en vers, représentait l'auteur des *Fables littéraires* sous les traits d'un *âne savant*, qui, tout couvert d'habits splendides, prétendait enseigner à tous les animaux les règles de toutes les sciences ; mais un moucheron le taquine, le harcèle et le pique, de telle façon que le pauvre âne en perd son latin et finit par braire d'une voix si haute qu'on l'entend jusqu'aux Canaries.

Le second pamphlet, en prose, était intitulé : *Les Gramma-*

riens, *histoire chinoise*. C'est une assez froide histoire où la vie des Iriarte est travestie à plaisir, avec plus de méchanceté que de talent. Mais les hommes sont ainsi faits que tous les jaloux de D. Tomás applaudirent aux attaques de Forner, et que, plus tard, une heure avant de mourir, le poète dicta à son secrétaire ce dernier et amer sonnet :

« Le chien le plus farouche lèche la main de l'homme qui le caresse et le remercie ainsi de ses bienfaits, et moi, écrivain, je travaille pour qui ne me paiera que tard, ou mal, ou jamais.

« L'envie, la calomnie et l'artifice, dont l'influence détruit tout, déchirent d'une dent plus enragée celui qui s'applique aux lettres.

« Ainsi le corps souffre dans sa force, la patience manque, l'esprit décline, la gloire est petite, grand est l'ennui.

« Le livre vit et l'auteur périt. — Et, puisque tel est le prix de l'amour de la science, j'aime mieux plaire à Forner ; je me change en bête ! »

Quand il s'agissait d'une pièce de théâtre, le métier d'auteur était plus ingrat encore. Il fallait obtenir la permission de jouer la pièce, et demander licence au *corregidor* et au vicaire de Madrid. En cas de dissentiment, on avait recours au Conseil de Castille, et la pièce avait le temps de rancir avant la représentation.

L'autorisation accordée, il fallait choisir sa troupe et trouver des acteurs décidés à exposer leur réputation pour une pièce nouvelle, quand le public les sifflait presque régulièrement et applaudissait avec enthousiasme les vieilles pièces du répertoire national, ou les ineptes féeries dont le régalaient les imitateurs dégénérés des grands dramaturges du « siècle d'or ». On ne trouvait pas une seule actrice à vouloir jouer le rôle d'une femme de quarante ans.

Si la pièce était jouée au Prince, les habitués du théâtre de la Croix, les *Polacos* la déclaraient détestable.

Si on la jouait à la Croix, les habitués du Prince, les *Chorizos*, la signalaient à l'indignation publique.

Les libelles injurieux et diffamatoires se vendaient à la porte du théâtre, le jour de la première représentation. Amis et adversaires se donnaient rendez-vous dans la salle pour l'applaudir à faire crouler les balcons, ou pour la siffler outrageusement. Le lendemain, les critiques désobligeantes, les apologies fielleuses, les pasquins acérés faisaient rage.

Si la pièce avait cinq ou six représentations, c'était un succès d'estime ; si elle en avait quinze, c'était un grand succès. Le *Señorito mimado* d'Iriarte n'eut tout d'abord que huit représentations.

Si dures que fussent les attaques de la critique, elles ne mena-

çaient que bien rarement la sécurité individuelle des auteurs ; tout autre était le danger qui les guettait du côté de l'Inquisition, quand ils portaient leurs railleries sur les choses ou les hommes d'Eglise.

Iriarte s'était permis quelques innocentes plaisanteries sur les moines, « qui, toujours pleurant et en deuil, avec leurs façons d'ermites, possèdent le royaume des cieux tout entier et les deux tiers de celui d'Espagne. »

Il s'était demandé comment, *fraile* signifiant *frère* et *moine* voulant dire *solitaire*, les moines vivaient en commun, et les *frailes* se faisaient la guerre les uns aux autres.

Il avait écrit une fable ecclésiastique intitulée *La barque de Simon* :

« Simon avait une barque, une simple barque de pêcheur, et simple barque il la laissa à ses fils.

« Mais eux pêchèrent tant et firent tant d'argent, qu'ils eurent honte de ne pas commander un grand navire.

« La barque devint chébec, puis frégate, puis vaisseau de guerre, et effraya le monde du bruit de son canon.

« Mais sa vieille coque est ouverte par les tempêtes qu'elle a souffertes, et elle pourrit dans le port — ce que c'est qu'hier et aujourd'hui !

« Mille fois on l'a carénée, et, à la fin, il vaudrait mieux la démolir et nous contenter de la barque à Simon. »

Tout cela sentait de près l'hérésie ; le Saint-Office s'inquiéta : Iriarte reçut défense de quitter Madrid et fut mandé devant le Tribunal. Il dut abjurer *de levi* et se soumettre à une pénitence particulière. Le châtimement ne fut pas rigoureux, parce que le crime avait été bien véniel et parce qu'on était en 1787. Ce fait ne prouve pas moins combien était fragile et précaire, à Madrid, la liberté intellectuelle.

Un petit nombre d'esprits suspects de cosmopolitisme la réclamaient, la masse n'en voulait point, et ce singulier état d'esprit est peint de la façon la plus piquante dans cette jolie moralité de Samaniego :

### *Les deux Grenouilles.*

« Deux grenouilles avaient leurs pâturages voisins, l'une dans un étang, l'autre sur un chemin, et, un certain jour, à celle-ci la première donna ce conseil : « Est-il croyable, ma mie, et digne de ton grand jugement, que tu vives contente au milieu des périls dont te menacent à chaque pas les pieds et les roues ? Ce sont

des risques infinis. Abandonne ce logis, change de demeure, suis mon avis et viens avec moi! » — Et, tout en se moquant et faisant mille grimaces, l'autre lui répondit : « Bel avis, ma foi ! *Moi, changer ! Allons donc ! c'est de la folie*, c'est vouloir m'envoyer le diable et son train ! Moi, laisser ma maison, qui fut le domicile de mes parents, de mes grands-parents et de tous les miens depuis de longs siècles, sans que l'on ait mémoire qu'il leur soit arrivé le moindre malheur ! » — « Eh ! bien, restes-y donc, mais tiens pour bien certain que souvent arrive ce qu'on n'avait jamais vu. » — Arriva une charrette, et, en ce même moment, elle fit de la triste grenouille... une omelette. »

G. DESDEVICES DU DEZERT.

# Sujets de compositions

---

UNIVERSITÉ DE RENNES

---

BACCALAURÉAT.

Version latine.

*Ovide exilé se plaint à un ami de la rareté de ses lettres.*

Hanc tuus e Getico mittit tibi Naso salutem  
Mittere si quisquam quo caret ipse potest.  
Aeger enim traxi contagia corpore mentis,  
Libera tormento pars mihi ne qua vacet;  
Perque dies multos lateris cruciatibus uror,  
Sed quod non modico frigore laesit hiems.  
Si tamen ipse vales, aliqua nos parte valemus,  
Quippe mea est humeris fulta ruina tuis.  
Qui mihi quum dederis ingentia pignora quumque  
Per numeros omnes hoc tueare caput,  
Quod tua me raro solatur epistola, peccas :  
Remque piam praestas et mihi verba negas.  
Hoc, precor, emenda ; quod si correxeris unum,  
Nullus in egregio corpore naevus erit.  
Pluribus accusem, fieri nisi possit ut ad me  
Littera non veniat, missa sit illa tamen.  
Ut faciant ut sit temeraria nostra querela  
Teque putem falso non meminisse mei !  
Quod precor, esse liquet, neque enim mutabile robur  
Credere me fas est pectoris esse tui.  
Tu tamen, ut possis falsae quoque pellere culpae  
Crimina, quod non es ne videre, cave ;  
Utque solebamus consumere longa loquendo  
Tempora, sermoni deficiente die,  
Sic ferat ac referat tacitas nunc littera voces  
Et peragant linguae charta manusque vices.

## Composition française (classique).

## I

La Fayette écrit d'Amérique à un de ses amis de France pour l'engager à venir le rejoindre et servir avec lui la cause de l'indépendance américaine.

## II

Cette prédiction de Diderot s'est-elle vérifiée : — « Quand verra-t-on des poètes ? Ce sera après les temps de désastres et de grands malheurs, lorsque les peuples harassés commenceront à respirer. Alors les imaginations, ébranlées par des spectacles terribles, peindront des choses inconnues à ceux qui n'en ont pas été les témoins. »

## III

Transcrire librement, en prose, mais de façon à prouver que vous en comprenez toutes les nuances de sens, les vers suivants du *Cid* ; faire toutes les remarques grammaticales qu'ils comportent :

Si d'un triste devoir la juste violence  
 Qui me fait, malgré moi, poursuivre ta vaillance,  
 Prescrit à ton amour une si forte loi  
 Qu'il te rend sans défense à qui combat pour moi,  
 En cet aveuglement ne perds pas la mémoire  
 Qu'ainsi que de ta vie il y va de ta gloire,  
 Et que, dans quelque éclat que Rodrigue ait vécu,  
 Quand on le saura mort, on le croira vaincu.  
 Ton honneur t'est plus cher que je ne te suis chère,  
 Puisqu'il trempe tes mains dans le sang de mon père,  
 Et te fait renoncer, malgré ta passion,  
 A l'espoir le plus doux de ma possession :  
 Je t'en vois cependant faire si peu de conte,  
 Que, sans rendre combat, tu veux qu'on te surmonte !  
 Quelle inégalité ravale ta vertu ?  
 Pourquoi ne l'as-tu plus, ou pourquoi l'avais-tu ?  
 Quoi ! n'es-tu généreux que pour me faire outrage ?  
 S'il ne faut m'offenser, n'as-tu point de courage,

Et traites-tu mon père avec tant de rigueur,  
Qu'après l'avoir vaincu tu souffres un vainqueur?  
Va, sans vouloir mourir, laisse-moi te poursuivre,  
Et défends ton honneur, si tu ne veux plus vivre.

— Rodrigue vient de déclarer à Chimène qu'il ne se défendra pas contre son champion, don Sanche ; ces vers sont la réponse de Chimène.

### Composition française (moderne).

#### I

L'évêque de Lisieux, Cospéan, qui avait assisté aux débuts oratoires de Bossuet à l'hôtel de Rambouillet, l'engage à ne plus rechercher les applaudissements d'un salon où règnent MM. Balzac et Voiture. Ce n'est pas en s'efforçant de plaire aux précieux que le jeune orateur répondra aux espérances que fait concevoir son talent et qu'il reviendra aux véritables traditions de l'éloquence religieuse, trop longtemps oubliées en France.

#### II

Lettre de Voltaire à Frédéric II en lui envoyant le *Siècle de Louis XIV* : il montrera dans cet ouvrage l'application de ses idées sur l'histoire.

#### III

Vous supposerez que Molière, s'adressant aux spectateurs leur annonce la prochaine représentation de *Tartuffe* définitivement autorisée par le roi. Il se justifiera, une dernière fois, des accusations dont on l'a poursuivi pendant cinq ans, et remerciera le roi qui protège, en même temps, les lettres et la vraie piété.

### Version allemande.

Gewöhnlich, hielten wir uns in allen unsern Freistunden zur Grossmutter, in deren geräumigen Wohnzimmer, wir hinlänglich Platz zu unseren Spielen fanden. Sie wusste uns mit allerlei Kleinigkeiten zu beschäftigen, und mit allerlei guten Bissen zu erquicken. An einem Weihnachts Abende jedoch, setzte sie allen ihren Wohlthaten die Krone auf, indem sie uns ein Puppenspiel

vorstellen liess, und so, in dem alten Hause, eine neue Welt erschuf. Die kleine Bühne, mit ihren stummen Personal, musste uns Kinder um so viel werter sein, als es das letzte Vermächtniss unserer guten Grossmutter war, die bald darauf, unsern Augen, für immer, durch den Tod entrissen wurde.

### Version espagnole.

Las subscripciones en España empiezan el 1º de Enero, Mayo y Setiembre; fuera de la Península no se admiten subscripciones por menos de un año, que ha de empezar en Enero. Pueden, sin embargo, pedirse en cualquier época del año.

El importe puede remitirse en letra de fácil cobro sobre El Escorial, á nombre del Sr. Administrador de la Revista, ó en sellos de correo, certificando en este caso la carta. Los subscriptores del Extranjero pueden abonar la subscripcion en letra de fácil cobro sobre Paris, Londres, Madrid, ó en valores declarados.

No se atiende ninguna subscripcion que no venga acompañada de su importe ó de orden de giro contra el subscriptor, á cuya cuenta correrán los gastos del giro. Esta orden, respecto de los ya subscriptores, se considera dada por todos aquellos que no rechacen y devuelvan el primer número recibido después del vencimiento del último pago.

### Version italienne.

Stimatissimo collega, Prima di tutto La prego di scusarmi, se rispondo tardi alla graditissima di Lei cartolina del 5 corrente. Ho ricevuto solo ieri l'altro la risposta del Commendatore G... alla mia lettera nella quale lo pregava di comunicarmi la lettera che Ella gli aveva scritto. Ora io sono lietissimo del tema da Lei scelto: « *La prononciation internationale du latin au XX<sup>e</sup> siècle.* » Più che una semplice comunicazione, è questo un vero ed importantissimo quesito da sottoporre al Congresso di scienze storiche. Riguardo al quale quesito, io La prego che, appena lo abbia svolto con la maggiore brevità possibile, voglia inviarlo a me: io lo manderò alla Giunta esecutiva, sicurissimo che darà occasione ad una discussione interessantissima ed utilissima mentre aspetto una cortese risposta da Lei, mi felicito di aver occasione presto di conoscerla personalmente, mentre sono lieto di conoscerla già per alcuni suoi lavori.



**Version anglaise.****ANGLING IN ENGLAND**

As the English are methodical even in their recreations, and are the most scientific of sportsmen, angling has been reduced among them to perfect rule and system. Indeed it is an amusement peculiarly adapted to the mild and highly cultivated scenery of England, where every roughness has been softened away from the landscape. It is delightful to saunter along those limpid streams which wander, like veins of silver, through the bosom of this beautiful country, leading one through a diversity of small home scenery ; sometimes winding through ornamented grounds ; sometimes venturing in sight of villages and hamlets, and then running capriciously away into shady retirements.

**Thème anglais ou allemand (moderne).**

Savez-vous ce que c'est que faner ? Il faut que je vous l'explique ; faner est la plus jolie chose du monde : c'est retourner du foin en batifolant dans une prairie ; dès qu'on en sait tant, on sait faner. Tous mes gens y allèrent gaiement ; le seul Picard me vint dire qu'il n'irait pas, qu'il n'était pas entré à mon service pour cela, que ce n'était pas son métier, et qu'il aimait mieux s'en aller à Paris. Ma foi, la colère m'a monté à la tête ; je songeai que c'était la centième sottise qu'il m'avait faite, qu'il n'avait ni cœur ni affection ; en un mot, la mesure était comble. Je l'ai pris au mot, et, quoi qu'on m'ait pu dire pour lui, je suis demeurée ferme comme un rocher et il est parti. C'est une justice de traiter les gens selon leurs bons ou mauvais services.

**Composition de philosophie (moderne).****I**

A quels signes reconnaît-on le progrès dans la nature et dans l'humanité ?

**II**

On a dit récemment que nous avons le devoir d'être intelligents : expliquez et appréciez cette formule.

## III

Rôle de l'hypothèse dans les sciences morales et sociales.

**Composition de philosophie (classique).**

## I

Analyse psychologique de l'Idée de cause.

## II

Dans quelle mesure le caractère, c'est-à-dire la façon individuelle de sentir et de vouloir, est-il inné ?

## III

Montrer que, dans les perceptions de l'homme adulte, il s'ajoute toujours aux sensations immédiatement données des éléments empruntés à l'expérience antérieure.

---

## Soutenance de thèse

---

UNIVERSITÉ DE PARIS

---

M. Nahum Slouschz (Ben-David) a soutenu sa thèse pour le doctorat d'Université devant la Faculté des Lettres de Paris, en Sorbonne, le 16 janvier.

THÈSE FRANÇAISE.

*La renaissance de la littérature hébraïque (1743-1885).*

---

*Le gérant : E. FROMANTIN.*

pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de *quarante-huit* pages de texte, composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours, *sérieusement rédigés*, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs, dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège ; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours ; toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la *Revue des Cours et Conférences* est *indispensable* : indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Universités et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets et de plans de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relations intellectuelles avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la *Revue des Cours et Conférences*, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la *Revue des Cours et Conférences* donnera les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous continuerons et achèverons la publication des cours professés au *Collège de France* et à la *Sorbonne* par MM. Gaston Boissier, Emile Faguet, Emile Boutroux, Alfred Croiset, Jules Martha, Gustave Larroumet, etc., etc. (ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs), en attendant la réouverture des cours de la nouvelle année scolaire. De plus, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, des comptes rendus des soutenances de thèses.

---

## CORRESPONDANCE

---

M<sup>lle</sup> J... F..., à R... — Oui ; mais hâtez-vous, car il n'y a que 35 numéros par année scolaire, et le onzième paraît aujourd'hui. — Il ne nous reste plus que quelques leçons de M. Faguet sur A. Chénier ; nous commencerons donc prochainement la publication de son nouveau cours.

---

## TARIF DES CORRECTIONS DE COPIE

---

**Agrégation.** — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. . . . . 3 fr.

**Licence et certificat d'aptitude.** — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. . . . . 3 fr.

*Chaque copie adressée à la Rédaction doit être accompagnée d'un mandat-poste et de la bande du dernier numéro paru, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université, dont quelques-uns même sont membres des jurys d'examens. Les sujets peuvent être pris ailleurs que dans la Revue, mais doivent, en ce cas, être joints in extenso à la copie.*

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C<sup>ie</sup>

PARIS, 15, Rue de Cluny

---

**VIENT DE PARAÎTRE**

**LES OUBLIÉS. — LES INCONNUS**

---

# Heureusement

*Comédie en un acte en vers*

(1782)

PAR

**ROCHON DE CHABANNES**

Eau-forte gravée par **E. PENNEQUIN** d'après **HISSEN**

Un volume in-16 broché . . . . . **4 francs**

---

# Le Singe de la Mode

*Comédie en un acte en prose*

(1742)

PAR

**FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE**

Un volume in-16 broché . . . . . **2 fr. 50**

---

Année Scolaire 1902-1903

---

# REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

DIRECTEUR : N. FILOZ

---

## SOMMAIRE

---

Pages

529 **ANDRÉ CHÉNIER.** — *Sa sensibilité; ses imitations*.....

**Émile Faguet,**  
*de l'Académie française.*

538 **LA CIVILISATION DE L'ÂGE HOMÉRIQUE.** — *Le mariage; Ulysse et Pénélope*.....

**Alfred Croiset,**  
*Membre de l'Institut.*

547 **LA MORALE DES ÉPICURIENS ET DES STOÏCIENS.** — II.....

**Émile Brochard,**  
*Membre de l'Institut.*

554 **LE 2 MAI 1808**.....

**G. Desdevises du Désert,**  
*Professeur à l'Université de Clermont-Ferrand.*

568 **SUJETS DE DEVOIRS**.....

**Universités de Rennes et de Nancy.**

576 **SOUTENANCE DE THÈSES**.....

**En Sorbonne.**

---

**PARIS**  
**SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE**  
**(ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C<sup>ie</sup>)**

15, RUE DE CLUNY, 15

1903

*Tous les droits de reproduction sont réservés.*

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE  
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C<sup>ie</sup>  
15, rue de Cluny, PARIS

---

ONZIÈME ANNÉE

---

# REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

---

ABONNEMENT, UN AN { France. . . . . 20 fr.  
payables 10 francs comptant et le  
surplus par 5 francs les 15 février et  
15 mai 1903.  
Étranger. . . . . 23 fr.

LE NUMÉRO : 60 centimes

---

EN VENTE :

Les Troisième, Quatrième, Cinquième,  
Sixième, Septième, Huitième, Neuvième et Dixième Années  
DE LA REVUE

Chaque année. . . . . 20 fr.

---

Après dix années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très *estimée* *Revue des Cours et Conférences* : *estimée*, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est *unique* en son genre ; il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons, chaque année, à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, *lettres, philosophie, histoire, littérature étrangère, histoire du théâtre*, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons pas à passer même la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la *Revue des Cours et Conférences* est à *bon marché* : il suffira,

---

REVUE HEBDOMADAIRE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

---

**André Chénier.**

---

Cours de M. ÉMILE FAGUET,

*Professeur à l'Université de Paris.*

---

**Sa sensibilité ; ses imitations.**

Nous avons étudié André Chénier comme poète antique : nous l'avons examiné, à ce point de vue spécial, sous ses divers aspects ; nous l'avons vu, tour à tour, peintre de la nature et des hommes, particulièrement attaché à rendre leur apparence extérieure et à donner des descriptions fidèles de leurs habitations et de leurs coutumes, — poète idyllique à la manière de Théocrite et de Virgile, — poète lyrique à la manière de Pindare ; nous l'avons enfin connu sensuel à la façon païenne, après avoir constaté les emprunts qu'il avait faits à l'antiquité hébraïque.

Il ne faudrait pas croire cependant que la *sensualité* ait été la seule forme de sa passion et qu'il n'eût rien en lui des sentiments d'un poète moderne, chez le plus grand nombre desquels la sensibilité proprement dite occupe sans contredit la première place. Nous allons le voir, au contraire, le cœur profondément touché, sincèrement attendri. Mais, lors même que son cœur s'intéresse à ses amours et qu'il ne chante plus les ardeurs fougueuses d'un jeune homme ami du plaisir, André Chénier garde les apparences d'un poète de l'antiquité, s'exprime dans une langue fort ana-

logue à celle d'Horace qu'il lui arrive encore de traduire, et reste profondément *humaniste*. Imbu de classicisme, nourri de lettres grecques et latines, il ne saurait penser et sentir qu'à travers ses réminiscences ; son émotion n'en est pas moins personnelle et sincère, mais la forme littéraire qu'elle doit revêtir pour se manifester est toute grecque et latine.

Aussi bien la mémoire aide-t-elle puissamment à *sentir*, de quelque manière que l'on sente. Sainte-Beuve dit avoir connu des professeurs et de vieux magistrats qui ne vivaient dans la société contemporaine qu'environnés d'une atmosphère tout horatienne : la jeune femme qu'on leur présentait leur rappelait Lalagé, et la passion de M. Cousin pour M<sup>me</sup> Collet allait à M<sup>me</sup> de Longueville, et réciproquement. De même, Ronsard a rempli des souvenirs de Pétrarque ses sonnets à Marie et à Cassandre. C'est ainsi que ceux qui ont une grande culture littéraire peuvent arriver à sentir et à penser par autrui, pour ainsi dire, et gardent d'autres souvenirs que ceux de leurs propre jeunesse, substance ordinaire de nos esprits.

C'est dans les poèmes dédiés à Fanny, — M<sup>me</sup> Le Coulteux, qu'il avait connue à Versailles, où la maladie le força de se retirer pendant la dernière année de son existence, — que Chénier a exprimé, de la façon la moins équivoque, la vibrante sensibilité de son âme. Ces pièces sont d'un amoureux véritable, plein de tendresse et de respect. Lamartine ne parlait pas sur un autre ton, lorsqu'il s'adressait à Elvire. Le style en est cependant tout fait de *tours* antiques, et nous verrons, par l'exemple suivant, qui est cependant une poésie de circonstance et presque d'à *propos*, — telle qu'aurait pu vouloir la composer n'importe quel poète moderne, — combien de souvenirs mythologiques viennent s'intercaler dans ces développements :

Non, de tous les amants, les regards, les soupirs

Ne sont point des pièges perfides.

Non, à tromper des cœurs délicats et timides

Tous ne mettent point leurs plaisirs.

Toujours la feinte mensongère

Ne farde point de pleurs, vains enfants des désirs,

Une insidieuse prière.

Non, avec votre image, artifice et détour,

Fanny, n'habitent point une âme ;

Des yeux pleins de vos traits sont à vous. Nulle femme

Ne leur paraît digne d'amour.

Ah ! la pâle fleur de Clytie

Ne voit au ciel qu'un astre ; et l'absence du jour

Flétrit sa tête appesantie.



Comme on le voit, la mythologie fait son apparition dès la deuxième strophe. Est-ce à dire que le poète, au cours de son explication amoureuse, se refroidit un peu ? — Non point ; les deux dernières strophes, où d'ailleurs le poète imite heureusement Tibulle, prouvent assez par leur accent qu'il n'en est rien ; mais Chénier ne saurait ne pas être antique :

Des lèvres d'une belle un seul mot échappé  
 Blesse d'une trace profonde  
 Le cœur d'un malheureux qui ne voit qu'elle au monde,  
 Son cœur pleure, en secret frappé,  
 Quand sa bouche feint de sourire.  
 Il fuit ; et, jusqu'au jour de son trouble occupé,  
 Absente, il ose au moins lui dire :

« Fanny, belle adorée aux yeux doux et sereins,  
 Heureux qui, n'ayant d'autre envie  
 Que de vous voir, vous plaire et vous donner sa vie,  
 Oublié de tous les humains,  
 Près d'aller rejoindre ses pères,  
 Vous dira, vous pressant de ses mourantes mains :  
 « Crois-tu qu'il est des cœurs sincères ? »

Remarquons, au passage, avec quelle ingéniosité notre poète a su exprimer des sentiments délicats, et comme il sait bien persuader du désintéressement de son amour.

La pièce suivante ne sera pas aussi subtile, mais les imitations des auteurs anciens n'y manqueront pas davantage : nous y retrouverons le *tanta seges osculationis* de Catulle : nous y rencontrerons aussi un essai de poésie orientale, telle que les poètes de Rome l'aimèrent :

Mai de moins de roses, l'automne  
 De moins de pampres se couronne,  
 Moins d'épis flottent en moissons  
 Que sur mes lèvres, sur ma lyre,  
 Fanny, tes regards, ton sourire,  
 Ne font éclore de chansons.

Les secrets pensers de mon âme  
 Sortent en paroles de flamme  
 A ton nom doucement émus :  
 Ainsi la nacre industrielle  
 Jette sa perle précieuse,  
 Honneur des sultanes d'Ormuz.

. . . . .

Les perles de la poésie  
 Forment, sous leurs doigts d'ambroisie,

D'un collier le brillant contour.  
Viens, Fanny, que ma main suspende  
Sur ton sein cette noble offrande...

— Pièce simplement agréable et sans prétention, pleine d'ailleurs de vers élégants et mélodieux. Le dernier vers, que Chénier n'a point écrit, a été diversement restitué ; il faut vraisemblablement l'imaginer analogue à un vers de Malherbe, de rime correspondante, ainsi que l'a supposé M. Becq de Fouquières.

La cinquième élégie de ce troisième livre laisse toutefois bien loin derrière elle ces chansonnettes, qui sentent encore le badinage. La pièce est tout entière écrite en ce style familier aux grands poètes français, qui veulent être poétiques en n'employant que les mots les plus simples, et cherchent à mettre dans leur langue plus de souplesse harmonieuse que d'éclat et de la sonorité. Le début du morceau mérite surtout notre admiration. Il faut convenir qu'André Chénier semble, là, se départir de son habituelle imitation de l'antiquité : il nous apparaîtrait bien plutôt comme un précurseur ; et nous pressentons Lamartine et Musset à travers la troisième et la quatrième strophe. Ici, Chénier appartient au siècle à venir, lui que nous replaçons toujours deux mille ans en arrière ; sa sensibilité s'éveille aux derniers jours de sa vie et le modernise, et nous ne saurions nous en plaindre. Pourtant, et malgré tout, le fervent de l'antiquité ne peut être bien loin ; lisons avec attention ces beaux vers, sans regret de les trouver originaux et personnels, tout en guettant l'imitation :

Fanny, l'heureux mortel qui près de toi respire,  
Sait, à te voir parler et rougir et sourire,  
De quels hôtes divins le ciel est habité.  
La grâce, la candeur, la naïve innocence  
Ont, depuis ton enfance,  
De tout ce qui peut plaire enrichi ta beauté.

Sur tes traits, où ton âme imprime sa noblesse,  
Elles ont su mêler aux roses de jeunesse  
Ces roses de pudeur, charmes plus séduisants,  
Et remplir tes regards, tes lèvres, ton langage  
De ce miel dont le sage  
Cherche lui-même en vain à défendre ses sens.

Oh ! que n'ai-je, moi seul, tout l'éclat et la gloire  
Que donnent les talents, la beauté, la victoire  
Pour fixer sur moi seul ta pensée et tes yeux ;  
Que, loin de moi, ton cœur fût plein de ma présence  
Comme, dans ton absence,  
Ton aspect bien-aimé m'est présent en tous lieux.

Je pense : elle était là ; tous disaient : « Qu'elle est belle ! »  
 Tels furent ses regards, sa démarche fut telle,  
 Et tels ses vêtements, sa voix et ses discours.  
 Sur ce gazon assise, et dominant la plaine,  
 Des méandres de Seine,  
 Réveuse, elle suivait les obliques détours.

Jusqu'ici rien, ou plutôt presque rien, qui ramène notre esprit en arrière : les poses familières à Lamartine semblent, au contraire, s'esquisser dans les derniers vers. Mais voici, tout à coup, qui est presque traduit de l'*Hippolyte* d'Euripide :

Ainsi, dans les forêts, j'erre avec ton image ;  
 Ainsi le jeune faon, dans son désert sauvage,  
 D'un plomb volant percé, précipite ses pas.  
 Il emporte, en fuyant, sa mortelle blessure ;  
 Couché près d'une eau pure,  
 Palpitant, hors d'haleine, il attend le trépas.

C'est donc une comparaison antique qui termine cette charmante élégie, où sont exprimés, sous une couleur généralement classique, des sentiments personnels, rares dans l'antiquité, presque inconnus à l'époque de Chénier. Aucun autre de ses poèmes ne fait plus d'honneur au poète, et de tels ouvrages sont hors du temps qui les a vu naître : c'est là la marque des productions de tout puissant génie.

C'est ainsi qu'en avançant en âge, mûri par les malheurs privés, lorsque l'horizon politique commence à s'assombrir, et le cœur tout rempli d'un amour profond et délicat qui concentre sur lui-même sa propre pensée, Chénier se dégage des influences qu'il avait subies dans sa jeunesse ; il échappe tout à fait aux penchants de son époque, qui l'avaient parfois entraîné ; il répudie la frivolité du siècle ; les souvenirs antiques deviennent eux-mêmes moins obsédants, et ne déterminent plus d'une façon aussi absolue son inspiration ; s'ils restent à son service, il en est plus complètement le maître ; de plus en plus, il les emploie à exprimer les pensées qui lui sont propres, et ne brode plus sur un thème traditionnel ; il parle en son propre nom, parce qu'il sent et parce qu'il souffre, et se sert naturellement des expressions qui lui sont coutumières, expressions qui se trouvent souvent être celles des classiques latins et grecs.

Nous saisissons toute l'originalité de notre poète, originalité toujours étayée sur les anciens auteurs, dans une pièce où sa tristesse se fait jour. La sincérité de Chénier n'est pas douteuse ; la nature même du poème — c'est une épître à des familiers — empêche toute autre supposition ; or, cette pièce est tout entière

faite de souvenirs de Propertius et de Tibulle. Le rapprochement des poètes latins et de leur original imitateur ne laisse pas d'être instructif et tiendra lieu de démonstration :

Aujourd'hui qu'au tombeau je suis prêt à descendre,  
 Mes amis, dans vos mains je dépose ma cendre.  
 Je ne veux point, couvert d'un funèbre linceuil,  
 Que des pontifes saints, autour de mon cercueil,  
 Appelés aux accents de l'airain lent et sombre,  
 De leur chant lamentable accompagnent mon ombre.  
 Et sous des murs sacrés aillent ensevelir  
 Ma vie et ma dépouille et tout mon souvenir.  
 Eh ! qui peut, sans horreur, à ses heures dernières,  
 Se voir au loin périr dans des mémoires chères ?  
 L'espoir que des amis pleureront notre sort  
 Charme l'instant suprême et console la mort.

Nous lisons dans Propertius (*Élégies*, II) :

« Quand donc la mort, ô Cynthia, aura clos nos paupières, écoute d'avance les dispositions de mes obsèques, que je te conjure d'observer avec soin. Je ne veux point qu'une longue file d'images marche lentement devant mon convoi, ni que les vains gémissements de la trompette y proclament tristement mon trépas, ni que mon lit funéraire soit étendu sur un brancard d'ivoire, ni qu'un riche coussin, comme ceux d'Attale, serve d'appui à ma tête. Qu'on m'épargne aussi la file de tous ces bassins de parfum. Les modestes funérailles du plébéien, tels sont mes vœux. Mon convoi sera suffisamment pompeux, si les trois minces volumes que j'ai écrits l'accompagnent ; c'est la plus riche offrande que je puisse apporter à Proserpine. Toi, Cynthia, le sein nu et meurtri, tu suivras le convoi, et tu ne te lasserai pas de m'appeler par mon nom. Puis, après que le vase d'albâtre, rempli des parfums de Syrie, aura été répandu sur mes restes, tu imprimeras le baiser suprême à mes lèvres glacées. »

Comme on le voit, chez le poète latin et chez André Chénier, c'est le même désir d'ensevelissement sans faste, le même ton de mélancolie sans excès ; et c'est là, en somme, un bel exemple d'imitation libre, non préméditée, toute spontanée et toute naturelle chez un homme si profondément imbu de lettres antiques : ce sont, à la lettre, des *réminiscences*. Le poète s'est tout à fait assimilé cette nourriture étrangère ; et cet apport d'aliments antiques n'altère nullement le caractère de son émotion et n'empêche point ces beaux vers de jaillir.

Pour la suite, Chénier se rend plutôt tributaire de Tibulle, et cela, chose curieuse, au moment même où son épître, insensiblement, tourne à l'autobiographie : c'est qu'en réalité ce n'est

point là du Tibulle intercalé dans un poème de Chénier, mais du Tibulle devenu du Chénier :

Vous-même choisirez à mes jeunes reliques  
 Quelque bord fréquenté des pénates rustiques,  
 Des regards d'un beau ciel doucement animé,  
 Des fleurs et de l'ombrage, et tout ce que j'aimai.  
 C'est là, près d'une eau pure, au coin d'un bois tranquille,  
 Qu'à mes mânes éteints je demande un asile,  
 Afin que votre ami soit présent à vos yeux,  
 Afin qu'au voyageur amené dans ces lieux,  
 La pierre, par vos mains, de ma fortune instruite,  
 Raconte en ce tombeau quel malheureux habite,  
 Quels maux ont abrégé ses rapides instants,  
 Qu'il fut bon, qu'il aima, qu'il dut vivre longtemps.  
 Ah ! le meurtre jamais n'a souillé mon courage...  
 Nul forfait odieux, nul remords implacable  
 Ne déchire mon âme inquiète et coupable.

Nous lisons dans Tibulle (*Élégies*, III, 5) :

« Pour moi, Perséphone m'annonce mon heure fatale. Fais grâce, ô déesse, à ma jeunesse pure de tout crime. Jamais je n'ai songé, audacieux envers une déesse vénérable, à révéler ses mystères... ; ma main n'a pas mêlé dans une coupe des suc mortels, n'a versé à personne un poison homicide ; je n'ai point lancé sur les temples des torches sacrilèges, et mon cœur ne connaît pas les remords qui suivent un forfait... ; pour moi n'est pas encore venue la vieillesse au dos courbé, à la marche tardive. Mes parents m'ont vu naître le jour où, d'un seul coup, le destin frappa deux consuls. Pourquoi dérober à la vigne le raisin qui n'est pas mûr encore, et, d'une main malfaisante, cueillir le fruit naissant ? » (III, 5.)

Chénier termine son poème, — dont il rajeunira les éléments dans sa *Jeune Captive*, — par un lieu commun, dont l'idée est également emprunté à Tibulle, mais qu'il développe librement, à sa manière, et auquel il rend, par là, tout la vigueur d'un souvenir personnel :

Je meurs ; avant le soir, j'ai fini ma journée ;  
 A peine ouverte au jour, ma rose s'est fanée,  
 La vie eut bien pour moi de volages douceurs ;  
 Je les goûtais à peine, et voilà que je meurs.  
 Mais, oh ! que mollement reposera ma cendre  
 Si, parfois, un penchant impérieux et tendre  
 Vous guidant vers la tombe où je suis endormi,  
 Vos yeux, en approchant, pensent voir leur ami ...

Après ce trait tout virgilien, — pris d'ailleurs dans l'*Énéide*, — il

finit harmonieusement, à la grande manière des élégiaques latins :

Et quand la mort viendra, qu'une amante fidèle,  
Près de vous désolée, en accusant les dieux,  
Pleure, et veuille vous suivre et vous ferme les yeux.

L'élégie qui suit, logiquement liée à la précédente, est moins remplie de souvenirs littéraires. Chénier, ici, puise surtout à son propre fonds ; et il nous est aisé de constater à quel point il était capable de voler de ses propres ailes, et avec quel essor. Les premiers vers, si vigoureusement frappés, sont absolument originaux ; mais bientôt, il est vrai, l'idée de la Fortune, due peut-être à un souvenir de La Fontaine, va lui rappeler ses auteurs favoris et le faire rivaliser avec Horace et Pindare :

Souffre un moment encor ; tout n'est que changement.  
L'axe tourne ; mon cœur, souffre encore un moment.  
La vie est-elle toute aux ennuis condamnée ?  
L'hiver ne glace point tous les mois de l'année,  
L'Eurus retient souvent ses bords impétueux ;  
Le fleuve, emprisonné dans des rocs tortueux,  
Lutte, s'échappe, et va, par des pentes fleuries,  
S'étendre mollement sur l'herbe des prairies.  
C'est ainsi que, d'écueils et de vagues pressé,  
Pour mieux goûter le calme, il faut avoir passé  
Des pénibles détroits d'une vie orageuse,  
Dans une vie enfin plus douce et plus heureuse.  
La Fortune, arrivant à pas inattendus,  
Frappe, et jette en vos mains mille doux imprévus :  
On le dit. Sur mon seuil, jamais, cette volage  
N'a mis le pied...

Après quoi, il adresse à la Fortune la brillante invocation que nous allons lire, digne en tous points de soutenir la comparaison avec l'ode d'Horace à la même divinité :

Toi, qu'aidé de l'aimant, plus sûr que les étoiles,  
Le nocher sur la mer poursuit à pleines voiles ;  
Qui sais de ton palais, d'esclaves abondant,  
De diamant, d'azur, d'émeraudes ardent,  
Aux gouffres du Potose, aux antres de Golconde  
Tenir les rênes d'or qui gouvernent le monde,  
Brillante déité, tes riches favoris  
Te fatiguent sans cesse et de vœux et de cris.

L'invocation d'Horace est, de son côté, un morceau de maître, d'une magnifique grandeur et d'un souffle lyrique admirable (*Odes*, I, 35) :

« Déesse, qui gouvernes la riante cité d'Antium, toi qui peux

élever un mortel du rang le plus obscur, ou changer d'orgueilleux triomphes en funérailles ! — C'est toi qu'assiège d'une inquiète prière le pauvre habitant des champs ; c'est toi, maîtresse des mers, qu'invoque le nautonnier qui, de sa carène bithynienne, fatigue les flots de Carpathie. — C'est toi qu'implorèrent le Dace cruel, le Scythe errant, les villes, les nations, le fier habitant du Latium, les mères des rois barbares ! C'est toi que craignent les tyrans couverts de pourpre ! » etc., etc.

Comme on le voit, Chénier s'est bien gardé de copier Horace : il lui a seulement emprunté l'idée et le tour, et a su l'égaliser sans le suivre pas à pas. Il termine ainsi son élégie :

C'est là (en Italie) que mes désirs m'ont promis un asile,  
C'est là qu'un plus beau ciel, peut-être, dans mes flancs,  
Éteindra les douleurs et les sables brûlants.  
Là, j'irai t'oublier, rire de ton absence ;  
Là, dans un air plus pur, respirer, en silence  
Et nonchalant du terme où finiront mes jours,  
La santé, le repos, les arts et les amours.

Cette fin même, pleine d'allusions directes à sa personne, très adéquate, par le ton, à son état d'âme, est en même temps tout à fait conforme à la tradition des poètes élégiaques de l'antiquité.

En somme, André Chénier aura eu l'honneur, tout en restant fidèle au culte des maîtres du passé, de devancer son siècle même par la délicatesse des sentiments qu'il éprouva et sut traduire, et ne fut nullement entravé dans l'expression de son tempérament original par le vêtement gréco-latin qu'il avait adopté dès sa jeunesse.

R. B.

# La civilisation de l'âge homérique

Cours de M. ALFRED CROISSET,

Professeur à l'Université de Paris.

## Le mariage (suite). — Ulysse et Pénélope.

Tandis qu'à Ithaque Pénélope se consume dans l'attente et le regret, Ulysse, poursuivi par la colère des dieux, erre à travers le monde, au milieu des mille aventures qui retardent son retour. Nous devons, pour avoir le tableau complet de ce ménage homérique, examiner quels sont les sentiments du héros à l'égard de son épouse éloignée : cette étude sera le pendant naturel de celle que nous avons faite précédemment sur Pénélope. Elle sera nécessairement moins développée ; dans cette longue narration, remplie par la succession des aventures et par le mouvement de la vie, le poète s'attarde moins à décrire les sentiments et à faire le portrait moral de son héros. Mais le sentiment dominant, l'amour conjugal, est exprimé avec force et simplicité dans deux ou trois passages que nous analyserons, et qui nous serviront à fixer le type d'Ulysse, tel qu'il a été conservé par la tradition et tel qu'il apparaît d'un bout à l'autre de l'*Odyssee*.

Dès le début du poème, et la première fois qu'Ulysse nous apparaît, il est obsédé par l'idée du retour et l'espoir de revenir auprès de sa femme. La scène se passe dans l'Olympe : Athéné se plaint à Zeus, son père, des malheurs d'Ulysse : « Tu es injuste, lui dit-elle, ô mon père, à l'égard de ce mortel qui est en proie à tant de souffrances :

« Τοῦ θυγάτηρ δούστηνον ὀδυρόμενον κατερύκει,  
αἰεὶ δὲ μαλακοῖσι καὶ αἰμυλίοισι λόγοισιν  
θέλγει, ὅπως Ἰθάκης ἐπιλήσεται· αὐτὰρ Ὀδυσσεύς,  
ἰέμενος καὶ καπνὸν ἀποθρώσκοντα νοῆσαι  
ῆς γαίης, θυνέειν ἱμείρεται.

(*Odyssee*, I, 53 et ss.)

— En ce moment, la fille d'Atlas (Calypso) retient ce malheureux malgré ses plaintes, et toujours avec de douces et de flatteuses paroles, elle le charme, afin qu'il oublie Ithaque. Mais Ulysse, sou-



haitant de voir la fumée qui sort de son toit, a envie de mourir. » — Ainsi, dès la première fois qu'il est question d'Ulysse, le héros nous apparaît dans une attitude qu'il n'abandonnera pas jusqu'au jour du retour.

Ce n'est pas qu'au milieu de ses misères il n'ait le divertissement de quelques aventures ; dans l'île de Calypso, il a bien l'air, parfois, d'oublier Ithaque et Pénélope, ou, du moins, la déesse fait tout ce qu'elle peut pour l'y amener. Mais, s'il ne résiste pas toujours, et si, le soir venu, comme dit le poète, il retourne auprès d'elle, toute la journée il reste au bord de la mer, sur un rocher, les yeux perdus dans l'espace immense et songeant à sa patrie. Au chant V de l'*Odyssée*, cette situation singulière du héros est très délicatement exprimée : Calypso comprend qu'elle ne pourra rien sur la volonté inflexible d'Ulysse ; après avoir cherché en vain à lui montrer les difficultés et les dangers du retour, pour retarder au moins sa résolution, elle se décide enfin à l'aider puisqu'elle ne peut le convaincre ; du reste, elle a su par Hermès quelle était la volonté formelle de Zeus. Alors elle prend pitié du héros qui va subir encore tant d'aventures et part à sa recherche dans l'île :

« Τὸν δ' ἄρ' ἐπ' ἀκτῆς εὖρε καθήμενον · οὐδέ ποτ' ὄσσε  
δακρυόφιν τέρποντο · κατεβέτο δὲ γλυκὺς αἰὼν  
νόστον ὀδυρομένῳ, ἐπεὶ οὐκέτι ἦνδανε Νύμφη.

(*Odyssée*, V, 151 et ss.)

— Elle le trouva assis sur le rivage ; les larmes ne cessaient de couler de ses yeux, et il se consumait à pleurer sur son retour, car la nymphe avait cessé de lui plaire. » — A la vérité, il y a un οὐκέτι qui est bien un peu compromettant pour Ulysse : le héros n'avait donc pas été toujours insensible, et sa fidélité héroïque avait faibli devant les enchantements de la déesse ? En tout cas, la faiblesse est passée, et le poète semble vouloir la faire oublier en nous laissant sur l'impression fondamentale, sur l'attitude dominante qu'il exprime dans ces beaux vers :

« Ἡματα δ' ἐν πέτρῃσι καὶ ἡϊόνεσσι καθίζων,  
πόντον ἐπ' ἀτρύγετον δερκέσκετο, δάκρυα λείβων ·

— Tout le jour, il restait assis sur les rochers et sur le rivage, tendant ses regards vers la mer infertile, et versant des larmes. »

Mais Calypso n'a pas encore perdu tout espoir : si Ulysse ne l'aime pas ou ne l'aime plus, elle s'est éprise de ce héros courageux et patient :

« Οὕτω δὴ οἰκόνδε φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν  
 αὐτίκα νῦν ἐθέλεις ἵεναι ; σὺ δὲ χαῖρε καὶ ἔμπηρ.  
 Εἴγε μὲν εἰδείης σῆσι φρεσίν, ὅσσα τοι αἶσα  
 κήδε' ἀναπλήσται, πρὶν πατρίδα γαῖαν ἰκίσθαι,  
 ἐνθάδε κ' αὖθι μένων παρ' ἐμοὶ τόδε δῶμα φυλάσσοις,  
 ἀθάνατός τ' εἴης· ἱμερόμενός περ ἰδέσθαι  
 σὴν ἄλογον, τῆς αἰὲν ἐέλδοι· ἥματα πάντα.  
 Οὐ μὲν θην κείνης γε χειρίων εὐχομαι εἶναι,  
 οὐ δέμας, οὐδὲ φρεν'· ἐπεὶ οὕτως οὐδὲ ἔοικεν  
 θνητὰς ἀθανάτησι δέμας καὶ εἶδος ἐρίζειν.

(*Odyssée*, V, vers 204-214.)

— Tu as donc un si grand désir de rentrer tout de suite dans ta patrie ? Eh bien, sois heureux malgré tout. Cependant, si tu savais tous les maux que la destinée te réserve avant ton retour, tu resterais ici et tu habiterais mon palais, et tu serais immortel, malgré ton désir de revoir ton épouse, dont le regret te tourmente tous les jours. Et pourtant je ne lui suis pas inférieure ni par le corps ni par la nature, car il ne se peut qu'une mortelle veuille rivaliser avec une déesse pour le corps et pour la beauté. »

Avec tout son désir de séduire le héros, la déesse ne peut s'empêcher de reconnaître et d'admirer la constance de son regret. Du reste, la réponse d'Ulysse est significative : il donne à la déesse tout l'avantage de la beauté, de la « grandeur », comme il dit dans ce langage naïf qui exprime habituellement chez Homère la conception de la beauté ; mais il ne songe, il ne veut songer qu'à celle qui est restée à Ithaque :

« Πότνα θεά, μή μοι τόδε χῶρο· οἶδα καὶ αὐτὸς  
 πάντα μᾶλ', οὐνεκα σεῖο περίφρων Πηνελόπεια  
 εἶδος ἀκιδνοτέρη μέγαθός τ' εἴσαντα ἰδέσθαι.  
 ἡ μὲν γὰρ βροτός ἐστι, σὺ δ' ἀθάνατος καὶ ἀγήρω.  
 Ἄλλὰ καὶ ὥς ἐθέλω καὶ ἐέλδομαι ἥματα πάντα  
 οἴκαδ' ἐλθόμεναι καὶ νόστιμον ἦμαρ ἰδέσθαι.

(*Odyssée*, V, 215-220.)

— Auguste déesse, ne te mets pas en colère pour cela. Je sais aussi tout cela, je sais que la sage Pénélope est inférieure à toi par la taille, pour qui la regarde en face ; car elle n'est qu'une mortelle, et toi tu es une immortelle, exempte de vieillesse. Mais même ainsi, je veux et désire tous les jours rentrer dans ma maison et voir le jour du retour. »

Ainsi s'exprime ce sentiment simple, qui ne s'analyse pas, qui ne cherche pas de raisons, et dont la simplicité même fait toute

la force. Non plus qu'à aucun autre endroit des poèmes homériques, il n'y a rien ici qui ressemble à une étude psychologique, aucune complexité dans les sentiments, aucune transformation, aucune évolution morale ; la forme du sentiment est une, et sa force naturelle est si grande, il est si profond et si profondément humain, que son expression suffit à achever en un trait la peinture du héros : « Même ainsi, je veux et désire rentrer dans ma maison et voir le jour du retour. » Enfin Ulysse achève par ces mots d'un héroïsme si simple et si assuré :

« Εἰ δ' αὖ τις ῥαίησι θεῶν ἐνὶ οἴνοπι πόντῳ,  
τλήσομαι, ἐν στήθεσιν ἔχων ταλαπενθέα θυμόν.  
ἦδη γὰρ μάλα πολλὰ ἔπαθον καὶ πολλὰ ἐμόγησα  
κύματα καὶ πολέμῳ μετὰ καὶ τότε τοῖσι γενέσθω.

(*Odyssée*, V, 221-225.)

— Si quelqu'un des dieux veut encore me frapper sur la mer sombre, je le supporterai dans mon cœur, ayant une âme qui sait souffrir. Car j'ai déjà supporté beaucoup de maux, ayant peiné de toutes façons, sur les flots et dans les batailles : ce ne sera qu'un mal de plus ajouté à bien d'autres. »

Ainsi se complète le portrait d'Ulysse, par ce trait d'héroïsme simple, de résignation facile et d'une vaillance optimiste soutenue par l'espoir et le désir.

De nouveaux passages, comme l'épisode de Circé, n'ajouteraient que peu de chose à l'expression de ces sentiments essentiels et des nuances qu'ils comportent ; le caractère d'Ulysse, tel qu'il nous apparaît dans cette première partie de l'*Odyssée*, est tout entier contenu dans cette résignation au malheur, dans le regret de l'absence, la fidélité du souvenir et le désir du retour.

Mais nous avons distingué une seconde partie dans la composition de l'*Odyssée* et dans le plan de notre étude : celle qui comprend les derniers chants du poème, à partir du moment où Ulysse est de retour à Ithaque (chants xix-xxiv). Du reste, cette seconde partie comporte deux subdivisions naturelles : pendant quelque temps, les deux époux sont en présence l'un de l'autre, sans que Pénélope ait reconnu Ulysse (chant xix) ; puis, après le combat du vingtième chant et l'extermination des prétendants, Ulysse, sûr que tout danger est écarté, et déjà reconnu par son fils et ses fidèles serviteurs, se découvre enfin à sa femme (chant xxi).

Cet admirable dix-neuvième chant est tout entier rempli par une conversation entre les deux époux ; on en pourrait dire ce que l'on disait de la tragédie de *Bérénice* : « Cela est fait avec rien. »

En effet, la situation ne se modifie même pas : à la fin comme au début, Ulysse est un inconnu, un mendiant, qui est venu demander du secours et apporte des nouvelles de l'absent. Pourtant, il y a, dans le cours de ce chant, un merveilleux progrès dramatique. D'abord Pénélope ne montre à l'égard de ce mendiant que la méfiance d'une femme avisée (περὶφρων) ; elle se conduit avec cet inconnu comme avec les autres, dont parlait Eumée : « Elle les écoute en silence, puis leur donne les secours qu'ils demandent, et remonte dans sa chambre pour pleurer. » L'impatience de son désir est modérée par sa prudence naturelle ; mais sa raison même l'engage, peu à peu, à se rapprocher de cet étranger ; elle l'interroge, le met à l'épreuve pour s'assurer qu'il ne ment pas. Sa confiance augmente de plus en plus, et le poète nous laisse entrevoir dans son esprit l'espoir d'un dénouement heureux.

Ainsi, soit art, soit inspiration naturelle, suivant l'expression d'Aristote, εἴτε διὰ τεχνὴν εἴτε διὰ φύσιν, le poète nous offre dans ce chant un modèle de composition dramatique. Sans doute, il n'y a pas là, comme nous l'avons déjà remarqué, d'analyse psychologique ; un poète alexandrin, comme Apollonios de Rhodes dans sa *Médée*, ou un auteur tragique comme Racine, ou même un romancier moderne, se fût complu, en traitant un sujet analogue, à montrer les diverses modifications, les progrès du sentiment, toute une évolution morale, et eût fait ressortir les nuances dont pouvait s'enrichir le sentiment fondamental. Homère n'a cherché qu'à rendre, par les moyens les plus simples et les plus naturels, le seul sentiment qui domine dans l'âme des deux personnages : l'amour conjugal. Il n'en montre ni la croissance ni l'évolution : le sentiment existe et ne se modifie pas. Le progrès dramatique ne consiste que dans la succession habile des péripéties du dialogue, et dans la mise en lumière des circonstances diverses où le sentiment essentiel doit trouver son expression naturelle. On peut reconnaître là un art déjà savant de la composition, un habile procédé dramatique ; mais, encore une fois, rien qui ressemble à une analyse psychologique.

Dans cette espèce de tragédie sans action, on peut cependant distinguer très nettement plusieurs actes, terminés chacun par une sorte de conclusion, généralement un discours qui précise l'attitude et résume la situation.

Le chant débute par un véritable prologue, qui prépare le drame et met en scène les deux personnages. Ulysse a déjà été reconnu par Télémaque, et il organise avec son fils le combat du lendemain. Il vient de faire retirer du *megaros*, où se rassemblent les prétendants, les armes qu'on y avait laissées, et, quand il a aidé

Télémaque dans cette besogne, il redescend vers la grande salle ; mais il est interpellé par Mélanto, une servante infidèle de Pénélope. Il lui répond à peine, quand Pénélope paraît, qui fait taire l'insolente. C'est alors qu'elle se trouve en présence du mendiant qui a demandé à lui parler. Ici commence véritablement le premier acte du drame.

Pénélope demande d'abord à Ulysse, selon l'usage, qui il est, d'où il vient, et le prie de raconter sa vie. La réponse d'Ulysse est demeurée célèbre, et elle a été imitée par Virgile dans l'épisode de Didon : « Ne m'interroge pas, ô femme, ne réveille pas dans mon âme de tristes souvenirs ; j'ai beaucoup souffert et il vaut mieux ensevelir tout cela dans le passé. » Mais elle insiste, et, pour le mettre en confiance, lui raconte elle-même sa propre histoire. Or ses premiers mots expriment déjà la pensée qui l'obsède : le regret d'Ulysse et la douleur de l'absence ; et voici comment elle répond aux paroles flatteuses de l'étranger :

« Ξεῖν', ἥτοι μὲν ἐμὴν ἀρετὴν, εἰδὼς τε δέμας τε  
ὤλεσαν ἀθάνατοι, ὅτε Ἴλιον εἰσανέδαινον  
Ἀργεῖοι, μετὰ τοῖσι δ' ἐμὸς πόσις ἦεν Ὀδυσσεύς.  
Εἰ καίνομαι γ' ἐλθὼν τὸν ἐμὸν βίον ἀμφιπολεῖν,  
μεῖζόν κε κλέος εἴη ἐμὸν καὶ κάλλιον οὕτως.

(*Odyssée*, XIX, 124-129.)

— Étranger, les dieux ont détruit ma vertu, et ma beauté et le charme de mon corps, à partir du jour où les Argiens sont partis contre Troie avec Ulysse, mon époux. S'il revenait, il prendrait de nouveau soin de ma vie, et ma considération en serait plus grande et plus belle. »

Les expressions dont se sert ici Pénélope confirment ce que nous avons dit des sentiments habituels chez les époux homériques. L'homme est le maître de la maison ; mais il est aussi pour sa femme un ami qui prend soin d'elle (ἀμφιπολεῖ), et sa seule présence suffit à rendre à l'épouse sa vertu, sa force morale (ἀρετή), sa considération et sa fierté (κλέος), et même le charme de sa beauté (εἶδος), tout ce que le regret de l'absence lui a ravi.

Les sentiments qu'éveille le souvenir dans l'âme de Pénélope sont si profonds et si vivaces qu'elle confie ses peines à ce mendiant inconnu : les épreuves que lui ont fait subir les prétendants, ses ruses, ses espoirs et son découragement, et son regret éternel. Puis elle se reprend et demande à l'étranger, en échange de ces confidences, le récit de ses propres malheurs. Ulysse cède enfin à l'insistance de Pénélope, et peut-être aussi au plaisir de conter un des mensonges dont il est coutumier. Il invente une his-

toire très vraisemblable pour expliquer, sans éveiller les soupçons de Pénélope, qu'il a pu être en rapports avec Ulysse. Il est le père d'Idoménée, et c'est en Crète qu'il a pu voir le héros d'Ithaque. Il ne ménage aucun détail, pour embellir son récit et lui donner un air de sincérité :

« Ἴσκε ψεύδεα πολλὰ λέγων, ἐτύμοισιν ὁμοῖα ·  
τῆς δ' ἄρ' ἀκουούσης ῥέε δάκρυα, τήκετο δὲ χρώς.  
Ὡς δὲ χιῶν κατατήκετ' ἐν ἀκροπόλοισιν ὄρεσιν,  
ἦντ' Εὐρώς κατέτηξεν, ἐπὶν Ζέφυρος καταχέυῃ ·  
τηκομένης δ' ἄρα τῆς ποταμοὶ πλήθουσι ῥέοντες ·  
ὥς τῆς τήκετο καλὰ παρήγία δακρυχεοῦσης  
κλαιούσης ἔον ἄνδρα παρήμενον. Αὐτὰρ Ὀδύσεος  
θυμῷ μὲν γοῶσαν ἔτν ἑλέαιρε γυναῖκα,  
ὀφθαλμοὶ δ' ὥσει κέρα ἕστασαν ἧς σίδηρος,  
ἀτρέμας ἐν βλεφάροισι · δόλψ δ' ὄγε δάκρυα κεῦθεν.

— Il allait, disant beaucoup de mensonges pareils à des vérités, et, tandis qu'elle l'écoutait, elle pleurait et ses yeux se fondaient en larmes. De même que la neige fond sur le sommet des montagnes, quand souffle le zéphyre... ; de même, un fleuve de larmes se répandait sur ses joues, tandis qu'elle pleurait son époux, qui était assis près d'elle. Quant à Ulysse, il avait dans son cœur pitié de sa femme qui gémissait ainsi ; mais ses yeux restaient pourtant fixes dans ses paupières, comme s'ils eussent été de corne ou de fer, et, par ruse, il cachait ses larmes. »

C'est ainsi que l'attitude des deux personnages est marquée en quelques traits touchants, qui résument l'impression dominante au moment où le récit du poète nous a conduits. Ici finit le premier acte du drame.

Après cet attendrissement passager, Pénélope se reprend ; elle redevient la femme avisée et l'hôtesse défiant. Elle veut maintenant tenter une épreuve : « Si ce que tu dis est vrai, dit-elle à l'étranger, donne-moi des signes et des preuves, décris-moi le costume que portait Ulysse quand tu l'as rencontré..., etc. » — Ulysse se défend d'abord et feint de ne pouvoir tout se rappeler après un si long temps. Puis il fait effort comme pour se souvenir et décrit minutieusement jusqu'aux moindres détails qui peuvent frapper l'esprit de Pénélope. Celle-ci ne doute plus ; son hôte a dit la vérité, et elle donne alors libre cours à son attendrissement, en même temps que lui vient le désir de témoigner sa reconnaissance au porteur de la bonne nouvelle :

« Ὡς φάτο · τῇ δ' ἔτι μᾶλλον ὕφ' ἱμερον ὥρσε γόοιο,  
σῆματ' ἀναγνούσῃ, τὰ οἱ ἔμπεδα πέφραδ' Ὀδυσσεύς.

Ἦ δ' ἔπει' οὖν τάρφθη πολυδακρύτοιο γόοιο,  
καὶ τότε μιν μύθοισιν ἀμειβομένη προσέειπεν·

Νῦν μὲν δὴ μοι, ξεῖνε, πάρος περ ἐὼν ἐλκεινός,  
ἐν μεγάροισιν ἐμοῖσι φίλος τ' ἔσσι, αἰδοῖός τε·  
αὐτῇ γὰρ τάδε εἶμυι' ἐγὼ πόρον, οἳ' ἀγορεύεις,  
πτύξας ἐκ θαλάμου· περόνην τ' ἐπέθηκα φαινήν,  
κείνῃ ἄγχι μ' ἔμεναι.

— Il dit, et le désir de gémir grandit encore en elle, à mesure qu'elle reconnaissait les signes qu'Ulysse avait décrits avec précision. Puis, quand elle se fut rassasiée de gémissements et de larmes, elle reprit en ces termes : « Maintenant, étranger, toi pour qui j'avais tout à l'heure de la pitié, tu seras dans ma demeure un ami et un homme respecté. Car ce sont bien là les vêtements que je lui avais donnés, tels que tu les décris, et qui étaient déposés dans la chambre nuptiale, et c'est moi qui lui avais mis cette agrafe brillante... »

Mais voici qu'après cet épanchement, Pénélope s'inquiète encore : elle a des nouvelles d'Ulysse, mais à quoi aboutira l'espoir qu'elle en a conçu ?

« Τὸν δ' οὐχ ὑποδέξομαι· αὔριος,  
οἷκαδ' ἐνοστήσαντα φίλην ἐς πατρίδα γαίαν.  
Τῷ ῥα κκηΐ αἴσῃ, κοίλῃς ἐπὶ νηὶς Ὀδυσσεὺς  
ῥῆγ' ἐποφύμενος Κακοίλιον οὐκ ὀνομαστήν.

— Je ne le verrai jamais de retour dans sa patrie, car c'est une destinée funeste qui l'a fait monter sur son navire, le jour où il est parti vers Troie la maudite. » (*Odyssee*, xix, vers 249-260.)

Mais Ulysse reprend alors la série de ses mensonges : il a eu des nouvelles récentes de l'absent ; le héros se trouvait dans le pays des Thesprotes ; puis, comme il faut bien expliquer le retard indéfini d'Ulysse sans détruire tout espoir, l'inconnu imagine une histoire qui doit satisfaire la sage Pénélope et la convaincre invinciblement en lui remettant en mémoire l'esprit pratique de son mari : puisqu'Ulysse est retenu sur la mer, il a voulu au moins profiter de son retard, et, soucieux de ne pas rentrer chez lui les mains vides, il a entrepris, de concert avec le roi des Thesprotes, une expédition avantageuse. Suivant son habitude, le conteur multiplie les détails qui donnent à ses inventions un air de vérité. Encore une fois, Pénélope reprend espoir : elle sait maintenant qu'Ulysse n'est pas loin, et elle se rapproche de cet homme qui l'a vu. L'inconnu est maintenant un ami, un homme qu'il faut bien traiter et entourer de respect et d'affection.

Telle est la situation à la fin de ce second acte. Ces revirements soudains, ces accès de regret et ces mouvements d'espoir, dont nous avons pu observer la succession dans tout le cours du poème, sont resserrés ici dans une scène dramatique, que rendent plus émouvante la présence d'Ulysse et l'attente du dénouement.

Alors survient un épisode, qui, en coupant le dialogue et en apportant de la variété dans la scène, nous rapproche pourtant du dénouement, et se trouve d'ailleurs naturellement amené par ce qui précède. — Pénélope veut témoigner sa joie et sa reconnaissance envers l'étranger en s'acquittant des devoirs de l'hospitalité. Ulysse refuse d'abord, puis accepte, au cas où il y aurait, pour le servir, quelque vieille servante fidèle qui eût connu autrefois Ulysse. Pénélope appelle Euryclée, la propre nourrice du héros, qui va préparer pour lui un bain dans un coin du *megaros* ; et c'est alors que se produit la reconnaissance d'Ulysse par Euryclée. Mais Ulysse recommande aussitôt le silence à sa vieille nourrice, et revient auprès de Pénélope. Le dialogue reprend et le poète nous achemine vers le dénouement, vers la reconnaissance finale, par le troisième acte du drame.

M.



# La morale des Épicuriens et des Stoïciens.

---

Cours de M. ÉMILE BROCHARD,

*Professeur à l'Université de Paris.*

---

Il nous reste à étudier de quelle façon les solutions apportées par les nouvelles écoles aux questions morales diffèrent des conclusions données par les écoles antérieures. La différence radicale, nous l'avons déjà indiquée. Mais il nous faut dire maintenant en quoi cette différence consiste précisément et entrer, à ce sujet, dans quelques détails. Rappelons qu'il s'agit ici de généralités, de considérations que nous présentons sous forme d'hypothèses, dont la démonstration viendra plus tard.

Dans la présente leçon nous suivrons le même ordre que précédemment, c'est-à-dire que nous examinerons successivement les solutions apportées aux problèmes dont nous avons distingué et classé les données en quatre chefs principaux :

1° La question du Souverain Bien ; 2° celle des Passions ; 3° celle de la Vertu ; 4° celle de la Sagesse. Mais, avant d'entrer dans cet examen, nous voudrions très brièvement indiquer le problème nouveau qui se pose devant ces différentes écoles, et le but unique auquel elles tendent, par des chemins, il est vrai, très opposés.

En résumant les grands traits de la morale platonico-aristotélicienne, nous avons montré que ces deux doctrines mettent en présence deux doctrines irréductibles : d'une part, la Raison ; d'autre part, la Nature, le donné, indépendant de la Volonté humaine. Et, précisément, le problème moral est là, dans la conciliation, suivant un rapport d'harmonie, de ces deux termes qui demeurent irréductibles. Le modèle de ce rapport est fourni par le terme supérieur. Ainsi nous avons vu le Souverain Bien dans son rapport avec les biens extérieurs ; la Passion dans son rapport avec la Raison ; la Vertu dans son rapport avec la Nature, qui en trace la première esquisse, et enfin la suprême Sagesse, qui s'ajoute à la *φρονησις* à peu près comme celle-ci s'ajoute aux instincts donnés par la Nature. Il résulte de cette doctrine que l'homme dépend, dans une certaine mesure, des choses extérieures, n'est pas maître du donné, ni des passions, ni des vertus, et nous avons cité

certaines expressions d'Aristote et de Platon qui laissent place à la faveur divine et, pour ainsi dire, à la grâce. De même, la Sagesse suprême serait réservée à des favorisés, à une élite d'initiés et d'élus.

Dans les nouvelles écoles, au contraire, on veut mettre le Souverain Bien à la portée de tous ; dès lors, il faut que le sage soit à l'abri de cette dépendance à l'égard de l'extérieur, du monde ; il faut, en un mot, qu'il se suffise à lui-même. Aussi le mot qui revient dans les textes est-il αὐτάρκεια. Il faut que le sage soit αὐτάρκης. Pour cela et pour que la Sagesse soit à la portée de tous, il faut que le dualisme posé par Aristote et Platon fasse place à l'unité, et ainsi l'on se débarrassera de cet asservissement à l'extérieur. Cette unification sera l'œuvre des écoles nouvelles. Nous entrons maintenant dans l'examen du détail.

1<sup>o</sup> Question du Souverain Bien.— Dans les nouvelles doctrines, il n'est plus question des biens extérieurs. Ce point est très clair, très net dans l'École sceptique, surtout à ses origines. Au moment où cette école se détache du stoïcisme, dont elle n'est qu'une branche déviée, c'est un principe admis par les sceptiques avec Ariston, Pyrrhon, etc., que tout ce qui est extérieur à la volonté est égal, indifférent. Cette thèse a été exposée par Cicéron dans le *De Finibus* et les *Tusculanes*. « Il n'y a, dit Cicéron, aucune différence réelle entre l'état de santé et celui de maladie, *omnia exequantur*. Or, de l'ἀδιαφορία morale à l'ἐποχή, au doute suspensif, il n'y a qu'un pas. Nous ne reviendrons plus à cette école, puisque nous avons montré comment elle s'absorbe dans l'école stoïcienne par l'identité des deux thèses.

Si nous considérons la doctrine stoïcienne, nous voyons que la Vertu est le seul bien. L'expression ἀδιαφορία est fréquente dans les textes stoïciens. Pourtant, ici, il y a une différence notable entre le stoïcisme et le scepticisme, et, chez les Stoïciens, nous trouvons transposée, transformée, cette théorie de la Valeur, que nous avons signalée chez Aristote. Sans doute, pour les Stoïciens, la seule ἀξία est la Vertu, et les choses extérieures sont indifférentes ; mais elles le sont en un sens seulement, car les Stoïciens, eux, n'ont pas voulu rompre le lien qui rattache l'homme à la nature et supprimer tout à fait la dualité. En effet, il est évident que, si les choses extérieures sont sans différences entre elles, il n'y aura plus aucune raison de les rechercher, de les choisir. Aussi les Stoïciens ne sont-ils pas allés jusqu'à dire que les avantages extérieurs sont des biens, mais qu'ils sont plus ou moins approchés ou plus ou moins éloignés du Bien. Il ne faut pas les désirer ; mais il faut les prendre, s'ils viennent : « *Non appetenda, sed sumenda* », dit

Cicéron. Dès lors, il y aura une raison de choisir, sans que cependant le choix soit entièrement commandé. La vérité est qu'il y a, dans une telle doctrine, quelque incohérence. Cette idée de choses qui s'approchent du Bien sans être des biens elles-mêmes est le point faible du stoïcisme. Aussi est-ce là que le redoutable Carnéade portera le fer et la flamme. Mais, quoi qu'il en soit, nous en avons dit assez pour justifier notre formule : dans les écoles sceptiques et stoïciennes, il n'y a plus de biens extérieurs.

Il peut paraître qu'il en est autrement avec l'Épicurisme, et il y a évidemment de notables différences ; mais, ici encore, on peut dire qu'il n'y a pas de biens extérieurs, car le seul Bien c'est le Plaisir. Or, le Plaisir est un état du sujet. Ce n'est pas la Vertu ; mais c'est, comme la Vertu, quelque chose qui existe dans l'intérieur de la conscience. Dans l'Épicurisme, il n'est jamais question que du Plaisir corporel, du Plaisir matériel. Le Plaisir, donc, dépend, dans une certaine mesure, de la Nature ; le lien n'est pas rompu entre l'homme et la Nature ; mais il est singulièrement réduit, et tout l'effort de l'Épicurisme tend à le réduire encore. En effet, pour obtenir ce bien-être physique un peu de pain et d'eau suffisent. Nous avons, à ce sujet, une formule curieuse d'Épicure même, citée par Diogène Laërce, livre X, 144 : « La Fortune n'a que très peu de prise sur le sage. » Nous verrons comment, par une autre théorie sur le rôle que la Pensée et la Mémoire doivent jouer dans la vie du sage, l'Épicurisme a réduit le pouvoir de la Nature.

2° Dans la théorie des Passions, nous rencontrons avec le stoïcisme une doctrine très nouvelle : c'est la théorie intellectualiste des Passions. Depuis Platon et chez Aristote la Passion était regardée, contrairement à l'opinion de Socrate, comme hétérogène à la Raison. Chez les Stoïciens, au contraire, la Passion n'est plus quelque chose de donné, de subi, de naturel enfin qu'il faille tenter d'ordonner, d'apprivoiser : elle est purement subjective. Il nous est dit, en propres termes, que les Passions sont des représentations. A l'origine de toute passion, il y a un jugement. Les expressions de Cicéron sont très significatives, notamment dans les *Tusculanes*. Les Passions dépendent de l'opinion, de la volonté ; la Passion est une erreur de la Raison. Cette théorie peut paraître étrange, mais sachons bien qu'elle n'a pas disparu, que l'essentiel en a été repris par Descartes (Article 50 du *Traité des Passions*), et qu'elle fait le fond de la doctrine éthique de Spinoza. C'est là une grande nouveauté, même si l'on admet que cette théorie rejoint, par l'intermédiaire des Cyniques, la pensée déjà esquissée par le vieux Socrate. Il y a, de ce chef, une différence

profonde entre la morale péripatéticienne et la morale stoïcienne.

3<sup>o</sup> — Même différence, si nous examinons la théorie de la Vertu. Dans la nouvelle morale, on ne peut plus dire que la Vertu soit esquissée par la Nature et mise en nous par une faveur divine ; il faut qu'elle soit l'œuvre exclusive de la Raison et de la Volonté humaine. La Nature peut seulement nous en donner les matériaux, nous en fournir l'occasion ; mais elle ne la commence pas, car il y aurait là quelque chose qui ne viendrait pas de nous. Le stoïcisme est formel sur ce point. Pour lui, la Vertu dépend tout entière de notre volonté. Le débat avec l'Ecole péripatéticienne est un peu subtil, mais on peut l'apercevoir clairement dans le *De Finibus* (l. III, ch. vii, § 23), et nous citerons tout à l'heure une comparaison qui rend bien compte de la différence. Cicéron, donc, expose cette idée, que le sage, pour arriver à la Vertu, doit bien commencer par suivre son instinct, *elementa, initia naturæ* — mots qui traduisent une expression de Carnéade et que nous trouvons chez Zénon ; — mais, au nom des Stoïciens, il refuse de voir en ces dispositions, ces instructions, ce qu'y voyait Aristote, c'est-à-dire une esquisse de la Vertu. Ce sont là des matériaux frustes, des circonstances occasionnelles, qui permettent à l'homme d'aller à la Vertu ; mais la Vertu n'apparaît que lorsque l'homme est en état de remarquer la connexion qui existe entre ces différentes impulsions. Ici se place la comparaison dont nous parlions plus haut : « Il peut arriver, dit Cicéron, si vous êtes recommandé à une personne par un ami commun, que vous soyez préféré, par celui à qui l'on vous recommande, à l'ami qui vous recommande, à lui. Eh bien, il en est ainsi de la Vertu. La Nature nous recommande à la Vertu, nous envoie à elle, et, la Vertu une fois connue, nous avons pour elle une sympathie beaucoup plus vive que pour la Nature. » — C'est un peu comme quelqu'un qui repousserait l'échelle dont il s'est servi après avoir escaladé le faite qu'il désirait atteindre. La Nature n'est donc pas une collaboratrice dans la construction de la Vertu. Ici encore, comme lorsqu'il s'agit des Passions et des Biens extérieurs, tout est dans la Volonté, dans la Raison, dans le Sujet.

Et cela, on peut le dire *a fortiori* pour ce qui concerne la Vertu, au sens épicurien ; car il y a une Vertu épicurienne, une *εὐδαιμονία* épicurienne, mais cette *εὐδαιμονία*, qui consiste simplement à calculer son plaisir, est l'œuvre de la Volonté humaine ; elle ne peut être donnée par la Nature ; elle est quelque chose d'original, qui suppose l'Expérience et la Réflexion.

4<sup>o</sup> — Ainsi, dans les trois grandes questions que nous venons d'examiner, le dualisme est réduit au minimum. Mais voici que

nous arrivons à une autre question, à la dernière. Et c'est alors que vont diverger les doctrines et les écoles ; ici sera, dans les nouvelles morales, la partie vraiment originale, vraiment neuve. Nous avons rappelé qu'il y a, chez Platon et chez Aristote, deux degrés dans la moralité, dont le premier suppose le deuxième, sans que le deuxième implique le premier ; qu'il existe une vie de société, une vie humaine et, d'autre part, une vie divine. Dans les nouvelles doctrines, il n'est plus question de cette distinction ; il n'y a plus deux degrés dans la moralité, plus de différence établie entre une vie humaine et une vie divine, mais une seule existence, et c'est dans cette existence, la vie humaine, qu'on veut chercher la vérité morale. Il ne saurait en être autrement dans des systèmes où il n'y a plus aucun principe transcendant, plus de νοῦς, plus de monde supérieur, comme chez Platon et Aristote. Nous avons proposé, dans des leçons antérieures, contrairement à l'opinion de Zeller, entre les doctrines nouvelles et les doctrines antérieures, une classification qui repose précisément sur ce fait, que, dans les premières, on ne trouve plus de principes transcendents, mais bien des principes immanents, intérieurs à l'Univers et aux individus, et c'est seulement avec les Alexandrins qu'est reprise l'ancienne conception péripatéticienne. Est-ce à dire que, dans les doctrines nouvelles, ce qu'il y a d'absolu, de soustrait au temps, disparaisse ? En aucune manière : il y a, là aussi, un absolu ; mais cet absolu n'est plus un principe métaphysique : c'est la Sagesse même, réalisée dans le monde où nous sommes, par des hommes ou des dieux, et l'idéal du sage est la conception d'une sagesse, d'une vertu, soustraite aux conditions du temps. Nous avons dit plus haut ce qu'était, pour Aristote, la définition du Bonheur, qui doit se continuer d'un bout à l'autre de la vie (τέλειον βίον). Pour qu'il y ait une vertu absolue, il faut que le Bonheur soit soustrait au temps, que la Sagesse se suffise à elle-même ; il faut aussi que le sage ne puisse jamais la perdre ; car, dès lors, ce serait un bien incertain ; ce ne serait pas le Vrai Bien.

Or, les deux Ecoles nouvelles ont conçu le Bien comme absolu, comme soustrait au temps. C'est bien là l'Absolu, mais en tant qu'il appartient à cette chose réalisable et d'essence humaine, la Sagesse. C'est par la Raison humaine qu'on peut réaliser cette Sagesse ; mais la Raison, dont il s'agit ici, aura un autre nom : elle ne sera ni le νοῦς, ni la νοῦσις, mais, pour les Epicuriens, la διάνοια et, pour les Stoïciens, le λόγος. Le résultat, pourtant, sera toujours d'aboutir à l'Absolu. Comment cela ? Comment échapper aux lois du temps ? Ici apparaît la grande nouveauté de l'Épicurisme et du Stoïcisme. L'Épicurisme résout le problème d'une façon étrange :

par la Mémoire et l'Espérance, la Pensée humaine peut échapper au temps et réaliser l'absolu. Quand nous avons, une fois, connu le Plaisir, nous pouvons le maintenir dans notre esprit par la Mémoire ; de même que nous pouvons, par l'Espérance, anticiper sur l'avenir. Ici encore, il y a une matière première, un donné, qui ne vient pas de nous. Ce premier Plaisir, il faut l'avoir connu, l'avoir possédé ; mais il est bien simple vraiment et fait de bien peu de chose : c'est le Plaisir corporel. Il n'y a pas d'homme si déshérité qui ne l'ait éprouvé une fois au moins dans sa vie. Or, cela suffit et pour jamais ; — ceci, remarquons-le, est textuel.

Quand il s'agit des plaisirs, le temps, peut-on dire, ne fait rien à l'affaire. La qualité du Plaisir est la même, que nous l'ayons goûté une heure ou dix années. Nous pourrions désormais, en nous rattachant, en nous cramponnant à ce souvenir, en le fixant volontairement dans notre esprit, défier les plus rudes assauts du monde extérieur. Voilà par quel effort la pensée est capable d'arracher le Plaisir au monde du temps et de la durée, et d'en faire quelque chose de stable, qui soit toujours à la disposition du sage ; car il nous sera toujours permis d'arrêter notre pensée sur les souvenirs heureux et de la détacher des souvenirs mauvais. On peut s'étonner, on peut sourire des exagérations de ces philosophes, lorsque, poussés à bout, allant jusqu'à l'extrême de leur pensée, ils nous disent que le sage continue d'être heureux jusque dans le ventre dévorant du taureau de Phalaris (Cf. *Tusculanes*). Mais il nous est dit aussi qu'Epicure (et, ici, nous nous rapprochons de la réalité vécue), torturé par une atroce maladie, appliquait sa propre méthode, accomplissait cet effort de la mémoire consolatrice et s'écriait : « *O quam suaves !* » Et ainsi il était heureux, grâce au souvenir et à l'Espérance. — Une telle attitude est-elle vraiment aussi étrange qu'elle en a l'air ? Car, enfin, avons-nous d'autre moyen d'échapper aux tristesses de la vie que de nous attacher aux souvenirs heureux qu'elle nous a laissés et de repousser les pensées douloureuses ? Les consolations du temps ne font pas autre chose que d'accomplir en nous, souvent à notre insu, ce travail de sélection que nous pouvons réaliser nous-mêmes par un brusque effort de la Volonté. D'ailleurs, cette idée, on la discute encore ; les poètes agitent encore aujourd'hui la question de savoir jusqu'à quel point cette consolation est salutaire aux souffrances des hommes :

Dante, pourquoi dis-tu qu'il n'est pire douleur  
Qu'un souvenir heureux dans les jours de malheur ?

MUSSET. (*Le Souvenir*.)

Ainsi les Epicuriens donnent au sage le moyen de réaliser ici-bas la parfaite sagesse.

Quant aux Stoïciens, ils se font fort, eux aussi, de réaliser l'Absolu. Epictète, dans le *Manuel* (chapitre v), nous dit que « ce qui touche les hommes, ce ne sont pas les choses elles-mêmes, mais l'opinion qu'ils ont des choses. Si la Mort était un mal, elle n'eût pas manqué de faire peur à Socrate, mais Socrate ne la regardait pas comme un mal ». C'est nous-mêmes qui décidons, par un libre choix de notre volonté, si une chose est bonne ou mauvaise, et il dépend toujours de nous de nous attacher à celles qui sont bonnes et de nous détourner des autres. Le secret du bonheur réside tout entier dans l'usage de nos représentations. Cette expression « nos représentations » semble terriblement moderne. Et pourtant nous ne faisons que traduire la *χρησιςphantasiōn* d'Épictète (*Manuel*, l. III, ch. II). Oui, se servir avec justesse des représentations, ne croire vraies que les choses qu'on a des raisons de juger librement et volontairement vraies, voilà la véritable morale. Si nous savons ne désirer que ce qui est en notre pouvoir, nous sommes sûrs de l'atteindre. C'est par l'Effort, le libre choix, le biais, pour ainsi dire, selon lequel il regarde les choses, que le sage peut aller au Bonheur. Cette adhésion, ce choix dépendent toujours de nous. — Une telle conception est bien différente de celle de la vie contemplative, telle que l'avaient définie Platon et Aristote. L'œuvre de la Raison n'est plus de contempler une vérité extérieure à elle, indépendante, mais d'affirmer et de croire. Ce n'est plus *θεωρεῖν*, c'est *δοξάζειν*, qu'il ne faut pas traduire par « avoir une opinion », mais par « avoir une croyance ». Il y a loin de l'intuition scientifique à cette théorie de la croyance libre, impliquée à la fois dans le Stoïcisme et l'Épicurisme. C'est là que réside l'idée nouvelle, c'est là qu'est la grande nouveauté ; c'est par là que la morale de Zénon et d'Épictète diffère le plus profondément de la morale antérieure. Chercher laquelle de ces conceptions opposées est préférable à l'autre, c'est une étude qu'il sera bon de remettre à plus tard. Pour le moment, nous ferons seulement un rapprochement entre cette conception nouvelle de la morale, qui affranchit le plus possible le sujet de l'objet, et la philosophie moderne. Celle-ci (avec Kant surtout) n'a pas fait autre chose que de pousser plus loin la théorie de ces philosophes et d'isoler encore plus l'homme de la Nature. Ainsi le Stoïcisme serait une étape intermédiaire entre la doctrine naturiste et objective des premiers philosophes grecs et la théorie toute subjective de Kant. Mais insistons sur ce point, à savoir que, s'il y a une analogie réelle entre la doctrine des Stoïciens et celle de Kant, il y a cette

différence essentielle, capitale, que, dans le Stoïcisme, le lien n'est pas tout à fait rompu entre le sujet et l'objet, si bien que le choix n'est pas purement subjectif. A côté de cette doctrine, qui fait une si large place au libre arbitre, il y a comme un dogmatisme sous-jacent qui l'empêche de verser dans l'arbitraire.

Ainsi la Morale stoïco-épicurienne se distingue et de la Morale moderne et de la Morale académique et péripatéticienne. Nous en avons marqué les caractères essentiels ; il nous reste à comparer cette conception nouvelle à la précédente.

C.

## Le 2 mai 1808

**Cours de M. G. DESDEVICES DU DÉZERT,**

*Professeur à l'Université de Clermont-Ferrand.*

Nous avons cherché, dans les trois précédentes leçons, à montrer combien Napoléon s'est trompé en pensant asservir sans difficulté une nation gouvernée par des moines.

Un Espagnol, homme du peuple, médiocrement instruit et de profession pacifique, nous disait un jour : « L'Espagnol est patient et supporte sans murmurer bien des tyrannies ; mais, quand on « dépasse la limite qu'il assigne lui-même à sa patience, il se « change en bête féroce. » — Cet homme connaissait bien sa nation et résumait son histoire avec une parfaite netteté.

L'Espagne de Charles IV, ce pays de petits-maitres, de lettrés, *afrancesados*, de bureaucrates et d'érudits à l'eau de rose, ce pays qui semblait dormir à l'ombre de ses cathédrales et de ses couvents, ce pays qui paraissait avoir perdu le sens de son ancien héroïsme..., le jour où il comprit que Napoléon se moquait de lui, jeta d'une seule voix un cri de rage et, en moins d'un mois, fut tout entier debout.

Ce soulèvement s'est fait contre la France et lui a coûté probablement l'Empire de l'Europe ; mais nos regrets patriotiques ne doivent pas nous empêcher de reconnaître que le droit était, dans cette guerre, du côté de l'Espagne ; condamnons la politique abominable de Napoléon et reconnaissons noblement qu'en s'insurgeant contre nous les Espagnols de 1808 ont mérité la même gloire que les Français de 1792, insurgés contre l'Europe.



Jusqu'en avril 1808 l'Espagne ne prit point ombrage des manœuvres de Napoléon. Le roi Charles déclarait à qui voulait l'entendre que l'empereur était son bon ami et fidèle allié; le peuple savait vaguement que Napoléon était un foudre de guerre, que les Français étaient très braves et ennemis jurés des Anglais. Certains optimistes comptaient même sur les Français pour établir la liberté en Espagne. Mesonero Romanos, dans ses *Mémoires d'un septuagénaire* (*Memorias de un setenton*), nous présente un ami de sa famille qui, très candidement, attendait de Napoléon le salut de l'Espagne et la gloire de Ferdinand VII.

Les premiers contacts entre les Français et les Madrilènes semblaient lui donner raison.

Le 22 mars 1808, Murat adressa à ses troupes un ordre du jour très énergique, où il se montrait résolu à maintenir l'ordre le plus absolu dans son armée. « Deux jours de prison à quiconque serait trouvé dans les rues après la retraite ; — 8 jours de cachot pour ivresse ; — mort pour rixe suivie de mort ; — mort pour vol, recel ou violence. Tout officier coupable, destitué et jugé suivant la rigueur des lois. »

Le 23 mars, Murat fit son entrée dans Madrid. La *Gazette de Madrid* rapporte le fait avec les commentaires les plus favorables : « Avant-hier, dans la soirée, Son Altesse Impériale est entrée à Madrid, à la tête du premier corps de troupes françaises. Une multitude innombrable est accourue pour contempler et célébrer l'entrée de nos alliés. Ils ont été reçus avec toutes les démonstrations de joie et d'amitié qui correspondent à l'étroite et plus que jamais sincère alliance qui unit les deux gouvernements. » (27 mars 1808.)

Les grincheux remarquèrent bien que Murat, logé au Retiro par ordre du Conseil, s'était établi sans demander congé de personne à l'Almirantazgo, l'ancienne demeure de Godoy, à quelques minutes du palais. Murat avait envoyé des troupes françaises manœuvrer sur le passage du roi Ferdinand VII, le jour de son entrée solennelle à Madrid. On faisait ressortir l'inconvenance de ces procédés, mais tout disparaissait dans l'immense joie avec laquelle le peuple entier saluait le nouveau règne.

Le corps d'armée de Murat comptait, au 1<sup>er</sup> avril, 28.566 hommes et 3.732 chevaux. On l'avait cantonné à Madrid, au Pardo, à Chamartin, à Aranjuez et à Pinto. Le Conseil de Castille et la municipalité de Madrid avaient dépensé des sommes énormes pour préparer des logements, emmagasiner des vivres et des approvisionnements. Les régiments français arrivaient « dénués de tout », et l'intendant général demandait, dès le 3 avril, 300.000 rations de biscuit, 3.000 quintaux de farine, 75.000 pintes de vi-

naigre, 94.000 pintes d'eau-de-vie, 15.000 quintaux d'orge, 35.000 capotes, 40.000 paires de souliers et 2.000 paires de bottes.

Malgré les ordres de Murat, nos soldats n'avaient pas toujours la patience d'attendre les distributions; la brusquerie française et l'orgueil castillan ne tardèrent pas à se heurter.

Le 1<sup>er</sup> avril, vers 5 heures du soir, une dispute s'engagea, Plaza Mayor, entre un soldat espagnol et quelques militaires français. Le corps de garde français se mit sous les armes; les troupes françaises, cantonnées au couvent de Saint-Thomas, accoururent et se rangèrent en bataille sur la place; déjà les boutiques se fermaient, et la lutte semblait sur le point de s'engager, quand le duc de l'Infantado, président du Conseil, réussit à apaiser les esprits.

Le lendemain, le Conseil publia un avis, ordonnant aux patrons de veiller sur leurs ouvriers et aux pères de famille de ne pas laisser vagabonder leurs enfants.

Murat adressa aux troupes un ordre du jour optimiste et plein de confiance : « Soldats, je vois avec plaisir le bon ordre et la sévère discipline qui règnent dans les corps et surtout la bonne harmonie qui existe entre l'armée française et l'armée et la nation espagnole. Cette nation mérite d'autant plus la bienveillance de l'armée française, qu'elle ne cesse, de son côté, de nous donner des preuves de son intérêt et de son affection. Ce matin, un soldat se trouvait avoir mérité une punition, il allait être livré aux rigueurs de la justice; mais les habitants de Madrid m'ont demandé son pardon avec instance, et je l'ai accordé. Que ce soit la dernière grâce que l'on me demande. »

Le 10 avril, Ferdinand VII quitta Madrid pour se rendre au devant de l'Empereur. Le 15 avril, la *Gazette* donna des nouvelles du voyage du roi. Ferdinand était reçu dans toutes les villes qu'il traversait avec les plus folles démonstrations d'enthousiasme : illuminations, danses, feux d'artifice, gardes d'honneur, mascarades, tout ce que les municipalités pouvaient inventer pour fêter le jeune souverain. La bonne *Gazette* ajoutait naïvement : « Tous « jurent en leur cœur de verser jusqu'à la dernière goutte de leur « sang pour sa défense et son honneur. » Étrange réflexion, puisque Ferdinand ne semblait alors menacé par personne et allait à la rencontre d'un monarque ami. Mais une vague inquiétude commençait à s'emparer des esprits. Les Français étaient des alliés; tout le monde le disait et le répétait; et, malgré tout, le soupçon grandissait : si ces Français étaient des ennemis?

Un crime atroce vint, dans ces mêmes jours, révéler l'extrême gravité de la situation.

Un capitaine de voltigeurs, nommé Mottet, chevalier de la Légion d'honneur, officier de grand mérite, de mœurs douces et généralement estimé, fut logé chez D. Andres Lopez, curé de Carabanchel alto, à demi-lieue de Madrid. Le curé était absent, quand le capitaine se présenta chez lui; un domestique le reçut et le conduisit à son appartement. Quelques jours plus tard, le curé rentra au presbytère; le capitaine l'alla saluer, conversa avec lui en latin et prit congé de son hôte pour ne rentrer que le soir. Au moment où il ouvrait la porte de sa chambre, D. Andres, qui l'attendait, l'étendit raide mort sur le seuil, d'un coup de feu tiré à bout portant. (*Mém. d'un Conscrit de 1808*, publiés par Philippe Gille, p. 64.)

On enterra le malheureux capitaine dans l'église de Carabanchel, et le Conseil de Castille ordonna d'arrêter le meurtrier qui avait pris la fuite. Murat ne donna aucune suite à l'affaire; mais envoya une division camper hors de Madrid et décida que dorénavant aucun officier ne serait logé en ville, à moins d'une autorisation spéciale.

Le 22, un numéro extraordinaire de la *Gazette* annonça aux Madrilènes que la Junte de gouvernement, cédant aux désirs maintes fois exprimés par l'Empereur, et sur l'ordre du roi, avait remis D. Manuel Godoy aux mains du grand-duc de Berg qui devait le faire conduire en France, d'où il ne devait jamais revenir en Espagne. — Une note explicative portait que l'exil de Godoy n'arrêterait pas le cours de la justice et que les procès commencés par les victimes de l'accusé seraient continués jusqu'à sentence définitive.

Cet acte de clémence, auquel Ferdinand ne s'était résigné que de fort mauvaise grâce, fut très mal accueilli à Madrid. Le peuple reportait sur Godoy la responsabilité de tous ses maux, et vit avec dépit que le coupable lui échappait. Les Français lui en parurent plus suspects; il commença à les comprendre dans la haine qu'il portait à l'ancien favori.

La *Gazette* publiait, en outre, une proclamation royale, où Ferdinand déclarait « qu'il n'aurait jamais pris l'importante résolution d'entreprendre son voyage, s'il n'eût été bien certain de la sincère et cordiale amitié de son allié, l'Empereur des Français, et des heureuses conséquences de son voyage ». Il ajoutait « qu'avant quatre ou cinq jours, ses sujets rendraient grâce à Dieu et à la prudence de Sa Majesté pour cette même absence qui aujourd'hui les inquiétait ».

On continuait à parler de la prochaine arrivée de Napoléon à Madrid. On vit même, un jour, arriver une caisse au Palais. Elle

renfermait un chapeau et une paire de bottes de l'Empereur ; on les porta avec respect dans la chambre qui lui était destinée. (*Mémoires d'un septuagénaire*, p. 32.)

A partir du 22 avril, la *Gazette* et le *Diario* deviennent muets. C'est dans les *Annales* du Conseil de Castille qu'il faut chercher les renseignements sur la situation de Madrid.

Les conseillers ne sont pas bavards, mais les faits parlent pour eux. Chaque jour, ce sont de nouvelles demandes d'argent des Français à la Junte de Gouvernement, de la Junte au Conseil, du Conseil aux différentes administrations publiques. Et, comme la présence des Français n'arrête aucune dépense ordinaire, les demandes d'argent viennent aussi des provinces : l'intendant de Burgos en réclame ; la Junte de Marine de Cadix déclare que l'arsenal est dans un état pitoyable, qu'elle n'a pas d'argent pour la subsistance des troupes, et que les ouvriers n'ont rien touché depuis la seconde quinzaine du mois d'août 1807.

Le Conseil fait flèche de tout bois. Il autorise la Junte de Gouvernement à mettre la main sur les revenus des postes, sur la Recette générale de l'Ordre de Saint-Jean, sur la Caisse « des dépouilles et vacances » du clergé (24 avril). Il presse la rentrée de toutes les sommes dues à D. Manuel Godoy, dont les biens frappés de confiscation sont à la disposition du trésor public (25 avril). Il s'adresse à la Caisse de consolidation. Les administrateurs, qui ont déjà versé 14 millions de réaux, accueillent très mal sa demande, et lui font seulement une aumône de 600.00 réaux, qui disparaît dans le gouffre comme une goutte d'eau (27 avril).

Le 29 avril, la Junte insiste encore auprès du Conseil pour qu'il fasse de l'argent. Le marquis de Las Hormazas, directeur des hôpitaux, parle « des plaintes insupportables des chefs français et avoue, en même temps, qu'il a 7 à 800 lits occupés, qu'il aurait un besoin immédiat de 25 à 30.000 pesos et qu'il a dû laisser 450 malades français sur la paille, faute de place à leur donner (29 avril).

Le Conseil reçoit aussi des plaintes des municipalités contre les excès des Français. A Villaverde, ils ont coupé les arbres fruitiers, alors qu'on leur offrait de leur fournir du bois, ils ont enlevé la nourriture des bestiaux. Les officiers des régiments suisses déclarent qu'ils ne reconnaissent ni gouvernement ni justice. Ils réquisitionnent pour leurs transports les charrettes, les bœufs et les paysans ; ils traitent ces malheureux avec une telle brutalité que les pauvres gens se sauvent, dès qu'ils le peuvent. Pour les punir, les Suisses vendent leurs harnais et menacent les alcaldes qui veulent s'y opposer (24 avril).

Ainsi, peu à peu, sous l'influence des difficultés politiques, en

l'absence du roi, en face des Français exigeants et emportés, les froissements se multiplient, l'animosité s'éveille, la colère s'alume, on n'a pas encore tiré un coup de fusil et déjà on est ennemi.

A Madrid, la fermentation était extrême. Dans cette grande ville où la moitié de la population vivait dehors, où le moindre incident faisait sortir les artisans de leurs boutiques et mettait toutes les femmes aux fenêtres, la nouveauté des spectacles et la gravité des événements donnaient la fièvre à tout le monde. L'imprimerie royale où s'imprimait la *Gazette*, l'Hôtel des Postes où arrivaient les journaux étaient assiégés, du matin au soir, par une multitude avide de nouvelles. Le trouble général et profond qui s'empare des esprits à l'approche des grandes catastrophes arrachait l'ouvrier à l'établi, le marchand au comptoir, l'employé au bureau. Les femmes, enchantées de se promener et de bavarder, remplissaient la *Puerta del Sol*, la rue d'*Alcala* et le Prado. Dans ce bruit incessant, au milieu de ces émotions sans cesse renouvelées, Madrid se sentait naître à la vie publique, et sentait l'ivresse monter à son cerveau.

Pour maintenir l'ordre dans une ville semblable, il eût fallu chez Murat et chez nos soldats plus de discrétion et de sang-froid que n'en eurent jamais des Français. Leurs façons cavalières et hardies, leurs brusqueries, leur bruyante gaieté, leurs galantes entreprises auprès des femmes les rendaient odieux, et Murat, ce fils d'aubergiste qui faisait le prince, était plus méprisé du dernier des muletiers que du premier des grands d'Espagne, et ne pouvait rien faire qui n'accrût son impopularité.

Il avait l'habitude, le dimanche matin, d'aller entendre la messe au couvent des Carmes déchaux de la rue d'*Alcala* et de passer les troupes en revue sur le Prado, à l'issue de l'office. Les Madrilènes considéraient son assistance à la messe comme une hypocrisie et quittaient l'église quand il y entrait avec son état-major. La revue ne plaisait pas davantage. Cette perpétuelle mise en scène militaire révélait au moins clairvoyant les desseins hostiles des Français.

Le dimanche 1<sup>er</sup> mai, le bruit se répandit dans la foule que Murat avait invité la Junte de Gouvernement à faire partir pour Bayonne la reine d'Étrurie et l'infant D. Francisco de Paula, âgé de 14 ans, dernier frère du roi ; on disait que la Junte avait autorisé le départ de la princesse et refusé celui de l'infant.

A la revue, Murat fut sifflé.

Le 2 mai, sur les neuf heures du matin, la foule réunie sur la place du palais vit sortir un carrosse qui emmenait en France la reine d'Étrurie et ses enfants. La princesse était regardée pres-

que comme une étrangère ; on lui savait mauvais gré de ses relations quotidiennes avec Murat ; la foule ne dit rien. Mais deux voitures restaient attelées sous la voûte du palais ; on apprit qu'elles étaient réservées à D. Antonio, président de la Junte de Gouvernement et à l'infant D. Francisco. On sut par les gens du palais que l'infant se refusait à partir et pleurait. L'émotion gagna la foule, les femmes éclataient en sanglots et jetaient des cris ; la colère commençait à gagner les hommes.

Murat envoya son aide de camp, Lagrange, voir ce qui se passait. A la vue de l'officier français, la foule se persuada qu'il venait au palais pour hâter le départ des princes. Une femme s'écria : « Ils les enlèvent ! ( ¡ Que nos los lleven ! ) » Le murmure qui avait accueilli l'aide de camp, se changea en une immense clameur de fureur et de malédiction, et toute cette multitude se rua d'un seul mouvement vers l'officier. Il eût été écharpé, si D. Miguel Desmazières y Flores, officier des gardes wallonnes, ne lui eût fait un rempart de son corps, et si une patrouille française, accourant au bruit, ne fût venue les arracher tous les deux des mains des révoltés.

De son palais, Murat entendit gronder l'émeute et fit marcher aussitôt sur le palais un escadron et deux pièces de canon. La sédition pouvait encore être localisée. L'imprudence des Français la rendit bientôt générale. En arrivant sur la place, la troupe fit feu, sans sommations ; des morts, des blessés jonchèrent le sol, et les survivants se répandirent en un clin d'œil par toute la ville, appelant tous les habitants aux armes — ( ¡ Vecinos, armarse ! )

Leur appel fut entendu. Sans réfléchir un seul instant à l'effrayante disproportion des forces, sans penser que Murat avait 25.000 hommes à opposer aux 3.000 hommes de la garnison de Madrid, sans compter avec l'expérience militaire des Français, avec leur nombreuse cavalerie, avec leurs 90 pièces de canou, le peuple se lança au combat comme un lion déchaîné.

Chacun se fit une arme de ce qui lui tomba sous la main. J'ai vu aux Archives de la ville de Madrid un faisceau de ces armes improvisées, massues, piques, baïonnettes emmanchées au bout d'un bâton : l'une d'elles porte encore sur sa lame une touffe de cheveux, que le sang et la rouille ont fixée là.

Dans le premier moment de surprise, les Français isolés périrent en grand nombre. Les plus acharnés contre eux étaient les femmes et les moines ; il y eut des exemples de cruauté, il y eut des actes d'humanité admirables ; plusieurs Français se rendirent et furent conduits en lieu sûr par les insurgés eux-mêmes.

Mais la lutte ne pouvait durer longtemps. Murat, sûr de la vic-

toire, voyait avec joie arriver le moment du combat. Il donna aussitôt ses ordres pour faire converger sur la ville tous les corps campés autour de Madrid.

La *Puerta del Sol* fut indiquée comme point de ralliement.

Grouchy, établi au *Buen Retiro*, monta par la rue d'*Alcala* et la *Carrera de San-Geronimo*.

Le colonel Friedrichs, installé au palais avec les fusiliers de la garde, marcha à la rencontre de Grouchy par la *Calle Mayor*.

Le général Lefranc, qui occupait le couvent de San-Bernardo, descendit par les rues de *San-Bernardo* et de *Fuencarral*.

La cavalerie, rappelée de Carabanchel, marcha sur le pont et la rue de Tolède.

Murat, posté sur la montagne du Principe Pio, en terrain découvert et dominant, restait maître de se porter avec sa réserve sur les points où le besoin de renforts se ferait sentir.

Ce furent Grouchy et Friedrichs qui décidèrent de la journée.

Après avoir balayé la rue d'*Alcala* et la *Carrera de San-Geronimo* de quelques volées de mitraille, Daumesnil chargea à la tête de la cavalerie de la garde et refoula la multitude sur la *Puerta del Sol*, tandis que Friedrichs la pressait de son côté par la *Calle Mayor*. Il y eut des scènes horribles. La *majoleria* se défendit avec un admirable courage ; on voyait des *majos* se jeter dans nos rangs le couteau à la main, frappant de droite et de gauche jusqu'au moment où ils tombaient percés de coups. D'autres s'embusquaient à l'angle des rues et faisaient feu sur tout ce qui avançait, puis s'enfuyaient vers la rue voisine pour recommencer à tirer, d'autres après avoir épuisé leurs munitions, attendaient la mort de pied ferme, d'autres, calmes au milieu de la bataille, s'arrêtaient pour viser les officiers.

Huit rues convergent sur la *Puerta del Sol*. La petite place était noire de monde ; cette multitude affolée ne pouvait se remuer et résistait par sa propre masse. Daumesnil la fit charger par les lanciers polonais et les mamelouks de la garde, dont les vêtements orientaux rappelaient aux Madrilènes les Sarrasins de la légende. — Les lances des cavaliers polonais fouillèrent la foule, les mamelouks firent voler les têtes sous les coups de leur damas recourbé, des femmes furent foulées sous les pieds des chevaux. Puis la panique s'empara de tous ces gens, qui s'enfuirent dans toutes les directions encore libres, ou retombèrent sur les fusiliers de Friedrichs ou sur les dragons de Lefranc.

La garnison espagnole n'avait pas pris part au combat. Par ordre de la Junte, le capitaine général de Madrid, D. Francisco Javier Negrete, l'avait consignée dans ses casernes.

Cependant la troupe entendait le bruit de la bataille et brûlait de s'en mêler. Un parti d'insurgés courut au parc d'artillerie, dans le quartier de Maravillas, avec l'intention de s'emparer des canons, pour résister avec plus d'avantage. Les artilleurs hésitaient encore, mais le bruit courut que les Français attaquaient les casernes ; les soldats se laissèrent alors entraîner. Deux jeunes lieutenants d'artillerie, D. Pedro Velarde et D. Luis Daoiz, ouvrirent les portes du parc, et, soutenus par un piquet d'infanterie aux ordres de l'officier Ruiz, commencèrent à sortir trois pièces de canon. A ce moment survint une des colonnes du général Lefranc ; un court mais sanglant combat s'engagea autour du parc. Ruiz fut tué dès les premières décharges, Velarde tomba percé d'une balle, Daoiz, blessé à la jambe, fut tué à coups de baïonnette sur ses canons. Les Français ne firent pas de quartier.

L'insurrection était vaincue. Après les grands combats de la Puerta del Sol et du parc d'artillerie, il n'y eut plus que des résistances isolées, mais bien du sang fut encore versé.

Les mamelouks ne firent grâce à aucun de ceux qu'ils purent atteindre. L'un deux reçut le dernier soupir d'un de ses camarades qui avait été tué d'un coup de feu, parti des fenêtres d'un couvent. Le mamelouk enfonça la porte du monastère et ne ressortit qu'après avoir massacré une quarantaine de moines qu'il trouva à l'intérieur. (*Mémoires d'un conscrit de 1808*, recueillis et publiés par Philippe Gille. Paris, 1892, p. 72.)

D'autres maisons, d'où l'on avait tiré sur nos troupes, furent envahies par des soldats furieux, pillées de fond en comble et tous leurs habitants tués sans pitié. L'hôtel du duc de Híjar fut saccagé, et le concierge fusillé devant la porte. Le marquis de Villamejor et le comte de Talara faillirent avoir le même sort, mais furent sauvés par les officiers français auxquels ils donnaient le logement.

Un conseil de guerre, installé à l'Hôtel des Postes, prononça une trentaine de condamnations à mort contre des gens saisis les armes à la main. Ces malheureux furent conduits au Prado par pelotons et fusillés séance tenante.

Peu à peu, cependant, l'ordre se rétablit, grâce au courage du Conseil de Castille, dont la conduite, en cette terrible journée, rappelle celle du Parlement de Paris à la journée des Barricades.

Ce fut un peu après 10 heures et demie du matin que le Conseil eut connaissance de l'insurrection.

L'officier de garde du Conseil ne tarda pas à voir des patrouilles françaises rassembler les soldats isolés et faire feu sur les insurgés. Il fit fermer les portes, mit la garde sous les armes et plaça des sentinelles à toutes les issues.



Le Conseil décida qu'il sortirait en corps pour apaiser le peuple. Une députation fut envoyée aux autres Conseils pour leur faire part de ce projet. Les Conseils des Ordres et des Finances se réunirent au Conseil de Castille et se déclarèrent prêts à marcher avec lui. Le Conseil des Indes décida, au contraire, de rester en séance.

Les Conseils réunis écrivirent une lettre au grand-duc de Berg, général en chef des troupes françaises, et lui demandèrent une entrevue.

Au moment où l'on allait fermer le pli, l'huissier de service à la porte vit arriver à cheval D. Miguel de Azanza et D. Gonzalo O'Farrill, commissionnaires de la Junte de Gouvernement, et D. Francisco Javier Negrete, capitaine général, accompagnés d'un groupe d'officiers français et espagnols. Azanza et O'Farrill venaient de voir Murat et accouraient supplier le Conseil de publier un édit pour engager les Madrilènes à se retirer chez eux et à ne pas attaquer les Français.

Le doyen du Conseil, D. Arias Mon y Velarde, répondit que la première intention de la Compagnie avait été de sortir, et que, si elle n'avait pas encore exécuté ce dessein, c'est que le Conseil se fût trouvé en pleine bataille, et se fût exposé à périr sans aucun résultat.

Après avoir rapidement conféré avec les Conseils des Ordres et des Finances, le doyen exposa aux deux ministres qu'une proclamation orale valait mieux qu'un édit, parce que la foule se précipiterait pour le lire, ce qui serait une nouvelle cause de trouble. Il fut donc décidé que le Conseil ferait publier un *bando* et que les magistrats seraient accompagnés de quelques officiers et soldats français, confondus avec des gardes du corps espagnols, « pour éviter tout malheur et pour que la publication du *bando* pût se faire sans avoir à craindre le feu ».

Negrete courut donner avis à Murat de ce qui venait d'être décidé. D. Gonzalo Josef de Vilches dicta le texte du *bando*.

Instruit de ce qui se passait, le Conseil des Indes vint se réunir au Conseil de Castille.

Bientôt arrivèrent des officiers français et espagnols, un détachement de cavalerie de la garde impériale, un détachement de cavalerie espagnole, un piquet de gardes du corps, et le cortège se forma.

Les gardes du corps et la cavalerie de la garde impériale ouvraient la marche agitant des mouchoirs et criant de cesser le feu.

Ensuite venait un général français, le général Harispe, Azanza, O'Farrill, Negrete, puis les Conseils, pêle-mêle, *sin etiqueta*, s'avançant entre deux haies de soldats français et espagnols. Les ordres pour la publication du *bando* étaient donnés par le doyen du Conseil de Castille.

Sur la place de l'Hôtel-de-Ville (*Plazuela de la Villa*), le Conseil de la Guerre vint s'incorporer au cortège, qui fut également rejoint par le marquis de Villafranca et le comte de Miranda.

Les Conseils suivirent la rue *Plateria*, traversèrent la porte de *Guadalajara*, la *Plaza Mayor*, prirent la rue d'*Atocha* et la rue de la *Concepcion-Gerónima*. De place en place, le cortège s'arrêtait, et l'un des huissiers donnait lecture du *bando*. Les fenêtres s'ouvraient, les habitants paraissaient aux fenêtres et acclamaient les Conseils, en donnant les marques de la joie la plus vive.

Cependant, à trois ou quatre reprises, on entendit des coups de fusil; le doyen du Conseil et les ministres O'Farrill et Azanza firent observer au général français combien il était important que le feu cessât sur le passage des Conseils; ne fût-ce que pour donner crédit au *bando*, et le général promit de joindre tous ses efforts à ceux des Espagnols, pour faire cesser les hostilités.

A l'angle de la rue de la *Concepcion-Geronima*, le cortège se divisa. Une partie se dirigea vers les quartiers bas par la rue de *Relatores*, la rue de *Remedios*, la rue du duc d'Albe et la rue del *Meson de Paredes*. Azanza, le marquis Caballero, le marquis de Villafranca, le comte de Miranda faisaient partie de ce premier ban.

L'autre section, avec O'Farril, Arias Mon, et le vice-doyen Vilches, s'achemina par la rue de *Carretas* vers la *Puerta del Sol*, où s'était réuni l'état-major français, et qui était gardée par l'artillerie.

Rue d'*Alcala*, O' Farril dit à D. Arias Mon que les Français n'aimaient pas voir les civils se draper dans leurs larges manteaux. D. Arias ordonna aux Espagnols de retirer leurs capes et fut immédiatement obéi.

En face de la maison du marquis de Valdecarzana, le cortège rencontra une troupe d'une quarantaine de personnes, parmi lesquelles trois femmes, qu'un détachement français emmenait prisonnières, sous prétexte qu'on leur avait saisi des armes. D. Arias Mon et D. Josef de Vilches s'entendirent avec O' Farrill pour demander leur grâce au général français, qui les fit remettre en liberté, après qu'O'Farrill leur eut adressé une énergique réprimande.

A mesure que les Conseils s'avançaient par les rues du *Caballero-de-Gracia*, de *Jacometrezo* et de *San-Bernardo*, la ville reprenait son aspect pacifique, les gens paisibles reparaissaient; le cortège se sépara à la hauteur de la rue de la Paix, et le doyen rentra à son hôtel, avec la persuasion que tout était terminé. Il était trois heures et demie du soir. L'émeute n'avait pas duré cinq heures. (*Archives historiques nationales de Madrid*. — Conseil de Castille.

Chambre de Gouvernement (Invasion française, 1808, liasse II, pièce 7.

Si Murat victorieux se fût contenté de sa victoire et n'eût fait que désarmer les habitants de Madrid, il est bien probable que le 2 mai 1808 ne serait pas resté si longtemps gravé dans la mémoire des Espagnols comme une des dates les plus néfastes et les plus sombres de leur histoire. Elle leur rappellerait qu'ils ont héroïquement proclamé, ce jour-là, leur droit à l'indépendance, et, qu'ayant combattu sans espoir de vaincre, ils ont succombé avec honneur.

Malheureusement, Murat ne connaissait pas mieux que Napoléon le caractère espagnol et crut pouvoir profiter de l'occasion qui s'offrait à lui pour terroriser l'Espagne entière. Il crut, comme son maître, qu'en faisant un exemple il ôterait à tout jamais aux Espagnols l'espoir de résister aux armes françaises, et, au moment où l'humanité et même l'intérêt bien entendu lui conseillaient la clémence, il opta pour la sévérité.

Alors que les autorités espagnoles croyaient la paix faite, il fit arrêter par les rues un grand nombre de gens du peuple, sous prétexte qu'ils portaient des armes (beaucoup n'avaient qu'un couteau ou des ciseaux) et la commission militaire, réunie à l'Hôtel des Postes, les condamna, le plus souvent sans les entendre, à une mort immédiate. L'armée espagnole était représentée à cette commission par le général Sesti; mais celui-ci, ennuyé des perpétuelles réclamations des Français, « leur avait abandonné tous les prisonniers ». Voilà comment, s'écrie avec indignation le comte Toreno, cet Italien au service de l'Espagne, témoignait sa reconnaissance à sa patrie adoptive pour les grades et les récompenses qu'il en avait reçus ! »

Quand la nuit fut venue, les habitants retirés chez eux, et tremblants encore au souvenir des combats de la journée, entendirent retentir d'incessantes fusillades; c'étaient les prisonniers qu'on fusillait le long du Prado ou derrière le Retiro, attachés deux par deux, à la lumière de quelques lanternes. — Une toile de Goya conservée au musée du Prado, nous fait assister, comme si nous le voyions de nos yeux, au terrifiant spectacle. Les soldats se profilent au premier plan comme d'énormes masses d'ombre, et la lueur des lanternes éclaire le groupe des hommes qui vont mourir : il y a des prêtres, des vieillards, résignés et muets; mais un jeune homme, plein de vie, lève les bras désespérément vers le ciel et ébauche un cri suprême, que les balles vont arrêter dans sa gorge. Nous ne pouvions détacher nos yeux de cet épouvantable tableau.

Les fusillades se succédèrent toute la nuit. Pour accroître encore l'horreur de ces heures tragiques, Murat avait donné ordre aux sol-

dats de tirer dans le vide, quand ils n'auraient plus d'insurgés à fusiller. Les Madrilènes crurent ainsi que toute la nuit s'était passée en massacres. Ils le crurent d'autant mieux que, le lendemain matin encore, un grand nombre de prisonniers furent fusillés au bas de la côte de San-Vicente.

Il est très difficile de savoir combien l'émeute fit de victimes.

M. Thiers évalue les pertes des Espagnols à 400 hommes, et celle des Français à 100 hommes au plus. (*Hist. du Consulat et de l'Empire*, t. VIII, p. 613.)

Le dernier historien français des guerres d'Espagne, M. Guillon, renverse complètement les calculs de Thiers : « Les Espagnols, dit-il, ont fait grand bruit de ces exécutions sommaires, et violemment déclamé contre la cruauté de Murat, qui, depuis cette malheureuse affaire, devint en horreur à l'Espagne ; mais les chiffres sont là pour établir la vérité : de leur propre aveu, en comptant les victimes des rues, les prisonniers fusillés au Prado et ailleurs, les Espagnols n'arrivent qu'aux chiffres de 104 morts et de 60 blessés, tandis que les Français perdirent 700 hommes. On voit de quel côté fut le carnage. » (*Les Guerres d'Espagne sous Napoléon*, p. 19.)

Nous pensons avec le comte Toreno que ces chiffres sont inexacts, et nous admettrions plus volontiers celui qu'il propose : « Selon ce que j'ai vu, dit-il, eu égard aux documents consultés plus tard et au nombre des blessés soignés dans les hôpitaux, j'estime que les pertes des deux parties peuvent monter approximativement à 1.200 hommes. »

Le premier effet de cette épouvantable journée fut un effet de stupeur profonde. — « Au bout de vingt ans, dit le comte Toreno, mes cheveux se dressent sur ma tête au souvenir de cette fatale nuit, dont le silence n'était interrompu que par les cris pitoyables des malheureuses victimes et par le bruit de la fusillade et du canon, qui, de temps à autre, se faisait entendre dans le lointain. »

« Quelle nuit, *Santo Dios* ! s'écrie Mesonero Romanos, soixantedix ans ont passé sur elle, quand j'écris ces lignes ; mais je vivrais des siècles, qu'elle ne s'effacerait jamais de ma mémoire. » (*Memorias de un setenton*.)

Le lendemain, l'ordre régnait dans Madrid. La Junte de Gouvernement était chargée du désarmement de la ville ; tout individu, qui, après l'exécution de cette mesure, serait trouvé porteur d'une arme, devait être fusillé. — Toute réunion de plus de huit personnes devait être regardée comme un attroupement séditieux et dispersée à coups de fusil.

Tout village où serait assassiné un Français devait être brûlé.

Les maîtres étaient déclarés responsables de leurs domestiques, les chefs d'ateliers de leurs ouvriers, les pères de leurs enfants et les supérieurs des couvents de leurs religieux. — Les auteurs, distributeurs ou vendeurs de libelles, imprimés ou manuscrits, provoquant à la sédition, devaient être regardés comme des agents de l'Angleterre et fusillés. (Proclamation de Murat, 2 mai 1808.)

L'homme qui signait ces ordres terribles n'était cependant point sanguinaire. Brillant soldat, épris de gloire et de pouvoir, ami du luxe et du plaisir, tête assez folle et cœur changeant, Murat n'avait rien d'un tigre.

Il jugea la chose en soldat, comme la jugeait encore, vingt-cinq ans plus tard, le général Foy : « Peu importe aux soldats si l'amour de la patrie et la haine de l'oppression ont mis les armes à la main de leurs adversaires ; il n'y a de guerres justes à leurs yeux que les guerres loyales, déclarées à l'avance, où la querelle se vide à ciel ouvert, et où l'on s'embrasse après. Les habitants de Madrid venaient de les surprendre un à un, désarmés, et les avaient massacrés à huis clos. (Général Foy : *Guerres de la Péninsule*, t. III, p. 170.) Murat crut à la légitimité de la vengeance.

Il crut aussi qu'en frappant très fort, il n'aurait à frapper qu'une fois. Il pensa hâter ainsi la fin de la guerre ; il s'imaginait si bien avoir réussi que, le 3 mai au matin, dans une réunion composée de Français et d'Espagnols, il déclarait avec assurance : « La journée d'hier donne l'Espagne à l'Empereur. »

— « Dites plutôt qu'elle la lui enlève pour toujours ! » répondit O'Farrill.

Murat haussa les épaules, mais c'était O'Farrill qui disait vrai. Un peuple épris de la force se fût, en effet, avoué vaincu devant la supériorité écrasante dont les Français venaient de donner la preuve ; mais le peuple espagnol n'a pas le culte de la force. Il ne vit qu'une chose, c'est que des étrangers, venus chez lui en alliés, s'y comportaient en ennemis, et, violant la foi jurée, fusillaient les prisonniers de guerre après le combat. Chaque Espagnol comprit que la patrie était menacée, que le droit de l'Espagne était méconnu, que l'honneur espagnol était atteint, et chaque citoyen se sentit aussitôt devenu l'irréconciliable ennemi des envahisseurs.

Une vieille muraille de la ville de Caen porte gravée par le couteau d'un prisonnier espagnol cette mélancolique devise : *Antes muerto que mudado*, plutôt mourir que changer. En cette petite phrase tient toute l'âme de la vieille Espagne, et, si l'on me dit que c'est une devise de barbares, je répondrai qu'il n'en est pas de plus fière ni de plus grande, quand il s'agit de l'indépendance de la patrie.

G. DESDEVISES DU DÉZERT.

# Sujets de devoirs

---

## I

### UNIVERSITÉ DE RENNES.

---

#### Histoire de la philosophie.

1. La logique épicurienne.
2. La critique de la théorie des idées par Aristote.

#### Philosophie.

1. L'habitude.
2. L'erreur.

#### Langue et littérature anglaises.

## I

### AGRÉGATION

#### Version.

*The lacking sense.*

Scene : a sad-coloured landscape : Waddon Vale.

## I

« O time, whence comes the mother's moody look amid her labours,  
As of one who all unwittingly has wounded where she loves ?  
Why weaves she not her world-webs to according lutes and tabors,  
With nevermore this too remorseful air upon her face,  
As of angel fallen from grace ? »

## II

« Her look is but her story : construe not its symbols keenly :  
In her wonder works most truly has she wounded where she loves.  
The sense of ills misdealt for blisses blanks the mien most queenly,  
Self-smittings kill self-joys ; and every where beneath the sun  
Such deeds her hands have done. »

## H1

« And how explainsthy Ancient mind her crimes upon her creatures,  
These fallings from her fair beginnings, woundings where she  
[loves,  
Into her would-be perfect motions, modes, effects, and features  
Admitting cramps, black humours, wan decay, and baleful blights,  
Distress into delights ? »

## 1V

« Ah! know'st thou not her secret yet, her vainly veiled deficiency,  
Whence it comes that all unwittingly she wounds the lives she loves?  
That sightless are those orbs of hers? — which bar to her omni-  
[science,  
Brings those fearful unfulfilments, that red ravage through her zones  
Whereat all creation groans. »

**Y**

« She whispers it in each pathetic strenuous slow endeavour,  
When in motherings she unwittingly sets wounds on what she loves  
Yet her primal doom pursues her, faultful, fatal is she ever :  
Though so deft and nigh to vision is her facile finger-touch  
That the seers marvel much. »

## VI

**“ Deal, then, her groping skill no scorn, no note of malediction ;  
 Not long on thee will press the hand that hurts the lives it loves ;  
 And while she dares dead-reckoning on, in darkness of affliction,  
 Assist her where thy creaturely dependence gives thee room,  
 For thou art of her womb. ”**

THOMAS HARDY (*Poems of the Past and the Present* 1901).

**Thème.**

La Fontaine, *Fables*, livre VII : L'ingratitude et l'injustice des hommes envers la Fortune.

***Dissertation.***

## Les théories politiques de Hobbes.

## LICENCE.

**Même version et même thème que pour l'agrégation.**

*Dissertation.*

## Shakespeare's Comedies.

## II

## AGRÉGATION.

**Version.**

« Rossetti's Annunciation » differs from every previous conception of the scene known to me, in representing the angel as waking the Virgin from sleep to give her his message. The messenger himself also differs from angels as they are commonly represented, in not depending, for recognition of his supernatural character, on the insertion of bird's wings at his shoulders. If we are to know him for an angel at all, it must be by his face, which is that simply of youthful, but grave, manhood. He is neither transparent in body, luminous in presence nor auriferous in apparel; — wears a plain, long, white robe, — casts a natural and undiminished shadow, — and, although there are flames beneath his feet, which upbear him, so that he does not touch the earth, these are unseen by the Virgin.

She herself is an English, not a Jewish girl, of about sixteen or seventeen, of such pale and thoughtful beauty as Rossetti could best imagine for her; — She has risen half up, not *started* up, in being at the angel, but only thinking, it seems, with eyes cast down, as if supposing herself in a strange dream. The morning light fills the room, and shows at the foot of her little pallet-bed; her embroidery work, left off the evening before, — an upright lily.

Upright, and very accurately upright, as also the edges of the piece of cloth in its frame, — as also the gliding form of the angel, — as also, in severe foreshortening, that of the Virgin herself. It has been studied at all, from a very thin model, and the disturbed coverlid is thrown into confused angular folds, which admit no suggestion whatever of ordinary girlish grace. So that, to any spectator little inclined towards the praise of barren « uprightness, » and accustomed on the contrary to expect radiance in archangels, and grace in Madonnas, the first effect of the design must be extremely displeasing, and the first is perhaps, with most art-amateurs of modern days, likely to be the last... We have indeed, since that picture was first exhibited, become accus-



tomed to many forms both of pleasing and revolting innovation ; but consider, in those early times, how the pious persons who had always been accustomed to see their Madonnas dressed in scrupulously folded and exquisitely falling robes of blue, with edges embroidered in gold — to find them also, sitting under arcades of exquisitest architecture by Bernini, — and reverently to observe them receive the angel's message with their hands folded on their breasts in the most graceful positions, and the missals they had been previously studying laid open on their knees ; — consider, I repeat, the shock to the feelings of all these delicately minded persons, on being asked to conceive a Virgin waking from her sleep on a pallet bed, in a plain room, startled by sudden words and ghostly presence which she does not comprehend, and casting in her mind what manner of salutation this should be...

Rossetti, in this and subsequent works of the kind, thought it better for himself and his public to make some effort towards a real notion of what actually did happen in the carpenter's cottage at Nazareth, giving rise to the subsequent traditions delivered in the Gospels, than merely to produce a variety in the pattern of Virgin, pattern of Virgin's gown, and pattern of Virgin's house which had been set by the jewellers of the fifteenth Century.

John RUSKIN, *On the old Road*.

### Thème.

Lettre de M<sup>me</sup> de Sévigné du mercredi 31 décembre 1670.

### Dissertation.

Arbuthnot's works.

### Licence.

Même version et même thème que pour l'agrégation.

### Dissertation.

Milton's Versification.

### Géographie.

1. Le Morvan.

2. En quoi consiste l'influence du climat sur la géographie végétale ?

**Histoire.**

Les deux premiers sujets donnés à la licence ès lettres en juillet 1902.

**Littérature latine.***Dissertation.*

Le 1<sup>er</sup> des trois sujets proposés pour la dernière session de licence.

*Thème.*

Le texte proposé à la même session.

*Version.*

Lucrèce, III, 1-30.

*Dissertation.*

Le 2<sup>e</sup> des trois sujets proposés pour la dernière session de licence.

*Thème.*

La Fontaine, *Épître à Huet*, de : « Quelques imitateurs, sot bétail, je l'avoue... », à : « ...n'a qu'un peu d'agrément, sans nul fonds de beauté ».

*Version.*

Lucrèce, III, 59-82.

**Grammaire et métrique.***Licence et Agrégation.*

1. Étudier la syntaxe des temps dans Thucydide, IV, 3-41.
2. Étudier les principaux traits de la métrique de Lucrèce d'après le *De Natura Rerum*, III, 1-93, 417-*fin*.

**Thèmes grecs.***Licence et Agrégation.*

1. Tous les autres, qui sont exilés à tort, ou bien prient leurs concitoyens de les faire revenir, ou, s'ils ne l'obtiennent pas, insultent leurs patries, parce qu'elles se sont mal conduites à leur

égard. Mais moi, alors que j'ai éprouvé un malheur que ne méritaient point mes actes politiques, et que j'ai été condamné, moi qui accusais les autres, je suis, comme il convient, affligé, mais je n'ai point de colère. Je ne suis pas assez fou, dans cette ville d'où Thémistocle, qui avait délivré la Grèce, fut banni, et où Miltiade, parce qu'il devait une faible somme à l'Etat, mourut vieillard dans la prison, pour qu'il faille qu'Eschyle, fils d'Atrométos, envoyé en exil, pense à mettre en colère contre cette ville, s'il m'est arrivé quelque'un de ces accidents ordinaires à Athènes. Pour moi, je regarderais comme glorieux d'être en la compagnie de ces hommes, regardé par la postérité comme déshonoré, et digne de subir le même traitement qu'eux.

2. Le thème grec donné à la licence à la session de juillet, ci-dessus, p. iv.

### Dissertation française.

1. Grouper en corps de doctrine les idées essentielles qui se dégagent des *Pensées* de Pascal sur la *justice* (Édit. Brunschwig, section V.)

2. La Fontaine, poète, d'après les *Épîtres* en vers.

### Langue et littérature allemandes.

Mêmes devoirs que pour le trimestre dernier.

## UNIVERSITÉ DE NANCY.

### Dissertation française.

#### *Agrégation de grammaire.*

Pour préparer l'étude de Paul-Louis Courier, vous chercherez une définition du genre *pamphlet*, et vous ferez l'histoire sommaire du pamphlet politique en France, depuis le règne de Louis XII jusqu'à la Restauration.

### Dissertation philosophique.

#### *Licence.*

Théorie des illusions d'optique.

**Dissertation française.***Licence.*

A propos de Montaigne, Malebranche dit : « Si c'est un défaut de parler souvent de soi, c'est une effronterie, ou plutôt une espèce de folie, que de se louer, à tous moments, comme fait Montaigne ; car ce n'est pas seulement pécher contre l'humilité chrétienne, mais encore choquer la raison... » (*De l'Imagination*, livre II, partie II). — Vous commenterez et apprécierez ce jugement de Malebranche en l'appliquant d'abord à Montaigne ; puis, dans une deuxième partie plus générale, vous rechercherez quels effets, bons ou mauvais, a produit le développement du « moi » dans la littérature française après Montaigne.

**Version latine.***Agrégation de grammaire.*

Quintilien, *Institution oratoire*, l. X, ch. v : « *Vertere graeca in latinum veteres nostri oratoris optimum judicabant...* » ; puis, en laissant de côté les phrases suivantes, reprendre à : « *Sed et illa ex latinis conversio multum et ipsa contulerit...* », et aller jusqu'à : « *Utilissima est exercitationis difficultas* ».

**Thème latin.***Licence.*

Fénelon, *Télémaque*, l. II, chap, vi, depuis : « Nous nous assemblions souvent pour offrir des sacrifices dans ce temple d'Apolon... », jusqu'à : « ...que je me revêtisse de la peau de ce terrible lion. »

**Dissertation latine.***Licence.*

*Rationem scribendae historiae apud veteres usurpatam cum recentium arte conferetis et quae fuerit orationum in veteribus rerum scriptoribus habitatum utilitas indicabit.*

**Thème grec.***Licence.*

La Bruyère, chap. xi, *De l'Homme*, depuis : « Les enfants ont

déjà de leur âme l'imagination et la mémoire... », jusqu'à : « ... être les arbitres de leur fortune et les maîtres de leur propre félicité ».

**Dissertation française.**

*Agrégation de grammaire.*

Victor Hugo considéré comme poète épique dans la *Légende des Siècles*.

**Dissertation française.**

*Licence.*

Apprécier et commenter cette opinion de Fontenelle (*Vie de Corneille*) : « Pour juger de la beauté d'un ouvrage, il suffit de le considérer en lui-même ; mais, pour juger du mérite de l'auteur, il faut le comparer à son siècle. »

**Version latine.**

*Agrégation de grammaire.*

Pétrone, *Satiricon*, chap. cxviii, depuis : « Multos juvenes carmen decepit... », jusqu'à : « ... orationis sub testibus fides. »

**Thème latin.**

*Licence.*

Fénelon, *Télémaque*, II, 5, depuis : « Apollon, dépouillé de tous ses rayons, fut contraint... », jusqu'à : « ... les plaisirs purs qui fuient les palais dorés ».

**Dissertation latine.**

*Licence.*

Breviter exponenda quadripartita officiorum divisio a Cicerone in primo *De Officiis* operis libro usurpata et quid inter quadripartitam illam divisionem atque hodiernam triplicem intersit inquirendum est.

---

# Soutenance de thèses

---

M. René PICHON a soutenu ses deux thèses pour le doctorat devant la Faculté des Lettres de Paris, en Sorbonne, le 21 janvier.

## THÈSE LATINE

*De sermone amatorio apud latinos elegiarum scriptores.*

## THÈSE FRANÇAISE

*Lactance. — Étude sur le mouvement philosophique et religieux sous le règne de Constantin.*

---

*Le gérant : E. FROMANTIN.*

---

pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de *quarante-huit* pages de texte, composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours, *sérieusement rédigés*, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs, dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège ; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours ; toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la *Revue des Cours et Conférences* est *indispensable* : indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Universités et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets et de plans de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relations intellectuelles avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la *Revue des Cours et Conférences*, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la *Revue des Cours et Conférences* donnera les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous continuerons et achèverons la publication des cours professés au *Collège de France* et à la *Sorbonne* par MM. Gaston Boissier, Emile Faguet, Emile Boutroux, Alfred Croiset, Jules Martha, Gustave Larroumet, etc., etc. (ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs), en attendant la réouverture des cours de la nouvelle année scolaire. De plus, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, des comptes rendus des soutenances de thèses.

---

## CORRESPONDANCE

---

*M. J... K...*, à *T...* — Les corrections de devoirs constituent une sorte de prime que nous réservons à nos seuls abonnés ; c'est là, en effet, pour nous, plutôt une source de dépenses que de profits.

---

## TARIF DES CORRECTIONS DE COPIE

---

**Agrégation.** — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. . . . . 5 fr.

**Licence et certificat d'aptitude.** — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. . . . . 3 fr.

*Chaque copie adressée à la Rédaction doit être accompagnée d'un mandat-poste et de la bande du dernier numéro paru, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université, dont quelques-uns même sont membres des jurys d'examens. Les sujets peuvent être pris ailleurs que dans la Revue, mais doivent, en ce cas, être joints in extenso à la copie.*

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE  
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C<sup>ie</sup>  
PARIS, 15, Rue de Cluny

---

Nouvelle bibliothèque des Poètes.

~~~~~

VIENT DE PARAÎTRE

*La Chanson
du Parc*

PAR

Lucien LAMBERT

Un volume in-18 jésus, broché 3 fr.

*Le Passant
de la Vie*

PAR

FERNAND RIVET

Un volume in-18 jésus, broché. 3 fr. 50

Année Scolaire 1902-1903

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

DIRECTEUR : N. FILOZ

SOMMAIRE

Pages

577 ANDRÉ CHÉNIER. — *Le poète du XVIII^e siècle.*Émile Faguet,
de l'Académie française.586 TRANSFORMATIONS DES SOCIÉTÉS EUROPÉENNES
AU XIX^e SIÈCLE. — *Guerres entre la France
et l'Europe (1792-1815.)* — III.....Charles Seignobos,
Maître de conférences à l'Université
de Paris.598 LE THÉÂTRE DE MOLIERE. — *L'Étourdi* (con-
férence à l'Odéon).....N.-M. Bernardin,
Docteur ès lettres.

612 LA HOUILLE AUX ÉTATS-UNIS.....

Henri Hauser,
Professeur à l'Université de Dijon.618 SUJETS DE COMPOSITIONS (*licence, baccalau-
réat*).....Université de Rennes.
En Sorbonne.

624 SOUTENANCES DE THÈSES.....

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
(ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C^{ie})

15, RUE DE CLUNY, 15

1903

Tous les droits de reproduction sont réservés.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}
15, rue de Cluny, PARIS

ONZIÈME ANNÉE

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

ABONNEMENT, UN AN	{	France.	20 fr.
		payables 10 francs comptant et le surplus par 5 francs les 15 février et 15 mai 1903.	
		Étranger.	23 fr.

LE NUMÉRO : 60 centimes

EN VENTE :

Les Troisième, Quatrième, Cinquième,
Sixième, Septième, Huitième, Neuvième et Dixième Années
DE LA REVUE

Chaque année. 20 fr.

Après dix années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très *estimée* *Revue des Cours et Conférences* : *estimée*, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est *unique* en son genre ; il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons, chaque année, à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, *lettres, philosophie, histoire, littérature étrangère, histoire du théâtre*, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons pas à passer même la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la *Revue des Cours et Conférences* est à *bon marché* : il suffira,

REVUE HEBDOMADAIRE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

André Chénier

Cours de M. ÉMILE FAGUET,

Professeur à l'Université de Paris.

Le poète du XVIII^e siècle.

Nous avons laissé pressentir, dans nos dernières leçons, qu'André Chénier n'avait pas emprunté à l'antiquité seule la substance de sa poésie; nous avons remarqué que, s'il est surtout l'élève des poètes latins et grecs, il ne laisse pas cependant de dépasser par certains côtés le cadre de leur inspiration. C'est qu'en effet, d'une part, il ne pouvait vivre absolument isolé au sein de la société contemporaine — et nous allons voir dans quelle mesure il a subi l'influence de son temps; — et que, d'autre part, il eut à exprimer des idées originales et des sentiments encore nouveaux à son époque, et qu'il nous apparaît quelquefois, par là, comme en avance sur ses contemporains et comme un précurseur.

Bien que, à vrai dire, les plus admirables de ses poèmes soient ceux qu'il composa sans emprunter à d'autre fonds qu'au sien propre, il ne faut pas se dissimuler qu'en raison de la brièveté de son existence, qui ne lui permit pas de donner à sa nature poétique tout le développement qu'elle comportait, ses poésies à la manière antique restent, dans l'ensemble de ses œuvres, de beaucoup les plus considérables, et, sans aucun doute, les plus par-

faites ; elles l'emportent même, à ce double point de vue, dans de telles proportions qu'elles constitueraient, à elles seules, la matière d'une étude littéraire sur André Chénier suffisamment complète ; le reste — ce qui sera désormais l'objet de nos leçons — constitue bien plutôt une série de compléments ou d'appendices, susceptibles d'ailleurs de donner lieu à d'intéressantes observations.

Nous consacrerons le premier de ces *additamenta* à l'étude d'André Chénier poète de son temps.

Le XVIII^e siècle se présente sous plusieurs aspects littéraires à qui veut faire l'histoire de la poésie durant son cours. — Il y a eu d'abord un XVIII^e siècle ultra-classique et pompeux, magnifique avec excès, celui des Lebrun et des Lefranc de Pompignan, qui eurent l'ambition de mettre dans leurs odes plus de mouvement et de péripéties lyriques que Racine dans les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*. — Il y a eu aussi un XVIII^e siècle sentimental, pleurard et geignant, s'attendrissant volontiers et à tout propos : celui de Jean-Jacques Rousseau, de Richardson, de Genner et de Greuze, enclin, dans ses effusions de sensibilité intempestive, à glisser vers la bonhomie, contre-partie de l'élégante sécheresse que la mode avait d'abord introduite. — Ce XVIII^e siècle sobre, élégant, aigu et pointu, est du moins spirituel dans son indifférence et sa méchanceté, et confine de fort près au XVIII^e siècle pimpant et grivois des Dorat, des Berquin et des Boufflers, disciples, dans une certaine mesure, de l'antiquité, à laquelle ils ont emprunté l'épicurisme, non point la large et puissante veine épicurienne d'un Lucrèce, mais un épicurisme de salon, peu profond, surtout peu austère, faisant au contraire la part très belle à la sensualité, et devenu précieux dans les ruelles. L'épicurisme antique, en ce qu'il a de vigoureux et de viril, n'a pas d'ailleurs été complètement inconnu au siècle des philosophes : Voltaire en a fait, en l'affaiblissant un peu, cet *eudémonisme* poétique qui lui a fourni l'occasion de quelques vers assez limpides et bien frappés.

André Chénier a donné, tour à tour, dans ces divers genres. A vrai dire, il ne s'y est guère attardé, et son génie, fait de solidité et de précision, ne pouvait verser bien longtemps des larmes romanesques. Toutefois, il a écrit dans le style pompeux de Lebrun-Pindare un poème fort long, qui, ne fût-ce que par ses dimensions peu communes, mérite de retenir notre attention pendant un instant : c'est le poème sur le *Jeu de Paume*. Nous avons déjà eu l'occasion de remarquer combien il était singulier, dans des poèmes de circonstance, d'introduire de la mythologie, des

apostrophes, tout l'apparat d'une rhétorique vieillie et tout le bric-à-brac d'une poétique surannée. Chénier n'a pas su se défendre, ici, de cet excès de magnificence pédantesque. Il faut lui savoir gré cependant de l'effort d'invention et de composition dont cette ode géante nous fournit un exemple presque unique.

Ce poème comprend vingt-deux strophes, comptant chacune dix-neuf vers. Cette dimension des strophes constitue déjà une véritable erreur de rythmique. Par gageure et pour le plaisir de triompher d'une difficulté de plus, Chénier a distribué ses dix-neuf vers, d'inégale longueur, dans l'ordre suivant : 1 alexandrin, 1 vers de 8 syllabes, 2 alexandrins, 1 vers de 8 syllabes, 1 alexandrin, 1 vers de 10 syllabes, 1 alexandrin, 1 vers de 8 syllabes, 1 alexandrin, 1 vers de 10 syllabes, 1 vers de 8 syllabes, 1 alexandrin, 2 vers de 8 syllabes, 3 alexandrins, 1 vers de 8 syllabes. Cette disposition reste rigoureusement identique à elle-même jusqu'à la fin de la vingt-deuxième strophe, et l'on serait fort empêché d'y trouver la moindre raison. C'est d'ailleurs la seule règle que Chénier se soit imposée. Nous ne savons pas, du reste, s'il entend couper cette strophe en trois ou quatre segments ; apparemment, il a eu l'excessive témérité de vouloir faire de ce formidable ensemble une seule période poétique, sans notable repos et sans coupure : c'était chose impossible ; et, dans la réalité, si bien soutenu que soit le mouvement de son paragraphe lyrique, un arrêt se produit inévitablement vers le milieu.

La division logique du poème est heureusement mieux ménagée ; il se compose essentiellement de deux parties : l'une, qui va jusqu'à la strophe xiii, traite de la constitution de l'Assemblée, et raconte le serment des députés chassés du lieu des délibérations ; l'autre, qui commence avec la strophe xiv, où le poète prend la parole et donne au peuple et au roi des conseils oratoires, pleins de générosité et de grandeur.

Si nous analysons chacune de ces parties avec plus de détails, nous verrons que la première se compose : d'une invocation à la poésie, qui guide le pinceau du peintre David (str. i-iii) ; de l'histoire de l'élection de l'Assemblée nationale, et de la réunion des députés du tiers dans la salle du Jeu de Paume (iv-ix) ; puis de l'histoire de la réunion de la noblesse et du clergé au tiers état, et de la constitution définitive de l'Assemblée (x-xiii).

Dans la deuxième partie, de la strophe xiv à la strophe xvii, le poète conseille au peuple vainqueur de se montrer intelligent et modéré dans la victoire ; il l'avertit d'avoir à se défendre des

flatteurs du roi, qui sont devenus les flatteurs du peuple (xvii-xix); enfin il adresse des conseils au roi lui-même (xx-xxii).

La composition est méthodique et rationnelle.

Si maintenant nous en venons à l'examen du texte, nous constaterons que les défauts, dont nous parlerons d'abord, l'emportent un peu, à vrai dire, sur les qualités. Chénier a trop visé à l'effet, et, pour avoir voulu y arriver par des moyens artificiels, il est resté froid et tourmenté dans sa pensée et dans son style. Lorsqu'il raconte les vagabondages des députés du tiers état expulsés du palais de Versailles, mais s'obstinant à s'acquitter du mandat que leur a confié la nation, nous le voyons faire un étrange abus de la mythologie et des périphrases. Après quelques vers nerveux, où il rencontre une expression énergique et juste, il va se perdre dans une comparaison confuse, dont on ne découvre qu'à grand'peine la raison d'être — bien que l'idée en soit, en définitive, toute simple :

On tremble. On croit, n'osant encor lever les bras,
 Les disperser par l'épouvante.
 Ils s'assemblaient ; leur seuil, méconnaissant leurs pas,
 Les rejette Contre eux, prête à des attentats,
 Luit la balonneite insolente.
 Dieu ! vont-ils fuir ? Non, non. Du peuple accompagnés,
 Tous par la ville ils errent indignés :
 Comme Latone enceinte, et déjà presque mère,
 Victime d'un jaloux pouvoir,
 Sans asile flottait, courait la terre entière
 Pour mettre au jour les dieux de la lumière.
 Au loin fut un ample manoir
 Où le réseau noueux en élastique égide,
 Arme d'un bras souple et nerveux
 Repoussant la balle rapide,
 Exerçait la jeunesse en de robustes jeux.
 Peuple, de tes élus cette requête obscure
 Fut la Delos. O murs ! temple à jamais fameux !
 Berceau des lois ! sainte mesure !

On ne saurait nier que c'est là un bel exemple de style ampoulé, qui, d'ailleurs, devait plaire aux contemporains, et dont notre goût actuel, peut-être trop sévère, ne saurait s'accommoder. D'autres strophes sont écrites suivant les procédés de la rhétorique la plus insupportable qui soit, et si nous n'y trouvons pas de métaphores suivies et alambiquées, — analogues à celle qui désigne la raquette dans la strophe précédente, — en revanche les apostrophes forcées y pullulent jusqu'à exaspérer le lecteur. Il s'agit encore des députés faisant le serment

De ne se point quitter que nous n'eussions des lois
 Qui nous feraient libres et justes.
 Tout un peuple, inondant jusqu'aux faites des toits
 De larmes, de silence ou de confuses voix,
 Applaudissait ces vœux augustes.
 O jour ! jour triomphant ! jour saint ! jour immortel !
 Jour le plus beau qu'ait fait luire le ciel
 Depuis qu'au fier Clovis Bellone fut propice !
 O soleil ! ton char étonné
 S'arrêta. Du sommet de ton brûlant solstice
 Tu contemplais ce divin sacrifice !
 O jour de splendeur couronné !

Ces exclamations, si peu naturelles, sont loin d'être exceptionnelles dans ce poème, et nous lisons, un peu plus loin, après un vers de simple récit, cette interjection inattendue :

Bientôt ce reste même est contraint de plier.
 O Raison ! divine puissance !

C'est bien là l'homme d'Horace : *omnium saluator*.

Chénier coupe encore certains de ses développements avec des interrogations artificielles qu'il s'adresse à lui-même sans motif, jusqu'à satiété ; et ce procédé, si puéril en somme, nous donne comme un avant-goût de la *Jeanne d'Arc* de Casimir Delavigne, où il s'étale avec une si naïve et si maladroite insistance :

Que faisaient cependant les sénats séparés ?
 Le front ceint d'un vaste plumage,
 Ou de mitres, de croix, d'hermines décorés,
 Que tentaient-ils d'efforts pour demeurer sacrés ?
 Pour arrêter ce noble ouvrage ?
 Pour n'être point français ? pour commander aux lois ?
 Pour ramener ces temps de leurs exploits,
 Où ces tyrans, valets sous le tyran suprême,
 Aux cris du peuple indifférents,
 Partageaient le trésor, l'Etat, le diadème ?

Ce tour est d'autant moins heureux que ces sortes d'interrogations ne sont supportables qu'à la condition d'être imprécises, et que le poète ne s'est pas fait faute, ici, d'y formuler une série de questions très particulières. La répétition devient, dans ce cas, intolérable et ridicule.

Nous ne nous attarderons pas à relever les alliances de mots violents, et toutes les périphrases, dont nous avons déjà remarqué quelques échantillons, à travers lesquelles on n'y peut voir clair qu'à *grand renfort de bésoles*, suivant la pittoresque expression de P.-L. Courier. — Chénier a d'ailleurs, d'une façon générale, trop

aimé la métaphore, qu'il développe et enveloppe excessivement; il ne la construit pas toujours sans habileté, comme dans ce vers :

La croupe se recourbe en replis tortueux;

— mais il y dépense trop d'élégance; et c'est là surtout que se manifeste, dans sa poétique, l'influence du siècle où il a vécu.

Cette fâcheuse tendance et ce goût des circonlocutions, qui constituent le *langage noble*, le conduisent quelquefois à la plus regrettable obscurité. Au lieu de s'adresser directement à David, dont il veut rappeler les travaux, et d'énumérer ses œuvres en les caractérisant au passage de quelques mots précis, il commence, par exemple, par invoquer la poésie, et, dans la langue la plus contournée qui se puisse imaginer, raconte les anecdotes que le célèbre peintre avait choisies comme sujets de ses tableaux :

Tu guidais mon David à la suivre empressé,
Quand avec toi, dans le sein du passé,
Fuyant parmi les morts sa patrie asservie,
Sous sa main rivale des dieux,
La toile s'enflammait d'une éloquente vie;
Et la ciguë, instrument de l'envie,
Portant Socrate dans les cieus;
Et le premier consul, plus citoyen que père,
Resté seul par son jugement,
Aux pieds de sa Rome si chère,
Savourant de son cœur le glorieux tourment;
L'obole mendié seul appui d'un grand homme;
Et l'Albain terrassé dans le même serment
Des trois frères sauveurs de Rome.

On ne saurait trop louer les romantiques d'avoir eu l'horreur d'un pareil style et d'avoir enfin proscrit le logogriphe de l'ode et du drame. Est-il utile de faire remarquer combien il faut déjà connaître l'œuvre du peintre révolutionnaire, pour retrouver, sous le voile épais de ces périphrases plus symboliques que vraiment représentatives, les scènes qu'elles veulent rappeler : *Brutus condamnant ses fils à mort*, *Bélisaire*, le *Serment des Horaces*? A vrai dire, de pareils vers ne peuvent être compris qu'à la condition d'être copieusement commentés.

Nous citerons, pour mettre un terme à ces critiques, les quatre vers par lesquels André Chénier a voulu nous dire qu'avant 1790 la nation était divisée en trois ordres, dont les deux premiers étaient privilégiés :

Longtemps, en trois races d'humains,
Chez nous, l'homme a maudit ou vanté sa naissance :

*Les ministres de l'encensoir,
Les grands, et le peuple immense...*

Voilà qui réalise l'idéal du genre et équivaut à un jugement.

Cependant cette ode sur le *Serment du Jeu de Paume* n'est pas totalement dépourvue de beautés, et l'on peut y relever maint passage d'un mouvement superbe. Chénier y montre, à vrai dire, des qualités plutôt oratoires que poétiques; mais cette éloquence en vers confine quelquefois à la poésie véritable. Les métaphores qu'il imagine ne sont pas toutes entachées de préciosité, et l'on en trouve quelques-unes qui sont admirables de netteté et de concision :

.....Quelques grands
Et de dignes pasteurs une troupe fidèle,
Par ta céleste main poussés,
Conscience, chaste immortelle !
Viennent aux vrais Français, d'attendre enfin lassés,
Se joindre, à leur orgueil abandonnant des prêtres
D'opulence perdus, *des nobles insensés*
Ensevelis dans leurs ancêtres.

Dans la deuxième strophe, une heureuse imitation de Malherbe lui vaut deux vers magnifiques, et qui font, en outre, une fin de strophe; il s'adresse à la Poésie :

.....Ton front, ceint de lumière,
Touche les cieux. Ta flamme agite, éclaire,
Dompte les cœurs. La liberté,
Pour dissoudre en secret nos entraves pesantes,
Arme ton fraternel secours.
C'est de tes lèvres séduisantes
Qu'invisible elle vole, et, par d'heureux détours,
Trompe les noirs verrous, les fortes citadelles
Et les mobiles ponts qui défendent les tours,
Et les nocturnes sentinelles.

Ce sont là des vers vraiment classiques, et des meilleurs.

La seconde partie du poème est supérieure à la première, parce qu'elle est *plus naturellement* oratoire. Chénier avait voulu l'être d'un bout à l'autre de son ode; mais le début était un récit, et l'éloquence y paraissait artificielle. Ici, prenant la parole pour conseiller le roi et le peuple, il peut hausser le ton à son gré. Toutefois, il use encore avec excès des périphrases et des comparaisons mythologiques; il écrit, dans une apostrophe au peuple victorieux :

O peuple deux fois né ! peuple vieux et nouveau !
Tronc rajeuni par les années !
Phénix sorti vivant des cendres du tombeau !

Et, plus loin, il ne se défend pas avec un soin assez jaloux des images incohérentes :

Tout mortel dans son cœur cache, même à ses yeux,
L'ambition, serpent insidieux,
Arbre impur que déguise une brillante écorce...

Nous retrouvons aussi des exemples de ce style torturé, que nous avons critiqué au début, et nous surprenons même notre poète à *jargonner* sans merci, lorsqu'il parle des démagogues :

L'un, Vandale stupide, en son humble arrogance
Veut être esclave et despote, et s'offense
Que ramper soit honteux et bas ;
L'autre arme son poignard du sceau de la loi sainte (!)
Il veut du faible sans soutien
Savourer les pleurs ou la crainte.
L'un *du nom* de sujet, l'autre de citoyen
Masque son âme inique et de vices flétrie ;
L'un sur l'autre acharnés, ils comptent tous pour rien
Liberté, vérité, patrie.

Ce sont là des spécimens d'un style tourmenté, qui nous indiquent que le poète n'était pas encore complètement maître de sa langue, et la maniait quelquefois sans adresse, lorsqu'il se risquait à perdre de vue les auteurs antiques.

A côté de ces faiblesses, les traits simples et forts ne sont pas rares, et la métaphore hardie réussit parfois à Chénier :

Vous qui savez fonder, d'une main ferme et sûre,
Pour l'homme un code solennel,
Sur tous ses premiers droits sa charte antique et pure,
Ses droits sacrés nés avec la nature,
Contemporains de l'Eternel.

On ne saurait assurément mieux traduire en vers le texte de la Déclaration des Droits de l'Homme, qui détermine les « Droits sacrés et *imprescriptibles* », dont nul citoyen ne saurait être frustré.

En somme, en maint endroit, Chénier donne de vrais modèles de ce que doit être le grand discours en vers ; nous en trouverions mille exemples dans son œuvre :

Bienfaiteurs, il nous reste un grand compte à nous rendre ;
Il nous reste à borner et les autres et vous :
Il nous reste à savoir descendre.

Ce seraient là d'admirables fins de paragraphe, dans un discours politique de haute allure. De même, la strophe XVIII con-

tient, en un superbe langage, l'énoncé de vérités éternelles, dignes d'être proclamées par un orateur planant au-dessus des partis :

Peuple, la Liberté, d'un bras religieux
 Garde l'immuable équilibre
 De tous les droits humains, tous émanés des cieux.
 Son courage n'est point féroce et furieux
 Et l'opprimeur n'est jamais libre.

— Vers magnifiques, desquels on peut dire qu'ils sont limpides comme l'eau et solides comme l'airain.

D'autres passages nous offrent des exemples de très beaux *mouvements lyriques*, et c'est décerner à Chénier un éloge digne d'envie que de constater qu'il lui arrive d'emporter, en un essor unique et presque sans interruption ni repos, son énorme strophe de dix-neuf vers :

Mais au peuple surtout sauvez l'abus amer
 De sa subite indépendance.
 Contenez dans son lit cette orageuse mer.
 Par vous seuls dépouillé de ses liens de fer,
 Dirigez sa bouillante enfance.
 Vers les lois, le devoir et l'ordre et l'équité,
 Guidez, hélas ! sa jeune liberté.
 Gardez que nul remords n'en attriste la fête.
 Repoussant d'antiques affronts,
 Qu'il brise pour jamais, dans sa noble conquête,
 Le joug honteux qui pesait sur sa tête,
 Sans le poser sur d'autres fronts
 Ah ! ne le laissez pas, dans la sanglante rage
 D'un ressentiment inhumain.
 Souiller sa cause et votre ouvrage.
 Ah ! ne le laissez pas, sans conseil et sans frein,
 Armant, pour soutenir ses droits si légitimes,
 La torche incendiaire et le fer assassin
 Venger la raison par des crimes.

Les huit dernières strophes sont écrites dans ce style et animées de ce souffle puissant. La fin tout entière semble être sortie de la plume d'un Mirabeau :

Rois, colosses d'orgueil, en délices noyés,
 Ouvrez les yeux, hâtez-vous. Vous voyez
 Quel tourbillon divin de vengeances prochaines
 S'avance vers vous. Croyez-moi :
 Prévenez l'ouragan et vos chutes certaines.
 Aux nations déguisez mieux vos chaînes ;
 Allégez-leur le poids d'un roi.

.

La Sainte Liberté, fille du sol français,
 Pour venger l'homme et punir les forfaits,
 Va parcourir la terre en arbitre suprême,
 Tremblez ! Ses yeux lancent l'éclair.
 Il faudra comparaître et répondre vous-même.
 Nus, sans flatteurs, sans cour, sans diadème,
 Sans gardes hérissés de fer.
 La Nécessité traîne, inflexible et puissante,
 A ce tribunal souverain
 Votre majesté chancelante :
 Là seront recueillis les pleurs du genre humain ;
 Là, juge incorruptible et la main sur sa foudre,
 Elle entendra le peuple, et les sceptres d'airain
 Disparaîtront, réduits en poudre.

C'est l'éloquence révolutionnaire, dans toute sa beauté pompeuse et tragique, qui s'exprime dans ces strophes superbes, avec une pureté de forme qu'elle ne revêtit jamais au sein des assemblées politiques, et que la poésie seule, en la purifiant, pouvait lui donner.

R. B.

Transformations des sociétés européennes au XIX^e siècle

Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS,

Maître de conférences à l'Université de Paris.

Guerres entre la France et l'Europe (1792-1815). — III

III. — L'année 1810 marque l'établissement, après dix-huit ans de guerre, d'un empire français, ou, plus exactement, de la domination personnelle d'un général français, sur l'Europe occidentale et centrale. De 1810 à 1815, cet empire s'écroule et l'Europe est réorganisée sur un plan nouveau. Nous examinerons successivement comment Napoléon a été vaincu et comment s'est fait le règlement.

Comme instruments bibliographiques, nous avons la *Quellenkunde* de Waitz et l'*Histoire générale*. Les documents sont toujours

de même espèce que ceux qui nous ont servi pour la première période : en première ligne, la *Correspondance* de Napoléon ; parmi les documents émanés des adversaires de Napoléon, les plus importants sont les *Mémoires* de Hardenberg, publiés par Ranke en 1877 ; les *Papiers* de Metternich : les *Dispatches* de Wellington, publiées en deux séries : 8 volumes, 1844-47, et 14 volumes, plus 1 volume d'index, 1858-72 ; les *Mémoires* et papiers de Gneisenau, utilisés par Pertz et Delbrück dans leur ouvrage *Gneisenau's Leben*, 5 volumes ; les papiers de Clauswitz, *Feldzuge*, 1812, 1813, 1814, parus en 1835. — Pour les récits, l'*Histoire générale*, le *Napoléon I^{er}* de Fournier ; les livres de H. Houssaye sur 1814 et 1815 ; en allemand, deux ouvrages très détaillés de W. Oncken.

*
* *

A. — De 1810 à 1814, c'est la destruction de l'empire de Napoléon. Pour comprendre comment elle s'est faite, il faut d'abord se représenter les conditions où se trouvait cet empire ; ensuite nous étudierons la marche générale des événements.

I

De 1805 à 1809, il y a eu une période continue de grandes guerres ; chaque année est marquée par une campagne ; puis, en 1809, une accalmie s'est faite ; il n'y a plus que la guerre chronique contre l'Angleterre et les insurgés d'Espagne. Napoléon a atteint alors la plus grande étendue de sa domination. Elle comprend trois sortes de pays. — D'abord, l'Empire français proprement dit, divisé en 130 départements ; il englobe tout le territoire à l'intérieur des limites naturelles de la France, il déborde au delà de ces limites naturelles, embrasse une partie de l'Italie et la côte allemande jusqu'à Lübeck ; tous ces territoires sont administrés par des préfets et soumis à la conscription. Napoléon entend que toutes les familles riches envoient leurs fils aux écoles militaires ; il prétend même disposer de leurs filles : le 8 novembre 1810, il écrit à Savary, ministre de la police : « Vous ferez connaître à ceux qui ont des filles à marier (dans les départements de la Belgique et de l'Italie actuelles) qu'ils ne pourront en disposer sans mon consentement, mon intention étant de les marier à des Français qui se sont distingués dans mes armées. » — Toute liberté individuelle est supprimée ; les prisons d'État sont rétablies ; les personnes

suspectes doivent résider dans des endroits désignés par l'administration. Ainsi, dans une lettre à Savary, du 17 juillet 1811, Napoléon écrit : « Donnez ordre que Fournier l'Américain soit transféré au château d'If et mis au secret ; informez contre... (ici trois noms) ; il paraît au moins important de les retenir quelque temps en prison et de les éloigner ensuite d'Auxerre. » — Napoléon n'admet aucune réclamation ; les habitants d'Amsterdam ayant protesté, il écrit à Lebrun, lieutenant général en Hollande, 23 septembre 1810 : « Je n'ai point pris la Hollande pour consulter la population d'Amsterdam et faire ce que veulent les autres. Le peuple français a bien voulu, dans des temps différents, s'en rapporter à moi. Qui le sait mieux que vous ?... Vous devez tenir le langage qui convient à mon lieutenant général... » Si quelque résistance se produit, elle est réprimée par les mêmes moyens qu'il emploie en pays ennemi : dans le département des Bouches-de-l'Ems, le préfet a été maltraité ; voici les ordres que reçoit Savary, le 3 mai 1811 : « Que les cinq cents marins qui ont pris part à l'affaire du 11 mars, à Aurich, soient arrêtés et conduits en France... ; que plusieurs soient traduits devant une commission militaire et fusillés ; que les plus coupables, qui se sont sauvés, soient condamnés à mort par coutumace, leurs pères, mères, femmes, frères, sœurs, arrêtés, leurs maisons brûlées, et le séquestre mis sur tous leurs biens. Le crime qui a été commis est énorme : on a battu le préfet, le premier magistrat civil. »

Une deuxième catégorie de pays comprend les États qui ont un souverainet un gouvernement, mais qui dépendent de l'Empereur ; en tout, 7 royaumes, 30 principautés : le royaume d'Italie, avec Eugène, beau-fils de Napoléon, comme vice-roi ; le royaume de Naples, à son beau-frère, Murat ; en Allemagne, les États du Rheinbund, le grand-duché de Berg, le royaume de Westphalie ; le royaume d'Espagne ; le grand-duché de Varsovie. Napoléon en a fait ses alliés, les oblige à avoir les mêmes ennemis que lui et à mettre leurs armées sous ses ordres ; il intervient même dans le gouvernement intérieur de ces États, et non seulement dans les royaumes donnés à ses parents (l'exemple le plus caractéristique est celui du royaume de Hollande), mais encore dans ceux qui appartiennent à d'anciens princes : dans le grand-duché de Bade, il intervient pour obliger le prince Louis à donner les places aux catholiques comme aux protestants, sous peine, pour lui, d'être arrêté et enfermé dans une forteresse française ; le 2 mai 1811, il ordonne à Maret de prescrire au roi de Saxe la saisie des marchandises coloniales qui sont à Leipzig. Il ne traite donc pas ces États comme des États souverains ; il dispose même de leurs

territoires sans consulter le souverain nominal ; il les tient comme des circonscriptions provisoires, qu'il peut remanier à son gré. Ainsi, il incorpore tout le royaume de Hollande, des morceaux du royaume de Westphalie, même un ancien État, le duché d'Oldenbourg, sans aucun semblant de traité, par un simple sénatus-consulte.

La troisième catégorie de pays comprend les États qui ont conservé un gouvernement indépendant, mais qui sont entrés, volontairement (Danemark) ou non (Autriche, Prusse), dans son alliance, et qui doivent appliquer le blocus continental.

Cette situation, Napoléon la marque dans des entretiens rapportés par M^{me} de Rémusat et Metternich : il se pose en empereur d'Occident, héritier de Charlemagne ; il parle de faire de Paris le centre de l'Europe, d'y construire des palais pour les souverains européens, un palais où seront réunies toutes les archives de l'Europe.

Il ne reste en dehors de la domination napoléonienne que quatre pays, aux extrémités de l'Europe : l'Angleterre, la partie de la Péninsule ibérique aux mains des insurgés et des troupes anglaises ; la Suède, qui vient de subir une révolution, à la suite de laquelle un général français, Bernadotte, a été proclamé roi ; la Russie. Jusqu'en 1809, le tsar a été l'allié de Napoléon, allié d'une espèce unique, sur le pied d'égalité ; mais, dès 1809, l'entente s'est desserrée ; Talleyrand s'est vanté d'y avoir contribué et d'avoir rapproché Alexandre de l'Autriche. Lors de la guerre contre l'Autriche, Alexandre est resté officiellement l'allié de Napoléon ; il a envoyé une armée, qui n'a pas agi, et, en même temps, il a rassuré le gouvernement autrichien. La conséquence a été que Napoléon a enlevé à l'Autriche une grande partie de la Galicie et Cracovie, et ajouté ces territoires au grand-duché de Varsovie, évitant de parler de Pologne ; mais les Polonais espèrent la reconstitution de l'ancien royaume ; ils comptent si bien sur Napoléon qu'ils repoussent un projet d'un intime du tsar, le prince Czartorisky : reconstitution d'un royaume de Pologne, avec Alexandre comme roi. Cette question de Pologne fut la principale cause de rupture entre Alexandre et Napoléon ; il y en eut d'autres : le refus d'une princesse russe en mariage à Napoléon (la mère du tsar a soulevé des difficultés) ; la question du blocus : la Russie ne peut plus exporter les produits de son sol, et le gouvernement ne veut plus qu'elle importe des produits de luxe français ; il les fait même brûler ; l'annexion du grand-duché d'Oldenbourg, appartenant au beau-frère du tsar, et l'offre par Napoléon d'une indemnité insuffisante. On en arrive à une rupture.

Il se forme alors deux coalitions. Avec la Russie, tous les ennemis de Napoléon, Angleterre, Espagne, Suède (à qui Napoléon a enlevé la Poméranie et à qui l'on promet la Norvège). Napoléon a son empire, les États dépendants et les alliés involontaires : ce fait est bien marqué dans la constitution de l'armée de 1812 : sur 678.000 hommes, 353.000 seulement sont originaires de l'Empire français ; sur 12 corps, les quatre premiers sont mélangés, les 5^e, 6^e, 7^e, 8^e sont étrangers ; le neuvième est aux deux tiers étranger ; dans le dixième, il n'y a que des étrangers ; le onzième est autrichien ; le douzième est la Garde. L'armée comprend 50.000 Italiens, 150.000 Allemands, 30.000 Autrichiens, 20.000 Prussiens, 60.000 Polonais. La situation est donc inverse de celle de 1793 : la France a presque toute l'Europe avec elle. Mais la situation morale est, elle aussi, retournée : en 1793, la France avait pour elle le sentiment national et politique, luttait contre des armées qui combattaient pour obéir à des gouvernements ; en 1812, Napoléon, combat contre des gouvernements soutenus par le sentiment national. Bien plus, dans le territoire qui lui est soumis, il a contre lui les sentiments des populations : sentiment national dans les grands États abaissés, dans les pays annexés ; sentiment catholique partout : Napoléon a engagé un conflit avec le pape, qu'il fait surveiller de près par le prince Borghèse, gouverneur des départements au delà des Alpes, qu'il songe même à faire enfermer dans la citadelle de Savone (lettre à Borghèse, 2 janvier 1811) ; sentiment économique dans tous les pays côtiers qui ont besoin de commercer avec l'Angleterre. Sans triompher dans ces conflits avec ses sujets, Napoléon recourt à des moyens violents : arrestations, emprisonnements, commissions militaires, otages. Mais il ne peut compter que sur la crainte ; il est obligé de s'appuyer sur la force. Sa domination dépend du sort de l'armée.

II

La guerre entre les deux coalitions recommence en 1812 et va durer jusqu'en 1814 sans interruption ; mais la composition des deux coalitions se modifie. La lutte comprend trois actes.

Le premier acte est la campagne de Russie. — Napoléon, suivant son habitude, prend l'offensive, et fait une guerre d'invasion. Mais il se trouve dans des conditions nouvelles, défavorables ; il a une armée trop nombreuse dans un pays où il ne peut la nourrir : les soldats sont obligés, pour vivre, de se disperser ; son système est comme toujours de marcher sur l'armée

ennemie pour la détruire : mais, tandis que, jusque-là, Napoléon a pu atteindre l'ennemi qui voulait défendre le pays ou couvrir la capitale, en Russie, il a affaire à un ennemi qui se dérobe, qui cherche à l'entraîner dans le pays ravagé de parti pris. Napoléon pouvait créer une force permanente sur le flanc de la Russie, en reconstituant la Pologne : une députation polonaise vient l'en prier ; mais il refuse de s'engager, il ne veut pas d'un gouvernement soutenu par un sentiment national ; il l'a exprimé très clairement dans une conversation avec Narbonne (cf. *Souvenirs* de Villemain) : « J'aime les Polonais sur le champ de bataille ; mais, quant à leurs assemblées, *liberum veto*, diètes à cheval et sabre au poing, je n'en veux pas entendre parler... Je veux en Pologne un camp, mais pas de forum... Ce n'est pas mon affaire de souffler un foyer républicain en Europe... » — Enfin, il a contre lui le sentiment national russe, le sentiment orthodoxe : Barclay prend la Vierge de Smolensk.

Le plan de Napoléon est de forcer le tsar à demander la paix en occupant sa capitale ; mais la Russie a deux capitales. Napoléon a songé à marcher sur la capitale politique, Saint-Pétersbourg, puis il y a renoncé pour se diriger sur la capitale religieuse, traditionnelle, Moscou. L'armée se désorganise, par suite de la nécessité où sont les soldats de piller pour vivre : des Vilna, il y a 30.000 trainards, qui pillent, brûlent, chargent leur butin sur des charrires : on dirait une invasion de Barbares. En arrivant à la Moscova, il y a plus que 155.000 combattants ; là se livre une bataille terrible : l'ennemi n'est pas anéanti. Toute la campagne reposait sur une négociation à Moscou : mais le tsar n'offre pas la paix. Napoléon fait des ouvertures qui ne sont pas accueillies ; il n'a plus alors de solution, mais il ne veut pas l'avouer ; il reste à Moscou, laisse venir l'hiver, qui ne fut pas hâtif (pas de grands froids avant novembre), ne peut faire vivre son armée et doit se replier. Par elle-même, la retraite est une défaite : elle se fait dans des conditions qui la changent en désastre. Napoléon est obligé de suivre la route d'invasion, à travers un pays ruiné ; le froid est intense, tous les chevaux périssent ; l'armée, privée de cavalerie, ne peut se débarrasser des Cosaques. A Smolensk, elle est réduite à 50.000 combattants ; le passage de la Bérésina ne s'opère qu'au prix de la destruction de l'arrière-garde. Quand Napoléon arrive à la frontière allemande, il n'a plus d'armée, Berthier écrit, le 12 décembre 1812 : « L'armée est totalement débandée, même la Garde, qui, à peine, présente 4 à 500 hommes, privés de tout ce qu'ils avaient. — L'armée ne forme plus qu'une colonne qui part au jour et arrive le soir sans ordre. » — On évalue le

nombre des morts à 23.000 ; celui des prisonniers à 130.000. — Cette retraite de Russie est un acte décisif dans l'histoire de l'Europe. Napoléon a perdu son instrument de domination. Au contraire, les coalisés, qui ont conservé leurs armées, vont reprendre leur marche contre la France. — La conséquence directe est la dislocation de la coalition napoléonienne. L'armée prussienne passe aux Russes ; le roi de Prusse, que Napoléon laisse partir de Berlin sous prétexte d'aller organiser la résistance en Silésie, traite avec le tsar : il renonce au duché de Varsovie avec promesse d'être indemnisé ailleurs ; il traite aussi avec l'Angleterre et renonce au Hanovre.

Le deuxième acte est la campagne de 1813, en Saxe. Napoléon, revenu en France à cause de la conspiration de Malet, a réorganisé une armée avec les débris de l'ancienne, des conscrits appelés par anticipation et des hommes libérés. Il a contre lui les armées russes et prussiennes, qui marchent sur l'Allemagne pour la soulever ou la conquérir. Le premier État qu'elles rencontrent est le royaume de Saxe, dont le roi, qui voudrait rester neutre, est obligé de se déclarer pour Napoléon. Dans cette lutte en Saxe, les alliés attaquent ; Napoléon reste sur la défensive : il a dû renoncer à prendre l'offensive, en abandonnant la Saxe et en marchant sur Stettin et Dantzig, parce qu'il n'a plus de cavalerie et que son infanterie est peu solide. Les alliés adoptent la tactique ancienne de Napoléon : « Le but, dit Gneisenau, est de prendre l'offensive avec la principale armée et de se tenir sur la défensive avec tout le reste jusqu'à ce que l'ennemi soit battu ». Et ailleurs : « Ne pas s'arrêter aux forteresses ; avec la force principale, agir sur les flancs de l'ennemi, le forcer à envoyer des détachements ; accepter la bataille quand l'ennemi a divisé ses forces, l'éviter quand il les a réunies. » — Napoléon agit contrairement à toutes ses habitudes : après la victoire, il ne poursuit pas l'ennemi, ou bien, s'il lance un corps à sa poursuite, il ne le soutient pas : de là, le désastre de Vandamme. Véritablement, il est fatigué ; il a besoin de repos (à Dresde, il rentre à son quartier général avant la fin de la bataille) ; il prend ses aises : il écrit, le 20 septembre 1813, que « le temps affreux rend la marche impossible ; il a des préoccupations nouvelles pour lui : conserver les armes, les cartouches (lettre à Marmont, 20 septembre), envoyer des détachements chercher un convoi de farine ; des généraux, déshabitués de toute initiative, ne peuvent le suppléer ; il n'a pas confiance dans ses troupes : comme Monthion regrette la perte du corps de Vandamme, disant que c'était l'un des plus beaux corps de l'armée, Napoléon répond :

« Oui, pour la quantité ; mais, pour la qualité, c'étaient des j... f..., comme tout le reste. »

Le trait le plus caractéristique de cette campagne, et, en même temps, l'épisode décisif, c'est l'armistice de Pleswitz (5 juin 1813) : après avoir repoussé les Russes et les Prussiens avec une armée supérieure en nombre, Napoléon demande un armistice : « Je m'y suis décidé, écrit-il à Clarke, pour deux raisons : mon défaut de cavalerie, qui m'empêche de frapper de grands coups, et la position hostile de l'Autriche. » — La conséquence est que l'ennemi a le temps de rassembler des forces plus considérables que les siennes et l'Autriche de se préparer à la guerre. Metternich prétend avoir toujours voulu la guerre, mais avoir cherché à gagner du temps, parce qu'il ne pouvait disposer que de 50.000 hommes ; de là, les négociations avec Napoléon, l'ultimatum à six conditions (détruire le grand-duché de Varsovie, rétablir la Prusse, l'agrandir, rendre l'Illyrie, évacuer les villes de la Hanse, dissoudre le Rheinbund ; en échange, paix sur le continent) ; de là, le Congrès de Prague. Napoléon commet la faute de ne pas donner pleins pouvoirs à Caulaincourt ; les autres plénipotentiaires déclarent leurs pouvoirs expirés le 10 août. L'Autriche entre dans la coalition.

Les coalisés ont alors des armées supérieures en nombre ; ils prennent l'offensive. Napoléon reste sur la défensive, attend les mouvements de l'ennemi, reste indécis, désœuvré même ; il a une stratégie passive, se préoccupe de points stratégiques. — Les alliés manœuvrent de façon à rejeter Napoléon sur la Saxe et décident d'avance ce qu'ils feront de l'Europe : traité de Teplitz, 9 septembre 1813 ; ils négocient avec les princes allemands : le roi de Bavière, le premier, passe à la coalition, qui le reconnaît comme souverain ; c'est un précédent, qui garantit aux princes allemands la situation que Napoléon leur a faite. Les armées françaises sont rejetées sous Leipzig, où les alliés les attaquent en prenant l'offensive. Napoléon, menacé d'être entouré, se replie, est obligé de se faire un passage en culbutant les Bavares à Hanau.

Les Français rentrent en France ; il ne reste en Allemagne que des garnisons isolées. Les fonctionnaires, les princes parents de Napoléon sont obligés de quitter l'Allemagne ; les coalisés occupent les pays abandonnés. Le roi de Saxe est prisonnier ; Metternich empêche qu'on le traite en ennemi. En Italie, Murat cherche à se sauver en passant à la coalition. — Dans le Nord, la Norvège est enlevée au Danemark ; dans le Sud, les Anglo-Espagnols obligent Suchet à repasser les Pyrénées. — Les alliés, arrivés

sur la frontière française, à Francfort, proposent à Napoléon les limites de 1800 ; il hésite, répond sans accepter. Alors les alliés lancent la proclamation de Francfort : « Guerre non contre la France, mais contre la prépondérance que... Napoléon a usurpée hors des limites de son empire. »

Le dernier acte est la campagne de France. — Les alliés envahissent la France, comme en 1793 ; mais, au contraire de 1793 et suivant l'exemple de Napoléon, ils ne s'attardent pas à occuper les points stratégiques ; ils ne font pas de sièges et marchent droit sur Paris. Napoléon n'a pas de moyen de s'opposer à l'invasion : l'armée de 1813 est détruite ou bloquée dans les places de l'Allemagne du Nord ; il lève des conscrits, des gardes nationaux, mais ne peut réunir qu'une armée très inférieure en nombre ; il semble avoir repris son activité ; il revient à sa stratégie offensive, il essaie d'arrêter les alliés en concentrant toutes ses troupes sur un point déterminé, pour détruire successivement les corps isolés. Les alliés, en effet, sont gênés : leurs armées sont mal approvisionnées, peu préparées à une campagne d'hiver ; leur nombre a beaucoup diminué par suite de leur marche rapide à travers l'Allemagne (beaucoup de traînards) et d'une épidémie de typhus. Ils ont divisé leurs forces en trois groupes : dans les Pays-Bas, Bulow et Bernadotte ; Blücher, avec 75.000 hommes, se dirige de Coblenz sur Paris, par la vallée de la Marne ; Schwarzenberg, avec 150.000 hommes, marche de Bâle sur la Seine. Chacune de ces armées représente la force d'une des trois puissances ; les généraux ont ordre de ne pas trop les risquer pour hâter le résultat qu'on tient pour certain. De plus, les alliés ne sont pas d'accord sur la conduite à tenir après la victoire.

Napoléon se jette entre les deux armées d'invasion, les attaque tour à tour, et les bat en plusieurs rencontres. Mais Bulow et Bernadotte arrivent à Soissons et se joignent à Blücher. Les alliés offrent la paix avec les frontières de 1792 ; Napoléon proteste, puis accepte, puis refuse quand les préliminaires sont signés. Alors les alliés songent à le détrôner ; ils ont gagné quelques-uns de ses ministres ; ils ont appris, par un rapport de Savary intercepté, que Paris ne peut se défendre ; ils marchent droit contre Paris, qui capitule. Napoléon voudrait continuer la lutte ; ses généraux le forcent à s'arrêter : il abdique.

*
*
*

B. — Comment les alliés vainqueurs ont-ils réglé le sort de l'Europe ? L'opération s'est faite en deux moments : à Paris, puis à Vienne.

I

Les principales décisions ont été prises à Paris (avril-mai 1814). Les souverains s'occupent de régler le gouvernement de la France. Ils ne veulent plus de Napoléon. Donner la couronne au roi de Rome, avec la régence de Marie-Louise, serait faire trop de place à l'Autriche ; Alexandre a songé à Bernadotte et l'a proposé à Metternich dès le 25 janvier ; personne n'en veut ; restent les Bourbons, qu'Alexandre finit par accepter. Mais le difficile est de les restaurer : en France, personne n'en parle ; or les alliés ont décidé qu'ils n'imposeront pas de gouvernement. Il faut donc organiser une modification d'apparence nationale en faveur des Bourbons. Talleyrand mène l'affaire, de concert avec Metternich. Le 31 mars, les alliés entrent dans Paris ; quelques gentils-hommes légitimistes crient : « Vive le roi ! » aux côtés du tsar ; le Sénat, par 63 membres sur 142, la Chambre, par 77 membres sur 143, déclarent Napoléon déchu du trône, et organisent un gouvernement provisoire ; puis, quand Napoléon a abdiqué, le Sénat décrète : « Le peuple français appelle librement au trône Louis de France, frère du dernier roi (6 avril 1814). » Les alliés signent avec le comte d'Artois l'armistice du 23 avril : la France évacue toutes les conquêtes faites depuis 1792.

Les alliés négocièrent alors la paix définitive avec le roi de France. Les négociations furent retardées par le désir qu'avait Alexandre de faire donner l'île d'Elbe à Napoléon. La France gardait ses limites de 1792, avec quelques agrandissements : Savoie Sarrelouis, Landau ; elle cédait à l'Angleterre Sainte-Lucie et l'île de France. Les alliés sont donc modérés : ils ne réclament pas d'indemnité de guerre ; ils n'accordent pas à la Prusse l'indemnité qu'elle demande pour les fournitures faites à Napoléon ; ils ne reprennent pas les œuvres d'art apportées en France depuis 1796. C'est le traité du 30 mai 1814. — Puis les alliés s'occupent de la distribution des territoires abandonnés par Napoléon : comme ils ne peuvent s'entendre, ils se bornent à régler les questions sur lesquelles ils sont d'accord, et décident que les autres seront tranchées par un Congrès ; ces règlements font l'objet des articles secrets du traité du 30 mai. Sont considérés comme vacants tous les pays repris sur Napoléon et les pays des alliés de Napoléon, Saxe, Norvège ; les alliés sont d'accord à propos de l'Italie et de tous les pays de la rive gauche du Rhin : en Italie, le royaume de Sardaigne est reconstitué et reçoit Gènes ; sur la rive gauche du Rhin, la Prusse et les princes allemands reçoivent

des indemnités; la Belgique et la Hollande réunies forment le royaume des Pays-Bas. Restent en suspens deux questions relatives au grand-duché de Varsovie et au royaume de Saxe.

II

Le règlement définitif n'a été adopté qu'au Congrès de Vienne (Conf. *Histoire générale*, tome XI, chapitre I). Ce qui domine les négociations, c'est l'antagonisme des alliés et de la France et des alliés entre eux; Talleyrand en a profité pour grouper autour de la France les États secondaires, en invoquant le principe de légitimité; il s'est glorifié des succès qu'il a obtenus, succès de pure forme, en réalité. Les alliés auraient voulu tout régler entre eux, apporter des solutions définitives que le Congrès n'aurait eu qu'à ratifier; Talleyrand obtient qu'il y aura une discussion entre les huit puissances signataires du traité de Paris, les quatre puissances alliées, la France, l'Espagne, le Portugal, la Suède.

La grande lutte a porté sur les questions de Pologne et de Saxe. Les alliés ne sont pas d'accord pour les régler: la Russie et la Prusse veulent donner la Pologne au tsar, la Saxe au roi de Prusse, en indemnisant le roi de Saxe sur le Rhin; l'Autriche s'oppose à ce que la Prusse devienne si forte en Allemagne, l'Angleterre ne veut pas voir le tsar s'avancer si loin en Europe. Talleyrand, au nom du principe de légitimité, s'oppose à ce que le roi de Saxe soit dépouillé; il conclut une alliance avec l'Autriche et l'Angleterre. Puis l'accord se fait sur un compromis: le roi de Saxe conserve la plus grande partie de ses États; une commission dite de *statistique* est créée pour donner à la Prusse des pays ayant une population équivalente à celle des pays qu'elle a perdus depuis 1805: cette perte est évaluée à 3.400.000 hab.; on lui donne 3.466.000 hab., répartis sur quatre morceaux de territoires: en Saxe 782.000 hab., en Westphalie 829.000 hab., en Pologne (Posen) 810.000 hab., dans les provinces rhénanes 1.044.000 hab. La diplomatie de Talleyrand n'a donc eu d'autre résultat que d'empêcher l'établissement sur le Rhin d'un prince catholique, qui serait certainement devenu l'allié de la France, pour y mettre la Prusse; en même temps, il a empêché la reconstitution de la Pologne. — Toutes les autres questions ont été réglées par des traités particuliers entre les États; il n'y a jamais eu de congrès général; tout a été décidé par des commissions.

Le travail n'était pas achevé, quand on apprit le retour de Napoléon : il a mis à profit le mécontentement des officiers en demi-solde, et aussi le mécontentement des officiers restés en activité de service et des soldats (question du drapeau tricolore remplacé par le drapeau blanc) ; il s'est entendu avec Fouché ; il est revenu en France, a marché sur Paris, en évitant la vallée du Rhône, où les populations sont royalistes. A la nouvelle de son retour, les alliés, dans une proclamation, déclarent que « Napoléon s'est mis hors la loi, a détruit le seul titre légal auquel son existence se trouvait attachée », et annoncent leur intention de lui faire une guerre à mort. Avant d'engager les hostilités, ils terminent les affaires en suspens et réunissent tous les traités dans l'acte final du Congrès de Vienne (9 juin 1815).

Cette nouvelle lutte contre Napoléon change la situation de l'Europe. — Napoléon a cherché à s'appuyer sur les libéraux (promulgation de l'Acte additionnel) ; il rassemble une armée et prend l'offensive en Belgique avec 175.000 hommes. Il attaque ses ennemis séparément, d'abord les Prussiens, qu'il bat, mais ne poursuit pas ; puis les Anglais. Mais, vers la fin de la journée de Waterloo, le général prussien Bülow se montre sur le champ de bataille. Napoléon doit mener deux opérations à la fois ; de plus, il est fatigué, malade. Le sort de cette bataille, qui fut une bataille de masses (charges de cavalerie), fut décidé par l'arrivée des Prussiens ; la retraite des Français fut une déroute.

Les alliés entrent en France, regardent le traité du 30 mai comme rompu et exigent un nouveau règlement. La Prusse et l'Autriche réclament l'abandon par la France de conquêtes antérieures à 1789, de la Lorraine, de l'Alsace, de la Flandre ; la Russie et l'Angleterre s'y opposent. Mais les alliés s'entendent pour prendre des précautions, et les traités de 1815 diffèrent dans leur esprit de ceux de 1814 : ils sont beaucoup moins modérés et passent, à juste titre, pour être désavantageux à la France ; elle perd la Savoie et quelques places frontalières ; elle paie une indemnité de guerre ; elle sera occupée, jusqu'à complet règlement de cette indemnité, par une armée alliée.

M. T.

« L'Étourdi » de Molière.

Conférence, à l'Odéon, de N.-M. BERNARDIN,

Docteur ès lettres.

MESDAMES ET MESSIEURS,

Assurément, la comédie de *L'Étourdi* ne peut être comparée à ces classiques chefs-d'œuvre de Molière, qui sont la gloire de notre théâtre et du théâtre ; ce n'est même, bien qu'elle ne soit pas médiocrement gaie, qu'une des moindres œuvres de notre grand comique ; mais elle est singulièrement curieuse et intéressante, parce qu'elle est la première comédie en vers qu'il ait écrite, parce qu'elle a cette séduction sans égale de la jeunesse, à qui son inexpérience même ajoute une grâce nouvelle, parce qu'elle nous montre d'où Molière est parti pour s'élever au *Misanthrope* et au *Tartuffe*, parce que, sous la poussée vigoureuse de la sève printanière, on y voit déjà se gonfler les bourgeons qui vont bientôt s'épanouir en une magnifique floraison de qualités rares.

L'Étourdi est une de ces œuvres aimables que l'on devine enfantées dans la joie.

Ce n'est pas que les débuts de Molière n'aient été pénibles. En 1643, entraîné par une vocation irrésistible, il avait quitté la boutique paternelle pour s'engager dans la troupe de *L'Illustre Théâtre*, que venait de fonder Madeleine Béjart : il voulait jouer la tragédie avec la jeune et belle directrice. Mais, en vain, Tristan l'Hermite avait donné aux associés sa *Mort de Sénèque*, œuvre originale et puissante, d'un étonnant réalisme ; en vain, ils l'avaient eux-mêmes montée et jouée avec le réalisme le plus audacieux : soit que la tentative fût prématurée, soit que les bonnes tragédies leur aient ensuite manqué, les jeunes comédiens avaient bientôt vu tomber la curiosité du public ; ils avaient dû changer de local ; ils s'étaient endettés, et, un beau jour, un exempt était venu, qui avait conduit Molière à la prison du Châtelet sur la plainte du marchand de chandelles, auquel *L'Illustre Théâtre* devait, pour l'éclairage de la scène, la somme de 142 livres. Molière le pardonna-t-il au marchand de chandelles ? Je l'ignore ; mais il garda rancune aux officiers de justice,

comme le prouvent six vers de *L'Étourdi*, longtemps supprimés à la représentation.

Après sa libération, voyant l'impossibilité de lutter à Paris contre l'*Hôtel de Bourgogne* et contre le *Théâtre du Marais*, Madeleine Béjart et lui avaient décidé de se déraciner et de courir la province, comme tant de troupes nomades. Je n'ai pas l'intention, rassurez-vous, de suivre dans ses incessants voyages le lourd chariot conduit par Madeleine, qui portait Molière et sa fortune. Sans doute, les premiers temps furent durs; il y eut des jours où l'on ne mangea point à sa faim, et où il fallut serrer d'un cran les ceintures; il y eut des carêmes entiers où l'on jeûna de la façon la plus exemplaire et la moins méritoire; et tel matin où, dans un village perdu, on venait de déposer un camarade, un vaincu de la vie et de la route, dans une fosse devant laquelle nul, sans doute, ne reviendrait jamais s'agenouiller, c'était les larmes aux yeux qu'on se remettait en chemin. Mais bientôt d'un sillon l'alouette matinale s'élevait en chantant vers le soleil; derrière une haie en fleurs, une jolie paysanne s'arrêtait, curieuse, afin de voir passer les pèlerins de l'art comique; pour l'amusement de leurs regards observateurs, le monde déroulait son tableau changeant et varié; et, quand ils avaient fait halte et dressé leurs tréteaux, la griserie des applaudissements montait à leurs jeunes cerveaux. Molière avait la liberté, la jeunesse et l'espérance; comment voulez-vous que, malgré tout, il n'ait pas gaiement fredonné :

Dans un chariot qu'on est bien à vingt ans !

Et, peu à peu, la réputation venait. Sans doute, la troupe errait toujours de Narbonne à Pézenas et d'Avignon à Béziers; mais elle avait son quartier général et séjournait une partie de l'année dans la grande ville de Lyon, une ville qui aimait le théâtre; car elle se montrait hospitalière aux Comédiens Italiens, quand Scaramouche et Pantalon, Fracisque et Marinette la traversaient, se rendant à Paris ou retournant au delà des Alpes. Malgré cette concurrence intermittente, *L'Illustre Théâtre* faisait d'excellentes recettes, et parfois même le maximum, ce fameux maximum, que tant de directeurs n'ont jamais vu que dans leurs rêves dorés. Les comédiens faméliques et maigres de jadis s'étaient refaits et remplumés par de plantureux repas, comme l'a constaté l'empereur du burlesque, le poète-musicien d'Assoucy, qui, tel un ménestrel, s'en allait alors, escorté de deux pages et son luth sur le dos, chanter et mendier de château en château. La cuisine des Béjart, d'où montaient huit plats à chaque dîner, lui parut le

véritable pays de cocagne; si bien que l'infatigable voyageur y accorda à sa boulimie six mois d'arrêt.

C'est dans cette vie large, facile et joyeuse, que le jeune Molière sentit s'éveiller en lui le génie comique; non content de se faire applaudir dans les comédies des autres, il voulut se faire applaudir en jouant ses propres œuvres. Tout d'abord il donna, pour s'essayer, de petites pièces dans le goût des Italiens, *La Jalousie du Barbouillé* et *Le Médecin volant*, intéressantes encore aujourd'hui, parce qu'elles sont comme des ébauches de *George Dandin* et du *Médecin malgré lui*; puis, encouragé par le succès, il eut l'ambition d'écrire une grande comédie en cinq actes et en vers, et il rima à Lyon, sans doute en 1653, *L'Etourdi ou les Contre-Temps*.

On a beau être Molière, on commence toujours, avant de suivre sa propre nature, par imiter quelqu'un. Et il est très aisé de démêler dans *L'Etourdi* les traces d'une triple influence: celle de la comédie italienne, celle de Scarron, le dernier représentant de la vieille farce gauloise malgré l'air espagnol qu'il se donne, et celle de Corneille, qui vient de faire, avec *Le Menteur*, un timide et gauche essai de la comédie de caractère.

Il est hors de doute que Molière, à Paris, puis à Lyon, ait assidûment suivi les représentations de la Comédie Italienne. Sous un portrait de Scaramouche, on a gravé ce vers :

Il fut le maître de Molière ;

et le frontispice d'un abominable pamphlet, où Molière est attaqué sous l'anagramme d'Élomire, représente « Scaramouche enseignant, Élomire étudiant ». Or, quels étaient alors les caractères de la comédie italienne ?

La comédie latine, celle de Plaute et de Térence, mettait toujours en scène les mêmes personnages : un jeune homme amoureux, soutirant de l'argent à un père avare avec l'aide d'un esclave fripon. Descendante directe de la comédie latine, la comédie italienne avait repris ces personnages, et, pour remplacer le masque immuable qu'ils portaient jadis et qui les faisait aussitôt reconnaître des spectateurs, elle leur avait attaché à chacun un nom inséparable de l'emploi. Aucune variété donc dans les caractères, puisque c'étaient toujours les mêmes personnages qui reparaissaient sur le théâtre. L'originalité de l'auteur, dans les comédies entièrement écrites, comme dans celles qui n'étaient que de simples canevas sur lesquels les comédiens brodaient le dialogue, consistait à multiplier les incidents de manière à renouveler sans cesse la même situation comique; l'originalité de l'acteur, à déve-

lopper, en quelque sorte, par une mimique savante un sentiment simplement indiqué dans le texte, et à égayer la scène par la bouffonnerie imprévue de ses lazzi, comme les clowns égaient la piste de nos cirques. Scaramouche était un mime si remarquable que, dans une pièce, dont une scène fut représentée, il y a quelque temps, ici même, *Colombine avocat pour et contre*, il faisait pâmer de rire pendant un gros quart d'heure, en jouant l'épouvante sans proférer un seul mot ; d'autre part, gymnaste exercé, il courait, sautait, bondissait sur le théâtre, et l'un de ses lazzi favoris, qu'il pratiquait encore à quatre-vingt-trois ans, était de donner brusquement un soufflet avec le pied.

Vous le voyez maintenant, Mesdames et Messieurs, les Italiens ont enseigné au jeune auteur de *L'Étourdi* trois choses : d'abord l'art de tirer d'une situation tout le comique qu'elle renferme par la multiplicité des incidents ingénieusement amenés ; puis un certain respect de la vérité des sentiments dans l'outrance même de la caricature, car, pour que la mimique soit comprise, il faut bien que, en grossissant la nature, elle ne la déforme pas ; enfin, la vie, le mouvement, le mouvement si important au théâtre qu'à Rome il a suffi, pour assurer la victoire de Plaute sur Térence, malgré toutes les qualités de ce dernier, le mouvement qui est cause que tel vaudeville moderne, bête à pleurer, nous fait rire tout de même, par cela seul que sur la scène, sans que nous sachions bien pourquoi, les acteurs sortent, rentrent, se poursuivent, se démènent, se battent, en un mot, remuent.

A l'école de Scarron, qui avait élevé la farce gauloise à la dignité d'un genre littéraire, Molière avait appris, — et il s'en souviendra toute sa vie, des *Précieuses ridicules* aux *Femmes savantes*, — quel rire bruyant et communicatif soulève toujours le bon sens populaire, alors qu'il fait gaiement justice, par ses railleries malicieuses et mordantes, de tout ce qui est mensonge, déraison, prétention, quand il se gausse impitoyablement des faux dévots et des faux braves, des amoureux à barbe blanche et des héros de roman ; quand, en face des personnages de tragédie qui déclament dans leurs emphatiques monologues : « Soupirez, ma poitrine ! » et « Pleurez, mes yeux ! », il s'écrie irrévérencieusement : « Soyez nettes, mes dents ! », et « Mouchez, mouchez-vous, mon nez ! » D'après l'exemple de Scarron, Molière avait compris encore quel comique tout spécial, mais sûr, on peut obtenir par l'emploi de certains vocables, cocasses et sonores, dressés à la fin des vers en rimes inattendues et exhilarantes :

Arrivé dans mon bourg, qu'on nomme Almodobar,
Mon beau-père, Uriquis, y devint gras à lard,

Et prit goût en nos vins. Ma compagne de route
Fut, comme son papa, fort sujette à sa bouche,
Enfin, elle mourut d'un excès de melon,
Et son père, Uriquis, d'un ulcère au talon.

Et le jeune Molière revoyait aussi dans sa mémoire le fou rire qui, à certaines plaisanteries grosses et grasses de *Don Japhet d'Arménie*, secouait le triple menton des poissardes rubicondes et la panse ballottante des bourgeois en goguettes, le fou rire qui leur tirait des larmes à la scène, digne pourtant tout au plus de Tabarin et du pont Neuf, où don Japhet, sur le balcon de la belle Léonore, reçoit le déluge odorant que lui verse une duègne, pratiquant le tout à l'égoût par la fenêtre, à la mode de Toulon.

Enfin *Le menteur* de Corneille avait tout autrement, mais non moins vivement, frappé Molière, et lui avait enseigné, sinon encore qu'on peut demander tout le comique d'une pièce à la seule observation de la nature et à la peinture exacte d'un caractère, du moins qu'il faut s'efforcer de faire naître toutes les péripéties, non plus des caprices de la libre imagination, mais du développement nécessaire d'un caractère, annoncé dès le début de la pièce, et déjà même esquissé.

Si j'ai tant insisté sur cette triple influence, c'est que vous l'allez reconnaître presque à chaque scène de la première comédie de Molière ; et je la trouve indiquée même dans ces quatre lignes qu'a tracées plus tard sur son memento, pendant les répétitions, le décorateur de l'Hôtel de Bourgogne : « *L'Etourdi* ». — Ce titre, qui convient moins à la pièce que le sous-titre, *les Contre-Temps*, marque, à lui seul, une prétention à la comédie de caractère. — « Le théâtre est des maisons et deux portes sur le devant avec leurs fenêtres. Il faut deux battes. » — C'est le décor de la comédie italienne, qui se joue toujours dans la rue, et les bâtons en sont les accessoires ordinaires. — « Il faut un pot de chambre. » C'est celui de la duègne du gaulois Scarron.

La fable de *L'Etourdi* n'est pas des plus intéressantes, et ce n'est point surtout par l'originalité qu'elle brille ; car deux Latins, trois Italiens, un Espagnol et un Français, sinon deux, pourraient réclamer, comme leur ayant été pris, la plupart des éléments dont elle se compose. En voici la genèse.

Le directeur d'une troupe italienne, Nicolo Barbieri, dit Beltrame, auteur d'une sorte de traité sur la comédie, était venu à Paris sous le règne de Louis XIII, et ce prince l'avait honoré de sa protection et comblé de ses bienfaits. Parmi les comédies qu'il représenta, s'en trouvait une de sa composition, l'*Inavvertito*, celui qui commet des inadvertances, l'*inadvertant*, comme on a jadis

essayé de dire. Cette œuvre en prose, imitée elle-même de Plaute en plusieurs de ses parties, était bien conduite, piquante et pleine de qualités indéniables, puisqu'elle s'est jouée à Paris jusqu'au milieu du XVIII^e siècle. Molière l'a suivie de près, reproduisant scrupuleusement jusqu'à la préciosité emphatique des scènes d'amour, que vous allez trouver parfaitement insupportables, mais qui, par bonheur, sont très rares et très courtes.

Seulement, il a resserré toutes les scènes de cette comédie, donnant à son dialogue plus de rapidité ; alors, afin de fournir les cinq actes de sa pièce, comme c'est une sorte de pièce à tiroir, composée d'épisodes absolument indépendants les uns des autres, et qu'on peut multiplier à l'infini, il y a introduit quelques scènes, plus ou moins bien venues, prises aux *Adelphes* de Térence, à travers l'*Emilia* de Luigi Groto, surnommé, en souvenir de l'aveugle Homère, l'aveugle d'Adria, à l'*Angelica* de Fabritio de Fornaris, dit le capitaine Crocodile, « il capitano Coccodrillo », à *La Belle Égyptienne* de Cervantès, aux *Contes et Discours d'Eutrapel* par Noël du Fail, et peut-être, si l'on admet que *L'Étourdi* n'a été représenté qu'en 1655, au *Parasite* de Tristan l'Hermite. *L'Étourdi* n'est donc, vous le voyez, qu'une mosaïque, et même l'artiste, encore inexpérimenté, n'a pas toujours su bien ajuster les différents morceaux dont il a formé son œuvre.

L'exposition du sujet est assez obscure pour qu'il me paraisse nécessaire d'y projeter un peu de lumière.

Le rideau se lève sur une place publique de la ville de Messine, en Sicile, où, notez ce détail, l'esclavage existe encore. Dans cette ville habitent deux vieillards, deux amis, Pandolfe et Anselme, père d'Hippolyte.

Je vous préviens qu'Hippolyte n'est pas un jeune homme, mais une jeune fille ; car, avec cette rage qu'avaient les gens des XVII^e et XVIII^e siècles de franciser les noms latins et grecs en leur donnant à tous, masculins et féminins, la même désinence, on risque tout d'abord de commettre des erreurs de sexe un peu gênantes pour l'intelligence d'une œuvre : ainsi Lucile, Hortense et Anatole sont tantôt des ingénues et tantôt des pères de famille ; et, si l'on ne savait pas que le vieux poète Cæcilius a protégé les débuts du jeune Térence, on pourrait croire, en voyant Andrieux intituler un de ses contes *Térence et Cécile*, qu'il a voulu faire là, avant Ponsard, quelque chose comme *Horace et Lydie*.

Donc Hippolyte est une charmante jeune fille, un peu précieuse, mais charmante. Elle est aimée par Lélie, fils de Pandolfe, et par Léandre, un jeune bourgeois de la ville. Elle-même aime ce dernier. Vous pensez que la rivalité des deux jeunes gens épris d'Hip-

polyte va faire le sujet de la pièce. Eh bien, vous vous trompez ; car vous allez apprendre, dès les premières scènes, que, si la belle Hippolyte aime toujours Léandre, ni Léandre, ni Lélie n'aiment plus la belle Hippolyte. Et je n'ai même pas très bien compris pour quelle raison l'auteur a voulu que Lélie l'ait jadis aimée.

Pourquoi ne l'aiment-ils plus ni l'un ni l'autre ? Voici.

Dans une maison qui fait face à celle de Pandolfe habite un troisième vieillard, qui répond à l'aimable nom de Truffaldin, un nom qui vient de *truffa*, tromperie, et qui présente, vous le remarquerez, une vague analogie avec celui de Tartuffe. Ce Truffaldin, qui descend en droite ligne des hideux marchands d'esclaves de la comédie antique, est un ignoble avaré. Des Égyptiens à court d'argent — jusqu'ici rien d'in vraisemblable — lui ont emprunté une grosse somme, laissant en gage chez lui une jeune fille, Célie, encore plus charmante, paraît-il, qu'Hippolyte, puisque Léandre et Lélie l'ont à peine vue qu'ils abandonnent pour cette belle esclave la pauvre Hippolyte. De sorte qu'ils ont eu beau changer de maîtresse tous deux, voilà qu'ils se trouvent encore rivaux, et c'est cette nouvelle rivalité qui va être le sujet de *L'Etourdi*.

Vous passionnera-t-elle, cette rivalité ? Je crains que non. Léandre est indifférent ; et, si Lélie jette un cri de passion touchant, lorsqu'il entend calomnier Célie :

Sur celle que j'adore oser porter le blâme,
C'est me faire une plaie au plus tendre de l'âme,

vous en chercheriez vainement un autre dans tout le rôle. Quant aux deux femmes, elles sont d'une nullité absolue, aussi insignifiantes que les femmes quelconques, qui traversent la plupart des vaudevilles de Labiche. Et, de fait, Hippolyte et Célie ne font guère aussi que traverser *L'Etourdi*, puisque toutes deux sont absentes des actes III et IV, et la seconde même également de l'acte II. Vous voyez que *L'Etourdi* n'est pas une pièce à femmes, comme on dit.

Au quatrième acte, Léandre sent brusquement renaître son amour pour Hippolyte, comme le Menteur de Corneille s'était brusquement senti un penchant pour Lucrèce. Et vous vous dites : « È finita la commedia ! »

Vous n'y êtes point. Une comédie qui se respectait ne devait pas, au XVIII^e siècle, avoir moins de cinq actes : ainsi l'avait décrété Horace. « Puisque Barbieri ne me fournit plus rien, s'écrie Molière, à moi Cervantès ! » Et voici paraître un jeune Égyptien, qui rachète Célie à Truffaldin. C'est Andros, qui l'aime aussi, en sorte

que le pauvre Lélie a devant lui un nouveau rival. Mais, par un de ces merveilleux hasards où il faudrait être un mécréant pour ne pas reconnaître la main de la Providence, on découvre qu'Andrès et Lélie sont les enfants de Truffaldin lui-même : Andrès ne peut épouser sa sœur ; il la donnera donc à Lélie, tandis que Léandre épousera Hippolyte.

Ce cinquième acte, obscur, languissant, dénoué avec tant de gaucherie, est franchement détestable, à une scène près, qui le sauve. Et, plus encore que dans la maladresse avec laquelle sont amenées souvent les entrées et les sorties des personnages, l'inexpérience d'un débutant apparaît à plein dans ce rôle fâcheux d'Andrès, qui ne fait que doubler celui de Léandre. Il était si aisé de faire des deux jeunes gens un seul personnage, et le poète alors n'eût pas été obligé d'imaginer aux dernières scènes, pour la marier à cet inutile Andrès, une sœur de Lélie, dont personne encore n'avait ouï parler.

Mais peu importe, après tout, la faiblesse de ce dénouement ; car, dans une comédie d'intrigue, ce qui nous intéresse, ce n'est pas que l'amoureux épouse l'ingénue, ce sont les moyens par lesquels il arrive à l'épouser.

Ici, il s'agit pour Lélie d'enlever Célie à Truffaldin, à la barbiche de son premier rival Léandre et à la barbe de son second rival Andrès. Seul, à coup sûr, il n'en viendrait point à bout ; mais il a dans son valet Mascarille, digne petit-fils des adroits esclaves de Plaute, un incomparable auxiliaire. Et, de fait, Mascarille est le véritable héros de la comédie. Avec une fertilité d'imagination, qui dépasse de beaucoup celle du valet italien, il invente coup sur coup les plus ingénieux stratagèmes, et les plus amusantes ruses : sous prétexte de se faire dire par elle la bonne aventure, il s'assure des sentiments de Célie pour son maître, sous les yeux mêmes de Truffaldin abusé ; il fait tomber adroitement à terre, pour la ramasser sans être vu, la bourse d'Anselme ; pour arracher Célie des griffes de Truffaldin, il donne à Pandolfe le conseil de la faire racheter par Anselme afin de l'éloigner de Lélie ; il fait passer Pandolfe pour mort, afin de soutirer de l'argent à Anselme pour payer ses funérailles ; il feint d'être battu par son maître pour entrer au service de Léandre et aller prendre en son nom la jeune fille, que celui-ci vient de racheter à Truffaldin ; il calomnie Célie auprès de Léandre pour le dégoûter d'elle ; averti que celui-ci veut enlever la jeune fille à la faveur d'une mascarade, il réunit des masques pour l'enlever avant lui ; il se réconcilie avec Truffaldin, et introduit auprès de lui Lélie, déguisé en Arménien, sous couleur de lui apporter des nouvelles de son fils,

ravi par des corsaires; comme Andrès devient gênant, il le fait arrêter pour vol; et, lorsque celui-ci cherche une maison à louer pour s'y retirer avec Célie, Mascarille se déguise en Suisse pour lui louer la propre maison de Lélie. L'ingéniosité de ce valet est inépuisable, et prodigieuse sa promptitude à concevoir, comme son adresse à exécuter de si beaux desseins. En vérité, il semble qu'à un pareil homme il ne soit rien d'impossible.

Mais, avec une inlassable malchance, le pauvre Lélie, intervenant toujours à contretemps, détruit tous les plans et fait échouer tous les stratagèmes qu'a imaginés Mascarille pour son service, démentant son valet devant Truffaldin, devant Léandre, devant Andrès, rendant à Anselme sa bourse, qu'il a ramassée, se laissant reprendre naïvement par celui-ci l'argent que Mascarille lui avait escroqué, écrivant à Truffaldin, sous le nom d'un grand d'Espagne, que Célie est sa fille et le suppliant de ne la point vendre, au moment même où c'est Mascarille qui va l'acheter, prévenant Truffaldin que des masques vont enlever son esclave à l'instant précis où Mascarille et ses amis masqués arrivent pour procéder à l'enlèvement, menaçant Mascarille de le tuer parce qu'il a calomnié devant Léandre celle qu'il aimait, alors que cette calomnie est sur le point de produire l'effet souhaité, etc., etc. Car, à chaque nouvelle ruse imaginée par Mascarille, l'infortuné Lélie trouve moyen de causer, sans le vouloir, un contretemps dans l'exécution de cette ruse. Et chacun de ces contre temps est déjà fort plaisant en soi; mais vous pressentez à quel point ils vont bientôt devenir comiques par la répétition même. Cette répétition d'une situation, qui fait de la représentation de *L'Etourdi* un long éclat de rire, est toujours d'un effet certain au théâtre; c'est sur elle que reposent entièrement les deux *Ecoles*, non pas l'aimable comédie de M. Capus, mais *L'Ecole des Maris* et *L'Ecole des Femmes* de Molière, ainsi que son *George Dandin*; seulement, dans ces trois pièces, il y aura dans la force comique des situations une gradation savante, que Molière n'a pas encore su établir dans *L'Etourdi*, où c'est bien certainement le second acte qui est le plus drôle.

Mais ce qui, dans la comédie qui nous occupe, est purement admirable, c'est l'habileté avec laquelle Molière a su éviter l'écueil de ce genre de pièces, la monotonie, que semble devoir fatalement produire le retour si fréquent de la même situation. Il est très évident que Mascarille, chaque fois qu'il voit son maître démasquer ses batteries ou détruire ses combinaisons, doit éprouver une grande contrariété et une vive irritation. Eh bien, remarquez l'adresse déjà prodigieuse avec laquelle le jeune poète, qui là ne doit presque rien à son modèle italien, a su varier l'expression, la

manifestation de cet unique sentiment. D'abord Mascarille se contente de hausser les épaules : ne connaît-il pas ce dont Lélia est capable ? Puis il dit ironiquement à son maître quelques vérités bien senties. Une autre fois, il se fâche tout rouge. Ailleurs, comme il s'est aperçu que la colère faisait mal, il déclare froidement à Lélia qu'il ne veut plus s'employer pour lui. Ensuite, afin de ne plus le voir, il s'enfuit à toutes jambes. Plus tard, Lélia ne pourra l'apaiser qu'en lui promettant de lui obtenir le pardon de son père. Au quatrième acte, Mascarille se donne la douce satisfaction de profiter d'une occasion favorable pour caresser à tour de bras les reins de son maître avec son bâton. Au cinquième acte enfin, il rit de désespoir, comme rira l'Oreste de Racine ; mais il se pique d'honneur, et veut voir qui l'emportera définitivement du démon brouillon de Lélia ou de lui, Mascarille. Et ainsi une attitude nouvelle de Mascarille répond à chacun des contretemps causés par son maître.

Je parle des contretemps causés et non des étourderies commises par le jeune homme ; car, à proprement parler, Lélia est encore moins un véritable étourdi que le Dorante de Corneille n'est un véritable menteur. Celui-ci ment par vanité, par inconséquence, pour s'amuser, par excès d'imagination, par amour de l'art, et bientôt même il mentira par générosité ; il ne ment jamais par un sordide intérêt, ni pour nuire à autrui. De même le véritable étourdi est celui qui a le tort de ne calculer rien, d'agir toujours sans réfléchir à ce qu'il fait. Étourdie elle est, par exemple, cette aimable femme, cette jolie « Tête de linotte », que nous voyions dans un vaudeville récemment repris, où, pour ne jamais réfléchir, pour ne faire attention à rien, elle se mettait, à chaque instant, dans un plaisant embarras. Étourdi incontestablement est Lélia, quand, déguisé en Arménien pour pénétrer auprès de Célie, il n'écoute pas la leçon que lui fait Mascarille, entasse bétise sur bétise, imprudence sur imprudence, et se laisse surprendre en train de serrer les mains de l'adorée. Mais, le reste du temps ? Mascarille est plus étourdi que lui, qui ne prend point la précaution de l'informer de ses projets ; comment s'étonner alors que Lélia les traverse ? Il n'est là coupable d'aucune étourderie, mais, pour employer un mot de l'argot moderne, de simples gaffes, et à toute gaffe miséricorde !

Mais cela nous prouve que Molière ne sait pas encore, pas plus que Corneille dans *Le Menteur*, dessiner d'un crayon sûr un caractère. Les contours de ceux qu'il trace, ici, sont encore singulièrement indécis.

Lélia a toute l'ardeur et aussi toute la générosité de la jeunesse,

au point qu'il ne craint pas de se mettre en péril pour prendre la défense d'un inconnu persécuté ; sa loyauté est même, comme il arrive trop souvent dans la vie, ce qui le perd. Soucieux de lui conserver notre estime et notre sympathie, Molière, au risque que sa pièce répondît moins à son titre, n'a point voulu qu'il eût connaissance de la plupart des stratagèmes, souvent plus qu'indélicats, imaginés pour lui par Mascarille. Et pourtant ce même Lélie, si loyal et si généreux, tout à coup prête les mains à la plus impudente des fourberies de son valet : il consent à faire passer son père pour mort et à jouer devant nous l'odieuse comédie de la douleur, afin d'emprunter sur le prétendu héritage qu'il a fait. Trop évidemment, en prenant ça et là des scènes épisodiques comme celle-ci, Molière n'a pas su les faire entrer dans sa comédie sans détruire l'unité morale de son personnage.

De même cet Anselme qui, au premier acte, se couvre de ridicule, comme plus tard Harpagon, par son sot amour pour une jeune fille, est-il bien le même vieillard qui, au quatrième acte, tiendra à Léandre de si graves discours et lui donnera de si sages conseils ? Évidemment encore, non ; et l'on voit là aussi que, pour avoir composé le rôle de pièces mal assorties, Molière n'a pas su faire un caractère constant.

Du moins y a-t-il déjà dans *L'Etourdi* un effort visible pour que les personnages aient une physionomie propre, ne soient pas simplement des rôles ; et cet effort a même été tout à fait heureux quand Molière a peint Mascarille.

Sans doute, c'est encore le Dave rusé et fripon de la comédie antique, et c'est déjà le Crispin effronté et cynique de Regnard et de Lesage ; il a même, plus d'une fois, eu maille à partir avec la justice, comme eux. Mais il se distingue nettement d'eux tous en ceci, que la cupidité n'est pas l'unique, n'est pas même le principal mobile de ses actions. Mascarille est à demi sincère en disant à Hippolyte :

L'espérance du gain n'est pas ce qui me flatte.

Il a un but plus haut et plus noble. Il fourbe par amour de l'art, en dilettante, pour la satisfaction de donner libre cours à sa faculté imaginative ; pour le plaisir passionnant de la lutte :

Plus l'obstacle est puissant, plus on reçoit de gloire,
Et les difficultés dont on est combattu
Sont les dames d'atour qui parent la vertu ;

il fourbe pour la joie naïvement vaniteuse d'affirmer par le succès la supériorité de son esprit, de montrer aux grands et aux forts que

La raison du plus *fourbe* est toujours la meilleure ;

il *fourbe* enfin dans le doux et cher espoir qu'un jour il sera
peint en héros, lui aussi,

. un laurier sur la tête,
Et qu'au bas du portrait on mette en lettres d'or :
Vivat Mascarillus, fourbum imperator !

Et, de vrai, le personnage, ainsi posé, s'élève bien au-dessus de tous les valets du grand répertoire, même de son fils Scapin. Par la hardiesse même de ses étonnants stratagèmes, comme par son désintéressement relatif dans la plupart de ses entreprises, Mascarille désarme le bras de la morale déjà levé pour le châtiment ; il devient un être surhumain, au-dessus des lois, un symbole ; devant un si merveilleux génie de l'intrigue, — le mot n'est pas trop fort, — nous éprouvons, quoi que nous en ayons, un sentiment qui ressemble à l'admiration, et nous nous surprenons à nous incliner devant Mascarille, en le saluant de ces mots qui sont pour lui la plus douce des récompenses :

Vivat Mascarillus, fourbum imperator !

Cet homme si habile, Mesdames et Messieurs, n'a commis qu'une maladresse : puisqu'il voulait prendre femme, Mascarille aurait dû, pour en trouver une à la hauteur de son imagination, ne naître que deux cents ans plus tard.

C'est ce rôle éblouissant, étourdissant, de Mascarille qui assura le succès de la troupe de Molière, quand elle vint s'installer à Paris à la fin de 1658. Ce fut comme une révélation, et l'auteur d'*Elomire hypocondre* ne peut lui-même s'empêcher de le reconnaître :

A peine l'on m'eut vu la hallebarde au poing (1),
A peine on eut ouï mon plaisant baragouin,
Vu mon habit, ma toque, et ma barbe, et ma fraise,
Que tous les spectateurs furent transportés d'aise...
Du parterre au théâtre, et du théâtre aux loges,
La voix de cent échos fait cent fois mes éloges ;
Et cette même voix demande incessamment
Pendant trois mois entiers ce divertissement.

On n'est pas surpris de l'effet qu'a produit, dans ce rôle de Mascarille écrit par lui, un acteur comme Molière qui, dit le *Mercur*

(1) Dans la scène où Mascarille est déguisé en Suisse, au cinquième acte.

galant, « était tout comédien depuis les pieds jusqu'à la tête », en qui « tout parlait », et qui « d'un pas, d'un sourire, d'un clin d'œil et d'un mouvement de tête faisait concevoir tant de choses. »

L'étonnant, c'est que ces applaudissements de Paris, la grande-ville, qu'il avait tant désirés dans sa première jeunesse, n'aient pas tourné la tête à Molière, qu'il ne se soit pas identifié, sa vie entière, avec le personnage de Mascarille, comme Fiorelli avec celui de Scaramouche et Dominique avec celui d'Arlequin ; mais que, se « démascarillant » après les *Précieuses ridicules*, le comédien-poète, pris d'une ambition plus noble, ait eue le courage de chercher dans une comédie plus haute, devant un public affiné par lui, des succès plus difficiles et moins bruyants.

Du moins voulut-il, jusqu'à la fin de sa vie, jouer cette charmante comédie de *L'Étourdi*, qui ne lui semblait pas indigne du grand poète comique qu'il était devenu, et qui lui rappelait ses premiers triomphes et sa jeunesse déjà lointaine ; et, après sa mort, on trouva dans sa garde-robe le pourpoint, le haut de chausses et le manteau de satin de Mascarille.

L'Étourdi a même survécu au poète qui l'avait écrit et au comédien qui l'avait joué ; car ce rôle si brillant de Mascarille a tenté beaucoup d'acteurs illustres : Baron, Molé, Monrose, et ce Dugazon, qui a été mis sur la scène ici-même, l'an dernier, dans une comédie gracieuse et pimpante, et Coquelin aîné, qui n'avait peut-être jamais trouvé de rôle convenant mieux à la souplesse de son talent, avant *Cyrano de Bergerac*.

Mais ce serait faire tort à *L'Étourdi* que de croire qu'il vaut seulement par la répétition comique de la même situation et par la verve endiablée de Mascarille. Molière a montré, dès ses débuts, un sentiment surprenant du théâtre par la seule manière dont il a conduit et écrit le dialogue.

A cet égard, ce sont de vraies merveilles que les deux scènes du quatrième acte, où d'abord Mascarille souffle à Lélie, sans en avoir l'air, toutes les réponses qu'il doit faire aux questions de Truffaldin, et où il finit par se joindre à Truffaldin pour bâtonner son étourdi de maître ; et le second acte tout entier est déjà digne des meilleures œuvres de Molière avec ces trois grandes scènes, si bien filées, où Anselme, prodiguant à Lélie ses consolations pour la mort de son père Pandolfe, n'obtient du jeune homme que des « Ah ! » désolés, et, demandant ensuite à Mascarille un reçu de l'argent qu'il vient de prêter, n'obtient du valet que des « ah ! » plus désolés encore, où le même Anselme s'épouvante en voyant reparaitre Pandolfe, qu'il prend pour un fantôme, où Mascarille enfin raille tranquillement les transports de Lélie désespéré, qui

menace de se tuer. Dans tout cet acte, chaque réplique, peut-on dire, porte et met la salle en joie.

Et c'est enfin un plaisir exquis et délicat pour les lettrés d'écouter cette langue fraîche, naïve, colorée, pittoresque, indépendante, qui se laisse séduire au sourire de l'imagination sans avoir cure des sourcils froncés de dame raison, ce style si vivant, ce style crâne et spirituel, qui, sourd parfois à la voix de la syntaxe, part gaiement en aventure, tel un fringant mousquetaire de Louis XIII, la grande plume au chapeau, une main sur l'épée et frisant d'un geste conquérant sa moustache naissante.

Probablement l'Académie, si elle eût daigné s'occuper de cette pauvreté, qui a non *L'Etourdi*, eût condamné la pièce, comme Philaminte l'infortunée Martine,

A cause qu'elle manque à parler Vaugelas ;

et Voltaire d'ailleurs n'a point hésité à le faire. Mais voici qu'au contraire le chef glorieux de l'école romantique, ravi par la spontanéité délicieuse de ce style jeune et hardi comme un conscrit qui ne connaît pas encore le danger, déclare que *L'Etourdi* est la mieux écrite des pièces de Molière, étant celle où il a osé montrer le plus librement sa personnalité.

Peut-être Victor Hugo va-t-il là, dans l'éloge, un peu plus loin que je ne crois le pouvoir faire moi-même. Mais cette opinion du grand poète suffirait seule, indépendamment des raisons que je vous ai données, à vous expliquer pourquoi ce lettré qu'est M. Ginisty a voulu offrir à vos applaudissements, après *les Femmes savantes*, *L'Etourdi*, après l'œuvre la plus soigneusement et savamment achevée de la maturité de Molière, l'œuvre rapide et charmante de sa jeunesse en fleur.

N.-M. BERNARDIN.

La houille aux États-Unis

Cours de M. HENRI HAUSER,

Professeur à l'Université de Dijon.

Dans l'un de nos derniers entretiens, nous avons été amenés à parler de la production de l'or aux États-Unis. Si l'un de ces premiers pionniers, qui s'en allèrent en Virginie pour y trouver l'El-dorado avait heurté du pied, au lieu de la pépîte rêvée, un caillou noir, il n'aurait pas cru faire une grande découverte, et c'est tout juste s'il l'eût employé à chauffer son frugal repas d'émigrant. Il ne se serait pas douté qu'il venait de découvrir, pour sa nouvelle patrie, une richesse future plus grande que l'or et que l'argent. Il ne pouvait prévoir l'époque lointaine où, grâce à la vapeur, ce diamant noir, si méprisé, deviendrait le pain de l'industrie, et que les mines de houille joueraient, un jour, dans l'économie de la planète, un rôle infiniment plus important que les mines d'or et d'argent, de topaze ou de rubis, même que les mines de ce charbon cristallisé qu'on nomme diamant.

A son tour, ce règne de la houille aura une fin. Déjà s'annoncent les temps où nos villes cesseront d'être recouvertes de suie par la fumée des usines, où la force nécessaire à l'industrie, au lieu de sortir, triste et poussiéreuse, des profondeurs de la terre, descendra, joyeuse et blanche, du sommet des montagnes. Des *pays noirs*, des Birmingham et des Roubaix, l'armée des travailleurs remontera plus près du ciel, près des Alpes verdoyantes où tourbillonnent les cascades.

Mais ces temps ne sont pas encore révolus ; et, jusque-là, la richesse naturelle d'un peuple sera dans un étroit rapport avec la quantité de houille qu'il possède.

I

En 1900, le monde entier a vu sortir des flancs de la vieille terre 650 millions de tonnes ; à eux seuls, les États-Unis en ont fourni 245 millions, soit près de 38 0/0, et ce chiffre a encore été dépassé l'année suivante. Ce seul fait explique en grande partie, à lui seul, les progrès les plus étonnants de l'industrie américaine.

Les États-Unis ont l'avantage de posséder deux sortes de régions houillères. D'une part, ils ont de l'anthracite, ce charbon dur et sec qui est de plus en plus absorbé par les usages domestiques; de l'autre, du charbon dit bitumineux, gras, plus ou moins analogue aux charbons européens du pays de Galles ou du Hainaut.

L'anthracite est surtout concentré dans l'État de Pennsylvanie, au pied des monts Alleghany, dans une région très restreinte, divisée en 3 bassins : Schuylkill, Lehigh Valley, Wyoming. Une seule ville, Pottsville, est le centre de tout ce travail. On trouve également un peu d'anthracite dans le Colorado et le Nouveau-Mexique, qui fournissent la région des montagnes Rocheuses, et de petites quantités en Virginie.

Mais le charbon gras occupe des surfaces bien plus étendues. De l'État de New-York à l'État d'Alabama, le long des monts Apalaches, s'étend du N.-E. au S.-O. une vaste région houillère, qui mesure près de 1.500 km. de long, et dont la largeur varie entre 50 et 300 km. C'est de beaucoup le plus important des bassins américains, surtout quand on y joint les bassins, d'âge différent, de Virginie et de la Caroline Nord.

Le centre de l'État de Michigan est occupé par le bassin dit du Nord, qui doit surtout son importance à sa position, presque au bord des grands lacs, et au voisinage des mines de fer.

Les autres bassins sont loin d'avoir la même extension et la même productivité. Le bassin du Centre occupe une partie des États d'Illinois, Indiana et Ouest-Kentucky. — Le bassin de l'Ouest est situé entre la rive Ouest du Mississippi et le versant Est des montagnes Rocheuses, dans la partie Sud de ces montagnes. — Le long de leur versant Ouest s'allongent divers gisements, qu'on appelle bassin des Rocheuses. — Enfin, on réunit sous le nom de bassin de la côte du Pacifique l'ensemble des terrains carbonifères du Washington, de l'Orégon, de la Californie.

II

Soit ignorance, soit insuffisance des communications, cette richesse fut d'abord très peu exploitée. Pendant longtemps, le seul combustible utilisé par l'industrie américaine fut le charbon de bois, obtenu par le traitement des immenses forêts qui couvraient alors le pays. Vers 1820, on se mit à exploiter l'anthracite de Pottsville; mais, dix ans plus tard, la production houillère américaine ne dépassait pas encore le misérable chiffre de 300.000 tonnes. Qui aurait pu prévoir alors ce développement futur, qui mettrait

les Etats-Unis, en soixante ans, au premier rang des nations houillères ?

Peu à peu, on ajouta à l'exploitation de l'anhracite alléghanien celle du bassin bitumineux des Apalaches. L'extraction suivait péniblement la marche lente des industries textiles et métallurgiques. On commençait à avoir quelques notions sur l'extension réelle des terrains carbonifères ; on l'évaluait grossièrement à 500.000 kmq., presque la superficie de la France. Mais, en 1850, l'extraction se tenait encore au-dessous de 6 millions de tonnes, la production moyenne d'un bassin de 2^e ou 3^e ordre.

Pour l'industrie houillère, comme pour toutes les autres, la guerre de Sécession fut le coup de fouet libérateur. L'ouverture du Sud à l'industrie, l'accroissement de la production du coton et du nombre des broches, le développement prodigieux des chemins de fer lui donnèrent l'essor. En 1876, l'exposition de Philadelphie fut, à cet égard, une révélation. L'Europe s'aperçut qu'une nouvelle puissance houillère était née, produisant 50 millions de tonnes, déjà le double de ce que donnait alors la France.

Une fois lancé, le mouvement devait se poursuivre avec une rapidité vertigineuse. Depuis 1880, à part trois exceptions, la production de chaque année a toujours été en augmentation sur celle de l'année précédente. En 1898, cette production avait quadruplé depuis 1880 ; et, bien que le prix du charbon, en ces dix-huit années, eût constamment baissé, la valeur totale de la production américaine s'était accrue de 2 1/2. — 30 États ou territoires exploitaient, dès lors, les mines, employant 256.000 ouvriers pour le travail du charbon gras, 145.000 pour l'anhracite.

Cependant la demande s'accroissait de jour en jour, à mesure qu'une population plus nombreuse exigeait un chauffage plus abondant, à mesure qu'une industrie plus active dévorait plus de millions de tonnes. Pour la première fois, en 98, les mines avaient peine à faire face à leurs commandes et les compagnies de chemins de fer à fournir les wagons en nombre suffisant.

Restait à franchir une dernière étape. Quoiqu'ils eussent, dès 1897, dépassé le palier de 200 millions de tonnes (*short-tons* de 906 kgr.), les Etats-Unis se tenaient encore un peu en arrière de l'Angleterre. Les spéculations des possesseurs de mines d'anhracite, favorisées par le peu d'extension de cette région minière et par une entente quasi frauduleuse avec les compagnies de chemins de fer pennsylvaniennes, avaient limité la production et, en élevant artificiellement les prix, restreint la consommation de ce combustible. Mais cette diminution était largement compensée par l'avance du charbon bitumineux, et, en 1898, le total dépassait

celui de l'année précédente de 20 millions de tonnes, de 10 millions de dollars.

Enfin 1899 fut, pour l'orgueil yankee, l'année décisive, où la noire Angleterre fut définitivement battue : 222 millions de tonnes contre 212 pour la métropole. A elle seule, la Pennsylvanie fournissait 51 millions de tonnes d'anhracite, 215 de plus que la production houillère totale de la France, et 67 millions de charbon gras, plus de dix fois la production totale des mines américaines 50 ans auparavant.

En tonnes métriques, la production américaine montait, dans la dernière année du siècle, à 243 millions de tonnes, 20 de plus que l'Angleterre, 136 millions de plus que l'Allemagne. Et le xx^e siècle s'est ouvert, à son tour, sur le chiffre prodigieux de 270 millions de tonnes métriques. Et, cette fois aussi, la production totale aurait été plus forte encore, si les compagnies de transport ne s'étaient trouvées à court de navires et de wagons. Bref, depuis 1880, la production de l'anhracite s'était accrue de 100 0/0, celle du charbon gras de 400 0/0.

III

Comment ce progrès a-t-il été possible ?

Comment, malgré une baisse presque continue des prix, malgré la réduction de la journée de travail, l'amélioration de l'hygiène des ouvriers, la hausse des salaires, comment l'exploitation est-elle restée rémunératrice ? — C'est là une question dont la réponse intéresse directement l'industrie houillère française. — Par le développement du machinisme. Je n'entends pas seulement, par là, le perfectionnement des installations mécaniques du jour, le rôle croissant des ascenseurs, des railways dans la mine, j'entends l'introduction de la mécanique jusque dans le travail propre du mineur. Vous vous rappelez tous avoir lu, dans *Germinal*, la saisissante description du travail du haveur, engagé à mi-corps dans son étroit couloir, couché tantôt sur le ventre, tantôt sur le dos, et abattant péniblement une partie de la taille. Eh ! bien, je ne dirai pas que le haveur de Zola est devenu d'ores et déjà un mythe dans les mines américaines. Mais, de plus en plus, il tend à céder la place à la haveuse mécanique, perforatrice portée sur un chariot à rails, mue par la force hydraulique, la vapeur, l'air comprimé ou l'électricité. En 1900, la quantité de houille abattue par les haveuses mécaniques représentait déjà le $1/4$ du total et l'on comptait déjà, en action, près de 4.000 de ces machines, tandis qu'il y en avait encore moins de 2.000 en 1897.

Grâce à ces procédés, les houilleurs ont pu accroître prodigieusement leur tonnage d'extraction, sans accroître proportionnellement leurs dépenses.

Ils ont pu aussi maintenir le prix de la houille, au carreau de la mine, fort au-dessous des prix européens.

Prix de la tonne de houille au carreau, 1899 :

Grande-Bretagne.	18 20
États-Unis.	10 85
Allemagne.	18 40
France	23 70
Belgique.	23 65

Le développement de l'extraction a provoqué une augmentation correspondante de la production du coke, aujourd'hui indispensable aux aciéries. A côté de 48.000 fours, qui ont pour unique fonction de faire du coke et qui en fournissent 16 millions de tonnes par an, il faut ajouter les usines où le coke figure comme sous-produit : gaz, ammoniacque, goudron. Par exemple, cette usine de 400 fours qui vient de s'installer près de Boston et qui, un peu éloignée des mines des États-Unis, absorbe le charbon de la Nouvelle-Ecosse.

De 4 (en 1850) le nombre des usines à coke a passé à 350 environ.

New-York centre de distribution de charbon.

Ce port est entouré de lignes d'eau.

Le greater New-York (et ses annexes) a 4 millions d'hab.; la saison froide y est longue. Il consomme 10 millions de tonnes par an pour usages domestiques, vaisseaux océaniques, cabotage et port, usines, particulièrement raffineries de sucre et huiles, tramways électriques.

Toutes les compagnies productives de Pennsylvanie, Maryland, West-Virginia y ont leurs bureaux. Du côté de New-Jersey et à Staten Island, les ports d'embarquement sont, pour le charbon : Perth, Amboy terminus du Lehigh Valley Railway ; pour l'anthracite : Port-Reading (Ph. et R. Co), Port-Johnston (Central Railway of N.-Jersey), Port-Liberty en face de New-York, Hoboken, etc.

Les prix élevés de l'anthracite ont développé l'usage du charbon gras et du gaz.

Le charbon et les lacs.

L'importance de ce commerce est grande à Chicago, Milwaukee, Duluth, Buffalo, Toledo. Environ 60 0/0 de l'anthracite, 9 0/0 du

gras passent par là. Le centre est Buffalo, qui lutte contre la concurrence d'Erie, Oswego.

Ventes au Canada.

Charbons américains en Europe.

L'exportation excède l'importation de 4 millions de tonnes. — Où ? — Fin novembre 1901, pour la première fois, par vapeur anglais, un chargement de 35.000 t. anthracite de Philadelphie à Rouen. — Décembre, arrivages importants dans tous nos ports de l'Atlantique et de la Manche.

— A Marseille, à la faveur des hausses anglaises, 200.000 tonnes, qui passaient pour inférieures, mais le P.-L.-M. et la Compagnie transatlantique les emploient en briquettes.

Les Anglais avaient seuls leurs vaisseaux charbonniers. Mais les mines américaines ont maintenant leurs vaisseaux, comme leurs voies ferrées. Dès à présent, 1 shilling 6 pence de moins que les prix anglais.

On calcule, il est vrai, que, pour un navire de 5.000 tonneaux, les frais d'amortissement, retour, escale, laissent une certaine marge au Cardiff. Mais voici qu'on construit à Baltimore des vaisseaux de 10.000 tonneaux (le port de Cardiff n'est pas assez profond).

Monde économique, 11 janvier 1902 : si les États-Unis votent des primes à l'exportation, il est certain que le monopole de la fourniture des houilles passera entièrement entre les mains de l'Amérique.

H. HAUSER.

Sujets de compositions.

UNIVERSITÉ DE RENNES

LICENCE ÈS LETTRES

Dissertation française.

1. Expliquer ce mot de Pascal : « Ce n'est pas dans Montaigne, mais dans moi, que je trouve tout ce que j'y vois. » (Édit. Brunschwig, section II, n° 64.)

2. Étudier et discuter ce jugement de M^{me} de Staël : « Voltaire a fait faire des progrès à l'art dramatique, quoiqu'il n'ait point égalé la poésie de Racine. L'émotion produite par les tragédies de Voltaire est plus forte, quoiqu'on admire davantage celles de Racine. » (*De la Littérature*, 1^{re} partie, chap. xx.)

3. La Bruyère a dit : « Le plaisir de la critique nous ôte celui d'être vivement touché de très belles choses. » (*Ouvrages de l'Esprit*.) — Chateaubriand conseillait « d'abandonner la petite et facile critique des beautés » (cité avec une variante par Victor Hugo dans la préface de *Cromwell*). Étudier et discuter ces deux pensées.

Dissertation latine.

1. Quidnam est romanum et vere plautinum in plautinis fabulis ?

2. M. Terentius Varro, perlectis *De Bello Civili* commentariis, epistulam dictatori scribit.

3. Plinius Junior Suetonium Tranquillum rogat ut *Cæsarum Vitas*, jamdiu ab amicis expectatas, denique tandem edat.

Thème grec.

Si rien de ce que j'ai dit n'est impossible ni difficile, et que, en l'accomplissant, nous devenions plus chers aux Grecs, et nous rendions plus sûr notre établissement, que nous soyons plus illustres, que le peuple se procure une abondance de vivres, que les riches soient débarrassés des dépenses pour la guerre, que, la richesse devenant plus grande, nous célébrions avec plus de

magnificence que maintenant les fêtes et les sacrifices, que nous relevions nos murailles et nos arsenaux, que nous rendions aux prêtres, au Sénat, aux magistrats, aux chevaliers les droits de leurs ancêtres, comment ne faudrait-il pas, le plus tôt possible, entreprendre cette réforme, pour que nous voyions encore de notre vivant l'État heureux et florissant? S'il vous convient d'agir ainsi, pour moi, je vous conseillerais d'envoyer demander aux dieux, à Dodone et à Delphes, s'il n'est pas meilleur et préférable pour l'État d'être ainsi organisé, et pour le présent immédiat et pour l'avenir. Si les dieux l'approuvent, je dirai qu'il faut demander encore quels dieux nous pourrions nous concilier pour avoir un bon et beau succès; et, à ces dieux qu'ils auraient choisis, il convient d'offrir des sacrifices avant de se mettre à l'œuvre.

Histoire de la littérature française.

1. Rabelais, son œuvre, son influence.
2. Les comédies de Corneille.
3. Les poètes romantiques.

Littérature latine.

1. Les écoles de déclamation : leur rôle dans l'éducation, leur influence sociale et littéraire.
2. La morale et la critique littéraire dans Horace.
3. Comment peut-on s'expliquer que les plaidoyers de Cicéron soient parvenus jusqu'à nous, plutôt que les autres discours du même genre prononcés par des orateurs, soit de la même époque, soit des époques antérieures ou postérieures?

Institutions grecques et latines.

1. Étudier l'organisation des gouvernements provinciaux pendant la période républicaine de l'ancienne Rome.
2. De la latinité considérée comme une situation juridique.
3. L'assemblée du peuple à Athènes.

Thème latin.

La morale des Stoïciens était fondée sur la nature même, quoi- qu'elle semble toujours la combattre. Ces philosophes avaient observé que les passions violentes, l'enthousiasme, la folie même, non seulement donnent à l'homme la force de supporter la douleur, mais l'y rendaient souvent insensible : et, comme la crainte de la douleur est l'instrument avec lequel les tyrans dégradent l'homme et le rendent misérable, les Stoïciens jugèrent, avec raison,

que l'on ne pourrait opposer aux maux où nous a soumis la nature un remède à la fois plus utile et plus sûr que d'exciter dans notre âme un enthousiasme durable, qui, s'augmentant, en même temps que la douleur, par nos efforts pour nous roidir contre elle, nous y rendit presque insensibles ; cet enthousiasme avait contre la douleur la même force que le délire, et cependant laissait à l'âme le libre usage de toutes ses facultés. Ainsi le Stoïcien dit : la douleur n'est point un mal, et il cessa presque de la sentir. Le même remède s'applique encore avec plus de succès aux maux de l'âme, plus cruels que ceux du corps. Celle du sage s'élève si haut que les opprobres, les injustices ne peuvent y atteindre.

CONDORCET.

Histoire moderne.

1. Olivier Cromwell.
2. Décrire la condition des classes ouvrières en France dans la seconde moitié du XVIII^e siècle.
3. Les institutions politiques de la France sous la Restauration et la Monarchie de Juillet.

Géographie.

1. Quelles sont les principales conditions de l'établissement et de la croissance des villes ?
2. L'Auvergne.
3. Différences climatiques et économiques entre le bassin parisien et le bassin d'Aquitaine.

Histoire de la philosophie.

1. Le relativisme et le scepticisme dans la philosophie ancienne.
2. Le subjectivisme chez Descartes.
3. L'hypothèse leibnizienne des monades.

Philosophie.

1. Perception de la profondeur par la vue.
2. Perception du poids, de la résistance et du mouvement par le toucher et les sens associés.
3. La distinction des propriétés primaires et des propriétés secondes de la matière peut-elle être considérée comme ayant encore quelque valeur ?

BACCALAURÉAT**Version latine.**

Satis notum quid de Socrate acceperimus, quidque ab ipso in libris Socraticorum saepe dicatur, scilicet esse divinum quiddam quod *daemonium* appellat, cui semper ipse paruerit, nunquam impellenti, saepe revocanti. Et Socrates quidem (quo quem auctorem meliorem quaerimus?) Xenophonti consulenti sequereturne Cyrum, posteaquam exposuit quae sibi videbantur : « Et nostrum, inquit, humanum est consilium; sed de rebus et obscuris et incertis ad Apollinem censeo referendum, ad quem etiam Athenienses publice de majoribus rebus semper retulerunt. » Scriptum est item, quum Critonis sui familiaris oculum alligatum vidisset, quaesivisse quid esset; quum autem ille respondisset, in agro ambulanti ramulum adductum, ut remissus esset, in oculum recidissee; tum Socrates : « Non enim paruisti mihi revocanti, quum uterer, qua soleo, praesagitione divina. » Idem etiam, postquam apud Delium male pugnatum esset, Lachete praetore, fugeretque cum ipso praetore, ut ventum est in trivium, eadem, qua ceteri, fugere noluit; quibus quaerentibus cur non eadem via pergeret, deterreri se a Deo dixit. Tum quidem ii qui alia via fugerant, in hostium equitatum inciderunt.

Illud tamen ejus philosophi praclarissimum est ac pæne divinum, quod, quum impiis sententiis damnatus esset, æquisimo animo se dixit mori; neque enim domo egredienti, neque illud suggestum, in quo causam dixerat, ascendenti, signum sibi ullum, quod consuisset, a Deo, quasi mali alicujus impendentis, datum.

Composition française (classique).

1. Colbert propose à Louis XIV de faire dresser une liste d'écrivains français et étrangers, auxquels il donnera des pensions.

2. Dialogue entre deux lettrés sur Boileau : l'un critique, et l'autre défend l'auteur de l'*Art poétique*.

3. On a dit que Victor Hugo mérite la popularité attachée à son nom, non seulement parce qu'il a été un grand poète et un grand écrivain, mais encore parce qu'il s'est fait l'apôtre des plus hautes revendications sociales.

Composition française (moderne).

1. Nous supposons que, la veille de la première représentation de *Britannicus*, Racine, ayant appris que les partisans de Corneille

montaient une cabale contre sa tragédie, fait à Boileau la confiance de ses craintes et de son découragement. Convaincu du succès durable réservé à *Britannicus*, Boileau s'efforce de ranimer le courage de son ami.

2. En 1858, la ville de Bordeaux fit élever sur la place des Quinconces une statue de Montesquieu. Vous composerez le rapport soumis à la municipalité bordelaise, pour l'engager à accorder cet hommage à la mémoire d'un des plus illustres enfants de Gascogne.

3. Réponse de Louis XIV à une délégation de l'Académie française chargée de lui annoncer l'élection de Boileau. Le roi exprimera la satisfaction que lui fait éprouver cette distinction si justement accordée à un poète dont le talent et le caractère honorent les lettres françaises.

Version espagnole.

Delante el rey de Leon doña Ximena, una tarde, se pone á pedir justicia por la muerte de su padre.

Para contra el Cid la pide, don Rodrigo de Bivare, que huérfana la dejó, niña, y de muy poca edad. — « Si tengo razon, ó non, bien, Rey, lo alcanzas y sabes que los negocios de honra no pueden disimularse.

Cada día que amanece, veo al lobo de mi sangre, caballero en un caballo, por darme mayor pesare.

Mandale, buen Rey, pues puedes, que no me ronde mi calle : que no se venga en mugeres el hombre que mucho vale.

Si mi padre afrentó al suyo, bien ha vengado á su padre, que si honras pagáron muertes, para su disculpa basten. »

Thème allemand ou anglais (moderne.)

Les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel: vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres: si j'étais aux Tuilleries, je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi. Si j'étais au spectacle, je trouvais d'abord cent lorgnettes dirigées vers ma figure ; enfin jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriais quelquefois d'entendre des gens, qui n'étaient presque jamais sortis de leur chambre, dire entre eux : il faut avouer qu'il a l'air bien persan ! Chose admirable ! Je trouvais de mes portraits partout ; je me voyais multiplié dans toutes les boutiques, tant on craignait de ne m'avoir pas assez vu !

Philosophie (classique).

1. L'idée du devoir en morale.
2. De grands philosophes ont été déterministes et ont néanmoins proposé des systèmes de morale. Y a-t-il là, vraiment, une contradiction ?
3. Examiner cette opinion de Platon : « Personne n'est méchant parce qu'il veut ; on le devient à cause d'une mauvaise disposition du corps ou d'une mauvaise éducation. » (Timée.)

Philosophie (moderne).

1. Exposer et discuter les diverses théories relatives à l'origine du langage.
2. La croyance, comment se distingue-t-elle de la connaissance ? Quelle est sa valeur logique ?
3. La distraction.

Version italienne.

Chiarissimo collega, Dal giorno 21 al 30 del prossimo aprile si terrà in Roma un Congresso internazionale di scienze storiche al quale già si sono iscritti numerosissimi cultori delle medesime, così d'Italia come di fuori. Una delle sezioni, nelle quali il Congresso è suddiviso, si occuperà di argomenti e problemi che hanno più diretta attinenza con la Filologia classica.

Noi pertanto ci rivolgiamo in modo particolare a Lei, che si efficacemente contribuisce con la Sua operosità scientifica all'incremento dei nostri studi, perchè si compiacca di associarsi a noi in questa impresa, accrescendone con l'autorità della sua persona l'importanza del successo.

Le saremo ancor più grati se, accettando il nostro invito. Ella vorrà trasmettere, con la maggiore sollecitudine e non più tardi del giorno 1° marzo p. v., l'indicazione esatta delle comunicazioni che intenderà di fare, e dei quesiti che stimerà opportuno proporre alla discussione del Congresso.

Accolga, chiarissimo collega, i sentimenti della nostra maggiore stima ed osservanza.

Version allemande.**HERKULANUM**

Im achtzehnten Jahrhundert kam man auf die Spur von Herkulanum. Man stiess zuerst auf das Theater, und je weiter man

grub, um so mehr zeigte sich die verschüttete Stadt. Jetzt sind ganze Strassen ausgegraben, so dass man frei in denselben umhergehen kann. Die Häuser und das Hausgeräth haben sich gut erhalten ; man sieht noch Stühle, Tische, Flaschen, Lampen, Messer, Ringe und Schlüssel ; die Wände sind mit Götter- und Heldengeschichten bemalt. In den Buden am Theater lagen allerlei Esswaaren, Nüsse, Weintrauben, Oliven, und eine grosse Pastete, die zusammenfiel, sobald man sie berührte.

GRUBE.

Soutenances de thèses

UNIVERSITÉ DE PARIS

M. Paul GAUTIER a soutenu les thèses suivantes pour le doctorat devant la Faculté des Lettres de Paris, en Sorbonne, le 27 janvier.

THÈSE LATINE

Qua familiaritate Chateaubriand, exsilio regressus, cum M^{me} de Staël ab anno MDCCC ad annum MDCCCVI vixerit.

THÈSE FRANÇAISE

M^{me} de Staël et Napoléon.

*
**

M. André CRESSON a soutenu les thèses suivantes pour le doctorat devant la Faculté des Lettres de Paris, en Sorbonne, le 30 janvier.

THÈSE LATINE

De libertate apud Leibnitium.

THÈSE FRANÇAISE

La morale de la raison théorique.

Le gérant : E. FROMANTIN.

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE.

pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de *quarante-huit* pages de texte, composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours, *sérieusement rédigés*, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs, dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège ; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours ; toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la *Revue des Cours et Conférences* est *indispensable* : indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Universités et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets et de plans de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relations intellectuelles avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la *Revue des Cours et Conférences*, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la *Revue des Cours et Conférences* donnera les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous continuerons et achèverons la publication des cours professés au *Collège de France* et à la *Sorbonne* par MM. Gaston Boissier, Emile Faguet, Emile Boutroux, Alfred Croiset, Jules Martha, Gustave Larroumet, etc., etc. (ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs), en attendant la réouverture des cours de la nouvelle année scolaire. De plus, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, des comptes rendus des soutenances de thèses.

CORRESPONDANCE

M. J... F..., à T... — Nous regrettons beaucoup ; mais nous ne pouvons tenir compte de votre « désabonnement » ; le numéro 13 paraît aujourd'hui : c'est un peu tard !

M. G... L..., à R... — Nous publierons incessamment les sujets demandés.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIE

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 5 fr.

Licence et certificat d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie adressée à la Rédaction doit être accompagnée d'un mandat-poste et de la bande du dernier numéro paru, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université, dont quelques-uns même sont membres des jurys d'examens. Les sujets peuvent être pris ailleurs que dans la Revue, mais doivent, en ce cas, être joints in extenso à la copie.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}
PARIS, 15, Rue de Cluny

JULES LEMAITRE

de l'Académie Française

~~~~~

**Les Contemporains. ÉTUDES ET PORTRAITS LITTÉRAIRES.**

SEPT SÉRIES. Chaque série forme un vol. in-18 jésus, br. . . . . **3 50**

*Ouvrage couronné par l'Académie Française.*

Chaque volume se vend séparément.

**Impressions de Théâtre.** Dix séries. Chaque série forme un vol. in-18 jésus, broché. . . . . **3 50**

Chaque volume se vend séparément.

**Dix Contes.** Un superbe volume grand in-8° jésus, illustré par Luc-Olivier MERSON, Georges CLAIRIN, LUCAS, CORNILLIER, LOÉVY, couverture artistique dessinée par GRASSET, édition de grand luxe sur vélin, broché. . . . . **8 "**

**Myrrha,** vierge et martyre, un volume in-18 jésus, broché. . . . . **3 50**

**Opinions à répandre,** 4<sup>e</sup> édition, revue et augmentée.

Un volume in-18 jésus, broché . . . . . **3 50**

**Quatre discours,** Racine et Port-Royal, les Prix de vertu, la Réponse à M. Berthelot, les Femmes du monde.

Un joli volume in-18 jésus, broché . . . . . **2 "**

**Discours de réception** à l'Académie française et réponse de M. GRÉARD. Une brochure in-18 jésus. . . . . **1 50**

**Discours de réception** de M. M. BERTHELOT à l'Académie française, avec réponse de M. Jules LEMAITRE.

Une brochure in-18 jésus. . . . . **1 50**

**Corneille et la poétique d'Aristote,** une broch. in-18 jésus. . . . . **1 50**

Année Scolaire 1902-1903

# REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

Honérée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

DIRECTEUR : N. FILOZ

## SOMMAIRE

## Pages

625 L'ÉLOQUENCE ET L'ÉDUCATION ORATOIRE A ROME.  
— *Sénèque le père*.....

Gaston Boissier,  
de l'Académie française.

632 ANDRÉ CHÉNIER. — *Le poète du XVIII<sup>e</sup> siècle*  
(suite).....

Émile Faguet,  
de l'Académie française.

642 LA FONTAINE FABULISTE. — *Le premier livre*  
*des « Fables » ; sa publication*.....

Alfred Gazier,  
Professeur à l'Université de Paris.

651 TRANSFORMATIONS DES SOCIÉTÉS EUROPÉENNES  
AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE. — *La Restauration en France*  
(1814-1827).....

Charles Seignobos,  
Maître de conférences à l'Université  
de Paris.

662 SUJETS DE DEVOIRS (certificat, licence, agré-  
gation).....

Universités de Poitiers  
et de Rennes.

670 SUJETS DE COMPOSITIONS (licence de philosophie)

Université de Paris.

671 SOUTENANCES DE THÈSES.....

En Sorbonne.

672 OUVRAGES SIGNALÉS.....

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

(ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C<sup>ie</sup>)

15, RUE DE CLUNY, 15

1903

Tous les droits de reproduction sont réservés.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈRE, OUDIN ET C<sup>ie</sup>

15, rue de Cluny, PARIS

---

ONZIÈME ANNÉE

---

# REVUE DES COURS

ET

## CONFÉRENCES

---

ABONNEMENT, UN AN { France. . . . . 20 fr.  
payables 10 francs comptant et le  
surplus par 5 francs les 15 février et  
15 mai 1903.  
Étranger. . . . . 23 fr.

Le Numéro : 60 centimes

---

EN VENTE :

Les Troisième, Quatrième, Cinquième,  
Sixième, Septième, Huitième, Neuvième et Dixième Années  
DE LA REVUE

Chaque année. . . . . 20 fr.

---

Après dix années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très *estimée* *Revue des Cours et Conférences* : *estimée*, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est *unique* en son genre ; il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons, chaque année, à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, *lettres, philosophie, histoire, littérature étrangère, histoire du théâtre*, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons pas à passer même la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la *Revue des Cours et Conférences* est à *bon marché* : il suffira,

REVUE HEBDOMADAIRE  
DES  
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

L'éloquence et l'éducation  
oratoire à Rome.

Cours de M. GASTON BOISSIER,

*Professeur au Collège de France.*

Sénèque le père ;

*Oratorum et rhetorum sententiæ, divisiones, colores.*

Nous avons vu par quelles gradations la déclamation était devenue, à Rome, un genre littéraire très important ; nous savons aussi que ces conférences étaient, le plus souvent, improvisées et qu'on ne les composait point dans le but de les publier : d'où il résulte qu'elles ne pouvaient parvenir jusqu'à nous que sous deux formes : — d'abord, sous la forme de *notes* prises par les élèves du rhéteur ; et, à ce propos, il ne faut pas oublier que ces *déclamations* étaient, dans leur essence des *corrigés*, donnés par le professeur à ses élèves, lorsque ceux-ci avaient eux-mêmes traité déjà un sujet déterminé ; — ensuite, sous forme de *morceaux choisis*, reconstitués, parfois de longues années après la séance, par des auditeurs, amateurs de brillante éloquence et doués d'une fidèle mémoire. C'est ainsi que nous ont été conservés quelques spécimens de l'éloquence des déclamateurs, qui commencèrent à se faire entendre en public vers le début du règne d'Auguste.

Sénèque le père l'ancêtre de cette dynastie de littérateurs qui

vécurent dans le premier siècle de l'Empire, possédait une mémoire remarquable, même en son temps : il était capable de retenir deux mille noms cités à la suite ; et, s'il entendait réciter deux cents vers, il pouvait les répéter sur-le-champ, sans préciser autrement ses souvenirs, en commençant, au gré de l'auditoire, par le premier vers ou par le dernier. De telles prouesses mnémotechniques nous paraissent à peine croyables. Il faut observer que, dans l'antiquité, où elle était plus nécessaire que de nos jours, — actuellement l'imprimerie, sous ses diverses formes, nous en tient lieu et nous en dispense, — la mémoire était l'objet d'une culture très minutieuse, et devenait, pour peu que la nature s'y prêtât, un instrument d'une admirable perfection. Il y avait même un art de la mnémotechnique, dans le domaine duquel plusieurs théories et plusieurs systèmes se disputaient la prédominance : l'un de ces systèmes préconisait, par exemple, la *localisation* des souvenirs. On rattachait aux diverses parties d'un plaidoyer, dont on voulait se rappeler le plan et les paragraphes, l'image des divers appartements d'un palais qu'on avait jadis visité ; quand le moment était venu de prononcer le discours préparé, une promenade d'imagination à travers les pièces et les couloirs de l'édifice ramenait à leur place, dans la série des développements, les idées qui y avaient été localisées. Quintilien, il est vrai, prétend qu'on a fort exagéré l'importance de ce système et nie en partie son efficacité. Que Sénèque l'ait employé, ou qu'il ait cultivé sa mémoire d'une autre manière, il est certain, du moins, qu'il était arrivé à des résultats étonnants. Agé de plus de quatre-vingts ans, devenu sourd et aveugle, il se rappelait fidèlement les belles tirades entendues jadis, au temps de sa première adolescence. Sans doute, *laudator temporis acti*, jugeant que l'éloquence allait déclinant avec les années — comme les institutions et les mœurs — il devait les répéter souvent à ses fils, qui lui demandèrent d'écrire ses souvenirs. C'est ainsi que Sénèque, dans sa vieillesse, dicta à des secrétaires la matière d'un assez long ouvrage.

Cet ouvrage formait plusieurs livres et était divisé en deux parties ; la première comprenait les *suasoriae*, c'est-à-dire les déclamations à sujets historiques ; la seconde, qui ne comptait pas moins de dix livres, était constituée par des extraits de *controversiae*, déclamations dont les sujets étaient empruntés à la vie commune et qui ressemblaient aux causes que l'on plaidait devant les tribunaux. Plusieurs de ces livres, appartenant à l'une ou l'autre des deux grandes divisions, ne nous sont parvenus que mutilés et notablement réduits : aucun cependant n'a été entièrement perdu. Le Moyen Âge a fort apprécié cet ouvrage, et les clercs



n'ont pas craint de s'y nourrir d'une latinité de bon aloi, quoique les sujets traités ne soient point de nature à édifier des âmes de croyants.

Chaque livre de Sénèque est précédé d'une copieuse introduction, où se révèle le caractère de l'auteur. C'est une curieuse figure que celle de cet Espagnol énergique et passionné, déjà farouche comme un hidalgo, absolu dans ses opinions, accusant de mauvais goût quiconque ne partage pas ses préférences et ses aversions littéraires, et prompt aux rudes invectives. Malheur, notamment, à qui s'avise de blâmer Cicéron, qu'il faut admirer sans réserve : Sénèque propose simplement de fustiger l'insolent. — Cet homme terrible, marié tard, a dû rendre la vie dure à son entourage : il n'a jamais consenti à ce que sa femme étudiât et cultivât son esprit ; il a interdit à ses fils de s'occuper d'études philosophiques. Chagrin, mécontent de son époque, il reconnaît — avec plusieurs grands écrivains, parmi lesquels il faut compter Tite-Live — les germes de la décadence prochaine de Rome : c'est, en effet, un trait particulier du caractère des Romains, qu'ils ne se sont jamais fait illusion sur eux-mêmes. La préface des *Décades*, qui devrait être un chant de triomphe, contient de sages observations, dont la justesse n'a pas tardé à se vérifier : Tite-Live trouve Rome *trop* puissante : « *Magnitudine laborat sua.* » De même, Sénèque cherche à déterminer les causes de cette déchéance — du moins, au point de vue de l'art oratoire, et les raisons qu'il en donne sont assez judicieuses. Il y voit d'abord une raison morale, que son fils reprendra plus tard pour la développer à tout propos : Rome s'amollit et se déprave ; on recherche trop la fortune ; l'amour du bien-être et le goût du luxe distraient des occupations austères auxquelles se sont livrés les ancêtres. En second lieu, l'éloquence n'a plus à attendre les mêmes succès qu'autrefois : c'est un point que Tacite indiquera plus tard dans le *Dialogue des Orateurs*. Enfin Sénèque se demande si ce n'est point une loi générale des fortunes humaines, que, parvenues à leur apogée, elles en redescendent plus vite qu'elles n'y étaient montées. Cette loi, si c'en est une, paraît avoir reçu pour Rome une application rigoureuse : le grand siècle de la littérature romaine est celui d'Auguste et de la fin de la République ; et déjà, sous Tibère, la décadence commence à s'accuser.

Sénèque le père, qui avait vécu dans l'âge précédent, a eu, très nettement, le sentiment de cette évolution irrémédiable. Il a même discerné dans l'esprit de ses fils, qu'il aimait tendrement, les tendances nouvelles qui devaient être fatales aux vénérables traditions de l'ancienne Ecole. Peut-être même a-t-il pressenti en

eux les chefs de l'Ecole nouvelle, pour laquelle il ne pouvait avoir d'estime. — Doués tous trois de beaux talents, ses fils eurent des destinées illustres. L'aîné, Annæus Novatus, devint préteur et gouverneur de la province d'Achaïe ; et, par une de ces rencontres auxquelles l'histoire semble quelquefois se complaire, ce fut devant lui, le frère du philosophe païen, que comparut saint Paul, l'apôtre des Gentils. Les *Actes des Apôtres* nous ont conservé de cette scène un récit fort vivant et significatif : on y voit le mépris du magistrat romain pour ces querelles qu'il jugeait mesquines ; et son attitude serait peut-être de nature à nous faire comprendre, dans un sens nouveau, les paroles de détachement prononcées par Ponce-Pilate en présence du Christ entraîné au supplice. — On connaît la vie du second, le plus illustre des trois, Lucius Seneca, qui devait se vouer aux études philosophiques et y trouver des consolations après de profondes disgrâces : homme prodigieux, qui gouverna le monde durant cinq années avec adresse et sagesse, étala, au temps de sa fortune, le spectacle de contradictions étranges et de faiblesses effroyables, et fit preuve, dans l'adversité, d'une grandeur et d'une force d'âme inattendues. — Le troisième, Annæus Mela, était destiné à l'éloquence ; mais tout porte à croire qu'il dut embrasser la carrière paternelle et travailler à accroître un patrimoine déjà considérable ; célèbre surtout par son fils, Lucain, il paraissait devoir vivre en paix dans une profession obscure et lucrative, et son père le félicitait même de s'être mis à l'abri des tempêtes ; mais nul n'était à l'abri de Néron, et les trois fils de Sénèque furent, eux aussi, ses victimes.

Par un contraste assez frappant, le père de ce glorieux fils, — réactionnaire déterminé, porté par sa nature à l'intransigeance, — fut, toute sa vie, un libéral. Il s'indigna, lorsqu'il vit brûler les ouvrages de Labienus et de Cassius Severus, qu'il considérerait pourtant comme ses ennemis, et témoigna par une boutade ambiguë son ressentiment et sa mauvaise humeur : « On brûle les livres, dit-il, au moment où les livres ne valent plus rien ! » Prudent par tempérament, lorsqu'il était de sang-froid, et par principe, il ne voulait pas cependant qu'on bravât le pouvoir avec une insolence tapageuse et de mauvais goût : il n'approuvait pas qu'on risquât sa tête pour la vanité d'un bon mot ; mais il prisait fort une fermeté toujours égale et digne.

Son ouvrage nous fait connaître un certain nombre de déclamateurs de grand talent, qui auraient tenu, sans aucun doute, une place importante dans le monde, s'ils ne s'étaient pas consacrés à une éloquence inutile : c'étaient Porcius Latro, Espagnol aussi par

la naissance et par la fougue ; — Albutius Silus, de Novare, esprit à la fois solennel et subtil, enclin aux excentricités, qui, décidé à mettre fin à ses jours parce qu'il souffrait d'une tumeur incurable, persuada auparavant au peuple qu'il avait raison de mourir ; — c'était Cestius Pius, Grec d'origine, qui tenait de sa race le goût des discussions philosophiques.

Dans chacune de ses préfaces, Sénèque nous fait connaître un ou deux déclamateurs, puis il aborde le sujet de leurs déclamations les plus fameuses. Et d'abord, avant d'exposer la donnée de la plaidoirie, il nous cite un *texte de loi*, point de départ pour l'argumentation de l'orateur. Il faudrait être jurisconsulte pour pouvoir étudier sérieusement ces plaidoyers fictifs ; et il serait intéressant de savoir ce qu'il y a d'exact et d'imaginaire dans ces *lois*, qui déterminent et compliquent le sujet. Le fait de poser la *loi* au début du plaidoyer est tout à fait conforme aux habitudes des tribunaux romains : un paysan était-il en contestation avec un voisin pour une question de limites de champ ou de mur mitoyen, il venait à Rome et allait trouver le jurisconsulte qui lui indiquait la *loi*, qu'il devait invoquer pour obtenir une réparation pour les dommages causés. Cette coutume était fidèlement observée dans les déclamations ; mais, afin d'amener des contradictions difficiles à résoudre, on devait imaginer des lois un peu différentes des lois réelles. Voici quelques-uns de ces textes législatifs, qui doivent être véridiques dans leur principe, mais dont la fantaisie des déclamateurs a dû modifier certains termes ou certaines clauses, afin d'arriver à des situations extraordinaires et inattendues : « Que les enfants soient tenus de nourrir leurs parents, ou sinon qu'ils soient enchaînés ; — qu'une jeune fille enlevée ait le droit de demander la mort de son ravisseur, ou d'exiger qu'il l'épouse sans dot. » — On voit d'ici la difficulté de deux jeunes filles enlevées par un jeune homme, l'une voudra épouser son ravisseur, l'autre exigera sa mort. On peut bien se demander si ce ne sont pas là des lois réelles qui ont été légèrement transformées pour produire ces situations embarrassantes.

Après le texte de loi, Sénèque expose le *sujet* : c'est là ce qu'il y a, pour nous, de plus curieux dans les déclamations, parce que nous pouvons connaître par là les mœurs de l'époque. Sans doute, on juge mal une société par les comptes rendus de la cour d'assises ; cependant les documents qui nous révèlent la criminalité d'un peuple constituent un précieux élément d'information.

Enfin Sénèque cite les extraits des déclamations entendues, qui ont fait sur son esprit l'impression la plus forte et la plus durable : il ne nous rapporte, en somme, que les morceaux à effet et

nous n'avons pas une idée de ce que pouvait être une déclamation dans son ensemble. Il nous faut observer aussi que Sénèque a transformé le style, ce qui donne aux déclamations dont il reproduit des fragments une couleur un peu uniforme. Il s'est attaché surtout à conserver avec fidélité trois éléments de ces discours : les *sententiæ*, les *divisiones* et les *colores*. — Le mot *sententia* a subi, dans l'histoire et la littérature romaine, des modifications de sens assez notables : il a commencé par signifier *ce qu'on pense*, *sensus* ; puis il s'est plus spécialement appliqué à l'opinion politique, et c'est ainsi qu'ayant posé l'ordre du jour (*relatio*), le consul, s'adressant successivement à chacun des sénateurs, ajoutait : *dic sententiam*. Mais, parallèlement et d'assez bonne heure, le sens de ce mot se précisait, et *sententia* devenait synonyme de grec γνῶμη, qui veut dire *pensée brillante*. Les *sententiæ* devinrent très rapidement à la mode ; ce fut la passion des littérateurs de l'Empire : la faute en était aux déclamations et aux lectures publiques ; il fallait, à la fin de chaque développement, pour que l'assistance applaudît, une *clausula*, qui réveillât l'attention de l'auditoire par l'ingéniosité de la pensée, et surtout par le clinquant de l'expression. Le mimographe Publius Syrus en composa un recueil qui fit les délices du Moyen Age : cette collection s'était fort augmentée avec le temps ; car les écrits de toute la littérature impériale en étaient tellement remplis qu'il n'était pas malaisé de l'enrichir. Tacite lui-même n'est pas exempt de ce défaut de décadence, et discrètement, la *clausula* marque la fin de ses paragraphes : il a, comme tout autre, sacrifié au succès.

La passion des *divisiones*, de même que celle des *sententiæ*, n'a jamais été poussée plus loin qu'à l'époque de l'Empire. Supposons qu'un déclamateur parle de la mort de Cicéron, sujet fort exploité dans les écoles, où l'on avait imaginé que le grand orateur avait été tué par Popilius, un de ses anciens clients ; trois divisions s'imposaient, que le rhéteur dégageait et recommandait à ses élèves : il fallait reprocher à Popilius d'avoir assassiné 1° un homme qui cultivait l'éloquence et employait son talent à la défense des innocents ; 2° Cicéron, un orateur illustre, la gloire de sa patrie ; 3° son propre bienfaiteur. Ces procédés d'une rhétorique habile, mais un peu trop scolaire, sont encore enseignés dans les classes de nos lycées ; mais on y attache beaucoup moins d'importance qu'on ne faisait dans l'antiquité.

Quant aux *couleurs*, c'étaient les circonstances imaginaires, avec lesquelles on pouvait parer et compliquer la cause ; l'ingéniosité des esprits pouvait s'y donner libre carrière, puisque les sujets étaient fictifs, et l'on pouvait ménager à son gré les incidents.

D'ailleurs, dans les sujets réels, lorsqu'on plaidait devant les graves tribunaux du forum, on ne se faisait pas faute d'inventer de toutes pièces des circonstances et des événements qui pouvaient donner lieu à des développements de fantaisie. Les avocats actuels ont plus de scrupules : aucun d'eux n'oserait aujourd'hui, comme celui qui plaidait contre Antoine, imaginer une scène d'orgie, fort pittoresque d'ailleurs et fort habilement décrite, et que Célius ne craignait pas de localiser dans l'espace et dans le temps. Il montrait Antoine dans un festin, avec des courtisanes, surpris soudain par les Thraces, qui attaquaient le camp pendant la nuit ; il décrivait le désordre de la fuite, les cris des femmes, et montrait le général ivre traîné par elles hors de sa tente. Célius eut un énorme succès, bien que l'auditoire se rendît parfaitement compte de la fiction. D'ailleurs, Cicéron avait déclaré lui-même qu'il était absolument licite de « *causam mendaciunculis affligere*. »

Les déclamateurs pouvaient, on le conçoit, en prendre encore beaucoup plus à leur aise, et nous pouvons citer quelques exemples de ces *colores* imaginées par quelques-uns d'entre eux, à propos, par exemple, d'un sujet devenu traditionnel dans les écoles : il s'agissait du rapt par des esclaves — au cours d'une de ces révoltes serviles qui furent si fréquentes dans l'antiquité — de toutes les jeunes filles d'une ville ; un seul esclave avait épargné la fille de son maître, qui, la révolte réprimée, la lui accordait en mariage. La chose paraissait énorme aux anciens, et nos inventeurs de *colores* cherchaient à diminuer le mérite de l'esclave : « *Fortasse amicam habebat* », disait l'un, prêtant au père, accusé de folie, de bizarres explications et des excuses imprévues : « Je craignais que les autres pères de famille ne me portassent envie, lui faisait-on dire ; tandis qu'à présent : « *Non habeo filiam honestiorem quam vos* », ou encore : « Elle aura un mari dont elle pourra faire ce qu'il lui plaira. » Chose curieuse : un seul déclamateur a donné l'unique bonne raison, en ces termes : « *Neminem natura liberum esse, neminem servum voluit*. » Mais celui-là, dit Sénèque, avec son ironie espagnole, a parlé comme un philosophe, *philosophatus est*.

Voilà qui nous renseigne sur l'état d'esprit de la société antique.

R. B.

# André Chénier.

---

Cours de M. ÉMILE FAGUET,

Professeur à l'Université de Paris.

---

## Le poète du XVIII<sup>e</sup> siècle (Suite).

Nous avons vu, dans notre dernière leçon, que le XVIII<sup>e</sup> siècle poétique se présentait à nous sous plusieurs aspects. Nous avons remarqué que la poésie officielle avait été ultra-classique et pompeuse, plus véritablement grandiloquente que poétique, et nous avons parcouru ensemble l'œuvre d'André Chénier, — qui ne sut pas toujours se dérober à l'influence de ce genre conventionnel et bientôt démodé, — pour y retrouver les reflets des poèmes lyriques d'un Lebrun-Pindare ou d'un Pompignan. Nous avons encore noté, dans un rapide coup d'œil jeté sur cette période littéraire, le côté sentimental, et, si l'on peut dire, pleureur et *pleurard*, qui relève de Jean-Jacques Rousseau, de Greuze et de Richardson ; en second lieu, la poésie épicurienne et libertine, habillée cependant d'un certain vêtement philosophique, fort inférieure, malgré tout, à la doctrine austère et grandiose de Lucrèce ; enfin le XVIII<sup>e</sup> siècle, pimpant, galant et coquet, avec ou sans esprit suivant les auteurs, lardé, piqué de mouches et comme en falbalas. Chénier, vivant dans une société où la littérature montrait ces diverses tendances, ne pouvait s'y soustraire absolument. Cependant les poèmes où transparait la couleur générale de l'art ambiant ne forment point un ensemble très considérable ; et, comme nous le disions naguère, Chénier reste surtout à nos yeux le *poète antique*, l'original imitateur des Grecs et des Latins.

Comme il était aisé de le prévoir de la part d'un génie viril et solide, Chénier n'a été que par exception *pleurnicheur* et puérilement sentimental ; et il l'en faut louer. Aussi bien ce genre n'était-il point de nature à procurer de la réputation et de la gloire à ceux qui le cultivèrent ; s'y adonner exclusivement n'est certes point l'indice d'un tempérament doué de grandes qualités poétiques et intellectuelles, et Rousseau n'a point écrit des chefs-d'œuvre, parce que, suivant l'expression de Scarron, il avait le *don des*

*larmes* ; sa sensibilité, plus intense et puissante que ce *don* particulier ne le comporte d'ordinaire, devait lui permettre, en maint endroit, de plus émouvantes effusions. En ce qui concerne Chénier, c'est la quatrième élégie du premier livre, qui est pour nous la plus instructive à cet égard. Cette invocation à la mélancolie nous fournit d'abord un exemple assez typique de la poésie d'André Chénier en tant qu'*homme sensible* :

Douce mélancolie ! aimable mensongère,  
Des antres, des forêts déesse tutélaire,  
Qui vient d'une insensible et charmante langueur  
Saisir l'ami des champs et pénétrer son cœur,  
Quand, sorti, vers le soir, des grottes reculées,  
Il s'égare à pas lents au penchant des vallées,  
Et voit des derniers feux le ciel se colorer,  
Et, sur les monts lointains, un beau jour expirer,  
Dans sa volupté sage, et pensive et muette,  
Il s'assied, sur son sein laisse tomber sa tête.  
Il regarde à ses pieds, dans le liquide azur  
Du fleuve qui s'étend comme lui calme et pur,  
Se peindre les coteaux, les toits et les feuillages  
Et la pourpre en festons couronnant les nuages.

Cette page, si elle avait été écrite en prose, aurait pu être signée de Rousseau ; nous saisissons même ici, sur le vif, les affinités de la poésie de Lamartine, élève de Chateaubriand et par lui de Rousseau, avec la nature poétique de Rousseau lui-même, qui avait découvert aux poètes contemporains une nouvelle source d'inspiration ; ces vers, qui ne seraient pas déplacés au cours d'une lettre de la *Nouvelle Héloïse*, ont des accents déjà lamartiniens.

Mais cette élégie est intéressante à un autre titre. Chénier nous a donné, dans la suite, des *références* qui établissent que cette rêverie est le fruit immédiat de ses lectures, et nous font connaître les sources directes de son inspiration : il nomme, par leurs noms mêmes, les héroïnes de Rousseau et de Richardson, dont il esquisse le caractère en traits exacts quoiqu'un peu vagues :

Il revoit près de lui, tout à coup animés,  
Ces fantômes si beaux, à nos pleurs tant aimés,  
Dont la troupe immortelle habite sa mémoire :  
*Julie*, amante faible et tombée avec gloire ;  
*Clarisse*, beauté sainte où expire le ciel,  
Dont la douleur ignore et la haine et le fiel,  
Qui souffre sans gémir, qui périt sans murmure :  
*Clémentine* adorée, âme céleste et pure,  
Qui, parmi les rigueurs d'une injuste maison,  
Ne perd point l'innocence en perdant la raison.

Mânes aux yeux charmants, vos images chéries  
 Accourent occuper ses belles rêveries ;  
 Ses yeux laissent tomber une larme. Avec vous  
 Il est dans vos foyers, il voit vos traits si doux.  
 A vos persécuteurs il reproche leur crime.  
 Il aime qui vous aime, il hait qui vous opprime.  
 Mais, tout à coup, il pense, ô mortels déplaisirs !  
 Que ces touchants objets de pleurs et de soupirs  
 Ne sont peut-être, hélas ! que d'aimables chimères,  
 De l'âme et du génie enfants imaginaires.  
 Il se lève, il s'agite à pas tumultueux ;  
 En projets enchanteurs il égare ses vœux :  
 Il ira le cœur plein d'une image divine  
 Chercher si quelques lieux ont une Clémentine,  
 Et dans quelque désert, loin des regards jaloux,  
 La servir, l'adorer et vivre à ses genoux.

Tel est l'André Chénier *romanesque*, qui se rappelle les livres en vogue, qu'il a lus comme tout le monde ; et tout ce morceau pourrait avoir pour épigraphe le fameux vers de Musset :

Il tressaillit en moi des phrases de roman.

Toutefois ce poème n'est pas dénué de profondeur ; le poète a certainement *senti* ce qu'il écrivait. D'ailleurs, c'est là, chez lui, un spécimen propre, unique, de ce goût sentimental. Au fond, André Chénier n'était pas ce que l'on a appelé un *homme sensible* ; son génie lumineux s'accommodait mal des incertitudes et des obscurités de ces tristesses débiles ; et lui-même proclame en maint endroit, son animosité envers les poètes *septentrionaux*, inventeurs de la poésie grise et de la mélancolie.

Du fait qu'ils procédaient de l'antiquité, et qu'ils puisaient dans l'enseignement des écoles anciennes la doctrine qui servait de base à leur philosophie, les Épicuriens du XVIII<sup>e</sup> siècle devaient plaire davantage à Chénier. Ces Néo-Épicuriens, qui avaient tiré d'un sensualisme plus ou moins bien interprété une apparence de système de morale, ne perdaient pas de vue les anciens maîtres, encore que leur épicurisme ne valût pas même celui d'Horace, si non plus profond, du moins plus médité. Chénier, plus que tout autre, se rappela, lorsqu'il fut avec eux, les poètes de la Grèce et les poètes de Rome. Les vers suivants sont pleins d'imitations plus ou moins libres ; nous en relèverons quelques-unes au passage :

Humains, nous ressemblons aux feuilles d'un ombrage  
 Dont au faite des cieux le soleil remonté  
 Rafraîchit dans nos bois la chaleur de l'été.



Après ce début maladroit, — qui exprime d'ailleurs une comparaison familière aux anciens, en trois vers à la fois pénibles et obscurs, nous rencontrons immédiatement une imitation de Mimnerme, à travers Horace ; le ton, plus léger et plus mou que celui du poète latin ou du poète grec, est bien celui du xviii<sup>e</sup> siècle :

Mais l'hiver, accourant d'un vol sombre et rapide,  
 Nous sèche, nous flétrit ; et son vol homicide  
 Secoue et fait voler, dispersés dans les vents,  
 Tous ces feuillages morts qui font place aux vivants.  
 La Parque, sur nos pas, fait courir devant elle  
*Midi, le soir, la nuit, et la nuit éternelle,*  
 Et par grâce, à nos yeux qu'attend un long sommeil,  
 Laisse voir, au matin un regard du soleil.  
 Quand cette heure s'enfuit, de nos regrets suivie,  
 La mort est désirable et vaut mieux que la vie.  
 O jeunesse rapide ! ô songe d'un moment !  
 Puis l'infirme vieillesse, arrivant tristement,  
 Presse d'un malheureux la tête chancelante,  
 Courbe sur un bâton sa démarche tremblante,  
 Lui couvre d'un nuage et les yeux et l'esprit,  
 Et de soucis cuisants l'enveloppe et l'aigrit :  
 C'est son bien dissipé, c'est son fils, c'est sa femme,  
 Ou les douleurs du corps, si pesantes à l'âme,  
 Ou mille autres ennuis. Car, hélas ! nul mortel  
 Ne vit exempt de maux sous la voûte du ciel.  
 Oh ! quel présent funeste eut l'époux de l'Aurore  
 De vieillir chaque jour, et de vieillir encore,  
 Sans espoir d'échapper à l'immortalité !  
 Jeune, son front plaisait. Mais quoi, toute beauté  
 Se flétrit sous les doigts de l'aride vieillesse.  
 Sur le front d'un vieillard habite la tristesse ;  
 Il se tourmente, il pleure ; il veut que vous pleuriez.  
 Ses yeux par un beau jour ne sont plus égayés.  
 L'ombre épaisse et touffue, et les prés, et Zéphire  
 Ne lui disent plus rien, ne le font plus sourire.  
 La troupe des enfants, en l'écoutant venir,  
 Le fait comme ennemi de leur jeune plaisir ;  
 Et, s'il aime, en tous lieux sa faiblesse exposée  
 Sert aux jeunes beautés de fable et de risée.

On ne saurait, nier que ce morceau vaut surtout par les détails, presque tous empruntés, par une imitation voilée dont notre poète eut le secret, à des auteurs anciens. En ce qui concerne le fond, on peut dire que ce chapitre du *De Senectute* à rebours manque souvent de profondeur.

Comme l'on devait s'y attendre, André Chénier a voulu doter ce tableau d'un *pendant*, et s'est risqué à écrire un éloge de la jeunesse — thème ressassé, s'il en fut, surtout au xviii<sup>e</sup> siècle.

Après La Fontaine, qui l'avait rajeuni par de charmantes trouvailles, il ne pouvait que s'y montrer banal ; il a su toutefois relever, de quelques vers heureux, la platitude inévitable de ses développements :

Reine de mes banquets que Lycoris y vienne,  
Que des fleurs de sa tête elle pare la mienne ;  
Pour enivrer mes sens que le feu de ses yeux  
S'unisse à la vapeur des vins délicieux.  
Hâtons-nous, l'heure fuit. Un jour, inexorable,  
Vénus, qui pour les Dieux fit le bonheur durable,  
A nos cheveux blanchis refusera des fleurs,  
Et le printemps pour nous n'aura plus de couleurs.  
Qu'un sein voluptueux, des lèvres demi-closes,  
Respirent près de nous leur haleine de roses ;  
Que Phryné, sans réserve, abandonne à nos yeux  
De ses charmes secrets les contours gracieux.  
*Quand l'âge aura sur nous mis sa main frémissante,  
Que pourra la beauté, quoique toute-puissante ?  
Nos cœurs, en la voyant, ne palpiteront plus.*

Ces derniers vers atteignent à la plus haute poésie, tant il est vrai que les véritables poètes rachètent, presque toujours, par quelque beauté inattendue les pires erreurs de leur choix.

On a dit qu'il fallait célébrer seulement l'amitié et la vieillesse ; car la jeunesse et l'amour n'en avaient pas besoin. Aussi André Chénier, pour qui ces petits poèmes étaient plutôt des délasséments littéraires que des ouvrages sérieux et vécus, s'est-il amusé à écrire la contre-partie des *éloges* précédents ; et il faut avouer, à sa honte, que ce procédé de sophiste ne lui a pas réussi, et qu'il s'est montré, dans son éloge de la vieillesse, déplorablement plat.

Les vers qui suivent, à vrai dire, ne manquent pas de joliesse ; et c'est ce que Chénier a écrit de mieux sur ce sujet ; mais l'on n'y trouve point cette éloquente chaleur qui est la marque, et comme la récompense, des poésies sincères :

Les belles sont partout. Pour chercher les beaux arts,  
Des Alpes vainement j'ai franchi les remparts :  
Les voix d'amour en foule assiègent mon asile.  
Sage vieillesse accours ! O Déesse tranquille,  
De ma jeune saison éteins ces feux brûlants,  
Sage vieillesse ! Heureux qui, dès ses premiers ans,  
A senti de son sang, dans ses veines stagnantes  
Couler d'un pas égal les ondes languissantes ;  
Dont les désirs jamais n'ont troublé la raison,  
.....

A la suite de ce début, dépourvu de relief, sinon de grâce, venait un de ces poèmes inachevés, mêlés de prose et de vers,

où, dès les premières lignes, une note entre parenthèses trahissait la gageure du versificateur. Il n'y a pas lieu de regretter que l'auteur n'ait pas eu le temps de mettre la dernière main à cette ébauche : la vérité est qu'il n'avait rien imaginé pour rehausser la banalité de son sujet tel qu'il l'avait conçu, et que Boileau lui-même n'a jamais été moins poète.

La vieillesse n'a pas inspiré Chénier ; aussi bien faut-il être vieux pour savoir la chanter. On a prétendu que chaque âge avait ses plaisirs ; bornons-nous à dire que chaque âge a ses charmes ; mais ajoutons qu'il faut avoir goûté ces charmes pour en exprimer la douceur. Ce fragment de Chénier prouve clairement qu'il les ignorait encore :

« Puisse venir la vieillesse !... La vieillesse est seule heureuse (contredire pied à pied l'élégie contre la vieillesse).

« Le vieillard se promène à la campagne, se livre à ses goûts innocents, étudie sans que les vaines fureurs d'Apollon le fatiguent... Les soins de la propreté, une vie innocente font fleurir la santé sur son visage ; s'il devient amoureux d'une jeune belle,

Il a le bien d'aimer sans en avoir les peines ;  
Il n'en exige rien, il ne veut que l'aimer.

« Elle y consent, tout le monde le sait ; elle le permet,

. . . . . et n'en fait pas mystère,  
Et ne le reçoit point avec un œil sévère,  
N'affecte point de rire en le voyant pleurer,  
Ne met point son étude à le désespérer.  
Non ; il entre, elle accourt ; une aimable indulgence  
Sourit dans ses beaux yeux au vieillard qui s'avance :  
Il l'embrasse. Il n'a point ces suprêmes plaisirs  
Dont son âge paisible ignore les désirs.

« Mais il est assis près d'elle, il la voit ; elle livre ses bras à ses baisers,

A ses débiles mains laisse presser ses flancs,  
Et le caresse et joue avec ses cheveux blancs.

« Les petits garçons et les petites filles qui jouent, sautent de joie en l'entendant venir. Il se mêle avec (sic), il fait la paix, il est l'arbitre de leurs jeux. Quand il y a une belle partie à la promenade, à l'ombre on l'attend, on lui garde la meilleure place.

Au sein de ses amis, il éteint son flambeau  
Et ceux qui l'ont connu pleurent sur son tombeau. »

— Ce sont là d'assez pauvres joies, et que nous n'envions guère ; De plus, Chénier, qui n'avait rien su trouver de mieux pour vanter cet âge tant désiré, n'a même pas su nous faire concevoir la douceur ou l'intensité de ces *plaisirs* apparemment négligeables. Assurément, l'âge tardif de notre existence a été chanté — par Victor Hugo, par exemple — en vers plus nobles et plus beaux ; et, pour qui sait comprendre que la vie est une longue œuvre d'art, dont l'homme doit s'attacher à rendre parfaites toutes les parties, il y a une poésie profonde dans le déclin même de nos ardeurs et de nos forces.

Nous en arrivons à la poésie frivole, que le XVIII<sup>e</sup> siècle a tant cultivée et dont le caractère gracieux et léger demeure attaché, dans le souvenir populaire, à toute cette époque, d'ailleurs peu homogène, de l'histoire littéraire et artistique. Cet art élégant et badin a son prix : il existe une *poésie de la manière* ; et les poètes du XVIII<sup>e</sup> siècle l'ont admirablement comprise. Toutefois, la frivolité du genre ne pouvait permettre aux artistes et aux littérateurs qui s'y consacrèrent, de créer des chefs-d'œuvre vraiment considérables ; le genre reste, malgré tout, un peu inférieur ; et, suivant une spirituelle réflexion de Taine, *le laid est beau ; mais le beau est plus beau* encore. Nous pouvons dire du *joli*, ce que Taine a dit du laid.

André Chénier, dans cet ordre d'idées, a écrit un *Art d'aimer*, ou du moins des fragments d'un *Art d'aimer*, qu'il n'a pas eu le loisir de mener à bonne fin. Ce poème, ou plus exactement ce projet de poème, n'était nullement inattendu dans son œuvre et correspondait même à plusieurs tendances bien déterminées de l'esprit de notre poète : c'était là, de sa part, une faute presque inévitable. D'ailleurs, il y a trouvé l'occasion de quelques vers heureux, quoique, dans l'ensemble, il n'ait pu se dérober au danger du genre, qui est la fadeur.

Le deuxième fragment de l'ouvrage mérite d'être cité comme assez typique dans sa banalité et aussi parce qu'un vers charmant s'y trouve, dont Victor Hugo fut l'imitateur, conscient ou involontaire, à la fin de la *Fête chez Thérèse*.

Quand l'ardente saison fait aimer les ruisseaux,  
A l'heure où, vers le soir, cherchant le frais des eaux,  
La belle nonchalante à l'ombre se promène,  
Que sa bouche entr'ouverte et que sa pure haleine  
Et son sein plus ému de tendresse et de vœux  
Appellent les baisers et respirent leurs feux,  
Que l'amant peut venir et qu'il n'a plus à craindre,  
*La raison qui mollit et commence à se plaindre...*

On se rappelle les vers de Victor Hugo :

Et, troublés comme on l'est en rêve, vaguement  
 Ils sentaient, par degré, se mêler à leur âme,  
 A leurs discours secrets, à leurs regards de flamme,  
 A leur cœur, à leurs sens, à leur molle raison,  
 Le clair de lune bleu qui baignait l'horizon.

Le fragment de Chénier se termine par une fin tronquée, où, du reste, les vers imagés et psychologiques ne font point défaut :

Que, sur tout son visage, ardente et jeune fleur,  
*Se répand un sourire insensible et rêveur ;*  
 Que son cou faible et lent ne soutient plus sa tête ;  
 Que ses yeux, . . . . .  
 Sous leur longue paupière, à peine ouverte au jour,  
 Languissent mollement et sont noyés d'amour ;  
 Alors. . . . .

Le passage qui suit, dont nous apprécions la grâce, semble inspiré du fameux sonnet de Ronsard : « Le dormir de l'aube vous tient... » :

Viens près d'elle, au matin, quand le dieu du repos  
 Verse au mol oreiller de plus légers pavots,  
 Voir, sur sa couche encor du soleil ennemie,  
 Errer nonchalamment une main endormie,  
 Ses yeux prêts à s'ouvrir, et, sur son teint vermeil,  
*Se reposer encor les ailes du sommeil.*

Nous avons ici un exemple de cette *demi-mythologie*, telle que l'aimait La Fontaine et dont il fit lui-même grand usage dans ses *Fables* et dans ses *Contes*.

Une peinture de l'*amour en automne*, dont la couleur générale et le détail sont habilement empruntés à l'antiquité, nous fournit un modèle d'une poésie érotique tout à fait délicate ; l'éloquence y devient expressive, et nous n'y trouvons presque rien à reprendre :

Qu'il est doux, au retour de la froide saison,  
 Jusqu'au printemps nouveau regagnant la maison,  
 De la voir devant vous accourir au passage,  
 Ses cheveux en désordre épars sur son visage !  
 Son oreille de loin a reconnu vos pas.  
 Elle vole, et s'écrie, et tombe dans vos bras ;  
 Et, sur vous appuyée et respirant à peine,  
 A son foyer secret, loin des yeux, vous entraîne.  
 Là, mille questions qui vous coupent la voix,  
 Doux reproches, baisers se pressent à la fois.  
 La table entre vous deux à la hâte est servie :  
 L'œil humide de joie, au banquet elle oublie  
 Et les mets et la table, et se nourrit en paix  
 Du plaisir de vous voir, de contempler vos traits.

Sa bouche ne dit rien ; mais ses yeux, mais son âme  
 Vous parlent ; . . . . .  
 C'est là qu'elle s'informe avec un soin jaloux  
 Si beaucoup de plaisirs, surtout si quelque belle  
 Habitait la contrée où vous étiez loin d'elle.

Il y avait un écueil, dans un poème qui pouvait avoir aisément des visées didactiques, qu'il fallait éviter à tout prix et dont Chénier, à l'exemple d'Ovide, pouvait bien ne pas se garer à temps : le poète latin, dont la manière est cependant, d'un bout à l'autre, si élégante et si distinguée, n'avait su se défendre d'un certain ton doctoral et professoral, qui devient promptement désagréable au lecteur. De même, Chénier nous donne la *recette de l'amour*, et nous indique les bons *procédés pour se faire aimer* — dont nous connaissons par avance la valeur pratique — en une langue magistrale, qui seyait à peine à Boileau en matière de littérature. Il enseigne *son air* avec trop de sérieux, à la façon d'un médecin, ou, tout au moins, il a trop le souci de l'enfermer en formules sentencieuses, qui font tache au milieu de toute cette poésie badine.

Le fragment XIV, au début duquel ce défaut est particulièrement sensible, ne manque pourtant pas de vers très gracieux, empruntés quelquefois à Lucrèce, dont notre poète a su assouplir la robustesse :

L'amour croît par l'exemple et vit d'illusions.  
 Belles, étudiez ces tendres fictions  
 Que les poètes saints, en leurs douces ivresses,  
 Inventent dans la joie, aux bras de leurs maîtresses :  
 De tout aimable objet Jupiter enflammé  
 Et le dieu des combats par Vénus désarmé  
 Quand, la tête en son sein mollement étendue,  
 Aux lèvres de Vénus son âme est suspendue,  
 Et, dans ses yeux divins oubliant les hasards,  
 Nourrit d'un long amour ses avides regards ;  
 Quels appas, trop chéris, mirent Pergame en cendre,  
 . . . . .  
 Et le myrte vivant aux bocages d'Alcine.  
 Les Grâces, dont les soins ont élevé Racine,  
 Aiment à répéter ses écrits enchanteurs,  
*Tendres comme leurs yeux, doux comme leurs faveurs.*

André Chénier, même fourvoyé dans des sentiers d'erreur, ne perd jamais l'occasion d'un joli vers. Il a d'ailleurs consacré à la Muse de cette poésie inconsistante, et, l'on pourrait dire, de mauvais goût, à la *Frivolité*, une pièce qui est une merveille, et constitue peut-être le chef-d'œuvre d'un genre où les vers

expressifs et sûrement durables ne peuvent exister qu'à l'état d'exceptions. Tout le monde la connaît; et l'on admire les heureuses images que Chénier a renouvelées de Virgile, en faisant preuve d'une faculté de représentation et d'une subtilité d'invention tout à fait uniques :

Mère du vain caprice et du léger prestige,  
 La Fantaisie ailée autour d'elle voltige :  
 Nymphes au corps ondoyant, fait de lumière et d'air,  
 Qui, mieux que l'onde agile ou le rapide éclair,  
 Ou *la glace inquiète*, au soleil présentée,  
 S'allume en un instant, purpurine, argentée,  
 Ou s'enflamme de rose, ou pétille d'azur,  
 Un vol la précipite, inégal et peu sûr.  
 La déesse jamais ne connut d'autre guide.  
 Les Rêves transparents, troupe vaine et fluide,  
 D'un vol étincelant caressent ses lambris.  
 Auprès d'elle, à toute heure, elle occupe les Ris.  
 L'un pétrit les baisers des bouches embaumées,  
 L'autre, le jeune éclat des lèvres enflammées ;  
 L'autre, inutile et seul, au bout d'un chalumeau,  
 En globe aérien souffle une goutte d'eau.  
 La reine, en cette cour qu'anime la folie,  
 Va, vient, chante, se tait, regarde, écoute, oublie,  
 Et, dans mille cristaux qui portent son palais,  
 Rit de voir mille fois étinceler ses traits.

Chénier n'a, nulle part, déployé plus d'habile ingéniosité, et son tact ne s'est jamais mieux affirmé que dans cette pièce, où il côtoie sans cesse le mauvais goût, en raison même du genre périlleux auquel elle appartient.

Sans doute, il serait regrettable que des génies poétiques pareils à celui de Chénier se voient gaspiller tout entiers à des œuvres semblables ; mais vingt vers comme ceux-ci, écrits après beaucoup d'autres, qui ne leur ressemblent point, sont charmants.

Ceux que nous venons de citer pourraient d'ailleurs servir d'épigraphe à toutes les œuvres des poètes légers du XVIII<sup>e</sup> siècle ; et ce n'est point un mince honneur pour le poète qui les a composés, et qui n'était pas des leurs.

R. B.

# La Fontaine fabuliste

---

Cours de M. ALFRED GAZIER,

Professeur à l'Université de Paris.

---

## Le premier livre des *Fables* ; sa publication.

La Fontaine avait atteint déjà l'âge mûr, et ne s'était fait connaître encore que par des poésies légères, — c'est le terme consacré, — plus que légères même. Tout à coup, on ne sait pourquoi, on le voit qui passe de Boccace à Ésope ; il se fait fabuliste (ce qui rime avec moraliste). Le corrupteur de la morale prétend en être le défenseur ; le loup devient berger. On se demande qui a pu lui mettre en tête un pareil projet, d'autant qu'il avait assez l'habitude, nous l'avons vu, de se laisser guider par autrui dans le choix de ses travaux littéraires. Messieurs de Port-Royal lui ont ainsi suggéré vers 1671 l'idée d'un poème édifiant sur la *Captivité de Saint-Malo* ; d'autres le déterminèrent plus tard à composer un poème instructif sur le *Quinquina*. Il dit, au commencement de ses *Fables* que l'avocat Patru lui conseilla de ne pas mettre en vers les fables d'Esope et de Phèdre ; d'autres amis, apparemment, lui avaient donné le conseil contraire. Mais quels sont ces amis ? Serait-ce la duchesse douairière d'Orléans, dont il était le gentilhomme servant, sinécure qui lui permettait de flâner sous les ombrages du Luxembourg ? Ou bien la duchesse de Bouillon, pour qui il était, à Château-Thierry, un voisin de campagne ? Ou bien encore M<sup>me</sup> de Sévigné, dont il loue la fille dans ces vers charmants du *Lion amoureux* :

Vous qui naquites toute belle,  
A votre indifférence près ?

Il y a là un de ces petits mystères de l'histoire littéraire qu'il nous est impossible de pénétrer ; nous n'avons pas le droit de donner comme certaine une hypothèse, si ingénieuse et si poétique soit-elle. Ce qui reste vrai, c'est que, sous l'influence ou sans l'influence d'autrui, on voit, aux environs de 1667, l'auteur des *Contes et Nouvelles* se mettre à composer des *Fables*. Les poésies précédentes l'avaient habitué à un système d'imitation indépendante, à une méthode de travail très heureuse, et enfin à ce



moule admirable du vers libre, récemment importé en France, et si merveilleusement souple qu'il pouvait convenir à la fois aux petits récits et aux grands poèmes comiques ou tragiques. En 1667, le 31 mars, les ouvriers typographes achevaient d'imprimer les *Fables*. Et, comme au xvii<sup>e</sup> siècle on ne vendait point de livres brochés, mais seulement des livres reliés (en veau le plus souvent, comme dit Clitandre), plusieurs semaines s'écoulèrent encore entre la fin de l'impression et l'apparition proprement dite de l'ouvrage. Il est plus que probable que les *Fables*, imprimées et reliées, virent le jour avec les premières roses de l'année 1668. Elles formaient alors dix livres ; dix années plus tard, un second recueil de cinq livres suivit, et, vingt-six ans après la première publication, c'est-à-dire en 1694, apparut le dernier recueil comprenant ce que nous appelons aujourd'hui le douzième livre des *Fables*.

Faisons l'histoire de cet ouvrage en songeant au mot célèbre : *habent sua fata libelli*, les livres ont leurs destinées. Il est bien vrai, en effet, que les livres peuvent être considérés comme des êtres qui subissent leur sort, bon ou mauvais : les uns disparaissent en naissant ; les autres vivent plus ou moins longtemps, et meurent, ceux-ci de leur belle mort, ceux-là sous les coups de la critique ; d'autres enfin, et c'est le petit nombre, s'en vont à la postérité et sont vraiment immortels : c'est le cas des *Fables* de La Fontaine, *monumentum ære perennius*, et il est assez intéressant, si je ne me trompe, d'en faire l'histoire, comme il le serait de faire l'histoire du Parthénon, du Laocoon ou de la Vénus de Milo.

Je ne parlerai aujourd'hui que du recueil de 1668.

Il n'est peut-être pas inutile de dire, tout d'abord, quelques mots des conditions matérielles de la publication de cet ouvrage. La Fontaine fabuliste avait, ce que rêvent tous les gens de lettres, un éditeur ; c'était celui-là même qui avait publié les *Contes*, Claude Barbin. Mais il est bon de savoir que ce que nous appelons aujourd'hui les droits d'auteur n'existait ni au xvii<sup>e</sup> ni au xviii<sup>e</sup> siècle. Ce n'est point avec ses livres que Voltaire a gagné deux cent mille livres de rentes, mais avec des spéculations heureuses. Corneille a été réduit à se faire lui-même son propre éditeur, lorsqu'il a voulu, vers 1660, donner une édition complète de ses œuvres, et, comme on dit, il y a mangé beaucoup d'argent. Racine vendit une de ses tragédies deux ou trois cents livres, c'est-à-dire environ mille francs de notre monnaie. Bref, — Molière excepté, parce que Molière était d'ailleurs directeur de troupe, — les grands écrivains du xvii<sup>e</sup> siècle seraient

morts de misère, comme ce Colletet que Boileau nous peint « crotté jusqu'à l'échine » et mendiant « son pain de cuisine en cuisine », s'ils n'avaient eu des ressources étrangères à leurs travaux d'esprit. Boileau s'est trouvé avoir un léger revenu, comme il le dit lui-même, c'est-à-dire un assez bon patrimoine; d'autres ont reçu pensions ou récompenses du roi ou de quelque grand seigneur; d'autres, comme Desportes, ont joui des revenus d'un bénéfice ecclésiastique : Benserade en eut même de tellement avantageux qu'il put donner le spectacle inouï d'un littérateur roulant carrosse sur le pavé de Paris. On pouvait être enfin gentilhomme servant ou domestique d'un grand : ce fut le cas de La Fontaine et de La Bruyère. Ne nous attendons donc pas à voir La Fontaine, qui a la chance de posséder un éditeur, s'enrichir par la publication de ses œuvres; il aura seulement, par là, l'assurance de voir ses livres se répandre et faire leur chemin dans le monde des acheteurs et des lettrés.

Ce Barbin est connu de tous, parce que Boileau l'a célébré dans le *Lutrin*, et qu'il est question de lui dans la querelle de Trissotin et de Vadius. C'était un des plus riches libraires du Palais de Justice, où se trouvait le centre de la librairie à cette époque. Il était au premier rang parmi les *marchands de nouveautés*, comme on disait alors, entendez de nouveautés littéraires. Il avait imprimé deux éditions, c'est-à-dire cinq ou six mille exemplaires des *Contes*. Il publia les *Fables* en deux formats : un in-4°, puis un in-12 en deux volumes, avec des illustrations dues à un artiste célèbre du temps, François Chauveau. Il était d'usage de faire fabriquer une édition in-4° de ses œuvres, quand on voulait en offrir un exemplaire au Roi, au Dauphin, ou à quelque autre grand personnage. C'est ainsi que toutes les éditions de Boileau sont in-12, sauf celle de 1674, parce qu'elle contient, pour la première fois, le *Discours au Roi*, et que Boileau avait eu réellement souci de la présenter à Louis XIV. De même, le *Discours sur l'Histoire universelle* a été publié d'abord in-4°, parce qu'il était destiné au Dauphin; de même encore, l'*Histoire des Variations des Eglises protestantes*, les *Oraisons funèbres* et le *Sermon sur l'Unité de l'Eglise*. De ces éditions on ne tirait qu'un nombre restreint d'exemplaires, et ceux-ci étaient reliés non en veau, mais en maroquin, ce qui permit à Scarron d'écrire :

Ce n'est que maroquin perdu,  
Que les livres que l'on publie,  
Depuis que Montauron mendie.

A l'exception de *Cinna*, dédié à ce duc de Montauron dans le temps de ses prospérités, à l'exception aussi d'*Esther*, pièce écrite,

comme on sait, pour M<sup>me</sup> de Maintenon, je crois pouvoir dire qu'aucune des pièces de théâtre du xvii<sup>e</sup> siècle n'a été publiée autrement que dans le petit format in-12. Ce fut le cas aussi des *Caractères* de La Bruyère. Les *Provinciales* parurent d'abord en in-4<sup>o</sup>, mais pour une raison toute spéciale : elles étaient destinées à être pliées en deux, et même en quatre, afin de pouvoir entrer facilement dans la poche. Les *Fables*, ai-je dit, parurent dans l'un et l'autre format : les exemplaires in-4<sup>o</sup> ne sont plus aujourd'hui possédés que par de très riches amateurs ; les in-12 comprenant deux volumes, un aurait pu suffire, mais deux se vendaient plus cher. Ils avaient été publiés simultanément chez Claude Barbin et chez Denys Thierry, un des libraires de la rue Saint-Jacques, pour la commodité d'une double clientèle : d'une part, les gens du monde ; de l'autre, les professeurs et les écoliers. Ainsi s'explique ce fait que les *Fables* furent illustrées dès la première édition, alors que les *Contes et Nouvelles* durent attendre, jusqu'au temps de la Régence, qu'un autre siècle permit à des artistes peu scrupuleux de mettre leur burin au service de libraires avides. Il est évident qu'en 1668 l'auteur et l'éditeur ont pensé que le livre des *Fables* pouvait être placé entre les mains des enfants, et c'est pour cela qu'ils en ont confié l'illustration à François Chauveau, peintre et graveur, qui avait déjà fait le même travail pour la *Pucelle* de Chapelain et l'*Alaric* de Scudéry, et qui devait le faire pour les *Métamorphoses d'Ovide en rondeaux* de Benserade. On vantait, sinon la finesse et l'originalité, du moins le feu de ses peintures.

Le premier recueil des *Fables* formait un tout, bien complet : il comprenait une dédicace en prose, une préface, la vie d'Esopé le Phrygien, une dédicace en vers au Dauphin, les fables réparties en six livres, et un petit épilogue. Le fabuliste aspirait manifestement aux honneurs de la grande littérature ; puisqu'il y avait eu à Rome *Phædri fabularum V libri*, les cinq livres de fables de Phèdre, l'affranchi d'Auguste, La Fontaine voulait être le Phèdre de son temps. Personne d'ailleurs, en 1668, pas plus l'auteur que ses lecteurs, ne soupçonnait qu'il y aurait plus tard une suite à cet ouvrage. Le titre était : *Fables choisies d'Esopé et de Phèdre mises en vers par M. de La Fontaine*. *Fables choisies* : il ne s'était donc pas astreint à les reproduire toutes ; *mises en vers*, et non *traduites*. Ainsi Brébeuf, en 1670, intitulera son poème : *La Pharsale de Lucain mise en vers par M. de Brébeuf*. Il y avait, dans cette expression, quelque modestie, qui pouvait même, semble-t-il, compromettre le succès de l'ouvrage ; mais il y avait aussi peut-être quelque habileté. Car Esopé avait été *traduit* bien des fois dans notre langue ; on compterait douze ou quinze de ces traductions,

entre les années 1633 et 1655, dont certaines même étaient signées de noms comme M. de Boissat, ou M. de Baudoin, membres de l'Académie française. *La Vie d'Esopé le Phrygien* devait avoir pour effet d'accroître la garantie d'authenticité réclamée pour les petits récits du poète français : c'était finesse, plutôt que naïveté, de l'avoir introduite dans son volume, peut-être même supercherie. Car on remarquera que, sur ces prétendues fables d'Esopé et de Phèdre, un bon tiers ne sont ni d'Esopé ni de Phèdre.

L'*Épître dédicatoire au Dauphin* était une pièce nécessaire, puisque l'ouvrage était réellement dédié à ce prince, et qu'il portait ses armes sur la reliure et sur la première page. Le Dauphin, âgé de sept ans, était alors l'élève du président de Périgny, à qui Bossuet ne succédera qu'en 1670. A ce point de vue, on peut regretter que les *Fables* n'aient pas été dédiées deux ans plus tard ; car il eut été piquant de voir quel accueil le grand évêque aurait fait à l'œuvre nouvelle d'un homme qui avait écrit les *Contes*. L'*Épître au Dauphin* est en elle-même assez insignifiante ; elle a ce je ne sais quoi d'insupportable, qui est commun à toutes les épîtres dédicatoires du XVII<sup>e</sup> siècle. Le ton en est banal et hyperbolique ; mais un petit passage montre bien la candeur, l'ingénuité, la niaiserie même, si vous voulez, de La Fontaine. Il vient de faire allusion à la conquête de la Franche-Comté ; il continue en ces termes : « Quand, au retour de cette expédition où il a vaincu comme un Alexandre, vous le voyez gouverner ses peuples comme un Auguste... (L'enfant de sept ans ignorait probablement encore ce qu'avaient été Alexandre et Auguste ; mais son précepteur était là pour le lui expliquer)... avouez le vrai, Monseigneur, vous soupirez pour la gloire aussi bien que lui, malgré l'impuissance de vos années ; vous attendez avec impatience le temps où vous pourrez vous déclarer son rival dans l'amour de cette divine maîtresse. » — Ainsi La Fontaine fait allusion à la rivalité du père et du fils sur le terrain de la gloire. Mais Louis XIV, qui était marié, avait deux autres maîtresses, La Vallière et la Montespan, si bien que le passage est au moins singulièrement rédigé.

La préface est bien plus importante. On y trouve d'abord une histoire abrégée de la fable, telle qu'on pouvait l'écrire au XVII<sup>e</sup> siècle, puis une théorie particulière à La Fontaine, qui veut, dans une matière renouvelée des Grecs, si jamais il en fut, introduire « de la nouveauté et de la gaieté », non pas une gaieté exubérante, mais quelque chose qui puisse se rencontrer même dans les œuvres les plus graves. L'auteur n'oublie point la morale. Il songe manifestement à cette enfance que pourtant il n'aime guère, et qu'il n'a jamais su comprendre. Il s'est laissé

dire peut-être qu'Esopé et Phèdre étant lus des écoliers, il pouvait, lui aussi, avoir sa place dans les collèges, et ce qui le prouve, c'est que la *Vie d'Esopé le Phrygien* n'est pas une traduction de ce qu'il a pu lire dans Planude, mais une adaptation considérablement expurgée. La Fontaine a voulu évidemment qu'elle fût mise à la portée des enfants, comme les *Fables*.

Nous n'avons pas à parler, ici, de cette vie d'Esopé : elle n'a aucune valeur historique ; notre poète y accepte sans hésitation les élucubrations de ce moine du Moyen Âge qu'était Planude ; mais elle est fort joliment contée.

Vient ensuite la *Dédicace en vers à Monseigneur le Dauphin* :

Je chante les héros dont Esopé est le père,  
Troupe de qui l'histoire, encor que mensongère,  
Contient des vérités qui servent de leçons.  
Tout parle en mon ouvrage, et même les poissons.

Ce n'est pas là du remplissage, puisque le proverbe dit : muet comme un poisson.

Ce qu'il disent s'adresse à tous tant que nous sommes.  
Je me sers d'animaux pour instruire les hommes.

Le poète tarde à nous parler de ce Monseigneur le Dauphin pour qui ses vers sont écrits ; mais enfin, voici qu'il le désigne :

Illustre rejeton d'un prince aimé des cieux,  
Sur qui le monde entier a maintenant les yeux,  
Et qui, faisant fléchir les plus superbes têtes,  
Comptera désormais ses jours par des conquêtes,  
Quelque autre te dira d'une plus forte voix  
Les faits de tes aïeux et les vertus des rois.  
Je vais t'entretenir de moindres aventures,  
Retracer en ces vers de légères peintures :  
Et, si de t'agréer je n'emporte le prix,  
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

Voilà cette très intéressante dédicace, vrai début de poème à la manière antique : *Arma virumque cano...* ou *Quid faciat lætas segetes...*, avec une invocation après les premiers vers. L'auteur embouche plaisamment la trompette. Cette fois, c'est aux lecteurs ordinaires qu'il s'adresse : « Je me sers d'animaux pour instruire les hommes » ; et il marque très nettement son intention de moraliser.

Notons, en passant, que, dans ce recueil, la personnalité du poète apparaît assez souvent : ainsi se met-il en avant pour dédier *L'Homme et son Image* à La Rochefoucauld ; *Le Meunier, son Fils* et *l'Ane* au chanoine Maucroix ; *Le Lion amoureux* à M<sup>lle</sup> de Sévigné,

qui allait devenir, l'année suivante, M<sup>me</sup> de Grignan ; *Le Bûcheron et Mercure* probablement au chevalier de Bouillon, c'est-à-dire à un membre de cette famille qui l'avait protégé après la chute de Fouquet. Dans ce genre, une fable très intéressante est celle qui ouvre le vi<sup>e</sup> livre, *Le Pâtre et le Lion* ; il serait très intéressant de la rapprocher de *Clymène*, de la préface des *Contes*, de l'*Epttre à Huet*, et des *Epttres à M<sup>me</sup> de la Sablière*, si l'on n'avait quelque scrupule à ériger en théories les réflexions sur son art de ce « papillon du Parnasse », comme il s'est appelé lui-même, et à se faire le Charron de cet autre Montaigne. Je citerai cependant ici ces premiers vers du livre vi :

Les fables ne sont pas ce qu'elles semblent être ;  
 Le plus simple animal nous y tient lieu de maître,  
 Une morale nue apporte de l'ennui :  
 Le conte fait passer le précepte avec lui.  
 En ces sortes de feinte, il faut instruire et plaire,  
 Et conter pour conter me semble peu d'affaire.  
 C'est par cette raison qu'égayant leur esprit,  
 Nombre de gens fameux en ce genre ont écrit.  
 Tous ont fui l'ornement et le trop d'étendue,  
 On ne voit point chez eux de parole perdue.  
 Phèdre était si succinct qu'aucuns l'en ont blâmé ;  
 Esope en moins de mots s'est encore exprimé.  
 Mais surtout certain Grec renchérit et se pique  
 D'une élégance laconique ;  
 Il renferme toujours son conte en quatre vers.  
 Bien ou mal, je le laisse à juger aux experts.

Voyez de quelle façon capricieuse La Fontaine a composé son recueil. Ce passage était de nature à être mis tout au début de l'ouvrage ; il le place seulement en tête de son vi<sup>e</sup> livre. En cela il imite Montaigne. De même, nous pourrions nous demander dans quel ordre il a placé ses fables. Tantôt, apparemment, c'est l'ordre chronologique de la composition, tantôt un ordre d'analogie d'opposition, ou simplement de variété.

Le premier recueil se termine enfin par un épilogue.

Bornons ici cette carrière :  
 Les longs ouvrages me font peur.  
 Loin d'épuiser une matière,  
 On n'en doit prendre que la fleur.  
 Il s'en va temps que je reprenne  
 Un peu de forces et d'haleine,  
 Pour fournir à d'autres projets.  
 Amour, ce tyran de ma vie,  
 Veut que je change de sujets,  
 Il faut contenter son envie.  
 Retournons à Psyché. Damon, vous m'exhortez

A peindre ses malheurs et ses félicités :  
J'y consens : peut-être ma veine  
En sa faveur s'échauffera.  
Heureux si ce travail est la dernière peine  
Que son époux me causera.

L'enfant terrible reparait ici ; le prédicateur est fatigué, il faut qu'il s'en retourné vite à son abbaye de Thélème, et, de fait, on peut remarquer que les dernières fables du vi<sup>e</sup> livre sont des contes : *Le Charlatan*, *La Discorde*, *La Veuve*.

L'ouvrage fut tout à fait bien accueilli. Nous en avons la preuve dans les correspondances de M<sup>me</sup> de Sévigné et de Bussy-Rabutin, et aussi dans la préface que Furetière, l'auteur du *Roman bourgeois*, mit en tête de ses *Fables morales et nouvelles*, publiées en 1671 : il y loue le style naïf et inimitable de son devancier. C'était l'époque d'*Andromaque*, de *Britannicus*, du *Misanthrope*, du *Tartufe*, de l'*Amphitryon*, de l'*Oraison funèbre de la Reine-Mère* et des premiers *Sermons* prêchés à la cour par Bossuet l'époque où Port-Royal préparait la première édition des *Pensées* de Pascal, et où Mézeray donnait son *Abrégé de l'Histoire de France*. Pour qu'au milieu de tant d'ouvrages excellents, les *Fables* de La Fontaine aient excité le plus vif intérêt, il faut évidemment que leur grand mérite se soit fait sentir.

Deux illustres suffrages semblent pourtant leur avoir manqué : celui de Louis XIV et celui de Boileau. Pour ce qui concerne Louis XIV, j'y reviendrai. Mais je voudrais parler tout de suite de cette abstention de Boileau, qui lui a été très vivement reprochée. On s'étonne, en effet, que l'auteur qui louait si fort La Fontaine dans sa *Dissertation sur Joconde*, ne fasse pas la moindre allusion au génie du fabuliste ni même au genre qu'il a illustré dans son *Art poétique*, composé justement au lendemain de la publication des *Fables*, de 1669 à 1674. Mais il faut remarquer d'abord que l'*Art poétique* n'a point la prétention d'être un traité de poésie en forme et complet : c'est bien plutôt la causerie d'un lettré avec les gens du monde sur certains sujets littéraires. La fable n'est pas le seul genre dont il ne parle pas. Il ne dit rien non plus du genre didactique ni de l'épître, où lui-même pourtant est en train de conquérir la plus grande partie de sa gloire. En second lieu, c'est l'époque où Boileau, arrivé à la maturité, vise à l'Académie française et tend à se concilier beaucoup de ceux qu'il a si fort malmenés. Aussi a-t-il pris la résolution de ne rien dire des vivants dans son *Art poétique*, et ni Corneille, ni Racine même, dont il a si précisément défini le système dramatique, n'y sont nommés. Il faut reconnaître, d'ailleurs, que Boileau ne semble pas avoir bien

senti le mérite tout extraordinaire du grand fabuliste ; et je suis persuadé, quant à moi, qu'il aurait souscrit à ce reproche, que La Fontaine relève lui-même parmi les critiques de ses adversaires :

Vous parlez magnifiquement  
De cinq ou six contes d'enfant.

Du reste, Boileau s'est mis en concurrence sur ce terrain poétique avec un aussi terrible rival. Il a composé, lui aussi, une fable sur *L'Huître et les Plaideurs*, et une autre intitulée *Le Bûcheron et la Mort*. La Fontaine, après sa xv<sup>e</sup> fable du 1<sup>er</sup> livre, écrit ces lignes : « Ce sujet (*La Mort et le Malheureux*) a été traité d'une autre façon par Esope, comme la fable suivante le fera voir. Je composai celle-ci pour une raison qui me contraignait de rendre la chose ainsi générale. Mais quelqu'un me fit connaître que j'eusse beaucoup mieux fait de suivre mon original, et que je laissais passer un des plus beaux traits qui fût dans Esope. Cela m'obligea d'y avoir recours. » — Suit la célèbre fable :

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée...

Qu'est-ce à dire ? Que ce quelqu'un n'est autre que Boileau ; que, non content de faire cette observation critique à son ami, Boileau s'avisait de refaire, sa fable, et que La Fontaine, reprenant, à son tour, le même sujet, lui donna, sans en avoir l'air, la plus magistrale et la plus piquante des leçons, car il est bien évident que le petit chef-d'œuvre de La Fontaine est infiniment supérieur au médiocre apologue de Boileau. J'en conclus que celui-ci n'a peut-être pas très bien compris la perfection extraordinaire des *Fables* de notre poète.

Malgré le silence de Boileau, si La Fontaine ne se trouva pas enrichi par le très grand succès de son recueil, du moins eut-il le plaisir de voir son libraire y gagner des sommes énormes, et la gloire d'être placé, dès lors, sur le même rang, comme grand écrivain, que les Racine, les Boileau et les Molière.

C. B.



# Transformations des sociétés européennes au XIX<sup>e</sup> siècle.

---

Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS,  
Maître de conférences à l'Université de Paris.

---

## La Restauration en France (1814-1827).

Le premier grand événement de l'Europe, au XIX<sup>e</sup> siècle, est la lutte générale qui produit un bouleversement dans la répartition des territoires et dans le régime intérieur des Etats. Il est suivi d'un autre événement qu'on a appelé la Restauration, et qui consiste dans un essai de rétablissement du régime antérieur à la lutte. — Pour comprendre la Restauration, il faut l'étudier successivement dans les principaux Etats ; nous examinerons en même temps les crises qui ont suivi la Restauration jusque vers 1850.

*Bibliographie.* — Un grand nombre de documents ont été publiés : on en trouvera l'indication dans l'*Histoire générale*. Ces documents sont de deux sortes : documents officiels contemporains et documents confidentiels postérieurs (mémoires). La catégorie la meilleure, les documents confidentiels contemporains, se trouve dans les Archives et est accessible au public ; mais ces documents n'ont été publiés, jusqu'à présent, qu'en fragments infimes. — Les documents publiés sont, parmi les documents officiels contemporains, les débats parlementaires (on ne les sténographie pas encore), les lois ; pratiquement, il suffit de se reporter à l'*Annuaire historique* ; parmi les *Mémoires*, les plus importants sont ceux de Roederer, Mollien, Miot de Mellito, M<sup>me</sup> de Rémusat, Pasquier, Vitrolles, Beugnot. — Les journaux ne sont encore pas libres, et les rédacteurs se préoccupent plus de littérature que d'information. Une source abondante de renseignements est constituée par les *Almanachs impériaux ou royaux*.

Les travaux sur cette période ont été faits par des hommes politiques ; il n'y a pas encore d'histoire scientifique. L'ouvrage de Viel-Castel, *Histoire de la Restauration*, est sec, dépourvu de références ; le meilleur exposé se trouve dans Duvergier de Hau-

ranne, *Histoire parlementaire*, (1815-1830); au point de vue pratique, l'*Histoire générale* et l'*Histoire de l'Europe contemporaine*.

Nous examinerons successivement les conditions dans lesquelles s'est faite la Restauration, la crise (1814-1816), puis l'organisation du gouvernement des Bourbons (1816-1827).

I. — La Restauration, en France, s'est produite dans des conditions anormales, qui en dissimulent le caractère : officiellement, il y a restauration d'un régime antérieur; en fait, il y a création, plus exactement consolidation, d'un régime nouveau, du régime napoléonien, qui est une véritable restauration à l'égard du régime immédiatement antérieur.

Les hommes de la Révolution avaient pris pour modèle le régime américain, et fait gouverner le pays par ses représentants; ils avaient ôté le pouvoir aux fonctionnaires et créé deux sortes de pouvoirs élus : un gouvernement central, chargé de la direction générale des affaires, et comprenant une assemblée nationale et un pouvoir exécutif; des pouvoirs spéciaux d'administration pour les affaires locales, décentralisés, sous forme de conseils et de directoires élus, sous forme de fonctionnaires spéciaux (évêques, juges) également élus. Le système de gouvernement organisé par la Révolution est donc un système représentatif, centralisé pour la politique générale, décentralisé pour l'administration locale, c'est-à-dire tout différent du système antérieur à 1789, centralisé et bureaucratique. Tocqueville s'est trompé, quand il a dit que la Révolution avait continué l'évolution commencée par la monarchie, tendant à établir la centralisation et la tutelle. Le système de gouvernement, tel qu'il fonctionnait avant 1789, n'a reparu que sous Napoléon; on ne connaît pas encore en détail ce retour à l'ancien régime; il faudrait dépouiller les documents conservés aux Archives pour établir dans quelle mesure Napoléon a repris l'ancien personnel et dans quelles mesures cet ancien personnel a repris l'ancienne méthode. Mais on peut décrire le mécanisme général de ce gouvernement napoléonien, et cela suffit à montrer qu'il est revenu à beaucoup de pratiques antérieures à 1789; de même, la simple comparaison d'un *Almanach impérial* et d'un *Almanach royal* (de 1815, par exemple) fait voir que les Bourbons n'ont rien changé que des noms au régime établi par Napoléon.

Au centre, la Cour et les grands corps de l'Etat. — La Cour a été rétablie par Napoléon, qui a même essayé de faire revenir l'ancien personnel ( « Il n'y a que ces gens-là qui sachent servir ») et de restaurer l'étiquette : M<sup>me</sup> de Rémusat raconte qu'il fit rechercher les règlements d'étiquette, qu'il s'adressa à M<sup>me</sup> Campan pour avoir des détails précis sur la cour de Louis XVI, qu'il manda

Despréaux, maître de danse de la reine (Marie-Antoinette), pour apprendre aux dames à faire la révérence ; la Restauration se borna à changer le souverain et à rétablir quelques anciens titres (Maison du roi). Parmi les conseils, le plus puissant, le *Conseil des Ministres*, est une institution de l'Ancien Régime qui a traversé la Révolution, mais a perdu son caractère de conseil : les ministres sont devenus les chefs de services isolés, ne délibèrent plus ensemble ; ils sont à la tête de départements constitués séparément les uns des autres : justice, affaires étrangères, guerre, marine, finances, police générale, intérieur (ce dernier comprenant plusieurs services, qui deviendront des ministères spéciaux : commerce, fabriques et manufactures, instruction publique, administration générale, ponts et chaussées) ; le *Conseil d'Etat*, restauré par Napoléon, avec son ancien mécanisme, conseillers et maîtres des requêtes, qui se répartissent en divers comités, avec ses anciennes attributions, préparation des projets de loi et des règlements, jugements des procès entre l'Etat et les particuliers, et composé de fonctionnaires de carrière. — Deux corps représentatifs (le Tribunal a disparu), *Sénat* et *Chambre des Députés*, sont devenus de simples corps auxiliaires du gouvernement ; ils sont composés de membres permanents : les sénateurs sont désignés à vie, les députés sont choisis sur des listes de notabilités, dressées par un système électoral à plusieurs degrés, mais ces listes n'ont pas été renouvelées pendant le règne de Napoléon ; ces corps, composés de véritables fonctionnaires (les sénateurs reçoivent un traitement sous forme de dotation), aident à dresser le budget, à fixer les contingents, à faire les lois : en fait, ils approuvent ce qui leur est proposé par les fonctionnaires.

Les opérations particulières et locales sont faites par des fonctionnaires répartis dans des services spéciaux, fonctionnaires de carrière, choisis par le gouvernement, organisés en hiérarchie jusqu'au ministre, chef de service. Les citoyens n'ont aucun contrôle sur ces fonctionnaires, redeviennent des administrés, des sujets. Mais le retour à l'Ancien Régime n'est pas complet ; il y a quelques différences produites par la Révolution : elle a détruit les privilèges de rang et les irrégularités d'organisation, elle a établi l'égalité légale et déterminé des circonscriptions régulières. De là, quelques différences entre la bureaucratie de Napoléon et celle de l'Ancien Régime : cette dernière était discrétionnaire, aristocratique, irrégulière ; celle de Napoléon est encore arbitraire, mais démocratique et régulière, Napoléon a bien marqué cette situation, quand il a dit : « Nous avons fini le roman de la Révolution », le roman, c'est-à-dire le gouvernement représentatif, « il faut en com-

mencer l'histoire », c'est-à-dire ne voir que ce qu'il y a de réel et de possible dans l'application des principes, et organiser un régime régulier et égalitaire. Ces idées se rattachent à sa psychologie du Français, être, selon lui, égalitaire, parce qu'il est vaniteux, mais nullement désireux de liberté. « Vous autres Français, disait-il un jour, vous aimez la monarchie; c'est le seul gouvernement qui vous plaise. Je parie que vous, M. de Rémusat, vous êtes plus à l'aise depuis que vous m'appellez sire et que je vous dis Monsieur... La sévérité du gouvernement républicain vous eût ennuyés à mort. Qu'est-ce qui a fait la Révolution ? La vanité ! Qu'est-ce qui la terminera ? La vanité ! — L'égalité, voilà votre marotte ! » — Maintenir la domination absolue d'un personnel spécial est, selon Napoléon, chose possible en France, à condition d'ouvrir l'accès des fonctions à tous, de leur laisser entrevoir la possibilité d'arriver aux positions supérieures. Ce système est bien caractérisé par les créations les plus personnelles de Napoléon, la Légion d'honneur, ordre de chevalerie égalitaire, la noblesse impériale ouverte à tous ceux qui serviront bien le gouvernement.

Tout ce mécanisme, Louis XVIII l'a conservé en 1814 : il garde cette administration bureaucratique, soustraite au contrôle de la population, recrutée par le gouvernement dans l'ensemble de la nation, en fait se cooptant dans la bourgeoisie, superposée à la population, se conduisant d'après ses règles propres, uniformes, agissant de façon à empêcher toute initiative locale. Mais ce mécanisme ne se dirige pas lui-même, il a besoin de recevoir la direction du pouvoir politique central. Sous Napoléon, l'autorité est tout entière concentrée dans un seul individu, lui, qui prend toutes les décisions, qui leur fait donner la forme légale par les grands corps de l'Etat ; ce gouvernement personnel direct exige une grande force de travail (cf. Taine), et Napoléon arrive à connaître toutes les questions, à donner des ordres à tous les services, à surveiller l'exécution de tous ses ordres. Un tel régime ne pouvait durer qu'autant qu'il vivrait ; il n'a même pas duré aussi longtemps : Napoléon a rencontré de la résistance chez ses sujets, parce qu'il a voulu leur imposer des actes contraires à leurs intérêts et à leurs sentiments, résistance passive, sans doute, mais réelle. Dès 1803, les réfractaires sont nombreux ; la contrebande est active ; les évêques et les séminaristes protestent contre le Concile et contre la captivité du pape. Pour briser les résistances, il emploie la force : police, gendarmes, prisons d'Etat. Pour empêcher le mécontentement de se produire, il organise un système qui doit diriger l'opinion publique : il veut empêcher ses sujets d'être informés, leur faire donner des informations

inexactes. Il interdit aux particuliers de s'occuper de politique : lettre à Fouché, 31 décembre 1806 : « Si M. Chénier se permet le moindre propos, faites-lui connaître que je donnerai ordre qu'il soit envoyé aux îles Sainte-Marguerite. Le temps de la plaisanterie est passé ; qu'il reste tranquille ; c'est le seul droit qu'il ait. Ne laissez pas approcher de Paris cette coquine de M<sup>me</sup> de Staël. » Il place tous les organes d'information sous le pouvoir direct du gouvernement : d'abord les journaux, dès 1800, sont soumis à la surveillance de la police, ne doivent publier que ce qui plaît au pouvoir, peuvent être supprimés à volonté ; puis il s'occupe des livres et des brochures non périodiques (c'est ce qu'il faut entendre, à cette époque, par *la presse*). Napoléon a d'abord voulu maintenir en apparence la liberté : il a organisé une commission de la liberté de la presse (sept sénateurs) ; il ne veut pas du mot *censure*, puis il déclare qu'il est difficile de se passer de la chose (au Conseil d'Etat, le 11 avril 1809 : « J'ai le droit d'empêcher la manifestation d'idées qui troublent la paix de l'État, ses intérêts et le bon ordre ») ; enfin il restaure ce mot : « Il y aura des censeurs nommés par Nous, sur la présentation de notre ministre de l'intérieur. » (5 février 1810.) Louis XVIII trouve donc la censure sur les livres rétablie.

Ainsi le régime napoléonien se composait d'un système d'administration bureaucratique, indépendante de la population, subordonnée à un chef absolu, et d'un gouvernement concentré dans un homme soutenu par une force militaire. Cette force détruite, le chef du gouvernement tombe ; mais tout le mécanisme des agents subsiste ; il fut conservé par les Bourbons revenus en France, et la Restauration se trouve n'être qu'un changement dans le système du gouvernement central.

II. — La Restauration se produit par trois crises successives, de 1814 à 1816.

1. — L'arrivée des Alliés à Paris a décidé la question de personne : le chef du nouveau gouvernement sera le souverain légitime. Mais il reste à régler la nature de son pouvoir, car Louis XVIII est rappelé par les deux corps qui représentent officiellement le pays et sous conditions : avant de prendre le pouvoir, il devra accepter le projet de constitution élaboré par le Sénat. Ce projet a pour but de donner des garanties à tous les gens en place, sénateurs, députés, officiers, d'assurer la paisible jouissance aux acquéreurs de biens nationaux, la sécurité aux créanciers de l'Etat. — Mais Louis XVIII, dès sa rentrée en France, est averti que le Sénat n'a pas d'autorité morale ; alors il rejette le projet de constitution, mais le reprend sous forme d'une mesure venant de

son initiative propre : c'est la *Déclaration de Saint-Ouen*. Elle a été rédigée à Compiègne par trois hommes de confiance du roi, Blacas, Vitrolles, La Maisonfort ; ils commencent leurs travail à minuit, le terminent avant le jour ; mais on n'ose pas réveiller le roi pour la lui soumettre, et Vitrolles la contresigne sans que le roi l'ait lue et la fait afficher dans Paris à 20.000 exemplaires. Elle pose les principes du nouveau gouvernement : il y aura deux Chambres, les Pairs et les Députés, qui voteront les lois et l'impôt ; une constitution sera rédigée par 6 commissaires des deux Chambres et 3 commissaires du roi, puis « mise sous les yeux » des deux Chambres, convoquées à cet effet pour le 11 juin.

Le travail de la commission nous est connu par les *Mémoires* de Beugnot, qui en fut le secrétaire et qui garda ses notes de séances. Son récit nous fait comprendre toutes les questions qui ont amené les conflits politiques jusqu'en 1830. Montesquieu apporta un projet, discuté d'abord entre les commissaires du roi, puis dans la commission générale, pendant quatre séances. Trois points furent discutés. D'abord, la question de la liberté de la presse (art. 8) : aucun des commissaires ne pensait que les journaux fussent compris dans cette liberté ; pour eux, il ne s'agissait que des livres et des brochures non périodiques, les journaux relevant de la police. De plus, dans le texte proposé, il y avait : *la loi prévient et réprime* ; le mot *prévient* disparaît dans la rédaction définitive, soit que la commission l'ait oublié, soit qu'elle ait jugé que les deux termes faisaient un pléonasme : on se servira de cette omission pour s'opposer à l'organisation de la censure. — En second lieu, le pouvoir du roi : tout le monde est d'accord pour accepter l'article 14, qui donne au roi le droit de faire des ordonnances en cas de besoin urgent (c'est un emprunt aux constitutions de Napoléon) ; on discute pour savoir à qui appartiendra l'initiative, au roi ou aux Chambres. La question est tranchée par un compromis : l'initiative est réservée au roi ; mais les Chambres pourront supplier le roi de présenter une loi. Louis XVIII accepte, déclarant voir là « une reconnaissance de la prérogative royale plutôt qu'un empiétement ». — Enfin, le système électoral : on s'accorde pour ajourner la question ; mais la rédaction tranche un certain nombre de points d'une grande portée pratique : la Chambre, élue pour 3 ans, sera renouvelée par cinquième, « pour éviter des commotions violentes ». La qualité d'électeur sera liée au paiement d'un minimum de contribution, mais de quelle espèce de contribution : le projet porte *contribution foncière*, ce qui n'accorde le droit de vote qu'aux grands propriétaires ; quelques membres proposent l'adjonction de *personnelle et mobilière* ; puis on trouve la formule trop longue,

et on met *directe* : ainsi le droit électoral est étendu aux patentés, sans que personne y ait pensé (les patentés formeront le parti libéral). Il reste à régler la composition de la Chambre et le système d'élection. Beugnot compte qu'il y aura encore trois séances, et prépare un projet d'élection à deux degrés.

Alors Bûlow vient annoncer aux commissaires que les souverains alliés ont avancé la date de leur départ et désirent que la constitution soit promulguée auparavant. Les commissaires ne peuvent plus disposer que de trois jours pour achever leur œuvre : ils renoncent à régler les questions électorales et s'occupent à la hâte des questions de forme, titre, date de l'acte. Fontanes est chargé de rédiger un préambule ; il apporte un projet qu'on trouve trop pompeux, et Beugnot en bâcle un : il est présenté au roi, qui ne le lit pas. Les questions de forme sont tranchées rapidement : on a proposé comme titre, *ordonnance générale de réformation, acte constitutionnel* ; Beugnot propose *charte* ; on s'entend sur *charte constitutionnelle*. Quant à la date, *vingt-cinquième année de notre règne*, elle est restée en suspens jusqu'au dernier moment : elle n'est connue que lorsqu'à la séance de la Chambre, le 4 juin, le chancelier donne lecture de la charte. — Les formes dans lesquelles cette charte est présentée ont fait scandale : on les a cru préméditées, alors qu'elles étaient seulement improvisées, qu'elles résultaient du hasard et de la précipitation. C'est aussi le hasard qui a décidé les trois questions capitales dans la pratique : le mode d'élection de la Chambre n'a pas été réglé par la Charte, ce qui permit de le changer par des lois ; la liberté de la presse (pas de censure préventive) a été étendue aux journaux par simple malentendu ; le droit électoral a été accordé aux patentés. La façon dont ces questions sont tranchées est favorable à l'opposition libérale.

Le mécanisme a été mis en mouvement avec le personnel impérial : les sénateurs sont devenus les pairs ; il n'y a pas eu d'élection de nouveaux députés ; les fonctionnaires de Napoléon restent en place, Talleyrand, Montesquiou, Louis, Beugnot. — Deux questions pratiques se posent : 1<sup>o</sup> Quel sera le régime de la presse ? Par ordonnance d'octobre 1814, une commission de censeurs professionnels est créée, sous le contrôle d'une commission de surveillance composée de neuf magistrats, et tout journal nouveau doit demander l'autorisation préalable. — 2<sup>o</sup> Une question financière : le comte d'Artois a promis l'abolition des droits réunis, mais on manque d'argent ; Napoléon a laissé une lourde dette, doit-on l'accepter ? Enfin la Charte a déclaré que l'impôt doit être *consenti* ; dans quel sens faut-il interpréter ce mot ? Tout est tranché en 1814

par l'initiative du baron Louis : les droits réunis, existant depuis longtemps en France, doivent être conservés ; on se contente de changer leur nom : on les appelle désormais *contributions indirectes* ; il faut reconnaître les dettes du régime déchu, ce sont les dettes de la France ; le gouvernement présentera d'abord l'évaluation de ses besoins, puis les voies et moyens propres à les balancer.

Le régime semble avoir satisfait la bourgeoisie, même libérale, fatiguée des guerres, du silence politique et de l'arbitraire. Mais le peuple et les soldats sont blessés de certaines formes : affectation à parler de la 25<sup>e</sup> année du règne ; emploi des termes *octroi* et *concession* dans le préambule de la Charte ; cocarde blanche ; demi-solde.

2. — Napoléon profite du mécontentement, et, aidé par Fouché, rentre en France. Il essaie de gagner les libéraux par l'*Acte additionnel* et les républicains par le *Champ de Mai*, qui rappelle les *fédérations* de la Révolution. Cet épisode des Cent Jours eut des conséquences considérables. Les royalistes reviennent exaspérés de la trahison du personnel impérial ; de là, la *Terreur blanche*, les procès contre les officiers ; en même temps, ils parlent d'un retour complet à l'Ancien Régime, demandant la restitution des biens nationaux, l'abolition du Concordat, la suppression de l'Université, la non-reconnaissance de la dette. Deux grands partis politiques se forment, d'autant plus hostiles que des questions d'intérêt matériel les séparent : les ultras et les libéraux.

Louis XVIII ne veut plus se servir du personnel de gouvernement qui l'a abandonné, renvoie ses ministres de 1814 (sauf Talleyrand et Fouché, dont il ne se sépare que contraint par la Chambre), épure la Chambre des Pairs, dissout la Chambre des Députés. Les élections pour la nouvelle Chambre se font suivant le régime impérial ; deux collèges d'électeurs : le collège d'arrondissement qui propose, le collège de département qui élit ; listes d'électeurs dressées par le préfet. Une seule innovation est faite : le nombre des députés est porté de 262 à 402. — La nouvelle Chambre, la *Chambre introuvable*, a une majorité d'ultras, qui constituent le *Groupe de la rue Thérèse*, qui ont pour chef Villèle, et sont aidés, par le *Pavillon de Marsan* (comte d'Artois et trois ministres). La minorité, formée par les partisans de la Charte, a les préférences du roi.

3. — Cette troisième crise est le conflit entre le roi et les ultras ; il éclate sur la question du régime électoral. Le ministre propose l'élection à deux degrés et le renouvellement partiel ; les députés,



qui veulent rester cinq ans, acceptent l'élection à deux degrés, mais réclament le renouvellement intégral. Un autre conflit a pour cause la question des biens nationaux et des biens du clergé : le gouvernement veut les vendre. — Le roi met fin à la lutte par un acte d'initiative : il prononce la clôture de la session ; puis, poussé par les constitutionnels, surtout par Decazes, il déclare la Chambre dissoute. L'ordonnance du 8 septembre 1816 règle les conditions suivant lesquelles la nouvelle Chambre sera élue : on revient au régime de 1814. Les élections donnent la majorité aux partisans de la Charte. La crise aiguë est terminée.

III. — Le régime achève de s'organiser jusqu'en 1827. Les crises ne portent plus que sur la direction du gouvernement. — Alors vont se débattre les trois questions restées en suspens : liberté de la presse, régime électoral, vote du budget. Alors se constituent définitivement les partis : le parti de l'Ancien Régime, formé d'émigrés, de grands propriétaires, de partisans du clergé ; le parti de la Révolution, coalition de bonapartistes et républicains, unis par l'amour du drapeau tricolore et la haine des Bourbons, recruté parmi les acquéreurs des biens nationaux, les gens des villes, les anticléricaux ; entre ces deux partis extrêmes, le parti de la Charte, soutenu par Louis XVIII, tendant à se scinder en deux groupes, centre droit et centre gauche. — La période est coupée en deux par une crise qu'amène l'assassinat du duc de Berry (1820).

1. — 1816-1820. — Avant la crise, le parti constitutionnel est au pouvoir et dirige l'organisation définitive.

D'abord le régime électoral. — La Charte ne contient sur ce point qu'une clause négative : pour être électeur, il faut payer un minimum de contribution de 300 francs. On la transforme en clause positive : seront électeurs, avec des droits égaux, tous les contribuables payant 300 francs de contribution ; le préfet n'a plus que le pouvoir de dresser les listes et de les afficher ; il n'y a plus qu'un seul collège au département. C'est la première fois qu'apparaît en France le vote direct. Les électeurs se réunissent en assemblée au chef-lieu de département, votent au scrutin de liste et secret, avec ballottage entre les deux premiers des non élus. Le roi nomme les présidents des assemblées électorales, qui sont candidats officiels. Avec ce régime, les ultras diminuent, les libéraux augmentent à la Chambre.

Ensuite le régime des journaux, réglé seulement en 1819. — La discussion fut longue et sérieuse : toutes les idées qui furent émises au xix<sup>e</sup> siècle à propos de la liberté de la presse y furent exposées. On aboutit à trois lois, fixant la répression des crimes, la procédure, les conditions de publication. Les principes sont les

suivants : il n'y a pas de délits de presse, mais seulement des délits commis par la voie de la presse ; on ne distingue plus entre les livres et les journaux ; la loi s'occupe de réprimer et non de prévenir ; il n'y aura plus de procès de tendance ; dans le cas de diffamation à l'égard d'un personnage public, l'accusé pourra fournir la preuve ; les procès seront jugés par le tribunal des crimes, par le jury ; le journaliste arrêté devra toujours être mis en liberté sous caution ; les délits seront prescrits par six mois. Pour les journaux, on crée un régime nouveau : la nécessité de l'autorisation préalable est supprimée, mais l'imprimeur est astreint à la déclaration et au dépôt d'un exemplaire signé ; d'ailleurs, il est entendu que la presse doit rester bourgeoise ; on leur impose un cautionnement très élevé (à Paris, dépôt de 10.000 francs de rente ; dans les grandes villes, 2.500). Guizot, commissaire du roi, a très nettement expliqué cette idée du gouvernement : « Il importe de ne placer les journaux que dans les mains d'hommes qui donnent à la société un gage de leur existence sociale et puissent lui inspirer quelque confiance. Il ne convient ni à la société ni aux partis que les organes publics soient pris et placés dans les régions inférieures des opinions. » Et, comme les journaux sont soumis à un droit de timbre élevé, comme les frais de poste sont considérables (la vente au numéro ne se fait pas), la presse est très coûteuse ; seuls de riches bourgeois ou des cabinets de lecture peuvent les recevoir. Un rapport secret de 1824 évalue le nombre des exemplaires à 41.000 pour les journaux de l'opposition, à 14.300 pour les journaux de gouvernement.

En même temps, le budget s'est organisé (cf. Stourm, *Le Budget*). L'équilibre des finances est complètement rompu, par les dettes, les frais des armées d'occupation, l'indemnité de guerre. Il faut garder tout l'ancien système d'impôts, et emprunter : on crée des rentes à 5 0/0 émises à 60 francs ; mais cet emprunt est regardé comme un expédient, on se préoccupe de le rembourser et on organise la caisse d'amortissement. Le premier budget fut discuté en 1817 ; la Chambre obtient de discuter séparément les recettes et les finances : elle passe donc ainsi en revue tous les actes du gouvernement. Puis elle examine les budgets des années précédentes, et, à propos d'une irrégularité constatée dans le budget du ministre de la guerre Clarke, elle pose le principe qu'un ministre ne doit dépenser que les sommes qui lui ont été allouées, que, s'il a besoin de crédits supplémentaires, il devra solliciter une loi nouvelle. En 1818, la Chambre obtient que le gouvernement présente ses budgets avec, en regard, les dépenses et les crédits. Ainsi commence la « spécialité » : telle somme est attri-

buée à telle dépense. Le mécanisme du vote du budget et de l'examen des comptes est définitivement organisé en 1820.

Enfin, l'armée est organisée par la loi de 1818. Le principe est qu'« elle se recrute par engagements volontaires et, en cas d'insuffisance, par des appels faits suivant les règles ». Ainsi, le service militaire est égal pour tous, avec faculté de remplacement ; l'appel est public : tirage au sort, conseil de revision. Le contingent ordinaire est levé sans qu'une loi soit nécessaire ; si on le dépasse, il faut une loi. Les règles d'avancement sont posées : deux tiers des grades devront être donnés à l'ancienneté. L'armée est présentée comme une armée défensive.

2. — Le meurtre du duc de Berry amène un retour en arrière. — Le roi abandonne Decazes ; la droite gagne la majorité à la Chambre et prend le gouvernement, grâce à l'alliance du centre droit. Elle veut revenir au régime antérieur à 1816 et y réussit en partie. — Pour la presse, on rétablit la censure facultative : le gouvernement est libre de la maintenir ou non, par simple ordonnance, 1822 ; la plupart des journaux d'opposition disparaissent ou fusionnent, pour faire face aux frais. — Une nouvelle loi électorale est demandée : le gouvernement voudrait revenir au régime de 1815, avec deux collèges : le collège d'arrondissement (électeurs payant au moins 300 francs) qui proposerait, le collège de département (électeurs payant au moins 1.000 francs) qui élirait. La discussion dure 24 jours ; des agitations se produisent dans Paris : un étudiant est tué. La lutte se termine par un compromis : les collèges de département éliront 172 députés, les collèges d'arrondissement en éliront 258 ; mais les électeurs des premiers collèges pourront siéger dans les seconds. De là, le nom de *loi du double vote*.

Avec ce nouveau régime électoral, la majorité de droite augmente, d'autant plus que le parti libéral se compromet par des conspirations. Villèle se sent si maître des élections qu'il dissout la Chambre, 1824 ; la nouvelle lui est encore plus favorable : alors, pour perpétuer sa majorité, il abolit le renouvellement partiel, établit le renouvellement intégral avec une durée de sept ans ; cette loi devra s'appliquer à la Chambre nouvelle. Puis il établit la censure, qui est supprimée à l'avènement de Charles X, pour le rendre populaire.

Avec Charles X, c'est la réaction ouverte. On vote la loi du milliard des émigrés, la loi du sacrilège ; on propose une loi sur la presse, qui doit atteindre tout imprimé : elle est votée par la Chambre, elle est arrêtée par les pairs. En somme, les ultras atténuent les réformes constitutionnelles de la période 1816-1820 et font même passer des mesures qui ne peuvent qu'inquiéter la population.

M. T.

# Sujets de devoirs

---

## I

### UNIVERSITÉ DE POITIERS.

---

#### Composition française.

##### *Licence.*

Qu'entend-on exactement par le mot *humanisme* en littérature ? Analyser l'état d'esprit et déterminer le degré d'originalité d'un *humaniste*, par des exemples empruntés aux auteurs français qui vous semblent mériter ce nom.

##### *Enseignement primaire.*

Expliquer et justifier par des exemples cette parole de Montesquieu : « Comme il est très difficile de faire un bon ouvrage et très aisé de le critiquer, parce que l'auteur a eu tous les défilés à garder et que la critique n'en a qu'un à forcer, il ne faut point que celui-ci ait tort, et, s'il arrivait qu'il eût continuellement tort, il serait inexcusable. » (*Défense de l'Esprit des Loix*, 3<sup>e</sup> [partie].)

#### Dissertation latine.

De ea quæ veterum cum recentioribus nuncupatur controversia, qualis ab Horatio epistolæ ad Augustum præmissa est, disputatio.

#### Thème grec.

*Télémaque*, livre V, depuis : « Mentor nous dit qu'il avait été autrefois en Crète... », jusqu'à : « L'éducation qu'il faisait donner... »

#### Thème latin.

Montaigne, I, 25 (*De l'Institution des Enfants*), du commencement jusqu'à : « Je n'ai dressé commerce... »

**Histoire.***Moyen Age.*

Politique de Pépin et de Charlemagne pour constituer l'Etat franc.

*Temps modernes.*

De la colonisation française au xvii<sup>e</sup> siècle.

*Histoire contemporaine.*

Talleyrand.

**Histoire ancienne.**

- 1<sup>o</sup> L'éducation de la jeunesse à Athènes.
- 2<sup>o</sup> La conquête de la Grèce par les Romains.
- 3<sup>o</sup> Annibal.

**Géographie.**

- 1<sup>o</sup> Les grands ports anglais : Londres et Liverpool.
- 2<sup>o</sup> La plaine des Pays-Bas.
- 3<sup>o</sup> Le Mississippi.

**Philosophie.***Licence.*

Expliquer et discuter, en la rapportant à une théorie générale de la croyance, cette pensée de Descartes : « L'action de la pensée par laquelle on croit une chose étant différente de celle par laquelle on connaît qu'on la croit, elles vont souvent l'une sans l'autre. » (Descartes, *Méthode*, III, 2).

*Enseignement primaire.*

Que pensez-vous de cette maxime de Rousseau : qu'il ne faut pas infliger aux enfants le châtiment comme punition, mais comme conséquence de leur faute ?

**Grammaire.**

Les questions de lieu en grec et en latin.

**Métrique.**

L'élision.

---

**II**

UNIVERSITÉ DE RENNES.

---

*Licence.*

**Dissertation française.**

1. « Nos meilleurs poètes lyriques en France, a dit M<sup>me</sup> de Staël, ce sont peut-être nos grands prosateurs, Bossuet, Pascal, Fénelon, Buffon, J.-J. Rousseau. » — (*De l'Allemagne*, 2<sup>e</sup> partie, ch. ix.) Expliquer et discuter ce jugement.

2. La critique des défauts et la critique des beautés.

3. Le personnage de Figaro dans Beaumarchais.

*Agrégation.*

1. Les personnages de valets dans le théâtre de Molière, principalement Mascarille et Scapin. Les comparer avec les autres valets du répertoire classique, jusqu'à Figaro inclusivement.

2. L'amour et l'ambition dans *Bajazet*.

**Histoire de la littérature française.**

*Sujets de mémoires ou de leçons.*

1. La Fontaine, ses idées et doctrines littéraires.

2. La poétique nouvelle apportée par Chateaubriand.

3. Les thèmes lyriques de Lamartine.

4. De l'épopée dans Vigny, Lamartine et V. Hugo.

5. V. Hugo et la poésie philosophique.

5. Les idées sociales de V. Hugo ; rôle de la pitié dans son œuvre.

7. Le drame historique au XIX<sup>e</sup> siècle après le Romantisme.

8. Les principales transformations de la comédie au XIX<sup>e</sup> siècle depuis Scribe.

9. Le roman historique au XIX<sup>e</sup> siècle.
10. L'évolution de la critique au XIX<sup>e</sup> siècle.

### **Histoire moderne.**

1. Décrire la constitution politique et l'état économique et social des Provinces-Unies en 1648.
2. Les institutions politiques et sociales de la France sous la Restauration et la monarchie de Juillet.
3. L'Angleterre en 1815.

### **Histoire ancienne.**

Les colonies grecques de la Grande Grèce.

### **Histoire du Moyen Age.**

Les relations de la royauté avec les grands feudataires aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles.

### **Philosophie.**

1. L'attention ; manières diverses dont elle s'exprime.
2. Influence de la pathologie mentale sur les conceptions morales actuelles.
3. L'imitation.

### **Langue et littérature anglaises.**

#### **I. — AGRÉGATION.**

#### *Version.*

#### **CHAUCER.**

The strokes of his pencil always telle. He dwells only on the essential, on that which would be interesting to the persons really concerned : yet, as he never omits any material circumstance, he is prolix from the number of points on which he touches, without being diffuse on any one ; and is sometimes tedious from the fidelity with which he adheres to his subject, as other writers are from the frequency of their digressions from it. The chain of his story is composed of a number of fine links, closely connected together, and rivetted by a single blow. There is an instance of the minuteness which he introduces into his most serious descriptions in his account of Palamon when left alone in his cell :

« Swiche sorrow he maketh that the grete tour

« Resounded of his yelling and clamour :  
 « The pure fetters on his shinnes grete  
 « Were of his bitter salte teres wete. »

The mention of this last circumstance looks like a part of the instructions he had to follow, which he had no discretionary power to leave out or introduce at pleasure. He is contented to find grace and beauty in truth. He exhibits for the most part the naked object, with little drapery thrown over it. His metaphors, which are few, are not for ornament, but use, and as like as possible to the things themselves. He does not affect to shew his power over the reader's mind, but the power which his subject has over his own. The readers of Chaucer's poetry feel more nearly what the persons he describes must have felt than perhaps those of any other poet. His sentiments are not voluntary effusions of the poet's fancy, but founded on the natural impulses and habitual prejudices of the characters he has to represent. There is an inveteracy of purpose, a sincerity of feeling, which never relaxes or grows vapid, in whatever they do or say. There is no artificial, pompous display, but a strict parsimony of the poet's materials, like the rude simplicity of the age in which he lived. His poetry resembles the root just springing from the ground rather than the full blown flower. His muse is no « babbling gossip of the air » fluent and redundant ; but like a stammerer, or a dumb person, that has just found the use of speech, crowds many things together with eager haste, with anxious pauses, and fond repetitions, to prevent mistakes. His words point as an index to the objects, like the eye or finger.

W. HAZLITT : *Lectures on the English Poets.* (Lecture II.)

*Dissertation française.*

W. Beckford : *Vathek.*

LICENCE.

Même version que pour l'agrégation.

*Dissertation.*

Bacon's Essays.

II. — AGRÉGATION.

*Thème.*

A. Dumas, *Les Trois Mousquetaires*, chap. 1. Depuis : « Un



jeune homme, — traçons son portrait... », jusqu'à : « ...il est vrai que les paroles, dont le présent avait été accompagné, n'avaient pas de prix. »

*Dissertation anglaise.*

William Hazlitt's style.

LICENCE.

Même thème que pour l'agrégation.

*Dissertation.*

George Eliot as a novelist.

**Thème grec.**

1. Si je ne supposais que vous êtes consternés par suite de votre isolement et parce qu'il y a des Barbares qui surviennent eten nombre, je ne vous aurais pas ainsi donné un enseignement en même temps que l'exhortation. Mais maintenant, en présence de l'abandon des nôtres et de la multitude des adversaires, je vais essayer, par un court avis et conseil, de vous inspirer les plus grandes résolutions. Il convient que vous soyez braves à la guerre, non à cause de la présence de vos alliés en toute occasion, mais à cause de votre valeur propre, et qu'aucune multitude d'adversaires ne vous effraie, vous qui n'êtes pas venus de ces Etats où peu de gens en gouvernent un petit nombre, mais où plutôt quelques-uns en gouvernent un plus grand nombre, sans avoir acquis la suprématie par un autre moyen que par la supériorité dans les combats. Quant aux Barbares, que maintenant vous craignez par inexpérience, il faut savoir qu'à la suite des combats que vous avez précédemment livrés aux Macédoniens, et d'après ce que je conjecture et ce que je sais pour l'avoir entendu dire à d'autres, ils ne seront pas redoutables.

2. *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*, chap. vi : « Lorsqu'ils accordaient la paix à quelque prince... ni de bassesses qu'ils ne fissent pour l'obtenir. »

**Langue et littérature allemandes.**

*Agrégation.*

THÈME.

*Notre-Dame de Paris, La Grand'Salle* : « Ce n'était pas chose aisée... « Aux portes, aux fenêtres. »

*Version.*

*Ilmenau* : — « Anmuthig Thal... Sagt wem vergleich'ich. »

*Dissertation allemande.*

Entwurf einer Geschichte des deutschen Hexameters.

*Certificat d'aptitude et licence.*

Même thème et même version que pour les candidats à l'agrégation.

*Dissertation.*

Heinrich Heine als Vorstreiter des jungen Deutschlands.

## AGRÉGATION.

*Thème.*

*Notre-Dame de Paris, La Grand'Salle* : « Et d'abord bourdonnement dans les oreilles... Il est certain. »

*Version.*

*Ilmenau* : — « Sagt wem vergleich'ich... Sei mir gegrüsst. »

*Dissertation.*

Le lyrisme de Mörike.

## CERTIFICAT D'APTITUDE ET LICENCE.

Même thème et même version que pour l'agrégation.

*Dissertation.*

Luther als Dichter und als Redner.

## AGRÉGATION.

*Thème.*

*Notre-Dame de Paris, La Grand'Salle* : « Or toute cette multitude... à leurs gestes de parodie. »

*Version.*

*Ilmenau* : — « Sei mir gegrüsst... Gewiss ihm geben auch. »

*Dissertation.*

In wiefern ist es richtig die Philosophie Nietzsches als die Synthese der Metaphysik Schopenhauers und der Lehre Darwins anzusehen.

## CERTIFICAT D'APTITUDE ET LICENCE.

Même thème et même version que pour l'agrégation.

*Dissertation.*

Die deutsche Heldensage.

**Littérature latine.***Dissertation.*

Quæritur quonam modo intelligenda sit ea quæ Horatio tribuitur « curiosa felicitas ».

*Thème.*

La Bruyère, préface, depuis : « Je rends au public ce qu'il m'a prêté... », jusqu'à : « Si cela sert à insinuer et à faire recevoir les vérités qui doivent instruire. »

*Version.*

Lucrèce, III, 931-960.

*Dissertation.*

Quid potissimum intersit inter antiquam historiæ conscribendæ rationem atque hodiernam.

*Thème.*

Fénelon, *Dialogues sur l'Eloquence*, premier dialogue, depuis : « Platon dit qu'un discours n'est éloquent qu'autant qu'il agit dans l'âme de l'auditeur... » jusqu'à : « ... dites que ce sont de faux orateurs. »

*Version.*

Lucrèce, III, 1022-1050.

*Dissertation.*

De Vergilio Homeri imitatore in VI *Æneidis* libro.

*Thème.*

Taine, *Essai sur Tite-Live*, Conclusion, pp. 322-323. Depuis :  
« Xénophon a le génie attique... », jusqu'à : « Il est irréprochable. »

*Version.*

Lucrèce, III, 1051-1073.

---

## Sujets de compositions.

---

### UNIVERSITÉ DE PARIS.

---

#### LICENCE DE PHILOSOPHIE.

##### I

L'image et le concept.  
La relativité de la connaissance.  
L'idée du hasard.

(M. Séailles.)

##### II

Différences et ressemblances entre le stoïcisme et l'épicurisme.  
De l'idée de substance dans Descartes, Spinoza et Leibnitz.  
Le syllogisme aristotélicien et les critiques dont il a été l'objet.  
(M. Boutroux.)

##### III

La philosophie n'est-elle que la synthèse des sciences ?  
L'habitude considérée comme loi des faits psychiques.  
La définition.

(M. Egger.)

La théorie de l'âme chez Platon et chez Aristote.  
 La théorie de l'erreur chez Descartes et chez Spinoza.  
 L'utilitarisme de J. Stuart Mill.

(M. Lévy-Brühl.)

#### IV

Les lois de l'association des idées se ramènent-elles aux lois de l'habitude ?

L'induction n'est-elle qu'une forme de la généralisation ?

Est-il vrai que le développement de l'individualisme et le développement de l'Etat sont en raison inverse l'un de l'autre ?

(M. Durckheim.)

#### V

La morale stoïcienne et la morale kantienne.

Les preuves de l'existence de Dieu dans la philosophie de Descartes.

Examiner et expliquer d'après la *Critique de la Raison pure* cette proposition des *Prolégomènes* à toute métaphysique future : « Nous sommes réellement en possession du physique pur qui présente *a priori* et avec toute la nécessité requise pour les propositions apodictiques les lois auxquelles la nature est soumise. »

(M. Séailles.)

---

## Soutenances de thèses

---

UNIVERSITÉ DE PARIS

---

M. Georges Dubois a soutenu ses deux thèses pour le doctorat devant la Faculté des Lettres de Paris, en Sorbonne, le 3 février.

THÈSE LATINE.

De conciliis et theologicis disputationibus apud Francos, Carolo Magno regnante, habitis.

## THÈSE FRANÇAISE.

Henri de Pardaillan de Gondrin, archevêque de Sens (1646-1674).

\* \*

M. Harold S. SYMMES a soutenu sa thèse pour le doctorat d'Université devant la Faculté des lettres de Paris, en Sorbonne, le 6 février.

## THÈSE FRANÇAISE.

Les débuts de la critique dramatique en Angleterre jusqu'à la mort de Shakespeare.

---

## Ouvrages signalés

---

**La Poésie lyrique** (*Les Genres littéraires*), par M. L. LEVRAULT, agrégé des lettres, librairie P. DELAPLANE, Paris, 1903.

**Condorcet** (*Les Grands Educateurs*), par M. F. VIAL, docteur ès lettres, librairie P. DELAPLANE, Paris, 1903.

**Mostellaria** (*Le Revenant*), comédie de Plaute, traduite en vers français par M. P. RICHARD, librairie CH. DELAGRAVE, Paris, 1903.

---

*Le gérant* : E. FROMANTIN.

---

pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de *quarante-huit* pages de texte, composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours, *sérieusement* rédigés, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs, dont nous sténographons la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège ; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours ; toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la *Revue des Cours et Conférences* est *indispensable* : indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Universités et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets et de plans de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relations intellectuelles avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la *Revue des Cours et Conférences*, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la *Revue des Cours et Conférences* donnera les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous continuerons et achèverons la publication des cours professés au *Collège de France* et à la *Sorbonne* par MM. Gaston Boissier, Emile Faguet, Emile Boutroux, Alfred Croiset, Jules Martha, Gustave Larroumet, etc., etc. (ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs), en attendant la réouverture des cours de la nouvelle année scolaire. De plus, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, des comptes rendus des soutenances de thèses.

---

## CORRESPONDANCE

M. J... G..., à T... — Merci ; mais nous n'acceptons d'abonnement que pour l'année entière.

M<sup>me</sup> L... L..., à P... — Vous trouverez tous les renseignements que vous désirerez aux bureaux de la *Revue*, 15, rue de Cluny.

---

## TARIF DES CORRECTIONS DE COPIE

**Agrégation.** — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. . . . . 5 fr.

**Licence et certificat d'aptitude.** — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. . . . . 3 fr.

Chaque copie adressée à la Rédaction doit être accompagnée d'un mandat-poste et de la bande du dernier numéro paru, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université, dont quelques-uns même sont membres des jurys d'examens. Les sujets peuvent être pris ailleurs que dans la *Revue*, mais doivent, en ce cas, être joints in extenso à la copie.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE  
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C<sup>ie</sup>  
PARIS — 15, Rue de Cluny — PARIS

---

*Le*  
*Libéralisme*

PAR

EMILE FAGUET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

~~~~~  
SIXIÈME MILLE
~~~~~

La République a ses origines dans les conceptions les plus hautes de la conscience et elle ne peut pas démentir ses origines. Tolérante, respectueuse de toutes les croyances, amie de la libre pensée, passionnée pour la justice et la liberté, gardienne infailible de la loi et de l'ordre public, elle est le gouvernement du pays par tous et pour tous.

EMILE LOUBET.

12 octobre 1903

Un volume in-18 jésus, broché . . . . . 3 50



Année Scolaire 1902-1903

# REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

DIRECTEUR : N. FILOZ

## SOMMAIRE

## Pages

673 ANDRÉ CHÉNIER. — *Le poète original*.....Émile Faguet,  
de l'Académie française.683 LA CIVILISATION DE L'ÂGE HOMÉRIQUE. — *Ulysse  
et Pénélope*. — II.....Alfred Croiset,  
Membre de l'Institut.690 V. HUGO PROSEUR. — *Les Misérables*....Gustave Larroumet,  
Membre de l'Institut.

697 JOSEPH A MADRID.....

G. Desdèvises du Dezert,  
Professeur à l'Université de Clermont-  
Ferrand.712 SUJETS DE COMPOSITIONS (*licence, baccalauréat*)

Université de Nancy.

719 SUJETS DE DEVOIRS (*agrégation, licence*).....

Université de Besançon.

720 SOUTENANCES DE THÈSES.....

En Sorbonne.

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

(ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C<sup>ie</sup>)

15, RUE DE CLUNY, 15

1903

Tous les droits de reproduction sont réservés.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C<sup>ie</sup>

15, rue de Cluny, PARIS

---

ONZIÈME ANNÉE

---

# REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

---

ABONNEMENT, UN AN { France. . . . . 20 fr.  
payables 10 francs comptant et le  
surplus par 5 francs les 15 février et  
15 mai 1903.  
Étranger. . . . . 23 fr.

LE NUMÉRO : 60 centimes

---

EN VENTE :

Les Troisième, Quatrième, Cinquième,  
Sixième, Septième, Huitième, Neuvième et Dixième Années  
DE LA REVUE

Chaque année. . . . . 20 fr.

---

Après dix années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très estimée *Revue des Cours et Conférences* : estimée, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est unique en son genre ; il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons, chaque année, à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, lettres, philosophie, histoire, littérature étrangère, histoire du théâtre, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons pas à passer même la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la *Revue des Cours et Conférences* est à bon marché : il suffira,

REVUE HEBDOMADAIRE  
DES  
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

---

André Chénier

---

Cours de M. ÉMILE FAGUET,

*Professeur de l'Université de Paris.*

---

**Le poète original.**

Nous entrons, aujourd'hui, dans la dernière partie de cette étude, et nous allons considérer André Chénier, non plus comme l'habile imitateur des anciens, ou le poète élégant et frivole qui cède à la mode de son siècle, mais comme vraiment original et personnel dans son œuvre, c'est-à-dire, en quelque manière, — car le penseur qui apporte au monde des idées nouvelles ne manque pas de faire école ou d'être imité à distance, — comme précurseur. Pour André Chénier, en particulier, qui devança, à divers points de vue, même les derniers écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle, on peut dire qu'il eut de l'avenir dans l'esprit, et c'est le plus bel éloge qu'on puisse faire de son originalité.

Tout d'abord, il faut reconnaître que la partie de son œuvre, dans laquelle il a su se soustraire aux influences et de l'antiquité et de son temps, est de beaucoup la moins considérable ; nous ne devons pas oublier, en effet, qu'il est mort jeune. — On commence par être imitateur ; on continue en se montrant rebelle (ce qui est encore une façon d'imiter) ; on finit par être soi-même. Or cette dernière période ne débute guère avant la deuxième année,

et nous avons vu que les poètes pour lesquels les deux périodes antérieures paraissent ne pas avoir existé — c'est le cas de Lamartine, qui eut l'adresse de ne pas publier ses premiers vers, — ne commencent point à se faire connaître avant d'avoir trente ans. Chénier est mort à trente-deux ans : il était donc sur le seuil de son originalité ; sans doute, sa personnalité propre avait déjà marqué son empreinte dans ses imitations ; car, dans l'imitation même, les écrivains, destinés par leur tempérament à s'isoler de leurs émules au temps d'une maturité plus avancée, manifestent déjà leurs tendances particulières ; de bonne heure, la forme empruntée, dont leur pensée a d'abord besoin de se revêtir, en trahit la vigueur future. Mais, lorsque Chénier porta sa tête sur l'échafaud, il avait à peine trouvé sa muse. Cette muse était celle de la poésie scientifique et philosophique.

Il y a deux manières d'être poète scientifique et philosophique. Le versificateur brillant, le poète capable d'une certaine distinction de forme et doué d'imagination, peut s'appliquer à mettre en vers un *système* déjà existant : ce dut être le cas de Lucrèce, qui profite, auprès des générations posthumes, de la disparition des œuvres d'Épicure, mais dont la renommée fut bien moins grande de son temps que de nos jours, parce qu'il ne pouvait passer, aux yeux de ses contemporains, pour original. Horace, chez qui nous trouvons comme un *catalogue illustré* de la littérature latine, le nomme à peine en passant. Sans aucun doute, Lucrèce ne fit que reproduire exactement les doctrines du maître grec, ce qui, du reste, n'enlève rien à ses grandes qualités poétiques.

Mais il est une autre manière de suivre la même voie, manière moins aisée et qui exige, en même temps que le talent d'un poète, les aptitudes d'un penseur : il s'agit de penser à nouveau un ou plusieurs systèmes philosophiques et scientifiques, d'en digérer la substance, et d'en faire un système, sinon rigoureusement neuf, du moins renouvelé dans quelques-unes de ses tendances, et, en tout cas, parfaitement homogène et compact. Cette manière fut celle d'André Chénier.

Je suis heureux de vous avoir fait connaître déjà les lectures auxquelles Chénier s'adonna dans sa jeunesse ; vous avez pu discerner, par là, les influences qui agirent sur son esprit et vous avez, pour ainsi dire, assisté à la formation des idées qui, toute sa vie, l'alimentèrent. Aujourd'hui, il vous est facile d'imaginer comment, dès son adolescence, il conçut le plan d'un vaste poème à la façon de Lucrèce, dans lequel il aurait enfermé tout l'ensemble des connaissances humaines.

Dès l'âge de vingt ans, en 1782, il a créé de toutes pièces ce projet

grandiose : si la mort permet que ses espérances ne soient pas déçues, il aura une grande vie, s'il est vrai qu'une existence vraiment digne d'être vécue soit faite « d'une grande pensée de jeunesse réalisée dans l'âge mûr ». Mais, à cette époque, il sait bien qu'il n'est pas encore en possession de sa véritable force ; il attend. Il se consacre à d'autres travaux, tout en pensant à cette œuvre future, qui sera son *chef-d'œuvre*. Il n'y travaillera que vers 1792 ; deux ans plus tard, il n'était plus. C'est de cette œuvre, laissée sur le métier en cours d'élaboration, c'est de cet *Hermès* que je veux vous entretenir.

Le titre en est emprunté à Ératosthène, poète des derniers temps de l'alexandrinisme, qui avait composé un *Hermès*, dont il ne reste que des fragments sans valeur. L'auteur grec, par ce titre, mettait son ouvrage sous l'invocation du dieu de la science et des mystères. Hermès est, en effet, un dieu beaucoup plus important que le Mercure latin, auquel on a voulu l'assimiler. C'est Hermès qui conduit les âmes dans les Enfers. Il a pour domaine tout l'inconnu ; c'est le dieu de toutes les lois confuses du monde ; c'est le dieu des choses cachées et qui ne sont point encore éclaircies ; c'est le Dieu de la science. Ce titre a donc un sens symbolique assez précis.

Il n'a pas été malaisé de retrouver, dans les papiers d'André Chénier, tout ce qui se rapportait à l'*Hermès* et devait être compris dans ce grand ouvrage : lui-même avait pris soin de distinguer les fragments de cette composition en les marquant d'un Δ. D'autre part, il avait laissé un plan détaillé du poème, mêlé de prose et de vers, sans toutefois indiquer la division par chants. Cependant une courte mention, ajoutée à la suite d'un développement dont il comptait faire la fin de son chant premier, nous montre assez clairement qu'il avait l'intention d'adopter ce mode de division traditionnel.

On s'est essayé à reconstituer le squelette de l'ouvrage ; et Sainte-Beuve a proposé une division en trois chants, qui ne nous paraît pas satisfaisante. Tout d'abord, le sujet de l'*Hermès*, tel que Chénier l'avait conçu, nous semble comporter la matière de plus de trois chants ; en outre, les matières comprises dans chaque chant, si l'on réduit leur nombre total à trois, sont de nature trop diverse.

A vrai dire, il est fort possible, que Chénier n'avait pas encore, à cet égard, d'intention bien précise, et qu'il n'aurait divisé que plus tard son ouvrage, lorsque le travail eût été à moitié terminé. Toutefois nous adopterons, comme la plus probable, une division en cinq chants, qui offre au moins l'avantage d'être plus claire.

Le premier chant, — Chénier l'a dit lui-même d'une façon non équivoque, — aurait eu pour objet la Terre, qu'il considère comme une sorte de grand animal, animé d'une vie puissante, ordonnée et unique ; comme la première note nous l'indique, nous aurions eu, dans cette première partie de l'ouvrage, un large développement du *mens agitat molem* de Virgile :

« Il faut magnifiquement représenter la terre sous l'emblème métaphorique d'un grand animal, qui vit, se meut et est sujet à des changements, des révolutions, des fièvres, des dérangements dans la circulation de son sang. »

Dans cette sorte de grand animal, chaque être pris isolément jouit d'une existence propre, naît, croît et se dissout.

De cette conception à la fois mythique et très scientifique du monde, Chénier aurait immédiatement tiré une conclusion philosophique, qui aurait été à la fois stoïcienne et optimiste. Il aurait enseigné la résignation aux lois immuables de la nature, et, d'autre part, la croyance en une loi juste et bonne. Le vers suivant le prouve :

Et, si le bien existe, il doit seul exister.

La méthode d'exposition et de développement de Chénier aurait consisté à présenter alternativement au lecteur le point de vue scientifique et le point de vue philosophique. Après avoir exposé le fait et la loi, il aurait indiqué quelle conclusion il fallait en tirer.

Poursuivant son étude générale de la terre et des éléments qui la composent, il y aurait d'abord distingué la matière *brute* et la matière *vivante*. Suivant l'opinion la plus accréditée parmi les savants de son époque, il aurait considéré la matière brute comme de la matière *morte* ; à côté d'elle, les animaux et l'homme, constituant la matière *vivante*, sont, comme nous l'enseigne déjà Lucrèce, des composés d'atomes innombrables, que Chénier nomme des *organes secrets vivants*.

L'ensemble de ces atomes est, ainsi qu'il le dit en un vers admirable et digne des grands poètes philosophiques du xix<sup>e</sup> siècle,

L'océan éternel où bouillonne la vie.

A cet exposé théorique auraient succédé une histoire et un tableau des révolutions du globe, à la manière de Buffon, que Chénier se serait, ici, contenté de mettre en vers ; et, comme les poètes qui traitent de la nature des choses n'ont jamais pu

résister à l'envie de décrire un événement aussi formidable et suggestif, nous aurions certainement eu un récit épique et descriptif du déluge.

Enfin une note, de la main de l'auteur, nous renseigne, ainsi que nous l'avions annoncé précédemment, sur ses intentions au sujet de la fin de ce premier chant :

« Il faut finir le chant 1<sup>er</sup>, dit-il, par une magnifique description de toutes les espèces animales et végétales naissant ; et, au printemps, la terre *prægnans* ; et, dans les chaleurs de l'été, toutes les espèces animales et végétales se livrant aux feux de l'amour et transmettant à leur postérité des germes de vie. »

Ce magnifique et fécond printemps devait être imité de celui de Virgile, au livre II des *Géorgiques* : *Tum Pater omnipotens*, etc., etc.

A partir de la fin du premier chant, l'arbitraire s'introduit dans notre division. Les commencements et les fins de chapitres ne sont plus désignés par l'auteur, comme lui-même avait eu soin de le faire pour le chant premier. Cependant il n'est pas difficile de se rendre compte que le chant deuxième aurait eu pour objet un exposé physiologique et psychologique de la nature de l'homme. Un prologue aurait précédé, dont nous avons conservé quelques vers. Après quoi le poète se proposait d'étudier les sens de l'homme et ses passions. Pour Chénier, c'est là notre étude la plus digne, et il a trouvé, pour caractériser le travail du psychologue, une belle image, renouvelée de Manilius :

Assis au centre obscur de cette forêt sombre,  
Qui fuit et se partage en des routes sans nombre,  
Chacune, autour de nous, s'ouvre ; et, de toute part,  
Nous y pouvons, au loin, plonger un long regard.

Quelques notes nous indiquent quelles explications il aurait donné de certains faits nouveaux qui se seraient présentés à son examen, et quelles conclusions il aurait tiré de son étude.

« Les mêmes passions générales, dit-il, forment la constitution générale des hommes. Mais les passions, modifiées par la constitution particulière des individus et prenant le cours que leur indique une éducation vicieuse ou autre, produisent le crime ou la vertu, la lumière ou la nuit. Ce sont mêmes plantes qui nourrissent l'abeille ou la vipère ; dans l'une elles font du miel, dans l'autre du poison. Un vase corrompu aigrit la plus douce liqueur. »

On voit reparaître, ici, cet optimisme que tout le XVIII<sup>e</sup> siècle a professé. Toutes les passions, d'après les moralistes du temps,

tendent vers le bien en dernière analyse. Bien traitées, cultivées avec précaution et intelligence, elles ne peuvent que produire des résultats favorables pour l'individu lui-même et pour la société. Le fragment qui suit affirme plus nettement encore l'optimisme de l'élève des philosophes :

« Si quelques individus, quelques générations, quelques peuples donnent dans un vice ou dans une erreur, *cela n'empêche que l'âme et le jugement du genre humain tout entier ne soient portés à la vertu et à la vérité*, comme le bois d'un arc, quoique courbé et plié un moment, n'en a pas moins un désir invincible d'être droit, et ne s'en redresse pas moins, dès qu'il le peut. Pourtant, quand une longue habitude l'a tenu courbé, il ne se redresse plus ; cela fournit un autre emblème :

. . . . . et traîne.  
Encore après ses pas la moitié de sa chaîne. »

A cette étude sur les passions il aurait, en outre, rattaché deux épisodes, l'un sur les différents âges de l'homme, l'autre sur les langues — question dont tout son siècle s'est occupé — et dont il nous parle en ces termes :

« Rapides protéées, écrit-il à propos des *mots*, ils revêtent la teinture de tous nos sentiments. Ils dissèquent et étalent toutes les moindres de nos pensées, comme un prisme fait les couleurs. »

Tel devait être ce deuxième chant, dont le plan paraît avoir été le moins étudié par l'auteur.

Le troisième chant devait avoir pour objet de retracer l'histoire de l'humanité tout entière. Ici intervenait un personnage, une sorte de magicien symbolique, — peut-être le poète a-t-il songé en l'imaginant aux fables que Cagliostro essayait d'accréditer sur son propre compte, — qui, ayant vécu dans sa propre vie tous les âges de l'humanité, n'aurait eu qu'à se raconter lui-même, pour raconter, depuis l'origine, l'existence des hommes sur la terre. Il aurait d'abord représenté la race humaine aux temps primitifs, où elle vivait dans la terreur de toutes choses, et ceci nous ramène à Lucrèce ; des angoisses de ce misérable état seraient issues les *religions*, qui sont toutes des expressions de la terreur :

« L'homme égaré de la voie, effrayé de quelques phénomènes terribles, se jeta dans toutes les superstitions, le feu, les démons... Ainsi le voyageur, dans les terreurs de la nuit, regarde et voit dans les nuages des centaures, des lions, des dragons et mille autres formes fantastiques. Les superstitions prirent la teinture de l'esprit des peuples, c'est-à-dire des climats. Rapide multitude



d'exemples. Mais l'imitation et l'autorité changent le caractère. De là, souvent, un peuple qui aime à rire, ne voit que diable et qu'enfer. »

Les peuples épouvantés se créaient donc partout des chimères, qui redoublaient leur épouvante, et le poète d'écrire :

Partout, sur des autels, j'entends mugir Apis,  
Béler le dieu d'Ammon, aboyer Anubis.

Mais bientôt commençait une période d'anarchie, au cours de laquelle une partie des hommes, essayant de s'affranchir de ces vaines craintes, profitait de l'aveuglement du reste de l'humanité, attachée avec le tremblement atavique aux superstitions des premiers âges, pour s'en rendre maîtresse et la soumettre plus sûrement au joug d'une odieuse tyrannie : c'était le triomphe des forts sur les faibles.

Fort probablement, ce chant se terminait par un fragment que quelques éditeurs ne rattachent point à l'*Hermès*, mais qui paraît lui appartenir, et qui, d'ailleurs, a tous les caractères d'une fin de chant épique.

Ainsi, quand de l'Euxin la déesse étonnée  
Vit du premier vaisseau son onde illuminée,  
Aux héros de la Grèce, à Colchos appelés,  
Orphée expédiait les mystères sacrés  
Dont sa mère immortelle avait daigné l'instruire.  
Près de la poupe assis, appuyé sur sa lyre,  
Il chantait quelles lois à ce vaste univers  
Impriment à la fois des mouvement divers ;  
Quelle puissance entraîne ou fixe les étoiles ;  
D'où le souffle des vents vient animer les voiles ;  
Dans l'ombre de la nuit quels célestes flambeaux  
Sur l'aveugle Amphitrite éclairent les vaisseaux.  
Ardents à recueillir ces merveilles utiles,  
Autour du demi-dieu les princes immobiles  
Aux accents de sa voix demeuraient suspendus  
Et l'écoutaient encor quand il ne chantait plus.

Le chant IV, après cette longue période de l'histoire primitive, célébrait la civilisation, que le poète n'envisageait d'abord qu'au point de vue moral et politique, laissant pour le dernier chant le tableau de la civilisation artistique depuis son origine. — Un prologue, dans lequel le poète animait sa verve par la contemplation des nouvelles découvertes de la science, servait d'introduction à cette nouvelle partie du sujet ; puis le poète, l'abordant de face, racontait comment la civilisation était née de ces religions mêmes qu'avait fait naître l'ignorance, et des fables utiles que des impos-

teurs bienfaisants avaient ajoutées à leurs funestes mensonges, pour le plus grand profit des croyants abusés. Ici, Chénier, de bonne heure, vivement intéressé par l'idée qu'il avait conçue, avait multiplié les vers mêlés à la trame de son plan. Ainsi c'est en de beaux vers, qui nous font penser au *Moïse* de Vigny, qu'il rend hommage au héros qui trompe les hommes dans leur intérêt même. Cependant ces utiles impostures sont-elles réellement des faussetés ? Tant de grands hommes y ont cru d'une foi profonde ! — Chénier a prévu l'objection et n'a pas négligé d'y répondre : « Mais quoi ! lisons-nous, tant de grands hommes ont cru tout cela... ! Avez-vous plus d'esprit, de sens, de savoir ?... Non ; mais voici une source d'erreur bien ordinaire : beaucoup d'hommes, invinciblement attachés aux préjugés de leur enfance, mettent leur gloire, leur piété, à prouver aux autres un système avant de se le prouver à eux-mêmes. Ils disent : ce système, je ne veux point l'examiner pour moi. Il est vrai, il est incontestable, et, de manière ou d'autre, il faut que je le démontre. Alors, plus ils ont d'esprit, de pénétration, de savoir, plus ils sont habiles à se faire illusion, à inventer, à unir, à colorer les sophismes, à tordre et défigurer tous les faits pour en étayer leur échafaudage... Et, pour ne citer qu'un exemple, et un grand exemple, il est bien clair que, dans tout ce qui regarde la métaphysique et la religion, Pascal, n'a jamais suivi une autre méthode. »

Mais la philosophie dissipe ces erreurs ; et c'est ici que Chénier aurait, sans doute, placé son éloge d'Épicure, imité de l'éloge écrit par Lucrèce dans le *De Natura Rerum* :

Un Grec sut, le premier, d'une audace affermie, etc.

Enfin le quatrième chant se serait terminé par une peinture de la société moderne, inspirée des principes exposés dans le *Contrat social*, modifiés d'ailleurs, dans de notables proportions, par les idées et les opinions personnelles de l'auteur.

Chénier concevait la société des hommes comme un ensemble solidaire. L'individu est la cellule de ce corps social, analogue à un organisme vivant, ou, plus précisément, à un système planétaire. Chacune des sociétés humaines, en outre, animée d'une intense vie intérieure, ne reste point inerte dans l'univers, mais poursuit son chemin sur la route du progrès :

Mais ces soleils assis dans leur centre brûlant  
Et chacun roi d'un monde autour de lui roulant  
Ne gardent point eux-même une immobile place.  
Chacun avec son monde emporté dans l'espace,

Ils cheminent eux-même ; un invincible poids  
 Les courbe sous le joug d'infatigables lois,  
 Dont le pouvoir sacré, nécessaire, inflexible,  
 Leur fait poursuivre à tous un centre irrésistible.

A l'abri de cette métaphore, très heureuse au point de vue littéraire et très acceptable au point de vue scientifique, Chénier pouvait donner un tableau complet d'une société moderne en marche vers un mystérieux idéal. Et nous pensons dire que, chez lui, le poète et le penseur n'étaient point au-dessous de la tâche qu'il s'était assignée.

Nous ne parlerons pas du chant cinquième, où Chénier aurait célébré la civilisation artistique et pour lequel les vers sont plus nombreux, dans les papiers de l'auteur, que les notes en prose. Cette partie, moins importante au point de vue philosophique, n'aurait pas été la moins parfaite sous le rapport de la forme, si nous en pouvons juger par les fragments qui nous sont parvenus.

Le tout aurait été terminé par un épilogue, qu'André Chénier avait, sans doute, composé dans sa première jeunesse. Cet épilogue contient la note sentimentale de l'*Hermès* et ne peut guère avoir été écrit que dans l'enthousiasme de la première conception. L'auteur suppose le poème achevé :

O mon fils, mon *Hermès*, ma plus belle espérance,  
 O fruit des longs travaux de ma persévérance,  
 Toi l'objet le plus cher des veilles de dix ans  
 Qui m'as coûté des soins et si doux et si lents ;  
 Confident de ma joie et remède à mes peines,  
 Sur les lointaines mers, sur les terres lointaines,  
 Compagnon bien-aimé de mes pas incertains,  
 O mon fils, aujourd'hui, quels seront tes destins ?

Dans la France, pour toi, que faut-il que j'espère ?  
 Jadis enfant chéri dans la maison d'un père  
 Qui te regardait naître et grandir sous ses yeux,  
 Tu pouvais sans péril, disciple curieux,  
 Sur tout ce qui frappait ton enfance attentive  
 Donner un libre essor à ta langue naïve.  
 Plus de père aujourd'hui ! Le mensonge est puissant ;  
 Il règne. . . . .

Mais la vérité seule est une, est éternelle.  
 Le mensonge varie, et l'homme, trop fidèle,  
 Change avec lui. . . . .

« Mais, quand le temps aura précipité dans l'abîme ce qui est, aujourd'hui, sur le faite, et que plusieurs siècles se seront écroulés l'un sur l'autre dans l'oubli, avec tout l'attirail des préjugés qui

appartiennent à chacun d'eux, pour faire place à des siècles nouveaux et à des erreurs nouvelles...

Le français ne sera, dans ce monde nouveau,  
Qu'une écriture antique et non plus un langage  
Oh ! si tu vis encore, alors peut-être un sage,  
Près d'une lampe assis, dans l'étude plongé,  
Te retrouvant poudreux, obscur, demi-rongé,  
Voudra creuser le sens de tes lignes pensantes :  
Il verra si, du moins, tes feuilles innocentes  
Méritaient ces rumeurs, ces tempêtes, ces cris,  
Qui vont sur toi, sans doute, éclater dans Paris.....

« Alors, peut-être... on verra si.. et si, en écrivant j'ai connu  
d'autre passion

Que l'amour des humains et de la vérité ! »

Ce n'était point, hélas, le temps qui devait creuser des lacunes dans ce poème ; mais, lorsqu'il fut enlevé d'une façon si prématurée à la poésie, André Chénier avait composé déjà des fragments assez considérables pour que nous puissions dire qu'il préparait là le plus grand poème philosophique des temps modernes.

R. B.

# La civilisation de l'âge homérique

---

Cours de M. ALFRED CROISSET,

*Professeur à l'Université de Paris.*

---

## Ulysse et Pénélope ; la reconnaissance.

Au chant XIX de l'*Odyssee*, nous avons vu Ulysse s'introduire auprès de Pénélope, dans le palais d'Ithaque, à la faveur d'un déguisement. Il n'est, aux yeux de son épouse, qu'un mendiant, qu'un de ces hommes qui viennent parfois, en échange des nouvelles vraies ou fausses qu'ils apportent, demander quelque secours ou une hospitalité passagère. Dans l'entretien que le faux mendiant vient d'avoir avec Pénélope, il a raconté qu'il était un prince crétois et qu'il avait tout récemment rencontré Ulysse. Nous avons vu Pénélope garder son caractère de femme prudente, qui ne croit rien avant d'avoir eu des preuves manifestes, et résister à la tentation de l'espoir. Peu à peu, cependant, la confiance naît en elle ; elle accueille favorablement le porteur de la bonne nouvelle, et nous semblons approcher du moment où Ulysse, ayant préparé la reconnaissance, pourra enfin parler en son nom.

Dans tout ce dix-neuvième chant, nous avons reconnu un art admirable de composition dramatique, et nous avons suivi le progrès continu qui, par la succession des péripéties et l'évolution des sentiments, nous fait avancer vers le dénouement attendu.

Nous avons interrompu notre analyse au moment où le long entretien des deux époux est suspendu par un épisode touchant : la reconnaissance d'Ulysse par sa vieille nourrice Eurycleé. Pénélope, pour témoigner au nouveau venu sa bienveillance, a voulu s'acquitter envers lui des devoirs de l'hospitalité, et Eurycleé a préparé un bain pour le héros dans un coin du mégaros. C'est là qu'elle l'a reconnu, en apercevant la cicatrice d'une blessure ancienne ; mais le héros recommande le silence à la vieille, qui, dans son émoi et sa précipitation, renverse le bassin qui contenait l'eau du bain. Ulysse revient auprès de Pénélope et, sans se faire connaître davantage, reprend l'entretien interrompu.

Dans cette fin du dix-neuvième chant, nous voyons la confiance entrer de plus en plus dans l'âme de Pénélope ; et la reconnais-

sance semble imminente, lorsque le poète, par un artifice habile, retarde encore le dénouement et suspend l'attention.

Quand Ulysse était revenu auprès de Pénélope, après la reconnaissance d'Euryclée : « Je veux t'interroger encore une fois, ô mon hôte, lui avait dit sa prudente épouse ; je suis très triste et il me vient souvent, la nuit, des songes effrayants. » — Elle compare alors sa douleur à celle d'Aédon, le rossignol, qui pleure éternellement sur son fils Itylos. La nuit dernière, elle a vu, en rêve, un aigle fondre au milieu des oies qui mangeaient dans la cour de la maison, et cette vision l'inquiète. Mais, aussitôt, le malin Ulysse la rassure : l'aigle, dit-il, c'est Ulysse lui-même qui viendra tuer les prétendants ; et, par un procédé très fréquent dans les tragiques et, en particulier, dans Euripide, artifice qui plaisait à l'esprit ingénieux des Grecs, il présage l'événement prochain par des mots à double sens, qui laissent plus entendre au lecteur qu'à Pénélope elle-même : « Rassure-toi : Ulysse prendra soin d'accomplir l'oracle. »

Ici, la scène semble achevée ; la situation dramatique est bien définie ; les deux personnages sont nettement posés l'un en face de l'autre, et il suffirait d'un léger progrès dans l'action pour précipiter le dénouement. Mais c'est alors que se place la péripétie que nous avons indiquée ; un revirement se produit dans l'âme de Pénélope : au moment où elle paraissait le plus confiante, le ton change brusquement : « J'espère, dit-elle, que ce présage ne sera pas trompeur ; mais qu'en puis-je savoir ? Les songes sont souvent faux... Quant à moi, je ne puis attendre plus longtemps : les prétendants me pressent ; il ne me reste plus qu'à offrir ma main à celui qui triomphera d'une dernière épreuve. » — Elle explique alors à Ulysse que cette épreuve consistera à faire passer une flèche dans les anneaux d'une file de haches plantées en terre. Ulysse approuve cette proposition ; on doit, dans le concours, se servir de l'arc qu'il avait laissé autrefois dans son palais, et que lui seul est capable de bander ; il est donc sûr de triompher, et il s'en va plein de confiance, tandis que Pénélope se replonge dans ses inquiétudes.

L'action reste alors suspendue pendant plusieurs chants, que remplissent les péripéties du concours et la lutte contre les prétendants.

Le vingtième chant est consacré au repos des prétendants : avant l'épreuve finale, ils se réunissent pour un grand festin dans le palais d'Ulysse, et le véritable maître de la maison, encore inconnu, assiste au repas. Au milieu des scènes grossières qui marquaient habituellement les orgies de ce genre, parmi les disputes, les insolences des convives un des prétendants s'en prend soudain

au mendiant, et lui lance à la tête un pied de bœuf. Ulysse a évité le coup ; mais Télémaque, indigné, intervient pour réprimer le désordre. C'est alors que le devin se lève au milieu des assistants et fait entendre des paroles singulières, dont le ton et le sens rappellent certaines prophéties eschylennes et contrastent étrangement avec la manière homérique. Les prétendants, excités par le vin, les cris, les disputes, avaient été pris soudain d'une sorte de folie : Pallas Athéné, dit le poète, fit naître parmi eux un rire inextinguible, ce rire étrange qu'Homère prête parfois aux immortels et que les anciens appelaient *σαρδανιον γελῶς*, un rire nerveux, forcé, et qui ne peut pourtant se contenir, plus douloureux que joyeux, sorte de maladie mystérieuse, qui semblait envoyée par les dieux : « Ils riaient au milieu des larmes, dit le poète, avec des mâchoires fausses (*ἄλλοτροίσιον*), et dans leur cœur naissaient des gémissements. » — C'est alors que le devin se lève, et prononce ces paroles sombres, inspirées par quelque divinité : « Je vois la colère des dieux, je vois le vestibule du palais tout rempli de fantômes ; la cour tout entière en regorge, et ils se dirigent vers l'Érèbe à travers les ténèbres. Et le soleil a disparu du ciel, et l'ombre maudite s'est précipitée sur nous. » — Cette vision sombre, mystique, où l'on ne reconnaît pas la précision de détails qui caractérise la manière homérique, cette sorte de prophétie mystérieuse, pleine d'une terreur vague, est un des morceaux les plus étranges qu'on rencontre dans ce vingtième chant et dans l'*Odysée* tout entière.

Le vingt et unième chant contient les préparatifs du combat et l'épreuve de l'arc, d'où Ulysse sort vainqueur. Avec Télémaque, son fidèle porcher et son fidèle bouvier, le héros prend soin de fermer les portes de la salle où sont les prétendants : la lutte va s'engager, d'où Ulysse triomphera encore, grâce à la protection de Pallas Athéné ; tout est prêt pour l'égorgement final.

Le vingt-deuxième chant est rempli par cette lutte prodigieuse, et se termine tragiquement par le tableau où le poète nous montre tous les prétendants « étendus sur le sol, ainsi que des poissons qu'un pêcheur a jetés sur le sable ».

Enfin, au vingt-troisième chant, les deux époux vont être mis de nouveau en présence l'un de l'autre, et c'est ici que nous pourrons reprendre notre analyse. Au point de vue de la peinture des sentiments et aussi de la progression des péripéties, ce chant est admirablement composé : nous y remarquerons, encore une fois cet art instinctif de la composition dramatique, qui gradue l'émotion et donne aux sentiments les plus profonds l'expression la plus naturelle et la plus forte à la fois.

L'idée générale reste la même : elle est fondée sur l'opposition

entre deux sentiments également forts dans l'âme de Pénélope. Elle sait que l'homme qu'elle va revoir se donne pour Ulysse, et elle ne peut pas encore consentir à reconnaître son époux. La beauté dramatique de cette situation consiste surtout dans cette opposition si simple et si pathétique en même temps.

Pénélope est près de céder à l'élan de son cœur ; elle désire de toute son âme que son espoir ne soit point trompé ; car elle est, malgré toute sa prudence, une passionnée : elle calcule, elle hésite, elle se contient ; mais elle souffre, et, après la preuve irrésistible, elle s'abandonnera sans contrainte à l'ardeur de sa passion. Or ce qui fait le principal intérêt de cette scène qui précède la reconnaissance, c'est précisément la lutte, dans l'âme de Pénélope, entre deux sentiments également forts, ou plutôt entre l'impulsion de son cœur et la force de sa raison ; et le progrès dramatique consiste à montrer le sentiment instinctif et impulsif l'emportant peu à peu sur le sentiment réfléchi, raisonnable.

Cette dernière partie du drame commence par une conversation entre Pénélope et Euryclée, la vieille nourrice. Pénélope, pendant le combat, s'était retirée dans sa chambre, à l'étage supérieur. La nourrice, qui s'était occupée de purifier la salle souillée par le meurtre des prétendants, se précipite, sur l'ordre d'Ulysse, pour aller chercher sa maîtresse. Dès les premiers mots qu'elle prononce, nous reconnaissons ce procédé de génie, déjà observé dans la scène des adieux d'Hector à Andromaque, par lequel le poète trouve immédiatement le mot de la situation, le plus propre à résumer les sentiments de la personne qui parle et à fixer l'attitude des personnages. — Pénélope dormait : Euryclée entre brusquement : « Réveille-toi, Pénélope, ma chère enfant, afin de voir de tes propres yeux ce que tu souhaites depuis tant de jours : *Ulysse est là*, il est rentré dans sa demeure, quoique bien tardivement, et il a tué les illustres prétendants qui pillaient sa maison et son bien et faisaient violence à son fils. »

On a reproché souvent à Homère de prêter à ses héros de longs discours inutiles, d'en faire des bavards, qui, suivant le caprice de leur imagination, se répandent à tout propos en digressions oiseuses. Mais il est à remarquer que ce défaut, si c'est là un défaut, ne se rencontre guère dans les passages pathétiques, où l'action est tendue. Ces longueurs, les récits, les comparaisons, sont amenées par le poète, quand l'esprit de l'auditeur ou du lecteur demande quelque repos et quelque détente. Ici, l'action est précipitée, la situation est dramatique : aussi le poète ne s'attarde-t-il pas, et le discours de la vieille nourrice ne contient-il pas un mot qui ne soit simple, naturel, et comme nécessaire à la situation. —



A l'annonce de cette nouvelle extraordinaire, et dans la demi-inconscience du réveil, Pénélope croit que sa nourrice a perdu l'esprit : elle venait de goûter l'oubli de ses malheurs dans un doux sommeil, et c'est à ce moment qu'on vient lui rappeler son éternelle douleur par des nouvelles mensongères :

« Chère nourrice, les dieux t'ont enlevé l'esprit, eux qui peuvent rendre fou même celui qui est plein de sens, et ils ont jeté en toi le délire affreux. Pourquoi me trompes-tu, moi dont l'âme est si pleine de deuil, en me parlant d'une façon si mensongère et m'éveillant du doux sommeil, qui avait enchaîné mes paupières et m'enveloppait toute ? Car jamais je n'avais dormi aussi bien, depuis le jour où Ulysse a quitté Ithaque pour aller vers Ilion la maudite, dont le nom est odieux. » — « Si ce n'était pas toi, ajoute-t-elle, si c'était quelque autre de mes servantes qui m'eût parlé ainsi, je la chasserais aussitôt de ma maison. »

Telle est l'opposition pathétique que le poète fait ressortir entre les sentiments des deux personnages, entre la joie exubérante de la vieille nourrice et la douleur renouvelée de Pénélope. — Mais il faut que Pénélope arrive à concevoir quelque espérance, pour qu'elle consente à descendre dans le mégaros, et que l'entretien entre les deux époux puisse avoir lieu. Aussi Euryclée va-t-il lui apporter une première preuve ; et il n'aura pas de peine à fortifier l'espoir auquel Pénélope consent déjà sans vouloir se l'avouer. « Je ne te trompe pas, — répond Euryclée, en répétant les mêmes paroles que tout à l'heure, et se bornant à reprendre le reproche douloureux que lui a fait sa maîtresse, — je ne te trompe pas ; vraiment Ulysse est là, il est rentré dans sa maison, comme je te le dis : c'est cet étranger que tout le monde insultait dans le mégaros ; et Télémaque savait depuis longtemps qu'il était là, mais il ne le disait pas, observant les recommandations prudentes de son père, qui voulait d'abord châtier les prétendants insolents. »

Le second discours de la nourrice n'est pas plus long que le précédent ; il ne contient que l'affirmation répétée de la bonne nouvelle, et l'argument le plus propre à établir la vraisemblance de l'événement, le plus propre à toucher la prudente Pénélope.

Cette fois, la nourrice a presque gagné l'esprit de sa maîtresse : Pénélope se prend à espérer, en se cachant à elle-même son espoir : « Elle se réjouit, et, s'élançant hors du lit, elle se jeta au cou de la vieille femme, et les larmes coulaient de ses paupières. »

Mais, après le premier mouvement d'abandon et de passion, Pénélope se ressaisit, et la prudence reparait dans ses premières paroles :

« Mais voyons, si tu dis vrai, si véritablement il est rentré dans

sa demeure, comme tu me l'annonces, comment a-t-il pu, à lui seul, tuer tous les prétendants, qui étaient toujours réunis dans le palais ? » — Et il faut qu'Euryclée lui fasse le récit du combat : « Mais suis-moi, conclut la nourrice ; laissons l'une et l'autre la tendresse envahir nos cœurs, après tant de maux que nous avons soufferts. Maintenant, enfin, notre long souhait est accompli pleinement ; il est revenu, vivant, à son foyer, et il t'a trouvée, toi et ton fils, dans son palais, et il a puni les prétendants. »

Cette fois, Pénélope est ébranlée, et, tout en demandant encore à Euryclée de ne pas trop s'abandonner à une joie qui peut être déçue, elle laisse voir son émotion : « Tu sais de quel cœur je le recevrais, s'il apparaissait dans le palais, comme nous serions tous heureux, et surtout moi et mon fils. — Mais il n'est pas possible que cette nouvelle soit vraie ; c'est quelqu'un des dieux qui a frappé les prétendants, déguisé sous les traits du mendiant. »

Alors la vieille nourrice s'indigne de tant de méfiance : « Que prétends-tu, mon enfant ? Ton mari est là, à son foyer, et tu dis qu'il ne reviendra jamais ! Ton cœur est donc toujours inaccessible à la confiance ! » — En effet, Pénélope veut rester prudente jusqu'au bout, par devoir, non par dureté de cœur, comme elle le dira plus tard à Ulysse. Pourtant, quand Euryclée lui apporte une nouvelle preuve et lui a dit qu'elle a vu de ses yeux la cicatrice qui lui a permis de reconnaître Ulysse, elle cède et se décide à descendre avec la nourrice.

La scène reste, jusqu'au bout, extrêmement simple, les sentiments sont très naturels, et cependant l'impression n'en est pas moins pathétique. Désormais, la situation va changer : nous arrivons à la scène capitale, où les deux époux vont se trouver en présence l'un de l'autre.

Sans faire paraître encore ses sentiments intimes et l'immense espoir qui l'envahit, sans même oser prononcer le nom de son époux, Pénélope consent à aller voir ce qui se passe en bas, dans le mégaros : « O ma chère nourrice, dit-elle, il est difficile pour toi de deviner les desseins secrets des dieux, malgré toute ta sagesse. Cependant allons vers mon fils, pour voir les prétendants morts et l'homme qui les a tués. » — Elle descendit, et son cœur dans sa poitrine s'agitait en tous sens : devait-elle prendre à l'écart son époux pour l'interroger, ou aller vers lui pour embrasser son visage en lui prenant les mains ?

Elle est prête à céder à l'élan de son cœur ; mais sa prudence veille encore, et la lutte qui se livre en elle, entre des sentiments contraires, la jette dans un trouble soudain, admirablement traduit par l'attitude que lui prête le poète.

« Quand elle eut dépassé le seuil de pierre, elle s'assit de l'autre côté, contre le mur opposé, dans la clarté du foyer, et lui était assis près d'une haute colonne, les yeux baissés, dans l'attente, se demandant si son épouse allait lui dire quelque chose en le voyant devant ses yeux. Mais elle resta longtemps assise en silence, et une stupeur avait envahi son cœur : tantôt elle laissait son regard se tourner vers lui et elle croyait le reconnaître, tantôt elle ne le reconnaissait plus, à cause des haillons dont il était vêtu. » — L'attitude plastique des personnages est décrite avec simplicité et précision, et, pour la souligner plus vivement encore, le poète introduit un troisième personnage, Télémaque, qui a depuis longtemps reconnu son père, et qui ne comprend rien à l'attitude des deux époux et s'irrite de ce calme apparent :

« O ma mère, mauvaise mère, qui as un cœur insensible, pour quoi te tiens-tu ainsi séparée de mon père, au lieu de t'asseoir tout à côté de lui pour lui parler ? Il n'y a pas une autre femme au monde capable de rester aussi loin de son époux, quand, après beaucoup de malheurs, il rentre, au bout de vingt ans, dans sa patrie. Mais ton cœur a toujours été plus dur que la pierre. »

Pénélope répond avec douceur et fermeté à cette explosion juvénile : « Mon enfant, mon cœur se serre dans ma poitrine, et je ne puis ni parler, ni interroger, ni regarder en face ; mais, si c'est vraiment Ulysse qui est là, nous avons entre nous des signes auxquels nous nous reconnaitrons tout seuls. » — Ulysse sourit de cette réponse si pleine de délicatesse : « Laisse ta mère, dit-il à Télémaque, me soumettre à cette dernière épreuve », et il s'apprête à lever les derniers scrupules de son épouse.

Ainsi nous sommes arrivés jusqu'au dénouement, sans que le caractère de Pénélope se soit démenti un seul instant ; et l'intérêt ne faiblit pourtant pas, grâce à l'art du poète, qui, par une sorte de génie de la composition dramatique, sait exprimer, graduer et opposer les sentiments de la façon la plus simple à la fois et la plus pathétique.

M.

# Victor Hugo prosateur.

---

Cours de M. GUSTAVE LARROUMET,

Professeur à l'Université de Paris.

---

## « Les Misérables. »

De 1832, date de la publication de *Noire-Dame de Paris*, jusqu'à 1848, la prose tient peu de place dans l'œuvre de Victor Hugo. Durant cette période, il est surtout poète ; il est aussi homme politique, et l'on ne peut pas dire qu'il l'ait été sans profit ; il a pu, pendant son passage dans les divers parlements dont il a fait partie, étudier les questions sociales et arriver par là à la conception généreuse, encore qu'étroite, de son socialisme humanitaire, qui a fait de lui l'écho des revendications populaires, pendant un quart de siècle.

Sous la royauté de Juillet, il avait voulu être pair de France, et il y avait réussi ; il prit une part assez incertaine, mais attentive, aux débats de la Cour des Pairs. Il ne savait pas exactement à quel parti politique il devait appartenir. Fils d'un général bonapartiste, il avait le culte de la gloire impériale ; personnellement reconnaissant envers Louis-Philippe, dont il se sentait l'obligé, il faisait profession d'un loyalisme très correct à l'égard du roi citoyen et de la dynastie régnante. Mais, autour de lui, se produisait un mouvement, auquel il ne devait pas rester longtemps étranger. Grâce à son prodigieux talent de penser à nouveau les idées en cours dans la société contemporaine et de les exprimer sous une forme originale et vivante, il allait bientôt faire siennes les aspirations socialistes qui tendaient à se faire jour à cette époque et hantaient les cerveaux de tous les penseurs. L'éternelle question de l'inégalité sociale se posait alors avec une particulière insistance et s'imposait à tous les esprits. La Révolution de 89, qui avait accordé à tous les mêmes droits civils et politiques, avait cependant tourné au profit exclusif de cette classe flottante, toujours renouvelée, subitement enrichie par un brusque transfert de la propriété : la bourgeoisie. Sans doute, la misère générale était atténuée ; mais on se rendait compte que la Révolution, en bouleversant la société monarchique, n'avait apporté qu'une solution temporaire et fictive au problème de l'inégale répartition du bonheur et de la richesse parmi les hommes. Aussi les sectes sociales se multipliaient-elles, soient qu'elles fussent fondées par

des esprits judicieux et presque pratiques, comme Saint-Simon, soit qu'elles tirassent leur origine de cerveaux d'utopistes, comme Fourier, certain de pouvoir en quelques années instituer sur la terre le règne durable du Bien universel. On sait à quelles désillusions devaient aboutir ces généreux élans, et comment la répression des émeutes de Juin ensanglanta les fondements de la République fraternelle, qui devait être de si courte durée.

Tel était donc le mouvement d'idées au milieu duquel vécut Victor Hugo, aux premiers temps de son existence politique. Séduit par les rêves de fraternité et par les théories qui érigeaient, en face des égoïsmes particuliers, la puissance d'un état tuteur, il fut, comme on l'était en quatre-vingt-onze, résolument jacobin, tout en restant bonapartiste libéral, comme on l'était en quarante-huit.

D'autre part, le roman, poursuivant une évolution rapide, devenait réaliste avec Balzac. Victor Hugo, chef du Romantisme, va opérer dans *Les Misérables*, dont le fond est constitué par les idées en fermentation dans la masse de la société contemporaine, une fusion déjà commencée par Balzac, à qui doit en revenir tout l'honneur : il appliquera les procédés minutieux du réalisme, soucieux d'exactitude et de vérité, au roman romantique, dont la tendance est d'idéaliser les personnages et les événements jusqu'à les rendre *symboliques*.

*Les Misérables* ne furent publiés qu'à la fin du second Empire ; mais nous savons qu'ils étaient en préparation dès 1847. Ayant pris place à la Montagne, au Parlement de 1851, Victor Hugo, dont les idées libérales étaient devenues nettement républicaines, fut décrété d'arrestation au moment du coup d'Etat. Il passa en Belgique, puis à Guernesey, d'où il fut expulsé à la suite d'une lettre collective signée par les réfugiés français et dont le gouvernement impérial prit ombrage, et enfin à Jersey, où, en vertu d'une bizarrerie de la loi anglaise, respectueuse des privilèges locaux, il se trouva à l'abri d'un deuxième arrêté d'expulsion. C'est là qu'il vivra jusqu'à la fin de l'Empire, refusant de profiter d'amnisties successives, protestant par son exil volontaire contre la force et pour le droit, et justifiant les vers hautains, écrits aux premiers jours de sa proscription :

S'ils ne sont plus que mille, eh ! bien, j'en suis ; si même  
Ils ne sont plus que cent, je brave encor Sylla ;  
S'il n'en reste que dix, je serai le dixième,  
Et s'il n'en reste qu'un je serai celui-là !

Deux amis, qui ont toujours été les prêtres enthousiastes de son culte, MM. Paul Meurice et Auguste Vacquerie, l'avaient

accompagné dans sa retraite, et ce sont eux qui nous ont raconté, avec cette fougue d'admiration que le poète savait inspirer à son entourage, comment Victor Hugo lui-même leur ouvrit, un soir, son « secrétaire chinois », où le manuscrit des *Misérables* était enfermé. Il était, d'après leur témoignage, — c'est l'acte de naissance du roman, — déjà fort avancé, et, s'il faut les en croire, Victor Hugo aurait commencé à en réaliser la conception un peu après 1843.

Il est, en effet, visible que les deux premiers volumes de la première édition, les moins chargés de digressions et les plus parfaits, ont été écrits par l'auteur avec le soin habituel qu'il apportait à la rédaction de ses ouvrages, tandis qu'il vivait de sa vie coutumière, ménageant le détail de son existence et faisant face à toutes ses obligations. S'il eût continué à travailler de la sorte, nous y aurions perdu nombre de développements intéressants, mais souvent excessifs, et nous y aurions gagné quelques études plus fouillées, et, dans l'ensemble, une concision relative, qui eût fort augmenté la valeur de l'œuvre. Mais, lorsque le proscrit eut exhalé sa haine dans les *Châtiments*, il se donna tout entier aux *Misérables* et conçut le gigantesque projet d'y faire entrer toute la première moitié du xix<sup>e</sup> siècle.

Ce roman est énorme : on y trouve toute la société française de la Restauration et de la monarchie de Juillet ; on y trouve aussi tout Victor Hugo, avec ses qualités éminentes et ses défauts saillants.

Pour incarner, en un certain nombre de personnages, la société complexe qu'il veut dépeindre, et donner une existence objective aux multiples idées qui l'inspirent, il crée une foule de types, qu'il élève au-dessus de la stature humaine, et qui symbolisent toute une catégorie d'êtres victimes d'une iniquité sociale ou d'un vice personnel, tous dignes de pitié, tous capables de nous émouvoir, parce que ces symboles sont vivants et pourvus d'une individualité très intense. Il va les faire agir suivant les procédés de l'épopée, — comme M. Zola en a usé avec les types innombrables dont la collectivité représente le tableau de la société française sous le second empire, — et, tout en s'attachant à peindre et à décrire avec l'exacritude la plus scrupuleuse et la conscience d'un artiste qu'intéresse chaque détail. Les quatre premiers livres, qui sont peut-être les meilleurs, comprennent : 1<sup>o</sup> une étude d'un évêque, qui est un portrait idéalisé ; 2<sup>o</sup> une étude du forçat, Jean Valjean ; 3<sup>o</sup> le point de départ d'une étude qui sera poussée plus avant, dans les livres qui suivent : celle de la fille ; 4<sup>o</sup> la description détaillée d'une ville groupée autour de son maire.

Quelle idée Victor Hugo se fait-il de l'évêque ?

On sait qu'il a terminé sa vie dans les sentiments les plus hostiles à l'égard de l'Église catholique. A l'époque où il écrit *Les Misérables*, il n'en est pas encore arrivé à cette extrémité, et, d'ailleurs, il faut considérer que la Révolution de 48 n'a pas été anticléricale. Aussi Victor Hugo a-t-il résumé en Mgr Myriel, sans se défendre d'une sincère admiration à son égard, toutes les vertus chrétiennes. Mgr Myriel est un homme de l'ancien régime. Après avoir mené une vie élégante et mondaine, obligé d'émigrer en Italie, il y a perdu sa femme et s'est fait prêtre à son retour en France. D'abord simple curé de campagne, grâce à la protection d'un parent influent (le général Miollis, chargé par l'empereur d'arrêter Pie VII) il a été élevé à l'épiscopat. Étranger à ces intrigues et à ces complots, il pratique dans son diocèse une charité presque extravagante. Le traitement que lui alloue l'État appartient aux pauvres, et il se complaît dans une humilité pareille à celle dans laquelle le Christ a vécu. Son éloquence est toute évangélique, et quelques exemples de ses prêches pourront servir à préciser sa physionomie :

« Dans les villages après au gain et à la moisson, il disait : — Voyez ceux d'Embrun. Si un père de famille au temps de la récolte a ses fils en service à l'armée et ses filles en service à la ville, et qu'il soit malade et empêché, le curé le recommande au prône et, le dimanche après la messe, tous les gens du village, hommes, femmes, enfants vont dans le champ du pauvre homme lui faire sa moisson et lui rapportent paille et grain dans son grenier. — Aux familles divisées par des questions d'argent et d'héritage, il disait : — Voyez les montagnards de Devoluy, pays si sauvage qu'on n'y entend pas le rossignol une fois dans cinquante ans. Eh bien, quand le père meurt dans une famille, les garçons s'en vont chercher fortune et laissent le bien aux filles, afin qu'elles puissent trouver des maris. — Aux cantons qui ont le goût des procès et où les fermiers se ruinent en papier timbré, il disait : — Voyez ces bons paysans de la vallée de Queyras. Ils sont là trois mille âmes. Mon Dieu ! c'est comme une petite république. On n'y connaît ni le juge, ni l'huissier. Le maire fait tout. Il répartit l'impôt, taxe chacun en conscience, juge les querelles gratis, partage les patrimoines sans honoraires, rend des sentences sans frais ; et on lui obéit parce que c'est un homme juste parmi des hommes simples. — Aux villages où il ne trouvait pas de maîtres d'école, il citait encore ceux de Queyras : — Savez-vous comment ils font ? disait-il. Comme un petit pays de douze à quinze feux ne peut pas toujours nourrir un magister, ils ont des maîtres

d'école payés par toute la vallée, qui parcourent les villages, passant huit jours dans celui-ci, dix dans celui-là, et enseignent. Ces magisters vont aux foires où je les ai vus. On les reconnaît à des plumes à écrire qu'ils portent dans la ganse de leur chapeau. Ceux qui n'enseignent qu'à lire ont une plume, ceux qui enseignent la lecture et le calcul ont deux plumes ; ceux qui enseignent la lecture, le calcul et le latin ont trois plumes. Ceux-là sont de grands savants. Mais quelle honte d'être ignorants ! Faites comme les gens de Queyras.

« Il parlait ainsi gravement et paternellement ; à défaut d'exemples, il inventait des paraboles, allant droit au but, avec peu de phrases et beaucoup d'images, ce qui était l'éloquence même de Jésus-Christ, convaincu et persuadant. »

Avec Mgr Myriel, l'évêque, qui était naturellement du parti des classes possédantes et dirigeantes, auxquelles il appartenait par sa situation éminente dans l'Etat, se range dans le parti des pauvres contre les riches : — et Victor Hugo en profite pour faire dès maintenant, la satire des *princes de l'Eglise*, qu'il clouera au pilori dans les *Châtiments*. Son évêque idéal, sublime d'abnégation et d'humilité, n'a pas craint d'assister un misérable à ses derniers moments, en l'absence de l'aumônier de la prison. C'est ce que Victor Hugo nous raconte en un style émouvant et simple :

« La veille du jour fixé pour l'exécution du condamné, l'aumônier de la prison tombe malade. Il fallait un prêtre pour assister le patient à ses derniers moments. On alla chercher le curé. Il paraît qu'il refusa en disant : cela ne me regarde pas. Je n'ai que faire de cette corvée et de ce saltimbanque ; moi aussi je suis malade ; d'ailleurs, ce n'est pas là ma place. On rapporta cette réponse à l'évêque qui dit : *Monsieur le curé a raison. Ce n'est pas sa place, c'est la mienne.*

« Il alla sur-le-champ à la prison, il descendit au cabanon du « saltimbanque » ; il l'appela par son nom, lui prit la main et lui parla. Il passa toute la journée auprès de lui, oubliant la nourriture et le sommeil, priant Dieu pour l'âme du condamné et priant le condamné pour la sienne propre. Il lui dit les meilleures vérités, qui sont les plus simples. Il fut père, frère, ami ; évêque pour bénir seulement. Il lui enseigna tout, en le rassurant et en le consolant. Cet homme allait mourir désespéré. La mort était pour lui comme un abîme. Debout et frémissant sur ce seuil lugubre, il reculait avec horreur. Il n'était pas assez ignorant pour être absolument indifférent. Sa condamnation, secousse profonde, avait, en quelque sorte, rompu çà et là autour de lui cette cloison qui nous sépare du mystère des choses et que nous appelons la vie. Il re-



gardait sans cesse au dehors de ce monde par ces brèches fatales et ne voyait que des ténèbres. L'évêque lui fit voir une clarté.

« Le lendemain, quand on vint chercher le malheureux, l'évêque était là. Il le suivit et se montra aux yeux de la foule en camail violet et avec sa croix épiscopale au cou, côte à côte avec ce misérable lié de cordes.

« Il monta sur la charrette avec lui, il monta sur l'échafaud avec lui. Le patient, si morne et si accablé la veille, était rayonnant. Il sentait que son âme était réconciliée et il espérait Dieu. L'évêque l'embrassa, et, au moment où le couteau allait tomber, il lui dit : « — Celui que l'homme tue, Dieu le ressuscite ; celui que les frères « chassent, retrouve le père. Priez, croyez, entrez dans la vie ! le « Père est là ». Quand il descendit de l'échafaud, il avait quelque chose dans son regard, qui fit ranger le peuple. On ne savait ce qui était le plus admirable, de sa pâleur ou de sa sérénité. En rentrant à cet humble logis, qu'il appelait en souriant *son palais*, il dit à sa sœur : *Je viens d'officier pontificalement.* »

On apprécie aisément la sobriété de ce récit, et la justesse des expressions qui notent la tragique intensité d'une émotion profonde et grave. De telles pages sont au nombre des plus parfaites que Victor Hugo ait écrites.

Mais, en érigeant sur un tel piédestal la grandeur du Prêtre, l'auteur semble lui sacrifier quelque chose. Il existait entre le clergé réactionnaire et la Révolution un antagonisme plus indéniablenable encore à cette époque qu'aujourd'hui ; la religion était incompatible avec le droit nouveau. Victor Hugo devait à ses nouvelles convictions de ne pas donner l'avantage à la première sur le second. Il opposera donc les deux principes en la personne de ce même évêque, dont il nous a fait un portrait si noble et si grand, et d'un conventionnel vieilli, qui meurt pauvre, isolé, mais inflexible, sous le régime des rois, après avoir lutté sans trêve pour la liberté. Le récit de leur entrevue n'est pas exempt d'invéraisemblances, et l'on y relèverait des apostrophes et des répliques, possibles dans les couloirs d'une Chambre de Députés, mais déplacées auprès du lit d'un moribond. Toutefois, la fin de l'épisode, dans laquelle le conventionnel résume l'histoire de son existence, est véritablement grandiose :

« Le conventionnel rouvrit les yeux. Une gravité, où il y avait de l'ombre, s'empreignit sur son visage.

— « Monsieur l'évêque, dit-il avec une lenteur qui venait peut-être plus encore de la dignité de l'âme que de la défaillance des forces, j'ai passé ma vie dans la méditation, l'étude et la contemplation. J'avais soixante ans, quand mon pays m'a appelé et m'a ordonné de me mêler de ses affaires. J'ai obéi. Il y avait des abus,

je les ai combattus ; il y avait des tyrannies, je les ai détruites ; il y avait des droits et des principes, je les ai proclamés et confessés. Le territoire était envahi, je l'ai défendu ; la France était menacée, j'ai offert ma poitrine. Je n'étais pas riche ; je suis pauvre. J'ai été l'un des maîtres de l'Etat, les caves du trésor étaient encombrées d'espèces, au point qu'on était forcé d'élançonner les murs, prêts à se fendre sous le poids de l'or et de l'argent ; je dinais rue de l'Arbre-Sec à vingt-deux sous par tête, j'ai secouru les opprimés, j'ai soulagé les souffrants. J'ai déchiré la nappe de l'autel, c'est vrai ; mais c'était pour panser les blessures de la patrie. J'ai toujours soutenu la marche en avant du genre humain vers la lumière, et j'ai résisté quelquefois au progrès sans pitié. J'ai, dans l'occasion, protégé mes propres adversaires, vous autres. Et il y a à Peteghem en Flandre, à l'endroit même où les rois mérovingiens avaient leur palais d'été, un couvent d'urbanistes, l'abbaye de Sainte-Claire en Beaulieu, que j'ai sauvé en 1793. J'ai fait mon devoir selon mes forces, et le bien que j'ai pu. Après quoi j'ai été chassé, traqué, poursuivi, persécuté, noirci, raillé, conspué, maudit, proscrit. Depuis bien des années déjà, avec mes cheveux blancs, je sene que beaucoup de gens se croient sur moi le droit du mépris, j'ai pour la pauvre foule ignorante visage de damné, et j'accepte, ne haïssant personne, l'isolement de la haine. Maintenant, j'ai quatre-vingt-six ans ; je vais mourir. Qu'est-ce que vous venez me demander ?

« — Votre bénédiction, dit l'évêque.

« Et il s'agenouilla.

« Quand l'évêque releva la tête, la face du conventionnel était devenue auguste. Il venait d'expirer.

« L'évêque rentra chez lui profondément absorbé dans on ne sait quelles pensées. Il passa toute la nuit en prière. Le lendemain, quelques braves curieux essayèrent de lui parler du conventionnel G... ; il se borna à montrer le ciel. »

Il faut convenir que Victor Hugo est allé un peu loin, en faisant agenouiller l'évêque — qui ne doit s'agenouiller que devant Dieu — devant cette grande et terrible figure du conventionnel ; la bénédiction du révolutionnaire peut même prêter à rire. En tout cas, il eût été mieux de montrer les deux principes, irréconciliables l'un en face de l'autre, et tous deux irréductibles.

A côté de l'évêque à figure douce et sereine, Victor Hugo a étudié l'être, sombre et réprouvé, le *forçat*, chargé du poids de toutes les iniquités sociales. Nous verrons, dans notre prochain entretien, comment il a su nous intéresser à Jean Valjean, qui nous inspirera de l'admiration, après nous avoir inspiré de la pitié.

R. B.

# Joseph à Madrid

---

Cours de M. G. DESDEVISES DU DÉZERT,

*Professeur à l'Université de Clermont-Ferrand.*

---

Au lendemain de l'émeute du 2 mai et de sa sanglante répression, l'homme le moins surpris de l'Espagne fut l'infant D. Antonio, auquel Ferdinand VII avait, à son départ, confié la présidence du Conseil de gouvernement. « On ne nous répétera plus, disait-il, que des paysans armés de couteaux peuvent venir à bout de troupes régulières ! »

Murat profita des dispositions d'esprit du pauvre prince pour achever la désorganisation du gouvernement espagnol. Le 3 mai, au matin, l'infant D. Francisco prit la route de Bayonne, et, dans la nuit, le comte de La Forest et M. Fréville firent comprendre à D. Antonio la convenance et la nécessité de son prompt départ. Il ne se le fit pas dire deux fois. Le 4 mai, de fort bonne heure, il quittait Madrid dans un carrosse de la duchesse d'Osuna et adressait au doyen de la Junte de gouvernement le piteux message que voici : — « A D. Francisco Gil y Lemus. — Seigneur Gil. — J'ai « vertis la Junte, pour son gouvernement, que je pars pour « Bayonne par ordre du roi, et je lui recommande d'agir, en toutes « choses, comme si j'étais présent. — Que Dieu nous assiste ! — « Adieu, messieurs, jusqu'à la vallée de Josaphat. — Antoine Pas-  
« cal. »

D. Antonio parti, Murat demanda à la Junte la permission de s'associer à ses travaux ; on lui présenta des objections si fortes qu'il n'osa passer outre sur le moment.

Mais, le même jour, 4 mai, à la séance du soir, il se présenta à la Junte, sans s'être fait annoncer, et prétendit présider à ses délibérations. Le doyen Francisco Gil fit l'opposition la plus vive à son dessein, les ministres O'Farrill et Azanza épuisèrent tous les moyens de résistance ; ils allèrent jusqu'à se démettre de leurs emplois. — Mais, bien convaincus que Murat ne céderait pas, ils pensèrent qu'un Conseil de régence, même présidé par lui, valait mieux qu'une dictature qui lui aurait donné tous les pouvoirs, et, la mort dans l'âme, ils finirent par se résigner à l'accepter.

Le 7 mai arriva à Madrid une résolution royale de Charles IV, signée le 4, à Bayonne, et qui nommait Murat lieutenant général du royaume.

Les membres de la Junte furent soulagés d'un grand poids ; mais, nommés par Ferdinand VII, ils comprenaient que lui seul aurait eu qualité pour leur donner un autre président que celui qu'il avait choisi. Ils crurent tout arranger en acceptant la présidence de Murat et en retardant la publication du décret de Charles IV.

Quelques jours plus tard, on apprit que Ferdinand VII renonçait à la couronne, la rétrocédait à son père, ordonnait à tous ses fidèles d'obéir désormais au vieux roi ; la légalité de la nomination de Murat ne faisait plus le moindre doute.

La légitimité de cette nomination ne faisait non plus question pour personne. Pour tout Espagnol patriote, Murat était le représentant de l'étranger, le symbole vivant de la conquête française.

La Junte songea très sérieusement à résister. Elle reçut deux importants décrets de Ferdinand VII, en date du 5 mai, alors qu'il n'avait encore signé aucune renonciation. Le premier conférait à la Junte des pouvoirs illimités, le second donnait au Conseil de Castille le droit de convoquer les Cortès. La Junte eut l'idée de réunir une junte nouvelle, dans une ville non encore occupée par l'ennemi. Le comte d'Ezpeleta reçut même l'avis de sa nomination à la présidence de ce nouveau Conseil de régence. — Puis le sentiment de leur impuissance étouffa, chez les membres de la Junte, les dernières velléités de résistance.

Ils virent, d'un côté, une guerre folle, sans issue possible, la lutte du paysan armé de son couteau contre les premiers soldats de l'Europe, commandés par le plus grand capitaine de l'histoire.

De l'autre, ils crurent à la réorganisation de l'Espagne par le clair et méthodique génie français. Ils virent la Péninsule sillonnée de bonnes routes et entourée de bons ports, l'agriculture ressuscitée par la mise en vente des biens d'église, par la suppression des entraves et des servitudes coutumières, par la reprise des grands travaux d'irrigation et de reboisement. Ils pensèrent que les couvents allaient se métamorphoser en usines, qu'une vie nouvelle alimenterait les vieux collèges et les vieilles Universités, et, en face de tous ces bienfaits, un vasselage — temporaire — leur parut un faible mal : « *civilisons l'Espagne*, se dirent-ils ; *ensuite nous secouons le joug de l'étranger.* »

Ils se résignèrent donc à rester aux affaires, sous la présidence d'un prince étranger ; mais le loyalisme atavique, qui les dominait,

ne leur permit pas d'accepter franchement cette situation nouvelle ; au fond de leur cœur s'élevait toujours la voix de leur conscience, qui leur reprochait d'abandonner leurs princes ; ils sentaient qu'ils étaient sortis de la légitimité, et ils n'étaient pas assez philosophes pour concevoir le droit hors d'elle. Ils considérèrent donc le nouveau système comme une redoutable aventure, qui n'avait que de faibles chances de bien tourner. Ils s'embarquèrent à regret sur un vaisseau dont la solidité ne leur inspirait point confiance. Ils combattirent sans entrain sous un drapeau qui n'était pas le leur. Ils désirèrent sincèrement la victoire du nouveau régime, mais ne l'espérèrent presque pas.

De là, leur attitude hésitante, leur allure gênée, leurs incertitudes et leurs défections.

Murat avait à peine reçu avis de sa nomination comme lieutenant général du royaume, qu'il abandonna le palais de l'Amirauté et vint s'installer au palais royal, croyant bien y recevoir, à bref délai, son brevet de « Roi d'Espagne ».

Le 10 mai, vers 11 h. 1/2, le Conseil de Castille alla lui rendre visite au palais, en observant scrupuleusement l'étiquette usitée pour le baise-main royal. Le doyen du Conseil, D. Arias Mon, fit au grand-duc de Berg une éloquente harangue en espagnol, à laquelle le grand-duc répondit par un remerciement en français. Il reçut ensuite les Conseils de l'Inquisition, des Indes, des Ordres, des Finances, l'Ayuntamiento de Madrid et les autres corps.

Le nouveau gouvernement était installé.

Deux jours plus tard, Murat faisait un nouveau pas en avant. Il savait déjà qu'il ne serait pas roi d'Espagne, que l'Empereur voulait donner la couronne à son frère Joseph, et il avait reçu l'ordre d'obtenir du Conseil de Castille une demande formelle en faveur du prince.

La *via crucis* des malheureux conseillers commençait.

Placés entre la légalité et le fait, entre le droit et la force, le Conseil voulut d'abord rester muet. Il répondit au grand-duc qu'il ne se reconnaissait pas les pouvoirs nécessaires pour accéder à la proposition qui lui avait été faite.

Murat fut charmant. Il fit écrire au doyen du Conseil qu'il le recevrait le lendemain, à 4 heures, sans apparat : chaque conseiller viendrait en habit de ville, on causerait...

Après l'entrevue (24 mai), le Conseil se rassembla dans une salle du palais, et le marquis Cavallero résuma les débats.

Il se plaça exclusivement sur le terrain des faits : « Nous avons aujourd'hui, dit-il, 100.000 Français en Espagne ; il en viendra

30.000 autres, si nous ne montrons pas de bonne volonté. Ils resteront un ou deux ans et ruineront le pays, tandis qu'en cédant, d'ici à deux mois, nous n'aurons plus à entretenir que 20 à 30.000 hommes. »

Ce raisonnement parut concluant au Conseil. Cependant, il ne pouvait s'empêcher de considérer que ces renonciations, dont tout le monde lui parlait, personne ne pouvait lui affirmer qu'elles fussent sincères et véritables, et qu'on lui demandait en définitive de disposer d'un trône qui n'était pas légalement vacant.

C'est alors que Cavallero s'avisait d'un artifice juridique qui emporta les dernières hésitations de l'assemblée. On ne lui demandait pas de se prononcer sur la validité des renonciations, on lui demandait seulement d'émettre un vœu en faveur de Joseph Bonaparte, *dans le cas où* les renonciations dont il s'agissait seraient réellement valables. Le Conseil consentit à émettre le vœu conditionnel qu'on lui demandait, et Murat, de plus en plus aimable, descendit aussitôt dans la salle des séances pour remercier le Conseil et l'assurer de la reconnaissance de l'Empereur.

Le 18 mai, nouvelle demande.

L'Empereur a résolu de convoquer à Bayonne une assemblée de notables Espagnols pour établir une constitution et proclamer un nouveau roi. Murat invite le Conseil à désigner deux de ses membres pour se rendre à l'assemblée. Comme il ne s'agit, cette fois, que d'une commission honorable et que les intérêts du corps sont en jeu, le Conseil ne fait aucune objection. Il nomme D. Gonzalo Josef de Vilchès et D. José Joaquin Colon pour le représenter à Bayonne, et, comme Murat ne paraît pas approuver la nomination de Vilchès, le Conseil lui substitue D. Manuel de Lardizabal. Pour assurer, autant que possible, le maintien des privilèges de la compagnie, les délégués reçoivent une collection complète de toutes les ordonnances émanées du Conseil, depuis le commencement de la crise actuelle, et un exemplaire des traités juridiques de Salazar et d'Escalano, où sont minutieusement décrites toutes les prérogatives du Conseil. Il est décidé que les délégués toucheront chacun une indemnité de 300 réaux par jour, à partir du moment où ils auront franchi la frontière.

Le 30 mai, une question beaucoup plus épineuse se présente.

Ce jour, fête de saint Ferdinand de Castille, était jour férié ; le Conseil ne devait point tenir séance, mais Murat avait reçu de nombreux documents émanés de l'Empereur, et résolu de les faire publier par le Conseil. A six heures du matin, D. Arias Mon convoqua les conseillers pour huit heures. Il fit donner lecture de la proclamation impériale à la nation espagnole. Les conseillers appri-

rent alors officiellement que Ferdinand VII avait renoncé à la couronne en faveur de son père Charles IV, et que Charles IV avait cédé tous ses droits à Napoléon. La circonstance était si grave, le cas était si nouveau, que les magistrats protestèrent dans une très belle lettre au grand-duc contre la sanction qui leur était demandée. Ils déclarèrent qu'ils n'avaient ni qualité ni pouvoirs pour reconnaître la validité des renonciations, et que la nation espagnole pouvait seule se prononcer sur un changement de dynastie.

Mais, le lendemain, les décrets de Napoléon parurent dans la *Gazette*, comme si le Conseil n'avait pas protesté.

Audébut de juin, les circonstances devenaient de plus en plus graves, la Junte de gouvernement sollicita du lieutenant général une proclamation destinée à rassurer tous les Espagnols.

Murat envoya la proclamation ; mais le Conseil la fit publier, sans indiquer qu'elle avait été sollicitée par la Junte, dont les membres désiraient se compromettre le moins possible.

Murat témoigna aussitôt son mécontentement au ministre Pinuela, et son langage est celui d'un maître :

« Mes intentions ne sont pas remplies... ; il faut que je connaisse aussi bien le bon esprit des membres de la Junte pour ne pas penser que la malveillance y est pour quelque chose... Quant à vous, Monsieur le Ministre, quand vous êtes au fauteuil, vous me représentez. N'oubliez pas que vous devez y montrer un caractère digne de moi. J'espère recevoir, ce soir, avant de me coucher, un exemplaire des pièces que je vous ordonne de faire imprimer. »

On ne dispute pas, disait un philosophe, avec le maître de 20 légions.

Le 11 juin, le Conseil de Castille fit publier le décret impérial qui appelait Joseph au trône d'Espagne.

L'Ayuntamiento avait été prévenu, dès le 5 juin, d'avoir à préparer des réjouissances publiques pour le jour de l'arrivée du roi, et il avait été décidé que l'on tendrait les rues par lesquelles passerait Sa Majesté, que l'on décorerait l'Hôtel de Ville, qu'il y aurait des illuminations, des représentations de gala dans les théâtres, feu d'artifice dans le parc du palais, orchestres publics par la ville et course de taureaux à la porte d'Alcala.

Le 14 juin, le Conseil annonçait au roi Joseph qu'il avait publié ses premiers édits, « félicitait Sa Majesté de son élection, et lui manifestait, en même temps, dans l'effusion de son cœur, les remerciements les plus humbles et les plus respectueux pour les désirs bienveillants qu'elle témoignait envers le royaume et toutes les autorités de la nation ».

Savary, qui, depuis le 15 juin, exerçait en fait la lieutenance

**générale**, crut en avoir fini avec l'opposition du Conseil. Le 22 juin, il fit porter à l'assemblée quelques pièces officielles, auxquelles le Conseil devait donner l'*imprimatur*. Il glissa dans le préambule d'enregistrement une petite phrase, où il était question de la lettre de félicitation à Joseph. Toute l'Espagne allait savoir que le premier corps du royaume était aux pieds du roi intrus. Le Conseil protesta, et Savary, véritable pince-sans-rire, remplaça le paragraphe en litige par une phrase générale, qui semblait dire que le Conseil, la Junte de gouvernement et le lieutenant général avaient toujours agi de concert et dans le plus parfait accord. Le Conseil comprit qu'on l'engageait de plus en plus, et se refusa absolument à publier le paragraphe compromettant. Savary finit, de guerre lasse, par l'abandonner ; mais, du 22 juin au 20 juillet, jour de l'entrée de Joseph à Madrid, le Conseil semble ne plus exister. Savary ne le consulte plus.

En face de ces magistrats timorés et égoïstes, il est temps de placer la nation elle-même.

De ce côté, le spectacle est sublime et aussi intéressant pour le peintre que pour le philosophe.

Le peuple ne se demande pas si Joseph sera ou ne sera pas un roi plus intelligent que Ferdinand, il ne voit qu'une chose, c'est que Joseph n'est pas son roi.

La réorganisation de l'Espagne, les ports, les routes, les canaux, les progrès du commerce, de l'agriculture, de l'industrie et de la science. — Chansons que tout cela ! — A-t-on besoin des leçons des Français pour semer le blé, pour faire le vin et l'huile ? — Est-ce aux Français que le pape a donné les Indes ? — Qu'est-ce que l'Espagnol fidèle et loyal pourrait apprendre du Français régicide et à demi hérétique ? — Et quand même tout cela serait, quand même l'Espagnol serait aussi barbare que le disent les Français, quand même les Français lui seraient aussi supérieurs qu'ils le prétendent... l'Espagnol n'a-t-il pas le droit d'être le maître chez lui et de vivre à sa fantaisie ? N'a-t-il pas une assez glorieuse histoire pour avoir droit à l'indépendance et à la liberté, telle qu'il la comprend et telle qu'il l'aime ? — Il est mal gouverné ? C'est possible, mais il ne s'en plaint pas. — Il est ignorant ? Il en sait assez long pour se sauver. — Il est superstitieux ? Ce sont les Français qui le disent ; mais tel il est, tel il veut être, et il ne reconnaît à personne le droit de le réformer malgré lui. — « Civilisons l'Espagne, disent les *afrancesados*, ensuite nous secouerons le joug de l'étranger ! — Chassons l'étranger, crie la nation, nous verrons ensuite à réformer l'Etat ! »

Est-il besoin de dire de quel côté étaient la raison vraie, le



courage, le sentiment du droit, du devoir et de l'honneur ? — Il était tout entier du côté des gens simples, qui, sans prêter l'oreille aux promesses de l'étranger, sans compter avec sa puissance, sans penser à leurs intérêts, ni à leur vie, acclamaient l'Espagne en face de Napoléon.

La nomination de Murat comme lieutenant général fut l'étincelle qui embrasa toute l'Espagne.

En moins d'un mois, la Péninsule tout entière fut en armes.

Le signal du mouvement fut donné par la principauté des Asturies. La Junte triennale de la province s'était réunie le 1<sup>er</sup> mai, à Oviédo ; elle comptait dans son sein les hommes les plus distingués du pays, et, lorsque l'audience royale décida de faire publier à Oviédo, l'ordre du jour de Murat du 3 mai, la Junte répondit catégoriquement qu'elle ne reconnaissait pas les pouvoirs du grand-duc de Berg.

Le 13 mai, les efforts des autorités légales parurent obtenir quelque succès auprès de la Junte provinciale ; mais le marquis de Santa Cruz Marcenado, qui la présidait, déclara que, « en quelque endroit qu'il trouvât un homme prêt à se révolter contre Napoléon, il prendrait le fusil et se mettrait à son côté ».

La révolte couva jusqu'au 24 mai. Son quartier général était établi chez D. Ramon de Llano Ponte, ancien garde du corps, chanoine de la cathédrale et patriote décidé. Chaque jour, les conjurés tenaient séance chez le chanoine, et l'on dressait le plan d'attaque.

Murat avait bien pris quelques précautions ; mais le général D. Crisostomo de la Llave, qu'il avait choisi comme gouverneur d'Oviédo, était la faiblesse en personne, et, des deux magistrats qu'il avait envoyés, l'un, le comte del Pinar, était très impopulaire à cause de sa sévérité, le second était le poète Juan Melendez Valdès, plus fait pour chanter « les Jeux et les Ris » que pour réprimer les insurrections.

Dans la nuit du 24 au 25 mai, à minuit, le tocsin sonna à toutes les églises d'Oviédo et, en un instant, la ville se trouva remplie de bourgeois en armes, bientôt rejoints par les paysans des environs ; le chanoine de Llano Ponte et D. Manuel de Miranda prirent le commandement des insurgés et s'emparèrent, sans coup férir, de l'arsenal qui renfermait 100.000 fusils.

Les membres de la Junte, prévenus à la hâte, s'assemblèrent immédiatement et prirent en main le pouvoir. Le 25 mai, au matin, au milieu d'un enthousiasme indescriptible, la Junte des Asturies déclarait la guerre à Napoléon et votait la formation immédiate d'un corps de 18.000 hommes.

Par une démarche plus hardie encore, la Junte résolut de négocier directement avec l'Angleterre.

Le 30 mai, ses deux délégués s'embarquaient à Gijon, à bord d'un corsaire de Jersey, et partaient pour l'Angleterre. Le 6 juin, ils étaient à Falmouth et étaient dirigés en poste sur Londres, accompagnés d'un officier de la marine britannique. Arrivés, à sept heures du matin, à l'Amirauté, ils étaient reçus par Wellesley Pool, qui en croyait à peine ses oreilles, et cherchait sur la carte l'imperceptible coin de terre qui déclarait la guerre à l'Empire français. Un peu plus tard, Canning, ministre des affaires étrangères, entretenait les députés, acquérait la conviction qu'il s'agissait d'une insurrection vraiment nationale, et, le 12 juin, leur communiquait la réponse du roi d'Angleterre. Le 15 juin, les Chambres anglaises étaient saisies de la question, et le chef de l'opposition, Sheridan, unissait lui-même ses efforts à ceux des ministres pour faire voter le principe d'une alliance offensive et défensive entre l'Angleterre et l'Espagne.

Suivant la parole profonde de Pitt, l'Espagne allait devenir le champ clos, où la France et l'Angleterre videraient leur vieille querelle.

Le mouvement insurrectionnel, dont les Asturies avaient donné le signal, se généralisa avec une indicible rapidité. Le feu ne se propage pas plus vite à travers les herbes sèches, que la flamme de la révolte ne court à travers l'Espagne.

Le 21 mai, à la nouvelle que l'escadre espagnole allait quitter la rade pour se rendre à Toulon, la population de Carthagène se répandit dans les rues, et apprit bientôt avec indignation les renonciations de Ferdinand VII et de Charles IV et les prétentions de Napoléon. En un instant, les équipages des vaisseaux, les troupes de marine, les ouvriers de l'arsenal, les bourgeois et le peuple, les officiers de terre et de mer furent sur pied, acclamant frénétiquement Ferdinand VII, prenant en son nom possession des administrations publiques et des arsenaux et choisissant pour capitaine général D. Baltasar Hidalgo de Cisneros, en remplacement de D. Francisco de Borja tenu pour *afrancesado*.

Le 24 mai, Murcie se soulevait à la voix des émissaires de Carthagène et proclamait Ferdinand VII, au milieu d'une joie universelle et délirante.

A Valence, les choses se passèrent moins paisiblement. Le matin du 23 mai, le peuple se rassembla sur la place pour entendre lire la *Gazette*, et le lecteur, après avoir rendu compte des événements de Madrid, déchira la feuille et poussa les cris aussitôt répétés par mille voix de : « Vive Fernando ! » et « Mort aux Français ! »

L'insurrection trouva un chef intrépide dans la personne d'un moine franciscain, le P. Juan Rico, qui obtint des autorités locales la formation immédiate d'une armée insurrectionnelle ; mais ni le capitaine général ni l'Audience ne croyaient au succès de la révolte, et ils écrivirent, le soir même, à Madrid pour demander du secours.

Le lendemain, le peuple exigea que toutes les lettres du courrier qui partait pour Madrid fussent ouvertes et lues par le comte de Cervellon, qu'il avait nommé généralissime. Parmi les lettres décachetées figurait celle du capitaine et de l'Audience, et la vie des magistrats se trouvait exposée à toutes les vengeances populaires, quand la fille du comte de Cervellon eut la présence d'esprit de se jeter sur la lettre et de la déchirer en menus morceaux, malgré les clameurs de la multitude. La prise de la citadelle et l'armement de la population marquèrent la journée du 24, et, le 25 mai, la Junte de Valence, composée de nobles et de gens du peuple, déclara la guerre à Napoléon. Elle déploya une telle activité qu'en moins de quatre mois elle leva 102.000 hommes.

Le soulèvement de Valence fut malheureusement déshonoré par le massacre de 338 prisonniers français. L'auteur de cette horrible vengeance était un chanoine de Saint-Isidore de Madrid, qui avait assisté aux scènes du 2 mai et avait émigré à Valence. Mis en jugement quelques semaines plus tard, il chercha à se défendre en disant qu'il avait fait le mal en vue d'un plus grand bien, et, malgré cette pitoyable excuse, fut livré au bourreau, le 3 juillet.

Saragosse s'était soulevée le 24 mai ; elle avait déposé le capitaine général d'Aragon Guillelmi et l'avait enfermé à l'Aljaferia. Son lieutenant Morine ne sut pas gagner la confiance du peuple, et, le 26 au matin, 50 députés de Saragosse allèrent chercher à sa maison de campagne de La Torre de Alfranca D. Juan Palafox y Melci, qui devait gagner en cette terrible guerre une gloire immortelle, et qui, le 9 juin, ouvrit solennellement à l'Hôtel de Ville les antiques Cortès d'Aragon.

Barcelone, occupée par Duhesme, ne put tenter le moindre mouvement ; mais chacune des villes de la Catalogne se prononça résolument pour la cause nationale.

Le 27 mai, Santander élut sa junte et lui donna pour président son évêque, le pieux et vaniteux D. Rafael Menendez de Luarda ; elle arma, en quelques jours, 8.500 hommes, qui occupèrent tous les points stratégiques de la province.

En Castille vieille, sur la route militaire de France à Madrid et à Lisbonne, Léon et Ségovie manifestèrent, à tout le moins, leurs intentions hostiles.

A Valladolid, le peuple obligea le vieux général Cuesta à présider une junta de défense et à organiser la résistance dans toute la Castille vieille ; des juntas locales s'installèrent à Avila, à Salamanca. On tira des armes des places fortes de Zamora et de Ciudad-Rodrigo.

Séville se souleva, le 26, à la voix du comte de Tilly et d'un révolutionnaire éloquent, Cap y Nuñez. Le 27, une junta nombreuse s'installa à l'Hôtel de Ville sous la présidence de l'ancien ministre des finances D. Francisco Saavedra, et s'intitula Junta suprême d'Espagne et des Indes. Cette vanité andalouse avait un intérêt politique, au moment où la capitale était aux mains de l'ennemi. Séville, qui avait souvent servi de résidence aux rois, redevenait le centre de la résistance nationale ; l'Espagne insurgée avait une tête.

La Junta de Séville déploya d'ailleurs une activité extraordinaire ; elle organisa habilement l'insurrection par toute l'Andalousie, trouva des ressources et leva des troupes. Elle gagna à la cause nationale le général Castaños, jusque-là très indécis, et qui passa au parti de l'insurrection avec les 9.000 hommes du camp de Saint-Roch. Le comte de Teba, envoyé à Cadix, souleva la ville dont la garnison courut rejoindre l'armée d'Andalousie sous les murs de Séville. Les Anglais de Gibraltar offrirent 5.000 hommes. Le 14 juin, l'amiral français Rosily, mouillé depuis trois ans dans la baie avec 5 vaisseaux et une frégate, rendit son escadre, vu l'impossibilité absolue de se maintenir dans la baie et d'en sortir. — Le lieutenant d'artillerie D. José Santiago, donna, le 29 mai, le signal de la révolte à Grenade. Le 30, Badajoz se soulevait à son tour, en même temps que La Corogne à l'autre extrémité de la Péninsule. (Toreno *Historia del levantamiento*, t. I, lib. 3.)

Joseph n'était pas encore proclamé roi par son frère (il ne le fut que le 6 juin) et déjà l'Espagne avait échappé tout entière aux mains de Napoléon. Castaños et Reding, généraux en chef de l'armée d'Andalousie, disposaient de 34.600 hommes présents, tous de vieilles troupes, qui devaient servir de cadres à la plus formidable des insurrections.

« Nous savons bien, disaient froidement ces exaltés, que toutes les puissances que la France a combattues ont été réduites ; mais elles n'avaient compté que sur leurs troupes, tandis que la nation espagnole se lève tout entière ; le désespoir d'un peuple est terrible. L'Empereur a des ressources immenses, mais elles ne serviront qu'à nous détruire et non à nous soumettre. »

Admirable dans l'ensemble, ce grand mouvement ne s'opéra pas sans des troubles profonds. Il y eut des scènes de fureur, il y eut

des vengeances atroces : le général Filangieri périt à La Corogne de la main de ses propres soldats. D. Luis Martinez de Ariza, [gouverneur de Ciudad-Rodrigo, fut tué par le peuple. Torre del Fresno, gouverneur de Badajoz, eut le même sort. D. Miguel de Cevallos, directeur du collège de Ségovie et ardent patriote, fut massacré comme traître par une bande de forcenés. Le comte d'Aquila fut attaché au balcon de la porte de Triana à Séville et fusillé. La populace de Cadix trancha la tête du capitaine général Solano.

Ce furent là de vrais crimes, mais l'Espagne était en révolution ; et nous savons qu'en France Foulon et Delaunay ont péri victimes des vengeances populaires. — Les massacres de Valence sont horribles, mais non plus horribles que ceux de la glacière d'Avignon ; et en Espagne, du moins, les assassins furent punis. Plus de *deux cents* furent pendus ou étranglés secrètement dans les deux mois qui suivirent le forfait.

A côté des scènes sublimes et des scènes sanglantes, il y eut plus d'un détail comique, car la vie est ainsi faite que le ridicule s'y mêle sans cesse au noble et au grand. Des chanoines et des capucins s'improvisèrent généraux. Le P. Gil de Séville, naguère fouetté dans sa cellule pour manquement à la règle, se trouva, du soir au matin, un des membre de la Junte d'Espagne et des Indes. L'évêque de Santander s'intitula régent de Cantabrie et se fit donner de l'Altesse.

Il y eut, dans l'insurrection, de l'indignation patriotique, un souci très vif et très pur de l'indépendance nationale, il y eut du fanatisme, il y eut de la basse jalousie contre la France, des haines inavouables contre des Français. — Tous les grands mouvements populaires mettent en jeu des passions nobles et des passions mauvaises ; les vagues de tempête ne sont ni vertes, ni bleues, elles sont troubles.

Cependant le « roi Joseph » avait quitté Bayonne, le 9 juillet, et l'Empereur l'avait accompagné jusqu'à Bidart.

Nous connaissons par la *Gazette de Madrid* tous les incidents du voyage royal.

A Irun, le vice-roi de Navarre vint complimenter le nouveau roi.

A Oyarzun, la députation de Guipuzcoa le reçut sous un arc de triomphe.

A Saint-Sébastien, une députation de Santander vint assurer Joseph de ses loyales intentions.

Le 10 juillet, Joseph entendit la messe à Sainte-Marie et laissa en partant 6.000 réaux pour les pauvres de la ville.

Il arriva à une heure à Tolosa, où il fut reçu par toutes les autorités et gardé par le régiment *Inmemorial del rey*.

Le 11, il coucha à Vergara.

Le 12, à Vitoria. La ville l'avait solennellement proclamé roi, la veille. Un bataillon du régiment *Africa* était venu au-devant de lui jusqu'à trois lieues de la cité. La députation d'Alava lui présenta les hommages de la province, et Joseph fut si satisfait de l'accueil des Alavais qu'il data de Vitoria sa première proclamation à ses sujets.

Le 13, Joseph resta toute la journée à Vitoria. Il alla à la messe de midi, voulut admirer un tableau de Murillo qui décorait la sacristie de l'église, et travailla tout l'après-midi, avec ses ministres. Le soir, il y eut illumination et feu d'artifice.

Il quitta Vitoria à 3 heures du matin, le 14 juillet, et alla coucher à Miranda de Ebro. Le 15, à Briviesca. Le 16, il entra à Burgos. Il passa en revue les troupes espagnoles et françaises, il reçut l'archevêque, le chapitre, le corrégidor, l'ayuntamiento et descendit au palais archiépiscopal. Après une visite à la cathédrale, il rentra travailler avec les ministres, et, le soir, reçut les officiers qui voulurent lui baiser la main.

On croirait, à entendre tous ces détails, qu'il s'agit d'un voyage triomphal. — Laissons, un instant, la *Gazette* et écoutons Joseph lui-même. Voici la lettre qu'il écrivait de Burgos à l'Empereur, le 17 juillet : « La besogne taillée est très grande. Pour en sortir avec honneur, il faut des moyens immenses. La peur ne me fait pas voir double. Il faut de grands moyens en hommes et en argent. De quelque manière que se résolvent les affaires d'Espagne, *son roi ne peut que gémir*, puisqu'il faut conquérir par la force. Mais enfin, puisque le sort en est jeté, il faudrait rendre les déchirements moins longs. Je ne suis pas épouvanté de ma position, mais elle est unique dans l'histoire. *Je n'ai pas ici un seul partisan*. » — Et, à cette lettre découragée, l'Empereur répondait : « *Soyez gai* ». — Joseph s'était arrêté deux jours à Burgos et eut été obligé de s'y arrêter bien plus longtemps, si, le 14 juillet, le maréchal Bessièrès ne lui eût ouvert la route de Madrid par la victoire de Medina del Rio Seco. Les généraux espagnols Cuesta et Blake, avec 28.000 hommes (dont 3.000 de troupe réglée), avaient tenté de marcher sur Burgos. Bessièrès les rejoignit, le 13 juillet, et les attaqua le lendemain matin, avec 10.000 hommes seulement.

Blake et Cuesta, qui ne s'entendaient pas, s'étaient divisés, et attendaient l'ennemi sur leurs positions sans faire un mouvement.

Merle attaqua la colonne de Blake et commença à la mettre en déroute ; une partie des troupes de Cuesta se porta à son secours,

de si bon cœur qu'elle fit, un instant, reculer nos troupes, et s'empara même de quatre pièces de canon ; mais La Salle, avec 300 cavaliers d'élite, se jeta sur les Espagnols, et les mit en fuite. Le corps de Cuesta se vit alors attaqué par toute l'armée française et ne tarda pas à se débander ; ce fut une fuite éperdue : 25.000 hommes courant à toutes jambes sur le plateau de Rio Seco, jetant leurs armes et poussant des cris de rage et de terreur, entraînaient le vieux Cuesta qui criait à tue-tête : « C'est bien fait ! nous n'avons que ce que nous méritons ! » Devant cette débandade, Bessières fit masse de toute sa cavalerie, et, aux cris formidables de : « Vive l'Empereur ! » 1.200 cavaliers se ruèrent sur les fuyards et commencèrent de sabrer. Le soir, 4 ou 5.000 cadavres espagnols jonchaient la plaine. Nous avons eu, d'après les historiens espagnols, 300 tués et 700 blessés. — Joseph pouvait continuer son voyage.

Le 18 juillet, à trois heures du matin, Joseph fut avisé de la victoire de Bessières par un lieutenant espagnol du régiment de Zaragoza ; plusieurs officiers espagnols se décidèrent à lui prêter serment. Il partit de bonne heure et arriva, à midi et demi, à Aranda del Duero.

Le 19 juillet, il coucha à Buitrago.

Le 20, à midi et demi, il était à Chamartin, en vue de Madrid ; et, le même jour, à sept heures du soir, il faisait son entrée dans sa capitale par la porte des *Recoletos*, la rue d'*Alcala* et la *Calle Mayor*. Un ordre de l'Ayuntamiento avait décidé que l'on tendrait les rues sur le passage du cortège royal. Bien rares furent les habitants qui obéirent, et peu nombreux les Madrilènes qui se mirent au balcon ou descendirent dans la rue pour voir passer le nouveau roi. Pour remplacer la foule absente, on avait entouré Joseph de nombreuses troupes et d'un brillant état-major, où quelques rares Espagnols se mêlaient aux officiers français. Seuls, les Français établis à Madrid acclamaient le nouveau souverain. Pour empêcher le silence d'être trop lugubre, on tirait le canon et on sonnait les cloches ; mais le canon du 20 juillet rappelait trop celui du 2 mai pour ne pas éveiller de lugubres échos, et aux cloches qui sonnaient le *repique* d'allégresse se mêlaient les voix d'autres cloches qui sonnaient le glas funèbre, comme si c'eût été le jour des morts. — Sur la Puerta del Sol un homme cria même : « Vive Ferdinand VII ! » Installé au Palais-Neuf, Joseph se sentit plus rassuré et n'en bougea guère.

Le 23 juillet la *Gazette* entreprit de le faire connaître à la population et lui consacra un entrefilet trop élogieux : « L'Espagne voit, pour la première fois, un souverain qui, sans exemple dans

l'histoire, a renoncé à la possession où étaient ses prédécesseurs du droit de réunir tous les droits en sa personne. Il les a distribués et déterminés, de telle sorte qu'il s'est réservé seulement le pouvoir nécessaire pour faire le bien, et n'en a voulu aucun qui permette jamais, à aucun de ses successeurs, de faire le mal. »

Le 24 juillet, le roi reçut le serment de fidélité du Conseil d'Etat et du Conseil des Indes. Le marquis de Bajamar, président de cette dernière assemblée, lui adressa une harangue courtoise.

Le 25, jour de saint Jacques, patron de l'Espagne, eut lieu la proclamation solennelle de Joseph 1<sup>er</sup>, roi d'Espagne et des Indes, à Madrid et à Tolède.

— « L'Ayuntamiento de la noble et couronnée ville de Madrid avait prêté à Sa Majesté le serment de fidélité et d'obéissance que prescrit la Constitution et avait eu l'honneur de la complimenter au sujet de son heureuse exaltation au trône. Le corps municipal est sorti avec l'Excellentissime seigneur comte de Campo-Alange, grand d'Espagne, capitaine général des armées royales, nommé, à cette occasion, grand porte-bannière (de la ville) en l'absence, pour cause de maladie, du propriétaire de cet office, l'Excellentissime seigneur, marquis d'Astorga. Il était accompagné des rois d'armes et d'une multitude infinie de personnes de la dernière distinction, et il a exécuté la proclamation du roi au milieu d'un immense concours de peuple, sans que le long du parcours, où les maisons étaient tendues, ni aux endroits indiqués pour cet acte important, ait eu lieu le moindre désordre ; au contraire, ont régné le plus grand calme et la plus grande tranquillité, comme on pouvait l'espérer des judicieux habitants de cette ville et du respect dû à une si auguste cérémonie. » (*Gazette* du 26 juillet.)

Des salves d'artillerie furent tirées au lever et au coucher du soleil et à midi. Le soir, Madrid fut illuminé, des distributions de secours furent faites aux pauvres, sur la cassette particulière de Sa Majesté, et, pour se rendre plus populaire encore, Joseph fit donner à ses frais deux représentations gratuites dans les trois théâtres de la ville. On joua au Prince : *Les Trames de Garulla* avec boléro, tonadilla et saynete. — A la Cruz : *Laisser le certain pour l'incertain*. — Aux Caños-del Peral : *Le Duel d'Horace et de Curiace* et le ballet de *Don Quichotte de la Manche*, ou des *Noces de Gamache* du maestro Lefèvre.

Mais le héros de la fête ne sortit pas de son palais et travailla une partie de la journée avec ses ministres.

Une grave difficulté se présentait. Le Conseil de Castille consentait bien à servir de fait le nouveau gouvernement, mais se refusait obstinément à prêter serment de fidélité à Joseph.



Cette résistance devenait, de jour en jour, plus acharnée, et un coup d'Etat allait probablement briser l'opposition du premier tribunal de la monarchie, quand le bruit commença à se répandre sourdement que les Français venaient d'être battus en Andalousie.

Dès le 26, Joseph fit partir pour la Manche le général Leval avec 3.000 hommes et quelques pièces de canon.

Leval s'avança jusqu'à Madridejos, où il rencontra un officier de l'armée de Dupont, M. de Villoutreys, qui avait été chargé de porter la nouvelle de la défaite au duc de Rovigo.

Le 29 juillet, Joseph était informé que l'armée espagnole victorieuse occupait les passes de la sierra Morena, que Dupont était prisonnier, que Védel s'était rendu et que l'insurrection se préparait à l'envelopper.

Son devoir de chef d'Etat était de rester à son poste, et nul doute qu'il n'eût repoussé les armées d'Andalousie et de Valence ; mais Joseph n'était pas un héros. Les généraux déclaraient d'ailleurs la position intenable.

On encloua 80 pièces de canon au Retiro et à la China ; on prit, un peu partout, tout ce qu'on put, et, le 30, le roi reprit la route de France. Le 31 au soir, Moncey et les dernières troupes françaises quittaient Madrid.

Joseph ne s'arrêta qu'à Miranda de Ebro, abandonnant toutes les Castilles et donnant à toute l'Espagne la sensation très nette qu'il était vaincu et qu'il était possible de le chasser.

G. DESDEVISES DU DEZERT.

---

# Sujets de compositions

---

UNIVERSITÉ DE NANCY.

---

## Dissertation française.

A. Que pensez-vous de cette opinion de Fontenelle (*Vie de Corneille*) : « Pour juger de la beauté d'un ouvrage, il suffit de le considérer en lui-même ; mais, pour juger du mérite de l'auteur, il faut le comparer à son siècle. »

Vous appuierez votre argumentation sur des œuvres et des auteurs inscrits au programme de la licence.

B. Rapprochez le pessimisme du poète latin Lucrèce du pessimisme d'Alfred de Vigny.

C. Est-ce se faire une juste idée de la critique des littératures étrangères, telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui, que de dire avec le grand romancier Balzac (lettre-préface de la *Cousine Bette*) : « La plupart de nos professeurs vivent sur l'Allemagne, sur l'Angleterre, sur l'Orient, sur le Nord, comme des insectes sur un arbre ; et comme l'insecte, ils en deviennent partie intégrante, empruntant leur valeur de celle du sujet ? »

## Dissertation latine.

A. Explicandum quid significaverit Horatius his verbis : « Molle atque facetum Vergilio adnuerunt gaudentes rure camenæ ? (*Sat.* I, X, 44.)

B. Sub Trajano spiritum et sanguinem et patriam receperunt studia. (Plinii Cæcilii Secundi *Panegyricus*, cap. 47.)

C. Quid Ciceronianum sit, quid non, in *Dialogo de Oratoribus* qui Tacito adscribitur.

## Thème latin.

Montesquieu, *Grandeur et décadence des Romains*, chap. viii, depuis : « Il faut que je parle d'une magistrature qui contribua beaucoup à maintenir le gouvernement de Rome... », jusqu'à : « ... et mettre un citoyen dans une autre tribu. »

**ÉPREUVES SPÉCIALES.****LICENCE LITTÉRAIRE.****Thème grec.**

Sermon d'Archigalle (G. Flaubert, *La Tentation de saint Antoine*), depuis : « Voici la bonne déesse, l'Idéenne des montagnes, la grande Mère de Phrygie ! Approchez, braves gens !... », jusqu'à : «... les flûtes qui ronflent, la sève sucrée, la larme salée, — du sang !

**Littérature française.**

- A. Esquisser l'histoire du lyrisme français au XIX<sup>e</sup> siècle.
- B. Voltaire et Shakespeare.
- C. Y a-t-il place pour la satire et la comédie dans les théories romantiques ? — Comment le romantisme a-t-il conçu et traité « ce qui doit faire rire » ? — Exemples.

**Littérature latine.**

- A. La tragédie à Rome, de Livius Andronicus à Sénèque.
- B. La polémique des traités de rhétorique de Cicéron (querelle des attiques et des asiatiques).
- C. Le genre épistolaire sous l'Empire.

**Littérature grecque.**

- A. Comment l'*Illiade* s'est-elle formée ?
- B. L'art du dialogue chez Platon.
- C. Travaux des savants alexandrins sur la littérature grecque.

**PHILOSOPHIE.****Philosophie dogmatique.**

- A. La loi d'évolution est-elle une loi de progrès ?
- B. Y a-t-il une morale évolutionniste ?
- C. La genèse et les variations de l'idée du beau.

**Histoire de la philosophie.**

- A. Le Pythagorisme.
- B. Exposition et discussion des thèses de Zénon d'Élée sur le mouvement.

C. Distinguer la philosophie de Platon de celle de Socrate.

### 3<sup>e</sup> HISTOIRE.

#### Histoire moderne.

A. Relations de la France et de l'Angleterre sous Louis XIV.

B. Institutions du Consulat.

C. La question romaine de 1813 à 1870.

### 4<sup>e</sup> ALLEMAND.

#### Thème allemand.

A. Ehrhard, *La Vieillesse de Grillparzer*. Depuis : « Les honneurs dont fut comblée sa vieillesse auraient suffi à consoler beaucoup d'hommes plus cruellement traités que lui par la fortune... », jusqu'à : « A tout nouveau succès, il s'écriait, : « Trop tard ! trop tard ! »

#### Version allemande.

Ricarda Huch, *Novalis*, I. Depuis : « Als Novalis in die Welt hinaustrat, war er ein Jüngling, dem es bestimmt schien, die Fülle aller Erdengüter zu genießen... », jusqu'à : « ... der an den Sieg des Guten glaubt, weil er die Kraft zum Guten in sich hat.

#### Dissertation allemande.

A. Die Haupttendenzen des Göttinger Hainbunds.

B. Heines Symbolik in der romantischen Schule.

C. « *Es war* » als Motto der meisten Sudermann'schen Werke.

### BACCALAURÉAT CLASSIQUE.

#### Dissertation philosophique.

A. Peut-il y avoir conflit entre nos devoirs ?

B. Le sentiment de l'obligation. Expliquer comment il se développe. Est-il d'autant plus fort en nous que notre moralité est plus haute ?

C. Peut-on juger de la valeur morale de nos actes par l'intention seule, sans tenir aucun compte de leur conformité réelle avec la loi ?

**BACCALAURÉAT CLASSIQUE (1<sup>re</sup> partie).****Composition française.**

A. Le 19 août 1662, Pascal mourait après de longues et cruelles souffrances, supportées avec la plus chrétienne résignation. Vous supposerez que Nicole, qui, en compagnie d'Arnauld, lui faisait de fréquentes visites, écrit à un ami de province pour lui annoncer ce triste événement.

Il loue les mérites éminents du savant et de l'écrivain, et rappelle les services qu'il a rendus à Port-Royal.

Il parlera aussi du grand ouvrage que Pascal avait entrepris et n'a pu achever. C'est avec un soin pieux que ses amis et ses parents en recueilleront, pour les publier, les précieux fragments.

B. Louis XIII avait acheté, en 1632, le château de Bicêtre pour y recueillir les soldats infirmes ou mutilés. Mais, cet asile étant insuffisant, il songea à en construire un plus vaste, sans cependant commencer l'exécution de son projet. Louis XIV reprit cette pensée en 1670 et donna à sa fondation le nom d'*Hôtel* au lieu de celui d'*Hospice*, consacré jusqu'alors aux maisons de ce genre. Il fit donc édifier l'*Hôtel des Invalides* qui fut achevé et inauguré en 1674. Le roi en personne présida la cérémonie ; le gouverneur du nouvel *Hôtel des Invalides*, François Le Maçon, seigneur d'Armoy, adressa à Louis XIV un discours de circonstance. Vous ferez ce discours.

C. Acceptez-vous sans réserve ce jugement de Boileau (*Art poétique*, ch. iv) :

... Dans l'art dangereux de rimer et d'écrire  
Il n'est point de degré du médiocre au pire.

L'histoire littéraire ne nous apprend-elle pas, au contraire, qu'au-dessous des génies et des chefs-d'œuvre il existe encore, au second et au troisième rang, des talents et des œuvres très estimables qu'il y a intérêt, agrément et profit à étudier et à connaître ?

Donnez des exemples pris à votre choix dans les littératures grecque, latine et française.

**Version latine.***De l'Éloge oratoire.*

Perspicuum est alia esse in homine optanda, alia laudanda. Genus, forma, vires, opes, divitiæ, ceteraque, quæ fortuna dat aut extrinsecus aut corpori, non habent in se veram laudem, quæ

deberi virtuti uni putatur. Sed tamen, quod ipsa virtus in earum rerum usu ac moderatione maxime cernitur, tractanda in laudationibus etiam hæc sunt naturæ et fortunæ bona. In quibus est summa laus : non extulisse se in potestate, non fuisse insolentem in pecunia, non se prætulisse aliis propter abundantiam fortunæ, ut opes et copię non superbïæ videantur ac libidini, sed bonitati ac moderationi facultatem et materiam dedisse.

Virtus autem, quæ est per se ipsa laudabilis et sine qua nihil laudari potest, tamen habet plures partes, quarum alia est alia ad laudationem aptior. Sunt enim aliæ virtutes, quæ videntur in moribus hominum et quadam comitate ac beneficentia positæ ; aliæ, quæ in ingenii aliqua facultate aut animi magnitudine ac robore. Nam clementia, justitia, benignitas, fides, fortitudo in periculis communibus jucunda est auditu in laudationibus ; omnes enim hæc virtutes non tam ipsis, qui eas habent, quam generi hominum fructuosæ putantur.

Gratissima laus eorum factorum habetur, quæ suscepta videntur a viris fortibus sine emolumento ac præmio ; quæ vero etiam cum labore et periculo ipsorum, hæc habent uberrimam copiam ad laudandum, quod et dici ornatissime possunt et audiri facillime. Ea enim denique virtus esse videtur præstantis viri, quæ est fructuosa aliis, ipsi autem laboriosa aut periculosa aut certe gratuita. Magna etiam illa laus et admirabilis videri solet tulisse casus sapienter adversos, non fractum esse fortuna, retinuisse in rebus asperis dignitatem.

(CICÉRON, *De Oratore*, I, II, ch. 84.)

#### BACCALAURÉAT MODERNE. (2<sup>e</sup> partie.)

*Dissertation française* (mêmes sujets que pour le classique : 2<sup>e</sup> partie).

#### BACCALAURÉAT MODERNE (1<sup>re</sup> partie).

##### Composition française.

A. Au mois de juillet 1379, Duguesclin faisait le siège de Châteauneuf-de-Randon, quand soudain il mourut. Le commandant anglais qui défendait cette place avait promis de se rendre s'il n'était pas secouru au jour indiqué. Voulant tenir sa promesse, il vint au camp français et, là, se prosternant devant le cercueil de Duguesclin, il déposa les clefs de la ville à ses pieds. — Vous décrirez cette scène et ferez parler le gouverneur en face des restes du héros. — 1° Un homme d'honneur n'a qu'une parole,

quoi qu'il arrive. Il tient à Duguesclin mort la promesse faite à Duguesclin vivant ; 2° Éloge des vertus militaires, de la loyauté, du caractère chevaleresque de Duguesclin, qui honore non seulement sa patrie la France, mais l'humanité entière ; 3° Il s'associe à la douleur des officiers français.

B. Que pensez-vous de cette assertion d'Ernest Renan à propos du genre épique : « L'épopée disparut avec l'âge de l'héroïsme individuel ; il n'y a pas d'épopée avec l'artillerie » ?

Ne trouvez-vous pas, dans les dernières manifestations du genre épique en France, à l'époque romantique, et notamment chez Victor Hugo, de quoi contester et même démentir cette opinion de Renan ?

C. Lamartine écrit à un de ses amis qu'il se sent séduit et inspiré par un beau sujet tiré de l'antiquité grecque : *La Mort de Socrate*. Il a donc conçu le plan d'un poème libre, qu'il intitulera ainsi. — Il représentera Socrate, condamné par les Onze, attendant dans sa prison l'heure de boire la ciguë. Entouré de quelques disciples les plus chers, il s'entretient avec eux de la vertu, de la mort, de l'obéissance aux lois éternelles de justice et de charité, de l'immortalité de l'âme...

Lamartine fait ressortir la grandeur morale du caractère de Socrate, la beauté de ses derniers moments et la poésie philosophique qui se dégage de cette fin sublime.

Vous ferez la lettre de Lamartine, en vous rappelant que la *Mort de Socrate* fut ajoutée aux *Premières Méditations*, lesquelles parurent en 1820.

#### LANGUES VIVANTES.

#### Thème allemand ou anglais.

##### *Description de Calcutta.*

Calcutta, capitale du Bengale (allemand : *Bengalen* — anglais : *Bengal*), est située sur l'Hugly, si large et si profond, en cet endroit, que les plus grands vaisseaux de guerre et les grands paquebots des Indes peuvent jeter l'ancre devant la ville. La population est de près de 600.000 habitants, parmi lesquels, en exceptant toutefois les troupes anglaises, ne figurent guère plus de 2.000 Européens et Américains. La ville est divisée en plusieurs parties : la ville commerçante, la ville noire et le quartier européen. La ville commerçante et la ville noire sont laides ; les rues sont étroites et tortueuses, surchargées de vilaines maisons et de misérables

hutttes, entre lesquelles se trouvent les magasins, les comptoirs de commerce et quelquefois les palais isolés. Dans la ville commerçante et dans la ville noire, les rues sont tellement pleines de monde que, quand un équipage y passe, les domestiques descendent de voiture, courent devant et crient à la foule de faire place.

### Version anglaise.

#### *Olivier Twist s'enfuit à Londres à pied.*

He had diminished the distance between himself and London by full four miles more, before he recollected how much he must undergo before he could hope to reach his place of destination. As this consideration forced itself upon him, he slackened his pace a little, and meditated upon his means of getting there. He had a crust of bread, a coarse shirt, and two pairs of stockings, in his bundle. He had a penny, too, in his pocket. « A clean shirt », thought Oliver, « is a very comfortable thing; and so are two pairs of stockings, and so is a penny; but they are small helps to a sixtyfive miles'walk in winter-time. » But Oliver's thoughts, although they were extremely active to point out his difficulties, were wholly at a loss to suggest any practical way of surmounting them; so, after a good deal of thinking to no particular purpose, he changed his little bundle over to the other shoulder and walked on.

### Version allemande.

#### *Les Chiens.*

Wie ausgeartet ist hier zu Lande unser Geschlecht! sagte ein gereister Pudel. In dem fernen Welttheile, welchen die Menschen Indien nennen, da giebt es noch rechte Hunde; Hunde, meine Brüder — ihr werdet mir es nicht glauben, und doch habe ich es mit meinen Augen gesehen — die auch einen Löwen nicht fürchten, und kühn mit ihm anbinden.

Aber, fragte den Pudel ein Jagdhund, überwinden sie ihn denn auch, den Löwen?

Ueberwinden? war die Antwort. Das kann ich nun eben nicht sagen. Gleichwohl, bedenke nur, einen Löwen anzufallen!

O, fuhr der Jagdhund fort, wenn sie ihn nicht überwinden, so sind deine gepriesenen Hunde in Indien besser als wir so viel wie nichts, aber ein gut Theil dümmer.



# Sujets de Devoirs

---

Université de Besançon.

---

LICENCE ÈS LETTRES.

## Composition française.

Rivarol sur les mérites propres de la langue française.

(Le discours sur l'*Universalité de la Langue française* a été publié dans la collection de la nouvelle bibliothèque populaire, à 0 fr. 10).

## Composition latine.

De Electra Sophoclis persona.

## Thème latin.

*Licence et Agrégation.*

La Bruyère : *Discours à l'Académie française* : « Rappelez en votre mémoire... »

## Grammaire.

A) L'accusatif de relation en grec et en latin.

B) Homère, chant 24, vv. 333 à 338 : Ἐρμῆα... ἰκέσθαι.

Étudier dans ce passage les formes intéressantes, la syntaxe, la *métrique* (scander). Justifier par l'étymologie ou expliquer par l'accent, là où c'est possible, la quantité des voyelles α, ι, ο.

## Thème grec.

La Bruyère, ch. I, *Des Ouvrages de l'Esprit* (petite édition Hachette, page 38-39, :

« C'est une expérience faite... de ceux qui l'approuvent. »

## Philosophie.

Quelle est la part de l'esprit dans la connaissance du monde extérieur ?

ALLEMAND.

**Composition allemande.**

Die deutsche Ballade.

**Version.**Gœthe, 7<sup>te</sup> Römische Elegie.**Thème.**V. Hugo, *Notre-Dame de Paris*, 50 lignes suivantes.

---

**Soutenance de thèses**

---

UNIVERSITÉ DE PARIS.

M. Marcel Bruneau soutiendra les deux thèses suivantes pour le doctorat devant la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, en Sorbonne, le 10 février à midi.

**THÈSE LATINE.**

De feudali condicione hominum et prædiorum in Baillivia Bituricenti sub annum MDCCLXXXIX.

**THÈSE FRANÇAISE**

Les débuts de la Révolution dans les départements du Cher et de l'Indre (1789-1791).

---

*Le gérant : E. FROMANTIN.*

pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de *quarante-huit* pages de texte, composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours, *sérieusement rédigés*, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs, dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège ; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours ; toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la *Revue des Cours et Conférences* est *indispensable* : indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Universités et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets et de plans de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relations intellectuelles avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la *Revue des Cours et Conférences*, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la *Revue des Cours et Conférences* donnera les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous continuerons et achèverons la publication des cours professés au *Collège de France* et à la *Sorbonne* par MM. Gaston Boissier, Emile Faguet, Emile Boutroux, Alfred Croiset, Jules Martha, Gustave Larroumet, etc., etc. (ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs), en attendant la réouverture des cours de la nouvelle année scolaire. De plus, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, des comptes rendus des soutenances de thèses.

---

## CORRESPONDANCE

---

*M. J... F...*, à *T...* — Nous acceptons les abonnements à toute époque de l'année, et nous adressons immédiatement les numéros déjà publiés. Nous envoyons également, franco de port, pour un franc, la *Table des Matières* contenues dans les dix premières années de la *Revue*.

---

## TARIF DES CORRECTIONS DE COPIE

---

**Agrégation.** — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. . . . . 5 fr.

**Licence et certificat d'aptitude.** — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. . . . . 3 fr.

*Chaque copie adressée à la Rédaction doit être accompagnée d'un mandat-poste et de la bande du dernier numéro paru, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université, dont quelques-uns même sont membres des jurys d'examens. Les sujets peuvent être pris ailleurs que dans la Revue, mais doivent, en ce cas, être joints in extenso à la copie.*

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE  
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C<sup>ie</sup>  
PARIS — 15, Rue de Cluny — PARIS

---

*La*  
*Terre Divine*

(POÈMES DE FRANCE)

PAR

**Gustave ZIDLER**

Un volume in-18 jésus, broché. . . . . 3 50

---

DU MÊME AUTEUR

---

**Le Livre de la Douce Vie**

Un volume in-18 jésus, broché. . . . . 3 »

(Couronné par l'Académie française, prix ARCHON-DUPEYROUX, 1901.)

Année Scolaire 1902-1903

# REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

DIRECTEUR : N. FILOZ

## SOMMAIRE

Pages

721 ANDRÉ CHÉNIER. — *Le poète original.* — II.Émile Faguet,  
de l'Académie française.731 LA MORALE DES EPICURIENS ET DES STOÏCIENS.  
— III.....Victor Brochard,  
Membre de l'Institut.737 L'HISTOIRE A ROME. — *Caton l'Ancien; les*  
*« Origines »*.....Jules Martha,  
Professeur à l'Université de Paris.746 TRANSFORMATIONS DES SOCIÉTÉS EUROPÉENNES  
AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE. — *La France de 1827 à*  
*1847*.....Charles Seignobos,  
Maître de conférences à l'Université  
de Paris.759 SUJETS DE DEVOIRS (*agrégation, licence, certi-*  
*ficat*).....Universités de Paris, Nancy,  
Caen, Toulouse.

768 SOUTENANCE DE THÈSE.....

En Sorbonne.

PARIS  
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE  
(ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C<sup>ie</sup>)

15, RUE DE CLUNY, 15

1903

Tous les droits de reproduction sont réservés.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE  
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C<sup>ie</sup>  
15, rue de Cluny, PARIS

---

ONZIÈME ANNÉE

---

# REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

---

|                   |   |                                        |        |
|-------------------|---|----------------------------------------|--------|
| ABONNEMENT, UN AN | { | France . . . . .                       | 20 fr. |
|                   |   | payables 10 francs comptant et le      |        |
|                   |   | surplus par 5 francs les 15 février et |        |
|                   |   | 15 mai 1903.                           |        |
|                   |   | Étranger . . . . .                     | 23 fr. |

LE NUMÉRO : 60 centimes

---

EN VENTE :

Les Troisième, Quatrième, Cinquième,  
Sixième, Septième, Huitième, Neuvième et Dixième Années  
DE LA REVUE

Chaque année. . . . . 20 fr.

---

Après dix années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très *estimée* **Revue des Cours et Conférences** : *estimée*, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est *unique* en son genre ; il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons, chaque année, à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, *lettres, philosophie, histoire, littérature étrangère, histoire du théâtre*, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons pas à passer même la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la **Revue des Cours et Conférences** est à *bon marché* : il suffira,

REVUE HEBDOMADAIRE

DES

## COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

---

André Chénier.

---

Cours de M. ÉMILE FAGUET,*Professeur à l'Université de Paris.*

---

## Le poète original. — II

Nous avons à nous entretenir encore de l'œuvre d'André Chénier en tant que poète original et bien personnel, dégagé des influences de son siècle et de l'imitation des auteurs anciens, dont ses poèmes avaient été longtemps nourris. Sans doute, son originalité n'est pas née du jour où il délaissa l'antiquité grecque et latine, et tira de son propre fonds l'inspiration des beaux vers qu'il composa ; dans l'imitation même, il avait su manifester sa personnalité propre ; toutefois une période devait venir, dans l'évolution de son génie, au cours de laquelle il n'éprouverait plus le besoin d'alimenter sa poésie à des sources étrangères et trouverait, dans l'expression de ses idées et de ses sentiments particuliers, une matière suffisante pour ses amplifications poétiques.

Cette période avait commencé lorsque André Chénier s'était révélé poète élégiaque, — non point à la manière antique, car il avait composé des élégies érotiques, dans lesquelles il restait surtout imitateur, — non point à la manière des élèves de Rousseau, car il avait aussi composé des élégies sentimentales, — mais lorsque ses élégies, parfois sous l'influence d'une passion sincère, étaient devenues mélancoliques. Chénier avait alors écrit de très

beaux vers, d'un accent profond et personnel. Cependant, il faut reconnaître que, là encore, il demeurait le plus souvent fidèle à ses modèles d'autrefois : il imitait encore les tours de Properce et de Tibulle, et leur empruntait leurs images. Au contraire, le groupe de poèmes que nous abordons aujourd'hui accuse, dans la forme même, une personnalité à laquelle on ne reconnaîtrait guère d'ancêtres. Sans doute, André Chénier reste humaniste, et ses souvenirs classiques transparaissent quelquefois jusque dans la langue énergique de ses *Iambes* ; mais les poèmes dits de Saint-Lazare restent, à tous les points de vue, une manifestation poétique isolée dans notre littérature.

Il faut distinguer, dans ces poèmes, les *Iambes* auxquels nous faisons allusion tout à l'heure, — genre lyrique presque nouveau, inventé par Chénier pour exprimer ses indignations et son désespoir, — et les *Elégies*.

Ces *Elégies*, fort différentes des *Iambes* par le ton et le style, sont au nombre de trois ; et l'on compte, parmi elles, un chef-d'œuvre.

La première, touchante même pour qui la lit sans en faire un objet d'étude, apparaît cependant, au premier abord, quelque peu obscure et bizarre : se conformant aux habitudes des poètes de son temps, Chénier, au lieu d'exprimer sa pensée sans voile et sans ambages, a cru expédient de la dissimuler sous le vêtement quelquefois opaque de l'allégorie. Si l'on prend soin de l'en dépouiller à la lecture, cette élégie apparaît toute pénétrée d'une émotion profonde et réelle, qui eût gagné sans doute à être directement communiquée aux lecteurs. Le poète s'adresse successivement à son père et à sa mère, dont il se représente la douleur pendant sa captivité ; et, comme il est aisé d'en juger, sa plainte est vraiment sincère. Le brouillon de Chénier portait pour simple titre *Mon père, Ma mère* ; on sait, en effet, que ces poèmes, dits de Saint-Lazare, ont été écrits sur de minuscules morceaux de papier, et glissés dans les paquets de linge que le détenu faisait blanchir dans sa famille.

Triste vieillard, depuis que, pour tes cheveux blancs,  
Il n'est plus de soutien de tes jours chancelants,  
Que ton fils orphelin n'est plus à son vieux père,  
Renfermé sous ton toit et fuyant la lumière,  
Un sombre ennui t'opprime et dévore ton sein.  
Sur ton siège de hêtre, ouvrage de ma main,  
Sourd à tes serviteurs, à tes amis eux-mêmes,  
Le front baissé, l'œil sec, et le visage blême,  
Tout le jour, en silence, à ton foyer assis,  
Tu restes pour attendre ou la mort ou ton fils.  
Et toi, toi, que fais-tu seule et désespérée,  
De ton faon dans les fers lionne séparée ?



J'entends ton abandon lugubre et gémissant ;  
 Sous tes mains en fureur ton sein retentissant,  
 Ton deuil pâle, éploré, promené par la ville,  
 Tes cris, tes longs sanglots remplissent toute l'île.  
 Les citoyens de loin reconnaissent tes pleurs.  
 « La voici, disent-ils, la femme de douleurs ! »  
 L'étranger te voyant mourante, échevelée,  
 Demande : « Qu'as-tu donc, ô femme désolée ? »  
 — Ce qu'elle a ? Tous les dieux contre elle sont unis.  
 La femme désolée, elle a perdu son fils ! »

Il faut reconnaître qu'un peu plus de clarté n'eût pas nui au sujet. C'est d'ailleurs le même défaut, — l'usage de l'allégorie, là où elle n'a que faire, — qui a gâté la seconde élégie composée par André Chénier à Saint-Lazare. — Sainte-Beuve s'amusait à dire que certains hommes sont comme les premières épreuves d'autres hommes ; on pourrait en dire autant de certaines œuvres : c'est ainsi que l'élégie qui commence par le vers

Blanche et douce colombe, aimable prisonnière,

est comme un premier essai de *La Jeune Captive*.

Le poète fixe dans cette pièce, d'ailleurs riche en vers gracieux, le souvenir de l'admiration mêlée de pitié que lui inspira, pendant la détention qu'ils subirent ensemble, M<sup>lle</sup> de Coigny, qui, plus heureuse, devait échapper à l'échafaud. Il raconte avec beaucoup d'art le commerce craintif de leur tendre amitié, toujours menacée par la surveillance inquiète des gardiens. Il sait rendre à merveille le caractère précaire et furtif de leurs relations sentimentales. L'idée de cette vigilance soupçonneuse, qui les obsède et dont la crainte est un perpétuel obstacle à leurs épanchements, est par elle-même fort poétique. L'idée de la mort n'opprime pas encore leurs cœurs. Mais il est regrettable qu'au lieu de s'adresser directement à sa compagne de malheur, André Chénier se soit cru obligé de nous la présenter sous les traits d'une brebis ou d'une colombe que lui, le poète, assimilé à un personnage indéterminé, essaie d'approcher en vain. Ce double symbole fatigue à la longue, et rend moins sensibles la nostalgie et la mélancolie de l'auteur. — Telle quelle est, la pièce est fort belle : nous y retrouvons l'aisance coutumière de notre Chénier, son goût des images antiques, son imagination grecque, qui fit de lui l'admirable sculpteur de bas-reliefs aux belles lignes, le poète plein de tact, qui sait être ému sans être déclamatoire.

Quant à *La Jeune Captive*, c'est le chef-d'œuvre absolu que nous annonçons.

La pièce est — suivant la méthode eurythmique d'André

Chénier — harmonieusement divisée en quatre parties qui se correspondent, quatre motifs de développements poétiques et musicaux.

Deux strophes sont d'abord consacrées au développement de cette idée : je suis jeune, je commence la vie, je voudrais la finir...

Deux autres strophes font dire à la jeune captive :... car je n'ai pas mérité la mort et, belle, sympathique, douée pour charmer et pour être heureuse, je mérite de vivre.

Dans trois strophes, le motif du début est repris ensuite :... mon voyage commence à peine,

Je veux achever ma journée,...

de sorte que l'idée centrale est comme encadrée par l'idée première.

Enfin le poète prend la parole pour pleurer, en deux strophes, sur le malheur de l'infortunée.

Ici, l'art de la composition est véritablement exquis, et, quoique les lignes du plan soient d'une admirable netteté, les transitions sont si habilement ménagées que toutes les parties du poème se succèdent et se font suite sans arrêt et sans heurt.

Cette élégie pourrait, sans doute, fournir l'occasion de plusieurs rapprochements avec des poètes latins et grecs. Toutefois, il ne faut pas oublier qu'André Chénier s'y est, avant tout, imité lui-même : quatre vers d'une élégie adressée aux frères de Pange peuvent servir d'épigraphe à *La Jeune Captive* ; le poète, dans cette épître élégiaque, parlait de lui-même dans les termes suivants, et l'on ne peut nier la filiation des deux poèmes :

Je meurs ; avant le soir, j'ai fini ma journée ;  
A peine ouverte au jour, ma rose s'est fanée.  
La vie eut bien pour moi de volages douceurs,  
Je les goûtais à peine, et voilà que je meurs.

De même, il a condensé dans la deuxième strophe de *La Jeune Captive* six vers d'une autre élégie fameuse, et dont voici le texte :

La vie est-elle toute aux ennuis condamnée ?  
L'hiver ne glace point tous les mois de l'année ;  
L'Eurus retient souvent ses bonds impétueux ;  
Le fleuve, emprisonné dans des socs tortueux,  
Lutte, s'échappe et va par des pentes fleuries  
S'étendre mollement sur l'herbe des prairies.

Il s'est d'ailleurs amélioré en s'imitant, et, dès la première

strophe, une chute géniale, destinée à demeurer gravée dans toutes les mémoires, assure l'immortalité à son œuvre :

L'épi naissant mûrit, de la faux respecté ;  
 Sans crainte du pressoir, le pampre, tout l'été,  
     Boit les doux présents de l'aurore ;  
 Et moi, comme lui belle, et, jeune comme lui,  
 Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,  
     *Je ne veux point mourir encore.*

Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort,  
 Moi je pleure et j'espère ; au noir souffle du Nord,  
     Je plie et relève la tête.  
 S'il est des jours amers, il en est de si doux !  
 Hélas ! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts ?  
     Quelle mer n'a point de tempête ?

Jamais sensibilité plus délicate ni plus émue n'a su trouver son expression dans une forme plus charmante ; quant aux vers qui suivent, ils sont d'un musicien, d'un poète et d'un amant !

L'illusion féconde habite dans mon sein,  
 D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,  
     J'ai les ailes de l'espérance  
 Echappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,  
 Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel  
     Philomèle chante et s'élance.

Est-ce à moi de mourir ? Tranquille je m'endors,  
 Et tranquille je veille, et ma veille aux remords  
     Ni mon sommeil ne sont en proie.  
*Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux ;*  
 Sur des fronts abattus, mon aspect dans ces lieux  
     Ranime presque de la joie.

Puis vient un retour au thème primitif. Il est inutile de faire remarquer, ici, l'heureux parallélisme de cette troisième partie avec la première : il apparaît dans les termes eux-mêmes :

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin !  
 Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin  
     J'ai passé les premiers à peine.  
 Au banquet de la vie à peine commencé,  
 Un instant seulement, mes lèvres ont pressé  
     La coupe en mes mains encor pleine.

Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson ;  
 Et comme le soleil, de saison en saison,  
     Je veux achever mon année.  
 Brillante sur ma tige, et l'honneur du jardin,  
 Je n'ai vu luire encor que les feux du matin.  
     Je veux achever ma journée.

Cette partie comprend trois strophes, — et c'est encore de l'eurythmie ; car il sied que la portion finale soit plus longue que le début ; — de plus, Chénier a eu l'habileté de ramener le plus heureux vers de son début dans la troisième strophe, que voici :

O mort, tu peux attendre ; éloigne, éloigne-toi ;  
 Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,  
     Le pâle désespoir dévore.  
 Pour moi, Palès encor a des asiles verts,  
 Les amours des baisers, les muses des concerts ;  
 Je ne veux pas mourir encore.

Enfin vient l'épilogue :

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois  
 S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,  
     Ces vœux d'une jeune captive ;  
 Et, secouant le faix de mes jours languissants,  
 Aux douces lois des vers je pliais les accents  
     De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,  
 Feront à quelque amant des loisirs studieux,  
     Chercher quelle fut cette belle :  
 La grâce décorait son front et ses discours,  
 Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours  
     Ceux qui les passeront près d'elle.

Ces derniers vers d'un amant qui s'adresse aux autres amants et qui veut chanter sa mie sans la nommer, sont pleins de grâce et de délicatesse ; toutefois, ils tournent un peu trop au madrigal, sinon quant au fond, du moins quant à la forme : cela est trop joliment dit. Mais l'idée qui les inspire n'en est pas moins touchante : un homme parle, qui sait qu'il mourra et qui pense à ceux qui, après lui, verront la belle jeune fille qu'il admire.

En somme, sauf, une réserve sans importance, ce poème est de toute perfection ; c'est une des plus belles œuvres, le chef-d'œuvre, peut-être, de la poésie élégiaque française. Depuis Chénier, Lamartine est venu, qui était doué de qualités exquises que Chénier ne possédait pas ; et cependant on ne trouverait pas dans les vers les plus émus de Lamartine, la sensibilité aiguë, la « blessure fine et profonde » qui se révèle dans *La Jeune Captive*.

Tout autres sont les *Iambes*. L'inspiration, le ton, le style en sont tout à fait différents. Les *Iambes* sont les cris de colère de la victime contre les bourreaux. Et c'est là un genre de satire absolument nouveau dans notre pays, presque nouveau dans le monde : c'est la satire lyrique, constituée par l'union intime de l'éloquence d'in-

vectives avec le ton et le rythme lyriques. Ce genre de poésie se retrouve chez les prophètes hébreux, et Chénier semble être leur élève : il nous faut, en effet, remonter à Isaïe ou à Ezéchiel pour rencontrer des modèles de cette satire. Plus tard, Archiloque semble avoir trouvé un genre qui se rapprochait de celui-ci ; mais nous n'en pouvons juger : les fragments d'Archiloque, qui paraît avoir joui de son temps d'une immense réputation, tiendraient aujourd'hui en quelques pages, et rien de ce qui nous reste de ses ouvrages ne nous permet de reconnaître cette poésie originale. Aussi bien Archiloque, d'après ce que nous savons sur son compte, paraît être un satirique isolé dans la littérature pourtant luxuriante de son pays ; les Hébreux, au contraire, eurent plus couramment cette puissance tout orientale de la grande image et du grand rythme, et cette aptitude d'imprécation exubérante qu'ils associèrent pour créer un genre poétique, étrange et formidable. « Malheur à ceux, dit Isaïe, qui, de bon matin, courent après les boissons enivrantes et qui, bien avant dans la nuit, sont échauffés par le vin ! La harpe et le luth, le tambourin, la flûte et le vin animent leurs festins ; mais ils ne prennent point garde à l'œuvre de l'Eternel, et ils ne voient pas le travail de ses mains... C'est pourquoi le séjour des morts ouvre sa bouche, élargit sa gueule outre mesure... Malheur à ceux qui tirent l'iniquité avec les cordes du vice et le péché avec les traits d'un char, et qui disent : Qu'il hâte, qu'il accélère son œuvre, afin que nous la voyions ! Que le décret du saint d'Israël arrive et s'exécute, afin que nous le connaissions ! Malheur à ceux qui appellent le mal bien et le bien mal..., qui changent les ténèbres en lumière et la lumière en ténèbres..., qui sont sages à leurs propres yeux... ! Malheur à ceux qui ont de la bravoure pour boire du vin..., qui justifient le coupable pour un présent et enlèvent aux innocents leurs droits... ! etc., etc. » — Combien la satire latine de Juvénal, oratoire comme le discours d'un tribun aux rostrs, combien nos dissertations satiriques du xvii<sup>e</sup> et du xviii<sup>e</sup> siècle sont différentes de ces malédictions enflammées ! Chénier seul, dans ses poèmes de Saint-Lazare, a retrouvé l'accent de cette littérature ardente, oubliée dans les livres saints.

André Chénier a même été, dans une certaine mesure, l'inventeur de la forme métrique dont il usa pour exprimer ses indignations. Il n'était d'ailleurs arrivé à l'adopter qu'après des hésitations, dont certains de ces poèmes nous représentent les étapes. Après avoir, dans son poème de Byzance, employé les *iambes* dans des strophes de cinq vers, il avait, avant Saint-Lazare, fait une courte pièce en *iambes* proprement dits, c'est-à-dire composée de vers de

douze et de huit syllabes, sans plus s'astreindre à des suspensions périodiques de sens et de mesure.

Le poème iambique de Saint-Lazare se compose de quatre parties :

1° Le poète pense à sa mort prochaine ; 2° il accuse, pour les excuser ensuite, ses amis qui ne l'ont point sauvé ; 3° il invective ses ennemis ; 4° il invoque la Bonne Foi, la Postérité, il attend un vengeur.

Le début, que nous citons en entier, est évidemment inachevé :

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphyre  
 Anime la fin d'un beau jour,  
 Au pied de l'échafaud, j'essaye encor ma lyre.  
 Peut-être est-ce bientôt mon tour ;  
 Peut-être, avant que l'heure en cercle promenée  
 Ait posé sur l'émail brillant,  
 Dans les soixante pas où sa route est bornée,  
 Son pied sonore et vigilant,  
 Le sommeil du tombeau clora ma paupière !  
 Avant que de ses deux moitiés  
 Ce vers, que je commence, ait atteint la dernière.  
 Peut-être en ces murs effrayés  
 Le messager de mort, noir recruteur des ombres,  
 Escorté d'infâmes soldats,  
 Remplira de mon nom les longs corridors sombres...

Ces derniers vers sont véritablement magnifiques : inconsciemment, sans doute, Chénier a ménagé, depuis le commencement, une échelle des sonorités, qui aboutit aux notes graves de la fin. Les images sont heureuses ; toutefois le poète fait quelque abus de la périphrase élégante, qu'il poursuit avec trop de patience et trop d'art, — ce qui le fait paraître moins ému. L'impression d'ensemble qui se dégage de ce morceau est cependant très puissante : Chénier a su merveilleusement exprimer la réalité sinistre.

Dans la seconde partie, il est tour à tour ironique, gracieux, touchant, tragique ; et son style devient, de plus en plus, vigoureux et sobre :

Quand au mouton bêlant la sombre boucherie  
 Ouvre ses cavernes de mort,  
 Pâtres, chiens et moutons, toute la bergerie  
 Ne s'informe plus de son sort.  
 Les enfants qui suivaient ses ébats dans la plaine,  
 Les vierges aux belles couleurs  
 Qui le baisaient en foule, et sur sa blanche laine,  
 Entrelaçaient rubans et fleurs,  
 Sans plus penser à lui, le mangent s'il est tendre.  
 Dans cet abîme enseveli,

J'ai le même destin. Je m'y devais attendre.  
 Accoutumons-nous à l'oubli.  
 Oubliés comme moi dans cet affreux repaire,  
 Mille autres moutons, comme moi  
 Pendus aux crocs sanglants du charnier populaire,  
 Seront servis au peuple-roi.  
 Que pouvaient mes amis ? Oui, de leur main chérie  
 Un mot, à travers les barreaux,  
 A versé quelque baume en mon âme flétrie ;  
 De l'or peut-être à mes bourreaux...  
 Mais tout est précipice. Ils ont eu droit de vivre.  
 Vivez aussi, vivez contents.  
 En dépit de Bavus, soyez lents à me suivre ;  
 Peut-être en de plus heureux temps  
 J'ai moi-même, à l'aspect des pleurs de l'infortune,  
 Détourné mes regards distraits.  
 A mon tour, aujourd'hui, mon malheur importune.  
 Vivez amis, vivez en paix.

Le ton du troisième morceau, plus homogène, est plus acerbe : c'est le fer rouge et le charbon d'Israël ; et, chose curieuse, au moment même où la fureur du poète est la plus ardente, l'humaniste reparait en lui ; ses clameurs les plus vibrantes, vêtues d'un style puissamment original dans son âpreté, prennent soudain la forme de ses réminiscences classiques : comme un archer grec, dont Aristophane ou Archiloque ont peut-être évoqué le geste, Chénier veut *vider son carquois*. Ces souvenirs antiques sont d'ailleurs habilement fondus dans la texture de ces imprécations, et la pièce n'y perd rien de l'unité de son caractère :

Que promet l'avenir ? Quelle franchise auguste,  
 De mâle constance et d'honneur,  
 Quels exemples sacrés, doux à l'âme du juste,  
 Pour lui quelle ombre de bonheur,  
 Quelle Thémis terrible aux têtes criminelles,  
 Quels pleurs d'une noble pitié,  
 Des antiques bienfaits, quels souvenirs fidèles,  
 Quels beaux échanges d'amitié  
 Font digne de regrets l'habitable des hommes ?  
 La peur blême et louche est leur dieu.  
 Le désespoir !... le fer. Ah ! lâches que nous sommes  
 Tous, oui, tous ! Adieu, terre, adieu !  
 Viennne, viennne la mort ! Que la mort me délivre !  
 Ainsi donc mon cœur abattu  
 Cède au poids de ses maux ? Non, non, puissé-je vivre,  
 Ma vie importe à la vertu ;  
 Car l'honnête homme enfin, victime de l'outrage,  
 Dans les cachots, près du cercueil.  
 Relève, plus altiers, son front et son langage  
 Brillants d'un généreux orgueil.

S'il est écrit aux cieux que jamais une épée  
 N'étincellera dans mes mains ;  
 Dans l'encre et l'amertume une autre arme trempée  
 Peut encor servir les humains.  
 Justice, vérité, si ma bouche sincère,  
 Si mes pensers les plus secrets  
 Ne froncèrent jamais votre sourcil sévère,  
 Et si les infâmes progrès,  
 Si la risée atroce — ou (plus atroce injure !) —  
 L'encens des hideux scélérats  
 Ont pénétré vos cœurs d'une longue blessure,  
 Sauvez-moi ; conservez un bras  
 Qui lance votre foudre, un amant qui vous venge.  
 Mourir sans vider mon carquois,  
 Sans percer, sans fouler, sans pétrir dans leur fange  
 Ces bourreaux bartouilleurs de lois,  
 Ces tyrans effrontés de la France asservie,  
 Egorgée !... O mon cher trésor,  
 O ma plume ! Fiel, bile, horreur, dieux de ma vie !  
 Par vous seuls je respire encor.

Le mouvement de cette période est superbe, mais il est évidemment interrompu. Dans le dernier morceau, le poète atteint, dans la satire, l'invective la plus cinglante, et nul n'ignore le cri magnifique, digne d'un stoïcien du bel âge, qui termine le poème :

Quoi ! nul ne restera pour attendre l'histoire  
 Sur tant de justes massacrés,  
 Pour consoler leurs fils, leurs veuves, leur mémoire ;  
 Pour que des brigands abhorrés  
 Frémissent aux portraits noirs de leur ressemblance ;  
 Pour descendre jusqu'aux Enfers  
 Chercher le triple fouet, le fouet de la vengeance.  
 Déjà levé sur les pervers ;  
 Pour cracher sur leurs noms, pour chanter leur supplice !  
 Allons, étouffe tes clameurs ;  
 Souffre, ô cœur gros de haine, affamé de justice,  
 Toi, vertu, pleure si je meurs !

De tels accents sont le triomphe du cœur et du génie !

R. B.



# La morale des Epicuriens et des Stoïciens

Cours de M. VICTOR BROCHARD,

*Professeur à l'Université de Paris.*

Après avoir essayé de caractériser la Morale stoïco-épicurienne, c'est-à-dire la Morale grecque de la deuxième période, en la comparant à celle de la première période, nous abordons la question des rapports avec la Morale moderne. De telles comparaisons permettent de se rendre compte des caractères distinctifs de chaque doctrine, et nous parviendrons ainsi à avoir une idée plus nette non seulement de notre sujet, mais aussi des notions dont s'inspire la Morale moderne.

Dans la comparaison que nous allons établir aujourd'hui, nous insisterons surtout sur les différences. Les ressemblances, en effet, sont évidentes par elles-mêmes, tandis que les différences sont plus malaisées à apercevoir. De plus, nous nous placerons à un point de vue purement historique. Nous montrerons seulement par où les deux conceptions diffèrent, et nous nous abstiendrons de déterminer laquelle est préférable à l'autre. Ce sera à vous, Messieurs, de décider sur le point de savoir si l'une des deux doctrines vaut mieux que l'autre, et si la Morale moderne résout plus nettement les problèmes moraux que la Morale ancienne. Encore une fois, nous ne voulons faire œuvre, ici, que d'historiens.

Mais, tout d'abord, une difficulté préjudicielle se présente. Quelle est la Morale moderne ? Quels sont les noms qui la représentent ? Quelles doctrines la contiennent ? Il n'est pas aisé de répondre. On pourrait être tenté de dire que la Morale moderne c'est la Morale chrétienne, et cela non seulement parce que cette Morale, depuis vingt siècles, a pour elle l'assentiment du plus grand nombre, mais parce que tous les systèmes de Morale se sont posé les mêmes problèmes que la Morale chrétienne. Considérez, en effet, les systèmes les plus différents : ceux de Bentham, de Spencer, d'une part, et ceux d'Adam Smith et de Kant, d'autre part. Il s'agit toujours d'expliquer la formation de notions comme le Devoir, l'Obligation, le Mérite, le Dément, la Responsabilité. Toutes ces doctrines adoptent la position du problème telle que la Morale chrétienne le comprenait. Mais nous ne traiterons pas cette question, ne voulant nous occuper que des Morales philosophiques et des plus modernes.

La Morale chrétienne est une Morale religieuse, et, bien que la comparaison de la Morale chrétienne avec la Morale ancienne puisse être intéressante, elle ne rentre pas dans le cadre de notre

étude. Avec un peu d'attention, d'ailleurs, on peut voir qu'il n'y a pas de commune mesure entre une Morale religieuse et une Morale philosophique : ce sont des conceptions situées sur des plans trop différents. Si nous considérons, même rapidement, la manière dont les questions se posent dans la Morale chrétienne, nous verrons qu'il s'agit d'une conception de la vie hétérogène à celle de la Morale grecque. L'une repose sur la Foi ; l'autre, sur la Raison. La Foi représente un élément nouveau, un genre de certitude inconnu de l'antiquité : elle consiste à reconnaître pour vraies des propositions révélées par la voix de Dieu, connue elle-même par des intermédiaires en qui nous avons confiance. Et non seulement la Morale chrétienne repose toute sur la Foi et la Révélation, mais les préceptes moraux y sont présentés comme des commandements divins. Il ne s'agit plus de savoir ce que la Raison prescrit à l'homme ; la voix de Dieu sur le Sinai ou sur le Golgotha parle et commande. C'est une question pour la Morale philosophique de savoir si les préceptes moraux sont des commandements ; mais cette question ne se pose pas pour la Morale grecque, qui n'est jamais une Morale d'obéissance et de soumission, car c'est une Morale eudémoniste, et il n'y a pas d'autorité extérieure qui soit nécessaire pour nous faire rechercher le Bonheur. Enfin la Morale chrétienne diffère de la Morale antique en ce qu'elle se désintéresse du monde présent. Le dogme de la vie future y joue un rôle essentiel. Il n'en est pas autrement dans une Morale comme la Morale actuelle, où la vie future est posée comme une conséquence de la vie morale. Or, la croyance à la vie future ne figure pas dans la Morale antique. La Morale même de Platon peut être exposée sans qu'on fasse appel à l'immortalité de l'âme ; il en est de même pour Aristote, de même pour tous les Grecs, sauf les Stoïciens de la dernière période. Entre une doctrine qui ajourne le Bonheur à une autre vie et une doctrine qui cherche le Bonheur dans la vie présente, aucune comparaison n'est possible, au moins en ce qui concerne les principes ; car, pour ce qui est du fait, Spinoza a soutenu que la Morale religieuse et la Morale philosophique expliquent, chacune à sa manière, la même vérité essentielle. La différence est irréductible, sans doute, entre les principes ; mais, pratiquement, on arrive aux mêmes conclusions par la Morale chrétienne et la Morale grecque : c'est là chose évidente. Lorsque le christianisme a voulu s'occuper des choses humaines, il s'est approprié la Morale stoïcienne avec saint Ambroise, ou la morale péripatéticienne avec saint Thomas. En fait et dans les conclusions, il y a accord ; mais, ici, nous ne nous occupons que de théories et de principes. Et

ce que nous venons d'en dire suffit pour accuser la profonde, l'irréductible différence.

Comment faire, si nous écartons cette conception chrétienne de la Morale, pour trouver la Morale moderne? Où est-elle? Sous quelle forme la saisir?

Peut-être suffirait-il de distinguer les grandes conceptions et de les ramener à quelques types essentiels. Les cadres, les formes centrales peuvent être: 1<sup>o</sup> la Morale d'intérêt, 2<sup>o</sup> la Morale du sentiment; 3<sup>o</sup> la Morale du bien ou Morale rationnelle. — Sous le premier de ces titres rentrent des systèmes très différents: celui de Bentham, celui de Spencer, ceux des socialistes modernes. Sous le deuxième peuvent se ranger, très différents aussi, les systèmes d'Adam Smith, d'Auguste Comte, de Schopenhauer, de Tolstoï. — Sous le troisième, enfin, nous trouvons, dans une diversité non moins frappante, les systèmes de Leibniz, de Kant, de tous les spiritualistes contemporains. Nous allons donc instituer une comparaison de la Morale antique avec ces trois grandes conceptions-types de la Morale moderne.

I. Si de la première de ces conceptions nous rapprochons le Stoïcisme et l'Épicurisme, nous ne trouvons nulle part une Morale utilitaire proprement dite. Cette conception, qui a eu chez les modernes un si grand succès, ne se rencontre pas chez les Grecs, même sous la forme de la Morale de Calliclès ou d'Aristippe. La Morale d'Epicure est la seule qu'on pourrait être tenté de rapprocher de la Morale utilitaire; il y a, en effet, entre ces deux doctrines quelques traits communs; mais nous avons montré que les différences sont plus importantes que les ressemblances. Si l'on considère les tendances générales, l'esprit des doctrines, on trouve de notables différences entre l'Utilitarisme anglais et la doctrine d'Epicure. Et cependant, en un autre sens, dans les doctrines morales de l'antiquité, nous retrouvons partout ce point de vue de l'intérêt. Toute Morale eudémoniste est intéressée. La poursuite du bonheur suppose toujours une Morale de l'Utile. Même Platon, même Aristote, même les Stoïciens nous disent que le Bien suprême est utile (*ὠφέλιμον*). Mais il ne faut pas équivoquer sur les mots: quand on dit Morale de l'intérêt ou utilitarisme, on veut désigner un système qui donne pour but à l'activité morale la poursuite de la sensation, du plaisir. Si l'on circonscrit ainsi le sens du mot, on ne pourra plus dire que la Morale grecque soit utilitaire; et cependant, même en précisant, il faudra dire que l'intérêt, l'utile, font encore partie intégrante de toutes les Morales antiques. Nulle part, dans l'antiquité, nous ne trouvons ce dédain superbe, cette belle indiffé-

rence pour l'Utile qui se manifeste dans les livres de Morale qui sont entre les mains de nos enfants, où l'on ne parle de l'Utile que pour le flétrir et qu'à propos des sanctions. On semble considérer les sentiments d'utilité comme antimoraux. Or, un tel dédain ne se rencontre pas du tout chez Platon, ni chez Aristote, ni même dans le rigide Stoïcisme. Sans doute, le Stoïcisme diffère de l'Aristotélisme en ce qu'il refuse le nom de Biens à la richesse, à la santé, aux honneurs; mais, ici, la différence est plutôt dans les termes. En dernière analyse, si l'on veut saisir les dissemblances qui séparent le Stoïcisme des conceptions modernes de la Morale, il suffit de se reporter au *De Officiis* de Cicéron, où le deuxième livre est consacré à l'étude de l'Utile; or, c'est un exposé de la Morale stoïcienne.

Donc l'Utile, d'une part, a bien droit de cité dans la Morale stoïcienne. Et cependant, d'autre part, on peut dire qu'il n'y a pas de Morale de l'intérêt, d'Utilitarisme vrai, dans l'histoire de la pensée antique.

2° Si nous passons de la Morale de l'intérêt à la Morale du sentiment, nous trouvons encore une différence radicale. Dans toute l'antiquité, il n'y a pas de Morale du sentiment; ce terme même n'a pas son équivalent en grec. Par Morale du sentiment, on entend généralement la doctrine qui veut justifier la conduite des hommes uniquement par l'altruisme et les dispositions bienveillantes, et l'on déclare, d'une façon expresse et formelle, d'après Adam Smith et A. Comte, qu'il y a dans le cœur humain deux penchants primitifs, deux tendances contraires, antagonistes: l'Egoïsme et l'Altruisme. De ces deux dispositions, c'est la seconde, c'est la disposition bienveillante, qui devient principe de Morale. Eh! bien, les anciens n'ont jamais reconnu deux penchants innés: l'amour de soi et l'amour d'autrui. Leur analyse est peut-être inexacte, incomplète; mais le seul fait qu'ils ont ainsi laissé dans l'ombre l'une de ces deux tendances rend singulièrement suspecte l'analyse des altruistes modernes, qui fondent sur cette opposition leur système moral. Il serait extraordinaire, en vérité, que tant de penseurs, qui, pendant tant de siècles et avec tant de soins, se sont appliqués à ces questions, n'aient pas même aperçu une vérité si simple! Or, sur ce point, le Stoïcisme est d'accord avec la morale aristotélicienne, si nettement formulée dans les expositions larges, lumineuses, de Cicéron dans le *De Finibus*, le *De Officiis*, le *De Legibus*. Voici donc comment ces philosophes expliquent ce que nous appelons aujourd'hui l'altruisme.

Bien loin d'être primitif, l'amour d'autrui, selon eux, est acquis. La seule chose vraiment naturelle, innée, c'est l'amour de soi.

C'est en se transformant que l'amour de soi devient l'amour d'autrui. A l'origine, nous disent ces philosophes, la Nature recommande l'homme à lui-même, met en lui l'amour de son être. Tous les êtres vivants ont une tendance à vivre, à durer, à s'accroître. Cette disposition primordiale suit, dans son développement, les mêmes modifications que l'Intelligence. L'amour de soi devient par extension naturelle l'amour de la Famille ; puis il s'étend à la cité. Il devient aussi l'amitié, et il ne faut pas oublier quelles admirables choses les anciens nous ont dites sur l'amitié. On ne s'en souvient pas toujours assez, lorsqu'on accuse la Morale antique d'être individualiste. Reportons-nous, pour cette question de l'amitié, à l'*Ethique à Nicomaque*.

Cette théorie de l'amitié, qu'est-ce, sinon une théorie des sentiments humains et généreux, un peu différente, il est vrai, des idées modernes ? Mais Aristote, précisément, met en lumière la genèse de ce sentiment, le passage de l'amour de soi-même à l'amour d'autrui. « Un ami, dit-il, est un autre nous-même. » Il y a ici le même processus que dans la formule moderne : « Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit. » Du reste, fatalement, n'est-ce pas toujours en nous rapportant à nous-même que nous jugeons le bien des autres ? Aussi les anciens faisaient-ils se répandre, rayonner hors de l'individu cet amour de soi. Un tel sentiment, ainsi diffusé, élargi à l'infini, l'appellerons-nous encore de l'égoïsme ? Dans ce sentiment, comme le comprenait un Aristote, il entrait à la fois de l'Amour, de la Bienveillance et de la Raison. Il y entrait aussi de la Justice, car il n'y a pas d'amitié sans Justice, à moins que la Justice elle-même ne soit une forme de l'amitié. Sentiment fondamental, essentiel, qui doit envelopper toutes les formes de la vie sociale, et ainsi s'explique ce beau symbole de l'*Ethique à Nicomaque*, où il nous est dit que, dans la cité, l'endroit le plus apparent doit être le Temple des Grâces. Mais ce n'est pas seulement chez Aristote que nous trouvons la notion des sentiments altruistes considérés comme l'extension et le développement de l'amour de soi. Les Stoïciens et les Epicuriens nous ont laissé, eux aussi, de très belles théories de l'amitié. L'amitié des Epicuriens est célèbre. Le Stoïcisme, de son côté, après avoir dit que l'amour de soi se transforme en amitié, nous montre que ce sentiment s'élargit encore jusqu'à devenir l'amour de tous les êtres de l'Univers : *συμπάθεια*. Ce sont les Stoïciens qui ont déclaré que tous les hommes sont de la même famille. Cicéron emploie l'expression de « *caritas generis humani* ». Cette « *caritas* », sans doute, n'est pas la charité chrétienne ; et ce serait se tromper gravement que de mécon-

naître la différence qui existe entre l'amour stoïcien du genre humain et le sentiment nouveau introduit par le christianisme ; mais la charité elle-même, lorsqu'elle est un sentiment spontané, peut se laisser égarer. Le fait de certaines conclusions comme celles de Tolstoï nous montre que l'amour d'autrui peut aboutir à des aberrations. La doctrine stoïcienne est préservée de ces excès. Le sentiment de bienveillance du stoïcien est toujours gouverné par la Raison (Cf. Epictète et Marc-Aurèle). C'est quelque chose qui ressemble à ce sentiment tout imprégné de Justice et de Raison qu'on a appelé du beau mot de Fraternité. Nous voyons qu'ici encore nous arrivons à une conclusion analogue à celle de la première partie de notre étude : il n'y a pas de Morale du sentiment dans la philosophie grecque, et cependant ce que nous appelons de ce nom de sentiment y tient une grande place et y joue un rôle très important.

3° Voilà deux motifs d'action qui relèvent de la Sensibilité. Si, maintenant, nous nous occupons des doctrines morales fondées sur la Raison, il semble qu'il doive y avoir plus d'analogies entre les doctrines anciennes et les doctrines modernes. La « διάνοια » y tient, en effet, autant de place que l'« αἴσθησις », et nous avons insisté sur l'importance de la « φρόνησις ». Mais, ici encore, se marquent des différences profondes, capitales.

Par Morale rationnelle, on désigne deux conceptions différentes : 1° la conception de l'Idée d'obligation ; 2° la conception de l'Idée du bien, de la Perfection. Sur le premier point, un mot suffit pour montrer qu'il n'y a pas de rapport possible entre la conception ancienne et la conception moderne. Chez les Epicuriens et chez les Stoïciens comme chez Aristote et chez Platon, on ne trouve rien qui ressemble à des idées comme celles d'Obligation, de Devoir, de Mérite, de Responsabilité, de Pêché, de Sanction, etc., et il n'y a pas, dans la langue grecque, de termes correspondant à ces idées. Par le fait même qu'on se trouve en présence d'une morale eudémoniste, il serait absurde de parler d'Obligation, de Devoir. La recommandation de chercher le bonheur est superflue. Mais, si l'on considère le Bien en tant que fonction propre de la Raison humaine, « οὐκείον ἔργον », on a dès lors un principe d'action emprunté aux morales antiques, à Aristote, aux Stoïciens, ainsi que le reconnaissent d'ailleurs les théoriciens de la Morale moderne, comme Leibniz et Paul Janet. Cette ressemblance, cet emprunt direct nous permettent-ils d'affirmer qu'il y ait, ici identité ? Nous montrerons prochainement qu'il n'en est rien et que, là même où les systèmes se rapprochent le plus, des différences essentielles, irréductibles, demeurent. P.

# L'histoire à Rome.

---

Cours de M. JULES MARTHA,

Professeur à l'Université de Paris.

---

## Caton l'Ancien. — Les « Origines ».

L'œuvre historique de Caton l'Ancien a disparu, et nous ne la connaissons directement que par des fragments. Nous pouvons cependant nous faire une idée de ce qu'elle devait être par divers témoignages des auteurs anciens, en particulier de Cornelius Nepos, qui a écrit une *Vie de Caton*, et aussi de Cicéron, de Pline l'Ancien et de grammairiens qui nous ont conservé des passages de son histoire ou des appréciations sur son œuvre. Notre but doit être de recueillir, dans ces témoignages épars, tout ce qu'on en peut tirer pour arriver à connaître Caton historien.

Sur l'ouvrage des *Origines*, Cornelius Nepos nous donne quelques renseignements essentiels. Nous savons ainsi que cette histoire comprenait sept livres ; nous pouvons donc nous faire une idée de son étendue, en nous représentant la longueur d'un livre de Tite Live. Le premier livre, nous dit Cornelius Nepos, comprenait l'histoire de Rome sous les rois : « *Res gestas regum populi romani* ». Mais, si l'on se reporte aux fragments qui nous ont été conservés avec l'indication du numéro du livre, on constate qu'il devait y avoir, avant cette histoire de l'époque des rois, une espèce de préface générale. En effet, un grammairien de l'époque impériale, donnant à ses élèves les règles du genre historique, leur enseigne qu'il y a trois façons de commencer un livre d'histoire : — 1<sup>o</sup> l'auteur peut, dans son préambule, faire valoir les avantages généraux des études historiques ; — 2<sup>o</sup> il peut tirer sa préface des conditions mêmes dans lesquelles il écrit ; — 3<sup>o</sup> enfin il peut vanter le sujet qu'il a choisi et donner les raisons de sa préférence. Or la première de ces méthodes est recommandée comme ayant été employée par Caton l'Ancien dans ses *Origines*. Il est donc vraisemblable de penser, étant donné ce que nous savons sur la vie et sur le caractère de l'auteur, qu'il avait, en débutant, montré comment l'histoire pouvait être utile soit à l'éducation des Romains en général, soit au divertissement des hommes éclairés. Quant à prétendre reconstituer cette préface de Caton à l'aide des

fragments qui paraissent s'y rapporter, c'est une œuvre vaine, et qui a tenté inutilement la sagacité de tel philologue moderne.

Nous avons encore une autre indication relative à ce préambule du livre des *Origines*. Salluste, qui a l'habitude de mettre des préfaces en tête de ses livres, suit les deux dernières méthodes indiquées par le grammairien dont nous avons parlé, et commence soit par des considérations personnelles, soit par des développements tirés de la nature du sujet qu'il va traiter : « Je n'écrirai pas, dit-il, de considérations générales sur la valeur de l'histoire ; d'autres l'ont déjà fait ». — Or, c'est vraisemblablement à Caton qu'il pense en disant cela. On sait, en effet, que Caton était un des modèles favoris de Salluste ; on retrouve chez celui-ci jusqu'à des expressions copiées sur celui-là, et une épigramme du temps qualifiait Salluste de « voleur de Caton ».

Est-ce à dire qu'il n'y ait pas eu, dans la préface des *Origines*, autre chose que ce que semblent indiquer ces témoignages ? D'après les fragments du premier livre, auxquels Cicéron fait allusion dans son *Caton*, on peut conjecturer que l'auteur avait joint aux lieux communs dont parle Salluste quelques considérations personnelles. Caton homme de guerre, homme politique, homme d'action, devait, en se livrant à la littérature, éprouver le besoin de se défendre, de composer une sorte de plaidoyer, comme Salluste lui-même devait le faire plus tard. Dans ces fragments du premier livre, il y avait un passage où Caton exprimait cette idée (Cicéron, *Pro Plancio*) : qu'on ne doit pas seulement avoir égard à la somme d'activité qu'un citoyen peut fournir, mais que telle forme de loisirs d'un citoyen peut encore être utile à l'Etat. Cette idée, que Salluste a d'ailleurs empruntée à Caton, devait naturellement trouver place dans la préface des *Origines*.

Après ce préambule, Caton abordait le véritable sujet de son premier livre, l'histoire des rois ; mais cette partie même devait être précédée de l'histoire des origines de Rome. Nous voyons, en effet, d'après les fragments de ce premier livre qu'il y était question d'Enée et de son établissement dans le Latium. Caton, avec cette manie de la précision qu'avaient parfois les anciens, allait jusqu'à donner des dates et des chiffres : il nous dit que le roi Latinus avait octroyé à Enée, près de Laurente, 2.700 arpents de terre, ni plus ni moins. Puis venait le récit des luttes d'Enée contre les peuplades voisines, l'histoire de Turnus, de Mézence, le mariage d'Enée avec Lavinie, la fondation par Ascagne de la ville d'Albe, et, enfin, celle de Rome, avec les légendes qui s'y rattachaient.

L'histoire proprement dite de l'époque des rois devait être traitée



assez brièvement, puisque, pour toutes les légendes antérieures et pour une période de deux cents ans, Caton n'avait composé qu'un seul livre. Il s'attachait, sans doute, aux légendes les moins connues, aux faits les plus curieux. En tout cas, ses renseignements, si brefs qu'ils fussent, étaient très précis, et c'est précisément à cause de l'intérêt qu'ils avaient pour les Romains que les grammairiens nous les ont conservés en partie. Nous connaissons, par exemple, grâce à Caton, un usage très curieux qui se rapporte à la cérémonie de la fondation d'une ville. Le fondateur traçait l'enceinte projetée avec une charrue attelée d'une vache et d'un taureau ; il creusait le sillon, en se recouvrant la tête d'un pan de sa toge. L'enceinte ainsi figurée était sacrée, et personne ne pouvait la franchir : on se rappelle, à ce propos, la légende de Rémus. Le fondateur devait, ça et là, ménager des portes, qu'il figurait en soulevant pendant quelques pas le soc de la charrue.

Une autre histoire anecdotique, empruntée à Caton par Ovide dans ses *Fastes*, se rapporte au culte du dieu Terme. Chez les anciens, les terrains consacrés à une divinité étaient inaliénables : aucun être humain ne pouvait, sous aucun prétexte, déposséder un dieu. Or, les nouveaux habitants du Latium devaient exproprier, en quelque sorte, les divinités locales pour les faire entrer dans la cité : il y avait une sorte de contrat passé à l'amiable entre les hommes et la divinité. Ainsi, quand Tarquin voulut construire le temple de Jupiter Capitolin, il fit entrer dans la nouvelle enceinte les dieux qui, antérieurement, avaient été installés sur le même emplacement. Seul, le dieu Terme refusa d'abandonner la place qui lui était consacrée, et Caton explique ainsi qu'on ait dû lui réserver un petit espace dans le sanctuaire même de Jupiter Capitolin.

Le deuxième et le troisième livre des *Origines*, selon Cornelius Nepos, doivent être examinés ensemble. De même que le premier était consacré spécialement aux origines de Rome, de même les deux suivants se rapportaient aux origines de toutes les populations et villes de l'Italie, « unde quæque civitas orta sit Italica ». Dans cette histoire de l'Italie, Caton avait apparemment suivi un ordre géographique : tous les fragments qui se rapportent aux villes du Nord paraissent empruntés au troisième livre, et tous ceux qui intéressent les villes du Midi au quatrième : il y avait donc déjà, là, une première classification naturelle. En étudiant les cités, c'est-à-dire les villes et leur territoire, l'auteur semble avoir voulu remonter aussi loin que possible dans leur histoire, comme les annalistes précédents et lui-même avaient fait pour Rome. Caton recherchait si les habitants de telle cité étaient des aborigènes ou

des peuplades émigrées : il considérait les Vénètes, par exemple, comme des Troyens établis en Italie. Puis il recueillait les légendes locales et tentait de les expliquer par des analogies arbitraires ou des étymologies fantaisistes. Parlant d'une ville fondée par un certain Cæculus, il essaye d'expliquer ce nom à l'aide d'une légende : le fondateur de la ville, un fils de Vulcain, était assis, un jour, auprès d'un brasier fumant qui incommodait sa vue, quand des jeunes filles, passant pour aller à la fontaine, se moquèrent de sa grimace et lui donnèrent, en riant, le surnom de Cæculus (*cæcus*, aveugle). — Dans le nom de la ville de Préneste, Caton croit reconnaître le mot « *præstare* » : c'est la ville qui s'élève au-dessus des autres, qui est bâtie sur une hauteur, « *quæ præstat* ». — Pour Gravicæ, dont les habitants étaient constamment décimés par la fièvre, Caton imagine que le nom de la ville rappelle la maladie : c'est un pays insalubre, « *quod gravem aera habet* ».

Caton ne se résigne jamais à manquer d'informations ; il va jusqu'à donner des dates pour les événements les plus incertains : c'est ainsi qu'il fixe à l'année 954 avant la guerre de Persée la fondation de la ville d'Améria. Son souci de l'exactitude le conduit même parfois aux pires invraisemblances. Il n'est pas moins précis, sinon toujours exact, pour les renseignements géographiques. S'il parle du lac de Côme, il prétend donner son étendue. Il indique le chiffre des tribus qui composaient, au nord de la Vénétie, le peuple des Euganéens, le nombre des villes qu'habitaient les Boiens sur les bords du Pô.

La recherche de la précision le conduit souvent aussi à donner des détails pittoresques, qui peuvent intéresser notre curiosité. Parlant d'une population gauloise établie auprès du lac de Côme, en montagne, il raconte la manière dont les habitants s'y approvisionnent d'eau : ils partent, dit-il, avec des haches et des courroies, comme s'ils allaient chercher du bois, et ils rapportent chez eux des chargements de glace. — Il dit, ailleurs, qu'on rencontre, dans certaines contrées montagneuses, des chèvres sauvages qui peuvent faire des bonds d'une hauteur de 60 pieds : c'est apparemment le chamois des Alpes qu'il a voulu désigner. — A d'autres détails, nous reconnaissons le paysan, préoccupé surtout des choses de la vie rustique. A Tibur, nous dit-il, le sol est si fertile que, lorsqu'on a coupé l'orge, on en sème de nouveau et on a le temps de faire une nouvelle récolte avant l'hiver. De même, à Ariminum, pays de vignes, un seul arpent donne jusqu'à deux cents amphores de vin. — A propos des Insubres, il parle de l'élevage du porc, qui faisait la fortune de la plupart des petits fermiers de l'Italie. Il remarque, en arrivant chez les Insubres, qu'on consomme une quantité

énorme de lard, et même qu'on en exporte : les porcs, dit-il, sont tellement gras dans ce pays, qu'ils sont parfois incapables de marcher et de se tenir debout, et qu'on est obligé de les transporter sur des chariots.

Enfin, il donne des renseignements sur les mœurs et même sur la psychologie des peuples qu'il étudie. Quand il arrive chez les Ligures, dans la région de Gênes, il les interroge sur leur pays, sur leurs origines. Mais ces gens-là ne savent rien, ils ne s'intéressent aucunement à leur passé, et, quand Caton les pousse un peu trop, ils inventent des histoires pour se débarrasser de lui : ils ne savent que mentir, dit-il, « fallaces et mendaces ». — Un renseignement du même genre, et qui nous intéresse plus particulièrement, nous Français, est celui qui concerne les Gaulois. Ils ont deux occupations principales, selon notre auteur : l'exercice des armes et le divertissement des beaux discours, « rem militarem et argute loqui ». Batailleurs et beaux parleurs, tel était le portrait que Caton faisait de nos ancêtres.

Le quatrième et le cinquième livre des *Origines*, selon Cornelius Nepos, comprenaient l'histoire des guerres Puniques ; mais là surgit une difficulté. Caton a raconté précédemment l'histoire de Rome depuis les origines jusqu'à l'expulsion des rois, puis celle des populations de l'Italie ; mais il n'a pas été question de toute la période comprise entre l'époque royale et la première guerre Punique. Il manquerait donc une période de 300 ans à l'histoire de Caton. Devons-nous croire qu'en effet l'auteur ait, de parti pris, négligé toute cette époque ? — La supposition n'est guère vraisemblable. Ou bien devons-nous croire que l'histoire de ces 300 années se trouvait disséminée dans les deuxième et troisième livres, où l'auteur, parlant des populations de l'Italie, aurait été amené naturellement à raconter les conquêtes de Rome en Italie, qui correspondent précisément à cette période ? L'hypothèse est séduisante ; malheureusement, en l'absence de fragments qui se rapportent à la période indiquée, elle ne peut être confirmée. En tout cas, si Caton a raconté l'histoire de Rome postérieure aux rois, ce ne peut être que très succinctement, comme avaient pu le faire les annalistes précédents ; et l'on serait tenté de rapporter à cette période le mot que Cornelius Nepos applique au récit des guerres Puniques : que Caton l'avait étudiée *capitulatim*, sommairement. Mais, quelque explication que l'on donne, les fragments des quatrième et cinquième livres qui nous ont été conservés, se rapportent exclusivement à l'histoire des guerres Puniques.

Caton semble d'abord avoir voulu donner une idée précise de ce qu'était la puissance carthaginoise. Il étudiait le pays, donnait des renseignements sur les habitants, sur leurs mœurs ; c'est chez lui qu'on trouve, pour la première fois, ce mot de *mapalia*, qui désigne les huttes rondes, en forme de tentes, qui servaient d'habitations aux indigènes du Nord de l'Afrique. Il expliquait pourquoi la puissance militaire de Carthage était précaire, n'étant fondée que sur des armées de mercenaires, toujours prêts à la désertion ou à la révolte ; et il devait opposer à cette indiscipline la sévère organisation des armées romaines. Enfin, il étudiait le gouvernement de Carthage, et enregistrait les distinctions entre les partis politiques : le parti populaire, celui des nobles, l'aristocratie, et le parti des rois ou suffètes.

Quant au récit même de événements, il pouvait être assez développé, si nous nous en rapportons à certains fragments, et, en particulier, à celui-ci, conservé par Aulu-Gelle. — Il s'agit du dévouement d'un tribun militaire, du nom de Cœditius. L'armée romaine était menacée d'être tournée par l'ennemi, et le général ne savait comment se tirer de ce mauvais pas, quand le tribun vint lui soumettre une proposition héroïque : il se porterait, avec quatre cents hommes résolus, sur une hauteur voisine, et attirerait sur lui tout l'effort des Carthaginois ; il y mourrait, mais l'armée romaine serait sauvée. « Les dieux immortels, ajoute Caton, ont fait trouver à ce tribun son bonheur dans son courage : après la bataille, il fut retrouvé par les siens, épuisé et perdant tout son sang. On le releva et on le guérit de ses blessures ; plus tard, par son courage et son énergie, il rendit encore des services à l'Etat, qu'il avait, ce jour-là, sauvé par cet exploit. Placez cet acte d'héroïsme dans d'autres circonstances : quelle différence ! Voyez Léonidas le Lacédémonien : il a fait la même chose, et toute la Grèce a chanté son héroïsme et lui a prodigué les honneurs de la gloire... Mais le tribun militaire qui en avait fait tout autant, et qui, même mieux que lui, avait réussi, n'a obtenu qu'une mince renommée pour prix de ses exploits. » On sent, ici, la colère de l'homme nouveau contre cette aristocratie jalouse, qui n'admettait de gloire que pour les siens ; et l'on peut deviner, par ces réflexions de Caton, dans quel esprit il écrivait l'histoire.

Une autre anecdote intéressante se rapporte aux événements qui suivirent la bataille de Cannes. Après avoir mis l'armée romaine en déroute, Hannibal, hésitant, s'était retiré sous sa tente. Son maître de la cavalerie se présente et lui offre de marcher droit sur Rome, promettant qu'avant cinq jours il lui servira son dîner sur le Capitole. Mais Hannibal n'ose prendre une résolution si sou-

daine, et c'est seulement le lendemain qu'il dit à son lieutenant : « Prends ta cavalerie et marche contre Rome. » — « Il est trop tard, lui répond celui-ci, les Romains sont prévenus. » — Ce fut ce retard qui sauva Rome. Tous les historiens, après Caton, ont rapporté cette anecdote.

Les deux derniers livres des *Origines* contenaient les faits postérieurs aux guerres Puniques. Cette période correspondait au temps où Caton était dans toute la force de l'âge, et où il avait plus que jamais, pris une part directe aux événements. Aussi n'a-t-il garde de s'oublier et de diminuer son propre rôle, « *haud sane detractor laudum suarum* », dit Tite-Live. Mais, ici encore, comme dans le deuxième et le troisième livre, Caton conserve ses scrupules d'historien précis et curieux. Quand il raconte ses expéditions, il décrit les pays qu'il a vus, avec ce même souci du détail pittoresque que nous avons déjà remarqué. Parlant de l'Espagne, où il avait été comme consul, il fait des observations sur les mœurs des Celtibériens : il remarque, par exemple, sans doute à l'avantage des Espagnols, qu'ils ont coutume de ne pas donner de dot à leurs filles. Ici, il parle des poissons de l'Ebre ; là, des mines de fer et d'argent, et de certains gisements de sel si considérables qu'ils semblent augmenter à mesure qu'on y puise. En paysan qui a l'habitude d'observer les phénomènes naturels, il parle avec curiosité d'un certain vent d'Espagne, si violent qu'il peut renverser un homme armé, et même une voiture chargée. — Tels sont les renseignements qu'il ne dédaigne pas d'insérer dans son ouvrage. Cette histoire allait jusqu'à l'extrême limite de la vie de Caton. Nous savons que le procès de Galba fut jugé très peu de temps avant sa mort ; or, il avait consigné dans les *Origines* toute l'histoire de ce procès ; et même il y avait inséré son discours contre Galba, si bien que Cicéron avait pu l'étudier et apprécier ainsi l'éloquence de Caton.

Enfin l'ouvrage devait se terminer par une sorte de conclusion morale. D'après certains fragments qui se rapportent au dernier livre, nous pouvons imaginer qu'il y avait, à la fin du volume, quelques considérations générales. Caton y mettait en parallèle, selon toute apparence, les mœurs modernes avec les mœurs antiques, opposant la simplicité des ancêtres au luxe de ses contemporains, regrettant les traditions abandonnées et l'ancienne discipline, poursuivant, en somme, jusqu'à sa dernière heure et jusqu'à sa dernière ligne, la campagne qu'il avait menée toute sa vie contre les Romains de l'âge nouveau.

Un dernier trait, tout à fait caractéristique, mérite d'être signalé : c'est qu'il n'y avait pas, dans tout le cours de cette histoire, un seul

nom propre. Le nom de Cœditius, que nous avons cité, n'a été conservé que par Aulu-Gelle. Caton dit : « Un certain tribun militaire ». Le général romain est toujours « imperator ». Hannibal n'est pas même le général carthaginois : c'est le chef de l'ennemi. Cette singularité sans exemple est attestée par Cornelius Nepos, et confirmée par Pline l'Ancien. Celui-ci dit, en effet, incidemment, que les *Origines* ne contenaient pas de noms propres, sauf une exception : Caton avait nommé un éléphant qui s'était vaillamment conduit dans une bataille contre les Carthaginois, et le nom de cet animal, Surus, est le seul que Caton ait jugé digne de passer à la postérité. — On s'est demandé, sans pouvoir résoudre le problème d'une façon satisfaisante, pourquoi Caton avait ainsi supprimé, délibérément, de son histoire ce qui paraît inséparable d'une œuvre historique. Peut-être lui en coûtait-il d'être obligé, dans le récit des guerres contemporaines, de nommer les généraux qui s'y étaient illustrés en même temps que lui : Scipion, Acilius Glabrior, Fulvius Nobilior, tous ces personnages qui avaient été ses adversaires, ses ennemis personnels. Il avait passé sa vie à lutter contre eux, à leur reprocher leur arbitraire et leurs irrégularités, à les poursuivre en justice ; il aimait mieux, sans doute, avoir l'air de ne travailler que pour la gloire de Rome, en dédaignant le mérite contestable de quelques hommes.

On voit, par ce simple examen, combien cette histoire différait des annales antérieures. Les annalistes précédents ne s'étaient occupés que de Rome et spécialement des événements contemporains. Caton étend son sujet, il fait entrer dans son ouvrage toute l'histoire de l'Italie, et tente même des incursions au dehors, en Espagne, en Afrique. Par suite, il n'a pas dû puiser aux mêmes sources que ses prédécesseurs : il a consulté des inscriptions locales, étudié les monuments ; il a observé par lui-même et recueilli des renseignements oraux. Sans doute, il y a, dans son histoire et dans les annales antérieures, des parties communes ; mais, en général, Caton semble toujours laisser de côté les légendes courantes et chercher dans la tradition ce qui n'a pas été rapporté par ses devanciers.

Enfin, Caton n'écrit pas non plus dans le même esprit que les premiers historiens, qui étaient, d'ordinaire, de grands personnages, des représentants de familles aristocratiques, qui trouvaient dans l'histoire un moyen d'illustrer la gloire de leur maison. Caton se soucie peu de flatter le préjugé aristocratique : il met, avant toute chose la gloire de Rome, sans oublier la gloire de Caton ; mais il n'a pas de passé, il n'a pas d'ancêtres à glorifier.

Sa méthode aussi lui est personnelle : les autres avaient pris

pour modèle les chroniques annuelles du Grand Pontife, sans chercher d'autre plan que celui des *Grandes Annales*. Caton déclare ces annales sèches et ennuyeuses, écrites au hasard et sans suite. Il dresse un nouveau plan de composition, qui l'oblige à abandonner l'ordre chronologique : comme il n'admet dans son livre aucun nom propre, il ne peut, en effet, marquer la suite des années par la succession des consuls et la mention des magistratures.

Enfin, une dernière différence essentielle, c'est que tous les annalistes précédents semblent avoir écrit en grec, et que Caton écrit en latin. C'est peut-être là une des principales raisons pour lesquelles son œuvre n'est pas parvenue jusqu'à nous. L'ouvrage de Caton était le premier monument de la prose latine ; aussi son style n'est-il pas encore formé, sa manière est-elle un peu rude, « horridula », dit Cicéron ; et l'on comprend qu'à l'époque classique, où l'on commençait à comprendre difficilement ses archaïsmes, où un certain Valerius Flaccus était obligé d'écrire tout un traité pour expliquer Caton, il ait rebuté les lecteurs : il n'y eut plus, pour le lire et pour l'étudier, que des curieux ou des érudits, et c'est ce qui nous explique que les principaux fragments de son livre nous aient été conservés par les grammairiens, et que l'ensemble de cette œuvre, si originale, soit perdu pour nous.

M.

# Transformations des sociétés européennes au XIX<sup>e</sup> siècle.

---

Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS,

*Maître de conférences à l'Université de Paris.*

---

## La France de 1827 à 1847.

Nous avons vu comment, sous le nom de Restauration, s'est établi en France, de 1814 à 1820, un régime politique qui n'est pas du tout le rétablissement du régime antérieur à la Révolution ; la Restauration est le maintien intégral du système d'administration centralisée établi par Napoléon : il se caractérise par une bureaucratie égalitaire, hiérarchisée, avec des circonscriptions territoriales bien définies ; la seule nouveauté a consisté à superposer à cette bureaucratie un mécanisme de gouvernement imité du régime tory : Cabinet choisi par le roi, Parlement réduit à voter des lois et discuter un budget que propose le cabinet, et composé de deux Chambres, Chambre des Pairs héréditaires, Chambre des Députés, élue par un corps électoral qui ne comprend que la bourgeoisie riche (il n'y eut jamais 100.000 électeurs). Le régime a été complété par l'organisation des élections sous une forme nouvelle en France, imitée de l'Angleterre : le vote direct, mais avec une supériorité sur la forme anglaise, le ballottage, et avec le renouvellement intégral depuis 1824 ; en deuxième lieu, par la création d'une presse indépendante, mais réservée à la bourgeoisie. Nous allons voir maintenant comment ce régime a été ébranlé par une série de crises violentes, puis remplacé par une monarchie parlementaire. Cette série de faits se produit dans la période qui va de 1827 à 1847.

On trouvera la bibliographie dans : Lavis et Rambaud, *Histoire générale* ; Seignobos, *Histoire politique de l'Europe contemporaine* ; G. Weil, *Histoire du Parti républicain en France* (1844-1870). — Les documents sont nombreux ; mais les documents confidentiels contemporains font absolument défaut : pour la période postérieure à 1830, les archives ne possèdent presque rien. Parmi les documents contemporains, les meilleurs sont les débats parlementaires qu'on trouve dans les *Archives parlementaires*, publication officielle de valeur très médiocre, et dans le *Moniteur* ; puis les



comptes rendus des procès, dans la *Gazette des Tribunaux* et dans les documents annexés aux comptes rendus des séances de la Chambre des Pairs. Parmi les journaux, il faut consulter surtout ceux de l'opposition : le *National*, la *Tribune*, républicains, — la *Gazette de France*, légitimiste, — l'*Univers*, catholique ; parmi les revues, la *Revue des Deux-Mondes*, le *Correspondant*. Une publication faite dans un but de chantage en 1848, la *Revue rétrospective*, contient des documents exacts. Les mémoires, dont quelques-uns sont intitulés *Histoires*, ne fournissent guère que des impressions et des anecdotes ; il ne faut jamais y chercher des faits : les principaux sont ceux de Pasquier, Broglie, Guizot, Heine (Lutèce), Gisquel, préfet de police sous Louis-Philippe. Un roman fournit une description exacte de la vie d'alors, le *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale*, de Reybaud. — Comme histoire d'ensemble : Duvergier de Hauranne, *Histoire du gouvernement parlementaire en France*, qui s'arrête à 1830 ; Thureau-Dangin, *Histoire de la monarchie de Juillet* ; Hillebrand, *Geschichte Frankreichs*, hostile à tout ce qui est républicain, mais scientifique ; comme monographies : G. Weil, *Histoire du parti républicain* ; G. Weil, *Elections législatives depuis 1789* ; Debidour, *Histoire des rapports de l'Eglise et de l'Etat depuis 1789* ; Tchernof, *Le parti républicain sous la monarchie de Juillet* : on y trouve moins les faits que l'analyse des doctrines.

On peut distinguer trois séries de crises : 1. coalition de toutes les oppositions, révolution et chute de la branche aînée, 1827-1830 ; 2. luttes entre les vainqueurs de 1830 ; triomphe du parti orléaniste, 1830-1835 ; 3. conflits parlementaires entre les orléanistes et gouvernement de Guizot, 1835-1847.

## I

La crise, qui aboutit à la chute de la branche aînée amenée par une révolution, débute par la formation d'une coalition de tous les adversaires du régime.

1. La coalition a des origines lointaines, dans la grande réaction de 1820. Jusque-là, le gouvernement légitimiste n'a eu que des adversaires isolés, les partisans de Napoléon II. La réaction crée de nouveaux mécontents : les ultras, qui ont le pouvoir de 1820 à 1827, n'ont, en fait, apporté que des modifications de détail au mécanisme gouvernemental ; sauf l'indemnité aux émigrés, ils n'ont guère voté que des mesures symboliques ; mais ils ont donné les fonctions à un personnel nouveau, hostile au régime napoléonien, qui, dans ses paroles, fait craindre une restauration

plus profonde, un retour complet à l'ancien régime. Les journaux ultras annoncent prochainement cette intention (voir Seignobos, *Histoire politique*, page 113, le programme des journaux libéraux, *Constitutionnel* et *Courrier*, pour les élections de 1824 et la réponse du journal royaliste *la Quotidienne*). Par là, beaucoup de gens se sentent menacés, les acquéreurs des biens nationaux, les adversaires du gouvernement par le clergé, les partisans de la liberté des journaux.

Il se forme alors une opposition irréconciliable, non plus au personnel, mais au régime, aux Bourbons. Le noyau en est constitué par les partisans des régimes antérieurs, par les républicains et par les impérialistes. — Les républicains sont très peu nombreux, ne forment qu'un petit groupe, autour d'un jeune homme, Bazard, qui fonde en 1818, dans la franc-maçonnerie (libéraux), une loge républicaine, les *Amis de la Vérité*; puis il abandonne la franc-maçonnerie et organise, à l'imitation de ce qui se passe en Italie, la *Charbonnerie*; le but des républicains est de renverser les Bourbons, détestés surtout parce qu'ils ont été ramenés par l'étranger. — Les impérialistes se rencontrent dans l'armée, hostile aux Bourbons parce qu'ils ont rétabli le drapeau blanc et parce qu'ils suivent une politique de paix. Unis par une haine commune, les mécontents se rapprochent, forment une opposition « nationaliste » : ils veulent le renversement des Bourbons, « rentrés dans les fourgons de l'étranger », et le rétablissement du drapeau tricolore : ils se recrutent surtout parmi les jeunes gens, officiers et sous-officiers, employés de commerce, étudiants. Ils s'entendent avec quelques chefs de l'opposition parlementaire, avec les libéraux, Lafayette et B. Constant. Ils opèrent par des manifestations d'étudiants (déjà en 1820, lors de la discussion d'une loi électorale); jusqu'en 1822, leur mot d'ordre est « Vive la Charte »; puis, à l'imitation de l'Espagne, ils essaient de soulever l'armée: il y eut une série de conspirations militaires, qui toutes ont avorté, qui toutes furent cruellement réprimées et n'eurent d'autre résultat que de rendre la majorité plus violente, de la pousser à décider l'expédition d'Espagne et à voter la loi du sacrilège.

Puis, peu à peu, se forme une opposition contre Villèle, dans le public électoral, surtout parmi les électeurs à 300 francs, mécontents de la conversion de la rente, et dans le personnel parlementaire, à la Chambre des Pairs. Cette opposition se manifeste par le rejet de la loi sur la presse, « loi vandale », de la loi sur le droit d'aînesse; la garde nationale de Paris, passée en revue par le roi, crie « Vive la Charte » (avril 1827). — A la Chambre des Dé-

putés, la majorité se désagrège : le centre gauche s'allie aux libéraux ; un groupe de l'extrême droite, entraîné par Chateaubriand, mécontent de n'être pas ministre des affaires étrangères, passe à l'opposition : on l'appela la *défection*. — Toutes ces oppositions opèrent ensemble. Villèle veut obtenir la majorité à la Chambre des Pairs : il fait une tournée de 76 pairs, la plupart pris parmi les députés. Comme sa majorité à la Chambre des Députés se trouve encore réduite par là, il dissout la Chambre, le 6 novembre, et, pour ne pas laisser à l'opposition le temps de s'organiser, décide que les élections auront lieu le 17. Mais les opposants avaient prévu cette tactique et formé des sociétés pour lutter : une société pour la défense de la liberté de la presse, la société *Aide-toi, le ciel t'aidera*, pour la campagne électorale ; cette dernière société a pour chefs des parlementaires centre-gauche ou doctrinaires, des libéraux, des anti-légitimistes, des républicains (G. Cavaignac, Carnot, Bastide).

Les élections assurent la majorité à la gauche et à la *défection* unies. Les députés sont ainsi partagés : ministériels, 170 ; gauche, 190 ; défection, 70. Le parti au pouvoir depuis 1820 est complètement battu. — La campagne électorale a été marquée par une agitation populaire assez intense ; à Paris, pour la première fois depuis la Fronde, on a vu des barricades : l'épisode est assez mal connu : on sait seulement qu'elles furent l'œuvre d'un groupe républicain.

La défaite a pour conséquence la retraite de Villèle. Charles X a d'abord essayé de le garder, puis il s'est décidé à constituer un cabinet pris dans le centre droit libéral, avec Martignac. — Ce ministère n'a pas de majorité assurée ; il cherche à se concilier le centre gauche en renonçant à la candidature officielle, en décidant que les listes électorales seront affichées pour permettre le contrôle, en abolissant la censure et l'autorisation préalable et le délit de tendance, en enlevant les petits séminaires aux Jésuites. Mais il ne peut faire passer un projet de loi sur les Conseils généraux et municipaux, à propos duquel il rencontre l'opposition de la gauche et de l'extrême droite. Cet échec sert de prétexte à Charles X : il renvoie Martignac et forme un ministère d'ultras : à la tête est Polignac, ancien émigré, ouvertement hostile à la majorité de la Chambre, dirigé par la Congrégation, dévot ardent (il a des visions de la Vierge).

2. Le ministère Polignac fut regardé comme une menace pour la Charte. Les sociétés organisées contre Villèle existent encore ; elles emploient un nouveau procédé d'opposition qu'on croit imité de la Révolution d'Angleterre (à cette époque, le nom d'Hampden est

très populaire), le refus de l'impôt; des ligues se fondent pour refuser l'impôt, au cas où les ministres violeraient la Charte. Alors apparaît un parti peu nombreux, qui s'inspire, lui aussi, de l'exemple de l'Angleterre et songe à pousser au trône un personnage nouveau, le duc d'Orléans. A la tête de ce groupe se trouvent Talleyrand, le baron Louis; le principal agent est un journaliste obscur, Thiers; le groupe fonde un journal, le *National*, qui fait l'éloge de la Révolution anglaise de 1688. — Tous les partis hostiles à Polignac, républicains, orléanistes, libéraux, impérialistes, s'unissent; leurs idées sont différentes, mais ils ont tous le même but prochain: renverser le ministère.

La Chambre manifeste son hostilité par le seul procédé que lui laisse le régime. A l'ouverture de la session de 1830, le discours du trône disait: « Si de coupables manœuvres suscitaient à mon pouvoir des obstacles que je ne vois pas, que je ne veux pas prévoir, je trouverais la force de les surmonter dans mon désir de maintenir la paix publique »; la Chambre répondit, dans une adresse votée par 221 députés, que « le concours permanent des vues politiques du gouvernement avec les vœux du peuple », qui est « la condition indispensable de la marche régulière des affaires publiques », n'existait pas (mars). Polignac fait aussitôt proroger, puis, quelque temps après (16 mai 1830), dissout la Chambre. Les élections faites en juin et juillet donnent 279 opposants contre 143 ministériels. Le cabinet ne juge pas possible de gouverner dans ces conditions et songe à se débarrasser de la Chambre et des journaux; il veut modifier deux institutions établies depuis 1815, le régime de la presse et le régime électoral; par là, il ne viole pas la Charte, mais, au contraire, revient à la Charte, au régime de 1814. Comme il ne peut compter sur la Chambre pour cette œuvre, il emploie le procédé auquel a eu recours Louis XVIII contre la Chambre introuvable: se fondant sur l'article 14 de la Charte, il publie les quatre ordonnances du 24 juillet 1830. C'est un acte analogue à celui de Louis XVIII, du 5 septembre 1816; mais Louis XVIII avait l'opinion publique avec lui contre la Chambre; en 1830, l'opinion est avec la Chambre contre les ministres.

Les ordonnances sont précédées d'un rapport au roi, exposant la situation politique intérieure: il signale des symptômes de désorganisation sur presque tous les points du royaume; le principal coupable est la presse périodique, « dissolvant auquel nulle force, nulle institution, ne peut résister, ...école de scandale, de licence, de mensonge »; comme les mesures judiciaires sont impuissantes pour une répression efficace, il n'y a plus qu'à « rentrer dans la Charte. Si les termes de l'article 8 sont ambigus, son

esprit est manifeste : il est certain que la Charte n'a pas concédé la liberté des journaux et des écrits périodiques. Mais ce retour à la Charte ne peut s'opérer par le moyen de la Chambre : « Une démocratie turbulente tend à se substituer au pouvoir légitime. Elle dispose de la majorité des élections par les journaux et par le concours d'affiliations nombreuses » ; par là, les élections sont viciées. « La Constitution est ébranlée et V. M. conserve seule la force de la rasseoir et de la raffermir sur ses bases... — Le moment est venu de recourir à des mesures qui rentrent dans l'esprit de la Charte, mais qui sont en dehors de l'ordre légal, dont toutes les ressources ont été inutilement épuisées ». — « Que le roi, en vertu du pouvoir que lui donne l'article 14 de la Charte, sanctionne les ordonnances suivantes :

a. La liberté de la presse périodique est suspendue ; la loi d'octobre 1814 est remise en vigueur ; les journaux devront demander l'autorisation et la faire renouveler tous les trois mois.

b. La Chambre des députés des départements est dissoute.

c. Pour « prévenir le retour des manœuvres qui ont exercé une influence pernicieuse » sur les dernières élections, on décide, conformément aux articles 15, 36, 50 de la Charte, que la Chambre des députés ne se composera que de députés des départements ; que, pour le cens électoral et le cens d'éligibilité, on ne comptera que les sommes pour lesquelles l'individu est inscrit personnellement au rôle de l'imposition personnelle ou mobilière ; que chaque département élira le nombre de députés qui lui est attribué par l'article 36 de la Charte, que ces députés seront élus et la Chambre renouvelée dans la forme et pour le temps fixés par l'article 37.

d. Les collèges électoraux sont convoqués, les collèges d'arrondissement pour le 6 septembre, les collèges de département pour le 13. »

Deux catégories de personnes sont atteintes par les ordonnances : les députés et les journalistes ; de là, deux protestations fondées sur le principe qu'il faut une loi pour changer un régime établi par des lois. Les journalistes se déclarent dispensés d'obéir, puisque le gouvernement a violé la légalité, et annoncent qu'ils essaieront de publier leurs feuilles sans demander l'autorisation. Les députés présents à Paris se réunissent, se considèrent comme légalement élus et comme ne pouvant être remplacés qu'en vertu d'élections faites selon les principes et formes voulus par les lois ; au bas de cette protestation, on trouve les noms de beaucoup de députés absents de Paris : les présents ont signé pour leurs amis. Mais journalistes et députés n'ont aucune force maté-

rielle. Ceux qui ont fait la Révolution sont des hommes restés en dehors de la vie politique ; ce sont d'abord les ouvriers des journaux, puis tous les ouvriers, les étudiants et les polytechniciens.

Le soulèvement se fait au nom du drapeau tricolore. Ce qui a rendu la Révolution possible, c'est un ensemble de conditions matérielles : le gouvernement est aussi mal armé que les insurgés ; les rues de Paris sont étroites, tortueuses, peuvent être facilement coupées par des barricades construites avec de gros pavés ; l'armée n'aime pas le drapeau blanc, et préfère le drapeau tricolore arboré par les insurgés. La lutte a duré trois jours : 27 juillet, quelques coups de fusil, des barricades dans les quartiers de l'Est ; 28 juillet, les insurgés occupent l'Hôtel de Ville et Notre-Dame ; une tentative de Marmont pour les refouler dans le quartier de l'Est et les y réduire échoue ; un régiment passe aux insurgés ; 29 juillet, les insurgés prennent l'offensive, attaquent le Louvre et les Tuileries de nouveaux régiments passent de leur côté, le reste de l'armée abandonne Paris, laissant les insurgés maîtres de la situation ; ils organisent une commission municipale pour maintenir l'ordre.

Les deux partis qui se sont coalisés pour combattre Charles X, républicains et royalistes libéraux, ne s'entendent pas sur la conduite à tenir. Les républicains, maîtres de l'Hôtel de Ville, veulent proclamer la République et faire élire une Assemblée constituante qui organisera le nouveau régime ; les députés entendent conserver la monarchie et le régime censitaire. La direction est prise, chez ces derniers, par les orléanistes : dans une réunion chez le banquier Laffitte, Thiers fait décider une action rapide pour forcer Charles X à se retirer ; il fait afficher, le 30 juillet, une proclamation où il est dit que Charles X est impossible, que la République amènerait des complications extérieures, que la meilleure solution consiste à porter au trône le duc d'Orléans, qui a porté au feu (à Jemmapes) les couleurs tricolores et qui sera un roi-citoyen. Puis Laffitte et Thiers vont chercher le duc, l'amènent à Paris, le font nommer *lieutenant général du royaume*. Pour se faire accepter des républicains, Louis-Philippe fait la chevauchée fameuse à Paris, se présente à la Commission municipale à l'Hôtel de Ville, embrasse Lafayette, est acclamé par le peuple. Les républicains laissent faire ; Cavaignac en donne la raison à Duvergier, qui le remercie : ils ne sont pas en force (31 juillet).

Charles X, retiré à Rambouillet, aurait pu continuer la lutte ; mais il se montra indécis et prit toujours trop tard les décisions qui auraient pu sauver sa couronne : d'abord le retrait des ordonnances et la constitution d'un nouveau ministère avec Casimir Périer et Gérard, puis la reconnaissance du duc d'Orléans comme

lieutenant général (1<sup>er</sup> août), enfin l'abdication en faveur du duc de Bordeaux (2 août). — Pour se débarrasser de lui, des commissaires viennent à Rambouillet, lui annoncent que la garde nationale réorganisée marche contre le château. Charles X, effrayé, se décide à partir pour l'Angleterre.

3. La Révolution est achevée et le nouveau régime organisé par une entente entre Louis-Philippe et la Chambre. — La Chambre s'attribue le pouvoir constituant : une commission est nommée ; elle présente un rapport qui est discuté le 7 août : Charles X et la branche aînée sont déclarés déchus du trône ; la Charte sera révisée. Conformément à ce rapport, la Chambre vote la déclaration du 7 août, qui comprend quatre parties : 1<sup>o</sup> le trône est déclaré vacant ; 2<sup>o</sup> le préambule de la Charte est supprimé, « comme blessant la dignité du peuple français » ; un certain nombre d'articles sont supprimés ou modifiés ; 3<sup>o</sup> « il sera pourvu successivement et par des lois séparées, dans le plus court délai, aux objets qui suivent » : application du jury aux délits de la presse et aux délits politiques, responsabilité des agents du pouvoir, incompatibilité du mandat de député avec une fonction publique, organisation de la garde nationale avec intervention des gardes dans le choix de leurs officiers, abolition du double vote, institutions départementales et municipales fondées sur un système électif, instruction publique et liberté d'enseignement ; 4<sup>o</sup> « moyennant l'acceptation de ces dispositions et compositions », Louis-Philippe est appelé au trône.

En quoi consiste la transformation politique opérée par la Révolution de 1830 ? On a abandonné la théorie du roi et de ses ministres, et accepté la théorie de l'opposition : la souveraineté appartient à la nation, le roi est subordonné ; la Charte n'est plus octroyée, mais consentie, le roi devra s'engager par serment à la respecter. On a supprimé tout ce qui, depuis 1814, avait gêné les libéraux : article 14, censure ; on a modifié les détails du gouvernement, de façon à augmenter les pouvoirs des Chambres ; on a reconnu le rôle politique de la garde nationale et repris le drapeau tricolore. Les promesses portent sur des institutions à réformer ou à préciser. Une seule nouveauté apparaît : la liberté de l'enseignement. Au point de vue politique, le seul changement est l'arrivée au pouvoir d'un personnel nouveau.

## II

La révolution contre le gouvernement légitimiste est suivie de luttes violentes pour la possession du pouvoir entre les partis coalisés.

1. Le conflit se manifeste par une division dans le personnel révolutionnaire. Louis-Philippe, obligé de ménager le parti républicain, forme un ministère de coalition, avec des membres du parti du mouvement (Laffitte, Barrot, Lafayette), qui veut, à l'intérieur, des réformes démocratiques et, à l'extérieur, une politique d'intervention pour amener ce qu'on appelle « les conséquences de juillet », — et avec des membres du parti de la résistance (Guizot, de Broglie, C. Périer), qui veut arrêter le mouvement révolutionnaire et suivre à l'extérieur une politique de paix. — La Chambre élue en 1830 reste ; mais, comme les légitimistes refusent de prêter serment, on procède à 135 élections complémentaires, qui renforcent la gauche.

Le conflit entre les deux partis éclate à propos du procès des ministres ; devant les manifestations populaires, la parti de la résistance quitte le pouvoir (3 novembre). Le parti du mouvement fait voter une série de lois pour exécuter ses promesses : les délits de presse seront jugés par le jury ; la garde nationale est organisée « pour défendre la royauté constitutionnelle, la Charte et les droits qu'elle a consacrés..., seconder l'armée de ligne dans la défense des frontières et des cités » (on reconnaît donc son action politique) ; elle sera recrutée d'après le principe du service personnel et obligatoire pour tous les Français (sauf quelques exceptions) âgés de 20 à 60 ans ; mais ce principe, qui pourrait trop augmenter les forces du parti démocratique, est ruiné par un expédient : « Ne seront portés sur le contrôle du service ordinaire que ceux qui sont imposés à la contribution personnelle » : par là, on crée une armée de contribuables, qu'on emploiera contre les émeutes de prolétaires ; cette institution, caractéristique du régime de juillet, sera imitée par plusieurs Etats, en 1848, et subsiste encore aujourd'hui en Belgique (garde civique). La loi sur le régime municipal est votée malgré la gauche : on a rejeté les municipalités cantonales, l'autonomie des conseils et la décentralisation ; on a maintenu le régime des conseils de commune soumis à la tutelle ; ces conseils sont élus par un corps électoral très restreint de censitaires, qui, en fait, s'élisent eux-mêmes : dans certaines communes, il faut 10 conseillers, il n'y a que 10 électeurs. Pour le régime électoral, le projet du gouvernement porte que le cens sera abaissé à 200 francs, et que les *capacités* seront adjointes aux censitaires. La Chambre admet l'abaissement du cens, mais rejette, une à une, toutes les capacités : il n'en reste que deux, les membres de l'Institut et les officiers retraités avec 1200 francs de pension, et encore doivent-ils payer un demi-cens ; on eut ainsi 188.000 électeurs, chiffre qui augmenta sous le règne de Louis-



Philippe ; la France est divisée en 459 circonscriptions électorales ; il dut y avoir au moins 150 électeurs par collège ; le scrutin est uninominal.

2. Louis-Philippe rompt avec le parti du mouvement à propos de la politique étrangère (question de l'intervention en Italie et en Pologne) et prend un ministère dans le parti de la résistance, ministère Casimir Périer, 13 mars 1831, dont la politique fut de consolider la royauté, d'assurer le gouvernement à la bourgeoisie et de maintenir la paix extérieure.

La Chambre de 1830 est dissoute ; à l'occasion des élections, Casimir Périer annonce ouvertement la pratique de la candidature officielle : « Je vous dirai sans détour l'intention du gouvernement : il ne sera pas neutre dans les élections ; il ne veut pas que l'administration le soit plus que lui. » (Lettre aux préfets, 3 mai 1831.) Dans la nouvelle Chambre, le ministère a la majorité. — On s'occupe alors de la réforme de la Chambre des Pairs : le roi voudrait conserver l'hérédité ; le ministère laisse la question en suspens ; la Chambre rejette l'hérédité par 324 voix contre 26 et décide que les Pairs seront nommés par le roi ; pour faire passer la loi à la Chambre des Pairs, il a fallu une fournée de 36 Pairs, calculée si exactement que la loi passe à une voix de majorité. — la réorganisation est maintenant presque complète.

Alors le gouvernement est occupé à combattre les deux partis hostiles au régime. — Les *légitimistes* ou *carlistes* essaient d'un complot à Paris, d'un soulèvement dans l'Ouest ; là, il fallut mettre six départements en état de siège. — Mais les adversaires les plus redoutables furent les républicains. En 1831, à Lyon, se produit un mouvement ouvrier ; les ouvriers lyonnais sont en relations avec les ouvriers anglais et se sont organisés suivant les idées d'Owen (associations de mutualistes) ; les républicains les ont aidés. Puis les républicains s'organisent en sociétés à forme militaire, qui sont successivement dissoutes, puis reformées sous un nom nouveau. Le gouvernement les poursuit, et les procès sont pour les chefs des occasions de discours. Les groupes républicains sont peu nombreux et ne comprennent guère que des étudiants et des ouvriers. Ils tentent plusieurs soulèvements à Paris (1832, 1834) et, chaque fois, sont écrasés par la garde nationale et les troupes régulières. Mais, dans ces groupes, s'est formée une conception nouvelle de la politique, qui aura une action internationale : les étudiants s'y sont rapprochés des ouvriers et se sont pris d'admiration pour le peuple : ils ont vu sa condition misérable et ont songé à l'améliorer ; ces tendances se sont manifestées dans un nouveau programme ; on parle de réforme sociale et on compte

sur le suffrage universel pour réussir. Alors apparaît l'emblème du parti socialiste, le drapeau rouge, déployé aux funérailles du général Lamarque. — Contre ce parti républicain, le gouvernement recourt à des lois spéciales : loi sur les attroupements (1831), lois sur les cris séditieux, sur les associations (défense de constituer des sociétés divisées en sections), sur la détention des armes (1834). Les républicains répondent à ces lois par le grand soulèvement d'avril 1834 ; ils sont vaincus ; le gouvernement procède à des arrestations en masse et traduit tous les accusés devant la Chambre des Pairs. Les accusés refusent de reconnaître la juridiction des Pairs, de se défendre, de répondre ; la Cour finit par les juger sans les entendre. Les principaux chefs s'étaient évadés : en prison, ils ont connu Buonarroti, et sont devenus communistes.

Dès lors, le parti républicain est complètement désorganisé : il ne reste plus qu'un petit groupe, constitué en sociétés secrètes, avec la Société des Familles, la Société des Saisons ; Barbès et Blanqui essaieront un dernier coup de main en 1839. — La lutte contre le gouvernement prend la forme du régicide : les tentatives, — six de 1833 à 1846, — sont l'œuvre d'individus isolés, tous anciens soldats ; la plus frappante est celle de Fieschi, juillet 1835. Alors le gouvernement et la Chambre adoptent un régime de compression qui a duré jusqu'à la fin du régime : ce sont les lois de septembre 1835. Pour faciliter les condamnations politiques, on décide qu'on pourra juger en l'absence des accusés, quand ils refuseront de répondre ; on abaisse le chiffre des jurés nécessaires à la condamnation à 7 (majorité) au lieu de 8 (deux tiers). — Pour détruire la presse républicaine, on crée de nouveaux attentats à la sûreté de l'Etat (offense à la personne du roi, attaque contre les principes et la forme du gouvernement, provocation aux crimes), de nouveaux délits (comptes rendus des procès pour diffamations et injures, publication des noms des jurés), on donne aux juges le droit de porter la peine au double ; on défend d'ouvrir une souscription pour payer une amende encourue par un journal ; on établit la censure pour les dessins, caricatures et pièces de théâtre ; on élève le cautionnement. Lors de la discussion de cette loi, Royer-Collard et Bignon font remarquer qu'on dépasse la Restauration ; Duvergier répond : « La presse n'est pas la seule liberté ; elle opprime toutes les autres... C'est la suppression de la presse républicaine et carliste que l'on veut. Les peines et amendes ne sont là que pour empêcher cette suppression d'être nominale et dérisoire. »

Le gouvernement réussit à faire disparaître la presse républi-

caine, surtout la presse populaire. Alors la propagande change de forme : elle se fait par les romans, par les livres ; elle répand des sentiments socialistes. De cette époque date le livre de L. Blanc sur l'*Organisation du Travail*. Les contemporains n'ont pas vu cette agitation, qui est l'origine du parti républicain socialiste : ce parti fera la Révolution de 1848, obtiendra le suffrage universel, créera le mouvement socialiste dans les autres pays de l'Europe ; il donnera au régime politique et social de l'Europe le plus grand ébranlement qu'il ait reçu depuis la Révolution.

### III

Après la défaite du parti républicain, le conflit reprend entre les partis du personnel orléaniste dans le Parlement.

1. Jusqu'en 1836, les orléanistes, qui ont pris le pouvoir en mars 1831, s'entendent, parce qu'il leur faut lutter contre les républicains. Dans cette période, les cabinets sont composés de membres du centre droit, Guizot, de Broglie, et de membres du centre gauche, Thiers. Alors sont votées les mesures qui organisent les institutions négligées : conseils d'arrondissements et conseils généraux ; instruction primaire laissée à la charge des communes, ni obligatoire, ni laïque, ni gratuite. En même temps, la procédure pour le vote du budget se complète : le principe du vote des chapitres un par un est posé.

2. Le parti orléaniste se disloque par l'action du roi : Louis-Philippe, qui veut la paix, est hostile à Thiers, qui veut une politique de démonstration à l'extérieur pour satisfaire le sentiment national ; de plus, Thiers et Guizot, déjà rivaux, rompent complètement. La majorité se coupe en deux groupes : centre droit avec Guizot, centre gauche avec Thiers ; entre les deux, le petit groupe de Dupin, le tiers-parti. Louis-Philippe profite de cette situation pour écarter Thiers et essayer de gouverner sous le nom de son ami personnel, Molé, qui s'appuie sur une majorité sans programme. Mais une coalition se forme, sous la direction de Duvergier : gauche dynastique (ancien parti libéral, qui n'ose pas se déclarer républicain), partie des deux centres. Le mot d'ordre est « substitution du gouvernement *parlementaire* au gouvernement *personnel* » ; et Duvergier donne la théorie du gouvernement parlementaire dans un livre *Des Principes du gouvernement représentatif et de leur application*, 1838 : il y marque nettement ce qui fait la différence entre le gouvernement parlementaire et la monarchie constitutionnelle : c'est que, dans le gouvernement

parlementaire, « le Parlement est investi de la prépondérance et possède ce que les publicistes modernes ont appelé le *dernier mot* ». Molé est obligé de dissoudre la Chambre, où il n'a plus qu'une majorité trop faible ; dans la Chambre nouvelle, il est en minorité ; il se retire le 8 mars 1839. On reste deux mois sans pouvoir constituer de ministère ; puis le ministère Soult tombe sur une question de dotation pour le duc de Nemours. Louis-Philippe essaie d'un ministère Thiers, avec lequel il est vite en désaccord à propos de la politique extérieure (question d'Orient ; mouvement de 1840).

3. Louis-Philippe prend alors un ministère Guizot, qui se maintiendra jusqu'en 1848. Il gouverne en s'appuyant sur le roi et sur une majorité disparate. Son programme est : à l'intérieur, encourager les affaires ; à l'extérieur, maintenir la paix. C'est un gouvernement parlementaire en apparence : Guizot s'assure une majorité en donnant aux députés des places et des intérêts dans la concession de grands travaux, — ce fut ce qu'on appela la *corruption parlementaire*, — et en gagnant individuellement les électeurs par des faveurs personnelles, — ce fut ce qu'on appela la *corruption électorale*.

L'opposition, désormais en minorité, travaille à agiter l'opinion sur deux points : à propos de la politique extérieure, elle excite le sentiment national contre l'alliance anglaise, à laquelle on sacrifie l'honneur de la France (affaire du droit de visite, indemnités Pritchard) ; à propos de la politique intérieure, elle demande la réforme parlementaire et la réforme électorale. — En dehors des Chambres se forment deux partis nouveaux d'opposition : le parti catholique qui demande la suppression de l'Université et la liberté d'enseignement, qui agit par des sermons et par la presse ; le parti socialiste, sans forme précise encore.

En 1847, le régime paraît définitivement établi sous une forme parlementaire. Mais l'électorat est restreint à la bourgeoisie ; à la Chambre, la majorité est soumise au ministère ; les ministres marchent d'accord avec le roi. En fait, on a le gouvernement du pays par le roi sous le couvert de la bourgeoisie.

M. T.

# Sujets de devoirs

---

## I

### UNIVERSITÉ DE PARIS.

---

#### CONFÉRENCE D'ANGLAIS.

##### *Agrégation.*

##### **Leçon en français.**

Dante Gabriel Rossetti et son œuvre poétique.

##### **Lesson in English.**

The poetic diction of D. G. Rossetti.

##### *Licence.*

##### **English Essay.**

Give your opinion on the following estimate of Shelley's *Adonais* : " An elegy only equalled in our language by *Lycidas*, and in point of passionate eloquence, even superior to Milton's youthful lament for his friend ".

##### *Agrégation et licence.*

##### **Version.**

D. G. Rossetti. — *Poems*. — The Blessed Damozel (Les huit premières strophes).

##### **Thème.**

Baudelaire. — *Les Fleurs du Mal*.

— *Le Chat* (LII).

---

## II

## UNIVERSITÉ DE NANCY.

**Dissertation française.***Agrégation de grammaire.*

Plan développé d'une leçon sur la *Lettre à Messieurs de l'Académie des Inscriptions*, de P.-L. Courier.

**Dissertation française.***Licence.*

Commenter et apprécier cette opinion d'un critique contemporain sur *L'Ecole des Femmes* de Molière : « D'étrangère devenue nationale, d'aristocratique bourgeoise, de romanesque naturaliste, et, pour ainsi parler, d'une épée de parade une arme de combat, si la comédie dans *L'Ecole des Femmes*, aussi gaie que celle de Corneille ou de Scarron, plus décente que la dernière, plus littéraire que la première, y est, en outre et en même temps, comédie de mœurs, comédie de caractères, comédie à thèse, il serait difficile de trouver dans l'histoire d'un art de concevoir ou d'imaginer une transformation plus profonde accomplie presque d'un seul coup par le génie d'un seul homme. » (F. Brunetière, *Conférence à l'Odéon*, 5 décembre 1891.)

**Dissertation philosophique.***Licence.*

L'unité du moi est-elle apparente ou réelle ?

**Thème latin.***Licence.*

Bossuet, *Discours sur l'Histoire universelle*, 3<sup>e</sup> partie, chap. I, depuis : « Les choses étaient encore en cet état au iv<sup>e</sup> siècle de l'Eglise... », jusqu'à : « ... qu'on voit non seulement détruits, mais encore oubliés ».

**Thème grec.***Licence.*

La Bruyère, chap. v. *De la Société et de la Conversation*, depuis : « Arrias a tout lu, a tout vu, il veut persuader ainsi », jusqu'à : « C'est Sethon à qui vous parlez, lui-même, et qui arrive de son ambassade ».

**Version latine.***Agrégation de grammaire.*

Sénèque, *Questions naturelles*, L. IV. Préface, depuis : « Fac, mi Lucili, quod facere consuisti... », jusqu'à : «... pecuniam faciant gaudentesque spolient ».

**Dissertation latine.***Licence.*

Quas gentes Ulysses adierit, cum, Troja expugnata, Ithacam peteret, anque nonnihil ad veram locorum naturam finxerit Homerus inquiretis.

---

## III

**UNIVERSITÉ DE CAEN**

---

**Philosophie.**

- 1° Difficultés que présente l'observation des rêves.
- 2° De la méthode qui convient à cette observation.

**Histoire.**

Les relations de François I<sup>er</sup> et d'Henri II avec les protestants allemands.

**Géographie.****Le Maroc.**:  
:  
:  
**Littérature française.****Agrégation et licence.**

Critiquer la théorie exposée par Racine dans la seconde préface de *Bajazet* : « Quelques lecteurs pourront s'étonner qu'on ait osé..... comme des gens qui vivent dans un autre siècle que le nôtre. »

**Littérature grecque.**

- 1<sup>o</sup> Evolution du théâtre à Athènes.
- 2<sup>o</sup> De l'éloquence dans les poèmes homériques.
- 3<sup>o</sup> Etude des deux plaidoyers de Lysias, inscrits au programme de la licence.

**Thème grec.**

Fénelon : *Télémaque*, livre IX : depuis : « Tout à coup, Mentor dit aux rois... », jusqu'à : « Heureux le roi... »

**Philologie grecque.**

- 1<sup>o</sup> Etudier l'*Iliade*, I, 1-25.
- 2<sup>o</sup> Etudier Thucydide, v, 9 ; n'insister que sur les particularités.

**Philologie latine.**

- 1<sup>o</sup> Etudier Virgile, *Enéide*, VIII, 1-18.
- 2<sup>o</sup> Etudier Tacite, *Germania*, 23.

**Composition latine.**

Qualem epici carminis speciem exulta et omni genere disciplinarum informatæ ætas admittere queat.

**Thème latin.**

Pascal, *Pensées*, XII, § 3... « De là viennent les diverses sectes... impossible de résister. »



**Version latine.**

Le début du poème sur l'*Etna*.

**Littérature latine.**

Pline le Jeune.

**ALLEMAND.****Thème.**

De Maistre, *Soirées de Saint-Pétersbourg*, Le Sauvage : « On ne saurait fixer, un instant, ses regards sur le sauvage », etc., etc.

**Version.**

Treitschke. D. Geschichte B I., v. 201 : « Minder vielseitig... » jusqu'à : « Die nationale Bühne... »

**Dissertation.***Agrégation.*

1<sup>o</sup> Goethe als Darsteller edlerer Weiblichkeit.

2<sup>o</sup> Goethe et la tragédie française.

**Dissertation.***Licence et certificat.*

Schillers Einfluss auf die deutsche Bühne.

**Dissertation française.***Agrégation et certificat.*

L'œuvre poétique de Grabbe.

**Thème.**

Hugo, préface de *Cromwell* (vers le milieu) : « Des contemporains distingués... », jusqu'à : « Mais, dira-t-on, cette règle... »

## ANGLAIS.

**Dissertation anglaise.***Licence.*

Goldsmith's Good Natured Man. Its chief merits and faults.

**Version anglaise.**

Marlowe, Tragical History of Dr Faustus, v, 2, 143-174.

**Version.**

*Faust* : Ah, Faustus,

Now hast thou but one bare hour to live,  
 And then thou must be damn'd perpetually !  
 Stand still, you ever-moving spheres of heaven,  
 That time may cease, and midnight never come ;  
 Fair Nature's eye, rise, rise again, and make  
 Perpetual day ; or let this hour be but  
 A year, a month, a week, a natural day,  
 That Faustus may repent and save his soul !  
*O lente, lente currite, noctis equi !*  
 The stars move still, time runs, the clock will strike,  
 The devil will come, and Faustus must be damn'd.  
 O, I'll leap up to my God ! — Who pulls me down ?  
 See, where Christ's blood streams in the firmament !  
 One drop would save my soul, half a drop : ah my Christ !  
 Rend not my heart for naming of my Christ ;  
 Yet will I call, on him : O, spare me, Lucifer !  
 Where is it now ? tis gone, and see, where God  
 Stretcheth out his arm, and bends his ireful brows !  
 Mountains and hills, come, come, and fall on me,  
 And hide me from the heavy wrath of God !  
 No ! No !

Then will I headlong run into the earth :  
 Earth, gape ! — O, no ; it will not harbour me !  
 You stars that reign'd at my nativity,  
 Whose influence hath allotted death and hell,  
 Now draw up Faustus, like a foggy mist,  
 Into the entrails of yon labouring cloud,  
 That, when you vomit forth into the air,  
 My limbs may issue from your smoky mouths ;  
 So that my soul may but ascend to heaven !

[*The clock strikes the half hour.*]

## IV

## UNIVERSITÉ DE TOULOUSE.

## CONFÉRENCE D'ESPAGNOL.

Octobre 1902.

**Thème.**La préface de Le Sage au *Diable boiteux*.**Version.**

*Quijote*, I, ch. ix. Depuis : *Estaba en el primero cartapacio...*  
jusqu'à : *Puestas y levantadas en alto*.

**Dissertations.***Agrégation.**La vida y las obras de D. Juan Manuel.**Licence et certificat.*

Les pronoms démonstratifs : morphologie et syntaxe.

Novembre.

**Thème.**

Beaumarchais, *Barbier de Séville*, acte I, sc. II, depuis : *Le comte. Ta joyeuse colère...* jusqu'à la fin de la scène.

**Version.**

Moreto, *Desdén con el desdén*, I, VIII, depuis : *Diana. Desde aquel albor primero...* jusqu'à : *Sin amor, porque non quiero*.

**Dissertations.***Agrégation.*

Qu'est-ce que le gongorisme ? — Examen critique des diverses définitions données.

*Licence.*

La même en espagnol.

*Certificat.*

Pédagogie : Le vocabulaire par les yeux ; procédés et valeur de la méthode.

*Décembre.*

**Thème.**

*La Fontaine, Le Paysan du Danube (Fables XI, 7) jusqu'à : Et pourquoi sommes-nous les vôtres ?*

**Version.**

*La vida pastoril.*

La vida pastoril es vida sosegada y apartada de los ruidos de las ciudades y de los vicios y deleites dellas. Es inocente así por esto como por parte del trato y granjería en que se emplea. Tienen sus deleites y tanto mayores cuanto nascen de cosas más sencillas y más puras y más naturales: de la vista del cielo libre, de la pureza del aire, de la figura del campo, del verdor de las yerbas y de la belleza de las rosas y de las flores... Puede ser que en las ciudades se sepa mejor hablar, pero la fineza del sentir es del campo y de la soledad. Y á la verdad los poetas antiguos y tanto más cuanto más antiguos, con mayor cuidado atendieron mucho á huir de lo lascivo y artificioso de que está lleno el amor que en las ciudades se cria, que tiene poco de verdad y mucho de arte y torpeza. Mas el ánimo pastoril, como tienen los pastores los ánimos sencillos y no contaminados con vicios, es puro y ordenado á buen fin, y como gozan del sosiego y libertad de negocios que les ofrece la vida sola del campo no habiendo con él cosa que los divierta, es muy vivo y agudo. Y ayúdales á ello también la vista desembarazada que de continuo gozan, del cielo y de la tierra y de los demás elementos, que es ella en sí una imagen clara, ó por mejor decir una como escuela de amor puro y verdadero. Porque los demuestra á todos amistados entre sí y puestos en orden y abrazados, como si dijésemos, unos con otros, y concertados con armonía grandísima, y respondiéndose á veces y comunicándose sus virtudes y pasándose unos en otros, y ayuntándose y mezclándose todos, y con su mezcla y ayuntamiento sacando de continuo á luz y produciendo los frutos que hermocean el aire y la tierra.

LUIS DE LEÓN, *Nombres de Cristo*.

**Dissertation.**

*Agrégation.*

Importancia de *El Rimado de palacio* para el estudio de las costumbres españolas en el siglo XIV.

*Certificat.*

Les différents noms que les grammairiens donnent aux temps des verbes.

*Licence.*

Diferencias más importantes entre el *Diablo cojuelo*, de Vélez de Guevara, y el *Diable boiteux*, de Le Sage.

Janvier 1903.

**Thème.**

Le Sage, Préface de *Gil Bas* (Gil Blas au lecteur : *Deux écoliers allaient ensemble — avec l'âme du Licencié*).

**Version.***Valladolid.*

Valladolid, robusta y espléndida corona  
Que de Castilla cines la poderosa sien,  
Hidalga tierra de héroes, escultural matrona  
De cien ingenios madre, nodriza de otros cien ;

Recinto que las artes bordaron de bellezas,  
Sus immortales obras sembrando aquí y allá,  
Romántico tesoro de históricas grandezas,  
Archivo de recuerdos en que tu gloria está ;

Tú, cuyo suelo abonan las inclitas cenizas  
De sabios y prelados insignes en virtud,  
En cuyo campo abriéranse las empenadas lizas  
Que de la Edad de hierro cantó el viril laud ;

Tú, donde los concilios y cortes se juntaron,  
Cuyo fulgor glorioso brillar aún hoy se ve,  
Y donde, entre los doctos varones, se forjaron  
Los códigos del pueblo, los dogmas de la fe ;

Tú, en cuyo noble seno socorro halló y fortuna  
La generosa causa que en Villalar cayó,  
Cuyo cadalso viera la sangre del de Luna,  
Y en cuyos calabozos preso Fray Luis gimió ;

Tú, en cuyos viejos templos fulgura y centellea  
De artistas immortales la inspiración vivaz,  
Y en cuyas anchas plazas no hay piedra que no sea  
Testigo de un suceso, despojo de una edad ;

Tú, en que autos hubo y fiestas, en que se hicieron leyes.  
En que otorgó el gran Carlos su carta de perdón,

Donde brillaron santos, donde nacieron reyes.  
 Donde escribió Cervantes, donde murió Colón ;  
 Tú, entre fecundos lauros y vividoras palmas,  
 Las venturosas bodas debias proteger  
 En que por siempre uniéronse *dos cetros y dos almas*,  
 Y con que al fin España España empezó á ser.

EMILIO FERRARI.

### Dissertations.

#### *Agrégation.*

Commentario histórico, literario y gramatical del *Enxiemplo VIIº*  
 de *El conde Lucanor* : *De lo que cotescio a Dona Truhana*.

#### *Licence.*

El estilo de Luis Vélez de Guevara en el *Diablo cojuelo*.

#### *Certificat secondaire.*

Leçon sur le *participio pasivo*.

#### *Certificat primaire.*

La selva durante el invierno. — La aldea en dias de nieve. —  
 Velada la amor de la lumbre en Noche Buena. — Ventajas é in-  
 convenientes de la emulación. — Los antiguos trovadores de  
 Mediodia.

---

## Soutenance de thèse

---

UNIVERSITÉ DE PARIS.

M. Pierre DECHARME a soutenu sa thèse pour le doctorat d'Uni-  
 versité devant la Faculté des Lettres de Paris, en Sorbonne, le  
 18 février.

THÈSE FRANÇAISE.

*Compagnies et sociétés coloniales allemandes.*

---

*Le gérant* : E. FROMANTIN.

---

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE.

pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de *quarante-huit pages* de texte, composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours, *sérieusement rédigés*, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs, dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège ; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours ; toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la *Revue des Cours et Conférences* est *indispensable* : indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Universités et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets et de plans de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relations intellectuelles avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la *Revue des Cours et Conférences*, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la *Revue des Cours et Conférences* donnera les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous continuerons et achèverons la publication des cours professés au *Collège de France* et à la *Sorbonne* par MM. Gaston Boissier, Emile Faguet, Emile Boutroux, Alfred Croiset, Jules Martha, Gustave Larroumet, etc., etc. (ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs), en attendant la réouverture des cours de la nouvelle année scolaire. De plus, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, des comptes rendus des soutenances de thèses.

---

## CORRESPONDANCE

---

M. C... C..., B... — Vous avez dû recevoir le n° qui vous manquait. — Si nous avions un certain nombre d'étudiants dans votre cas, nous pourrions nous adresser aux professeurs que vous dites ; mais nous avons, à Paris même, des correcteurs dont l'éloge n'est plus à faire. Envoyez-nous seulement un devoir et vous jugerez vous-même. — Pour les livres, la question est à étudier.

---

## TARIF DES CORRECTIONS DE COPIE

---

**Agrégation.** — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. . . . . 5 fr.

**Licence et certificat d'aptitude.** — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. . . . . 3 fr.

*Chaque copie adressée à la Rédaction doit être accompagnée d'un mandat-poste et de la bande du dernier numéro paru, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université, dont quelques-uns même sont membres des jurys d'examens. Les sujets peuvent être pris ailleurs que dans la Revue, mais doivent, en ce cas, être joints in extenso à la copie.*

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C<sup>ie</sup>

PARIS, 15, Rue de Cluny

LES

# Classiques Populaires

Directeur : Emile FAGUET

de l'Académie Française, Professeur à la Sorbonne

Toute la littérature française, étrangère et ancienne en 50 Volumes

Prix du volume in-8° de 240 pages, illustré, broché. . . . . 2 -

Le même relié toile souple, tranches rouges . . . . . 2 75

*Chaque volume se vend séparément*

## CINQ FRANCS par mois

LA COLLECTION COMPLÈTE

Payable en dix-huit mois

Chaque souscripteur recevra de suite et *franco* les 50 volumes payables comme suit :

**LA COLLECTION BROCHÉE : 100 fr.**

payables 10 fr. en souscrivant ; le surplus  
5 fr. par mois.

**LA COLLECTION RELIÉE : 137 fr. 50**

payables 20 fr. 50 en souscrivant, le surplus  
6 fr. 50 par mois.

**AU COMPTANT** { *La Collection brochée, franco.* . . . 85 fr.  
                          { *La Collection reliée, franco.* . . . 120 fr.

On envoie *franco* sur demande la liste des 50 volumes composant la Collection.



Année Scolaire 1902-1903

# REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

DIRECTEUR : N. FILOZ

## SOMMAIRE

## Pages

- |     |                                                                                            |                                                                                |
|-----|--------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------|
| 769 | LA RHÉTORIQUE ET L'ÉDUCATION ORATOIRE A<br>ROME. — <i>Sénèque le père ; son recueil...</i> | Gaston Boissier,<br>de l'Académie française.                                   |
| 76  | ANDRÉ CHÉNIER. — <i>Ses œuvres en prose ;<br/>conclusion</i> .....                         | Émile Faguet,<br>de l'Académie française.                                      |
| 785 | BAYLEN.....                                                                                | G. Desdevises du Dezert,<br>Professeur à l'Université de Clermont-<br>Ferrand. |
| 799 | LE THÉÂTRE DE REGNARD. — <i>Le Légataire<br/>universel (conférence à l'Odéon)</i> .....    | Léo Claretie.                                                                  |
| 811 | SUJETS DE DEVOIRS.....                                                                     | Universités de Paris, et de<br>Bordeaux.                                       |
| 812 | SOUTENANCE DE THÈSES.....                                                                  | En Sorbonne.                                                                   |
| 813 | TABLE DES MATIÈRES DE LA PREMIÈRE SÉRIE....                                                | Année 1902-1903                                                                |

PARIS  
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE  
(ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C<sup>ie</sup>)

15, RUE DE CLUNY, 15

1903

Tous les droits de reproduction sont réservés.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE  
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C<sup>ie</sup>  
15, rue de Cluny, PARIS

---

ONZIÈME ANNÉE

---

# REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

---

|                   |   |                                                     |        |
|-------------------|---|-----------------------------------------------------|--------|
| ABONNEMENT, UN AN | { | France. . . . .                                     | 20 fr. |
|                   |   | payables 10 francs comptant et le                   |        |
|                   |   | surplus par 5 francs les 15 février et 15 mai 1903. |        |
|                   |   | Étranger. . . . .                                   | 23 fr. |

Le Numéro : 60 centimes

---

EN VENTE :

Les Troisième, Quatrième, Cinquième,  
Sixième, Septième, Huitième, Neuvième et Dixième Années  
DE LA REVUE

Chaque année. . . . . 20 fr.

---

Après dix années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très estimée *Revue des Cours et Conférences* : estimée, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est unique en son genre ; il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons, chaque année, à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, lettres, philosophie, histoire, littérature étrangère, histoire du théâtre, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons pas à passer même la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la *Revue des Cours et Conférences* est à bon marché : il suffira,

REVUE HEBDOMADAIRE  
DES  
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

La rhétorique et l'éducation  
oratoire à Rome.

Cours de M. GASTON BOISSIER,  
*Professeur au Collège de France.*

Sénèque le père ; son recueil. — II

Nous avons vu, dans nos précédentes leçons, qu'entre autres intérêts, les *declamationes*, que nous a conservées l'ouvrage de Sénèque le père, présentaient celui de nous fournir sur la société romaine des renseignements précieux. De nombreux sujets de *controversæ* sont, en effet, empruntés à la vie ordinaire et, si l'on ne tient pas compte de la complication voulue des situations, destinée à faire briller l'éloquence ingénieuse des déclamateurs, ils doivent ressembler assez aux causes que l'on plaidait journalièrement devant les tribunaux.

Ces renseignements fournis par les déclamations sont d'autant plus estimables qu'ils sont uniques. Nous connaissons peu, par ailleurs, la vie journalière et commune du monde antique : le roman ne fut guère cultivé dans l'antiquité, et Rome ne nous a guère légué qu'une œuvre qui présente avec nos romans modernes quelque analogie : c'est le *Satyricon* de Pétrone. C'est là l'œuvre d'un grand seigneur, écrite dans une langue souple et précise,

pleine de récits et de descriptions vraiment admirables : on n'a guère dépassé, depuis, dans le conte et la narration, les qualités d'aisance et de simplicité limpide, dont le *repas de Trimalcion* nous offre le modèle ; mais, là encore, nous ne pénétrons pas dans les coulisses de l'intimité quotidienne ; nous n'entrons point au sein de la famille romaine, par delà les colonnes de l'*atrium* ; le *Satyricon* ne nous donne que des tableaux d'une certaine *vie publique*, de la vie non point des hommes d'Etat ou des grands brasseurs d'affaires, mais des courtisanes et des riches prodigues, qui ne vivent jamais seuls et pour eux-mêmes, et dont toute l'existence est une sorte de *parade du plaisir*. — De son côté, l'*Ane d'or* d'Apulée, écrit en grec, nous retrace des scènes d'une civilisation qui n'est pas uniquement romaine : c'est un roman gréco-latin, dans lequel l'élément hellène prédomine, puisque le fond en est emprunté aux *Fables milésiennes*.

Les correspondances particulières, les lettres, pourraient, à vrai dire, nous tenir lieu de récits fictifs et nous instruire sur cette vie de tous les jours, que nous cherchons à connaître : elles ne nous sont malheureusement parvenues qu'en petit nombre. Nous possédons celles de Cicéron, surtout politiques, et celles de Pline, qui furent écrites avec l'arrière-pensée d'une publication prochaine, et qui subirent des remaniements considérables, lorsque son auteur les fit paraître : on peut même dire que c'est là une œuvre littéraire presque complètement dépourvue de ce caractère spontané, qui ferait son prix à nos yeux.

Quant au théâtre, il faut noter qu'à Rome il s'arrête de bonne heure, avec la fin de la République : en outre, nous n'avons rien du théâtre populaire, vraiment romain et non point imité des pièces grecques, qui pourrait seul nous fournir des indications précises.

En somme, la littérature romaine, considérée sous ses divers aspects, ne nous introduit, pour ainsi dire, que dans la partie publique de la maison, quand elle ne nous laisse pas sur le forum ou dans la rue. Mais que se passait-il donc dans ces petites chambres coquettes des maisons de Pompéi, dans ces boudoirs des gynécées où l'étranger n'était pas admis ? — Ce sont encore les déclamations qui nous révèlent le mieux les secrets de ces choses mortes. Nous pouvons, en effet, grâce à ces développements oratoires, nous faire quelque idée, par exemple, des rapports de la jeune fille avec son fiancé, du père avec ses enfants et surtout de la belle-mère avec la famille de son mari.

Nous touchons, ici, à l'un des problèmes les plus poignants de la vie individuelle dans le monde antique : il s'agit d'un véritable fléau familial, de l'intrusion au foyer d'une femme étrangère :

non point de la belle-mère, personnage de vaudeville et d'opérette, mais de la seconde femme, épousée par le père de famille après un divorce. On sait combien le divorce était facile et fréquent à Rome, dès l'époque de Cicéron, et l'on se rappelle que beaucoup de belles romaines « comptaient leurs années par le nombre de leurs maris » ; mais ce qui était le plus à déplorer, ce n'était point le nombre de ces maris, qu'elles laissaient avec tant d'indifférence derrière elles : c'était bien plutôt leur entrée dans la nouvelle maison, où la présence d'enfants nés de mariages antérieurs, souvent leurs égaux en âge, engendrait presque fatalement des luttes, qui aboutissaient parfois au drame.

Les déclamations nous indiquent les péripéties possibles des tragédies de famille ; elles nous font connaître en même temps les principes et les sentiments qui constituaient le fond de la vie journalière : elles nous font voir, d'une part, la dureté d'une société autoritaire, où la *jeune fille* ne tient presque aucune place et n'a d'importance que par sa dot, et nous font assister aux discordes issues de la cupidité du père et de la mère, qui entendent *placer* leur fille, *locare filiam*, sans tenir autrement compte de ses sympathies et de ses préférences ; d'autre part, elles nous montrent que les problèmes sentimentaux pouvaient cependant se poser dans l'antiquité comme de nos jours. A deux reprises, nous voyons s'agiter la question de savoir si un jeune homme ou une jeune fille doit choisir, pour l'épouser, une personne qu'il ou qu'elle aime ; et voici comment, dans l'un de ces sujets, est amenée cette discussion. — Un père de famille, conformément au droit que lui conférait la loi romaine, a *exposé*, à sa naissance, son fils, qu'un inconnu a recueilli ; plus tard, le père, pris de remords, recherche l'enfant abandonné, le retrouve, le reconnaît ; mais, de nouveau, ne pouvant vaincre son désir d'épouser la fille de celui qui l'a élevé, le renvoie et le déshérite. La donnée est intéressante ; mais encore peut-on se demander s'il s'agit, ici, d'amour ou de gratitude. — Dans une autre déclamation, le cas n'est plus douteux : il s'agit d'un jeune homme que les pirates ont enlevé et qui s'enfuit avec la fille de leur chef. Rentré à Rome, son père, qui a d'ailleurs, avant sa délivrance, refusé de payer sa rançon, veut le forcer à épouser une riche *orba*, l'idéal de la jeune fille à marier ; le jeune homme ne veut pas y consentir, et les déclamateurs nous disent de fort jolies choses pour attaquer ou pour soutenir sa décision. L'un d'eux lui prête ces paroles : « Si vous m'aviez vu couvert de haillons, accablé de chaînes, les yeux tirés par la souffrance, vous auriez bien jugé que je n'étais point alors un homme aimable, et il faut qu'elle m'ait réellement aimé

lorsqu'elle me tira de prison... ». Et plus loin : « Celui qui veut choisir une épouse, doit la choisir telle, qu'elle puisse aimer tout moins que son mari, qu'elle soit honnête et forte au point de supporter avec lui l'adversité : ces qualités, si elle les possède, sont une dot... » ; et il ajoute : « Nous serons heureux ensemble, si je suis heureux ; sinon, nous serons malheureux ensemble... Je veux choisir celle avec qui je dois vivre : on ne peut pas aimer avec l'âme d'un autre. »

C'est ainsi que les déclamations nous révèlent un aspect, presque insoupçonné, de l'âme antique, et nous montrent qu'en dépit des rudesses des pères de famille, soucieux d'accroître le patrimoine de leurs enfants, la jeune fille ne fut pas toujours, à Rome, une somme donnée de sesterces, destinée à passer d'une gens à l'autre, par la loi du mariage.

Par les déclamations, nous allons encore apprendre ce qu'a été la *sperata*, — c'est le nom gracieux donné à la fiancée dans les comédies *logatæ*, — une fois devenue *matrona*. Le théâtre de Rome ne nous l'avait guère fait connaître : chez Plaute, la *matrona* n'apparaît qu'une fois, dans *Amphitryon* ; il est vrai que son Alcène est superbe de dignité, en dépit de l'équivoque de sa situation. Mais, pas plus chez Térence que chez Plaute, nous ne trouvons de peintures réalistes du ménage vulgaire et sujet à certaines tares : l'influence de la vieille famille romaine empêche encore qu'on montre le ménage troublé par l'adultère ou le désaccord des époux. Les mimes, sans doute, — si nous en avons conservé de plus nombreux passages, — nous instruiraient mieux sur ce point, s'il faut en croire le témoignage d'Ovide, exilé pour avoir composé l'*Art d'aimer*, et qui se plaint de cette rigueur injustifiable, à une époque où l'on voit, tous les jours, les femmes tromper leurs époux, dans des mimes fort applaudis ; mais, les mimes nous faisant presque complètement défaut, c'est aux seules *controverse* qu'il nous faudra recourir : par elles, nous pénétrerons dans l'intimité du ménage.

C'est ainsi, par exemple, que nous y voyons souvent des maris jaloux, et qui n'ont pas sujet de l'être. L'un d'eux, étant resté longtemps éloigné de sa femme, apprend à son retour qu'un riche négociant, qui s'était établi auprès d'elle pendant son absence, lui a laissé par testament toute sa fortune, « parce qu'il l'a trouvée honnête ». Cette clause n'apaise point les soupçons du mari, qui attaque sa femme en justice ; et nous avons plusieurs plaidoyers, dont un de Porcius Latro, en faveur de la femme soupçonnée, ou contre elle. Dans l'un, nous trouvons de jolis développements, dignes d'un bon orateur et d'un homme du

monde, sur les moyens qu'une femme honnête a toujours à sa disposition pour écarter les amants et sur l'accoutrement de celles qui font des avances aux galants par leur seul costume et leurs attitudes. Ces morceaux, pleins de finesse, nous montrent que la vie mondaine, ignorée sous la République, commençait à se développer dans la société romaine.

Mais, le plus souvent, le jaloux ne l'est pas sans motif, et ce que nous retrouvons le plus fréquemment dans ces sujets de *contro-versiæ* qui touchent au mariage, c'est l'adultère. Nous avons même quelque lieu d'être surpris que de pareils sujets de devoirs aient été couramment proposés à des élèves âgés de quatorze ou quinze ans ; la société antique connut peu la délicatesse, fleur de civilisation très moderne, et que le *xvii<sup>e</sup>* siècle lui-même paraît avoir ignorée. De même, nous pouvons nous étonner de l'immoralité profonde que ces déclamations nous révèlent, et nous avons peine à croire aux crimes épouvantables qu'occasionnent les adultères, dans ces familles dont la tranquillité fut compromise par les divorces et les remariages. Très souvent, il s'agit, dans ces *contro-versiæ*, d'une femme et de sa belle-fille, que le père veut marier malgré sa femme ; or, au moment où le mariage projeté va être conclu, la belle-fille meurt subitement. Le père pense que sa femme l'a empoisonnée ; on met la servante à la torture et celle-ci révèle que l'homme à qui le père voulait marier sa fille était l'amant de sa femme. L'accusation a donc un fondement, et l'on propose aux jeunes déclamateurs de plaider le pour ou le contre, très souvent les deux à la fois. Ces drames horribles servent si fréquemment de thèmes à des exercices, que nous nous demandons jusqu'à quel point les fictions des écoles de déclamation correspondaient à la réalité. Or, si, des causes fictives plaidées chez les rhéteurs, nous passons à l'étude des causes réelles plaidées au forum, nous nous apercevons que les premières n'étaient pas toujours les plus surprenantes par les complications dramatiques et les atrocités inattendues.

L'an 688 de Rome, la deuxième année avant son consulat, Cicéron avait plaidé pour Cluentius, dans une affaire qui présentait le plus extraordinaire tissu d'horreurs qui se puisse imaginer. Cluentius, — dont la mère s'était mariée quatre fois, et la troisième fois avec son gendre divorcé, — était accusé d'avoir empoisonné son quatrième beau-père, Oppianicus ; de plus, celui-ci, pour contracter ce mariage, avait empoisonné deux de ses propres enfants, dont l'existence, aux yeux de la mère de Cluentius, constituait un obstacle à leur union. Il est vrai que toute mort subite, en ces temps de science imparfaite, était aisément attribuée à un

crime, et Cicéron, en parlant d'Oppianicus, laisse entendre qu'il a été empoisonné *par habitude*. Mais il faut bien qu'à ces accusations particulières ait correspondu quelque fond de réalité générale : les crimes commis ont dû donner créance aux crimes imaginaires, et les témoignages fournis par les déclamations, qui, composées dans le premier siècle de l'Empire, reproduisent un état social peut-être antérieur, ne paraissent pas, dans l'ensemble, avoir été mensongers.

L'ouvrage de Sénèque le père constitue donc, pour nous, un document historique de premier ordre, et nous ne saurions mieux en achever l'examen qu'en mettant en lumière quelques physiologies de rhéteurs, dont certaines déclamations ont été conservées sous forme d'extraits dans l'*Oratorum et rhetorum sententiæ*. Ainsi notre courte étude sur la société romaine, d'après les déclamations rapportées par Sénèque, aura pour complément un bref aperçu sur le mouvement littéraire à Rome, dans les premiers temps de l'Empire.

L'époque impériale fut, en effet, marquée, à son début, par une réaction contre l'école de Cicéron, dont la suprématie littéraire avait été contestée dès son vivant. Médiocrement représentée par des orateurs un peu ternes, comme Pollion et Messala, au temps d'Auguste, l'école cicéronienne vit se dresser en face d'elle une sorte de *romantisme*, dont deux hommes de très grand talent, Labienus et Cassius Severus, furent les promoteurs et les principaux représentants.

Le premier, parent du fameux général de César, qu'il abandonna lorsqu'il eut deviné ses ambitions, était un républicain farouche, et les contemporains ont parlé de son *ardeur pompéienne*. Orateur et historien de large envergure, il eut la gloire et la honte de voir ses ouvrages brûlés en public par ordre de l'empereur ; incapable de supporter sa douleur et son indignation, il se tua.

Cassius Severus, fils d'un affranchi, passionné comme Labienus, dont il disait connaître les ouvrages par cœur, fut surtout un pamphlétaire et un improvisateur. — Exilé dans l'île de Seriffe, il y mourut de misère et de faim.

C'est de ces deux grands hommes, que deux grands déclamateurs, dont Sénèque nous a conservé de très nombreux fragments, Porcius Latro et Albutius Silus, subirent particulièrement l'influence et se proclamèrent les héritiers littéraires.

Porcius Latro devait à sa naissance espagnole la fougue et la violence, qui se manifestent dans ses écrits : il est, en effet, remarquable que les Espagnols se soient, dès l'origine, montrés tels que



nous les connaissons par toute leur littérature postérieure. Fantastique et sans mesure dans tous ses actes, comme dans ses sympathies et dans ses haines, il négligeait le décorum dont se paraient la plupart des déclamateurs ses contemporains : seul entre tous, il ne prenait nul soin de sa voix, dont l'enrouement était devenu proverbial. Grand admirateur de Labienus, il ne lui avait pas emprunté seulement ses opinions littéraires ; et son républicanisme ne craignit point de s'afficher en présence d'Auguste et d'Agrippa, dont il s'attira l'inimitié. Menacé par le pouvoir, il se donna la mort.

Albutius Silus de Novare n'a pas une physionomie moins originale, dans cette galerie de déclamateurs libéraux, qui finirent presque tous par le suicide. Plaidant, un jour, à Milan, — ce qui n'était pas la coutume des rhéteurs, — il était fort applaudi ; le juge fit expulser les bruyants auditeurs. Irrité, Albutius Silus insulta le juge ; et, comme la statue de Brutus, ancien gouverneur de la Gaule cisalpine, se trouvait dans le tribunal, il la prit à témoin, et nomma le meurtrier de César *legum ac libertatis auctorem et vindicem*. Atteint d'une tumeur, il résolut de mourir ; mais, auparavant, il réunit le peuple, et lui prouva qu'il avait raison de mettre fin à ses jours.

Ces morts étranges dénotent assurément un certain manque d'équilibre intellectuel, qui, d'ailleurs, ne saurait nous surprendre : ces hommes doués de tempéraments puissants, parfois presque de génie, ne trouvaient pas, sous le régime nouveau, d'aliment à leur ambition ; aussi les vit-on s'égarer dans une recherche étrange de la singularité et de la bizarrerie.

Du moins doivent-ils à Sénèque le rhéteur de n'avoir pas été tout à fait oubliés, et de nous étonner encore maintenant par la trempe remarquable de leur caractère.

R. B.

# André Chénier

---

Cours de M. ÉMILE FAGUET,

Professeur à l'Université de Paris.

---

## Ses œuvres en prose. — Conclusion.

Notre cours touche à sa fin : cette seule leçon nous reste, et nous la consacrerons à l'étude des œuvres en prose d'A. Chénier. Sans doute, notre étude ne pourrait être qu'insuffisante, si nous n'avions déjà eu l'occasion de nous entretenir de cette partie des œuvres de notre poète ; mais, lorsque nous avons cherché ensemble à déterminer la nature et la direction de ses tendances littéraires, lorsque nous avons voulu pénétrer dans l'intimité de sa pensée et même lorsque nous avons exploré l'histoire de sa vie, nous avons été amenés, à maintes reprises, à examiner à fond ses ouvrages de critique, les notes plus ou moins éparses que certaines questions de métaphysique et de morale lui avaient suggérées, et les œuvres de polémique qu'il composa pendant la période révolutionnaire.

Nous ne reviendrons, aujourd'hui, que sur ces derniers ouvrages. Son *Traité sur la Perfection des Arts* et ses fragments philosophiques nous ont déjà longuement retenus ; mais il convient de fixer de nouveau notre attention sur ses articles politiques, que nous n'avions guère signalés, jusqu'ici, qu'à titre documentaire et parce qu'ils étaient des actes autant que des écrits.

L'esprit général qui a dominé la littérature politique d'André Chénier n'est pas difficile à caractériser : nous savons ce qu'était, au XVIII<sup>e</sup> siècle, le parti libéral, qui procédait de Montesquieu et non point de Voltaire, et dont la Déclaration des Droits de l'Homme de 1789 exprime les principes et les opinions. — André Chénier a été, durant trois années, une personnalité des plus en vue dans ce parti ; c'est même lui qui a doté de son programme la *Société Trudaine*, devenue la *Société des Amis de la Constitution*. Il fit, en effet, paraître, le 28 août 1790, dans le n° 13 des *Mémoires de la Société de 1789* un article intitulé : *Avis au Peuple Français sur ses véritables ennemis*, où se trouve, exposé avec beaucoup d'éloquence unie à beaucoup de netteté et de pénétration, l'essentiel de cette doctrine libérale, dont, vers le même temps, Condorcet s'était fait le théoricien. Nous en extrayons le passage le plus important :

« Qu'ils instruisent le peuple, dit-il des *Amis de la Constitution*, qu'ils lui montrent son bonheur, sa liberté dans ses devoirs ; qu'ils lui rendent palpable et facile ce qu'il doit faire, et les moyens de le faire ; qu'ils le conduisent par la main dans les routes nouvelles qui lui sont tracées ; et bientôt, connaissant tous bien nos vrais intérêts, nous serons dociles et obéissants à la loi ; bientôt les principes du bonheur public ne seront plus une espèce de doctrine secrète entre les sages ; bientôt, dans toutes les classes, tous les citoyens sauront ce que tous doivent savoir :

« Qu'il ne peut y avoir de société heureuse et libre sans gouvernement, sans ordre public ;

« Qu'il ne peut y avoir de fortune privée, si le revenu public, c'est-à-dire si la fortune publique n'est pas assurée ;

« Que la fortune publique ne saurait être assurée sans ordre public ;

« Que si, dans les Etats despotiques, on appelle ordre public l'obéissance aveugle aux caprices des despotes, — sous une constitution libre et fondée sur la souveraineté nationale, l'ordre public est l'unique sauvegarde des biens et des personnes, l'unique soutien de la Constitution ;

« Qu'il n'est point de constitution, si tous les citoyens, affranchis de toute espèce de joug illégitime, ne sont unis de cœur à porter le joug de la loi, toujours léger quand tous le portent également ;

« Que toute nation estimable se respecte elle-même ;

« Que toute nation qui se respecte, respecte ses lois et les magistrats choisis par elle ;

« Qu'il n'est point de liberté sans loi ;

« Qu'il n'est point de loi, si une partie de la société, fût-ce la plus nombreuse, pouvait attaquer par violence et essayer de renverser l'ancienne volonté générale qui a fait loi, sans attendre les époques et observer les formes indiquées par la constitution ;

« Que, comme M. de Condorcet l'a très bien développé dans un écrit publié depuis peu de jours, lorsque la Constitution donne un moyen légal de réformer une loi que l'expérience a montré fautive, l'insurrection contre une loi est le plus grand crime dont un citoyen puisse être coupable ; par ce crime, il dissout la société autant qu'il est en lui ; c'est là le vrai crime de lèse-nation ;

« Qu'il n'est point de liberté, si tous n'obéissent point à la loi, et si aucun est contraint d'obéir à autre chose qu'à la loi et aux agents de la loi ;

« Que nul ne doit être arrêté, recherché, interrogé, jugé, puni que d'après la loi, conformément à la loi et par les officiers de la loi ;

« Que la loi ne peut s'appliquer qu'aux actions, et que les inquisitions sur les opinions et les pensées ne sont pas moins attentatoires à la liberté, lorsqu'elles s'exercent au nom de la nation, que lorsqu'elles s'exercent au nom des tyrans. »

Tel est le programme auquel André Chénier resta fidèle jusqu'à sa mort : c'est même cette fidélité passionnée qui lui coûta la vie. — Comme on le voit, l'esprit général de ce grand *factum* est plus conforme à la Déclaration des Droits de l'Homme de 1789, qu'à celle de 1793, où se réfléchit l'esprit du jacobinisme de plus en plus prépondérant.

Une autre brochure d'avril 1791, moins considérable que le grand article précédent, a, sans doute, aussi moins d'importance au point de vue politique, mais n'est pas moins intéressante au point de vue littéraire : Chénier y fait preuve de hautes qualités de psychologue. En face des partis qui se forment et n'ont point encore assez vécu pour se connaître eux-mêmes, il sait déjà discerner leurs tendances et presque prévoir leurs évolutions. Il constate par avance le fait signalé plus tard par Joseph de Maistre : « A partir de 1789, on ne gouverne plus la France ; on se la dispute ». Cette situation nouvelle est d'ailleurs inévitable : du moment que la nation est devenue souveraine, le pouvoir doit être exercé, non point par la totalité, mais par la *majorité* de la nation ; des partis se forment donc, qui essaient de grouper la majorité autour d'eux et luttent dans ce but les uns contre les autres sans trêve et sans fin : c'est une sorte de guerre sociale latente, indéfinie. Chénier, examinant cette situation dans ses *Réflexions sur l'esprit des partis*, indique le seul moyen possible d'atténuer ce mal issu d'un bien : les partis ne doivent pas se considérer comme leur propre fin, et tout leur effort doit tendre à se détruire eux-mêmes, en réalisant le plus tôt possible les améliorations qui ont servi de prétexte à les constituer et qui sont le but de leur activité. — Outre ces conseils généraux adressés au Français de tous les temps, il exprime, en ce qui touche la période particulière que la France traverse, des avis fort sages. Il veut que l'ordre soit rétabli, puisque la plupart des réformes demandées par la nation ont été obtenues. Il désire voir la fin des mesures d'exception, et juge criminel de prolonger à plaisir les violences et les troubles, puisque le pays doit trouver un bonheur nouveau dans le libre jeu des institutions renouvelées : il réproouve l'ombrageuse ténacité de ceux qui, en se refusant à revenir à l'ordre normal, éloignent indéfiniment, par les irrégularités qu'ils affermissent, l'heure de la prospérité et de l'apaisement.

« Quelqu'un a dit que, si l'on agit comme la révolution étant

finie, elle ne se finira jamais ; et moi, je réponds que, si l'on se persuade toujours que la révolution n'est pas finie, et que si l'on agit toujours comme la révolution pas finie, c'est alors qu'elle ne se finira jamais... — Y a-t-il maintenant assez de lois faites pour que tous les citoyens connaissent bien leur état et leur devoir ? Oui. Y a-t-il des tribunaux ? Oui. Y a-t-il des administrateurs ? Oui. Y a-t-il une force publique suffisante pour faire exécuter la loi, quand on le voudra réellement ? Oui. Qu'y aura-t-il donc de plus, quand on nous dira que la révolution est finie et que le règne des lois a commencé ? Certes, au moment où toutes ces institutions nouvelles entrent en activité, s'écrier ainsi qu'elles n'existent même pas, n'est propre qu'à les étouffer dès leur naissance, à les rendre méprisables aux yeux des faibles et des ignorants, qui croiront que nos lois ne sont que des jeux, et nos magistrats de vains fantômes ; et tout justifier sans cesse, en répondant que c'est la faute du moment, n'est que le vrai moyen d'éterniser ce moment. »

Chénier nous donne ici, et du premier coup, — cette littérature ne fait que de naître, — un modèle de littérature politique. Il a trouvé tout d'abord le style approprié à ce genre nouveau, éloquent sans être périodique, suffisamment vif pour communiquer au lecteur la passion de l'écrivain, familier dans son impeccable correction et dans son énergie.

Poursuivant son étude, il reconnaît dans cet *esprit de parti*, qu'il voudrait proscrire, une forme nouvelle de l'*esprit de corps*, bien antérieur à la Révolution, et que la Révolution semblait devoir anéantir à jamais ; c'est là une observation d'excellente psychologie et pleine de vérité philosophique. A Chénier, en même temps qu'à Mirabeau, revient l'honneur d'avoir créé la psychologie politique :

« C'est cet *honneur de corps*, l'éternel apanage de ceux qui trouvent trop difficile d'avoir un honneur qui soit à eux ; c'est, dis-je, cet honneur de corps qui fait sortir des salles d'armes des essaims de héros, ou jadis nobles, ou devenus tels depuis qu'il n'y en a plus, armés pour le soutien du trône, qui certes n'a pas besoin d'eux ; impudents et misérables parasites, qui, en osant se nommer les défenseurs du roi, ont pris le seul moyen qu'ils pussent avoir de lui faire tort. Ils rôdent, ils courent çà et là, tous prêts à chercher querelle à quiconque n'est pas des leurs et ne désire pas la guerre civile, et à le tuer pour avoir raison contre lui ; et les femmes, toujours aveuglément livrées à leurs passions du moment, toujours éprises de ce qui ressemble au courage, de tous temps admiratrices secrètes ou déclarées de ces assassinats che-

valeresques appelés *duels*, semblent encourager par d'homicides applaudissements cette férocité lâche et stupide.

« C'est pour cet *honneur de corps*, que des furieux, devenus implacables ennemis de leur patrie, se réjouissaient presque à la nouvelle des horreurs qui ont ensanglanté nos provinces méridionales, et, falsifiant les décrets, égarant le peuple des campagnes, semant la discorde, appelant le sang, emploient les mêmes armes que les plus vils brouillons qui aient déshonoré le parti contraire, et semblent vouloir les justifier. Ils n'ont pas honte de maudire la France et tous les Français, d'invoquer, dans leurs vœux, toutes les puissances de la terre contre une nation qui ne connaît plus leur livrée, et se repaissent constamment de l'absurde et abominable espérance que l'univers entier se réunira pour venir exterminer un pays où ils ne sont plus marquis, et où on ne les encense plus dans l'église de leur village. »

Couplet plein de justes remarques, presque grandiloquent par endroit et toujours spirituel : on ne saurait être meilleur journaliste.

Mais, habile à découvrir aux tendances actuelles des antécédents, au sein même de l'ancien régime, — recherche qui dut maintes fois déplaire aux fougueux novateurs des clubs, — Chénier voit dans l'esprit de parti, examiné à un autre point de vue, non plus le parti pris exclusif, tant reproché aux membres de certains corps de l'Etat monarchique, mais une survivance de la scolastique. Il y distingue, comme un de ses éléments essentiels, ce goût de la discussion pour elle-même, qui anima également les grands disputeurs de tous les siècles. Le passage où il s'explique, est très fin, et pourrait avoir pour épigraphe cette boutade de Rabelais : « Toutes les disputes du monde sont grammairiennes. »

« Voilà quelles querelles politiques, succédant aux querelles scolastiques et aux querelles théologiques, mais traitées de la même manière, dans le même esprit, avec les mêmes sophismes (car le caractère de l'espèce humaine ne change point) aigrissent aujourd'hui les sociétés, divisent les familles, et jettent de telles semences de haines et de calomnies, que les plus absurdes accusations de vols, d'empoisonnements, d'assassinats secrets, sont familières à tous les partis et n'étonnent plus personne. Chacun, dans sa puérile vanité, appelant vertu, sagesse, probité, son amour pour ses opinions, déclare malhonnête homme quiconque ne pense pas comme lui ; assure qu'il a tout fait, qu'il fait tout, que sans lui tout serait perdu ; crie, menace, cherche à intimider et embrasse avidement ou repousse avec horreur des choses qu'il connaît mal, et des mots dont il a négligé de comprendre le sens.

« J'en donnerai un exemple. Plusieurs partis se réunissent à proscrire le mot de *république*. Ils regardent d'un œil de colère celui qui ose s'en servir; ils croient voir un sacrilège, un ennemi de l'Etat et du roi comme si tout pays où la nation fait ses lois, s'impose elle-même, demande compte aux agents publics, n'était pas une *république*, quel que soit d'ailleurs son mode de gouvernement; et comme si celui qui veut parler avec précision et justesse devait se priver d'une expression qui rend bien une bonne idée, parce que beaucoup de gens parlent ou écoutent sans entendre ce qu'ils disent ou ce qu'on leur dit. »

C'est ainsi qu'André Chénier exprime des idées qui nous semblent nouvelles, tant elles sont bien formulées; nous pouvons ajouter qu'il les exprimait au bon moment. Nul doute, en somme, que, mort moins jeune, il n'eût été une lumière de la politique, comme il avait été un charme de la poésie.

En 1791, il s'avise que la déesse du moment, c'est la Peur : il est frappé du tremblement universel qui plie sous la main de quelques énergumènes la nation tout entière : il voit ce que la Révolution est en train de devenir; il sait pourquoi; il écrit un admirable discours, publié pour la première fois dans l'édition de 1819 : *Les Autels de la Peur*, — un chef-d'œuvre. Un passage surtout mérite d'être cité, dans lequel Chénier allie à l'éloquence la plus généreuse, la familiarité sans trivialité dont il usa toujours avec tant de goût :

« Et l'on garde le silence sur ces indignités, et l'on ferme la bouche à l'homme de bien qui essaye de les réprimer en lui assurant que les personnes rassemblées là étaient des *aristocrates* ! Il a honte de se taire; il voudrait répondre qu'il n'en sait rien; que cela peut être, mais que, même en le supposant, il est assurément bien contraire aux lois, bien contraire au sens commun, d'inquiéter les citoyens dans leur maison à cause de leurs opinions politiques; que la faculté de se réunir n'appartient pas exclusivement aux patriotes, mais à quiconque veut la payer; que des hommes et des femmes, qui viennent en plein jour, tous ensemble dans une maison, pour assister à un concert, ne peuvent évidemment pas être des machinateurs de trames obscures; que, d'ailleurs, ils sont chez eux; et que tous les cris exagérés, toutes les craintes de conciliabules *antipatriotiques*, ne sont évidemment que d'odieux prétextes pour éterniser ces vexations contre les personnes, et ces violations de domicile qui renversent toutes les lois et qui n'ont jamais mené à aucune découverte de quelque importance. Il voudrait dire tout cela; mais il se tait, car il a peur d'être appelé lui-même *aristocrate*.

« Il voudrait tonner avec force contre cette lie des écrivains et de l'espèce humaine, à qui tous ces funestes égarements n'inspirent qu'une joie féroce et que d'abominables railleries ; contre ces *orateurs du peuple*, ces prétendus *amis du peuple*, qui trempent leur plume dans le sang et dans la boue ; mais, pour l'intimider, on lui dit, — et on ment en lui disant, — que ces misérables ont servi la cause de la liberté ; et il se tait, car il a peur de passer pour un *aristocrate*.

« Et, toujours agité de peur en peur, s'il rencontre dans la conduite d'un officier public, d'un magistrat de l'ancien régime, surtout d'un ministre quelque chose qui soit digne d'éloge, il se garde bien de la louer, de peur qu'on l'appelle *aristocrate* ; et si, d'autre part, il aperçoit ou dans un représentant du peuple, ou dans quelque autre citoyen connu pour son patriotisme, soit un peu de négligence à surveiller les agents publics, soit trop de facilité sur l'emploi de nos deniers, ou quelque oubli de la dignité nationale, et quelque tendance à une sorte de flatterie courtisane, non moins mésestante à un homme libre que l'insolence et les bravades, il se garde bien d'en rien dire de peur qu'on ne l'appelle *républicain*.

« Cette dernière peur est, à la vérité, beaucoup moins commune que l'autre. Le simple sens de ce mot *aristocrate* engourdit un homme public, et attaque chez lui jusqu'au principe du mouvement. Il veut le bien de tout son cœur ; il s'y poste avec zèle ; il y sacrifierait toute sa fortune ; il est toujours prêt à marcher : au milieu de son action, qu'il entende prononcer contre lui ces cinq syllabes magiques, il se trouble, il pâlit, le glaive de la loi lui tombe des mains. Or, il est bien clair que Cicéron ne sera jamais qu'un *aristocrate*, au dire de Clodius et de Catilina : si donc Cicéron a peur, que deviendrons-nous ? »

C'est bien là le juste ton des polémiques qui ne sont pas grossières. En même temps que Chénier, Camille Desmoulins l'avait compris ; mais, doué d'un goût moins sûr et de moins de finesse d'esprit, Desmoulins ne sut pas toujours se garder des trivialités et du pédantisme.

Nous dirons encore un mot de l'article d'André Chénier sur la *Cause des désordres qui troublent la France et arrêtent l'établissement de la liberté* (26 février 1792), dans lequel il fait le procès des Jacobins, dont les chefs, « visibles ou invisibles, ont tous le même but, de régner ; et le même esprit, de régner par tous les moyens ». — Les mêmes qualités de style, que nous avons eu l'occasion d'apprécier à plusieurs reprises dans cette leçon, s'y révèlent à nouveau. En outre, nous y voyons, d'une manière décisive, l'atti-



tude prise par André Chénier vis-à-vis du parti qui devait, pour quelques années, confisquer la Révolution; il terminait son article par cette phrase significative : « Me présentant sans ménagement et sans crainte à l'honorable inimitié des brigands à talons rouges et des brigands à piques, je tâcherai, autant qu'il sera en moi, de venger la justice, l'humanité, l'honnêteté publique, des outrages journaliers qu'elles reçoivent de cet abominable amas de brouillons qui vivent de la liberté, comme les chenilles vivent des arbres fruitiers qu'elles tuent. »

Nous savons que son courage devait être fatal à notre polémiste, et que ses ennemis politiques furent vengés de ses généreuses attaques, la veille même de leur propre chute.

Il me reste à conclure.

André Chénier demeure certainement, dans l'histoire de notre littérature, notre premier poète humaniste. Mieux que tout autre, il a su ressusciter l'esprit de l'antiquité, le faire sien, l'exprimer sans outrage. Il est fort difficile, lorsqu'on use d'une langue moderne, d'être un vrai poète antique : l'imitation devient aisément de la surcharge ou de la parodie. Ronsard, avant Chénier, avait toujours conservé quelque chose de l'écolier gauche, dans la manière dont il traita et maltraita l'antiquité. Après lui, Goethe seul, qui peut-être le dépasse, a su faire revivre, avec le même tact et la même finesse, l'âme des anciens poètes grecs et latins. En France, aucun n'égale Chénier, qui ouvre à la poésie une voie nouvelle.

En outre, on peut considérer Chénier comme notre plus grand poète élégiaque ; tout au moins, on peut le proclamer (après Rousseau) le créateur de la littérature personnelle : à travers ses nombreux souvenirs classiques, on sent dans ses éloges les vibrations d'une âme particulière ; et, même lorsqu'il traite des sujets généraux, il est presque toujours en scène. A ce point de vue, il ne rappelle en rien Ronsard : sensible, agité dans le plus intime de son être par la passion, il est très moderne. C'est là le principal mérite de ses éloges, et ce mérite est grand.

Enfin, si, l'*Hermès* n'ayant jamais vu le jour, il ne peut être salué du titre de grand poète philosophique, le plan de son poème, demeuré à l'état de projet, et les fragments qu'il avait eu le temps d'écrire prouvent surabondamment qu'il était capable de le devenir.

En somme, au moment où notre littérature semblait près de s'épuiser, il fit jaillir trois sources d'inspiration où elle devait longtemps s'abreuver ; et remarquons qu'il ne se borna point à développer la pensée de Jean-Jacques Rousseau, mais que toute

son œuvre porte la marque très profonde de son génie propre.

Son influence a été considérable ; et, chose piquante, cette influence s'est exercée quelquefois, parce qu'on s'était trompé sur son compte.

En 1820, les romantiques, qui s'ignoraient encore eux-mêmes, ont honoré Chénier comme un ancêtre ; c'était une erreur. Toutefois cette erreur n'était pas sans raison : les romantiques qui, en 1820, se demandaient s'ils n'étaient pas des *ronsardisants*, savaient qu'ils n'étaient pas des *classiques* : ils reconnurent des affinités qui unissaient le génie de Chénier et celui de Ronsard, et ils rappelèrent la mémoire de Chénier pour faire opposition au classicisme. — En outre, ces *libertés*, prises par Chénier au point de vue de la facture du vers, le distinguaient à leurs yeux et n'étaient point faites pour leur déplaire. — D'ailleurs, on ne tient pas la clef des querelles entre classiques et romantiques, si l'on ignore de qui se réclamaient et les uns et les autres. Les classiques de 1820 ne se réclamaient pas du xvii<sup>e</sup> siècle, mais de Voltaire ; et c'est ce qui explique pourquoi les classiques étaient libéraux et même révolutionnaires sous les Bourbons, alors que *romantique* était, sous la Restauration, synonyme de *réactionnaire* ; or, il était aisé de s'apercevoir qu'André Chénier n'était pas de l'école de Voltaire. Les romantiques n'en demandaient pas davantage : — Cette erreur fut celle de Sainte-Beuve jusque vers 1830 : c'est dire qu'il fallait bien qu'elle eût quelque apparence de vérité.

Mais ce n'est point sur l'école romantique que l'influence de Chénier s'est surtout exercée : de véritables *Chénieristes* se sont montrés au milieu du xix<sup>e</sup> siècle, respectueux de la forme jusqu'à la superstition, ciseleurs de bijoux aux lignes précises, amoureux du style lapidaire, que les anciens eux-mêmes ont tant aimé : ce sont les Néo-classiques ou Parnassiens. Cette école, par un juste sentiment de parenté artistique et littéraire, s'est constituée la fidèle gardienne du culte d'André Chénier.

Ce poète a donc exercé des influences bien diverses : c'est dire combien il avait en lui d'avenir. Son œuvre, variée quant à la nature des sujets qu'elle embrasse et aux qualités qui s'y manifestent, pouvait plaire et déplaire à tous par quelque côté ; mais, dans l'ensemble, sa fortune n'a fait que croître à mesure qu'elle a vieilli. Chaque jour, on découvre dans les poèmes d'André Chénier plus de richesse d'idées et de sentiments ; et son nom est l'un des plus grands dont une littérature puisse s'enorgueillir, un des plus significatifs qui puissent représenter une civilisation.

R. B.

# Baylen.

---

Cours de M. G. DESDEVISES DU DEZERT,

Professeur à l'Université de Clermont-Ferrand.

---

La défaite dont la nouvelle avait frappé de terreur Joseph, ses conseillers et ses généraux, était la capitulation de Baylen, qui avait livré aux Espagnols deux divisions entières de l'armée française, comprenant environ 17.000 hommes.

Le nom de Baylen sonne lugubrement à des oreilles françaises ; non que l'honneur n'ait pas été sauvegardé, là comme en tant d'autres désastres, mais parce que cette défaite fut la première qui ait atteint les armes de Napoléon et qu'elle emprunte à ce fait une signification symbolique, d'une valeur toute particulière. Puis, cette capitulation, conclue pour sauver l'armée, fut violée par un ennemi ivre de vengeance, et, des 17.000 hommes qui mirent bas les armes, 4.000 à peine revirent la France, après six ans de souffrances sans nom.

Les péripéties de ce drame funeste viennent d'être étudiées à nouveau et dans le plus grand détail par M. le lieutenant-colonel Clerc (*Capitulation de Baylen, causes et conséquences*, Paris, 1903, in-8°), dont le récit nous permettra de suivre, heure par heure, les événements qui ont conduit le malheureux général Dupont dans le piège sanglant où il est tombé.

Dans son ignorance profonde des choses d'Espagne, Napoléon a basé toute sa tactique sur l'occupation rapide et solide de Madrid. Il lui a paru que, maître de Madrid et de la route de France, appuyé sur Pampelune et sur Barcelone, il n'avait plus rien à craindre d'un soulèvement.

Il ne savait pas que l'Espagne est surtout riche et peuplée sur son pourtour et que les Castilles vivent des troupeaux de Galice et d'Estrémadure, des fruits d'Andalousie et de Valence et des blés de la plaine de l'Ebre. Il ne savait pas que Madrid est une création artificielle de la politique et que son influence sur la Péninsule, au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, était infiniment moins considérable que celle de Paris, de Vienne ou de Berlin en France, en Autriche et en Prusse. — Maître des Castilles, il ne possédait qu'un désert ; maître de Madrid, il n'avait qu'une ville.

Il put faire mitrailler par Murat ses habitants révoltés, et obtenir par la terreur une apparente soumission ; mais cette terreur n'allâ pas au delà de la portée de son canon, et, partout ailleurs, elle se changea en haine et en exécration.

Nous savons comment, en dix jours, un cercle de feu étreignit le plateau des Castilles et Madrid, et bloqua les Français dans leur conquête.

Murat et, plus tard, Savary, Belliard, gouverneur de Madrid, l'ambassadeur La Forêt, beaucoup d'autres, intéressés à flatter l'empereur, lui dépeignirent ces soulèvements comme des entreprises désespérées et sans consistance ; des tentatives de « la canaille » pour troubler l'ordre, pour voler et assassiner.

Napoléon, plein de confiance dans ses troupes et de mépris pour les bandes que l'Espagne pouvait lui opposer, ordonna une série de mouvements qui devaient assurer notre domination. Moncey reçut l'ordre de marcher sur Valence, Bessière de débayer la Castille et Dupont d'envahir l'Andalousie.

Quand on parle de l'Andalousie à un Espagnol, sa figure s'éclaire d'un sourire : l'Andalousie, c'est le pays des montagnes neigeuses et des fleuves rapides et profonds, c'est le pays des fleurs et des fruits, la terre d'abondance, de beauté et de plaisir. C'est vrai, mais pour quelques cantons seulement.

L'Andalousie est bornée, au Nord, par la falaise escarpée de la sierra Morena, qui sert de rebord au plateau castillan ; au Sud, le massif colossal de la sierra Nevada culmine à 3.554 mètres, et toute la côte, du cap de Gata à Jerez, est bordée d'une chaîne qui s'élève par places à 1.600 ou 1.900 mètres. A l'intérieur du pays, entre les vallées du Jénil et du Guadalquivir, les monts de Jaen dépassent 2.000 mètres. A l'Ouest, la campine de Cordoue et la plaine de Séville s'abaissent en pentes douces jusqu'aux marais du bas Guadalquivir et aux dunes d'Arenas Gordas. — Les vallées des rivières, les bassins où se sont déposés les terrains d'alluvion, la Vega de Grenade sont de véritables paradis terrestres, mais la steppe d'Ecija, les solitudes de la Manche royale, les basaltes de Gata, les plaines salées du littoral sont d'aspect aussi aride et de climat aussi brûlant que les régions les plus désolées de la Perse.

Le système de la grande propriété, seul connu en Andalousie, a donné aux campagnes un caractère tout particulier. La population agricole s'est groupée dans d'énormes villages de 10 et 20.000 âmes, où les intendants des grands domaines viennent la chercher à l'époque de la récolte et des semailles. Six semaines de travail donnent à l'Andalous le droit de flâner le reste de l'année. Bril-

lant causeur, *coplero fécond*, ami du bruit et des fêtes, passionné et jaloux, il résume, en les exagérant, toutes les qualités et tous les défauts de sa race, et remplit du bruit de sa joie et de ses querelles les places de ses gros bourgs, les foires et marchés de ses grandes et glorieuses cités : Cordoue, Séville, Cadiz, Grenade, Malaga.

Les quatre provinces d'Andalousie comptaient, en 1808, une population totale de 1.900.000, âmes et les troupes espagnoles qui y étaient campées, à Cadiz, au camp de Saint-Roch, à Malaga et à Grenade, représentaient, au mois de mai, un effectif de 34.600 hommes *présents et tous de vieilles troupes*. — Dès la fin de juin, la Junte de Séville pouvait disposer de 60.000 hommes.

Pour envahir l'Andalousie et marcher sur Séville et Cadiz, le maréchal Moncey estimait qu'il fallait *au moins 40.000 hommes*, même en comptant sur les généraux et les troupes espagnoles d'Andalousie. (Mémoire espagnol cité par Clerc, p. 91.)

Napoléon en accorda seulement 20.000 au général Dupont, et, en réalité, comme les troupes d'Estrémadure ne purent le rejoindre, et que les Suisses de Grenade passèrent à l'insurrection, Dupont ne disposa que de 12.000 hommes pour cette hasardeuse campagne. — « Comme auxiliaires à Cadiz, c'est trop, disait Solano, et, s'il y a d'autres desseins, *c'est trop peu*. »

C'est sur ce mot qu'il faut rester ; il résume très nettement la situation.

Il y a, dès le début de l'entreprise, disproportion marquée entre l'instrument et le travail à accomplir.

Mais la force matérielle n'est pas toute dans la guerre, la force morale triomphe bien souvent, là où le calcul semblait prédire la défaite.

Or, cette force morale, qui tient à l'expérience et à la cohésion des troupes et à la valeur morale des chefs eux-mêmes, notre armée était bien loin de la posséder.

Elle était composée, en majorité, de conscrits ayant seulement quelques mois d'exercice et nullement rompus aux fatigues du métier militaire.

Elle comptait 2.500 Suisses, Espagnols de fidélité douteuse.

Son chef passait pour un des plus brillants divisionnaires de l'Empire ; général de brigade en 1794, Dupont s'était montré administrateur habile en Piémont et en Toscane, avait contribué en 1805 à la reddition d'Ulm et avait à Friedland couvert le corps de Ney, menacé par la garde impériale russe ; Dupont avait mérité la bienveillance de Napoléon, et on disait hautement à l'armée qu'il trouverait à Cadiz son bâton de maréchal. Mais, avec ses brillantes

qualités militaires et ses beaux états de service, Dupont manquait de hardiesse et de caractère. Enivré par la fortune, menant une vie fastueuse, présidant des banquets de 60 couverts, donnés aux frais de ses hôtes espagnols (Clerc, p. 103), il n'avait ni le désintéressement, ni l'abnégation des véritables hommes de devoir; ambitieux, égoïste, il ne pouvait demander à ses lieutenants les vertus qu'il n'avait pas lui-même.

Il partit de Tolède, le 24 mai, et traversa la Manche sans résistance; elle était seulement un peu plus déserte encore qu'à l'habitude.

Il s'engagea dans le redoutable défilé de Despeña-Perros, creusé par l'érosion dans les flancs de la sierra Morena et l'un des plus sinistres paysages de pierres que l'on puisse imaginer.

Le 2 juin, il était sur le Guadalquivir, à Andujar, où il apprit le soulèvement général de l'Andalousie.

Il était parti avec l'idée d'être *soutenu* par les troupes espagnoles, et de n'avoir à exécuter, avec leur concours, qu'une besogne de police, et il se trouvait, avec une douzaine de mille hommes et peu de canons, en face d'une contrée immense en armes contre lui.

Des partis de dragons envoyés du côté de Jaen et de Grenade étaient enlevés ou massacrés. Un courrier dépêché au général Avril, qui venait de Portugal avec une brigade de renfort, était massacré. A partir du 31 mai, les communications avec Madrid furent interrompues.

Dupont ne pensa cependant pas à rétrograder, comme il eût été sage de le faire. Il marcha sur Cordoue par la grande route de Séville, qui suit la rive gauche du Guadalquivir et traverse le fleuve au pont d'Alcoléa.

Il arriva devant cette position le 7 juin, au matin, et la trouva défendue par un demi-bataillon du régiment suisse espagnol de Reding n° 2, un escadron du régiment de la reine et 15 à 18.000 volontaires non exercés. L'ennemi disposait de six pièces de canon.

Une vigoureuse canonnade, une charge du général Pannetier nous ouvrirent le passage. La cavalerie du général Fresia dispersa les volontaires, et le chef qui les commandait, Echavarri, ne s'arrêta même pas à Cordoue, qu'il jugea impossible de défendre, il s'enfuit jusqu'à Ecija, à 68 kilomètres d'Alcoléa.

Dupont fut sous les murs de Cordoue presque en même temps que les fuyards. Il fut reçu à coups de fusil, somma inutilement la ville de se rendre et fit enfoncer les portes à coups de canon. Pen-

dant une heure encore, on se battit dans les rues ; quand on resta maître de la place, il était 5 heures et demie du soir ; les troupes, qui avaient marché toute la nuit précédente, combattaient depuis 4 heures du matin.

On pillait... « comme cela a lieu à la suite des attaques de vive force, après lesquelles on ne peut maîtriser le soldat. » (Général Marescot.)

Mais, malgré les ordres de Dupont, le pillage et les désordres de tout genre se prolongèrent pendant trois jours. — « Il eût fallu, dit le colonel Clerc, l'implacable rigueur d'un Wellington... de terribles exemples s'imposaient, et il est certain que Dupont ne montra pas l'énergie nécessaire. »

Les Espagnols parlent du sac de Cordoue comme d'un acte de sauvagerie sans excuse ; il paraît certain que les églises furent profanées ; les couronnes d'or et de pierreries qui décoraient les images des saints, les mitres, les croix, les vases sacrés devinrent la proie du soldat, et, chose plus grave certains chefs allèrent jusqu'à taxer leurs hôtes et à se faire remettre par eux des sommes importantes. (Toreno, I, p. 185.)

Ces excès achevèrent d'exaspérer la haine des Espagnols. Les faits furent dénaturés et grossis, comme bien on pense, et servirent d'aliment à la colère et à l'indignation de tous les patriotes.

Cependant l'impression de terreur causée par la victoire d'Alcoléa et la rapide occupation de Cordoue avait été si vive, que Castaños, cantonné à Séville avec l'armée d'Andalousie, n'osa rien tenter pour reprendre Cordoue, et aurait même évacué Séville, si Dupont avait marché résolument contre lui.

Mais Dupont se trouvait déjà bien trop « en l'air » à Cordoue, et ce qu'il eût certainement tenté avec 20.000 hommes, il ne l'osa pas avec 10.000, et tous les militaires estiment qu'il eut raison, sa situation à Cordoue étant *intenable*. (Clerc, p. 105.) Seulement, il eut le tort de donner à sa retraite l'apparence d'une fuite précipitée. Il partit le 16 juin, à 7 heures du soir, laissant derrière lui ses malades et 400 hommes isolés, que l'ennemi ne tarda pas à faire prisonniers.

Le 18, il était de retour à Andujar, qui s'était soulevé dans la nuit du 8 au 9 juin et avait chassé sa garnison.

La guerre devenait atroce : 400 Français surpris, à Valdepeñas, avaient été passés au fil de l'épée ; le général René, qui rejoignait le corps de Dupont, avait été pris par les insurgés et tué à coups de couteau, dans les bras d'un officier espagnol du régiment de Sagunto, qui s'efforça en vain de le protéger. Le 6 juin, les insurgés espagnols, auxquels on avait raconté que les Français égorg-

geaient tous ceux qui leur tombaient entre les mains, avaient envahi l'hôpital militaire de Manzanares et tué les malades et les blessés dans leur lit.

Dupont, par représailles, fit fusiller quelques-uns des habitants d'Andujar, qui s'étaient le plus compromis, et laissa la troupe piller impunément pendant tout le mois qu'il séjourna à Andujar.

Ce mois d'inaction nous perdit.

Andujar était par lui-même une mauvaise position. Dominée de toutes parts, la ville ne pouvait être défendue, et le gué de Mengibar permettait de la tourner. Elle était trop loin de la sierra Morena pour en commander sérieusement les passes. Elle n'avait d'approvisionnements d'aucune sorte. Le pays insurgé n'offrait presque aucune ressource. Une température constante de 36 degrés multipliait dans nos rangs les dysentériques et les malades.

La situation de Dupont restait ignorée à Madrid ; cependant, on finit par s'inquiéter de n'en plus recevoir de nouvelles, et, le 15 juin, le général de division Védel reçut l'ordre de se porter, à son tour, de Tolède sur Andujar avec 4.950 hommes, dont 450 de cavalerie et 10 pièces de canon.

Védel arriva le 26 juin au Despeña Perros et y trouva 5.000 insurgés avec six pièces de canon. Il mit les hommes en fuite et prit le canon. Le soir même, il entra à Santa-Elena et y opérait sa jonction avec une colonne de 1.200 hommes, que Dupont envoyait à sa rencontre, sous le commandement du capitaine de frégate Baste.

Dupont était dégagé et les communications rétablies avec Madrid.

En arrière de Védel, le général Frère occupait Madridejos, et n'attendait que la nouvelle de l'occupation de Valence par Moncey pour prendre, à son tour, la route d'Andalousie, s'unir à Védel et à Dupont et reprendre avec eux l'offensive contre Séville et Cadix. Six jours suffisaient pour opérer la concentration de tout le corps d'armée, entre Baylen et Andujar.

A ce moment, une erreur de Napoléon vint de nouveau compromettre la situation de Dupont. S'aidant des mauvaises cartes d'alors, l'Empereur crut possible de reporter la division Frère de Madridejos à San Clemente pour le mettre plus à portée de Moncey, mais c'était le rejeter à près de 100 kilomètres de la grande route d'Andalousie, et lui ôter, par conséquent, tout moyen de venir rapidement en aide à Dupont et à Védel.

Frère une fois parti, les communications furent de nouveau rompues entre Madrid et Védel, sur une longueur de 28 lieues, de Santa-Cruz-de-Mudela à Madridejos ; et toute la correspondance



de Dupont avec l'état-major de Madrid tomba entre les mains des Espagnols. Castaños, général en chef de l'armée d'Andalousie, se trouva informé, jour par jour, des moindres démarches de Dupont, mis au courant de ses inquiétudes et de l'état précaire où se trouvaient ses troupes.

Aussi, lorsque Dupont voulut négocier avec lui (21 juin), Castaños se montra-t-il inflexible. Il n'était peut-être pas du nombre de ces irréconciliables qui eussent préféré la mort à tout accommodement, mais il se vit le plus fort et refusa de céder. Au commencement de juillet, son parti était pris sans retour.

Une fois encore, Savary essaya de rétablir les communications avec Védel et Dupont, et envoya sur la route d'Andalousie le général Gobert avec sa division.

Napoléon trouva que l'on dégarnissait trop Madrid, et donna l'ordre à Savary de rappeler Gobert sur la capitale : « Le but de tous les efforts de l'armée doit être de conserver Madrid. C'est là qu'est tout... *La vraie manière de renforcer le général Dupont n'est pas de lui envoyer des troupes, mais d'en envoyer au maréchal Bessières.* (Berthier à Savary, 13 juillet.)

L'empereur se trompait évidemment, et, si ses ordres avaient été exécutés, la responsabilité du désastre de Baylen lui serait en grande partie imputable ; mais Gobert était déjà réuni à Dupont, quand la lettre de Berthier arriva à Madrid, et Dupont, qui n'avait jamais réclamé plus de 20.000 hommes pour reprendre l'offensive, se trouvait avoir, le 6 juillet, 19.627 hommes sous ses ordres et disposer de 38 pièces de canon. (Clerc, p. 154.)

Mais il avait devant lui toutes les forces espagnoles, montant à environ 43.000 hommes.

Parti de Séville le 29 juin, Castaños était entré à Cordoue le 2 juillet, et avait opéré, le 8 juillet, sa jonction avec Reding, qui venait de Grenade et de Jaen. Les journées du 9 et du 10 furent consacrées aux derniers travaux d'organisation de l'armée. Le 11, les Espagnols décidèrent d'attaquer Dupont dans sa position d'Andujar, et il s'écoula encore trois jours avant que l'attaque eût lieu.

Pendant tout ce temps, Dupont n'avait pas fait un mouvement. Prenant au pied de la lettre les instructions de Savary qui lui prescrivaient de *tenir à Andujar*, il n'avait songé ni à débayer le terrain devant lui, ni à mettre sa ligne de retraite à l'abri de toute entreprise de l'ennemi.

Le 14 juillet, l'armée espagnole se mit en mouvement.

Reding, à notre extrême gauche, réussit à chasser nos avant-postes de Mengibar et à les refouler sur la rive droite du Guadalquivir, mais il remit le passage du fleuve au lendemain.

Coupigny, commandant la 2<sup>e</sup> division espagnole, chassa nos avant-postes de Villanueva, franchit les gués du Guadalquivir et nous rejeta jusque sur la route d'Andujar à Baylen.

Au centre, Castaños s'empara des hauteurs qui dominent, au Sud, la position d'Andujar, amena ses canons jusqu'à 1.500 mètres de la tête de pont et la canonna fortement.

A l'extrême droite, Santa-Cruz passa le fleuve à la hauteur de Marmolejo et vint inquiéter le flanc droit de Dupont, mais le général Lefranc marcha sur lui et le rejeta dans les ravins.

La journée du 14 n'eut donc rien de décisif ; les deux armées se rapprochèrent, sans s'engager à fond.

Le 15, Védel, averti des intentions de Reding, se porta à sa rencontre de Baylen sur Mengibar, et la seule présence de sa division empêcha les Espagnols de tenter le passage.

Mais Dupont, qui voyait toujours devant lui le gros des troupes espagnoles, demanda avec instance à Védel de venir à son secours et, le 16, Védel se rendit à Andujar, laissant seulement 4 compagnies de renfort au général Liger-Belair chargé de défendre Mengibar. Son arrivée à Andujar rendit la sécurité à Dupont, et le reste de la journée fut tranquille de ce côté-là.

Malheureusement, le mouvement de Védel avait été aperçu par Reding, qui avait lancé sur la colonne française ses guérillas, le bataillon des volontaires de Catalogne et le régiment de cavalerie de Bourbon. Ces troupes n'arrêtèrent pas Védel, mais lui tuèrent du monde, lui firent des prisonniers et, parmi eux, un courrier que Dupont dépêchait à Madrid.

Les généraux espagnols apprirent par les prisonniers que l'armée mourait de faim et commençait à se démoraliser. — « Soyez persuadé, écrivit Coupigny à Castaños, que vous avez 10.000 hommes devant vous, et croyez que, s'il en recevait la sommation avec les avantages que son honneur et sa dignité pourraient lui faire accorder, Dupont se rendrait avec ses troupes. »

Cette lettre, datée du 16 juillet, au moment où Dupont n'avait pas encore été sérieusement attaqué, en dit long sur son découragement.

Le 16 juillet au matin, au moment même où Védel entra à Andujar, Reding, sûr de n'avoir devant lui que des forces insignifiantes, lançait toute sa division — 12.000 hommes d'infanterie, 1.000 chevaux et 10 bouches à feu sur la rive droite du Guadalquivir, où Liger-Belair n'avait à lui opposer qu'un régiment, un bataillon, un escadron et 2 pièces de canon.

Liger-Belair, délogé des bords du fleuve, se mit en retraite sur Baylen, où se trouvait le général de division Gobert.

Si Gobert avait eu toute sa division sous la main, la partie eût été à peu près égale, mais deux de ses quatre régiments étaient encore dans la Manche ou le long des passes de la sierra Morena; un troisième était à Andujar, avec 4 pièces de canon. Il ne lui restait donc plus qu'un régiment, ou, plus exactement, 2 bataillons; car il avait dû détacher 2 bataillons à Linarès pour faire face à 5.000 Espagnols signalés de ce côté.

Au premier avis de l'attaque de Mengibar, le brave Gobert quitta Baylen et marcha au-devant de Liger-Belair. Il le rencontre à mi-chemin de Baylen à Mengibar. Sa troupe était dans le plus grand désordre et il eut de grands efforts à faire pour la rallier. Il y parvint cependant, et, malgré la terrible disproportion des forces, il n'hésita pas à attaquer l'ennemi. Il allait se décider à ordonner la retraite, quand il fut frappé mortellement.

Dufour, qui lui succéda dans le commandement, fit avancer les cuirassiers et donna l'ordre de charger.

La belle tenue de ces troupes, que les soldats de Reding ne connaissaient pas encore, arrêta l'ennemi. Le feu cessa et chacun demeura sur ses positions.

La chaleur était atroce; les hommes, couverts de poussière, étaient sans force, à demi morts de soif et de fatigue.

Les deux armées étaient aussi épuisées l'une que l'autre.

A dix heures du soir, Dufour battit en retraite sur Baylen et Guarroman.

Dès deux heures de l'après-midi et sans que son mouvement ait été aperçu, Reding repassa le Guadalquivir et reprit ses positions du matin.

Cette journée avait donc été extrêmement glorieuse pour nos troupes et aurait dû éclairer Dupont sur le danger que courait sa gauche.

Il aurait dû évacuer immédiatement Andujar et se retirer sur Baylen, d'où il ne pouvait plus être aisément coupé des défilés.

Mais il crut encore possible de repousser les attaques de Reding sur sa gauche, tout en gardant la position d'Andujar; à la première nouvelle de la retraite de Dufour sur Baylen, il donna ordre à Védel de marcher sur le même point et de rejeter Reding sur Mengibar, s'il se présentait.

Védel avait fait, depuis la veille, les 5 à 6 lieues qui séparent Mengibar d'Andujar, il n'hésita pas à se remettre en marche, le 16 juillet à 9 heures du soir, pour faire les 30 kilomètres de route entre Andujar et Baylen, où il arriva le 17 au matin, vers 8 heures.

Mais Dufour avait quitté Baylen à minuit et n'avait laissé personne pour informer Védel de ses intentions.

Védel ne savait pas que Reding avait repassé le Guadalquivir, il crut que les Espagnols avaient marché par Linarès sur La Caroline, et, malgré la fatigue de ses troupes, il se porta dans l'après-midi du 17 sur Guarroman, où il trouva Dufour.

Celui-ci eut beau lui faire observer que les Espagnols ne pouvaient être en avant de son corps : Védel, en proie à une véritable idée fixe, ordonna à Dufour de partir immédiatement pour Santa-Eleña, le suivit bientôt avec tout son monde et rappela même à lui le général Cayrois, qu'il avait laissé à Baylen avec un bataillon et une pièce de canon.

Par suite de cette fatale méprise, une trouée de dix lieues s'ouvrit dans la ligne française entre Andujar et Guarroman ; et, le matin du 18, la trouée s'était encore élargie de 10 kilomètres, puisque Védel était parvenu jusqu'à La Caroline.

Dupont avait été prévenu dans la journée du 17 de l'étrange marche entreprise par Védel. Il eut un éclair de raison et donna l'ordre de départ d'Andujar pour le soir même.

Puis il se dit que Védel battrait, sans doute, les Espagnols partis de Linarès, reviendrait le rejoindre à Andujar et qu'à eux deux ils battraient Castaños. Il resta à Andujar toute la journée du 17.

Le 18, vers midi ou une heure, il apprit que Reding et Coupigny avaient franchi le Guadalquivir et occupé Baylen à 9 heures du matin. La retraite était coupée.

Il était cependant impossible de quitter Andujar en plein jour, devant Castaños, qui n'était qu'à une portée de canon.

Dupont attendit 6 heures du soir pour commencer sa retraite.

Il avait 1.200 malades ; il en laissa 300 derrière lui, qui ne pouvaient être transportés, donna au général Chabert le commandement de l'avant-garde, avec deux pièces de canon, et suivit, à une heure et demie en arrière avec le gros de la colonne ; mais, s'attendant toujours à être poursuivi par Castaños, il mit son convoi trop en tête et plaça en queue presque toute son infanterie et toute sa cavalerie. Bien formée pour se défendre, sa colonne était mal faite pour attaquer ; et c'était en tête qu'elle devait rencontrer l'ennemi.

La ville de Baylen occupe le centre d'un petit bassin dominé de tous côtés par des collines, couvertes en grande partie de bois d'oliviers.

La ville est à la bifurcation des routes de Madrid à Cordoue, et de Madrid à Jaen et Grenade. C'est par cette dernière que Reding et Coupigny étaient arrivés. La colonne de Dupont suivait l'autre route et devait traverser d'abord le pont jeté sur le torrent du

Rumblar, puis un col assez élevé, le col de la Cruz-Blanca, avant de déboucher dans la plaine de Baylen. C'est là que Reding et Coupigny, forts de 17.000 hommes avec 16 pièces de canon, attendaient la division Dupont qui comptait 9.400 hommes seulement.

Le 19 juillet, vers 3 heures et demie du matin, l'avant-garde prit contact avec l'ennemi. Le général Chabert culbuta les avant-postes espagnols, leur prit deux canons et occupa deux mamelons : le Cerrajon et le petit Zumacar, qui flanquaient le col à droite et à gauche.

Mais bientôt l'armée espagnole s'ébranla à son tour et nous reprit les hauteurs. Tout ce que put faire le brave Chabert fut de se cramponner au col et d'y tenir en attendant les renforts.

A 5 heures, la brigade de chasseurs du général Dupé arriva, suivie, à 6 heures, par la brigade Privé.

Nous reprîmes les collines ; mais l'ennemi, faisant toujours avancer de nouvelles réserves, nous rejeta encore en arrière du col. Alors entrèrent en ligne les derniers régiments de Dupont. La brigade Rouyer rétablit le combat ; mais l'artillerie espagnole, 16 pièces de 12, bien placées sur le cerro de Valentin et bien servies, brisèrent encore les efforts de nos soldats.

Il était dix heures du matin ; les troupes, parties affamées d'Andujar, marchaient depuis douze heures, se battaient depuis l'aube et voyaient au loin, sous Baylen, les épais bataillons des réserves de Reding et de Coupigny, d'où sortaient sans cesse de nouveaux combattants.

La bataille s'arrêta. Sous le ciel de feu, dans ces bois d'oliviers sans fraîcheur et sans eau, les Français respirèrent un instant, Dupont appela à lui ses dernières réserves, fit porter sur le front des troupes les drapeaux pris le jour même à l'ennemi et tenta une dernière attaque. Mais, au lieu de concentrer tous ses efforts sur un seul point de la ligne espagnole, au lieu de chercher à faire une simple trouée, au lieu de passer à tout prix, laissant derrière lui bagages, artillerie, malades et blessés, il voulut vaincre et chargea sur tout le front de la ligne espagnole.

A ce moment décisif, les Suisses des régiments de Preux et de Reding, qui servaient dans nos rangs, commencèrent à désertir. En quelques minutes, 1.600 hommes passèrent à l'ennemi. En vain, les marins de la garde tentèrent une dernière charge ; ils réussirent à percer la première ligne des Espagnols, mais, derrière celle-là, il y en avait deux autres, et ils étaient 300. Du côté du Rumblar, on entendait déjà tonner le canon : c'était Castaños, qui s'était emparé d'Andujar, et qui avait lancé le général La Peña à notre poursuite. Dupont se voyait pris entre deux feux ; il avait

2.400 hommes hors de combat ; un tiers de son monde s'était couché sous les oliviers, succombant à la fatigue, à la soif, à la dysenterie ; il n'avait plus 3.000 hommes en armes autour de lui, il avait reçu deux blessures, la pensée de sa responsabilité l'accablait. Il désespéra trop tôt, et, malgré les sages avis du général Privé, il envoya un parlementaire à Reding pour lui demander une suspension d'armes. Il était midi et demi.

Reding accorda la suspension d'armes, mais déclara qu'il n'avait pas qualité pour traiter de la capitulation. Il autorisa le parlementaire français, capitaine Villoutreys, à se rendre à Andujar, auprès de Castaños et à donner avis de l'armistice à La Peña.

Sur les deux heures, Dupont, ému de pitié par les souffrances de ses soldats, crut pouvoir faire appel à l'humanité du général espagnol : « Du pain, du vin, de l'eau-de-vie, lui écrivait-il, je vous prie, par Dieu, pour mes soldats, si patients et si dignes de la plus grande considération. »

C'était dévoiler l'extrême besoin où se trouvaient les troupes. La Peña comprit qu'il pouvait tout oser, et, vers quatre heures, tandis que nos malheureux soldats, entassés dans le ravin desséché de la Dehesa, y cherchaient en vain quelques gouttes d'eau, il franchit le Rumblar et occupa les hauteurs de la rive gauche, sans que Dupont tentât le moindre effort pour l'en empêcher.

Castaños reçut Villoutreys à cinq heures et demie, refusa toute suspension d'armes et exigea une capitulation immédiate et sans conditions.

Mais, pendant ces allées et venues, un événement s'était produit qui aurait pu changer la face des choses.

Védel, que nous avons laissé à La Caroline, avait été réveillé en sursaut par le canon de Baylen. Au lieu de partir immédiatement, il ne s'était mis en marche qu'à 5 heures du matin — au lieu de courir, il avait mis trois heures à franchir les 12 kilomètres qui séparent La Caroline de Guarroman ; — au lieu de continuer à marcher au canon il avait fait reposer ses troupes ; il était resté *sept heures* à Guarroman, à deux lieues du champ de bataille. — Mais enfin, avec toutes ces fautes, il arrivait avec 5.000 hommes de troupes fraîches, au moment où La Peña violait lui-même l'armistice. Encore un effort, et Reding nous livrait passage.

Védel essaya de réparer le temps perdu. Il pensa, comme Desaix à Marengo, que la bataille était perdue, mais qu'on avait encore le temps d'en gagner une autre. Il donna l'ordre de l'attaque et du premier élan délogea les Espagnols de la colline de l'Ahorcado, leur prenant trois drapeaux et deux canons. La posi-

tion de San-Cristoñal allait être attaquée, quand Védél reçut au milieu du feu un billet de Dupont ainsi conçu : « Je vous prie de ne point agir jusqu'à nouvel ordre. D'après ce qui s'est passé aujourd'hui, il a été convenu entre M. de Reding et moi qu'on chercherait les moyens de faire un arrangement, et des officiers ont été, en conséquence, envoyés à M. de Castaños. J'attends sa réponse sous peu d'heures, et vous serez prévenu des conditions qui auront été faites. »

Si Védél avait eu l'âme d'un vrai soldat, il eût déchiré la lettre de Dupont et l'eût sauvé malgré lui. Mais Napoléon n'avait habitude ses généraux qu'à obéir ; il condamnait l'initiative, il ne voulait devant lui que des machines. Védél fit ce que lui prescrivait le commandant en chef : il s'arrêta alors que ses avant-postes *n'étaient pas même à 3 kilomètres de Dupont*. La victoire lui tendait la main ; il lui tourna le dos.

Il resta dans l'inaction toute la nuit.

Le 20 dans la matinée, Castaños porta son quartier général à mi-chemin d'Andujar à Baylen. Les divisions Lapeña et Jones donnèrent la main à Reding et à Coupigny et la situation de Dupont se trouva si désespérée qu'après un conseil tenu vers dix heures du matin, tous les généraux émirent l'avis « que l'honneur de l'armée était sauf et qu'il était indispensable d'adhérer aux propositions de l'ennemi pour conserver à S.M. l'Empereur des troupes aussi dévouées à son service ».

Dans l'après-midi, Védél envoya proposer à Dupont de reprendre la lutte le lendemain au point du jour. Dupont et ses officiers refusèrent en prétendant « que cela gâterait tout ce qui était déjà fait ». Et, au lieu de passer outre, Védél décampa à la chute du jour et reprit la route de Madrid.

Lorsque les Espagnols apprirent sa retraite, l'idée leur vint de profiter de l'abattement de Dupont pour prendre dans un même coup de filet toutes les troupes françaises.

Ils crièrent à la trahison, alors que, malgré la suspension d'armes, ils avaient manœuvré toute la journée pour achever de nous envelopper. Ils menacèrent de passer les troupes de Dupont au fil de l'épée, si Védél ne se rendait pas. Ils offrirent des conditions inespérées s'il se rendait.

Dupont envoya deux courriers sur la route de Despeña-Perros. Védél ne fut rejoint qu'à Santa-Elena. Il était presque sauvé... Pris du même vertige que les autres, il déclara « qu'il acquiesçait à tout ce que ferait le général Dupont ». — Un instant, les soldats de Védél se mutinèrent : « Une partie était sous les armes et voulait se retirer sur Madrid, l'autre, au contraire, désirait re-

tourner à Baylen *et se battre pour délivrer Dupont* ». Enfin, la discipline l'emporta et toute la division Védel reprit le chemin de Baylen, non pour combattre, mais pour se rendre.

La capitulation, conclue le 21 au soir, est un chef-d'œuvre de perfidie.

Les troupes de Dupont sont prisonnières de guerre. — celles de Védel ne le sont pas; elles sont seulement tenues d'évacuer l'Andalousie. — Mais les unes et les autres déposeront leurs armes et seront dirigées par étapes sur Rota et San-Lucar, où elles seront embarquées sur des vaisseaux avec équipages espagnols et transportées en France au port de Rochefort. Au moment de l'embarquement, la division Védel recouvrera ses armes. La plupart des autres articles sont relatifs à des questions de détail et d'exécution et aux privilèges accordés aux officiers, qui conservent leurs armes et la propriété de leurs chevaux. Les généraux ont droit à une voiture et à un fourgon, les officiers supérieurs et d'état-major à une voiture seulement.

Comment de braves généraux, comment d'avisés Français avaient-ils pu arriver à ce point de découragement et d'aberration, c'est ce qu'expliquent seulement les indicibles souffrances éprouvées en ces terribles jours : la chaleur avait monté à 40 degrés, étonnant les Espagnols eux-mêmes, le champ de bataille n'était plus qu'un hideux charnier, sous l'influence des miasmes pestilentiels les moindres blessures devenaient mortelles. Dévorés par la faim et la soif, tordus par la dysenterie, officiers et soldats restaient étendus à terre, insensibles aux insultes et aux outrages des paysans et des soldats espagnols, qui traversaient le camp...  
« Hier la grande armée, aujourd'hui le troupeau. »

G. DESDEVICES DU DEZERT.



# Le théâtre de Regnard. — « Le Légataire universel ».

Conférence, à l'Odéon, de M. LÉO CLARETIE.

MESDAMES, MESSIEURS,

*Le Légataire universel* de Regnard nous reporte à la date de son apparition, c'est-à-dire à l'année 1708, un moment que l'on est convenu d'appeler l'époque attristée et austère de la fin du règne de Louis XIV. Le roi, vieilli, le déclare : « A nos âges, on n'est plus heureux. » Et, en effet, du point de vue de la grande histoire, de l'histoire publique et diplomatique, l'aspect est sombre. Mais il en est de la société comme des gens ; elle a comme eux sa vie extérieure, comme eux aussi sa vie intime et privée, et ses deux façons de vivre sont loin parfois de se ressembler. Cette société de 1708 n'était pas aussi sévère. A regarder l'histoire d'un peu haut, il est vrai qu'il n'y a plus alors de grands noms ni de grands succès. Turenne, Condé, Vauban ont disparu et ont été remplacés par des gens comme Tallard ou Chamillard ; c'est la défaite de Ramillies, l'invasion de la France par les étrangers, qu'on voit apparaître jusqu'à Saint-Cloud. Ajoutez que le froid et la famine aggravent la misère publique, et que, dans Paris, on voit des gens courir derrière les carrosses des grands seigneurs en leur criant : « Du pain ! du pain ! » Il fallut qu'on les employât à déblayer une grande butte de terre qui était entre les portes Saint-Denis et Saint-Martin, et on les paya avec des morceaux de pain.

Vous voyez combien paraît gris le tableau de ce temps, quand, selon les jolis vers de Verlaine,

... Maintenant jetais sur la France ravie  
L'ombre douce et la paix de ses coiffes de lin.

Mais cela n'empêchait point la littérature de sourire, et peut-être n'y eut-il jamais, chez nous, autant d'auteurs comiques. Je ne parle pas de Crébillon, dont *l'Atrée* n'a rien de folâtre ; mais c'est alors que parurent et Lesage avec *Crispin rival de son maître*, et Dufresny, et Destouches, enfin et surtout Regnard.

Regnard, en 1708, habitait au bout de la rue Richelieu, à l'intersection de la rue actuelle et du boulevard des Italiens. C'était

alors l'extrémité de Paris, le rempart; de sa maison, bel hôtel entre cour et jardin, il apercevait ce qui est aujourd'hui le faubourg Montmartre. C'étaient de belles plaines, plantées de vignobles, où l'on récoltait un petit vin de Montmartre qui avait une certaine réputation; par delà ces vignobles, il découvrait la grande butte Montmartre sur laquelle s'élevaient une trentaine de moulins, bien connus : le moulin de la Galette, le moulin du Paradis, le moulin de la Lamette, du But-à-Feu, de la Vieille-Tour. Il n'en reste plus, aujourd'hui, que deux : encore leur destination a-t-elle été sensiblement détournée de l'intention première des fondateurs. Regnard avait encore sous les yeux le va-et-vient des meuniers et des ânes; on disait des gens niais : c'est un gars de Montmartre; des malades venaient faire leur cure aux fontaines d'eaux thermales; des pèlerins gagnaient la petite chapelle où l'on conservait une image sacrée portant le mot hébreu *rabboni*. Les commères s'imaginaient que la propriété de cette image était de *rabonir*. Il y en eut une qui vint prier pour que son mari devînt meilleur un jour ou deux après, le mari mourut, et la bonne femme de s'écrier :

Que la bonté du saint est grande !  
Il vous donne plus qu'on ne lui demande !

L'hôte de ce bel hôtel de la rue Richelieu était né avec une fortune d'environ cinq cent mille francs de rentes, gagnée par son père dans le commerce de l'épicerie, des comestibles, de toutes ces salaisons qu'on appelait alors des *éperons à boire*; et il semble que Regnard s'en soit toujours senti, car ce fut un très grand buveur devant l'Eternel. Il mena une vie de grand seigneur. Il avait à Grillon, près de Dourdan, une campagne dont il fit une véritable abbaye de Thélème, donnant de copieux repas, organisant des chasses à courre au chevreuil et au cerf. C'était d'ailleurs alors un très grand personnage : il réunissait les titres de trésorier des finances du roi, de conseiller du roi, de lieutenant des eaux et forêts, de capitaine du château de Dourdan, de grand bailli de la province de Hurepoix. Il avait comme hôtes assidus et comme amis les plus hauts seigneurs du temps : le petit-fils de Condé, le duc d'Enghien, le marquis d'Efflat, le prince de Conti, sans compter un certain nombre de jolies femmes, comme Mlles Loison, et des littérateurs, comme Palaprat, Dupré, et ce Dufresny, resté célèbre par la façon dont, faute d'argent, il paya sa blanchisseuse : il l'épousa.

Les visiteurs de ce splendide home de Regnard pouvaient voir dans son cabinet de travail, derrière le fauteuil, et accrochée au

mur, une chaîne garnie de deux boulets. C'était un souvenir de voyage très personnel ; car cette chaîne, Regnard l'avait portée lui-même pendant deux années. On voyageait, en ce temps-là, beaucoup plus que nous ne croyons ; tout le monde faisait son tour d'Europe : Montaigne et Descartes avaient circulé. Mais on avait, beaucoup moins qu'aujourd'hui, la manie d'imprimer ses impressions de voyage : nous avons du moins, en ce genre, les jolies lettres de La Fontaine, le voyage de Chapelle et de Bachaumont, et, sous forme de roman, ce charmant opusculé, trop peu lu, que Regnard a intitulé *La Provençale*. Dès l'âge de vingt ans, orphelin, en possession de son immense fortune, Regnard, ne sachant que faire, partit en Italie ; il alla au carnaval de Venise, joua et rapporta cinquante mille francs de gain. Il rentra à Paris, puis, à vingt-deux ans, retourna en Italie ; mais le voyage, cette fois, fut différent. A Bologne, il fit la connaissance d'un ménage, M. et M<sup>me</sup> de Prades. M<sup>me</sup> de Prades était jeune et fort jolie ; Regnard, de son côté, était le plus brillant cavalier qu'on pût rêver, souriant, aimable et spirituel. L'intimité s'établit très vite. Cependant ils se quittèrent ; mais, très peu de temps après, le hasard, ou une secrète connivence fit que le bateau, qui partait de Civita-Vecchia pour rentrer à Toulon, réunissait encore M. et M<sup>me</sup> de Prades et Regnard. Ils étaient en pleine mer, lorsqu'il leur arriva ce qui arrivait souvent : un flibot de corsaires les attaqua, s'empara d'eux, et les emmena tous prisonniers en *Alger*. Ils furent exposés sur le marché aux esclaves et vendus : le mari, à un Arabe nommé Omar, M<sup>me</sup> de Prades à un autre Turc qui s'appelait Baba-Hassan, pour le prix de mille livres ; Regnard, estimé le plus cher des trois (quinze cents francs) fut adjugé à un certain Achmet-Talem. M<sup>me</sup> de Prades dut en être humiliée. Lisez dans *La Provençale* le récit charmant de ces péripéties, de la vie qu'ils menèrent dans leur esclavage, de leurs tentatives d'évasion. Tout se termina par l'intervention tardive du consul qui paya la rançon ; on remit en liberté Regnard et M<sup>me</sup> de Prades ; quant au mari, on ne sut ce qu'il était devenu ; il avait été emmené dans le désert par Omar, et l'on n'en avait plus eu de nouvelles.

Regnard et M<sup>me</sup> de Prades rentrèrent en France ; ils se préparaient à s'épouser, lorsqu'un jour deux religieux arrivèrent, soutenant sous les bras un pauvre diable qui revenait de très loin : c'était le mari, M. de Prades, que ces religieux avaient eu la mauvaise inspiration de sauver et de ramener. M<sup>me</sup> de Prades fut obligée de l'accueillir, et, le ménage étant reconstitué, Regnard songea à autre chose, soit qu'il fût désespéré, soit qu'il fût débarrassé, prenez-le comme vous voudrez. Toujours est-il que, pour-

suivant ses aventures, il repartit, d'abord tout près, en Normandie, puis plus loin, en Flandre, en Hollande ; de là, s'éloignant encore, en Danemark. En Danemark, on l'informe qu'il y avait de fort jolies femmes en Suède : il part en Suède ; en Suède, on lui dit qu'elles sont plus jolies encore en Laponie, et le voilà parti en Laponie. Il revint ensuite par la Pologne et l'Allemagne. Il avait poussé jusqu'au cap Nord ; là, sur le marbre, il grava que lui et ses compagnons étaient arrivés à l'endroit où le monde finissait ; il crut qu'il avait touché le pôle Nord, et il laissa une inscription pour que les ours n'ignorassent pas sa venue.

Les voyages sont un peu comme ces hôtelleries d'Espagne où il n'y a rien ; l'on n'y trouve que ce que l'on y apporte. Regnard n'était ni un observateur pénétrant ni un philosophe, mais il aimait le pittoresque et savait s'amuser. Son récit nous le montre visitant indifféremment tout : les rois, les savants, les musées, où on lui fait voir un ongle de Nabuchodonosor ; il se divertit des Lapons, qui lui paraissent assez semblables à des singes, et qui sont d'une politesse aussi large que possible. Le Lapon dit à son hôte : « Tout ici est à vous : ma maison est à vous, mes meubles sont à vous, mes vêtements sont à vous, ma femme est à vous » ; et ils sont très vexés si l'on refuse ces avances. Regnard avoue qu'il y eut des jours où il eut du mérite à être poli. Il visita encore des forges, il descendit dans des mines de fer, et il y a là des descriptions industrielles assez curieuses qui, pour la première fois, apparaissent dans notre littérature. Il note que ces gens s'abreuvent avec de grands verres d'huile de baleine, et surtout avec de l'alcool. Pendant le temps des fiançailles, c'est le fiancé qui fournit l'eau-de-vie. On en donne aux moribonds pour les aider à mourir, et aux assistants pour les aider à supporter le coup ; on en boit encore s'il meurt, et jusqu'à ce qu'on l'emporte en terre ; à la fin, fort peu sont capables de se tenir debout et de suivre le convoi au cimetière. Il est certain que, pour ces gens-là, l'alcool est bien, à n'en point douter, un aliment.

Regnard rapporta de ses voyages, d'abord, des notes très détaillées sur les femmes des différents pays, puis cette idée que la morale est une convention, car ce qui est immoral ici devient moral de l'autre côté de la frontière. Il eut dès lors une tendance à adopter pour lui-même une morale extrêmement aisée, et cette tendance apparaitra suffisamment dans son théâtre.

Un jour, il s'assit, les jambes pendantes, sur un rocher, au fond du golfe de Bothnie, et là, il réfléchit : il songea que, depuis qu'il était au monde, il n'avait rien fait d'utile, d'intéressant, et il se dit que, décidément, il fallait être bon à quelque chose. Il réso-

lut de rentrer chez lui et de prendre un emploi. En effet, de retour à Paris, il acheta une charge de trésorier. Il rencontra là, comme collègues, La Bruyère et Le Sage ; mais il ne fit pas comme eux. Tandis qu'ils observaient le monde des finances pour écrire, l'un, le terrible chapitre des *Biens de fortune*, l'autre, la non moins cruelle comédie de *Turcaret*, Regnard se tint coi et garda la plus grande indulgence pour ses confrères. Mais les finances ne suffisaient pas à son besoin d'activité. Il se sentit attiré vers la littérature, et, jetant un regard autour de lui, il aperçut le vieux Boileau qui, tout en finissant ses jours, avait eu la mauvaise idée d'écrire une satire contre les femmes. Regnard, qui prétendait connaître les femmes beaucoup mieux que Boileau, répondit par une épître contre les maris et pour les femmes, ce qui était galant et adroit. Mais le genre de l'épître ne le contenta pas : il avait une certaine difficulté à rimer ; pour faire quatre vers, il était obligé de se manger trois doigts. Il chercha quelque exercice plus aisé et fut attiré vers le théâtre. Il donna d'abord à la Comédie italienne : *Orphée aux Enfers*, *Le Carnaval de Venise*, *La Coquette*, où il reproduit le finale de *M. de Pourceaugnac*, etc. Puis son talent s'élève, et il fait des pièces qui ne sont pas jugées indignes de la Comédie-Française. Alors commence cette série d'œuvres toutes remarquables : *La Sérénade*, *Le Bal*, *Le Distrain*, *Les Ménéchmes*, *Les Folies amoureuses*, et d'autres encore où le souvenir de M. de Prades revenant du fond de l'Afrique semble le hanter : *Le Retour imprévu*, *Démocrite*, où un mari et une femme se rencontrent après avoir été séparés très longtemps, et ne se reconnaissent pas ; le mari est d'une amabilité charmante et fait la cour à sa femme, dans une scène célèbre qu'on récite tous les ans au concours du Conservatoire ; mais, lorsqu'ils découvrent qu'ils sont époux, ils n'ont pas assez d'injures l'un pour l'autre. Un tel sujet avait de quoi plaire, à une époque où le mariage était assez mal en point, et où le célibat, au contraire, était fort en honneur, où Sénécé, qui avait écrit lui aussi un *Orphée aux Enfers*, faisait dire par Pluton au chanfre de Thrace :

Puisqu'une impertinente flamme  
Jusqu'aux Enfers l'a fait venir.  
Diables, qu'on lui rende sa femme :  
On ne saurait mieux le punir.

En 1708, Regnard était à la fin de sa carrière. Il mourut, en effet, en 1709, de la façon la plus maladroite, et, si l'on peut dire, sans y penser. Après avoir, la veille, été à la chasse, il avait comme d'ha-

bitude bien bu et bien mangé. Il se sentit mal à l'aise et voulut prendre médecine. Mais, n'ayant pas confiance dans les médecins, il fit venir le vétérinaire de ses chevaux, et avala le remède que celui-ci donnait d'ordinaire à ses bêtes, en pareil cas. Regnard ne résista pas à cette médecine de cheval et mourut aussitôt.

La dernière de ses œuvres est celle que vous allez voir, *Le Légataire universel* ; elle est trop connue pour que je la résume ou la raconte. J'en retiendrai seulement les lignes essentielles, qui pourront nous fournir l'occasion de quelques réflexions. Il s'agit d'un vieillard nommé Géronte, qui a une assez belle fortune. D'après les indications qui sont données au cours de la pièce et en tenant compte des variations dans la valeur de l'argent, Géronte peut avoir deux millions. Sa première idée est de se marier avec une jeune fille, Isabelle, et d'avoir d'elle un enfant : son médecin le lui a promis. Mais, bientôt, il change d'avis, et il est à peine besoin que M. Clistorel lui fasse peur pour le détourner du mariage. Ce M. Clistorel est un apothicaire de très courte taille : Géronte l'a pris tout petit exprès, afin qu'il lui coûtât moins cher, car il est fort avare. Il fut même longtemps de tradition au théâtre que l'acteur chargé du rôle le jouât à genoux, sous sa robe, pour paraître plus petit. Survient une complication : le vieillard se met en tête de penser à deux parents, un cousin Bas-Normand et une cousine du Maine, à chacun desquels il veut laisser vingt mille écus. Cette générosité ne fait pas le compte du neveu Eraste, qui prétend avoir tout l'héritage ; ni du valet Crispin, qui se promet bien de recueillir sa commission. Aussi Crispin se déguise-t-il successivement en Bas-Normand et en comtesse du Maine pour dégoûter Géronte de ces collatéraux : il arrive en rustre de Normandie, brutal et violent, reproche au vieillard de durer trop longtemps, lui déclare qu'il ne lui donne pas plus de dix jours à vivre ; sinon, qu'il mettra le feu à la maison. Cette scène, assez comique, ne paraît pas très vraisemblable ; cependant, elle s'est presque réalisée à propos d'un homme dont on est un peu surpris de rencontrer ici le nom : après le *Dernier des Abencérages*, Chateaubriand, fatigué, ne composa plus que ses *Mémoires d'Outre-Tombe* ; son éditeur lui acheta les pages déjà écrites ou à écrire de ce dernier ouvrage, à charge de lui servir une rente de vingt mille francs par an. Mais Chateaubriand devait vivre encore vingt-cinq années ; l'éditeur finit par se lasser d'attendre ; il vint trouver le grand homme, se plaignit d'avoir fait un marché de dupe, ajoutant qu'il ne lui servirait plus que douze mille livres par an ; Chateaubriand reconnut qu'il avait tort de durer si longtemps, et accepta.

Géronte a une telle émotion, après ces bruyantes visites, qu'il tombe en léthargie : s'il n'est pas mort, il n'en vaut guère mieux. Et voilà notre neveu Eraste dans l'embarras, puisque Géronte est mort, ou à peu près, sans faire son testament. C'est alors que Regnard se rappelle une histoire qui lui avait été racontée à Bruxelles.

Un certain M. Dancier, de Besançon, fort riche, fit un voyage à Rome et tomba malade. Il était, à Besançon, fort lié avec deux pères jésuites, qui, aussitôt, avertirent les jésuites de Rome que M. Dancier était... intéressant. Le malade fut donc reçu, à Rome, dans la maison de la congrégation, et, peu de temps après, il y mourut. Les jésuites auraient désiré avoir tout l'héritage. Ils apprirent, par leurs amis de Besançon, qu'il y avait un des fermiers de M. Dancier, nommé Evrard, qui avait tout à fait la voix de son maître. Ils le firent venir et lui persuadèrent que Dancier avait exprimé l'intention de lui laisser la ferme dont il était gérant, et de léguer le reste de sa fortune aux jésuites de Besançon. Ils firent tant qu'Evrard consentit à se mettre dans un lit, avec un bonnet de coton sur les yeux et la face tournée vers le mur ; on introduisit deux Francs-Comtois qui avaient connu M. Dancier et qui étaient prêts à confirmer l'identité du moribond ; on eut soin de faire des répétitions nombreuses de la comédie, pour qu'Evrard ne se trompât pas ; et, enfin, on appela les notaires. Evrard, en présence des deux Francs-Comtois, dicta un testament au nom de M. Dancier. Cependant il changea quelques petites clauses à son rôle : il déclara bien qu'il léguait à Evrard la ferme, mais il y ajouta les dépendances. Les jésuites se récrièrent, disant que les dépendances étaient extrêmement importantes. Evrard répondit : « Je le sais, et je passe ; et je lègue encore à M. Evrard dix mille écus et à sa nièce cinq cents écus, etc., etc. ». Les jésuites furent obligés d'en passer par où il voulut, sous peine de se découvrir. La congrégation eut d'ailleurs le reste de la fortune. — Comment l'affaire fut-elle sue ? Evrard, au moment de mourir, pris de remords, raconta toute l'histoire. Les héritiers firent un procès, les jésuites le gagnèrent à Besançon ; on en appela, ils perdirent devant la Cour d'appel de Dôle ; la Franche-Comté étant alors espagnole, les jésuites portèrent l'affaire devant la Cour de cassation de Bruxelles : ils gagnèrent enfin leur cause, et on lit encore aujourd'hui sur une église de Besançon : « Grâce à la munificence de M. Dancier, cette église a été élevée par les soins des pères jésuites. »

Telle est l'histoire que Regnard introduisit dans sa comédie. Géronte est joué comme M. Dancier, mais il survit à la four-

berie. Naturellement, à son réveil, il ne reconnaît point le testament qu'on lui présente ; c'est alors qu'on lui persuade que sa léthargie lui a fait perdre la mémoire, et il se résigne.

Vous remarquerez que cette pièce fourmille d'invéraisemblances : sice testament gênait Gêronte, il n'avait qu'à le déchirer. Vous verrez, à la fin, une histoire de quarante mille écus retenus par Isabelle, que le vieillard pouvait tout uniment reprendre. Vous verrez aussi un homme à peine sorti d'une léthargie qui va, vient et se promène, et raisonne comme si de rien n'était. Qu'est-ce à dire, sinon qu'avec Regnard nous sommes en pleine fantaisie, qu'il nous ravit à la réalité où tout est gêne, et nous enlève dans un monde de liberté et d'aisance ? C'est un fantaisiste ; il n'a eu d'autre but que de rire et de faire rire, même des vices. Je vous disais, en commençant, que la société du règne de Louis XIV finissant n'avait point été si austère. Assurément, elle ne l'était pas ; et Regnard personnifiait bien son temps, lorsqu'il montrait le vice aimable et semblait l'approuver. Le temps de la Régence approchait ; on s'y préparait, en s'amusant, dans des réunions frivoles comme celles du Temple, où se rencontraient La Fare, Chaulieu et le grand prieur de Vendôme. On faisait l'orgie à huis clos, avant de la faire ouvertement ; Louis XIV lui-même le savait bien, et il disait, en songeant à toute cette folle jeunesse : « Il faut bien que l'on rie quelque part. » — Lisez le petit acte de Regnard qui suit *Lé Légataire* et qui est intitulé *La Critique du Légataire* : c'est ce que nous appellerions aujourd'hui une scène dans la salle. Vous savez qu'il y avait alors des spectateurs sur les planches mêmes du théâtre, et Regnard nous dit qui sont ceux qu'on voit alors au spectacle : M. Bredouille, dont la spécialité est d'avoir inventé des plats exquis, les poulets aux hultres et les poulardes aux œufs ; une comtesse, qu'on attend au Marais pour une partie de jeu ; de là elle doit souper aux Incurables et courir le bal toute la nuit ; puis, sur les huit heures du matin, il faut qu'elle soit à la Porte Saint-Bernard pour un réveillon ; cette comtesse avoue qu'elle aime beaucoup le champagne ; mais, le lendemain, il lui est fâcheux d'avoir le coloris obscur, les nuances brouillées et des erreurs au teint qui la vieillissent de dix années. Si elle était veuve, elle déclare qu'elle se remarierait tout de suite pour ne pas porter ces affreux vêtements noirs. Enfin elle sort du théâtre pour aller à sa leçon de danse, car il faut qu'elle danse le rigodon, la jalousie, la chasse, le cotillon, toutes les danses les plus nouvelles où elle excelle ; si elle nedit mot du *cake walk*, c'est qu'on n'en parlait pas encore.

Dans cette *Critique du Légataire*, Regnard s'explique. Il n'a



voulu que divertir les spectateurs, leur donner l'occasion de « faire agréablement la digestion ». Ce parti pris de gaieté nous fait comprendre que Regnard ait pu rire indifféremment des sujets les moins risibles. Prenez le jeu, par exemple : aujourd'hui, quand on écrit une pièce sur le jeu, on fait *Trente ans ou la Vie d'un joueur*, un drame où s'entassent la ruine, la misère et le déshonneur, le bague, le suicide ; Regnard en a fait *le Joueur*, qui n'est qu'un long éclat de rire. Regnard rit également de la maladie et de la mort : il n'est question dans ce *Légataire universel* que de néphrite, de paralysie, de toutes les infirmités corporelles, ainsi, du reste, que dans les pièces de Molière, de Hauteroche, et de bien d'autres de ce temps-là. Géronte peut dire comme l'autre : « Mais il n'est question que de ma mort là dedans ! » Il faut tenir compte aussi de la grande différence qu'il y a entre notre façon de sentir, de penser et de voir, et la conception qu'on avait alors de la vie. En ce temps-là, on distinguait très nettement l'âme, partie de notre être supérieure, pure, éthérée, et le corps. Pascal avait bien marqué cette distinction, et tout le monde l'acceptait. On n'en imaginait pas d'autre. Il en résultait que tous ceux qui touchaient à l'âme, confesseurs et directeurs, étaient respectés. Au contraire, tous ceux dont l'occupation était de se pencher vers les fonctions et les infirmités du corps, « cette guenille », étaient grotesques et voués au ridicule. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'est venue s'ajouter à la profession de médecin la notion de philanthropie, de bonté, de pitié et d'humanité. Il y a là un sens tout moderne, que les contemporains de Molière et de Regnard n'avaient pas, pas plus, du reste, qu'ils n'avaient le sens de ce que nous appellerions aujourd'hui le prix de la vie. Avec Voltaire seulement et depuis les fameux procès de Calas, Sirven, Labarre et Lally-Tollendal, on a commencé à se douter que la vie humaine valait quelque chose. Mais, auparavant, songez que ces gens-là avaient la question, la torture, que ces horribles spectacles ne les rebutaient pas, et que les belles dames allaient sur les balcons de la place de Grève voir écarteler des malheureux. On attelait des chevaux aux quatre membres du condamné, et, quand les charretiers fouaillaient les bêtes, elles s'écriaient : « Oh ! les pauvres chevaux ! » Encore aujourd'hui, il y a des races qui, à ce point de vue, retardent ; songez aux massacres d'Orient : évidemment ces gens n'ont pas notre sensibilité et ils nous indignent par leur brutale et féroce cruauté.

Voyez, en Espagne, ces boucheries qu'on appelle des courses de taureaux : elles témoignent d'un goût semblable, arriéré et sauvage, pour le sang versé. Cela n'est plus dans nos mœurs. Mais, à Madrid, quoi d'étonnant à ce qu'il y ait de beaux magasins, coquettement

décorés, où les oisifs viennent flâner, fumer les pupelitos et causer le plus agréablement : ce sont des magasins funèbres. Les cercueils sont tout autour, joliment parés de velours bleu ou rose, d'étoffes d'or ou d'argent ; les flâneurs s'attardent là et ne sont nullement gênés par un pareil voisinage. Mais nous, au contraire, tout ce qui touche à la mort ou même à la maladie, nous choque, nous est pénible et répugnant. Lorsque Pailleron fit jouer au Théâtre-Français sa comédie des *Cabotins*, il avait écrit un premier acte qui était d'une drôlerie achevée : cela s'appelait *Un grand enterrement*. On enterrait l'oncle Laversey. Pailleron nous faisait voir tout ce qu'il y a de bouffon et de théâtral dans ces cérémonies qui sont un vain spectacle : l'ordonnateur courant de droite et de gauche, indiquant où il faut placer les fleurs, comment il faut porter la cravate blanche, au-dessus de la cravate rouge de commandeur, dans quel ordre les insignes devront être rangés sur la bière, l'Éléphant de Siam en avant ; puis ce sont les réflexions des amis, les condoléances : « Du courage ! C'est bien triste ! », et le général qui vous serre fortement les mains en disant : « Que voulez-vous ? Les bons s'en vont, les mauvais restent ! » Ce premier acte a été interdit, on a compris qu'il choquerait le public français. Nous avons, en effet, une façon particulière de sentir ces choses. Nous avons le respect et la peur de la mort. Nous sommes tous un peu comme ce prince de Kaunitz, général du siècle dernier, qui avait horreur de tout ce qui pouvait rappeler la mort : il avait défendu même que ce mot fût jamais prononcé devant lui. Aussi son secrétaire fut-il très embarrassé quand il eut, un jour, à lui apprendre la mort de son ami le baron de Bender, il chercha une périphrase, et s'arrêta à celle-ci : « Prince, on ne trouve plus, nulle part, le baron de Bender. »

Pour en revenir à Regnard, en son temps on plaisantait volontiers avec la mort. Les plus grandes dames commandaient pour leur toilette mortuaire des robes bleues ou roses ; elles voulaient qu'il y eût dans leurs chambres, pendant leur agonie, beaucoup de lumière et de fleurs ; l'une d'elles même exigea que l'on jouât au loto et qu'elle entendît les conversations et les rires. Montcrif, l'historien des chats, qu'on appelait pour cette raison l'historiographe de Sa Majesté, fit venir des ballerines de l'Opéra pour charmer ses derniers moments. D'autres se commandaient des épitaphes et promettaient cent écus à qui composerait la meilleure :

Ci-gît un très grand personnage  
Qui posséda mille vertus,  
Qui ne trompa jamais, qui fut toujours fort sage.  
Je n'en dirai pas davantage !  
C'est trop mentir pour cent écus.

Les gens d'alors ne peuvent pas quitter la vie sans faire comme une pirouette ou une cabriole. C'est Gassendi qui meurt en disant : « Je suis né, je ne sais pas pourquoi ; j'ai vécu, je ne sais pas comment, et je meurs, sans savoir ni pourquoi ni comment. » C'est le grammairien Dumarsais, qui meurt sur un mot de philologue : « Je m'en vais ou je m'en vas, l'un ou l'autre se dit ou se disent ». C'est Piron, qui, apercevant le convoi de Fontenelle, observe : « Voilà la première fois que M. de Fontenelle sort de chez lui pour ne pas aller dîner en ville. »

Ce dédain de la mort était général. Lisez le sermon de Massillon sur la mort ; vous serez frappés par le réalisme brutal des descriptions. La vue d'un cadavre lui inspire des tableaux épouvantables, et, presque aussitôt, il s'écrie : « Qu'a la mort de si effrayant ? La mort est une chose douce et désirable. » Cette indifférence pour la mort procède de la philosophie spiritualiste dominante, et exclusive, d'alors. On était persuadé qu'il y a en nous quelque chose sur quoi la mort n'a pas de prise, un principe immortel, l'âme, et que le corps n'a ni intérêt ni beauté.

On s'explique ainsi que tant d'auteurs comiques aient plaisanté sur cette matière. Regnard l'a fait, pour son compte, avec la fantaisie la plus débridée ; et l'on ne saurait, à ce propos, oublier le jugement de Voltaire : « Qui ne se plaît pas avec Regnard est indigne d'admirer Molière. » Le mot est très juste, et les deux termes sont vrais. On se plaît avec l'un, on admire l'autre. N'allez pas faire un parallèle entre Regnard et Molière, il n'y a entre eux rien de commun. Vous croirez reconnaître, dans beaucoup de leurs pièces, les mêmes situations et les mêmes personnages : c'est toujours le vieillard qui a d'abord l'idée d'épouser une jeune fille aimée par le jeune neveu ; c'est la soubrette et le valet rusé, Scapin ou Crispin. Mais, si notre Regnard sait, beaucoup mieux que Molière, construire une comédie, faire un plan qui se tienne, par contre, il est incapable de créer des caractères et des types durables ; on dit aujourd'hui : un Tartufe, un Harpagon ; aucun personnage de Regnard n'a ainsi laissé son nom. Il manque à Regnard de la pénétration et aussi une certaine expérience des sentiments intenses et profonds. Cet homme, comme littérateur, a eu un défaut : il a été trop heureux, il n'a jamais su ce qu'était la douleur, il n'a jamais vibré ni senti. Vous ne trouvez pas chez lui de ces accents qui vont au cœur parce qu'ils viennent du cœur. Regnard n'est que le clair de lune de Molière, et certainement il n'en est pas le légataire universel.

Cependant, il y a chez lui des nouveautés intéressantes, et comme un certain goût du réalisme. Un critique, qui a écrit sur Regnard de

beaucoup les plus jolies pages, J.-J. Weiss, a attribué ce souci des descriptions d'intérieur, cette joie d'une table bien mise, aux voyages de Regnard à travers la Hollande. En réalité, c'était une tendance générale du temps vers l'observation plus exacte et la peinture plus complète; elle lui est commune avec La Bruyère et Le Sage, fondateur du roman de mœurs. La partie du talent de Regnard qui mérite le plus notre admiration, c'est encore son style, qui a, comme celui des écrivains du xvii<sup>e</sup> siècle, la justesse, l'abondance, et quelquefois une douceur qui a pu le faire comparer à celui de Racine, et, de plus, des envolées, du panache, de la verve et de l'entrain; les vers se pressent les uns les autres, comme s'il allait en sortir des étincelles pour brûler les planches: c'est le don essentiel de Regnard, cette éternelle et puissante gaieté qui affirme sa valeur et garantit sa gloire.

Mais il est temps que je vous laisse au plaisir d'entendre et d'applaudir les artistes de l'Odéon qui vont représenter ce chef-d'œuvre. Permettez-moi seulement un dernier conseil. Vous allez voir une comédie dont tous les personnages, à peu près, sont des gredins; c'est un véritable syndicat d'escrocs: ils vont fabriquer notamment un faux testament, et cela leur réussira de tous points. Que ce succès ne vous grise point: ne les imitez pas; que la comédie de Regnard ne vous fasse pas oublier notre histoire contemporaine, dont l'actualité nous dit assez clairement et assez bruyamment combien il peut sortir de complications et d'ennuis d'un testament imaginaire.

---

# Sujets de Devoirs

---

## I

### UNIVERSITÉ DE PARIS.

---

#### ENSEIGNEMENT SCONDAIRE DES JEUNES FILLES.

#### Éducation, pédagogie.

Apprécier cette pensée d'un philosophe et d'un pédagogue moderne : « Peut-être que le progrès suprême de l'état social est placé à l'époque où tous les parents seraient bons éducateurs. » (Daunou.)

---

## II

### UNIVERSITÉ DE BORDEAUX.

---

#### LICENCE ÈS LETTRES.

#### Histoire de la littérature française.

- I. Marquer et caractériser les grandes étapes de la carrière oratoire de Bossuet.
- II. Influence de Napoléon sur la littérature française.
- III. Le roman historique à l'époque romantique.

#### Histoire de la littérature latine.

- I. La poésie lyrique dans la littérature romaine.
- II. L'histoire, à Rome, avant Jules César.
- III. Etat des lettres à Rome du temps de Pline le Jeune.

**Sujets de dissertation latine.**

I. Qua ratione et quali arte Vergilius in *Georgicis* præcepta dederit.

II. De arte res et facta narrandi apud J. Cæsarem disseres.

III. Illam Horatii sententiam explicabis :

Decipimur specie recti...

In vitum ducit culpæ fuga.

**Institutions grecques et latines.**

I. Institutions politiques de Sparte.

II. Les grands sanctuaires grecs, culte et art.

III. Les institutions politiques de Rome et leur fonctionnement au temps de Cicéron.

**Philosophie dogmatique.**

I. Faut-il expliquer l'association des idées par l'habitude ?

II. La négation des idées générales entraîne-t-elle l'impossibilité du savoir ?

III. Le bonheur n'est-il qu'une somme de plaisirs ?

**Soutenance de thèses****UNIVERSITÉ DE PARIS.**

M. Georges YVER a soutenu les deux thèses suivantes pour le doctorat devant la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, en Sorbonne, le 25 février.

**THÈSE LATINE.**

*De Guadagniis (Les Gadaigne) mercatoribus Florentinis Lugduni, XVI<sup>o</sup> p. Chr. n. sæculo commorantibus.*

**THÈSE FRANÇAISE.**

*Le commerce et les marchands dans l'Italie méridionale au XIII<sup>e</sup> et au XIV<sup>e</sup> siècle.*

# Table des Matières

1902-1903

(Novembre 1902-Mars 1903)

## LITTÉRATURE FRANÇAISE

### XVII<sup>e</sup> siècle.

|                                                                   |                         | Date du N <sup>o</sup> . | Page.    | Tome. |
|-------------------------------------------------------------------|-------------------------|--------------------------|----------|-------|
| Molière : <i>L'Étourdi</i> . . . . .                              | <i>N.-M. Bernardin.</i> | 5 févr.                  | 03, 598, | I     |
| — <i>Les Femmes savantes</i> . . . . .                            | <i>H. Béranger.</i>     | 18 déc.                  | 02, 267, | I     |
| Racine : <i>Iphigénie en Aulide</i> . . . . .                     | <i>H. Chantavoine.</i>  | 4 déc.                   | 02, 176, | I     |
| — <i>Esther</i> . . . . .                                         | <i>L. Claretie.</i>     | 8 janv.                  | 03, 415, | I     |
| La Fontaine : le premier livre des<br>des <i>Fables</i> . . . . . | <i>A. Gazier.</i>       | 12 févr.                 | 03, 642, | I     |
| Montfleury : <i>La Femme juge et<br/>partie</i> . . . . .         | <i>N.-M. Bernardin.</i> | 20 nov.                  | 02, 72,  | I     |
| Regnard : <i>Le Légataire universel</i> . . . . .                 | <i>L. Claretie.</i>     | 5 mars                   | 03, 799, | I     |

### XVIII<sup>e</sup> siècle.

|                                                             |                   |          |          |   |
|-------------------------------------------------------------|-------------------|----------|----------|---|
| André Chénier ; sa formation intel-<br>lectuelle... . . . . | <i>E. Faguet.</i> | 13 nov.  | 02, 1,   | I |
| — ses idées générales. . . . .                              | —                 | 27 nov.  | 02, 106, | I |
| — le moraliste. . . . .                                     | —                 | 4 déc.   | 02, 154, | I |
| — ses idées littéraires. . . . .                            | —                 | 11 déc.  | 02, 201, | I |
| — — . . . . .                                               | —                 | 18 déc.  | 02, 241, | I |
| — le critique. . . . .                                      | —                 | 25 déc.  | 02, 289, | I |
| — le commentateur<br>de Malherbe. . . . .                   | —                 | 1 janv.  | 03, 337, | I |
| — son œuvre poéti-<br>que ; sa compo-<br>sition. . . . .    | —                 | 8 janv.  | 03, 385, | I |
| — le poète antique. . . . .                                 | —                 | 8 janv.  | 03, 390, | I |
| — — . . . . .                                               | —                 | 15 janv. | 03, 433, | I |
| — — . . . . .                                               | —                 | 22 janv. | 03, 481, | I |
| — sa sensibilité ; ses<br>imitations . . . . .              | —                 | 29 janv. | 03, 529, | I |

|                                                                   |                   | Date du N°. | Page.    | Tome. |
|-------------------------------------------------------------------|-------------------|-------------|----------|-------|
| André Chénier ; le poète du XVIII <sup>e</sup><br>siècle. . . . . | <i>E. Faguet.</i> | 5 févr.     | 03, 577, | I     |
| — — — — —                                                         | —                 | 12 févr.    | 03, 632, | I     |
| — le poète original .                                             | —                 | 19 févr.    | 03, 673, | I     |
| — — — — —                                                         | —                 | 26 févr.    | 03, 721, | I     |
| — ses œuvres en prose                                             | —                 | 5 mars      | 03, 776, | I     |
| — conclusion. . . . .                                             | —                 | 5 mars      | 03, 783, | I     |

**XIX<sup>e</sup> siècle.**

|                                                                    |                         |          |          |   |
|--------------------------------------------------------------------|-------------------------|----------|----------|---|
| M <sup>me</sup> de Staël et Chateaubriand. . .                     | <i>E. Herriot.</i>      | 1 janv.  | 03, 369, | I |
| Victor Hugo ; <i>Amy Robsart.</i> . .                              | <i>G. Allais.</i>       | 20 nov.  | 02, 65,  | I |
| — — — — —                                                          | —                       | 15 janv. | 03, 460, | I |
| V. Hugo prosateur : <i>N.-D. de Paris.</i>                         | <i>G. Larroumet.</i>    | 20 nov.  | 02, 49,  | I |
| — — — — —                                                          | —                       | 11 déc.  | 02, 219, | I |
| — — — — —                                                          | —                       | 22 janv. | 03, 499, | I |
| — <i>Les Misérables.</i>                                           | —                       | 19 févr. | 03, 690, | I |
| C. Saint-Saëns ; ses poésies. . .                                  | <i>N.-M. Bernardin.</i> | 13 nov.  | 02, 28,  | I |
| L'évolution de l'art littéraire fran-<br>çais en Belgique. . . . . | <i>J. Chot.</i>         | 25 déc.  | 02, 313, | I |

**LITTÉRATURE LATINE**

|                                                           |                    |          |          |   |
|-----------------------------------------------------------|--------------------|----------|----------|---|
| L'éloquence et l'éducation oratoire<br>chez les Romains ; |                    |          |          |   |
| — la rhétorique, son his-<br>toire, son utilité. . .      | <i>G. Boissier</i> | 13 nov.  | 02, 12,  | I |
| — l'éloquence romaine et<br>la rhétorique grecque         | —                  | 11 déc.  | 02, 212, | I |
| — la déclamation. . . . .                                 | —                  | 25 déc.  | 02, 297, | I |
| — — — — —                                                 | —                  | 15 janv. | 03, 444, | I |
| — Sénèque le père. . . . .                                | —                  | 12 fév.  | 03, 625, | I |
| — — — — —                                                 | —                  | 5 mars   | 03, 769, | I |
| L'histoire à Rome : Fabius Pictor.                        | <i>J. Martha</i>   | 27 nov.  | 02, 120, | I |
| — Curcius Alimentus . .                                   | —                  | 28 déc.  | 02, 251, | I |
| — P. Cornelius Scipio. .                                  | —                  | 18 déc.  | 02, 253, | I |
| — C. Acelius. . . . .                                     | —                  | 18 déc.  | 02, 253, | I |
| — Postumius Albinus. .                                    | —                  | 18 déc.  | 02, 254, | I |
| — Caton l'Ancien : sa vie.                                | —                  | 27 janv. | 03, 491, | I |
| — — les <i>Origines.</i>                                  | —                  | 26 fév.  | 03, 737, | I |

**LITTÉRATURE GRECQUE**

|                                      |                   |         |         |   |
|--------------------------------------|-------------------|---------|---------|---|
| La civilisation de l'âge homérique ; |                   |         |         |   |
| — le mariage. . . . .                | <i>A. Croiset</i> | 13 nov. | 02, 19, | I |



|                                                                     |                    | Date du N°.               | Page. | Tome. |
|---------------------------------------------------------------------|--------------------|---------------------------|-------|-------|
| La civilisation à l'âge homérique;<br>Hector et Andromaque. . . . . | <i>A. Croiset.</i> | 27 nov. . 02,             | 97,   | I     |
| — l'amour conjugal chez<br>Andromaque . . . . .                     | —                  | 11 déc. 02,               | 193,  | I     |
| — Ulysse et Pénélope . . . . .                                      | —                  | 1 <sup>er</sup> janv. 03, | 347,  | I     |
| — — . . . . .                                                       | —                  | 29 janv. 03,              | 538,  | I     |
| — — . . . . .                                                       | —                  | 19 fév. 03,               | 683,  | I     |

## LITTÉRATURE COMPARÉE

|                                                                     |                |             |      |   |
|---------------------------------------------------------------------|----------------|-------------|------|---|
| L'évolution de l'art littéraire fran-<br>çais en Belgique . . . . . | <i>J. Chot</i> | 25 déc. 02, | 313, | I |
|---------------------------------------------------------------------|----------------|-------------|------|---|

## PHILOSOPHIE

|                                  |                 |             |      |   |
|----------------------------------|-----------------|-------------|------|---|
| Le hasard et le destin . . . . . | <i>E. Joyau</i> | 27 nov. 02, | 128, | I |
|----------------------------------|-----------------|-------------|------|---|

## HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE

|                                                         |                    |              |      |   |
|---------------------------------------------------------|--------------------|--------------|------|---|
| La morale des Epicuriens et des<br>Stoïciens. . . . .   | <i>V. Brochard</i> | 8 janv. 03,  | 394, | I |
| — comparaison avec les<br>morales antérieures. . . . .  | —                  | 29 janv. 03, | 547, | I |
| — comparaison avec les<br>morales modernes . . . . .    | —                  | 26 fév. 03,  | 731, | I |
| A. Comte; la systématisation socio-<br>logique. . . . . | <i>E. Boutroux</i> | 20 nov. 02,  | 37,  | I |
| — morale et religion. . . . .                           | —                  | 4 déc. 02,   | 145, | I |

## HISTOIRE.

## Histoire des Temps modernes.

|                                                                                                           |                      |              |      |   |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------------------|--------------|------|---|
| Transformations politiques et<br>sociales des sociétés européennes<br>au xix <sup>e</sup> siècle. . . . . | <i>Ch. Seignobos</i> | 4 déc. 02,   | 165, | I |
| — les guerres entre la France<br>et l'Europe (1792-1815) . . . . .                                        | —                    | 18 déc. 02,  | 258, | I |
| — — . . . . .                                                                                             | —                    | 15 janv. 03, | 451, | I |
| — — . . . . .                                                                                             | —                    | 5 févr. 03,  | 586, | I |
| — la Restauration en France<br>(1814-1815) . . . . .                                                      | —                    | 12 févr. 03, | 651, | I |
| — la France de 1827 à 1847 . . . . .                                                                      | —                    | 26 févr. 03, | 746, | I |

|                                |                     | Date du N <sup>o</sup> . | Page.    | Tome. |
|--------------------------------|---------------------|--------------------------|----------|-------|
| L'Espagne héroïque. . . . .    | <i>D. du Dezert</i> | 1 janv.                  | 03, 353, | I     |
| L'Espagne des moines. . . . .  | —                   | 8 janv.                  | 03, 400, | I     |
| L'Espagne des lettrés. . . . . | —                   | 22 janv.                 | 03, 506, | I     |
| Le 2 mai 1808. . . . .         | —                   | 29 janv.                 | 03, 554, | I     |
| Joseph à Madrid. . . . .       | —                   | 19 févr.                 | 03, 697, | I     |
| Baylen. . . . .                | —                   | 5 mars                   | 03, 785  | I     |

## GÉOGRAPHIE.

|                                         |                  |         |          |   |
|-----------------------------------------|------------------|---------|----------|---|
| Éléments de géographie humaine. . . . . | <i>H. Hauser</i> | 25 déc. | 02, 304, | I |
| La houille aux Etats-Unis. . . . .      | —                | 5 févr. | 03, 612, | I |

## BIBLIOGRAPHIE.

## Auteurs latins.

|                                                  |                    |         |          |   |
|--------------------------------------------------|--------------------|---------|----------|---|
| Lucrèce : <i>De Natura Rerum</i> . . . . .       | <i>H. Bozneque</i> | 20 nov. | 02, 86,  | I |
| Cicéron : <i>De Imperio Cn. Pompei</i> . . . . . | —                  | 27 nov. | 02, 140, | I |
| — <i>Pro Ligario</i> . . . . .                   | —                  | 27 nov. | 02, 141, | I |
| — <i>De Oratore</i> . . . . .                    | —                  | 27 nov. | 02, 142, | I |
| Tite-Live : <i>Histoire romaine</i> . . . . .    | —                  | 20 nov. | 02, 87,  | I |
| Lucain : <i>la Pharsale</i> . . . . .            | —                  | 27 nov. | 02, 142, | I |
| Le poème de l'Etna. . . . .                      | —                  | 27 nov. | 02, 140, | I |

## Auteurs anglais.

|                                                                                 |                  |         |          |   |
|---------------------------------------------------------------------------------|------------------|---------|----------|---|
| Chaucer : <i>The Parlement of Foules</i> . . . . .                              | <i>W. Thomas</i> | 11 déc. | 02, 226, | I |
| Shakespeare : <i>The Tempest</i> . . . . .                                      | —                | 11 déc. | 02, 227, | I |
| G. Saintsbury : <i>Seventeenth Century</i><br><i>Lyrics</i> . . . . .           | —                | 11 déc. | 02, 228, | I |
| Hobbes : <i>Leviathan</i> . . . . .                                             | —                | 11 déc. | 02, 228, | I |
| Horace Walpole : <i>Letters</i> . . . . .                                       | —                | 11 déc. | 02, 228, | I |
| G. Crabbe : <i>The Village</i> . . . . .                                        | —                | 11 déc. | 02, 229, | I |
| Beckford : <i>Vathek</i> . . . . .                                              | —                | 11 déc. | 02, 229, | I |
| W. Hazlitt : <i>Lectures on the En-</i><br><i>glish Poets</i> . . . . .         | —                | 11 déc. | 02, 230, | I |
| Walter Scott : <i>The Minstrelsy of the</i><br><i>Scottish Border</i> . . . . . | —                | 11 déc. | 02, 227, | I |
| D. G. Rossetti : <i>Poems</i> . . . . .                                         | —                | 11 déc. | 02, 230, | I |
| Th. Hardy : <i>Tess of the D'Urbeilles</i> . . . . .                            | —                | 11 déc. | 02, 231, | I |

**Soutenances de thèses. — Programmes de cours et d'examens.**  
**— Listes d'auteurs. — Sujets de devoirs, leçons et compo-**  
**sitions. — Ouvrages signalés. — Renseignements divers.**

*Le gérant : E. FROMANTIN.*

pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de *quarante-huit* pages de texte, composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours, *sérieusement rédigés*, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs, dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège ; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours ; toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la *Revue des Cours et Conférences* est *indispensable* : indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Universités et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets et de plans de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relations intellectuelles avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la *Revue des Cours et Conférences*, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la *Revue des Cours et Conférences* donnera les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous continuerons et achèverons la publication des cours professés au *Collège de France* et à la *Sorbonne* par MM. Gaston Boissier, Emile Faguet, Emile Boutroux, Alfred Croiset, Jules Martha, Gustave Larroumet, etc., etc. (ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs), en attendant la réouverture des cours de la nouvelle année scolaire. De plus, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, des comptes rendus des soutenances de thèses.

---

## CORRESPONDANCE

---

*M. K... R..., à St...* — Les abonnements pour l'étranger se payent d'avance et en une fois. — On peut souscrire à n'importe quel moment de l'année.

---

## TARIF DES CORRECTIONS DE COPIE

---

**Agrégation.** — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. . . . . 5 fr.

**Licence et certificat d'aptitude.** — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. . . . . 3 fr.

*Chaque copie adressée à la Rédaction doit être accompagnée d'un mandat-poste et de la bande du dernier numéro paru, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université, dont quelques-uns même sont membres des jurys d'examens. Les sujets peuvent être pris ailleurs que dans la Revue, mais doivent, en ce cas, être joints in extenso à la copie.*

# SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C<sup>ie</sup>

PARIS, 15, rue de Cluny

Toute la littérature française, étrangère et ancienne en 50 Volumes

LES

## Classiques Populaires

Directeur : Émile FAGUET

de l'Académie Française, Professeur à la Sorbonne

Prix du volume in-8° de 240 pages, illustré, broché . . . . . 2 »

Le même relié toile souple, tranches rouges . . . . . 2 75

*Chaque volume se vend séparément.*

### Liste des 50 volumes composant la Collection

CHATEAUBRIAND, par A. Bardoux.  
LAMARTINE, par Edouard Rod.  
ALFRED DE MUSSET, par Claveau.  
VICTOR HUGO, par Ernest Dupuy.  
BERANGER, par Ch. Causeret.  
AUGUSTIN THIERRY, par F. Valentin.  
MICHELET, par F. Corréard.  
THIERS, par Edgard Zevort.  
GUIZOT, par J. de Crozals.  
ÉMILE AUGIER, par H. Parigot.  
MONTESQUIEU, par Edgard Zevort.  
LESAGE, par Léo Claretie.  
VOLTAIRE, par Émile Faguet.  
ANDRÉ CHÉNIER, par Paul Morillot.  
BUFFON, par H. Lebasteur.  
J.-J. ROUSSEAU, par L. Ducros.  
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, par de Lescure, 1 vol.  
FLORIAN, par Léo Claretie.  
CORNEILLE, par Émile Faguet.  
LA FONTAINE, par le même.  
MOLIÈRE, par H. Durand.  
BOILEAU, par P. Morillot.  
RACINE, par Paul Monceaux.  
RETZ, par Ch. Normand.  
M<sup>me</sup> DE SÉVIGNÉ, par L. Valléry-Radot.  
BOSSUET, par G. Lanson.  
PASCAL, par M. Souriau.

LA ROCHEFOUCAULD, par Félix Hémon.  
FÉNELON, par G. Bizos.  
LA BRUYÈRE, par Maurice Pellisson.  
SAINT-SIMON, par J. de Crozals.  
RONSARD, par G. Bizos.  
MONLUC, par Ch. Normand.  
RABELAIS, par Émile Gebhart.  
MONTAIGNE, par Maxime Landau.  
LES CHRONIQUEURS, par A. Debédour.  
PREMIÈRE SÉRIE : *Villehardouin* ; — *Joinville*.  
DEUXIÈME SÉRIE : *Froissart* ; — *Commines*.  
LA POÉSIE LYRIQUE EN FRANCE  
AU MOYEN ÂGE, par L. Clédât.  
LE THÉÂTRE EN FRANCE AU  
MOYEN ÂGE, par le même.  
SHAKESPEARE, par James Darmesteter.  
DANTE, par Edouard Rod.  
LE TASSE, par Émile Mellier.  
GËTHE, par Firmery.  
CERVANTES, par Lucien Biart.  
HOMÈRE, par A. Couat.  
VIRGILE, par A. Collignon.  
PLUTARQUE, par J. de Crozals.  
DÉMOSTHÈNE, par H. Ouvré.  
CIGÉRON, par M. Pellisson.  
HÉRODOTE, par M. Corréard.

Tous les volumes parus ont été honorés d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique.











JUL 26 1900

Widener Library



3 2044 105 325 096

